Juillet-Septembre — Tome XXXIX

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)

PARIS-VI^e^

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCMI

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland

FRANCIS JAMMES
ET CHARLES GUÉPIN

—

... par ces beaux soirs d'été
Où flairant Dieu qui passe et fait vivre les blés
Dans les liserons noirs aboient les chiens de garde.
(F. J.)

Et c'est ton grand remords et ton âcre tourment
Devant ces vrais chrétiens qui vont au divin maître
D'avoir, âme incertaine et trouble, cessé d'être
Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement.
(C. G.)

Pour un sophiste ou pour un scolastique qui considérerait seulement l'analogie fortuite des naissances, des gestes et des aventures, il serait aisé d'instituer un parallèle en bonne forme entre M. Francis Jammes et M. Charles Guérin : tous deux publient, à la même date presque, en la même librairie et dans le même format in-18, un nouveau recueil de vers (1); il se trouve que tous deux aussi vivent le plus souvent hors de Paris, dans de calmes

(1) Francis Jammes : *Le Deuil des Primevères ;* Charles Guérin : *Le Semeur de cendres ;* 2 vol. in-18 (*Mercure de France*).

pays, jadis ou naguères souillés du sang des batailles, aux marches béarnaises et lorraines; et comme les rhéteurs de notre âge ont tous un peu lu M. Taine et montrent un grand souci de vérité descriptive, ils ajouteraient encore à titre de remarquable similitude que M. Francis Jammes et M. Charles Guérin portent tous deux une ample barbe noire et qu'ainsi, n'était leur costume moderne, ils passeraient sans peine pour quelques dieux sylvestres et capripèdes. Mais surtout ce serait un jeu délicieux que d'insinuer perfidement, sous prétexte de comparaison, que l'un des deux poètes est « supérieur » à l'autre, et pour que les éloges mêmes ne fussent point gratuits de les tourner à la détractation de celui-ci ou de celui-là. Aucune de ces joies ne sera donnée ici à la malveillance déçue, et si les noms des poètes sont réunis, c'est parce que tous deux, au contraire de leurs aînés immédiats, expriment sous une forme directe leur émoi en présence du monde, sans interposer aucun motif de légende inventée ou reprise; et c'est encore, bien que la critique n'ait rien à voir en principe avec les délicatesses sentimentales, pour le plaisir d'associer dans une même étude, comme elles le sont dans la vie, les âmes fraternelles des deux chanteurs, si différents et si semblables.

§

L'image d'un ægipan ou d'un silvain fut tout à l'heure employée touchant l'apparence corporelle de M. Francis Jammes; elle conviendrait aussi bien à sa physionomie littéraire; car dans son œuvre il apparaît d'abord tel qu'un faune — le faune peut-être de Stéphane Mallarmé — qui aurait reçu le baptême et louerait l'Eternel ainsi qu'il arrive

dans les récits des hagiographes et dans certains contes de M. Anatole France; sinon un faune, un païen toujours émerveillé de la beauté du monde qui

.... fait si bien son devoir.

Comme une tige de menthe dans le courant et comme la courbe docile des collines sous le ciel, l'homme s'infléchira selon le destin de la vie toujours belle et grave; la douleur et la mort ne sont que des signes de l'ordre universel au prix de quoi l'âme même d'un poète n'est pas beaucoup plus importante que l'effort d'une fourmi ou le bourgeonnement des arbres :

Mon Dieu, puisque mon cœur gonflé comme une grappe,
veut éclater d'amour et crever de douleur :
si c'est utile, mon Dieu, laissez souffrir mon cœur...
Mais que sur le coteau les vignes innocentes
mûrissent doucement sous votre Toute Puissance.
(*Prière pour que les autres aient le bonheur.*)

Cependant nulle complaisance à souffrir, nulle haine ascétique de la chair dans cet oubli de soi :

Je ne porterai point de corde autour des reins;
car c'est insulter Dieu que de meurtrir la chair.
Amant des prostituées et des fiancées claires
mon cœur chante à la femme un angélus sans fin.

Je n'admirerai point celles aux fauves bures :
car c'est nous voiler Dieu que voiler la beauté :
mais je veux que la vierge aux seins dressés et durs
fleurisse comme un lys à l'azur fiancé.
(*Prière pour se recueillir*)

Au reste, Dieu, le plus équivoque des mots, représente chez M. Francis Jammes des idées très diverses, divergentes et contradictoires; tantôt ce serait presque le bon vieillard à barbe blanche qu'exorcisait âprement Benoist de Spinoza et c'est

vers lui que le poète imagine son ascension vers le Paradis, en compagnie des ânes très doux, très humbles et très pitoyables ; tantôt c'est l'énergie inconnue éparse dans les choses,

> ..... par ces beaux soirs d'été
> où flairant Dieu qui passe et fait vivre les blés
> dans les liserons noirs aboient les chiens de garde.
> (*Elégie première*)

tantôt c'est la beauté inconsciente, l'harmonie naturelle qui n'a de fin que soi-même, comme dans la *Prière pour que le jour de ma mort soit beau et pur.*

> Que se disent mes fils : La gloire est saine et laisse
> de l'inquiétude à ceux qui savent que Dieu seul
> est poète en posant le parfum des tilleuls
> aux lèvres doucement fraîches des fiancées.
>
> . . . . . .
>
> Et que mes filles se disent à mon lit de mort :
> Nous ne savons ce qui est au delà du tombeau,
> mais notre père meurt comme coule de l'eau
> dans la belle clarté d'une forêt d'Automne...

Alors que nombre d'hommes ont peine à se détacher d'eux-mêmes et à se résorber en d'autres êtres ou dans l'Etre, M. Francis Jammes parviendrait sans peine à l'extase parfaite des mystiques orientaux qui consiste à ne plus connaître le sens des pronoms personnels et à ne distinguer plus le *toi* du *moi;* il s'intéresse avec une très vive amitié aux plantes et aux bêtes, parce que, sans doute, il est capable de comprendre à leur manière aussi bien qu'à la sienne le monde qui les entoure et de se représenter les divers accidents des saisons et des heures selon leur mode particulier; et dans l'amour, ce n'est pas par euphuïsme et prétentieuse préciosité qu'il affirmera la disparition, l'évanouissement

de sa personne en cette *Elégie dixième*, qui est une œuvre parfaite sans aucune dissonance :

Nous n'aurons plus qu'un cœur, le tien, ô mon amie,
et, lorsque je boirai aux sources des prairies
et que je verserai de l'azur dans tes lèvres
nous serons tellement confondus l'un dans l'autre
que je ne saurai pas lequel des deux est toi.

. . . . . .

Je ne puis plus penser. Je ne suis que des choses,
je ne suis que tes yeux, je ne suis que des roses.
Que regrettais-tu donc lorsque je t'ai quittée
si je n'étais pas moi et si j'étais des roses?

Mais si la pensée secrète de M. Francis Jammes est bien celle-là et s'il la laisse surprendre parfois ainsi qu'une nymphe très blanche écartant dans sa course le voile léger des feuilles et des hautes herbes, il se garde bien de lui donner jamais une expression aussi abstraite et contraire à toute poésie; et si quelqu'un le prétendait embarrasser d'une métaphysique précise, il saurait lui rappeler que les faunes aiment à rire et que lui-même ayant ouï parler de Nietzsche et des surhommes se détourna aussitôt vers les arbres qu'il préfère :

Et j'ai immédiatement pensé aux sureaux
Dont le tiède parfum sucre le bord des eaux.
(*Poésies diverses.*)

Car il ne se livre jamais sans quelque réticence, et cette pudeur de soi est un gage encore de son entière sincérité; si en lui l'écrivain devient chaque jour plus sûr et plus maître de son art, l'enfant et l'adolescent survivent, et les campagnes toujours aimées, les premiers livres lus, les souvenirs de la maison et des meubles familiers, la saveur âcre et farouche cueillie furtivement, puis avec ferveur goûtée aux lèvres des jeunes filles, toute la mémoire des révélations ingénues persiste et donne à ses vers le parfum d'un miel sauvage.

Le rêveur virgilien de ses anciens poèmes n'a pas cessé d'être, et passionnément toujours il épie la germination des plantes qui acceptent avec tant de sagesse et d'humilité la loi des naissances et des métamorphoses : cette amitié est si forte que l'amour même ne l'en distrait pas tout à fait :

Vois ce colchique clair et ce champignon rose.
(*Elégie deuxième.*)

Parfois la longue observation des choses se résume en une formule presque didactique, aussi sèche que les conseils et les remarques du vieillard ascréen :

..... dans le ciel mou et gris
où crie la girouette à l'ouest, signe de pluie.

Ou bien encore :

La taupe lisse, aux ongles forts, a rebouché
ses gîtes racineux qui pèlent la pelouse.

Cependant, c'est le même Francis Jammes qui jette sur la vie

.... je ne sais quel regard un peu poseur...

car très naturellement aussi les réminiscences des livres qu'il eut d'abord accompagnent chaque minute de sa vie : il dut, tout petit, découvrir en quelque grenier les *Aventures de Robert-Robert* et les apprendre par cœur dans de vieux volumes du *Magasin des Enfants*, enrichis d'images barbares; puis suivirent des romans vertueux de Mme Zénaïde Fleuriot ou d'auteurs plus surannés :

Que n'ai-je été plus tôt le jeune homme modèle,
celui que l'on admire au chapitre dernier,
celui de qui de Lias, le conseiller de cour,
disait en le donnant à sa mère Zulnie :
« Prends-le, ce garçon-là n'est qu'une poésie :
« il te donne, ma fille, un cahier blanc d'amour. »
(*Elégie huitième.*)

Balzac, La Fontaine, Jean-Jacques, *Don Qui-*

chotte, *Paul et Virginie*, Mme Desbordes-Valmore, Leconte de Lisle laissèrent dans l'esprit de l'adolescent une empreinte profonde : les poètes plus récents ne furent connus de lui que plus tard et agirent surtout sur sa forme verbale.

De bonne heure, les objets au milieu desquels il vivait lui furent prétexte à imaginer, et, autant que les lettres retrouvées de l'aïeul et du grand-oncle, la malle de camphrier où couchait sa grand'mère enfant suscita en lui une sorte de nostalgie des « heureuses Antilles », le même désir des ciels et des paysages lointains qui s'empare encore de lui, quand il fume la pipe en bois des îles, dans les allées du jardin, dans les quartiers gris de la ville, ou dans la chambre automnale, après la pluie.

Certes l'homme qu'il est devenu a aimé et souffert : la *Huitième élégie* est un long cri d'amour, douloureux de se savoir passager et caduc; et d'autres vers aussi poignants que ceux-ci montent parfois du fond de son cœur.

> Mon Dieu, peut-être que je croirais à vous davantage
> si vous m'enleviez du cœur ce que j'y ai
> et qui ressemble à du ciel roux avant l orage.
>
> (*Priere pour avoir la foi dans la forêt.*)

Mais c'est l'adolescent toujours qui ressuscite et se reconnaît dans l'homme avec un regret doux comme l'espoir.

> Et moi je ne sais pas ce que mes pensées pensent.
> J'aurais dû naître un jour calme des grandes vacances
> lorsque les framboisiers ont des cousines blanches.
>
> Je ne sais pas pourquoi j'ai traversé la vie,
> ni pourquoi, aujourd'hui, après ces grands ennuis,
> je resonge à des soirs d'amour cachés de pluie.
>
> Mon enfance est là-bas dans un petit parterre,

ma jeunesse un amour d'automne gris et vert
et le reste sera l'yeuse du cimetière.

(*Elégie seconde.*)

D'autres sans doute ont gardé aussi jalousement que M. Francis Jammes, en leur fleur sombre ou claire, les impressions d'enfance et de jeunesse; mais il en est peu, au moins entre ceux de notre âge, qui les aient fait éprouver à autrui avec une aussi impérieuse intensité. Aussi bien ne se crut-il pas obligé au balbutiement ou à la continuelle prosopopée en signe de sincérité ou d'enthousiasme : il emploie au contraire avec un instinct et une science extraordinaires toutes les ressources de la langue et du rythme, et je n'en veux pour exemple qu'une strophe choisie dans l'*Elégie deuxième* :

N'aie pas peur; nous prendrons de vieilles poésies,
des choses entendues qui se sont confondues,
des mots qui ne sont plus qu'une musique obscure;
et le soir glissera dans le jour qui vacille
dans la cuisine obscure où semble encore assise
une servante morte au sourire docile.

Le premier tercet est assourdi par les nasales nombreuses qui se correspondent et s'appellent à des places symétriques et par les *u* accumulés aux vers deux et trois, tandis que, dans le second tercet, abondent les *i*, apparentés à l'*u*, mais plus clairs, et les *r* sonores.

Certes le poète ne se laissa pas entraîner à un misérable passe-temps phonique : mais il trouva spontanément les harmonies fondamentales de sa strophe et dut ensuite les combiner comme il le devait en vue du plus grand effet possible. Car tout se tient en son art probe et loyal. A la guise des anémones et des roses qui consentent à être belles suivant un plan qu'elles ignorent, mais en aidant

l'instinct par un effort constant d'humilité et de sagesse, il obéit au rythme organisateur et n'estime pas qu'il se diminue en revêtant le nom de bon ouvrier.

§

Autant l'œuvre de M. Francis Jammes, quoique simple et sincère, paraît, au premier aspect, complexe et compliquée, autant celle de M. Charles Guérin laisse apercevoir aussitôt en leur harmonie classique les lignes essentielles de son architecture. Si la mode était encore aux sous-titres, le *Semeur de cendres* pourrait également s'appeler : *l'Amour et l'Art*.

C'est ici la confession d'un poète qui se frappe la poitrine, impuissant qu'il se juge à atteindre dans la vie et dans ses vers la très haute et très pure beauté. S'il a consenti à l'aveu public de sa faiblesse et de ses douleurs, ce n'est pas par un vaniteux désir d'être consolé : que d'autres scellent dans l'urne la cendre encore chaude de leur jeunesse; lui, comme un laboureur dans la plaine fertilisée, la jettera dans les cœurs larges ouverts pour qu'elle y féconde la semence future des moissons :

Et si, tendresse, amour, douleur, révolte et foi,
Si dans mes vers un peu de l'homme se résume,
Un jour j'aurai l'orgueil d'entendre autour de moi
Des fils puissants monter de ma pauvre amertume;

Et j'imiterai mieux alors mon paysan
Qui fier d'une moisson dès l'avril escomptée
Chaque soir visitant sa terre au fort de l'an
Par le bruit de ses blés a l'oreille flattée.

A propos de lui-même il ne chante pas la détresse et l'orgueil d'un homme; il reçut le don de ressentir et d'exprimer plus vivement que ses frè-

res leurs communes défaillances et leurs communes grandeurs, et il essaie d'enclore en ses vers la détresse et l'orgueil de tous les hommes.

Très différent en cela de M. Francis Jammes, M. Charles Guérin apparaît d'abord comme un chrétien sinon de foi tranquille et d'intelligence résignée, mais de volonté et de croyance inquiètes. Jamais chez lui l'idée de l'amour n'est entièrement intacte de l'arrière-pensée du péché, corrosive et empoisonnée. Sans doute

...la prière est douce aux vrais voluptueux;

mais quand un sursaut de foi les réveille vraiment, le remords les saisit d'avoir à nouveau crucifié l'éternelle victime clouée au gibet du Calvaire.

Par un soir langoureux d'été, alors que les pétales de rose, tombés d'un bouquet sur le lit défait où les deux corps s'entrelacèrent, se dispersent au vent et vont porter au cœur des passants leur parfum d'amour, le poète songe anxieusement aux séparations certaines :

O passant qu'une soif d'inconnaissable altère,
Ivre d'avoir mâché ce pétale de fleur,
Tu t'en iras pleurer de rage et de douleur
Dans les pauvres chemins déserts de la banlieue
Où le soir indécis suspend son ombre bleue.
Et nous, ma tendre amie, enlacés et songeurs,
Pour cacher à nos yeux notre âme éprise ailleurs
D'un rêve qui se dresse entre nos destinées,
Nous mêlerons encor nos têtes inclinées
Sous le sombre manteau de tes cheveux épars
Et sentant venir l'heure amère des départs
Nous nous plaindrons d'aimer et d'être heureux et d'être
Bouche à bouche, ramiers frileux, à la fenêtre,
Alors que la douceur de cette fin de jour
Torture obscurément les âmes sans amour.
(III.)

Les mains unies se dénoueront d'un geste volon-

taire, sans cruauté sinon sans tristesse, et à mesure que le moment est plus proche une sérénité illusoire entre dans les âmes qui se croient fortes :

O tendre femme que l'automne
Glace et brise comme les fleurs
Vers les bois demain sans couronne
Levez des yeux libres de pleurs.

Chaque feuille morte qui tombe
Nous découvre un peu plus de ciel ;
Quand l'amour descend vers sa tombe,
On voit mieux le jour éternel.

(XI)

Cependant l'orgueil de l'homme est déjà vaincu et attendri par la femme, et aux instants de négation farouche c'est elle qui ranime, par son ardente pitié, les croyances mortes qui tueront l'amour. Maintenant l'heure venue d'accomplir la promesse d'adieu qu'ils se sont faite à eux-mêmes ; par des routes opposées les amants s'en iront vers une vie nouvelle :

. . . . . Je demeure
Seul au sommet désert du coteau jusqu'au soir
Attendant que ta forme au loin dans l'ombre meure.
Va, tu seras heureuse et fière ; tu vivras
Gravement dans la paix de ton âme affermie.
Et maintenant, toi qui dormais entre mes bras,
Que la grâce de Dieu te garde, mon amie.

(XVII.)

Une vie nouvelle? comme si la chair et l'esprit pouvaient se laver de leurs souvenirs aux eaux bienfaisantes d'un Léthé ; il n'est point de fleuve d'oubli et ce qui fut continue d'être, impitoyablement. La volonté d'être bon, d'être pur, d'être grand, l'apaisement des campagnes natales, les conseils héroïques du soleil qui se couche, à quoi bon?

Je vous médite avec tendresse, ô simples choses!
Mais mon cœur parmi vous en vain cherche un repos
Qu'un plus sage mortel n'attend que de la tombe.
(XXV.)

Que du moins l'amour renoncé subsiste dans le rythme des vers et que plus tard, quand le poète sera mort, ses strophes perpétuent son propre frisson de joie et d'angoisse dans la chair et dans l'esprit d'autres amants.

Mais à ses servants, l'art réserve d'autres douleurs, plus aiguës que le regret et le remords de l'amour:

La pensée est la plus amère des maîtresses;

et il n'est pas de pire souffrance que de douter de son génie ni de labeur plus vain que de vouloir inscrire dans la mémoire des hommes une strophe qui ne s'abolisse plus. Le travail, la sincérité de l'âme, l' « âpre instinct d'aimer, de pleurer et de vivre » ne rencontrent que le silence moqueur des foules. N'est-ce pas que le poète s'est trompé sur lui-même et demande le laurier pour une œuvre vaine?

Sois humble. . . . . .

lui souffle la parole intérieure.

. . . . . Docile à l'austère conseil
Je laisse fondre aux feux apparus du soleil
Mes vers, hélas! gravés dans une vaine cire;
Et buvant d'un regard amer l'or et l'azur
Que la nature épanche en mourant de son urne
J'offre à l'éblouissante aïeule taciturne
Mon âme résignée à son destin obscur.
(XXXI.)

A tâtons l'esprit hésite et « se perd dans la forêt des mots »; et cependant il est des heures où il reconquiert sa plénitude, en se conformant à la beauté des choses :

Et caressant les mots dociles je bénis
Tout ce qui, flots des mers, des blés, courbes des nids
Seins purs des femmes, fleurs aux tiges sveltes, lignes
Des coteaux bleus, du torse humain, du col des cygnes
Ou glissement doré d'étoiles dans les cieux
M'apprit l'art de former les vers mélodieux.
(XXXVII.)

Joies brèves, tôt évanouies et qui ne satisfont point tout l'homme; la douleur est là qui veille, qui vient s'asseoir au chevet du lit et de son peigne d'airain déchire la proie élue, sans qu'aux cris et aux sanglots aucune âme réponde jamais. Chaque année, chaque jour, la chanson devient plus plaintive et le mal plus profond, malgré le vain désir de moduler, comme Chénier et comme Virgile, les amantes et les héros dans le tumulte des âges troublés. Aux campagnes tranquilles un peu de joie attend peut-être le poète ingénieux à se torturer:

Arrête-toi devant l'étable obscure. Ecoute :
L'agneau bêle, le bœuf mugit et l'âne brait.
Approche du cellier humide où, bruit secret,
Le laitage à travers les éclisses s'égoutte.

C'est le soir, la maison rêve; regarde-la,
Vois le feu qu'on y fait à l'heure accoutumée
Se trahir dans l'azur par une humble fumée.
Mais tu cherchais la paix de l'âme? entre : elle est là.
(LXI.)

Mais là encore un adversaire l'épie, Pan, « le dieu formidable et souriant », qui l'anéantira dans sa fournaise :

. . . . . Mais, ô source scellée,
Ne livre pas ton cœur à qui se cherche en toi :
Loin du ciel dont l'azur implacable dessèche
Demeure solitaire et bleue, obscure et fraîche.
Sinon, poète, aux jours rouges de l'août ardent
Où la nature en feu n'est qu'un sein haletant,
Comme un pâtre qui voit sa couche répandue,
Oubliant sa chanson la laisse interrompue,

Tu te tairas, vidé de toi-même, pleurant
Ton âme que le vaste univers aura bue.
(LXIV.)

Et pris d'une sorte d'horreur sacrée en face des choses, le poète, comme il a renoncé l'amour, abdique l'art et son dernier désir n'est plus maintenant de se survivre dans la mémoire des hommes, mais de dormir son suprême sommeil loin des tombeaux glorieux, tant que les amants même qui auront redit ses strophes, selon son souhait d'autrefois, ignorent jusqu'à son nom.

La sombre foi galiléenne, après avoir détruit l'amour, ruinerait-elle encore toute intelligence et toute beauté? Il ne paraît pas que M. Charles Guérin renie irrévocablement la sainte poésie; dans un dernier poème, hautain et fort, sa prière ne monte plus vers le dieu féroce, à qui Paul de Tarse souffla la haine des hommes; elle s'adresse à la Sagesse qui hausse dans l'incorruptible azur

Le livre et le laurier et la lampe allumée.
. . . . . .
Et sur l'axe où leur cours rayonne et se balance
Rompant soudain le sceau de leur premier silence
Les cieux nous salueront par d'éclatants accords.
Et mes regards forçant et sondant tes prunelles
Verront, mer qui chemine et cherche en vain ses bords,
Les flots multipliés de la vie et des morts
Se succéder, s'étreindre, et se confondre en elles.

Enfin m'ayant couché sur tes genoux d'airain
Où le sage reçoit un repos souverain
Qui manque aux lits brûlants et mornes de la terre,
O vierge dont l'amour sait être maternel,
Tu mettras sur mes yeux blessés par ta lumière
Ton beau visage empreint d'une tendresse austère
Et tu m'endormiras sur ton cœur éternel.

La vierge invoquée en ces graves et religieux alexandrins est sœur de Pallas Athènè et de la

Victoire de Samothrace : elle jaillit chaque jour, non du cerveau de Zeus, mais de la pensée des hommes qui la crée par une miraculeuse transfiguration d'elle-même. Née au matin clair de la Hellade, elle n'a point péri dans le crépuscule chrétien; nulle beauté qui n'émane d'elle et ne soit un reflet ou un fragment de sa beauté : ainsi les empereurs de Byzance, quand ils voulurent élever une basilique à Aghia Sophia, la Sagesse divine, empruntèrent le marbre des temples hellènes.

C'est elle que cherchait éperdument M. Charles Guérin, ployé sous la double croix de l'amour et de l'art : elle l'a rédimé de toute macule et elle lui a livré le secret de l'harmonie; dans le dessin sinueux et strict de ses strophes, elle apparaît éclatante et cachée, et sa mystérieuse providence, ainsi qu'un soleil amical, fait éclore et murmurer la moisson d'or souhaitée par le poète, à l'aube de son livre.

PIERRE QUILLARD.

LA COURSE

Vous m'avez dit :
Laisse-les vivre
Là-bas...
Que t'importent leurs bonds ou leurs pas
Sur l'herbe de l'aurore ou l'herbe de midi,
M'avez-vous dit?

C'est vrai. Ma maison est haute et belle sur la place;
C'est vrai que ma maison est haute et belle et vaste,
Faite de marbre avec un toit de tuiles d'or;
J'y vis; j'y dors;
Mon pas y traîne sur les dalles
Le cuir taillé de mes sandales,
Et mon manteau sur le pavé
Frôle son bruit de laine souple.
J'ai des amis, le poing levé,
Qui heurtent, en chantant, leurs coupes
A la beauté!
On entre; on sort.
Ma maison est vaste sous son toit de tuiles d'or,
Chacun dit : Notre hôte est heureux.
Et moi aussi je dis comme eux,
Tout bas :
A quoi bon vivre,
Là-bas,
A quoi bon vivre ailleurs qu'ici...

Puis le soir vient et je suis seul alors dans l'ombre
Et je ferme les yeux...

Alors :
Il me semble que l'ombre informe, peu à peu,

Tressaille, tremble, vibre et s'anime et se meut
Et sourdement s'agite en son silence obscur;
J'entends craquer la poutre et se fendre le mur
Et voici, par sa fente invisible et soudaine,
Que, sournoise d'abord et perceptible à peine,
Une odeur de forêt, d'eau vive et d'herbe chaude,
Pénètre, se répand, rampe, circule et rôde
Et, plus forte, plus ample et plus universelle,
S'accroît, se multiplie et m'apporte avec elle
Les diverses senteurs que la Terre Sacrée,
Forestière, rustique, aride ou labourée,
Mêle au vent de la nuit, du soir ou de l'aurore;
Et bientôt, peu à peu, toute l'ombre est sonore.
Elle bourdonne ainsi qu'une ruche éveillée
Qui murmure au soleil à travers la feuillée,
Après la pluie oblique et l'averse pesante :
Voici que maintenant toute l'ombre est vivante
Et que la nuit bourgeonne et la ténèbre pousse.
Le siège où je m'appuie est tout velu de mousse.
Je me penche : de l'herbe a verdi sur le marbre;
La colonne soudain végète, et c'est un arbre
Qui jusqu'à moi étend sa branche. Je me sens
Environné partout de souffles frémissants
Qui me chauffent la nuque et me brûlent la joue.
L'ombre hennit ; l'ombre danse; l'ombre s'ébroue,
Palpite, naît, fleurit, germe, frémit, éclôt.
Je n'ai pas peur. Le vent chante dans les roseaux;
Je sens sourdre à mes pieds des sources; je respire
La résine, le fruit, la vendange, la cire
Et je devine au fond de l'ombre et parmi elle
Comme un cercle incertain de faces fraternelles.
La Vie autour de moi murmure, vibre, bat;
Je la sens dans cette ombre où je ne la vois pas;
Sa rumeur est lointaine ou proche, brusque ou douce ;
Un invisible rire erre de bouche en bouche,

D'arbre en arbre, de feuille en feuille. Tout frissonne
Et je sais qu'ils sont là, si je ne vois personne,
C'est en vain qu'on se tait; j'entends! j'entends, j'entends.

Puisque l'arbre, la source et la feuille et le vent
Sont venus jusqu'à moi et m'apportent en eux
Leurs obscures odeurs et leurs bruits ténébreux,
Etes-vous là, fils de la glèbe et du sillon,
Hôtes de la forêt, de la plaine et du mont,
O formes à demi terrestres et divines?
Toi, Faune, qui cueillais les grappes à ma vigne,
Et toi, Satyre, qui dansais sur mon chemin,
Et toi, qu'on entrevoit entre les troncs, Sylvain?
O vous tous, avec qui, dans l'antre et le hallier,
J'ai vécu, de chacun longuement familier,
N'êtes-vous pas venus avec le vent et l'arbre
Me chercher sous le toit de ma maison de marbre
Pour me prendre la main et courir à l'aurore?

Ce sera toi. Salut, Maître. Salut, Centaure.
Salut, toi, dont le pas foule l'herbe et le sable,
Libérateur, ô Bienvenu, ô Vénérable,
Dont la barbe est d'argent et le sabot d'airain!
La croupe de cheval qui prolonge tes reins
Te fait homme à la fois et bête, ô Dieu. Ton torse
Ajoute à ton poitrail le surcroît de sa force.
Te voilà donc. Je t'attendais. O viens plus près!
Et maintenant prends-moi, Centaure, je suis prêt.
Je vais sentir ton poing me saisir à plein corps
Et, d'un geste puissant et d'un facile effort,
Me soulever de terre et m'asseoir sur ton dos!

Il m'a pris. J'ai senti son souffle sur ma peau.
Je serre son flanc rude et je m'accroche à lui;
Ma tête lourde a son épaule pour appui;
De mes deux bras j'étreins sa poitrine. La Ville

Qu'il traverse est silencieuse et dort tranquille.
Son pas égal résonne aux dalles de la rue.
Voici le mur, la porte et la campagne nue.
Il part ; son ongle dur maintenant bat la terre,
Et toute la nuit vaste, immense et solitaire
Et l'ombre aventureuse et l'espace incertain
S'ouvrent au cabrement de son galop divin.

O vertige ! L'élan du nocturne Coureur
M'emporte. La ténèbre est sourde et sans lueur.
Le sol tantôt s'éboule et tantôt s'affermit ;
L'air rapide m'enivre et m'étouffe à demi ;
Le Centaure tantôt se cabre et tantôt fonce ;
C'est en vain qu'en passant, la haie avec sa ronce
Le retient au poitrail ou le griffe à la croupe,
Sa course furieuse et brusque s'entrecoupe
Du fossé qu'il enjambe ou du ravin qu'il saute.
Ici, le sable mou cède ; là, l'herbe haute
L'entrave ; le caillou roule et ronfle avec bruit
Derrière ce passant qui défonce la nuit ;
Le terrain sous son pied s'ébranle, gronde ou sonne ;
Une montée en vain l'essouffle et l'époumonne
Que sa pente le rue et redouble l'élan
Du Centaure qui va, passe, monte, descend
Et, d'une fougue égale et d'un même jarret,
Sort ruisselant du fleuve et boueux du marais,
Et, franchissant taillis, plaines, bois et vallons,
Parcourt éperdument l'ombre sans horizon,
Tandis que moi, uni à sa force mouvante,
Ivre d'air qui m'étouffe et de vent qui m'évente,
Je respire en sa triple et formidable odeur
Le Dieu terrestre, l'homme et la bête en sueur.

Encor, longtemps, toujours et d'échos en échos
L'espace retentit sous les quatre sabots.
Voici l'aube pourtant, bien qu'il soit nuit encore.

La ténèbre blémit et l'ombre se colore.
La montagne dressée abrupte, d'un seul bloc,
Entasse ses cailloux, ses pierres et ses rocs.
Le Centaure hennit vers la cime lointaine ;
Il s'épuise ; son flanc palpite à son haleine ;
Il glisse, butte, tombe et sa force est à bout.
Il boite. Le sang rompt les veines de son cou.
Mais il monte toujours et sous moi je le sens
D'un effort monstrueux arquer son rein puissant ;
J'entends râler sa gorge et craquer ses jointures.
Le pic vertigineux qui l'attire s'azure ;
Nous allons vers le jour et la nuit reste en bas.
Le Centaure s'acharne et monte ; chaque pas
Le hasarde à la chute et le risque à l'abîme,
Mais tout à coup, d'un bond furieux, à la cime,
Sur le rocher étroit du suprême plateau,
D'aplomb, il a posé son quadruple sabot,
Et, tout fumant encor de sa course sacrée,
Tournant sa tête en feu vers sa croupe dorée,
Prodigieux, aérien, pourpre et vermeil,
Il se dresse debout et rit dans le soleil.

HENRI DE RÉGNIER.

23 mai 1901.

LES TRANSMIGRATIONS DE YO-TCHÉOU

COMÉDIE CHINOISE TAO-SSE [1]

PERSONNAGES

L'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin, assesseur du dieu de la littérature.

L'Empereur-aux-Perles, souverain des dix-huit enfers tao-sse.

Tête-d'Oie
Tête-de-Bœuf
Tête-de-Singe
Tête-de-Rat
} diables des enfers tao-sse.

Yo-Tchéou, juge-assesseur.

Le gros lapin blanc
L'ane
Le cadavre de Yan-Fou-Li
} incarnations successives de Yo-Tchéou.

Fun-So, frère de Yo-Tchéou.

Le bachelier Wang-Seng.

Le marchand de « tableaux ancestraux ».

Le devin.

Premier plaignant.

Deuxième plaignant.

Troisième plaignant.

(1) La majeure partie de ce que nous avons de l'ancien théâtre chinois provient d'un vaste répertoire dramatique, le *Youen-jin petchong*, comprenant cent pièces composées sous la dynastie des Youen (1268-1368 ap. J.-C.). Elles sont de genres assez divers : drames historiques, comédies de caractère, d'intrigue, drames judiciaires, mythologiques, et enfin des pièces tao-sse, au nombre d'une dizaine. La comédie tao-sse tourne en ridicule les cérémonies et superstitions du taoïsme, et en particulier la doctrine de la métempsychose. Du temps des Youen on se moquait volontiers des tao-sse, révérés sous les Song. La comédie dont nous donnons ici les deux premiers actes (les trois derniers paraîtront dans notre prochain numéro) est une adaptation de deux pièces tao-sse : *Tie-khouaï-li*, ou la *Transmigration de Yo-Tchéou*, dont l'auteur est Yo-pe-tchouen, et *Thsien-Niu-li-hoen*, ou le *Mal d'amour*, dont l'auteur est Tching-te-hoeï. Ajoutons qu'aucune pièce tao-sse n'a encore été traduite dans une langue européenne.

Quatrième plaignant.
Le boucher Li-Fou.
Le garçon boucher.
Le veau.
Un poète.
Un créancier du poète.
Le voleur.
L'homme de patrouille.
Le pornographe.
L'hagiographe.
Li-Chi, femme de Yo-Tchéou.
Li-Meï, femme du boucher Li-Fou.
Thsien-Niu, fille de Li-Fou et de Li-Meï, fiancée du bachelier Wang-Seng.
Taï-Licou, femme de Yan-Fou-Li, bru du boucher Li-Fou et de Li-Meï.
Première maitresse de Yo-Tchéou.
Deuxième maitresse »
Troisième maitresse »
Quatrième maitresse »
Cinquième maitresse »
Sixième maitresse »
Septième maitresse »
Tête-de-Tigre, Tête-de-Cheval, Tête-de-Porc, Tête-de-Chien, demi-dieux porteurs de la nacelle de l'Immortel Lettré.
Le bourreau, les massiers, les porte-étendards de Yo-Tchéou, les porteurs de la chaise de Yo-Tchéou, la foule.

L'action se passe en Chine, au IXe siècle de notre ère, ou, encore, durant le 59e cycle de 60 années, selon l'ère chinoise.

ACTE PREMIER

La scène représente une place publique, avec des rues qui débouchent à droite et à gauche. Au fond, devant une maison, une idole en bois; c'est le dieu de la littérature.

SCÈNE PREMIÈRE

LE JUGE YO-TCHÉOU, LES PORTEURS DE LA CHAISE, LES PORTE ÉTENDARDS, LES MASSIERS,

LE BOURREAU TENANT UN GLAIVE, LES PLAIGNANTS

Yo-Tchéou entre par la droite, dans sa chaise, sur les épaules de quatre porteurs. Il est précédé de quatre porte-étendards. Les étendards sont, l'un rouge, l'autre jaune, le troisième violet, le quatrième vert. Sur les côtés de la chaise, s'avancent les deux massiers armés de longs et énormes gourdins de bambou. Le bourreau vient à la suite. En queue du cortège s'avance et se bouscule la foule des plaignants. Yo-Tchéou est vêtu de la robe violette qui appartient aux docteurs du premier grade. Son bonnet est violet avec un bouton de topaze. La ceinture est jaune. Le rational, sorte de plastron carré qui couvre en partie la poitrine du mandarin, est rouge avec, au milieu, l'image bleue d'une cigogne.

Les porteurs et les massiers sont vêtus de blouses et de culottes multicolores. Le bourreau a une robe blanche avec, sur la poitrine, le dessin rouge d'une face humaine ronde et comme lunaire.

YO-TCHÉOU, *de sa chaise, et se retournant vers la foule.* — Mes enfants, écoutez ma proclamation! Vous savez que dans l'*Empire de dessous le Ciel*, où nous vivons, le magistrat est le père et la mère du peuple. Je suis le magistrat Yo-Tchéou, vous êtes le peuple. Vous êtes mes enfants; je suis le père et la mère de mes enfants. Si quelqu'un de vous, mes enfants, y contredit, séance tenante je lui fais couper le cou.— (*Aux porteurs*). Vous, arrêtez, et descendez la chaise sans me bousculer; autrement, je vous fais couper le cou.

Les porteurs déchargent la chaise de leurs épaules. Yo-Tchéou reste assis dans la chaise.

YO-TCHÉOU, *au peuple.* — Mes enfants, écoutez la suite de ma proclamation! C'est ici, sur cette place

publique, devant le dieu de la littérature, qu'un lettré comme votre père Yo-Tchéou doit juger vos procès et rendre ses sentences. Car vous n'ignorez pas que votre père Yo-Tchéou est un mandarin extrêmement lettré qui connaît fort bien ses *Cinq classiques* et qui lit couramment l'*Histoire des Trois Royaumes* (*La foule remue*). Mes enfants, écoutez bien la proclamation de votre père et mère, ou je vous fais couper le cou. D'ailleurs, c'est parce que les chanceliers des lettres n'ont pas compris tout mon mérite, que je reste ici stagnant parmi vous, tas de rustres et de badauds que vous êtes, ô mes enfants! Aussi, suis-je exaspéré de croupir dans mon humble grade. Je ne prétends plus que vous m'appeliez simplement *Honorable remplissant bien ses fonctions*, ou *Honorable susceptible d'avancer*. Ces titres m'honorent insuffisamment. Je ne souffrirai même pas que l'on me salue seulement du titre porté par les mandarins de premier ordre: *Excellence au renom éclatant*. Non, cela jamais! Puisque je suis votre père et mère, je vous ordonne de m'interpeller par une dénomination provisoire en attendant que je me trouve un nom digne de ma littérature. Vous me saluerez : *Excellence qui remplit l'Univers!* Quand j'aurai trouvé quelque chose de mieux approprié à mon mérite, je vous en ferai part, quoique vous ne puissiez pas comprendre ce qu'est ma gloire. Au reste, vous le voyez, je ne pouvais plus me restreindre à n'arborer qu'un seul étendard. J'en ai pris quatre, pour vous montrer que ma renommée, égale à celle des plus hauts mandarins, flotte aux quatre points cardinaux, l'Empereur seul ayant un étendard pour le cinquième point cardinal, qui est le milieu. Vous me voyez aussi revêtu d'un costume plus convenable pour mon

talent,celui de docteur de premier grade. Cela doit vous flatter agréablement de voir votre père aussi triomphant... Mais n'allez pas le dire hors du district. Car alors, mes enfants, je vous ferais couper le cou. Allons, approchez! Exposez-moi vos différends.(*Personne ne bouge ni n'élève la voix.*)Quoi! dans ce bienheureux district que je gouverne,il n'y a pas de différends? Pas de discordes? Pas de plaintes? Pas de procès? Vous ne volez pas? Vous ne vous battez pas? Vous ne calomniez pas avec une langue acérée ou mielleuse? Ah, vraiment, je mérite de chevaucher l'*Unicorne Céleste*, monture des divins génies.La paix, l'honneur,vos biens, vos esclaves, vos femmes, votre vie, tout cela,sous mon administration,vous gardez tout cela intact, ô mes enfants!

Tous, *avec ensemble.* — Non! Non! Non!

Yo-Tchéou. — Comment? Sous mon administration glorieuse, vous n'êtes pas tous riches, tous entourés constamment de favorables augures? Que quelqu'un approche et qu'il me dise ce qui lui manque : ne suis-je pas son père et sa mère?

Un plaignant *se prosterne, puis se relève.* — Honorable remplissant bien tes fonctions...

Yo Tchéou, *furieux.* — Malheureux! Ce titre pour moi?... Tu m'insultes!... Le bourreau!... Ton cou!... Si tu y tiens!...

Le plaignant. — Honorable susceptible d'avancer...

Yo-Tchéou, *trépignant de fureur dans sa chaise.* — Ah! que les diables noirs des dix-huit enfers t'arrachent la langue!... Que le Chien Céleste dévore tes entrailles!... Appelle-moi Excellence qui remplit l'Univers ou Excellence grande comme la montagne de Tchao, ou Excellence vaste comme

la mer orientale, ou Excellence qui doit vivre mille années, ou Excellence égale au dieu de la littérature, ou Excellence... Excellence!...

Le plaignant. — Excellence qui te remplis d'univers...

Yo-Tchéou. — Ce n'est pas tout à fait comme je t'ai dit. Mais, va tout de même; tu parles d'univers, et cela me chatouille.

Le plaignant. — Excellence qui remplis l'océan, j'avais un âne superbe.

Yo-Tchéou. — Cela ne me surprend point; dans mon district, il n'y a que de superbes ânes!

Le plaignant. — Excellence qui renverses la montagne...

Yo-Tchéou. — Ah! voilà quelque chose de très bien! Répète-le, mon ami.

Le plaignant. — Excellence qui disperses les montagnes, j'avais un âne superbe...

Yo-Tchéou, *impatienté*. — Tu es trop lent dans tes discours! Si tu avais un âne superbe, tu l'as encore, à moins que le divin Liu-thong-pin, l'Immortel Lettré, n'ait séparé ton âme de ton corps! Passons à un autre.

Le plaignant, *essayant d'insister*. — Excellence qui rassembles les montagnes...

Yo-Tchéou. — Tais-toi, ou je te fais couper le cou! A un autre!

Le deuxième plaignant *se prosterne, puis se relève*. — Excellence qui manges les montagnes...

Yo-Tchéou. — C'est très bien... A moins que ce ne soit une sacrilège accusation de gourmandise. Mais tu es trop bête, mon fils.

Le deuxième plaignant. — Excellence qui bois la mer du levant, j'avais un âne superbe : on me l'a volé!

Yo-Tchéou, *riant.* — Hou! Hou! Hou! On te l'a volé? Tu l'as perdu, mon fils. Fais plutôt cette supposition, elle est plus honorable pour le district. Tu prétends salir le district par tes insinuations? Cherche ton superbe âne; tu l'as perdu, te dis-je! Va-t-en!

Le troisième plaignant *se prosterne, puis se relève.* — Excellence qui illumines le soleil...

Yo-Tchéou. — Tu es charmant, mon fils; tu pourras parler.

Le troisième plaignant. — Excellence qui t'assieds sur le soleil, j'avais un âne superbe : on me l'a volé!

Yo-Tchéou. — Ah ça! Il n'y avait donc que des ânes dans ce district?

Le troisième plaignant. — Excellence qui chevauches le soleil et la lune, je n'avais qu'un âne à chevaucher; mais il était superbe, et on me l'a volé!

Yo-Tchéou. — Tu as beaucoup d'esprit, mon fils. Connais-tu le voleur?

Le troisième plaignant. — Excellence qui sais tout, je ne connais pas le voleur.

Yo-Tchéou. — Ah! mon fils, je te supposais d'abord plus d'esprit. Comment veux-tu que j'arrête le voleur, que je coupe le cou au voleur, si tu ne connais pas ce voleur?

Le troisième plaignant, *avec des larmes.* — Excellence, père et mère de tes enfants, je ne me soucie pas du voleur, pourvu que l'on me rende mon superbe âne!

Yo-Tchéou. — Mais si tu ne sais pas où est le voleur, tu ne sais pas où est ton âne! Ainsi, est-ce que je peux te le rendre? Va, mon fils, découvre

ton âne. Alors, tu viendras me le dire, et je te le ferai restituer.

Le quatrième plaignant *se prosterne et se relève.* — Excellence pareille à l'aigle qui emporte les moutons vers les nues...

Yo-Tchéou — Ce serait peut-être une sacrilège allusion... Mais non; tu n'as pas assez d'esprit pour cela.

Le quatrième plaignant. — Je suis un ressuscité; j'ai été tué ce matin par le bourreau. Mais le divin Liu-Thong-Pin, l'Immortel Lettré, a fait entrer aussitôt mon esprit dans le corps de mon frère. En sorte que c'est moi qui te parle, et que c'est mon frère que tu vois.

Yo-Tchéou. — Cela n'est pas extraordinaire. C'est la loi de transmigration des esprits. Ainsi, moi, j'ai dans mon corps l'esprit de quelque grand poète, comme Ly-Taï-Pé ou Tseu-Meï, de quelque grand historien comme Sse-Ma-Tsian, ou encore de quelque dragon illustre, comme l'un des cinq ministres de l'antique Hoang-Ti, l'Empereur Jaune. Bien plus, j'ai peut être en moi l'esprit d'un dieu! — Ressuscité, de quoi te plains-tu?

Le quatrième plaignant. — Excellence qui as peut-être en toi l'esprit d'un dieu, j'avais un âne superbe, et on me l'a volé.

Yo-Tchéou. — Après ta mort? Que ne l'avais-tu emporté avec toi? (*Il rit.*)

Le quatrième plaignant. — On me l'a volé avant ma mort; je ne suis mort que ce matin.

Yo-Tchéou. — Tu m'amuses! Raconte-moi cela.

Le quatrième plaignant. — Je vous le dirai avec tranquillité. Car Liu-Thong-Pin, l'Immortel Lettré, régulateur des transmigrations des âmes, me protège et me réserve des transmigrations innom-

brables; cela, parce que j'ai toujours assidument étudié les classiques.

Yo-Tchéou. — Tu sais peut-être bien les titres, mais là s'arrête certainement ta littérature, puisqu'il n'y a que de superbes ânes dans mon district.

Le quatrième plaignant. — Pardon! Je pourrais réciter des passages entiers; mais il vous serait peut-être difficile de me reprendre en cas de faute, Honorable susceptible d'étudier !

Yo-Tchéou. — Tu m'insultes, scélérat!... Tu insultes ton père et ta mère!... Je te fais sur-le-champ couper le cou!...

Le quatrième plaignant. — Honorable remplissant mal tes fonctions, j'ai l'honneur de te faire observer que ce n'est pas mon cou, déjà coupé ce matin, mais le cou de mon frère que tu couperas. Et si tu coupes encore ce cou, l'Immortel Liu-Thong-Pin logera nos deux âmes dans le corps de notre autre frère...

Yo-Tchéou, *se radoucissant*. — Il ne s'agit pas de tout cela : dis-nous comment l'on t'a volé ton superbe âne.

Le quatrième plaignant. — Le voici. Je m'exprime poliment. Votre Honneur n'ignore pas que les inspecteurs des haras impériaux font en ce moment, dans le district, la conscription des ânes, et qu'ils en achètent un grand nombre pour le Grand-Dragon.

Yo-Tchéou. — Je le sais mieux que toi.

Le quatrième plaignant. — Votre Honneur sait aussi que nul d'entre nous, ayant un âne, n'a pu le vendre : tous nos ânes, à nous tous ici présents, nous ont été volés.

Yo-Tchéou. — Tu m'agaces!... Connais-tu les voleurs?

Le quatrième plaignant. — Il n'y a qu'un voleur; je connais ce voleur, et je le nommerai...

Yo-Tchéou. — Menteur!... Je te fais couper le cou!...

Le quatrième plaignant. — Honorable, n'oubliez pas que je suis le protégé de l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin et que je reviendrai, s'il le faut, dans un autre corps, dans vingt autres corps, pour nommer le voleur!

Yo-Tchéou, *intimidé.* — Mais l'Immortel Lettré... Enfin, ne te trompes-tu pas?... Je voulais rire... Moi, votre père et votre mère, je ne demande pas mieux, mes enfants, que de connaître les voleurs de vos superbes ânes... Parle, mon fils; parle, mon fils chéri.

Le quatrième plaignant. — Donc, sachant que tous mes voisins avaient perdu leurs ânes, j'ai tondu mon âne...

Yo-Tchéou. — Tu sais tondre les ânes? Toi? Je te connais et n'ai point ouï dire qu'on t'attribuât ce talent.

Le quatrième plaignant.— Non, Excellence; mais je suis allé chez le barbier, et je lui ai dit : « Veux-tu nous raser, mon compagnon et moi? Il m'attend dehors; il prend l'air, et je l'appellerai quand tu m'auras rasé. » — « Je veux bien », me dit le barbier. — « Tous deux pour le prix ordinaire? » observai-je. — « Ça va! » termina le barbier Lorsque je fus rasé, je lui montrai mon compagnon, mon cher âne attaché au dehors. Le barbier tint parole et le tondit.

Yo-Tchéou. — Si le barbier n'avait pas consenti

d'avance, tu serais toi-même un filou, au jugement de nos classiques.

Le quatrième plaignant. — Excellence digne d'interpréter les classiques, le barbier avait consenti d'avance. Quand mon âne fut rasé, je le reconduisis dans mon écurie. Le lendemain, il avait disparu. Je le cherchai partout; je l'entrevis de loin, dans une écurie où il était avec beaucoup d'autres ânes, et je compris que tous avaient été volés, pour être vendus aux inspecteurs des haras...

Yo-Tchéou, *dans une énorme colère et bondissant presque hors de sa chaise.* — Volés?... Par qui?... Pour être vendus aux inspecteurs des haras? Au profit de qui?... Qui soupçonnes-tu? Tu ne formules que de scélérates suppositions, scélérat! Imposteur!... Scélérat! Imposteur! Que le Chien Céleste dévore tes entrailles! Que tu sois traîné par les pieds dans un lac de saletés liquides! Que tu restes là sans cercueil!... Ou que tu n'aies pour cercueil que la gueule d'un tigre affamé!... Scélérat! Imposteur!

Le quatrième plaignant. — Honorable incapable d'avancer, tous les ânes volés étaient dans ton écurie!

Yo-Tchéou, *simulant l'attendrissement.* — C'est toi qui les y avais mis!... Oui, pour inspirer à mes enfants des soupçons contre moi, leur père et leur mère! Tu as péché contre le cinquième classique, contre le Hiao-King, le Livre de la piété filiale! L'avez-vous entendu, mes chers enfants, vous tous qui êtes ici? A-t-il dit que moi, votre père et votre mère, j'ai volé vos superbes ânes? L'a-t-il dit?...

La foule. — Oui! Oui!

Yo-Tchéou. — Avez-vous vu vos ânes dans mon

écurie, mes chers enfants? Croyez-vous qu'ils y soient?

La foule. — Oui! Oui!

Yo-Tchéou. — Moi, votre père et votre mère, l'Excellence qui remplit l'Univers, l'Excellence grande comme les montagnes de Tchao, l'Excellence douce comme le fleuve Tchay, j'aurais volé vos superbes ânes?

La foule. — Oui! Oui!

Yo-Tchéou, *revenant à la colère.* — Prenez garde! Vous n'êtes pas tous protégés par l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin, régulateur des transmigrations des âmes! Et je vous ferai couper le cou, à tous! Cet imposteur a-t-il péché contre le cinquième classique?

La foule. — Oui! Oui!

Yo-Tchéou, *s'attendrissant de nouveau.* — Alors, l'Immortel Lettré ne peut rien trouver à reprendre dans la sentence que voici : je condamne, en pleurant, mon malheureux fils, qui crache sur ma gloire. Mes chers enfants, mérite-t-il que je lui coupe le cou?

La foule. — Oui! Oui!

Yo-Tchéou, *désignant le condamné.* — Bourreau, coupe-lui le cou!... Tout de suite!... Plus vite que ça! (*Le plaignant fuit*). Bourreau, poursuis-le!... Attrape-le! Tu me rapporteras son cou!...

Le bourreau sort à la poursuite du dernier plaignant qui vient de disparaître.

SCÈNE II

LIU-THONG-PIN, LES PRÉCÉDENTS,
MOINS LE DERNIER PLAIGNANT ET LE BOURREAU
LES DEMI-DIEUX PORTEURS DE LA NACELLE DE L'IMMORTEL LETTRÉ

Liu-Thong-Pin arrive porté dans une sorte de nacelle oblongue, dont la proue est ornée

d'une tête de dragon. La nacelle est sur les épaules de quatre monstres ayant corps d'hommes et têtes d'animaux : le premier a une tête de tigre, le deuxième une tête de cheval, le troisième une tête de porc, le quatrième une tête de chien. Tous quatre sont revêtus de blouses et de culottes bariolées. La robe de Liu-Thong-Pin est à raies jaunes et rouges, avec une ceinture de soie jaune. Lorsqu'il arrive sur la scène, il interpelle Yo-Tchéou.

Liu-Thong-Pin. — Yo-Tchéou, écoute-moi bien!
Mauvais juge, tu n'es plus rien!
Je suis le personnage qui chante,
Bien que je ne chante pas.
Je ne parle ni en vers ni en prose...
Quelquefois cependant en vers, jamais en prose!
Dans mes discours je néglige la rime;
Ce qui, pour l'Immortel Lettré, n'est pas du tout un crime.
Tu dois savoir, Yo-Tchéou, et tu dois savoir, toi, foule,
Qui autour de moi roules, croules et s'écoules,
Que, dans toute action héroïque chinoise,
(Et pour cela ne me cherchez pas noise)
Il y a le personnage qui chante;
C'est-à-dire qu'il se sert d'une phrase dansante,
Parfois en vers, le plus souvent en rythmique prose;
Ce qui, pour beaucoup de gens, est à peu près la même chose.
Je te le déclare donc, Yo-Tchéou, une troisième fois,
Me trouvant le personnage important,
Dans ce qui va se passer à l'instant,
Naturellement, je suis le personnage qui chante.

Yo-Tchéou. — Seigneur Immortel Lettré, je ne suis pas en ce moment le personnage qui chante;

et je me mets à vos ordres, Excellence divine, dont la gloire mérite d'être le thème de toutes les compositions littéraires!

Liu-Thong-Pin. — Yo-Tchéou tu es un mauvais juge, un mauvais sujet.

Je viens du monastère de la Grande Harmonie Littéraire,
Où s'élève la Pagode des Pinceaux Glorieux,
Sur la montagne de Thao.
Là, je reçois le premier sourire et le dernier regard du soleil.
Là, depuis plusieurs semaines, je m'abîmais
Dans la contemplation des poètes antiques,
Lorsque le dieu de la littérature me fit savoir,
Par un message très poli d'ailleurs,
Que tu te plaisais infiniment
A couper le cou à tes administrés, tes enfants,
Et surtout, crime peut-être plus exécrable,
Que tu te targuais d'une érudition que tu n'as pas,
Et que tu portais une robe qui ne te convient pas,
Et que tu te coiffais d'un bonnet que tu ne mérites pas,
Et que tu prenais sous ton bonnet des grades que tu n'as, mais pas!
Or, tu sais, quand je lève mon pinceau fleuri
Pour écrire quelque chef-d'œuvre,
Les vents et la pluie s'enfuient épouvantés,
Et, dans les tiges joyeuses, la sève frissonne de bonheur.
C'est pourquoi, — et tout l'Empire de dessous le le Ciel le sait, —
Je suis le régulateur des transmigrations des âmes.
J'ordonne que l'esprit de tel homme quitte son corps,
Et que cet esprit entre dans le corps d'un autre homme,

Ou qu'il reste sans emploi dans l'un des dix-huit enfers,
Ou qu'il s'en aille dans le corps d'un animal.
J'ordonne aussi que les corps de deux hommes changent entre eux d'esprit,
Par exemple le père avec son enfant, le mari avec sa femme,
Le gendre avec sa belle-mère.
Et toi, je te condamne...

Yo-Tchéou, *se roulant aux genoux de Liu-Thong-Pin.* — Seigneur Liu-Thong-Pin, je vous entends! Ne me condamnez pas! Épargnez-moi!

Liu-Thong-Pin. — Peux-tu recoller le cou de tes victimes?

Yo-Tchéou, *agenouillé et se tenant par le cou.* — Seigneur, Prince des Lettres, j'essaierai, je...

Liu-Thong-Pin. — Ton pinceau ne sait même pas écrire de bons vers, tu n'es même pas bon poète. Et tu parlerais de recoller les têtes des condamnés? Ce privilège, à la rigueur, pourrait m'appartenir!...

Yo-Tchéou. — Seigneur Liu-Thong-Pin, Prince des érudits, ayez pitié de moi!

Liu-Thong-Pin. — Et peux-tu rendre les superbes ânes que tu as volés ?

Yo-Tchéou. — Excellence qui sais le nombre des ânes, ils sont partis pour les haras de l'Empereur : je ne puis les rendre, mais je me livrerai moi-même en otage!...

Liu-Thong-Pin. — Comme indemnité, ce sera parfaitement
Insuffisant, par la qualité et par le nombre;
Car, en tant qu'âne, tu n'es pas un superbe âne!
Et peux-tu faire que je ne t'aie pas aperçu enharnaché

D'insignes qui dépassent ton grade et ton savoir?

Yo-Tchéou *s'arrache sa robe, sa ceinture, son bonnet et en piétine les débris.* — Seigneur décoré de la plus grande gloire littéraire, je me repens !.. je foule aux pieds mon orgueil !... je ne suis qu'un âne !... Un âne tout nu !... je ne suis plus rien de superbe !...

Liu-Thong-Pin. — Malheureux ! Ce que tu foules aux pieds,
Ce sont les insignes éclatants de la majesté littéraire !
Tu piétines sur la robe du premier grade,
Sur la ceinture admirable, sur le rational auguste,
Sur le bonnet solennel !
Tu vas mourir ! Retourne chez toi ! Attends-y la mort !
Je te condamnerai à quelque terrible transmigration !
Tu m'entends ? Dans sept jours, tu vas mourir !
Te ferai-je quelque temps languir,
Par la puissance de mes incantations poétiques,
Dans le huitième, le neuvième ou le quinzième enfer ?
T'enverrai-je dans le corps de quelque triste âne,
Où tu recevras de nombreux coups de bambou d'un maître cruel ?
C'est une question à examiner; en tout cas, mon pinceau
Qui, en se levant, terrifie la pluie et les vents,
Et qui fait, de joie, frissonner les roses,
Mon pinceau glorieux dessinera de merveilleux caractères,
Pour envoyer ma décision au dieu souterrain.
Quoi qu'il en soit, — ne me prie pas, c'est inutile.
Rentre chez toi bien tranquille,
Et ne fuis nulle part :

Dans sept jours, Yo-Tchéou, tu vas t'éteindre et mourir.

Yo-Tchéou, *pleurant* — Ah! Seigneur, je vais m'empresser de mourir le septième jour, pour que, aussitôt cela fait, ma femme me cache sans retard dans un beau cercueil, et que l'on m'enterre sous une colline secrète, à l'ombre des sapins! De la sorte, si mon esprit est exilé dans un corps méprisable, du moins vous ne trouverez pas mon corps pour y envoyer quelque autre esprit qui en fasse un homme mal élevé, impoli et sale!

Liu-Thong-Pin. — Yo-Tchéou, retourne chez toi à pieds,
Et marche derrière ta chaise vide!

Les porteurs de la chaise du juge s'en vont, Yo-Tchéou les suit; la foule accompagne, en huant Yo-Tchéou.

SCÈNE III

LIU-THONG-PIN, THSIEN-NIU, L'ESCORTE DE LIU-THONG-PIN

Thsien-Niu s'avance vers la nacelle de Liu-Thong-Pin, qui en descend.

Thsien-Niu. — Redoutable Seigneur, tout à l'heure j'étais dans la foule, et j'ai entendu quelle est votre puissance. Je suis une jeune et triste fiancée, j'aime le pauvre bachelier Wang-Seng. Ayez pitié de lui!

Liu-Thong-Pin. — Que j'aie pitié de lui, ô fleur d'aurore?
Je voudrais cesser d'être le personnage qui chante,
Et n'être plus que le pauvre bachelier Wang-Seng!
Et alors il me semble que je chanterais
Des choses vraiment très jolies, pas si jolies que toi,
O fleur d'aurore!

Thsien-Niu. — Seigneur, Prince des Lettrés,

puisque vous êtes si puissant et si aimable, sauvez de son ennui le pauvre bachelier Wang-Seng !

Liu Thong-Pin. — Mais en quoi est-il pauvre,
L'heureux bachelier Wang-Seng,
Si riche de votre amour joli?

Thsien-Niu — Voici, Seigneur. Ma mère, Madame Li, ne prétend pas qu'il m'épouse avant d'être parvenu à de plus hauts grades littéraires...

Liu-Thong-Pin. — C'est bien; je le protégerai.
Le jour où il devra écrire sa composition,
Je dirigerai son pinceau,
Et il écrira un chef-d'œuvre.

Thsien-Niu. — Merci, Seigneur : mais...

Liu-Thong-Pin. — Vous voulez dire que le bachelier Wang-Seng, l'heureux!
Possède un grand talent et que son savoir lui suffira?
Je le crois... Au reste, il eut le gracieux talent
D'éveiller votre cœur et de se faire aimer de vous!

Thsien-Niu. — Seigneur, ce n'est pas ce que je veux dire...

Liu-Thong-Pin. — Mais alors?

Thsien-Niu. — Pour conquérir ses grades, pour aller étudier dans la capitale... le pauvre bachelier Wang-Seng doit s'éloigner... de...

Liu-Thong-Pin.— De vous, ô rosée de son matin!
Mais ne pouvez-vous décider victorieusement
Madame Li, votre vénérable mère,
A habiter la capitale?

Thsien-Niu. — Elle ne veut pas! Hélas! Elle ne veut pas!

Liu-Thong-Pin. — Alors, ô fleur douce, épanouissez-vous
Avec patience, dans la langueur tiède
De votre printemps, et attendez!

Thsien-Niu. — Seigneur, je ne puis pas séparer

mes yeux, arracher pour un jour seulement mon cœur du pauvre bachelier Wang-Seng! Car, Seigneur, j'ai dans l'idée que je ne le verrai plus : j'ai été saïsie du siang-sse ping, ce mal d'amour que l'absence aggrave et que le pauvre bachelier...

LIU-THONG-PIN. — J'entends bien... que le pauvre bachelier
Peut seul guérir!
Que voulez-vous donc que je fasse?...
Je ne suis ni Madame Li, votre vénérable mère,
Ni, hélas! le pauvre bachelier Wang-Seng.
Moi, l'Immortel Lettré, je ne sais plus...
Hélas! Hélas! que voulez-vous que je fasse?...

THSIEN-NIU. — Seigneur, vous qui réglez la vie et la mort, et les transmigrations des âmes, vous n'auriez pas, pour la fleur d'aurore, un doux mystère qui la guérisse... non!... qui ne la guérisse pas... mais... Pour la fleur d'aurore, Seigneur!

Elle joint les mains et le supplie gracieusement.

LIU-THONG-PIN. — Pour la fleur d'aurore, je sais un mystère!
Je vais te le révéler. La fiancée qui le connaît
Et à qui son très grand amour l'a fait découvrir,
N'est jamais absente de son fiancé...
A moins qu'elle n'en aiť plus d'un!
Où est le pauvre bachelier Wang-Seng?

THSIEN-NIU. — Seigneur, il est caché derrière cette maison. Il attend l'issue de ma prière.

LIU-THONG-PIN. — Bachelier Wang-Seng! Venez ici,
Pauvre et riche, plaintif et heureux bachelier!

Légère, Thsien-Niu court le chercher et le ramène.

SCÈNE IV

LES MÊMES, WANG-SENG

Le bachelier arrive avec un air un peu bête.

THSIEN-NIU. — Wang-Seng, remercie avec moi le Seigneur Liu-Thong-Pin, l'Immortel Lettré, le Grand Anachorète. Grâce à sa science et au mystère qu'il va nous révéler, nous ne nous séparerons point.

WANG-SENG. — C'est que, Seigneur lettré, je suis le pauvre bachelier Wang-Seng. Je vais partir pour la capitale, afin de conquérir des grades supérieurs...

THSIEN-NIU. — Le Seigneur Liu-Thong-Pin sait tout cela...

LIU-THONG-PIN, *railleur*. — Je vois à ton air, bachelier Wang-Seng,
Que tu as beaucoup de talent; la fleur d'aurore a bien choisi.

WANG-SENG. — Je n'ai pas le talent de Thsien-Niu...

LIU-THONG-PIN. — Ah! bachelier, l'amour t'inspire! Voilà une réponse
Qui vaut la plus belle composition littéraire!
Ecoutez-moi, mes enfants, vous allez apprendre
Par quel moyen la gentille Thsien-Niu
Pourra rester près de Madame Li, sa mère, et en même temps,
En même temps, accompagner à la capitale
Son fiancé, le pauvre bachelier Wang-Seng.
L'âme de chacun de vous se compose
De deux principes, le supérieur, *hoen*, et l'inférieur, *pé*.
Il y a, dans votre âme, trois dixièmes de *hoen* et sept dixièmes de *pé*.

Le *hoen* et le *pé* peuvent se séparer, et l'âme se décomposer,
Temporairement, sans que mort s'ensuive.
Le *pé*, ou principe inférieur, reste avec le corps ;
Le *hoen*, ou principe supérieur, se revêt d'une enveloppe fantasmatique,
D'un corps vaporeux, mais tout à fait pareil au véritable corps.
Donc, tandis que le pauvre et bienheureux bachelier
Etudiera dans la capitale,
Le *hoen* et le *pé* de la gracieuse Thsien-Niu se sépareront,
Le *pé* restera avec le corps de la fiancée, chez Madame Li, sa mère,
Et le *hoen*, revêtu d'un corps fantasmatique,
En tout semblable à son vrai corps,
Et délicieux comme lui,
S'en ira vers la capitale avec le bachelier Wang-Seng
Et y séjournera avec lui ;
Et Madame Li ne verra rien à tout cela.

Thsien-Niu. — Seigneur, je me jette à vos genoux ! Ce que vous nous apprenez est la plus douce des merveilles... Et si vous n'étiez l'Immortel Lettré, je voudrais que vous fussiez le pauvre bachelier Wang-Seng !...

Wang-Seng. — Seigneur, je n'ai pas le talent de Thsien-Niu, mais, je voudrais, moi aussi, que vous fussiez le pauvre bachelier Wang-Seng, si je pouvais être son Excellence l'Immortel Lettré !

Liu-Thong-Pin. — Mes enfants, je crois que nous faisons tous mieux
D'être ce que nous sommes.
Toi, bachelier Wang-Seng, étudie bien, dans la capitale,

Les œuvres des poètes que chantèrent nos aïeux,
Et qui nous charmeront toujours, et nos fils après nous,
Et qui toujours dissiperont les nuages et la nuit,
La nuit et les nuages du cœur.
Et apprends à composer des poèmes pour ta belle Thsien-Niu,
Des poèmes comme elle le mérite,
Si jolis que l'étoile du matin frémisse d'amour,
Et que l'aurore éblouissante se lève
Quand tu saisiras, pour commencer, ton pinceau fleuri;
Si jolis que l'étoile du matin frémisse d'amour
En regardant Thsien-Niu,
Et que l'aurore curieuse et émerveillée se lève
Pour contempler Thsien-Niu!

ACTE DEUXIÈME

Une chambre à coucher dans la maison de Yo-Tchéou. Au milieu, dans le fond, un lit qui, par sa structure, rappellerait nos grandes tables de cuisine, mais plus bas sur pieds. Le plan du lit est couvert d'épaisses étoffes. Au-dessus, un baldaquin d'où pendent des rideaux rouges.

A gauche, une table. Eparses dans la chambre, des chaises de bambou. A droite, une petite armoire de bambou.

Une porte à droite, une autre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

YO-TCHÉOU, FUN-SO

Yo-Tchéou. — Maintenant, vous savez tout, mon frère Fun So : vous voyez que je dois mourir. C'est mon amour pour la littérature qui m'a perdu. Je vous l'assure, l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin était jaloux de mon talent. Et il a abusé de son pouvoir...

Fun-So. — Mais non, mon frère Yo-Tchéou. Tout

au plus a-t-il pu être irrité de vous voir usurper la robe de docteur de premier grade, qui ne vous appartenait pas, vous le savez.

Yo-Tchéou, *avec dépit*. — Qui ne m'appartenait pas? Ah! mon frère, vous méritez que je vous fasse couper le cou ! Il est vrai que ce n'est pas la robe de mon grade; mais l'on avait été injuste envers moi!

Fun-So. — Vous savez combien, lorsque vous débutiez dans la carrière des lettres, nos parents dépensèrent de liangs à faire brûler des cierges et des bâtons d'encens en l'honneur de L'Habit-Rouge, patron des candidats insuffisants...

Yo-Tchéou. — Mon frère, me reprochez-vous cet argent? Mais n'est-ce pas ma situation qui vous a ensuite permis de venir en ce pays, de vous y établir, d'y être favorisé? Ah! tenez, voyons ce que nous pouvons faire...

Fun-So. — Pour vous soustraire à la puissance de l'Immortel Lettré ?...

Yo-Tchéou. — Ah! si c'était possible !...

Fun-So. — Il vous a accordé un délai de sept jours...

Yo-Tchéou. — Hélas! c'est une ruse de sa part. Si j'étais mort aussitôt, l'Empereur-aux-Perles, qui gouverne les dix-huit enfers, m'eût accordé, comme aux autres, le congé de cinq jours, durant lequel, au début de chaque printemps, les esprits des morts viennent revisiter la terre. J'aurais pu profiter de ce congé, pour dérober mon âme à la tyrannie de Liu-Thong-Pin... Mais, en mourant après le congé, je descends aux enfers, et j'y reste, jusqu'à ce qu'il vienne m'y quérir et m'envoyer dans le corps d'un âne bien battu. (*Il pleure*). Hi! Hi! Hi! Hi! Mon pauvre frère !

Fun-So. — Mais, enfin, il y a peut-être un moyen de détourner la sentence du Seigneur Liu-Thong-Pin?... d'apaiser son ressentiment contre toi?...

Yo-Tchéou. — Ah! s'il y avait un moyen?... Essayons!... Qu'on m'apporte tout ce qu'on trouve dans la maison d'objets propres à éloigner les puissances funestes et les influences malignes! Vite, toutes les amulettes!...Ohé! vous dis-je! Ohé! les servantes! Les amulettes!...

Les servantes arrivent et apportent, à mesure et précipitamment, les objets qu'il indique plus loin.

Yo-Tchéou. — Là, les bandes de papier jaune avec les caractères conjuratoires! Accrochez cela aux rideaux de mon lit...

Les servantes apportent quatre bandes de papier jaune, larges de deux pieds, longues de six. Elles les attachent au lit qui en est masqué.

Fun-So.—Vite! le clou arraché d'une charrue!... C'est un dard contre les esprits malins. Mettez cela sur cette table!...

Yo-Tchéou. — Et le couteau qui a servi pour un assassinat!... Vite, sur la table! Plus vite!... Hâtez-vous!... Ah! la bonne amulette! Un autre l'eût payée très cher, je l'ai prise, en vertu de mes droits de juge, à l'excellent assassin... Suspendez-la au-dessus de la porte de ma chambre à coucher!... Ici!... Ici!...

Les servantes continuent d'apporter, en s'empressant toujours davantage.

Fun-So. — Et le clou ayant servi à sceller un cercueil!...

Yo-Tchéou. — Et le tableau des Huit-Diagrammes!...

Fun-So. — Et le miroir concave!...

Yo-Tchéou. — Et les pierres venues de la montagne de Tchay !...

Fun-So. — Et le glaive formé de vieilles monnaies attachées, au moyen des ficelles sacrées, des ficelles rouges propitiatoires, sur les deux tiges croisées !...

Yo-Tchéou. — Et toutes les amulettes cachées dans la charpente de ma maison !... Qu'on se dépêche !... Démolissez-moi ça !...

Il saisit une chaise et s'en sert comme d'un bélier contre les murailles.

Fun-So. — Mon frère !... Mon frère ! N'exagérez pas !... Démolir votre maison ?...

Yo-Tchéou. — Mon frère Fun-So, trouveriez-vous exagéré mon désir de vivre pour cultiver la littérature ?

Fun-So. — Non, mon frère Yo-Tchéou ! Mais si l'Immortel Lettré... était inexorable... au moins votre fils...

Yo-Tchéou. — Ah ! mon frère Fun-So, il sera sous votre tutelle, pensez-vous, et le patrimoine de l'orphelin... Ah ! si j'avais deux frères, je vous ferais couper le cou !

Fun-So. — Vous êtes injuste ! Je m'en vais ! Votre fils n'aura pas de tuteur ! Je n'irai pas choisir, pour vous, sur la colline, une sépulture placée sous le bon vent et indiquée par des auspices favorables !...

Yo-Tchéou. — — Que m'importe, puisque l'Immortel Lettré me fera transmigrer dans le corps d'un âne battu !

Fun-So. — Il fera transmigrer votre âme ; mais votre corps restera dans la terre d'une colline hantée par de mauvais esprits ! Je n'irai pas présider, au nom de nos aïeux, aux repas funèbres ! Et votre

corps sera abandonné, méprisé, misérable, quand votre hoen ou votre pé reviendra parfois y loger un peu!

Yo-Tchéou. — Ah! mon frère Fun-So, pardonnez-moi!... Mais puisqu'on ne peut pas démolir la charpente de ma maison pour augmenter le tas des talismans, envoyez, envoyez, tout de suite, à la pagode! Que l'on brûle de gros cierges rouges! Que l'on brûle des bâtons d'encens! Que l'on brûle des tas de feuilles magiques portant peints les soixante-douze animaux sacrés! Je les mettrai dans mon thé, selon les rites! J'avalerai cela, toujours selon les rites! Et peut-être que je serai immortel! Peut-être Liu-Thong-Pin me laissera-t-il en paix!... Comment? L'on n'est pas encore revenu?... L'on n'est pas encore parti?... Ah! mon frère! Exécrable frère! Vous tenez à ce que je sois saisi par la vengeance de l'Immortel, qui craint de voir son génie dépassé par mon génie, sa gloire éclipsée par ma gloire remplissant l'Univers! Vous désirez que mon âme transmigre dans le corps d'un âne battu! Oui, que votre frère Yo-Tchéou soit logé dans la peau d'un âne! Moi qui fais taire les vents et le tonnerre quand je récite mes poèmes, je serai l'âme d'un âne!... Je serai un âne auguste, mais un âne battu et peut-être méconnu! (*Il pleure et sanglote*). Hi! Ha! Hi! Ha! Hi! Ha!...C'en est fait de moi, mon frère Fun-So! L'Immortel Lettré sera inexorable! Appelons ma femme Li-Chi, je vais lui faire mes dernières recommandations. Mais quand le juge et poète Yo-Tchéou exprime ses suprêmes conseils, la circonstance requiert quelque solennité, mon frère Fun-So.(*Il ôte sa robe et se trouve en jupe courte. Puis, il s'étend sur le lit, et crie de toutes ses forces*). Ma femme Li-Chi! Ma femme Li-Chi!

FUN-SO, *sur la porte.* — Ma sœur Li-Chi! Ma sœur Li-Chi!

YO-TCHÉOU. — Vous resterez près de moi, mon frère Fun-So! Ce sera plus solennel; et votre présence est nécessaire. Quant à mon fils Fo-Tong, nous l'appellerons tantôt; il ne doit pas entendre ce que j'ai besoin de recommander à ma femme Li-Chi. (*Il crie avec colère.*) Ma femme Li-Chi! Ma femme Li-Chi! Vous m'exaspérez!...

FUN-SO, *au seuil de la porte.* — Ma sœur Li-Chi! Ma sœur Li-Chi!

LI-CHI, *du dehors.* — Me voici, seigneur! Me voici!

SCÈNE II

YO-TCHÉOU, FUN-SO, LI-CHI

LI-CHI, *entrant, puis faisant une grande révérence dans la direction du lit.* — Je vous salue, mon vénéré mari, mon mari délicieux comme un rayon de miel. Honorable susceptible d'avancer...

YO-TCHÉOU, *se redressant sur son lit avec une grande colère.* — Toi aussi, tu t'oublies encore?... Tu me méconnais à ce point?... Tu n'ignores pas l'équité de mes sentences! Tu sais la splendeur de mes poèmes que je t'ai contrainte, que j'ai dû te contraindre à apprendre par cœur! Eh quoi! les nuées d'orage fuient épouvantées quand je lève, pour écrire, mon pinceau fleuri! Quoi! les vents tumultueux se taisent quand je récite mes vers, et toi, toi, ma femme Li-Chi, tu n'adorerais pas ton mari, le bon juge, le grand poète Yo-Tchéou, que l'Immortel Lettré, par envie, condamne à la mort! Par envie, te dis-je! Ma femme Li-Chi, si tu n'ad-

mires pas mes vers, c'est que tu ne les comprends pas! Si tu ne les comprends pas, c'est que tu n'es pas digne de les comprendre! Le prince de la poésie, le grand poète Ly-Taï-Pé, n'était qu'un âne à côté de moi. La preuve, c'est que l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin ne se montra nullement jaloux de lui...

Li-Chi. — Mon mari délicieux comme le plus jaune des rayons de miel, je ne comprends pas vos vers, parce qu'ils sont plus hauts que les montagnes de Tchay ou de Tchao, plus vastes que la mer orientale. C'est pourquoi ils ne peuvent entrer dans ma petite tête. Pour que les dieux vous fissent une destinée équitable et en rapport avec votre talent, vous ne deviez appartenir à aucun des neuf ordres d'Excellences ou d'Honorables. Vous deviez arborer, pour marquer votre grandeur, plus d'étendards qu'il n'y a d'étoiles au ciel et être nommé Excellence au renom plus retentissant que tous les gongs de la terre, Excellence dont la vie devrait compter plus de cycles qu'il n'y aura de phases dans toute l'existence de la lune impérissable, Excellence dont les vers ont plus de rythmes que les vagues consécutives de la mer...

Yo-Tchéou, *ravi*. — Ah! que ne puissiez-vous continuer ainsi durant toute l'éternité, ô ma femme Li-Chi! Maintenant, je vois que, sans me comprendre, vous m'aimez, ou du moins vous tâchez à m'aimer d'une manière digne de moi. Dois-je le redire? Par une volonté inique de l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin, assistant du dieu de la littérature, je vais vous quitter, et vous allez me perdre. Venez, approchez, sans craindre la majesté de votre mari, qui voila pour vous, tant de fois, cette majesté et, au contraire, vous dévoila tant de dou

ceurs. Approchez davantage et recevez mes conseils... pour votre honneur et votre bonheur. Votre destinée m'afflige.

Li-Chi. — Je ne songe qu'à la vôtre, mon vénéré mari.

Yo-Tchéou. — Vous serez seule au monde; on vous enviera, parce que vous serez la veuve du grand poète Yo-Tchéou; on vous abandonnera...

Li-Chi. — Ne craignez pas cela, mon vénéré mari, j'aurai des protecteurs...

Yo-Tchéou, *se redressant avec une soudaine fureur.* — Vous aurez des protecteurs?... Ah! que méditez-vous déjà?... Vous l'entendez, mon frère Fun-So?...

Li-Chi. — Vous vous méprenez, mon vénéré mari : c'est de votre frère Fun-So que je voulais parler... de mes frères...

Yo-Tchéou, *mielleux et caressant.* — Hélas! vous êtes trop belle, ma femme Li-Chi; vous êtes jaune comme la lune dans les nuits de son plus grand éclat. Quand je ne serai plus, et que mon frère Fun-So s'en ira à ses affaires, qui donc, comme je le faisais, vous tiendra assidûment enfermée dans cette maison, pour vous dérober aux regards insolents des autres hommes? Bientôt, le corps de ce mari qui vous fit tant heureuse, — ne soyez jamais ingrate par l'oubli! — mon corps hier si beau, n'est-ce pas? sera porté vers la colline... Vous suivrez mon convoi. Les hommes diront : « Qu'elle est belle, la veuve du bon juge, du grand poète Yo-Tchéou! Qu'elle est belle! » Ils vous désireront!... Ah!... Mais vous ne soulèverez pas votre voile!... Promettez-le, ma femme Li-Chi!

Li-Chi. — Mon vénéré mari, je ne soulèverai pas mon voile.

Yo-Tchéou. — Est-ce bien sûr que vous le laisserez pendant?... Je vous crois... Mais, hélas! hélas! si la brise allait soulever un coin de votre voile!... Par ce petit coin, les jeunes hommes verraient votre doux visage. Ils sont si curieux, et vous êtes si belle! Ne pourriez-vous pas vous abstenir d'aller à mon convoi? Je vous dispense d'assister à mes funérailles, ma femme bien-aimée... Dites-vous malade de douleur!... En réalité, ne devriez-vous pas être malade de douleur, au point de ne pouvoir assister à mes funérailles?...

Li-Chi. — Le deuil m'accablera, mon vénéré mari, et nul ne me verra à vos funérailles.

Yo-Tchéou. — Ah! que cette fidélité du souvenir me console, ma petite Li-Chi!.. Mais ensuite, vous sortirez, et les autres hommes vous verront, ils vous désireront!..

Li-Chi. — Je ne sortirai pas.

Yo-Tchéou. — Pour témoigner votre regret, comme l'on fait pour un père, — et ne suis-je pas votre père? — vous pourriez garder le deuil pendant trois années...

Li-Chi. — Je resterai dans le deuil trois années; je ne sortirai que pour porter sur votre tombe les repas funèbres...

Yo-Tchéou. — Ah! n'en faites rien, ma femme Li-Chi! Il faut que vous soyez trop malade de chagrin pour me porter des repas funèbres! Cela même, aux yeux des gens, se proportionnera avec le regret que doit exciter en vous la perte du mari délicieux comme le miel, du bon juge, de l'irremplaçable poète Yo-Tchéou! Entendez-vous, ma femme Li-Chi? il importe que vous soyez malade pendant trois ans... que vous ne sortiez pas pendant trois ans!...

Li-Chi. — Je ne sortirai pas pendant trois ans, mon vénéré mari, vous me rendez bien malade pour trois ans...

Yo-Tchéou. — Ah! que je suis heureux de voir mon souvenir en vous dominer votre jeunesse et... Mais, après ces trois années, sortirez-vous, ma femme Li-Chi? Alors, les autres hommes vous verront, et ils vous désireront. Ah! que je suis malheureux!

Li-Chi. — Votre douleur me tue, mon vénéré mari; je ne sortirai plus de ma vie!...

Yo-Tchéou. — Oh! vous me rendez, à moi, la vie! Et que je suis aise de vous voir tant de douleur de ma perte! Mais votre résignation n'est-elle point perfide? Vous vous dites peut-être : « Je m'abstiendrai de sortir, mais je recevrai des... des hommes, qui me verront et qui me désireront. » Vous êtes belle, vous êtes de la couleur de la lune dans les nuits de son plus magique éclat. Et si votre fidélité possède d'abord la forme bien fermée et parfaite de la lune ronde, comme elle, peu à peu, n'ouvrirez-vous pas... n'ouvrirez-vous pas deux croissants... deux jambes?..

Li-Chi. — Ah! mon vénéré mari, Excellence à la gloire retentissante comme le coassement divin des innombrables grenouilles en un soir du sixième mois intercalaire, Excellence si grand poète que votre pinceau fleuri, en s'élevant pour écrire, transpercerait la lune frémissante de volupté en sa jaune lumière, que pensez-vous de moi? Et quand votre femme vous a connu, que peuvent lui être jamais tous les autres hommes qui la verront et la désireront?.. D'ailleurs, ne me confierez-vous pas, ainsi que votre jeune fils Fo-Tong, à votre frère

Fun-So? Ne pensez-vous pas à appeler votre fils Fo-Tong? Attendez que je l'appelle!..

Yo-Tchéou. — Non!.. Un moment!.. Je vais tâcher encore... Puisque la vengeance de l'Immortel Lettré me laisse un répit, je veux absolument m'efforcer de vous imprimer mon souvenir, ma marque, pour neuf mois... Ah! que ne puis-je vous combler, je serais si heureux, ma chère femme Li-Chi, de vous combler du souvenir vivant de moi, pour neuf années, pour neuf cycles de soixante années, pour tant qu'il y aura des hommes voyant et désirant des femmes!.. Venez, vous dis-je! Ah! Liu-Thong-Pin, Immortel Lettré, tu n'attendais pas cette belle ironie de ton rival, l'incomparable Yo-Tchéou? (*Il descend du lit et y fait monter Li-Chi. Puis, à son tour, debout sur le bord, il ferme complètement les rideaux qui, avec les longues bandes de papier jaune, constituent un asile bien clos. Il passe sa tête par le haut*). Mon frère Fun-So, veillez à la porte de la chambre. Vous arrêterez les indiscrètes servantes, lorsqu'elles rapporteront, de la pagode, les cendres propitiatoires du papier brûlé.

Fun-So. — Mon frère Yo-Tchéou, je vous obéis.

La tête de Yo-Tchéou disparaît. On entend du bruit au dehors.

Une voix, *dans les coulisses*. — Laissez-moi entrer! Je veux vendre un tableau ancestral à l'Honorable assesseur Yo-Tchéou!...

Yo-Tchéou, *derrière les rideaux*. — L'Honorable assesseur?.. Ah! le bandit!.. Arrêtez-le!.. Coupez lui le cou!..

La voix. — Je veux... à son Excellence le bon juge Yo Tchéou.

Yo-Tchéou, *montrant sa tête*. — Que dit cet

homme? A son Excellence le bon juge Yo-Tchéou?..

Encore le vacarme.

La voix. — Vendre au glorieux et retentissant poète Yo-Tchéou'...

Yo-Tchéou, *sautant à bas du lit.* — Le glorieux et retentissant poète Yo-Tchéou?.. Qu'on fasse entrer cet homme... Qui ose maltraiter un passant qui m'admire?.. Il vient peut-être saluer en moi le dieu de la littérature?.. Mon frère Fun-So, où est cet homme poli? Appelez-le!.. Il n'est pas encore ici?.. Appelez-le, vous ai-je dit?..

Durant ce temps, Fun-So est sorti et il ramène un marchand ayant une corbeille remplie de tableaux ancestraux. Il en présente un. C'est une espèce de cadre, de quarante centimètres de hauteur sur trente de largeur. Ce tableau tient droit, verticalement, grâce à un piédestal cubique qui le supporte.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LE MARCHAND

Yo-Tchéou, *au marchand.* — Dis-moi, mon fils, car, en tant que magistrat, je suis ton père et ta mère, — à quoi sert ce cadre que tu appelles le tableau ancestral?

Le marchand. — Seigneur, ce tableau sert à marquer la généalogie d'une famille, de fils aîné en fils aîné. La première colonne à droite est réservée aux Empereurs. Ensuite, dans la deuxième colonne, votre nom, par exemple, puis le nom du premier mâle né de vous, puis le nom du premier mâle né de lui, et ainsi de suite pendant toutes les générations. Le tableau ancestral est déjà très ancien dans certaines provinces. Et l'usage se répand, dans tout l'Empire des Célestes, de célébrer devant ce tableau ancestral les repas funèbres, lorsqu'on ne

peut se déplacer au jour de la fête des tombeaux et se rendre sur les collines, où, rituellement, sont enterrés les morts.

Yo-Tchéou. — Ah! mon fils, tu dis que l'usage se répand en Chine, et que, chez soi, devant ce tableau, sans sortir, l'on pourra célébrer les repas en l'honneur des défunts?.. Ainsi, une femme... qui aura perdu son mari... remplira ses devoirs chez elle?... Loin du regard des autres hommes, qui, autrement, la verraient et la désireraient! Mon fils, mon fils, tu es un messager de bonheur! Combien veux-tu de ton tableau ancestral?

Le marchand. — Deux liangs, Seigneur.

Yo-Tchéou. — Quatre liangs, si tu le souhaites, mon fils! Ah! ma femme Li-Chi... Ne me répondez pas, d'où vous êtes... Mais, vous entendez? vous pourrez sans cesser d'être enfermée dans la maison, offrir à votre époux tant regretté les repas funèbres!.. Mais, dis-moi, mon fils, il y a une légende ou une tradition qui consacre cet usage? Tu sais que, dans le Royaume des Purs, rien ne doit être accueilli, qui ne soit autorisé par une tradition ou par une légende.

Le marchand. — Seigneur, je vais vous dire la légende du tableau ancestral.

Ting-Seang perdit son père et sa mère. Ne pouvant s'accoutumer à ne plus les servir, il sculpta deux personnages de bois, qui remplacèrent ses parents et devant quoi il vint poser, matin et soir, les repas habituels. Mais la femme de Ting-Seang ne voulut pas supporter ces cérémonies pieuses, et, pour se venger de ce qu'un tel spectacle l'agaçât, elle piqua les yeux des statues avec une aiguille. Ting-Seang, rentrant chez lui, vit des larmes dans les yeux de ses parents de bois. Il força sa femme

à l'aveu de sa méchanceté, et il la répudia. Il prit une deuxième femme. Celle-ci se mit à salir les statues de ses ordures, et les jeta même dehors, sur le chemin. Alors Ting-Seang, revenant à sa demeure, vit ses parents exilés dans la rue; il les replaça dans la maison et chassa sa deuxième femme à la porte. Il la répudia. Que faire? Une concession! A qui? A ses parents offensés, et n'épouser pas une troisième femme? Hélas! Ting-Seang se dit que, s'il est beau d'avoir ses parents chez soi et de les servir, fussent-ils en bois, il est urgent aussi d'avoir une femme qui vous donne des garçons, afin que ces garçons perpétuent le nom et le renom de la famille, et qu'ils célèbrent, plus tard, des sacrifices en notre honneur. Et Ting-Seang prit une troisième femme. Seulement, il remisa dans un coin de sa maison les statues bien-aimées, et il les remplaça par ce tableau portant leurs noms. Voilà, Seigneur, la légende du tableau ancestral.

YO-TCHÉOU. — Ah! que cela est beau et édifiant! Mon fils, je composerai sur ce sujet un tel poème que, lorsque je lèverai pour écrire mon pinceau fleuri, les vents et les nuées fuiront épouvantés, et que, dans tous les âges futurs, les hommes se prosterneront neuf fois le front contre terre, avant de commencer la lecture de ce poème de Yo-Tchéou! (*On perçoit dehors un bruit de gong et de castagnettes.*) Entends, mon fils, l'approche d'un devin! Je vais l'appeler, qu'il me dise la bonne aventure! Pose là le tableau ancestral dont mon nom va commencer la série; avec quelle gloire pour ma race! Tu peux t'en aller; apprends mes poèmes par cœur; je t'interrogerai sur cette matière, lorsque tu reviendras dans la ville. (*Nouveau bruit de*

gong et de castagnettes). Eh! Eh! Devin! Appelez le devin! Qu'on ne le laisse pas disparaître! Mon frère Fun-So, surveillez ma femme Li-Chi: qu'elle ne sorte pas! et qu'on n'entre pas!

Yo-Tchéou sort, suivi du marchand.

SCÈNE IV

SUN-FO, LI-CHI

Li-Chi, *poussant sa tête hors des rideaux.* — Mon frère Fun-So, ayez pitié de moi!

Fun-So. — Ma sœur Li-Chi, ayez pitié de moi!

Li-Chi. — Venez. Si je dois conserver la marque d'un homme pour neuf mois, que ce ne soit point celle de ce vilain Yo-Tchéou, qui nous ennuie avec ses poèmes et son pinceau fleuri!...

Fun-So. — Ma sœur Li-Chi, il nous surprendra peut-être...

Li-Chi. — Alors, l'Immortel Lettré l'étouffera par nos mains. Quoi! vous ne risqueriez pas cette bataille pour moi?

Fun-So. — Ma sœur Li-Chi, vous êtes belle et jaune comme la lune au temps de son plein éclat; je vais vers vous. Si mon frère Yo-Tchéou soulève les rideaux, nous l'enverrons à l'Immortel Lettré qui le condamne. (*Fun-So entr'ouvre les rideaux, monte sur le lit et disparaît. Derrière les rideaux il dit :*) Ah! ma jolie sœur Li-Chi!

Li-Chi, *derrière les rideaux.* — Ah! mon radieux frère Fun-So.

Fun-So, *derrière les rideaux.* — Vous êtes parfaite comme la lune!

Li-Chi. — Les vents et les nuées, l'ennui et la douleur fuient devant votre pinceau fleuri!... Chut!

Silence.

SCÈNE V

LES MÊMES, YO-TCHÉOU, LE DEVIN

Entrent Yo-Tchéou et le devin. Celui-ci porte gong et castagnettes. Il a suspendu à sa ceinture un cartable et une cage renfermant un oiseau.

Fun-So et Li-Chi sont sur le lit, derrière les rideaux.

LE DEVIN. — Seigneur...

YO-TCHÉOU. — Je suis le bon juge et illustre poète Yo-Tchéou, dont le pinceau fleuri, quand je le lève pour écrire, épouvante les vents et les nuées et fait surgir l'aurore; nomme-moi Excellence remplissant l'Univers.

LE DEVIN. — Excellence remplissant l'univers, je puis vous dire le passé, le présent, l'avenir. J'ai, selon la coutume des meilleurs devins de l'Empire, six moyens...

YO-TCHÉOU. — Mon ami, use seulement de trois moyens : un pour le passé, un pour le présent, un pour l'avenir; et quand tu m'auras dit la vérité sur ces trois objets, je me tiendrai pour satisfait. J'aurais voulu que mon frère Fun-So assistât à cette séance; mais je ne le vois plus. Il était inquiet qu'on ne rapportât pas les cendres propitiatoires de papier jaune brûlé pour moi à la pagode; il sera allé voir lui-même, le bon Fun-So!

LE DEVIN. — Excellence remplissant l'univers, veuillez me donner les indications sur l'année, le jour, l'heure de votre naissance, sur le temps qu'il faisait, sur les signes qui vous accompagnèrent en votre venue.

YO-TCHÉOU. — Mon ami, je vais te donner la feuille des indications, telles qu'elles furent prises

par mon père quand je vins au monde; car, tu le sais, quand un mariage doit se traiter dans la bonne société, il convient de fournir ces données, afin que l'autre famille puisse demander à un devin comme toi, si le prétendant est né sous d'heureux auspices. (*Il va vers un petit meuble, ouvre un tiroir et en tire une feuille qu'il présente au devin*). Tiens, étudie cela, et continue.

Le devin, *lisant la feuille et s'exclamant.* — Ah! Excellence remplissant l'univers, permettez que j'opère mes calculs. (*Il tire un livre de son cartable et paraît calculer.*) Vous êtes né la troisième année ta-tchoung du règne de l'Empereur Hiouan-Tsoung, — le troisième mois il y eut une éclipse. Mais la bête monstrueuse et céleste qui, en cette occasion, dévore le soleil, s'enfuit de terreur en vous voyant naître. Donc, avant d'habiter le corps qu'elle occupe aujourd'hui, votre âme était dans celui du premier Empereur Fou-Hi qui inventa les huit diagrammes et la poésie.

Yo-Tchéou. — Ah! c'est merveilleux... mais c'est très naturel, et je m'en doutais bien.

Le devin. — Vous avez donc habité le corps de celui qui est un dieu maintenant.

Yo-Tchéou. — Oui, Oui! Il est assez évident que j'ai dû résider dans un dieu!

Le devin. — Après plusieurs transmigrations, toutes plus glorieuses les unes que les autres, votre âme a habité le corps de l'Immortel Lettré...

Yo-Tchéou. — Que dis-tu? Que dis-tu?

Le devin. — Que vous avez été l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin.

Yo-Tchéou. — Mais alors, ce Liu-Thong-Pin qui me persécute?...

Le devin. — C'est le vrai corps de l'Immortel

Lettré, dont votre âme a été chassée par une autre âme usurpatrice.

Yo-Tchéou. — C'est donc moi le véritable, le premier Immortel Lettré? Ah! que je le savais bien! Comme je le sentais! Et si tu connaissais mes vers, mon fils! Il faudra que tu les apprennes par cœur. Va, continue, tu recevras autant de liangs que tu voudras, pour peu que tu m'ouvres encore de tels auspices. Hâte-toi vers le présent. Diagnostique mes vertus, mes talents, et même, si j'en ai, mes défectuosités...

Le devin. — Seigneur, je vais examiner les diverses parties de votre auguste personne qui remplit l'univers. (*Il considère le front de Yo-Tchéou*). Seigneur, vous avez le front du grand philosophe Koung-Fou-Tseu, qui écrivit les plus beaux livres de sagesse.

Yo-Tchéou. — Tu ne m'étonnes pas. Je savais bien que mon crâne était le sanctuaire de la philosophie.

Le devin. — Et vous portez au front deux cornes.

A ce moment, les rideaux du lit s'agitent.

Yo-Tchéou, *sans se retourner vers le lit.* — Ma femme, tenez-vous tranquille, pour écouter ma gloire.

Le devin. — Seigneur, vous portez au front deux cornes lumineuses, symbole de la puissance et du génie. Ainsi en portait le premier empereur Fou-Hi.

Yo-Tchéou. — Mais je ne les vois pas!...

Le devin. — Excellence qui remplissez l'univers, elles ne sont visibles qu'aux dieux et aux devins.

Yo-Tchéou. — Alors, ma femme ne les contemple pas? Mon bon frère Fun-So ne les admire pas? Mon peuple, dont je suis, comme magistrat, le père et

la mère, n'en est pas ébloui? Ah! combien je le regrette!

Le devin. — Hélas, seigneur!

Yo-Tchéou. — Mais, du moins, l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin les discerne-t-il?

Le devin. — Dans tout leur radieux éclat, seigneur!

Yo-Tchéou. — Et, sans doute, il en crève de jalousie! Voilà pourquoi il m'a condamné, mais non à cause de mes arrêts judiciaires qui lui déplaisent! Oui, mon fils, s'il reste inexorable, c'est que la jalousie le suffoque! Ah! devin, devin, tu me consoles! Mais, continue ton examen.

Le devin, *regardant Yo-Tchéou et feuilletant les pages de son livre.* — Seigneur, si je vous compare encore aux images sacrées, votre oreille est comme celle de l'empereur Hoang-Ti, qui fit fondre la première cloche, source des harmonies. Votre nez est celui de l'empereur Chin Nong, qui inventa le labourage. Votre barbe, qui se termine comme une lance aigüe, est celle de Houang-Ti, le dieu de la guerre. Votre main, comme celle du dieu de la littérature Ong-Chioung-Ta-Koung, est faite pour tenir le pinceau fleuri. Votre jambe est celle de Chaï-Sing, le dieu des richesses, pour symboliser que vous marchez à grands pas dans le chemin de la fortune.

Yo-Tchéou. — Devin, tu oublies!...

Le devin, *avec une grande révérence.* — Quoi donc, Excellence qui remplissez l'univers?

Yo-Tchéou. — Et ce par quoi je touche au trône pur et sacré du magistrat, tu l'oublies? Devin, tu oublies mon derrière! En ferais-tu mépris?

Le devin. — Ah! contempler la face resplendis-

sante où se révèle le signe du bonheur de votre Excellence!...

YO-TCHÉOU. — Est-ce vrai, devin! Allons, regarde vite!

Yo-Tchéou se ploie en avant, et relève par derrière sa courte robe. Le devin à genoux feint de contempler.

LE DEVIN. — Ah! seigneur, ainsi que la lune en sa plénitude parfaite et toute dorée, votre forme est irréprochablement ronde, et cette rondeur superbe est le symbole du bonheur inaltérable.

YO-TCHÉOU, *ployé*. — Ah! devin, tu me ravis!

LE DEVIN. — Et je lis ici, seigneur, toute la bonté de Kouang-Ing-Hout, la déesse du pardon, qui protège les femmes mariées.

YO-TCHÉOU. — O devin, que tout cela est admirable! As-tu vu tout ce que tu devais voir?

LE DEVIN. — J'ai contemplé, Excellence pareille aux dieux!

YO-TCHÉOU. — Mais j'y songe... Et mes défauts? Tu n'en as pas lu? Car, enfin, malgré son mérite, il est juste, et il est doux même, d'aimer la vérité...

LE DEVIN. — Seigneur, je n'ai constaté que des qualités inouïes, éblouissantes, sans défauts.

YO-TCHÉOU. — Enfin, je n'y puis rien. Si, en effet, tu n'as pas découvert de défauts et que, presque malgré moi, je n'en aie pas, tu n'as pas le droit de m'en prêter et de mentir à ton art divinatoire. A la science tu joins la conscience. C'est bien, mon ami. Le grand poète Yo-Tchéou ne peut que te féliciter. Toi, pour être heureux dans la vie, lis mes poèmes! — Maintenant, interroge l'avenir.

LE DEVIN. — Excellence qui remplissez l'avenir, vous exigez l'élucidation d'un grand mystère; je devrai employer l'oiseau augural.

Yo-Tchéou. — Je te comprends, devin. Tu recevras autant de liangs que tu voudras.

Le devin prend, dans le cartable, une feuille qui, dépliée, à deux mètres de long et autant de large. Elle est divisée en 72 carrés, dans chaque casier est peint un animal.

Le devin étend par terre cette vaste feuille.

Le devin. — Seigneur, sur cette feuille sont peints les 72 animaux symboliques, qui désignent, par leurs formes et leurs attributions, les diverses destinées que nous réserve l'avenir. Je vais vous ouvrir la cage où est enfermé mon oiseau augural. Trois fois je le lâcherai, et il ira se poser sur l'un des casiers. La première fois, il vous dira, Seigneur, par la volonté de quel dieu vous mourrez.

Yo-Tchéou. — C'est bien, lâche ton oiseau.

Le devin ouvre la cage, et l'oiseau va se poser sur le dragon.

Le devin. — Seigneur, vous mourrez par la volonté du dragon, c'est-à-dire d'un être puissant et immortel...

Yo-Tchéou. — Oui, je sais, l'Immortel Lettré... Il m'assomme avec son titre!

Le devin siffle; l'oiseau revient dans sa cage.

Le devin. — Seigneur, je vais envoyer encore l'oiseau augural: il vous montrera quel genre de renommée vous attribuera la postérité.

Le devin rouvre la cage; l'oiseau va se poser sur la dinde.

Le devin. — Seigneur, l'oiseau augural désigne la dinde, symbole de la lumière et de la vie. Dans les races futures, vous serez considéré comme un dieu.

Yo-Tchéou. — Ah! le délicieux oiseau! Veux-tu me le vendre?

Le devin. — Seigneur, il cesserait de prédire.

Yo-Tchéou. — Je voudrais que tu pusses l'ins-

truire à me pronostiquer les plus belles destinées, dans mes transmigrations futures.

Le devin siffle, l'oiseau rentre en cage.

Le devin. — Seigneur, l'oiseau augural vous indiquera dans quelle espèce d'animal votre âme transmigrera.

Yo-Tchéou. — Ce devrait être dans la dinde, ou dans le cochon; dans la dinde, symbole de la lumière, ou dans le cochon, viande rituelle et nationale des Célestes.

L'oiseau semble hésiter et volette avant de se poser.

Le devin. — Il ira sur le dragon!...

Yo-Tchéou. — Ou sur la dinde!...

Le devin. — Ou sur l'unicorne!...

Yo-Tchéou. — Ou sur le cochon!...

Le devin. — Non, il est sur l'âne.

Yo-Tchéou, *en colère*. — Sur l'âne? Sur l'âne? Il est sur l'âne! Ah! le sale oiseau!.Le sale devin! Les sales images! Ainsi, tant de prévisions magnifiques s'engouffrent dans l'âne, où me chasse la jalousie féroce de l'Immortel Lettré? Ah! l'oiseau de malheur!

Le devin. — Seigneur!...

Yo-Tchéou, *avec une fureur grandissante*. — Comment? Il y reste, ton oiseau! Il reste sur l'âne, il s'y accroche, il me nargue!... Je vais te faire couper le cou... Je veux lui couper le cou!...

Il se met à la poursuite de l'oiseau qui vole à travers la chambre et s'élève au plafond, tandis que le devin fuit, abandonnant tout son attirail. Yo-Tchéou monte sur une chaise et lance des objets après l'oiseau. La chaise bascule, Yo-Tchéou tombe, se relève et poursuit l'oiseau qui pénètre derrière les rideaux du lit. Yo-Tchéou ouvre les rideaux, pour grimper sur le lit, et il aperçoit sa femme avec Fun-So. Ceux-ci se

précipitent hors du lit en bousculant Yo-Tchéou.
Fun-So se sauve hors de la chambre.
Li-Chi se cache sous le lit.

FUN-SO, *épouvanté*. — Ma sœur Li-Chi, je reviens!...

LI-CHI, *tremblante*. — Lâche!... Tu me laisses seule... avec l'oiseau!...

YO-TCHÉOU, *pivotant sur lui-même*. — L'oiseau!... Les oiseaux!... Scélérats! Oi...oi.... ...seaux....

Ses bras battent l'air, il tombe. Li-Chi sort de sa cachette. Elle étend sur lui la grande feuille jaune.

LI-CHI. — Lequel des deux hommes valait le mieux? Pauvre Yo-Tchéou! il est mort par la volonté de l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin. C'était un bien grand poète, quand il levait son pinceau fleuri!...

Adapté du chinois par
LÉON CHARPENTIER.

SONNETS

LA MEUTE

Ma meute noire et feu est docile. A ma voix
Elle se couche dans le sable et reste coite,
Des heures, en arrêt, la tête entre les pattes,
Chiens de race flairant le gibier rare au loin.

Ma meute noire et feu, je l'aime et j'en ai soin:
Pas un qui ne soit beau, pas un seul chien qui boite.
Chiens d'arrêt, chiens courants, chassant de gauche à droite,
Ma meute noire et feu est belle dans les bois.

A la voix de mes chiens le cerf lève la tête;
La tête au corps, il fuit, mais ma meute l'arrête.
Lorsque mes chiens aboient, les hauts sapins s'épeurent;

Même après la curée, sanglante plus qu'aucune,
Insassouvis toujours, ils hurlent à la lune,
Et la forêt frémit d'ouïr mes chiens qui pleurent.

LES CIGOGNES

Nous allions, la main dans la main, et muets
Sous bois, à l'ombre des sapins et des érables,
Nous avions abdiqué tous les désirs coupables
Et le ciel incolore rêvait sur les forêts.

Les bœufs, en longue file, regagnaient leurs étables,
Semant par les chemins des carillons fluets;
Dans les seigles trop mûrs les derniers bluets
Se fanaient au-devant des faux inexorables.

En revivant tous les hiers, heures semblables
A celles d'aujourd'hui, et qui pourtant avaient
Eté si différentes et si peu secourables,

D'une étreinte plus calme nos mains se resserraient
Et la brume voilait les cimes immuables
Près desquelles, en long vol, des cigognes passaient.

LA GUIRLANDE

Entre les doigts de nos mains jointes
Un lys a fleuri sa blancheur,
Nous l'avons respiré, ma sœur,
Lorsque les lampes furent éteintes ;

Mais la clarté de tes prunelles
Et tes cheveux en incendie
Eclairaient la chambre assombrie.

A l'ombre de nos lèvres jointes
Un œillet s'est épanoui,
Et tous deux nous avons cueilli
La rose éclose en nos étreintes...

La nuit tiède est tombée sur nous
Et, la tête sur tes genoux,
Je tresse nos fleurs en guirlande.

SYBIL O'CARREY.

L'ESPRIT GERMANIQUE [1]

Tous les lecteurs de « l'Appel au Soldat » (et qui donc voudrait, s'éprouvant anxieux de la vitalité et de la culture de notre nation, ignorer ce beau livre?) ont été frappés de la lettre où le jeune historien Rœmerspacher, terminant un séjour d'études en Allemagne, raconte à son ami Sturel son angoisse intellectuelle. Entré aux Universités d'Outre-Rhin, dans ces laboratoires fameux d'érudition et de science historique, avec l'ouverture de pensée, avec la bonne volonté de comprendre et de s'accroître qu'il faut apporter à toute initiation, ce vigoureux et positif adolescent se sent assez désorienté. Il a gagné en information. Mais sa philosophie ne s'y est-elle pas gâtée? L'Allemagne lui a donné des outils de travail dont il se déclare reconnaissant; et il est très bon, du moins à l'âge qu'il a, que le respect dû aux vertus patientes et laborieuses d'un philologue de Tubingen ne se mélange d'aucune ironie. Mais il convient aussi de rester de son pays et de sa culture. Rœmerspacher craint que sa tournure d'esprit ne se soit germanisée. Il en souffrirait comme d'une diminution. Ce souci témoigne d'un jugement très libre et très équilibré, d'un naturel

(1) Ces pages appartiennent à un ouvrage en préparation : *La Culture française* (essai de positivisme). Mais, bien que formant développement complet, elles n'épuisent pas le sujet auquel elles se rapportent. Elles n'en présentent que la partie défavorable, négative. Il reste à parler de ces grands allemands d'exception : les Frédéric II, les Gœthe, les Schopenhauer, les Nietzsche, qui ont pu s'approprier les fruits les plus beaux de la culture classique et qui d'ailleurs sont unanimes dans le dédain ou le mépris de l'Allemagne intellectuelle.

non affaibli par le savoir. Universitaire, professeur, assez fidèle image peut-être de M. Taine à 25 ans, Rœmerspacher n'a rien d'un cuistre. Un perfectionnement de ses aptitudes techniques ne l'empêcherait pas d'être humilié du désarroi jeté dans son caractère, sa moralité, son goût natifs par des façons de sentir et d'estimer étrangères.

Naturaliste d'instinct et de réflexion, il conçoit très fortement que la vie morale a, comme la vie organique, sa sève, et que la mentalité d'un être humain ne saurait se détacher profondément de la race, ou de la tradition d'où il est issu, sans y perdre une fraîcheur que nulle idéologie ne remplacera. Cependant il avoue son trouble. Un peu courbé sous le poids des conceptions démesurées de la Germanie, il voudrait se redresser dans le sentiment de quelques vérités françaises essentielles, seules capables de lui dicter une attitude de vie décidée. Noble exemple de défense de soi-même et de fierté intelligente !

Le cas de Rœmerspacher n'est pas individuel. Et c'est ce qui le rend pathétique. Depuis trente ans, notre jeunesse studieuse est de plus en plus attirée par les Universités allemandes et bientôt il n'y aura plus chez nous un lettré qui ne lise assez bien l'allemand. Pour des raisons dont le canon de Sedan ne fut pas (n'en déplaise à nos idéalistes) la moins déterminante, la plupart des intelligences françaises se sont faites très sérieusement hospitalières à tout ce qui porte étiquette germanique. Et nul doute qu'on nous taxât tout de suite de l'étroitesse impénitente, de la gauloiserie frivole et satisfaite de feu Sarcey, si nous osions dire qu'il y a là un danger pour l'esprit national. Aussi ne le dirons-nous pas. Mais encore le besoin d'étendre

notre horizon de pensée, d'enrichir, par une communication de plus en plus abondante avec toutes les parties de l'humanité civilisée, notre idée de la nature humaine, ne saurait-il, pour légitime qu'il soit, détruire la primordiale nécessité de rester nous-mêmes et d'attacher toujours le prix le plus haut à la culture et à la manifestation de ce que nous pouvons avoir, de notre côté, de distinctif. Les Grecs ne furent pas si bornés que de ne pas comprendre l'Asie. Mais ils fuirent avec le soin le plus jaloux la profusion asiatique dans leur éloquence et leur architecture, la langueur asiatique dans leurs danses et dans leurs costumes. Ils s'empressèrent à recevoir de la Perse et de Tyr de merveilleux procédés pour tisser et pour teindre, de l'Égypte des théorèmes de mécanique et de géométrie. Mais jusqu'à la décadence il est une province qu'ils surent tenir fermée aux infiltrations étrangères : leur *goût*, l'estimation grecque des valeurs esthétiques et morales, la véritable marque de leur aristocratie. Si nous ne trouvons pas ridicule que, même défigurés par le régime démocratique, on dénomme encore les Français, les athéniens de l'Europe, certes nous ne laisserions pas dire que les Germains en soient les barbares. Toujours est-il que le fond d'idées et de sentiments déposés dans une tête allemande par un siècle et demi bientôt de théologie de philosophie et de littérature nationales, ne saurait être versé intégralement dans une tête française, sans y bouleverser de bien précieuses ordonnances, sans y noyer et y amollir les organes les plus fins. Recommander, sans restriction, à nos jeunes étudiants en histoire et en philosophie je ne sais quelle ingestion appliquée et gloutonne des idéologies germaniques, comme si le véritable ac-

croissement intellectuel consistait dans la multiplication des notions et des points de vue, ce serait le fait de pédagogues béats. Entre ce servilisme et le dédain fermé, mais volontaire peut-être et admirablement impertinent, d'un Voltaire pour tout ce qui ne parle pas français... ou anglais, se trouve l'attitude juste et libérale, j'entends digne d'un homme libre : accueillir les cultures étrangères, mais non sans les juger ou plutôt pour les juger, et comme bon objet à aviver en nous la conscience, c'est-à-dire la certitude de notre goût propre; leur faire dans nos préoccupations la place que commande ou qu'accorde l'intérêt non de notre plus gros, mais de notre plus fier développement.

I

RENAN ET L'ALLEMAGNE.

Parmi les maîtres français du XIX^e^ siècle, nul qui se soit senti et proclamé aussi redevable à l'Allemagne qu'Ernest Renan. Sur un tel esprit, dont, il est vrai, les parties les plus précieuses ne se révélèrent que dans la pleine maturité, après une première période dévorante et confuse d'études et d'assimilation, l'Allemagne ne put agir que par ce qu'elle avait d'enthousiasmant. Aussi de tous les témoins de son influence, Renan est-il celui qui doit la présenter sous le plus favorable jour. Un jeune historien et philosophe français de grand talent et de grand avenir se plongeant dans le panthéisme de Hegel et de Fichte, ce n'était pas, en 1848, un spectacle tout à fait nouveau. Mais les prédécesseurs de Renan dans cette initiation, Cousin, Quinet, quoique fameux, ne comptent plus, parce qu'ils n'y apportèrent pas, âmes trop communes, ce tres-

saillement d'imagination qui fait la poésie de nos expériences. La découverte de l'Allemagne intellectuelle fut pour Renan une ivresse qu'il n'a pas commémorée sans créer dans l'élite des consciences françaises une nouvelle nostalgie.

Que lui révélait donc cette maîtresse, de si exaltant?

L'exégèse, a-t-il dit, Gesenius, Ewald, Bopp, la philologie sémitique et comparée. Sans doute. Mais que valent pour un Renan les recueils d'inscriptions et tous les répertoires sans le génie d'en tirer des rêves? C'est ce génie, c'est l'instinct de l'évocation historique, le don de se perdre dans les croyances religieuses, dans les émotions poétiques d'une autre humanité, c'est le secret de se faire tour à tour hindou, hellène, juif, chrétien, de se rouler l'âme au fond de toutes les aventures de la superstition, de la rêverie et de l'espérance humaines, c'est l'ensemble de facultés naturelles et de laborieuses méthodes permettant cette ubiquité morale à des hommes du XIX^e^ siècle, que Renan, au sortir de l'étouffante prison catholique, célébrait comme le titre de gloire et le souverain bienfait intellectuel de l'Allemagne moderne.

Il est vrai : nous devons à l'Allemagne le sens historique, sinon tout entier, du moins dans les plus émouvantes de ses applications. J'incline en effet à penser que la compréhension et le jugement des institutions politiques seront toujours plus forts dans un esprit d'éducation gallo-romaine. Mais les Germains se sont montrés nos maîtres dans la pénétration des états subjectifs, dans la psychologie des races et des peuples. C'est là leur conquête. Cependant l'adolescent breton qui sortit de Saint-Sulpice, un soir de décembre 1848, enfiévré

de connaître, était-il, des Herder, des Schleiermacher, des Christian Baur, un disciple aussi fidèle qu'il le croyait? Pour tous ces grands exégètes et philologues hégéliens, reconstructeurs des religions et des philosophies, la recherche historique est dominée par une pensée religieuse. Ils voient dans l'histoire bien plus qu'un immense objet de curiosité : Dieu lui-même, « la révélation progressive de Dieu par la conscience de toutes les parties de l humanité ». En même temps que des savants, ce sont des pasteurs et des professeurs d'Université. Quelque chose, pour eux, reste hors de doute : la valeur absolue de la morale, le sérieux métaphysique de l'Univers et de leur propre labeur. Avec toute leur liberté d'examen, ils ne soupçonnent pas le libertinage intellectuel d'un Sainte-Beuve, d'un Flaubert, ces futurs et scandaleux amis du séminariste qui aimait se dire affranchi par eux. Et sans doute Renan ne fut pas, surtout au début de sa carrière, étranger à cette espèce de religiosité générale. Mais combien elle est chez lui plus légère! Combien la finesse et la politesse catholiques l'atténuent déjà! Bientôt elle s'éclipsera ou pâlira aux lumières d'une pensée devenue toute artiste, d'une intellectualité pure. Du sens historique que les Allemands développèrent en lui, Renan laissera tomber le pesant accompagnement théologique et moral, et ne gardera qu'un organe affiné de voluptés pour le poète et le psychologue. Epicuréisme blamâble, dira-t-on. Peut-être! mais infiniment moins dangereux pour la culture humaine (dont il est, je le crois d'ailleurs, un abus) que cette monstrueuse vénération d'un dieu polype, d'un dieu amorphe, sacrant toutes choses, également inspirateur des lamentations de Jérémie et du Parthénon.

Ainsi Renan allégeait et éclaircissait singulièrement la leçon de ses maîtres. Il empruntait les qualités germaniques, pour les faire servir à des fins qui ne l'étaient guère, fins dont Gœthe seul, parmi ses compatriotes, eût compris la hauteur, mais dont un lourdaud se scandalisera. Cette filtration était-elle donc nécessaire pour permettre aux Français de goûter l'Allemagne? N'y aurait-il pas dans l'Allemagne toute crue quelque chose d'intolérable pour un goût supérieur?

II

LE FAMEUX SENS HISTORIQUE ALLEMAND. CE QU'IL SIGNIFIE.

L'esprit historique est chez l'Allemand cultivé du XIX^e^ siècle, au moins jusque vers 1870, bien plus qu'un don particulier. Il commande sa mentalité même. Il borne toute sa façon de comprendre. Il lui a imposé une conception de l'univers qui a cette conséquence significative de prêter aux vertus de l'historien la plus transcendante portée, d'élever le flair de l'archéologue au rang des plus hautes intuitions poétiques ou théosophiques. C'est l'hégélianisme, la fameuse « philosophie du devenir », jargon trop connu.

Il résulte des principes de Hegel que toutes les civilisations, toutes les religions, toutes les inventions esthétiques et morales de l'homme ne forment que les phases d'un développement unique et nécessaire dans l'inépuisable totalité duquel Dieu s'exprime. Il y a dès lors dans toute appréciation de goût, dans toute préférence accordée à une race, à une forme d'esprit sur une autre, quelque chose de superficiel et d'arbitraire. Une

compréhension des choses strictement historique, absolument dénuée de sensibilité élective, voilà l'usage le plus profond et la satisfaction la plus parfaite de l'intelligence. Voltaire est donc un grand sot qui disait dédaigneusement qu'il n'y a que trois ou quatre siècles qui comptent au regard de la raison. On peut arguer, il est vrai, que nous intervertissons ici l'effet et la cause. Si une tête de savant allemand trouve dans l'établissement des genèses historiques une félicité adéquate à ses aspirations, n'est-ce pas qu'elle est imbue d'une philosophie qui divinise l'histoire? Mais quel psychologue ne sourira de cette objection naïve? Quoi qu'il en soit de la valeur à reconnaître aux systèmes de métaphysique en général comme expression de la raison humaine, je ne crois pas possible d'imputer la philosophie du devenir à un effort, même malheureux, de la faculté raisonnante. Son nom seul ne nous le défend-il pas, où se peint je ne sais quel rêve cosmique illimité, brouillé, suggestion d'une imagination dont s'y manifeste trop l'idiosyncrasie? Ainsi quand Hegel, tristement impie envers les dieux de la Grèce et la beauté de Versailles, ose proclamer l'unité organique, l'identité substantielle de toutes les périodes et de tous les monuments de l'histoire, quand il les noie tous dans la même teinte rudimentaire et confuse, c'est bien une *vision germanique* qu'il projette sur l'ensemble du passé humain. Voilà pourquoi l'acceptation de sa doctrine fut quasi-universelle dans l'Allemagne du XIX^e^ siècle. Il ne faut pas perdre sur le jargon hégélien une minute de temps. Mais la vision hégélienne nous offre au contraire un intérêt profond, en tant qu'elle supprime du cours des âges tout spectacle de perfection et d'achèvement. L'histoire

entière y devient un fleuve sombre et languissant d'où n'émergent pas des îles heureuses, dorées de soleil. La lumière par où tranchent et nous éblouissent Athènes, Rome, Versailles, les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, n'arrive donc que bien faiblement jusqu'à des yeux germaniques. Ne serait-ce pas qu'ils la voient de beaucoup trop loin de sa source? Nivellement et démocratisation de l'histoire, la philosophie hégélienne ne fût jamais née chez un peuple qui aurait fourni un modèle à la civilisation et aurait eu nette conscience de ce qui distingue d'avec le barbare.

Ce qui entretient, chez la plupart des personnes cultivées, la vénération de l'esprit germanique, c'est un préjugé profond, difficile à combattre, en faveur de l'universalité du savoir. Avec leur conscience documentaire, leur « objectivité » et cette façon de prendre également au sérieux tout ce qui exista, il n'est pas douteux que les Allemands aient enrichi de vastes étendues, auparavant perdues dans la nuit, le champ des connaissances morales. Or cette conviction règne presque universellement aujourd'hui, que, lorsque sera connu le tout de tout, c'est-à-dire (restriction mélancolique, mais indispensable) le tout de toutes les sciences, la portée intellectuelle de l'homme aura atteint ses dernières limites. Pour nous, il n'est pas sûr qu'à cette échéance, d'ailleurs chimérique, ne correspondît point une période d'extrême médiocrité. Mais ce n'est pas l'occasion de nous engager en un tel propos. Inclinons-nous donc devant le dogme encyclopédique, et que la masse de représentations, de points de vue, d'informations, de généralités, de synthèses, jetées dans les intelligences modernes par les immenses conquêtes du « sens historique »

allemand, nous soit une cause, non de le suspecter, mais de le respecter.

Un seul argument nous reste : c'est de chercher si, sous cette surabondance de notions de toute espèce et de toute source dont s'étaient passées de magnifiques époques, d'autres notions anciennes et immuablement précieuses ne risquent pas de mourir étouffées. Le « sens historique » qui traîne à comprendre tant de choses ne se paye-t-il pas au prix de certaines incompréhensions? L'hypertrophie de cette faculté ne cache-t-elle point l'anémie ou même la nullité d'autres parties, des parties nobles, de l'esprit?

D'après Hegel, le principe ou le postulat de toute reconstitution historique imitant la vie, c'est que les façons de voir et de sentir, distinctives d'une race ou d'une époque, forment comme un tout organique dont le germe générateur réside dans un état d'esprit et de sentiment particulier. Il s'agit de s'approprier cet état psychologique, et, pour cela, de se départir aussi complètement que possible de ses propres habitudes de pensée. Un physiologiste, plus soucieux du bon équilibre de la vie que des jeux de l'imagination, discernerait peut-être dans une excessive facilité à cet exercice un symptôme assez équivoque. Qu'indique-t-elle? Extrême étendue d'esprit ou défaut d'un caractère déterminé? Quoi qu'il en soit, il ne faut pas s'étonner qu'un Voltaire, incapable de faire abstraction du rapport logique des idées et des données élémentaires de la physique, reste absolument fermé au Bouddhisme, qui définit l'être une illusion, aux mystères de la Trinité indoue ou alexandrine, du « Verbe fait chair », du « royaume de Dieu » et de la « prédestination des élus ». Superstitions sinistres et utiles, inventées par les rois

et par les prêtres pour maintenir la canaille sous le joug — ou, en Grèce — contes agréables imaginés par les poètes pour amuser les Grands, c'est aussi misérablement, nous disent les pontifes du « sens historique », que cet enfant de Paris s'expliquait l'origine des plus intenses, des plus passionnées rêveries de la consciense religieuse. Incapacité commune à tous les Français, ajoutent-ils. De sublimes conceptions de la nature et de la destinée humaine qui se désagrègent à la lumière superficielle du raisonnement clair et de l'analyse ont dans les profondeurs de l'inconscient leur racine et leur unité. C'est de là qu'il faut les embrasser. Il faut rouvrir en soi cette source secrète, sympathiser avec la vie.

Certes Voltaire est « étroit », je le veux bien. Ce n'est peut-être pas un mal si grand que le plus spirituel français du XVIII^e^ siècle ait parlé de saint Paul, de Socrate et autres sectaires fameux sans « objectivité ». Mais enfin Voltaire manque d'objectivité. Seulement l'honnête, l'admirable objectivité allemande ne tombe-t-elle pas, elle aussi, dans un excès? En nous demandant de nous détacher si complètement de nous-même, de supposer l'inconscient, de nous abandonner, avec toute la vigueur de notre sentiment et tout l'élan de notre imagination, à l'inspiration génératrice d'une religion ou d'un système métaphysique, elle nous ôte d'avance toute possibilité de critique, elle nous interdit toute méfiance à l'égard de cette inspiration même! Elle en préjuge l'entière sincérité! Préjugé respectable! Sans doute, il était beaucoup trop simple de ne voir dans l'invention des dieux et des au-delà qu'une ruse politique ou sacerdotale. Mais entre ces sortes de menteries trop franches, trop cousues

de fil blanc pour avoir pu capter un assentiment sérieux, et cette sincérité pure, absolue, quasi impersonnelle, aussi exempte d'arrière-pensée que le vent qui souffle, la plante qui pousse ou la brute qui se reproduit, n'y a-t-il vraiment rien? N'y a-t-il pas dans l'âme humaine des états de mensonge sincère et de sincérité menteuse? notamment quand c'est soi-même qu'on a tout d'abord besoin de persuader? Socrate parlait de son « démon » avec une éloquence et des regards où l'on sent bien qu'il ne rit pas sous cape. Mais fut-ce vraiment une force intérieure irrésistible qui imposa à cet homme avisé l'idée et le nom de ce génie qu'il disait l'habiter? Hélas! il suffit d'observer comment nous adoptons très « sincèrement » nous-mêmes l'idéal qui nous relève le plus à nos propres yeux, avec quelle aisance nous forgeons des vérités générales et des entités justificatives de nos sentiments, pour se rendre assez sceptique sur le caractère de « désintéressement » et de « spontanéité inconsciente » des croyances humaines. Quoi! il en eût été autrement au temps de Moïse et du Bouddah qu'aujourd'hui! Sur mille autres points oui; sur celui-là, non. Plus encore que les individus, les collectivités ont besoin d'imaginations qui leur donnent un grand sentiment d'elles-mêmes. Et leurs prophètes sont ceux qui leur fournissent ces imaginations.

Sous cette réserve importante, il reste acquis que la théorie allemande de l'inconscient constitue, par rapport à la petite critique rationaliste et gamine de notre XVIII^e^ siècle, un progrès décisif. Elle se ressent encore d'une certaine candeur, d'une certaine opacité en fait de psychologie. Mais elle nous fait faire un grand pas dans la pénombre de l'âme, dans cette zone obscure où s'entremêlent l'instinct

et la pensée. Grossièrement sans doute, et naïvement, elle l'éclaire. Comme vérité approchée, admettons donc le mythe germanique de l'Inconscient.

Avec cette clef les Allemands ont ouvert bien des portes. Mais le malheur, c'est qu'elle ne les ouvre pas toutes et qu'ils n'en ont pas d'autre.

S'il est pourtant vrai que barbarie et civilisation s'opposent, qu'il y ait entre un état de pensée civilisé et un état de pensée barbare la différence même qui existe entre inconscience et réflexion, instinct et raison, aveuglement et clairvoyance, impulsion et volonté, il faudrait au moins deux méthodes de pénétration historique. Les époques et les races, ou, plus exactement, les diverses représentations de l'ordre du monde engendrées par le cerveau de l'homme se diviseraient en deux groupes, dont l'étude devrait être abordée dans deux sentiments bien distincts. D'une part, toutes les visions hallucinatoires, chaotiques, monstrueuses, projections « spontanées » des terreurs, des appétits, des folles espérances de la bête humaine, expression de sa stupéfaction devant la vie et la nature et du désordre même que met en elle un commencement de raison. D'autre part, les conceptions calmes, ordonnées, mesurées, utiles, harmonieuses et belles, qu'organise lentement, sous des cieux favorisés, l'élite de l'espèce, parvenue à plus de possession de soi-même, au discernement du possible, à la conscience.

Tous les dieux sont illusoires et je veux bien qu'ils soient nés tous de la peur que nous fait quelque objet démesuré. Quel abîme pourtant entre le Jéhovah juif, l'Allah musulman, situés là-bas, au fond de l'infini, chargés d'insondables desseins

auxquels il est impie et périlleux de penser seulement, et la Junon, la Minerve grecques, terribles, menaçantes sans doute, mais délicieuses aussi, et de qui l'homme pèse familièrement les humeurs. Les linguistes rattachent, si je ne me trompe, les deux noms de Zeus et de Jéhovah à une même racine. Il est possible que, dans les premiers âges, le même monstre divin se soit imposé à l'imagination de nos ancêtres, encore serrés autour de la commune souche. Mais quand les migrations eurent déterminé des races diverses, il advint que les unes lui conservèrent sa formidable unité, tandis que d'autres, enhardies à l'approcher, à le toucher, par la lumière modérée d'un ciel sous lequel il n'était ni trop éblouissant, ni trop obscur, par un sang plus vif et plus léger aussi, osèrent morceler le bloc de la stupeur primitive et tailler dans ses fragments des figures non plus monstrueusement mais noblement divines. Des dieux, spécialisés, expliqués, sont déjà presque des idées pures. Aussi pour les Grecs, le passage de la religion à la philosophie et à la science fut-il continu. Platon, dans ses dialogues, glisse de l'expression mythique à l'expression logique et scientifique des choses par une transition insensible. C'est ce qui fait de la religion grecque le type immortel d'une religion vraiment sociale, éclairée. Ses figures et ses formules, si arrêtées pourtant, comportent une variété cachée d'interprétations qui permet aux habiles de la professer d'accord avec les plus simples. Le monothéisme sémitique, s'il n'est pas exagéré de dire qu'il disqualifie ses sectateurs naturels pour celles des œuvres fines de l'intelligence qui exigent des dispositions d'âme libres et heureuses : pour l'art et la création de la beauté, n'a pas empêché les Arabes en Espagne, les Juifs

en Europe, de s'approprier les techniques de la science. Mais, tout comme il élève ou plonge Dieu dans un inscrutable abîme, à une distance infinie du système solaire, ainsi, dans l'intérieur de l'homme, fait-il de la conscience religieuse et morale un monde ténébreux, complètement fermé aux clartés de l'intelligence, repaire de fantômes, de larves et de rêveries misérables, asile en effet de la spontanéité pure, de l'impulsivité. Non! le polythéisme grec, si parlant, si merveilleux par cette proportion de gravité et de malice, et les religions orientales, lourdes de terreur et de langueur, ne sont pas nées, si Inconscient il y a, du même Inconscient. Leurs genèses psychologiques ne sont pas seulement différentes, mais contraires. De la seule humanité blanche l'histoire morale a au moins deux couleurs bien tranchées. Et les Allemands n'en voient qu'une : celle que projette une lanterne sourde.

Mais la superstition de l'inconscient ne bornait pas ses méfaits à priver l'Allemagne savante de toute participation efficace aux idéaux et aux disciplines de l'humanité modèle. Elle enfantait, de sa fécondité propre, des systèmes de philosophie qui allaient pendant près d'un siècle stériliser bien des esprits parmi les meilleurs de l'Europe. Non contente d'être réputée pour son érudition, l'Allemagne hégélienne a créé la légende de sa supériorité en métaphysique. Il faut seulement lui reconnaître une aptitude très profonde à la mauvaise métaphysique,

Il en est, en effet, une bonne, légitime, qui ne constitue pas la partie la moins précieuse du grand héritage classique. Aristote, dans l'antiquité, et, dans l'époque moderne, Leibniz, celui-ci germain

ou plutôt germano-slave (mais la langue allemande n'était qu'un patois alors, Leibniz pensait en latin et en français) en ont donné des exemples immortels. C'est d'ailleurs moins la lettre de leur doctrine elle-même qui importe que le plan selon lequel ils la construisent. Souverainement curieux de tous les faits physiques et moraux connus de leur temps, ils l'asseoient tout d'abord sur la base de la plus large expérience. Sans raideur dogmatique, ils sont disposés à acueillir toutes les idées qui se sont montrées de quelque fécondité dans la spéculation ou dans la pratique, toutes celles que recommande quelque tradition influente sur l'élite du genre humain, toutes celles enfin qui sont claires, utiles ou belles. Si ces idées si variées ne s'accordent pas toujours logiquement entre elles, ils s'appliquent à ne pas sacrifier l'une à l'autre, mais à déduire la légitimité des points de vue auxquels chacune correspond. Il ne faut pas d'incohérence, mais non plus que l'esprit perde aucune de ses richesses. Ils reçoivent donc de toutes parts les matériaux de leur philosophie. Leur affaire est de les ordonner, d'en établir la hiérarchie la plus satisfaisante pour le sens du vraisemblable et pour celui du beau. On peut dire qu'ils édifient le palais de l'esprit humain en géomètres, en artistes. Ce palais abonde en fenêtres ouvertes. Il aura besoin d'être réparé, rebâti, à cause de l'effritement de bien des pierres au bout de quelques siècles. Mais ce ne sera jamais sur un plan absolument nouveau. Car il n'y a qu'une métaphysique : c'est celle qui traduit dans toute son ampleur la raison civilisée et dont les principes ne conduisent à aucun paradoxe repoussant.

A la fin du XVIII^e siècle, un têtu allemand saccagea ces édifices superbes par une exploration bien

dangereuse, bien stérile. Kant veut savoir si la métaphysique traditionnelle est vraie ou fausse, c'est-à-dire si l'univers est en lui-même tel que le génie de l'homme est parvenu à en esquisser les grands traits. Curiosité stérile, en effet, puisqu'il faudra bien continuer de penser les choses de quelque façon, et que l'homme, à moins d'être devenu lui-même plus chétif, tiendra toujours à les embrasser sous la perspective la plus vaste en même temps que la mieux éclairée.

Il n'importe ! Kant introduisait dans la philosophie la manie de ce qui est en soi, du vrai pur, de l'absolu. Manie qui apparaîtra bien germanique, si l'on songe à la ténacité de ses compatriotes à avoir raison dans les discussions les plus futiles, aux fameuses « querelles d'Allemand ». Ses successeurs, les Hegel, les Fichte, les Schelling, commenceront la tâche philosophique par prendre possession, chacun à sa manière, de l'absolu, de Dieu. Cela s'appelle commencer par le commencement. Un Allemand serait impatient et scandalisé de toute autre marche. Il faut donc fermer les yeux au spectacle de la réalité, s'enclore dans son cabinet et attendre que la pensée, pressée avec acharnement par la dialectique, sécrète enfin l'Etre des êtres.

Or celui-ci ne peut nous être représenté par aucune idée claire et raisonnée, puisqu'il déborde toute idée. Où le chercher donc ? Au-dessous de la raison, dans les abîmes de l'esprit, dans l'Inconscient ! Ainsi l'Etre premier nous est offert sous la figure d'une espèce de monstre mental, amorphe par définition, rebelle à la description comme à l'analyse et formulable seulement grâce aux obscurités congénitales de la langue allemande, à la quantité de termes mal définis, de tours équivoques et filandreux

dont elle abonde. De ce monstre, il s'agira de faire sortir le monde par voie de nécessité. C'est un jeu et ce sera un délice ! Ici le métaphysicien allemand rouvre un court instant sa fenêtre et prend un sommaire aperçu de la réalité. Il y voit le minéral, le végétal, l'animal, l'homme, la Prusse. Et il consacre ses jours à montrer que l'absolu devait nécessairement et successivement enfanter toutes ces choses (1).

Plus déplorablement encore, la fable de l'Inconscient a-t-elle corrompu les idées en esthétique. L'inconscience du génie créateur, son immédiate provenance de la nature, le jaillissement spontané, purement mystérieux et ineffable de tout mode d'expression original — mythes qu'aucune tête tant soit peu touchée de germanisme n'oserait effleurer d'un doute. On peut s'en étonner. Car parmi les inventions de l'esprit humain, n'est-ce pas l'Art où se manifeste le plus éclatant triomphe de la volonté réfléchie et de calculs infiniment délicats sur la matière ? Mais la théorie germanique a trouvé un complice dans l'orgueil des artistes modernes dont elle enfle très haut l'individualité et qui ne sont pas généralement assez forts pour convenir que les arts sont des métiers. Des métiers, entre tous difficiles

(1) En France, Cousin jeune adopta de ces systèmes, ce qui pouvait prêter à des développements oratoires et à des échappées lyriques. L'illustre inspirateur de la philosophie universitaire après Cousin, M. Lachelier, plus consciencieux, et uniquement enfoncé dans le monde intérieur, commença par coudre ensemble Kant, Leibniz et Aristote si subtilement qu'on ne voyait pas les sutures. Le progrès de sa pensée l'a finalement conduit à chercher Dieu dans les plages désertes de l'Idée hégélienne, ou plus loin encore. « Le premier principe des choses, c'est l'être qui n'est pas. » Nul de ses disciples, sauf peut-être Jules Lagneau, mort prématurément du mal qu'il se donnait pour saisir les fantômes ébauchés au fond de son esprit, ne l'a suivi dans ce Kamtchatka de l'abstraction. De sorte que si M. Lachelier a trouvé la vérité, il est en ce moment seul à la connaître.

et fins, il est vrai! Le fond n'y est presque rien! La forme y est tout. Moins nerveux, moralement plus sains peut-être que les peintres d'aujourd'hui (mais l'inconscient serait-il donc de l'ordre des névroses?), les primitifs ne devaient pas être moins riches de spontané, d'émotions. Pourtant ils n'arrivaient pas, je ne dis point à créer des figures, des ordonnances satisfaisantes, agréables, mais seulement à faire saillir une personnalité. Les œuvres de primitifs sont un vagissement. Ce qui y manque, ce n'est pas l'ornement, les perfections de l'art; c'en est l'essence et presque l'intention même. Il faut des siècles de tâtonnements, d'expériences, de gaucheries remarquées et corrigées, pour qu'un art quelconque soit enfin rendu maître des conditions si complexes qu'exigent la beauté et un agrément supérieur. Techniques si délicates, si mystérieuses encore, non en soi, mais pour la faible compréhension et les débiles mains des hommes, que bien peu sont appelés à jouer librement et puissamment avec elles. Mais ce que fêtent nos yeux aux tableaux de Titien et de Rembrandt est-ce l' « âme » de ces grands hommes ou le triomphe de la peinture? Certes nous n'ignorons pas les apparences qui doivent induire un observateur prévenu par une fumeuse philosophie à ne voir dans les « inspirations » géniales qu'une poussée débordante de la vie. On ne sort pas d'une psychologie banale en avouant ce qu'il y a d'involontaire, non pas même dans la conception d'une œuvre vraiment expressive, mais dans le jet d'un beau vers, d'une phrase heureuse, d'une mélodie élancée, bien plus: dans la résolution d'un problème de géométrie. Seulement d'où vient que l'irréflexion n'eut jamais de ces effets merveilleux chez un inéduqué — qu'il n'y eut, en aucun art, en aucune science, d'amateur de

génie — et que l'auréole ne veuille décidément pas nous apparaître brillante, de ces artistes qui, avec de magnifiques sentiments, de grandes parties, ne surent pas forger une matière d'assez de densité et d'éclat : tels Delacroix, Berlioz? Combien la « Nature » avait donné à ces hommes! Mais ils ne surent ou ne purent s'approprier que trop incomplètement cette « seconde nature » qu'une éducation achevée, c'est-à-dire une initiation profonde des sens à la complexe expérience esthétique, crée chez les aptes — et dont il ne faut pas dire qu'elle fournit les moyens de donner un corps heureux à ce qu'on a conçu, mais bien plutôt qu'elle entre dans l'intime de la conception elle-même et la fait spontanément heureuse. L'inconscient qu'on reconnaît ici n'est donc pas primitif, générateur, mais obtenu. Cet inconscient, d'ailleurs, la dissection en est-elle impossible? Tout ce qu'un Inconscient « naturel » pourrait suggérer à un artiste, ce n'est jamais que les idées, les états d'imagination ou de sentiment qu'il se propose d'exprimer — le « fonds ». Mais, ou bien ce fonds lui est commun avec d'autres hommes et ne contribue donc pas à le définir comme artiste ; ou bien il est inintelligible pour tout le monde; ses pensées ne sont qu'à l'état de larves subjectives...

Que la lecture exclusive de bons poètes nous purge des mythes sauvages de l'esthétique hégélienne !

Ces mythes ont trouvé dans l'esprit démocratique et égalitaire un fumier propice à leur croissance. Qui saurait sonder dans toute leur profondeur les innombrables falsifications historiques, philosophiques, scientifiques, ourdies par cette men-

talité néfaste, désespérerait du minimum de guérisons intellectuelles à opérer dans les jeunes générations françaises pour que notre culture ne soit pas trop abaissée. La triste haine de l'idéologue contre les aristocraties se régale de la fable de l'Inconscient, matrice commune de tous les enfantements de la pensée. De même qu'il n'y aurait plus de place dans une société humaine « juste » que pour des égaux, des frères, des pareils — ainsi ne veut-on pas qu'il y ait des états spécifiquement supérieurs de l'intelligence. Tout ce qu'il y a de beau, de fécond, de fort, vient d'en bas! Déjà Socrate, cet ancêtre suspect des métaphysiciens modernes, ne courait-il pas les carrefours (sujet d'extase, vingt-six siècles après, pour d'honorables académiciens) en enseignant que l'âme du premier venu est grosse de la vérité philosophique? Autant dire que la raison est enveloppée dans la stupidité, comme dans sa gangue préservatrice C'est la thèse de Parsifal — Parsifal, *der reine Thor*, le pur imbécile, en qui le riche et humide terreau de l'inconscient n'a été encore appauvri par aucune réflexion. Le mysticisme égalitaire, plus fort que les plus élémentaires et les plus inévitables notions, les dément. On n'oserait pas nier qu'il y ait des attitudes physiques négatives l'une de l'autre et que marcher soit nettement le contraire de croupir. Mais que la réflexion, la volonté, la clairvoyance constituent des attitudes mentales opposées à l'impulsion et à la niaiserie, voilà qui sentirait bien dangereusement le privilège et pourrait trop facilement induire en la distinction d'hommes qualifiés pour commander et d'autres marqués pour obéir. Non! la conscience n'est que le prolongement de l'Inconscience et comme sa frondaison! Jusqu'au génie, dont tout le

secret gît dans un contact plus proche, plus exclusif avec la nature, dans un cœur non desséché par l'analyse, dans une façon d'innocence! Ne faut-il pas que les petits, les « humbles », le « peuple » aient du génie?

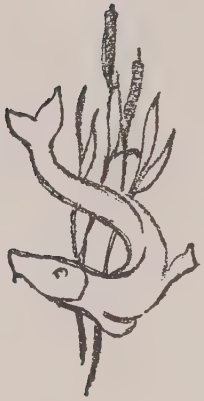
Chez des Français, de telles idéologies signalent décadence, encanaillement. Chez les Allemands, elles sont fruit naturel. « Nation de petites gens », a formulé brièvement M. Henri Albert, qui ne les ignore pas. Les modes supérieurs de la pensée ne se sont manifestés dans ce peuple qu'à l'état d'exceptions fort rares, toujours incomprises, sans effet éducateur. Une analyse des facultés à quoi l'Allemagne doit sa réputation propre dans l'ordre de l'esprit, et de la philosophie dans laquelle ces facultés se sont divinisées — nous a conduit à délimiter très nettement et à oser dire ce dont ce pays n'a pas le sens : la culture. Toute l'aptitude historique du monde ne hausse pas à comprendre des états de mentalité auxquels on n'a pas pris soi-même part. Même en sa période la plus féconde, l'Allemagne n'a pas possédé la gloire, ni émis le rayonnement d'une culture propre. L'esprit germanique n'a pas pris forme. Il est amorphe. C'est ce que ses admirateurs expriment d'autre façon, quand ils le louent de sa vastitude et de ce sens qu'il porte en soi de l'infini. Il n'y a pas d'esprit germanique. Les nuages germaniques ne seraient donc pas profondeur, mais incertitude, errance? A celui qui y a pénétré sans s'y perdre, la pensée allemande fait l'impression même que les systèmes de Hegel et de Fichte voudraient nous donner du monde : celle d'un fabuleux inachèvement. Aussi bien — la philosophie du devenir n'est-elle pas la philosophie d'un têtard? C'est donc à tort que Renan appela l'Alle-

magne une maîtresse. Mûr, il la dédaigna. Il avait bu aux coupes fines. Si, pendant le siècle qui vient de s'écouler, le poids d'énormes enfantements métaphysiques et historiques parut déplacer vers l'Allemagne le pôle de l'intelligence humaine, ce n'a été que par fraude, grâce à l'obscurcissement temporaire — ou définitif — des disciplines de la raison et du goût en Europe. La réputation de l'Allemagne a bénéficié de tous les bouleversements politiques et sociaux qui peu à peu ont défait depuis cent ans, tant dans les mœurs que dans les idées, les ordonnances classiques et françaises. L'Allemagne ne semble grande qu'à celui qui n'a pas le sens des modèles. Son étendue, il est vrai, est démesurée. « C'est le pays plat de l'Europe », disait Nietzsche (*das Flachland Europas*).

Félicitons Voltaire de son goût « étroit » auquel n'étaient tolérables que trois ou quatre cents années de l'histoire humaine. Même en reculant les limites de ce royaume choisi, il est positif que les lieux et les siècles de civilisation, de raison, de belle humanité, forment un tout petit canton parmi les demeures et les temps où s'étala l'espèce entière. Autour, c'est, plus ou moins épaisse, plus ou moins traversée de clarté, la nuit de la barbarie et de l'instinct. Peut-être la menaçante rumeur de cet immense océan sombre accroît-elle la fièvre d'habiter dans l'île brillante. La meilleure passion de Voltaire, c'est ce frémissement de dédain quand il songe que la logique et l'art, que cette organisation de pensée et de sentiment qui fait le civilisé, sont peut-être le plus fragile accident de l'univers. Attitude héroïque dans son excès et qu'il faut comparer au scrupule courbé d'un Allemand

« objectif » avec sa soumission à tout connaître, sa peur d'être « incomplet », sa lourde versatilité de compréhension, son inexpérience du dégoût.

PIERRE LASSERRE.



POÈMES

—

LE THYRSE

Avec les fils des rois et les fils de bergers,
Amants qu'un souvenir auprès de toi ramène,
O Photis, j'ai revu la haie et la fontaine
De ta maison qui rit parmi les orangers.

Eux t'ont porté les fruits de fabuleux vergers,
Les tuniques où l'or brille à travers la laine,
Un singe puéril et triste, à face humaine,
L'ambre odorant et tiède et les chevreuils légers.

Pour moi, l'adolescent farouche, aux lèvres pâles,
Je te donne ce thyrse où s'enroule en spirales
Autour du lierre noir le langoureux serpent,

Afin qu'en ce symbole, ainsi qu'en une eau trouble,
Tu puisses contempler ton âme obscure et double,
O femme dont la bouche à la fois baise et ment.

LA SOURCE

Lauriers où de son sang revit la rose ardeur,
Lauriers où sa candeur luit en simples calices,
Votre sombre feuillage abrita nos délices,
Vous fleurissez sur ma douleur.

Vous m'êtes, ô lauriers, un temple de tristesse.
Près de vous mon regret s'assied et, vous cueillant
Un à un, souvenirs, vous respire et vous tresse
Et se couronne en souriant.

Un dernier rayon rôde en la ramure basse,
La Nuit, en frissonnant, s'éveille au cœur des bois,
Tout est muet. Mon âme, écoute : une ombre passe ;
Ecoute : c'est sa voix.

C'est un rire qui sanglote un peu,
Comme une voix d'enfant qui ne peut
Dire ce qu'elle voudrait dire,

De la gaîté qui retombe en pleurs,
Lauriers, dans la brume de vos fleurs,
Des pleurs qui tintent comme un rire

Infini. J'y retrouve, fidèles,
Les voix rauques de ses colombelles
Dont l'aile en cette ombre brillait,
Et les mots, cohorte claire et drue
Que pressaient dans sa bouche menue
Les histoires qu'elle embrouillait.

Et c'est aussi le bruit des baisers,
De tous ses baisers, masqués, sacrés,
En touffes, en grappes, en branches,
Baisers de revoir, baisers d'adieu,
Et parmi tous, le dernier, mon Dieu !
Le dernier de ses lèvres blanches.

Va, je sais ton mensonge, ô source, et que tes ondes
Montrent en leur miroir l'illusion du ciel ;
Il suffit d'avoir soif pour y goûter le miel
Et besoin de rêver pour les juger profondes.
Puisque aussi bien mon cœur n'entend pas d'autre voix,
Redis sans te lasser celle qu'il croit entendre,
Fontaine des lauriers, source amicale et tendre,
Echo surnaturel de l'amour d'autrefois.

Peut-être qu'aux jardins où, là-bas, elle habite,
Un époux inconnu dans son lit l'a conduite,

Et qu'elle vient, la nuit, par les prés d'asphodèle,
M'appeler, et que je l'entends, et que c'est elle
Qui, fuyant, haletante encore de sa course,
Me parle, par le clair canal de cette source...

RICHARD CANTINELLI.

LORIQUET

LE RAGOIS ET DE FORIS

—

Si le nom de Loriquet a acquis une gloire immortelle, il n'est point prouvé que cela soit à juste titre. L'*Histoire de France* où le Père la Foi (pseudonyme des Jésuites, sous la Restauration) appelle Napoléon « Monsieur le Marquis de Buonaparte » n'a jamais été vue par personne. C'est dire qu'elle n'a jamais existé, car un livre scolaire tiré à des milliers ne disparaît pas soudain. Je sais qu'il y a des ouvrages perdus; des éditions entières ont fondu jadis entre les mains de lecteurs trop fiévreux. Mais il s'agit de jadis. Depuis le dix-huitième siècle, il y a toujours eu un grand nombre de libraires et de collectionneurs, curieux même de babioles. Un livre s'absente, qui se retrouve dès que sa valeur est connue. Il n'est pas un illetré, à cette heure, qui ne voie, dans un livre datant d'un demi-siècle, un inestimable trésor. Hélas! car c'est dommage, le marquis de Buonaparte est une légende, — comme Charles IX arquebusant ses sujets par-dessus la Seine (du Louvre à la rue Mazarine, avec des tubes portant à cent pas?) comme le « Fier Sicambre », comme le « Fils de Saint-Louis », comme la « Seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévo-

tion », comme les « Lettres d'Héloïse et d'Abailard », comme la « Poule au pot », comme « le Vaisseau *Le Vengeur* », les « Volontaires de 92 », ou « le bon roi Dagobert ». En général toute l'histoire connue, approuvée, populaire, est apocryphe. Mais il est assez probable que celle que l'on met à la place n'est guère plus certaine. Tout est possible et rien n'est vrai.

Le « Marquis de Buonaparte » est possible ; le mot est bien dans l'esprit des régions basses de la Restauration. Il n'est pas vrai. Le P. Loriquet lui-même l'affirma dans une lettre à M. Passy qui, le 30 avril 1844, avait pris la phrase fameuse pour thème d'un discours contre les Jésuites. Ce genre de littérature, qui est ancien, a toujours attiré les imbéciles. Là où il y a, enfin! une bonne occasion de sourire en examinant une bête curieuse, l'imbécile se fâche. Voici le principal argument de Loriquet :

« Sans doute il peut se trouver un faussaire capable de faire ce qu'on appelle un *carton*, de mettre telle sottise qu'il voudra sur un feuillet détaché, et de substituer, dans quelques exemplaires, le faux texte au texte véritable de l'auteur. Supposé donc que le feuillet postiche existe, et qu'il vous tombe sous la main, et que vous puissiez le présenter à la chambre des Pairs... Mais les cent mille exemplaires tirés et répandus de toutes parts depuis 1814 sont encore là pour protester contre l'imposture : mais l'ouvrage stéréotypé existe, toujours le même depuis près de trente ans, chez l'imprimeur, et son immuable existence est une réclamation perpétuelle, irrécusable. Mais le feuillet, ou peut-être la feuille entière clandestinement substituée à la véritable, si toutefois elle existe, examinée de près par des connaisseurs, donnera toujours, par la différence même du caractère et du papier, de quoi confondre le coupable et le ridicule auteur de ce guet-apens. Enfin il y a aujourd'hui, soit à Paris, soit à Lyon, soit dans toute la France, tant d'établissements, tant de maîtres et de maîtresses, tant de milliers d'élèves qui, depuis 1814, ont eu, ont même encore cet ouvrage dans leurs mains ! Veuillez les interroger en

tel nombre qu'il vous plaira ; pour abréger les recherches indiquez-leur seulement le chiffre de la page maudite; faites-vous même aider dans cet important travail par M. Portalis qui a été pour vous une autorité : vous me direz ensuite, ou plutôt encore à la chambre des Pairs où vous vous êtes fait mon dénonciateur, combien vous aurez trouvé de personnes qui aient lu, dans mon *Histoire de France,* la sotte phrase du *marquis de Buonaparte, lieutenant général des armées de Louis XVIII.* »

Il paraîtrait que le *carton* dont parle Loriquet a vraiment été fabriqué par les soins d'un journal de cette époque (vers 1828), mais son existence est douteuse et je ne crois point, si on en a produit des exemplaires, qu'ils aient été conservés. Quant à l'authentique *Histoire de France* du Jésuite, on en possède de nombreux spécimens de toutes les éditions; elle est innocente. C'est dans la première édition, celle de 1814, que l'on affirmait avoir lu la phrase mémorable. Or cette édition prudente s'arrête à la mort de Louis XVI.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'excellent Jésuite, capable de se bien défendre, fût incapable d'une certaine imposture historique. Trop fin pour risquer une contre-vérité grossière, il est riche en insinuations. Il ne nie rien et il arrange tout. N'ayant point sous la main son élucubration, je n'insiste pas, ayant mieux. A défaut de Loriquet, hors de cause, voici Le Ragois.

L'abbé Claude Le Ragois n'est qu'un nom en cette aventure. Neveu de l'abbé Gobelin, le confesseur de Mme de Maintenon, il fut chargé d'enseigner l'histoire au duc du Maine et mourut vers 1695. C'est pour l'édification de son élève qu'il avait publié, en 1684, une *Instruction sur l'histoire de France et l'histoire romaine,* ouvrage des plus médiocres, arrangé, à l'instar des catéchismes, par demandes et par réponses. Réimprimée souvent avec les additions nécessaires, cette histoire anodine acquit, en 1820, la valeur d'un ouvrage classique grâce aux améliorations que lui apporta un sieur Moustalon. Mais Le Ragois n'acquit toute sa valeur que par la col-

laboration de M. De Foris, professeur de langues et de géographie. Le livre définitif, monument de bêtise et de mensonge, se présente ainsi :

Un frontispice, gravé par Hocquart, montre une assemblée des rois de France les plus connus. Au premier plan, Charles X déroule un parchemin où on lit : *Trocadéro*. C'est un nom de victoire; il est répété dans un cartouche en forme de pyramide où sont inscrits : Tolbiac, Bouvines, Rosbecq, Agnadel, Marignan, Renti, Ivry, Rhinfeld, Fleurus (1), Nervinde (2), Fontenoi, Trocadéro. En bas, différents hommes de guerre.

Le titre : « Instruction sur l'histoire de France, par Le Ragois, continuée jusqu'au couronnement de S. M. Charles X; augmentée d'une chronologie en vers des rois de France par M. De Foris, professeur de géographie, de langues, 10e édition, ornée des portraits de nos rois jusqu'à S. M. Charles X, admis par le jury des Arts, gravés sur bois, etc... A Paris chez Jh Moronvel, rue Galande, n° 65, près la rue Saint-Jacques. 1828; 2 vol. in-12. »

Dans la chronologie rimée de l'histoire de France, environ cinq cents vers, il n'y a qu'une allusion obscure à Napoléon :

A sa perte travaille un vainqueur insolent.

Puis la représentation commence par cette demande : Qu'est ce que l'histoire? Le Manuel n'offre aucun intérêt jusqu'à Louis XVII. Sur tous les événements, il professe une opinion moyenne, blâmant la Saint-Barthélemy, citant sans commentaires la Révocation de l'Edit de Nantes. A partir de la mort de Louis XVI, c'est une succession admirable de drôleries. On y apprend donc que Louis XVII « monte sur le trône en 1793, âgé de 7 ans, neuf mois, 25 jours; règne 28 mois 17 jours... »; que Louis XVIII « monte sur le trône en 1795, âgé de 39 ans; règne 29 ans... ».

De Foris se garde bien de falsifier l'histoire; il est

(1) La bataille de 1690.
(2) La bataille de 1693.

exact. « *Que fit ensuite Buonaparte?* — Ne trouvant plus d'obstacles à ses projets ambitieux, il consomma son usurpation le 18 mai 1804. Le Sénat lui déféra la dignité impériale héréditaire... Buonaparte prit le nom de Napoléon... » Et plus loin : « *Evènements depuis que Buonaparte s'est qualifié empereur.* »

Le récit des Cents jours est curieux, précédé de cette question : « *Buonaparte ne revint-il pas en France?* » La chute du tyran est contée en ces termes; nous sommes après Waterloo :

« *Comment se comporta Buonaparte?* — Le souverain de l'île d'Elbe s'enfuit précipitamment à Paris; mais à l'approche des alliés, il partit pour la Rochelle et, n'ayant pu s'embarquer pour l'Amérique, il fut obligé de se rendre aux Anglais qui, de concert avec les autres puissances, le reléguèrent à l'île Sainte-Hélène pour le reste de ses jours. »

M. De Foris, très sobre sur les batailles de l'Empire, s'étend avec complaisance sur la guerre d'Espagne (1823); il y a là un alinéa qui eût bien intéressé Bouvard et Pécuchet :

« Monseigneur le duc d'Angoulême, nommé par S. M. T.-C. généralissime de ses armées, unit à la valeur l'humanité, la prudence et la loyauté. Aimé de ses soldats comme leur père, et regardé de tous les Espagnols comme leur libérateur, il a porté en moins de six mois la gloire de nos armes des bords de la Bidassoa aux colonnes d'Hercule. Le premier octobre, heureux jour de la délivrance du roi d'Espagne, a immortalisé le duc d'Angoulême, et couronné du plus heureux succès une guerre entreprise pour la plus juste des causes. En vertu d'une ordonnance du roi, l'arc de triomphe de l'Etoile sera achevé pour perpétuer le souvenir du courage et de la discipline de l'armée d'Espagne. »

C'est donc en souvenir de la prise du Trocadéro, « ce glorieux événement, » et à la gloire du duc d'Angoulême que s'érige l'arc de triomphe; qui s'en doutait?

Le tableau synoptique placé en tête du volume efface

toute trace de la révolution et de l'empire. Il est ainsi disposé :

NOMS DES ROIS	MONTE sur le trône en	AGÉ DE	RÈGNE	MEURT EN
67e Louis XVI.....	1774	20 ans	19 ans	1793
68e Louis XVII.....	1793	8 ans	28 mois	1795
69e Louis XVIII.....	1795	40 ans	29 ans	1824

Voilà où mène la foi politique. Plus d'un livre de notre temps sera pareillement entaché d'imposture. On ferait bien de les collectionner, dès maintenant. Sauvons nos Loriquets. Peuplons les archives de la bêtise humaine. La bêtise n'est répugnante que jointe à la méchanceté. De Foris est un benêt; il n'est pas odieux. Son histoire, d'ailleurs, reflète, et avec bien de la modération, les idées de tout un parti. Elles étaient singulières et assez voisines de celle de l'autruche. On s'imaginait qu'en ne parlant jamais de Napoléon on abolirait son souvenir. De Foris ne dit qu'une fois, en passant, ce nom abhorré; il ne connaît que *Buonaparte*. Mais il y a des silences trop profonds qui parlent plus haut que les plus hautes paroles. L'ignorance des professeurs d'histoire de la Restauration n'était pas naturelle; je soupçonne que ce nom de *Buonaparte* intrigua plus d'un sage écolier et en fit un bonapartiste, ou un libéral, ce qui, les mots ont leurs caprices, signifiait alors à peu près la même chose. D'autant plus que l'attribution des victoires est souvent énigmatique. On lit par exemple, sous la rubrique *Louis XVIII 69e roi :* « Evénements militaires depuis la mort de Louis XVII jusqu'au 1er mai 1804.— Qu'arriva-t-il en 1796 et 1797? — (1796) En Italie les batailles de Montenotte, de Mondovi, de Lodi, de Castiglione, de Roveredo, de Bassano, de Saint-Georges, la retraite du feld-maréchal Wurmser dans Mantoue, et la bataille d'Arcole gagnée par les Français... »

Quoi ? La seule bataille d'Arcole? Et les autres, qui les gagna ? En supprimant le vainqueur, l'historien est devenu tellement obscur que cela devait intriguer un ignorant. Plus d'un naïf dut vraiment attribuer ces victoires à quelque maréchal de S. M. Louis XVIII. Cependant le sieur De Foris prend plutôt parti pour les Autrichiens que pour les Français. Son impartialité est ironique. Il n'entre jamais en aucun détail que si l'armée battue est celle de Buonaparte ; de sorte que les détails sont rares pendant cette période.

Et cela est si drôle d'apprendre que les batailles d'Austerlitz et d'Iéna eurent lieu sous le règne de Louis XVIII qu'on oublie de se fâcher. On en arrive même à conclure que le successeur de Louis XVII a rempli un fort beau règne. Mais qu'est-ce que la vérité historique? « Les Parisiens, disait Rivarol, tiennent à la prise de la Bastille, comme autrefois les Français au passage du Rhin, qui n'avait donné de mal qu'à Boileau. »

R. DE BURY.

LE PAPE ROUGE

(*Suite*[1])

—

TROISIÈME PARTIE
LE SANG

I

Francesco se retrouva dans sa chambre du palais des Pazzi. Il sortait d'un cauchemar terrible où il avait rêvé sa propre agonie, s'efforçant, dans l'excès de sa souffrance, de vomir sa vie hors de sa bouche et ne pouvant y parvenir.

Ses membres étaient brisés et il interrogeait anxieusement son intelligence affaiblie, se demandant à l'ombre de quelle mort il venait de passer... En cet instant, une tenture se souleva, et Francesco vit paraître Séphora qui s'avançait doucement sur la pointe des pieds. Il l'appela :

— Séphora! viens ici! Dis... que s'est-il passé...? Pourquoi ma tête me fait-elle souffrir ainsi ?...

La petite morisque ne répondit pas. Elle s'était approchée du lit, à pas lents, et elle considérait le visage de son maître, attentive, les sourcils froncés, les narines rigides. Puis elle s'éloigna, concentra au moyen de ses mains jointes sur son front toute la puissance de son regard et se mit à tourner sans bruit autour du lit.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 136, 137, 138.

— Pourquoi les yeux du maître sont-ils ainsi cernés? — demanda-t-elle enfin d'une voix sourde. Les yeux du maître ont perdu leur vigueur ?

— Que veux-tu dire, Séphora?

— Oh! je ne reconnais plus mon maître.

Elle s'était rapprochée encore.

— Oh! comme elle retombe lourdement, la lèvre du maître!... Qu'est-ce donc qui a dompté ainsi ta bouche — elle se pencha; et, pour la dernière fois, Francesco sentit les lèvres de la petite morisque effleurer son visage, monter de ses joues à son front, puis redescendre au long des yeux jusqu'à ses lèvres. Et brusquement elle s'écarta de lui, et bondit en arrière.

— Séphora! appela-t-il. — Mais elle secoua la tête.

— Pourquoi as-tu fait cela? — N'étais-tu pas un homme? Si Séphora ne te suffisait pas, ne pouvais-tu prendre tout ce qui est sous le ciel d'Allah, pourquoi as-tu préféré d'être esclave?

— Séphora! je t'en conjure!

Elle s'était détournée un peu du côté de l'Orient, dans la position où se place le musulman pour la prière; elle cria d'une voix ferme :

— O Mohammed-al Raschid, père et seigneur, descendant d'El-Added, père et commandeur des croyants, Khalife du Caire, ombre d'Allah, vois ta fille Séphora. Aime-la, père, car elle a brisé son cœur plutôt que de consentir à l'amour d'un esclave.

Elle porta vivement la main à sa poitrine, et, sans un cri, sans un soupir, s'abattit en avant sur le tapis de la chambre. Le jeune homme bondit à bas du lit; il courut à elle, la releva en l'appelant de sa plus douce voix. Mais il n'était plus temps de

la consoler : un long stylet d'or était fixé dans sa poitrine, et par la fine blessure la petite âme énigmatique de Séphora s'était déjà envolée vers cette noble et prestigieuse ascendance dont ses lèvres mourantes seules avaient laissé tomber le secret...

De quelle horreur se sentit glacé Francesco, tandis que sa main, dont il avait comprimé le sein silencieux de Séphora, se tachait lentement de rouge !

Il eut peur de donner un dernier baiser aux lèvres de l'amante ; il n'osa pas même de ses mains rabaisser les paupières ; mais frappé du regard de la morte, figé en un implacable dédain, il courut la cacher derrière une tenture, il entassa sur elle des coussins, comme s'il voulait ensevelir l'inexorable témoin de sa honte...

II

Francesco venait à peine d'achever sa funèbre besogne, lorsqu'un serviteur annonça la visite du comte Gianbattista de Montesecco.

— Qu'on introduise le sire comte ! commanda-t-il.

Montesecco fit son entrée, armé de pied en cap, l'œil allumé d'ivresse comme dans toutes les occasions où il lui fallait réveiller son intelligence.

— Vous venez au sujet de cette Séphora que vous m'accusez de vous avoir enlevée ! — dit Francesco sans attendre que le condottiere entamât l'entretien : — la voici ! — et écartant les tentures qu'un instant auparavant il avait ramenées avec tant de soins, renversant la pile des coussins entassés, il désigna à Montesecco sur le corps de la petite morte la tache de sang figé qui marquait la place du cœur. Francesco cherchait avidement sur le visage

rude et cependant astucieux du condottiere les témoignages d'une douleur sœur de la sienne; mais l'homme resta impassible.

— C'est bien! c'est très bien! — murmura-t-il avec une expression de satisfaction très réelle.

— Vous ne l'aimiez donc pas? demanda Francesco.

— Qui? — cela? — fit le comte dont l'œil s'allumait continuellement de flammes courtes. Il haussa les épaules et ajouta sans transition : — mais ceci ne nous empêchera pas de nous battre, ainsi qu'il était convenu!

— Quand il vous plaira. — Voulez-vous que nous nous battions tout de suite dans cette chambre? Vous avez votre épée. Le temps d'aller prendre la mienne et je suis à vos ordres.

En revenant avec son épée, Francesco vit Montesecco debout devant le corps de Séphora, et déjà son épée à la main.

— Ne trouvez-vous pas qu'elle était un peu maigre? demanda-t-il au jeune Pazzi; mais celui-ci, l'interrompant avec colère :

— Vous n'êtes pas venu ici, je suppose, pour insulter ce pauvre cadavre; mais pour vous battre avec moi! Epargnez-moi vos discours et égorgeons-nous tout de suite.

— A votre fantaisie! Vous me reconnaissez la qualité d'offensé?

— Sans doute, et je souscris d'avance à toutes vos conditions. Dépêchons!

— A toutes mes conditions, quelles qu'elles soient?

— Je vous prie de vous hâter.

— Affaire conclue! — Voici mes conditions! — Il tira de sa poche une pièce de monnaie : — je choisis pile ou face de ce ducat, et je le lance en l'air. Selon

qu'il retombe à pile ou à face, l'un de nous deux prend l'épée de son adversaire, se pique la main et en tire une goutte de sang.

— Assez plaisanté, répondit Francesco; — achevons sérieusement cette chose sérieuse!

— J'ai déjà parlé, et jamais je n'ai parlé plus sérieusement.

— Alors, vous vous raillez de moi. En quoi ai-je mérité cette injure, Montesecco?

— Je ne me raille pas de vous... Je fixe à ma convenance les conditions de notre duel. De quoi vous plaignez-vous?

— C'est une dérision! Je refuse.

— Fort bien! Je me retirerai donc et déclarerai partout que Francesco de Pazzi a eu peur de se tirer du doigt une goutte de sang.

Le jeune Pazzi réfléchissait, très perplexe. Il savait que Montesecco était brave; d'autre part, il ne lisait aucune moquerie sur son visage.

— Montesecco, dit-il, — donnez-moi votre parole d'honneur qu'il n'y a ici de votre part aucune intention de raillerie!

— Je vous la donne! répliqua le condottiere, — et je puis même vous promettre que, le duel une fois terminé, je vous expliquerai d'une façon complète les motifs de ma conduite.

— Je consens, alors! dit Francesco.

Montesecco déposa son épée nue sur un meuble, et Francesco en fit autant. — Pile! — cria-t-il. — La pièce d'or retomba sur les dalles avec un claquement métallique. — Pile! — annonça le condottiere.

— Sans même contrôler, Francesco prit l'épée de Montesecco et s'entailla largement la main gauche, de façon à ce qu'on ne pût l'accuser de s'être

blessé à la main droite pour éviter un nouveau combat. Montesecco regarda un instant le sang couler; puis, s'approchant du jeune homme, il lui prit la main déchirée et la serra si vigoureusement que Francesco étouffa à grand'peine un cri de douleur.

— Seigneur Francesco! dit alors Montesecco en faisant au jeune homme un grand salut, — nous sommes quittes. Vous m'avez offensé, c'est vrai! mais mon épée vous a tiré du sang, et moi je me suis lavé dans ce sang; — ajouta-t-il en montrant au jeune Pazzi sa main humide et rouge. — Maintenant j'ai promis de vous expliquer ma conduite. Elle est simple et facile à comprendre. C'est le seigneur Girolamo Riario qui a imaginé toute la scène dont nous avons été les acteurs.

— Girolamo Riario! toujours Girolamo Riario! — s'exclama Francesco.

— Le seigneur Riario est bien réellement notre maître à tous! — répliqua Montesecco avec admiration. — C'est lui qui m'a envoyé comme ambassadeur auprès des Médicis.

— Je le sais!

— « Sire comte, m'a-t-il dit, si les Médicis refusent la réconciliation proposée, et c'est là, je dois le reconnaître, l'hypothèse de beaucoup la plus vraisemblable, je suppose qu'ils vous intimeront l'ordre de sortir de Florence sur l'heure.

« — Et pourquoi cela, messire ?

« — Parce qu'ils connaissent les motifs de haine que vous avez contre eux.

« — Ah! les motifs de haine! Ma mission terminée, je les provoquerai sur l'heure et sur le lieu à un combat singulier.

« — Je me place dans l'hypothèse où, pour une

raison ou pour une autre, vous ne pourriez mettre votre résolution à exécution. Le péril n'en serait que plus grand pour les Médicis.

« — Ah ! ah ! que voulez-vous dire ? demandai-je.

« — Je veux simplement dire que vous rencontrerez à Florence beaucoup de personnes qui partagent votre haine des Médicis.

« — Sans doute, observai-je, l'archevêque Francesco Salviati, mon ami.

« Girolamo Riario sourit et me répondit : Salviati est un ennemi des Médicis ; mais Salviati est un ennemi si déclaré qu'il est à peine dangereux. Aussi les Médicis n'ont-ils même pas songé à sévir contre lui. Non ! non ! le véritable péril ne viendra aux Médicis que du seigneur Francesco de Pazzi ! Savez-vous que ce jeune homme (ce sont là ses paroles textuelles), savez-vous que ce jeune homme promet un avenir merveilleux à ceux qui attendent un réveil triomphant de l'Italie ? Je ne serais point surpris qu'il rendît sa liberté à Florence, et établît dans cette ville une République qui servirait de modèle à toutes les autres... Ah ! la Ligue guelfe reconstituée sur de nouvelles bases, toutes les communes de l'Italie réunies en confédération sous la présidence du Saint-Père... Hé bien ! nous devrons peut-être à Francesco de Pazzi la réalisation de ce beau rêve.

« Il a pris admirablement toutes ses mesures. » — Et alors, le seigneur Girolamo Riario m'a expliqué tout le complot.

— Quel complot ? demanda Francesco, au comble de la surprise.

— Vous êtes méfiant, seigneur Pazzi ! — fit le condottiere avec un clignement d'yeux des plus significatifs. — Mais je ne saurais vous le repro-

cher, car j'ai toujours tenu la prudence pour la qualité maîtresse du conspirateur.

— Vous avouerez, en effet, dit à tout hasard Francesco, qu'il serait bien sot de me confier dès l'abord à un homme qui n'est venu ici que dans l'intention avouée de m'égorger.

— Ne sentez-vous pas la ruse, Pazzi? Comme je faisais observer à Girolamo Riario que j'avais un motif de haine contre vous : « Je le sais, — me répondit-il, et je sais aussi qu'il ne s'agit là que de l'un de ces griefs légers qui s'apaisent avec une légère satisfaction... Même — ajouta-t-il — je vois dans ce grief, s'il était connu de tous, un moyen pour vous de voir Francesco de Pazzi chez lui sans éveiller les soupçons des Médicis. Et il me développa tout le plan de la petite comédie que nous avons jouée hier et aujourd'hui.

Francesco garda un instant le silence. Le génie profond et mystérieux de Girolamo Riario le jetait dans une espèce de vertige.

— Dites-moi — demanda-t-il enfin non sans effort — ce que le seigneur Riario vous a révélé de notre complot! Et je ne douterai plus.

— C'est admirablement combiné! — reprit le condottiere, — et je ne puis que vous féliciter. L'idée de faire intervenir le cardinal Rafaele est une idée de maître.

— Quel cardinal Rafaele? Parlez plus clairement.

— Vous voulez que je vous donne le détail de ce que vous savez mieux que moi! C'est bien! Je m'exécute. Le jeune Rafaele Riario, qui vient de terminer ses études à Bologne, a été promu au cardinalat par le Saint-Père dans le dernier conclave, et il parcourt en ce moment, pour achever son instruction, les principales villes de l'Italie. Dans

quelques jours, le neveu de Girolamo Riario sera aux portes de Florence ; et il est à prévoir que les Médicis vont mettre tout en œuvre pour conquérir ce jeune homme de dix-sept ans, et s'en faire un instrument pour jeter la discorde dans le conclave et chez les Pazzi. Déjà Rafaele a été entrepris à ce sujet à Bologne.

Mais à perfidie, perfidie et demie. La présence du jeune cardinal à Florence sera l'occasion de toutes sortes de fêtes pour la vanité des Médicis ; et pour l'ambition du seigneur Francesco de Pazzi l'occasion de perdre ses ennemis. Au cours de quelque solennité, les deux Médicis tomberont en votre pouvoir, tandis que mon ami Francesco Salviati, avec les démagogues de son parti, s'emparera du Palazzo, et soulèvera la populace, et que les troupes pontificales, mises en mouvement pour la reprise du château de Montone sur le seigneur de Faenza, se porteront en avant, appuieront l'entreprise, et écraseront la faction des Médicis. — Hé bien, seigneur Francesco, permettez-moi d'admirer tant de génie chez un homme si jeune, et de vous déclarer que, jusqu'au moment où les Médicis auront eu la sagesse de me chasser de Florence, je suis des vôtres... Suis-je encore imparfaitement renseigné ? Que me reste-t-il à apprendre ?

Francesco considérait le condottiere avec des yeux effarés. Une révolte le redressa :

— Il vous reste à apprendre que Girolamo Riario est devenu fou ou qu'il s'est moqué de vous, sire comte. Je ne conspire point contre Juliano de Médicis, et je n'ai rien à voir avec toutes les rêveries que vous venez d'évoquer devant moi.

Montesecco se recula, furieux. — Je vous demande pardon, — dit-il. — Je croyais m'adresser à Fran-

cesco de Pazzi, l'ami de Girolamo Riario, l'espoir de l'Italie, le futur libérateur de Florence. Je vois que je n'ai parlé qu'à un enfant qui compose des plans de conspiration comme d'autres écrivent des pièces de vers, et qui, au moment de s'exécuter, tourne avec une pirouette le dos à la fortune.

Montesecco s'était arrêté sur le seuil de la porte. Et Francesco de Pazzi souffrait atrocement dans son orgueil.

Brusquement, il se décida dans l'instant ou Montesecco, la main sur la porte, se disposait à sortir; et il consentit sans même bien apprécier ses paroles.

— A la bonne heure, sire comte, vous avez victorieusement traversé l'épreuve que je vous avais imposée. Oui, je puis le déclarer maintenant, je conspire contre les Médicis ! oui ! je veux rétablir la liberté dans Florence ! oui ! l'Italie a raison de compter sur moi ! oui ! j'attends l'arrivée du jeune cardinal Riario pour mettre la main sur les Médicis et courir les chances d'une révolution.

— Ventre du pape ! Je retrouve le Francesco de Pazzi dont m'avait parlé Girolamo Riario ; et voilà qui me fait plaisir.

— Mais — reprit vivement le jeune Pazzi en cherchant éperdument dans son esprit un motif de temporisation — rien ne peut être tenté, si mon oncle Jacopone de Pazzi, le chef de la famille, ne consent point à entrer dans la conspiration... Et je n'ai pas encore osé le sonder à ce sujet.

— Il faut oser ! répliqua Montesecco qui, dans le débordement de sa joie, reprenait toute sa brutalité naturelle, se tapant sur les cuisses comme s'il voulait assommer un bœuf et portant aux meubles des coups terribles. — Voulez-vous que nous lui

parlions, Salviati et moi ? Quand pourrions-nous le voir?

— Attendez ! attendez ! — répliqua Francesco. — Ginevra, la fille de mon oncle Jacopone, va épouser bientôt mon ami Baldino Bandini. A cette occasion le palais des Pazzi s'emplira de visiteurs, et rien ne sera plus aisé que de vous faire rencontrer avec mon oncle Jacopone.

— Hâtez-vous, cependant ; car d'un instant à l'autre, je puis être chassé de Florence.

— Soyez sans inquiétude.

— D'autant plus que vous êtes, après tout, le premier intéressé !... Ainsi, au revoir ! Dieu vous garde, seigneur Francesco de Pazzi !

— Dieu vous garde, seigneur Gianbattista di Montesecco !

III

Francesco venait d'accompagner le capitaine jusque dans le vestibule du palais, lorsqu'il se trouva inopinément en présence de son frère Renato de Pazzi. Le jeune homme était pâle et portait sur ses joues des traces de larmes récentes. Francesco, qui aimait beaucoup son jeune frère, fut frappé de voir les yeux de Renato, toujours souriants d'une amitié candide et confiante, se détourner obstinément des siens.

— Mon frère !... murmura Renato avec effort.

— Que voulez-vous, Renato ? demanda Francesco.

— Je voudrais... mon frère, répondit le jeune homme, — je voudrais... quitter Florence... voyager, visiter les grandes villes d'Italie comme fait en ce moment le jeune cardinal Rafaele Riario... Je voudrais achever mon éducation. N'est-ce pas une pensée digne d'un Pazzi ?

Francesco tenait ses yeux baissés vers la terre de peur de voir ceux de Renato. — Avez-vous parlé de votre projet à notre oncle Jacopone ? demanda-t-il encore d'une voix faible.

— Je sais que mon oncle Jacopone nous aime tellement tous qu'il ne peut se décider à nous laisser, hors les cas de nécessité urgente, nous éloigner de Florence ; mais je compte sur vous, Francesco, pour en obtenir cette grâce.

— Vous comptez sur moi... Renato... Vous ne savez donc pas que je vous aime, et qu'il me sera pénible de vous voir partir ?

— Je sais ! reprit Renato avec force — que vous ne me refuserez pas cette grâce.

Francesco tremblait de comprendre.— C'est bien, Renato !... Je me charge de parler à notre oncle. Vous partirez quand vous voudrez. — Il tendit la main à son frère; mais la main de Renato, qui serrait d'ordinaire la sienne avec une affection si chaude, demeura glacée et comme insensible.

Francesco quitta précipitamment son frère. Mais devant la porte de son appartement, il trouva Baldino Bandini.

— Voici qui vous appartient ! dit Baldino. Il tendait à Francesco un diamant d'une valeur presque inestimable, et une lettre qui portait pour suscription : « A Francesco de Pazzi, le plus beau et le plus adoré des mortels ! » — C'est un page de Juliano de Médicis qui a apporté ces objets, tout à l'heure. Renato de Pazzi l'a reçu, et c'est à la suite de cette entrevue qu'il veut quitter Florence.

Francesco se taisait; l'audace, le cynisme du jeune Médicis l'accablaient sans l'étonner. Il connaissait ce caratère ardent, enthousiaste jusqu'à la folie. Au reste, si Juliano affichait aussi scandaleusement

sa passion, c'était en vertu d'un double calcul : d'une part, il prétendait étourdir Francesco, le fasciner, l'enchaîner à lui ; mais aussi, il voulait persuader son frère Lorenzo, détruire ses derniers soupçons contre le Pazzi et mettre ce dernier à l'abri de tout péril.

— Vous comprenez, seigneur, reprit Baldino Bandini, l'épouvante de Renato, si pieux, si sévère, devant l'insolence du jeune page qu'on avait préalablement très bien stylé. Mais ce qui est fait est bien fait. Daignez, seigneur, prendre ce qui est à vous !

Il y avait un brûle parfums dans l'antichambre.

Francesco arracha la lettre des mains de Baldino Bandini et, sans la lire, l'alluma à la flamme. Elle se tordit avec un crépitement clair ; un instant les mots : « amour... éternel... plus que la vie » dansèrent dans le feu avec des contorsions fantastiques ; puis il ne resta plus qu'un peu de cendre parfumée.

— Pour le diamant, Renato le donnera à ses pauvres ! balbutia Francesco. Puis, saisissant brusquement la main de Baldino Bandini avec une violence nerveuse telle que le géant chercha vainement à se dégager : — Oui, tout est vrai ; et je n'essayerai même pas de me disculper. Mais, toi, Baldino Bandini, tu vas m'aider à m'affranchir.

Bandini poussa un cri terrible. — Ah ! santa Maria della Fiore ! je savais bien que ce n'était pas vrai ! je savais bien que Francesco de Pazzi était toujours digne de l'admiration et de l'enthousiasme des républicains de Florence. — Et dans une furie de bon chien fidèle qui retrouve son maître, Baldino se jetait sur les mains de Francesco, voulait les baiser...

Le jeune Pazzi l'écarta doucement.

— Baldino Bandini, je t'ai dit que c'était vrai !

— N'oublie pas ce que je suis, ou tu m'obligerais à trop m'en souvenir !

— Qu'importe tout cela ! Tout est oublié, tout est effacé, puisque nous tuerons Juliano de Médicis.

— Hein ?... et comment dis-tu cela ? demanda vivement Francesco.

— Sans doute ! Le Magnifico pourra être épargné, peut-être. Il suffira de le bannir. Mais Juliano de Médicis, tyran et abominable, doit mourir.

Francesco ne pouvait répondre, suffoqué par l'émotion, bouleversé par une terrible révolte de ses sens, une protestation de toute sa chair. Et déjà Baldino Bandini, le saisissant par la main : — Viens ! il faut tout dire à Ginevra, tout de suite. Elle sera si heureuse !

Francesco se laissa entraîner, comme un enfant.

IV

Ils se firent annoncer dans l'appartement de Ginevra qui les reçut au milieu de son oratoire. Elle était en grande conversation avec Stefano Bagnone, dont elle ne se séparait plus guère, depuis qu'il lui avait montré dans l'eau sanglante le diadème ducal promis à Francesco.

— Il y avait longtemps que je ne vous avais vus l'un et l'autre, dit-elle avec reproche.

— C'est que le seigneur Francesco et moi, nous avons eu beaucoup d'ennuis, Ginevra ! répondit Baldino Bandini. — Mais tout est arrangé. Evviva la Republica ! On va jeter bas les Médicis. C'est décidé.

Ginevra faillit crier : « Et nous serons les cousins du duc de Florence ! » Mais elle se ressouvint à

temps des sentiments républicains de Baldino Bandini, et se mordit la langue.

— Comment cela va-t-il se passer? demanda-t-elle en battant des mains, saisie d'une joie enfantine.

— Aussi simplement que possible. A la première occasion venue, je fonds sur Juliano de Médicis et je l'étends mort sur la place.

Francesco se ressouvint que Montesecco avait dit à peu près les mêmes paroles; mais, ce qui était hâblerie venant du rusé condottiere, prenait, dans la bouche de Baldino Bandini, la réalité d'une promesse sublime à force de naïveté.

Cependant Ginevra poussa un cri. — Hé quoi! faut-il les tuer? dit-elle. — Pourquoi ne pas les exiler tous les deux?

— Votre Seigneurie semble oublier, en effet, intervint doucement Stefano Bagnone, que, Juliano de Médicis une fois mort, son frère reste pour le venger et opprimer Florence!

— Le Magnifico! dit Baldino Bandini en haussant les épaules : — c'est un poète. Je ne le crains pas. Devant les épées nues, il perdra la tête. A la faveur du tumulte, on s'emparera de lui, et on l'exilera. Que le cri de : Liberté! soit poussé seulement dans les rues de Florence, et, quoi qu'on en ait dit, les pierres elles-mêmes se lèveront contre la tyrannie.

Baldino Bandini avait prononcé ces paroles d'une voix solennelle. Il était magnifique d'audace et de fierté, l'Hercule Florentin, et il portait sur son visage héroïque toute l'âme des grands communiers de Florence.

— Pourquoi les tuer? répéta Ginevra d'une voix d'enfant qui supplie. — On sait que vous êtes brave,

Baldino! Pourquoi tuer? Ne suffit-il pas de les exiler tous deux?

Baldino Bandini répondit lentement de la même voix solennelle dont il avait proclamé tout à l'heure sa foi républicaine :

— Juliano de Médicis a offensé les Pazzi d'un tel outrage que le soleil ne leur sourira plus, tant qu'il vivra. Les Pazzi ne peuvent vivre sans honneur; et Juliano doit mourir.

— Mais quelle offense? reprit Ginevra.

— Une offense si énorme que ce serait vous offenser que d'en parler devant vous, Ginevra, dit Baldino d'une voix sourde, en baissant la tête. — Je parle sans haine. — Si, au fort de la lutte, Lorenzo échappe aux poignards vengeurs des citoyens, je lui pardonne tout l'opprobre dont il a flétri ma jeunesse, et je souhaite que la République lui fasse grâce. Mais laisser la vie à Juliano de Médicis, c'est souffleter Florence elle-même.

Francesco revit Juliano la nuit précédente, dans l'assemblée des sorciers, appelant le triomphe abominable. Oui! oui! Juliano devait mourir.

— Soit! — murmura-t-il avec un terrible effort.

— Je me charge de lui, et ne demande qu'une seule grâce, Ginevra! — reprit Baldino Bandini.

— Une grâce, Baldino?

— Oui, la grâce de vous conduire en mon palais avant de courir chance de mort! répondit le géant en jetant sur la petite Ginevra un regard de respectueuse tendresse.

Une expression de bouderie plissa le visage de la jeune fille; et Stéfano Bagnone, comprenant le motif de sa contrariété, s'écria :

— Et le mariage au Duomo; et le cortège nuptial dans les équipages de la Seigneurie?

Mais, vivement, Ginevra, l'interrompit : — Taisez-vous, mon père ! Il s'agit bien de toutes ces vanités. — Elle étendit la main et déclara très solennellement : — Je veux faire le sacrifice de toutes ces vanités à l'intention de Juliano de Médicis et pour racheter son âme du purgatoire. Que Dieu soit loué, si mon orgueil en souffre beaucoup, car j'aurai d'autant plus de mérites à appliquer au repos de l'âme de ce malheureux...Au reste,— ajouta-t-elle plus bas, — ce sera partie remise pour le baptême du premier-né !

— Vous consentez, Ginevra ? demanda Baldino Bandini d'une voix anxieuse.

— Je consens ! répondit Ginevra, très digne, en laissant tomber sa main dans la main puissante de son fiancé ! Francesco se taisait toujours, frappé de ce merveilleux enchaînement des circonstances qui amenait la conclusion de ce mariage qu'il avait représenté à Montesecco comme la condition nécessaire de leurs desseins.

— Oh ! que je suis heureux ! dit Baldino. — Il faudrait maintenant prévenir Renato ! Quelle joie pour lui !

— Non pas ! intervint vivement Francesco. — Qu'on ne lui parle de rien. Je tiens même à ce qu'il quitte Florence comme il l'avait décidé... Pauvre Renato ! qu'il soit du moins en sûreté à l'heure de notre péril !

— Qu'il parte donc ! dit Bandini ; — son bonheur n'en sera que plus grand lorsqu'il apprendra que les Pazzi se sont lavés de la honte !

— Ainsi la mort de Juliano est décidée ? demanda encore une fois Ginevra.

— Aussi certaine que si le poignard était déjà sur sa gorge, — répliqua Baldino.

— Que Dieu ait pitié de son âme! — fit-elle avec un soupir. Puis, appelant brusquement : — Nourrice, nourrice, viens vite! Mon mariage est décidé avec le seigneur Baldino. Mon père sera bien heureux.

Et, comme la nourrice accourait du boudoir où elle l'avait reléguée durant son entretien avec Stéfano Bagnone : — Tu me rappelleras, nourrice, que je dois réciter tous les jours un Rosaire à une intention particulière... Sans préjudice des messes que vous ferez dire, Francesco et Baldino, pour que Dieu l'admette en son paradis!

Et ce fut ainsi, par ces deux jeunes gens, une enfant et un vieillard, que Juliano de Médicis, prince de Florence, fut condamné, sans appel, à la peine de mort !....

V

Avec une mélancolie profonde, Francesco dut procéder, seul, à l'ensevelissement de Séphora! Il ne pouvait songer à faire inhumer en terre sainte une musulmane; et, s'il avait confié le corps à des serviteurs, ils l'eussent certainement jeté dans quelque trou comme une charogne de bête. Dans le jardin des Pazzi, près de la muraille, en un réduit de paix et de silence, derrière un bouquet d'arbres, il creusa une grande fosse, car il voulait qu'elle fût au large dans sa dernière demeure, la petite créature qui avait tenu si peu de place durant sa vie.— L'endroit était charmant, une sorte de vallon entre la muraille que masquait une rangée d'arbres, un petit bois, et un rocher d'où tombait un mince ruisseau qui s'enfuyait bien vite vers un autre cours d'eau.

Il y avait là une fraîcheur perpétuelle, des tribus pressées de fleurs odorantes et un concert continuel d'oiseaux dans les arbres. Francesco déplaça soigneusement les fleurs avec leurs racines pour creuser la fosse; puis, doucement, il déposa dans la terre d'un brun rougeâtre le corps sanglant de la petite morisque. Il lui avait laissé les jolis vêtements qu'elle portait au moment de sa mort, avec les colliers et les bracelets dont elle s'était parée une dernière fois pour lui plaire. Un grand voile recouvrait son visage. Avec elle, il déposa dans la fosse le poignard d'or dont elle s'était tuée, et quelques menus objets auxquels elle tenait particulièrement: des fleurs séchées, un jeu d'osselets, une poupée, son flacon d'odeurs et sa boîte à bonbons, encore pleine. Un chien qu'il avait donné à Séphora suivait tous les mouvements du jeune homme en poussant des aboiements plaintifs et lugubres. Et Francesco, après avoir couvert de baisers les vêtements et le voile de Séphora (car il n'osait toucher de ses lèvres la chair de la morte, ne sachant si elle lui avait pardonné), commença à rejeter sur le corps la terre par pelletées.

Mais son attention fut attirée par des voix qui se rapprochaient, et, peu désireux d'être surpris, Francesco suspendit sa besogne et se cacha derrière un massif pour voir et écouter ceux qui traversaient la pelouse.

C'étaient son frère Guilhelmo de Pazzi et la douce Bianca qui parcouraient le jardin du palais Pazzi, seuls, la main dans la main. Les abois sinistres du chien de Séphora les avaient impressionnés; et ils venaient de s'arrêter près du petit bois.

— C'est un chien qui hurle! disait Guilhelmo.

— Oui, un chien qui a perdu son maître et qui

l'appelle... Oh ! quel désespoir pour ceux qui ont perdu l'amour de celui qu'ils aiment !

— De quel ton tu dis cela, Bianca ?

— C'est vrai ! les plaintes de ce chien m'ont fait de la peine... Si tu savais les pressentiments qui m'agitent parfois !

— Quels pressentiments ?... Il faut tout me raconter, Bianca, comme aux premiers jours de notre mariage, lorsque tout ce qui te passait par l'esprit, tu venais bien vite me le dire.

— Quand je pense que tu as failli me haïr, ce jour près du lit de ton frère Francesco. Tu te rappelles ?

— Mais tout cela est oublié, oublié pour jamais, Bianca. — J'étais fou ! Faut-il te le répéter mille fois ?

— J'ai tort, Guilhelmo. Mais je sais qu'ils s'entendent tous à t'exciter contre moi, sauf ton oncle Jacopone, et Renato, qui est si juste... Jusqu'à Francesco qui me jette parfois des regards sombres !

— Ne t'occupe pas d'eux.

— Oh ! je ne puis me défendre d'être triste. — Moi qui les aime tant !... Et ils me haïssent !... Ginevra elle-même qui élève notre Cesare dans la haine du nom des Médicis !

— Assez !... ne parle pas de cela !

— Et toi aussi... tu vois bien... toi aussi ! — Si tu savais comme je pleure, quand tu es loin de moi. ... Hier soir, il y avait dans le ciel un nuage tout rouge... Il me semblait que du sang pleuvait sur la ville. — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle avait eu un gros sanglot, et il la berçait entre ses bras, comme un petit enfant.

— Calme-toi, Bianca! calme-toi!... Je t'aime, tu le sais bien!

Elle releva la tête. — N'est-ce pas, tu m'aimes? N'est-ce pas? tu m'aimes?

Et avec un grand geste, désignant la terre et le ciel :

— Ah! est-ce que cela compte, leur méchanceté? Et tout ce qu'ils pensent et disent, qu'est-ce que cela signifie auprès du sourire de nos enfants, auprès du sourire du ciel, auprès du chant des oiseaux, auprès de notre amour qui me jette contre toi, toute, toute, toute! — Terrible dans sa tendresse inquiète, elle l'enlaçait de ses bras, elle l'enveloppait d'elle, de ses cheveux, de ses regards, de son haleine, en répétant : — Avec toi toujours, toujours, toujours.

— Que Dieu me rejette! cria Guilhelmo éperdu, si je ne t'aime pas éternellement. Et, à son tour, il l'enlaça de ses bras, il la souleva de terre, il l'emporta en courant vers le palais, vers l'abri sûr de leur nid, où jouaient et dormaient les enfants de leurs amours.

Francesco les vit s'éloigner, disparaître, lui penché sur elle, tandis que les longs cheveux noirs de Bianca pendaient à terre; puis il revint à la fosse, où les pelletées de terre recouvraient maintenant tout à fait Séphora. Jamais il ne l'avait vraiment comprise, cette petite morisque à l'âme d'oiselle lointaine, qui était morte tout d'un coup, mystérieusement, sans qu'il pût savoir même si elle l'avait jamais aimé...

Et il se sentit si malheureux de n'avoir jamais connu réellement l'Amour!

Maintenant, les fleurs avaient repris sur la tombe de Séphora leur ordonnance naturelle. Francesco jeta ses outils de fossoyeur et, suffoqué, éperdu,

laissant le chien pleurer seul sur la tombe de la morisque, il s'enfuit comme un fou...

VI

Avec la nuit, le grand souffle de la luxure commençait à s'élever et à remplir, à son ordinaire, les rues de Florence. Francesco, adossé à une des maisons de la Via San Gallo, avait écarté les pans de son manteau dont il s'était couvert jusque-là le visage, et un masque de velours noir sur la figure, il regardait. En face de lui, une petite maison s'allumait par les lueurs de toutes ses fenêtres, et la brise apportait jusqu'aux oreilles du jeune homme des rires de voix claires et des baisers. Une à une, Francesco vit entrer dans cette maison des femmes qu'il connaissait bien : Camilla, traînant derrière elle la malheureuse Alessandra comme une proie que, désormais, elle ne lâcherait plus ; et Maria, sa cousine, la femme de Giovanni de Pazzi; d'autres encore...

Et la fièvre qui venait de cette maison luisante et retentissante exerça sur sa fièvre une fascination irrésistible. Presque malgré lui, il lui fallut s'approcher de la maison, se hisser sur une borne jusqu'à une fenêtre que la chaleur obligeait de laisser entr'ouverte. Aussitôt le dégoût, l'horreur le rejetèrent au bas du mur, sur le trottoir ; mais ses yeux avaient eu le temps de s'emplir du spectacle ignoble dont le souvenir le cloua paralysé un long moment, et tout secoué de nausées. Le sens de cet amour unisexuel se dévoilait pleinement à lui, une perversion qui aboutissait tantôt à la férocité et tantôt à l'avilissement; ces femmes nues dans une salle entourée de glaces et pleine de lumières ; Maria de Pazzi, goule effroyable, avec une expression de

haine sadique et de bestialité presque surhumaine, torturant une vierge convulsée dans un spasme, toute pâle, les yeux fixes et fous, son pauvre corps martyr traversé de la nuque aux talons par de grands tressaillements comme d'agonie; et Alessandra s'affaissant aux pieds de sa maîtresse dans un besoin de dégradation morbide, la face contre terre, la nuque foulée du pied cruel de Camilla, dont l'attouchement la faisait frémir de secousses épileptiques, semblable à un fantastique pantin cassé. Et sur toutes ces faces suppliciées ou têtues, sur tous ces corps déjetés par l'asservissement ou l'exaltation, un masque se collait, qui effaçait la beauté, une gangue qui nivelait les formes et les traits de la nature.

Francesco se ressouvint du sabbat de la veille; il s'absorba dans la vision d'une humanité pervertie, jusqu'à n'être plus que la ronde macabre conduite par ces deux fous sublimes et effroyables: Juliano et Camilla.

VII

...Un choc nerveux traversa le vertige mental de Francesco. Une petite ombre blanche passait au milieu de la rue, si fière, si mince, si délicate, qu'elle semblait quelque rayon de la lune descendue du ciel de Florence pour apporter au pauvre Pazzi l'aumône de sa caresse. Il fallut un certain effort au jeune homme, dans le grand désarroi de sa raison, pour reconstituer qu'il était dans la Via San Gallo, que la Via San Gallo conduisait du palais Medicis à San Lorenzo, et que la petite ombre blanche était Gemma de Médicis, conduite au sermon du soir par sa duègne et son page.

Il n'eut pas un instant d'hésitation; un grand

besoin de bonheur et de salut le jeta vers Gemma, aux côtés mêmes d'un mendiant qui venait de s'approcher de la jeune fille et de lui tendre son bonnet où elle avait jeté une pièce d'argent. A la vue de ce jeune cavalier masqué qui accourait d'un élan fou vers sa maîtresse, le page fit mine de tirer son épée; mais Francesco lui dit doucement:

— Mon ami, laissez votre dague en repos. On ne frappe pas les mendiants.

Au son de cette voix, Gemma s'était retournée et Francesco vit briller dans la nuit ses deux yeux adorables où le regard se perdait comme dans la limpidité infinie du ciel.

— Etes-vous donc un mendiant? demanda-t-elle.

— Oui, sans doute, sinorita, je le suis! dit Francesco.

— Les mendiants n'ont pas accoutumé de porter pareil costume.

— Mais il y a toutes sortes de mendiants. Et tous ne demandent pas l'aumône d'une pièce d'argent.

— Sans doute, intervint l'homme qui venait de recevoir l'aumône de Gemma, et que Francesco reconnut alors pour Paolo, le mendiant montreur de chiens et philosophe, — mais les uns et les autres s'adressent à des trésors différents. Or, si Notre Seigneur a prescrit aux jeunes filles nobles et riches de prodiguer le premier, il leur a recommandé d'être économes du second!

— Paix, mon père! dit doucement Gemma. — Et quelle aumône réclamez-vous, cavalier mendiant?

— La même que tous les autres mendiants réclament, et cependant je souhaiterais l'obtenir sous une autre forme.

— Expliquez-moi cette énigme!

— Oh! elle est très peu mystérieuse, sinorita. Ce que tous les hommes demandent avec de grands cris et des larmes de désespoir, c'est leur part de bonheur... Et moi aussi, je réclame ma part de bonheur.

— Vous êtes malheureux?

Elle le contemplait, incliné devant elle. Si frêle et si mince, elle ressemblait à une statuette de la Madone que la lune couronnait d'un diadème d'argent. Francesco, éperdu, fixait ses yeux clairs, qui offraient toute son âme pure, tendre et enfantine ; il aurait voulu noyer son âme au fond de ces yeux, s'oublier lui-même jusqu'à devenir cette mignonne et adorable madonetta, aussi pur, aussi tendre et aussi puéril qu'elle-même. Délicieusement, il buvait tout ce parfum frais et doux dont Gemma, autour d'elle, semblait angéliser l'air ; et il sentait ses genoux plier sous lui, il attendait le moment où il tomberait prosterné devant la jeune fille et où, maintenant tout à fait madone, elle lui dirait : « Je sais vos misères, je vous pardonne, je vous ordonne d'être régénéré et heureux ! »

— Vous êtes malheureux? répéta Gemma, étonnée du silence de Francesco.

— Si malheureux que, en admettant que j'eusse la foi en Dieu, je douterais de lui... — Et je n'ai pas la foi. Jugez de mon désespoir !

— Vous ne croyez pas en Dieu? s'écria Gemma vivement. — Il secoua la tête, avec un sourire triste, qui acheva de bouleverser le cœur de Gemma. Jusque-là elle s'était contrainte violemment à conserver une attitude indifférente, à étouffer les élans de sympathie qui la portaient tout entière vers lui ; mais, de sentir déjà à demi damné peut-être celui que son imagination de petite cousine puérile du

Magnifico lui représentait comme une sorte de Satan orgueilleux et redoutable, toute sa fierté se fondit, ses résolutions furent emportées comme par un grand flot de tendresse fraternelle, naïve, un peu et si exquisement sensuelle. Elle fit un pas vers lui.

— Oh! c'est terrible! — c'est terrible! répétait-elle. Alors... « vous autres », vous ne croyez pas en Dieu?

— Il y a toutes sortes de gens parmi « nous », répondit Francesco qui ne put s'empêcher de sourire des préventions de Gemma contre les Pazzi.

Gemma continuait à le fixer de ses grands yeux maintenant tout angoissés; et il l'aimait, dans cet instant, comme il n'aurait jamais pensé pouvoir aimer aucune femme, avec tous les désirs de sa chair, mais aussi tous les battements de son cœur, tous ses espoirs de vie douce, souriante qui ne consentaient pas encore à mourir.

— Oh! sainte madone! que faudrait-il faire pour vous consoler?... Je ne sais pas, moi! Dites!

Elle était sublime en cet instant, si divinement femme dans tout le don de son être offert par charité pure, que Francesco, extasié, sans répondre, ne trouvait plus la force que de lui répéter mentalement cette prière: « Je ne suis pas digne! non! je ne suis pas digne de toi; mais laisse-moi toucher ta main de mes lèvres, et je serai guéri. »

Cependant, comme il ne répondait pas, elle s'effraya davantage encore.

— Mais c'est impossible que vous ne croyiez pas à notre bon Père qui est dans les cieux, et à Notre Seigneur qui est mort pour nous, à la Sainte Vierge qui nous aime tant. O Sainte Madone, ayez pitié de lui! — Faites tomber sur son âme une larme de vos

yeux, et elle vivra, elle vous aimera autant que vous êtes aimable !

Elle s'était rapprochée davantage encore de Francesco, elle lui touchait presque la main, et le jeune homme pouvait voir, sous les dentelles qui recouvraient ses épaules, son sein palpiter d'un désir inconscient et éperdu ! Quelle agonie ! Francesco sentait parfaitement que toute sa vie se jouait en ce moment ; que la dernière occasion encore offerte de se rénover par l'amour ne se représenterait plus une fois qu'il aurait laissé s'éloigner la petite madone. Et cependant, il demeurait sans un geste, sans une parole, épouvanté de sentir en présence du trouble visible de la petite madone se réveiller le Francesco de la nuit dernière, dont la vie « autre » au fond de l'abîme où il s'était laissé glisser, l'âme et le corps vaincus, l'avait empli pour jamais de regret et d'horreur.

Cependant Gemma comprenait qu'il fallait qu'elle s'éloignât, si elle ne voulait brusquement se jeter dans les bras de Francesco, lui offrir la rédemption de son baiser.

— Là-bas, à San Lorenzo, balbutia-t-elle, là-bas, je prierai pour vous. Venez prier avec moi, Francesco. — Doucement, comme un souffle, elle prononça son nom ; elle fit encore un pas vers lui, prit sa main, la serra rapidement, et s'enfuit, à toutes jambes, comme un petit animal craintif. Le jeune Pazzi ne tenta pas de la suivre. Les bras tombés le long du corps, il continuait de regarder le sol avec une obstination stupide.

— Oh ! qui pourrait le laver, corps et âme !

Une voix, auprès de lui, le fit tressaillir, la voix sourde et ironique du vieux Paolo qui disait :

— Quand le seigneur Francesco de Pazzi sera

las de regarder les petites filles, se souviendra-t-il que le seigneur Salviati, Napoleone Francesi et bien des malheureux attendent son signal?

Francesco fixa sur le montreur de bêtes des yeux troubles, comme quelqu'un qui s'éveille; puis brusquement : — Par le Duomo, tu as raison! répondit-il.

VIII

Les noces de Baldino Bandini et de Ginevra de Pazzi furent célébrées quelques jours plus tard, au palais des Pazzi, avec une solennité et une joie extraordinaires. Le vieux Jacopone avait été ravi du consentement définitif de sa fille. La messe fut dite dans la chapelle des Pazzi, ouverte publiquement pour la circonstance, et devant une assistance des plus nombreuses que la bâtardise de Ginevra ne choquait nullement.

Juliano de Médicis y représentait sa famille. Il avait bien essayé de se placer auprès de Francesco ; mais les regards délirants que lui jetait son ami lui révélèrent que la prudence et la délicatesse étaient les deux qualités maîtresses requises par la situation présente. Il sourit, se tint à quelques pas de Francesco, assez éloigné pour ne point choquer celui-ci, assez près pour ne point choquer le public qui connaissait leur amitié, et il se résolut dans son esprit à se retirer immédiatement après la cérémonie officielle. Renato de Pazzi avait consenti à différer un peu son départ, pour assister à cette cérémonie.

L'archevêque Salviati, Montesecco et Giacomo Bracciolini étaient aussi présents. Stefano Bagnone, en costume ecclésiastique, près de l'autel, regar-

dait Juliano de Médicis avec une fixité singulière, très curieux d'étudier un homme condamné sans appel par le destin. A côté de Francesco se tenaient ses trois cousins : Giovanni de Pazzi et les deux jeunes frères de celui-ci, Andréa et Marco, revenus de Bologne pour assister à la cérémonie. Quant à Maria de Pazzi, on la disait très malade à la suite d'une orgie dernière et trop raffinée ; condamnée au calme, elle jaunissait et promenait autour d'elle des regards démoniaques.

Derrière les mariés, le vieux Jacopone rayonnait, ayant auprès de lui Angelo de Pazzi, le plus jeune frère de Francesco. Guilhelmo de Pazzi et sa femme Bianca souriaient au bonheur des jeunes époux : d'un clin d'œil Bianca montrait à son mari bien-aimé le petit Cesare de Pazzi, qui se pavanait dans un petit pourpoint brodé d'or et jouait avec le pommeau damasquiné d'une petite épée, cadeau de son grand-oncle Jacopone ; Guilhelmo avait pris l'une des mains de Bianca et, dans un élan de leur amour éternellement jeune, il gardait cette main entre les siennes.

Le populaire qui était venu assister à la cérémonie était nombreux et sympathique ; au premier rang, on y distinguait Napoleone Francesi, le visage tout débordant de la joie tendre qu'éveillait toujours en cette nature étrange la vue du bonheur des autres.

Cependant, la foule jugeait les deux jeunes époux. Baldino Bandini réunissait tous les suffrages : on admirait sa haute taille, ses formes athlétiques, ce teint éclatant du visage qui semblait le rayonnement même de son âme simple et aimante ; lorsqu'il échangea l'anneau nuptial avec Ginevra, la petite Mathilda, la fille de la propriétaire de Napo-

leone Francesi et que celui-ci avait amenée à la cérémonie, fondit en larmes.

On s'étonnait seulement de son air grave, ignorant la terrible résolution que ce jeune homme portait en lui, et qu'il ne pouvait oublier même dans cet instant. Des femmes insinuaient que cette gravité n'était qu'un signe extérieur du mécontentement qu'il éprouvait à épouser Ginevra. En effet, la fille de Jacopone plaisait moins au peuple. On la trouvait trop petite, trop maigre. Sa mince figure, faite pour l'ironie, conservait, dans le sourire, et malgré toute sa joie émue, une certaine expression moqueuse qu'on trouvait choquante chez une si jeune personne, et chez une mariée. Et puis, elle ne dissimulait pas assez sa satisfaction triomphante.

— Est-elle contente, la petite masque! — disait une femme. — Est-ce qu'une fille devrait afficher une pareille joie le jour de son mariage? — Moi, quand j'ai épousé mon homme, je pleurais, je pleurais. Et cependant nous avons fait un excellent ménage!

— C'est qu'il ne devait pas être beau, le jour de son mariage, votre homme, à moins qu'il n'ait diablement changé depuis ce temps-là, répondit Mathilda, toujours pleurante. — Tandis que le seigneur Baldino...

— A-t-on jamais vu cette petite coquine! — cria la femme à demi voix. — Va donc coucher avec ton archevêque!

— Ce n'est pas vrai. Vous êtes une menteuse!

— Nie donc qu'il t'ait donné de l'argent!

— C'est possible! Mais je n'ai pas couché avec lui.

— C'est à moi que tu essayes de faire croire cela, — à moi?

— Bien sûr qu'il aurait plus de plaisir à coucher avec moi qu'avec vous; mais, par la Madone, il n'a pas couché....

Il y eut des rires, vite réprimés. Un serviteur voulut expulser les perturbatrices ; mais Jacopone, d'un petit geste indulgent, s'y opposa. Il y avait trop de bonne joie dans l'air et la troubler pour si peu eût été méchant. Seule, l'âme subtile de Francesco, comparant cette fête paisible au drame terrible qui germait en elle, frémissait d'angoisse.

IX

La cérémonie était terminée. Maintenant, un grand repas allait réunir tous les parents et amis des Pazzi autour de la table de Jacopone. Juliano de Médicis, fidèle à son programme, après avoir présenté ses compliments gracieux aux jeunes époux, et ses excuses au chef des Pazzi s'était retiré, non sans un regard profond adressé à Francesco. Tandis que les invités croquaient des olives en causant dans la salle à manger, attendant le dîner, Jacopone s'esquiva et gagna son laboratoire.

Francesco jugea que le moment était venu. Il guetta le moment où son frère Renato était absent, et appela l'archevêque Salviati, le Poggio et Montesecco qui courut à un buffet vider coup sur coup plusieurs coupes de vin, et revint l'œil brillant et la démarche aisée. Giovanni de Pazzi se joignit de lui-même au groupe avec Stefano Bagnone, qui revenait de la sacristie. Quant à Baldino Bandini, Francesco l'avait appelé d'un signe ; mais, plein d'une indifférence dédaigneuse pour les péripéties du drame où il jouait sa vie, il haussa les épaules

et rejoignit Ginevra de Pazzi, dans le cercle des femmes.

En haut d'un escalier, puis ensuite, au fond d'un couloir, se trouvait le laboratoire où Jacopone de Pazzi n'admettait que son neveu Angelo de Pazzi pour qui il s'était pris de la plus vive affection. Comme on était au milieu du couloir, Stefano Bagnone dit à demi voix.

— Vous n'obtiendrez pas grand'chose de monseigneur. Il s'occupe maintenant de je ne sais quelle diablerie et je crains un peu pour son cerveau. Voyez plutôt !

Bien qu'il fît grand jour, et que le soleil brillât au dehors, on distinguait dans l'obscurité du couloir une lumière blanche et vive qui n'était point celle du ciel, filtrant au travers de la porte du laboratoire. — Puis, la voix de Jacopone fut entendue, criant dans le silence. — Oh! quelle merveille! quelle merveille ! Brusquement, la voix se tut, la lumière s'éteignit. Francesco et ses compagnons étaient demeurés immobiles et silencieux.

On entendait distinctement le bruit des contrevents que Jacopone écartait violemment de ses fenêtres. La porte s'ouvrit, le vieillard parut très droit, comme grandi, les pommettes fiévreuses, les yeux en feu.

— Mon oncle ! — dit Francesco, dans l'instant où Jacopone allait le heurter sans le voir.

— Toi, Francesco ! — s'écria l'alchimiste en se reculant violemment.

Vous! — ajouta-t-il en apercevant les conjurés:— que me voulez-vous ?

Puis, revenant à lui, et se ressaisissant tout à fait: — Je vous attendais depuis longtemps, dit-il doucement. Mais j'espérais! oui ! j'espérais ferme-

ment que vous ne voudriez pas me gâter la joie pure de cette fête... Je l'espérais, Francesco, — continua-t-il d'un ton de reproche. — Enfin, que votre volonté soit faite.

Il se recula encore et pénétra tout à fait dans le laboratoire : — Il fallait que cette entrevue eût lieu. Un destin inexorable pèse sur Florence et les Pazzi. Allons ! expliquez franchement ce que vous voulez ! Je vous écouterai jusqu'au bout et avec patience !

Il y eut un court silence ; tous jetaient des regards curieux et un peu inquiets sur les murs et les meubles de ce laboratoire. Mais ils ne virent qu'un fourneau, avec quelques cornues et alambics, des livres, deux ou trois cahiers chargés de formules ouverts sur une table avec une écritoire, et, dans un coin, très sombre, un fouillis bizarre de grands brocs pleins d'eau et de fragments de métal. Enfin, Giovanni, prenant la parole non sans quelque violence, pour mettre au plus tôt fin au malaise général, s'écria :

— Hé bien, mon oncle, puisque vous savez ce que nous voulons vous dire, à quoi bon nous le demander ? Ne vaut-il pas mieux vous mettre franchement à notre tête et nous aider à relever la fortune des Pazzi ?

Le charme était rompu ; tous se mirent à parler à la fois et à interpeller en même temps le vieillard.

— Seigneur Jacopone ! — dit le condottiere, — il est digne d'un gentilhomme comme vous, à qui ses compatriotes ont décerné l'honneur de la chevalerie, de nous aider à détrôner ces marauds de Médicis.

— Sans vous, déclara le Poggio, notre entreprise paraît une échauffourée de factieux ; avec vous, c'est

Florence elle-même se réveillant de son long sommeil pour réclamer sa liberté et ses droits.

— N'avez-vous point de honte de demeurer paisible chez vous à lire de vieux livres et à vous amuser avec ces jouets-là comme un enfant, — s'écria l'archevêque, tandis que toute cette nation retourne à l'abomination des taureaux et des porcs? Si vous préférez votre repos au devoir de cautériser les plaies purulentes de Florence, dans la suite des temps, on crachera sur votre tombe.

Le vieux Jacopone de Pazzi s'était assis, sans même engager à l'imiter les conjurés qui demeuraient debout devant lui, et il fixait sur eux un regard clair d'une sérénité et d'une dignité inexprimables. Il paraissait suivre une pensée intérieure, au lieu d'entendre leurs discours. Enfin, il murmura à demi voix :

— ... Il faut que la violation des lois naturelles soit punie! Il faut que la tyrannie produise ses horribles fruits de haine, de désordre et d'homicide... Vous, Francesco Salviati, que le Magnifico, par crainte de votre famille, a détourné de votre rôle naturel de chef et d'apôtre, pour vous jeter dans une opposition oisive et pleine d'amertume, n'est-il pas juste que vous réclamiez votre droit à l'épanouissement de votre être, fût-ce au prix d'un massacre et d'une révolution?... Vous, Montesecco, qui étiez un brave soldat, on vous a flétri d'une humiliation inutile par ce besoin d'économiser les revenus de l'État que tous les tyrans éprouvent lorsqu'ils veulent les employer pour la satisfaction de leurs desseins égoïstes!... Et vous, Giacomo Bracciolini, toi, mon neveu Giovanni, dont on a comprimé le juste orgueil, ou spolié les légitimes intérêts, comment ne mettriez-vous pas toute la

force vitale qui est en vous pour vous défendre, ainsi que des chiens libres qu'on veut enchaîner et qui, désespérément, griffent et mordent... Vous voyez que je vous connais bien tous, et que je vous rends justice autant que je le puis... Vous ne pouvez pas ne pas tramer la mort des Médicis. Mais l'abcès est-il déjà si avancé?... Francesco, je ne connais pas les griefs qui t'arment contre les tyrans de Florence; je te sais ambitieux, mais non jusqu'à l'homicide. C'est à toi que je m'adresse. Est-il donc impossible de me laisser mourir en paix?

Le vieux Jacopone jeta à son neveu un regard d'interrogation anxieuse et presque implorante; tous fixèrent Francesco. Mais le jeune homme se détourna, et répondit d'une voix sourde :

— Mon oncle, c'est là une chose impossible!

Cette brusque réponse avait jailli du fond de lui-même, comme malgré lui, et Francesco s'étonna le premier de ses paroles et du ton dont il les avait prononcées. Le vieillard baissa la tête, et dit lentement :

— C'est bien! Je ferai ce que vous voudrez.

— Il est temps de discuter maintenant les dispositions à prendre et de les soumettre à votre haute appréciation! — s'écria vivement Montesecco, qui craignait de voir le vieillard se raviser et retirer son contentement.

— Non pas! non pas!... je ne veux rien savoir de toutes vos combinaisons... Croyez-vous me faire illusion en me parlant de ma haute appréciation? Vous me tenez pour un vieillard un peu fou, et probablement retourné à l'enfance!... Seulement, vous avez besoin de mon nom!... Prenez-le! je vous le donne!... De même dispensez-vous de me conter votre désintéressement, vos vertus, et toutes

les belles choses que vous avez la prétention de réaliser sur la terre. Je vous considère comme des forces naturelles en lutte avec des forces artificielles. Par là, vos efforts me semblent légitimes !... Ne me dites pas un mot de plus !

— Vous êtes cependant notre chef ! — reprit Montesecco, que sa rude nature rendait insensible, seul, à l'espèce d'horreur tragique qui planait sur cette chambre où on extorquait les dernières forces de ce vieillard pour tuer la jeunesse des deux Médicis.

— Taisez-vous, Montesecco ! — s'écria Jacopone, — je ne suis pas du tout votre chef, mais votre instrument... Si je me vends à vous, je serai honnête dans ce contrat comme dans tous ceux que la banque des Pazzi a passés sous ma direction ! Mais cependant, ne me croyez pas assez naïf pour vouloir m'acheter avec des paroles... Ecoutez-moi ! — Sa taille parut grandir, son regard s'anima.

— Ecoutez-moi ! — répéta-t-il. — Vous avez un moyen assuré de donner, au moins en quelque chose, à votre entreprise, un but désintéressé... Ecoutez-moi ! — répéta-t-il pour la troisième fois et d'une voix plus basse, comme si, un dernier instant, il hésitait à prononcer les paroles qui lui gonflaient les lèvres. — Ce Magnifico avec son platonisme, sa métaphysique et ses théories *a priori* est un obstacle, et, par là, il est juste qu'il soit brisé... Jurez moi — cria-t-il — que si vous triomphez, la République de Florence m'ouvrira, pour mes expériences, le crédit que je demanderai, quel qu'il soit !

— Mais, puisque vous serez le chef de la République, insinua le Poggio, que cette scène commençait à lasser.

— Moi, chef de la République... Le soir même de la révolution, je reviens dans mon laboratoire et je m'y enferme jusqu'à mon dernier souffle... Savez-vous ce que j'ai découvert? — Le secret des mages, des hiérophantes d'Egypte et des prêtres d'Eleusis... Là, dans ces vases! — et il désignait d'un geste violent les brocs d'eau et les fragments de métal relégués dans le coin le plus sombre du laboratoire,— je tiens emprisonnés la foudre et le soleil.

Des sourires s'épanouirent sur les visages des conjurés; Montesecco, le Poggio et Giovanni de Pazzi faillirent éclater de rire.

— Ah! vous ne me comprenez pas! — dit le vieillard avec désespoir. — Vous me tenez pour un fou; et si je vous montrais, vous m'accuseriez niaisement de sorcellerie, comme fait la populace. ... Et vous me reléguerez ici, dans mon coin, comme un instrument inutile... Non! non, la chère force que j'ai affranchie de sa gangue ne dormira plus des siècles encore dans la prison où les hommes l'ont laissée retomber! — Il se retourna vers les conjurés : — Jurez que le souci de faire aboutir mes découvertes sera la première dette de la République ressuscitée.

— Jurez! — commanda Francesco de Pazzi avec une autorité souveraine qu'on ne lui connaissait pas.

— Nous le jurons! — dirent tous les assistants en étendant la main.

— J'ai vos paroles! — fit le vieillard. — Je vous les rappellerai... Maintenant, je me suis vendu à vous, corps et âme! Hormis Salviati et moi, vous serez tous tenus pour assassins, en frappant les deux Médicis. Mais Salviati, lui, ne peut commettre

de sa main, en sa qualité d'archevêque, un homicide... Qui se charge du jeune Juliano?

— Baldino Bandini! — répondit Francesco. — Baldino Bandini et moi! — ajouta-t-il avec effort.

— Soit! Montesecco et moi, nous frapperons le Magnifico. Ne croyez pas que, vieux comme je suis, je ne sache plus tenir une épée. — Au reste, je suivrai Montesecco du regard, et lorsqu'il aura porté le premier coup, je donnerai le coup de grâce... Vous avez ma parole, comme j'ai la vôtre... Assez! plus un mot sur tout ceci. Allons retrouver Ginevra qui doit s'étonner de notre absence, et que cette journée encore appartienne à la paix et à la joie!

X

Le reste du jour fut donné à la joie. Il semblait que les convives, inquiets de l'avenir qui les attendait, voulussent saisir leur part de bonheur, fortement, violemment, tandis qu'il était temps encore. Les vins coulaient comme un torrent; les toasts éclataient en fanfares; les lueurs de l'argenterie et des verres faisaient un feu d'artifice.

Francesco surtout était d'une gaieté extraordinaire. Vidant continuellement son verre, il se levait d'instants en instants et, d'un pas saccadé, courait à la fenêtre, et embrassait Florence d'un long regard comme pour constater si la ville ne s'enfiévrait pas au fur et à mesure de son ivresse.

A un moment, Stefano Bagnone s'approcha de lui, et lui murmura à l'oreille :

— Tout cela sera vôtre, seigneur, dans quelques jours.

— Ah! c'est bien long à attendre. Ne sera-t-il pas trop tard? — répondit le jeune homme. Il lui

semblait que la ville esclave agonisait sous l'écrasement du soleil. L'impression fut si vive que Francesco dut ramener une tenture sur la fenêtre pour ne plus voir Florence.

Il rentra dans les appartements. On y dansait maintenant; le son des instruments ressemblait à un galop effréné de chevaux garnis de sonnailles. Francesco demeura immobile à regarder les figures de la danse. Il se réjouissait d'avoir méprisé l'amour de la petite Gemma ; il méprisait Baldino Bandini qui partageait son cœur entre l'amour et l'œuvre sanglante, fier de sentir tout l'avenir de Florence peser sur lui seul. Une voix l'appela :

— Mon frère.

Il se retourna, et vit Renato de Pazzi; en costume de voyage, qui se tenait près de lui, pâle et les yeux baissés.

— Je pars, mon frère, et je suis venu vous faire mes adieux.

Francesco s'étonnait d'avoir souffert de la froideur de Renato. N'était-il pas sans parents, sans amis, comme sans sexe, impassible comme le destin ?

— Au revoir, Renato! — dit-il, — que le bonheur vous accompagne dans votre voyage!

L'adolescent tendit sa joue ; Francesco y appuya légèrement ses lèvres. La joue de Renato était froide et comme raidie convulsivement. Brusquement, Francesco lui saisit les mains, l'obligea à relever ses yeux qui parurent brouillés de larmes.

— Renato ! — s'écria Francesco.

— O Francesco ! Francesco ! répondit l'adolescent d'une voix douloureuse.

Francesco ne put y tenir plus longtemps. — Renato, je t'en supplie, reste avec nous, reste à Flo-

rence... De grandes choses vont s'accomplir... Renato, dans quelques jours, Lorenzo et Juliano de Médicis seront morts !

Renato eut un grand frisson. — Les Médicis morts ! — balbutia-t-il. — Et cependant Notre Seigneur a interdit l'homicide.

— Trêve de sermons ! — répondit Francesco avec impatience. — Veux-tu travailler avec nous à l'affranchissement de Florence et à la punition des abominables ?

Renato poussa un cri. — Je suis trop Pazzi ! je suis trop ton frère, Francesco, pour juger un Juliano de Médicis avec l'impassibilité d'un juge... Que Dieu vous seconde, si telle est sa volonté. — Adieu !

Francesco suivait des yeux son frère qui s'éloignait rapidement comme pour fuir une tentation.

Il courut à la fenêtre, arracha la tapisserie, pour respirer l'air du dehors. Florence s'endormait dans un rayonnement rouge de soleil couchant qui parsemait son manteau de palais et d'églises de grandes taches sanglantes. Au loin résonnaient les sabots du cheval de Renato, qui galopait vers la Porta San Gallo...

Francesco rentra dans la salle du bal, d'un pas chancelant. Ginevra et Baldino Bandini passèrent près de lui, enlacés par une figure de danse. Leurs visages étaient rapprochés, et, sous les regards tendrement ardents de Baldino, les yeux de Ginevra s'ouvraient très grands, et éclairés d'une douce lumière. Au bruit des pas de son cousin, elle se retourna et le fixa avec épouvante, comme s'il venait réclamer une créance sur son bonheur ; puis, elle saisit les mains de Baldino et les serra avec force.

Francesco comprit. Il se retira dans un coin som-

bre, sur un divan, et la tête dans ses mains, s'abandonna quelques instants à la douceur de pleurer comme un enfant. Soudain, la sensation d'un baiser sur ses cheveux l'arracha à sa torpeur. C'était Maria de Pazzi, les yeux démoniaques dans sa face pâle, qui s'était assise auprès de lui.

— Tu me plais ainsi!... Quand tu voudras ! — fit-elle.

Le jeune homme bondit comme si, à un réveil, il eût trouvé un reptile sur son lit — Debout! murmura-t-il, — et repoussant doucement la goule, il rentra dans le bal, vida coup sur coup plusieurs coupes et se lança dans le tourbillon de la danse.

XI

Quelques jours se passèrent. Il n'était plus bruit, dans tout Florence, que de l'approche du jeune cardinal Rafaele Riario, l'arrière-neveu du Pape, qui s'avançait à petites journées avec un cortège digne de la magnificence de sa situation et du grand renom de luxe et d'élégance de la famille des Riarii. Bientôt on apprit que Rafaele était arrivé à quatre milles de Florence, dans le château de Montaigu, qui appartenait à la famille des Pazzi et où le vieux Jacopone, assisté de ses neveux, avait l'intention de célébrer plusieurs fêtes en son honneur.

Mais si les Florentins éprouvaient, à cette nouvelle, la fièvre qui les agitait toutes les fois qu'il était question de réjouissances, les Médicis s'en préoccupaient pour de tout autres motifs. Le jeune cardinal était arrivé à Montaigu un soir, et le lendemain matin le Magnifico s'entretenait à son sujet avec son plus intime conseiller. C'était dans l'instant où Angelo Poliziano, qui écrivait sous sa dictée,

venait de déposer la plume, tandis que Lorenzo suspendait la promenade qu'il faisait de long en large dans son cabinet de travail.

—Jamais Votre Seigneurie n'a été si heureusement inspirée ! dit le Poliziano. Les vers coulaient de vos lèvres avec la sérénité et la régularité d'un beau fleuve.

Lorenzo poussa un soupir. — Ah! j'espère enfin confondre ce Poggio et toute sa secte... As-tu lu la dernière œuvre de Giacomo Bracciolini, Angelo?... En admettant qu'un pareil amas de barbaries puisse se parer du nom d' « opera ».

— Le premier acte de ce mystère dont il fait tant de bruit et dont ses amis répandent partout des copies ?

— Cela même, Angelo... Quelle platitude dans l'expression!... quelle fougue barbare dans la peinture des caractères !... Quelle démence dans les discours!... Et jamais on ne sent, dans toute cette fureur, la présence sereine du poète lui-même qui tempère toutes choses, tel un dieu !

— Ce sont des barbares, Magnifico, lui et tous ceux qui l'admirènt. Mais j'espère qu'après avoir lu vos derniers vers, il ne leur restera plus qu'à briser leur plume. Les nuages cependant ne peuvent prétendre éternellement obscurcir le soleil.

— Puisses-tu dire vrai, Angelo ?... Je sentais en moi, aujourd'hui, l'âme du divin Platon.

—Pourquoi Votre Seigneurie ne met-elle pas l'inspiration à profit pour terminer aujourd'hui le poème? — La Muse est capricieuse ! il ne faut pas la tenter !

— A demain les affaires sérieuses, — répliqua Lorenzo.— Aujourd'hui Juliano et moi nous allons saluer à Montaigu le jeune cardinal Riario !

— Toujours la politique! — s'écria le Poliziano avec humeur. Qu'importe cependant de gouverner les hommes, si ces hommes sont des barbares !

— Angelo, tu sembles oublier que si je ne me préoccupais pas de gouverner ces hommes, ils n'en seraient que plus barbares. — Ah! si tous les Florentins pouvaient se tenir en repos et comprendre le divin Platon !

— Ils le comprendraient mal, — dit Angelo, — et ce qui nous procure la jouissance délectable de l'ordre leur procurerait un motif de faire du désordre... Lorsqu'on voit des imperfections dans un poème, on les raye d'un trait de plume. Si Platon avait eu à gouverner des hommes, il se serait entouré de soldats et de bourreaux... Je le sens! j'en suis sûr!

— Tais-toi, Angelo! Pour bien corriger un poème, il faut le manier peu à peu, le polir sans cesse jusqu'à ce que les imperfections tombent d'elles-mêmes, comme des écailles. — Ainsi manierai-je et polirai-je les Florentins, jusqu'à ce que toute rudesse s'efface parmi eux et qu'ils deviennent souples et réguliers comme des sonnets. — Mon voyage à Montaigu vaut mieux pour cela qu'une rature: c'est une correction !

— Comment Votre Seigneurie l'entend-elle ?

— Je corrige la rudesse de la destinée. Elle m'a donné un ennemi dans la personne de Girolamo Riario, le neveu de Sixte IV ; et moi je veux donner à Girolamo Riario un ennemi dans la personne de son neveu Rafaele. « Toute maison divisée contre soi périra ! » — Quels beaux poèmes nous écrirons, Angelo, lorsque le Riario dormira paisiblement dans sa tombe !

Ici la conversation fut interrompue brusquement

par l'arrivée de Juliano de Médicis qui entra comme un furieux, et jeta un papier sur la table. Depuis quelque temps le caractère du jeune Médicis, d'ordinaire doux et aimable, traversait une crise évidente. Il n'avait pas revu Francesco depuis le jour du mariage de Ginevra de Pazzi, et on pouvait lire sur son visage plissé et fiévreux toute la passion intérieure qui le dévorait.

— Savez-vous ce que signifie cette lettre, seigneur prince de Florence? — dit-il sur un ton d'amère raillerie en s'adressant à son frère Lorenzo.

— Que veux-tu dire ?

Sur un signe de Juliano, le Poliziano s'était discrètement retiré.

— A quoi vous servent toutes vos ruses, et l'argent que vous donnez à des coquins qui vous volent pour espionner les autres coquins de Florence?... Lisez! lisez! lisez cette lettre! — répéta-t-il avec une sorte de démence.

Lorenzo prit le papier. C'était une feuille arrachée d'un livre d'heures. Mêlés aux caractères peints en noir, rouge, azur et or, des mots avaient été récrits par-dessus le texte primitif avec des lettres à peine formées et presque illisibles. Lorenzo tournait et retournait ce papier froissé et maculé avec plus de dégoût que d'inquiétude ou même de curiosité.

— Je l'ai trouvée sur la fenêtre de mon oratoire. Elle y a été déposée cette nuit, et les taches que vous y voyez sont les traces de l'orage de cette nuit. — Mais lisez! lisez donc, par tous les démons de l'enfer!

Lorenzo lut.— « Si Juliano de Médicis tient à sa « vie, qu'il ne se montre en compagnie de son frère « Lorenzo, ni à Montaigu, ni dans aucun endroit

« privé, surtout là où se trouvera Francesco de « Pazzi. »

— Tu crains donc bien la mort ! — dit le Magnifico, étonné de la figure bouleversée de son frère, de ses yeux injectés de sang, de ses lèvres blanches qui tremblaient.

Mais Juliano, en proie à la plus terrible émotion, ne put répondre une seule parole.

Lorenzo reprit : — Ce papier est l'œuvre d'un illettré, qui sait à peine écrire, de quelque domestique des Pazzi, qui a voulu, dans un mouvement de colère, essayer de perdre Francesco de Pazzi.

Juliano poussa un éclat de rire qui ressemblait à un hurlement. — As-tu perdu le sens? — s'écria-t-il. Et, lui arrachant des mains la lettre : — Cette lettre a été écrite et portée ici par Francesco de Pazzi lui-même, dit-il.

Le Magnifico regarda Juliano avec stupeur. En admettant que son frère eût raison, quelle fureur le poussait à dénoncer celui qu'il aimait ?

— Ne comprends-tu pas — reprit le jeune Médicis après avoir tourné et retourné à plusieurs reprises la lettre entre ses doigts — que cette écriture informe s'efforce de déguiser avec soin la main de l'écrivain ? Mais je l'ai reconnue, moi! Comment ne la reconnaîtrais-je pas ?...Et moi qui accusais Francesco de ne plus m'aimer!... Francesco m'aime toujours ! mais ceux qni l'entourent l'ont séquestré, armé contre moi, et veulent le forcer à m'ôter la vie... Mais nous le sauverons, n'est-ce pas !

— Il serait peut-être plus urgent de nous défendre contre ses fantaisies homicides, en admettant qu'elles existent ! — répliqua ironiquement Lorenzo. Mais Juliano ne l'écoutait pas.

— Est-ce possible ! — balbutiait le jeune Médicis.

— Les misérables!... J'ai toujours été trop bon, trop doux!... Maintenant, l'heure est venue d'être cruel, implacable!.. Je sens que je deviens méchant!... Je veux être méchant.

Il s'arrêta brusquement devant son frère, croisa les bras, et, marchant sur lui, lui brûlant le visage de ses regards ardents et comme enflammés : — Je te demande la vie de Francesco seul, — dit-il. — Il m'appartient... Francesco est mon bien, ma chose... Jure-moi par la tombe de notre père Pietro de Médicis que, quand bien même Francesco serait surpris levant le poignard sur toi-même, — m'entends-tu... sur toi-même, jamais tu ne consentiras à sa mort... Jure-le... jure-le, Lorenzo! — Juliano porta la main à son épée.

— Mais vous êtes fou, malheureux! — s'écria Lorenzo en se reculant, prêt à appeler.

— Oui, je suis fou, et plût aux dieux que je fusse assez fou pour abolir en moi tous scrupules.. Je veux Francesco!... je ne puis pas vivre sans Francesco, et si tu ne me donnes pas Francesco... — Puis changeant brusquement de ton et d'attitude : — Que me demandes-tu en échange ? Désires-tu aujourd'hui les têtes de tous les autres Pazzi, des Salviati et de cet imbécile de Giacomo Bracciolini ?

— Que veux-tu dire?

— Je puis organiser une échauffourée... Des gens qui ne te sont rien, que tu ne connais même pas, peuvent être lancés par moi... Tous ces coquins sont réunis aujourd'hui à Montaigu, même ce Montesecco que tu laisses aller et venir dans je ne sais quel but compliqué et ténébreux. — Ils seront tous là, ceux qui veulent m'arracher Francesco. — Ici, il tira à demi son épée du fourreau. — A un

signe de moi, ils seront enveloppés, ils périront tous!... On accusera qui on voudra, moi si tu veux ; tu pourras me faire accuser. — Mais à toi, personne ne pourra reprocher leur mort, d'autant plus que Francesco aura échappé au massacre et que tu combleras Francesco de toutes les marques de ta sympathie et de ta magnificence. — Francesco seul ne sera plus à craindre... Et s'il le faut, si on m'accuse trop violemment de ce massacre, je partirai, je m'exilerai volontairement, je débarrasserai ton ambition de toute inquiétude j'emmènerai Francesco, et personne n'entendra plus jamais parler de nous... personne... jamais!

— Et au premier bruit de cette affreuse boucherie, les partisans des Pazzi, qui sont nombreux et exercent une certaine influence sur le bas peuple, soulèveront la populace contre nous, et qui osera prendre alors notre défense?... Que les Pazzi périssent, je crois la chose inévitable, et d'ailleurs nécessaire, mais périr avec eux serait une grande sottise?... Croix-tu que je laisse sans motif Montesecco conspirer ouvertement dans Florence avec l'archevêque Salviati et le Poggio ?... Mais Tomaso Soderini, Cesare Petrucci et moi-même nous ne perdons pas de vue un seul de leurs mouvements... A la première imprudence ils tomberont d'eux-mêmes en notre pouvoir et leur ruine entraînera celle des Pazzi... D'ailleurs, j'attends Rafaele Riario à Florence, et il faut tout différer jusqu'à ce qu'il soit devenu nôtre... Je t'ai déjà répété cent fois toutes ces choses, mais tu as la tête perdue.

— Oui, j'ai la tête perdue... mais penses-tu que la tienne soit bien en sûreté sur tes épaules?

— Depuis que j'ai lu cette lettre anonyme, je joue avec tous les atouts dans mon jeu. Ne suffit-

il pas de ne paraître nulle part avec toi, puisque les conjurés, s'il y en a, ne peuvent se défaire de l'un de nous deux sans frapper en même temps l'autre?... Cela est tellement simple que je n'y avais pas songé... As-tu compris désormais et renonces-tu à tes pensées d'inutile massacre...? Sans ajouter — conclut-il, en comprenant la nécessité de frapper l'imagination de Juliano qui l'écoutait sans paraître l'entendre — que tu perdrais Francesco avec les autres Pazzi, car quel moyen, au milieu d'une pareille boucherie, d'épargner les uns en frappant les autres?

Juliano poussa un cri. — Tu as raison! — fit-il. — Qui pourrait distinguer Francesco de toutes ces victimes. Il serait égorgé avec les autres, et c'est moi, moi seul qui serais l'auteur de sa mort... Oh! il faut que je le voie! il faut que je le reconquière! il faut que je le sauve!

XII

Le jeune Médicis sortit comme un fou. Quelques instants plus tard, accompagné seulement d'un écuyer et de deux domestiques, il galopait à toutes brides sur la route du château de Montaigu..

Cela ne peut durer ainsi, — se répétait-il en lui-même, tandis que, distançant de bien loin son escorte, enfonçant avec une sorte de rage voluptueuse ses éperons dans le ventre de son cheval, il tendait ses lèvres séchées et meurtries par la fièvre au vent furieux de la course. — Je deviendrai fou, ainsi que le prétendait Lorenzo, je mourrai sans avoir repris Francesco, et il en aimera d'autres, des femmes, des hommes!... Terre et cieux! Pourquoi toutes les puissances visibles et invisibles semblent-elles conjurées pour me séparer de Fran-

cesco?... Je l'aime trop sans doute! Je suis trop heureux de l'aimer, et ce bonheur exaspère la jalousie des hommes et des dieux... Hé bien, je les braverai, tous! Je soulèverai mes frères du Sabbath, je balayerai comme de la poussière et ce Jésus qui maudit mon amour, et Lorenzo qui hait mon Francesco, et cette Florence qui sera toujours un obstacle à nos voluptés... Je régnerai seul, seul avec Francesco... Et alors...

Son cheval, s'arrêtant dans la cour d'honneur du château de Montaigu, arracha brusquement le jeune Médicis à ses rêves. Sous l'obsession de l'idée fixe, il jeta la bride à un valet des Pazzi, se fit introduire dans la grande salle où Rafaele Riario se tenait auprès du vieux Jacopone. Mais ses yeux ne virent que l'absence de celui qu'il cherchait.

— Où est Francesco de Pazzi? — demanda-t-il.

— Mon neveu Francesco est malade, — répondit Jacopone.

Lorsque, le soir venu, Juliano rentra dans Florence, ses vêtements collés au corps par une pluie d'orage, il ne put jamais se rappeler ce qu'il avait dit au jeune cardinal Riario, ce que celui-ci lui avait répondu, et où il avait bien pu conduire, au sortir du château de Montaigu, son malheureux cheval, maintenant fourbu et couronné des deux jambes.

...Deux heures après le départ de Juliano, le Magnifico, accompagné d'une suite nombreuse, se présentait à son tour au château de Montaigu pour saluer le cardinal Riario. Plus heureux que son frère, il put voir Francesco, et fut étonné de reconnaître dans ses yeux le même égarement douloureux qui ravageait les traits délicats de Juliano.

— Les insensés! pensait-il, tout en savourant l'ex-

pression d'angoisse et d'épouvante des regards du jeune Pazzi. Je crois que Juliano deviendra fou. Si cependant il s'obstinait à garder sa raison pour en faire un pareil usage, je ne puis admettre que Florence, la fortune des Médicis, et la sérénité de mon esprit demeurent à la merci de ces deux forcenés... J'aviserais alors !

Le lendemain, il y eut un festin offert par le Magnifico à Rafaele Riario dans sa villa de Fiesole. Juliano n'y parut point.

ALBERT DELACOUR.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

La Demoiselle de Poitiers.— Les crimes passionnels et les autres. —L'excommunication de Tolstoï.

La Demoiselle de Poitiers. — Car de l'appeler « séquestrée », c'est une sottise populaire à laquelle je ne puis participer. Il s'agit d'une jeune fille de bonne famille qui fut, vers l'âge de vingt ans, atteinte d'une fièvre, sans doute cérébrale. Cette fièvre laissa des traces très profondes, si bien que la malheureuse, devenue idiote, se révéla nymphomane. Son idée fixe était d'ouvrir sa fenêtre, et, relevant sa chemise, d'offrir aux passants la vue de ses charmes secrets. On n'a parlé de cela dans les journaux qu'en les termes les plus imprécis, comme s'il s'agissait vraiment d'une maladie à faire dresser les cheveux sur la tête. Rien de mieux connu, au contraire. Le remède est de fermer les fenêtres et de maintenir la patiente dans une certaine solitude. Malheureusement cet état comporte des excitations dont la satisfaction, trop facile, est périlleuse pour la santé. L'idiotie s'accentua et la maigreur. Finalement on eut une pauvre prostrée, avide de ne pas remuer, de ne pas voir le jour, une bête n'ayant gardé qu'un seul besoin actif : manger. La mère de ce triste résidu d'humanité aimait beaucoup sa fille, si bien qu'elle l'avantagea en un testament rédigé il y a une quinzaine d'années. Elle la soignait et la surveillait. Il arriva que, devenue malade elle-même et aussi très vieille (et aussi fort maniaque), elle se confia trop à des servantes étourdies et avides. La bête humaine qu'elles avaient à tenir propre ne tenait pas à la propreté; elles en furent aises. Mais l'extrême ordure où on la trouva ne semble pas remonter à plus de deux ou trois mois : cette

crise de saleté coïncide avec la maladie de la mère forcée de garder la chambre.

Et voilà l'anecdote. On n'y voit pas clairement la main des Jésuites. Il s'agit de l'incurie de domestiques qui se dispensèrent de soigner une vieille fille revêche qu'il aurait fallu soigner de force. C'est toujours l'histoire de la bête du Gévaudan. Elle avait six pieds de haut, double rangée de dents, une haleine enflammée, des yeux dont les regards aigus perçaient les murs, la force d'un escadron de chevaux, la vitesse du vent, la ruse d'un démon, — et, en vérité, c'était un pauvre loup qui fuyait les chasseurs et happait un mouton, quand il avait très faim. La raison et la sagesse populaires font des progrès admirables. Nous sommes loin de la crédulité de jadis. Les passions religieuses sont abolies et les passions politiques douces et bienfaisantes. C'est évident. Il est agréable de penser que le peuple, dont le nombre nous mène, a acquis tant de force morale et tant d'esprit critique. Et chez les journalistes qui guidèrent la foule en ce pèlerinage, que de bonne foi, que de sagacité! Et quel homme avisé que cet ecclésiastique qui, ayant donné son avis sur la question, s'abonna à l'*Argus* pour ne rien perdre d'une gloire momentanée. Excellent curé, excellent cabotin! On l'a vu maniant avec fièvre les petites coupures des agences: « Il m'en vient jusque d'Amérique, Monsieur! » Il est probable que celles qu'il reçoit maintenant lui paraissent moins flatteuses. Enfin, il y eut toujours un crime, celui de l'emprisonnement brutal d'une vieille femme cardiaque; elle en devait mourir, — cependant que l'idiote, à qui l'on n'a pu faire comprendre cet événement, s'empiffre sous l'œil souriant des bonnes sœurs émerveillées.

Le Parlement, toujours prêt à faire le bonheur de la France par quelque loi d'actualité, n'a point manqué cette occasion. Un député s'est montré qui se fait fort « de prévenir le renouvellement de pareils scandales ». Il s'agit de permettre aux autorités de fouiller à leur gré les maisons de la cave au grenier; on pourrait profiter de la visite pour inspecter aussi les tiroirs (où des enne-

mis de l'Etat cachent de l'argent), les secrétaires (pleins de papiers suspects) et les bibliothèques (où il y a si peu de bons livres). On a certainement remarqué que chaque fois qu'il se produit un accident il se lève un sage qui propose de faire une loi contre cet accident même. Il semble qu'on va le diminuer, peut-être le nier, en le ligotant dans un article de Code. Ainsi jadis on pendait en effigie des coquins heureux d'être ainsi pendus. C'était d'un bel idéalisme et d'une noble naïveté.

On a tout de même bien fait d'obéir même à une dénonciation anonyme et de soulager de la misère physique et de la malpropreté la pauvre idiote abandonnée de ses domestiques. On aurait pu également, car l'Etat a des devoirs de haute paternité, punir d'un peu de honte des parents insoucieux et incapables. Mais tout cela pouvait se faire sans ameuter lâchement une populace toujours prête à japper et à mordre. Il y eut à Lyon, dans le même temps, une affaire analogue. Elle n'a soulevé que peu de bruit et pourtant la séquestrée était une belle fille bien portante, sans doute hystérique. Les familles s'arrogent trop souvent des droits qu'il est impossible de leur reconnaître. Surtout dans le peuple, la correction des enfants est parfois pratiquée avec une véritable sauvagerie. Et pourtant la loi qui intervient en d'autres cas si mal à propos reste immobile dans celui-là. Elle regarde sans émotion la souffrance naïve de pauvres êtres privés de tout plaisir et de toute liberté. Si par hasard elle bouge, c'est pour servir de louches rancunes, pour jeter, à la demande d'un père stupide, un garçon à la maison de correction, à la prière d'une mère barbare, une fille au bagne des Dames de Saint-Michel. Pour un être vraiment vicieux et malfaisant, que d'enfants furent ainsi sacrifiés dont le seul crime était un caractère trop énergique, une activité trop audacieuse! La puissance paternelle, pour ce qui est du châtiment, devrait être réduite à rien. Hors de la semonce, de la gifle et du pain sec accidentel, rien ne devrait être permis. Et quant au droit de jeter ses enfants en prison, il est vraiment trop romain.

Il serait dangereux cependant de donner aux enfants une liberté excessive, et dangereux d'introduire sans nécessité absolue la loi dans les relations familiales. Les parents sont rarement capables d'élever bien leurs enfants; mais l'État en serait encore moins capable. De tous les articles du catéchisme collectiviste, l'un des plus odieux est celui qui propose l'élevage des enfants par la société. Je dis l'élevage, car c'est vraiment traiter les hommes et les femmes futures ainsi que des veaux et des cochons de lait. Il faut laisser faire en surveillant. Les magistrats sont des témoins perpétuels dans la série infinie des duels sociaux; ils ne doivent intervenir qu'en cas de déloyauté ou de méfait. Il y a des lois, et que l'on croit bonnes, qui ne font que changer le mal de place. C'est du temps et de la force perdus. Trop souvent le progrès social est comparable à ce travail que l'on imposait aux forçats dans les anciens bagnes : transporter et reformer à cent pas plus loin une pyramide de boulets de canons. Il faut bien prendre garde à cela. C'est bête.

Les crimes passionnels et les autres. — Il m'avait bien semblé que le discours de M. Sauvageol était celui d'un chrétien renforcé. Les journaux nous ont appris que ce magistrat est un huguenot méridional. Ils sont terribles, et les vrais catholiques du midi ne sont pas non plus des gens très amènes, tandis que les libres-penseurs y sont farouches. Le sceptique méditerranéen est délicieux; le croyant, qui n'est délicieux nulle part, devient âpre comme le mistral, quand il est né sous l'influence de ce maître vent. Donc Monsieur le conseiller Sauvageol engagea le jury assis à sa gauche d'être impitoyable pour les forfaits particuliers appelés vulgairement « crimes passionnels ». Ces crimes, explique M. le Président des Assises, ne sont pas de ceux qui menacent tout le monde ; le meurtrier passionnel a tué ou a voulu tuer non pas n'importe qui pour voler n'importe quoi, mais une personne déterminée, unique, celle-là et pas une autre. Cela ne vous semble-t-il pas

spécialement odieux? Donc pas de pitié. Si vous voulez exercer cette belle vertu chrétienne, choisissez de vrais et bons assassins, de ces gens qui ne vous ont pas tué parce qu'ils ne vous ont pas rencontré, mais qui, si vous les ratez, ne vous manqueront pas, le jour où vous leur tomberiez sous la main. Soyez dur pour celui qui, en un moment d'égarement, a tué la femme qu'il adorait pour l'arracher aux embrassements d'un rival. Soyez doux pour celui qui a éventré une vieille femme et sa paillasse, car il y avait trois francs dans la paillasse. Voilà un homme sérieux qui ne se laisse point duper aux chimères passionnelles. C'est l'amour aussi qui guide sa main, — mais l'amour de la galette.

Si M. Sauvageol n'a point parlé ainsi, ou à peu près, il a proféré des lieux communs. A quoi bon?

L'excommunication de Tolstoï. — Rien ne se transforme et rien ne meurt. On a trouvé excessive cette affirmation quand je la proférai pour la première fois, je ne sais plus où. Cependant tout la confirme. C'est ainsi qu'en ces derniers mois nous assistâmes à plusieurs excommunications. Il y eut celle de M. Millerand; mais comme elle fut, je crois, levée par un concile, laissons. Il y eut celle de M. Tolstoï. Malgré les prières de l'apôtre et de la comtesse, sa femme, le Saint-Synode l'a maintenue et elle semble définitive, à moins que l'hérésiarque ne s'incline devant l'autorité ecclésiastique. En quel siècle sommes-nous donc? Est-ce le temps d'Arius? Est-ce le temps de Luther? On croyait qu'il n'y avait plus d'hérésiarques que dans les drames de M. Henri Mazel et en voici un qui se dresse très beau dans sa hautaine barbarie, là-bas, au fond des steppes! Les hérésies m'ont toujours semblé très curieuses pour l'étude de la psychologie humaine. Cela répond au besoin qu'ont les hommes de limiter la dose d'absurde qu'ils consentent à croire. C'est toujours la querelle des Grecs et des Latins. Le Patriarche Cerularios reprochait très sérieusement aux Latins: 1° de se servir du pain azyme; 2° de manger du fromage; 3° de

jeûner le samedi ; 4° de ne pas chanter l'*alleluia* pendant le carême. C'est pourquoi il y a aujourd'hui une église romaine et une église grecque. J'ignore si M. Tolstoï fondera une nouvelle église, mais je sais que ses griefs contre l'orthodoxie russe sont tout aussi importants que ceux de Cerularios. Pourquoi Tolstoï, qui est un grand romancier, un grand poète, descend-il à ces misères? Serait-il flatté d'être devenu un but de promenade pour les touristes anglo-saxons? Hélas ! le grand poète est une intelligence corrompue par le christianisme, et qui n'a pas assez de force pour rejeter ce poison qui l'engourdit. En somme, c'est le Saint-Synode qui a raison. On a le droit de ne croire à rien et le droit de croire à tout; il n'est pas permis de choisir. Comment, accepter l'évangile dont le texte même n'est pas sûr, proclamer le Christ dont la vie n'est contée qu'en un document incontrôlable, et rejeter toute la partie de la religion qui est historique, vérifiable, et tout cela au nom de la vérité! le Saint Synode et Tolstoï, il semble que cela évoque on ne sait quel concile de Chalcédoine! Que cela est vieux, que cela est loin !

Mais non; il n'y a point de passé qui ne soit aussi le présent. Nous vivons dans notre siècle et aussi dans tous les siècles révolus. On nous a conté que jadis, avant l'histoire, les hommes, fuyant les bêtes et inhabiles à se construire des maisons, vivaient en des cavernes. Cela doit être vrai, puisque c'est toujours vrai. Il y a des régions entières de la France, aujourd'hui, en 1901, où la population habite des trous naturels ou creusés dans un rocher de craie. On a évalué cette population à près de deux millions. L'homme des cavernes est notre contemporain, parce qu'un usage, dès qu'il est créé, ne périt jamais. La civilisation est un amas d'usages. Les derniers cachent les autres; mais ils vivent, en dessous, et toujours prêts à reprendre leur domination passée.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Ivan Strannik : *L'appel de l'eau*, « Mercure de France, » 3.5o. — Jean Violis : *La Récompense*, Borel, 2 fr. — Han-Ryner : *L'Homme-Fourmi*, Maison d'Art, 3.5o. — Louis Lumet : *Le Chaos*, Stock, 3.5o. — François de Nyon : *La Morte irritée*, « Revue blanche », 3.5o. — Pierre de Lavernière : *Le divin mensonge*, Simonis Empis, 3.5o. — Michel Corday : *Vénus*, Charpentier, 3 5o. — Achille Essebac : *Dédé*, Ambert, 3.5o. — Gabrielle Réval : *Un lycée de jeunes filles*, Ollendorff, 3.5o. — Marcel Mielvaque : *Le Piège*, Juven, 3.5o. — Camille Pert : *En Anarchie*, Simonis Empis, 3 5o. — Jacques Morian : *Eva*, Calmann Lévy, 3.5o. — André Couvreur : *La Source fatale*, Plon, 3.5o. — Maurice Paléologue : *Le Cilice*, Plon, 3.5o — Pierre le Rohu : *L'autre Rive*, Perrin, 3.5o. — Louis Dimier : *La Souricière*, Perrin, 3.5o. — Henry Gréville : *Le cœur de Louise*, Plon, 3.5o. — Emile Pierret : *Un ménage moderne*, Lemerre, 3.5o. — Camille Lemonnier : *Le Vent dans les moulins*, Ollendorff, 3.5o. — Gabriel Mourey : *Jeux passionnés*, Ollendorff, 3 5o. — Myrrhis : *Femme*, Société d'éditions, 3.5o. — Gaston Derys : *L'Amant des vierges*, Ollendorff, 3.5o. — Pierre Corneille : *Le démon de la chair*, Chamuel, 3.5o. — Edouard Leblanc : *Contes insidieux*, Stock, 3.5o. — Jules Claretie : *Le sang français*, Charpentier, 3.5o. — Comte de Larmandie : *L'envers du grand monde*. — Paul Gauguin et Charles Morice : *Noa-Noa*, « La Plume ». — L. Jacobowski : *Werther le juif*, « Humanité nouvelle », 3.5o. — Victor Rydberg : *Le dernier des Athéniens*, Per Lamm, 3.5o. — H. Sienkiewicz : *Allons à lui! Pages d'Amérique*, *Marysia*, Lethielleux, Per Lamm, Perrin.

L'Appel de l'eau, par Ivan Strannik. Voici un ouvrage de vraie psychologie, et, en même temps, un roman attachant écrit par une femme qui ose développer un caractère de femme. Je ne connais pas Mme ou Mlle Ivan Strannik ; je me trouve donc bien à mon aise pour dire de son œuvre ce que je pense, sans savoir ce qu'elle veut qu'on en dise. *L'Appel de l'eau*, c'est, il me semble, symboliquement, le cri vague poussé dans toute âme de femme par le désir du trouble, du changement, de l'aller mystérieux vers un bonheur inconnu. Les unes ont besoin d'être troublées pour y voir plus clair, les autres cherchent le tourbillon, la tempête pour en être si secouées qu'elles en passeront brusquement de l'indifférence à l'amour ou de la vie à la mort. Mais toutes ont en elles le germe de la perfidie, c'est-à-dire qu'elles sont mobiles comme l'onde que caresse le soleil ou le vent. Dans la bouche des médecins, les défauts moraux prennent le nom de maladie ; dans la bouche des psychologues sincères, les fautes sont généralement la conséquence directe d'aspirations vers le mieux, et le plus fin des psychologues est celui qui est le plus réservé au sujet des qualificatifs qu'il

emploie pour distinguer les divers désordres de l'âme féminine. Perfidie serait ici le synonyme de la faculté qu'aurait une femme malheureuse à réagir contre son tempérament de passive. Dolly a entendu l'*appel de l'eau*, un jour d'orage, et elle est troublée. Son mari est un homme ordinaire ne recherchant que la compagnie d'une créature ordinaire. Dolly n'est pas cette femme-là, elle est dépaysée entre son mari et sa cousine Katia, la saine et robuste Katia. Sans le petit enfant qui tire Dolly par sa jupe, Dolly serait loin, dans un autre monde plus doux aux belles nerveuses. Mais le petit Colia est une raison d'exister simplement. Dolly fait tout son possible pour vivre raisonnablement. A un certain point de vue, les gens raisonnables sont toujours des monstres. Katia est coupable raisonnablement, elle doit aimer le mari de Dolly. Celui-ci sera coupable dès que sa raison aura fini d'accorder ses mauvais instincts avec ses intérêts sociaux. Ensemble, Katia et lui capteront l'eau vive de la jolie rivière sinueuse pour faire tourner leur joli petit moulin d'amour productif. Ce couple-là est d'autant plus effrayant qu'il paraît fait exprès pour perpétuer l'humanité selon les saines doctrines à la mode. Ils sont forts, bien portants, font de l'exercice après leurs repas, et savent, à propos, discuter sur ce qu'il convient de laisser au bon peuple, leur part de sensualité une fois acquise, légitimement ou illégitimement. Bref, ils vivent un peu comme les animaux, en se laissant mener par leurs bas instincts, ils n'ont pas l'aspiration du mieux ni du renoncement, et s'ils s'occupent de leurs foins avec une égale ardeur, c'est que tôt ou tard ils en mangeront au même râtelier. Dolly s'énerve, quoique point méchante, incapable de récrimination, jalouse. Elle rêve un instant de les quitter sans laisser de trace pour leur abandonner sa petite portion de joie. Mais il y a Colia, le petit Colia, rêveur aussi devant l'eau, qui la tire par sa jupe. Et Dolly s'efforce de réagir contre sa torpeur, sa lâcheté nerveuse; elle s'en va un matin à la recherche d'un bonheur digne d'elle, puisqu'elle ose aspirer au mieux, au changement. Elle ne rencontre qu'un autre homme. Ce n'est pas assez. Vulgarité pour vulgarité, elle ne veut pas céder la liberté de ses sens. Elle refuse le plaisir ordinaire, puisqu'elle a le raffinement du choix, le droit de peser son crime, ce qui est, souvent, la sauvegarde, le prétexte de la vertu. Elle ne veut pas se tromper en trompant les autres et elle revient chez elle, encore très pure, mais condamnée, elle revient pour mourir au *second appel de l'eau*, aller enfin rejoindre son

rêve dans la mort. Ce roman n'est pas un récit dramatique le moins du monde. Une exquise *aristocratie* empêche Dolly de se plaindre, d'aimer ou de se révolter furieusement. Elle est fatiguée d'avance. Les essais sentimentaux entre sa mère et elle sont d'une rare pénétration humaine. Malgré le ton de décence, de grâce mondaine, que l'auteur met à nous découvrir l'abîme qui existe presque toujours entre une mère et une fille, on s'aperçoit que les phrases les plus naïves enveniment tout comme des compresses trop émollientes.

Dolly est une consciente égoïste qui, étant heureuse, s'efforcerait, pour sa paix personnelle, de ne faire souffrir les voisins que le moins possible, mais, ne trouvant pas de bonheur à sa taille, elle n'a pas l'idée de la vengeance et en se libérant elle tâche de libérer ceux qui n'ont plus besoin d'elle. Dans ce livre, tout en nuances et en détail, des actes très hardis s'accomplissent sans l'accompagnement bruyant, maladroit, des revendications d'usage. Je pense que la cause de la femme s'y trouve, cependant, plaidée avec une merveilleuse habileté. L'histoire est-elle morale? Ne croyant à aucune espèce de morale, je ne veux rien affirmer; je le crois dangereux pour les femmes, car il est agréable de se supposer une Dolly. Or, les Dolly ne sont pas communes, heureusement pour les hommes qui leur préfèrent les robustes Katia. De toutes manières cette œuvre est une œuvre de femme, pensée par une femme qui a essayé très sincèrement d'écrire autre chose que l'éternelle chanson qu'on reproche à ses semblables, les femmes de lettres.

La Récompense, par Jean Viollis. Je ne saurais parler d'un travail plus grand dissimulé sous un plus petit format, d'un drame plus conforme à la vie de tous les jours sous l'apparence légère d'une courte nouvelle de poète. (Quelle joie lorsqu'on rencontre, après la monotone caravane des volumes qu'on veut bien m'expédier par ballots, de telles oasis où toute littérature prétentieuse s'oublie pour que vous soit donnée la sensation du brin d'herbe dans la main, de la fraîcheur de la source sur les lèvres... Je ne connais vraiment pas d'autre *récompense* pour l'ouvrier-lecteur!) Beaucoup de jeunes écrivains prétendent que les œuvres de Jean Viollis n'ont pas la longueur absolument réglementaire d'un roman. Autant répéter une banalité : *que la vie est courte!* Cette fois, le poète, car Jean Viollis est le poète par excellence, a choisi les plus insignifiantes choses pour les magnifier par la netteté de sa vision, comme il aurait posé du cristal pur sur de très petits

insectes afin de les rendre éternels. C'est à la fois de la réalité et de l'idéal. C'est le travail absolument conscient du chimiste prenant une partie infinitésimale de la masse du métal pour nous en révéler tout l'alliage. Un pauvre garçon vient de loin, d'un fond de province pour gagner sa vie durant les travaux de l'Exposition. Il demeure dans un petit coin et il fait d'humbles connaissances. Il aime, on l'aime un peu et puis on le pousse dehors, à sa destinée de pauvre garçon venu de loin... pour y retourner. Ce n'est ni de sa faute ni de celle de son amie. *La récompense* est, généralement, d'être mis à la porte avec politesse. Il comprend bien cela et il s'en va sans injurier personne. Sur cette donnée, sombre comme l'existence même de ce malheureux ouvrier, l'auteur a trouvé le moyen d'écrire une page éblouissante de clarté, de lumière littéraire et humaine. Jean Viollis se sert des mots qui appartiennent à tout le monde. Il joue très discrètement de l'image et il condense sa pensée en petites phrases d'apparence très quelconque. Je crois que pour le lire il faut savoir, sincèrement, tout l'effort que coûte à obtenir un mot juste placé à propos. Des écrivains de vision nette, il y en a peu... En lisant du Jean Viollis j'ai la sensation qu'il n'y en a peut-être qu'un et je ne m'étonne point qu'il écrive de très petits romans! Ils prendront, un jour, une très grande place.

L'Homme-fourmi, par Han-Ryner. Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de beaucoup d'indulgence vis-à-vis de mes ennemis. Han-Ryner m'a jadis massacrée, je ne sais plus trop dans quel journal (me prenant, sans doute, pour une *fourmi-amazône*), et si je ne lui garde pas rancune des quelques vérités jetées à ma face, je n'aime guère sa façon de critiquer, encore moins ses premiers romans; mais ce livre-ci est tout à fait délicieux, il faut que je le dise bien haut; j'ai la terreur qu'on le prenne parmi... les *fourmis-amazônes*, pour un puéril conte de fée, car il commence puérilement. C'est bel et bien un roman social, une étude de mœurs à la fois malicieuse et vraie, d'un esprit philosophique extrêmement captivant, et quel exquis roman d'amour! Rien ne peut vous rendre, Mesdames, sinon de l'aller lire vous-mêmes, le sentiment cruellement passionné qui anime le dialogue entre la fourmi neutre et *Marie*, la femelle pondeuse. Il restera longtemps, à la gloire de l'auteur, d'avoir appelé la frénésie voluptueuse « *la folie des ailes* ». Et tout ce chapitre de réel, de profond amour se déroulant chez les petits êtres obscurs, absolument comme chez les humains, palpite

d'une intense émotion. Qui aurait pu supposer qu'une intrigue aussi vibrante serait hérissée de mots latins et se passerait chez les fourmis !

Le Chaos, par Louis Lumet. Ça, c'est un gros volume. Il y avait déjà *la Fièvre*, qui était aussi un gros livre. Dans celui-ci nous retrouvons le jeune homme *dans la société* aux prises avec les bas-fonds de Paris. Le style est ferme, la phrase précise et bien faite, mais il y a peut-être trop de bonnes choses. Les pages sur *la petite Lie* sont tellement bien qu'on perd un peu de vue le héros de ce roman réaliste fait de plusieurs romans réalistes. C'est en effet une image du chaos. Les socialistes, les anarchistes, les classes dirigeantes et celles qu'on devrait diriger se bousculent dans une apparente promiscuité. Chose extraordinaire, le héros, après avoir promené sa fiévreuse impatience de travailler à l'amélioration des races pauvres un peu dans tous les milieux, finit par sombrer dans les bras d'une femme. Cet aboutissement-là n'est pas neuf, mais il soulage le lecteur. J'aime assez voir un Monsieur remuer des mondes pour y trouver la jupe de ses rêves. Seulement l'auteur n'est pas content, car il semble s'éponger le front dans un appendice où il tâche d'expliquer le four de son néophyte. (Les arguments après coup sont tellement inutiles !) Votre personnage aime toute l'humanité en une seule femme et vous voulez l'en punir dans un prochain roman qui s'appellera : *l'Ergastule?* Pas la peine, allez ! qu'on aime la Société ou une drôlesse et qu'on veuille régénérer l'une ou l'autre, c'est la même duperie. Littérairement, il faudrait faire un tiré à part de l'épisode de *la petite Lie* sans chercher à conclure.

La Morte irritée, par François de Nion. Roman très curieux. Pont jeté sur les deux mondes, le visible et l'invisible. De très jolies sensations d'envoûtements et des remarques fines sur la manière dont des hommes comprennent la morale. Il y a un père qui est vraiment bien dans son inconscience vertueuse. On explique les choses à mots couverts et on découvre d'affreuses turpitudes d'âme. Le portrait de la petite hystérique montrant volontiers ses jambes à son oncle et voyant, dans le même état nerveux, la sainte Vierge est peint d'une façon très cruelle et fort juste. Le style de l'auteur est plein d'images heureuses, donnant les frissons qu'il désire nous donner : « A travers les pins, un croissant de lune se dégage, vogue ; on dirait une barque blanche dont les rameurs sont morts. »

Le divin mensonge, par Pierre de Lavernière. Voilà un livre qui était attendu. Le Monsieur dont la fêlure laisse fuir la vérité. Il se brouille avec sa femme, ses maîtresses, ses inférieurs et ses supérieurs, finit par être mis en prison et on le déclare fou. Oui, le mensonge est divin et sans lui les inconscients seraient réduits aux pires misères. Cependant si on vivait entre gens très intelligents, on pourrait peut-être risquer la vérité à jet continu, ce qui reviendrait au même résultat ; la tranquillité pour tout le monde. Je crois que le mensonge est, en somme, une invention des premières classes dirigeantes ; les dieux par exemple. Vivre entre dieux, ce serait donc cesser de mentir. Quel paradis ! Le roman de Pierre Lavernière est amusant, spirituel, écrit avec une certaine brutalité de langage qui plaît.

Vénus, par Michel Corday. Celui-là porte comme épigraphe : *la vérité est toujours bonne à dire*. Hum ! Cette vérité-là est d'un ordre particulier. Les médecins ont beau déclarer qu'il y a des remèdes au sujet des maladies de Vénus. Il paraît que c'est encore un effroyable mensonge. Point de remède. Là-dessus l'auteur nous défile des cas de clinique à faire dresser les cheveux sur la tête de tous les libertins. (Mon Dieu, comme les romanciers deviennent pharmaceutiques !) Ce n'est pas très réjouissant à lire, mais c'est écrit fort convenablement... au point de vue du français. Je relève, au cours de ses pages ténébreuses, une bien drôle anecdote : une dame de quarante-cinq ans qui attend d'en avoir cinquante pour pouvoir se livrer sans danger physique au Monsieur qu'elle adore. Je vous demande si le Monsieur en question était pressé ? Attendre que les roses soient complètement effeuillées pour les cueillir, c'est au moins original. Quel vice ! Où allons-nous !

Dédé, par Achille Essebac. Après avoir contemplé les turpitudes de *Vénus*, tomber sur la grâce de ce jeune prince vénitien, c'est une des charmantes surprises du métier. (Le métier de lecteur ou de *voyeur*... ça se touche !) *Dédé* est un de ces éphèbes dont « la beauté offre un espoir de durée qui, seul, justifie sa suprématie... » Nous laissons ici Vénus et son douloureux cortège pour nous régaler d'un luxueux impossible. L'auteur crache d'abord les baisers d'Aphrodite. (Il y en a bien qui crachent leurs poumons . et leur propre cœur !) puis il exalte les vertus, les rares qualités d'André Dalio, son petit ami de collège. Uraniste jusqu'aux ongles, il admire, mais dissimule son envie de chatouiller. Ça viendra plus tard,

quand, Dédé mort, il aura l'audace de ceux que trop de beauté n'arrête plus. Les impressions à fleur de peau se succèdent sans laisser de trace. Dédé est tellement joli qu'il en est bête. Il y a la scène du bain, la scène du piano, celle du travestissement, toute la lyre. A la correction d'un style un peu maniéré se joint l'élégance de la pose. C'est tout à fait ça dans le décor traditionnel. Je crois que les hommes sont bien supérieurs aux femmes pour la correction hypocrite de leurs mauvaises mœurs. Mais il n'y a pas de mauvaises mœurs, il n'y a que la meilleure manière d'aimer et ces divins enfantillages conduiront l'ami de Dédé aux indulgentes courtisanes... selon la norme! A signaler, sur la couverture, deux ravissants portraits d'éphèbes qui suffiraient à justifier le tirage, et tout le reste de l'édition.

Un lycée de jeunes filles, par Gabrielle Réval. L'auteur des *Sévriennes,* — remarquons, en passant, que lorsqu'on n'a encore fait qu'un livre il faut bien être l'auteur de celui-là — nous offre aujourd'hui le spectacle d'un lycée de province assez mal tenu. Un jeune professeur femelle subit la lutte pour la vie et les tentations coutumières de l'amour libre. Le roman ressemble aux *Sévriennes,* et le roman suivant : *Lycéennes,* sera du même tonneau. J'ai horreur des spécialistes, quand ils sont des hommes. Le spécialiste femme me gèle complètement. Généralement un excellent professeur, pourri par toutes les sciences, ne produit qu'un romancier médiocre. S'il veut sortir de la pédanterie il ne fait plus rien avec grâce. Maintenant, les œuvres de l'auteur des *Sévriennes* sont bonnes en ce sens qu'elles flanquent par terre tout le système féministe en nous en faisant palper les dessous. Que Dieu nous préserve de mettre nos filles au Lycée Georges-Sand!

Le Piège, par Marcel Mielvaque. Le piège, c'est le mariage dans lequel deux fiancés, sans autre amour que celui que peut engendrer un commun dépit, tombent malgré tous les avertissements de la bonne dame nature. Ce roman est très intéressant, plein d'observations fines, pas trop sentencieux malgré son allure philosophique. M. Robinet est un type curieux d'intolérant.

En Anarchie, par Camille Pert. Un bon point à l'auteur qui a compris qu'en mettant des épigraphes en tête de tous ses chapitres, il évitait à certains critiques dépourvus de sens moral la peine de le lire. Un jeune anarchiste fait la connaissance d'une femme vraiment libre. Elle le prend, puis le laisse. Entre temps on parcourt des milieux intéressants où se culti-

vent tous les mauvais grains, où l'on pétrit le pain amer des révoltés. Le jeune homme espère endoctriner la femme séductrice et lui communiquer ses nobles fièvres, mais il s'aperçoit que la Richesse ne comprend pas, ne peut parler la même langue que lui : un abîme les sépare. Il est un luxe spécial de cette femme. Elle ne tient pas du tout à le voir changer de milieu, ni lui ni ses frères. Il essaye de combler l'abîme en y lançant une bombe. On le flanque en prison et on le guillotine. Maintenant il y a l'épisode du cabinet du juge d'instruction qui me semble louche. La dame riche s'offre encore son anarchiste sur le canapé de Thémis. Voilà un juge d'instruction un peu bien *smart*, il me semble. Enfin, cette scène de sadisme ne gâte rien.

Eva, par Jacques Morian. Une charmante jeune fille moderne, sans les habituelles dissertations sur les jeunes filles trop modernes, rompt de gaîté de cœur avec une fiancée riche dont l'amour un brin bête lui fait une peur bleue. En réalité elle aime ailleurs, un bel avocat marié qui le lui rend bien, mais n'ose l'induire en mauvaise tentation. Tout s'arrange après un long malentendu. La femme de l'avocat meurt et Eva prend sa place, récompense d'un dévouement mystérieux assez rare chez les jeunes Ève révélatrices de tous les impurs secrets. Ce roman est gracieux sans effort de grâce, joliment écrit, assez pour que l'on ne pense pas qu'il soit un début de femme dans les lettres.

La Source fatale, par André Couvreur. Le pseudonyme d'Émile Zola quand il veut se faire juger avec impartialité ! C'est bien mieux que du Zola, c'est plus moral, plus documenté, mieux écrit, aussi long, par exemple. La source en question est l'alcoolisme Et puis il y a les vapeurs d'*éthyle* et les ravages de l'*empyreume*. Un bon garçon s'enivre, sans boire, de toutes ces histoires-là et s'achève en respirant d'un peu près une belle hystérique, ce qui arriverait à prouver que tous les grands alcooliques n'ont jamais commencé par boire de l'alcool. Cela finit d'une manière affreuse : ruines, incendie, assassinats, viols et suicides. Un bien bon roman.

Le Cilice, par Maurice Paléologue. Le cilice, c'est l'adultère non satisfait. La pauvre femme finit par succomber mais si peu que ça ne la console pas de sa faute... ni de sa vertu. Roman élégant, sentimental et que je me permets de recommander aux femmes du monde hésitantes, en supposant qu'il en reste !

L'autre Rive, par Pierre le Rohu. Fabriquer de toutes

pièces le type du parfait jésuite et cela, en toute innocence, est un de ces tours de force qui ne devrait point passer inaperçu. L'auteur est convaincu que son héros est un honnête homme, celui qui pèche et se relève humblement en détournant les yeux de son péché. Malheureusement le lecteur verra dans ce triste Monsieur qui, aussi sensuel qu'un autre, jette une femme par terre puis se retire avec de grands gestes de contrition, l'odieux personnage déjà flétri par Molière, et on ne lui tiendra pas compte de sa très réelle bonne foi. Ça m'afflige. La scène entre Mme de Rianceu et Paul est fort belle. Cette femme qui vient relancer un amant et qui trouve un prédicateur mettrait certainement tous les rieurs de son côté en prenant l'antique cravache de Lola Montès. Quand on pense qu'avec un peu plus de tempérament Paul coulait à fond et laissait son confesseur se signer sur l'*autre rive!*

La Souricière, par Louis Dimier. Histoire de la lutte amoureuse des passions contre la conscience des jeunes catholiques. Professeurs, prêtres et pères font ce qu'ils peuvent pour enrayer le mal, mais le mal triomphe, sinon le mâle. Il y a des ridicules soigneusement étiquetés.

Le cœur de Louise, par Henry Grévile. Roman touchant dans la meilleure manière de l'auteur, mais il semble que l'auteur se laisse trop aller à faire *triste*.

Un Ménage moderne, par Emile Pierret. Capable de tout, ce couple de féroces parisiens vit d'abord pour s'amuser, puis découvre le saint amour dans le travail forcé que leur impose une relative misère. A part qu'un couple de parisiens pur sang est incapable de savoir aimer autre chose que la vie des boulevards, cette histoire est instructive. On y trouve des naïvetés de cet ordre : des gens dans une relative misère qui commencent par louer un appartement de douze cents francs, du côté du bois de Boulogne, pour conserver quelques habitudes de sport. Ça c'est bien parisien.

Le Vent dans les moulins, par Camille Lemonnier. De bonnes études sur la vie flamande traversée par des éclairs du prochain orage socialiste. Des paysages savoureux et des bonnes passions de gens sains. L'auteur nous fait deviner que si le flamand est lent à s'émouvoir, il sera plus terrible et plus tenace à l'heure de son réveil. Il attend le moment de se tailler, dans toutes les libertés, sa part de lion.

Jeux passionnés, par Gabriel Mourey. Deux enfants apprenant la vie amoureuse dans les jeux innocents du jardin où toutes les roses, tous les oiseaux sont des complices. Ils ne

vont pas trop loin, assez pourtant, car l'homme naissant finit par en pleurer toutes ses larmes de rage. Plus tard, il la retrouve, mais il sera trop tard...

Femme! par Myrrhis. Histoire d'une jeune personne qui ne sait pas au juste ce qu'elle veut et qui arrive à en mourir.

L'Amant des vierges, par Gaston Derys. Un Don Juan un peu nerveux n'aimant que la chair tendre, mais n'en acceptant pas les résultats sous forme de nourrisson. Une de ses victimes se jette à la mer pour effacer sa faute. Sous ce titre on n'aurait pas cru trouver l'*Œuvre des mères*.

Le démon de la chair, par P. Corneille. Encore un titre un peu gros pour ce qu'il recouvre. Un brave garçon se marie avec une femme laide et il en aime une autre, qui survient, plus jolie. La femme laide se dévoue et meurt, ce qui lui assure un tardif triomphe sur la chair, car, de remords, l'époux se fait tuer. Roman absolument moral à part sa couverture.

Contes insidieux, par Edouard Leblanc Avant d'ouvrir ce recueil de nouvelles très intéressantes, du reste, prière de repasser un peu son traité d'algèbre. A étudier aussi un manuel de déductions logiques et piocher les maladies d'yeux au chapitre : *daltonisme*

Le sang français, par Jules Claretie. Récits de guerre. Le patriotisme coule à plein bord. Il viendra un jour où ces récits, quasi-préhistoriques, nous reposeront par leur simplicité des complications extraordinaires que nous causera le prochain licenciement de toutes les armées européennes.

L'envers du grand monde, par le Comte de Larmandie. Ce qui me paraît le plus effrayant dans ce recueil de notes psychologiques, c'est qu'il a fallu connaître d'abord l'endroit du dit grand monde. Une bien terrible corvée ! Il y a de très impressionnantes pages à ce sujet. *Monstrueuse innocence* est une curieuse confrontation des deux consciences : les préjugés catholiques en face de la morale supérieure d'un homme qui a le droit de juger au-dessus des rites conventionnels. Les prêtres reçoivent de temps en temps certaines leçons de charité qui pourraient bien nuire à l'auteur auprès de notre Saint-Père le pape, mais, sentir le fagot est généralement le sort des plus fameux psychologues et l'auteur ne manque pas du courage nécessaire aux transfuges du grand monde égarés dans les lettres.

Noa Noa, par Paul Gauguin et Charles Morice. Poésies, notes de voyages et idylles nègres. Le conteur parle et le

poète traduit. Il manque le portrait de Téhura, par le grand peintre. A moins que caresser des négresses soit synonyme de broyer des couleurs...

Werther le Juif, par Jacobowski. Histoire lamentable d'un pauvre fils de banquier qui est devenu sentimental. Roman bien écrit, très intéressant et consciencieux. La séduction de cette petite Berlinoise est tout un poème. La conclusion est qu'un juif sentimental est obligé de se tuer où un chrétien vivrait allègrement sous le poids de ses remords. L'avantage moral demeure donc à ce nouveau Werther.

Le dernier des Athéniens, par Victor Rydberg. Belle et savante page de l'histoire grecque écrite par un philosophe suédois, poète lyrique à ses heures.

Enfin, trois Sienkiewicz de genres différents : **Allons à lui!** orné d'une tête de Christ à la Jean Béraud ; **Pages d'Amérique** et **Marysia**. (Je demande une augmentation d'appointements pour pouvoir tenir les Sienkiewicz à jour.. sinon, je me bornerai à l'énoncé de leurs seuls titres que je traduirai collectivement par : *Où allons-nous?* Je ne suis pas des bœufs !)

RACHILDE.

THÉATRE

Fernand Hauser : *Le Ressuscité*, préf. de Lucien Muhlfeld, Charles, 3 fr. — Albert Fua : *Le Semeur d'idéal*, préf de Gustave Kahn, La Plume. 2 fr. — J.-F.-Louis-Merlet : *Le Contre-Maître*, édit. de la Brise, à Brive, 1 50. — Gaston E. Broche : *Horatio Spark*, Société française d'imprimerie et de librairie, 2 fr. — Paul Duvivier : *Assassins!* Vanier, 2 fr. — Emile Verhaeren : *Philippe II*, Mercure de France, 3.50. — Edouard Ducoté : *Le Barbier de Midas*, Petite collection de l'Ermitage, 3 fr. — Jehan Maillart : *Yolaine*, Boland, à Mons, 3 50. — Pol Chevalier : *Pisistrate*, Société d'éditions littéraires, 3 fr. — Firmin Vanden Bosch : *La Conversion de Pétrone*, Siffer, à Gand. — Léo Marchès : *L'Heure légale*, Charles, 1 fr. — Alexandre Meunier : *La plus laide fille du monde...*, édit., de la Maison d'art, 2 fr. — Théâtre complet de Meilhac et Halévy, t. V, Calmann Lévy, 3.50. — André Gide : *Le roi Candaule*, Revue Blanche, 2 fr. — Georges Courteline : *Les Marionnettes de la vie*, Flammarion, 3.50. — Jules Huret : *Loges et coulisses*, Revue Blanche, 3 50. — *Revue d'art dramatique* — *Le Théâtre*. — *L'art du Théâtre*.

C'est une épidémie ! Jésus-Christ est de plus en plus à l'ordre du jour. On le sert à toutes les sauces : anarchiste, socialiste, libérale et réactionnaire ; réaliste, historique, symboliste, naturiste ; mode de Pologne, mode de Londres, mode de Chicago, mode de Paris. La peinture continue à donner :

voir le Béraud du Salon; quant à la littérature, elle n'a, paraît-il, pas fini.

Dans ma dernière chronique, je notais déjà l'horrible invasion. Voici deux ouvrages nouveaux, tous deux encore et toujours sur le thème sempiternel du Christ revenant dans le monde moderne : le *Ressuscité*, de M. Fernand Hauser, et le *Semeur d'idéal*, de M. Albert Fua. Ils ne sont d'ailleurs sans mérite ni l'un, ni l'autre.

Le **Ressuscité** est composé sous forme de légende dramatique en sept épisodes. C'est le sujet dans toute sa simplicité. Le Christ revient sur la terre; il se présente, un soir de Noël, dans une humble maison de paysans, où on l'attend presque, car sa venue a été annoncée par la Vierge. Mais les pauvres sont seuls à croire en lui; tout ce qui détient l'opinion ou le pouvoir, aussi bien religieux que civil, est prêt, comme autrefois, à se débarrasser du gêneur. A ce titre, l'épisode montrant le Cardinal Archevêque aux prises avec la pauvre famille qui croit, puis avec le ministre de l'Intérieur, puis avec l'abbé qui a vu le miracle, mais qui est obligé de s'incliner devant l'autorité ecclésiastique, enfin avec Jésus lui-même qu'il va traiter d'hérétique, est d'une curieuse ironie. A citer aussi la scène de la réunion populaire et le discours de Jésus, à la suite duquel l'émeute qui gronde le met à sa tête. On va envahir le palais du chef de l'Etat. La révolte est domptée par la fusillade, Jésus arrêté, puis exécuté.

Le **Semeur d'idéal**, de M. Albert Fua, est moins direct. Le personnage d'Emmanuel (à noter le choix de ce prénom) n'est une réincarnation du Christ qu'en esprit. Emmanuel est le fils d'un riche usinier, dont dépend toute une population d'ouvriers. Le père représente la société actuelle avec son âpre égoïsme, sa passion de l'or, son agiotage effréné; il représente aussi nos actuelles conventions, morales, religieuses et sociales. Le fils, c'est tout ce qui bout en l'âme contemporaine de noble, de généreux, de passionnément épris de justice et de liberté; c'est la bonté, la charité, et c'est aussi la révolte.

« Est-ce au nom du progrès, dit Emmanuel, que notre organisme social a créé ces milliers de rouages, ingénieux, certes, mais ennemis de l'idée, de la poésie et de la vie? Faisant de la science la complice de nos combinaisons financières, nous avons endigué l'espèce humaine au préjudice de la liberté et au profit de cette entité qu'on appelle : Argent. Il semble que notre civilisation ne tende qu'à l'asservissement de la masse à un petit nombre d'exploiteurs! (*Se souvenant.*)

« Malheur à nous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que nous sommes semblables à des tombeaux de marbre blanc qui, au dehors, paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de mort et de toutes sortes de pourritures! » Si Jésus revenait sur la terre, c'est nous, chrétiens, qui le crucifierions!... »

On le voit, l'identification avec Jésus est complète; incompris de ceux qu'il aime et qu'il voudrait sauver, Emmanuel meurt dans une émeute, de la main de ses ouvriers, au moment où, rendu maître par la mortde son père de mettre en pratique ses généreuses théories, il vient de restituer à la collectivité sa part de succession. — « Vous avez tué votre Dieu! » s'écrie, devant le cadavre, le notaire tenant l'acte de donation que ce meurtre rend révocable. L'œuvre d'Emmanuel aura été inutile. Inutile, non, car, dans sa sphère, il aura, lui aussi, été un Semeur d'idéal.

Le défaut du drame de M. Albert Fua est de vouloir embrasser trop de choses. Sous ce prétexte, il aborde et traite tous les problèmes sociaux de notre époque : la lutte de classes, la question d'argent, l'amour libre, l'accaparement industriel et même la formation des trusts. L'intérêt se disperse. Quoi qu'il en soit, c'est un effort sincère et intelligent.

Le *Semeur d'idéal* est précédé d'une belle et virulente préface de M. Gustave Kahn sur — le sujet s'y prêtait — l'accaparement des scènes théâtrales par des entreprises commerciales et la difficulté pour des œuvres d'art pur ou de haut enseignement d'arriver jamais au public.

Toujours à ce propos, et à la suite de ma dernière chronique, j'ai reçu de M. Gabriel Randon (Jehan Rictus) une lettre où je relève quelques dates et quelques faits intéressants. On sait que M. Gabriel Randon revendique la priorité de l'idée, au moins sous sa forme moderne et littéraire, et il semble bien qu'il ait raison.

« En ce qui me concerne, dit-il, je compte toujours publier l'*Imposteur :* tel était le titre de mon *roman*. Il fut annoncé en mai 1892 aux *Entretiens politiques et littéraires*, et en juin de la même année au *Mercure*, sous la signature de Remy de Gourmont, qui voulut bien tracer, sur ma prière, une note donnant les grandes lignes de mon œuvre... future.

« J'ai aussi une attestation (1) signée de P. Fort, Vallette,

(1) M. Gabriel Randon s'était entouré de ces preuves pour un

R. de Gourmont, Heredia, Bernard Lazare, Pierre Quillard, etc., qui constate qu'à cette époque j'avais entrepris ce travail. Chez Ch.-Henry Hirsch, chez Paul Fort, j'en avais lu des chapitres entiers. Autre preuve : les *Portraits du prochain Siècle*, 1893-94, contiennent, sous la signature d'Edmond Barthélemy, un court portrait de Gabriel Randon qui signale également ce projet et explique notamment le parallélisme que j'avais tenté entre Jésus chassant les marchands du Temple et le Christ moderne chassant les financiers et capitalistes de la Bourse. Or, c'est là un chapitre que j'avais lu à Barthélemy en 1892.

« En 1894-95, j'avais commencé les *Soliloques* et repris la même idée, le même concept en argot ou patois parisien; et fin décembre 1895, le poème *le Revenant* enfin achevé, je le lançai au cabaret des Quat-z-Arts. Quelques semaines après, Jean Lorrain venait m'entendre, et, en février 1896, l'article retentissant du *Journal* paraissait.

« Donc, soit par la brève analyse de Gourmont au *Mercure* et la note des *Entretiens*, soit par la trompette de Jean Lorrain, il reste établi que ce fut Bibi, Bibi, cet horrible argotier, qui le premier dénonçai, sous sa forme *roman*, le concept du retour moderne du Christ, et plus tard le réalisai sous sa forme poème : le Pauvre dans la langue des Pauvres parlant au Dieu des Pauvres. (Je me suis d'ailleurs gardé de faire parler le Christ, ce qui eût été d'une présomption inqualifiable.) Quoi de plus logique? Les écrivains qui ont suivi n'y changeront rien. J'ai marqué l'idée avant tous, l'idée particulière, car l'idée mère n'est pas neuve. Elle est suggérée dans Renan et dans Dostoïevsky, et sans doute par d'autres avant eux. »

A part le *Revenant*, le sujet ne paraît pas avoir excité grand enthousiasme en France ailleurs que chez les auteurs. Il n'en est pas de même de l'autre côté du détroit et en Amérique. Là, c'est par centaines de milliers de volumes que le « Christ moderne » s'est débité. *If the Christ came to Chicago*, de M. Stead, fut un formidable succès. Formidable aussi celui de *The Crucifixion of Joseph Strong*, par Sheldon (600.000 exemplaires, je crois). Récemment enfin, et avec fantastique succès également, paraissait à Londres, chez

procès qu'il fit quelques années plus tard à l'auteur d'un roman sur le même sujet, qui avait eu entre les mains ses plans, notes et ébauches.

Heinemann, *The Christian master*, de Maria Corelli, dont M. Davray a rendu compte dans une de ses dernières *Lettres anglaises*. D'autres encore. Mais je ne crois pas que le premier en date de ces divers ouvrages, la célèbre brochure de M. Stead, soit antérieur à la note du *Mercure* à laquelle se réfère M. Jehan Rictus. — A quoi tiennent les choses! Si Jehan Rictus avait écrit son roman à l'époque où il l'a conçu, l'avait immédiatement fait traduire en anglais et éditer à Londres et à New-York, il serait millionnaire à l'heure qu'il est.

§

De Jésus-Christ au théâtre social et politique, il n'y a qu'un pas. Cela suit ou cela précède, et c'est toujours la pitié qui règne, la pitié corsée de la justice, puis de la révolte. Nous avons vu d'ailleurs, à propos du *Semeur d'idéal*, que ces mots deviennent vite synonymes.

Le **Contre-maître**, de M. J.-F.-Louis Merlet est un bon essai de pièce sociale. Deux courts actes, mais gros d'idées et écrits dans une belle langue solide. Le conflit entre un patron, exploiteur d'une carrière, qui risque la vie de cinquante ouvriers pour réaliser un rapide profit, et son contre-maître qui, bien que couvert par l'ingénieur, refuse énergiquement de devenir le complice de ce qu'il appelle un crime. Et, après la discussion de plus en plus violente, l'éclat de la revendication :

« Sachez donc que l'heure est proche où ceux qui gardèrent trop longtemps le silence se lèveront en justiciers... Alors, vous entendrez au cœur des cités asservies à votre orgueil et aux ambitions de votre caste, le cri de révolte éclatant de haine ! Vous la verrez monter la clarté rouge du feu purificateur, et ce seront les milliers d'êtres, las de compromissions et de barbaries tolérées par une société croulante, qui brûleront les cadavres qui vous lient, les plaies infectieuses, les institutions meurtrières !... Et c'est au nom de la douleur que s'accomplira le miracle de justice ! »

Horatio Spark, drame d'histoire contemporaine, de M. Gaston E. Broche, met en scène d'une manière souvent heureuse le « conflit du patriotisme égaré et du devoir humain ». Il s'agit, on le devine, de la guerre anglo-boër et de l'écrasement de la toute petite minorité libérale anglaise sous le déchaînement énorme du jingoïsme. Il y a dans cette pièce, qui rappelle assez l'*Ennemi du peuple*, de belles situations et de nobles paroles.

Mais pourquoi faire de Chamberlain le « surhomme » de

Nietzsche, et comparer Horatio Spark, son adversaire, à Jésus (encore!)? Il y a là une confusion. En quoi Chamberlain est-il plus nietzschéen qu'Horatio Spark et surtout que les Boërs eux-mêmes? Partout où il y a lutte, antagonisme, résistance, c'est Nietzsche qui règne; la question du bon droit ou du mauvais droit ne fait rien à l'affaire. Le chrétien, au contraire, c'est celui qui ne lutte pas — ou plutôt qui ne lutte que contre ses instincts de lutte. Le chrétien, c'est l'homme qui cède, alors même qu'il pourrait encore résister. Personne n'est chrétien dans cette guerre.

C'est aussi l'attitude de l'Angleterre dans la question sud-africaine qui a inspiré le fougueux petit livre de M. Paul Duvivier, **Assassins!** Ce sont, comme le titre le hurle un peu vivement, de virulentes invectives à l'adresse du peuple tortionnaire du Transvaal. Le vers, qui rappelle, en écho assez proche, celui du Victor Hugo des *Châtiments*, est solide, bien campé, et apostrophe hardiment. La seconde partie du volume se compose d'un acte dramatique, le *Poète*, qui est comme le contre-sujet, philosophique et idéal, de la première. Il s'agit encore de la guerre. Ses horreurs sont symbolisées dans le siège d'une petite ville italienne, au XVIe siècle. Mais là un héros surgit : le Poète. Il enseigne le courage, mais il enseigne aussi la pitié. Il sait brandir, pour une juste cause, l'épée : mais il sait aussi la pitié et qu'égorger le captif

C'est gagner la bataille et perdre la victoire.

Puis, son œuvre de justice et de bonté accomplie, après avoir montré, au peuple qu'il vient de sauver, comment la guerre est acceptable et par quoi elle doit être corrigée, il s'éloigne, poussé par « le doigt mystérieux qui dirige ses pas ».

§

Je ne dirai que quelques mots du **Philippe II** de M. Emile Verhaeren. La pièce a été jouée à Bruxelles (M. Georges Eekhoud a parlé ici même de ces représentations), et le sera probablement à Paris. Le poète, chez M. Verhaeren, est incomparablement supérieur à l'auteur dramatique, et c'est aussi par l'envol des parties lyriques que ses drames intéressent. Il y a dans *Philippe II* de superbes « couplets », et les vers ardemment forgés abondent L'impression est cependant moins grandiose que celle que laissait le *Cloître*. Si le souvenir de Schiller n'a pas gêné l'auteur, peut-être gêne-t-il le lecteur.

Charmante comédie poétique que le **Barbier de Midas**, de M. Eoudard Ducoté.

> Rien ne pèse tant qu'un secret.
> Le porter loin est difficile aux dames...

et aux barbiers. C'est pour l'illustration, pleine d'ingéniosité et d'ironie, de cette antique et éternelle histoire que M. Ducoté a mis en verve tout son esprit et tout son atticisme. Le barbier, le roi, la femme du barbier, le courtisan Mazarès, autant de types excellemment philosophiques et savoureusement humains. Et c'est une chose très amusante que le revirement de Midas, qui, une fois l'affreux secret connu de tous, trouve moyen de s'en glorifier et prouve éloquemment à son peuple que s'il a des oreilles d'âne, c'est par patriotisme !

Il y a beaucoup de talent dans la **Yolaine** de M. Jehan Maillart. Malheureusement, c'est un peu confus, et ce n'est guère que vers la fin que l'on commence à comprendre ce qu'il a voulu dire. Il faudrait relire. Nul doute qu'à la lumière des dernières scènes le drame entier ne s'éclaire. Mais je n'ai pas relu. Il reste une impression de beauté sonore et de rougeoyants symboles. C'est d'un Hamlet hésitant entre le rêve et la vie, et finissant par tuer le rêve pour accueillir l'action.

§

Annonçons un **Pisistrate** en 5 actes et en vers, de M. Pol Chevalier :

> Combien, noble Solon, ta présence m'est chère!
> Je ne saurais aux Dieux plus former de prière!
> Envoyé d'Athéna, daigne céans t'asseoir!

Une **Conversion de Pétrone**, comédie de société assez gentille, jouée au Cercle catholique de Gand, de M. Firmin Vanden Bosch. — Autre acte, très gai et très réussi, de M. Léo Marchès, l'**Heure légale**, jouée aux Mathurins. — **La plus laide fille du monde**... deux actes intéressants de M. Alexandre Meunier, représentés au Théâtre Magnéra.

Le 5e volume du théâtre complet de Meilhac et Halévy vient de paraître. Il contient le *Réveillon;* les *Brebis de Panurge*, *Toto chez Tata*, la *Périchole*, la *Clé de Métella* et le *Brésilien.*

Le **Roi Candaule**, d'André Gide, aux Editions de la Revue Blanche.

Les **Marionnettes de la vie**, de M. Georges Courteline, contenant les pièces suivantes : *Lidoire*, *Boubourroche*, *Mon-*

sieur Badin, la *Peur des coups*, les *Boulingrin*, *Théodore cherche des allumettes*, *Un client sérieux*, *Hortense, couche-toi!* le *Droit aux étrennes*, le *Gendarme est sans pitié*, le *Commissaire est bon enfant* et l'*Article 330*, c'est-à-dire toute l'œuvre dramatique de l'excellent auteur, à part les *Gattés de l'escadron*.

Loges et coulisses, où M. Jules Huret, anecdotier précieux, collige, pour les curieux de l'avenir, toute une amusante documentation que l'histoire du théâtre contemporain mettra à contribution. On y trouvera entre autres une intéressante biographie de Réjane.

La **Revue d'art dramatique** continue à être admirablement rédigée. Chacun de ses fascicules présente un ensemble complet du mouvement théâtral en France et à l'étranger. Avec les superbes publications illustrées, le **Théâtre** et l'**Art du théâtre**, voilà une trilogie mensuelle de documents de tout premier ordre.

LOUIS DUMUR.

LITTÉRATURE

Henri de Régnier, *Figures et Caractères*. Société du Mercure de France, in-18, 3.50. — Vte Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*. Librairie Plon, in-18, 3.50. — Pierre de Bouchaud, *La Sculpture à Rome, de l'Antiquité à la Renaissance*. A. Lemerre, in-18, 2 fr. — Le même, *La Sculpture à Sienne*. A. Lemerre, in-18, 2 fr.

Voici un livre de critique littéraire qui a pour auteur un poète; on y rencontrera les mérites et les agréments de son origine. Le livre est bien écrit, d'une verve riche et parfois éclatante, d'un ton spirituel aux autres endroits ; il y a partout du sourire et de l'aisance. Le poète s'y avoue par l'attention plus cordiale qu'il donne aux poètes et la place excessive qu'il leur réserve dans l'assemblée intellectuelle. Mais ceci est une signature, et qui nous garantit du moins la sincérité du reste des opinions.

La première étude est sur Michelet, qui s'y trouve apprécié surtout comme poète et comme magicien, comme évocateur des temps passés. M. de Régnier lui est en somme très favorable ; peut-être même lui accorde-t-il beaucoup. Il ne faudrait pas croire qu'avant Michelet la pièce d'archives fût inconnue aux historiens. La Révolution, après avoir détruit une grande partie des chartes trouvées aux palais, châteaux et abbayes, centralisa le reste en des magasins où cet amas

énorme demeura longtemps inclassé et à peu près inutile. Aux dates où il écrivait, Michelet ne put guère consulter méthodiquement que le vieux fonds des Archives royales; et il ne venait pas le premier. La partie principale de ce fonds, les grandes pièces historiques, avait été publiée ou analysée par les anciens historiens, par ces admirables et obscurs érudits du dix-huitième siècle, qu'il ne faut pas confondre avec les Duclos, les Raynal et les Mably. L'abbé Legrand avait passé trente ans à recueillir toutes les pièces manuscrites relatives au règne de Louis XI; cela rend plus aisée l'histoire de cette période. Toutes n'ont pas eu leur abbé Legrand en temps utile, mais toutes ont eu leur bénédictin. L'œuvre des Bénédictins est immense. Si les recherches de Michelet y ont ajouté quelque chose, ce n'est que de nos jours que la nouvelle historique a su tirer parti des archives. Mais les documents étaient bien inutiles à Michelet; il en fait un usage si passionné qu'il les transforme en pièces suspectes.

L'absence même de tout document ne l'arrête point. Avec la certitude d'un Shakespeare, il reconstitue toute une époque avec rien, c'est-à-dire avec les prodiges enfantés par son imagination de fièvre. Sa *Sorcière*, pour toute la partie antérieure au XVIe siècle, est un pur roman, où les suppositions mêmes sont en désaccord avec l'esprit véritable du moyen-âge, et une véritable calomnie historique. Ce livre, que je ne lus qu'il y y a cinq ou six ans, en quête de vérité sur ce point, aurait pu me dégoûter de Michelet. S'il n'y avait pas eu tant de poésie dans cet homme, j'y aurais trouvé de l'imposture. Il vaut mieux continuer d'admirer le grand écrivain, en acceptant, comme un trait de caractère, la folie de sa conviction. Il voulait le moyen-âge sombre et douloureux, alors que sa littérature populaire est surtout facétieuse. Il croit que la Réforme fut un grand progrès, alors qu'elle échoua dans les deux seuls pays civilisés d'alors, la France et l'Italie, et dans les proportions mêmes où ces pays étaient civilisés. Il juge mal Louis XIV, ce grand roi (il n'y a pas d'autre mot); il méconnaît les délices du dix-huitième siècle; il s'enferme dans ce préjugé d'opposer le peuple aux grands, comme si le peuple pouvait être quelque chose séparé des individus qui, rois, princes, officiers civils et militaires, maîtres, écrivains, artistes, le représentent. Ce sont ces convictions qui, cependant, le soutinrent; elles lui redonnaient perpétuellement des forces pour attaquer le sphinx. La lutte était inégale. Elle était impossible. Il n'y a pas d'Histoire de France; celle même de

Michelet n'est plus qu'un amas de pages où l'on se choisit de belles lectures. Ou, comme dit M. de Régnier avec indulgence, comparant justement cette œuvre à une cathédrale,« son histoire n'a rien perdu de ses bases, mais les arcs ont fléchi çà et là, un pendentif s'est brisé, une dalle s'est fendue, une pierre est tombée. Nous admirons encore la ciselure du débris, mais il n'a plus sa place dans le monument » Quand les arcs fléchissent, c'est que le monument va sombrer. Les débris en seront beaux éternellement.

Et de quelle grande œuvre, d'ailleurs, demeure-t-il autre chose que des débris, c'est-à-dire des pages? Voyez Chateaubriand. Où sont les *Martyrs*, les *Natchez*? Du *Génie du Christianisme*, il reste le souvenir d'une influence qui décline. L'*Itinéraire* lui-même est pénible à lire par endroits. M. de Régnier, qui nous donne de Chateaubriand une esquisse trop brève, mais vraiment très belle et d'un ton très juste, dit avec raison qu'il ne vit plus que par les *Mémoires d'outre-tombe*. Cela est vrai. Et pourtant ses œuvres diverses, ses *Etudes Historiques*, son *Essai sur la Littérature anglaise*, sont, presque sans tache, des merveilles de style sévère, précis, pur, de pensée sereine et haute. Qu'il y a loin de la miévrerie d'*Atala* au tableau de la vie de Milton aveugle! Il y a là quinze lignes qu'un professeur trouverait mal écrites (toutes les propositions, et il y en a une dizaine, commencent par *il*), mais qui pour moi sont un des beaux petits poèmes de la langue française. Il ne faut pas laisser tomber de telles pages dans l'oubli; il y va de nos plaisirs. M. de Régnier juge noblement ce grand esprit : « Mêlé aux choses les plus passionnantes de la vie et de l'âme, il se montra égal à toutes. Tout travailla à faire de lui une figure unique. Les destinées l'y aidèrent à plaisir avec une complaisance respectueuse. Il les seconda et laissa en lui la médaille d'une des plus hautes effigies humaines qui aient jamais existé. »

Chateaubriand est désormais inattaquable ; sa gloire est plus solide que le roc où il a voulu creuser sa tombe. Comme le Messachébé qu'il a chanté est le « Père des Eaux », il est le père des pensées du siècle. Il nous a créés tous littérairement. Il n'y a pas un écrivain aujourd'hui, il n'y en avait pas un hier (1), et il n'y en aura pas un demain qui ne le compte

(1) M. Brunetière a retrouvé dans Chateaubriand, les origines du style de Flaubert. Ces quinze lignes, — et il en a d'autres — sont du Flaubert simple, trente ans avant *Madame Bovary*.

parmi ses ancêtres. Son rôle, en cela, fut tout pareil à celui de Gœthe J'ai eu la curiosité d'ouvrir le volume *Documents littéraires*, où M. Zola a parlé de Chateaubriand, et j'y lis ceci : « En un mot, il n'avait pas l'âme moderne. » Cela n'a pas beaucoup de sens, mais voici qui est plus clair : « A côté de lui, un écrivain qui aurait laissé dix pages vivantes et vraies grandirait d'année en année, serait à cette heure un géant qui l'écraserait. » Mais, précisément, Chateaubriand a laissé non pas dix, mais des centaines de pages *vivantes et vraies*, et c'est lui qui est le géant, l'incomparable. On a souvent essayé de le démolir, par rancune politique, par haine sectaire; le bronze souriant et dédaigneux n'a subi d'autres dommages que ceux que les siècles imposent au bronze. Et M. Zola peut voir, s'il est encore capable de voir, combien sa tentative de dénigrement a été infructueuse : le Messachébé est toujours le père des eaux.

Il y a dans *Figures et caractères* beaucoup d'autres bonnes études, sur Alfred de Vigny, sur Victor Hugo, sur André Chénier. Il y faut chercher, plutôt que des opinions objectives, l'idée que M. de Régnier se fait de ces poètes et la manière dont il les goûte. Ce sont des impressions logiquement assemblées, bien plus que des jugements. C'est assez, d'ordinaire, l'impression que me donne la critique. Ces *Documents littéraires* que je viens de citer, ce sont des documents, en effet, mais pour juger M. Zola et non les auteurs dont il parle. Le sujet importe peu; il est prétexte à des opinions qui, à toute autre occasion, seraient sorties les mêmes, aussi passionnées ou aussi sereines. C'est la vraie valeur de M. Zola d'avoir été toute sa vie injuste et violent. Aussi, avec quel feu reproche-t-il à Châteaubriand sa tiédeur politique, son scepticisme, son détachement! M. de Régnier (Chateaubriand permettrait des rapprochements encore plus singuliers; devant lui, nous sommes tous égaux), M. de Régnier donc n'est, au contraire, ni passionné, ni injuste; du moins il a eu la sagesse de se taire sur les sujets qui l'auraient troublé dans son calme. Il n'est même pas tout à fait injuste pour Sainte-Beuve; mais il s'en faut de peu et on sent qu'il a dû se tenir pour ne lui point parler vertement.

Le grief est que Sainte-Beuve n'a point marqué un enthousiasme suffisant pour les meilleurs et les plus hauts de ses contemporains, Chateaubriand d'abord, puis Victor Hugo, Balzac, Flaubert. M. de Régnier croit que c'est la rancune du romancier manqué, du poète inachevé qui a inspiré à Sainte-

Beuve certains jugements ambigus, certains propos légers. En tout cas, cette cause ne serait pas valable pour expliquer son attitude envers Chateaubriand, dont la gloire était achevée quand il commença d'écrire. Il y avait entre Chateaubriand, alors le représentant du catholicisme littéraire, et Sainte-Beuve, voltairien d'âme, des dissentiments qui dépassaient la littérature. Sainte-Beuve, et c'était son droit, aurait voulu un autre directeur de conscience à la jeunesse romantique. Pour Hugo, il le prôna d'abord avec fougue ; mais la culture classique dont il était gavé lui imposa des retours qui peuvent fort bien avoir été sincères. La situation était d'ailleurs scabreuse entre lui et Hugo ; des louanges trop vives eussent semblé une manière de rachat et de pénitence. Sainte-Beuve avait de grandes timidités ; même quand il semblait hardi, même quand il écrivait sa *Poésie française au seizième siècle*, il s'avançait par insinuations, par détours, prompt à la restriction. Il ne procède pas différemment, qu'il s'agisse de Ronsard ou de Vigny. Sans beaucoup de loyauté dans le caractère peut-être, il en avait beaucoup dans le jugement, et jusqu'au scrupule, ce qui le fait souvent paraître ambigu, alors qu'il n'est qu'indécis. Il faut aussi faire la différence entre la critique qui s'exerce sur le passé et celle qui juge sa vie présente. Quelle que soit la beauté que nous trouvions — que nous mettions — dans un livre nouveau, comment savoir si elle sera éternelle ou si elle n'est qu'éphémère ? Il est facile aujourd'hui de constater malignement que Sainte-Beuve loua à peu près sur le même ton *Madame Bovary* et *Fanny*. Mais *Fanny* était un roman curieux, un de ces livres qui peuvent fort bien faire illusion (1). On nous prend tous les ans à de tels pièges ; et nous avons raison, après tout, d'y tomber loyalement. Reste son persiflage à propos de *Salammbô*. Sainte-Beuve eut tort, ce jour-là, parce que, même s'il goûtait peu un art aussi laborieux, il fallait encore y reconnaître la magnifique erreur d'un grand écrivain. Sainte-Beuve eut très souvent peur de compromettre son autorité ; c'est là qu'il faut chercher le secret de certaines de ses faiblesses. Mais je ne crois pas qu'il ait particulièrement soumis ses jugements littéraires à ses inimitiés, ou à ses rancunes ; si cela lui arriva par hasard, ce ne fut point son attitude ordinaire. Il

(1) Le : « Eh bien je t'adore toujours ! » était d'une belle et neuve psychologie. A part cela, *Fanny* est bien décidément un livre médiocre, ennuyeux, faux, suspect, de mauvais goût et de mauvais style.

faut prendre garde à ne pas citer côte à côte le nom d'un Biré et celui d'un Sainte-Beuve. Mais les Biré eux-mêmes ont leur utilité : ils nous démontrent qu'il faut soigneusement séparer les hommes de leurs œuvres dans nos admirations et aussi dans nos dédains. Les rapports des uns aux autres sans doute sont ceux de la plus stricte dépendance, mais le mécanisme de ces rapports nous échappe entièrement, et leur illogisme est trop souvent pour nos réflexions une cause de trouble (1).

§

Mais voici précisément sur Sainte-Beuve un petit livre tout à son honneur. M. de Lovenjoul nous y conte comment il a retrouvé ce prospectus des *Œuvres* de Victor Hugo, dont Sainte-Beuve, peu de temps avant sa mort, avait revendiqué la paternité. Loin d'avoir renié son maître, il voulait que l'on connût que sa piété avait été jusqu'à consentir dans l'intérêt de sa gloire une réclame de librairie. Il y a aussi, exhumées des papiers de Sainte-Beuve, quelques lettres que lui adressa Desbordes-Valmore. Cette charmante femme admirait et adorait Sainte-Beuve ; cette amitié respectueuse et passionnée était née de la reconnaissance. Sainte-Beuve avait été exquis pour elle et elle le lui rendait en effusion. Le petit roman inachevé, *Arthur*, vrai prétexte de cette publication, aurait eu son mérite et son succès, s'il avait paru en 1830, comme c'était son devoir. Non que cela soit une œuvre romantique; bien au contraire, c'est une œuvre romanesque. M. de Valmont a lu *René*, ce qui lui a mis du vague à l'âme, mais sans rien changer à ses mœurs. Il est plus que sensible, il est sensibilisé; mais les orages de son cœur ne le gênent pas tant qu'il ne s'aperçoive des beautés d'une femme de chambre. Cet épisode est bien joli. La sensualité, en littérature, chez Sainte-Beuve, est toujours délicate. Le thème du roman est fort simple : après des dévergondages où ont une part le sentiment et la volupté, un jeune homme, trahi par la seule de ses maîtresses qu'il ait vraiment aimée, se convertit et se retire du monde. Lamennais n'est pas loin et voici bientôt venir Lacor-

(1) Le dénigrement dont M. Biré a fait preuve en ses études sur la vie de Victor Hugo répondait à des enthousiasmes politiques fort maladroits ; mais cela a donné le fâcheux renom d'un « zoïle » à un érudit extraordinairement sûr. Son édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* est admirable. Qu'il reprenne avec courage son *Victor Hugo*, qu'il efface tous les jugements, qu'il ne laisse que les faits, et l'œuvre sera précieuse.

daire. Valmont plus tard ira chez les Chartreux et Faublas à la Trappe, en attendant que Des Esseintes choisisse l'ordre, moins romantique, de Saint-Benoît. Cette histoire était celle d'Ulric Guttinguer qui, en même temps que Sainte-Beuve, rédigeait, et menait à bonne fin, un roman sous le même titre et sur le même sujet. C'est dans cet *Arthur*, imprimé d'abord en 1834, que l'on trouvera la conclusion devant laquelle Sainte-Beuve a peut-être reculé. Ulric s'était converti véritablement d'idées, sinon de mœurs; Sainte-Beuve suivait des voies différentes, s'éloignant du catholicisme à mesure que s'en rapprochaient sérieusement plusieurs de ses amis de la première heure.

L'*Arthur* de Sainte-Beuve est entremêlé de vers qui ont depuis trouvé place dans les poésies complètes. En les relisant là, on se demande si vraiment le poète mourut en lui en l'état d'inachèvement que l'on a dit. Il n'est ni Hugo, ni Vigny; il est Sainte-Beuve. C'est beaucoup moins, mais c'est quelque chose:

> Viens, respire, ô mon âme, et contemple ces îles
> Où le fleuve assoupi ne fait plus que gémir;
> Cherche en ton cours errant des souvenirs tranquilles
> Autour desquels aussi ton flot puisse dormir.

Il y a trois Sainte-Beuve, inégaux en talents; au moindre, qui n'est pas encore à dédaigner, M. de Lovenjoul vient d'ajouter une valeur nouvelle et inattendue.

§

Parler ici des deux conférences de M. Pierre de Bouchaud, c'est marquer qu'on y trouva des impressions de littérature et d'art autant que des nouveautés d'érudition. La science y est sûre, l'information étendue; mais ces éléments indispensables, qui auraient pu demeurer inertes, sont vivifiés par un sentiment profond de la beauté. Il faut une belle confiance en soi pour oser traiter en soixante pages ce sujet qui semble vaste comme un monde, la *Sculpture à Rome de l'Antiquité à la Renaissance*. M. de Bouchaud n'a pas à regretter son audace; nous y avons gagné un tableau très attachant des destinées de la statuaire romaine, où, une fois de plus, il se montre le digne émule des grands humanistes qu'il aime à célébrer. Mais considérant ici avant tout l'écrivain (et je songe aussi au poète qui, en si beaux vers, chanta Florence), je veux citer cette délicieuse impression des entours de Rome: « Enfin, Rome est aussi la voisine de la campagne où elle

étend ses basiliques et ses portes multiples. La nature se donne rendez-vous sous ses murs. Au printemps, au delà de la *Porta Pia*, le figuier agite doucement ses feuilles bleues. Les prés sont blancs de pâquerettes et de narcisses. Les amandiers neigeux répandent dans l'air leurs pollens invisibles et parfumés. La vigne en fleurs embaume. Sur le faîte de la vieille église Sainte-Agnès, des colombes volettent en se jouant. Du firmament, un soleil jeune et magnifique comme l'adolescence de l'année, darde ses rayons que tamisent parfois des nuées plus légères que des mousselines. Un souffle tiède, un souffle pareil à la respiration d'une déesse amoureuse, effleure le sol, se perd sur les terres antiques, fait tressaillir les ruines mémorables... » Il faut être poète aussi pour traiter convenablement de l'archéologie.

Cet opuscule est un peu tassé. Il y a plus d'air dans le chapitre sur Sienne. On y voit plus au large la ville et ses pierres sculptées, cette cathédrale qui rendit Taine à peu près ivre, ces Sodoma impurs et mélancoliques et la nudité harmonieuse de ces *Trois Grâces*, don d'un pape. C'est un Siennois, Cellino di Nese, qui érigea le tombeau de Cino à Pistoie. M. de Bouchaud parle bien de ce poète qui fit, après Dante, quelques-uns des plus beaux vers d'amour de son temps. On voit combien est varié ce livret ; il est parmi les meilleurs ouvrages de son auteur.

REMY DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

Les maladies du sentiment religieux, par E. Murisier, professeur à l'Académie de Neuchâtel ; in-18, 174 p., Alcan, 2 fr. 50. — L'*Individualisme social*, par E. Fournière ; in-18, 189 p., Alcan, 2 fr. 50. — *Essai critique sur le droit d'affirmer*, par A. Leclère ; in-8°, 263 p., Alcan, 5 fr. — *Bibliothèque du congrès international de philosophie*, tome III, Logique et Histoire des sciences ; in-8°, 688 p., Armand Colin, 25 fr. — *La crise de la croyance dans la philosophie contemporaine*, par A. Bazaillas ; in-16, 307 p., Perrin, 3 fr. 50.

« La science des religions s'est occupée particulièrement jusqu'ici des croyances, des mythes et des rites, comme si c'étaient là les principaux, les uniques faits religieux. Toute notre attention, écrit M. Murisier, s'est, au contraire, portée sur l'élément affectif, le plus négligé, sur les besoins, tendances, désirs, émotions sans lesquels le mythe ou le dogme et le rite ne sont plus que fantasmagorie et gesticulation arbitraires. » Ce que M. Murisier nomme « maladies du sen-

timent religieux » est, à proprement parler, le fond affectif et physiologique de la vie religieuse, lorsque son exagération même le fait apparaître à la surface de la vie courante. De là le grand intérêt de cette étude, qui renferme de nombreux faits, plusieurs monographies, et qui, surtout, repose sur une classification claire et objective.

L'auteur examine d'abord le sentiment religieux sous sa forme individuelle et expose une psychologie très fine et consciencieuse de l'ascète et de l'extatique, avec exemples à l'appui. Il passe ensuite au sentiment religieux sous sa forme sociale et étudie les manifestations du fanatisme; il montre comment naît l'émotion religieuse dans un milieu convenablement préparé, comment elle s'y développe et s'y propage, et il analyse très exactement la contagion de l'émotion.

Contribution importante à la psychologie religieuse, le travail de M. Murisier a le mérite d'être une investigation strictement scientifique; c'est le meilleur éloge, croyons-nous, qu'on en puisse faire.

Qu'il nous soit permis, toutefois, d'esquisser un regret. Désireux, en effet, de ne choquer aucune conviction respectable, l'auteur croit devoir se faire pardonner la sincérité de ses analyses en essayant d'en atténuer la portée philosophique. « La connaissance du mécanisme de la conversion, dit-il, n'empêchera personne de se convertir, » et il ajoute ces paroles d'Hœffding: « Croire qu'un phénomène perd sa valeur parce qu'il est compris n'est qu'une superstition mythologique ou un scepticisme immoral. » Comme si la valeur du phénomène religieux n'était pas tout entière attachée à la signification transcendante qu'elle possède pour l'homme religieux, et comme si l'œuvre de la critique scientifique n'était pas précisément de ruiner cette signification ! Le point de vue de M. Murisier n'est-il pas la négation du point de vue religieux, au sens des religions qu'il étudie, et n'eût-il pas été préférable d'en convenir, plutôt que de laisser subsister une équivoque gênante? Nous ne sommes pas maîtres de disposer à notre gré des conséquences de l'esprit scientifique; ayons donc le courage de leur obéir dans la mesure où nous les tenons pour vraies. C'est un courage qui vaut les autres.

§

Dans son **Essai sur l'individualisme**, M. Fournière a entrepris de concilier le socialisme avec la thèse individualiste. Suivant lui, « l'opposition du socialisme et de l'individualisme

appartient à la catégorie de ces généralisations métaphysiques qui sont le manteau dont se drape orgueilleusement notre ignorance »

Envisageant d'abord la définition sociologique de l'individu, M. Fournière montre excellemment à quels écarts et à quelles énormités peut conduire la théorie bio-sociale, avec ses analogies inexactes, ses métaphores séduisantes, mais grossières. Si l'individualisme absolu et métaphysique est inconcevable, inversement la doctrine de l'individu fonction de la société est incomplète et fausse ; la vérité qui ressort de plus en plus de la sociologie positive, non d'un dogmatisme aux allures positives, est que l'individu est la fin, la société le moyen.

La société est fonction de l'individu encore plus que l'individu n'est fonction de la société. Les catégories sociales ne se comprennent que par l'individu et en vue de l'individu.

Il ne faut donc pas demander au socialisme quelles sont les prescriptions qu'il impose à l'individu, mais il faudrait plutôt rechercher quelles sont les libertés qu'il se propose de donner à l'individu. Le socialisme est un libéralisme d'extrême gauche poussant jusqu'au bout et sans réserves les conséquences de son individualisme. Les réformes socialistes, devant lesquelles reculent les soi-disant libéraux, peuvent toutes s'interpréter au point de vue individualiste, comme des moyens d'affranchissement tendant vers un but commun, libérer l'individu des fatalités ambiantes, le mettre en face de soi seul et lui permettre de se réaliser dans sa plénitude. M. Fournière crible de traits ironiques le libéralisme des économistes orthodoxes. Il montre justement que ce n'est qu'une façade derrière laquelle se dresse, majestueusement inflexible et inhumain, le dogme naturaliste du *struggle for life*. Et, de fait, l'économie politique ne procède-t-elle pas de l'utilitarisme, et cette doctrine n'est-elle pas née et n'a-t-elle pas porté tous ses fruits sur la terre qui a produit également la conception de la concurrence vitale? C'est, au contraire, en rompant définitivement avec les idoles biologiques, et en s'affirmant comme une opposition à la nature organique, comme une idée du surorganique, de l'artificiel et de l'humain, que le socialisme supprimera les contradictions devenues classiques.

Pour M. Fournière, le principe socialiste est celui de la coopération volontaire. Nous n'en disconvenons pas ; mais, en se réclamant ainsi de l'inspiration fourriériste, il eût fallu insister un peu plus que ne l'a fait l'auteur sur les différences qui séparent ses idées, très modernes, de l'idéologie

surannée des premiers théoriciens socialistes. Il eût fallu pour cela entrer dans une critique historique détaillée. Sans doute, M. Fournière a jugé qu'elle ne convenait pas à son rôle de vulgarisateur. Tel qu'il est, néanmoins, dans son apparente simplicité, ce livre ne méconnaît aucun des problèmes auxquels se rattache l'antinomie qu'il vise à supprimer. S'il les résout un peu trop à la hâte, par une méthode parfois factice, il a cependant l'avantage de faire comprendre à tout le monde que la plupart de ces problèmes sont mal posés et qu'il serait bon d'en réviser l'énoncé avant de les discuter. Scrupules qu'ignorent encore trop de polémistes, et qui font honneur à M. Fournière.

§

Avec l'**Essai critique sur le droit d'affirmer,** de M. Albert Leclère, professeur au collège de Blois, nous laissons psychologie et sociologie, et nous sommes replongés en pleine métaphysique.

Son essai, comme beaucoup d' « essais » du même genre, est en réalité une philosophie nouvelle, originale, personnelle. A la Sorbonne, où l'auteur l'a présentée en thèse de doctorat, la faveur accordée naguère aux « conceptions du monde » décroît de jour en jour. Il y a quelque vingt ans, tout philosophe aspirant au grade supérieur était tenu, ou peu s'en faut, d'apporter sa solution au problème de l'être et du connaître. La mode a passé, et c'est peut-être la raison suffisante de l'accueil plutôt froid que les maîtres de l'Université de Paris ont réservé à l'ouvrage de M. Leclère. Pour nous, qui n'avons pas la préoccupation du diplôme à décerner et qui ne cherchons qu'à comprendre et à apprécier le pur effort de pensée, nous ne saurions porter un jugement d'ensemble sur ce curieux travail, tant est choquante, à notre avis, la contradiction des prémisses et de la méthode avec la conclusion auxquelles elles aboutissent. La première partie est, en effet, d'une rare puissance dialectique; elle révèle un penseur qui, non seulement s'est assimilé la critique moderne, mais qui l'a refaite en la repensant avec une vigueur et une pénétration remarquables. Et la conclusion, après cette belle audace d'une logique jeune et sûre d'elle-même, nous ramène au catéchisme, au dogmatisme théologique. Partir de Parménide, et aboutir à une apologétique oublieuse des principes posés au début, tel est le singulier détour accompli par M. Leclère. Est-il permis de déplorer qu'un talent si plein

de promesses n'ait réussi qu'à recommencer la piteuse aventure des métaphysiciens qui ont voulu retrouver la foi chrétienne par la dialectique, alors que celle-ci logiquement, ne peut mener qu'à l'idéalisme absolu ou au scepticisme ? D'une théorie de la connaissance fondée sur le principe d'identité, tel que Parménide l'a, dit-on, le premier formulé, comment tirer une justification de l'essentiellement illogique, de l'Absurde par définition ? A moins que nous n'ayons rien compris, nous aussi, à la thèse de M. Leclère, ni plus ni moins que les professeurs en Sorbonne... Mais M. Leclère s'est-il bien compris lui-même ?

§

Le tome troisième de la **Bibliothèque du Congrès de philosophie**, qui vient de paraître, porte exclusivement sur la logique et l'histoire des sciences. Il n'est ni moins intéressant, ni moins riche que le premier recueil, signalé précédemment. L'histoire proprement dite y est représentée par des mémoires de *Moritz Cantor* et *G. Milhaud* sur les origines du calcul infinitésimal, et de *H. Bouasse* sur l'histoire des principes de la thermodynamique ; la logique pure par les travaux de *Mac Coll, W. Johnson* et *P. Poretsky*, sur la logique symbolique, la théorie des équations logiques, la théorie des égalités logiques à trois termes. Des géomètres tels que *B. Russell, G. Peano, C. Burali-Forti* ont contribué au congrès avec des études sur : l'idée d'ordre et la position absolue dans l'espace et le temps, les définitions mathématiques, les différentes méthodes logiques pour la définition du nombre réel. *G. Lechalas* a exposé des vues ingénieuses sur la comparabilité des divers espaces ; *J. Hadamard* sur l'induction et la généralisation en mathématiques. Citons enfin un admirable mémoire de *H. Poincaré* sur les principes de la mécanique, où l'auteur a montré une fois de plus ce que peut l'alliance de la profondeur métaphysique avec la sûreté de l'esprit géométrique. C'est assurément une des critiques les plus neuves et les plus fécondes qui aient été faites des fondements de la mécanique rationnelle. Avec *G. Vailati*, le problème de la classification des sciences a été posé une fois de plus, et vraiment renouvelé ; l'auteur a su faire ressortir les difficultés qui avaient échappé à Aug. Comte et à Herbert Spencer.

Le Congrès de philosophie, n'eût-il produit que ces seuls travaux, apportés de tous les points de l'Europe par l'élite

du monde scientifique, qu'il aurait droit à notre reconnaissance. Mais le plus remarquable, c'est que ces savants n'aient nullement cru déroger en s'enrôlant sous la bannière métaphysique que le Congrès avait arborée si franchement, et lui aient donné la consécration positive de leur témoignage. C'est un argument de fait en faveur de la nécessité d'une discipline spéculative, normative et régulatrice des sciences spéciales ; argument fourni par les savants eux-mêmes et qui n'en a, par suite, que plus de valeur et de portée.

§

Sous le titre, **la Crise de la croyance** dans la philosophie contemporaine, M. A. Bazaillas a réuni des études sur Ollé-Laprune, Newmann et Balfour, et donné, en outre, une psychologie personnelle de la croyance. Disciple d'Ollé-Laprune, il interprète son maître avec la finesse et la pénétration que lui inspirent une estime reconnaissante, une chaude sympathie. « Si l'on tenait à déterminer d'un mot le sens de son entreprise, on dirait qu'il a voulu constituer sur des bases rationnelles une philosophie pratique s'adressant à l'homme purement et complètement homme, et qu'il nous a ainsi dotés d'une philosophie religieuse, la plus ferme et la plus sincère que notre siècle ait connue... On peut dire de cette philosophie qu'elle est, non pas un effort démesuré pour atteindre l'inaccessible, mais un beau mouvement puissant pour aller, aussi haut que possible, chercher à la source ce que Dieu seul peut donner : la lumière, la paix, la joie rayonnante de la vérité. »

En étudiant ensuite Newman et M. Arthur Balfour, M. Bazaillas amène insensiblement le lecteur au centre de sa propre pensée ; il la lui communique par une sorte de douce suggestion, tout en analysant des doctrines qui ne sont pas siennes, mais qu'il s'est assimilées non seulement intellectuellement, mais surtout, dirait-on, par une de ces « claires intuitions du cœur » qu'il considère comme le principe vivant de toute certitude. Comme ses maîtres, M. Bazaillas croit au *primat* de la croyance, et il condamne l'intellectualisme, les abstractions rigides, les dogmatismes qui veulent tout démontrer géométriquement, au nom d'un respect inné pour le vivant, le devenir intérieur, insondable, ineffable, quoique incontestablement réel, d'une réalité surpassant toute intelligence. Au lieu d'aller de la vérité à la croyance, l'esprit va le plus souvent de la croyance à la vérité. C'est que la

croyance est le premier mouvement de la vie spirituelle. « Elle n'implique pas un exercice savant de l'intelligence ; elle ignore la critique ; elle n'affecte pas les allures d'un raisonnement tranchant ou d'une certitude scientifique ; mais elle est essentiellement *réaliste*, en ce sens qu'elle côtoie le réel, dont elle dégage une mobile image et qu'elle résume la vie. Elle a moins de clarté qu'une conviction réfléchie, mais elle a plus de largeur et plus de profondeur. Même elle présente plus de jeunesse et un charme plus insinuant... » (p. 299).Ce qu'il faut priser dans l'état de croyance,dit encore M. Bazailles, c'est son *lyrisme*, son *réalisme*, qui le placent parmi les états les plus riches et les plus intéressants de l'âme. Observations qui dénotent à n'en pas douter chez l'auteur cette jeunesse, ce lyrisme, cette richesse mêmes qu'il sait si bien décrire. Mais tout cela, au fond, intéresse-t-il la vérité philosophique? On nous a fait participer à des états d'âme d'un esthétisme séduisant, mais on n'a guère démontré ; aussi nous permettrons-nous d'en appeler du jugement sévère prononcé en pareille procédure contre le rationalisme et les systèmes abstraits. Nous accorderons à M. Bazaillas tout ce qu'il demande touchant le *réalisme* supérieur de la croyance, quand il nous aura expliqué un peu mieux ce qu'il entend par *réel*, quitte à dépoétiser le sens, vraiment trop métaphorique, qu'il lui donne.

LOUIS WEBER.

SCIENCE SOCIALE

Essai d'une psychologie du peuple anglais au XIX^e siècle, par M. Emile Boutmy (A. Colin). — *La Fédération de l'Europe*, par Novicow (Félix Alcan). — *L'Esprit juif*, par Maurice Muret (Perrin). — *L'Esprit protestant*, par Gaston Mercier (Perrin). — *Les Femmes et la Vie*, tome II, par O. de Bezobrazow (Laur). — Brochures diverses.

L'Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIX^e siècle de M. Emile Boutmy n'est pas, comme on pourrait le croire d'après les premiers chapitres, une simple reprise en mineur des thèmes si magistralement traités jadis par Tocqueville et Taine. C'est une œuvre neuve. Ceci parce que l'auteur est d'esprit personnel et d'érudition originale, et aussi parce que le sujet a bien changé. Où est-elle l'Angleterre qui fit l'envie des peuples vers le milieu du XIX^e siècle, la sage, la libérale, la tolérante, la pacifique Angleterre, cette Angleterre que nous avions déjà prise en grippe tant les

cuistres du droit constitutionnel, les cagots de la moralité sociale, les naïfs de l'arbitrage antimilitariste, nous avaient rebattu les oreilles de ses vertus? Voilà que ce pays modèle dégringole au plus bas. Le siècle dernier, qui s'était ouvert sur le bombardement de Copenhague, une des plus radieuses infamies qu'ait contemplées l'histoire, se ferme sur la guerre du Transvaal, cette scélératesse non moins colossale, et qui n'a même pas l'excuse de la lutte à mort contre Napoléon. Entre ces deux atrocités, vraiment toutes les autres hontes de la grande politique, même le coup de la dépêche d'Ems semblent bénignités, et ce n'est pas de notre faute s'il nous vient la curiosité de savoir comment le peuple odieux de 1801 a pu, après avoir donné en 1863, lors de la cession des îles Ioniennes, un si bel exemple de générosité, revenir en 1899 à son pire vomissement.

L'explication, M. Boutmy nous la suggère en nous montrant que l'Anglais, même en ses meilleurs jours, a toujours été le même, au fond, et que le souci du juste ou du noble n'a jamais primé chez lui la préoccupation de l'utile ou du robuste. Ce n'est pas seulement contre les jaunes, les noirs et les bronzés qu'il a été sans scrupules, c'est contre tout ce qui n'était pas lui; aucun peuple aryen n'a traité un autre peuple aryen plus férocement que lui l'Irlandais, naguère encore; et quand il s'est agi de sa sûreté ou seulement de son autorité, tous les *habeas corpus* du monde n'ont pas pesé lourd dans la balance; tel gouverneur de la Jamaïque ou du Canada s'est conduit, au milieu du XIXe siècle, avec un mépris des droits et des lois qu'aurait envié un pacha turc, et l'on sourit en pensant aux bonnes âmes d'outre-Manche qui s'indignèrent contre nous à propos de ce cher M. Dreyfus. (Vous savez qu'il revient à la mode.) Jusqu'à la répression de la traite et à la suppression de l'esclavage, ces titres de la vraie gloire anglaise, qui vous laissent un peu sceptiques sur le désintéressement de ce peuple, car enfin son intérêt était ici d'accord avec sa magnanimité, et la police des mers avait trop de rapports avec l'empire des mers. En 1875, Disraëli proposait au Parlement, sans le choquer, d'enlever aux esclaves le droit de refuge sur les vaisseaux anglais, et les seuls blancs qui aient fait la guerre, et quelle guerre acharnée! pour conserver l'esclavage sont des Anglais de pure race. Du moins les républiques ibéro-américaines, qu'on dédaigne tant, n'ont pas eu de « guerres d'abolition », et c'est par millions que vivent encore chez elles les indigènes, alors qu'on compte les

rares peaux-rouges de l'Amérique du nord épargnés par la férocité anglo-saxonne.

M. Boutmy s'explique certains cynismes de l'Angleterre contemporaine par l'accession récente au pouvoir des basses classes. Mais non ; les landlords auraient, aussi bien que les *tramps*, applaudi aux balles dum-dum. La vérité c'est que l'Anglais a un fonds brutal, et que, sans la civilisation que nous lui avons inoculée, il serait resté brute ; il suffirait même que ce précieux virus s'atténuât pour que l'antique fauve re parût, et c'est pour cela qu'il faut surveiller avec inquiétude la baisse de ces deux flammes, l'hellénisme et le christianisme, qui constituent la civilisation, de la seconde surtout si importante pour le monde parlant anglais. Nous autres, Français, nous aurons toujours, heureusement, des points d'appui qui lui manquent : notre amour de la justice, de la liberté, de l'humanité ; l'Anglais, s'il perd son lest religieux, perd tout. Que ceci le fasse réfléchir, lui et aussi les voisins.

§

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à ce beau rêve de la **Fédération de l'Europe** auquel M. Novicow vient de consacrer un nouveau livre ? Assurément non, et l'exemple de l'Angleterre même est consolant, car il montre combien on peut obtenir pour la paix, le progrès, le bien général du monde, avec des qualités en somme vulgaires, un égoïsme énergique teinté d'un peu de Bible. En ne cherchant que son propre bien, l'Anglais a rendu plus de services à l'humanité que le Français en se sacrifiant pour le bien des autres. Et ceci fait pronostiquer, parallèlement, que si la Guerre disparaît, ce ne sera pas par le fait de ses mystiques adversaires, les tenants de l'Internationale ou les prôneurs de la Paix universelle, mais par celui de ses servants fanatiques qui en rendront la perspective si effrayante que chacun renâclera. Soyez sûrs que si Chamberlain avait su dans quel guêpier il allait se fourrer, il aurait laissé l'Orange et le Transvaal tranquilles. Et voilà pourquoi les inventeurs de mélinite et les vociférateurs de revanche travaillent plus efficacement pour la paix que les douceâtres sermonnaires du désarmement et de l'arbitrage. La guerre sud-africaine éclatant aussitôt après la Conférence de la Haye, l'histoire a de quoi faire sourire, ou pleurer !

Le livre de M. Novicow est, comme tout ce que publie le célèbre professeur d'Odessa, intéressant, chaleureux, bien in-

tentionné, et un peu superficiel. Il se moque beaucoup de la *kilométrite* des nations sans se demander si c'est là pure folie; plusieurs pensent que les pays d'avenir du globe sont les zones désertiques (je renvoie aux études de M. Souleyre dans la *Revue scientifique*) et qu'il ne fut pas trop maladroit pour nous d'accepter ces « terres légères » du Sahara que nous abandonnait le dédain de Lord Salisbury ; certains même prévoient de terribles guerres pour la possession des deux pôles. Je pourrais chicaner aussi M. Novicow sur d'autres points où l'entraîne son désir de paraître à la dernière mode, mais je préfère le louer de son impartialité en ses nombreux jugements sur tous les peuples; c'est là une précieuse qualité de l'esprit israélite de ne pas se laisser influencer par des préjugés nationaux, et chaque lecteur peut y trouver son profit ; nous autres français nous serons peut-être surpris, à ce point de vue, de trouver chez M. Novicow un éloge attendri de Napoléon III, et un anathème motivé de la grande Révolution qui « devrait faire se voiler la face aux Français ». C'est probablement, dit-il encore, la plus grande hécatombe qu'ait vue l'Europe; « les massacres de Gengis-Khan et de Tamerlan sont de vrais enfantillages en comparaison ». Il a raison, cet habitant de la Steppe !

§

Je viens de louer d'une qualité l'esprit juif. Il y a donc un esprit juif? Beaucoup d'israélites aujourd'hui le contestent, et M. Georges Brandès notamment, qui traite l'idée de *blague française*, mais autrefois la plupart revendiquaient volontiers pour eux une singularité, et même supériorité, intellectuelle. C'est pour savoir lesquels avaient raison que M. Maurice Muret, comme M. Dühring en Allemagne, a étudié divers grands hommes de rare israélite, et a écrit son livre, l'**Esprit juif**. Livre sérieux, impartial et point suspect, semble-t-il, puisque M. Muret n'est ni catholique, ni français. Or sa conclusion, c'est qu'il y a bien une psychologie des israélites et que, chez les penseurs qu'on pourrait croire le plus complètement libérés de l'esprit de race, et qui, même, furent mal vus de leurs frères, persécutés comme Spinoza, dissidents comme Nordau, transfuges comme Heine, déracinés comme Disraëli ou Karl Marx, persiste de la façon la plus indélébile le sceau ethnique. Tout ceci me semble indéniable. Maintenant en quoi consiste cet esprit juif? C'est ce que M. Muret ne s'était pas donné mission d'étudier, et ce qui serait dé-

licat à éclaircir : le milieu israélite contient, probablement, comme tout autre milieu, des échantillons de tous les caractères bons et mauvais, et pour ma part je n'oserais rien rattacher à la race de ce qu'on lui attribue d'ordinaire, pas même le socialisme, en dépit des vieux prophètes. Il suffit d'ailleurs, pour qu'il soit légitime de parler de l'esprit juif, que cet esprit existe, ou seulement encore que les juifs croient et veuillent qu'il existe. Or, jusqu'à aujourd'hui il en a été ainsi, et c'est parce que ce caractère a été persistant que tous les autres ont varié d'aspect ; pour se différencier des peuples au milieu desquels il vivait, l'hébreu a été obligé de changer lui même : c'est ainsi qu'après avoir été d'un monothéisme intransigeant dans le milieu antique, il a été panthéiste dans le moyen âge chrétien, et il est maintenant plutôt athée dans le milieu christianisant moderne ; de même, il a été individualiste en Orient et socialiste en Occident ; encore il fait du mimétisme avec Brandès après avoir exaspéré son caractère d'élection avec Disraëli ; ou bien il est antimilitariste en France et jingoïste en Angleterre ; mais sous tous ces chatoiements subsiste l'idée fondamentale de race, et au fond tous pensent comme M. Nordau que « les juifs sont une nation au même titre que les autres nations d'Europe ». Est-il besoin d'ajouter que, pour ma part, je ne trouve cela ni absurde, ni ridicule, ni illégitime ?

§

La contre-partie, il est vrai, c'est que l'esprit juif peut se trouver en opposition avec l'esprit du milieu habité par les juifs, et cela s'est vu bien souvent dans l'histoire. Nous-mêmes en savons quelque chose. Mais dans la fameuse Affaire, ce qui fut étonnant ce ne fut pas certes que les israélites aient si bien illustré la boutade prophétique de Bismarck trente ans auparavant : « Empoignez un juif quelque part, vous entendrez crier des quatre coins de l'Europe ! » ce fut de voir tant de non-juifs s'armer pour la querelle d'un misérable deux fois condamné par trahison. J'ai essayé ailleurs de m'expliquer pourquoi tant de braves gens, aryens et chrétiens, s'étaient ainsi loufoquement emballés, et pourquoi, parmi ces chrétiens, il y avait eu proportionnellement tant de protestants. C'est précisément la question que s'est posée M. Gaston Mercier dans son livre **l'Esprit protestant**, et j'ai été heureux de voir ses inductions tout à fait d'accord avec les miennes. M. Mercier, qui lui-même est protestant, établit

chez ses coreligionnaires une différence profonde entre les orthodoxes, chrétiens, et les libéraux, non-chrétiens et quelquefois anti-chrétiens, et s'efforce de montrer que ce sont les libéraux, alliés dès la première heure des juifs et des anarchistes, qui ont fini par séduire et compromettre les orthodoxes. Ce que j'ai pu observer personnellement confirme bien ceci, et j'ai regretté qu'au cours d'une enquête où j'avais posé la question à six catholiques et à six protestants, aucun n'ait répondu nettement,comme l'a fait M. Mercier ; plus une question est délicate, et plus il convient de l'aborder avec franchise, car pour les peuples comme pour les individus, les antipathies viennent le plus souvent de malentendus. Sans doute, dans l'espèce, le petit troupeau, comme disait Mazarin, était plus spécialement exposé à la clavelée dreyfusarde : la vanité de l'intellectuel, l'atavisme du protestataire, le patois de Chanaan, la manie du libre examen, la lypémanie de la persécution, tout conspirait pour troubler nos frères séparés, mais ceux qui eurent assez de bon sens et de vertu pour résister n'en méritent que davantage le respect de tous. M. Mercier est de ceux-là ; puissent beaucoup de ses coreligionnaires être comme lui ! Comme je le disais un jour à M. Charles Gide, certains protestants semblent avoir pris plaisir à inquiéter, froisser et irriter, je ne dis pas les catholiques, mais les Français, les simples bons Français. C'est ce qu'il ne faudrait pas ; nous ne demandons aux naturalisés qu'une neutralité bienveillante, mais franchement à des fils et arrière-petits-fils de la grande maison de France, nous avons bien le droit de demander un peu mieux.

§

Diverses brochures : *La lutte contre la tuberculose*, par le docteur Plicque (Daix, à Clermont d'Oise),très louable. *Libre amour, libre maternité*, par Paul Robin, et *Contre la nature*, du même. C'est M. Robin, de Cempuis. Ce nom seul me dispense,seul me dispense.. *Juifs*,par Georges Delahache (Ollendorff).La question fut déjà posée. *Le Palais du peuple*, par Séailles. *Les femmes et la vie* (*féminisme et spiritualisme*), tome II, par O. de Bezobrazow (Laur, Paris), livre un peu fumeux, mais avec d'intéressants détails sur la grande Catherin

HENRI MAZEL.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Frédéric Lachèvre : *Bibliographie des Recueils Collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700.* Tome I^er^ (1597-1635). *Recueils des Du Petit Val, des Bonfons, de Du Breuil, de Mathieu Guillemot, de Toussaint du Bray,* etc., etc,... Paris, Henri Leclerc, 1901, un vol. in-4° de 444 pp. (15 fr.)

Parmi tous les travaux de bibliographie que nous possédons déjà, il en est peu qui réunissent à une érudition plus sûre une compétence plus rare pour l'histoire de la poésie française. On chercherait vainement dans les anthologies la substance d'un tel répertoire. Après un coup d'œil rapide jeté sur la bibliographie des recueils publiés entre 1597 et 1635, on s'étonne que tant de belles pages signalées ici aient pu aussi injustement être dédaignées. Et pourtant que de gloses n'a-t-on point publiées sur les écrivains de la Renaissance. Des réputations se sont faites rien qu'à définir les origines et les tendances du mouvement poétique du XVI^e^ siècle. O Sainte Ignorance!

De même que c'est dans le document pur et fruste, parfois simple chanson ou pamphlet irrévérencieux pour nos mœurs, qu'il faut découvrir la vérité historique, de même c'est dans les innombrables recueils tels ceux des Du Petit Val, des Bonfons, de Du Breuil, de Mathieu Guillemot, etc., qu'il convient de rechercher les origines de notre poésie nationale et d'étudier l'évolution de notre langue.

Que de découvertes restent à faire dans ces livres précieux que M. Lachèvre nous dépouille et nous commente...

Mais ne nous écartons pas du but que s'est proposé l'auteur et puisque nous ne pouvons commenter comme nous le voudrions son utile labeur, essayons au moins d'en exposer la méthode.

Indépendamment d'une description raisonnée des recueils (ce volume en cite 36) et d'une série de courtes notices consacrées à chacun des auteurs qui les composent (quelques brèves lignes seulement, auxquelles sont jointes des opinions de critique, une bibliographie suffisante et l'indication de documents à consulter), ce répertoire offre, sous forme de tableau, une liste complète des pièces publiées dans les dits recueils, chacune des pièces étant mentionnée et par son titre et par l'indication de son premiers vers (1). Une dernière partie nous

(1) Ajoutons que des recherches sérieuses ont été faites pour attribuer à leurs véritables auteurs quelques-unes des nombreuses pièces anonymes citées.

donne de plus, en manière d'appendice, la reproduction de pièces inédites, recueillies au cours du présent travail et non publiées jusqu'à ce jour par les éditeurs de Bertaut, de Brach, d'Aubigné, Desportes, Des Yveteaux, Du Perron, Maynard, Racan, Rapin, Saint-Gelais et Théophile.

Enfin une table des noms cités termine ce premier tome que nous louerions peut-être jusqu'à l'excès, si une réserve qu'on nous permettra de faire ne venait en atténuer l'éloge. Simple critique d'un curieux qui s'étonne de voir écarter systématiquement de cette bibliographie certains ouvrages qui, au point de vue de l'esthétique, devaient y prendre place. Et nous nous demandons pourquoi — si ce n'est pour des raisons pudiques vraiment exagérées — l'auteur a cru devoir exclure, en même temps que les volumes de chansons ou d'énigmes, des recueils tels *Le Trésor des Joyeuses inventions, les Muses incognues, les Muses gaillardes, la Muse folâtre, le Recueil des meilleurs vers satyriques, le Cabinet satyrique, le Parnasse satyrique, les Délices satyriques,* etc...

A-t-il craint d'effaroucher le public, alors que son ouvrage, qui n'est point un livre de lecture, mais plutôt un recueil de consultations, ne saurait toucher que des savants ou des chercheurs qu'il prive ainsi de renseignements utiles?

Il y a, nous en avons la conviction, des pages remarquables dans ces joyeusetés de nos pères que nous eussions aimé à ne voir point dédaigner. Et c'est d'autant plus fâcheux qu'une telle abstinence favorise l'opinion de quelques rigoristes, en laissant pour un long temps encore un bandeau d'ignominie sur des œuvres qui, contrairement à certaine poésie officiellement acceptée, touchent, de très près, au domaine de l'éternelle Beauté.

A. B.

LES REVUES

La Revue de Paris : Louis Ménard : poète, philosophe, historien, chimiste, peintre et critique d'art ; son amitié avec Baudelaire, Leconte de Lisle et Renan. — Memento.

Il est rare qu'un homme ne subisse pas encore l'injustice, après le tombeau, quand elle lui a fait une conduite fidèle, le long de la vie, intéressée à réduire la portée de ses actes et à fausser le sens de ses paroles. L'injustice continue alors, avec les biographies qui pourtant ne manquent jamais de la constater.

Vivant, Louis Ménard a été méconnu ; mort, il a inspiré l'esprit médiocre des journalistes et quelque part, dans une revue anonyme, on a pu lire un article de M. Ledrain, très inconvenant et ridicule pour son auteur.

Les *Rêveries d'un Païen mystique* suffisent à faire connaître un poète admirable, un penseur original et nourrissant. Le beau portrait du Luxembourg perpétuera la disproportion de la figure fripée sous le front énorme qui domine les grands trous bleus d'un regard inquiétant et tranquille. L'article de M. Philippe Berthelot (**la Revue de Paris** du 1er juin) sur *Louis Ménard* est enfin un commencement de réhabilitation.

Sa vingtaine de pages résume la longue carrière d'un homme qui a enseigné l'histoire des religions, écrit des poèmes dont un seul suffirait à justifier les lauriers de M. F. Coppée, expliqué des philosophies, découvert le collodion et, dans la nitro-mannite, peut être le plus puissant explosif connu, — qui a peint, collaboré à une histoire de la peinture, pris part à l'héroïque mouvement de 1848!

Révolutionnaire, les hommes d'action l'ont admiré; poète, il mérita l'estime de Leconte de Lisle, qui ne la galvaudait point; philosophe et helléniste, la sûreté de sa critique et l'originalité de ses déductions le firent distinguer d'Ernest Renan; chimiste, il a laissé deux découvertes dont M. Marcelin Berthelot a pris la peine de lui restituer l'une, celle du collodion, longtemps attribuée à l'Américain Maynard.

Cette activité prodigieuse, cette aptitude quasi-universelle, l'excellence atteinte par le même homme dans des arts aussi différents, n'en ont pas porté le nom jusqu'à la célébrité. Cela serait inconcevable, hors d'une époque où le génie est pygmée, nonobstant le bruit qu'il mène et ses attitudes.

Louis Ménard a vécu dans l'intimité de Baudelaire. M. Ph. Berthelot raconte à ce propos, sur le ton d'une causerie élégante, quelques anecdotes nouvelles où l'on se plaît à retrouver le caractère bizarre du magnifique et « sage » poète des *Fleurs du mal*. Nous voyons ainsi Baudelaire et Ménard dîner « dans une guinguette à Châtillon ».

Baudelaire se plaint : « Les journaux à grand format me rendent la vie insupportable, » dit-il, « j'ai décidé de me tuer; peux-tu me préparer de l'acide prussique ; je m'embarquerai et boirai la fiole en pleine mer. » Ils discutèrent gaiement du meilleur mode de suicide et s'arrêtèrent au poignard ; puis ils se grisèrent de vers jusqu'au soir. Voyant l'ombre

descendre sur la tonnelle, Ménard émit la prétention de rentrer dîner, car ses parents l'attendaient. Mais Baudelaire s'indigna. « C'est la dernière journée que nous passons ensemble et tu ne penses qu'à la régularité de ton repas! Dis-moi encore des vers. » Ils se quittèrent enfin et se dirent adieu. Deux jours plus tard, Privat d'Anglemont vint trouver Ménard : Baudelaire avait disparu, après avoir demandé avec insistance à Cousin « son avis sur l'immortalité de l'âme ». On convint de s'informer chez Banville, qui s'écria : « Tout s'explique! il m'a envoyé ses manuscrits pour les publier après sa mort. » Aussitôt chacun voulut les voir, et l'on s'égaya fort de lire des annotations dans ce genre : « Faites votre possible pour ne pas publier ceci... » — « Rien de plus simple, » dit Banville, et il jeta le poème au feu, puis l'on parla d'autre chose. Ménard, plus sensible et très inquiet, courut chez la maîtresse de Baudelaire, Jeanne Duval, qui demeurait rue de la Femme-sans-Tête; une dame à cheveux blancs (sa mère) vint ouvrir et appela : « Jeanne! » Aussitôt une grande mulâtresse nonchalante, drapée de satin jaune, arriva en se balançant et, sur l'assurance qu'il ne s'agissait pas d'un créancier, raconta que Baudelaire, voulant frapper sa mère et faire payer ses dettes par son beau-père, le général Aupic, avait été se suicider dans leur quartier; il s'était à peine blessé, et était soigné chez ses parents. A quelque temps de là, Baudelaire rencontra Ménard et lui parla négligemment de littérature; il fallut le presser beaucoup pour le décider à raconter son suicide. « J'ai été rue de Richelieu dans un cabaret avec cette fille que tu connais; j'ai enfoncé le couteau, mais je ne sentais rien; puis j'ai été réveillé par un ronronnement; j'étais chez le commissaire de police, qui me disait : « Vous « avez commis une mauvaise action; vous vous devez à « votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à votre commis- « saire de police. » Et Jeanne le calmait en criant : « Vous « avez tort de lui dire cela; s'il vous entend, je vous préviens « qu'il est très brutal. » On m'a porté dans ma famille; maman copiait mes vers; mais cela ne pouvait durer : on ne boit chez elle que du bordeaux et je n'aime que le bourgogne. Je suis parti; pour le moment je suis sans domicile; quand vient la nuit, je m'étends sur un banc. » C'était là une des prétentions de Baudelaire, que l'on savait riche et dandy, mais qui tenait beaucoup à passer pour un bohème misérable. En s'en allant, il dit : « Je voudrais travailler pour les Jésuites. »

En 1846, Ménard découvre le collodion; en 1847, il réussit à cristalliser la mannite nitrique et trouve la nitro-mannite; la même année, tandis que de Flotte cherche à « faire » de l'or, Ménard « fait » du diamant : « Il cherchait la cristallisation du carbone par la voie humide et la décomposition lente de matières organiques; il avait disposé ses expériences dans une série de petits tubes et attendait patiemment. Sur ces entrefaites, — écrit M. P. Berthelot, — l'année 1848 commençait : de Flotte se jeta aussitôt dans la mêlée; devenu président du club Blanqui, il abandonna son laboratoire et toutes les expériences commencées.

« — J'ai jeté tous vos petits tubes, dit-il à Ménard.

« — N'avez-vous rien vu de particulier? s'écria celui-ci.

« — Si: l'un d'eux contenait un petit cristal brillant.

« — Malheureux, c'était du diamant, gémit le pauvre chimiste.

« Telle fut sa dernière expérience : il ne devait plus jamais s'occuper de chimie. »

Sur les rapports de Ménard avec Leconte de Lisle, — rapports qui ont exercé la meilleure et la plus profonde influence sur le poète des *Poèmes barbares*, — M. Berthelot apporte des fragments de correspondances très intéressants.

Leconte de Lisle, dans une lettre à son ami, parle en ces termes : « Tu me dis que personne n'a lu tes vers, si ce n'est moi. Voilà une magnifique raison! Qui diable a lu les miens? Toi et de Flotte. Au surplus, qu'est-ce que cela fait à tes vers et aux miens? Tu sais bien que tout ceci rentre dans l'ordre commun. Se désespérer d'un fait aussi naturel, aussi normal, aussi universel, c'est se plaindre de ne pouvoir décrocher une étoile du ciel. »

« En 1855, Louis Ménard publia les *Poèmes*, livre aujourd'hui introuvable, précédé d'une préface d'une grande hauteur philosophique et d'une belle netteté de langage, qui se terminait par ces paroles si simples : « Je publie ce volume de vers qui ne sera suivi d'aucun autre, comme on élève un cénotaphe à sa jeunesse. Qu'il éveille l'attention ou qu'il passe inaperçu, au fond de ma retraite, je ne le saurai pas. Engagé dans les voies de la science, je quitte la poésie pour n'y jamais revenir. » Bien des années plus tard, à la fin de sa vie, il ajoutait : « Mon attente n'a pas été trompée : la critique a gardé le silence sur mon livre, et je ne m'en plains pas. Ce silence de la presse m'a rendu service en me détournant d'une voie sans issue. »

« Selon la coutume, il envoya son livre aux « grands hommes » : aucun ne lui répondit, et pas un journal ne parla des vers de Ménard. Quelques années après, il a trouvé sur les quais l'exemplaire dédié à Vigny, portant en marge de longues annotations du poète : il a gardé précieusement ce livre. »

Comment les Parnassiens ont-ils écarté un poète de la valeur de Ménard, — eux qui se sont toujours vantés d'une communion parfaite et proposent à leurs cadets l'exemple d'une amitié qui, disent-ils, ne s'est démentie jamais?

M. Ph. Berthelot constate leur indifférence à l'endroit de l'un des plus nobles d'entre eux assurément :

« Les Parnassiens, à qui il a appris le grec, ne lui ont pas fait parmi eux la place qu'il mérite. Dans le *Parnasse* de 1865, on publia bien son sonnet : *Erynnis*, mais en remplaçant le titre par celui incompréhensible de *Jenny*, qui devint lui-même, sur l'avis de Catulle Mendès, *Ennui*. Dans le *Nouveau Parnasse*, Lemerre refusa d'insérer les vers politiques de Ménard, et l'absence de son nom est singulièrement choquante. Plus tard, Leconte de Lisle et Heredia lui ont rendu justice en avouant que les Parnassiens tenaient leur substance esthétique et philosophique de ses graves leçons. Anatole France, de son côté, n'a cessé de rappeler le rôle initiateur joué dans le mouvement néo-grec par l'adorateur intelligent des dieux primitifs, par le commentateur dévôt de la théologie hellénique. »

L'Académie ayant couronné la traduction des livres d'Hermès Trismégiste par Louis Ménard, il demanda une préface à Renan. « Celui-ci accepta avec empressement et lut le soir même à l'auteur ses deux pages d'introduction ; elles débutaient ainsi : « Il est plus facile de montrer comment les dogmes finissent que de dire comment ils commencent. »

— Vous trouvez? dit Ménard.

— Ce n'est pas votre avis? Rien de plus simple! répondit Renan avec son doux scepticisme, et il corrigea : « Il n'est pas plus facile de montrer comment les dogmes finissent que de dire comment ils commencent. » Ménard avait conservé le manuscrit qui porte encore la marque de cette spirituelle correction. L'article se terminait par ces mots : « Le rare talent de M. Ménard, ses idées philosophiques et religieuses qui se rapprochent de la manière de sentir des grands penseurs païens des premiers siècles de notre ère, sa riche langue poétique et métaphysique le désignaient admirablement pour

traduire ces livres singuliers. Il ne les a pas rendus clairs, et certes, s'il l'eût fait, c'eût été la plus grave des infidélités. »

Le généreux, l'admirable mouvement communiste de 1871 enflamma Louis Ménard. Il s'y fût dévoué, sans une pleurésie qui le retint en Angleterre.

« Brûlé par la passion politique, — continue M. Ph. Berthelot, — blâmé par ses amis qui s'écartaient de lui, Ménard se retira dans la solitude et peu à peu retomba dans l'oubli. De cette méditation solitaire sortit un livre exquis : les *Rêveries d'un païen mystique*, petit volume mêlé de prose et de vers où, dans une série de dialogues entrecoupés de sonnets, il a donné comme la fleur de sa pensée et de son talent. Le livre débute par un dialogue intitulé le *Diable au café*, d'un tour philosophique si vif qu'à deux reprises on l'a attribué à Diderot. Merlet le citait avec admiration comme un chef-d'œuvre de ce grand écrivain, et la *Bibliothèque universelle* le donne comme un manuscrit inédit de Diderot publié par Ménard. Jules Simon lui disait : « Quelle preuve pouvez-vous donner, maintenant, que ce n'est pas de lui? »

Vieilli, délaissé, Louis Ménard n'a dû une reconnaissance imparfaite encore de sa valeur qu'à des circonstances que M. Berthelot définit par ces mots :

« Les socialistes, en quête de grands ancêtres, l'ont revendiqué à leur tour : le Conseil municipal lui a confié un Cours d'histoire universelle, où il a exposé ses grandes idées religieuses et sociales. Il a d'ailleurs rendu au public les six mille francs que lui donnait la Ville en publiant à ses frais ses cours de l'Hôtel de Ville, dédiés à Garibaldi, comme au champion de la démocratie en Europe. Ce fut sa dernière joie. »

§

Memento. — **Les Semailles** (15 mai) publient *Contre les Dieux*, pages extraites du prochain livre de M. Laurent Tailhade : « La Touffe de Sauges. »

La Nouvelle Revue (1er juin). — *L'héritage*, par M. G. Kahn. — *Les inhumations prématurées*, par M. E. Pilon.

L'Idée libre (15 mai). — *Le chercheur d'épaves*, poème de M. E. Verhaeren.

Revue bleue (1er juin). — *Honoré Daumier*, par M. Paul Flat.

Revue blanche (1er juin). — *La Bretagne alcoolique*,

par M. Austin de Croze. — *Jouets de Paris,* par M. Paul Leclercq.

Revue des Deux Mondes (1er juin). — *Un regard anglais sur la France,* par M. Melchior de Vogüé.

La Grande Revue (1er juin). — *En tournée à Thèbes,* par M. T.-J. Maspero.—La première partie d'une étude de M. F. de Pressensé sur *La jeunesse du marquis de Salisbury.*

La Revue hebdomadaire (1er juin) commence la publication du *Voiturier Henschel,* de Gerhardt Hauptmann.

La Plume (1er juin). — La *Critique des Poèmes,* par M. Stuart Merrill. L'excellent poète des *Quatre Saisons* se penche avec bienveillance vers M. Eugène Montfort, un jeune écrivain naturiste, pour lui apprendre qu'avant lui et ses amis quelques poètes avaient songé à l'action :

« Dois-je lui rappeler, — écrit M. S. Merrill, puisque enfin il faut nous défendre contre des attaques injustes, — que M. Paul Adam a précisément divisé son œuvre en deux parties, l'une dédiée au temps et l'autre sacrifiée au moment? Que M. Pierre Quillard, le plus noble et le plus modeste d'entre nous, s'est donné tout entier à des causes qu'il sait être justes? M. Que Emile Verhaeren a toujours secondé de sa parole et de sa plume les œuvres d'émancipation populaire? Que M. Gustave Kahn ne cesse de semer des idées fécondes et généreuses? Que M. Adolphe Retté a souffert dans sa personne pour ses idées? Que M. Vielé-Griffin dirigea, au moment même où la liberté de pensée parut le plus menacée, les *Entretiens Politiques et Littéraires?* Que M. Bernard Lazare provoqua par la seule autorité de sa logique la révision du procès Dreyfus? Que MM. Collière et A.-Ferdinand Herold, avec notre regretté Ephraïm Mikhaël, combattaient le boulangisme, dans la mesure de leurs moyens, alors que M. Eugène Montfort apprenait à écrire? »

L'Ermitage (juin) publie les deux premiers chants d'un poème de M. F. Jammes : *Jean de Noarrieu;* une lettre à M. A. Gide, de M. P. Vielé-Griffin; de nouvelles ballades de M. Paul Fort : *Les Romances d'un sou,* et *La Chanson d'Ève,* par M. Ch. van Lerberghe.

La Revue Franco-Roumaine a paru pour la première fois en mai.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Jean de Calais (*Le Temps*, 27 mai). — Jules Verne et le tour du monde (*Echo de Paris*, 24 mai). — Le Cosmopolitisme littéraire (*Le Journal de Genève*, mai, et *Le Temps*, 17 juin).— Villiers de l'Isle-Adam en Angleterre (*Le Temps*, 29 mai). — Un jugement sur Stéphane Mallarmé (*Ibid.*, 2 juin). — Deux beaux vers de M. Rostand (*Le Gaulois*, 1er juin).

On lit dans les Faits divers du *Temps*, 27 mai :

« Jehan de Calais. — Demain lundi, de grandes fêtes auront lieu à Calais en vue de la présentation au peuple d'un nouveau géant qui a pour nom et personnifie le héros du Moyen-âge « Jehan de Calais ».

» Ce personnage fut, si l'on en croit la légende, un grand corsaire qui débarrassa le littoral nord de la France des pirates normands qui en infestaient les côtes, en faisant courir de grands dangers aux populations riveraines. Au cours d'une de ces croisières contre les Normands, Jehan de Calais eut la bonne fortune de délivrer deux jeunes et belles captives que les pirates ravisseurs emmenaient en esclavage. Bientôt Jehan de Calais conçut pour l'une des deux jeunes filles une vive passion qui l'amena à l'épouser. Jehan de Calais, ne pouvant, malgré son mariage, renoncer de sitôt à sa carrière de marin, dut reprendre la mer, non sans avoir fait peindre, à la proue de son navire, le portrait de sa bien-aimée. Le navire ayant été poussé par les vents dans le port de Lisbonne, le roi de Portugal reconnut dans le portrait de la galère calaisienne les traits de sa fille chérie ravie, depuis de longues années, par des pirates. Il manda le marin, qui commandait le navire, à son palais et, à la suite du récit de Jehan, le reconnut pour son héritier au trône de Portugal.

» C'est ce héros qui va, désormais, prendre place parmi les géants du Nord et la ville de Calais organise, à cette occasion, une grande cavalcade qui parcourra, demain lundi, les rues de cette cité.

» Plusieurs autres géants du Nord figureront dans le cortège qui ne comprendra pas moins de cinquante chars. »

Je ne voudrais pas contrarier les Calaisiens, mais je suis forcé de leur apprendre que Jean de Calais n'a jamais existé et que par conséquent il ne s'appela jamais « Jehan ». *Jean de Calais*, c'est le titre, imité de cet autre, *Jehan de Paris*, d'un conte de Mme de Gomez, paru en 1735 dans son recueil en dix volumes intitulé « Cent Nouvelles nouvelles ». Cette dame, qui s'appelait Poisson comme la Pompadour, était fille

de Paul Poisson et la sœur des deux acteurs-auteurs, avait de l'esprit et, comme presque toutes les femmes de lettres, une inépuisable fécondité. Les femmes sont admirables. Elles se mettent à écrire comme à coudre, abattent un conte ou un ourlet avec la même activité Mme de Gomez eut cette heureuse et rare fortune qu'un de ses contes entrât dans la bibliothèque bleue, c'est-à-dire dans la légende. Imprimé avec soin par Prault ou Delalain, *Jean de Calais* n'avait point beaucoup fait parler de lui. Figuré par quelque Garnier, de Troyes, sur du papier à filtrer avec des têtes de clous, Jean de Calais rayonna. Toute l'ancienne France a lu *Jean de Calais* hormis ceux qui ne savaient lire; mais ces bienheureux l'entendaient conter aux veillées. Encore aujourd'hui, bien des personnes connaissent ce nom, Jean de Calais, et parfois son histoire, qui ne se doutent pas que les colporteurs la débitent encore dans les foires, le long des chemins, — et sur les quais de Paris. Ces honneurs n'arrivent plus aux faiseurs de contes, parce que leur avidité s'est entourée d'un octroi. Si les droits d'auteur de Madeleine-Angélique de Gomez avaient couru jusqu'en 1820, Jean de Calais, oublié dans l'intervalle, n'eût été réimprimé ni par Garnier, ni par Pellerin, ni par Desoer, ni par dix autres fournisseurs du colportage.

Charles Nisard (ce n'est pas le Jean-Baptiste de M. Brunetière), après avoir conté l'aventure, qui ne diffère que par les détails du résumé que nous avons cité, ajoute : « Il y a certainement, par ci par là, du naturel dans cette histoire, mais il n'y a pas cette naïveté ni cet esprit qu'on trouve dans celle de Jean de Paris. L'analyse que j'en ai faite est d'après l'édition d'Epinal, la plus courte et la plus sensée, parce que, plus elle abrège le texte original, plus elle épargne d'ennui au lecteur.

» L'édition de Paris n'est pas aussi discrète; c'est en vain qu'elle s'annonce comme *revue et corrigée par un académicien;* elle est encore trop longue et gâtée par une affectation du style poétique incompatible avec la vulgarité du sujet. Par exemple, on y lit des phrases de cette sorte : « J'allai par mon propre poids jusqu'au fond de la mer; alors, frappant la terre du pied et divisant l'eau avec mes bras, je revins sur les flots; ils étaient si agités que mon expérience dans l'art de nager ne me servait presque de rien; je combattis contre leur fureur, tantôt porté dans les airs par une vague et tantôt submergé par celle qui venait la frapper. » Et encore : « Déjà les ombres couvraient la face de la terre; je l'écoutais avec transport; un sommeil importun s'empara de moi; je le chassais en vain. »

Tout ou à peu près, est dans ce goût-là, et je vous laisse à penser si cela suffit pour racheter le manque presque absolu d'intérêt. »

Nisard est un peu sévère. J'ai sous la main l'édition de Lille : « Histoire de Jean de Calais, par M... Douzième édition. A Lille, chez J. Fourray (successeur de feu *Pillot*), imprimeur-libraire, rue des Prêtres ». Comment ne pas s'amuser (oh! avec modération) à un conte qui débute ainsi : « Au Nord des Gaules, sur le bord de la mer, est une ville appelée Calais? » C'est le ton épique. Il va se passer de grandes choses. Et en effet au bas de la page trente-sixième et dernière, on lit : « Ainsi finit l'histoire de Jean de Calais, dont la mémoire ne s'éteindra jamais par les actions généreuses qu'il a faites pendant sa vie. »

Ecrire un conte, parmi cent autres, et qu'un siècle et demi plus tard toute une ville se presse autour de l'effigie promenée en pompe du héros de l'histoire; et que l'on croie cette histoire vieille comme les rues; et que l'on s'imagine que le héros a vécu en des temps fabuleux, et qu'il fit vraiment de grandes choses; et qu'enfin ce Jean de Calais, humble création entre les plus humbles, soit salué comme le patron légendaire d'une grande cité,—telle est l'aventure de Madeleine-Angélique Poisson, fille d'un Crispin et femme du seigneur de Gomez de Vasconcellos, gentilhomme castillan.

§

Un collaborateur de l'*Echo de Paris* (24 mai) est allé demander son avis à M. Jules Verne à propos du voyage circumterrestre entrepris récemment par deux journalistes. Le grand conteur a l'air de trouver que cela n'a pas beaucoup d'intérêt. L'amusant, c'était de faire faire au monde entier le tour du monde en 80 jours; mais le faire soi-même! M. Jules Verne n'a jamais quitté Amiens que pour de courtes excursions.

— « Oui, me dit Jules Verne, j'ai lu en effet qu'on se proposait dans plusieurs journaux français et américains de voir combien de temps il faudrait pour faire le tour du monde.

» Je crois qu'un monsieur, qui aura préparé son affaire à l'avance, peut faire le pari — et le gagner — de faire un cercle autour de la terre de Paris à Paris en 33 ou 34 jours, à condition de ne rater aucune correspondance.

» Mon héros, Philéas Fogg, n'avait pas le *Transsibérien* à sa disposition. Je ne disposais pas de ces éléments de vitesse

et de confort à l'époque où j'écrivais, en 1872, le *Tour du Monde*. Philéas Fogg ne s'est pas borné à courir autour d'un cercle qui, à mesure qu'il se trouvait rapproché du Pôle Nord, se rétrécit et diminue le chemin à parcourir. A Singapour, il se trouvait sous l'Equateur. Un tour du monde implique la nécessité de ne pas s'écarter de l'Equateur. Moscou et Vladivostock se trouvant au 45e degré environ de longitude, vos confrères feront le tour d'un cercle, mais non pas le tour du monde. Au point de vue de la science géographique je suppose que vos confrères ne comptent rien prouver. La course par chemin de fer et bateau ne saurait avoir plus d'importance que le match d'automobiles Paris-Amiens ou la course Paris-Bordeaux. »

— » Et si vous aviez à écrire, aujourd'hui, mon cher maître, le *Tour du Monde... ?*

— » Oh! peut-être le ferais-je accomplir en trente jours par Philéas Fogg en empruntant carrément le Transsibérien avec de sérieuses variantes, bien entendu, parce que son voyage constitue, lui, un véritable voyage autour du monde, et à une altitude plus rapprochée de l'Equateur. Il y aurait 9 000 lieues à parcourir.

» Il y a une dizaine d'années, je m'en souviens, une jeune reporteresse américaine, Miss Bly, rédactrice au *Sun* de New-York, a accompli le tour du monde, à deux reprises, la première fois en 70 jours et la seconde en 66 jours.

» Miss Bly, devenue Mme Stewart, est venue me voir, voici quelques années, se trouvant à Boulogne-sur-Mer avec son mari, un richissime Américain. Je la félicitai d'avoir battu le record de Philéas Fogg, longtemps avant la construction du Transsibérien. Aujourd'hui ce n'est plus une affaire de tourner ainsi, commodément installé dans un wagon, autour du Monde... »

M. Marcel Hutin ajoute cette anecdote :

« Lorsque Jules Verne publia le *Tour du Monde en 80 jours*, en feuilleton dans le journal le *Temps*, le monde entier s'intéressait à ce point aux péripéties du voyage de Philéas Fogg que les correspondants des journaux américains et anglais allaient jusqu'à câbler à leurs journaux, chaque jour, la traduction de ses feuilletons. A la fin, Philéas Fogg, obligé de brûler le pont du bateau pour activer la vitesse, afin de pouvoir rentrer le jour convenu, fait chauffer à blanc les machines du bateau. Savez-vous que Jules Verne reçut des compagnies de navigation françaises, anglaises et américai-

nes les propositions les plus alléchantes pour l'engager à faire choix d'un de leurs steamers qui ramènerait son héros en Europe? Jules Verne resta inébranlable devant ces offres plus magnifiques les unes que les autres et ne répondit pas. »

Quant au vrai tour du monde, en suivant ou en serrant de très près l'Equateur, il est impossible, ou à peu près. Il faudrait trois ou quatre ans, beaucoup de bonheur et un sérieux cortège de carabines. On devrait, en effet, traverser Bornéo et Sumatra, l'Afrique de Kismay ou au cap Lopez et l'Amérique de l'embouchure des Amazones à Quito.

§

D'une longue étude, en trois parties, de M. M. P. (Prozor) dans le *Journal de Genève* (mai), sur les Poètes d'aujourd'hui, cette belle pensée, juste et bien dite :

« Ainsi la France s'ouvre une fois de plus au quatre vents de l'esprit, comme le veulent ses origines composites, sa situation géographique, toute son histoire littéraire, qu'il faut profondément ignorer pour la prétendre retranchée derrière un mur de Chine (comme le soutenait dernièrement le norvégien Björnson, trop prompt à contester à d'autres et nommément à son compatriote Ibsen une influence qu'il n'exerce pas lui-même). Mais, les germes que ces vents lui apportent, elle les transforme en sa propre substance et quand ce travail d'assimilation l'épuise, elle se referme et devient impénétrable. Nous ne sommes pas à une de ces heures d'épuisement. La fatigue n'est qu'apparente. Une œuvre latente s'accomplit, je viens de la montrer, et déjà l'on reconnaît que c'est une œuvre de beauté et qu'elle porte le caractère propre à la race. En apparaissant au grand jour, en devenant accessible à tous, perd-elle quelque chose de son charme intime et de l'idéal qui lui a donné naissance? Peut-être. Il faut que le Verbe se fasse chair pour venir habiter parmi nous. »

§

De M. Larroumet, sur, au fond, la même idée (*Le Temps*, 17 juin) :

« J'estime, au contraire de M. Clémenceau, que jamais la pensée de la France ne s'est moins repliée sur elle-même et nourrie de sa propre substance qu'au temps présent En effet, trois faits caractéristiques dominent le mouvement intellectuel de ces trente dernières années. D'abord l'influence du roman russe, puis celle du théâtre scandinave, enfin le souci d'élar-

gir notre conception latine de l'éducation, en nous rapprochant de la formation intellectuelle et morale que pratiquent les autres races de l'Europe, surtout la race anglo-saxonne. Etudiez toutes les manifestations de notre activité littéraire et vous n'en trouverez pas une qui ne se rattache à l'une ou à l'autre de ces directions, que ce soient le retour à l'idéalisme, le goût du symbolisme, la « religion de la souffrance humaine », le théâtre d'idées, la réaction contre la culture purement formelle et le souci de développer l'énergie.

La France aurait voulu se fermer à ces souffles divers, venus des quatre points cardinaux, qu'elle ne l'aurait pas pu. Sa curiosité toujours en éveil, sa facilité d'engouement, le flux continu de visiteurs qu'elle reçoit, sa situation géographique enfin, qui en fait le rendez-vous où viennent battre tous les courants d'idées, tout cela l'eût empêchée d'élever autour d'elle le fameux mur de Chine dont il a été parlé.

Ce mouvement a été si fort que nombre d'esprits, soucieux de l'originalité nationale, mais la comprenant mal et méconnaissant la loi constante qui fait du cosmopolitisme et de l'expansion deux de ses principaux éléments, ont essayé de réagir contre ces influences européennes. Ils les ont niées et combattues. Ils n'ont pu prévaloir contre un fait de nécessité ethnique, historique et géographique. Si quelque chimiste pouvait analyser à cette heure les éléments de l'esprit français, il y trouverait plus d'apports européens que dans n'importe quel autre pays. Le creuset où s'élabore l'esprit européen n'est pas encore à Kristiania ou à Berlin; il est toujours à Paris. »

C'est fort bien ; mais au roman russe, au théâtre scandinave, à l'éducation anglaise, il faudrait joindre une autre source d'influence, et non la moindre, ni la moins féconde, ni la moins heureuse : l'œuvre de Frédéric Nietzsche. Et l'on n'aurait pas encore tout.

§

Du *Temps* (29 mai) :

« La traduction des deux pièces de Villiers de l'Isle-Adam : la *Révolte* et l'*Evasion*, que vient de publier à Londres Mme Thérésa Barclay, est un événement littéraire des plus intéressants. Il démontre avec quelle attention nos voisins suivent ou remontent le courant français de l'art dramatique et combien parfois, mieux que nous, ils rendent justice à nos productions. La *Révolte*, par exemple, contient, en somme,

toute la *Maison de Poupée* d'Ibsen. L'*Evasion*, par la manière et par la matière, devança de longtemps certains tolstoïsmes. On ne l'a pas assez dit. Il faut ajouter que la traduction de Mme Barclay est très littéraire et très précise à la fois. C'est une œuvre et une bonne œuvre. »

§

Du même journal (12 juin). M. Gaston Deschamps, à propos du congrès des poètes, parle :

« Stéphane Mallarmé, professeur d'anglais au lycée Condorcet, mourut, laissant à la postérité un petit cahier de partitions musicales, dont le déchiffrement est malaisé. On l'avait élu prince, à cause de la singularité de son verbe, et aussi parce qu'étant le plus inoffensif des hommes et le moins ambitieux — nullement candidat à l'Académie — il ne gênait personne. »

§

Le *Gaulois* (1er juin) publia quelques beaux vers de Monsieur Edmond Rostand, de l'Académie française, sous ce beau titre *Pierrot qui pleure et Pierrot qui rit*. Voici, nous a-t-il paru, les deux plus beaux :

Ce n'est pas un souffleur que l'amour ! Amor ! Love !
Mais un affreux serpent qui dans nos cœurs se love !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *Mme de La Pommeraye*, comédie en trois tableaux, de M. Paul Degouy, d'après Diderot (17 juin). — Athénée : *Pour le Monde*, comédie en quatre actes, de M. Henri Lyon (30 mai). — Escholiers : *L'Ile heureuse*, poème dramatique en trois actes et quatre tableaux, en vers, un prologue et un épilogue, en prose, de M. Eugène Morand, musique de M. Ernest Moret ; *Conte de fée*, ballet en un acte, de M. Maurice Froyez, musique de M. Maurice Depret (12 juin).

Pour le Monde, à l'Athénée. — Encore une pièce d'amateur, encore une pièce composée avec « tout ce qu'il faut pour chauffer » et qui attrape la panne au bout de huit jours. Ces messieurs qui, au lieu de conduire des automobiles, ont choisi pour sport l'art dramatique, ne pourraient-ils se livrer à leurs exercices d'entraînement sur d'autres scènes, que sur des scènes publiques ? En définitive, il n'y a qu'eux qui s'amusent. Les acteurs, nantis de mauvais rôles, jouent sans plaisir ; le public bâille ou s'énerve, ayant

depuis longtemps renoncé à se montrer plus résolument mécontent; et la critique, pour peu qu'elle ne soit pas quotidienne, arrive toujours trop tard, comme les carabiniers.

M. Henri Lyon, l'illustre auteur des *Apparences*, est donc revenu à la charge avec un *Pour le Monde*, qui n'a pas montré la moindre velléité de réussir. De bienveillants échotiers ont cependant voulu remarquer qu'il y avait progrès sur sa dernière pièce. Je le veux, certes! Mais que de progrès alors lui reste-t-il à faire avant de parvenir à la bonne pièce! J'aime mieux n'y pas penser.— M. Henri Lyon est de cette catégorie de gens qui découvrent, au xxe siècle après J.-C. et les Pharisiens, que le monde est plein d'hypocrisie. Et il s'indigne à l'idée qu'un jeune homme, appartenant à la meilleure aristocratie française, se voit obligé, ayant besoin d'argent, à épouser une jeune fille qu'il n'aime pas, au lieu de régulariser simplement sa situation avec sa maîtresse qui est riche. Voilà le monde! balbutie-t-il mélancoliquement. — Eh bien, oui, voilà le monde! Et après? Il est évident que les convenances mondaines interdisent au jeune duc de Tresmes, une fois ruiné, d'épouser sa maîtresse millionnaire, puisqu'il n'a pas jugé à propos de le faire auparavant. Ce serait avouer par trop crûment qu'il ne se marie que par intérêt. Rien de plus admissible, en revanche, que son union avec Mlle Geneviève Saulnier. Il apporte un titre contre une dot, c'est bien. Il ne va pas crier qu'il ne l'aime pas, et le monde ignore, ou peut faire semblant d'ignorer, les vraies raisons de ce mariage. Ce n'est donc pas le monde qui est immoral, mais le duc, le duc qui, seul, sait à quoi s'en tenir sur son compte. Et au lieu de vitupérer le monde, M. Henri Lyon devrait bien plutôt l'admirer de ne jamais vouloir supposer, officiellement, aux actions des hommes que les motifs les plus honorables, et de ne consentir à se fâcher que si on l'y contraint par le scandale. Cette grande liberté, dont, avec un peu de doigté et de décence, tout homme civilisé jouit, est au contraire un inestimable bienfait. M. Henri Lyon a mal choisi son exemple, et nous refusons de souscrire à son indignation.

Nous refusons également de partager sa sympathie pour son escargot de duc, sur le cas duquel il voudrait nous apitoyer. Nous nous moquons absolument de son « honneur », et nous nous contremoquons non moins absolument des deux millions qu'il tient à payer aux créanciers de son père, au prix d'une bassesse. Qu'il laisse ceux-ci se débarbouiller et qu'il reste digne devant la vie, voilà qui serait plus noble, plus

généreux et plus vraiment aristocratique. Mais non : ce pleutre est obsédé par cette dette de deux millions; il commettrait un crime plutôt que de ne pas les rendre. Les grands seigneurs de la belle époque se préoccupaient peu de pareilles bagatelles ; mais le grand seigneur s'est embourgeoisé, et aujourd'hui, paraît-il, il frise la maison de commerce. Encore, si tout cela était présenté ! mais c'est posé il faut voir comment ! et la situation demeure plus ridicule que palpitante. Et puis, je le répète, la satire ne saurait porter. Nous voyons un malheureux snob qui veut, en dépit de tout, conserver son rang dans le monde. En quoi le monde est-il fautif ? Cela ne le regarde pas. On peut même dire que si le père était resté purement et simplement dans son rôle de mondain et ne s'était pas avisé de commanditer une banque, rien de tout cela ne serait arrivé. Le père, au moins, s'est fait sauter le caisson. Le fils, lui, se mésallie sans esprit.

Quant au monde que nous présente M. Henri Lyon, il est si bête, que si c'est vraiment à ce monde là que sacrifie M. le duc de Tresmes, cela ne prouve pas en faveur de son intelligence, et même de son aristocratie. Le plaisir, dans un pareil milieu, serait au contraire d'y faire scandale, — comme pourrait le faire un véritable mondain tombant au milieu d'un petit monde méfiant et jaloux de province. Pour le monde, parfait ! Mais pour le monde de M. Henri Lyon... décidément, M. le duc de Tresmes n'est qu'un sot.

La distribution était exquise : Thomsen, Dieudonné, Gauthier, Tréville, Suzanne Demay... Mais on se lasse de n'avoir jamais à louer que les acteurs, qui donnent un semblant de vie à ces choses mortes.

L. D.

§

Au cours de ce livre étonnant, — roman, mémoires, traité de morale, — qu'il intitula *Jacques le fataliste et son maître,* Diderot nous conte l'histoire du mariage « saugrenu » que, par vengeance, la marquise de La Pommeraye fit faire au marquis des Arcis. C'est un beau récit, émouvant et dramatique; et les réflexions qu'y mêlent Jacques et son maître, et aussi Diderot lui-même, en éclairent singulièrement les héros. Le lecteur de Diderot connaît fort bien la marquise, le marquis, Mme Duquênoi, et si Mlle Duquênoi reste plus énigmatique, c'est que Diderot l'a voulu : il s'est plu d'ailleurs

à indiquer, spirituellement, quel personnage, dans un long récit ou dans un drame, il faudrait lui donner.

Il est naturel qu'un auteur ait été séduit par l'idée de mettre à la scène l'aventure du marquis des Arcis. Malheureusement M. Paul Degouy, auteur de **Mme de La Pommeraye**, s'est contenté d'une pièce bien sommaire. Les scènes qu'il a textuellement empruntées à Diderot sont excellentes : Diderot qui, dans ses drames, — la partie la moins forte, d'ailleurs, de son œuvre, bien qu'il s'y montre encore novateur hardi, — est quelque peu enclin à user d'un style déclamatoire et enflé, nous a, dans ses romans, dans ses contes et dans ses fantaisies, laissé des modèles parfaits de dialogues, d'une conduite solide et d'un tour aisé, à la fois. C'est ainsi qu'il y a, dans la pièce de M. Degouy, des morceaux du meilleur cru. Mais ce que lui-même a imaginé ou écrit est assez faible, et il n'a guère su se servir des indications données par Diderot pour développer le caractère et le rôle de Mlle Duquênoi. Pourtant, le spectacle de *Mme de La Pommeraye* est loin d'être désagréable, car partout où il y a un peu de Diderot, on est sûr de goûter du plaisir.

Mlle Marguerite Caron a été, dans le rôle de Mme de La Pommeraye, hautaine à souhait, et Mlle Jane Rabuteau a été fort touchante dans celui de Mlle Duquênoi.

Tous les hommes cherchent le bonheur. Il n'est pas un matelot qui ne veuille cingler vers l'île que les légendes disent exister au loin, et où l'on vit dans une éternelle félicité. Mais l'homme ne peut être heureux : la cruauté de ses passions le lui défend, l'homme a le malheur en lui. Et l'île légendaire existât-elle, et parvînt-il à y aborder, il ferait du merveilleux séjour un lieu de crime et de douleur : de crime, si pour lui le bonheur n'était que le contentement des instincts vils qui font qu'on veut être riche et qu'on veut régner, — de douleur, si pour lui le bonheur était dans l'amour, car il ne conçoit l'amour et ne le sent que mêlé de souffrance. Et pourtant, tous les hommes cherchent le bonheur, sans cesse ils ont l'illusion qu'ils vont l'atteindre, et toujours ils gémiront de ne pas toucher, de leurs barques, les plages de l'île enchantée.

Telle est l'idée du poème dramatique de M. Eugène Morand, **l'Ile heureuse**.

Cette idée, certes, n'est pas très nouvelle, et elle a servi de thème à des œuvres diverses. Mais on ne peut exiger d'un

poète lyrique ou dramatique qu'il ne développe jamais que des idées nouvelles et chacun a le droit de reprendre une pensée ancienne, si banale soit-elle devenue; il faut seulement, par le soin qu'on a de la dire d'une manière curieuse, donner l'illusion qu'elle est neuve, et, ainsi, la faire un peu sienne.

Or, M. Eugène Morand, dans l'*Ile heureuse*, s'est efforcé vers l'originalité, et ses imaginations sont souvent agréables. On aime qu'un pêcheur prenne dans ses filets une sirène, que la sirène protège le pêcheur, et en devienne amoureuse, que lui, ingrat inconscient, s'en aille vers la blanche princesse apparue en les brumes légères qui ceignent l'île radieuse. M. Eugène Morand sait grouper les personnages avec art, et il les fait passer en d'aimables décors; ses pièces nous mettent sous les yeux une suite de tableaux pleins de grâce. On a plaisir à les voir, et à les entendre aussi, car ses vers ne sont pas malhabiles, et dans leur charme, un peu flou parfois, se mêlent de jolies images et de tendres sonorités.

On a plaisir à les voir et à les entendre surtout quand elles ont pour interprète Mlle Moreno. Nulle, aujourd'hui, ne sait dire les vers comme les dit Mlle Moreno. C'est d'un art très subtil, qui apparaît très simple, et l'auditeur est ravi. Et, en même temps que le secret de dire mélodieusement les vers, Mlle Moreno connaît la loi des gestes harmonieux. Elle le prouva maintes fois, et, une fois encore, quand elle joua l'*Ile heureuse*. Mlle Moreno a été la plus divine sirène qui se puisse rêver.

Auprès d'elle, Mlle Renée Parny n'a pas été sans grâce, et MM. Pierre Magnier, qui semble savoir un peu trop que sa voix est sonore, Albert Mayer et Garbagni ont tenu convenablement leurs rôles.

Le court ballet que M. Maurice Froyez intitula **Conte de fée** fut agréablement dansé par Mlle Sandrini.

A.-FERDINAND HEROLD.

ART MODERNE

Les grandes pompes du passé, les souvenirs d'épopées classiques, les fastes orgueilleux de l'histoire guerrière des nations, le rêve idyllique de toute poésie antérieure n'ont que peu allumé, sans doute, le mirage de leurs diverses beautés au cerveau fervent d'Honoré Daumier. Le rôle du peintre et du dessinateur, que sa destinée a affirmé pour une gloire tout d'abord chancelante en apparence, comme elle est, dès à pré-

sent, radieuse et éternelle, est d'assister, esprit en éveil et doigts impatients, à tous les faits de la vie quotidienne. Nul aussi bien que Daumier n'a tout noté de la vie contemporaine, nul aussi bien que lui n'a violé la torpeur des gestes quotidiens, ne les a pressés et tordus jusqu'à en extraire avec sûreté la grandeur qui leur est propre, le tragique latent ou le comique insoupçonné. Est-ce là faire, proprement, comme on a tant dit, de la caricature, « *représentation des personnes, des choses, chargée, grotesque*, EN VUE DE LES RIDICULISER »? Des dessins de cette sorte, s'ils ne sont totalement absents de l'œuvre de Daumier, y occupent certes fort peu de place. J'en vois, en la présente exposition, un exemple, dans ce fantaisiste, irréel profil de Napoléon III lancé, mais un élément indispensable à la caricature me paraît, là même, absent : le *sarcasme*. Parcourez et regardez toute l'exposition si nombreuse de l'Ecole des Beaux-Arts, et la peinture, et l'aquarelle, et le dessin, et la lithographie; regardez avec soin, qui donc est, en cet ensemble, ridiculisé? pas même ces acteurs de tragédies aux trognes excessives qui démentent l'ampleur trop apprise des gestes faux; personne! car Daumier ne persiffle jamais, il a trop de conscience, il observe avec trop de scrupule la vérité, et partout, parce qu'il aime la vie, les milliers d'actions petites, automatiques, inconscientes par où la vie se manifeste, partout il porte trop d'enthousiasme et d'amour pour s'abaisser à des besognes de dénigrement ou d'aigreur; il aime! avant tout, par-dessus tout il aime, et jusqu'aux grotesques dont il traduit les travers.

Une telle formidable différence hausse Daumier bien au-dessus du rang futile des caricaturistes. Plusieurs ont du talent, aucun n'est transporté comme lui, par la féconde magnanimité. Eux passent et sont passés. Lui, si on l'a trop oublié un jour, renaît à nos yeux plus grand, plus noble qu'on ne l'avait compris de son vivant. L'amour seul assure le triomphe. Mais, outre cela, Daumier est plus grand encore, de ce simple fait, qu'il n'est pas, comme eux tous, un homme de talent. L'homme de talent tient les ressources de son art, il s'en sert et s'évertue à faire rentrer les motifs de son inspiration dans les limites de ces ressources que son talent particulier ne lui permet pas de franchir. Pour un homme de la trempe de Daumier, il n'existe pas de ressources; à chaque fois, tout moyen pour s'exprimer est, de nouveau, à réinventer; il semble à chaque fois qu'il ignore tout de son métier, qu'il tâtonne, qu'il ait tout oublié de ce qu'il a su jusque-là,

qu'il soit un inconscient, un malhabile s'efforçant d'égaler sa réalisation, par des moyens instinctifs et spontanés, à la vision qu'il a eue de son modèle. Tout est confus, les traits s'emmêlent, voilà des entrelacs de plume ou de crayon, des retours de la ligne sur elle-même incertains et inutiles, tout un grimoire inextricable ! sans doute : mais regardez l'ensemble : c'est une figure, la plus expressive, la plus modelée qu'aucun dessin ait inventée ! C'est la vie et le mouvement ; c'est le passage aux muscles de l'invisible, de l'insaisissable, le mouvement, la vie. Il semble que nul homme plus que celui-là n'ait été un sculpteur : est-ce sur le papier, sur la toile qu'il travaille ? toutes ces figures, comme elles sortent en ronde-bosse, comme on en fait le tour, comme toute la série des plans ressort, que de nettes saillies, que d'ombres en des creux réels ! On le voit s'acharner d'un travail doux et patient, exiger de son métier au-delà de ce qu'il peut donner, en forcer l'insuffisance, l'imposer en le transformant.

Tout existe par lui, où il veut, comme il l'a voulu ; il appuie, il exagère ; d'autres fois il est plus tendre, un trait abrégé lui suffit, il sait élider, sous-entendre et suggérer. Il isole ou relie par l'atmosphère à d'autres figures ou à des choses ambiantes ses figures ; il les situe aussi diversement, aussi multiplement que dans la réalité quotidienne. Nul comme lui n'a eu un art qui refait, dénomme et égale la nature.

Où cette exposition du mois de mai est surprenante, ce n'est point à grouper des séries successives et toujours admirables de ces lithographies qu'on ne saurait avoir assez vues, ce n'est point à les confronter même à des dessins qui les préparent, à des peintures qui les amplifient, c'est à révéler l'inépuisable nouveauté, la fraîcheur partout retrempée d'un art à qui rien ne reste fermé ni inconnu, qui explore en tous les sens, qui épuise la richesse de toutes ses trouvailles, et qui s'en approfondit à mesure.

L'existence, qui a fini si misérable, de Daumier a eu son côté heureux. Toute chose et le mystère des étrangetés humaines furent soumis à la patience auguste d'un paisible sourire ; rien ne sut s'y dérober, bien que se montrassent à son égard les hommes, comme ils ont toujours été, et la fortune adverse et ingrate.

Peut-on, seulement, regretter l'absence ici de plusieurs des toiles qui nous émerveillèrent, l'an dernier, à la Centennale ? Le souvenir vivace survit assez à leur disparition pour qu'on

les revoie sans cesse, par le désir. Quelques-unes sont revenues : les *Emigrants*, orageux et pathétiques, le *Drame*, le *Linge*, l'*Amateurs d'estampes*, le *Malade imaginaire*, les *Chanteurs des rues*, etc.; aussi le *Linge* (ou *femme remontant des lavoirs de la Seine*) qui figurait au Pavillon de la Ville de Paris; puis bien d'autres de la série terrifiante et grandiose des *Avocats*, de la série tragi-comique, si angoissante, de *Don Quichotte*, les *Buveurs*, les *Saltimbanques*, le *Wagon de 3e classe*.

Mais il convient que l'on s'arrête, pour fixer la volontaire et haute figure, à d'ardentes études de chevaux en mouvement, aux préoccupations qu'on aurait crues le plus étrangères à Daumier, à des figures nues, à des essais de plein-air. On rencontre par endroit, dans cette œuvre, une grâce féminine égale à la plus délicate des maîtres du XVIIIe siècle, traitée avec une finesse, une élégance discrètement parfumée : il y a des profils de jeunes mères inoubliables et sacrés, des femmes, au théâtre, bras nus, épaules radieuses et claires, de délicieux enfants qui jouent. Il y a, cela surtout inattendu, des morceaux qui font rêver à Manet, à Degas et à Renoir : de souples figures fraîches et féeriques, des lecteurs sur un banc de jardin, surtout une *Attente à la gare*, figures, demi-corps, au soleil, diverses, mouvementées, éclairées par la brutalité splendide d'un jour vrai.

§

L'œuvre de Rodin a revécu au groupement des photographies mouvementées et plastiques qu'a réuni, en la Galerie des Artistes modernes, M. Druet. De la lumière vit comme sur les surfaces creusées du plâtre, l'ombre s'y ménage des refuges, l'atmosphère vit autour des groupes et des figures. C'est bien un procédé nouveau de la reproduction, réfléchi, patient, volontaire et très sûr, mais il faut un tact bien délicat pour en user; M. Druet a réussi à merveille. Guidé par le maître, plein d'enthousiasme et de sagacité, il a compris qu'il en fallait avec fidélité traduire la belle matière et la palpitation, et que la forme froide d'un contour s'enlevant sur le ténèbre des fonds ne saurait suffire à évoquer l'œuvre de statuaire. Quelque chose, dans ces images si colorées, ou même de brumeux et de délicat, ferait songer presque à l'art harmonieux et profond d'Eugène Carrière. Quoi qu'il en soit, pour qui ne saurait avoir sous les yeux un ouvrage original,

c'est bien et exactement la seule image qui en puisse porter quelque idée.

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

Au Louvre. — Chez M. Sedelmeyer. — Chez M. Mannheim. — La collection du marquis de Thuisy. — La vente Antocolsky.

Je suis très en retard avec le Louvre. Aussi bien, il peut attendre. Que de choses passent, que de succès s'effritent, que d'émois se calment, que d'engouements naissent et disparaissent tandis que rayonnent, dans l'incomparable palais, les merveilles toujours plus captivantes et hautes. Le Louvre c'est le refuge après les très vaines manifestations extérieures ; c'est le réconfort que donne la contemplation de l'immarcessible beauté ; c'est aussi l'enseignement dispensé par les œuvres jamais assez connues, jamais familières en dépit des années passées à les interroger. On y a serti les Rubens dans une salle spéciale et d'heureuse décoration, on y a disposé les Flamands et les Hollandais dans d'autres petites salles moins favorablement éclairées, — car autre chose est, au point de vue de la lumière, de découper en petits boxes l'atmosphère d'un immense vaisseau comme la galerie centrale du Rycksmuseum par exemple, et autre chose est d'éclairer d'une unique et brutale verrière de petits et mesquins réduits, où il n'y a même pas le recul nécessaire, et où ne se peut faire la calme et précieuse répartition ; on y a accroché l'exquise fille de modes que Greuze a déguisée en laitière... Et voici qu'on nous offre de nouvelles salles, celles du mobilier français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Cette fois c'est une réussite, et il faut féliciter grandement l'homme de goût et le savant qu'est M. Molinier.

Pourquoi essayer de décrire? C'est bien inutile. Ces admirables choses sont connues : celles-ci viennent du Garde-Meuble, ces autres du musée lui-même, certaines des châteaux royaux. Toutes ont eu, en détail, le juste tribut d'enthousiaste admiration. Seulement, après le premier orage, après la première dispersion, elles ne s'étaient jamais retrouvées dans leur milieu harmonique : les y voici, maintenant, dressant la pureté et l'élégance de leurs lignes, faisant sonner la chaude fanfare de leurs coloris, rayonnant leurs fins et chatoyants éclats, l'irisation de leur précieuse matière, le givre ou le poli de leur inestimable chair dans la majestueuse et royale architecture

des salles de la vieille demeure. Et de cette idée simple : les avoir rassemblées à nouveau, ici, est né un incomparable enchantement. Toutes ces merveilles vues, cataloguées et admirées autre part, malgré le disparate auquel elles étaient condamnées et les voisinages fâcheux, toutes ces merveilles prennent maintenant une signification nouvelle, — je veux dire que M. Molinier leur a restitué leur signification primitive. Et, je ne me lasserai de le répéter, l'effet de cet accord est d'une puissance, d'une profondeur, d'une acuité qu'on ne saurait imaginer. Le bien que fait la lente visite de ces salles du vieux Louvre est grand. Partout c'est la surprise, amenée par un éclairage nouveau, par un profil insoupçonné d'une œuvre très vue cependant, par la valeur curieuse, la patine que prennent les marqueteries et les bronzes sur le champ mat et précieux des tapis de la Savonnerie...

Il y a particulièrement un coin tout à fait délicieux. Sur la plus courte paroi d'une des salles, le maître artiste qui a présidé à cette résurrection a disposé un lit exquis avec son baldaquin, sa courtine et son petit montoir aux marches recouvertes de lampas broché, — le pied nu de quelle « divinité », de quelle « adorable » s'est posé là ? — Auprès, est la table à coiffer, puis la petite table à ouvrage que M. de Fontanieu donna à la reine et que Riesener et Gouthière firent très simple ; au fond, le bureau à cylindre de bois clair, et enfin la cheminée fleurie de ses bibelots, auprès de laquelle voisinent d'inestimables indications de Watteau, à la sanguine...

Ah ! si les élégantes parisiennes qui allaient, l'an dernier, régulièrement se pâmer aux vitrines du Petit Palais, venaient ici, quels cris jolis ne pousseraient-elles pas, et comme je leur croirais, réellement, de l'œil et du goût...

Il ne manque, dans cet admirable décor, qu'un parfum de musique ; comme tout cela s'animerait soudain, si, discrètement, résonnait la précieuse harmonie d'un quatuor de Mozart, la cadence archaïque et les notes ingénues d'un air d'Athys, le louré d'un tambourin de Rameau ; comme les mythologies des grands Gobelins vivraient, comme roucouleraient *Angélique et Médor* au bord du ruisseau, comme jaseraient vite les trois femmes de Louis XV, Pompadour, du Barry et Marie Leczinska... Si on ne devait craindre d'attenter à la superbe gratuité du Louvre, on ferait une rude recette certains après-midi d'été, au haut de l'escalier Henri II.

Mais, c'est ici que l'aventure commencerait à se gâter.

§

Un Raphaël est exposé rue de la Rochefoucauld, par M. Sedelmeyer. N'allez pas croire à une révélation : ce Raphaël est connu, c'est la *Grande Madone Colonna*, celle qui fut d'abord la *Madone de Saint-Antoine de Padoue*. Le rétable est célèbre.

Peint par Raphaël en 1505, pour le couvent des religieuses de Saint-Antoine de Padoue, à Pérouse, il est vendu en 1677 par les dites religieuses « pour payer leurs dettes », et il passe à Rome, chez les Colonna. En 1802, il quitte la galerie Colonna pour celle de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, et devient ensuite la propriété de Ferdinand II, roi de Naples, qui le garde au Palais-Royal, dans sa chambre à coucher, et la lègue à son fils François II. Lors de la révolution de 1860, le roi l'emporte avec lui à Gaëte, puis en Espagne. Les embarras d'argent s'accentuant, il charge Ripalda de le vendre.

Le duc, très lié avec l'impératrice Eugénie, le lui propose pour le Louvre : il en demande un million. Ceci se passait en mai 1870. La guerre éclate, Rome est prise, l'unité italienne faite, — et François II, devenu duc de Castro, réduit les frais de sa maison et garde sa madone; il la prête au South Kensington, où elle est exposée quelque temps. Enfin, il meurt en 1895, et ses héritiers la cèdent à M. Sedelmeyer.

Que dire de ce chef-d'œuvre qui n'ait été cent fois répété? C'est Raphaël ingénu et grave, encore roide et pénétré de son maître, et chez qui on sent sourdre pourtant les harmonies profondes qui vont caractériser l'œuvre. Il faudrait, à cette sublime chose, le jour inquiet et mystique d'une basilique ; il faudrait autour d'elle une particulière atmosphère de respect et de crainte, où son rayonnement doux atteindrait toute son ampleur... Mais cette galerie de marchand !... Ah ! elle a là un singulier cortège, la Vierge de Pérouse !

A part quelques toiles indiscutables et vraiment très belles, quel chaos et quelles attributions .. Allons aux bonnes et très belles choses tout de suite. Voici un *Cardinal-Infant d'Espagne*, l'archiduc Ferdinand, qui est un des plus beaux et des plus crânes portraits de Rubens que j'aie vus ; voici un Nattier exquis entre les exquis, une *Mlle de Charolais*, en rouge et noir, un Nattier d'une simplicité, d'une élégance et d'une grâce véritablement hors de pair ; voici, de Jakob Ruysdaël, une *Plage de Scheveningen*, superbe à la vérité ; de Salomon Ruysdaël, un *Bord de Rivière* d'une transparence

et d'une limpidité profondes ; de Van Goyen, une marine curieuse ; un Téniers de premier ordre, une *Boucherie*. Puis, il y a la *Conversion de Saint-Paul*, un grand morceau de Rubens que j'aime moins que le portrait de l'Infant, mais mieux que son *Christ remettant les clefs à Saint-Pierre* et que sa *Vénus ;* il y a un Rembrandt de la première manière, une merveilleuse suite d'études de Constable, des impressions fraîches et vibrantes, bouts de champs, landes, coins de plages, singulièrement suggestifs et captivants sous des ciels légers et diamantés, — et encore un bon morceau de Reynolds, le *Juge Dunning et sa sœur*, et des Romney, et des Hoppner, et un lourd Morland... Voilà. Il faut, pour être pleinement satisfait, — le clou du Raphaël mis à part, — — venir ici pour voir surtout un beau verre de Kalf, une desserte de Van Huysum ou un Ravesteyn authentique ; ces peintres-là on les goûte complètement et sans trouble chez M. Sedelmeyer ; de même ces Van Ceulen, gris, impersonnels et blonds, qui sont la providence des musées étrangers et des galeries à court de chefs-d'œuvre et où ils jouent si bien les Van Dyck, comme Jacques Ochtervelt les Pieter de Hooch... Mais que dire du reste ? Or, il y a 211 numéros au catalogue et en regard de ces numéros des noms sont imprimés, des noms, des noms...

Quoique faite au profit de l'Orphelinat des Arts, de quelle vente « retentissante » cette exposition est-elle le prélude ? Les enchères seront curieuses, — ou plutôt seraient curieuses, si elles devaient s'y étager, enfin, sans l'inévitable préoccupation du bordereau...

Elle contient juste dix-huit numéros de plus, la collection que M. Mannheim vient de vendre en bloc à un Américain, M. Pierpont Morgant. Je n'en dirai trop rien, non plus, car elle est fort connue et a été très copieusement décrite à diverses reprises. Elle tenait presque en deux vitrines, où se coudoyaient les rarissimes Oiron et les Urbino, les Faënza et les Gubbio les plus remarquables, et le *Triomphe de Charles-Quint*, d'Hans Dollinger, et les bronzes florentins, et un remarquable diptyque flamand en bois sculpté, et un grain de chapelet extraordinaire... et combien d'autres raretés ! qu'en quelques heures le très fin et sagace expert a échangées contre de beaux dollars. Il se greffe sur les conditions de cette vente d'amusants détails de prix, de droits de douane, d'exposition au South Kensington, qui ont dû donner lieu à de bien jolies passes entre l'acheteur et le vendeur.

Il n'y a qu'un américain pour tenter l'enlèvement subit d'un pareil « morceau », — et qu'un esprit aussi subtil que celui de l'expert de la rue Saint-Georges pour faciliter la réussite d'une telle entreprise.

Quelques jours avant, sous l'œil du même expert et le marteau de Me Paul Chevalier, la superbe collection du marquis de Thuisy, qui fut l'an dernier un des attraits du Petit Palais, se dispersait à l'Hôtel des ventes. L'ensemble de ces petites boîtes, de ces mignons étuis, de ces portefeuilles, de ces tabatières, a produit 275.400 francs. Voici quelques prix :

Boites variées : N° 42, Tabatière à deux tabacs, composée de plaques de nacre burgautée, montées à cage et à charnière en or ciselé, milieu de dix-huitième siècle, 3.550 fr. ; n° 44, Boîte rectangulaire en or de couleur, gravé et ciselé, milieu du dix-huitième siècle, 6.000 fr. ; n° 46, Boîte rectangulaire en émail de Saxe, milieu du dix-huitième siècle, 4.020 fr. ; n° 53, Boîte en nacre montée en or, doublée d'or, époque Louis XV, 9.000 fr. ; n° 54, Boîte formée de panneaux en nacre gravée, montés à cage et à charnière en or ciselé, avec application d'agate et d'or en léger relief, époque Louis XV, 10.000 fr. ; n° 55, Boîte formée de plaques de nacre montées, à cage et à charnière en argent doré, époque Louis XV, 2.500 fr. ; n° 59, Boîte ovale en prime d'améthyste taillée à cuvette et ornée sur toutes ses faces d'incrustations d'or et de burgau, à sujets chinois, époque Louis XV, 6.100 fr. ; n° 60, Boîte à pans coupés en écaille brune piquée or et argent, époque Louis XV, 8.900 fr.

Boites en porcelaine et en faience : N° 99, Boîte en ancienne porcelaine de Saxe, montée à charnière en or, 6.000 fr. ; n° 101, Boîte en ancienne porcelaine tendre de Vincennes, monture et charnière en or ciselé, 8.000 fr. ; n° 102, Boîte en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, monture en argent doré, 4.000 francs.

Boites ornées de peintures sur émail et de miniatures : N° 111, Boîte ovale galonnée d'or ciselé, miniature fin Louis XV, 12.050 fr. ; n° 112, Boîte formée de plaques d'ambre montées à cage et à charnière en or de couleur ciselé, fin Louis XV, 3.400 fr. ; n° 122, Boîte en écaille brune et galonnée d'or, fin dix-huitième siècle, 8.200 fr. ; n° 123, Boîte formée de plaques de lapis montées à cage et à charnière en or ciselé, fin dix-huitième siècle, 3.400 fr. ; n° 129, Boîte en écaille brune galonnée d'or, miniature par Sicardi (1815), 1.000 fr. ; n° 131, Boîte décorée au vernis Martin, galonnée

d'or, intérieur doublé d'écaille, dix huitième siècle, 2.400 fr.; nº 132, Boîte ovale en écaille brune galonnée d'or, 980 fr.

Etuis, objets variés : Nº 144, Etui cylindrique décoré au vernis Martin, époque Louis XV, 1.150 fr. ; nº 147, Etui porte-tablettes en ivoire, galonné d'or, époque Louis XV, 1.500 fr.

Boites ornées de peintures sur émail, par petitot : Nº 138, Boîte en or de couleur, ciselé, fin Louis XV, 10.000 fr.; nº 139, Boîte ovale en or guilloché et émaillé rouge rubis, époque Louis XVI, 8.200 fr. ; nº 140, Boîte ronde en or guilloché et émaillé bleu-clair, fin dix-huitième siècle, 9.800 fr.; nº 141, Boîte en or de couleur, guilloché et ciselé, 4.650 fr. ; nº 142, Boîte en or guilloché à pois et émaillé gris-bleu, fin du règne de Louis XV, 7.600 fr.; nº 143, Boîte en or guilloché et émaillé orangé, fin Louis XV, 15.100 francs.

Boites ornées de miniatures par Van Blarenberghe : Nº 133, Petite boîte ovale en or guilloché et émaillé rouge, époque Louis XVI, 21.000 fr. (vente Double, 1881); nº 134, Boîte en or de couleur ciselé, fin quatorzième siècle, 10,500 fr., nº 135, Boîte en écaille brune doublée d'or, 2.200 francs.

Boites ornées de miniatures par Hall : Nº 136, Boîte en or de couleur, guilloché et ciselé, époque Louis XVI, 7.010 fr.; nº 137, Boîte en écaille brune, galonnée d'or ciselé, 4.350 fr.

Van Blarenberghe se vendant mieux que Hall : voilà la mode !

Enfin, voici des prix intéressants de la vente Antocolsky, dirigée également par MM. Mannheim et Chevalier ; le montant des vacations s'élève à 391.300 francs.

Faiences : Nº 9, Grand plat creux en ancienne faïence de Derutat, marli à compartiments, 3.500 fr.; nº 11, Petit plat rond en ancienne faïence de Gubbio, seizième siècle, 2.400 fr.; nº 12, Coupe en ancienne faïence de Gubbio, 1.250 fr.; nº 22, Plaque ronde en ancienne faïence d'Urbino, 1.450 fr. ; nº 24, Petite coupe en ancienne faïence de Castel-Durante, 1.000 fr.; nº 26, Coupe en ancienne faïence de Castel-Durante, rehaussée à Gubbio de reflets métalliques, 3.500 fr.; nº 28, Grand bas-relief en terre cuite émaillee de l'atelier des Robbia, fin du quinzième siècle, 3.000 fr.

Cuivres champlevés et émaillés de Limoges : Nº 29, Deux plaques en cuivre champlevé et émaillé, fin du douzième siècle, 3.050 fr.; nº 30, Deux petits fragments en cuivre champlevé et émaillé, treizième siècle, 1.500 fr,; nº 32, Plaque provenant de l'extrémité d'une châsse en cuivre champfleuré

et émaillé, treizième siècle, 4,900 fr.; n° 35, Plaque de reliure en cuivre champlevé et émaillé, treizième siècle, 6,600 fr.; n° 40, Ciboire en cuivre champlevé et émaillé, treizième siècle, 3,900 fr.; n° 41, Navette à encens, treizième siècle, 2,800 fr.; n° 44, Grande châsse en forme de maison, en cuivre champlevé et émaillé, treizième siècle, 15,000 fr.

Emaux peints de Limoges : N° 46, Triptyque en émail peint fin du quinzième siècle, 17,500 fr.; n° 47, Plaque rectangulaire, en émail peint de Limoges, commencement du seizième siècle, 6,800 fr.; n° 56, Coffret en cuivre doré, orné extérieurement et intérieurement de six plaques en émail peint, seizième siècle, 3,900 fr.

Emaux divers: N° 58, Petite plaque en émail translucide sur argent, Italie, quinzième siècle, 4,700 francs.

Ivoires : n° 64, Bas-relief, cintré du haut en cuivre sculpté, travail byzantin du onzième siècle, 5,300 fr.; n° 65, Groupe en ivoire sculpté « la Vierge et l'Enfant Jésus », base en bronze doré, France, quatorzième siècle, 6,100 fr.; n° 66, Coffret rectangulaire en ivoire sculpté, France, quatorzième siècle, 4,850 fr.; n° 68, Coffret en ivoire sculpté, quatorzième siècle, 5,400 fr.; n° 69, Diptyque en ivoire sculpté en haut-relief, commencement du quatorzième siècle, 5,400 fr.; n° 71, Peigne en ivoire sculpté, quatorzième siècle, 1,100 fr.; n° 74, Valve de boîte de miroir, en forme de disque, en ivoire sculpté en bas-relief, France, quatorzième siècle, 4,300 fr.

Bronzes, cuivres, dinanderie : N° 174, Encensoir en bronze, avec traces d'émail et de dorure, époque romane, 1,100 fr.; n° 180, Chandelier en bronze, treizième siècle, 1,550 fr.; n° 183, chandelier en dinanderie, travail flamand du quatorzième siècle, 7.800 fr.; n° 184, Aquamanile en dinanderie, Flandre, quinzième siècle, 5.000 fr.; n° 192, Statuette en bronze à patine claire, de travail italien du seizième siècle, attribuée à Sansovino, 12,000 fr.; n° 196, Sonnette en métal de cloche, partiellement dorée, Venise, seizième siècle, 4,500 fr.; n° 202, Deux grands landiers en bronze, à patine brune, travail italien du seizième siècle, 3,200 fr.

Bronzes et cuivres du l'Orient : N° 206, Deux grandes vasques rondes en bronze, à patine brune, ancien travail oriental, 3,500 fr.; n° 212, Aiguière en cuivre damasquiné d'argent, à panse côtelée, ancien travail oriental, 2,300 francs.

Bois sculptés : N° 219, Petit groupe en bois sculpté, peint et doré, « la Vierge debout tenant l'Enfant Jésus », commencement du seizième siècle, 1,120 fr.; n° 220, Groupe-applique

en chêne sculpté, « la Circoncision », Flandre, seizième siècle, 2,250 fr. ; n° 222, Statuette-applique en bois sculpté, peint et doré, de « Moine debout », seizième siècle, 1,420 fr.

Sculptures : N° 224, Tête de « Jupiter » en marbre blanc de Paros, grandeur nature, travail antique, 2,050 fr. ; n° 228, Haut-relief, de forme rectangulaire, en marbre tendre blanc, représentant « Adam et Eve, au pied de l'arbre, sur lequel est placé le démon », Italie du Nord, seizième siècle, 15,000 fr.

Meubles : N° 238, Support, orné d'un panneau en bois sculpté, de travail italien du seizième siècle, 1,130 fr. ; n° 239, Meuble d'aspect architectural et formant étagère, en bois sculpté, peint et doré, travail italien du quinzième siècle, 5,000 fr. ; n° 241, Meuble en bois sculpté avec traces de peinture et de dorure, Flandre, seizième siècle, 3,500 fr.

Etoffes : N° 254, Deux orfrois de broderie de soie et d'argent doré, seizième siècle, 2,050 fr.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : *Rodin et son œuvre*, éditions de « La Plume », 3.50. — *Eugène Grasset et son œuvre*, éditions de « La Plume », 3 fr. — Les Revues : *Les Maîtres du dessin ; Art et décoration ; La Chronique des Arts ; La Plume ; Le Journal des Arts ; La Lithographie ; Revue des Arts graphiques ; Le Rire ; Le Sourire ; Le Journal de Paris ; Le Cri de Paris ; L'Art moderne ; Le Studio ; The Artist ; The Magazine of Art ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration.*

Les Livres. — La revue *La Plume*, ayant consacré à **Auguste Rodin et son œuvre** un certain nombre de fascicules dont j'ai parlé lorsqu'ils parurent, les réunit aujourd'hui en un seul volume. Soixante-cinq reproductions de l'œuvre du maître et les opinions longuement exposées de MM. Octave Mirbeau, Gustave Geffroy, Gustave Kahn, Charles Morice, André Fontainas, Roger Marx, Gustave Coquiot, Raymond Bouyer, etc., rendent précieux le présent recueil.

Eugène Grasset et son œuvre, paru de la même façon, à la même librairie, groupe au sommaire les noms de MM. Camille Lemonnier, Arsène Alexandre, Charles Saunier, Pol Neveux, Thiébault-Sisson, Marcel Réja, etc.

Ces deux volumes forment comme deux dictionnaires ou plutôt deux catalogues de l'œuvre de deux artistes que nous admirons l'un comme le rénovateur de la sculpture moderne et l'autre comme le créateur de l'art décoratif contemporain. Ce sont là des monuments élevés à de vrais maîtres.

Les Revues. — **Les Maîtres du Dessin** (15 mai). — Première livraison de la série consacrée aux dessins français du XVIIIe siècle. Au sommaire : un dessin de Boucher, *Femme et Amour*, puis, un beau Fragonard (*dessin au crayon lavé de sépia*), une *préparation au pastel* de la Tour et une *feuille d'études* aux trois crayons de Watteau.

Art et Décoration (juin). — *La Peinture* et *l'Ameublement aux Salons*, par Gustave Soulier; *les Objets d'art aux Salons*, par Emile Molinier.

La Chronique des Arts (25 mai). — « Il y a plus de vingt ans que, dans une étude animée d'une verve persuasive, M. Edmond Bonnaffé proposait de rassembler les plus beaux modèles de l'ameublement français et d'y joindre les richesses artistiques éparses dans les ministères; récemment encore M. de Champeaux reprenait cette initiative et faisait avec une définitive précision la preuve qu'il suffisait, pour constituer le musée souhaité, de réunir tous les meubles appartenant à l'Etat. Voici que l'œuvre, par les soins de M. Molinier, vient d'être enfin en partie accomplie avec autant de science que de persévérante activité; il la faut accueillir avec la même ardeur qui la fit désirer: elle marque une date.

» L'art de l'ameublement français n'avait nulle part son histoire. En vain s'était-il, aux siècles derniers, élevé à une incontestable perfection et avait-il imposé sa suprématie à l'Europe entière : il passa longtemps pour un accessoire, et l'on ne songeait point à faire pour lui ce que l'on n'hésitait pas à accorder à la peinture ou à la sculpture. C'était un oubli et une méprise qui ont disparu l'une avec l'autre. L'art décoratif français peut maintenant être considéré dans sa suite glorieuse, depuis Louis XIV jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. D'autre part, en trouvant asile au Louvre, en venant s'installer auprès des tableaux et des statues, il reprend son rang véritable, il conquiert la place qu'une erreur prolongée lui enleva, mais que la tradition, mieux comprise, lui restitue ».

La Plume (15 mai). — *Les Bijoux aux Salons*, par Charles Saunier ; *l'Exposition des artistes indépendants*, par André Fontainas, et quelques notes de M. Gustave Kahn sur l'exposition de M. Georges Peské.

Le Journal des Arts (11 mai). — Comptes-rendus détaillés des Salons par Etienne et Aug. Dalligny et Fr. Hoffmann.

La Lithographie (juin). — Très justes appréciations

d'Henry Detouche sur **La Personnalité en Art** et, de M. Jules de Marthold, un compte-rendu de l'Exposition des *Peintres Lithographes*, d'où j'extrais ces quelques lignes de louange méritée sur Charles Léandre :

« Le grand mérite de M. Léandre est de faire toujours son dessin « plus grand que la page », qualité rare puisqu'on ne l'avait pas retrouvée depuis Carjat, en ses si vivants Portraits du *Boulevard*, et André Gill, en ses tant spirituelles charges de *la Lune* et de *l'Eclipse*...

» Comme il est bouffe, largement bouffe en sa férocité, le crayon de ce Léandre qui, après les rois, exécute vices et ridicules d'intarissable verve, crayon hérissé, rageur, virulent, qui nous reporte à la grande époque de la caricature implacable. Philosophe, il aime jouer au cerceau avec les couronnes et, sans pitié, âpre justicier, se délecte à tuer les tueurs. Le ridicule est plus tranchant que le fer de la guillotine, dit une chanson de 1793. Et, de fait, son pilori, à lui, est la guillotine. La mort sans phrases. Et il est si actif travailleur que son bois de justice n'a pas le temps de sécher. Besogne saine, même alors que platonique. C'est fini, l'admiration pour *Le Prince* de Machiavel. Avec cela, très savant à toutes les géométries, à toutes les trigonométries, à toutes les castramétations, expert aux lignes sèches aussi bien qu'aux rondes-bosses, aggravant la difformité physique de la difformité morale. »

Revue des Arts Graphiques (11 mai). — M. Paul Bluysen consacre à la rénovation de la gravure sur bois, un numéro entier de la Revue des Arts Graphiques rempli de quelques très belles manifestations de l'école française moderne. Gravures de Lepère d'après Carrière, de Florian d'après La Gandara, de Perrichon d'après Millet, de Beltrand d'après Honoré Daumier, de Gusman d'après Ribot, de Dauvergne d'après Ribot, de Bellenger d'après Lhermitte et Fantin-Latour, de Duplessis d'après Chéret, etc.

Le Rire (passim). — Dessins de Léandre, Abel Faivre, Huard, Caran d'Ache, Sancha, etc.

Le Sourire (passim). — Dessins de Cadel, Huard, etc.

Le Journal de Paris (passim). — Dessins de Fernand Fau, Lourdey, Roubille, Jeanniot, etc.

Le Cri de Paris (passim). — Dessins de Roubille, Grandjouan, Hermann-Paul.

L'Art Moderne (19 mai). — Article de M. Octave Maus à propos du banquet offert aux artistes belges promus dans

la Légion d'Honneur, en particulier Constantin Meunier, le si noble et si considérable artiste, Dillens, l'excellent sculpteur, et Stobbaerts, un des plus grands peintres contemporains.

Le Studio (15 mai). — On se rappelle que M. Roger Marx fut l'un des organisateurs les plus actifs des expositions rétrospectives de la médaille aux deux dernières expositions. Il publia également, il y a environ deux ans, un livre sur la glyptique qui est certainement le travail le plus clair, le plus complet et le mieux ordonné paru à ce sujet. On peut dire que l'article que publie le *Studio* sous le titre *l'Art de la Médaille d'après la dernière exposition universelle* est le complément logique de ce volume : *Les Médailleurs Français*. M. Roger Marx étudie dans ces quelques pages quelle fut l'influence de l'art de notre pays sur les étrangers et ce que ces derniers peuvent justement réclamer pour leur part dans le domaine de la médaille. Voici les conclusions de l'étude :

« A la vérité, et tout compte fait, en dehors de la France, l'Autriche est seule à posséder une école distincte de graveurs en médailles. Le fait s'explique par les affinités esthétiques qui rapprochent les deux peuples. Des ressemblances d'aspect entre Paris et Vienne n'ont-elles pas été signalées depuis longtemps et n'a-t-on pas constaté à maintes reprises, dans les deux capitales, les mêmes recherches de goût, le même souci d'élégance, de grâce légère, voluptueuse?. . . . .

»... De l'examen de tant d'œuvres, exécutées dans des pays divers, par des hommes de tempéraments si opposés, il semble résulter que l'art de la médaille se transforme, ou, du moins, que la conception même de cet art se modifie. C'est toujours à lui que les états et les villes demandent de fixer le souvenir des événements qui marquent dans l'histoire des peuples et dans les fastes de la cité ; mais on ne se défend plus d'y recourir en dehors des circonstances graves, solennelles et alors même qu'il n'y a nullement matière à commémoration. On crée une médaille comme on grave une estampe, comme on peint un tableau, comme on modèle une statue, pour le seul plaisir de faire œuvre de créateur, en vertu du droit qui appartient à l'artiste d'élire librement le mode d'expression et la technique les plus propres à traduire son rêve. Je n'imagine pas que nul soit fondé à se plaindre de l'abolition des limites et des entraves d'antan ; elles constituent, à vraiment parler, une émancipation, et, comme tous les affranchissements, elle ne saurait être qu'une source de vie et de progrès pour l'art et pour la pensée. »

The Artist (juin). — Etude sur les *Salons de Paris* et particulièrement sur les tableaux de Lucien Simon, Charles Cottet et Piet.

The Magazine of Art (juin). — *Le Nouveau Salon de 1901*, à la Société Nationale, par M. Henri Frantz. Reproductions d'œuvres de Louise Breslau, Willaert, Cottet, Desvallières, Bunny et Besnard.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin). — *L'exposition scientifique internationale de Dresde en 1901* par Paul Schumann. Nombreuses illustrations, entre autres d'Alexandre Charpentier, Eugène Laermans et Bartholomé.

Innen-Dekoration (juin). — Meubles de Wilhelm Michael que je ne trouve absolument pas appropriés à leur destination, en particulier une cuisine avec des buffets à petites portes et à recoins, lorsque, dans ces pièces, il sied de placer des meubles très simples, faciles à nettoyer et dont l'intérieur s'aère commodément. Avec les objets dits d'*art nouveau*, nous nous heurtons presque toujours aux mêmes défauts : le manque de confortable et une bizarrerie de forme plus souvent génératrice de cocasserie que de beauté. Je crois cependant qu'il est possible, au point où nous en sommes, de créer un art qui reste pur et sans complications inutiles, un art de sentiment moderne, équilibré et logique.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Lectures : Maurice Griveau : *La Sphère de beauté*, Alcan, 10 fr. — Collection de l'Encyclopédie populaire : *Architecture*, L.-H. May, 2 fr. — L'esprit des revues.

Trop justes, nos prophéties de l'an dernier : l'Exposition (que *ses amis* triomphent !) a ruiné, au delà des prévisions, la France architecturale et ouvrière : l'impôt sur la propriété bâtie, les droits d'entrée sur les matériaux de construction, ressources désespérées de budgets en déficit, ont achevé de faire des chantiers un désert... Dans le silence sinistre des truelles et des marteaux, lisons.

§

Il y a des esprits dualistes, binaires, comme chacun l'a observé : la philosophie depuis le XVIe siècle jusqu'à Kant et Schopenhauer, le déisme de Voltaire et de Hugo et le parti esthétique de l'antithèse que celui-ci en tira, le protestantisme nous offrent l'œuvre de ces néo-manichéens. Au contraire, on

pourrait dire que l'Eglise catholique, avec son vestibule grec depuis Aristote, a façonné des âmes trinitaires, dont l'hégélianisme forme, à ce point de vue, comme un surgeon. Les esprits de large compréhension, de tolérance réelle, qui voulurent protester contre les excès du dualisme, essayèrent instinctivement de le neutraliser par lui-même : et il est intéressant de constater la prédilection des classificateurs, des savants pour le chiffre 4. Déjà Pythagore et une partie de la sagesse grecque s'en servirent-ils sans doute, ainsi que de son dérivé 10 (10, disaient-ils, = 1 + 2 + 3 + 4), pour réagir contre l'extraordinaire obsession de la civilisation antécédente par le 7, lequel ne reçoit plus aujourd'hui que les hommages, mais bien peu flatteurs, de la plus basse des superstitions, — l'occultisme.

M. Griveau présente le type, plus rare, d'un esprit quinaire. Il ne croit pas, comme les éclecticiens, que le bien réside en le juste-milieu entre deux excès : ce juste-milieu lui répugne au contraire comme le point mort, l'indifférence, le neutre odieux. C'est à égale distance entre ce milieu, ce fade équateur, et l'un des deux excès, des deux pôles, qu'il découvre, zone réellement vitale, la région du bien et de la beauté : il en découvre donc deux d'un coup, celle de l'hémisphère boréal et celle de l'hémisphère austral, celle de l'intimidante sublimité mâle et celle de la séductrice grâce féminine, non point exclusives l'une de l'autre, mais complémentaires.

Et voilà en quoi consiste la *sphère de beauté*. Les longitudes qu'il y va tracer, coupant les latitudes sus-indiquées, distribueront tous les ordres de sujets qu'aborde successivement l'esthétique.

Mais, avant d'appareiller pour ce périple, M. Griveau se justifie de ce qu'il ose réfléchir en matière d'art. Rien ne stigmatisera mieux notre ignoble époque que la nécessité d'un tel plaidoyer : certes Lionardo da Vinci, dissertant de peinture, ne craignait point de se disqualifier ; l'artiste qui a peur de s'observer n'est jamais qu'un misérable perroquet de décadence ; même il signor Buonaparte comprenait encore que l'inspiration se réduit à « la solution instantanée d'un problème *longtemps médité* », et M. Griveau a pu, avec justice, opposer à la liberté des moindres œuvres médiéviques notre fatras « indépendant et monotone ».

En route !... A chaque escale, l'auteur note la latitude précise au moyen de *gammes* où se retrouve la loi quinaire

du début : gammes des températures, des odeurs, des saveurs (que voilà une esthétique matérialiste encore !),gammes des sensations de poids et de contacts : on utilisera du moins celles-ci pour la pantomime et la danse ; gammes enfin auditives et visuelles.

Dans les visuelles, nous trouvons d'abord la gamme célèbre des couleurs (où l'*indigo* m'a toujours paru une plaisanterie ; et à vous ?); puis les gammes des formes. Je dis « les gammes », car M. Griveau en compte au moins cinq : de dimensions, — d'orientations, — du nombre des parties, — de contours. Dans ces derniers même, il étudiera les polygones proprement dits — ou étoiles, — les points rayonnants, — le passage enfin du rectiligne au curviligne — et les courbes tant concaves que convexes. Ses allées, bordées de cristaux et de figures géométriques, nous mènent à la question de la Symétrie : maints exemples nous démontrent que l'axe en est toujours perpendiculaire, jamais horizontal.

Vous vous souvenez de la vue historique de Schiller : émerveillé de la splendeur antique, et consterné déjà par la croissante médiocrité de son temps, ignorant d'ailleurs le siècle XIII^e^, il imagina que les temps modernes (*modern*, en allemand = *pourrir*) formaient une époque de transition, de désagrégation, d'où naîtrait sans doute quelque nouvel âge glorieux. Depuis, chacun a répété que le XIX^e^ siècle était, à son tour, une crise entre l'ancien régime et le futur équilibre... Cette vue, M. Griveau l'élargit au contraire à l'histoire du cosmos : il signale une apparition de la Laideur à chaque passage d'un type, enfin parfait, à quelque type supérieur encore rudimentaire ; aussi bien à l'aurore du règne animal dont les races inférieures nous dégoûtent, qu'à l'aube de notre industrie moderne par exemple. Je crains bien qu'il n'y ait là une illusion de perspective : sans discuter la théorie évolutionniste, qui s'impose, je le reconnais, à nos cerveaux, de tout le poids dont a pesé sur ceux de nos ancêtres le système de Ptolémée, je me demande si, dans ces êtres dits intermédiaires, ne nous font pas horreur des dégénérescences au contraire ?

Elles PARAISSENT seulement en faire un type de transition — comme la *tapette* PARAIT mi-homme mi-femme. Je ne me persuaderai d'ailleurs jamais que le règne végétal, où ces espèces avoisinent selon la science actuelle, soit *inférieur :* tel arbre d'un vieux parc domine de bien haut le chien qui aboie bêtement à son pied, et m'a dit des choses que je n'eusse

point trouvées et qui affoleraient le bourgeois, son soi-disant propriétaire. M. de Gourmont l'a démontré : le paganisme est éternel. Il s'exprime désormais par le catholicisme, qui contient toute vérité... durable; il en a reçu la consécration, il y a des anges dans les choses. Quiconque ne les entend point ne sera jamais, sa vie durant, qu'un...homme normal. Le Pape préside à plus de mystères que n'en voit un philosophe. Aussi l'art, intérieurement à la nature, ne saurait-il abriter le croyant en prière et vêtir son prêtre à l'autel de trop de splendeurs.

M. Griveau les a admirablement expliquées, au long de ses mille pages, et non pas seulement dans l'Architecture, cet ensemble hors duquel (« hors l'Eglise... ») la peinture de chevalet — d'ailleurs quasi inconnue des Hellènes — se meurt dans une concurrence yankee et dans des querelles byzantines, comme à son tour va décliner la musique, depuis qu'elle sortit de la liturgie avec quelques maîtres sans plus de digne postérité que n'en laissèrent les immenses peintres du XVIe siècle : M. Griveau a étudié les membres de la grande Famille Décorative jusque dans les fonctions où il la répartit.

Moins que ce très utile catalogue, nous apprécions l'application, du reste fort originale, des 7 questions juridiques à l'œuvre d'art. Nous nous insurgeons particulièrement sur la question *Ubi*, devant la prétention à considérer l'art « national » comme supérieur à l'art « provincial » : si le patriotisme « de clocher » reste le seul admissible, c'est bien surtout quand on choisit le style d'une église! Nous nous insurgeons tout à fait devant le caractère *poétique* qu'on nous signale dans le drapeau. Le drapeau est laid, parce qu'attaché à contre-sens (la bannière seule pend avec grandeur) ; le drapeau est laid, par ses trois tranches égales, de couleurs aux rayonnements d'intensité inégale ; le drapeau est laid par le choix de ses couleurs, qui n'a trouvé sa digne matière que dans l'anguleux fer blanc des lavoirs. Que M. Griveau ne voie pas ici de déclaration anarchiste : en matière de beauté, nous nous foutons de Drumont comme de Dreyfus; l'Affaire ne nous est pas critérium, Dieu merci ! : et nous attacherions bien volontiers tous les emblèmes maçonniques au drapeau pour les briser en pilant avec eux les bondieuseries de la rue Bonaparte, ces blasphèmes!

Si les considérations sur la Chorégraphie et sur l'art admirable du geste sont tout à fait insuffisantes (faute, il est vrai,

d'*artistes* aujourd'hui chez qui l'étudier : nous n'avons plus que de misérables *improvisateurs* sans méthode, sans notation sérieuse), avec la Musique nous abordons un chapitre excellent : plus loin encore qu'aux innombrables tableaux et schémas de l'ouvrage, pourtant si riches en suggestions, nous pénétrons le sens du plus mystérieux des arts, à le comparer successivement avec chacun d'eux dans ses éléments, ses intentions et ses différences. Un écrivain rêvera devant le parallèle établi entre la musique et la poésie dans la forme logique que toutes deux préfèrent, l'*enthymème*, — oscillation pendulaire créant d'une pensée à une autre un rapport d'opposition, de ressemblance, d'inégalité ou d'identité, et dont on suit le rythme inflexible depuis l'alternance des brèves et des longues en prosodie jusqu'aux alternatives du drame sur la scène !

C'est qu'en réalité l'esthétique sillonne moins l'art que les lettres : non qu'elle demeure inutile pour l'artiste puisqu'elle le conduit sur ce vaste champ de toutes les songeries humaines que cultive la Muse. Mais, avant tout, elle fournit une semaille précieuse d'images neuves et vraies, elle rapproche des notions éloignées, éparses jusque-là dans les sciences qui se cantonnent à mesure qu'elles s'épuisent. L'esthétique, cette « science » fort problématique, née, comme celle de l'histoire, de la conscience enfin que nous ignorions honteusement notre passé et la beauté, l'esthétique a pour fin de nous reconduire irrésistiblement, à travers les ruines grotesques des « temps modernes » ou, plutôt, « simiesques », vers notre originalité thnique, chrétienne, sottement reniée depuis la soi-disant « Renaissance » (!), pour complaire à des pions, pseudo-antiques, à qui la couronne de lauriers sied moins encore qu'autour de la perruque « grand (!!) siècle », sous le tuyau de poêle du siècle « des lumières (!!!) ».

§

C'est la Technique, et non l'Esthétique, qui nous initiera d'une voix brève et sûre au juste sens de chaque art !

A défaut d'ouvrages en cet esprit, signalons aux « hommes de bonne volonté » le meilleur lexique d'*Architecture* paru. L'*Encyclopédie populaire illustrée du XIX^e siècle* nous l'offre pour un prix modique : il contient les termes techniques avec une explication simple, parfois un peu naïve (1) de

(1) *Abat-son*, par exemple, se définit : Lames de bois recouverte

leur acception ; les gravures sont très nombreuses et très claires.

§

On ne peut porter, complet, un jugement d'ensemble sur les Revues d'art, mais constater leurs avantages et ce qui leur manque à toutes.

Elles ont enfin ouvert les yeux du badaud sur un art oublié, — l'Art. — Leur apparition a déterminé les critiques officiels à s'occuper d'autre chose que du marché des toiles peintes. Ils ont puisé là, à la hâte, leur fausse érudition, agrémentée d'ailleurs de « coq-à-l'âne ».

En effet — et c'est le grand défaut de ces Revues — elles ne parviennent pas directement au public : trop byzantines dans leurs querelles d'écoles, trop préoccupées des détails, pas assez de l'ensemble, pas assez vulgarisatrices, elles négligent trop, surtout, l'Architecture, la source unique, vivifiante et intarissable.

Nos revues françaises ont aussi le tort de présenter leurs reproductions selon un seul mode : s'il convient à un objet, il ne conviendra pas à un autre très différent. Que ne suivent-elles l'exemple de leurs sœurs anglaises et surtout allemandes ! Il faut enfin y introduire à toute force, en dépit de la difficulté d'exécution, le croquis au crayon, pour ce que le plus sincère de tous, le plus direct, le mieux corrigible et le plus opposé par là à la facilité, cette perte de l'artiste. Mieux qu'aucun, ce procédé séduira la grande foule. Et le jour où on aura réveillé en celle-ci l'idéal ancestral, tout sera sauvé.

Et penser qu'il suffirait pour cela, qu'il suffirait pour remplacer l'hypocrisie par la beauté vivante, neuve et non plus de snobisme ou de savoir, qu'il suffirait pour remettre le travail partout en honneur, d'*une* revue de ce genre, à bon marché, hebdomadaire, à la fois caricaturale (c'est-à-dire esthétiquement polémiste), littéraire et artistique !

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Parisiens, mes amis, peintres, écrivains, conférenciers, musiciens, esthètes ou simples gens du monde qui venez à

de bois, de zinc ou de plomb, posées dans la baie d'un clocher pour protéger les beffrois de la pluie. — Et aussi un peu, n'est-ce pas, afin de rabattre le son vers la terre ?

Bruxelles, combien vous connaissez mal cette brave ville et ses bonnes gens! En vérité, c'est à peine si, en débarquant sur le quai de la gare du Midi, vous serez sortis de votre chère Lutèce. Ce qui vous aura attiré à Bruxelles, c'est presque un événement de la vie artistique mondiale, donc de la vie parisienne. Au théâtre de la Monnaie, le répertoire français règne presque sans partage (Wagner, consacré à Paris, est devenu français tout comme Gluck, Meyerbeer et Rossini), et l'on y chante aussi bien en votre langue qu'à l'Opéra. Les nouveautés parisiennes tiennent l'affiche de tous nos autres théâtres. Ce sont les éditions du « Mercure de France » et de la « Revue Blanche » qui figurent aux étalages de nos libraires. Chaque année, la *Libre Esthétique* invite vos meilleurs peintres d'avant-garde, vos plus raffinés harmonistes, vos conférenciers du dernier bateau. La « maison d'art » où vous avez coutume de descendre et où tout Parisien de marque trouve le couvert et le gîte continue à flatter et à entretenir votre exquis et touchant chauvinisme. A la table fleurie de nos intellectuelles les plus averties, la conversation ne roule que sur ce que l'on pense, lit, écrit et *ose* chez vous. Depuis l'amphitryon jusqu'aux convives, triés sur le volet pour vous faire honneur, tout concourt et s'ingénie à vous plaire ; vous souriez, condescendant, agréablement chatouillé, attendri ; et c'est à peine si, de temps en temps, quelque locution d'un pittoresque plus libre et plus monté de ton, quelque boutade moins fine, vous avertissent de votre déracinement passager. Peut-être aussi l'hospitalité à la fois plus fastueuse et plus cordiale (dame! nous sommes moins étroitement logés que chez vous!), les repas copieusement servis, les vins nombreux et divers (il n'est si petit rentier bruxellois qui n'ait sa cave) vous donneront l'impression d'un Paris plus patriarcal et moins fébrile.

Si vous vous promenez par la ville, vous ne sortirez pas des quartiers de luxe, c'est-à-dire des rues où se débitent les divers articles de ce luxe ou de celles où ces éléments ont trouvé leur destination : le boulevard central, le passage, la Montagne de la Cour, la rue Neuve, le quartier Léopold, l'avenue Louise, les boulevards extérieurs, etc., etc. Le boulevard Anspach vous alignera deux rangées de magasins à inscriptions françaises ; les kiosques et les colonnes-réclames ne vanteront que des produits français, la carte des restaurants portera les mêmes plats qu'à Paris et tandis que vous siroterez votre demi-tasse ou battrez votre Pernod à la terrasse du

Sesino ou du Grand Hôtel, ce seront encore des journaux à titres français qu'aboieront les vendeurs affairés, et des boniments parisiens que vous débiteront les camelots blafards. Comme vous passez très vite et le plus souvent en voiture, vous n'aurez pas entendu le flamand que parlent la plupart des gens du peuple à moins qu'ils ne parlent le « marollien », son succédané hétérogène, qui est aussi la langue de la plupart de nos bourgeois.

En somme, vous croirez avoir vu et « pratiqué » Bruxelles et vous n'aurez pas quitté Paris.

Ah! ils sont rares parmi les vôtres, ceux qui se sont avisés de visiter et d explorer notre vieille capitale brabançonne derrière son coquet, mais banal decor de grande ville moderne et perfectionnée. On cite ceux qui s'en sont assimilés la vie moyenne, qui en ont presque pris l'empreinte et contracté l'accent à force d'en apprécier, comme ils le méritent, le cachet vraiment original, la physionomie topique. A en croire une très curieuse et édifiante étude que M. Sander Pierron publiera bientôt sur le séjour de *Rude et Rodin*, à Bruxelles, le sculpteur du Balzac fut un de ces Bruxellois « naturalisés ». Nombre de bons comédiens ou d'autres gens de théâtre finirent par prendre ce pli bruxellois : Lapissida, Calabrési, feu Gresse, Renaud, Chappuis, Seguin, Mme Caron, Blanche Deschamps, etc., etc.

Mais ceux-là avaient vécu longtemps parmi nous. Ils étaient même invités régulièrement tous les ans aux agapes du *Royal Watezoei* (comme qui dirait la *Royale Bouillabaisse*), une société de gastronomes philanthropes, amis de la bonne chère et de la plaisanterie énorme, recrutée précisément dans cette *gentry* bruxelloise, dans ce monde de Bruxellois renforcés et invétérés dont l'étranger ne se fait aucune idée. Je connais même certains Français, acclimatés ici, qui excellent, dans les revues de fin d'année de nos aristophanes (les Hannon, les Malpertuis, les Garnir et les Hauzeur), à incarner le *Ketje*, le gavroche bruxellois, avec une verve, un fumet d'accent et de geste qui affriolent et font se trémousser d enthousiasme le public des galeries composé de marolliens authentiques. Il est vrai qu'il ne faut pas un long noviciat à certains petits Belges de Paris pour faire représenter et applaudir au Gymnase, voire à la Comédie-Française, des pièces plus « pourries » de parisianisme que le boulevard même.

Mais le temps manque à la plupart des étrangers pour visiter Bruxelles en ses quartiers excentriques et surtout pour

s'introduire en commensal et en familier dans la société vraiment locale et autochtone. Pour peu qu'ils tiennent à se faire de Bruxelles et des Bruxellois une idée moins approximative que celle des touristes, des snobs et des agences Cook, j'engage ceux-là à se procurer et à lire un adorable livre de M. Léopold Courouble, portant ce titre un peu barbare à l'oreille et un peu dur à la prononciation française : *La famille Kaekebrouck* (1). Cet amusant roman de mœurs bruxelloises vous en apprendra plus long sur notre milieu et sur la généralité des nôtres, sur leur langage, leurs gestes, leur vie individuelle, familiale et sociale que huit jours passés à fréquenter dans les salons de nos esthètes les plus en vue, ou à courir les bruxelloises expositions de peintres... français, les recitals belges de musiciens... parisiens, organisés par l'exquis Octave Maus, l'arbitre de nos élégances esthétiques. *Quo vadis?* Où courir sinon chez lui, ou à son défaut chez le député X, ou, chez Mme de*** le plus en vue de nos bas-bleus. N'y allez pas, vous vous y retrouveriez vous-même (il est vrai que c'est un peu cela que le Parisien recherche en voyage) ou plutôt ne bornez pas vos visites à des obligations mondaines autour du Palais de Justice, et, je le répète, à défaut d'un guide pour vous introduire dans la « bonne bourgeoisie » du « Bas de la ville », prenez simplement le livre de M. Courouble.

L'auteur a dédié son original bouquin (2), à Edmond Picard, l'éminent avocat et écrivain qui, par son attachement presque fanatique à tout ce qui originalise notre curieux et, quoi qu en disent les snobs, irréductiblement autonome petit patelin, fait exception dans le monde de nos hauts intellectuels. Aussi, nul plus que Picard n'aura pris plaisir à ces croustillants et authentiques tableaux de la vie des braves gens demeurés fidèles à leurs traditions et à leurs coutumes. Courouble diffère presque autant des écrivains belges, parfois trop impressionnés par le roman à la mode ou la dernière école poétique de Paris, que le Bruxellois de race, bien calé, et genuine, tranche sur le Bruxellois cosmopolite et factice. C'est en une langue charmante, nerveuse, éminemment française qu'il narre les aventures de ses héros patoisants ; le

(1) Il est vrai que les Parisiens se sont familiarisés avec le nom de Maeterlinck, nom flamand s'il en fut; de même celui de Verhaeren, de Van Lerberghe, du peintre Van Rysselberghe, etc. etc. Pour bien faire, Courouble aurait dû écrire Kaekebrœck au lieu de Kaekebrouck.

(2) Chez Lacomblez, éditeur, Bruxelles.

contraste entre le langage pittoresque, mais frelaté, de ces personnages et l'élégance presque attique du conteur contribue même pour une bonne part au charme du livre. Cette opposition se résume d'une façon fort plaisante dans le caractère de Joseph Kaekebrouck, le Bruxellois honteux, le transfuge de sa race, mais un transfuge repenti qui nous raconte lui-même ses déplorables erreurs et la façon dont il en est revenu : « Je m'appelle Kaekebrouck et bêtement j'allais m'en faire mourir. En effet, sitôt que j'eus compris le facétieux opprobre qui couvre ce nom déplorable, j'ai voulu devenir un être supérieur et fort. J'ai étudié, je me suis nourri de la moelle sacrée. Je fréquentai le monde, où tout mon distantisme et mes dilettantismes natifs se sont encore aiguisés. Je portais toujours des vêtements sombres, soigneusement râpés avec du papier de verre pour en casser l'odieux apprêt, et des cravates d'un ton amorti, si bien que je fus en peu de temps, je l'avoue sans nulle fatuité, l'un des plus élégants, encore que l'un des moins bêtes jeunes hommes de la ville.

» Insensé, qui ne voyait point que plus il devenait un être rare et de fine culture intellectuelle, tant plus son nom prenait une sonorité grotesque. Je suis tout simplement parvenu à provoquer la condoléance, l'immense pitié qui s'épanche en cette phrase cruelle : « Pauvre garçon, hélas ! si distingué, et se nommer Kaekebrouck ! »

» Oui, c'est mon aventure. Mais halte-là !... Je barre, j'efface ma vie. J'en recommence une autre. Car je forme en ce jour un projet hardi : *Je vais retourner à ma race*. Il faut que doucement j'en retrouve les allures spontanées, les mœurs libres et sincères, la grosse joie sociable et le *verbe* célèbre.

» Ainsi dépouillé du vieux jeune homme, débarrassé de mon dandysme pernicieux, je veux paraître lourd et *regrossi* chez les amis de mon père, comme un enfant prodigue subitement touché de repentir.

» Adieu donc, ô poètes qui exaltâtes mes dédains, car je cesse de lire ! Adieu, musiciens sublimes, Gluck, Beethoven, Wagner, qui nourrîtes mes nostalgies, demain je ne jouerai plus que la *Valse d'Azur* et l'accompagnement des chansonnettes comiques ! Adieu, mes peintres, car bientôt j'entrerai dans le séjour des portraits albums et des chromolithographies... »

Et Joseph Kaekebrouck tient parole ; il redevient parfaitement adéquat au milieu *brusseleer* dont il semblait avoir été

soustrait pour toujours. « Désormais il se coiffa perpétuellement d'une *buse* (1) qu'il comblait de coups de fer. Il se complut dans un endimanchement qu'il étudia avec attention et dont il surpassa bientôt les plus curieux modèles. Il vêtit des redingotes longues, cossues et enfonça en ses cravates larges, multicolores, des épingles d'un choix heureux : fer à cheval en or, bicyclette, maintenant entre le pouce et l'index un brillant, disque avec ce rébus : *M moi 100 c. c...*

» En même temps il s'appliqua à réintégrer peu à peu les coutumes agnatiques. Le soir, Joseph accompagnait son père à la promenade ; il s'attablait joyeusement dans les estaminets où de longues pipes noires l'attendaient au râtelier.

» Il acheta aussi des pigeons, se passionna aux concours et remporta plusieurs prix.

» Puis, un jour, il se fit recevoir dans un corps spécial de la garde civique, et là surtout, dans la gaîté des prises d'armes, il apprit à « être farce » si bien qu'aux premières élections, devenu populaire, il fut nommé sous-lieutenant.

» Quand la musique de la compagnie vint, au milieu des torches échevelées, lui donner la sérénade traditionnelle, il tomba dans les bras de sa mère et, défaillant d'émotion sous les accords d'une formidable *Brabançonne*, il s'écria : « Je suis Kaekebrouck enfin ! »

Il aurait fallu un peu de la philosophie et même de la cagnardise de Joseph Kaekebrouck, à un de nos meilleurs musiciens Franz Servais, qui précéda de quelques mois dans la tombe Peter Benoît, le grand musicien flamand dont je vous parlais dans l'une de mes dernières chroniques. C'est même parce qu'il vivait le plus souvent loin de nous que je négligeai de vous entretenir de Servais. Qu'il me soit permis de réparer cet oubli et de rendre hommage à la mémoire d'un véritable artiste qui fut de mes amis.

Servais présentait un contraste saisissant avec Peter Benoît. Autant celui-ci était nationaliste à tout crin, adversaire irréconciliable de tout éclectisme, autant celui-là appartenait à la catégorie de ces artistes cosmopolites, à ces « vagabonds » de l'art, que Paul Bourget définit si magistralement autrefois dans son étude sur Stendhal. C'est à peine si la Belgique a le droit de revendiquer Franz Servais comme un de ses fils. Il convient d'attribuer à l'éducation, aux circonstances, aux ambiances familiales, à l'exemple paternel, plus encore qu'à

(1) *Buse*, le tuyau de poêle, le haut-de-forme.

des dispositions personnelles, le cosmopolitisme de l'auteur de l'*Apolloniade*. Fils d'un violoncelliste de renommée universelle et frère d'un autre violoncelliste presque aussi célèbre, Franz était né en 1844, à Halle, la petite ville de Brabant, à une demi-lieue de train de Bruxelles. A dix-huit ans, il avait complété ses études littéraires et à partir de ce moment, sans négliger les lettres, il se voua spécialement à la musique. Musicalement, il se sentait vivement attiré par l'Allemagne et c'est aussi vers ces contrées qu'il se rendit après avoir suivi les cours du Conservatoire de Bruxelles où il eut Ferdinand Kufferath comme professeur d'harmonie et de contrepoint. Grâce à ses relations de famille en Allemagne, les cercles intéressants lui ouvrirent toutes leurs portes. Il est souvent question avec éloges de Franz Servais dans la correspondance de Lizst avec Hans de Bulow. Il ne fut pas moins cordialement accueilli à Weimar qu'à Munich, et, wagnérien de la première heure, il devint un des familiers de la villa Wahnfried à Bayreuth. Il fut un des élus qui assistèrent aux représentations modèles des principales œuvres du maître saxon. C'est même sous l'influence de Wagner que se développèrent les généreuses facultés de Franz Servais. Rentré en Belgique, en 1873, il décroche le prix de Rome avec sa cantate *La mort du Tasse*. Mais Servais, de nature très raffinée et de culture exquise, ne se trouvait plus tout à fait dans son milieu parmi ses compatriotes, race généreuse et forte mais d'une exubérance un peu intempestive et d'une santé un peu matérielle. Il était incapable d'apprécier selon leurs mérites les braves gens dont M. Courouble nous a campé les types et retracé l'existence avec une ferveur non exempte d'ironie (qui aime bien, raille bien !). Leurs gros appétits et leurs incartades, devaient fatalement heurter la délicatesse, le tact, la sensibilité nerveuse de Servais qui par les relations mondaines et cosmopolites de son père, le virtuose applaudi en tous les pays du monde, avait pu apprécier dès sa plus tendre enfance le charme d'une société d'élite. Heureusement, son « prix de Rome » lui permit de se remettre en voyage et de se mêler de nouveau à cette société européenne, à cette aristocratie d'un ordre particulier qui passe la saison à Londres, se rend aux eaux en Allemagne, hiverne en Italie, se retrouve à Paris au printemps, parle quatre langues, s'intéresse et s'initie à toutes les formes de l'art et de la littérature. Dans son *Roi Vierge*, Catulle Mendès a très bien rendu la physionomie de cette Bohème supérieure dont l'abbé Liszt fut longtemps l'âme

turbulente et le foyer brûlant et dont Paul Bourget a analysé, dans l'étude précitée, les avantages et les inconvénients : «Des hommes y font figure qui ont dîné ou causé avec les personnages importants de chaque pays et dans le pays même, sont reçus dans des salons et des châteaux distants les uns des autres de plusieurs centaines de lieues, lisent les poètes anglais comme les poètes italiens, écrivent parfois dans deux et dans trois langues et mènent, à la lettre, plusieurs existences. C'est une question de savoir si cet esprit cosmopolite, dont le progrès va s'accélérant sous la pression de tant de causes, est aussi profitable qu'il est dangereux. Le moraliste qui considère la société comme une usine à produire des hommes est obligé de reconnaître que les nations perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à se mêler les unes aux autres et que les races surtout perdent beaucoup plus qu'elles ne gagnent à quitter le coin de terre où elles ont grandi. Ce que nous pouvons appeler proprement une famille, au vieux et beau sens du mot, a toujours été constitué au moins dans notre Occident, par une longue vie héréditaire sur un même coin du sol. Pour que la plante humaine croisse solide, et capable de porter des rejetons plus solides encore, il est nécessaire qu'elle absorbe en elle, par un travail puissant, quotidien et obscur, toute la sève physique et morale d'un endroit unique. Il faut qu'un climat passe dans notre sang, avec sa poésie ou douce ou sauvage, avec les vertus qu'engendre et qu'entretient un effort continu contre une même somme de mêmes difficultés. Cette vérité n'est guère en faveur dans notre monde moderne, qui se fait de plus en plus improvisateur et momentané. Qu'on réfléchisse seulement, pour en apercevoir la portée, aux conditions de naissance des œuvres d'art. Presque toujours un grand écrivain ou un grand peintre a poussé sur une place natale, à laquelle il revient lorsqu'il veut donner à son idéal une saveur de vie profonde, et les œuvres de ceux à qui ce sol a manqué manquent souvent de cette saveur et de cette profondeur. » Maurice Barrès a soutenu récemment la même thèse dans son cycle des *Energies nationales* et particulièrement dans le volume intitulé *Les Déracinés*. Franz Servais ne fut pas précisément un déraciné, il fut plutôt un nomade. Il tenta plusieurs fois, sans y réussir, à reprendre racine dans la terre natale.

En 1888 et 1889 il monta et dirigea, à Bruxelles, avec le concours d'un jeune orchestre du plus grand mérite, des Concerts d'Hiver dans lesquels il faisait entendre presque exclu-

sivement des œuvres de Wagner et de Lizst, avec le concours de chanteurs célèbres tels que le ténor Van Dyck, son beau-frère, Mme Materna, le baryton Blauwaert et d'autres. Mais le public ne répondit pas à l'attente de l'organisateur de ces matinées et celui-ci se vit bientôt contraint de licencier son jeune orchestre qui donnait pourtant des espérances sérieuses. Franz Servais partit de nouveau de Bruxelles et alla retrouver ses amis de Paris et d'Allemagne.

Il y a une douzaine d'années, une saison on le vit au pupitre du chef d'orchestre de notre Opéra. En cette qualité, il prépara et dirigea les représentations du *Siegfried* de Wagner. Mais ce musicien fervent et consciencieux, cet artiste délicat, tout replié en lui-même, n'était pas taillé pour le métier de *conductor ;* il lui manquait l'énergie nécessaire et ce prestige, de nature plus physique que morale, qui fait les tribuns, les acteurs et les chefs d'orchestre. Après ce nouvel échec, Servais nous abandonna définitivement et sembla se désintéresser complètement de la vie artistique dans son pays. Notre gros public l'ignorait comme compositeur. C'est à peine si on avait exécuté de loin en loin l'un ou l'autre fragment de ses œuvres. Lui-même avait poussé la modestie ou plutôt le noble orgueil jusqu'à ne jamais faire jouer de sa musique dans ses propres concerts. Pour ma part je ne me rappelle avoir entendu de ses compositions qu'une seule fois : ce fut le 28 mars 1886 dans un Concert Populaire dirigé par Joseph Dupont. On exécuta le *Jet d'eau*, composé sur le poème de Baudelaire, et un acte, le premier, de l'*Apollonide*, le grand drame lyrique en trois actes et cinq tableaux, composé sur un poème de Leconte de Lisle. Il y a environ dix ans il fut question de représenter l'*Apollonide* sur la scène de la Monnaie, mais le projet échoua, l'auteur et la direction n'étant point parvenus à s'entendre sur la distribution des rôles. Grâce à une recommandation de Gevaert, l'illustre directeur de notre Conservatoire, et à l'appui de Catulle Mendès, un des fidèles amis de Servais, l'Opéra de Paris consacra l'an dernier plusieurs séances à l'audition de l'*Apollonide* qui passera probablement l'hiver prochain à Paris et aussi à Bruxelles. C'est le théâtre grand-ducal de Carlsruhe qui eut, il y a une couple d'années, la primeur de cette œuvre, la seule que Servais ait composée pour la scène. D'ailleurs il y travailla presque toute sa vie, la reprenant, la retravaillant, avec un souci d'impeccabilité et de perfection digne de ses amis du Parnasse français et principalement de la haute conscience artistique de son

collaborateur Leconte de Lisle. Les critiques qui entendirent l'*Apollonide* à Carlsruhe furent unanimes à en louer la noble tenue, la pureté de style, l'élégance quasi-plastique, l'harmonieuse progression.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Novalis : *Schriften kritische Neuausgabe von Ernst Heilborn*, 2 vol., Berlin, Georg Reimer, M. 10. — Ernst Heilborn : *Novalis der Romantiker*, Berlin, ib., id., M. 3. — Hermann Bahr : *Bildung, Essays*, Berlin, Verlag der Insel (Schuster u. Loeffler), M. 6. — Revues : *Die Insel, Nord und Süd*.

Les chroniqueurs qui ont pour métier de commémorer les anniversaires, dans les feuilles publiques allemandes, se sont souvenus que Frédéric de Hardenberg, qui écrivit sous le pseudonyme de Novalis, mourut de la phtisie le 25 mars 1801, avant d'avoir accompli la trentième année de sa vie. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en mouvement leur pesante érudition. En sorte que, pendant quelques semaines, on s'occupa de l'enfant génial, par qui se personnifia le romantisme allemand, plus que l'on avait fait durant les cent années qui se sont écoulées depuis sa mort. Les générations littéraires qui se sont succédé en Allemagne depuis le « *junges Deutschland* » jusqu'au naturalisme contemporain, si elles n'ignorèrent pas complètement l'auteur des *Hymnes à la Nuit*, lui opposèrent cependant le plus parfait dédain. Je me souviens qu'étudiant la philosophie à Heidelberg, il y a une dizaine d'années, la satisfaction intellectuelle que je trouvais chez Novalis n'excitait que de l'étonnement parmi mes camarades. Le génie du Romantisme était à peine connu de nom. Je pus donc écrire ici même, dans une étude sur Novalis (*Mercure de France*, octobre 1895), qu'il n'était plus cité en Allemagne que comme une curiosité littéraire. Il fallut la vogue des œuvres de M. Maeterlinck dans les pays d'outre-Rhin, il fallut le néo-romantisme, s'inspirant de notre symbolisme, pour que l'on accordât de nouveau de l'attention à Novalis.

S'il nous est possible maintenant de juger, dans son ensemble, l'œuvre de Frédéric de Hardenberg, de lui assigner une place dans la littérature européenne, c'est à M. Ernest Heilborn que nous le devons. Ce jeune érudit, qui me semble bien avoir le doigté d'un artiste, a pu consulter les archives de la famille seigneuriale des Hardenberg, revoir tous les manuscrits originaux, et nous donner enfin une édition critique, défi-

nitive du divin poète pour qui, selon le mot de Schleiermacher, toute pensée se transmuait en art. Nous pouvons lire dès lors les *Hymnes à la Nuit*, dans leur conception primitive, disposés en vers libres, avant que Schlegel les ait « arrangés » pour l'*Athenæum ;* nous ne sommes plus forcés, ayant sous les yeux les plans et les ébauches laissés par Novalis, de nous en référer, pour reconstituer la seconde partie d'*Ofterdingen*, au plat résumé de Tieck ; et finalement ces extraordinaires *Fragments*, qui déjà fascinèrent M. Mæterlinck, nous reviennent classés, amplifiés, corrigés, présentés sous leur forme première, tels que les nota le poète, dans ces moments de frénétique hallucination, où il saisissait l'incompréhensible. Quel beau bénéfice pour la sensualité et pour la religion !

En même temps que sa belle édition de **Novalis**, M. Heilborn nous donne une courte biographie du poète. C'est un essai de deux cents pages, sans notes ni références, où le critique allemand a fait effort de clarté et de simplicité de style. Un Taine ou un Sainte-Beuve n'auraient pas dédaigné de signer cette esquisse légère et précise. Je tiens à mentionner ce fait, parce que les maîtres d'école d'outre-Rhin ne se sont pas fait faute de s'en indigner. M. Heilborn explique avec beaucoup de sagacité la genèse du jeune Hardenberg et montre très bien l'influence que les Hemsterhuis et les Jacob Bœhme exercèrent sur son esprit. On pourrait lui reprocher de n'avoir pas dessiné assez nettement le milieu romantique, de n'avoir montré qu'imparfaitement l'atmosphère sociale où s'agitaient des fantoches comme les Schlegel, Tieck, leurs femmes, et quelles femmes ! S il nous avait expliqué, dès le début, que c'était là une atmosphère de petites gens, avec des intérêts mesquins, les descriptions qu'il nous fait plus loin des familles des deux fiancées du poète nous auraient moins choqué. L'étroitesse de ces âmes saxonnes, la bassesse des intérêts surprennent jusqu'au dégoût. A vrai dire, la sincérité de M. Heilborn nous a quelque peu gâté la silhouette idéale que nous nous étions faite de notre poète. Lui-même ne demeurait pas en reste sur la grossièreté de son entourage, et ce n'est que lorsque sa sensualité prodigieuse s'exacerbe par la maladie qu'il s'affine jusqu'à nous intéresser. Pauvre Sophie de Kühn, petite fiancée de quatorze ans, voici que M. Heilborn découvre que vous étiez vaniteuse et sotte, que vous parliez un dialecte horriblement saxon et que vous ne saviez pas écrire deux lignes, proprement ! Et votre « Hardenberg » qui voulut

faire de vous une religion, note dans son journal la grimace que vous faites lorsque, devant vous, il débite des obscénités! Encore une légende qui s'en va!...

§

Bildung, le nouveau recueil d'articles de M. Hermann Bahr est dédié à « Son Altesse Royale le grand-duc Ernest-Louis de Hesse » et il y est dit, dans une somptueuse dédicace, à propos de la bonne et somnolente ville de Darmstadt, que « là et nulle part ailleurs sera notre Athènes ». Ce n'est pas le lieu d'expliquer ici pourquoi l'art furieusement nouveau style que protège depuis deux ou trois ans le beau-frère de notre petit père le Tsar n'insufflera pas subitement des âmes athéniennes aux béotiens d'Allemagne, mais le volume de M. Bahr, encore que bien des pages n'en justifient point le titre, peut cependant nous intéresser à plusieurs points de vue. Son premier chapitre s'intitule « *Cultur* » et l'auteur explique (en pure perte, car les Allemands ne comprendront jamais) que culture ne veut pas dire instruction. « Nous avons le droit de parler de culture dans un pays, écrit-il fort bien, lorsque chacun manifeste inconsciemment, dans tout ce qu'il fait chaque jour, les vivants rapports avec l'éternité que possède sa race. » La culture naît de la tradition et l'américanisme que préconise M. Bjoernson a heureusement peu de chance de réussir en Europe. Il faudrait s'entendre. « Si nous voulons avoir de la culture, poursuit M. Bahr, il faut qu'*au préalable* nous ayons de nouveau des sages, des artistes et des héros. » Nietzsche l'avait dit avant lui, mais il avait bientôt compris que l'Allemagne ne saura it offrir un terrain à d'aussi rares produits. L'individu y est toujours isolé. Or, il faut des siècles pour qu'un peuple gagne l'allure de ses héros (dont il n'est que le signe). Gœthe aurait pu être le chef de file sur qui se serait modelée l'Allemagne, mais l'Allemagne, au lieu de s'affirmer *gœthienne*, est devenue impérialiste, mondiale, américaine, que sais-je! et le nom de Gœthe ne lui sert plus qu'à protester contre des lois politiques et à faire du chauvinisme en Alsace-Lorraine.

Le dernier chapitre de M. Bahr donne des « Notes parisiennes » prises pendant l'Exposition et reflète la déception que causa aux étrangers notre grand bazar. On espérait trouver le style nouveau, le style libérateur, et l'on fut assourdi par le tintamarre de la rue de Paris : « Depuis cent ans, nous avons été habitués à recevoir des Français les esquisses et

les projets de tout ce qu'il y avait de nouveau ; c'était alors notre affaire de les exécuter avec de la patience et de l'application... Ils se sont entendus, et c'est ce qui a fait leur véritable grandeur, à découvrir ce qu'il y avait de caché dans les autres peuples, à relier ce qui était éparpillé parmi eux, à distribuer ce qui avait été amassé dans le silence et à rendre ensuite tout cela à ces mêmes peuples, après lui avoir donné une formule utilisable, par quoi s'affirmerait enfin sa fécondité véritable. C'est ainsi que, dans notre culture, ils ont toujours été les grands ordonnateurs, ou, si l'on veut, les régisseurs de toutes les idées de l'Europe, ceux qui possédaient l'intelligence merveilleuse de rassembler les efforts des autres et de les fondre en un beau mouvement. » Peut-être la France s'abandonne-t-elle maintenant à la paresse de sa tradition et ne sait-elle plus vivifier le passé pour féconder l'avenir, peut-être aussi, ainsi pense M. Bahr, les étrangers ne voient-ils plus la France, parce qu'ils sont subjugués par Paris. L'âme de la France est cachée par cette petite chose fugace et scintillante que le critique viennois appelle, d'après une expression empruntée à M. d'Annunzio, « *l'animula di Parigi* » (dans le *Feu* il est parlé de la « petite âme de Venise »). Lorsque l'étranger connaît le Paris qui va de l'Opéra au Moulin-Rouge, il croit connaître la France. C'est ce qui a faussé son jugement. Mais devant la pensée gigantesque du Balzac de Rodin, M. Bahr ne se laisse plus troubler et affirme sa confiance inébranlable en l'éternelle fécondité de la France.

La partie centrale du livre de M. Bahr est consacrée à la littérature autrichienne. J'y reviendrai dans un mois, pour parler plus longuement des polémiques qu'elle a excitées et pour rendre compte, en même temps, d'un volume et d'un article de M. W. Fred.

§

Die Insel a encore fait paraître quelques intéressants fascicules. Cette publication, qui tâtonna beaucoup pendant sa première année, accentue de mois en mois sa belle tenue. Nous y verrons collaborer tout ce qui, en Allemagne, participe de la culture européenne (celle de Nietzsche qui est le contraire de celle de Bjoernson). Il serait peut-être utile encore d'éliminer la pose de quelques-uns et de se débarrasser aussi des chinoiseries qui commencent à dater. Dans les volumes qu'éditent ces messieurs les véritables fautes de goût sont de plus en plus rares. Il y a un progrès énorme sur ce qui se

faisait il y a quelques années. La ténacité et la patience finiront par remplacer ce qui ailleurs résulte d'un savoir-faire naturel. Peut-être que l'on se décidera aussi à varier un peu les cartonnages des volumes. Les demi-reliures en parchemin, avec des plats unis, avaient donné de bons résultats. On réserverait alors les motifs de papier peint un peu vieillots pour les gardes intérieures. — La livraison d'avril de la *Insel* contient des pensées inédites de Nietzsche, extraites de deux carnets retrouvés à Gênes en 1898, dans la poche d'un vieux vêtement qu'y avait laissé le philosophe. Ces pensées datent de 1881, et prennent place entre l'achèvement d'*Aurore* et le commencement du *Gai Savoir*. Nietzsche traite d'une part de la passion de la connaissance, de l'héroïsme qu'il exige dans les recherches scientifiques et note, d'autre part, quelques réflexions personnelles sur la conquête de son indépendance intellectuelle. Les aphorismes sont au nombre cinquante-quatre. — La même livraison et les suivantes contiennent une ahurissante histoire de jardin de femmes contée par M. Frank Wedekind. Cela s'intitule « *Mine Haha* » et il nous y est montré comment on apprend aux petites filles à « penser avec les hanches ». Nous attendons avec impatience la quatrième partie de ce conte qui nous donnera, je pense, le mot de l'énigme. Mais avec M. Wegekind on ne sait jamais. — M. Franz Blei apprécie avec beaucoup d'intelligence la *Méssaline* de notre Alfred Jarry. De très subtils hors-textes de Georges de Feure, des dessins au trait de Vallotton et des bois de E. R. Weiss agrémentent ces livraisons curieuses à tous points.

Nord und Süd publie dans son numéro de mai une étude de M. Hans Benzmann sur Johannes Schlaf, ainsi qu'un portrait à l'eau-forte de l'intéressant écrivain berlinois. M. Benzmann analyse l'œuvre de Schlaf et s'arrête surtout à son drame *Maître Oelze*, qu'il considère comme une production tout à fait géniale. « L'ouvrage n'appelle aucune comparaison avec d'autres œuvres contemporaines, ni avec les drames d'Ibsen qu'il dépasse tant en force et en clarté, ni avec ceux de Hauptmann qu'il surpasse par l'intensité dans le développement des caractères... » Sur le conseil de M. Richard Dehmel, j'ai fait il y a sept ans déjà une traduction de *Meister Oelze*. Le manuscrit s'égara à la *Société Nouvelle* au moment où la maladie de ce pauvre Fernand Brouez fit sombrer cette publication d'avant-garde. Mais si quelqu'un à Bruxelles pouvait mettre la main sur ces feuillets, je les publierais vo-

lontiers dans une revue amie, au bénéfice de la souscription si généreusement entreprise par la *Revue franco-allemande* en faveur de M. Schlaf.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Edmund Gosse: *The Custom of Biography*, Anglo-Saxon Review, vol VIII. — Roman et Fiction non érotiques. Rudyard Kipling, H -G. Wells, Joseph Conrad. — Roman historique: Maurice Hewlett : *The Life and Death of Richard Yea and Nay*, 1 vol., cr.8 , 6 s., Macmillan.

Dans une étude remarquable publiée dans l'*Anglo-Saxon Review*, Mr. Edmund Gosse, en traçant un savant historique de l'art de la biographie en Angleterre, s'élève avec une certaine vivacité et beaucoup d'esprit contre la manie, devenue nationale, de narrer l'existence du moindre individu. « Les nations, dit-il, ont diverses façons d'édifier les tombeaux de leurs prophètes. Les Américains dotent des Institutions— habituellement dénommées *Universités* — et leur donnent le nom du défunt. Les Français, croyant, avec Gœthe, que le meilleur mémorial d'un homme est son effigie, emplissent les squares de leurs villes avec des statues. Nous, en Angleterre, nous enterrons nos morts sous le monstrueux catafalque de deux volumes (octavo couronne) et nous partons soulagés, comme ceux qui ont accompli un rite qui n'est pas en soi très beau, peut-être, mais inévitable et éminemment décent. La coutume est devenue maintenant une institution, presque sans qu'on s'en aperçoive, au même titre que le plum-pudding de Noël ou le championnat d'avirons entre Oxford et Cambridge. Nous n'avons certainement pas compris que nous sommes la seule nation du monde qui ait adopté l'habitude de la biographie, géante comme faisant partie de nos conventions, à tel point que la *vie* du défunt commence au jour de sa *mort*. Les journaux combinent maintenant l'annonce du décès et la promesse de la biographie : « Nous avons le regret d'annoncer que l'éminent taxidermatiste, Viscount Beeswax, après une longue maladie, est passé à une vie meilleure à dix heures hier soir. Les obsèques auront lieu vendredi prochain, et la biographie du défunt sera entreprise par l'évêque de Bodkin, son ami d'enfance. » — Les deux grands volumes solennels, surchargés d'une copieuse correspondance et d'un chapitre spécial (s'il s'agit d'un libre penseur) sur « Lord Beeswax et ses rapports avec la Religion », suivent le

cercueil aussi ponctuellement qu'aucun des autres pleureurs s'acquittant de leur fonction. L'homme peut avoir vécu une vie obscure, austère, retirée, mais la société, demande absolument quelque manifestation de décence publique quand tout est fini. Il doit y avoir du crêpe, deux volumes de biographie, et quelques guirlandes d'élégantes fleurs blanches.

» Il est difficile de savoir comment il se fait que nous soyons glissés imperceptiblement dans une aussi étrange convention, dont un écrivain étranger, plus plaisant qu'exact, a dit : Dans la vieille Albion, il ne meurt jamais un marchand de quatre saisons ou un vétérinaire, un premier ministre ou un boxeur professionnel, sans que, tout à coup, les boutiques des libraires ne soient encombrées de ses mémoires en plusieurs volumes, avec portraits, correspondances et explication de son aversion nationale pour les étrangers, le tout détaillé avec une telle prolixité que seuls ses parents par alliance peuvent en lire un unique chapitre. Nous sommes ainsi continuellement méjugés à l'étranger ; cependant, quand l'indignation a accompli son œuvre, la monstrueuse armée des biographies demeure. Elles se dressent derrière les vitres de nos bibliothèques, dans une splendeur funéraire, serrées, jamais dérangées, faisant de cette partie de nos rayons une sorte de solennel Kensal Green. Et elles continuent à avancer en bataillons compacts. Depuis que j'ai commencé à écrire cette page, sans doute, on a publié déjà les biographies d'un évêque, d'une infirmière, de trois inspecteurs de chemin de fer, de deux botanistes et d'un militaire. Comment, en tant que nation, sommes-nous tombés dans cette coutume biographique ? Qui nous a amenés à la cultiver avec une si extraordinaire indifférence de la forme, du but et des proportions ? »

L'auteur consacre alors les pages suivantes à répondre à ces questions : « Vers l'année 1557, la biographie naquit en Angleterre sous la forme d'un petit chef-d'œuvre dont la réelle valeur n'a été reconnue que dans ces dernières années : la *Vie du Cardinal Wolsey*, par Georges Cavendish. ». Mais, pendant les deux cent cinquante ou trois cents ans qui suivent, les biographies restent rares et Mr. Gosse mentionne les plus importantes. C'est la *Vie de Johnson*, par Boswell, qui est, en ce genre, l'œuvre capitale dont le succès va déchaîner le reste. Pourtant ce n'est que vers 1830 que la biographie commence à faire fureur, et, pendant ces dernières soixante-dix années, le nombre s'en est accru dans des propor-

tions hors de tout examen, en même temps que leurs défauts et leur inutilité en la plupart des cas.

« Tout d'abord l'idée populaire semble être que personne n'est un trop grand imbécile, ni un amateur trop complet, ni un parfait ignorant des règles de la composition pour entreprendre la *Vie* d'un éminent personnage. » Cela vient, suivant l'auteur, de ce que le biographe fut longtemps considéré comme un paria et son travail comme un labeur inférieur. « Il est entendu que pour être un philosophe un homme doit s'être livré à l'étude de la pensée, qu'un historien doit avoir consacré quelques années aux documents et à leur synthèse, qu'on n'est pas dramatiste tant qu'on n'est pas maître des exigences scéniques. Mais il est convenu qu'une biographie ne demande ni habileté, ni art, ni expérience d'aucune sorte. Voici un homme mort, nous dit-on : quand il vivait on n'a jamais fait beaucoup attention à lui, mais puisqu'il est mort la convention nationale insiste pour qu'on publie sa *Vie* (deux volumes, octavo couronne). Qui l'écrira ? Oh ! précipitez-vous dans la rue et arrêtez la première personne qui passe, car n'importe qui au monde est aussi bon qu'un autre pour écrire une biographie. »

En France, où le microbe biographique ne nous a pas encore atteints, on ne peut comprendre jusqu'à quel point Mr. Gosse a raison. Il a lui-même pratiqué cet art, dans les deux grands volumes qu'il a consacrés à John Donne, et dont j'ai eu occasion déjà de parler ici. Il faisait là œuvre d'historien érudit et non de biographe, encore qu'il ait pu mériter le reproche d'avoir par trop laissé dans l'ombre certains aspects de son sujet et d'avoir montré son héros plus *décent* qu'il n'était en réalité.

« Parmi les personnes incapables qui se mettent sur les rangs, ou qu'on y pousse, pour remplir cette tâche inévitable et formaliste, la pire est *la veuve*. On peut prendre ce terme générique pour qualifier la classe de rédacteurs d'existences dont la seule référence est d'avoir été *sur les lieux* et qui s'arrogent le droit de biographier simplement parce que es documents sont en leur possession. La veuve est la plus redoutable des maladies de la biographie. Elle est le triomphe de l'impropre. D'autres ont peu d'art, peu d'expérience peu de sens des proportions ; mais elle les surpasse tous, car elle n'en a pas. Son objet est de présenter au monde une image du défunt qui sera, délibérément bien qu'inconsciemment, fausse. L'homme avait ses humeurs, ses excentricités ; il

avait un côté âpre à sa langue, il avait des fragilités, il était un être humain et pittoresque. La détermination de la veuve est de cacher tout cela. Elle désire montrer qu'il était parfait, avec cette visqueuse absence de tout trait saillant qu'elle prend pour de la perfection. Elle le dépeint atténué et uni, avec une grande clarté au front et avec un béat et dévot baissement de paupières. Elle disserte sur son humilité d'esprit quand c'était sa fonction spéciale d'être ambitieux et caustique. Elle s'appesantit sur les occasions où il fut une « aide pour les autres » et un « merveilleux exemple pour la jeunesse ». Surtout elle supprime tout détail qui ne le fait pas semblable aux autres hommes, toutes ses bizarreries, parce que les admettre serait le descendre de son piédestal, écorcher la cire rose et sans défaut de son buste. C'est à la veuve que nous devons qu'une très grande partie des biographies récentes pourrait être annexée au musée de Mme Tussaud. Car, notez-le bien, la veuve n'apparaît pas toujours hardiment sur la couverture : elle se dissimule souvent derrière le nom apparemment impartial de quelque docile auteur. Sa fonction pourtant est toujours de stultifier et de dénaturer la vie et le caractère du défunt, et plus elle croit payer de dévotion à sa mémoire, plus complètement accomplit-elle sa tâche. Je ne connais qu'un exemple de biographie moderne où l'influence de la veuve n'ait pas été désastreuse. »

Et Mr. Edmund Gosse conclut en énumérant les qualités requises pour un bon biographe et en déclarant que la biographie est un art qui ne doit pas être abandonné aux seuls amateurs. Il ne faut nullement croire qu'il n'exige pas beaucoup de tact, d'habileté et d'expérience, mais qu'au contraire il n'y a aucun genre d'écrit qui ne demande un sens plus fin des proportions, une plus pénétrante appréciation de la valeur relative des choses et des hommes et un sentiment plus profond de la responsabilité littéraire.

§

C'est, je crois, de l'étranger que nous viennent plus fréquemment que de nos auteurs des formes de roman qui ne s'occupent pas de l'inévitable adultère ou du conflit des sexes. Sans parler de *Quo Vadis ?* auquel on peut raisonnablement préférer de plus exactes et moins soporifiques reconstitutions, chaque autre contrée nous a donné des spécimens différents du modèle français, plus ou moins bien réussis et plus ou moins bien accueillis. Nulle part plus qu'en Angleterre la

fiction et le roman ne sont aussi divers — et parfois, certes, aussi ennuyeux. Pourtant Rudyard Kipling a révélé une imagination originale dans ses *Livres de la Jungle* et dans quelques unes de ses autres nouvelles. Wells a inventé l'avenir, ressuscité le passé, et en chacune de ses œuvres il a donné la réalité de la chose vécue à ses fantaisies les plus audacieuses, il a, malgré sa forme trop souvent défectueuse, compris et expliqué le rythme et les fins du monde avec une vision de poète et une profondeur de pensée égale à celle des philosophes les plus hardis. Certains, bornés et de pauvre culture, croient faire merveille en l'appelant le Jules Verne anglais, ce qui n'est déjà pas si mal, sans voir, plus loin que l'intérêt extérieur de l'action, l'envergure de l'idée; et M. de Wyzewa, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* et dans une chronique du *Temps*, a justement indiqué l'erreur piteuse des esprits superficiels qui ont accolé à Wells cette facile et peu solide étiquette. Joseph Conrad, dans *Lord Jim*, *Tales of Unrestt*, *he Nigger of the Narcissus*, nous a, sous une forme exquise, révélé un monde inconnu et des existences puissamment et profondément dramatiques en dehors de nos conventions civilisées et européennes. Il n'y a pas de vrai drame quand la femme, être éminemment stupide et inconscient, joue le rôle principal, et il y a plus d'émotion poignante et de mystère dans le conflit de l'homme avec lui-même, avec les événements ou les éléments.

Et c'est pourquoi j'admire sans restriction la dernière œuvre de Mr. Maurice Hewlett : *The Life and Death of Richard Yea and Nay*.

Les récits des *Little Novels of Italy* nous avaient ravis par leur art délicat, le charme de la couleur locale, et de l'ardente et enivrante vie de la Renaissance, pleine de beauté, de passion et de folie. Les *Forest Lovers* furent un long conte féerique, tout vivant d'amour et de chevalerie, de bravoure et de traîtrise, de cruauté et de virginale douceur, avec beaucoup de baisers, chastes et pervers, mais discrets toujours, baisers sur les lèvres de l'amante et sur la main de la châtelaine, grands coups de lance et terribles coups d'épée, dans la forêt moyenâgeuse où le reste du monde est inconnu.

Voici maintenant *La Vie et la Mort de Richard Cœur de Lion* qui n'est pas seulement un admirable roman historique, mais bien un grandiose et vaste poème épique en prose. Richard Oui-et-Non, Richard Cœur de Lion, duc d'Anjou et de Normandie, comte de Poitou et roi d'Angleterre! Le paladin

de la troisième croisade entouré d'ennemis, de traîtres et d'envieux ; Jean sans Terre, le duc de Bourgogne, le duc d'Autriche, le marquis de Monferrat, Philippe-Auguste ; aimé de Jehane de Saint-Pol qu'il aime et dont il a un fils, et de Bérengère de Navarre, qu'il épouse sans la rendre femme ; mais surtout aimé et détesté de lui-même ; à la fois son propre tyran et son propre esclave, brute sauvage et chevalier de Dieu, cœur de lion et cœur de gazelle ! « Mauvais fils, mauvais époux, prince égoïste, homme vicieux, il possédait cependant certaines qualités que les hommes du temps acceptèrent comme meilleures que la perverse sagesse de son père et qui rendirent sa tyrannie moins intolérable que la faiblesse de son frère », lit-on dans les *Chronicles and Memoriales of Richard I*, du Bishops Stubbs. Mais c'est son chapelain, l'abbé Milo, de Sainte-Marie-des-Pins, près de Poitiers, qui le juge selon notre cœur : « J'ai connu l'homme, mon cher maître et un grand roi, qui apporta les léopards dans l'écusson de l'Angleterre, plus propre à cela que son père, étant mieux la chose qu'il signifiait. De lui, donc, déchiré par deux natures, fondu en deux moules, proie de deux destins : le célébré et l'outragé, le bien-aimé et le haï, le prodigue et l'avare, le roi et le mendiant, l'enchaîné et le libre, du roi Richard Oui-et-Non, ainsi fait, ainsi nommé, et par cela défait, je me prépare ainsi à parler. » Et quand le roi a été tué à Chaluz par les émissaires du Vieux de la Montagne, le bon abbé épilogue et conclut ainsi : « Mon cher maître, seigneur et ami aurait pu être plus grand si sa tête n'avait pas été à l'encontre de son cœur, si sa générosité n'avait pas été supplantée par son orgueil. Il était si généreux que tout le monde aurait pu l'aimer comme une l'aima ; et cependant si arrogant d'esprit que les largesses même qu'il concédait avaient sous elles un aiguillon, comme s'il eût dédaigné de donner moins à des créatures qui manquaient de tant de choses, tous ses défauts et la plupart de ses chagrins lui vinrent de ce déchirement en deux parts de sa nature. Son cœur criait : Oui ! dans un noble mouvement. Alors intervenait sa tête hautaine pour suggérer quelque artifice et lui ordonner de dire non ! aux instances du cœur. »

Je ne peux et ne saurais résumer toutes ces aventures : l'œuvre est là superbe, dans ses divers décors, la Normandie, la Sicile, Saint-Jean d'Acre, le Liban, l'Autriche, et Chaluz. La forme et le style sont d'un artiste, quoi qu'on en dise et malgré des néologismes et des préciosités. On ne peut avoir qu'un

regret, c'est que cette œuvre parfaite, ce poème épique, n'ait pas été écrit dans le « doux parler de France », la langue dans laquelle chantait Richard Cœur de Lion.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Nérone, par Arrigo Boïto. — Les Très-jeunes : Romualdo Pan tini. — Dernières publications.

Depuis 1868, M. Arrigo Boïto se taisait : il avait débuté dans le monde littéraire avec le *Libro dei versi*, aujourd'hui assez rare, car la dernière édition remonte à 1877. Et, âgé de moins que trente ans, il avait eu l'audace de faire jouer à la *Scala* de Milan son opéra, *Mefistofele*.

N'arrivant pas à concevoir qu'un jeune homme pût affronter de but en blanc ce public d'élite, et non avec quelque lever de rideau digne de bienveillance, c'est-à-dire de commisération, mais crânement, avec un opéra aux proportions grandioses, — les Milanais en furent indignés. La première du *Mefistofele* à la *Scala* donna lieu à un tel charivari que le maëstro Boïto, dont l'audace était telle qu'il dirigeait lui-même l'orchestre, eut de la peine à conduire la représentation jusqu'au bout.

Cette attitude devant les beautés éclatantes de l'œuvre de M. Boïto ne faisait honneur ni au public, ni à l'importance du Théâtre où l'opéra se jouait. Il suffit de quelques modifications que le maëstro apporta à sa première édition pour voir son travail acclamé à Bologne et immédiatement après dans toutes les villes d'Italie. Milan en est fière aujourd'hui, parce que ce *Mefistofele* lui rappelle aussi l'étrangeté d'un jugement que tous s'empressent de renier, car de ces spectateurs de 1868 un petit nombre à peine doit survivre.

Après *Mefistofele*, et, pour la littérature, le *Libro dei versi* qui à son heure n'avait fait moins de bruit que l'opéra musical, M. Boïto pendant une vingtaine d'années se plut à vivre hors des batailles artistiques, loin des commérages et des stupidités qui agacent ceux qui travaillent.

Il avait rencontré un grand génie, Giuseppe Verdi, il en fut l'ami le plus intime et le plus dévoué : pour lui il composa les *libretti* de l'*Othello* et du *Falstaff*, chefs-d'œuvre dans leur genre ; et à l'étranger, par une de ces bizarreries qui semblent veiller à la carrière de cet artiste, on s'habitua vite à le considérer tout bonnement comme un excellent *libret-*

tiste: même en France, à la mort de Giuseppe Verdi, lorsqu'il fallut nommer son successeur à l'Institut, on fut quelque temps embarrassé : et le nom qu'on vient de choisir, en apaisant la conscience des membres de l'Institut, n'a pas rencontré toutefois l'approbation des artistes en Italie.

C'est qu'on ignore de quelle trempe de musicien et de poète est l'auteur du *Mefistofele :* et il faut ajouter que le caractère dédaigneux et nonchalant de M. Boïto l'empêcha toujours de monter cette réclame tapageuse, rapide et éphémère qui remplit le monde de célébrités caduques.

Il en était arrivé à ce point d'indifférence que, musicien formidable lui-même, il se plaisait à écrire des *libretti* pour ses frères ; et non seulement il travailla pour Verdi, mais *La Gioconda* de Ponchielli et *Ero et Leandro* et *I profughi fiamminghi* de Mancinelli ont été composés avec les *libretti* de Boïto. Il poussait les autres, ils jouissait de leurs triomphes et il s'oubliait de la manière la plus inattendue.

§

Heureusement, voici que la Maison Treves de Milan vient de publier le **Nerone**.

Jusqu'à il y a quelques mois, personne ne pouvait croire que M. Arrigo Boïto donnât à la poésie italienne une œuvre nouvelle, car ce *Nerone*, longuement et fiévreusement attendu par le public, n'était envisagé que comme un opéra, et on l'imaginait dans les décors de la scène, à travers les beautés d'une musique puissamment personnelle, exceptionnellement profonde.

L'apparition de *Nerone* en volume, sous la forme d'une Tragédie en cinq actes, vient de déplacer momentanément l'attention pour nous mettre vis-à-vis d'une conception littéraire, qui est quelque chose de bien plus complet que le *libretto*. Celui-ci, dans l'intention de l'auteur, n'est qu'un travail d'à côté, élagué de tous ces détails que la musique doit rendre avec son langage frémissant et infini.

Devancer de plus d'une année l'œuvre musicale par l'œuvre littéraire, voilà une audace qui n'appartient qu'à celui qui, comme M. Boïto, a droit à une critique déférente et sérieuse. Mais qu'il s'agisse d'une suggestion ancienne dont nous subissons le contrecoup, ou que les proportions colossales du drame l'imposent, il m'a été difficile, en lisant la Tragédie, de me soustraire au *pressentiment* de la scène et de la musique.

Sans doute, la vision telle que M. Boïto nous la donne, la vision de ces personnages et de ce monde, de cette heure vague, de ces jours où tous tremblaient, César, la foule et les cohortes, est complète. Mais, que dirai-je? Elle semble attendre son expression supérieure et définitive par quelque chose de plus insaisissable et de plus ailé que la parole.

Et, toutefois, l'œuvre littéraire doit être jugée à part : elle a sa raison d'être, ses mérites, son but : ici le poète, libre des entraves de la scène, suivait son inspiration dramatique et traçait d'une main sûre les lignes de ce qui, plus qu'une simple ébauche, est déjà un tableau.

Néron y ressort, gigantesque. Il pouvait, dans l'œuvre du poète, se rattacher au type classique ou se rapetisser par l'influence des dernières recherches historiques : nous le voyons, au contraire, sous une lumière sinistre et aveuglante. Il serait difficile de marquer le point où, se détachant de tous ses accolytes, le protagoniste devient inoubliablement « représentatif », si le poète n'avait développé en lui une passion immortelle, le remords.

Il est le remords ; depuis le moment où il s'élance sur la *Via Appia* pour enterrer bien profondément les cendres de sa mère assassinée, jusqu'à la dernière scène, où, en jouant le rôle d'Oreste, il s'oublie et avoue son crime, — mieux que l'artiste raté et envieux, il est le remords.

Il l'est dans l'ombre du *Sacrarium* de Simon le magicien, et il l'est à la lumière du jour, au milieu des folies atroces du cirque: il l'est dans sa présomption d'artiste, dans ses amours, dans sa haine, dans sa lâcheté, dans son orgueil.

Près de lui se déroule cette idylle infiniment suave entre *Rubria* et *Fanuel*, douce de toute la douceur que la tradition prête aux jeunes filles et aux martyrs chrétiens,et qui arrache à la lyre du poète les vers les plus délicats du poème. Et, opiniâtre comme le remords avec lequel elle s'identifie souvent dans l'imagination hagarde de Néron, *Astéria* poursuit le matricide de son amour sauvage et violent, qui lui apporte enfin la volupté et la mort.

On voit bien que M. Boïto n'a eu qu'une vision de poète,et qu'il faut demander à ce poème ce qu'il peut et doit nous donner: la poésie, avant tout, l'expression incisive d'un talent hors ligne qui crée des âmes vibrantes et porte à la lumière de l'art tout un monde fourmillant d'hypothèses et de doutes, encombré de ruines, éclairé par des mirages incomparables. Il touche souvent à la perfection,et la représentation

des sentiments les plus divers trouve dans le poésie du poète des attitudes nouvelles, exquises ou tragiques, hardies, violentes ou délicatement nuancées. Ne lui demandons pas de l'archéologie ; écoutons-en la voix et soyons-lui reconnaissants du langage prestigieux que lui seul pouvait nous parler.

Une anecdote suffira à démontrer l'importance que la représentation du *Nerone* va prendre en Italie.

M. le duc Visconti di Modrone, qui depuis quelques ans est le Mécène vraiment splendide de la *Scala*, — les socialistes du Conseil municipal de Milan ayant refusé à ce grand théâtre la subvention ordinaire de 200.000 fr., d'après un principe démocratique que tous les idiots apprécieront, — le duc Visconti, donc, n'a renouvelé le contrat avec la *Scala* et ne lui a promis son puissant appui pour un autre triennat qu'à la condition que M. Boïto se décide à faire jouer son opéra l'année prochaine.

Grâce à cette convention, on a le double avantage de pouvoir entendre la musique de M. Boïto et de jouir pour trois ans encore d'une saison théâtrale de premier ordre à la *Scala*. Après quoi, Messieurs les socialistes voudront bien avouer qu'un seul Duc vaut plus qu'un troupeau de démagogues : ce qui, au demeurant, est plutôt un axiome qu'un théorème.

§

Les Très-jeunes. — Mes quelques notes sur les auteurs Très-jeunes ont eu l'honneur de rentrer en Italie par la voie des journaux politiques, qui, en les traduisant, y ajoutaient des expressions bien flatteuses pour cette Revue et pour son indigne collaborateur. Ces croquis étonnèrent en même temps tous les bureaucrates de la critique, qui n'admettent pas qu'on parle d'un écrivain avant qu'il ait atteint quatre-vingt-dix ans et qu'il ne soit totalement réduit à l'instar du parchemin.

Les deux choses étant faites pour me plaire, je profite de l'occasion que M. Romualdo Pantini m'offre avec ses publications pour continuer ma série de Très-jeunes. M. Pantini vient de ces Abruzzes qui nous donnèrent, à ne nommer que les plus fameux, D'Annunzio en littérature, Scarfoglio dans le journalisme, Michetti dans la peinture. M. Pantini vit la plupart du temps à Florence, et il s'occupe d'art d'une manière si probe et si sérieuse qu'on le considère dès aujourd'hui comme une des plus belles et des plus mûres promesses de notre critique d'art et de notre littérature. Ce jeune homme

est un mélange de contradictions sympathiques : grave et enthousiaste, ardent et attentif, gai et opiniâtre. Il écrit, il observe, il voyage à l'étranger, et en dépit de ses vingt-quatre ans, sa signature est déjà recherchée par les Revues les plus importantes. *Flegrea* publiait dernièrement de lui une étude excellente sur Rembrandt dans son pays : et la *Rassegna Internazionale* éditait ces jours en volume l'Art a Paris en 1900, où M. Pantini donne la mesure de son goût, de son coup d'œil et de sa culture artistique. Je possède de lui, en outre, une plaquette de vers : Canti, mais comme il vient de me l'envoyer avec cette dédicace menaçante : « pour loyale amitié et non pour autre chose... » je ne lui dirai pas tout le bien que j'en pense et tout le plaisir que ces chants personnels, indépendants et sincères m'ont fait... D'ailleurs il n'est pas de ceux que l'éloge peut gâter, car il est éternellement mécontent de soi, et la fièvre de la recherche le hante.

Publications. — Nous avons eu, ces mois, une floraison exceptionnelle : je cite, *Piccolo mondo moderno* par A. Fogazzaro; *Il riscatto*, par A. Graf; *Suor Giovanna della Croce*, par Mathilde Serao; *L'Apostolo*, par Remigio Zena; *Il Capolavoro*, par Giustino Ferri; *Il Marchese di Roccaverdina*, par Capuana; j'espère pouvoir m'en occuper, du moins rapidement, les mois prochains, où la floraison va faire une pause.

LUCIANO ZUCCOLI.

LETTRES PORTUGAISES

Opinions et tendances. — L'œuvre de José Agostinho d'Oliveira : *Poema do Lar, Padre Antonio, Rei Infame* (Porto, Livraria Editora de Antonio Figueirinhas). — *Os Telles d'Albergaria,* roman de Carlos Malheiro Dias (Lisboa, Tavares Cardoso et Irmao). — *O Defunto* d'Eça de Queiroz. — Quelques autres livres. — La critique d'art et José de Figueiredo : *Portugal na Exposiçao de Paris*, etc.

Il me plaît retrouver sous la plume de José de Figueiredo, appréciant l'œuvre des maîtres Teixeira Lopes et Columbano, une opinion naguère exprimée par Jean Lombard sur les affinités de la mélancolie slave et du rêve ibérique.

« Pour paradoxale qu'elle paraisse, la vérité est que nous « sommes, avec notre paysage luxuriant et notre soleil clair, « comme les Russes, un peuple de brume. Seulement, tandis « que celle du pays moscovite est réelle et traversée des « splendeurs intenses d'une aurore qui point — (fruit de sa

« position géographique et de sa jeunesse de nation, que « soutient l'espoir d'un destin à accomplir) — la nôtre est plus « symbolique que naturelle. Brume du vague de la mer et de « souvenirs évocateurs ; brume faite plutôt de la distance d'un « rêve lointain que des seuls effets climatériques.

« D'ailleurs notre situation continentale, oubliée à l'occident « de l'Europe, tout en nous permettant de contempler la lu- « mière jusqu'à ses derniers moments, nous donne aussi, par « cela même, l'admirable mais énervant plaisir de la suivre « dans toutes les nuances hallucinantes de ses couchants. « Nous sommes ainsi un peuple d'élégiaques, vivant dans la « contemplation constante d'une agonie ; celle de la nature et « celle du passé. Peuple nourri de regrets, vivant de choses « éteintes par le temps et qui, ayant accompli déjà sa des- « tinée, au milieu même des rutilances de la couleur, se com- « plaît, comme aucun autre, à tout voir à travers des larmes. »

Faut-il donc comparer les âmes humaines, qui sont substance d'art, à ces papillons dont les expériences récentes d'un professeur Zurichois différencient l'espèce et la couleur, selon la température d'incubation ? En ce pays de soleil et de rêve, où le besoin de foi va jusqu'à la souffrance, le peuple ne peut vivre sans idoles, l'artiste ne se peut développer, s'il ne réalise avant toutes choses l'accord intime de son intelligence avec la sensibilité du « milieu ».

La période de transformation philosophique et sociale que traverse le monde, et surtout le monde catholique latin, depuis la chute du dogme et l'avènement de la science, a engendré au sein des âmes de douloureuses luttes où succombent souvent les meilleurs : Anthero de Quental par exemple, le Leopardi lusitanien.

En vain, retournant aux sources pures, Joao de Deus est-il venu montrer le chemin où continue de fleurir l'olympienne inspiration d'Eugenio de Castro ; en vain, de son ironie souveraine, l'œuvre maîtresse d'Eça de Queiroz domine-t-elle tout le présent, l'âme lusitanienne est trop éprise d'absolu pour renoncer à toute religion sûre et n'adopter que celle de soi-même. Elle veut croire à toute force, en vertu d'une mission d'avenir. Avant d'être individuelle, elle est sociale, et toute éducation qui tendrait à lui démontrer le contraire ne ferait peut-être que la stériliser.

Que les théories artistiques d'un Tolstoï aient pu rencontrer là-bas quelque faveur n'a donc rien qui doive surprendre ;

mais il eût été préférable qu'on s'aperçût moins, — littérairement parlant, — de l'apôtre que de l'ouvrier génial.

En tout cas, sous couleur de réaction contre le *néphélibatisme* et la *gallophilie* — instaurateurs pourtant d'art subjectif — un grand souffle de sincérité soulève la nouvelle génération, dont l'émancipation n'est pas toujours aussi complète qu'elle veut paraître. Il est dommage que cette sincérité ne sache pas toujours se discerner soi-même et que son expression oublie parfois de rester celle, exclusive, d'un tempérament. Qu'on nous dise la douleur de penser, d'imaginer, de créer, d'aimer, de lutter, mais que la sociologie reste à sa place, c'est-à-dire loin de l'autel de Beauté et ne vienne point déranger si souvent, de glaciales allégories, les vivantes guirlandes de fleurs de la Poésie.

La sincérité ici ne saurait être faite que d'émotion.

Tels sont les regrets tout amicaux que je tenais à exprimer tout d'abord, par devant l'œuvre multiple et toute neuve du poète-romancier José Agostinho d'Oliveira, dont l'éditeur Antonio de Figueirinhas vient de lancer coup sur coup le *Poema da Paz* et les deux romans *Padre Antonio* et *Rei Infame*.

José Agostinho est doué de qualités essentiellement portugaises de style et d'imagination, dont il devrait, pour être fidèle à soi-même, se contenter, gardant par devers soi, au profit de travaux distincts et non exclusivement littéraires, ses revendications philosophiques ou sociales. J'ajouterai que le reproche s'adresse ici plus particulièrement au *Poema da Paz*, dont certaines parties rappellent trop le Junqueiro de la *Musa em Ferias*, le Gomes Leal de la *Fim d'um mundo* et le Victor Hugo des derniers temps. Par ailleurs, les allégories donnent au poème cette allure rigide des compositions analogues des XIV et XVe siècles, et quel dommage en face de certaines images merveilleuses, de certains élans si véhémentement lyriques :

« ..... mort l'amour
« De par l'orgueil atroce qui mord les mains de Dieu. »

Le *Poema do Lar* était de charme plus intime et se montrait, semble-t-il, mieux d'accord avec les aspirations de cette *Poésie du foyer*, dont la phalange est nombreuse avec Joaquim d'Araujo, Carlos de Lemos Julio Brandão, Guedes Teixeira, G. Cerejeira, etc.

Sans être une œuvre d'exacte et précise observation, *Padre*

Antonio apparaît, dans son genre, moins artificiel et plus souverainement émotif.

C'est un retour du côté de l'idylle idéaliste, un peu mystique, très douloureuse et très sentimentale. L'histoire se déroule, suave et triste, comme un flot sous des branches basses, où glisse le soleil, et l'héroïne Isaura est bien un peu, grâce à l'ambiance, une sœur de Mireille.

Rei Infame, au contraire, est une œuvre d'apostolat, inspirée peut-être par l'exemple de la *Résurrection* du grand Tolstoï, mais dont les détails me semblent quand même beaucoup plutôt imaginés qu'observés. Le dialogue s'en ressent dans sa facilité même ; mais il faut louer l'écrivain de sa langue si portugaise et de ses figures angéliques, d'un héroïsme si doux : Emilio, Herminia, ces précurseurs, broyés par l'étau social ! De tels récits doivent plaire au Portugal parmi le peuple, mais les lettrés seront plus difficiles. La conclusion nous est fournie par Eça de Queiroz :

« Toujours nous considérerons ici la fantaisie et l'éloquence comme les deux signes et les seuls vrais de l'homme supérieur. Nous savons chanter, quelquefois railler, jamais expliquer. Aussi le roman et le drame n'étaient-ils, jusqu'à ces derniers temps, que des œuvres de poésie et d'éloquence, quelquefois des plaidoyers philosophiques, d'autres fois des élégies sentimentales. Les personnages étaient des anges cachant leurs ailes sous leurs redingotes. ou bien des monstres symboliques taillés sur le vieux patron de Satan — jamais des hommes.

« Un style riche et métaphorique couvrait tout cela de fleurs et de panaches. »

En un mode plus concis et moins lyrique, mieux d'accord avec la donnée moderne du roman, Carlos Malheiro Dias, dont nous avons dit naguère les promesses, au risque de paraître exagéré dans l'éloge, à propos du *Filho das Hervas*, nous donne aujourd'hui le récit historique et mouvementé des « *Telles d'Albergaria* ». Il faudrait longuement parler d'une telle œuvre, l'analyser, ce que nous ferons peut-être plus tard, non pas tant à cause de la portée politique, chose ici fort secondaire, que pour la science magistrale de mise en scène et le tracé vigoureux des figures.

Sans abdiquer les qualités imaginatives de sa race, l'écrivain garde le souci du détail réel, vivant, parfois aigu. Le style lui-même, plus simple et plus serré tout à la fois, est en progrès certain sur celui du *Filho das Hervas*. Cette histoire qui va de 1826 à 1891, embrassant l'existence d'une famille

portugaise dans ses revendications libérales et ses luttes intimes ou publiques, s'affirme vibrante et généreuse comme les meilleures de Perez Galdos, avec lesquelles elle n'est pas sans quelque parenté. Telles pages, largement symboliques, comme celles du dénouement par exemple, où le vieux philosophe, doutant d'une république dont les fauteurs n'ont point l'éducation républicaine, se met avant de mourir à jeter par les fenêtres, au front des soldats, l'entassement laborieux de ses manuscrits, pourraient être signées Paul Adam.

Je dois laisser à mon collègue du Brésil le soin d'apprécier les *Contos de Amor* et le *George Marcial* (roman social et politique de la fin de l'Empire brésilien) de Virgilio Varzea, que publie également la maison Tavares Cardoso de Lisbonne. J'en veux retenir à nouveau seulement le symptôme, qui est tout de rapprochement entre les deux littératures. Par leur chaud coloris, leur sensualité débordante, leur féminité suave, les écrivains américains ont tout ce qu'il faut pour être goûtés en Portugal, d'où peut-être ils nous viendront plus tard. Mais la mode sévit, là-bas comme ici, de Sienkiewicz, dont chacun, voire Malheiro Dias, veut traduire un morceau. Signalons, surtout, pour y revenir, le livre très documenté de Claudia de Campos sur les amours de la *Baronne de Staël et du duc de Palmella*. Présenté ici, cet ouvrage très sérieux de mise au point aurait un succès de curiosité, tant à cause des événements, dont il établit l'authenticité, que pour l'examen littéraire et critique de leur répercussion dans l'œuvre de la remuante Corinne.

D'Eça de Queiroz ont paru enfin l'*Illustre Casa de Ramires* et la *Correspondance de Fradique Mendès*, œuvre malheureusement incomplète comme le *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert et que publia naguère la *Revista de Portugal*. La vaporeuse ironie du Maître, immortelle comme le rire de Rabelais, dit le *Campeão*, y effleure merveilleusement toutes questions morales, philosophiques ou politiques de ce temps.

Mais si le Portugal est en train de découvrir le Brésil littéraire, sans doute pourra-t-il y retrouver quelquefois son propre bien. Je ne sache pas qu'on ait beaucoup lu en Europe ce délicieux petit conte d'Eça que je reçois de Rio et qui a pour titre *O Defunto*. C'est une histoire de moyen-âge, écrite à la façon du *Mandarin* ou de *Reliquia* où, pour sa rédemption, un pendu descend du gibet, pour éviter à un jeune dévôt de Notre-Dame del Pilar les risques mortels d'un guet-apens d'amour. D. Leonor est une adorable figure espagnole, dont

l'angélique ingénuité s'oppose, comme il convient, à la féroce jalousie du vieil Alonzo. Tout finit le mieux du monde par un mariage entre les deux amoureux, et c'est infiniment portugais.

En un style fluide qui se plie admirablement aux moindres nuances de songe, João da Rocha nous conte ses *Angustias* (*Angoisses*). Tels morceaux *Suggestion, la Vengeance da Mort* pourraient être signés Poë, tels autres, moins achevés, ont quelque chose du Flammarion de *Lumen* ou de *Georges Spero*. Ici comme là, J. de Rocha excelle à noter les moindres voix de la Ténèbre et du Silence où glissent les larves, où rampent les envoûtements.

Certaines pages exhalent cette mélancolie mystique, d'un caractère si profondément lusitanien, que je retrouve, pure de mélange, en ces vers de Julio Brandao, publiés par la *Revue Franco-Italienne* de juin :

— « Tes paroles d'autrefois, où se jouait — la cadence d'une musique plaintive, — tes paroles d'autrefois, que j'écoutais — comme le murmure d'une onde amoureuse, — jamais plus je ne les entendrai! — Et le jour naît — et le jour meurt, ma bien-aimée! — et je me dessèche de mélancolie! —

» Et la vie est une eau qui s'en va. — Reviens me dire ce que tu me disais, — quand je t'ai vu partir plus pâle que la lune, qui nous emplissait de rêve et de piété. — Et je continue de vivre mon amour, pour souffrir, — et ma vie court vers la tienne, — et vers toi s'envole mon regret. »

Si simples, si doucement évocateurs, ces vers illustrent une pensée qui m'est chère et que José de Figueiredo s'est chargé d'exprimer dans les conclusions de son beau livre récent, le *Portugal à l'Exposition de Paris*, sur lequel nous reviendrons et qui contient de très judicieuses pages de critique d'art :

« Si l'art cesse d'être illuminé par la religion de Dieu, qu'il fasse de soi-même une religion. Une atmosphère de songe et de mystère (j'emprunte çà et là) lui est indispensable. En tout cas, il suffit de voir juste, et surtout que l'artiste ne perde point le contact avec sa terre . » Là, comme pour le géant mythologique, est la source de force.

« Toutefois, à pareil contact, s'il arrivait qu'un plus haut désir le vînt poindre, qu'il le satisfasse. Qu'il parte même pour le pays de la Chimère, mais à la condition de n'oublier jamais, là-bas même, que de très loin, parmi les pins, l'accompagne

la fumée éthérée d'une ferme qui le vit naître. Ce souvenir, qui l'empêchera de se dénationaliser, lui sera un doux regret, et c'est là qu'il doit s'inspirer, car nulle autre poésie meilleure ne saurait envelopper et baigner son œuvre. »

A plus tard *O Caminho do Sol* de Fernando Reis et Mayer Garçao, et les deux pièces de théâtre : *A Severa* de Julio Dantas et *A Rosa Engeitada* de D. Zoão da Camara, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

K. M. Fofanov : *Illusions*, poésies. — Balmonte : *Les Palais enflammés*, poésies. — N. M. Minski ; *Nouvelles chansons*, poésies. P. D. Boborykine : *Les Durs*, roman, 1re partie (*La Pensée Russe*). — Eug. Tchirikov : *L'Homme au révolver*, récit (*La Vie*, janvier). — Memento.

Illusions ! Ce titre subtil et fuyant convenait aussi peu que possible à la lourde réalité d'un volume de cinq cents pages. Cinq cents pages de vers ! La gloire et le génie se peuvent passer de discrétion. Mais M. Fofanov, qui n'a que beaucoup de talent, et dont la renommée n'a pas ébranlé le monde, court grand risque à déparer sa muse d'une grâce qui n'est pas méprisable. Il pourrait se faire qu'il manquât de lecteurs. Je souhaite que lui soient épargnés ce déplaisir si sensible à un auteur et l'injustice de ne pas être loué comme il le mérite pour quelques pages délicates de son livre.

Si l'apparence du volume a peu de chances d'amorcer le lecteur, son contenu sera-t-il propre à le retenir ? C'est, pour la plus grande part, une suite de variations sur un même thème, et ce thème n'excite guère l'intérêt, n'étant, pourrait-on dire, que le fruit d'une imagination spirite qui peuple l'espace, autour de nous, d'êtres immatériels, d'âmes errantes.

Fofanov est également étranger à l'admiration des formes plastiques, aux fortes émotions que donne le spectacle du monde, aux ardeurs généreuses qui ébranlent nos sociétés. Son âme reste penchée sur elle-même : elle est triste, elle est douloureuse, elle est faible. Ce poète ne connaît pas l'exaltation de la vie, ni même cette volonté de vivre qui se répand au dehors et fait de chaque objet une source de joie. La nature, presque toujours, l'effraie, parce qu'elle est impassible et brutale. Il fuit la lumière, il cherche la nuit ; il n'aime que les heures du jour où les choses se voilent d'une nuance atténuée. Les hommes l'effraient, parce qu'ils sont méchants,

égoïstes et faux; trop sensible à l'offense, il se détourne de ceux qui l'ont fait souffrir; il ferme sa fenêtre aux bruits de la rue, et « secoue de son âme la poussière de la terre ».Enfin, il craint l'amour, dont il n'éprouva jamais la volupté triomphante, mais seulement les chagrins et l'esclavage. Et, contre l'ennui de vivre, il cherche un refuge parmi les fantômes fugitifs que crée son imagination dans le monde supra-terrestre des « illusions ». Nous goûtons, tout d'abord, quelque plaisir à le suivre; puis, dès que la fréquentation de tant de séraphins, qui nous frôlent de leurs ailes, nous éblouissent de leur clarté, sans fournir aucun aliment à notre pensée, nous a permis d'approfondir la vanité de ces fictions, nous sommes pris d'un grand désir de revoir la terre. Le tort de Fofanov est, à mon avis, de ne pas vouloir redescendre avec nous, et de poursuivre, pendant plus de cent pages, son inutile excursion dans le rêve.

C'est le propre d'une âme faible et maladive de préférer l'inaction à la lutte et les rêveries aux fortes pensées. Toutefois une âme moins saine est aussi plus subtile. Si nous ôtons du recueil de Fofanov, outre les longs poèmes, satires et romans en vers, dont je préfère ne rien dire, les songeries incertaines et les aspirations vers l'invisible, il restera seulement quelques pièces, mais qui sont parmi les plus délicieuses qu'on puisse lire. Plaintes d'amour, où se perçoit la mélancolie d'une âme délicate, paysages de crépuscule et de clair de lune, aériens et fluides comme la brume qui les couvrait d'argent aux regards du poète. Il excelle à décrire en quelques vers rapides la ville mauvaise et prenante, la ville où rôde la misère, où le silence n'est que rumeur et, sourdement, irrite les nerfs. Il dit les longues chaînes de clartés, les ruisseaux de flammes au long des rues, un égouttement régulier d'étoiles à travers le brouillard bleu; et la tristesse, la nuit, des promenades désertes, un couple qui s'éloigne entre les arbres, le sourd grésillement des feuilles sous une robe qui traîne; et la solitude de la chambre close traversée d'un rayon de lune, les battements du balancier, un grignotement dans le bois d'une armoire, l'immobilité des rideaux de glace que l'hiver a tendus sur les vitres.

Ce poète inégal est toujours d'une sincérité qui émeut. Un mérite si rare peut faire oublier bien des faiblesses. Fofanov s'est mis tout entier dans ses vers; il n'y a mis que lui-même. Jamais il ne parade sous une défroque mal ajustée. Son livre est l'aveu de son âme; d'une âme souffrante, qui défaille sou-

vent, mais se garde généreuse et croyante. Quand il parle de sa misère, de son désir de gloire, de sa volonté de lutter contre la mort afin d'évoquer longtemps encore, pour la joie des hommes, le monde des rêves consolateurs, on voit que les mots ont tremblé sous la plume affaiblie et fiévreuse. Ce poète ne vit que pour son art. Et son art n'est que le miroir de sa vie.

La sincérité, qu'il convient de louer chez Fofanov, ne semble pas être la qualité dominante de M. Balmonte. Cet écrivain polyglotte, très au courant de la littérature universelle, reste toujours, à son insu, ce qu'il fut quelquefois volontairement et avec succès : un traducteur, ou, pour mieux dire, un virtuose très habile à transposer en langue russe les thèmes les plus célèbres des poètes de tous pays. Son dernier livre, **Les Palais en flamme** (Goriastchia Zdania) est une exposition internationale de « poétiques ». En parcourant cette anthologie, où se trouvent rapprochés des morceaux d'inspiration contradictoire, en m'efforçant de découvrir l'unité que promettait une même signature à cette cohue d'anachronismes, je pensais — l'avouerai-je — aux bigarrures d'une mascarade. M. Balmonte y veut être tour à tour passionné comme Byron, diabolique comme Baudelaire, tendre comme Verlaine, lugubre comme Edgar Poe. Il échoue le plus souvent, malgré les néologismes, malgré la morbidesse et l'élégance de l'expression, malgré la furie des images, les tempêtes, les incendies, le tonnerre, le sang, l'or, les rubis et le soleil. Il impressionne quelquefois. Mais enfin, c'est un dilettante. Et par l'énorme lecture, par les qualités de souplesse et d'intelligence qui l'ont empêché de faire un poète original, j'imagine qu'il doit être un causeur édifiant, et pourra devenir un bon critique.

Avec Minski nous retrouvons un vrai poète. Très moderne, très personnel, très hardi dans son inspiration, mais, aussi, très classique, très sévère dans sa forme, il crée en nous, par ses **Nouvelles chansons**, un état d'âme complexe, d'une qualité rare. Il y entre à la fois quelque chose de cette inquiétude où nous jettent les audaces de la pensée, et de cette sorte de recueillement que nous éprouvons devant une œuvre de l'art grec, harmonieuse, mesurée et de geste noble. Qu'il émeuve notre pitié par son impuissance à se libérer d'un amour qui le torture, qu'il trouble nos intelligences par l'aveu de son individualisme en guerre avec les vieilles morales, et qui nie toute distinction du bien et du mal ; qu'il exprime son désir d'apaisement, ses efforts vers le détachement et le sacrifice,

gages de cette liberté absolue qui doit rendre l'homme impassible comme Dieu même, ou qu'il laisse échapper le cri d'une douleur ancienne et que sa philosophie ne réussit pas à soulager, il se montre attentif aux beautés de la forme, d'un goût sûr dans le choix des termes, recherché sans manière, également éloigné de la sécheresse ou d'une trop libre abondance d'images, et, pour dire enfin, simple avec grandeur. C'est là l'impression générale que je garde de ses **Nouvelles chansons**, bien que ce double souci de naturel et de noblesse l'ait entraîné quelquefois, comme par surprise, dans la banalité ou l'affectation. Mais où ne nous conduit pas la volonté de trop bien faire ! Quand on ferme le livre de M. Minski, il semble qu'on se sente plus grave, plus hostile à tout ce qui fait l'esclavage de l'âme, plus désireux de créer en soi de la beauté. Quel autre succès louerait mieux un poète ?

L'originalité de Minski se définit exactement. Il est, au plus haut point, le poète des idées, le poète-philosophe, ou, suivant l'heureuse expression que trouva pour le caractériser son compatriote Merejkovski, le « poète-critique ».

Tout vrai philosophe est un poète. Tout vrai poète est un voyant. L'apparence des choses l'impressionne plus vivement qu'un autre homme. Son intelligence, aidée par une sensibilité suraiguë, aperçoit des lointains qui se voilent de brume pour le commun des esprits. D'un coup d'aile, il atteint les hautes régions, où d'autres essayent en vain de se hisser par les échelons branlants de la logique. Cependant, s'il est arrivé, à travers les contrées riantes que peuplent les images, aux sommets arides de la pensée abstraite, le poète, se détournant des rochers mornes et nus, rentre bientôt dans le premier cercle de ses promenades. C'est là qu'il se plaît à demeurer, dans l'ombre des bois où ne pénètre qu'attiédi le vent de la montagne, sur ces hauteurs d'où l'œil distingue mieux que de la plaine les cimes et les sentiers qui les escaladent, mais où l'on est encore assez près de la terre pour se sentir réchauffé par le souffle de la vie.

Minski ne montre pas cette préférence ordinaire aux poètes. Le monde des idées est son séjour d'élection. Au lieu de se livrer à la vie, de rechercher, au hasard, toutes les émotions, et d'attendre qu'amassées dans son âme elles y produisent l'idée, comme une liqueur généreuse se distille en une essence légère, il choisit entre les sensations celles qui peuvent fortifier une conception de son esprit, et c'est à celles-là seulement qu'il s'abandonne. Il ne reste pas à mi-côte entre la plaine

verdoyante et la cime neigeuse. Il est perdu dans les glaciers et de là contemple la terre. Toutes les images qu'il emprunte aux bruits de la mer, au silence des bois, à la chute des feuilles, aux brouillards d'automne, perdent leurs couleurs vives en passant dans ses poésies. Elles y paraissent, avec la mélancolie de fleurs séchées dans un livre, comme les souvenirs d'une contrée lointaine, depuis longtemps quittée. Elles servent uniquement à revêtir une pensée dont l'expression toute nue ne conviendrait pas au style de la poésie. Minski n'est plus attiré vers le monde sensible par le désir de vivre, mais par l'espoir d'y découvrir un symbole qui serve à la fois de parure et d'argument à ses idées.

La philosophie de Minski est assez proche parente de l'individualisme nie'zschéen. Elle repose du moins sur la même base qui est la négation des valeurs morales attribuées par les hommes à ce qu'ils appellent le bien et le mal. « Il n'y a pas deux routes du bien et du mal, dit le poète, il n'y a que deux routes du bien. » Aucune loi morale ne nous oblige à suivre l'une plutôt que l'autre. Le sage ne s'occupera donc pas de découvrir si l'acte qu'il se propose est bon ou mauvais, scrupules stériles, recherches de vaines apparences, puisque toute chose sort de son contraire et que le bien et le mal s'engendrent l'un l'autre à l'infini ; il voudra seulement que son acte soit libre, dans la mesure où l'homme peut juger de l'indépendance de ses décisions. Aussi devra-t-il se défendre contre les passions, qui tiennent l'âme en servitude, et surtout renoncer au culte de l'amour. L'amour, sous toutes ses formes, l'amour des sexes, ou l'amour charité, qui commande au fort de se dévouer au faible, ne peut être qu'une source de maux pour ses fidèles. Le sage s'efforcera de devenir impassible et de composer ses préceptes de paroles sévères et froides, froides comme les flocons de neige, qui, pressés en nappe éclatante sur les jonchées de feuilles, cachent l'amas de pourriture où ont abouti les splendeurs de l'été. Minski ne quitte pas des yeux cet idéal de sérénité. Dans la nature, il en recherche les images. En trois sonnets admirables, il peint trois figures de femme, également immobiles, silencieuses et blanches. Il aime les jours de brouillard où toute laideur se dissimule, la profondeur des forêts, la lumière lointaine des étoiles, l'ombre où la mer et le ciel se confondent, et, par les nuits paisibles, le bruit régulier des vagues sur le sable.

En aucun pays, je crois, le succès de Nietzsche ne fut plus

rapide qu'en Russie. La littérature russe est imprégnée déjà des idées de Zarathoustra.

Comme un fleuve qui creuse son lit se partage en minces filets et traîne du limon dans ses eaux, en pénétrant dans une terre, même aussi friable que le sol russe, la pensée de Nietzsche devait perdre quelque chose de sa clarté et de sa cohésion. Mais on la reconnaît encore à cet esprit d'indépendance, à ce désir forcené de vie esthétique et puissante, qui l'inspirent en toutes ses parties. C'est elle qui circule dans les œuvres de quelques jeunes écrivains bientôt célèbres, tels que Minski, Mérejkovski et Gorki. Le premier — nous venons de le voir — ferme son cœur à la pitié et se fait un idéal d'une vie solitaire, impassible et libre. Le second admire avec Nietzsche « l'héroïsme tragique » des Grecs, et se prépare à nous retracer la figure de Pierre le Grand, ce modèle historique du « surhomme », en qui la volonté dominatrice fut assez forte pour qu'il acceptât de sacrifier son fils à la durée de son œuvre. Le troisième enfin, trouant d'un éclair de romantisme ce cercle d'ombre, cette limite du déjà-fait, qui resserre de plus en plus le champ de la littérature réaliste, a campé devant nous une bande de gueux, vagabonds par amour de la liberté, et parce que leur nature, ou capricieuse ou puissante, ne pouvait s'enfermer dans les cadres de la morale sociale, parias en méditation qui ont compris les leçons de la vie et en ont tiré la religion de l'instinct, tels que sans doute il ne s'en trouve guère dans les bouges où Gorki prétend les avoir rencontrés, mais qui nous retiennent par leur invraisemblance même, où se décèle le goût de cet écrivain pour un idéal individualiste.

Du reste, il est curieux d'observer comment ces admirateurs de Nietzsche se sont assimilé sa pensée et l'ont marquée de leur empreinte originale. L'enseignement du Christ et la religion de l'humanité ne se laissent pas effacer d'une âme russe. C'est par charité, semble-t-il, que Gorki demande pour les misérables le droit de ne pas avoir de pitié. Quant à Minski, l'impassibilité, dont il fait la règle du sage, réduit au minimum sa vitalité. Le philosophe allemand eût désavoué cet idéal de sereine indifférence, qui nous prescrit de renoncer aux joies les plus enivrantes, à celles qui sont aussi les plus dangereuses par leurs suites. Minski prêche la paix, son maître excitait les hommes à la guerre. Si bien que dans l'esprit du poète russe on découvre un compromis paradoxal entre l'ascétisme chrétien et la volonté d'une vie sans entrave.

Cet entraînement des esprits sur les traces de Nietzsche devait intéresser l'observateur le plus attentif de la société russe contemporaine. Dans son roman **Les Durs**, que publie la « *Pensée russe* », M. Boborykine essaie de fixer l'originalité de cette jeunesse intellectuelle, dont la culture confond des éléments disparates, et qui cherche un idéal, en mélangeant au mysticisme de sa race les idées de Zarathoustra et l'esprit du symbolisme occidental.

La fable qui sert de mannequin à cette exposition de poupées modernes ne se distingue pas par la nouveauté. Prispiélov, jusqu'à ses quarante-cinq ans, n'a jamais vu ses rapports avec les femmes se régler autrement que sur sa fantaisie. Et voici que sa maîtresse, Pauline Bézroukova, lui plaît encore et le rejette. Elle le rejette un peu parce qu'elle connaît enfin son égoïsme, mais surtout parce que près d'elle un enfant devient un homme et l'invite à cette dernière et mélancolique aventure des amoureuses qui vieillissent, où les anime l'illusion de se ressaisir à la vie.

Qu'un monsieur soit lâché par sa maîtresse quand il approche de la cinquantaine, çà n'est pas très curieux, tout le monde en convient. Mais si ce monsieur se proclame le plus authentique « surhomme » de Pétersbourg, s'il a fait de l'égoïsme la loi consciente de son activité, s'il n'a jamais cherché dans la possession d'une femme que le plaisir très nietzchéen de maîtriser la vie, s'il n'a d'estime pour lui-même qu'à proportion de sa force dominatrice, ne sera-ce pas une invention piquante de montrer comment ce présomptueux disciple de Zarathoustra accueillera la démonstration de sa décadence? Mon Dieu, l'idée sera plaisante, en effet, et littéraire, c'est-à-dire qui se peut vérifier par l'observation, si vous faites de votre personnage un sot infatué de sa personne. Votre Prispiélov, au contraire, est un esprit distingué. Sans parler de Nietzsche, il a lu et paraît avoir compris Comte, Diderot, Kant, Renan, Carlyle et Spencer; Chateaubriand, Joseph de Maistre, Gœthe lui sont familiers. Mais enfin se trouve-t-il au monde un homme de cette culture, qui se puisse féliciter de son nietzschéanisme à chaque fois qu'il serre sa maîtresse dans ses bras? Je croyais qu'il n'y avait rien de plus vulgaire que ce monnayage de la pensée des philosophes. Otez à Prispiélov ou son intelligence ou ce ridicule de coller une étiquette prétentieuse à une manière d'être aussi vieille que notre espèce, qu'il soit ou une belle brute attifée de snobisme, ou

un penseur impropre aux trop nombreuses aventures sexuelles, peut-être alors redeviendra-t-il vivant.

Du reste ce nietzschéen est fort inconséquent. Il reçoit son congé comme un collégien nerveux et irascible. Le « surhomme » tombe en syncope. Cela, c'est une malice de l'auteur. L'ayant observé, il veut nous dire qu'une philosophie qui n'est que l'expression d'un tempérament s'écroule quand le tempérament est affaibli par l'âge. Je le concède, encore que ce revirement soit trop brusque et qu'on puisse garder dans la sénilité au moins la mémoire d'un beau geste. Ce qui ne saurait s'admettre, c'est la grossièreté de Prispiélov, c'est le ton injurieux de ses reproches. Est-il donc si mauvais disciple qu'il n'ait pas su convertir en habitude le goût des nobles manières que devait lui inspirer son maître? Oh! cette scène de la rupture! Pauline, à force de raideur, à force d'amnésie, pourrais-je dire, sur tout le passé de sa liaison, est aussi révoltante et, je pense, aussi invraisemblable que son nietzschéen désemparé. Se peut-il qu'à Pétersbourg l'adultère ait si peu d'élégance? Et n'y a-t-il vraiment qu'à Paris, comme l'insinue l'auteur, que deux amants savent se quitter avec grâce et se faire la politesse d'un peu de mélancolie?

En face de Prispiélov, type d'une première génération de nietzschéens qui a gardé les traces de son éducation positiviste, l' « esthète » Ocharine et le poète Willy représentent des esprits plus modernes, qui ont abordé la lecture du Zarathoustra, imbus déjà de tendances idéalistes. Ceux-ci ont aimé chez Nietzsche bien moins sa théorie de l'égotisme que le culte qu'il rend à la beauté. Ce sont eux qui travaillent, depuis une dizaine d'années, à faire pénétrer dans les cercles intellectuels de leur pays des admirations propres à corriger les penchants d'une littérature parfois trop étroitement utilitaire. Jetons les yeux sur la bibliothèque de Willy. Nous y voyons à la place d'honneur : Schopenhauer, Léopardi, Baudelaire, Flaubert, Verlaine, Mallarmé, Mæterlinck, Oscar Wilde. Il ne sera pas sans intérêt de suivre, sur l'avenir des lettres russes, l'influence d'un groupe d'écrivains qui pour la plupart sont des nôtres.

§

« **L'homme au révolver** » de M. Eugène Tchirikov est égoïste et capricieux, de peu de courage pour surmonter les obstacles et cependant assez mal avisé pour se risquer dans les chemins où l'on trébuche. Habile à fourrer sa tête dans un

guêpier, il ne saurait la dégager si l'on ne venait à son aide. A-t-il quelque désir, il veut que tout le monde s'empresse d'y satisfaire ; il sait qu'il ne doit rien attendre de lui-même. De volonté si faible et trop occupé de soi pour ne pas détourner les cœurs, obtiendrait-il du dehors l'indispensable secours s'il n'avait éprouvé l'effet conciliateur que peut avoir sur une volonté rebelle le petit bruit sec d'un chien de revolver ? Il sait le moyen d'adoucir les âmes. Médite-t-il un enlèvement, il vient au rendez-vous le revolver au poing, et la belle se pend à son cou. S'il a besoin d'argent, il rend visite aux parents de sa femme, se plaint des charges de son ménage, conclut à la nécessité de se mettre une balle dans la tête, et dans sa main tendue reçoit les économies de la vieille. Nulle scélératesse, c'est pure naïveté. Il croit jouer, en effet, son dernier atout et qu'il se tuera s'il perd la partie. Or le voici croulé dans une détresse véritable. Il ne lui reste aucun espoir d'être sauvé. Sa femme, exaspérée par ses reproches et ses menaces, vient de lui tendre elle-même l'arme qu'elle avait cachée... Après le long silence de la nuit, quand elle entre dans le cabinet de son mari, le revolver est sur la table, près d'un billet qui porte ces mots : « Qu'on n'accuse personne de ma mort ». Et lui repose sur un divan, la bouche ouverte, les genoux ramenés au menton. Il dort ; des spasmes, par intervalles, coupent son souffle régulier. Ridicule et touchant dans l'aveu de sa faiblesse, il paraît un enfant dont le sommeil apaise les sanglots. — Ce récit, par le sujet et par le tour, rappelle quelques nouvelles de M. Tchekhov. On voudrait seulement que l'auteur eût emprunté au même écrivain le secret de cet humour malicieux, de cette verve comique, utiles à relever des tableaux de veulerie aussi mornes. « L'homme au revolver » peut faire figure, toutefois, parmi les portraits d'inutiles et de médiocres que nous devons à tant de satiriques, imitateurs de Gogol.

Memento. — **Messager de l'Europe**, nos de janvier et février 1901 : une nouvelle de M. P. Boborykine, **Les Condisciples**, où l'auteur étudie, dans le cercle des Universités, les idées qui transforment sous nos yeux la jeunesse « intellectuelle ».

Richesse russe, no de décembre 1900 : un récit de Mme Dmitrieva, **Dimka**, histoire d'un petit paysan que son père envoie à Moscou pour travailler dans une usine et dont la nature primitive s'accommode si mal de cette vie artificielle et démoralisante, qu'il s'enfuit enfin pour retourner au village ;

nº de janvier 1901 : sous la signature de M. Melchine, une autre étude du monde des paysans, intitulée **Gania** ; nº de février : la continuation des **Récits Sibériens** de Vladimir Korolenko. J'attendrai, pour porter un jugement d'ensemble sur ces nouvelles pages du grand écrivain, qu'elles aient été réunies en volume.

L'Univers (Mir Boji), nos de janvier, février et mars : des renseignements intéressants sur la vie et les occupations d'une femme russe qui dirige l'exploitation de ses terres. L'auteur, Mme L. Neludova, nous raconte ses souvenirs et nous confie ses réflexions, sous ce titre qui rappelle un fameux personnage de Gogol : **La moderne Madame Korobotchka**; nos d'avril et de mai : la suite des remarquables études de P. Milioukov : **Essais sur l'histoire de la culture russe.**

Enfin, la **Vie** nous a fait connaître « **Trois** », le nouveau roman de Gorki, et la **Pensée Russe** a publié un drame de A. Tchekhov, « **Les trois sœurs,** » représenté, au cours de la saison dernière, au « Théâtre d'Art » de Moscou. Je parlerai de ces deux ouvrage dans ma prochaine chronique.

ADRIEN SOUBERBIELLE.

LETTRES NÉERLANDAISES

G. van Hulzen : *Getrouwd* (Mariés), Amersfoort, Valkhoff et Cº. — Herman Robbers : *De Bruidstyd van Annie de Boogh* (Les Fiançailles d'Annie de Boogh), Amsterdam, Jacs. G. Robbers. — Louis Couperus : *De Stille Kracht* (La Force Silencieuse), Amsterdam, L. J. Veen. — Jan Apol : *Phaëton en de Dwaas, Een Weg tot het Leven* (Phaëton et l'Imbécile, Un Chemin vers la Vie), Amersfoort, Valkhoff et Cº. — Dirk de Vos : *Marioline*, Anvers, de Vos et van der Groen. — Hilda Ram : *Wat zei wat zong dat Kwezeltje*, Anvers, J.-E. Buschmann. — Johanna Filips : *Binus, Boontje, Boschmanneken* (Trois Contes), J.-E. Buschmann. — H.-J. Krebbers et J. Stamperius : *Uit het Wonderland*; *Vertellingen uit de 1001 Nacht* (Au Pays des Merveilles, Contes des 1001 Nuits. Illustrations de W.-F.-A.-J. Vaarzon Morel), Amsterdam, C.-A.-J. van Dishoeck. — L.-H.-A. Drabbe : *Het dappere Hollandsche Leger* (La brave Armée hollandaise), Amsterdam, D. Buys Dz. — Mme M. Douwes Dekker-Hamminck Schepel : *Multatuli en officieele Bescheiden* (Multatuli et des Rapports officiels), Amsterdam, W. Versluys. — Les Revues.

Getrouwd. — Un roman ? Non ! Une histoire ? A peine ! Le journal, le journal gris, monotone, désolé, de deux naufragés de la vie matrimoniale, que l'auteur, impassible, regarde se débattre sur ce fatal radeau : l'ennui.

Getrouwd est un livre d'une sobriété extrême. D'événe-

ments propremenis dits, guère : le retour, en Hollande, du couple — émigré, depuis peu, dans l'Amérique du Sud — et la mort, en couches, de la femme. De dialogue, de conversation, peu : vingt pages à peine sur quelque trois cents que contient le volume. Le silence étouffant, mortel, qui pèse sur ces deux existences, n'est rompu, de temps à autre, que par quelque cri de détresse nostalgique de la femme et quelque gros mot de riposte impatientée de l'homme.

Et voici toute l'histoire : la femme, esseulée dans ce pays d'outre-mer dont elle ignore la langue et où elle ne connaît personne, veut retourner en Hollande. L'homme, à qui la vie à Buenos-Ayres ne plaît pas énormément non plus, mais qui, avant de se rapatrier, voudrait tout au moins amasser un petit pécule, s'aigrit des éternelles récriminations de la femme... Finalement, il cède. Et c'est l'embarquement, et le départ, et le voyage, et l'arrivée. Puis le lamentable recommencement — voué, d'avance, à l'échec — d'une carrière. Et la mort de Gonde, la fin navrante de la femme, qui coïncide avec sa première joie : la naissance de l'enfant sur qui s'était concentré tout son pauvre amour...

Tout cela est conté d'un ton uni, uniforme, placide, je dirais volontiers : impersonnel. — M. van Hulzen, après nous avoir installé bien en face de la toile tendue de son cinématographe, se borne à nous dire : regardez ! Je ne connais pas d'auteur qui se soit à un tel point désintéressé des personnages qu'il met en scène, et qui y ait si parfaitement réussi. Ce peintre d'états d'âme possède à l'extrême la sereine impartialité qui fait défaut à tant d'historiographes.

Le langage de M van Hulzen n'est pas toujours impeccable, et cela n'a pas grande importance. Par contre, que de qualités ! Quelle vision des êtres et des choses ! Les deux premières pages de son livre : la promenade dominicale de Henk et de Gonde dans les rues torrides de la métropole argentine, vous suffoquent positivement .. Et cette scène dernière, de l'accouchement, où Henk, sur la prière de la sage-femme affolée, va « engueuler » sa femme pour la... calmer et faciliter l'opération ! — M. van Hulzen est un grand artiste. Il ne formule pas de thèses, il n'explique ni ne conclut, et — comme je l'en félicite ! — il ne *pose* pas au psychologue. (A ce propos : qui nous débarrassera, Seigneur, des psychologues ? La cour est plus que pleine !)

De Bruidstyd van Annie de Boogh. — Cette Annie de Boogh, fille et fiancée de boursicotiers, qui, le matin

même du jour où elle doit se marier, fuit la maison paternelle pour chercher refuge auprès du frère de son promis, est une petite personne vraiment pas banale. Et M. Herman Robbers, qui nous conte ces fiançailles au dénouement inattendu, a écrit un beau livre. Encore le lecteur pourrait-il s'étonner un peu du retard apporté à cette solution, puisque, dès leur première rencontre, Annie et Paul — le frère préféré — se découvrent un amour instantané et réciproque. Mais c'est là précisément le grand talent de M. Robbers, qu'il nous fait oublier, à mesure que se développent les événements, ce détail, qui, logiquement, eût comporté une solution moins *in extremis*. Or, comme en matière d'amour il ne saurait être question de logique, les hésitations et la longue souffrance muette de Paul et d'Annie nous semblent toutes naturelles. J'ai trouvé particulièrement heureuses ces trois scènes : celle du théâtre — où Paul est allé, pour, une dernière fois, voir Annie — celle de la fuite et celle de la rencontre d'Annie et de Paul, quand, enfin, ils se disent leur amour. — Les personnages de ce roman sont tous d'une excellente peinture, et le style, en général, est limpide et agréable. Je me demande comment M. Robbers a pu laisser échapper cette phrase : « *Hy had nog groote moeite het* schudden *van zyn onderkaak te* temperen. »

De Stille Kracht. — La Force silencieuse, c'est — « dans cette terre de mystère qu'est l'île de Java » — la force occulte qui un jour assurera à la race vaincue la victoire sur ses oppresseurs... « L'indigène le sait et il laisse aller les choses en attendant l'heure sacrée... Quant à lui, il a sondé son oppresseur d'un seul regard. Il l'a pénétré dans son illusion de civilisation et d'humanité, qui, il le sait, ne sont pas. Et tandis qu'il lui donne le titre de seigneur et le *hormat* (les honneurs) dû au maître, il l'a deviné dans son bas mercantilisme, et il le méprise, et il le juge d'un sourire dédaigneux, intelligible seul pour son frère, qui sourit comme lui. Il ne se révolte jamais contre ces formes extérieures de la soumission absolue, et par son *sembah* (salut), il semble reconnaître son infériorité. Mais dans le plus intime de son âme il se sait le supérieur. Il a conscience de la force silencieuse, sans jamais en parler. Il en devine la présence dans les vents torrides de ses montagnes, dans l'étrange silence des nuits tièdes, et il pressent les événements encore lointains. Ce qui est, ne sera pas toujours : le Présent s'évanouira. Il sait que Dieu relèvera ce qui est abaissé. Il le sait, et il le sent, et il l'espère dans le plus profond de son âme que jamais il n'ou-

vre à son dominateur... C'est la force silencieuse qui luit dans le regard sombre de l'indigène, qui se tient cachée dans son cœur et qui s'accroupit dans son salut humilié. C'est elle qui corrode, tel un poison et comme une inimitié implacable, le corps et l'âme et la vie de l'Européen; qui, silencieusement, lutte contre le vainqueur ; qui le mine, et le fait dépérir pendant de longues années, lentement, si toutefois elle ne le tue pas directement d'une façon tragique. »

C'est cette « force silencieuse » qui, après une longue lutte mouvementée, vainc le Résident hollandais van Oudyck, que, malgré son énergie et son intrépidité, elle contraint à se démettre de ses fonctions et à liquider sa famille. Il est vrai que cette victoire de la « force » est attribuable, en partie, à Léonie van Oudyck, la femme du Résident, une gourgandine qui s'oublie au point de prendre pour amant le jeune Theo van Oudyck, fils du premier lit de son mari.

Ce roman de M. Couperus — qui n'a de déplaisant que le style tourmenté et cahoté — possède des qualités louables. Les personnages ont tous de l'originalité, sans en rien être invraisemblables. Léonie van Oudyck, notamment, est joliment réussie. Eva Eldersma, la femme du secrétaire, est délicieuse. Le Résident van Oudyck est un rude bonhomme et sa retraite dans la vallée de Lellès, où il se crée une famille nouvelle, d'une conception charmante. La scène de la salle de bain, où une bouche invisible crache des baves sanguinolentes sur Léonie terrifiée, est très belle. — M. Couperus me paraît assez bien connaître l'âme indigène... Une réserve : je ne sais pas jusqu'à quel point l'entrevue de van Oudyck avec la Raden-Ayou, la mère du Régent indigène de Ngadyiwa, est vraisemblable. L'humiliation suprême de la vieille princesse, qui se met sur la nuque le pied du Résident, me semble difficile à admettre. Il est vrai que je suis de parti pris! Il y a si longtemps que le blanc marche sur la nuque aux autres, que je voudrais voir ces autres : noirs, jaunes et café-au-lait — les rouges, hélas! ne pourront déjà plus être de la fête! — piétiner un peu — un peu beaucoup! — les blancs. C'est bien leur tour. Je serais assez facilement un fervent de la « force silencieuse »,telle que la définit M. Couperus. Mais je demande à voir. Je ne demande qu'à voir! A quand la Revanche? La vraie, la seule?

Phaëton en de Dwaas. — *Dwaas* = fou, sot, insensé, imbécile... Je sais bien que M. Jan Apol prétend nous coller le nommé Dario, son héros, pour un *fou*, un de ces « fous su-

blimes » qui stupéfient le monde par l'insondable profondeur de leurs conceptions et le compliqué inextricable de leur âme... Je comprends aussi que, ledit Dario étant incommodé par « *un vent affreusement étrange* (qui) *tourbillonnait dans son corps et* (qui), *semblable à une trombe, montait en haut, où, comme dans une tour, il mit en branle toutes les cloches, celles d'argent, celles d'or, celles de cuivre et celles de bronze* (1) — je comprends, dis-je, que son araignée s'en émeuve. Mais cette concession faite à la légitime loufoquerie de Dario, je donne à M. Jan Apol ma parole d'honneur que son « fou » n'est qu'un imbécile, un imbécile baveux, verbeux, emphatique et antipathique, que personne — en dehors de M. Jan Apol et ce jobard de Phaëton — ne prendra au sérieux.

M. Jan Apol, en traçant ce limoneux et pseudo-dédalesque « chemin vers la vie », semble avoir eu en vue la solution de ce problème : comment, avec le plus possible de verbiage, réussirai-je à ne rien dire du tout, tout en ayant l'air d'énoncer des choses absolument renversantes ?

Marioline. — Pourquoi M. Dirk de Vos, qui n'avait rien à nous raconter — rien de beau, rien de bon, rien de neuf — s'est-il obstiné à écrire, et, surtout, à publier, ce « roman » inepte, dont les personnages rivalisent de niaiserie ?

La justice est le complément de la sévérité ! La lecture de *Marioline* m'a procuré quelques bons moments. Le moyen de rester de glace, avec, sous les yeux, des phrases comme celles-ci : *Zyn bewegingen waren cyfermatig; Hy trachtte deze magere aanschrappingen zooveel mogelyk te ontcyferen; Alleen hield hy nu rein een supreme hoop in bewaring; Hy stond tegenover haar met de akelige zwaarte zyner onderwinding op den rug; die Hoogheid die zoo zalvend verruilt wereldschen haat door Hemelsche verzoening.*

Wat zei, wat zong dat Kwezeltje. — Petit volume de vers — au titre intraduisible — de Hilda Ram. Des cinquante-deux poésies de ce recueil, je préfère celle intitulée : *Sterven* (Mourir), qui débute ainsi :

Un peu plus tôt, un peu plus tard,
Nous partons tous,
Frêles comme l'épi,
Durs comme le fer,
Qu'importe ?

(1) « Een ontzettend vreemde wind wervelde in zyn lichaam op en trok, een hoos gelyk, naar boven en bracht als in een toren alle klokken in geluid, zilveren en gouden en koperen en bronzen. »

Qui songe au nombre de ses ans
Quand sonne l'heure du départ ?

Binus, Boontje, Boschmanneken. — Trois jolis petits contes pour les enfants, charmantement illustrés par M. Karel Doudelet, imprimés sur papier de Chine et brochés à la japonaise.

Vertellingen uit het Wonderland. — Une heureuse adaptation, à l'usage des enfants, des Mille et Une Nuits. Parmi les illustrations de M. Vaarzon Morel il en est de fort jolies. Mais il ne me semble pas qu'en général les personnages de M. Morel reflètent sur leurs figures les émotions — et quelles émotions ! — que, d'après le texte, ils doivent éprouver.

L'exécution matérielle de ces trois petits volumes : composition, papier, couverture, est parfaite.

Het dappere Hollandsche Leger. — Brutale et spirituelle démonstration anti-militariste. L'auteur — un ancien sous-officier — dépeint en VIII tableaux toute l'abjection de la soldatesque... hollandaise : l'imbécillité, la grossièreté de la galonnaille, l'ordurière vilenie du troupeau dit : la troupe...

(Sur l'ordre du major, le soldat van Gulpen, affligé d'une incontinence d'urine, est, la nuit, réveillé toutes les deux heures par le sergent de garde. Accompagné par un homme de sa section, porteur d'une lanterne, le sous-off entre dans la chambrée, où flotte une odeur pestilentielle, et où van Gulpen occupe le septième lit... Et le gradé compte, en marchant :)

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept.., ça doit être celui-ci...Regarde-moi un peu ce salaud ! Tout son saint-frusquin à l'air ! Quel nom y a-t-il sur sa pancarte ?

— Oui, c'est bien celui-ci, sergent. C'est van Gulpen. Je le connais, c'est bien lui !

— Eh bien alors, réveille-le !

L'homme pose sa lanterne et se met à vigoureusement secouer van Gulpen, mais sans résultat appréciable.

— Mais fous-lui donc un coup de poing sur la gueule, qu'il la ferme ! ordonne le sergent. On pourrait foutre une louche dedans !

L'homme hésite.

— Tu n'oses pas ? Bien, je le ferai moi-même.

Et du poing il décoche à l'homme endormi un coup si violent sous le menton que ses dents s'entrechoquent.

Van Gulpen se retourne.

— Allons, salaud, debout! Debout, et plus vite que ça! crie, furieusement, le gradé.

Mais van Gulpen le regarde d'un air hébété, en se frottant sa mâchoire endolorie.

— Eh bien, tu entends ? Faut-il peut-être que *moi* je te mette debout?

— Mais c'est pas encore le réveil, sergent, riposte van Gulpen, tout enroué de sommeil et se frottant les yeux.

— Qu'est-ce que tu bafouilles de réveil, espèce d'abruti! Tu ne sais peut-être pas que tu dois te lever, pour pisser?...

— Mais j'ai pas envie d'pisser,sergent !

— Je m'en fous! Tu feras le geste de pisser. *Moi*, j'ai ordre de te réveiller. Est-ce que tu t'imagines que je veux être engueulé à cause de toi, demain, si tu te salis?... »

Multatuli en Officieele Bescheiden. — Brochure justificative de la gestion administrative du fonctionnaire colonial Douwes Dekker (Multatuli), gestion incriminée jadis par le général Michiels, — gouverneur de la Côte Occidentale de Sumatra et chef hiérarchique de D. D. en 1842-1844 — et, plus récemment, par un M. Kielstra.

Mme Douwes Dekker démontre — rapports *officiels* à l'appui — la bonne foi et la loyauté parfaites de D. D.,en même temps que l'ignominie du général Michiels, lequel, ainsi qu'il appert du témoignage même de ses admirateurs, ne reculait pas, le cas échéant — pour briser tel adversaire ou déshorer quelque subordonné indépendant — devant l'accusation calomnieuse.

Les pièces officielles, citées dans la plaquette de Mme Douwes Dekker, confirment de tous points la relation faite par Multatuli, dans le *Max Havelaar*, de ses démêlés avec le général Michiels et de sa suspension comme Contrôleur de Natal.

Les Revues. — A signaler dans : le **Tweemaandelyksch Tydschrift** (mai-juin). — *Matinée de dimanche*, de M. J. De Meester. Joli fragment, écrit dans le langage probe et clair qui caractérise cet auteur ; *Le Solitaire*, émotionnante nouvelle de M. Cyriel Buysse; des *Vers* mélodieusement mélancoliques de M. Karel van de Woestyne; un bel article de M. Albert Verwey sur *Jac. van Looy : Peintre-Auteur* ; une poésie de M. André Jolles, intitulée : *A Tilli Mœnckeberg*, d'une jolie couleur automnale ; une fantastique *Danse macabre* de M. Styn Streuvels.

De Gids (avril, mai, juin). — Le récit circonstancié — par

M. Sandberg, secrétaire militaire et adjudant du général Botha — de *La Bataille de six jours sur la Tuguéla supérieure* (La bataille de Spionkop) ; un article intitulé : *L'Edit de tolérance* — traitant de la simplification de l'orthographe française — par M.-A.-G. van Hamel. M. van Hamel, à preuve de « la folle exagération de rhétorique » dont se serait rendu coupable M. Brunetière dans un article contre la réforme de la syntaxe (Revue des Deux-Mondes, septembre 1900), cite une phrase de cet article : « La *scintillation* des étoiles s'éteindrait si l'on écrivait désormais *cintilation*. » Evidemment, l'affirmation de M. Brunetière semble hardie. Mais cela ne m'empêchera pas, n'en déplaise à M. van Hamel, de préférer *scintillation* à *cintilation* : la fin de l'*Introduction à Hamlet*, de M. Byvanck ; de beaux *Vers* de Mme Hélène Lapidoth-Swarth ; *La Princesse*, exquis petit essai de Mme Augusta de Wit ; M. D. Simons, dans une étude intitulée *Nouvelle politique de Droit pénal*, discute les modifications que le ministre de la Justice hollandais se propose d'introduire dans le Code pénal. M. Simons se prononce notamment contre certaine aggravation de peine — la privation de nourriture — que M. Cort van der Linden, cuistre tortionnaire, médite d'infliger à certaines catégories de condamnés ; *Inauguration*, fragment, par M. Marcellus Emants ; une étude comparative sur *Les bibliothèques et salles de lecture publiques* dans les divers pays d'Europe et d'Amérique, par M.-T.-J. de Boer ; de beaux *Vers* de M. Rob. Roberts.

De Nieuwe Gids (mars, avril, mai, juin). — *Première soirée*, charmant petit fragment — scènes de la vie de pension — par M. J. Reddingius ; *Une Opération*, pathétique nouvelle de Mme Jeanne Reyneke van Stuwe ; la suite de : *Un Dissonant*, « drame pathologique » de M. Hora Adema, et de *Geertje*, de M. J. de Meester ; un hymne *Aux ombres de Beethoven et de Bach*, par M. Frederik van Eeden :

O mes Frères et mes Saints !
Mes plus proches — mes médiateurs auprès de Dieu.

Comme une solitaire parmi des solitaires mon âme séjourne ;
Qui, parmi les vivants, connaît mon cœur ?

. . . . . .

Au-dessus de leurs têtes je sonne la cloche d'alarme,
Et dans leur poitrine je plante le poignard de la vérité.

Tout en larmes je me courbe sur leurs plaies,
Et, comme ils sont nus, je déchire les vêtements de mon orgueil.

. . . . . .

De nombreuses fautes m'ont été pardonnées
Et j'ai entendu votre message de Sa miséricorde.

. . . . . .

Mais vous, soyez mes fanaux et mes médiateurs,
Mon haleine, et mes marches de marbre,

Mes phares, mes navires, forts
Mes sources le long de la route, mes confidents.

Car mon âme séjourne comme une solitaire parmi des solitaires
Et qui, parmi les vivants, connaît mon cœur ?

Des *Annotations sur l'Art et la Littérature*, de M. H. J. Boeken ; une vigoureuse *Danse macabre* de M. Styn Streuvels ; de beaux *Vers* de M. Gouwe ; *Fräulein Ader*, de M. Leo Faust, est un petit joyau, et les poésies de M. Reddingius sont, comme toujours, délicates.

De Vlaamse School (avril, mai, juin). — Parmi les reproductions : l'*Homme à la Cuirasse*, de Rembrandt ; de fantastiques illustrations pour des Poèmes d'Edgar Poë (*Les Cloches, Lénore. Al Aaraaf*, etc., de M. W. Heat Robinson ; un Jan Steen ; un Rubens (*La chasse au Sanglier*) ; un Hugo van der Goes ; un Joseph Israëls ; un Corot (*Souvenir d'Italie*) ; des Böcklin ; deux somptueux Dürer (*Mélancholia* et *Le Chevalier, la Mort et le Diable*) ; un Sattler et un Kranach (*Le Couronnement d'épines*).

De Hollandsche Revue (avril, mai). — Les rubriques coutumières. Dans le fascicule d'avril, un fort beau portrait de M. Jac. van Looy.

ALEXANDRE COHEN.

VARIÉTÉS

M. Gaston Deschamps en Amérique. — M. Gaston Deschamps, le critique littéraire du *Temps*, avait été choisi pour venir de France faire une série de conférences aux Etats-Unis. On sait qui est M. Deschamps. Un gentil causeur, fleuri, aimable, spirituel à ses heures, mais qui a eu le tort de se croire envoyé du ciel à son pays pour le régénérer, pour l'arracher à l'influence néfaste des écrivains 1° immoraux, 2° égoïstes, 3° cosmopolites.

On aurait pu espérer que M. Deschamps laisserait à Paris la conscience de son importante mission. Il s'en est bien gardé, et le résultat a été plutôt désastreux. Non, vrai, la morale moralisante, on aurait bien dû se passer d'inventer cette chose-là.

M. Deschamps est donc venu et a dit : « Mesdames et Mes-

sieurs les Américains, quand vous venez à Paris, vous entendez beaucoup parler du Moulin Rouge, et vous connaissez dans notre littérature ce que vous appelez des *bad novels*. Ne jugez pas la France d'après ce que vous voyez, entendez et lisez. Il y a un petit groupe de Français excellents, sérieux, moraux, et qui font en tout point honneur à leur patrie. Je suis trop modeste évidemment pour dire que j'appartiens à ce groupe select, mais enfin... vous comprenez. »

On a, en effet, très bien compris et on a fait fête à M. Deschamps, mais tout de même on s'est dit : Pour qu'il en parle si souvent et avec tant d'insistance, c'est donc que c'est bien terrible là-bas. Il ne représente donc pas *la* France ce M. Deschamps, mais seulement la crème — alors tous les autres? Les Américains, qui sont très vaniteux, ont cherché la comparaison. Si on leur parle ainsi, si on s'excuse constamment devant eux, c'est donc qu'ils sont bien supérieurs — mais voici qui est très flatteur. Décidément, quel charmant homme que M. Deschamps.

C'était donc un grand succès. Il ne fallait plus que le confirmer pour ainsi dire officiellement. M. Deschamps n'y a pas manqué. Il a publié dans le *Temps* (fin mars ou commencement d'avril) une lettre qu'on s'est empressé de télégraphier aux journaux d'Amérique et qui fut longuement commentée. Nous dirons franchement que nous n'avons lu de l'article que les passages qui ont été traduits. Mais nous savons très bien l'impression qu'il a produit Outre-mer. Ne nous arrêtons pas à la morale dont nous venons de parler. « Les opinions,—disait Dumas fils,— c'est comme les clous : plus on tape dessus plus on les enfonce. » C'est notre ferme conviction qu'avec la généreuse intention d'arracher, M. Deschamps a enfoncé.

Passant à la science, l'auteur enfourche une autre théorie. C'est bien, bien dommage qu'on respecte tant la science allemande aux Etats-Unis et qu'il semble presque que la France n'existe pas. — M. Deschamps est très chauvin, nous le savions depuis longtemps et nous comprenons ses regrets. Mais, en les exprimant de la sorte, il s'est attiré cette réponse dans l'un des organes les plus sérieux de la science américaine : « C'est un des plus magnifiques mérites de la science américaine d'avoir très tôt compris que l'excellence intellectuelle devait être cherchée en Allemagne. Nous sommes allés puiser à cette source et en avons rapporté ce qui est devenu le principe fécond de notre propre vie intellectuelle » (*Na-*

tion, 25 avril). M. Deschamps a voulu être équitable, et il a résolument rendu responsables des errements des Américains, ces malheureux professeurs français qui, en plein Paris, parlent avec respect de la science allemande. D'après les livres de M. Deschamps, il n'était pas difficile de suppléer les noms. Et on est quelque peu étonné de voir un Français *select* renier des hommes comme MM. Gaston Paris et Gabriel Monod, sans compter des morts comme Renan.

Non, c'est dommage ! M. Deschamps a la parole trop facile. Nous avons été nous-même quatre années en relation très directe avec les universités américaines. Ce n'est pas beaucoup peut-être, mais c'est plus que les quatre ou cinq semaines dont peut se vanter M. Deschamps. Or, notre expérience est celle-ci : tout ce qui est français est certain d'un bon accueil aux Etats-Unis. Pas seulement les « mauvais » romans, — ils le sont aussi, c'est très vrai ; il y a ici comme partout des gens qui sont charmés que d'autres les écrivent pour eux et s'imaginent que ceux qui les font sont seuls immoraux, — mais les arts et la bonne littérature.

Le nombre d'élèves qui étudient le français dans les universités et collèges est aussi grand que le nombre de ceux qui étudient l'allemand — parfois plus grand. Si l'on s'est servi de livres de classe allemands, c'est que le plus souvent il n'en existait pas de français. Il y a beaucoup d'Allemands cultivés aux Etats-Unis ; les Français sont très clairsemés. Nous savons plusieurs cas d'universités très respectables où le français est enseigné par des Allemands. Jamais nous n'avons connu un Français enseignant l'allemand.

L'indignation et la critique sont ainsi tout à fait hors de saison dans ces questions. L'attitude prise par M. Deschamps nous paraît regrettable.

Il n'est pas si facile qu'il y paraît au premier abord de venir *représenter la France* en Amérique.

Bryn-Mawr, Pensylvanie, mai 1901.

ALBERT SCHINZ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie. — B.-H. Gausseron : *Bouquinia ;* Daragon, 4fr. — Fréderic Lachèvre : *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700 ;* tome I^er^ (1597-1635) ; H. Leclerc, 15 fr.

Critique religieuse. — Léon Ollé-Laprune : *La Vitalité chrétienne ;* introd. par Georges Goyau ; Perrin, 3.50. — Mgr Spal-

ding : *Opportunité ;* trad. de l'anglais par l'abbé Félix Klein ; Lethielleux, 3.50.

Histoire. Documents. — C. d'Arjuzon : *Madame Louis Bonaparte ;* Calmann Lévy, 7.50. — A. Barine : *Saint François d'Assise ;* Hachette, 3.50. — M. de Chabreuil : *Gouverneur des princes* (1737-1830) ; Calmann Lévy, 7.50. — J. Colin : *Louis XV et les Jacobites. Le projet de descente en Angleterre de 1743-1744 ;* publié sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée ; Chapelot, 3.50. — P. Cultru : *Dupleix, ses plans politiques, sa disgrâce ;* Hachette, 7.50. — Théodore Duret : *Essai de Critique sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français ;* « Revue blanche », 3.50. — E. Faguet : *L'Œuvre sociale de la Révolution française ;* Fontemoing, 5 fr. — V. Gautier : *La Langue, les noms et le droit des anciens Germains ;* Fischbacher, 7.50. — L. H. Labande : *Un diplomate français à la cour de Catherine II, 1775-1780. Journal intime du Chevalier de Corberon, chargé d'affaires de France en Russie,* publié avec une introduction et des notes ; Plon, 2 vol., 15 fr. — H. Lecoy de la Marche. *Souvenirs de la guerre du Transvaal.* Journal d'un volontaire (mars-septembre 1900) ; Colin, 3.50. — L. Lévy-Schneider : *Le Conventionnel Jean Bon Saint-André ;* Alcan, 15 fr. — Charles Loiseau : *L'Equilibre adriatique (L'Italie et la question d'Orient) ;* Perrin, 3.50. — Victor de Marolles : *Les lettres d'une mère ;* épisode de la Terreur, 1791-1793, Perrin. — Karl Marx : *L'Allemagne en 1848,* trad. de l'allemand par Léon Remy ; Schleicher, 5 fr. — R. Poupardin : *Le Royaume de Provence sous les Carolingiens ;* Bouillon, 15 fr. — C. Roussel : *Un Monastère d'ermites avant la Révolution ;* Giard et Brière, 1 fr. — *Affaire Dreyfus. L'instruction Fabre et ses décisions judicaires ultérieures ;* « Le Siècle », 5 fr.

Histoire religieuse. — J.-K. Huysmans : *Sainte Lydwine de Schiedam ;* Stock, 3.50.

Littérature. — Albalat : *La Formation du style par l'assimilation des auteurs ;* Colin, 3.50. — A. Beljame : *Chansons anglaises ;* Hachette, 1.50. — A. Bernard : *Le Sermon au XVIII^e siècle ;* Fontemoing, 7.50. — A. Bossert : *Histoire de la Littérature allemande ;* Hachette, 6 fr. — Adolphe Brisson : *Portraits intimes (Cinquième série), avec un index alphabétique des noms cités dans les cinq volumes des Portraits intimes ;* Colin, 3.50. — A. Chevrillon : *Etudes anglaises ;* Hachette, 3.50. — Delmont : *Autour de Bossuet,* t. II ; Putois-Cretté, 6 fr. — Abbé Dudebout : *Le Sentiment chrétien dans la poésie romantique ;* Poussielgue, 6 fr. — J. Huret : *Loges et coulisses ;* « Revue Blanche », 3.50 — A. Le Breton : *Le Roman français au XIX^e siècle ;* Soc. franç. d'impr. et de libr, 3.50. — Paul Leclercq : *Jouets de Paris ;* Librairie de la Madeleine, « sur les Quais », 2 fr. — T. Legay : *Les Amours de Victor Hugo ;* « La Plume », 2.50. — Vte de Spoelberch de Lovenjoul : *La Genèse d'un roman de Balzac. Les Paysans ;* Ollendorff, 3.50. — R. P. Pacheu : *La Psychologie des mystiques ;* Oudin, 1 fr. — Georges Pellissier : *Le mouvement littéraire contemporain ;* Hachette, 3.50.

Pédagogie. — Georges Dwelshauvers : *Pour la réforme des humanités, réponse à M. De Moor ;* Bruxelles, Lefèvre. — A. Fouillée : *La Réforme de l'enseignement par la philosophie ;* Colin, 3 fr.

Philosophie. — Felix Le Dantec : *Le Conflit*. Entretiens philosophiques ; Colin, 3.5o. — C. Renouvier : *Histoire et solution des problèmes métaphysiques ;* Alcan, 7.5o.— *L'Année philosophique*, 1900, publié sous la direction F. Fillon; Alcan, 5 fr.

Poésie. — Baron J d'Adelsward. — *Chansons légères ;* Vanier, 3.5o. — Camille Chabert : *Poèmes de Th. le Milca*, transcrits en prose; chez l'Auteur, 45, rue Saint-Placide. — Marcel Falaise : *La Genèse du « trottoir », suivie de La Réclante et Le Clou ;* Charles. — Victor Nadal : *La Chanson rustique ;* Didier, 3.5o. — Henri Reclos : *Au terme du chemin ;* Soc. française d'impr. et de Librairie. — Wils : *Autour d'un donjon ;* Vanier, 3.5o.

Psychologie. — Dr Hartenberg : *Les Timides et la timidité ;* Alcan, 5 fr.

Publications d'art. — Azar du Maret : *A travers l'Idéal*, fragments du Journal d'un peintre, préf. de François Coppée; Perrin. — Eugène Muntz : *Florence et la Toscane* ; Hachette, 8 fr. — G. Séailles : *Eugène Carrière ;* Pelletan, 4.5o. — *Rodin et son œuvre ;* La Plume, 3 5o.

Roman. — Malthilde Alanic : *Le Maître du Moulin-Blanc ;* Flammarion, 3.5o. — Paul Bourget : Œuvres complètes. Romans. II : *Mensonges. Physiologie de l'amour moderne ;* Plon. — E. Bruni : *Le Vertige de l'absolu ;* Flammarion, 3.5o. — G. Chantepleure : *Ma Conscience en robe rose ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Armand Charpentier : *Les treize jours d'Annette ;* Ollendorff, 3.5o. — A. Chenevière : *Une Idylle rouge ;* Lemerre, 3 5o. — Jules Claretie : *Le sang français*, nouvelles et récits ; Fasquelle, 3.5o. — Michel Corday : *Vénus* ; Fasquelle, 3.5o. — Pierre Corneille : *Le Démon de la chair ;* Chamuel, 3 5o. — Maurice des Ombiaux : *Le Joyau de la mitre* ; Ollendorff, 3.5o. — J. Dornis : *La Force de vivre ;* Ollendorff, 3.5o. — Arthur Dourliac : *Liette ;* Hachette, 3.5o. — Achille Essebac : *Dédé ;* Ambert, 3.5o. — J. de Ferrières : *Une Ame obscure ;* Ollendorff, 3.5o. — Maxime Formont : *Perversités ;* Lemerre, 3.5o. — Auguste Germain : *Le Carillon de Paris* ; Simonis-Empis, 3.5o. — P. Hartenberg : *L'Attente ;* Ollendorff, 3 5o. — A. Hels : *Une Orgie au temps de Jésus* ; Offenstadt, 3 5o. — L. Huot : *Vasanga* ; Soc. d'édit. scient., 3.5o.— Francis Jammes : *Almaïde d'Etremont, ou l'histoire d'une Jeune Fille passionnée* ; « Mercure de France », 2 fr. — Henry Kystemaeckers : *Volupté d'Aventure ;* Flammarion, 3.5o. — Marc Langlais : *La Coudraie, histoire d'un fermier et d'un instituteur*, préf. de Jules Claretie, avant-propos de Frédéric Bataille ; Vanier, 3.5o. — Pierre de Lano : *Silhouettes d'amants ;* Flammarion, 3.5o. — Cte de Larmandie : *L'Envers du grand monde ;* s. s. éd. — P. de Lavernière : *Le Divin Mensonge ;* Simonis-Empis, 3.5o. — Camille Lemonnier : *Le Vent dans les Moulins ;* Ollendorff, 3.5o. — Pierre Le Rohu : *L'Autre rive*, préf. de François Coppée ; Perrin, 3.5o. — Lorenty : *L'Agrafé ;* Villerelle, 3.5o. — Pierre Louys : *Les Aventures du roi Pausole* ; Fasquelle, 3.5o. — Pierre Louys : *L'Homme de pourpre ;* Borel, 2 francs. — Louis Lumet : *Un jeune homme dans la société* : II. *Le Chaos ;* Stock, 3 5o. — A. Machen : *Le Grand Dieu Pan ;* « La Plume », 3.5o.— Marcel Mielvaque : *Le Piège ;* Juven, 3.5o. — Maurice Montégut : *L'Amour à crédit ;* Offenstadt, 3.5o. — J. Morian : *Eva* ; Calmann Lévy, 3.5o. — Mau-

rice Paléologue: *Le Cilice ;* Plon, 3.5o. — Pontsevrez : *Bonnes mères;* Juven, 3.5o. — Jules Renard : *Le Vigneron dans sa Vigne,* (*Nouvelles du Pays. Tablettes d'Eloi. Le Vigneron dans sa Vigne*); « Mercure de France », 3.5o.—Victor Rydberg: *Le dernier des Athéniens,* roman du temps de Julien l'Apostat, trad. du suédois par Mlle Calémard du Génestroux; Per Lamm 3.5o. — Saint-Marcet: *Aventures amoureuses de Jean de Saint-Louis ;* Simonis Empis, 3 5o. — Saint-Pol-Roux: *La Rose et les Epines du Chemin ;* « Mercure de France », 3.5o. — Pierre Sales *Les Habits-Rouges ;* Flammarion, 3.5o. — Henri Sienkiewicz: *Esquisse au fusain. Marysia. Sur la côte d'azur;* Perrin, 3 5o.— Henryck Sienkiewicz *: Allons à lui,* trad. de C. Albin de Cigal; Lethielleux, 1.5o. — Henryk Sienkiewicz : *Pages d'Amérique. Pour le Pain. A travers les Savanes. Orso;* trad. par B. Jardeski et A. Savine, préf. par Albert Savine; Per Lamm, 3 5o. — Richard Wemau : *Cléophas et Cléobule,* conte; « Messidor », 1 fr.

Sciences. — Dr Cabanès : *Les morts mystérieuses de l'Histoire;* Maloine, 6 fr. — F. Debret: *La Sélection naturelle dans l'espèce humaine;* Steinheil, 3 5o. — L. Menault : *L'Amour maternel chez les animaux ;* Hachette, 2 fr. — Dr Paul Sollier : *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile ;* Alcan, 5 fr.

Sciences occultes. — S. Karppe : *Etudes sur les origines et la nature du Zohar,* précédée d'une introduction sur l'histoire de la Kabbale; Alcan, 7.5o. — Li Taï : *Le Mystère posthume,* causeries médicales sur la mort et la survie ; Schleicher, 4 fr.

Sociologie. — Jean Bourdeau : *L'Evolution du Socialisme ;* Alcan, 3.5o. — H.-L. Brun : *La Condition des Juifs en France depuis 1789 ;* Retaux, 5 fr. — C. Galy : *La Famille à l'époque mérovingienne ;* Larose, 8 fr. — Raoul de la Grasserie : *Du Déterminisme et de la responsabilité sociologiques ;* Giard et Brière, 2 fr.— Lydie Martial : *La Femme et la liberté ;* chez l'Auteur.— Henry Michel : *La doctrine politique et la démocratie ;* Colin, 1 fr. — G. de Pawlowski : *Philosophie du travail. Essai sur les causes et les fins individuelles de l'activité sociale de l'homme, sur les notions qualitatives de plaisir et de valeur, pour servir d'introduction méthodique à une étude scientifique des conventions sociales et plus particulièrement du droit à l'existence et du droit de propriété;* Giard et Brière, 6 fr.— Carl Vogt: *Antisémitisme et barbarie,* trad. de l'allemand par le Dr Georges Hervé ; Schleicher, 0.75.

Théatre. — Gaston E. Broche : *Horatio Spark,* drame d'histoire contemporaine ; Soc. française d'Impr. et de Libr., 2 fr. — Paul Claudel : *L'Arbre* (*Tête d'Or. L'Echange. Le Repos du Septième Jour. La Ville. La Jeune fille Violaine*); « Mercure de France», 3.5o.—Albert Fua : *Le Semeur d'idéal,* drame en 4 actes ; « La Plume », 2 fr.—Roger de Goey : *Jephtah Victorieux,* drame lyrique ; Fischbacher. — A. Guinon : *Décadence ;* Librairie Théâtrale, 3.5o. — Gerhart Hauptmann : *Le Voiturier Henschel ;* « Revue Blanche », 3,5o. — Meilhac et Halévy (Théâtre de) : *Le Réveillon, Les Brebis de Panurge, Toto chez Tata, La Périchole, La Clé de Métella. Le Brésilien ;* Calmann Lévy, 3.5o. — J.-F. Louis Merlet : *Le Contre-maître,* pièce sociale en 2 actes; Brive « La Brise », 1.5o.

Voyages. — L. Melchine *: Dans le monde des réprouvés : Souvenirs du bagne sibérien,* trad. du russe par Jules Legras : Soc.

nouvelle de Librairie et d'Edition, 3.50. — Fridtjof Nansen : *Vers le pôle*, traduit et abrégé par Charles Rabot : Flammarion, 4 fr. — André Petitcolin : *La Vie de la Mer;* Plon, 3.50.

DIVERS.— Tolstoï : *Réponse au Synode;* « Revue Blanche », 0.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Le monument Arthur Rimbaud. — La Société d'Art Dramatique. — Publications du *Mercure de France*.

Le Monument Arthur Rimbaud. — Huitième liste de souscription :

Mlle Joye (à Charleville), 20 fr. ; René Ghil, 5 fr. ; Charles-Adolphe Cantacuzène, 20 fr. ; Association des anciens élèves de l'institution Rossat, 30 fr. ; Robert de Souza, 20 fr. ; Frédéric Rimbaud, 25 fr. — Total..... 120 »

Listes précédentes..... 1733.50

1853.50

§

La Société d'Art Dramatique. — Une société nouvelle vient d'être fondée à Paris pour la représentation d'œuvres artistiques, sous le nom de Société d'Art Dramatique. Elle est conçue dans un esprit plus large que les entreprises précédentes, et la cotisation est minime. Le programme sera prochainement publié, mais on peut dès à présent se procurer tous renseignements et s'inscrire soit à la *Revue d'Art Dramatique*, 50, chaussée d'Antin, soit chez M. Jacques Bizet, secrétaire général, 72, boulevard Malesherbes.

§

Publications du « Mercure de France » :

L'ARBRE (*Tête d'Or. L'Echange. Le Repos du Septième Jour. La Ville. La Jeune Fille Violaine*), par Paul Claudel, 3.50.

LE VIGNERON DANS SA VIGNE (*Nouvelles du Pays. Tablettes d'Eloi. Le Vigneron dans sa Vigne*), par Jules Renard, 3.50.

ALMAÏDE D'ETREMONT, *ou l'histoire d'une Jeune Fille passionnée*, roman, par Francis Jammes, 2 fr.

LA ROSE ET LES EPINES DU CHEMIN, par Saint-Pol-Roux, 3.50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

LE SUCCÈS
ET L'IDÉE DE BEAUTÉ

—

I

En un de ses *Paradoxes*, où il a parfois l'ironie de Heine ou l'esprit de Shopenhauer, M. Max Nordau a dessiné le plan machiavélique d'une école du succès. On y enseignerait l'à rebours de la morale usuelle, et non pas la vertu, mais l'art de parvenir. Cette école existe : c'est la vie. Des yeux et des oreilles précoces en recueillent l'enseignement dès l'adolescence; de jeunes hommes se vouent au succès comme d'autres à l'apostolat ou à la gloire. Sont-ils déraisonnables? Non. Et méprisables? Pourquoi donc? Ecrire, chanter, sculpter, ce sont des actes; penser, même dans le silence de la nuit et au fond d'un cachot, c'est un acte. Or, quel est l'acte qui n'a pas pour but son propre achèvement? Le raisonneur qui s'est convaincu lui-même vou-

dra persuader les autres nécessairement ; et, le poète qui s'admire, contraindre autrui à l'enthousiasme. Ceux qui se contentent d'une approbation intime ou restreinte sont peut-être des sages; ils ne seront point comptés parmi les forts. Même timide, même dédaigneux, le rêveur veut la gloire de rêver; et il rêverait avec délices devant les foules délirantes de contempler ses yeux perdus dans un océan de songes et de niaiseries. Ce serait le succès. Le succès a quelque chose de précis qui calme et qui nourrit. C'est un repas. C'est un fait. C'est le poteau d'arrivée.

Le succès est un fait en lui-même et en dehors de l'œuvre ou de l'acte qu'il accompagne. L'assassin qui a réussi son crime de point en point éprouve d'autres joies que celle de l'avidité désaltérée. Il se trouve en somme que le succès lui a donné raison, et, toutes recherches dépistées, on comprend fort bien l'état qu'a osé décrire Barbey d'Aurevilly. Cependant le crime, à moins d'être politique, ne reçoit que rarement dans nos civilisations un applaudissement public, comme chez les Dayaks de Bornéo ou les sujets du Vieux de la Montagne. C'est pourquoi, malgré une ironie célèbre, nous ne considérerons pas l'assassinat « comme un des beaux-arts ». Tout au moins faudrait-il le ranger dans cette catégorie d'art dont le succès est le seul et unique but et qui tient beaucoup moins à son nom de départ qu'à son nom d'arrivée ; or, cela n'est point le sujet de cet essai, qui est fort sérieux et dont tous les mots seront pesés avec soin. Il s'agira uniquement des œuvres d'art et en particulier de celles qui appartiennent à la littérature.

Le succès donc est un fait, mais, pour la catégorie d'actes qui nous occupe, un fait éventuel et qui

ne change pas l'essence même de l'acte. En cela je comparerais volontiers le succès à la conscience, flambeau qui s'allume en nous, éclaire nos actions et nos pensées, mais n'a pas plus d'influence sur leur nature que son ombre, par une nuit de lune, sur la marche du train qui passe. La conscience ne détermine aucun acte. Le succès ne crée pas une œuvre, mais il la met en lumière, et tellement qu'il en reste presque toujours quelque chose dans la mémoire des hommes. On ne devient pas Racine pour avoir été applaudi sous les chandelles, et on reste Racine, même si *Phèdre* est jouée six jours de suite devant des loges noires (1). Mais on devient Pradon, et c'est beaucoup. Etre Pradon dans les siècles, c'est vivre d'une gloire obscure et fâcheuse, triste et vaine; sans doute, mais à peine moins précaire que la vie que nous nommons véritable. Pradon est ridicule à la fois et illustre. On ne peut conter la vie de Racine sans y mêler son nom. On recherche ses œuvres pour comprendre cette renommée d'un jour qui s'est prolongée durant tant de lendemains. Il n'y a pas à en douter, Pradon n'avait presque aucun talent, encore qu'assez adroit en son métier de constructeur dramatique. C'était, comme disent les journalistes, un homme de théâtre; on est même allé jusqu'à prétendre (2) que pour avoir une Phèdre parfaite, il l'aurait fallu écrite par Racine sur le plan de Pradon. C'est absurde; mais tout succès a une cause. La cabale n'explique rien. La duchesse de Bouillon n'eût pas risqué la bataille sur une carte nulle, Pradon était connu. Sa tragé-

(1) A l'Hôtel de Bourgogne, pendant qu'à Guénégaud on jouait à grand fracas celle de Pradon.

(2) Bayle. Et Racine, reconnaissant le métier de son adversaire: « Toute la différence qu'il y a entre moi et Pradon, c'est que je sais écrire. »

die de *Pyrame et Thisbé* avait été applaudie. Dix ans après *Phèdre*, et, sans nulle cabale, son *Regulus* alla aux nues. Il était donc destiné à une réputation modérée, à celle que son *Solyman*, par exemple, valut à l'abbé Abeille, vers les mêmes années.

Cela fut-il heureux pour ce médiocre poète d'avoir rencontré sur son chemin la duchesse de Bouillon? Devançant nos procédés, cette terrible femme avait loué les loges des deux théâtres, emplissant les unes, laissant les autres vides; de notre temps elle eût acheté les journaux par surcroît, mais nul ne sait combien elle paya le caquet des nouvellistes et des pamphlétaires. C'est un des plus beaux coups du genre, puisqu'il a réussi à merveille; mais qu'y gagna Pradon? Après beaucoup d'injures, un océan d'injures posthumes. Il n'est pas de jour où quelque professeur ne le traite comme un Damiens ou comme un Ravaillac. Cela se compense-t-il par l'immortalité? Une immortalité honteuse est-elle préférable à la nuit? D'abord, il faut écarter la honte, et tenir pour indifférentes les injures. Tout succès attise le feu de la haine et rend plus épaisse la fumée qui retombe. Cela n'a aucune importance. La haine est une opinion, et les injures, et les mots qui jettent l'infâmie; le succès est un fait. La duchesse de Bouillon ne pouvait changer la valeur essentielle de chacune des deux *Phèdre*, non plus qu'en « or pur » transmuter du « plomb vil »; mais elle pouvait voiler l'or et dorer le plomb; elle pouvait forcer la postérité à répéter le nom de son favori. Ce fut son œuvre. Elle est belle et restera mémorable. Sur le moment personne ne savait laquelle il fallait admirer de ces deux peintures aux cadres pareils. Les amis de Pradon valaient ceux de Racine. L'un avait Boileau l'autre Sanlecque,

son rival parfois heureux. Mais l'autorité de Boileau s'effaçait devant celle de Mme des Houlières, représentant la société polie et l'esprit des ruelles. Il arriva même que la querelle des Sonnets mit l'esprit du côté de Pradon, car celui du duc de Nevers est, encore aujourd'hui, de la méchanceté la plus plaisante. Molière, qui détestait Racine et avait jadis prêté son théâtre à une parodie d'*Andromaque*, eût sans doute favorisé Pradon. Sa mort a épargné ce scandale aux amis des bonnes lettres. Ce fut donc autour d'une illusion raisonnable que se fit la cristallisation du succès, et les beaux esprits n'eurent pas à rougir de leur parti. C'est un mensonge pieux des historiens de la littérature française de prétendre que le vrai public vengea Racine du désert organisé par Mme de Bouillon. Les loges de l'hôtel de Bourgogne avaient été louées pour six jours et la *Phèdre* de Racine ne fut jouée que sept fois; le public avait compris : il obéissait au succès, comme les chiens au sifflet.

C'est que le succès, même organisé par des moyens frauduleux, exerce un puissant attrait sur les foules, et même lettrées. Assurément, le public des théâtres était, en 1677, bien supérieur comme intelligence, instruction et goût, au public moyen d'aujourd'hui; et cependant on le voit s'éprendre de pièces décidément médiocres et dédaigner les plus belles. C'est que le succès, et surtout pour les œuvres de théâtre, peut naître spontanément d'un hasard, de l'agréable visage d'une actrice, d'un beau geste, d'un applaudissement bien placé, du caprice ou de l'émotion d'un petit groupe de spectateurs. Le troupeau suit, puisque tous les hommes assemblés sont troupeau, et l'histoire compte un nom et une date de plus.

Les Américains — ceux du Nord, car au Sud ils ont plus de finesse — n'hésitent jamais devant le succès. Quel est le poème dramatique dont le succès a dépassé les enthousiasmes mêmes du *Cid* et d'*Hernani*? C'est *Cyrano de Bergerac*. Donc cette chose est admirable. Et ils la font apprendre par cœur, ainsi que *l'Aiglon*, dans les écoles où, eux-mêmes illettrés, ils se cultivent de savantes épouses. Pour redire encore ma vraie pensée, je ne trouve pas cela déraisonnable. Ne confondons point l'histoire, qui est un roman comme complet, ou du moins suivi, avec le temps présent qui nous apparaît fragmentaire, tel un numéro de journal déchiré en mille bouts de papier. Comment les classer, selon quel ordre? Nous n'en savons rien. Nos jugements d'aujourd'hui, ceux qui paraissent les plus sages, les plus sains, seront ridicules dans vingt ans, parce que notre patience lassée n'a pu reconstituer la feuille entière, ou parce que le feu ou le vent ont dévoré une partie des petits carrés. En ce brouillard de nos idées, le succès s'allume comme une lune électrique. Quelque chose d'indéniable brille, que les professeurs de philosophie appellent un critère. Mais disons-le seulement un fait, de même qu'une fleur est un fait, ou une averse ou un incendie. Et que peut-on opposer à ce fait, pour le contredire? Presque rien, le produit d'un jugement, l'idée que certains hommes ont de la beauté littéraire. Encore cette opposition n'est-elle point radicale, puisque la beauté n'est aucunement, en principe, exclue des chances du succès. Il ne faudrait point parier pour la beauté, il serait imprudent de la prendre à égalité ; mais il y a des exemples dans l'histoire que l'œuvre la plus belle ait été ainsi que celle que les hommes ont le plus fêtée. Alors le succès est ado-

rable, ainsi que le soleil qui vient à propos mûrir les moissons, ainsi que l'orage qui remplit les ruisseaux et les fontaines. Qu'est-ce qu'un beau livre dont il ne reste plus un seul exemplaire connu ? Qu'était-ce que la Vénus sans bras avant que M. de Marcellus l'eût fait sourdre des abîmes? Le succès est pareil à la lumière du jour et, encore un coup, s'il ne crée pas l'œuvre, il l'achève, en déchirant le voile de ténèbre qui l'enveloppait. Il y a une autre considération qui augmente encore la valeur du succès; c'est que si le but de l'œuvre d'art est de plaire, plus grand sera le nombre de ses conquêtes et mieux ce but aura été rempli. L'art a certainement une fonction, puisqu'il est; il satisfait à un besoin de notre nature. Dire que ce besoin est précisément le goût artistique, c'est dire que le café ou le tabac sont aimés parce qu'ils satisfont le goût que l'homme a pour le café ou le tabac. C'est ne rien dire du tout, pas même une sottise; c'est proférer des mots sans signification aucune. Les choses ne se correspondent pas dans la vie avec cette simplicité, selon cette relation bénévole de pot à couvercle : laissons cela à la philosophie chrétienne des finalités. Le but de l'art étant de plaire, le succès est tout au moins un commencement de preuve en faveur de l'œuvre. Plaire, l'idée est très complexe; nous verrons plus tard ce qu'elle contient; mais le mot peut servir provisoirement. Donc cette œuvre plaît. Une tour s'est élevée soudain aux accents passionnés de la foule. Voilà le fait. Il faut la démolir. Cela n'est point facile, puisque, par une magie singulière, presque tous les béliers dont on la bat se transforment en contreforts qui ajoutent leurs poids à la solidité du monument. Il faut prouver à cette forteresse qu'elle n'existe pas; à cette foule que son

admiration n'a pas amené toutes ces pierres, qu'elle est menteuse, hallucinée ou imbécile. Cela ne se peut pas. Ils trouvent cela beau. Que leur répondre, sinon : oui, cela est beau.

Le prêtre prend une hostie dans le corporal et l'élève à la dignité de Dieu. Il l'entoure de rayons et la montre au peuple. Pendant cette ostension, le peuple à genoux baisse la tête, prie et croit. L'œuvre que le succès exalte n'est pas choisie moins au hasard que l'hostie par les doigts du prêtre ; mais sa divinité n'en est pas moins certaine, du moment qu'elle a été choisie. Il faut respecter les arrêts du destin et ne pas contrarier la piété populaire.

II

Cependant, il y a, dit-on, une esthétique. Il y en a même plusieurs. Mais nous n'en supposerons qu'une et que, toujours en principe, elle ait de bonnes raisons à opposer au succès, quel qu'il soit. S'il y a une esthétique, cela nous oblige à reconnaître qu'il y a un beau absolu, et que les œuvres sont jugées belles en proportion de leur ressemblance avec cet idéal vague et complaisant. C'est cette esthétique, son existence admise l'espace d'un moment, qu'il s'agit d'ouvrir et de passer au scalpel.

La sensibilité qui cède au succès ou qui le provoque est fort intéressante ; mais il sera peut-être permis de ne pas mépriser tout à fait et tout d'abord la sensibilité qui s'oppose au succès et qui nie l'œuvre heureuse en tant qu'œuvre belle. Ces deux sensibilités, également spontanées, ne sont pas également pures. La seconde est fort mêlée. L'esthétique par quoi elle se résume, aussi fragile que la morale, est un mélange de croyances, de tradi-

tions, de raisonnements, d'habitudes, de conceptions ; il y entre du respect, de la peur et un appétit obscur de nouveauté. « Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques. » Le vieux neuf, voilà ce que préconisent toutes les esthétiques, car il faut flatter une caste selon ses nerfs et selon son érudition. Le jugement de l'artiste en matière d'art est un amalgame de sensations et de superstitions. La foule ingénue n'a que des sensations. Son jugement n'est pas esthétique. Ce n'est même pas un jugement. C'est l'aveu naïf d'un plaisir. Il s'en suit nécessairement que seule la caste esthétique a qualité pour juger de la beauté des œuvres et leur déférer cette qualité. La foule crée le succès ; la caste crée la beauté. C'est équivalent, si l'on veut, puisqu'il n'y a de hiérarchie ni dans les sensations ni dans les actes et que tout n'est que mouvement ; c'est équivalent, mais différent. Voilà donc un point acquis. En matière d'art, à l'opinion de la sensibilité s'oppose l'opinion de l'intelligence. La sensibilité ne se soucie que du plaisir ; qu'à ce plaisir se joigne un élément intellectuel, et voilà l'esthétique. La foule peut dire : cela me plaît, donc cela est beau ; elle ne peut pas dire : cela me plaît et cependant cela n'est pas beau, ou : cela me déplaît, et cependant cela est beau. La foule, en tant que foule ne ment jamais ; le jugement esthétique est une des formes les plus complexes du mensonge.

Il est bien évident qu'il n'y a pas de beau absolu, non plus que de vérité, de justice, d'amour. La beauté des poètes, la vérité des philosophes, la justice des sociologues, l'amour des théologiens, autant d abstractions qui ne tombent sous nos sens et maladroitement, que délimitées par le ciseau du sculpteur. Comme idées conçues dans le futur ou

dans le passé, elles expriment une certaine concordance entre nos sensations présentes et l'état général de notre intelligence. Cela est surtout sensible pour la vérité, qui est bien une sensation que notre intelligence ne contredit pas ; mais telle autre intelligence la contredit, ou se trouve contredite par des sensations d'une intensité ou d'un mode différents.

L'idée de beauté a une origine émotionnelle, elle se ramène à l'idée de procréation. Il faut que la femelle qui sera la mère soit conforme au type de la race, c'est-à-dire il faut qu'elle soit belle. La femme est moins exigeante, peut-être parce que l'homme ne transmet que très peu de lui-même à ses descendants. Le premier étalon de la beauté a donc été la femme et, en général, le corps humain. Etre beau, pour un animal, pour un objet, c'est avoir quelque chose d'humain, dans la forme, dans le caractère; on peut décrire un paysage avec des termes qui presque tous conviendraient à la beauté d'une femme, et le marbre a sa blancheur, et les saphirs sont ses yeux et le corail, ses lèvres. Il y a là tout un vocabulaire de clichés. Bien entendu qu'il faudrait en corriger quelques-uns et faire remarquer que c'est l'ébène qui est noire comme des cheveux noirs et le cygne qui a un cou de femme. La beauté est si bien sexuelle que les seules œuvres d'art incontestées sont celles qui montrent tout bonnement le corps humain dans sa nudité. Par sa persévérance à demeurer purement sexuelle, la statuaire grecque s'est mise pour l'éternité au-dessus de toutes les discussions. C'est beau, puisque c'est un beau corps humain, tel que celui avec qui tout homme ou toute femme voudrait se joindre pour se perpétuer selon sa race.

Mais un autre fait plus obscur, quoique non moins certain, permet de ramener par un autre chemin l'idée de beauté à l'idée même de sexualité. C'est ceci, que toutes les émotions humaines, quels que soient leur ordre, leur nature et leur intensité, retentissent plus ou moins sur le réseau nerveux génital. La pathologie sexuelle a mis cela en lumière. Les parfums aussi bien que l'odeur ou la vue du sang, le bruit et la chaleur, le travail intellectuel et le travail musculaire, le repos et la fatigue, l'ivresse et l'abstinence, les sensations les plus contradictoires favorisent l'essor sexuel. D'autres, telles que la peur, le froid, la contrariété ricochent aussi vers un centre voisin et intriqué dans le réseau génital. Voyez le premier chapitre de *En Ménage* où M. Huysmans décrit l'effet produit sur un être doux et nerveux par la découverte d'un amant chez sa femme. Parmi les émotions qui retentissent le plus sûrement sur tout organisme un peu sensible, il faut placer au premier rang les émotions esthétiques. Et ainsi elles retournent à leur origine. Ce qui porte à l'amour semble beau ; ce qui semble beau porte à l'amour. Il y a là un entrelacs indéniable. On aime une femme parce qu'elle est belle ; et on la juge belle parce qu'on l'aime. Il en est de même de toutes les choses qui permettent des associations d'idées sexuelles et de toutes les émotions qui retentissent sur le système génital. Mais il n'est pas du tout nécessaire pour qu'une œuvre d'art éveille des idées d'amour, qu'elle nous présente un tableau sensuel : il suffit qu'elle soit belle, qu'elle soit captivante. Elle passionne, où chercherons-nous le siège de cette passion? Le cerveau n'est qu'un centre de transmission ; ce n'est pas un aboutissement. C'est une erreur heureuse et méritoire d'avoir fait

du cerveau de l'homme le centre absolu de l'homme; mais c'est une erreur. Le seul but naturel de l'homme est la reproduction. S'il y avait un autre but à son activité, il ne serait plus un animal; et nous tombons dans le christianisme. Revoici l'âme, le mérite, le démérite et tout le jargon des marchands d'orviétan spiritualiste. La conscience de l'émotion s'élabore au moment où l'émotion y passe; mais elle ne fait que passer en laissant son image, et elle descend dans les reins. Cette manière de parler est peut-être figurée, et, d'ailleurs, il ne s'agit pas d'excitations intenses et fortement localisées. On veut seulement dire que l'émotion esthétique met l'homme en un état favovable à la réception de l'émotion érotique. Cet état est donné aux uns par la musique, à d'autres par la peinture, le drame. J'ai connu un homme, il est vrai d'un certain âge, qui pouvait tromper un désir sexuel en feuilletant des albums d'estampes. L'exemple inverse serait sans doute moins paradoxal : l'émotion esthétique est celle dont l'homme se laisse le plus facilement distraire par l'amour, tellement le passage est aisé, presque fatal. Cette union intime de l'art et de l'amour est d'ailleurs la seule explication de l'art. Sans cela, sans ce retentissement génital, il ne serait pas né, et sans cela il ne serait pas perpétué. Il n'y a rien d'inutile dans les profondes habitudes humaines; tout ce qui a duré est donc nécessaire. L'art est le complice de l'amour. L'amour ôté, il n'y a plus d'art; et l'art ôté, l'amour n'est plus guère qu'un besoin physiologique.

Mais il s'agit moins de l'art ici que de sa puissance émotionnelle, et il faut alors ranger sous le nom d'art tout ce qui est spectacle ou jeu, tout le diver-

tissement qui se prend en public ou à propos duquel on se communique ses impressions. Un feu d'artifice peut émouvoir tout comme une tragédie ; la seule hiérarchie est celle de l'intensité. Or, il n'est pas douteux que le succès d'une œuvre d'art n'augmente fortement sa puissance émotionnelle sur le commun des hommes. De là, pour la foule, cette croyance très naturelle que toute œuvre est belle, qui a du succès et que les chutes, sont toujours méritées et les dédains. En somme, ce que la caste appelle beauté, le peuple l'appelle succès ; mais il a appris des aristocrates, ce mot vraiment dénué de sens pour lui, et il s'en sert pour rehausser la qualité de ses plaisirs. Mais cela n'est pas tout à fait illégitime, succès et beauté ayant une origine commune dans les émotions, la seule différence étant la différence même des systèmes nerveux où elles ont évolué. Et d'ailleurs très peu d'hommes sont capables d'une originale émotion esthétique, la plupart de ceux qui l'éprouvent ne font qu'obéir, tout comme le peuple, à la suggestion d'un maître, au commandement de leurs souvenirs, aux influences de leur milieu, à la mode. Il y a une beauté de passage aussi précaire que les succès d'engouement. Une œuvre d'art vantée par la caste d'aujourd'hui sera méprisée par la caste de demain ; et il en restera moins peut-être que de l'œuvre délaissée par la caste et acclamée par le peuple. Car le succès est un fait dont l'importance croît avec la poussière qu'il soulève, avec le nombre des fidèles qui sont venus et qui l'accompagnent en cortège. Les émotions de la caste et les émotions du peuple sont destinées à un même aboutissement. La nature, qui ne fait pas de sauts, ne fait pas de choix. Il s'agit de faire des enfants.

L'odorat du grand-paon (ou un sens analogue) est si développé qu'une larve femelle de ce papillon rare attire, le jour de son éclosion, une nuée de mâles là où la veille on n'en voyait aucun. Cette acuité serait absurde si elle ne servait au grand-paon qu'à se choisir une nourriture plus délicate parmi le troupeau des fleurs, ou, d'une façon quelconque, à augmenter son plaisir et son avancement spirituel, la culture de son intelligence. Elle sert au grand-paon à mieux faire l'amour ; c'est son sens esthétique.

Cependant, il est des natures humaines, moins diffuses ou plus réfractaires, chez lesquelles les émotions ne retentissent pas vers le centre de grande sensibilité, soit que ce centre soit atrophié, ou que le courant émotionnel ait rencontré sur son parcours un obstacle, une digue, un terrain imperméable. Usons, sans préjuger de la justesse de l'analogie, des comparaisons les plus communes et les plus frappantes. Un courant électrique est lancé dans un fil en vue de créer un mouvement ; le fil tombe appuyé sur un morceau de bois ; et au lieu de mouvement il se produit de la chaleur : le train brûle, que l'on voulait faire rouler. L'émotion en route vers le sens génital qu'elle a mission d'éveiller rencontre un centre de résistance ; elle s'y brise, elle s'y tord sur elle-même, mais s'y installe ; et toutes celles du même ordre qui passeront par le même centre auront le même sort. Il s'agissait de faire tourner une roue, voici un feu d'artifice ; il s'agissait de conserver l'espèce, voici que naît l'idée de beauté. L'émotion esthétique, et alors sous sa forme la plus pure, la plus désintéressée, n'est donc qu'une déviation de l'émotion génitale. L'Aphrodite qui nous entraînait à son culte ne nous trouble

plus ; la femme s'est évanouie, il reste de nobles formes, des lignes agréables, mais un cheval aussi est beau, et un lion et un bœuf. Heureux arrêt de circulation qui nous a permis de réfléchir, de comparer, de juger ! Le courant nous jetait vers la sœur de la déesse ; il nous en éloigne, car elle est moins belle ! On pourrait supposer que c'est dans la région intelligence que le courant émotionnel s'est diffusé, formant ainsi ce mélange d'émotion et d'intelligence qui nous donne le sens esthétique. L'intelligence est un accident ; le génie est une catastrophe. Il faut bien se garder même des rêves d'un état social où régneraient uniformes la santé, l'équilibre, l'équité, la modération, l'ordre, où les catastrophes seraient impossibles et les accidents très rares. L'intelligence humaine est certainement la conséquence de ce que nous appelons naïvement le mal ; s'il ne se formait pas des coupures ou des nœuds dans les fils, si l'émotion atteignait toujours son but, les hommes seraient plus forts et plus beaux et leurs maisons parfaites comme des termitières ; seulement le monde n'existerait pas.

III

Avant de retourner vers notre point de départ, voici un résumé :

Deux sortes d'émotions concourent à la formation du sens esthétique ; les émotions de nature génésique et toutes les autres émotions, quelles soient-elles, selon une proportion qui varie à l'infini avec chaque homme. Les premières sont celles que nous ressentons à la représentation parfaite du type de notre race. Apollon est beau, parce qu'il est le mâle humain dans toute sa pureté. Pour la plupart des hommes, toute idée adventice écartée

rigoureusement, la vue de ce marbre est agréable, parce qu'elle évoque le désir, soit directement, soit selon le sexe, par contre évocation. On se souvient du mot de Stendhal : la beauté, c'est une promesse de bonheur. La philosophie sensualiste qui lui permettait cette définition n'était point sotte. Il sera nécessaire d'y revenir avec la science pour point d'appui. C'est donc, en somme, pour qualifier la « promesse de bonheur » qu'on a inventé le mot « beauté ». Et ce mot a été successivement appliqué à tout ce qui promet aux hommes la réalisation d'un de leurs autres désirs toujours plus nombreux et toujours plus complexes; et ensuite, le besoin émotionnel s'étant extrêmement développé, à toutes les causes d'émotions, même terribles, même sanglantes. Mais ces émotions de toute nature, qui font la vie même de l'homme, elles ont un but — comme l'odorat du grand-paon — elles pénètrent en nous pour nous rappeler que notre unique devoir de créatures vivantes est la conservation de l'espèce; quel que soit le sens quelles aient frappé d'abord, elles rebondissent de là vers le centre de la sensibilité générale. Je songe à ces amants romantiques qu'on vit, enveloppés par l'orage, se posséder avec fureur, ou à l'émotion douce de Tibulle, *quam juvat immites...* Les horribles, stupides et sauvages tragédies dont se délectaient les Grecs et les Français de l'ancien régime, c'étaient des philtres, et rien de plus. Si de grands poètes (comme les femmes, les grands poètes n'ont ni goût ni dégoût) n'avaient pris la peine de repenser les histoires d'Oreste, de Thyeste, de Polynice, nous les jugerions tels que le délire d'une société en enfance ou en abjection. Il n'est pas une tragédie de Racine qui n'ait été jouée cent fois en cour

d'assises par des comparses hideux. On trouvera si l'on veut dans les traités spéciaux de Ball, de Binet et dans les ouvrages de vulgarisation, des exemples de la transformation en acte sexuel d'une sensation quelconque. Ici, il n'y a pas de catégories ; c'est l'illimité. On a vu des hommes auxquels l'odeur des pommes pourries donne des émotions fortes et nécessairement sexuelles. Schiller en avait toujours une provision dans le tiroir de sa table de travail ; mais comme il possédait un passage réfractaire où se brisaient, en grande partie, les courants émotionnels, il faisait des vers, au lieu de faire l'amour, ayant respiré des pommes pourries.

Voici donc toute une classe d'hommes chez lesquels les émotions arrêtées à moitié chemin se transforment en intelligence, en goût esthétique, en religiosité, en moralité, en cruauté, selon les milieux et les circonstances et d'après un mode dynamique des plus obscurs. On peut même dire que cette transformation des émotions se fait, peu ou beaucoup, chez tous les hommes ; il arrive aussi que les émotions retentissent presque également dans toutes les directions, qu'une partie notable aille vers les centres génitaux et qu'il en reste assez en chemin pour produire un grand philosophe, un grand artiste ou un grand criminel. L'amour semble particulièrement lié à la cruauté, soit par son absence, soit par son excès. La mimique de la cruauté est exactement celle de l'amour sexuel ; Duchenne de Boulogne a prouvé cela par ses expériences. En des types tels que Torquemada ou Robespierre, les émotions n'aboutissent pas au sens génital ; elles se heurtent à un obstacle qui les incline vers un autre centre ; au lieu de se trans-

former en besoin de reproduction, elles se transforment en besoin de destruction. Mais il y a le type néronien et le type sadique où la sexualité et la cruauté s'exaltent ensemble et s'enchevêtrent. Ce sont des hommes capables de plus fortes secousses émotionnelles que les autres hommes. Quoique divisé et réparti vers deux buts, le courant reste assez fort pour produire des actes très intenses. Le même phénomène apparaît, quoique d'un ordre plus rassurant, quand la puissance intellectuelle s'exerce en même temps que la puissance génitale. Tout homme capable d'émotion est capable d'amour et en même temps soit de cruauté, soit d'intellectualité, soit de religiosité; mais il arrive que le courant émotionnel est tout entier absorbé par l'une des activités humaines, et l'on a une variété de types extrêmes, l'autre variété étant fournie par les hommes d'une grande réceptivité émotionnelle et par conséquent d'une grande diversité d'aptitudes.

Mais restons dans la moyenne de l'humanité et dans la question esthétique. Selon l'importance de la dérivation du courant émotionnel, on aura, par exemple, un spectateur qui retiendra de la tragédie tout ce qu'elle a de beauté pure ou forte, qui sortira en l'état d'émotion intellectuelle, moins sensible au meurtre qu'à la courbe du geste qui frappe, aux imprécations, aux épouvantes, qu'à la forme musicale qui les limite, les enferme, les fait vivre; on aura aussi un spectateur qui, malgré quelques lueurs d'émotion intellectuelle, sort du théâtre à peu près comme d'une séance de boxe ou d'une corrida. Voilà les extrêmes. L'un devant une statue parfaite jouit de la grâce des courbes, songe, quelle belle œuvre! l'autre s'écrie : quelle belle femme ! Entre ces deux types, il y a tout un jeu de

nuances. Pour le type moyen, l'idée de beauté n'existe guère; il jugera de l'œuvre d'après l'intensité ou la qualité de son émotion. Ça lui donne du plaisir, ou le laisse froid, et voilà tout. Le type moyen est celui qui détermine les succès en art; il faut plaire au type moyen, il faut l'émouvoir.

Les représentants de la caste esthétique jugent aussi une œuvre d'art par l'émotion qu'ils ont éprouvée, mais cette émotion est d'un ordre tout particulier : c'est l'émotion esthétique. Seules, pour eux, appartiennent à l'art, à la catégorie de la beauté, les œuvres qui peuvent donner l'émotion, le frisson esthétique. Ainsi se sont trouvées exclues de l'art les œuvres utilitaires, moralisatrices, sociales, ayant un but quelconque en dehors de ce but précis et exclusif, l'émotion esthétique; et aussi les œuvres trop sexuelles, dont l'appel à l'exercice génital est trop direct, quoiqu'elles répondent, mais alors avec une clarté excessive, à l'idée première que les hommes ont eue de la beauté artistique. Ainsi s'est formée cette catégorie esthétique qui, éternellement instable, allant du réalisme à l'idéalisme (un certain idéalisme), du sentimentalisme à la brutalité, de la religiosité au sensualisme, n'en est pas moins un jardin clos. L'art est donc ce qui donne une émotion pure, c'est-à-dire sans vibrations hors d'un groupe limité de cellules, ce qui n'invite ni à la vertu, ni au patriotisme, ni à la débauche, ni à la paix, ni à la guerre, ni au rire, ni aux larmes, ni à rien qui ne soit l'art lui-même. L'art est impassible, et, comme a dit de l'amour un vieux poète italien, *non piange nè ride*. Ceci n'a rien ni de rationnel, ni de juste, ni de conforme à aucune vérité. Il s'agit des usa-

ges d'une caste intellectuelle. Née d'une imperfection du système nerveux, l'idée de beauté s'est agrégée en chemin toutes sortes de règles, de préjugés, de croyances, d'habitudes, et il s'est formé un canon dont la forme, sans être absolue, n'oscille à un moment donné qu'entre certaines limites. La restriction est nécessaire. Tous les hommes raffinés d'une époque s'entendent sur l'idée de beauté. Aujourd'hui, par exemple, il y a des pierres de touche : Verlaine, Mallarmé, Rodin, Monet, Nietzsche. Avouer qu'on n'est pas ému par les *Mains*, par *Hérodiade*, par l'*Eve*, par les *Cathédrales*, par *Zarathoustra*, c'est avouer qu'on est dépourvu du sens esthétique. Mais des œuvres d'un tout autre ton furent admirées jadis par le même groupe humain. De Ronsard à Victor Hugo, le principe de la beauté fut cherché dans l'imitation..On imita les Anciens, les Italiens, les Espagnols, les Anglais. Au dernier siècle, ce fut la quête de l'originalité, ce qui donna même, il y a quelques années, un excès de fausses notes, mais une musique moins plate, en somme, que celle dont on avait si longtemps fatigué les muses. Non pas qu'on ait moins imité, mais on le fit avec l'illusion de créer du nouveau, et l'illusion est presque toujours féconde. La France est d'ailleurs le pays où l'idée de beauté a subi le plus de variations, étant peuplée d'hommes vifs et curieux, toujours aux aguets de ce qui se passe et prêts à faire connaissance avec tout ce qui est étranger et nouveau, quitte à en rire si ce nouveau ne convient pas à leur tempérament.

Notre sens esthétique a donc des caprices. Mais, variable historiquement, il est assez solide à un moment donné. Il y a une caste esthétique aujour-

d'hui; il y en eut toujours une, et l'histoire de la littérature française n'est guère autre chose que le catalogue raisonné des œuvres qui furent successivement élues par cette caste. Les succès s'élaborent dans la rue; la gloire sort des cénacles. Comme il n'y a pas d'exemples du contraire, il faut bien admettre cela comme un fait; et aussi que les cénacles se dégoûtent des gloires qui leur échappent et se mettent à courir les rues. Un fait est toujours légitime, étant toujours logique, mais on peut lui opposer les répugnances de sa propre sensibilité ou d'un groupe de sensibilités. C'est ce que fait la foule sous la conduite de quelques esprits moyens, instruits, bons avocats, puisqu'ils haïssent la maison qu'ils combattent et qui ne les connaît pas. Aux réputations souvent fort obscures du groupe esthétique on voit donc sans cesse opposées les célébrités du succès. Il est facile de duper le peuple en lui montrant ici la pauvre lampe solitaire, et là l'éclat des globes crus et le rutilement des tulipes; mais le peuple n'a guère besoin d'encouragements : il marche naturellement vers ce qui l'éblouit. Cela aussi est un fait, et cela aussi est légitime. Le public, mené par des bergers sournois, a tort de mépriser la lueur confuse des étoiles; mais la caste esthétique a tort de rire des plaisirs du peuple. Elle a tort aussi d'accaparer certains mots et de refuser le nom d'œuvre d'art à des compositions qui ont, exactement comme celles qu'elle admire, pour but de susciter des émotions. C'est une question de qualité, non d'essence. Elle a tort aussi de réclamer sans cesse qu'on lui rende justice. Elle souffre moins de voir applaudir une pauvreté que dédaignée une œuvre véritable. Son jugement, si adroit à dépister le faux art, faiblit soudain, et elle se fâche

qu'un sectateur du goût populaire ne s'incline pas devant ses admirations. C'est toujours une erreur d'en appeler à la justice; mais c'est de la démence d'en appeler à la justice d'un groupe social. Il faut laisser cela et s'enfermer dans une opinion comme dans une tour. On pourrait égorger cent fanatiques de *Quo vadis* plutôt que de les convaincre et, avec moins de fatigue. La justice littéraire est une absurdité. Elle suppose la parité des émotions en des hommes d'une catégorie physiologique différente. Une œuvre est belle pour ceux à qui elle donne des émotions. La sensibilité est incorruptible, aussi bien celle du populaire que celle des cénacles; elle est incorruptible comme le goût et comme l'odorat. Jadis on avait imaginé un goût en soi, un goût absolu qu'on adorait dans un temple. Rien de plus ridicule; et rien de plus tyrannique. Laissons les hommes chercher librement leurs plaisirs. Les uns veulent qu'on leur torde les entrailles; d'autres, qu'on leur débouche la rate; d'autres, qu'on leur perce le cœur. Il faut des instruments divers pour chacune de ces opérations; l'art est une chirurgie dont la trousse est riche et une pharmacopée aux fioles de toutes formes et de toutes odeurs.

On parle très sérieusement — c'est-à-dire sans rire — d'initier le peuple à l'art. En termes moins vagues, correspondant à une certaine réalité scientifique, il s'agirait de façonner ainsi la physiologie du commun des hommes que l'émotion au lieu d'aboutir au centre génital se diffusât vers le centre esthétique. L'entreprise n'est pas des moindres. Pauvre peuple! Comme on se joue de lui et qu'ils sont stupides, en leur bonté, ses maîtres intellectuels! Ils croient vraiment que le goût de la peinture, de la musique, de la poésie, cela s'apprend comme

l'orthographe ou la géographie ! Et quand cela serait, et quand on aurait donné quelques admirations à quelques ouvriers ? Quelle importance cela a-t-il que le peuple n'admire pas ce que nous admirons ? Il aurait tout aussi bien le droit d'exiger de nous le partage de ses enthousiasmes. Il n'y a pas d'absolu esthétique. Ce qui est beau, c'est ce qui nous émeut ; mais nous ne pouvons être émus que dans la mesure de notre réceptivité émotionnelle et selon l'état de notre système nerveux. L'insensibilité à ce que nous nommons la beauté, idée très complexe dès qu'on s'éloigne de la plastique humaine, ne serait en somme que le témoignage d'un organisme sain, d'un cerveau normal, où les courants nerveux vont droit à leur but, sans déviations. Mais cet état semble rare. Tous les hommes sont aptes à recevoir certaines émotions esthétiques, et tous en sont avides ; mais presque aucun ne se soucie de la qualité de cette émotion. Etre ému, voilà l'important. Nul monument depuis les cathédrales, et peut-être depuis les pyramides, n'a remué comme la tour Eiffel la sensibilité esthétique de l'humanité. Devant tant de ferraille en hauteur, la bêtise elle-même est devenue lyrique, la sottise a médité, l'étourderie a rêvé ; il tombait de là comme un orage d'émotions. On chercha à le détourner ; il était trop tard, le succès était venu. Plus une œuvre reçoit d'admirations, plus elle se fait belle pour la foule. Elle se fait belle et presque vivante ; des ondes émotionnelles s'en détachent et viennent, ainsi que des vagues, déferler sur le peuple enivré et haletant ; l'organisme tout entier est en fête ; stupide et beau, le génie de l'espèce sourit dans l'ombre.

Tel est le rôle social de l'art. Il est immense. Il

y a un oiseau d'Australie qui se bâtit pour nid une large cabane où il sème tout ce qu'il trouve de cailloux brillants ; le mâle, parmi cette mosaïque, danse un grave menuet devant sa compagne troublée ; et c'est l'art surpris à son obscure naissance, au moment où il est lié étroitement à l'expansion de l'instinct génital. Un caillou rouge donne une émotion à un oiseau, et cette émotion surexcite son désir. Tel est le rôle social de l'art. Il faut que le peuple admire — et par peuple, ici, j'entends l'ensemble des hommes, — il faut qu'il éprouve des émotions esthétiques, il faut que ses nerfs tremblent sous de longues vibrations, il faut que ses amours soient riches et compliquées : mais qu'importe d'où vient le nuage, pourvu qu'il pleuve !

Je n'ai voulu que montrer la légitimité de toute émotion esthétique, quelle que soit sa source, et de tout succès, quelle que soit sa qualité ; mais on me croira volontiers si j'avoue que je garde mes préférences pour telle forme de l'art, pour telle expression de la beauté. Je m'écarte en ceci du sentiment commun, que je ne crois pas utile de généraliser des opinions, d'enseigner des admirations. Forcer d'admirer est aussi méchant que de forcer d'entrer. C'est à chaque homme de se donner l'émotion qui lui est nécessaire et la morale qui lui convient. L'âne d'Apulée voudrait bien brouter des roses parce qu'il reprendrait aussitôt la forme humaine. C'est une très bonne idée de brouter des roses, c'est une méthode de délivrance.

REMY DE GOURMONT.

ANNIVERSAIRE

Sept. 98.

O tombe !
Si j'hésite où nul éclat ne tonne
Hurler tout l'or du nom vers l'aube en cet automne
Et l'orgueil pressenti d'un grand faste futur,
Je m'éveille, rêveur que les ans ont fait sûr
De s'accouder encore au marbre de la chambre,
Héraut muet des jours qu'attriste un fier septembre,
Et non plus déniant à la pompe d'un deuil
L'ornement lourd des plis d'ombre impie au cercueil
Jusqu'à n'avoir voulu de mes doigts lents étendre
Pour le visage las une guirlande tendre
De regrets ou de pleurs issus par le trépas,
Interroger la voix qui ne se dément pas
Même parmi l'horreur dont la terre frissonne :
Mon solitaire appel n'a suscité personne,
Et j'oublie aux jardins de cet étrange été
Que la présence morne, où nul n'aurait été
Pour les bras de ma joie ou la souffrance pure
La noble, précieuse et durable figure,
S'allume par l'aurore, et plonge dans la nuit.

Lève aux branches tes mains innocentes : le fruit
Sous le feuillage est mûr, ou la fleur étincelle ;
Cueille-les. Un parfum de sève chaude scelle
Leur pulpe et la beauté du silence serein.
Des cris ne viendront pas secouer votre airain,
Parois dures où rêve un labeur pacifique ;

Et le paisible et haut désastre ne trafique
Ni d'un hochet bruyant ni d'aucun geste vain.

Tu tiens celui que nous aïmâmes, et qui vint
Pour nous montrer du doigt les cimes magnanimes ;
Son œil sûr éclairait l'espace; et nous untmes
Tant de fois nos regards dans l'abîme ancien
En quête des clartés dont s'illustrait le sien,
Qu'aujourd'hui le sursaut de palmes illusoires
Evoque en notre esprit comme un frisson leurs gloires
Eteintes à jamais, et que nul vent n'émeut.

Qu'importe le soleil de la terre, s'il pleut
A des rives ses feux, ou si l'ouragan corne
Pour ceux dont la pensée exacte et fraîche s'orne
Du feuillage limpide et sacré de ses vers?
Les eaux calmes d'un lac reflètent l'univers ;
Puis, ô séjours qui furent chers ! la voile neuve
D'éclatante blancheur illumine le fleuve ;
C'est l'heure, l'air frémit, et la sourde forêt
A banni la ténèbre avec qui disparaît
Le fantôme haï des blasphèmes nocturnes :
Pâles enfants brûlés de désirs taciturnes,
Ton destin que ta voix tentait de définir
Nous lui vouons de l'ombre un fervent souvenir :
Il est en nous. Tu vis en nous, je te sens vivre,
Tu vis ! Ta main se tend vers nous, et nous délivre
De la mort; tu souris, ô triomphe seul beau !

Et c'est nous qui sortons des portes du tombeau.

ANDRÉ FONTAINAS.

LE CENTENAIRE
DE
RICHARD-PARKES BONINGTON

—

Ayant fort inutilement proposé la commémoration de deux peintres nationaux et tout de même de quelque valeur, Claude Lorrain et Chardin, ce n'est donc pas à un public, si attentif aux choses d'art et si jaloux de ses gloires, que je m'adresse aujourd'hui. Je sais, maintenant, ce dont est capable cette petite foule impressionnable et spirituelle. Je sais quels emballements sentimentaux conviennent à son inquiétude, et quel émoi intelligent elle apporte aux reconstitutions hâtives et aux déballages exotiques. Aussi, est-ce aux Anglais, cette fois, que je propose un jubilé : celui de Richard-Parkes Bonington, né à Arnold, près Nottingham, le 25 octobre 1801.

Certes !...

Mais le spectacle ne serait pas banal de voir ces gens se ressaisir au milieu des désastres et des deuils, de voir une élite, parmi ce peuple, comprendre qu'il est grand temps de projeter un lumineux et pur rayon de gloire sur ce nom d'Angleterre qu'obscurcit, en ce moment, tant de hontes.

Le piquant de l'aventure, c'est que si quelque chose se faisait de l'autre côté du détroit, si des notables, académiques ou non, s'assemblaient pour faire un peu de bruit autour du grand artiste, le

piquant serait que, malgré leur bon vouloir, malgré les textes, les dates, les actes qu'on ne manquerait pas de relire et de publier, ces fervents et ces patriotes célébreraient un peintre absolument français,—ou tout au moins un peintre ayant puisé dans notre génie propre ses plus belles et ses plus solides qualités... Il serait aussi non moins curieux qu'on organisât une manifestation ici même, à Paris, à cause du parfum étranger très prononcé du nom : Richard-Parkes Bonington...

Si j'ajoutais une importance quelconque à ces petites fêtes, en dehors de l'intime jouissance qu'il y a à déguster des œuvres ignorées et du plaisir que donne l'ahurissement des ignares et des sots devant le nom clamé dans les parlotes et lu dans les gazettes, je serais bien tranquille pour le peintre du *Parterre d'eau de Versailles*. Les conditions amusantes qui entourent son centenaire le lui assurent presque.

Avec une insistance que je comprends d'ailleurs, les écrivains d'art d'outre-Manche ne manquent jamais, alors que le nom de Bonington vient sous leur plume, d'écrire immédiatement cette phrase qu'ils soulignent d'ironie : « ce peintre, que les Français appellent nôtre Bonington... »

Ils ont tort de railler, car rien n'est plus vrai : Bonington est des nôtres. Cela a été bien souvent affirmé, — et, au reste, l'œuvre est là, dans son éloquence : il n'y a qu'à la déchiffrer pour se convaincre de cette vérité.

Mais il me semble qu'on s'est tellement trompé sur les dates et qu'on a si fortement exagéré l'influence de l'école anglaise sur notre école, que je vais essayer de remettre les choses au point, et montrer, sans toucher en quoi que ce soit aux su-

perbes paysagistes que nous admirons chez nos voisins, que le mouvement était commencé chez nous bien avant qu'ils ne vinssent, que quelqu'un nous était né qui nous eût amené, quand même, les maîtres qui sont notre gloire en ce siècle qui vient de finir, quelqu'un qui fît également Bonington avant que ce dernier eût la révélation de ses prestigieux compatriotes.

Dans les premiers temps de la seconde Restauration, Delacroix, étudiant au Louvre, rencontrait souvent « un grand adolescent en veste courte, qui faisait lui aussi, et silencieusement, des études à l'aquarelle, en général d'après des paysages flamands ». Ce jeune homme, qui interrogeait lentement et gravement les œuvres, ce jeune homme à l'aspect froid et dont la réserve quelque peu hautaine n'était tempérée que par le feu de grands yeux noirs, séduisit le très réservé qu'était le futur auteur du *Sardanapale*. Entre ces deux natures également fiévreuses et inquiètes, entre ce maigre, pâle et frêle garçon, sobre de geste, attentionné sur la toile où sa petite main nerveuse courait, tempérée par une volonté froide et tenace, et cet étranger flegmatique, qui tendait avidement vers les œuvres, comme hypnotisé, son haut front carré et ses gros sourcils, entre ces deux mélancoliques et ces deux passionnés poursuivant le même idéal, recherchant la même vérité, fatalement une affinité devait naître, une amitié durable et grande se nouer, — qui devait faire écrire au survivant, arrivé plus tard à l'apothéose: « Je l'ai beaucoup connu, et je l'aimais beaucoup. »

Il y avait peu de temps, à cette époque, que Richard-Parkes avait quitté Nottingham pour venir en

France, en compagnie de son père. Ce dernier apparaît comme un assez plaisant personnage, brouillon, grand parleur, important et sans trop de scrupules, homme à idées qui avait quelque peu bouleversé l'existence des siens, successivement gouverneur de la prison du comté, puis peintre de portraits et de paysage avec la même déplorable facilité, faisant perdre à sa femme, par ses extravagances, l'école qu'elle tient, politicien, orateur de clubs, puis enfin marchand, — ce qui devait le sauver après tant d'avatars.

Au milieu de tout cela, Richard est élevé au petit bonheur, attrapant ce qu'il peut de grammaire et de logique, et déclarant un beau matin, entre deux cahots de la vie familiale, qu'il veut se faire acteur. Bonington le père n'entend pas de cette oreille; il lui met les pinceaux en mains et lui enseigne les premiers principes de l'aquarelle, avec l'autorité d'un homme qui a, par deux fois, exposé à l'Académie royale.

C'était le temps où il venait de se faire marchand; ou, pour être plus exact, manufacturier. Car tout Nottingham est en révolution: on vient d'y imaginer de nouveaux métiers à tulle, métiers dont le rendement est incroyable. Tout le monde fabrique pour faire rapidement fortune, « avocats, médecins et clergymen tissent à l'envie *the bobbin net lace* qui les doit enrichir en moins de temps qu'il n'a, jusqu'ici, fallu à un honnête homme pour seulement se préparer à gagner une honnête aisance ».

C'est aussi le temps où le colosse s'écroule et où les Anglais, que la peur cesse de terrer dans leur île, viennent à la curée: Bonington le père, avec Webster et James Clarke, débarquent à Calais pour y fonder une manufacture vite gérée par

Webster et Clarke seuls, naturellement, tandis que l'incorrigible va ouvrir un comptoir de vente à Paris, rue des Tournelles.

Et pendant qu'il aune l'étoffe précieuse, le fils court au Louvre où ses yeux se dessillent et où sa vocation se révèle.

Il fallait, sans conteste, quelque courage au jeune Anglais pour y étudier en toute quiétude.

Si le Paris de cette époque est, certes, le « paradis de tous les plaisirs », si Saint-Léger, jeune et aimable Français, favori des belles comme de la gloire, peut, sans encombre, parader à Longchamps et aller impunément à Bagatelle « négocier le cœur d'une beauté qui n'aspire qu'à l'intérêt de sa personne »; s'il est loisible à Florval, « qui sait vivre, » après avoir déroulé ses « françaises », chaussé ses demi-bottes, passé son pantalon à la cosaque, son gilet chamois et sa redingote traînante, de s'élancer en carrik et de voler au café de Chartres, s'il peut, à la Comédie, siffler Démétrius et y applaudir George et Saint-Phal, s'il veut rire, aux Variétés, des mines de Pothier et de Brunet, si, étant d'humeur noire, il risque le voyage de l'Odéon pour y affronter le Tartufe mis en prose par Montbrun, rien ne l'inquiétera que le lazzi inoffensif d'un apprenti imprimeur ou l'aguicherie d'une fille de modes; il peut même, en toute liberté, lire la Quotidienne ou le Nain rose chez Tortoni, l'attentionné Prévost, le roi des garçons, lui tiendra au chaud sa bavaroise ou son chocolat.

Mais il n'en va pas de même pour un « insulaire ». Pour lui, Paris est un enfer. Non qu'on l'y poursuive, — on se contente d'en rire, mais de quelle façon! Sitôt qu'il a paru après le désastre,

Vernet l'a vite marqué de son crayon terrible. Il l'a noté, débraillé, cynique et goguenard, avec son rire gras qui fait trembler sa lippe et son ventre en futaille, parmi les bivouacs des Champs-Elysées et la soldatesque cosmopolite des rues. Avec son esprit terrible, son merveilleux génie du grotesque, du ridicule et de la couardise, il l'a cloué au pilori. Son œuvre, prime-sautière et profonde, vit à toutes les devantures, et elle est le commentaire des passions grondantes et de l'effroyable haine de tout un parti. Cette œuvre-là, il ne sera donné ni à Gilleray, que la débauche vient de conduire à la folie et à la mort, ni à Rowlandson, cependant l'immortel créateur du docteur Syntax, de la réaliser... Et Vernet y met tant de bonne humeur qu'on se contente de sourire des chapeaux plats, des corsets à la Diane et des robes closes jusqu'au menton, importées de Hyde Park, qui ne font que mieux ressortir aux Tuileries, à Coblentz, au boulevard Italien et aux Panoramas les chapeaux à la Henri IV et à la Paméla, où les plumes de coq se mêlent aux lys, et les écharpes en velours garnies de crépines d'acier, et les indiscrètes robes de mousseline brodée et de perkale que portent nos élégantes, de vertu facile ou non.

Non particulièrement désigné aux badauds par des guêtres fantaisistes et des culottes extraordinaires, Bonington passe inaperçu : c'est ce qu'il demande, voulant travailler.

Après de vagues conseils reçus de Louis Franci, pendant son court séjour à Calais, il avait couru au Louvre, où Delacroix l'avait rencontré et où, pour la première fois de sa vie, il avait eu la révélation des maîtres dans un incomparable ensemble. Puis il avait vaguement fréquenté l'Ecole des Beaux-

Arts, pour ensuite se chercher un professeur.

Le désarroi, qui était partout en France, régnait « au camp des peintres » plus que partout ailleurs. L'Ecole, à la vérité vieillissante et caduque, venait d'être décapitée en la personne de son chef. Un des articles de la fameuse loi du 12 janvier 1816, contresignée Richelieu et Barbé-Marbois, disait textuellement : « Ceux des régicides qui, au mépris d'une clémence presque sans bornes, ont voté l'acte additionnel, ont accepté des fonctions ou emplois de l'usurpateur, et qui, par là, se sont déclarés ennemis irréconciliables de la France et du Gouvernement légitime, sont exclus à perpétuité du Royaume. » David avait dû fuir à Bruxelles.

La consternation avait été grande : qui allait « tenir le sceptre » et commander aux nouveaux venus, conserver pures les traditions, veiller à conduire les sèves, façonner les esprits et faire se plier les volontés ? Ce n'est Prud'hon, vieux, fatigué, lassé, on le serait à moins, qui vient de quitter sa retraite de la forêt de Compiègne après le suicide de M^lle^ Meyer, et qui, au reste, applaudira Delacroix à son premier tableau; ce n'est Gérard, trop pris par sa clientèle mondaine : le même jour il est à midi chez le roi aux Tuileries, il reçoit l'empereur de Russie à deux heures et fait asseoir, à trois, le roi de Prusse sur le même fauteuil qu'Alexandre vient de quitter; ce n'est Guérin, trop doux : « un moment de plus et M^me^ Récamier se trouveroit sur un lit de roses et abandonneroit au sommeil paisible ces attraits,

Qui, la nuit et le jour, brillent de tant de charmes...

Ce n'est Girodet, inquiet, tortueux, tourmenté, bizarre, méfiant et sauvage... Un seul se dressait, qui avait voué au maître une piété filiale, un seul

en qui l'auteur des *Sabines* pouvait avoir confiance, malgré des graves écarts qu'il réprouvait : *Jaffa*, *Aboukir* et *Eylau*, — Antoine Gros.

Celui-là sera la dernière victime de l'autoritaire sycophante. C'est ce timide, ce résigné à qui il n'a manqué qu'un peu d'énergie pour être un grand peintre, car il était remarquablement doué et voyait juste, c'est ce haut honnête homme que l'apôtre du faux et du vilain va placer sur la brèche, — et faire broyer par les romantiques qui vont venir. En même temps il le torturera, il le forcera, comme on oblige un écolier à copier une étude, à entreprendre de vastes et déplorables machines où se perdront son originalité, sa sincérité, sa puissance même d'autrefois, ses dernières velléités de faire vrai, tous les bons et vivifiants désirs qui l'avaient un moment conduit, les aspirations qui l'avaient hanté naguère ; il l'écrasera sous le ridicule et le mépris qui rejailliront sur l'auteur d'*Hercule et Diomède*. Alors, torturé, excédé, cet aimable et doux homme sera vite acculé au suicide : un matin de juin, on le trouvera couché sous quelques pieds d'eau, au Bas-Meudon.

A l'heure où Bonington entrait chez Gros, la terreur allait finir qui pesait sur la peinture et qu'avait, jusqu'alors, si soigneusement entretenue l'homme odieux qui était enfin hors de France. La jeunesse des ateliers, tourmentée de nouveau et assoiffée d'air et de liberté, se révoltait; les plus fervents disciples du maître exilé n'osaient même plus défendre l'*Amour et Psyché*, exposé à deux pas du Louvre. A cette heure-là, le fils d'un tabellion rouennais rentrait en France, après avoir été copier les maîtres en Italie. Ce jeune était un énergique à l'aspect généreux et fort, un décidé

et un puissant, qui apportait dans la pratique de son art la fougue et la droiture d'une âme haute. Passionné pour les chevaux, il avait traversé l'atelier de Carle Vernet, puis celui de Guérin, qui, effrayé de ses audaces, l'avait mis à la porte. Il eût achevé de débaucher les autres élèves qui n'attendaient qu'une occasion pour mal tourner, et qui s'appelaient Cogniet, Champmartin, Henriquel Dupont, Delacroix... Insoucieux de l'aventure, ce grand et beau garçon, dont le charme se rehaussait d'une pointe de mélancolie pénétrante, ce fils de notaire mène une très joyeuse vie; il a à peine vingt ans. Aimant d'une même passion les cavales fougueuses et les jolies femmes, il fait mille folies, tout en envoyant aux derniers salons de l'Empire les portraits de ses compagnons en superbes costumes d'officiers de la garde ou de cuirassiers; puis, se toque de l'uniforme de la Maison rouge du roi, et se fait mousquetaire; mais, libéral dans l'âme, il s'évade, court de Milan à Florence, de Rome à Venise, revient s'installer dans le foyer du théâtre Favart, — et brosse cette chose prodigieuse : le *Radeau de la Méduse*. Il a, alors, vingt-huit ans.

C'est un scandale; mais, tout de même, en dépit des criailleries de l'obtuse critique, le directeur des musées royaux lui commande une *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. Epuisé déjà, Géricault en confie l'exécution à Eugène Delacroix, un compagnon d'atelier, qui lui aussi va bientôt commencer à donner sa mesure, prendre la tête de la révolte et affranchir enfin l'art tenu si longtemps en tutelle.

Autour d'eux un groupe se formera des mauvaises têtes des ateliers de Guérin et de Gros, de Roqueplan, Delaroche, Bellangé, Lami, Signol, de combien d'autres jusqu'à Charlet, échappé de l'Ecole et

retrouvé par Géricault, au cours d'une partie fine à Meudon, en train de barbouiller philosophiquement les volets de l'auberge des *Trois-Couronnes*, jusqu'à Constant Dutilleux, qui dînait de trois sous de pain et d'un sou de fromage pour conserver de quoi acheter des couleurs, et qui devait finir petit imprimeur à Arras, non sans rester toute sa vie le grand ami de deux géants : Delacroix et Corot.

Le bagage de Bonington était assez léger, au sortir de l'atelier de Gros. Cependant, il possédait déjà cette main « si habile qu'elle devançait la pensée, ses remaniements ne venaient que de cette facilité si grande que tout ce qu'il posait sur la toile était charmant, seulement chacun de ces détails ne se coordonnant pas souvent, les tâtonnements pour retrouver l'ensemble lui faisaient quelquefois abandonner des ouvrages commencés », ainsi que l'a écrit le peintre de la *Noce Juive*. Il se trouvait assez embarrassé entre les audaces de Géricault et les réticences non évanouies de Delacroix, qui admirait encore sans réserves le successeur de David. Tout au moins, c'était un aquarelliste remarquable. Delacroix l'a encore noté : « Il avait déjà dans ce genre, qui, en ce temps-là, était une nouveauté anglaise, une habileté surprenante. » Mais, les toiles qu'il fait en dehors sont excessivement empâtées et lourdes. Elles ne le satisfont pas.

Il est mal à l'aise dans Paris, il a assez des petites vues de ville qu'il prend, tapi au fond d'un cabriolet, il veut travailler en pleine nature ; et, dans les dîners chez ce traiteur du Palais-Royal où il se retrouvait avec ses deux amis et Rivet, — le baron Charles Rivet, un camarade qui devait finir dans la politique, et qui l'obligea, en ces dures années de début, avec tant de délicatesse et de générosité,

— en ces dîners, c'était toujours le même désir, vainement formulé : partir, pérégriner, choisir son ciel et son horizon...

Ce qu'il voyait autour de lui ne faisait qu'aiguillonner son envie. Chez aucun il ne rencontrait l'écho de ce qu'il voulait faire : la vieille école classique du paysage l'exaspérait; ces gens se mouraient lentement, avec leurs habiletés froides, leurs petites roueries caduques, leur ordonnance symétrique, toujours la même.

Des hardiesses de Claude Lorrain et de Watteau, il ne subsistait rien.

Un soir, à Fontainebleau, Louis XVI, questionné au retour de la chasse, répondait : « Nous n'avons rencontré que Bruandet et des sangliers. » Evidemment, ce bon Bruandet était dans les fourrés en quête d'un arbre assez « noble » qu'il pût friser et émonder à son aise, afin de le faire figurer décemment dans le décor d'une scène mythologique. A quelque temps de là, un autre écrivait, pour enseigner à peindre le paysage : « Le plus sûr moyen est de faire des études d'après Homère, Théocrite, Longus, Virgile, le Tasse, Montesquieu, la Fontaine. Tous ces grands hommes qui ont traité des sujets champêtres s'étaient monté l'imagination à l'aspect de la Nature ; mais, en lui ôtant ses défauts pour ajouter à sa perfection, ils lui ont donné une expression sentimentale, douce et simple qui n'est entendue que par l'homme sensible »... « Homme sensible », que de crimes n'a-t-on pas commis en ton nom...

Qui parlait ainsi? — Pierre-Henri de Valenciennes, « Amateur, Peintre du Roi en son Académie de Peinture et Sculpture, » celui-là même dont Moreau le jeune devait dessiner le profil fin et futé,

et qu'Augustin de Saint-Aubin devait graver, en se jouant, avec la délicieuse espièglerie de la mèche de cheveux qui passe sous la perruque.

Voilà légitimés, qu'ils aient ou non de l'esprit, qu'ils soient piquants ou solennels, Bertin, Watelet, Bidault, Taunay, De Marne, et le vieux Châtelet qui faisait si bien l'île des peupliers d'Ermenonville, et ce pauvre Michallon, — encore un ardent tenu prisonnier, — et mort jeune.

Ah ! cet amour du plein air, de ses surprises et de ses magies, cet amour de la nature contemplée et étudiée avec la ferveur ingénue et attentive qu'elle réclame, d'autres l'avaient, dans le même temps : c'est Géricault, le premier peut-être, séduit par tout ce qui entourait Rouen, sa ville natale, et plus tard, dans le Bocage normand, chez son oncle de la Bourginière, le député à la Constituante, Géricault grimpant sur le rocher de Mortain, laissant les maisons blotties autour de la haute église, laissant bruire la rivière parmi les escarpements et les grands bois, pour plonger par delà les plaines, au-dessus de la Tombelaine, au-dessus des grèves, au-dessus du Mont Saint-Michel,—et tentant de noter sur son petit cahier l'orage qui vient du large et qui plane sur l estuaire... Tandis qu'il esquissait, fasciné, impuissant devant un tel spectacle, non loin, à un autre bout de la falaise, assis sur les granits qui dominaient les chaumières moussues, un sabot perdu, tenant l'autre précieusement serré contre sa poitrine, une manière de petit gueux paysan, qui s'appelait Jean-François Millet, passait de longues heures à écouter et à regarder le combat de la mer.

C'était aussi le temps où un autre gamin, Théodore Rousseau, s'échappait de l'école pour aller

peindre la montagne de Montmartre, où Jules Dupré vagabondait et crayonnait dans les oseraies de l'Isle-Adam, où Decamps couvrait d'étranges dessins au tuileau les pignons rechampis des fermes picardes, où Troyon se sauvait des jours entiers dans les bois de Saint-Cloud et de Sèvres pour croquer la silhouette d'un chêne ou essayer de rendre l'anecdote d'une mare cerclée de roseaux et fleurie de sylvies.

Si Jean-Baptiste Corot plaçait encore, ou mieux, essayait de placer du drap olive, il n'allait pas tarder à prendre aussi son vol — après le conseil légendaire tenu dans la boutique de la rue du Bac.

Cependant, outre ce qu'il devait déjà à Delacroix et ce qu'il lui donnait en échange, car il y a eu entre les deux peintres influence réciproque, — « J'ai eu quelque temps Bonington dans mon atelier. J'ai bien regretté que tu n'y sois pas, il y a terriblement à gagner dans la société de ce luron-là et je te jure que je m'en suis bien trouvé, (2) » — Bonington allait, à cet instant précis, rencontrer sur sa route l'homme auquel il doit le plus, et subir l'influence décisive et si profondément française que je signalais au début.

Au nombre des académies et des athénées qui pullulaient et où les artistes se retrouvaient suivant leurs goûts et leurs préférences, l'*Académie de Suisse* était le rendez-vous des révolutionnaires du pinceau. Un jour, Bonington et Delacroix y arrivent enthousiasmés : ils viennent de voir, chez un marchand, une suite de paysages si sincères d'aspect, si simples de lignes et si franchement peints, qu'ils ne tarissent pas d'éloges. Par hasard, l'auteur est

(1) Billet au crayon, à Soulier.

là, un peu timide et craintif, et surtout assez confus : c'est Paul Huet. Les trois hommes devaient se lier indissolublement. Si les deux premiers allaient connaître la pleine gloire, Huet, qui avait eu une enfance riche, allait, toute sa vie, lutter contre la pauvreté et la maladie : « Je suis bien las de cette vie de bouchon de liège, toujours enfoncé et toujours à la surface », dira-t-il plus tard, tout en brossant de très belles et magistrales pages. Il aura eu l'impérissable honneur, qu'il faut enfin lui rendre, d'avoir, le premier, synthétisé le paysage moderne.

J'ai possédé de Huet une captivante étude, datée de 1821, l'année de cette rencontre à l'*Académie de Suisse :* c'était un coin de luzernière en lisière d'un bois, avec, sur la droite, le faîtage entrevu d'un toit de chaume, et, à l'horizon, sous un ciel lourd d'orage, la large trouée des eaux limoneuses d'une rivière. Le faire en était à la fois si gras et si fluide, c'était si franc, si simple et d'une si jolie atmosphère, qu'on eût dit avoir devant soi un Constable.

Cet homme considérable, que Delacroix allait avidement voir peindre, Michelet l'a admirablement défini : « Il était né triste, fin, délicat, fait pour les nuances fuyantes, les pluies par moment soleillées... »

Orphelin, sans ressources, en proie à la plus noire misère, il s'était réfugié, à cette époque, chez un ami qui habitait l'île Séguin, alors farouche et verte, peuplée de vaches et de chevaux, vrai coin truculent de nature en pleine rivière, où, de 1820 à 1822, il faut bien retenir ces dates, il crée ces superbes premières œuvres, marquées au coin d'une si profonde originalité que l'attention des marchands s'éveille, qu'autour de lui ses contemporains pressen-

tent un maître, — et quels contemporains ! Également il grave ses premières eaux-fortes broussailleuses et chaudes, — trente ans, par exemple, avant celles de M. Seymour Haden.

Il est facile de mesurer tout ce que l'inquiétude de Bonington pouvait tirer d'un tel maître, combien il avait de sympathies pour saisir et mettre à profit les vérités et les souplesses que Paul Huet découvrait devant lui, et dont on trouve la trace immédiate dans les toiles qui vont venir. Ce sera mieux qu'une modification partielle du talent du peintre, — ce sera une orientation définitive que nous allons étudier dans les œuvres que Richard-Parkes devait rapporter de son premier voyage en Normandie.

Pour la première fois, le jeune homme allait pouvoir donner libre cours à son amour du mouvement tout en notations vibrantes.

Le voilà donc parti, le sac au dos sur la longue blouse, coiffé de la casquette plate à grande visière et le bâton à la main, — les bois de l'époque nous ont transmis ce costume très « artiste », — vers cette Normandie qui était, mieux qu'aujourd'hui, le commencement du Kent et du Surrey. C'était presque, pour lui, à l'exception des houblonnières hérissées de lances, des petites paroisses encloses dans les barrières à l'entrée desquelles on acquittait le troll-money, des tilburys perchés haut sur leurs roues, des roussins avec leur charge de craie, des drovers menant les troupeaux et des extraordinaires pigeonniers aux toits bizarres en gigantesques heaumes de joûte du XIV^e^ siècle, c'était pour lui, à part ce microcosme de Pyne, la même terre riche de land-lord, aux villages pittoresques et enfouis, aux fabriques rouges de tuiles

et de briques, aux coquetteries robustes et aux aspects puissants, aux chemins liserés de pommiers, aux pacages où des moutons, des vaches au poil soyeux, des poulains fous s'ébattent. C'était ainsi jusqu'à la mer, jusqu'aux églises en galets au milieu des cimetières dont les croix se profilent sur les flots.

Bonington s'arrête à Rouen, et là, dans la vieille ville dont on vient d'assécher les fossés, qui a perdu sa Barbacane à l'entrée de l'ancien pont et son Vieux Palais sur le port, mais restée quand même suggestive et pittoresque, il fait une ample moisson que nous allons retrouver en partie dans Nodier et Taylor... Son appétit satisfait d'auvents, de combles encapeluchés, de façades écaillées d'émaux vifs, et de toute la prodigieuse et flamboyante retombée de dentelle gothique, il va continuer sa route vers le Havre. Et je crois qu'il ne prit, pour achever son voyage, ni la berline de la *Grosse Bouteille* rue du Bec, ni le vélocifère de la rue des Charrettes, entre Saint-Vincent et la rue des Ramassés. Non ; il suivit le fleuve capricieux et superbe, et ce fut Canteleu sur son coteau, et les futaies sombres de Roumare, et Duclair, et Saint-Wandrille... et tout ce qui s'amoncelle de beautés grandes et d'intimités rieuses, des saulaies de la Bouille à l'escadrille des bateaux de pêche, à la pointe de Honfleur.

Deux souvenirs de ce voyage au salon de 1822, le premier salon de Bonington.... A cette exposition, Abel de Pujol figurait avec *César allant au Sénat*, Bosio avec *Justine de Lévis et le damoisel Louis de Puytendre*, Evariste Fragonard avec quatre tartines historiques, Ingres avec *Charles V*, Mauzaisse avec *Henri IV*, Gros avec un *David* et une *Ariane*, Mme Haudebourt-Lescot avec quatorze composi-

tions, Mlle Gérard avec des *Tourterelles*, De Marne avec une *Basse-Cour* et un *Marché* et enfin Bidault avec un *Paysage allégorique :* « Tous les objets de cette composition, disait le livret, ont été indiqués à l'auteur par Mme la marquise de G.., propriétaire du tableau. »

Delacroix, au retour d'une villégiature de chasse et de pêche, où il avait « lutiné de superbes et raphaëlesques paysannes », y avait envoyé *Dante et Virgile.*

C'est le milieu dans lequel se trouvait la *Vue prise à Lillebonne.* Le site avait été merveilleusement choisi par Bonington : la baie du fleuve, déjà à l'estuaire, imposante et houleuse, avec son va-et-vient de bâtiments et de barquettes, de vastes marais, puis des prairies vertes, et, sur la colline, les ruines grandiloquentes du vieux château d'Harcourt avec ce qui reste de la chapelle, de la tour ronde et un haut pignon percé de fenêtres ogivales, pierres moussues, fleuries et enliérées où nichent d'extraordinaires bandes d'oiseaux et de formidables essaims dont le bourdon puissant s'entend de la ville même, — un bourg imprégné le légendes où, encore, aux processions le clerc porte une épée nue en place de Croix. Voilà, dans cet embrun normand fait de lumière et d'eau, le thème choisi. L'artiste l'a traité avec sa virtuosité, sa fougue, et toutes les ressources cristallines et chaudes qui lui sont familières : du mouvement et de la fraîcheur partout ; dans les fonds et les plans harmoniques, d'exquises coulées rompues où se jouent les notations et les rappels, rien de trop indiqué ni de trop précis aux premiers plans, une belle furie d'ensemble emportée sous une course de nuages. Une *Vue prise au Havre* faisait pendant.

L'année d'après c'est une autre contrée qu'il explorait, la Flandre, les pays bas d'Hazebrouck et de Béthune, le Marquenterre et le Ponthieu; autres plaines, autres dunes où, de loin en loin, entre deux vallonnements, les « clairs » mettent leur miroir d'acier au pied des boqueteaux, — nature où il est encore si à l'aise et où il va puiser son salon de 1824.

Ici, il faut bien déterminer le point où Bonington est arrivé. Il est en pleine possession de ses moyens d'exécutant, la qualité des œuvres qu'il va créer, dans le si peu de temps qu'il lui reste à vivre, ne sera pas supérieure à cette *Vue d'Abbeville*, aquarelle que lui achètera la Société des Amis de Arts, à ces quatre peintures *Etude de Flandre*, *Marine*, également vendue aux Amis des Arts, *Plage sablonneuse*, que M. du Sommerard devait acquérir, et enfin à *Pêcheurs débarquant du poisson.*

Bonington ne peut, maintenant, que se modifier très partiellement : dans son isolement et la quiétude de ses études, sous les impulsions de Huet et de Delacroix, il s'est formé; il pourra, certes, s'émouvoir devant d'autres révélations, mais son âme d'artiste a reçu l'empreinte, elle s'est créé d'indélébiles et profondes habitudes, elle a maintenant son ineffaçable et première façon de voir et de raisonner. Il faudrait des années, et une maturité d'homme à laquelle il n'est, hélas! parvenu, pour amener une seconde manière. Il commence à se vendre, les marchands connaissent le chemin de son atelier de la rue des Mauvaises-Paroles, il vient d'obtenir la médaille d'or pour son exposition, il est très discuté, — enfin il fait partie intégrante de ce radieux et beau mouvement de jeunesse qu'est le Romantisme. Il est

des célèbres réunions de la rue de l'Ouest, chez les Devéria, où Achille recevait ses amis penché sur sa pierre, embesoigné à un de ses amusants dessins tout imprégnés de bonne compagnie; là, défilèrent Musset et Mme Paradol, Alexandre Dumas et les Johannot, Petrus Borel et David d'Angers; Delacroix et Géricault, Vernet et Ary Scheffer, Louis Boulanger et Victor Hugo,

Louis, voici le temps de respirer les roses...

ceux-là, et tous ceux que j'oublie.

Le voilà donc à ce salon de 1824 avec ces quatre toiles et cette aquarelle. Les vaincus y envoyaient les toujours mêmes choses atroces et caduques. Bertin, notamment, y était épique. Je ne voudrais avoir l'air de m'acharner sur ce malheureux; mais, enfin, il y exposait un paysage ainsi commenté : « On y voit Aristomènes pris par des archers crétois; dans le fond du tableau une chaîne de montagnes forme le golfe des Chélonites. Le pays est traversé par le Néda, rivière qui sépare la Messénie du Péloponèse. »

Géricault, qui venait de mourir si effroyablement emporté en pleine sève, ce bon et grand Géricault y avait une *Forge*, puissante note de son génie; Delacroix le *Massacre de Scio* et Paul Huet, un *Bord de rivière en Picardie*. Mais un autre événement de ce salon célèbre, c'était, pour la première fois, la venue des peintres anglais, Lawrence, Constable, les Fielding... L'émoi fut considérable et le succès très vif (1). Constable et Fielding reçurent

(1) « Mes affaires de Paris sont en bonne voie. Bien que le directeur du Musée, M. le comte de Forbin, dès le commencement eût placé mes tableaux, au Louvre, dans un endroit fort respectable, au bout de quelques semaines leur réputation s'étant accrue, on les a enlevés pour les mettre à une place d'honneur et deux sont en première ligne dans le Grand-Salon. Je dois beaucoup aux

une médaille d'or, sir Thomas Lawrence fut fait chevalier de la Légion d'Honneur.

C'était, d'un coup, apporter en France, où elle était absolument inconnue, la révélation d'une école puissante, hardie et novatrice surtout; mais ce n'était pas y apporter une inquiétude nouvelle. Ainsi que je l'ai montré, l'étude attentive, scrupuleuse et émue de la Nature était commencée, des œuvres étaient nées. Certes, la franchise et la clarté des nouveaux venus allaient grandement encourager nos jeunes peintres et les convaincre, plus intimement, de la vérité de leurs nouvelles doctrines; mais ce n'était pour eux qu'un éclatant et précieux encouragement à persévérer dans la voie que Paul Huet leur avait indiquée.

Ce qui nous venait d'outre-Manche était absolument la tête de l'école anglaise. Reynolds, Romney, Morland, Cosway, Gainsborough, Benjamin West sont morts. Il y a bien Fuseli, ce Suisse extraordinaire qui fait de la mauvaise peinture italienne, il y a bien Northcote appliqué et faux, il y a bien Blake l'excentrique, Smirke l'illustrateur,

artistes pour les réclamations faites en ma faveur, et j'excuse le comte qui, n'étant pas peintre, je pense, a cru, en voyant le raboteux de la couleur, que ces tableaux devaient être vus à distance. On s'est aperçu de l'erreur et bientôt on a reconnu la richesse de la texture ainsi que le soin apporté a rendre la surface des objets. On a été frappé de la fraîcheur et de la vivacité des teintes, qualités introuvables dans les peintres français. La vérité est qu'ils étudient et beaucoup même, mais seulement les tableaux, et comme le dit Northcote, ils n'ont pas plus connaissance de la nature que les chevaux de fiacre des pâturages. Habituellement, ce qui est le pire, ils peignent des études d'objets séparés, tels que des feuilles, des rochers, des pierres, en sorte qu'ils ne voient que des morceaux isolés, détachés de l'ensemble et qu'ils négligent l'aspect général de la nature ainsi que ses différents effets. J'ai appris, hier, que le propriétaire de mes tableaux en demande 13.000 fr. On aurait acheté pour le gouvernement la *Charrette*, mais il ne veut s'en défaire séparément. Les artistes, dit-on, veulent les acquérir pour les placer en un lieu où ils pourraient les voir. » Lettre de Constable à un de ses amis de Londres.

Calcott lourd et patient, Wilkie l'insupportable, presbytérien et chaste fignoleur, sans parler des Howard, des Shee, des Daw, du menu fretin. Sur tous ceux-là Gainsborough, Constable et Turner se détachent. Leur école de paysage se réduit à ces seuls noms : on en a vite fait le tour. Du vieux Wilson le classique elle avait progressé par les ébauches magistrales de Gainsborough, si fluides et si aériennes ; puis, s'était affirmée avec Crome le vieux. Dans ce coin de Norwich, Old Crome avait fait plus à lui seul pour la vérité que tous ses prédécesseurs ; tout près, dans cette Néerlande anglaise sillonnée de canaux larges comme des fleuves, où les grands fossés coupent les terres mouvantes, où les arbres rares ponctuent les levées vertes, où dans les eaux qui stagnent se mirent les moulins, les maisons isolées et mélancoliques, Old Crome avait passé sa vie devant des aspects simples qu'il avait minutieusement analysés, contemplations d'où étaient sortis ces *Bruyères de Mousehold-Heath*, cette *Carrière d'ardoise*, ce *Moulin-à-Vent*, ce *Vieux chêne*, qui devaient tant aider Constable.

Celui-là, c'est le génie même du paysage anglais ; c'est le poète, c'est l'ouvrier de cette terre curieuse, de ces eaux tourmentées qu'en fils de marinier il connaît si bien. C'est, véritablement, le grand naturiste qu'aucune lutte des éléments, qu'aucun déchaînement de tempête, qu'aucun ciel bouleversé de trombes et lourd de foudre ne trouvent sans accents vrais et définitifs, ni qu'aucun frissonnant et tiède coin de verdure, que pas une chaumière agreste, délicieuse et fleurie ne surprend sans une émotion renouvelée et jeune. C'est le génie simple qui a écrit : « J'aime mon village, j'en aime chaque tanière, chaque coin, chaque sentier. Aussi long-

temps que je pourrai tenir un pinceau, je ne me lasserai pas de le peindre. » Et sa gloire est de l'avoir peint, avec un art et une science auprès desquels sont peu de chose les précautions extrêmes que prend Lawrence pour ne détruire sa trop précieuse harmonie.

Reste Turner, — Turner surfait, incomplet et paradoxal. Certes, ce qui manque le plus à cet extraordinaire pince-sans-rire, c'est la sincérité, et cette science rudimentaire de l'outil sans laquelle, en art, il n'est rien de viable. Il a un don, celui de l'atmosphère et de ses irisations; autour de ce don, splendide à la vérité, rien pour le mettre en valeur, pour le savoir ménager, pour le rendre « lisible ». Dans certaines toiles, dans ces œuvres partitives et courtes particulières à la peinture et où cette atmosphère règne seule, sans cause apparente, — elle en a si peu besoin parfois, — Turner est merveilleux: les *Funérailles de Wilkie*. Mais, dès qu'il veut la meubler, composer, ordonner quelque chose dans un cadre plus grand, c'est, à part ce rayon qui lui est propre, un désastre. Ajoutez à cela une imagination ardente, s'élançant à chaque instant hors du réel et voulant coucher sur la toile ses rêves, les dangereuses transcriptions qu'elle imagine... Alors, ce sera effroyable. Et c'est ici que ce manque de technique, que l'absence de cette science se fait sentir, cette science qu'il faut avoir apprise et oubliée, mais dont il reste d'indélébiles traces qui sauvent de la lourde gaucherie.

Il faut lire les critiques anglais devant ses fantaisies!.. « Pour une raison qui ne s'explique pas (il s'agit du site classique de Kilchurn) il semble avoir très peu apprécié le caractère éminemment pittoresque du château, auquel il a substitué une tout

autre construction plus lourde, comparativement informe, sans donjon à tourelles, ni pignon, ni lierre : c'est la ruine de Bunstaffnage, située à 35 kilomètres de là; puis il a placé derrière une autre montagne que celle du paysage naturel, c'est la montagne Guacan, située à 12 kilomètres plus loin : l'ambiance et les eaux sont bien celles de Kilchurn. » Et Ruskin ne sera pas moins sévère que M. Philip Gilbert Hamerton : « Sa *Vue de Rome, du Vatican*, est une énormité, un défi à toutes les lois connues de la perspective. »... Turner voulait faire du paysage comme Fragonard de la miniature, comme Beethoven avait ordonné ses derniers quatuors. Mais, que d'études, que d'observations patientes, que de « métier », puisqu'il faut dire le mot, n'avaient-ils pas, ces deux génies, pour conserver la subtile et ténue raison, — nécessaire dans la déraison.

De bonne foi, auquel de ces peintres rattacher Bonington qui vient, sans les avoir connus, d'exposer ce que j'ai signalé? Le seul lien qu'il ait avec eux, c'est ce qui est, parfois, dans les yeux des hommes de même race, ainsi que dans leurs cerveaux: une commune propension à aimer et à haïr les mêmes choses.

Il est bien personnel, en dehors d'eux. Mettez-vous devant *Mazarin et Anne d'Autriche*, devant *François Ier et la duchesse d'Etampes*, faites bon marché, si vous voulez, du spirituel de la touche; mais, regardez comme c'est gras, comme c'est solide, comme c'est soyeux, et quelle magnifique et chaude atmosphère est ici réalisée. Le grand Lawrence qui voisine est presque faux à côté : immédiatement, toutes ses inquiétudes, toutes ses précautions infinies apparaissent : sa tête de femme,

surtout, donna l'impression d'un dessin aux deux crayons, rehaussé à l'huile; c'est bien l'homme qui a construit toute sa renommée sur les bras nus de Miss Farren. Au reste, je l'ai écrit ailleurs et ne m'en repens pas, c'est un peintre de profils... Sans céder au trop facile jeu des transpositions, imaginez cependant, peint par Lawrence, le *Duc de Richmond* de Van Dyck, et vous mesurerez ce qui manque de solidité et de composition au peintre de la fashion et du grave Georges III.

Ah ! quelle place n'eût pas prise Bonington, s'il avait vécu. Il est rembranesque cet extraordinaire morceau de la *Vieille gouvernante*, et toujours, il faut y insister, sans trompe-l'œil et sans amusements.

Quant à cette merveille qu'est le *Parterre d'eau de Versailles*, à part quelques crudités que le maître de la *Charrette* et de la *Voiture de foin* eût évitées, c'est d'une franchise et d'une ambiance dignes de Constable, sous le plus beau ciel qu'il soit possible de mouvementer et d'indiquer dans un cadre aussi étroit. La distribution des valeurs sonores, le sens exact des masses en leurs magnifiques harmonies aux tonalités rutilantes et qui brûleraient l'œil si elles n'étaient, ici, à leurs très justes places, toute l'ordonnance de cette fougue est d'un grand peintre.

Maintenant, la fièvre de Bonington va croître. Il semble pris, à vingt-quatre ans ! de l'inquiétude de sa fin, qui doit être si prochaine... Le voici en Italie; Milan, le lac Majeur, Vérone, sont autant d'étapes au cours desquelles il note, en hâte, il copie, il commente, et qui lui fourniront le sujet de son unique eau-forte, *Bologne*, et d'un vernis mou, *Vérone*. Véronèse le subjugue, surtout. Au retour

il court à Londres (1) exposer une toile à la Royal Academy, *The french coast*. Puis, il rentre à Paris, s'installe rue des Martyrs, et envoie au Salon de 1827 deux petites choses, *François Ier et la reine de Navarre*, *Henri IV et les ambassadeurs* et une *Vue du Palais Ducal*, et une *Entrée du Grand Canal*. Jal, qui avait trouvé, dès 1824, que « ses tableaux, vus à quelques pas, avaient l'accent de la nature », déclare, cette fois, que « Canaletto est surpassé ». Je note ceci pour l'étiage du succès. C'est le dernier Salon de Bonington. Il y est bien entouré !... Si je ne veux m'arrêter à la *Mort d'Elisabeth* de Delaroche, au *Mazzepa* de Boulanger, à l'amusante *Chasse de Meudon* de Carle Vernet, aux plafonds de Gros, d'Ingres et de Picot, Delacroix y a son *Sardanapale*, son *Faust* et *Milton et ses filles*, Paul Huet les *Environs de la Fère*, Tassaert un *Louis XI*, Lawrence le portrait de la duchesse de Berry, et enfin il s'y produit ce début : « M. Corot, rue Neuve des Petits-Champs, n° 39 ; *Vue prise à Narni* et *Campagne de Rome* ». C'est le lendemain des Odes et Ballades et l'année de la préface de Cromwell.

La hantise des grandes figures et des scènes historiques le prend, ou, peut-être, cette technique que je signalais à propos de Turner et avec laquelle on ne transige pas, va quelque peu l'embarrasser dans cet *Henri III* qu'il porte en Angleterre où il retourne une troisième fois, et qu'il expose en même temps que le *Canal de la Salute* et une *Scène au bord de la mer*... Comme tous les sensitifs et les organisés, il est timide, et, pour la première fois seulement, après tous ses succès, il osera

(1) C'était son second voyage ; il y était allé une première fois, en 1835, avec Thales Fielding, Isabey et Delacroix.

rendre visite à Lawrence qui est là-bas, de toutes manières et officiellement, le grand peintre.

Puis le voici de nouveau à Paris où, dans son nouvel atelier de la rue Saint-Lazare, il se propose de brosser les toiles commandées et d'achever les illustrations promises, — car Bonington fit de merveilleuses lithographies, la plupart pour la grande publication de Taylor, Nodier et de Cayeux.

Elles sont fines et claires, les lointains et les plans reculés y sont enveloppés d'une égrisée très douce, lumineuse et absolument personnelle. Voici cette *Cour de ferme* d'une impression curieuse, avec ses paysannes franc-comtoises en petits chapeaux plats et ses accessoires à la Téniers ; voici l'*Abbaye de Tournus*, la *Façade de Brou* baignée de cette lumière adamantine où il excelle. Et le vieux Rouen ! Il est tout entier dans cette *Rue du gros Horloge*, succession amusante de façades sculptées, drapées, qui s'édifient en une note étonnamment juste, une note de peintre, sur le va-et-vient de la rue encombrée de marchands et de badauds, d'une vision vraie et d'une rouerie large ; et la *Tour du gros Horloge ;* et la silhouette de Notre-Dame, dominant le chaud clapotis de la rivière et le fouillis des quais ; et la montée, à la fois penaude et grande, du Palais de Justice,... et ces échoppes blotties dans les angles du chevet de Saint-Sauveur de Caen,... et ce galopin, qu'on dirait échappé d'un coin de planche de Rembrandt, ce loqueteux courtaud qui entrebâille le pesant vantail d'une porte Renaissance,... et cette *Tour de Bergues*, entre la mélancolie si grande des toits flamands dont les redans s'effritent, et la magnificence d'un ciel comme il les aimait... Il faudrait tout citer.

J'aime moins ses vues d'Ecosse, ses vignettes pour le Gay-Savoir, sa suite d'après Rugendas : on le sent, là, privé de la bienfaisante et directe suggestion.

Une toutepetite œuvre est à la fois amusante et topique dans la suite de ses dessins ; c'est un titre de romance.

Parmi les cénacles où se retrouvaient les poètes, les musiciens et les peintres, le salon du comte Jules de Rességuier était des plus courus ; on l'appelait le « salon de la rue Taitbout ». Là, accueillis gracieusement par Mlle de Mac-Mahon, devenue Mme de Rességuier, fréquentaient Victor Hugo, Guiraud, Soumet, Vigny, St-Valry, Delacroix, Bonington, tant d'autres, toujours la même phalange. Le comte, qui se piquait de littérature, on lui devait déjà le Convoi d'Ysabeau de Bavière, avait fait un petit poème, la Villageoise :

Oh ! pourquoi donc vas-tu le soir,
Jeune fille dans la campagne,
Quand nul ami ne t'accompagne,
Quand il fait froid, quand il fait noir,
De fatigue toute épuisée,
Toute couverte de rosée ?
Dans mon château, viens vite, allons !
Viens essuier tes cheveux blonds.

C'est un chevalier qui parle ainsi, armé de pied en cap et inévitablement monté sur un destrier...

Viens changer ta tristesse en joie
Et ta bure contre la soie.
J'ai pour toi de brillants habits,
De l'or, des perles, des rubis...

La jouvencelle résiste :

Noble amant cherchez noble dame,
Le tendre ami que je réclame
N'est ni puissant ni renommé,
Mais il est plus... il est aimé !

Alors, le paladin s'empresse de la rassurer :

Ne crains rien, tu seras encore
Par la blanche laine habillée
Et par l'onde du ciel mouillée.
Ne crains rien, tu n'auras pas d'or
Tu n'auras pas de pierreries,
Mais par les fleurs de nos prairies
Tes cheveux seront retenus,
Un berger suivra tes pieds nus.

Et ne déguisant plus sa voix,
Levant sa visière baissée,
Il se montre à sa fiancée,
Tout aussi pauvre qu'autrefois.
Et puis, pressant la siamoise
Du corset de la villageoise,
Il l'entraîne, fidèle et beau,
Sous l'ogive du vieux château.

Evidemment, ce chevalier demandait à être mis en musique : Amédée de Beauplan, un des fidèles, était tout indiqué; Bonington crayonna le frontispice.

Il est très curieux, parce que, en dépit de l'inimaginable sauce à laquelle, autour de lui, on assaisonne le Moyen-Age, le peintre l'imagine assez sobre. Je sais bien qu'il est plus d'un détail qui fait sourire, quand on analyse un peu les deux personnages de ce bas-relief, et qu'il y a le cheval, l'armure, et bien des choses encore; mais, le mouvement gauche et fruste de la jeune femme doit être très remarqué, c'est une petite indication qui parfume d'archaïsme vrai ce fleuron un peu aventuré.

Certes, aujourd'hui, nous sommes devenus très forts; nous ne sommes plus embarrassés, et nous restituons tout avec le même entrain; le grand sceau de Philippe, duc de Bourgogne, que seuls pouvaient voir, au temps de Bonington, quelques

rares savants et d'heureux diplomates, traîne maintenant sur la couverture des cahiers des bambins de la laïque, avec toutes les surprises amusantes et les coquetteries d'un bon cliché... Nous sommes simplement en possession de la vérité historique, n'est-ce pas?... Ah! Qu'est-ce que la vérité historique?... Et, y a-t-il une vérité historique?... Il serait sage, avant que de se prononcer, de voir, dans les feuilles, aux dernières nouvelles, le bilan des découvertes...

Maintenant la fièvre décuple, l'implacable et sourd mal s'abat sur lui et le ronge. Il ne pourra jamais plus retrouver le calme nécessaire pour travailler, comme il le voudrait tant. Ses amis s'empressent et le soignent, attentifs et malheureux, — ce sont ceux de Géricault, parti à trente-trois ans... Au printemps de 1828, il voudra refaire avec Huet le voyage de Normandie; épuisé, il s'arrêtera à Rouen, regagnera Paris, pour user ses dernières forces sur le chemin de Londres, où il croit trouver le salut dans les conseils d'un empirique... Un jour de septembre de cette même année, alors qu'il n'a pas vingt-sept ans, devant Robson, Howard et le vieux Lawrence, on le couchera dans St-James Church.

On reste effrayé de la maturité de la vision et de la force de ce créateur, quand on compte ses brèves années. Marquer sa place avec une telle maîtrise dans le merveilleux renouveau de son époque, avoir la gloire de faire penser tant de gens et d'influer si sûrement sur ceux qui vont suivre, offrir si complètement à l'art une vie si courte, cela vaut bien un souvenir à la date consacrée. Notre grand Delacroix, auquel il faut toujours revenir quand il s'agit de Bonington, a écrit:

« Vous m'avez donné l'occasion de me rappeler des moments heureux et d'honorer la mémoire d'un homme que j'aimais et que j'admirais... Je lui disais quelquefois : « Vous êtes roi dans votre domaine, et Raphaël n'eût pas fait ce que vous faites Ne vous inquiétez pas des qualités des autres, ni des proportions de leurs tableaux, puisque les vôtres sont des chefs-d'œuvre. »

Chez nous, il n'y a rien à faire pour de tels gens, c'est entendu.

Mais à Londres?... Ah! ils peuvent le prendre, les Anglais, et l'avouer, — malgré les préraphaëlites, et tous les autres.

VIRGILE JOSZ.

LE
LIVRE DES SECRETS

—

PARCE QUE

l'on voulut bien, naguère, s'amuser aux *36 Situations Dramatiques*, je publie aujourd'hui ces « *Secrets* », — dont elles développaient simplement l'un. Ils sont, au juste, mille. On les trouvera distribués en neuf parties (chacune se subdivise neuf fois à son tour), et ces parties s'intitulent : *Secrets de Lettres* (pour inventer, pour composer, pour réaliser; tragiques, comiques, etc.), — *Secrets d'Art*, — *Secrets de Vie*, — *Secrets de Chair*, — *Secrets d'Ame*, — *Secrets d'Autrui*, — *Secrets d'Histoire*, — *Secrets de Foi*, — *Secrets de Sagesse*.

En voici toujours une douzaine. Qu'on ne s'étonne point de leur âcreté. Ce sont essences. Diluées, elles parfumeront le cœur et le vivifieront.

SECRETS DE LETTRES

POUR INVENTER

Ce qui t'obsède, écris-le. N'écris qu'enfin obsédé.

I

Voici la méthode la plus profitable pour étudier. Une œuvre sur le pupitre. Et à chaque faute que tu y relèves, les recherches nécessaires parmi les modèles célèbres.

II

Tu liras d'une façon abondante et variée : peu de modernes, par conséquent. De tes lectures, tu copieras des extraits. Et les idées qui, ce faisant, te viendront, tu les noteras.

Il t'en viendra bientôt, dès lors, en te prome-

nant, en causant, partout. Note-les sur-le-champ.

Réunis ces notes en divers albums : Pensées, Remarques littéraires, Documents, Projets et esquisses, etc. — Enrichis désormais ces albums chaque jour, aussi avidement qu'un collectionneur ses vitrines, et les soigne de ton mieux en leurs moindres détails.

Puis, un jour, groupe tes notes par sujets : te voilà autant d'œuvres commencées ! — Plus tard, un livre une fois terminé, revois tes cahiers afin d'y glaner ce qui peut servir encore. Ne rejette d'ailleurs jamais la première matière d'un ouvrage fait : elle peut (sache-le pour finir) se métamorphoser.

III

Etude du réel, étude au moyen de l'imagination: —Arrache à l'idiot occultisme les vrais trésors que représentent la Machine à penser de Raymond Lulle et les Tableaux Analogiques du pauvre Agrippa.Car la méthode pour découvrir et le pressentiment, tentacule que l'Art allonge dans l'inconnu,c'est l'Analogie : l'esthétique pythagoricienne (où s'abreuva un Eschyle) ne portait pas d'autre nom (1).

IV

Ecoute. Tu grouperas les objets, tu grouperas tes concepts selon qu'ils vont par familles de deux, de trois, de quatre, ainsi de suite (2),en en disposant les membres respectivement les uns devant les autres selon les rôles semblables ou opposés qu'ils y jouent. Puis tu te plairas à déplacer lors ces étrangers ainsi mariés et les disposeras d'après toutes les lois de répétition, — alternance (binaire, ternaire, etc.), — intersécance,— symétrie,

— contraste, — gradation — (progressions arithmétique, géométrique, etc.), — rayonnement, — consonance (rappels, leit motive), comme ont suggestive coutume peintres décorateurs.

V

L'analogie, c'est l'équation poétique, c'est-à-dire créatrice.

Tu en établiras l'algèbre.

VI

Arithmétique des combinaisons : — 2 éléments te donneront 2 combinaisons (AB, BA); 3 t'en donneront 6 (ABC, ACB ; BAC, BCA ; CAB, CBA) ; 4 t'en donneront 24, 5 t'en donneront 120. De même (3), en continuant, chaque nouveau nombre d'éléments te fournira une quantité de combinaisons égale à la précédente par lui multipliée.

VII

Tu considéreras dans le temps ce que l'on considère dans l'espace ; et inversement.

VIII

Car tu expérimenteras de renverser tous les rapports, généraux ou intérieurs aux termes de tes équations analogiques (4).

IX

Pour composer, comme le soir vous aide ! le chant de la bouilloire sur le feu, avec la marche devant la fenêtre et le monologue qui reprend obstiné, inlassable, sur un fixe sujet.

X

Est-ce que ceux-là qu'on nomme réalistes ne t'apparaissent pas les plus, les seuls imaginatifs? l'im-

médiate réalité suffit à les faire imaginer, supposer et rêver sur elle.

XI

Les écoles spontanéistes — soit la plupart des idéalistes et toutes les modernes — te rendront précoce, mais elles vident leur adepte, en le jetant à la fin exclusive dans l'imagination, l'inspiration, le flair.

Les écoles dogmatistes retardent seulement l'éclosion d'une originalité vraie, en lui imposant pour maîtresse, les unes l'esthétique, les autres une observation plus ou moins savamment organisée.

Commentaire

(1) Mais tu étendras la théorie grecque des nombres aux progressions : celle par deux avec ses deux familles, de types si distincts, les Pairs et les Impairs; celle par trois (1,4,7,10... 2,5,8,11... 3,6,9,12...) celle par quatre (1,5,9, 13, 17... 2,6, 10,14, 18... 3,7,11, 15, 19... 4, 8, 12, 16, 20...), celle par cinq, etc.

(2) Documents :

Pour *DEUX* : les parallèles à la Plutarque ; les antithèses (Ormuzd et Ahriman, blanc et noir, jour et nuit, Nazaréens et Hellènes, stoïciens et épicuriens, subjectif et objectif, intelligence et volonté, Doriens et Ioniens, idéalistes et sensualistes, bien et mal, Dieu et diable, innovation et réaction); les couples.

Pour *TROIS* : les personnes divines, les couleurs fondamentales, les dimensions de l'espace, les fonctions animales, les Grâces, les Parques, les Furies, Phœbé-Artémis-Hécate, les Juges des Enfers, les personnes du verbe, les genres grammaticaux, la devise républicaine, les vertus théologales, les formes du triangle, les sortes de bienheureux, les sortes de damnés, les éléments de l'orchestre (bois, cordes, cuivres), les éléments du discours (sujet, verbe, attribut), la trinité cousinienne (beau, bien, vrai), les 3 tragiques grecs, les 3 maîtres de la peinture italienne, le trivium, les parties de la rhétorique, celles de la Pénitence, celles du syllogisme — et tout le système hégélien !

Pour *QUATRE* : les éléments; les évangélistes; les saisons; les règles de l'arithmétique; les animaux sacrés; les vertus cardinales; les fleuves des Enfers; les âges de l'homme; les partis philosophiques (réalisme, idéalisme, scepticisme, mysticisme ; les points cardinaux ; les races humaines (rouge, blanche, noire, jaune); les formes de la locomotion animale (marche, vol, nage, rampement ; les tempéraments ; les fleuves de l'Eden ; les matières des sacrements (vin, huile, eau, pain); les couleurs cardinales d'Hégel (bleu, jaune, vert, rouge); les fureurs divines (celle des Muses, celle de Dionysos, celle du prophétique Apollon, celle d'Aphrodite); les angles célestes (lever,

coucher, zénith et nadir); les vents principaux des anciens (Eurus; Zéphyr, Auster, Borée); le point, la ligne, le plan et la profondeur; les couleurs des prunelles (noires, bleues, brunes, vertes) et des cheveux (noirs, blonds, châtains, roux); les moments du jour (matinée, après-midi, soirée, nuitée); les membres de l'homme.

Pour *CINQ :* les sens; les gouvernements successifs dans Platon; les horreurs de la géhenne si pittoresquement qualifiées par Corneille Agrippa : amertume mortifiante, gémissements affreux, ténèbres terribles, ardeurs inextinguibles, puanteur pénétrante; les cinq arts (poésie, musique, architecture, sculpture et peinture); les doigts; les actes d'une pièce; les quatre soldats et leur caporal; les universaux; les espèces de gourmandise (voyez la *Somme*); les mystères joyeux du rosaire, les douloureux, les glorieux.

Pour *SIX :* les parties de la physique; les directions (en haut, en bas, en arrière, en avant, à droite, à gauche); les espèces de luxure, d'après les casuistes; les jours de la création.

Pour *SEPT :* les couleurs du prisme; les merveilles du monde ancien; les péchés capitaux; les têtes de l'hydre; les branches du candélabre; les pléiades astronomiques et poétiques; les propriétés de la colombe; les trous du visage (narines, yeux, oreilles et bouche); les jours de la semaine et leurs planètes; les sacrements; les sages grecs; les ordres ecclésiastiques; les dons du St-Esprit; les notes de la gamme; etc., etc.

(3) Sans céder au vertige mathématique de l'*analyse combinatoire*, d'ailleurs moins maniable et pratique et même moins féconde, de moitié, en résultats définitifs.

(4) Par exemple, tu prendras le triangle. Tu en arrondiras (amolliras, — féminiseras) les côtés et la base : et tu auras une larme, ou une goutte de pluie qui se détache, ou une poire; à moins que, supposant au contraire l'attache en bas, tu ne préfères y voir une flamme qui monte, un bouton de fleur.

Avant d'en arrondir la base, élargis le triangle; dans cette part de cercle, tu peux reconnaître, à ton gré, une aile de papillon, un éventail, un théâtre antique, et, si tu courbes les côtés, un cœur.

Laisse raide la base et n'incurve que les côtés : voici l'ogive, un sous-bois, un casque de guerrier, une arcature de jambes à cheval, un étrier.

Des racines sont des branches souterraines et l'arbre te paraît un carrefour, ou l'x des algèbres : il t'évoque le cœur avec ses vaisseaux. Ces branches te rappellent aussi les branches, les nerfs, les générations qui sortent d'un même tronc, la multiplication; ou bien, en supprimant la subdivision, les doigts, les cheveux, l'eau qui pleut d'une pomme d'arrosoir, une explosion. La fumée fait le feuillage de ta cheminée, comme l'eau la sève de ta fontaine : ainsi le chant de l'eau sur le foyer (S. IX) devient la voix véritable et inspiratrice de ton home, ce toi agrandi et complet parce que chaque objet, chaque relief y correspond à un de tes besoins, c'est-à-dire à une de tes lacunes.

La bouche : une fleur d'où un pépiement jaillit; d'elle en effet un oiseau s'est envolé, un ἄγγελος ailé, un insecte chargé de ce pollen, l'esprit, qu'il vient déposer en la corolle d'une oreille.

Und so weiter.

GEORGES POLTI.

LES TRANSMIGRATIONS DE YO-TCHÉOU

COMÉDIE CHINOISE TAO-SSE [1]

—

ACTE TROISIÈME

La scène représente l'un des dix-huit enfers tao-sse.

Un souterrain immense. Partout, le roc et le basalte qu'essaie en vain de manger un incendie inextinguible. Les flammes s'élèvent le long des parois.

A droite, à gauche et aussi au fond, on aperçoit les bouches, plus sombres, des corridors conduisant dans d'autres enfers.

La scène forme une vaste salle, au centre de laquelle est dressée une formidable chaudière.

Des diables à corps humains et à têtes d'animaux vont et viennent.

SCÈNE PREMIÈRE

L'EMPEREUR-AUX PERLES, UN DIABLE A TÊTE D'OIE, UN DIABLE A TÊTE DE BŒUF, UN DIABLE A TÊTE DE SINGE, UN DIABLE A TETE DE RAT

L'Empereur a une robe jaune constellée de mille paillettes étincelantes et un bonnet jaune.

L'EMPEREUR-AUX-PERLES, *entrant avec ennui.* — Me voici de nouveau dans ma pétaudière !

TOUS LES DIABLES, *se prosternant.* — Oui, Excellence lumineuse !

L'EMPEREUR-AUX-PERLES, *en colère.* — J'ai dit : ma pétaudière !

TOUS LES DIABLES, *prosternés.* — Oui, Excellence radieuse !

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 139.

L'Empereur-aux-Perles, *avec mélancolie.* — Ah! combien j'étais plus heureux, hier, avec les hommes, qu'aujourd'hui avec vous!... (*Soudain sa colère le reprend*). Tas d'avortons! Tas de crottins infects!

Tous les diables, *prosternés.* — Oui, Excellence miséricordieuse!

L'Empereur-aux-Perles. — Vous m'assommez! Levez-vous... quoique vos têtes ne me réjouissent pas! Les cinq jours des fêtes du printemps, hélas! sont passés comme un rayon rapide. Sur la terre, je suis l'Empereur-aux-Perles, le souverain dispensateur de la pluie fécondante et de la rosée matinale aux perles diamantines, qui luttent de splendeur et de joie avec le soleil. Durant ces fêtes du printemps, où je donne cinq jours de congé aux morts pour qu'ils revisitent la terre, ou plutôt la lumière, leur patrie, je vois les hommes et aussi les femmes; je suis heureux avec eux... heureux avec elles! — Tous les morts sont-ils rentrés?

Tous les diables, *se prosternant.*— Oui, Excellence harmonieuse!

L'Empereur-aux-Perles. — Il y avait là une charmante jeune fille; je me suis enquis de son nom : elle se nomme Thsien-Niu. Elle méritait toutes les perles de ma rosée... Elle est la fiancée d'un pauvre bachelier Wang-Seng : j'ai pitié des pauvres bacheliers... Je n'ai donc point voulu la lui prendre. Au reste, l'Immortel Lettré les protège.— Et mon trône?... Je ne vois plus mon trône!... Qu'avez-vous fait de mon trône?

Tous les diables, *prosternés.* — Oui, Excellence délicieuse!

L'Empereur-aux-Perles. — Comment, oui? Les lourdauds! Les brigands!... Ils l'ont brûlé!... Ou

ils l'ont vendu!... Car ils ont pris tous les vices des hommes, sous prétexte de les en punir!... Je vais vous donner du pied dans vos derrières!... Je vous ferai bouillir dans cette chaudière pleine d'huile!... (*Soudain calme et ennuyé*). Ah! quand je reparle de cette huile, où viennent frire un tas d'idiots!... (*En colère*). Ne me parlez pas de cette huile, vous dis-je! Entendez-vous! Allons, debout! Montrez-moi vos frimousses scandaleuses. (*Les diables se relèvent*). Parle, toi, Tête-d'Oie! Tu es le plus bête, c'est à toi de parler. Ici, c'est le contraire de ce qui se passe chez les hommes.

Le diable Tête-d'Oie. — Excellence à la grâce impétueuse, durant votre absence, l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin est venu se reposer chez vous. Il disait avoir entendu ces jours-ci tant de poèmes ridicules parmi les hommes, qu'il voulait n'entendre plus que le silence temporaire de votre empire. Comme la chaise à porteur de L'Immortel Lettré ne pouvait passer dans les couloirs, il était fort en colère d'avoir dû descendre jusqu'ici à pied. Pour retourner, il s'est assis sur votre trône et s'est fait emporter de cette manière.

L'Empereur-aux-Perles. — Ces poètes sont un peu effrontés; mais ils sont puissants, il faut les craindre. Dans l'Empire des Célestes, la poésie mène à tout, même aux dix-huit enfers, et l'on devient dieu aussi.

Une voix irritée du dehors.

La voix. — Par où veut-on que j'aille?... Ce n'est pas le tout de faire mourir les gens! Il faut leur montrer le chemin!

L'Empereur-aux-Perles. — Qu'est cela? Encore un mort? On ne sera donc jamais tranquille ici?... J'imite L'Immortel Lettré, et je me hâte d'expédier

les gens dans de nouveaux corps d'hommes ou de bêtes; et ils finissent toujours par revenir.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, YO-TCHÉOU

Entre Yo-Tchéou. Il s'avance dans une enveloppe de gaze, qui estompe sa forme et la couleur de ses habits.

L'Empereur-aux-Perles. — Et mon trône?... Il eût été convenable que je trônasse pour cette entrée. Vite, Tête-d'Oie, tu es le plus malin. Prosterne-toi, que je siège sur ton dos !

Tête-d'Oie, se met à quatre pattes, la face vers le devant de la scène. L'Empereur-aux-Perles s'assied sur son dos. Les trois autres diables s'emparent de Yo-Tchéou.

L'Empereur-aux-Perles. — Qui es-tu ?

Yo-Tchéou. — Excellence trônant sur la lune, ma gloire doit être arrivée jusqu'à vous...

L'Empereur-aux-Perles. — Assez ! Assez ! Encore un qui va m'assommer !... Tête-d'Oie, je n'aurais pas dû m'asseoir sur toi, tu aurais pu l'interroger, tu es le plus malin... Bah ! interroge-le tout de même.

Tête-d'Oie, *à Yo-Tchéou.* — Tu étais un homme?

Yo-Tchéou. — Oui, ma gloire incomparable...

Tête-d'Oie, *impatienté.* — Ton nom ! Ton nom !

Yo-Tchéou. — Je me nomme l'Immortel Poète Yo-Tchéou !

Tête-d'Oie. — As-tu fini? Il n'y a qu'un Immortel Lettré, ce vénérable anachorète Liu-Thong-Pin. Que faisais-tu sur terre?

Yo-Tchéou. — Je surveillais ma femme Li-Chi...

TÊTE-D'OIE. — Ce n'est pas une profession, cela! Tu avais l'esprit troublé à tes derniers instants; tu ne te souviens plus.

YO-TCHÉOU. — Ah! si! Attendez! J'étais le bon juge Yo-Tchéou, père et mère de mes enfants.

TÊTE-D'OIE. — Tu étais juge? Alors, combien de tes enfants as-tu fait tuer?

YO-TCHÉOU. — Euh! Euh! ma mémoire... Attendez!... Mais, jamais!... Toujours...

TÊTE-D'OIE. — Et à combien de tes enfant as-tu volé leur fortune, leur champ, leur charrue, leurs esclaves, leurs cochons, leurs ânes?

YO-TCHÉOU, *tremblant*. — Ah! seigneur Tête-d'Oie, qui vous a dit?... Leurs ânes!... Ah!... Mais, jamais!... Ce n'était pas moi... C'était l'Empereur des Célestes... Pour les haras!...

L'EMPEREUR-AUX-PERLES. — Qu'est-ce que tu nous chantes? Tu me mets sur la piste. J'ai ouï conter, ces jours-ci, le vol d'un tas de superbes ânes.

TÊTE-D'OIE. — De plus, Excellence ingénieuse, ce coupable juge accuse l'Empereur des Célestes, le Grand Dragon!

L'EMPEREUR-AUX-PERLES, *exalté et se mettant sur ses pieds*. — Et auparavant, il avait insulté l'Immortel Liu-Thong-Pin! Allumez le brasier! Que l'huile bouille!... Que j'entende frire l'harmonieux poète Yo-Tchéou! Pour un que je peux me payer, ce n'est pas de trop! Cuis, cuis, bon juge Yo-Tchéou!... Allons, la flamme!... La chanson de l'huile qui bout! Ah! la belle chanson harmonieuse! O poète Yo-Tchéou!... Le bois!... Au bois!...

TÊTE-D'OIE. — Excellence, il nous est venu de la terre tant de criminels, que nous avons usé tout notre bois. N'en avez-vous pas commandé, durant votre voyage chez les humains?

L'Empereur-aux-Perles. — Non, j'ai oublié cela, à cause de Thsien-Niu. Brûle mon trône!

Tête-d'Oie. — Excellence, vous n'avez plus de trône...

L'Empereur-aux-Perles. — Eh bien! Tête-de-Singe, va, tu es le plus agile : cours à l'enfer voisin! Prends du bois!

Tête-de-Singe. — S'il n'y en a pas, Excellence?...

L'Empereur-aux-Perles. — Cours au suivant!...

Tête-de-Singe. — Excellence, s'il n'y en a pas?...

L'Empereur-aux-Perles. — Au suivant! Au suivant! Cet imbécile me posera la question autant de fois qu'il y a d'enfers autres que celui-ci. Rien que dix-sept : « Excellence, s'il n'y en a pas? » Le badaud! Et peut-il se faire, badaud, qu'il n'y ait pas de bois dans n'importe lequel de ces enfers?

Tête-de-Singe. — Mais comme il n'y en a plus ici, Excellence?...

L'Empereur-aux-Perles. — Va-t'en, lourdaud! Tu ne seras jamais aussi intelligent que Tête-d'Oie. Et ramène-moi quelques douzaines de tes camarades les diables, pour solenniser la cuisson du bon juge et poète Yo-Tchéou. En attendant, plongez-le dans la chaudière. (*Ils le plongent.*)

On entend du dehors la voix retentissante de Liu-Thong-Pin.

Liu-Thong-Pin. — Qui parle ici de cuire,
De cuire un poète?
Un juge, soit, mais un poète!
Fût-il mauvais poète,
Il n'est pas bon à cuire.

Tous restent stupéfaits.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LIU-THONG-PIN ET SA SUITE

LIU-THONG-PIN, *entrant.* — Et j'avais ordonné d'élargir,
De bien élargir, pour ma chaise
A porteurs, ce mesquin corridor!

L'EMPEREUR-AUX-PERLES. — Seigneur Liu-Thong-Pin, trouvez-vous convenable que vous soyez, dans mes enfers, le personnage qui chante? Le supérieur doit être le personnage qui chante.

LIU-THONG-PIN. — Délicieux seigneur, je trouve convenable tout ce qui me convient.
Vous êtes l'Empereur des enfers,
Je suis l'Empereur des poètes.
Or, les poètes veulent dominer, doivent dominer
Partout, et être partout, chacun,
Le personnage qui chante.
Que seriez-vous, sans le chant des poètes?
Empereur du printemps aux perles de rosée,
Est-ce que le printemps serait beau,
Si les poètes ne le chantaient pas?
Est-ce que la rosée aurait des diamants,
Au lieu de simples gouttes d'eau,
Si les poètes ne la chantaient pas?
Prenez garde que je démolisse l'habitude
De chanter le printemps, la rosée, le soleil, les fleurs et l'amour!

L'EMPEREUR-AUX-PERLES. — Seigneur Immortel Lettré, vous avez toujours raison. A quelle cause dois-je l'honneur de votre visite? Laissez-moi vous accueillir avec la révérence qui est due à votre gloire.

LIU-THONG-PIN. — J'avais décidé la mort d'un certain Yo-Tchéou,

Mauvais juge et pire poète;
Et je l'avais prévenu que, directeur des transmigrations des âmes,
J'enverrais la sienne dans le corps d'un âne battu.
Où est ce Yo-Tchéou?

L'Empereur-aux-Perles, *montrant la chaudière.* — Immortel Lettré, le voici!

Liu-Thong-Pin. — C'est bien; mais il est poète,
Quoique mauvais poète, et il est intangible.
Pas de poète à la chaudière!

L'Empereur-aux-Perles. — Mais il était juge!...

Liu-Thong-Pin. — C'est vrai, il était plutôt juge.
Alors vous pouvez le faire frire dans cette huile infernale.
Mais il me faut son âme,
Pour la loger dans la peau d'un âne battu.

Des voix de femmes, *du dehors.* — C'est ici! Descendons! Courage!

Le diable à tête de bœuf se précipite.

Tête-de-Bœuf. — Des femmes! Des femmes vivantes! Holà! qui vous permet?...

Une voix. — On nous a dit...

Une autre voix. — Que le seigneur Liu-Thong-Pin était ici...

Tête-de-Bœuf. — Il n'est pas ici pour vous, mais pour Yo-Tchéou.

Une voix. — Oui, pour Yo-Tchéou! Nous le savons! C'est une raison de plus...

Une autre voix. — Cela fait pour nous deux raisons d'entrer.

Liu-Thong-Pin. — Aux enfers? Voilà un curieux rendez-vous! Deux femmes vivantes! Laissez entrer ces femmes vivantes.

Elles entrent.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, DEUX MAITRESSES DE YO-TCHÉOU

PREMIÈRE MAITRESSE. — Seigneur Immortel Lettré, je viens vous demander vengeance!

LIU-THONG-PIN. — Contre qui, mes belles?
Parlez, mes agnelles!

PREMIÈRE MAITRESSE. — Contre Yo-Tchéou; c'était mon amant.

LIU-THONG-PIN. — Ce sera bientôt, — pour lui triste aventure! —
Une friture, une friture à l'huile!

PREMIÈRE MAITRESSE. — Ah! c'était mon amant; c'est désolant.

LIU-THONG-PIN. — Le pleurez-vous, belle aux yeux doux?

PREMIÈRE MAITRESSE. — Aucunement, seigneur!

LIU-THONG-PIN. — Il vous a abandonnées?... Il a brisé vos petits cœurs?
Il vous a livrées à la honte, laissées en pâture à la rosée publique?

PREMIÈRE MAITRESSE. — Il m'a trahie, mais cela m'est égal.

DEUXIÈME MAITRESSE. — Il m'a abandonnée, mais cela m'est indifférent.

LIU-THONG-PIN. — Mais alors son crime?
Quelles victimes êtes-vous, belles victimes?

PREMIÈRE MAITRESSE. — Ah! seigneur, il a dit à toutes mes rivales que j'avais les genoux trop froids!

DEUXIÈME MAITRESSE, *fondant en larmes*. — Et moi, seigneur, il a conté à toutes mes rivales que j'avais les genoux trop chauds!

VOIX, *au dehors*. — Viens vite, je l'ai entendu! Il est ici!

Tête-de-Bœuf et Tête-de-Rat se précipitent.

LIU-THONG-PIN. — Laissez entrer ces voix
Et ces femmes. Je reçois.

Entrent la troisième et la quatrième maîtresse de Yo-Tchéou.

SCÈNE V

LES MÊMES, PLUS LA TROISIÈME ET LA QUATRIEME MAITRESSE DE YO-TCHÉOU

TROISIÈME MAÎTRESSE. — Ah! Seigneur, nous vous cherchions! Vous qui êtes le maître des transmigrations, vengez-nous de Yo-Tchéou!

LIU-THONG-PIN. — Je veux bien; mais, vous, du moins,
Il vous a abandonnées? Il vous a chassées? Il a renié votre amour et les doux souvenirs? Il a été cruel, il a été goujat?
Il a été noir, et il a été pâle?

TROISIÈME MAÎTRESSE.—Non, seigneur, il a fait pire!

LIU-THONG-PIN. — Quoi donc? Serait-ce aussi affreux
Que vous le dites? Ah! Quoi donc?

TROISIÈME MAÎTRESSE, *toute en larmes*. — Seigneur, il a dit à mes rivales que je n'avais pas assez de cheveux!...

LA QUATRIÈME MAÎTRESSE, *pleurant et trépignant*. — Seigneur, il a dit à mes rivales que j'avais trop de cheveux!...

LIU-THONG-PIN. — Ah! quel scélérat, mes petits rats.

VOIX, *du dehors*. — Descendons!

AUTRE VOIX. — Il est là, le vengeur!

AUTRE VOIX. — L'Immortel Lettré nous vengera!

L'EMPEREUR-AUX-PERLES, *suffoqué*. — Quelle invasion!... Mais c'est une invasion! Ces femmes vivantes, ça entre partout!...

TÊTE-DE BŒUF ET TÊTE-DE-SINGE *se précipitent pour interdire l'entrée.*

TÊTE-DE-BŒUF, *s'exaltant et tapant du pied.* — Bouchez l'entrée! Il faut refouler les femmes vivantes!

TÊTE-DE-RAT, *faisant claquer ses mâchoires.* — Allons-y! Il faut grignoter les femmes vivantes!

TÊTE-DE-SINGE. — Si les femmes se mettent à entrer ici, bonsoir la bonne harmonie entre les diables!

LIU-THONG-PIN. — Pas tant de commentaires, pas tant de vacarne!
Je reçois, vous dis-je!
Que l'on vienne me relancer ici,
Dans ce peu confortable taudis,
C'est un prodige qui me chatouille... l'amour-propre,
Si c'est un prodige!

SCÈNE VI

LES MÊMES, PLUS LA CINQUIÈME, SIXIÈME ET SEPTIÈME MAITRESSE DE YO-TCHÉOU

CINQUIÈME MAÎTRESSE. — Ah! seigneur, Immortel Lettré!

SIXIÈME MAÎTRESSE. — Vengez-nous, seigneur!

SEPTIÈME MAÎTRESSE. — Vengez-nous, et vengez-vous! C'était un mauvais poète. Il nous forçait à apprendre ses vers!

CINQUIÈME MAÎTRESSE. — Et il ne nous récitait jamais les vôtres, Immortel Lettré!

LIU-THONG-PIN. — Ah! certes, voilà des crimes plus énormes,
Des rancunes plus désintéressées et plus pures,
Que de vous plaindre qu'il ait altéré par ses trahisons,

Le rythme de vos joyeuses vies!
Il sera châtié! Il oubliera ses vers,
Et il ne saura plus, quoi qu'il fasse,
Que les miens!

CINQUIÈME MAÎTRESSE, *sanglotant*. — Mais, seigneur! Hi! Hi! Hi!...

SIXIÈME MAÎTRESSE, *hoquetant*. — Pardon, seigneur! Pardon.... on.... on!

SEPTIÈME MAÎTRESSE, *hurlant de douleur*. — Euh! Euh! Daignez me comprendre, seigneur! Euh! Euh!

LIU-THONG-PIN. — Enfin, expliquez-vous!
Epargnez mes oreilles et vos yeux!

CINQUIÈME MAÎTRESSE. — Seigneur, il a raconté à cent femmes que j'avais la bouche trop resserrée!

SIXIÈME MAÎTRESSE. — Seigneur, il a raconté à mille femmes que j'avais la bouche trop relâchée.

SEPTIÈME MAÎTRESSE. — Seigneur, il a dit à toutes les femmes que je n'avais pas de bouche du tout!

LIU-THONG-PIN. — Alors, vous voulez que je vous venge?
Quelles transformations souhaitez-vous pour lui?

PREMIÈRE MAÎTRESSE. — Seigneur, qu'il devienne souris, afin que je le fasse manger par mon petit chat!

DEUXIÈME MAÎTRESSE. — Seigneur, qu'il soit tout petit chien, afin que je lui donne des fessées, sans qu'il me morde!

TROISIÈME MAÎTRESSE. — Seigneur, puisque je n'ai pas de cheveux, qu'il soit une couleuvre nue! Les deux s'assortiront.

QUATRIÈME MAÎTRESSE. — Seigneur, si j'ai trop de cheveux, qu'il soit quelque bête à longs poils et qu'il ait la gale!

CINQUIÈME MAÎTRESSE. — Si j'ai la bouche trop resserrée, qu'il soit morue!

SIXIÈME MAÎTRESSE. — Qu'il redevienne homme...

LIU-THONG-PIN. — A toi le prix, ma fille!
Le prix d'esprit!
Tu veux dire que, de toutes les bêtes,
L'homme est la plus ridicule bête!

SIXIÈME MAÎTRESSE. — Seigneur, vous ne m'avez pas laissée finir. Qu'il redevienne un homme avec une gueule de brochet!

SEPTIÈME MAÎTRESSE. — Doux seigneur, je ne suis pas si cruelle; faites de lui... Je...je voudrais...

LIU-THONG-PIN. — Parlez, mon enfant!

SEPTIÈME MAÎTRESSE. — Je voudrais... un bon et gros lapin blanc!

LIU-THONG-PIN. — Je vais vous contenter toutes;
Il sera tout ce que vous avez dit, tour à tour.
Et, ensuite, âne battu.
Mais, par où commencer?

Les sept maîtresses entremêlent leurs voix.

PREMIÈRE MAÎTRESSE. — Ma petite souris!...

DEUXIÈME MAÎTRESSE. — Mon petit chien!...

TROISIÈME MAÎTRESSE. — Ma petite couleuvre nue!...

QUATRIÈME MAÎTRESSE. — Ma bête à poils!...

CINQUIÈME MAÎTRESSE. — Ma morue!

SIXIÈME MAÎTRESSE. — Mon homme à gueule de brochet!

SEPTIÈME MAÎTRESSE. — Mon gros lapin blanc!...

LIU-THONG-PIN. — Quoi? Quoi? Encore quoi!
Je suis coi, et dans un joyeux embarras!

LA SEPTIÈME MAÎTRESSE, *tombant à genoux*. — Seigneur Immortel Lettré, ayez pitié de la triste Thsien-Niu.

LIU-THONG-PIN. — Tu t'appelles Thsien-Niu?

SEPTIÈME MAÎTRESSE. — Pour vous plaire, Seigneur!

LIU-THONG-PIN. — Thsien-Niu! Comme la jolie fiancée du pauvre Wang-Seng!

SEPTIÈME MAÎTRESSE. — Je ne sais pas, seigneur; mais je m'appelle Thsien-Niu.

LIU-THONG-PIN. — Alors, commençons par te plaire.

Yo-Tchéou sera d'abord ton gros lapin blanc.
Rangez-vous toutes autour de la chaudière.
Je vais le transformer.

Les sept maîtresses font cercle autour de la chaudière. Tous les autres se tiennent alentour, mais un peu plus loin.

LIU-THONG-PIN, *frappant trois fois de sa baguette le bord de la chaudière.* — Un, deux, trois!

Ohé! Yo-Tchéou! Ohé! lapin blanc!
Cours, lapin blanc!
A qui de vous, le lapin blanc?

Un gros lapin blanc bondit hors de la chaudière, tourne autour d'elle et, enfin, s'enfuit vers le corridor d'entrée, cependant que les femmes veulent l'atteindre et s'en emparer.

SEPTIÈME MAÎTRESSE. — Avez-vous fini? Il est à moi, le lapin blanc!

PREMIÈRE MAÎTRESSE. — Non, à moi! j'aurais choisi cela, si j'avais su!

DEUXIÈME MAÎTRESSE. — A moi, le joli lapin blanc!

TROISIÈME MAÎTRESSE. — Seigneur Liu-Thong-Pin, donnez-le-moi!

QUATRIÈME MAÎTRESSE. — Non, donnez-le-moi!

CINQUIÈME MAÎTRESSE. — Ah! le délicieux lapin blanc!

Sixième maîtresse. — Je le veux!... J'aurai le lapin blanc!

Toutes se bousculent et s'engouffrent dans le corridor, à la poursuite du gros lapin blanc qui, maintenant, a disparu.

ACTE IV

Une chambre à coucher dans la maison du boucher Li-Fou.

L'ameublement est à peu près le même que dans la chambre de Yo-Tchéou. Mais la disposition diffère.

Le lit se trouve dans le fond à gauche ; les rideaux en sont verts.

La table est à droite.

Une porte à gauche, et une autre à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BOUCHER LI-FOU, SA FEMME LI-MEI

Le corps de leur fils Yan-Fou-Li, mort il y a quelques heures, est étendu sur le lit.

Le boucher Li-Fou. — Ma femme Li-Meï, ma chère femme Li-Meï, ne pleure pas! C'est inutile. Tu vois que tous les malheurs fondent sur nous à la fois; tu n'as plus qu'à te taire.

Li-Mei, *pleurant*. — Mon grand fils Yan-Fou-Li est mort! Il est là! Je l'appelle, et il ne m'entend plus!

Li-Fou. — Chère Li-Meï, nous le porterons sur la colline, dans la terre de mon père. Où peut-on être mieux qu'auprès de ses ancêtres? Nous lui servirons de succulents repas funèbres. Nous les lui offrirons succulents, te dis-je, comme cela nous est facile, avec ma profession de boucher-charcutier. Nous sommes des commerçants riches, notre fils mort se réjouira tout de même. Et puis, ce n'est

pas l'aîné de la maison. L'aîné nous glorifiera, il obtiendra les huit grades littéraires et sera un très haut mandarin, dussé-je offrir chaque jour un cochon à l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin!

Li-Mei. — Et ma pauvre fille Thsien-Niu, qui a le mal d'amour siang-sse-ping! Il augmente chez elle de plus en plus; or son fiancé Wang-Seng ne revient pas. S'il n'a pas réussi dans ses examens, nous ne pourrons admettre ce mariage, et Thsien-Niu ne veut pas d'autre fiancé que Wang-Seng!... C'est effrayant! (*On entend des trépignements et des gémissements*). Entends-la, ma pauvre fille en proie au mal d'amour siang-sse-ping! Elle a encore la fièvre, elle se tord, elle se roule... Il faut que j'y aille!...

Li-Fou. — Tes servantes sont près d'elle; et nous avons à causer de mes ennuis à moi. Reste ici. Je voulais te rappeler que c'est aujourd'hui la *fête des mendiants*. J'ai beau enrager, ils ont la liberté de venir aujourd'hui demander l'aumône effrontément, et, — je te répète que j'ai beau enrager! — force m'est de ne pas leur donner moins qu'un quartier de viande à chacun. Refuser? Je voudrais t'y voir! Ils mettront ma boutique au pillage! Ne rien étaler pour la vente aujourd'hui? Ne pas tuer et ne pas débiter de bête? Mes clients me traiteront de ladre, les beaux malins! Et, dès après-demain, ils dédaigneront mon étal! Ah!...

Li-Mei. — Ne penses-tu pas à recourir à Tou-Kek-Saï, le dieu des charcutiers et du pourceau?

Li-Fou. — Oui, mais encore toujours lui offrir, et en vain!... Au reste, ce dieu est à couteau tiré avec l'Immortel Lettré... Du moins, un bonze très savant et très renseigné m'a confié cela ce matin, devant une chopine, et au prix d'un liang d'argent.

Li-Mei. — Comment cela?

Li-Fou. — Ecoute, chère femme. Bien que nous ayons acquis de l'aisance dans notre boucherie, nous n'avons pas suffisamment étudié les classiques, et nous ignorons trop de choses. Ainsi, notre patron Tou-Kek-Saï, sais-tu comment il est devenu le *dieu du pourceau*, selon son nom rituel? De son vivant, il était charcutier. Un jour, un étudiant pauvre lui demanda à crédit un quartier de porc salé; Tou-Kek-Saï l'accorda. Mais à peine l'étudiant fut-il parti, qu'une crainte s'empara de l'honorable charcutier; et cela fit qu'il courut chez l'étudiant, — probe ou malhonnête, pouvait-on le savoir? — et qu'il exigea reddition du quartier de porc salé. La viande délicieuse à contempler mijotait dans la marmite, où l'eau bouillait harmonieusement. Comme un jeune fiancé qui sauverait son aimée près de périr dans le fleuve, Tou-Kek-Saï plongea sa main ardente dans la soupe où commençaient à monter déjà des fleurs de graisse jolie; il retira, il arracha, il emporta le quartier de porc. Tant l'amour de l'art, car notre métier est de l'art, lui inspirait l'horreur de perdre un quartier de porc salé! Mais, hélas! l'étudiant pauvre était, par hasard, un jeune homme talentueux; il parvint aux plus hauts grades et jusqu'à être docteur auprès du Grand Dragon. Il revint dans la ville de ses obscurs débuts, pour se glorifier de la distance entre les deux étapes de sa carrière. Il passa près de la boutique de Tou-Kek-Saï; celui-ci était sur sa porte, il tenait à la main un couteau. Le docteur cria que le charcutier voulait l'assassiner, il ameuta la foule, il la prit à témoin. Personne n'osa démentir cette robe violette, ce bonnet à bouton de topaze. Le docteur se plaignit à l'Empereur, et le charcutier fut déca-

pité. Alors, tous ses confrères les charcutiers le déclarèrent leur patron et leur dieu, et firent brûler en son honneur tant de gros cierges, de si nombreux bâtons d'encens, que les bonzes alléchés accueillirent cette divinité profitable et lui ouvrirent toutes grandes les portes des pagodes. Mais l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin, qu'avaient vexé d'abord l'affront infligé à l'étudiant pauvre, son adorateur fidèle, ensuite le coup bien monté de l'apothéose de l'ancien charcutier, alors l'Immortel Lettré, te dis-je, comme recteur des transmigrations des âmes, se mit à envoyer les esprits des gens dans les bêtes que nous tuons pour notre clientèle. Ainsi, hier encore, l'âme d'un ancien mandarin qui avait été exilée dans le corps d'un pourceau alla se plaindre à son fils que celui-ci eût mangé un morceau de sa viande, un morceau de chair de cochon récemment animée par l'âme paternelle. Le fils du mandarin est furieux! Et la clientèle... Ah! ma chère femme Li-Meï, l'avenir est moins beau à regarder que le passé... Il faudra tuer toutes sortes de bêtes; mais les esprits envoyés par l'Immortel Lettré les envahiront toutes!...

Soudain, l'on entend un bruit de voix, entrecoupé de beuglements. Un veau envahit la chambre, poursuivi par un garçon boucher.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE GARÇON BOUCHER, LE VEAU

Le veau, *tour à tour beuglant ou parlant.* — Beuh! Beuh! Je suis un veau, mais je suis encore autre chose qu'un veau. Beuh! Beuh! Je suis l'âme d'un auteur dramatique condamné à habiter le corps d'un veau. Beuh! Beuh! Surtout, ne me tuez pas! Mon âme d'auteur dramatique

habite ce corps de veau, par la volonté de l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin. Quand j'étais homme, il envoya dans mon corps trois esprits, à la fois. Pour moi, du reste, ce n'était pas beaucoup. L'un de ces trois esprits parvint un jour à s'évader vers la lune. Là, j'arrivai à une époque de réjouissances publiques, et j'assistai à une représentation théâtrale lunaire.

C'était superbe! La scène était envahie par une couche de vapeur dorée, par une diffuse clarté couleur de miel, telle que l'on ne pouvait savoir s'il y avait des décors. Les personnages ouvraient leur bouche, mais nul son ne sortait de ces bouches. Et leurs gestes étaient si mystérieux que l'on ne pouvait reconnaître, s'ils... Beuh! s'ils levaient ou s'ils abaissaient leurs mains, ni même... Beuh! ... s'ils entraient en scène ou s'ils en sortaient. Et ils étaient du reste si bien noyés dans cette mer de lait, que l'on ne voyait pas si, vraiment, il y avait des personnages. Et comme la scène pouvait fort bien n'être que le lit desséché d'une rivière entre ses hautes berges, l'on ne pouvait affirmer qu'il y eût, après tout, un théâtre et une représentation théâtrale. D'ailleurs, je n'aperçus pas du tout le public. — Je fus donc à ce point ravi d'un art aussi parfait, que, dans ma grande philanthropie, je redescendis promptement sur la terre, et me mis à prêcher l'incontestable précellence du théâtre lunaire sur le théâtre terrestre. Je cherchais le sujet d'une pièce du genre de celle que j'avais peut-être vue.... Beuh!.... peut-être, puisqu'il n'était pas certain qu'il y eût pièce, — et c'est cela justement ce qu'il y a de plus beau dans l'affaire, — lorsque, pour me punir de rompre avec la littérature traditionnelle, l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin, pré-

cipita mon âme... Beuh !... dans le corps d'un veau. Beuh ! Beuh ! Beuh !

Li-Fou. — Tout ce que dit ce veau est vraiment admirable ; je n'y comprends rien. C'est pourquoi je ne me hasarderai pas à tuer ce veau, de peur de déloger ainsi l'auteur dramatique que l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin y a consigné. (*Au garçon boucher*). Va, mon ami, tâche de revendre ce veau. Nous lui laissons la vie..., à la condition qu'il se taise et ne nous trahisse pas sur le marché.

Le veau. — Seigneur charcutier, je vous remercie bien. Beuh ! Beuh ! Beuh !

Li-Fou, *au garçon boucher*. — J'y songe... Remisez le veau jusqu'à demain. Prenez l'âne que j'ai acheté hier. Il nous faut absolument de la viande ; d'ailleurs, les clients n'y verront rien, et nous arrangerons cela.

Le veau. — Surtout, seigneur, ne revenez pas sur la grâce que vous m'avez octroyée ! Beuh ! Beuh ! Beuh !

Le veau sort avec le garçon boucher.

SCÈNE III

LE BOUCHER LI-FOU, LI-MEI

Li-Mei. — Ah ! que deviendra notre commerce, si l'Immortel Lettré ne nous ménage pas ?

Li-Fou. — Il paraît, si j'en crois le bonze de tantôt, que, parmi les assesseurs du dieu de la littérature, l'Immortel Lettré est le seul qui montre pareille turbulence. Koué-Sing, le premier assesseur, habite avec discrétion et tranquillité la quinzième étoile de la trente-huitième constellation. L'*Habit Rouge*, le troisième assesseur, ne se départ jamais de sa calme bonhomie ; seul, Liu-Thong-Pin va, vient, apparaît, disparaît, reparaît...

Mais il est si savant! C'est le plus érudit qui fut jamais au monde. Il reçoit les hommages du dieu des enfers; il fait mourir, il fait renaître. Quoi d'étonnant? Dans le temps que l'aurore met à surgir de la mer orientale, il songe des songes qu'il faut dix-huit ans pour raconter.

Li-Mei. — Alors, mon mari Li-Fou, laisse là le dieu du pourceau, qui ne peut pas te défendre; et brûle tes cierges et ton encens à l Immortel Lettré, puisqu'il est le plus fort.

Li-Fou. — Ma femme, il n'y a que les femmes pour trouver cela. A l'instant, je t'obéis.

Tumulte au-dehors. Puis, un âne paraît; le garçon boucher le poursuit.

SCÈNE IV

LI-FOU, LI-MEI, YO-TCHÉOU, sous la forme de l'âne, LE GARÇON BOUCHER

Yo-Tchéou. — Hi! Han! Hi! Han! Hi! Han! Qu'est ceci, boucher Li-Fou? Tu veux tuer et débiter ton père et ta mère, le magistrat de ton district, le bon juge et incomparable poète Yo-Tchéou?

Li-Fou. — Quoi donc, âne insolent? Tu parles aussi? Attends un peu!

Il saisit un gourdin de bambou et il étrille l'âne Yo-Tchéou.

Yo-Tchéou. — Hi! Han! Hi! Han! Hi! Han! Ah! L'Immortel Lettré me l'avait bien prédit que je serais un âne battu! Moi qui faisais fuir les vents et les nuées, quand je saisissais, pour commencer un poème, mon pinceau fleuri! Hi! Han! Hi! Han! Hi! Han!

Li-Fou. — Cet âne doit mentir!

Li-Mei. — Si cet âne parle, il ne ment pas. Il n'y a que les hommes qui parlent pour mentir.

Li-Fou. — Ma femme Li-Meï, il n'y a que vous pour avoir tant de sagesse.

Yo-Tchéou. — Condamné par l'Immortel Lettré à sortir de mon corps, mon esprit transmigra, d'après son ordre et sur le désir de mes maîtresses, dans le corps d'un tas de bêtes... J'ai oublié la série, tant il y en avait. Enfin, mon esprit arriva dans le corps de cet âne. Eh bien! mon fils Li Fou, garde, pour le choyer et le bien nourrir, ton magistrat, qui est ton père et ta mère, le bon juge et incomparable poète Yo-Tchéou! Je te paierai cela, en te charmant par mes poèmes. Hi! Han! Hi! Han! Hi! Han!

On entend au dehors un bruit confus de voix.

Le garçon boucher, qui était sorti pendant ce dialogue, revient et s'adresse à Li-Fou.

Le garçon boucher. — Seigneur, entendez-vous murmurer cette troupe de vagabonds? C'est aujourd'hui la fête des mendiants, vous le savez. Ils n'aperçoivent aucune sorte de viande dans la boutique, et ils menacent de faire irruption, de tout chambarder...

Li Fou, *au garçon boucher*.— Tue cet âne!

Yo-Tchéou. — Hi! Han! Gare à la colère de l'Immortel Lettré!

Li-Fou. — Et si les mendiants démolissent ma maison et me tuent? Périr pour périr, qu'ai-je le plus à craindre, ici, sur l'heure? Après tout, que l'Immortel Lettré t'envoie dans un autre âne!

Li-Mei. — D'ailleurs, mon mari Li-Fou, nous brûlerons des cierges à l'Immortel Lettré.

Li-Fou.— Ma femme Li-Meï, tu as trouvé la solution. (*Au garçon boucher*). Va, te dis-je, tue, débite, distribue cet âne!

Le garçon boucher assène un coup de gourdin à l'âne.

Yo-Tchéou. — Hi! Han! Hi! Han! Ne tuez pas, ne débitez pas le bon et incomparable poète Yo-Tchéou! Hi! Han! Hi! Han! Hi! Han!

Le garçon boucher sort, entraînant l'âne Yo-Tchéou.

SCÈNE V

LI-FOU, LI-MEI, THSIEN-NIU

Thsien Niu, *entrant*. — Qu'est-ce que tout ce vacarme? Ne pourrait-on me laisser avoir mal paisiblement? On se plaît à me casser la tête : voilà!

Li-Mei. — Votre fièvre ne diminue pas, ma chère fille Thsien-Niu?

Thsien-Niu. — Nullement! Et que serait-ce, sans l'aide de l'Immortel Lettré?

Li-Mei. — L'Immortel Lettré te protège? Ah! oui; à cause du bachelier Wang-Seng qui étudie la littérature.

Thsien Niu. — Sans l'Immortel Lettré, mon hoen souffrirait aussi bien que mon pé, et je dépérirais tout entière. Mais, ainsi, mon pé est seul torturé par le mal d'amour siang-sse-ping.

Li-Mei. — Que dit-elle? Ah! la pauvre enfant!

Li-Fou. — La fièvre!... La petite déraisonne!...

Li-Mei. — Ah! le terrible mal d'amour siang-sse-ping!

Thsien-Niu. — Mais, c'est de votre faute! Vous n'avez pas voulu me laisser ni suivre mon fiancé, ni me marier sans retard. Si cela n'eût dépendu que de vous, je serais morte tout entière, vous dis-je!... Ah! le siang sse-ping! Je brûle! J'ai froid! Ah! Ah! Ah!

Elle se roule sur le sol, se relève, et sort en bondissant.

LI MEI. — Le mal d'amour est épouvantable !

LI FOU. — En attendant que Wang-Seng revienne !... Tu pleures ?

LI-MEI. — Parmi tous ces tracas, nous ne pensons plus à notre grand fils Yan-Fou-Li. Est ce que tout ce bruit le trouble ?

LI-FOU. — Ma chère Li-Meï, je regrette ce tapage autour du corps de Yan Fou-Li ; mais il n'était pas le fils aîné. — Et sa femme Taï-Lieou, rentrera-t-elle bientôt ? Je lui ai recommandé de choisir le plus beau cercueil. — Ferme les rideaux du lit sur le défunt.

SCÈNE VI

LI-FOU, LI-MEI, WANG-SENG, puis au cours de la scène, THSIEN-NIU

Wang-Seng entre revêtu de la robe de lettré de quatrième grade, bleue avec ceinture rouge. Il fait, devant Li-Fou et Li-Meï, de profonds saluts.

WANG-SENG, *prétentieux et lourd.* — Monsieur, Madame, permettez-moi d'exécuter poliment les révérences d'usage chez les mandarins. Car maintenant je ne suis plus le pauvre bachelier Wang-Seng ; mais j'ai conquis des grades dans la capitale. J'ai appris à écrire des dissertations historiques et à composer des poèmes de rythmes variés

LI-FOU, *avec une révérence.* — Soyez le bienvenu, vénérable seigneur, j'honore les insignes éclatants de votre grade.

LI-MEI. — Je suis très heureuse, charmant seigneur, de vous voir revenir en si superbe apparat. Evidemment, le jour de votre naissance, tous les augures ont dû prédire que vous chevaucheriez l'Unicorne, symbole de la gloire et du génie. Et je

devrais envier la destinée de ma fille Thsien-Niu...

WANG-SENG. — Madame, j'ai composé pour elle des odes, ou enflammées ou charmantes, ou mythologiques ou simplement naturelles. Souhaitez-vous que je vous en récite un échantillon? Je n'en doute pas. Ecoutez donc cette strophe. Titre : *Le Niveau.*

« Quand j'ai gravi jusqu'au sommet touffu du mont Tchao,
Je ne suis pas encore au niveau de ton aisselle odorante;
Il faut que je monte au ciel,
Pour que la brise m'apporte le parfum de ce nid embaumé! »

LI-MEI. — Oh! que ce morceau est admirable! Quoi! seigneur, vous pensez que l'on trouverait tant de belles choses sous l'aisselle de ma fille? Et comment appelez-vous ce morceau?

WANG-SENG. — Un poème strophique, parce qu'il ne renferme qu'une strophe. Ce qui ne l'empêche point d'être, par sa beauté, ample comme le rivage de la mer orientale. Vous plaît-il, Madame, que je vous offre un nouvel échantillon de ma poésie? L'extrait que je vais dire présente ceci de particulier, qu'il constitue en même temps un modèle d'irréfragable dialectique. Titre : *L'Oiseau du poète.*

LI-MEI. — Je suis toute oreilles, très savant seigneur!

WANG-SENG, *déclamant et ponctuant.* — « La cime des arbres est destinée,
Par la nature, aux oiseaux;
L'oiseau du poète s'élève, comme un rêve,
A la cime des arbres.
Tes jambes, ô ma bien-aimée, sont pareilles
A deux bambous dont les cimes se réuniraient.

C'est donc à leur cime que,
Comme un rêve, s'élève
L'oiseau du poète! »

Li-Mei.— Ah! Seigneur, ineffable seigneur, digne d'arborer mille étendards! Assurément les classiques ne contiennent rien de pareil! Et qui se fût jamais imaginé que l'on pût dire tant de magnifiques choses, au sujet de ma fille? Et ce merveilleux oiseau du poète, en quelle province, en quel beau pays le peut-on rencontrer? Je n'avais jamais ouï dire qu'il y eût un oiseau du poète, parmi tant d'autres oiseaux. Li-Fou, nous avons trop négligé notre instruction. Comment causer, maintenant, avec le seigneur Wang-Seng?

Wang-Seng, *se rengorgeant.* — Croyez-vous, Madame, que j'ai passé mes examens, sous la protection de l'Habit-Rouge, patron des candidats insuffisants? Les envieux le prétendront peut-être. Je marche dans ma gloire et ne les connais pas. Mais nous, Madame, nous nous comprendrons, sans aucun doute, sur le sujet qui m'est cher, je veux dire la cérémonie de mon mariage. Seulement, pardonnez-moi d'avoir emmené avec moi ma fiancée. Au demeurant, je la ramène aussi avec moi.

Li-Mei. — Quel affront nous faites-vous, seigneur? Vous ramenez votre fiancée? Mais alors?...

Wang-Seng. — Madame, elle est là, devant la porte. Elle attend que vous me pardonniez.

Li-Mei. — Ah! seigneur, il faut se défier des gens aussi savants que vous! Vous vous vengez de l'attente que nous avons voulue, avant votre prospérité! Et maintenant vous venez nous dire que vous ramenez votre fiancée de la capitale, qu'elle est là, à notre porte! Quelle injure! Quelle inconcevable injure!

WANG-SENG. — Madame, je suis confus de vous avoir offensée, mais j'espère le pardon.

LI-MEI. — Si, du moins, infidèle à votre promesse, vous aviez pris, sans nous le déclarer en face, sans nous revoir, cette autre fiancée, cette autre femme!..

WANG-SENG. — Cette autre fiancée?... Cette autre femme?... Mais, Madame, je ne comprends plus!... Je reviens de la capitale avec ma fiancée, avec votre fille Thsien-Niu...

LI-MEI, *ahurie*. — Avec ma fille?... Vous dites bien : avec ma fille?... Ah! seigneur, les gens très instruits ont une manière de voir les choses, à laquelle nous ne saurions atteindre!... Pour moi... même un peu pour tout le monde... ma fille est là dans ma maison... là, dans sa chambre!...

WANG-SENG. — Mais, Madame, votre fille est là, dans la rue... là, à votre porte!... Elle attend que vous nous pardonniez son départ pour la capitale, son absence!...

LI-MEI. — Ah! seigneur, c'est un peu fort!... (*Elle va à la porte de droite et appelle*). Thsien-Niu! Thsien-Niu!

Elle rentre.

WANG-SENG. — Ah! oui, vraiment, c'est un peu fort!... (*Il sort par la porte à gauche et crie dans la coulisse*). Thsien-Niu! Thsien-Niu!

Il rentre. Alors, en même temps par la porte de droite, et par la porte de gauche, apparaissent deux Tsien-Niu tout à fait identiques: celle de droite qui était dans sa maison et vient de sa chambre, celle de gauche qui était absente avec Wang-Seng et vient de la rue.

LI-MEI, *affolée*. — Ah! ah! ah!... Qu'est cela? Se produit-il de ces merveilles, lorsqu'on fiance sa fille avec des hommes aussi savants?...

WANG-SENG, *avec importance*. — Ecoutez-moi,

Madame, et rien ne vous paraîtra aussi facile à saisir que ce miracle, lorsque je vous l'aurai expliqué.

Li-Mei. — Seigneur, quel temple de magnificences doit être votre cerveau, si vous emmagasinez tant de connaissances inimaginables!

Wang-Seng, *encore plus important.* — L'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin, pressentant mon génie et mes progrès futurs, m'a révélé qu'une personne humaine peut se dédoubler. Alors, l'âme se partage en deux, d'un côté, il y a le hoen, de l'autre, le pé. Le hoen se revêt d'une forme extérieure fantasmatique, en tout pareille au véritable corps et délicieux comme lui. Le pé reste avec le corps lui-même. Cela fait, en apparence, deux personnes, qui, réellement, n'en sont qu'une seule. La forme apparente de Thsien-Niu, animée par le hoen, est venue, a résidé avec moi dans la capitale, tandis que la forme réelle, animée par le pé, restait ici, sous le toit maternel.

Le personnage vrai de Tsien-Niu, *qui était à droite, pousse un grand cri.*— Ah! mon hoen, je suis ton pé! Viens! Viens! Réunissons-nous! Nous nous retrouvons enfin!

La Thsien-Niu de droite se précipite vers celle de gauche qui, n'ayant rien à dire, peut et doit être machinée en forme creuse. Ainsi les deux Thsien-Niu rentrent l'une dans l'autre et n'en font plus qu'une. Ensuite elle parle.

Thsien-Niu. — Et maintenant, il est temps de nous marier. Car je ne veux plus que mon pé ait le mal d'amour siang-sse-ping.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, TAI-LIEOU

Li-Mei. — Accourez, ma bru!... Des prodiges

éclatent de toutes parts dans notre maison. Vite, mon mari! Vite, ma bru! Allumez des cierges! Apportez-les ici!

Li-Fou et Thsien-Niu allument des cierges. Taï-Lieou rouvre les rideaux du lit.

Li-Mei. — Ce n'est point Wang-Seng, c'est le dieu de la littérature, caché sous la forme de Wang-Seng, qui vient marier notre fille. Mettez les cierges à terre autour de lui! (*Ils obéissent*). Pour moi, je fais les prosternements. (*Elle s'agenouille. Elle se frappe le front contre terre, en comptant les coups*). Un! Deux! Trois! Quatre! Cinq! Ah! grand seigneur de la littérature!

A ce moment, le cadavre se redresse sur le lit.

Yo-Tchéou, *dans le cadavre, avec fureur*. — Sera-ce bientôt fini? Pourquoi ce vacarme? Je me réveille, et je trouve un tas de fous qui piaillent et gesticulent autour de mon lit!... — Allons, à l'audience! (*Tous sont stupéfaits*). Courons à l'audience, vous dis-je! Il n'est que temps!

Li-Mei. — Li-Fou! Li-Fou ! Que de prodiges dans notre maison, depuis que Wang-Seng est devenu le dieu de la littérature et qu'il est rentré chez nous!

Li-Fou. — Notre fils, lui, revient de la mort!

Tai-Lieou. — Mon cher mari!

Yo-Tchéou, *dans le cadavre*. — Ils sont assommants, tous ces gens-là!... Moi, votre fils? Votre cher mari? Allons donc! Qui êtes-vous?... Je ne vous connais pas!...

Tai-Lieou. — Ah! mon pauvre mari! Il n'est ressuscité que pour devenir fou! (*Elle se jette aux pieds de Wang-Seng*). Seigneur Grand Dragon de la littérature, guérissez de sa folie mon époux Yan-Fou-Li!

Li-Mei. — Mon fils Yan-Fou-Li, reconnais ton père Li-Fou! Et moi, ta mère Li-Meï! Vois tout ceci, la chambre accoutumée! Et les outils! Et ton lit! Et ta femme Taï-Lieou! Veux-tu qu'elle te rejoigne, un peu... pour t'apaiser?...

Yo-Tchéou, *dans le cadavre.* — A cela, je ne dis pas : non! Mais ne m'assommez plus à prétendre que je sois votre fils! Suis-je boucher? Ou fils de boucher? Je suis le grand juge et incomparable poète Yo-Tchéou. Par ordre de l'Immortel Lettré Liu-Thong-Pin, mon esprit habita de multiples formes. Tout à l'heure, il était dans un âne. Vous avez tué l'âne ; eh bien! j'ai dû transmigrer ailleurs ; et c'est sans doute pour vous punir, que l'Immortel Lettré m'a envoyé dans le corps de votre fils. — Il faut que j'aille à l'audience! Je ne sais pas depuis combien de temps je suis absent du monde. Si l'on ne m'a pas remplacé, les affaires ont dû souffrir. En tout cas, je veux revendiquer ma place. Tous à l'audience! (*Il saute en bas du lit et se trouve en jupe courte*). Fi! les piètres habits!... J'en changerai en passant chez moi... A propos, ma femme Li-Chi? Quelqu'un de vous a-t-il ouï dire quelque chose, sur le compte de ma femme Li-Chi? Est-elle sortie de sa maison? A-t-elle reçu des hommes?... Ah! ma chère femme Li-Chi, tu ne t'attends pas à mon retour! Oh! Oh! Oh!...

Il se dispose à partir.

Tai-Lieou. — Ta chère femme Li-Chi?... Ah! non! alors! Pas de ça! Tu es l'âme du juge Yo-Tchéou, c'est possible! Mais tu es aussi le corps de mon homme Yan-Fou-Li. Eh bien! Je veux le corps! Il est à moi! Je le trouve bon à garder, je le garde!

Elle se suspend à la jupe courte de Yo-Tchéou.

Yo-Tchéou. — Si je te parais bon à garder, tu me sembles bonne à prendre. Mais ce sera plus tard, si tu veux. Il faut absolument que j'aille m'informer de ma femme Li-Chi! Précisément, ce conflit entre vous deux constituera une belle affaire d'audience. Venez tous à l'audience... ou je vous fais couper le cou!

ACTE V

Même décor qu'au premier acte : la place publique.

SCÈNE PREMIÈRE

FUN-SO, LI-CHI

Fun-So et Li-Chi entrent.

Li-Chi. — Mon frère Fun-So, c'est inutile! Je vous le dis sans ambage : c'est inutile! Vous ne me retiendrez pas dans ma maison, dans ma prison, une jolie femme comme moi... Du moins, vous m'avez mille fois accordé cet éloge! Des hommes me verront et me désireront... Cela m'est égal!... Ou, plutôt, cela me fait plaisir!

Fun-So. — Mais ma sœur Li-Chi!...

Li-Chi. — Et puis, ce qui me rend ma maison odieuse,... c'est que vous y prenez racine, que vous y êtes toujours!

Fun-So. — Vos paroles sont cruelles, ma sœur Li-Chi!... Ma petite femme Li-Chi!...

Il tente de la prendre par la taille.

Li-Chi. — Oui, je le vois bien, feu mon mari Yo-Tchéou a confié la garde de son trésor à un voleur!... Je suis fatiguée du voleur. J'aimerais encore mieux mon Yo-Tchéou, le bon juge et incomparable poète Yo-Tchéou! Il avait plus de talent que je ne le pensais et, à coup sûr, plus que vous.

Fun-So. — Mais je fais ce que je peux pour en montrer, et, certes, mon frère Yo-Tchéou ne chevaucha jamais l'Unicorne!

Li-Chi. — Il chevaucha ce que vous ne sauriez pas!... Certes, il était réjouissant, quand les vents s'enfuyaient épouvantés, à l'heure où il saisissait pour écrire son pinceau fleuri!...

Fun-So. — Vous en plaisantiez, jadis.

Li-Chi. — C'est que vous m'aviez dépravée!

Fun-So. — Moi? Ah! par exemple!

Li-Chi. — Tenez! Voici un grand bonheur. L'Immortel Lettré arrive; et j'aurai par lui des nouvelles de mon vénérable mari Yo-Tchéou.

Fun-So. — Vous avez là une bonne idée, et vous saurez si Yo-Tchéou est toujours un âne bien battu!

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LIU-THONG-PIN, LES MONSTRES PORTEURS DE LIU-THONG-PIN, LE POÈTE, LE CRÉANCIER DU POÈTE, LE PORNOGRAPHE, L'HAGIOGRAPHE.

Liu-Thong-Pin arrive dans sa nacelle sur les épaules des quatre monstres. A la suite, marchent le Poète et le Créancier du Poète, le Pornographe et l'Hagiographe.

Liu-Thong-Pin. — Déposez ici ma nacelle.
L'endroit est propice à la discussion des affaires.

Les monstres posent la nacelle sur le sol. Liu-Thong-Pin en descend.

Liu-Thong-Pin. — J'aime à me dégourdir les jambes,
Et je vais juger debout.
Commençons par le plus urgent. Voyons la plus importante affaire?...

L'hagiographe. — La mienne, Seigneur Liu-

Thong-Pin! Je suis un hagiographe ; j'ai composé l'éloge de vos vertus et agréments...

Liu-Thong-Pin. — C'est très bien, mon ami, mais cela ne me permet pas
D'apprécier l'importance de votre affaire... !

Le pornographe. — Seigneur Immortel Lettré, cette affaire est aussi la mienne, je suis un pornographe.

Liu-Thong-Pin. — Et votre affaire est la même ?

Le pornographe. — Oui, nous sommes en querelle !...

Le poète. — Seigneur Immortel Lettré, je suis un poète!

Liu-Thong-Pin. A la bonne heure! Ton affaire,
Quelle qu'elle soit, est la plus importante.
Dans la vie, il faut bien, entre poètes,
Se déchirer et s'arracher un peu,
Mais, après la mort, ah ! l'on devient confrère !
Parle, mon fils !

Le poète. — Seigneur, condamnez l'insolence de cet homme que voici, et qui s'affuble envers moi du titre de créancier.

Liu-Thong-Pin, *au poète*. — Lui dois-tu ?

Le créancier. — S'il me doit, seigneur !

Liu-Thong-Pin. — Taisez-vous, impertinent ! Vous ai-je interrogé?

Le poète. — Je lui dois, seigneur !

Liu-Thong-Pin. — Cela n'est que juste.
Les poètes sont faits pour devoir.

Le Poète. — Et le devoir est de ne pas payer.

Liu-Thong-Pin. — Mon fils, tu es plein d'esprit.

Le créancier. — Mais, seigneur, je lui ai fourni...

LIU-THONG-PIN. — Que lui as-tu fourni? Rien que l'occasion
De te faire honneur,
En t'achetant ou en t'empruntant.
Que réclames-tu?

LE CRÉANCIER. — Cinquante liangs, seigneur, pour...

LIU-THONG-PIN. — Tais-toi! Voici ma sentence :
Le poète a souffert; son âme s'en ira de son corps
Et transmigrera dans le corps d'un homme riche...
Dans le tien, par exemple. Il aura
Ta fortune, ta maison, tes esclaves.
Toi, tu transmigreras dans son corps, et tu seras
Peineux et miséreux. Alors, lui, honoré et repu,
Il te paiera tes cinquante liangs, et tu le remercieras
Pour tant d'honneur. Quand on ne peut s'acquitter en ce monde,
Il est beau de payer, dans l'autre,
Son tailleur ou son charcutier!

LE POÈTE. — O bonheur! j'aurai des liangs de bel argent, j'aurai une maison, des jardins, des vergers! Et je ne serai plus contraint de suer sur mes compositions littéraires!

LIU-THONG-PIN. — On voit, mon fils, combien est grand et sincère
Ton amour pour la littérature.

LE POÈTE. — Si je l'aime, seigneur! Mais elle mène à tout, et elle a une magnifique issue... qui permet d'en sortir!

LE CRÉANCIER. — En passant par les dettes! Seigneur, je ne veux pas changer de peau avec ce poète. Je n'aime pas du tout la littérature!...

LIU-THONG-PIN. — Tu me fais injure! Tu dois l'aimer!...

Je l'ai dit : Vous décéderez tous deux.

Et vous changerez de corps et de conditions.

Ma sentence est irrévocable. Passons à une autre affaire.

L'HAGIOGRAPHE. — Seigneur, je suis l'agiographe et je me plains du pornographe. Dans ses ouvrages, il m'insulte, il me bafoue, il rit des légendes vénérables que je développe. Il me traite d'imbécile!

LIU-THONG-PIN. — A-t-il ri de ma gloire?

LE PORNOGRAPHE. — Jamais, seigneur Immortel Lettré!

LIU-THONG-PIN. — Et quel grief as-tu contre ton confrère l'hagiographe?

LE PORNOGRAPHE. — Seigneur, il a inventé un nouveau mode de narrer. Après chaque paragraphe de ses histoires, il met comme refrain : « Le pornographe est un saligaud! »

LIU-THONG-PIN. — Voyez-vous un moyen de vous entendre?

LE PORNOGRAPHE. — Avec cet imbécile?

L'HAGIOGRAPHE. — Avec ce saligaud?

LIU-THONG-PIN, *riant.* — Ah! Ah! la bonne idée! Mes chers amis, je vais concilier çà!

Approchez! Un coup de ma baguette sur votre épaule....

Et voilà vos esprits réciproquement changés de corps.

L'âme du pornographe est dans le corps de l'hagiographe.

Et l'âme de l'hagiographe, dans le corps de son confrère.

Liu-Thong-Pin les touche de sa baguette. Le pornographe et l'hagiographe pirouettent sur eux-mêmes.

Liu-Thong-Pin. — Maintenant, allez en paix, Chers confrères !

Le pornographe, *se frappant la poitrine.* — Ci-gît un saligaud !

L'hagiographe. — Ci-gît un imbécile !

Le pornographe. — Alors, maintenant, je devrai être un hagiographe et raconter des histoires de diables ? Je ne le pourrai pas. Pouah ! quel ennui !

L'hagiographe. — Alors, maintenant, au lieu de développer, dans mes compositions littéraires, les merveilles des diables, des enfers, des monstres, je devrai dire des histoires d'amour, des histoires de derrière... la tête ? Ainsi, par exemple, cette petite strophe :

« Vois, comme le ciel, ô ma bien-aimée,
Chasse les nuées, ces voiles qui veulent couvrir
La lune magiquement brillante :
Imite le ciel ! — Qui peut te blâmer d'imiter le ciel ?
Arrache les nuages obombrateurs,
Et dans sa plénitude jaune,
Fais voir la lune ! »

Ce n'est pas assez fort. Mais je m'y ferai, je prendrai goût à mon nouvel art. Le tout est de s'y faire !

Le pornographe. — Et moi j'y songe. Je réussirai bien à raconter des histoires taoïstes. Je montrerai la souplesse de mon art. Aussi bien, il y a dans l'écrivain deux hommes, celui qui écrit les bons livres et celui qui s'amuse dans sa vie privée. Le tout est de s'y faire ! (*Il crie à l'autre*). Sale pornographe. Subversif pornographe ! Monstrueux pornographe !

L'hagiographe, *à l'autre.* — Inepte, idiot, rétrograde hagiographe !

Ils s'empoignent... et ils s'étranglent réciproquement.

LIU-THONG-PIN. — Ah! voilà ces chers confrères qui se battent !...
Ils se serrent... pas la main... mais le cou !
Ils s'entre-tuent!...

Les deux lutteurs tombent.

Ils sont défunts!... Ah! les chers confrères!...
Laissons-les là. Ils ne nous gêneront pas; il fait de l'air.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, L'HOMME DE PATROUILLE, LE VOLEUR

Le voleur arrive, essoufflé et poursuivi par l'homme de patrouille.

LE VOLEUR, *à Liu-Thong-Pin*. — Seigneur, protégez-moi! L'on veut m'arrêter!...

LIU-THONG-PIN. — Pour quel motif? Et que désires-tu?

LE VOLEUR. — J'ai volé, seigneur. Je voudrais donc, pour me dérober à la prison, que mon âme fût envoyée par vous dans le corps d'un haut et riche mandarin...

LIU-THONG-PIN. — Ce n'est peut-être pas nécessaire.

A l'homme de patrouille.

Tu vas te prosterner devant ce voleur.

L'HOMME DE PATROUILLE. — Je vais l'arrêter, seigneur!

LIU-THONG-PIN. — L'arrêter, effronté? Ecoute!
Et tu verras que tu dois l'adorer!

Au voleur.

Je sais qui tu es, du moins qui tu as été,
Avant d'occuper ton corps actuel.
Il y a bien des cycles d'années,

Ton esprit habitait le corps de l'Empereur Yao,
Tu étais alors un conquérant glorieux,
Tu volais leurs pays à des tribus faibles et pacifiques.
Maintenant, tu n'es plus qu'un petit voleur.
Donc, soit que l'on considère que tu te corriges,
Ou soit que l'on contemple ta gloire et tes beaux vols passés,
Tu es adorable!

L'HOMME DE PATROUILLE. — Que dois-je donc faire à ce conquérant de la bourse d'autrui, seigneur ?

LIU-THONG-PIN. — Tu dois songer qu'il fût conquérant de peuples,
Et au lieu de l'arrêter, tu l'accompagneras partout,
Comme garde d'honneur. Allez!

Le voleur s'en va avec orgueil, et l'homme de patrouille le suit militairement et révérencieusement.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, moins le voleur et l'homme de patrouille, LES DIABLES : TÊTE-D'OIE, TÊTE-DE-BŒUF, TÊTE-DE-SINGE, TÊTE-DE-RAT, portant l'ancienne chaise de Yo-Tchéou.

LIU-THONG-PIN. — Ah! voilà mes excellents amis! Où vous promenez-vous
En cet équipage? Quelle est cette chaise?

TÊTE-DE-RAT. — Seigneur, c'est la chaise à porteurs de l'ancien juge Yo-Tchéou, que l'Empereur-aux-Perles a rachetée.

TÊTE-D'OIE. — Elle lui sert maintenant de chaise et de trône.

TÊTE-DE-SINGE. — Car il n'est plus très riche, il a fait des folies sur terre, pour quelques petites femmes.

TÊTE-DE-BŒUF. — Hélas! quelle inconduite! Les affaires infernales sont en souffrance. Les trépassés se bousculent autour de la chaudière, et personne pour les juger!...

TÊTE-D'OIE. — Et maintenant, seigneur, nous sommes à sa recherche.

TÊTE-DE-BŒUF. — C'est un débauché

TÊTE-DE-RAT. — C'est un prodigue!

TÊTE-DE-SINGE. — C'est un vagabond!

TÊTE-D'OIE. — C'est un malin!

LIU-THONG-PIN. — Continuez, mes agneaux! Vous allez bien!
Tenez, vous me ferez tout de suite le plaisir
De charger sur la chaise de l'Empereur-aux-Perles,
Ces deux hommes-là. Ce sont deux confrères,
Qui viennent de s'entretuer.
Comme je ne connais pas leurs familles
Et que je n'ai pas le temps de les rechercher,
Descendez-les chez vous sans sépulture.

TÊTE-D'OIE. — Mais, seigneur....

TÊTE-DE-SINGE. — Si notre maître vient?...

TÊTE-DE-BŒUF. — Et s'il voit?...

TÊTE-DE-RAT. — Ces cadavres dans sa chaise, il se mettra en colère.

LIU-THONG-PIN. — Eh bien! il s'assoiera sur les hommes et sur sa colère!
Enlevez ça, et allez décharger chez vous.

Ils obéissent.

L'Empereur-aux-Perles rentrera à pied.
J'irai le voir l'un de ces jours. Bonsoir!

Les diables tao-sse s'en vont, emportant dans la chaise les cadavres de l'hagiographe et du pornographe.

LIU-THONG-PIN, *au poète et au créancier*. — Vous deux, filez! Vos transmigrations

Auront lieu dans une heure, et il vaut mieux
Mourir dans votre lit que sur la place publique.

Ils sortent.

SCÈNE V

LIU-THONG-PIN, FUN-SO, LI-CHI, YO-TCHÉOU dans le cadavre de Yan-Fou-Li, LE BOUCHER LI-FOU, WANG-SENG, LI-MEI, TAI-LIEOU, TSIEN-NIU, LES PORTEURS DE LIU-THONG-PIN.

Yo-Tchéou, *dans le cadavre en entrant.* — A l'audience, vous dis-je! A l'audience!

Il entre suivi de Taï-Lieou, de Li-Fou, de Li-Meï, de Wang-Seng, de Thsien-Niu. Il aperçoit Li-Chi et Fun-So.

Yo-Tchéou, *dans le cadavre.* — Ah! ma chère femme Li-Chi, je vous retrouve enfin! Je vous bénis, je constate que vous m'avez été fidèle, ne sortant qu'avec mon bon frère Fun-So. Vous vous étonnez? Vous ne me reconnaissez pas, ma chère femme Li-Chi? J'ai transmigré dans le corps du boucher Yan-Fou-Li.

Li-Chi. — Mon vénéré mari, peu importe! Justement, je vous désirais, et je faisais de vous le plus grand éloge; je lui vantais la gloire de votre pinceau fleuri... Avez-vous toujours votre pinceau fleuri?...

Yo-Tchéou, *avec un soupir.* — Ah! oui, il chassait les vents et les nuées, quand je le saisissais pour écrire, mon sublime pinceau fleuri!... Mais, hélas! je ne fais plus de vers, tant je voyage de corps en corps. Tout au plus, n'eussé-je fait, en toutes ces étapes, que des vers de lapin, d'âne ou de boucher... et que sais-je encore!

Li-Chi, *d'un air suppliant.* — Mon tendre mari! Mon vénéré mari délicieux comme le miel!

Yo-Tchéou, *dans le cadavre.* — Ah! je te com-

prends, ma femme Li-Chi! Après tant d'absence, tu désires un beau baiser, ma colombe fidèle! Ma chauve-souris doucement velue!

Il la presse sur son cœur.

TAI-LIEOU, *en colère, et tâchant de les séparer.* — Avez-vous fini? Eh! Madame, contentez-vous de l'âme de cet homme. A moi le corps! C'est celui de Yan-Fou-Li. Que nous agacez-vous avec le pinceau fleuri?

Elle saisit Yo-Tchéou par un bras et veut l'attirer à elle. Li-Chi le prend par l'autre bras et fait le même jeu de son côté.

LI-CHI. — Que serait le corps sans âme? Et que ferais-tu avec un simple cadavre?

TAI-LIEOU. — Veux-tu lâcher, mégère!

LI-CHI. — Jamais, libidineuse! Je l'aurai! Je l'aurai!

TAI-LIEOU. — Mon père Li-Fou! Ma mère Li-Mei! A mon secours!.. Wang-Seng, Thsien-Niu, arrivez!...

LI-CHI. — Mon frère Fun-So, aidez-moi!

Li-Fou et Li-Mei se mettent à tirer Yo-Tchéou par le même bras que Taï-Lieou, tandis que Fun-So fait le même jeu à l'autre bras avec Li-Chi. Wang-Seng et Thsien-Niu, l'un près de l'autre, rient de la bataille.

YO-TCHÉOU.— Aïe! Aïe! Elles vont m'écarteler!

TAI-LIEOU. — Viens à moi! Préservez-moi du mal siang-sse-ping!

YO-TCHÉOU. — Mes chères femmes, soyez en paix! Je...

TAI-LIEOU. — Tu n'as qu'une femme! Je suis ta femme!...

LI-CHI. — Toi, sa femme? Depuis quand? C'est moi sa femme!...

YO TCHÉOU. — Mais ne tirez donc pas comme ça. Soyez en paix! Je vous contenterai toutes deux...

Mes chères petites femmes ! Je ne demande pas mieux que de vous contenter toutes deux !... Et plus, s'il le fallait... j'en satisferais plus pour avoir la paix... Aïe ! Aïe ! Vous me tuez !

Tai-Lieou. — Je ne veux pas souffrir du siang sse-ping ! Il me faut mon mari Yan-Fou-Li ! C'est toi ! Je te veux !

Li-Chi. — Je sens le siang-sse-ping qui me brûle à la vue de mon Yo-Tchéou ! Viens ! Viens !

Yo-Tchéou. — Mais ne vous fâchez pas, mes tourterelles ! Ne faites pas les vautours ! Voyons, ne pourrait-on pas s'arranger ? Je vous accorderai à chacune une nuit. Vous aurez votre nuit à tour de rôle ! S'il le faut, je changerai de domicile au milieu de la nuit ! Ou je m'appliquerai à vous, le jour ! Je m'appliquerai le jour ! Ce sera charmant ! Je ne désire que cela !... Je m'efforcerai de vous faire goûter les mêmes douceurs !... Je serai méthodique !... Pas de jalousie !...

Tai-Lieou. — Vas-tu lâcher, voleuse d'homme ?... Laisse-moi mon mari !...

Li-Chi. — Ce corps est à Yo-Tchéou ! Yo-Tchéou est à moi ! Chienne ! Ah ! la chienne !...

A ces mots, Taï-Lieou et Li-Chi abandonnent Yo-Tchéou, que Fun-So d'un côté, Li-Fou et Li-Meï de l'autre, s'arrachent encore. Les deux femmes se battent, se déchirent, se bousculent.

Liu-Thong-Pin. — Ah ! mes colombes,
Vous vous exténuez les lombes !
Gardez vos muscles
Pour d'autres exercices,
Puisque c'est cette envie qui vous enflamme
D'un tel courage, ô colombes irritées !
Que tout le monde lâche Yo-Tchéou.
Yo-Tchéou est peut-être encore

Un poète qui remplit l'univers :
Comment voulez-vous qu'il tienne
Dans les bras d'une femme,
Puisqu'il est grand comme le monde?
Et quand mille femmes, s'entrelaçant les mains,
Feraient cercle, ce cercle est encore trop petit
Pour Yo-Tchéou, qui est grand comme le monde!
Alors, quoi? Je vais vous le dire!...

En ce moment les sept maîtresses de Yo-Tchéou font une irruption torrentueuse, en poussant des cris de toutes sortes.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LES SEPT MAITRESSES DE YO-TCHEOU

LES SEPT MAÎTRESSES, *entremêlant leurs voix.* — Ah! Seigneur, vous voilà!... Quelle joie!... Nous vous souhaitions!... Ecoutez-nous!...

LIU-THONG-PIN. — Je vous écoute, et j'entendrais mieux
Si vous faisiez moins de bruit.
Vous voyagez donc en troupe, maintenant?

LES MAÎTRESSES, *ensemble.* — Nous regrettons toutes Yo-Tchéou!... Et nous le voulons!... Chacune de nous le veut!...

TAI-LIEOU. — Yo-Tchéou? C'est un peu fort!

LI-CHI. — Ah! oui, par exemple! Yo-Tchéou? Est-ce quand il était âne, qu'il a fait connaissance de tout ça?

LIU-THONG-PIN. — J'oubliais de procéder aux présentations d'usage.
Mesdames Li-Chi et Taï-Lieou,
Voici les sept maîtresses de l'ancien juge Yo-Tchéou!
Quant à vous, mes belles,

Je vous présente l'ex-madame Yo-Tchéou, Li-Chi,
Et madame Yan-Fou-Li, Taï-Lieou,
Femme de cet homme que vous voyez,
Et qui est un cadavre
Animé par l'âme de Yo-Tchéou.

LES MAÎTRESSES. — C'est donc lui Yo-Tchéou?... Le nouveau Yo-Tchéou?... Ah! tant mieux!... Il est plus fort!...

LI-CHI. — Il avait donc sept maîtresses? Au moins, j'en suis fière! Cela prouve qu'il eût pu remplir l'univers par l'excellence de son pinceau fleuri!

TAI-LIEOU. — Et moi, ça m'est égal. Ce n'est pas moi qu'il délaissait, mais vous, quand son esprit était encore dans la carcasse de Yo-Tchéou.

LIU-THONG-PIN. — Enfin, il faut conclure.
Dans quelque animal ou dans quelque homme
que je fasse transmigrer Yo-Tchéou,
Il s'y montre prétentieux et insupportable,
Et vous autres, femmes, vous voilà neuf, dont
chacune le veut!
A laquelle le concéder, en bonne justice?

LI-CHI, TAI-LIEOU, *ensemble.* — A moi!... C'est mon mari!...

LES SEPT MAÎTRESSES, *ensemble.* — A moi!... C'est mon amant!... C'est une raison de plus!...

LIU-THONG-PIN. — Et toi, Yo-Tchéou, que dis-tu?

YO-TCHÉOU, *exalté et convaincu.* — Je suis le bon juge et incomparable poète Yo-Tchéou, dont le pinceau fleuri, quand je le saisis pour écrire, chasse les vents et les nuées!...

LIU-THONG-PIN. — Ah! l'animal! Quand je le
ferais circuler
Tour à tour dans tous les êtres,

Il assommerait le monde entier
Avec le pinceau fleuri de l'incomparable poète Yo-Tchéou.

Aux monstres, leur désignant une des maisons voisines.

Entrez là! Sortez-en une grande table et deux grands coutelas.

Ils obéissent et apportent la table au milieu de la scène.

Qui veut Yo-Tchéou?

Li-Chi, Taï-Lieou, les sept maîtresses. — Moi!... Moi!... Moi!... Moi!...

Liu-Thong-Pin. — Nulle de vous ne veut le céder à ses rivales?

Li-Chi, Tai-Lieou, les sept maîtresses. — Non!... Non!... Jamais!... Non!... Jamais!... Jamais!...

Liu-Thong-Pin. — Alors, je vais mettre la paix entre toutes ces compétitrices.

Aux monstres.

Que trois de vous étendent Yo-Tchéou sur la table, ventre en l'air!

Ils obéissent.

Bien! De vos bras robustes, tenez-le dans l'immobilité.
Toi, Tête-de-Tigre, aiguise les coutelas!
Désormais, que Yo-Tchéou soit le contraire d'un incomparable poète!
Et qu'il devienne un incomparable eunuque!
Tête-de-Tigre, coupe-le!

Yo-Tchéou.— Grâce, Seigneur Immortel Lettré! Hu! Hu! Aïe! Aïe!

Liu-Thong-Pin. — Le coutelas ne t'a pas encore touché,
Et tu hurles déjà, Incomparable?

Aux femmes.

Celle de vous qui restera la dernière
devra le prendre, tel qu'il sera!

LI-CHI, TAI-LIEOU, LES MAÎTRESSES. — Pas moi!...
Ni moi!... Vite!... Je file!... A ne pas vous revoir!...
Horreur!... Pouah!... Le vilain homme!...

Toutes s'enfuient.

LIU-THONG-PIN. — Tu seras épargné et libre, Yo-Tchéou,
Si tu imagines et si tu découvres
Le plus laid et sot animal
Où je puisse te faire transmigrer?
Cherche bien!

YO-TCHÉOU. — Seigneur Immortel Lettré, faites-moi retourner dans le corps le plus semblable à celui que j'avais jadis, à celui du bon juge et incomparable poète Yo-Tchéou!

LIU-THONG-PIN. — Tu es libre, tu as bien trouvé!
C'est bien là le plus laid et le plus sot animal!
Cherche ton pareil, le pareil à travers les provinces,
Et ne fais plus autre chose,
Car je te rattraperais!

Adapté du chinois par.

LÉON CHARPENTIER.

POÈMES

I

ÉROS

Nous nous sommes aimés dans ces jardins magiques,
Où fleurissent, mêlés aux lauriers héroïques,
Les myrtes dont l'Amour couronne son flambeau.

L'âpre splendeur du jour, à présent, s'est éteinte :
Sur les jardins de pourpre et la mer d'hyacinthe
Un soir d'été descend, voluptueux et beau.

Mais, tandis que sa paix s'épand sur toute chose,
Une clarté de songe emplit le grand ciel rose
Où l'odeur des jardins monte comme un encens.

Secouant par degrés l'heureuse lassitude,
Tu sens ton cœur trembler devant leur solitude,
Et la crainte élargit tes grands yeux languissants.

Car voici qu'avec leur haleine aromatique,
Un souffle véhément sort de ce sol antique
Que la gloire et l'amour ont consacré deux fois.

C'est sa tragique ardeur qui te brûle et t'enivre,
Et mêle, comme un philtre, à la douceur de vivre
Le souvenir poignant des baisers d'autrefois.

Tout dénonce, en ce lieu, la terre sans égale
Où règne sur les cœurs, dans sa grandeur fatale,
Le roi mystérieux que nul n'a pu fléchir.

Subis-le sans effroi, cet implacable maître :
Car, jusqu'en ces excès dont s'effare ton être,
Il prête sa noblesse à notre obscur désir.

II

L'ÉVEIL

Maintenant, tout est dit... Tu souris, les yeux clos...
Ton cœur, enfin comblé, jusque dans son repos,
Savoure, en tressaillant, la tendre certitude.

Au dehors, une nuit diaphane d'été
Répand, avec sa paix, sur le parc enchanté,
La volupté de l'ombre et de la solitude...

Des mots vagues et tels qu'on en dit en rêvant
Voltigent, quelquefois, sur tes lèvres d'enfant;
J'écoute, en souriant, l'adorable murmure.

Car l'immortel attrait de vivre, je le sens,
Chante, une fois de plus, dans ces mots innocents
Où s'éveille à demi ta petite âme obscure..,

Cependant la clarté souveraine du jour
Entre, comme à regret, dans la chambre d'amour
Où la lampe mettait son frisson d'auréole...

Tandis que l'aube pâle éclaire au loin les bois,
Tu parles comme on fait en rêvant, à mi-voix,
Et ta voix est plus douce encor que ta parole...

III

L'IMMORTEL ENNUI

Quel rêve suivais-tu, de tes beaux yeux distraits,
Tandis que, les bras nus et les cheveux défaits,
Tu t'accoudais, songeuse, au marbre des terrasses?

Car le dédain crispait tes lèvres de son pli;
Et parfois, semblait-il, la flamme d'un défi
Passait, tel un éclair, sous tes paupières lasses.

Tu triomphais, pourtant! Comme un divin rayon,
La fierté d'être belle éclatait sur ton front;
Tout en toi démentait ta morose attitude.

Et pour t'accueillir mieux, reine, en ta royauté,
Les jardins dont Virgile a dit la volupté
Ouvraient à tes loisirs toute leur solitude.

Le calme de l'été mourant était dans l'air :
Au loin l'azur mêlé du ciel et de la mer
Avait le chatoiement d'une fleur entr'éclose...

Mais, tandis que mon cœur s'ouvrait au tendre espoir
Autour de nous, dans l'or et la pourpre du soir,
Descendaient, un à un, des pétales de rose.

Parfois le bruit des flots arrivait jusqu'à nous :
En écoutant monter le chant puissant et doux,
Je me suis rappelé la chanson des sirènes.

Je t'ai comprise, alors; et, détournant les yeux,
Malgré le lieu sublime et le soir merveilleux,
J'ai rêvé longuement à des choses lointaines...

« Toi qui contemples tout d'un œil désenchanté,
Parle! Est-ce le regret? Est-ce l'arrière-été
Qui dorait notre éden de sa mélancolie?

Car tout nous a déçus, hier comme aujourd'hui;
Hélas! et nous portons notre immortel ennui
Des pays où l'on aime à ceux où l'on oublie...

Mais mon anxiété t'interrogeait en vain :
Un sourire où l'orgueil se mêlait au dédain
Seul, errait, par instants, sur tes lèvres amères.

Et tes yeux, où couvait un feu mystérieux,
Regardaient, sans les voir, ces jardins radieux
Où l'automne effeuillait les roses éphémères...

IV

L'HUMBLE SAGESSE

O penseur ! la beauté du printemps dans les bois
T'a saisi, ce matin, pour la première fois,
Et malgré toi l'odeur de la terre t'enivre...

Tes jours se sont passés à méditer en vain
L'énigme que propose à l'homme son destin ;
Et ton grand front pensif a pâli sur maint livre.

A quoi bon ? Laisse aux dieux leur sublime secret ;
Et, pendant que tu vis, savoure sans regret
Ce qu'il tient de douceur dans ce simple mot : vivre.

V

LE TEMPLE

Tu sais qu'autour de toi l'essaim sacré des dieux
Peuple, comme jadis, les bois mystérieux :
L'ivresse de ton être atteste leur présence.

Contiens-toi !... Quand les dieux séjournent parmi nous,
Ils veillent sur leur temple avec un soin jaloux ;
Toute parole, ici, sonne comme une offense.

Ou du moins, si ton chant éclate malgré toi,
Chante tout bas avec une sorte d'effroi ;
Tu ne troubleras point le radieux silence...

FERNAND SÉVERIN.

THOMAS CARLYLE
ET LA DÉMOCRATIE

—

LE PRINCIPE DE DIFFÉRENCIATION (1).

La conséquence capitale de la Révolution française, la seule conséquence réelle, à vrai dire, tristement visible plus que jamais aujourd'hui, c'est le transcendantalisme qu'elle a mis dans les choses modernes. Par transcendantalisme, il faut entendre que toutes choses sont désormais en question, vertigineusement prises dans une transformation immense, dont il est impossible de garantir l'utilité finale et de prévoir le terme, autrement que par un acte de foi. Carlyle a marqué en traits énergiques ce caractère absolument transcendantal de la Révolution. La Révolution, ce n'est ni la prise de la Bastille, ni la Constitution de 91, ni la nuit du 4 Août, ni la journée du 10 Août, ni celle du 13 Vendémiaire ; c'est la journée du 21 Janvier 93, c'est la Terreur, le Sans-Culottisme, — le fait pur et simple de la Destruction. — « Cette révolution française signifie la rébellion ouverte et violente, la victoire de l'anarchie désemprisonnée sur une autorité corrompue et usée. Grand phénomène assurément ! transcendantal, dépassant toute règle, toute expérience, le phénomène dominant des temps modernes. Car, une fois encore, et de la manière la plus inattendue, a reparu l'antique

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 134.

fanatisme sous de très nouveaux accoutrements, miraculeux comme l'est tout fanatisme. Appelons-le fanatisme fait pour *humer les formules*... Quand l'âge des conventions lui-même était devenu vieux et que l'existence de l'homme, pendant de longues générations, n'avait eu d'autre base que de creuses formules que le temps avait minées ; quand il semblait qu'aucune réalité n'existât, mais seulement des fantômes de réalité ; dans ce siècle où l'univers n'était plus considéré que comme l'œuvre d'un tailleur et d'un tapissier, et où les hommes n'étaient plus que des masques grimaçants et se faisant des signes les uns aux autres, — soudain, voici que la terre s'entr'ouvre, et qu'au milieu d'une lueur terrible et de fumées tartaréennes surgit le Sans-Culottisme aux têtes multiples, à l'haleine de feu, demandant : « Comment me trouvez-vous? » C'est là, en vérité, une chose fatale et singulière. Que quiconque n'est qu'un fantôme regarde ce fait, mal lui en adviendra ; ici-bas il ne pourra rester davantage, il nous semble. Malheur aussi à quiconque n'est pas entièrement un fantôme, mais seulement en partie un fantôme et une réalité! L'âge des miracles est revenu. Voici venir le phénix du monde, mourant dans le feu, renaissant dans le feu : cette Révolution française, c'est le berceau et la tombe d'un Monde. — Nous saluerons la Révolution française comme des marins naufragés pourraient saluer les plus sombres rochers, dans un monde autrement tout de mer et de vagues sans base Vraie Apocalypse, bien que terrible, pour ce temps faux, desséché, artificiel ; attestant une fois de plus que la Nature est surnaturelle ; sinon divine, alors diabolique ; que le Semblant n'est pas la Réalité ; qu'il a à devenir Réalité, ou bien le

monde prendra feu sous lui, — le brûlera et le convertira en ce qu'il est, à savoir, Rien! La Plausibilité a pris fin; la vide Routine a pris fin ; bien des choses ont pris fin .. Plus bas que ce sauvage *Sans-Culottisme* les hommes ne peuvent aller. Ils se tiennent là sur le plus nu des faits hagards, indéniable en toutes saisons et circonstances, et peuvent et doivent de toute nécessité recommencer avec confiance à édifier en partant de là (1). »

I

Que quoi que ce soit ait été « édifié » jusqu'à ce jour, il serait téméraire de l'avancer. L'instinct de conquête sociale, lâché depuis la Révolution, qui, du haut en bas d'une civilisation de plébéiens avides, s'exaspère, et fausse les rapports des hommes entre eux, cette impulsion est une force sans doute, mais une force jusqu'ici et pour longtemps encore anarchique. Elle abat tout, elle ne laisse debout qu'un trompe-l'œil de « principes », sous le couvert de quoi se poursuit sa besogne destructrice. Elle est une fureur de concurrence par où toute œuvre simplificatrice est empêchée. Le mouvement de désagrégation qu'Auguste Comte notait dès 1822, que Carlyle, trente ans plus tard, montrait gagnant de plus en plus, s'est, depuis, partout étendu. La plupart des faits contemporains sont explicables surtout par là. Et les deux grandes assises démocratiques, le Suffrage universel et le Parlementarisme, ces savantes constructions abstraites où s'est complu notre

(1) *French Revolution*, t. I, liv VI, chap. I. — *On Heroes*, VI. — On lira aussi avec fruit l'étude bien connue de M. Henri Mazel où se trouve classée, analysée et appréciée la plus notable et la plus volumineuse portion, peut-on dire, de la littérature relative à la Révolution française. Nous ne connaissons pas, sur cette question, de travail plus complet ni plus neuf. *Le Procès de la Révolution française. Revue des Questions historiques* du 1er juillet 1886.

Droit politique, sont intéressantes surtout, on l'a vu, comme signes, involontaires mais d'autant plus marqués, du désordre d'appétit qu'elles systématisent. — C'est de cet instinct de conquête sociale, en lui-même une force vieille comme l'histoire, ni meilleure ni pire qu'une autre, mais dont la particularité toute nouvelle consiste en ceci qu'elle est, de nos jours, déréglée, informe, nue, et à la fois sophistiquée comme elle ne le fut jamais, qu'il faut achever ici, en suivant son développement dans un ordre de faits plus large, de nous faire une idée. Peut-être, en effet, cette analyse, où nous guide Carlyle, nous mènera-t-elle jusqu'à un phénomène intime, entrevu par le penseur des *Latter Day Pamphlets* dès le début de la période sociale actuelle (1) et qui pourrait bien être le fait secret d'où, jusqu'ici, dérive toute la Démocratie, — nous voulons parler d'un phénomène de Différenciation.

Il n'a pas cessé, depuis un siècle, de se répéter dans le domaine social. — En France surtout, il se présente, à certains égards, avec la netteté d'un fait historique. En effet, si le remède qui consiste à changer de position aussi souvent que l'on voudra, ce « mélancolique remède », comme dit Carlyle, de nos époques troublées et ennuyées, a été quelque part usité, c'est bien chez nous. Comptez tous nos changements de régime à partir du premier Empire; dans chaque régime, marquez toutes les variations politiques; dans chaque variation, toutes les vicissitudes des partis ; dans chaque vicissitude, tous les déplacements d'influences : et dites-vous qu'à

(1) Cf. *Sartor Resartus*, livre III, chap. v; *Past and Present*, livre III, *passim;* et surtout *Latter Day Pamphlets*, I, *The Present Time*, le passage curieux sur ce que l'auteur appelle *The new Sacrement of Divorce.*

chaque fois que le « remède » a été de la sorte employé, une complication nouvelle s'en est suivie dans la vie sociale, dans les intérêts, dans les opinions, dans l'activité de chacun, dans toutes choses. Toutes ces forces ont été s'opposant de plus en plus ; aucun de nos gouvernements, invariablement nés chacun de la ruine du précédent, n'a eu le temps encore, sinon de les coordonner, du moins de les neutraliser ; elles n'ont cessé de développer leurs tendances propres, et à l'heure actuelle, en ces jours de complet Laissez-faire, elles se sont partout différenciées. Un trait reste commun, et qui précisément s'accuse de toutes parts en raison directe de cette diversité croissante : l'égoïsme. Voilà ce qui se révèle aussitôt à l'examen historique.

Mais à cette immédiate cause historique ajoutez, pour achever votre idée, une raison d'un autre ordre et plus intime. — En même temps que grandissait l'incertitude politique avec ses conséquences d'égoïsme complexe pour les mœurs, un autre fait, un fait plus profond, se développait, qui aidait singulièrement à ces conséquences. Le milieu social même devenait de plus en plus volumineux ; il se chargeait sans cesse d'éléments nouveaux, fiévreux et troubles. Les idées, autrefois le secret et profond domaine d'une libre caste, se propageaient, réduites en formules par l'esprit abstrait de l'école officielle, et de là, vulgarisées par la presse, par l'instruction obligatoire, se répandaient partout en un demi-savoir plein de ferments d'outrecuidance et d'illusions ; les sciences, de plus en plus spécialisées et subdivisées, se recrutant par cela même de plus en plus d'adeptes, prodiguaient par milliers les découvertes de détail, vite converties en recettes d'industrie ; munie de ces nouveaux procédés, multipliée d'ail-

leurs par le machinisme, celle-ci entassait sans mesure ses inventions ; la production en tous genres centuplait ; la vie d'affaires devenait générale, et du reste, par le relèvement des professions bourgeoises, se guindait en une sorte de manière d'être officielle à qui appartenait désormais l'influence (1) ; l'argent en recevait comme une consécration inédite ; il s'amoncelait triomphant ; le luxe débordait ; toute sorte de pléthore, aussi bien ; et l'excitation, bientôt, était l'état permanent et universel. — Ce regorgement fiévreux suppose une abondance de *moyens* sans précédent. En effet, ce qu'il faut surtout remarquer dans ce milieu social si extraordinairement densifié, c'est l'extrême vulgarisation des moyens. Leur nombre s'est indéfiniment augmenté ; il y a des formules pour tout ; jamais plus de procédés n'eurent cours ; jamais plus de facilités ne furent offertes. En retour, jamais plus d'aptitudes ne se manifestèrent. De même que la transformation démocratique de l'idée de gouvernement, par exemple, a généralisé, vaille que vaille, l'aptitude politique, un développement analogue dans tous les autres domaines, sciences, industrie, commerce, art, littérature, érudition, etc., y a multiplié sans mesure les talents. Une culture intense et uniforme a tout gagné. L'*Egalité* démocratique c'est cela même. — Mais parmi cette profusion de moyens égaux pour tous, comme parmi la luxuriance étouffante de notre civilisation, tout effort n'a que le mérite et que la valeur d'une différence. D'une part, pour lui comme pour tout autre, il y a équipollence de facilités, et d'autre part, pas plus que tout autre, il ne saurait, désormais, se généraliser, résumer

(1) Cf. *Past and Present*, livre III, *Gospel of Mammonism*.

dans ses résultats l'ensemble, démesurément accru, de nos connaissances et de nos acquisitions. De là, partout, la nécessité de se spécialiser; et aucune de ces innombrables spécialisations ne semble plus particulièrement méritoire qu'une autre. Cependant, pour conquérir cette parcelle de plus en plus rétrécie et perdue, quel labeur ! Combien la concurrence est ardente partout, l'incessant progrès même de cet esprit de spécialité, de différence, le dit assez. Dans n'importe quelle région de l'activité, il n'est pas une tentative, une recherche, qui, en ces époques trop pleines, ne fasse double emploi avec une autre, et qui, pour persister, ne doive, au prix d'une industrie terrible, devenir quand même distincte. La lutte en ces temps encombrés et d'invention chétive consiste à faire, non point une chose qu'un autre n'ait pas eu l'idée de faire, mais la même chose qu'un autre, — avec toutefois d'uniques particularités d'exécution, dont un autre tempérament, plus impropre à la concurrence, moins artificieux, de moins d'étoffe, serait incapable. Lutte étroite et d'autant plus furieuse, où les énergies s'exaspèrent, où les talents, dépréciés par leur abondance même et l'air de famille commun à presque tous, doivent se contrefaire, se singulariser en contorsions imprévues ; où les convoitises se dérèglent dans l'angoisse des compétitions; où tout est excessif, forcé, renchéri; lutte incohérente que nulle Autorité n'a pu encore organiser, lutte qui est toute la Démocratie, et qu'on peut définir, écartant les abstractions coutumières d'altruisme, de solidarité, de justice, comme un individualisme suraigu et indéfiniment multiplié.

II

La bio-sociologie a souvent fait porter ses ana-

lyses sur cette vaste Différenciation confuse, avec l'espoir d'y démêler ce qui n'y semble guère inclus jusqu'ici, c'est-à-dire un principe de solidarité et un principe d'aristocratie. Il n'est pas sans utilité d'exposer ici très brièvement certaines de ces démonstrations, et de marquer les raisons pour lesquelles l'on ne saurait, selon nous, partager l'optimisme de leurs auteurs.

Devant la désagrégation universelle, devant le débordement des égoïsmes, la myriade des moyens, la Science veut nous rassurer. Elle s'efforce de débrouiller cette complexité, grandissante ; et, effectuant sa démarche favorite en ce cas, elle a recours à la matière organisée pour illustrer le fait social et démocratique. Là-dessus, des hommes sont sortis de leurs laboratoires, des naturalistes très instruits, *trop* instruits, parvenus comme qui dirait à la métaphysique de leur science, donc d'autant plus désireux d'assurer à cette science de nouveaux lendemains, de l'abouter, par-dessus une solution de continuité comblée à l'aide d'une sorte de métaphore, à une nouvelle et longue série de questions. C'est alors que « l'être social » s'est fort à propos rencontré pour succéder, sous leurs loupes et dans leurs nomenclatures, à l'être organique. La biologie est ainsi devenue le support de la sociplogie. Par une conséquence de ceci, tout l'appareil d'abstractions et de confusions démocratiques s'est comme trouvé garni d'une doublure scientifique qui lui prête une espèce de certitude et de solidité artificielles. Sous l'immense hasard social de nos jours, on veut nous faire entrevoir un arrière-fond d'expérience. Le laboratoire de l'anatomiste répond de ce qui se passe dans cette Démocratie chanceuse aux multiples tourbillons emmêlés

de droits abstraits, de laissez-faire, de concurrence, de vote pour tous, de connaissances accrues, de surproductions, de fonctions nouvelles. — N'est-elle pas, elle aussi, un corps? Un corps social auquel l'individu participe aussi étroitement et aussi rythmiquement que la cellule au corps organique. Or, de même que la vie animale réside dans chaque cellule, la vie politique et sociale réside dans chaque individu. Il y a de la sorte autant d'éléments fonctionnels qu'il y a d'individus, de cellules. Mettez d'accord ces fonctions multiples tout en les différenciant selon leur utilité propre et l'intérêt de l'ensemble, et vous avez l'être social avec la variété de ses organes. Ceci est la division du travail, sur quoi se fonde toute association ; et plus le travail est divisé, plus féconde et forte est l'association. — Ainsi, ne vous alarmez pas si les fonctions se sont tant multipliées, si les différences en tout ordre de choses se sont centuplées, si enfin la variabilité individuelle est devenue extrême. Ce sont des apparences, déterminées, en notre Démocratie, par un immense développement de ressources en tous genres, richesse économique, industrie, machinisme, instruction : mais allez plus avant, vous trouverez, sous cette complexité extérieure, une réelle tendance vers la solidarité. D'une part, comme la cellule, dans l'être organique, concourt, suivant des lois de groupement définies, à former des tissus et des organes, ainsi, dans l'être social, l'individu fait partie, suivant des modes d'agrégation ici comme là certains (1), de l'un ou l'autre des groupes qui composent cet être social. D'autre part, si les apti-

(1) Voyez l'historique bio-social de ces groupements dans le livre de M. René Worms, *Organisme et Société*, chap. VI. Voy. aussi Durkheim, *De la division du travail social*, liv. II et III.

tudes, dans une Démocratie libre, active et savante comme la nôtre, sont infiniment diversifiées, les groupements sont aussi très nombreux. Par là, si les fonctions sont très variées, elles sont aussi partout utilisables, partout spécialisables. Tout groupe, et dans tout groupe tout individu, est donc à même de faire expressément tout ce qu'il doit et peut faire. La division du travail quelque compliquée qu'elle soit, quelques différences qu'elle suscite, reste normale ; nulle part elle ne tend à déséquilibrer l'individu ; donc, la solidarité sociale, grâce à elle, s'élabore.

Ajoutez enfin qu'on peut compter, pour maintenir cette solidarité, sur les liens indissolubles d'une hiérarchie des spécialisations. — Les groupements sociaux, pour nombreux qu'ils soient, dérivent, en somme, à l'heure actuelle, d'un seul principe double : d'une part, ils sont fondés sur la nature du producteur ; d'autre part, sur la nature de la chose à produire. D'une part, c'est la catégorie des travailleurs d'un même ordre (d'une culture équivalente), c'est-à-dire dont les aptitudes et les fonctions sont analogues, fussent-ils employés à des buts différents (ainsi, il n'y a pas d'ingénieurs que dans les chemins de fer, il n'y a pas de savants distingués que dans une seule branche de connaissances) ; d'autre part, c'est la totalité des individus dont les efforts distincts servent à un but unique (ainsi tous les employés divers d'un chemin de fer, d'une raffinerie). Ceci répond à la dualité primitive du feuillet interne dans l'organisme (1) : le premier fournissant, par exemple, le *système* nerveux,

(1) On sait qu'il y a d'autres éléments. Mais nous simplifions autant que possible ce résumé écrit d'après l'ouvrage, ci-dessus cité, de M. René Worms.

c'est-à-dire un ensemble un dans sa composition, multiple dans sa tâche ; le second donnant, par exemple, l'*appareil* digestif, soit un tout simple dans sa fonction, complexe dans ses éléments. — Or, s'il y a lieu de reconnaître une distinction entre l'appareil et le système, puisque l'activité du premier est bornée, tandis que l'action du second est générale, de même il importe d'établir un degré hiérarchique entre nos deux classes d'individus, dès l'instant que les uns (ceux qui forment un appareil social) ne concourent qu'à un but particulier, alors que les autres (ceux qui forment un système social) s'efforcent vers des fins générales. Chez ces derniers, ingénieurs, savants, lettrés, hommes politiques, les spécialisations de l'activité sont évidemment hors de toute proportion plus profondes, subtiles, complexes, que chez les autres; elles ont une tout autre portée ; d'une seule de ces spécialisations cent organes à la fois dans l'être social pourront profiter; le travail d'un seul de ces individus représente le travail de mille individus de l'autre classe. Aussi, est-ce l'ensemble de ces activités supérieurement spécialisées, qui, se différenciant de plus en plus, tant par sa vertu propre que par diverses causes historiques, du reste du corps social, va demain constituer la tête, le cerveau de la démocratie moderne.

Sans doute, et l'on pourrait vous instruire comme cela longtemps ; mais avec un profit extrêmement relatif. Ces théories sont fort intéressantes ; il n'en est pas de plus intéressante à cette heure : je veux dire qu'elles sont excellemment caractéristiques de notre époque ; elles en sont comme une involontaire psychologie ; elles émanent du fond le

plus réel des choses actuelles ; elles impliquent la conscience de ce multiple individualisme exaspéré, de cette « opposition universelle », — selon l'heureuse formule de M. Gabriel Tarde, — qu'est, en somme, la Démocratie. — Mais, abstraction faite de cet intérêt médiat, de cette éloquence psychologique toute involontaire, il est un point de vue qui y reste un peu trop expressément négligé : celui de la *sensibilité*. Or, en acceptant l'aide aussi de cette dernière manière de voir, vous faites une essentielle découverte que vous ne ferez pas autrement : c'est que nous vivons, en cette heure de l'histoire, dans une époque très vieille, et, de ce chef, très particulière. Où vous avez noté d'abord un « accroissement de volume et de densité sociale », vous apercevez, en outre, une complication, une hypertrophie de tous les éléments intellectuels et moraux, avec la lassitude, l'épuisement qui s'ensuit : vous voyez le *sentimentalisme* diffus en lequel se résout toute cette surabondance de connaissances, de conceptions, de sensations ; ce sentimentalisme germé de la décomposition de l'esprit trop nourri, dégoûté de lui-même, et qui, développé en morale de la Bonté, en religion de la Pitié, devient la sensibilité typique des civilisations parvenues à leur extrême automne. — Cette sensibilité, Carlyle l'a scrutée avec une sagacité aiguë. Il nous montre quel chétif pessimisme inspire et quelle erreur de jugement accompagne cette religion de la Pitié, cette humanitairerie superfine, passée, mieux même que dans nos idées politiques, dans nos idées morales, ce moderne sentiment enfin, où nous croyons avoir trouvé la noblesse de nos esprits modifiés et la paix de nos cœurs excédés. Il nous fait voir que ce qui se trouve sacrifié à cette mode universelle de Pitié,

de « Paradis pour tous pêle-mêle », c'est le droit des forces mêmes de la vie. Il marque, par exemple, tout le trouble d'idées, toute la perversion subtile de l'énergie, qu'implique, de nos jours, l'appréciation quintessenciée des délits et des peines. Il est sans ménagement pour la sentimentalité glacée qui, entre autres œuvres, a édifié ces « Prisons-Modèles » si fort en faveur dans tous les pays de démocratie. Sous ces méthodes pénales trop savantes, sous ces adoucissements trop techniques, il retrouve la morbide indifférence de l'âme moderne, définitivement incapable de punir avec franchise, de se retremper dans quelque martiale croyance au Mal, dans cette essentielle croyance qui inclut un genre tout à fait supérieur de croyance au Bien et en toutes choses (1). Cette débordante Pitié, aujourd'hui la suprême fashion, qui enveloppe jusqu'aux pires coquins (on ne parle pas tellement de ceux qui sont inscrits sur les registres d'écrou), qu'est-elle, sinon la surabondance de notre propre découragement et de notre doute de nous-même? Nous ne voyons plus toutes choses qu'à travers une pessimiste bienveillance et une charité déprise; nous nous complaisons singulièrement à tout ce qui est faute, pénurie, incapacité ; nous croyons à une sorte de malchance universelle qui excuse tout; nous nous repaissons d'idées faméliques ; nous aimons que la vie sente mauvais ; nous fraternisons trivialement dans la laideur, dans la faiblesse, dans la malréussite : et, persuadés que, parmi la misère de ce monde, la Pitié seule est utile, nous proscrivons, non peut-être sans quelque envieuse humeur, les dures entreprises optimistes de l'Intelligence.

(1) *Latter Day Pamphlets : Model-Prisons.*

En effet, une telle erreur du jugement est la suite naturelle de ce doute apitoyé. Il n'est qu'une Charité dont soient incapables les époques de bienveillance universelle comme la nôtre, et c'est la Charité intellectuelle. Leur paresse à concevoir les droits de l'esprit est l'envers même de leur trop de zèle à se pénétrer des besoins de l'Impuissance. Pour elles, ceci seul est effectif. Un fait très significatif, sous ce rapport, c'est la confusion où nous sommes à cette heure, en ce qui concerne, d'une part, les *œuvres* (au sens néo-chrétien), et le *travail*, de l'autre. Dans les milieux les plus instruits et, dirons-nous, les plus laborieux, l'on tend cependant de plus en plus à supprimer la vieille distinction qui légitimement les sépare, qui attribue les unes au sentiment, l'autre à l'intellect. Une société bien munie d'œuvres nous apparaît décidément comme une société très intelligente, très active, vivace. N'est-elle pas une société où s'agite l'altruisme le plus industrieux, une société persuadée qu'il y a autre chose à cette heure qu' « une parfaite ordonnance de l'âme », qu'il s'agit d'y ordonner « toutes les choses qui ne s'y trouvaient point autrefois, — c'est-à-dire les trois quarts des malheurs des hommes, — et qui, d'intangibles, d'inintelligibles, d'immobiles, de fatales qu'elles étaient, sont devenues réelles, explicables, pressantes et humaines (1) » ? — On ne peut s'empêcher ici de trouver une saveur toute nouvelle dans cette dureté du puritanisme, que les œuvres ne suffisent point pour relever l'homme. L'homme, ni une Société. C'est une émulation d'un tout autre genre qu'il y faut pour susciter « le rude effort

(1) Maurice Maeterlinck : *Le Mystère de la Justice.*

pratique », la puissante tension des âmes, et le goût d'inventer, d'agir, de travailler; — le goût du vrai travail, âpre, sincère, point sentimental, du travail qui ne consiste pas à biaiser, à l'aide de perfectionnements matériels et de morales du bien-être, avec les duretés de la vie; mais qui tire parti de cette contrainte même, fièrement acceptée, fidèlement subie comme l'emprise de la seule réalité possible, et qui, peu à peu et de plus en plus, y trouve le sens du précis, la force de continuité, et tout rare moyen d'exceller.

Mais ces conditions sociales d'activité se rencontrent de moins en moins. Le vain sentimentalisme a, de proche en proche, tout gagné. — Or, tout le fiévreux labeur de notre Démocratie surchargée, toute cette exacerbée diligence qui se traduit par d'innombrables différenciations, s'agite dans l'atmosphère étouffante d'une telle moralité. Voilà ce qu'il importait de constater. Qui s'étonnerait désormais de voir si peu de chose sortir de tant d'efforts divers? L'état d'esprit en faveur ne permet point, d'une part, qu'ils se coordonnent; l'état d'esprit en faveur s'ajoute décisivement aux causes que nous avons déjà notées pour empêcher, d'autre part, qu'aucune différence soit reconnue comme plus typique qu'une autre, et qu'elle joigne au mérite ordinaire de sa propre différenciation une valeur plus exceptionnelle : celle d'une idée supérieure se dégageant et s'imposant! Un vague désir collectif de Bonheur, rêve trop certain de notre temps, n'est pas un lien effectif pour les énergies. Surtout, enfin, ce n'est point à cette vieille civilisation maladivement sensibilisée qu'il faut demander une notion juste de l'Effort et de la Valeur individuelle. Sous le couvert de la

Sympathie universelle, de l'altruisme, ce que vous verrez bien plutôt prospérer, se dégager du vaste conflit des spécialisations, ce sont toutes les catégories des « différences » inférieures, — toutes les variétés d'un égoïsme sans envergure et sans race, tout ce qui est petite habileté, intrigue famélique, puis aussi banalité heureuse, niaise ostentation, et tous les innombrables gestes de la Vanité. — Une rare idée de la Valeur, la possibilité d'une Aristocratie réelle? Voulez-vous reconnaître, sans plus d'analyse, à des signes brutaux, ce qu'est devenue la notion du Mérite et quelle sorte d'Élite nous avons pris le pli de consacrer, levez les yeux, contemplez les tristes statues que notre époque érige de toutes parts en grande pompe officielle : « C'est pour moi une évidence tragique (1), notre premier besoin, qui inclut tous les besoins, est celui d'une nouvelle réelle Aristocratie de fait, à la place de la chimérique Aristocratie abolie de titre. Mais, sous ce rapport, cette extraordinaire populace de statues, qui domine à présent nos places publiques, n'est-elle pas le plus triste présage qui fut jamais? « Voici vos vrais demi-dieux et vos hommes héroïques ! » Pour moi, cette populace de statues se dresse au-dessus du Chaos de nos affaires comme le vivant symbole de ce Chaos, et silencieusement jette la plus lamentable prophétie. Peut-être un aussi étrange panthéon de dieux de bronze n'a jamais été réuni en ce monde. Ils sont là, les grotesques hères, s'encrassant peu à peu dans le brouillard fuligineux; noirs et distors, comme une sordide équipe de croque-morts advenus pour enterrer les spiritualismes défunts du genre humain. Dans toutes les provinces de nos affaires, sociales, politiques, reli-

(1) *Latter-Day Pamphlets : Hudson's Statue.*

gieuses, artistiques et autres, ils révèlent des abîmes d'abaissement et de prostration qu'aucune pensée encore n'a sondés. »

III

Sans doute, et devant cette immense batrachomyomachie de glorioles, de petits égoïsmes, d'impuissances prétentieuses, de menus spécialismes, où s'étouffe trop souvent l'effort réel, plus d'un, en ces jours, aime assez à chercher dans Machiavel des théories sur le gouvernement et dans Hobbes des doctrines sur l'autorité. L'on demande à Carlyle son héros. L'on imagine volontiers un nouveau Cromwell venant achever l'œuvre de Napoléon, « ce grand instrument trop tôt brisé ». Quelque moderne Cromwell, complexe, silencieux, tenace, assez profond pour encourir, comme l'autre, le reproche d'hypocrisie; tout plein d'une sincère intensité tragique; et, avec cela, doué d'un entendement souple et réaliste, n'ayant d'autre plan que les circonstances mêmes (à peu près comme Gœthe disait que toute vraie poésie est de circonstance); un homme, enfin, fait pour s'engager d'un cœur ferme et d'un œil aigu dans l'immense réseau des choses contemporaines, dans ce vaste et subtil conflit, qui, de la part de ce nouveau Cromwell, exigerait juste les mêmes qualités à la fois de minutieuse réticence et de simplisme grandiose que manifesta l'ancien, — voilà peut-être aussi à propos que possible la sorte de Héros qu'il faudrait à ce temps. Temps tardif et savant, Héros complexe en tous sens. — Cependant une réflexion plus poursuivie nous fait éprouver que cette sorte d'héroïsme, cette qualité de caractère, qui sait? très intimement inhérente à la vie moderne,

il n'est pas à souhaiter, de longtemps encore, qu'elle se manifeste victorieusement et se formule en une Autorité reconnue. A bien considérer les choses, rien, apparaît-il, n'est moins à souhaiter.

Si l'on examine la doctrine de l'Autorité telle que la conçoit Carlyle, on y démêle un fatalisme, qui, salutaire, nécessaire, conservateur, en des circonstances d'un certain ordre, en des circonstances définies, devient aisément une force inappropriable, stérilisante, dans un temps tout de transition, comme est celui-ci. — Sur quoi, chez le Héros carlylien, se fonde, psychologiquement, une telle Autorité? Sur l'identité de la Force et du Droit, de la Valeur morale et de l'Intelligence. Par « Valeur morale », il ne faut pas entendre quelque sens abstrait du Bien et du Mal, du Juste et de l'Injuste, mais la Force vitale même d'un homme, sa Puissance telle quelle d'intuition, ce qui gît sous ses ouvrages extérieurs, sous sa pure région argumentative (1). C'est ceci même qu'il faut qu'un homme ne craigne pas de montrer dans son appréciation des choses, sans quoi il ne pourra pas apprécier les choses du tout, eût-il l'entendement aussi cultivé qu'on voudra. Ainsi l'hypocondrie d'un Cromwell, cette fameuse hypocondrie tant suspectée, tant reprochée, qu'était-ce, sinon « la grandeur même de l'homme ; la profondeur et la tendresse de ses sauvages affections : la quantité de *sympathie* qu'il avait avec les choses »? Ainsi, de la morosité d'un Beethoven, et, en général, de tout ce qui peut faire l'originalité de tout homme où réside plus qu'un ouï-dire.

Mais, là-dessus, situez cette valeur dans une

(1) *On Heroes*, I.

époque comme celle ci, elle essaiera avant tout de maintenir l'identité vitale de ses éléments, et ceci va contre cette époque; armez-la dûment du pouvoir, elle s'en servira pour rendre manifeste une telle identité et l'imposer aux autres, et ceci risque de paralyser cette époque. Votre temps n'est pas prêt pour une aussi forte Autorité : il est à la fois trop neuf et trop vieux; les problèmes qui s'y agitent ont des données à la fois trop compliquées et trop peu indiquées; les classifications de l'activité et de l'opinion y sont trop ramifiées et en même temps trop peu unifiées : et dans une Société qui s'est enfermée en un réseau si nombreux et tout ensemble si inconsistant, la nature humaine est ce qu'elle peut : très spécialisée et avec cela très fuyante. Vous sentez bien qu'une Autorité « héroïque » sera mal à l'aise dans ce mouvant écheveau de nomenclatures; elle voudra le débrouiller, car elle est par définition intelligente, mais la tendance des caractères ira contre l'œuvre, toute l'époque s'y opposera, ce qui amènera à quelque coup d'éclat votre Autorité, au grand détriment de son propre équilibre. S'il n'est, sans doute, pas très exact de dire que, chez Carlyle, la discipline de l'intelligence est soumise à l'autorité passionnée de la volonté (1), cependant, ici, dans l'excès même de l'effort qui, en de telles conjonctures, s'impose à l'intelligence pour ne point séparer sa compréhension de sa « moralité », il se peut que cette dernière en vienne à se différencier, à se « passionner » et à agir seule. Récemment, pour marquer le caractère positif du fait moral chez l'auteur de *Sartor*, l'on a fort justement défini le Héros selon Carlyle comme « le

(1) John Morley : *Essai sur Carlyle.*

principe de coordination de l'énergie sociale (1) ». C'est bien parce qu'il ne serait que trop ce principe, qu'un grand homme, de nos jours, serait fatalement conduit à des excès de *Force*. Comment, sans cela, coordonner une énergie sociale que le laissez-faire en tous sens a si terriblement compliquée, embrouillée, émiettée en une infinité de petits centres d'activité spéciale et exaspérée? Notre grand homme, notre créateur de Valeurs, quel que fût l'ascendant, le pouvoir synthétisant de ces Valeurs nouvelles, ne pourrait organiser qu'en immobilisant. Par exemple, les Parlements seraient réduits à l'office de « Corps consultatifs »; l'Industrie, laissée sous l'empire de la concurrence, n'en serait pas moins l'objet d'un sévère contrôle; la Presse serait décimée; et de là, la règle, ramifiée, s'introduirait, autant qu'on voudra complexe, subtile, souple, mais toujours immuable en son essence, « dans tous les départements particuliers de la vie ». Que s'ensuivrait-il, le renouvellement ou la paralysie? On n'ose répondre. — Fatidiquement, ce temps semble sentir, comme un devoir envers lui-même, la nécessité d'éluder le Héros; il a sa loi à lui de développement, qui est une loi de différenciation, et qui, pour longtemps encore, ne laisse au héros qu'un rôle très restreint, le rôle d'une différence, d'une spécialisation parmi beaucoup d'autres. Et qui sait? peut-être est-ce tout juste pour cela que la notion du génie et de la gloire, comme on le suggérait dès le lendemain des obsèques de Victor Hugo (2), est en train de se modifier.

(1) Jules de Gaultier : *De Kant à Nietzsche, la transformation philosophique.*
(2) M. Edouard Rod, dans la *Revue contemporaine.*

Mais parmi les doctrines de Carlyle, il en est une qui se prête ici à une application tout à fait opportune; à l'ère démocratique elle laisse toute faculté de donner ce que celle-ci contient; elle fait d'avance le champ large à toutes les tendances possibles incluses dans les choses présentes; et en même temps elle nous permet d'observer notre époque avec un profit égal et pour cette époque et pour nous-mêmes : je veux parler de la doctrine du Silence, ou plutôt de l'*Indifférence*, qui en est un des dérivés. On sait la signification qu'il faut attacher ici à ce dernier terme. Il désigne la plus haute qualité de liberté intellectuelle; il exprime par excellence le sens du fait. C'est à travers ce sentiment, sorte de fatalisme pratique en lequel s'est à la longue résolue la spontanéité visionnaire de l'intelligence carlylienne, que l'on perçoit l'activité absolue qui se soutient au fond de tous les êtres; c'est ce sentiment qui rend possible une observation très large et très intime des forces dont tout objet est doué; psychologiquement, nous pénétrons, par lui, le caractère d'un homme avec la série de ses effets; socialement, il nous aide à démêler les mœurs essentielles, l'*idée* du temps où nous vivons, avec la suite des faits qui en dépendent. De plus, comme cette « Indifférence » est aussi le sens du devenir, l'idée typique entrevue grâce à elle est pour nous liée au passé, et elle contient l'avenir en même temps qu'elle est le présent; en elle donc vient se concentrer une triple réalité, par où elle s'impose à nous avec une triple énergie. — Or, de nos jours, l'idée-maîtresse dont nous nous faisons ainsi les spectateurs attentifs, le vrai *Quid proprium* démocratique, qu'est-ce, sinon la variabilité multiple, le spécialisme à

outrance dans tous les ordres d'activité, en un mot la faculté de différenciation ?

Attristante ou non, que cette définition de notre temps donne tout ce qu'elle implique ! Depuis le fait révolutionnaire, depuis cette universelle mise en question, une sorte d'âme corrosive, d'âpre force analytique, circule sans trêve : que son action double aille jusqu'au bout, désir de parvenir, besoin de savoir ; que celui-ci, qui est le scepticisme scientifique, diffère indéfiniment les conclusions ; que celui-là, qui signifie abolition de la règle, déclasse universellement l'individu. Il est bon que cela soit, il faut que cela soit. Les idées générales et les hiérarchies aristocratiques sont, pour toute époque de transition, des risques d'arrêt, des entraves inadmissibles ; des essais de synthèse dangereusement prématurés. Une seule considération importe à cette heure : laisser toutes choses à elles-mêmes ; laisser toutes choses, sous les prises des terribles événements modernes, poursuivre et consommer leurs réactions, en sorte que sur tous les points et à toutes les profondeurs du creuset social elles manifestent l'innombrable diversité de leurs énergies secrètes. Une dissociation et une réaction universelle de forces, des forces accumulées de plusieurs siècles, voilà toute la démocratie. C'est la barbarie, sans doute ; mais tout ce qui peut hâter l'ardente décomposition, tout ce qui peut la rendre plus intime, plus organique, doit avoir libre cours. Il faut que tout se résolve en ses éléments ; que toute caractéristique, toute propriété sorte. Cette dissolution nécessaire, appelez-la tour à tour, selon le domaine où vous la suivez, — hétérogénéité scientifique, — subjectivisme intellectuel, — concurrence économique, — égoïsme mondain, —

corruption des mœurs : qu'importe, si, par cette désagrégation, tant d'apparences devenues inutiles disparaissent, et si plus d'éléments secrets, subtilement vitaux, sont dégagés et promis aux futures synthèses. Au cœur du brasier des désirs, du savoir, des fastes, des jouissances, des paroxysmes, le Phénix-Monde se consume; il flamboie, il éclate en une nombreuse irradiation occidentale; mais plus vaste et prodigue de cendres aura été l'incendie, plus riche et plus complet sera l'épanouissement du nouvel oiseau d'or.

Ce sentiment d'une transformation totale, qui est tout le nécessaire en ces jours, il semble bien que notre période l'ait, à son insu, plus que tout autre instinct. Qu'est-ce que le pauvre Laissez-faire des politiques et de bon nombre d'économistes, si bien passé à l'état d'habitude qu'il n'est plus une doctrine proprement dite, qu'est-ce, après tout, sinon l'expression involontaire de cette essentielle idée de transition, où l'on peut voir désormais l'idée dominante de l'espèce. Laissez-faire, en vérité. Une profonde, fatidique, quasi-mystique nécessité de laisser-faire. Si ce n'est point, sans doute, grâce à cela que le problème de la civilisation contemporaine se résoudra, c'est, fait à peine moins important et qui est, au fond, pareil, à la faveur de cet état de choses que les *données* mêmes du problème peuvent se produire le plus complètement. Un œil observateur ne les voit-il pas déjà de toutes parts se manifester? La matière première d'idées à façonner plus tard n'est-ce pas en ce moment même qu'elle est fournie avec le plus d'abondance? Ces données du problème sont, sans doute, encore trop peu indiquées et à la fois trop compliquées. Mais le Laissez-faire seul peut achever ce qu'il a commencé.

L'action indiscontinue de tous les pouvoirs hétérogènes possibles dans tous les domaines possibles, par son excès même, divisera et précisera les questions. Il est à propos que les faits sociaux ne se caractérisent, durant longtemps encore, que par les rapports mêmes résultant de leur jeu réciproque. De là même, la possibilité d'une classification nouvelle de ces faits, et, qui sait, de neuves conceptions d'ensemble. Ainsi finiront par se dégager les grandes formes déterminées, corps de connaissances, corps d'opinions, idées, sommes, que peuvent comporter les temps actuels.

Et voici qu'à ce détour du sujet, nous retrouvons l'idée sociologique, mais alors sous son aspect véritable, avec son exacte portée ; l'idée en vertu de laquelle la connaissance des phénomènes sociaux issus du Laissez faire (connaissance comprenant aussi la critique des mœurs) revêt ce caractère positif qui annonce qu'elle est désormais homogène à son objet. Voilà un des vrais services qu'elle peut rendre, en effet, et qu'elle rendra pleinement, sans doute, le jour où elle se sera allégée de ses récentes superfétations biologiques et de ses vieilles abstractions humanitaires. — D'une part, une Société, même à la supposer entièrement fondée sur le fait de la Connaissance et sur la philosophie de ce fait, et se voulût-elle jamais si conséquente à ses propres axiomes, n'est point pour cela tenue de s'assimiler à un « organisme ». La nécessité du point de vue biologique est impliquée dans le troisième terme de la loi des trois états ; mais là-dessus, pour que la sociologie soit une science, il suffit « que les lois des phénomènes sociaux puissent être rattachées aux lois connues de la nature humaine et mises d'accord avec les propriétés de

son milieu ». — D'autre part, un développement social ayant pour point de départ le fait de la Connaissance peut bien être nécessairement *moral*, mais à la condition qu'on entende ici une morale positive, une mûre appréciation critique de la Valeur et de l'Energie, — et non point l'on ne sait quelle myopie de la sensibilité, l'on ne sait quel altruisme, quelle idée d'un ordre abstrait appelé Dieu-humanité.

Une nette conception théorique relative à notre temps ou bien à quelque avenir, comme le long effort sociologique, en se rectifiant toujours davantage, peut contribuer à en donner une, aurait assurément la plus grande importance sous tous les rapports, et même en tant qu'indication de ce qu'il est permis d'espérer touchant la pratique. Non qu'aucune excellente théorie, positiviste ou autre, puisse, par sa vertu propre, susciter de fortes manières d'agir et de vigoureux caractères : mais une excellente théorie sociologique, une conception bien homogène dans toutes ses parties, par cela même qu'elle a été possible, est un signe des temps, l'indice que les choses sont devenues moins confuses, qu'à force même de confusion et de fusion elles commencent à se combiner en de nouveaux amalgames, et désormais se prêtent, aussi bien qu'à quelque interprétation suivie, à quelque ferme conduite. Dans toute époque considérable jusqu'ici connue, Catholicisme, Age d'Elisabeth, Seizième siècle italien, il y a eu un degré de maturité, où, le travail des précurseurs et des spécialistes achevé, toutes les idées inhérentes à cette période se sont précisées, harmonisées, et où, comme en correspondance de ceci, le genre de caractère, d'*homme*, qu'impliquait la conscience générale, est apparu. —

Qui sait, de même, si une Démocratie, ou plutôt l'état social non encore nommé qui en sera la suite; une fois en possession de ses vraies formules, ne comporterait point une espèce de génie propre, de telle manière qu'avec la sorte d'homme qui se trouverait personnifier le mieux ce style épars de pensée et d'action, un véritable fait individualiste y reparût? Cette sorte d'homme ne serait point uniquement la créature du temps, un homme complet n'étant pas que le produit des circonstances; mais il serait compris dans son temps, et c'est même parce qu'en vertu de ses facultés plus grandes il y serait compris plus étroitement qu'aucun autre, il serait plus pénétré du sentiment des dernières réalisations accomplies, qu'exprimant dès lors ce temps avec une intensité unique, il semblerait créer des valeurs nouvelles. Alors l'expérience moderne, s'interrompant, pour une période, dans les différenciations à l'aide desquelles elle s'était développée, se résumerait et s'unifierait, par quelque puissant intermédiaire tout individuel, dans une certaine qualité de vision, de caractère, de force; elle se résoudrait en une émotion de la volonté aussi bien qu'en une décision de l'intelligence; le fait intellectuel se relierait au fait moral : et l'on pourrait, avec Carlyle, dans un monde où, de nouveau, il y aurait « beaucoup à agir, peu à savoir », se reprendre à espérer en l'Héroïque.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE PAPE ROUGE

(*Suite*[1])

—

TROISIÈME PARTIE
LE SANG

XIII

Ce fut le samedi 25 avril 1478 que le jeune cardinal Rafaele Riario fit son entrée à Florence. Dès le matin, par l'entremise de Jacopone de Pazzi, invitation avait été adressée à Lorenzo et à Juliano de Médicis, ainsi qu'aux principaux de Florence, pour une messe solennelle qui serait chantée, en présence du jeune cardinal, le lendemain dimanche 26 avril, et ensuite pour un grand festin qui devait être donné par Rafaele Riario à l'issue du sacrifice.

Une foule nombreuse remplissait les rues de Florence pour assister à l'entrée du cardinal. Le cortège offrait ce mélange de souvenirs chrétiens et de réminiscences païennes que présentait l'Italie de la Renaissance et qui choquerait si vivement les hommes d'aujourd'hui. On y voyait à peu près côte à côte des chapelains en costume mi-ecclésiastique et mi-soldatesque ; des moines à longues barbes, à mine d'ascètes ; des médecins un peu sorciers, un peu alchimistes, un peu astrologues; des scribes et des poètes, reconnaissables à leurs écritoires de corne, et plus encore à leurs exclama-

(1) Voy. *Mercure de France*, n^os^ 136, 137, 138, 139.

tions bruyantes et à leurs rires méprisants; des bouffons qui conduisaient des chiens savants ou portaient de petits singes sur leurs épaules; des pages et des serviteurs, les plus richement vêtus de tous, magnifiquement montés, armés jusqu'aux dents, et promenant sur les hommes et les femmes des regards insolents et licencieux; des théologiens discutant quelque texte d'un satyrique latin ; des fauconniers, tenant des faucons encapuchonnés sur leurs poings ; des varlets, traînant derrière eux des attelages de chiens aboyants, ou des cavalcades de chevaux qui se cabraient; des acteurs avec leurs masques tragiques ou comiques suspendus à leurs épaules ; des coiffeurs, des parfumeurs, des barbiers, des tailleurs, des cuisiniers suivis de mules chargées de réchauds et de vaisselle ; des maréchaux-ferrants en costume de travail ; l'argentier et son trousseau de clef; d'autres varlets qui jetaient de l'argent et quelques pièces d'or ; d'autres encore qui sonnaient de la trompe ; et des mimes qui expliquaient par geste au peuple que c'était le soleil, Apollon en personne qui paraissait sur l'horizon de leur ville.

Et, au milieu de ce cortège, Rafaele Riario, en costume de cardinal, monté sur un cheval paisible, tout blanc, si somptueusement harnaché d'or, d'argent et de pierres fines qu'il ressemblait à un grand et magnifique joujou ; lui-même, tout jeune, la figure imberbe, l'apparence d'une grande fleur d'orfèvrerie, d'une beauté pure et délicate de femme, si exquisément joli que les femmes pleuraient d'attendrissement, et que les hommes, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, ne savaient même plus témoigner leur admiration comme si toute manifestation matérielle eût été sacrilège envers la

délicieuse idole que Rome et Girolamo Riario adressaient à l'adoration des Florentins.

Le jeune cardinal, le cortège terminé, descendit au Palais des Pitti qui lui était offert pour sa résidence. Il harangua en latin des députations, prit un bain, mangea des gâteaux, trancha une difficulté théologique qui lui avait été soumise par un prédicateur Florentin, se fit lire un passage de Tacite qui lui plaisait fort, lut lui-même un passage de Platon, écrivit quelques vers, essaya un cheval que les Médicis lui offraient, assista à la répétition d'une bouffonnerie que ses comédiens voulaient jouer au cours des fêtes, se fit donner des détails sur l'histoire de Florence, trouva la solution d'un problème de géométrie qui le tourmentait depuis plusieurs jours, écouta une lecture sur la vie de San Marco, le saint du jour, examina des peintures et des orfèvreries, prononça quelques paroles appropriées sur le beau spectacle du soleil couchant, dîna copieusement, but davantage sans qu'on s'en aperçût, fit distribuer sa desserte à des pauvres, et, comme il était fatigué de sa journée et prévoyait d'autres journées fatigantes, se coucha avec la sérénité d'une petite poupée demi-dieu dont le mécanisme admirablement réglé n'a subi aucun dommage.

XIV

Le soir de ce jour-là, après une dernière réunion des conjurés chez Jacopone de Pazzi, Francesco était rentré chez lui en proie à un trouble inexprimable. Quand il se trouvait en présence des conspirateurs, il s'attendait toujours à ce que l'un d'eux s'écriât tout à coup: — Je sais tout! C'est Francesco qui a dénoncé le complot aux Médicis !

Cette solution, il la redoutait et il l'espérait tout à la fois comme l'unique moyen de s'évader du cauchemar où il vivait depuis quelques jours. Il se plaisait à rechercher ce qui se passerait alors. Peut-être les conspirateurs, exaspérés, le tueraient-ils? Ou encore il ressaisirait dans l'excès de sa honte assez de courage pour les entraîner à sa suite et périr glorieusement pour la liberté de Florence et la Rénovation de la Beauté...

Hors la présence de ses associés, durant les journées ensoleillées de la Florence d'avril, des scènes de la nuit sabbathique lui revenaient à la mémoire, et surtout les paroles de Juliano de Médicis s'évoquaient pour lui avec une étrange netteté. Les moindres rumeurs de la rue l'entraînaient à la fenêtre, persuadé qu'il allait assister à des scènes d'égorgement, d'abominations inouïes. Il ne pouvait plus entendre sonner les cloches sans rêver de tocsins!... Et c'était son infâme complaisance qui livrait Florence à cette fin ignominieuse!...

Cette nuit-là, étendu sur son lit, ses pensées prenaient un cours tout autre. S'étant jeté sur son lit au sortir de la dernière assemblée des conjurés, il sentait une sueur brûlante l'inonder comme si on l'avait plongé dans un bain de lave. Sa tête bourdonnait comme une cloche folle. Il perdit conscience et se retrouva sur le seuil du palais, courant chez Juliano.

Il rentra dans sa chambre. Son épée était étendue sur une table. Il la prit, en appuya le pommeau contre la muraille. Un léger frôlement sur les dalles attira son attention. Il ne vit rien, mais s'imagina aussitôt que l'ombre de la petite Séphora venait de passer auprès de lui. La pensée que Renato demeurerait certain qu'il s'était tué pour n'avoir

pu arracher de ses sens l'amour infâme lui fit déposer de nouveau l'épée nue sur la table...

Le jour parut. Francesco, apercevant un miroir, s'épouvanta de lui-même. Il lui semblait qu'il avait vieilli de dix ans, et que les visages des damnés avaient dû être aperçus ainsi dans la vision de l'Alighieri! Il acheva de s'habiller, et se rendit au Duomo...

XV

Bien que le jour fût à peine levé, une foule considérable s'entassait déjà dans la cathédrale, poussée par cette ardeur fiévreuse des Florentins pour les spectacles artistiques, religieux ou profanes. Francesco se retira dans l'ombre, près d'un pilier, et attendit. Bientôt parurent les conspirateurs, l'un après l'autre, et il s'amusa à étudier leurs attitudes. Cette préoccupation lui semblait absurde, presque sacrilège, dans l'instant d'une telle crise, mais il ne pouvait faire taire chez lui la faculté d'analyse qui tyrannisait et énervait toutes les autres.

D'abord, parurent Baldino Bandini et sa femme Ginevra. Ginevra avait beaucoup changé depuis son mariage. Une obsession constante noircissait maintenant son regard et imposait à tous ses traits une sorte de gravité sombre. Après une très courte période où elle s'était grisée d'amour pour le beau Bandini, elle était devenue enceinte. Désormais, toutes ses anciennes ambitions, ce désir enfantin de mener son premier-né au Baptistère en cavalcade, avec les équipages de la seigneurie et tout Florence en cortège, avait tourné à la monomanie tragique et presque douloureuse.

— Etant entrée dans la cathédrale, elle alla se placer dans la stalle des Pazzi, ses yeux noirs fixés

sur Francesco et sur son mari avec une expression d'attente énervée et un peu méprisante. Baldino Bandini s'était approché aussitôt de Francesco. Il lui jeta un regard rapide et lui serra la main d'une étreinte qui rendit plus amer au jeune Pazzi le sentiment de sa trahison...

Puis Giovanni de Pazzi arriva, toujours inquiet et agité : ses yeux n'étaient pas moins égarés que ceux de Francesco. Bien qu'il fût bourrelé d'inquiétudes, et même de peur, il ne put résister au plaisir de se donner de l'importance à ses propres yeux en adressant à son cousin un sourire qui voulait être mystérieux, tandis qu'il touchait le pommeau de sa dague et la tirait à demi du fourreau. Francesco Salviati, accompagné d'Antonio de Volterra, ne fit que traverser l'église pour gagner la sacristie. Gianbattista de Montesecco vint ensuite. Il paraissait très calme, sauf pour l'œil exercé de Francesco, qui s'aperçut que le comte s'était prudemment enivré. En homme pratique, il portait toujours sur lui une épée courte dont la garde damasquinée présentait un travail exquis, et dont la lame, fabriquée à Tolède, perçait les meilleures cuirasses ; contrairement au précepte évangélique, dans le même temps qu'il s'assurait les meilleurs moyens de nuire à autrui, il avait pris toutes les précautions possibles pour qu'on ne pût lui faire aucun mal, et une cotte en mailles légères, mais à l'épreuve des meilleurs poignards, bombait légèrement son justaucorps militaire. Le vieux Jacopone entra le dernier, toujours parfaitement impassible et absorbé par des préoccupations fort lointaines, accompagné de son neveu Angelo...

Puis, comme il s'asseyait, Stefano Bagnone, qui avait été placé dans la maison de Riario pour le

surveiller, s'approcha du vieux Jacopone. D'un mouvement instinctif, Monteseco, puis Baldino Bandini, puis Giovanni de Pazzi, et enfin Francesco se joignirent au groupe formé par Jacopone de Pazzi, Angelo et Stefano Bagnone. Le prêtre venait annoncer à son patron que Juliano de Médicis avait, quelques instants auparavant, fait prévenir le cardinal Riario qu'il n'assisterait pas à son banquet de l'après-midi où les Médicis seraient représentés par le Magnifico seul ; il fallait donc différer encore l'exécution du complot qu'on avait espéré faire réussir à la faveur de cette fête...

Une stupeur courba tous les conspirateurs devant cette fatalité incompréhensible, qui s'ingéniait à renverser toutes leurs prévisions ! Seul, Francesco ne pouvait être étonné. Il entendit près de lui un riche bourgeois, parent de Tommaso Soderini, qui disait à sa femme : — « Comme les Pazzi s'agitent depuis quelque temps ! — Regarde-les comploter je ne sais quoi avec le condottière romain. On devrait prévenir nos princes. Est-ce qu'ils ne conspirent pas contre le Magnifico et son frère Juliano ? »

Le jeune Pazzi fut atterré ! Juliano prévenu ! les partisans des Médicis commençant à s'étonner des agissements des Pazzi ! N'était-ce pas tous les siens livrés à la ruine et à la mort, par lui seul, Francesco, traître à l'amitié et au devoir ? Sa volonté, captive, mais non vaincue, jaillit comme un torrent du fond de lui-même. Il adressa un signe à ses amis, un signe impérieux qui l'instituait leur chef, et d'une voix très basse, leur désignant une chapelle latérale très sombre et où personne ne s'était agenouillé, parce que, de là, on ne pouvait voir l'ensemble de la cathédrale :

— Suivez-moi ! commanda-t-il.

La petite chapelle paraissait plus sombre encore du contraste de la nef pleine de cierges et comme allumée de tous les regards. Un jour livide traversait avec peine les vitraux épais et chargés de peintures. Une petite lampe devant l'autel éclairait le visage d'un saint qui souriait.

— Qu'on aille chercher à la sacristie l'archevêque et fra Antonio Maffei! — commanda-t-il encore.

Stefano Bagnone s'éloigna aussitôt; mais Giambattista de Montesecco, secouant violemment Francesco par le bras :

— Etes-vous fou, Pazzi? — s'écria-t-il. — Voulez-vous apprendre à tout ce peuple que nous conspirons ensemble et nous livrer entre les mains des Médicis? Il est impossible qu'on ne leur apprenne pas notre brusque départ de la nef et notre réunion dans cette chapelle, et il est non moins impossible qu'ils n'en fassent pas leur profit.

— Ils n'en auront pas le temps! — répliqua Francesco, — car avant deux heures d'ici ils seront morts!

— Morts, et comment cela?

— Jamais, vous ne trouverez plus les deux Médicis réunis avec nous ! Toujours le Magnifico seul, — ou Juliano seul!

— Qu'en savez-vous?

— Il n'importe! Je vous l'affirme. Encore quelque délai, et nous sommes perdus! C'est tout à l'heure, dans la cathédrale même, pendant l'office, auquel ils ne peuvent s'abstenir d'assister tous les deux pour faire honneur au cardinal Riario, qu'il faut les frapper!

— Dans la cathédrale... devant l'autel! — s'exclama Montesecco!

— Parlez plus bas!... Oui, devant l'autel, au moment où la cloche sonne trois fois pour annoncer la communion du prêtre. A ce moment, tous les fidèles se prosternent en se frappant la poitrine. Rien de plus aisé que de profiter de cette circonstance et du désordre de tous ces gens quittant leurs places et s'agenouillant sur les dalles pour s'approcher des Médicis et leur donner un coup de poignard.

— Au moment de la communion du prêtre?

— Au second coup de la clochette! Au premier coup, on s'agenouille. C'est dans cet instant que Bandini et moi nous nous approcherons de Juliano de Médicis, tandis que le comte...

— N'attendez pas de moi que je vous seconde dans un sacrilège aussi abominable! — s'écria violemment Montesecco. — Jamais, je ne poignarderai le Magnifico dans la cathédrale, devant l'autel, au moment de la Communion!

— Est-ce qu'un homme comme vous, Montesecco, doit avoir de pareils scrupules? — reprit Francesco, lorsqu'il s'agit d'une œuvre pareille à la nôtre!... Vous n'êtes pas même chrétien.

— Je suis ce qui me convient d'être; mais jamais, vous ne me ferez poignarder Lorenzo dans cette cathédrale, au moment de la Communion du Prêtre. Le condottière était devenu pâle; ses mains tremblaient légèrement, et il considérait avec une espèce d'inquiétude les voûtes du Duomo, comme si elles allaient s'ébranler sur sa tête.

Francesco, éperdu, s'appuya à une colonne. Il sentait déjà sa volonté faiblir; Baldino Bandini, devinant son trouble, lui avait saisi la main en signe d'alliance éternelle. Devant lui, Giovanni de

Pazzi baissait la tête, pour ne point rencontrer son regard.

— Vous préférez attendre que les Médicis, instruits de la conjuration, vous fassent arrêter, torturer et décapiter! — reprit Francesco, d'une voix moins assurée.

— Plus un mot là-dessus! — dit Montesecco. — Jamais je ne poignarderai le Magnifico devant l'autel, pendant la Communion du prêtre!

— Hé bien si ces seigneurs y consentent, je suis tout porté à accomplir la volonté du destin! — fit une voix derrière Francesco et Bandini.

C'était Stefano Bagnone qui revenait avec Salviati et fra Antonio di Volterra.

— Ah! Stefano Bagnone! c'est le destin qui t'envoie. Que je sois puni, si j'oublie jamais la reconnaissance qui t'est due! — s'écria Francesco de Pazzi en serrant à les briser les deux mains du vieux prêtre, tandis que, tout bas, l'astrologue lui disait :

— Mais c'est tout simple, seigneur duc! Les astres ont prononcé. Puisque les destins vous donnent Florence, il faut bien nécessairement que les Médicis meurent. Je n'aurai qu'à tenir le poignard. Le ciel lui-même le poussera là où il doit aller.

— Ainsi, tout est résolu! — reprit Francesco, qui ne voulait pas même se donner le temps de la réflexion.— Baldini et moi, nous attaquons Juliano ; Stefano Bagnone, et mon oncle...

Mais le vieux Jacopone l'interrompit doucement, et, toujours impassible : — Je ne saurais faire le second de Stefano Bagnone! — dit-il. — Deux vieillards s'attaquant à la fois à un homme jeune et robuste comme Lorenzo, c'est une absurdité manifeste, c'est condamner l'entreprise au plus misé-

rable avortement. Qu'on adjoigne un jeune homme à Stefano Bagnone. Pour moi, je quitterai la cathédrale, aussitôt après la récitation du « Pater », je me ferai attacher sur un cheval, et j'irai proclamer la République dans les rues de Florence.

— Je vous accompagnerai! — s'écria vivement Montesecco. — Moi aussi, je monterai à cheval. Tous ceux qui ont servi sous mes ordres, dans ma compagnie, me reconnaîtront et se joindront aussitôt à moi.

— Qui donc sera mon second? — demanda Stefano Bagnone.

Personne ne répondit. Mais la demie de huit heures sonna à l'horloge de la cathédrale et les rumeurs sans cesse grandissantes de la foule entassée dans la nef rappelèrent aux conspirateurs que quelques instants à peine les séparaient de la crise suprême. Francesco sentait perler dans ses yeux des larmes de rage. Soudain, fra Antonio s'avança :

— Le droit de vie et de mort appartient à Dieu. Donnez-moi un poignard.

— Vous, fra Antonio, vous, un prêtre, vous ne craignez pas... — balbutia Montesecco, étonné.

— Que puis-je craindre?... S'il y a crime, Dieu est partout, et le crime ne peut être commis hors de sa présence. Mais, en immolant devant l'hostie le Pharaon abominable, j'affirme que ma main l'exécute de par Dieu!... Il tombera comme frappé de la foudre, ainsi que l'impie Achab exterminé aux champs de Jezraël!... Donnez-moi un poignard!

— Vous n'avez jamais porté une épée... Votre bras ne saura frapper un coup mortel!

— Quand il porterait une cotte de maille, qu'im-

porte une cotte de mailles auprès de la parole de Dieu... Moïse, avec une baguette, bouleversait les océans. — Donnez-moi un poignard!

Montesecco tendit sa dague à fra Antonio qui la retira du fourreau et la cacha sous sa robe, et si rapidement qu'il se piqua à la main gauche. Une goutte de sang parut, puis une autre. Le moine poussa un léger cri, regarda sa main, et Francesco le vit pâlir.

— Mon frère! — dit Stefano Bagnone d'un ton de reproche.

— Ce n'est rien! — répliqua le moine. — J'ai jeûné hier, et, ce matin, je n'ai pris aucune nourriture... — Mais Dieu y pourvoira.

Il sembla à Francesco que Gianbattista de Montesecco murmurait : « Nous sommes perdus! » Mais déjà les cloches sonnaient à grande volée, annonçant l'office solennel.

— Et moi? — demanda Francesco Salviati.

— Vous savez ce que vous avez à faire! — commanda rapidement Francesco. — Retournez chez vous, prenez avec vous le Poggio, Napoleone Francesi et tous vos démagogues. Lorsque les cloches de la cathédrale sonneront pour l'Elévation de l'Hostie, marchez sur le Palazzo, arrêtez Cesare Petrucci, et les autres magistrats, et proclamez la Commune du haut du balcon de la Signoria... Avez-vous peur, vous aussi? — demanda-t-il avec impatience, en voyant l'archevêque changer de visage.

— Oui, j'ai peur — du sang à répandre... O Jésus! Jésus!

Francesco haussa les épaules. En cet instant il n'éprouvait aucun scrupule. Il aurait commandé, s'il l'avait fallu, la mort de mille citoyens.

— Il est encore temps de nous dénoncer aux Médicis! — dit-il rapidement, avec une inconscience parfaite.

— Non! non! je ferai mon devoir... C'est pour le bonheur des hommes! — balbutia l'archevêque.

Francesco l'aperçut qui s'éloignait et se perdait dans la foule, vers une des portes de la cathédrale... Il était temps. Des acclamations formidables au dehors, les cris mêlés de : « Evviva il Magnifico! Evviva il cardinale Riario! » annonçaient l'approche de Rafaele Riario et de Lorenzo de Médicis... — Après avoir échangé un rapide et dernier regard, les conspirateurs rentrèrent dans la nef et regagnèrent leurs places respectives.....

XVI

Quelques instants s'écoulèrent. Le son des cloches, les clameurs du peuple faisaient un vacarme indescriptible. Un homme s'approcha de Francesco : c'était Paolo, le montreur de chiens savants. Il lui souffla à l'oreille :

— Les camarades sont prêts à marcher! Vive la Commune! — puis, il se perdit de nouveau dans la foule.

Francesco vérifia rapidement la présence de sa dague à sa ceinture. Il se répétait machinalement des vers de l'Alighieri pour endormir en lui toute réflexion, et il demeurait très calme.

Soudain Baldini lui saisit le bras, et le serra avec une violence terrible; il regarda dans l'allée principale de l'église, et comprit l'émotion de son compagnon : le jeune cardinal faisait son entrée dans le chœur, appuyé sur le bras de Lorenzo de Médicis qui causait familièrement avec lui; mais Juliano n'était point avec eux. Il y eut un mouvement d'at-

tente; puis les rumeurs s'apaisèrent; les grandes portes du Duomo se refermèrent; la voix de l'officiant s'éleva à l'autel : « In nomine Patris, et filii, et spiritus sancti! Amen! »

Juliano ne paraîtrait pas à la Messe solennelle. D'un mouvement furieux, Baldino Bandini quitta sa place et se dirigea vers la sortie; Francesco, sans plus réfléchir, le suivit. Sous le porche, ils se regardèrent fixement :

— Où allons-nous? — demanda Francesco.

Baldino Bandini lut sans doute une hésitation dans les yeux de son compagnon, car il répondit :

— Rentre dans l'église. J'irai seul.

— Il faut amener Juliano à l'église! — dit Francesco.

— Il faut le tuer! — répliqua Bandini d'une voix très basse en enfonçant ses regards dans les yeux de Francesco. — Tout à l'heure, je vais le poignarder dans son cabinet. Rentre au Duomo, toi, et invite les autres à tenir ferme. Avec les deux prêtres tu frapperas le Magnifico. Moi, je me charge de Juliano.

Francesco crut démêler au fond de lui-même un espoir inavoué et mystérieux que, dans la cathédrale, devant tout ce peuple, une circonstance quelconque empêcherait, après l'avoir frappé, d'achever le jeune Médicis. Mais la pensée de l'implacable Bandini seul avec Juliano, au fond du palais désert, l'épouvantait.

— Je te suis! — murmura-t-il.

— C'est bien! Mais je me charge de le tuer seul. Tu garderas seulement la porte, et empêcheras quiconque de lui porter secours.

— Je ferai ce que tu me commanderas! — bal-

butia Francesco, qui éprouvait la sensation de marcher sur un sable mouvant.

— Prends mon bras ! — dit Bandini, — et hâtons-nous ! Ils ne tarderont pas, là-dedans, à dire l'Evangile !

Le Palazzo di Medici, où habitait ordinairement Juliano, était presque désert; tous les serviteurs se trouvaient à la Cathédrale, avec Lorenzo. Baldino Bandini et Francesco montèrent au premier étage sans rencontrer personne. Un page voulut leur barrer l'entrée de l'appartement de Juliano : ils l'écartèrent, traversèrent l'antichambre. Derrière une porte, on entendait des soupirs étouffés.

— Reste là ! — commanda Bandini, en tirant à demi son épée du fourreau.

Mais Francesco répondit avec fermeté :

— Je veux entrer avec toi. Si ce malheureux consent à nous accompagner à l'église, tu ne peux, toi, chrétien, lui refuser cette chance suprême de se réconcilier avec son Dieu avant de mourir. Qui sait dans quel état serait son âme, si nous lui donnions présentement la mort.

— Je ne te savais pas si dévot ! — répliqua Bandini. Mais suis-moi, si tu le veux. J'aime mieux t'avoir auprès de moi que derrière moi ! — ajouta-t-il brutalement.

La porte s'ouvrit devant eux sans résistance. Un petit salon tendu de noir apparut, à demi éclairé par des cierges jaunes. Ils n'aperçurent tout d'abord qu'un lit recouvert de velours noir sur lequel deux femmes étendues, dont l'une avait le corps enveloppé d'une peau de bête et portait des cornes dorées sur la tête, mimaient les amours de Pasiphaë et du Taureau de Crète. Au fond du petit salon, ils entendirent un cri de surprise ou d'effroi et un

petit garçon demi-nu, tout échevelé, passa près d'eux en bondissant et s'enfuit par la porte restée ouverte. Deux cris s'élevèrent en même temps :

— Francesco!

— Juliano!

Francesco avait brusquement écarté Baldino Bandini, qui faisait déjà un mouvement comme pour s'élancer sur Juliano, et il se trouvait en présence du jeune Médicis. Devant l'attitude de Juliano, ses vêtements en désordre, Francesco avait baissé les yeux, rempli de colère et en même temps de la honte d'éprouver cette colère.

Juliano, souriant et radieux d'inconscience, balbutiait d'une voix charmée :

— Ah! Francesco! Francesco! il y avait si longtemps que je criais vers toi dans ma solitude!

Et Francesco, silencieux et immobile, sentait que, sans la présence de Baldino Bandini, il aurait tout pardonné et tout oublié. Mais Bandini s'avança.

— Vous venez me chercher pour la Messe solennelle! dit Juliano. Ma foi, je n'y voulais point aller. Mais puisque Francesco m'a octroyé la grâce de sa présence, dût-il m'entraîner jusqu'en enfer, je le suivrai. — Il avait pris la main du jeune Pazzi, et la caressait d'un geste de tendresse mutine.

— Partons vite, alors! — fit Bandini,— si nous ne prétendons point que notre arrivée à l'office soit un motif de scandale.

En bas, attendait le carrosse qui avait amené les deux conspirateurs. Juliano y monta, serra plus fortement la main de Francesco, et, comme la voiture s'ébranlait, lui souffla à l'oreille:

— Je ne puis plus vivre sans toi. Si tu m'emmènes pour me tuer, j'aime autant cela! — Puis il ne

quitta plus la main du jeune Pazzi qui se glaçait à mesure qu'on approchait du Duomo. . . . . .

XVII

« Credo in unum Deum, Patrem Omnipotentem! » prononçait l'officiant dans l'instant où Juliano de Médicis, escorté des deux conspirateurs, pénétra dans l'église, et vint prendre place à quelques pas de son frère. Francesco Nori, comme obéissant à une inspiration subite de son dévouement pour les Médicis, se plaça derrière lui.

La Messe continuait à dérouler ses pompes solennelles. Francesco de Pazzi s'efforçait de s'abstraire de tout ce qui l'entourait, de concentrer son attention sur les attitudes et les gestes du jeune cardinal Rafaele Riario. Cette admirable poupée ne négligeait pas une seule occasion de montrer au public un personnage de beauté et de majesté gracieuse. Il y avait tout un poème dans la façon dont il s'agenouillait, dont il traçait sur sa personne le signe de la croix, dont il élevait ses regards vers le ciel, ou dont il enveloppait toute l'assemblée de la caresse de ses admirables yeux d'adolescent.

Après le Pater, il se fit un léger mouvement : Gianbattista de Montesecco et le vieux Jacopone de Pazzi quittaient l'église pour se mettre, au premier signal, à la tête de leurs partisans et seconder l'insurrection des communalistes de l'archevêque Salviati.

Maintenant, Antonio di Volterra et Stefano Bagnone se trouvaient immédiatement derrière le Magnifico, et Francesco les vit porter rapidement la main à leurs ceintures pour s'assurer de leurs dagues. L'instant suprême était proche. Francesco

jeta un dernier regard sur Juliano, agenouillé, puis ferma les yeux, la main sur sa dague, ne voulant plus penser, attendant le signal que devait lui donner Baldino Bandini...

Le premier tintement de la clochette se perdit dans la grande rumeur du peuple qui s'agenouillait : « Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum ! » prononça la voix de l'officiant, « sed dic unum verbum et sanabitur anima mea ! » Francesco compta quelques secondes qui lui parurent autant de siècles. Puis, ce fut le heurt sourd d'une arme déchirant des chairs, froissant des os, et Juliano de Médicis se renversa en arrière contre lui en poussant un râle effrayant, semblable au mugissement d'un arbre qui se rompt.

Francesco de Pazzi ouvrit les yeux. A ses pieds, Juliano de Médicis était étendu, la tête appuyée contre son genou, les pupilles dilatées, la bouche ouverte et sifflante, paraissant souffrir d'une souffrance atroce. Sur sa poitrine, le sang, jaillissant d'une blessure qui l'avait traversé depuis l'épaule jusqu'aux mamelles, s'étalait en un immense soleil pourpre.

Ressaisissant tout son sang-froid par un désir éperdu de mettre fin à cette agonie, Francesco se pencha, et, dans la plaie sanglante, il vit sa dague, comme mue par une volonté supérieure, s'enfoncer jusqu'à la garde. Les yeux de Juliano devinrent fixes; ses lèvres cessèrent de s'agiter; ses bras se raidirent dans un spasme : il était mort.

Seulement alors, Francesco reprit pleine conscience de lui-même ; il aperçut Baldino Bandini, les yeux hagards, son épée haute, toute dégouttante de sang, hurlant :

— Le tyran est mort! Debout, républicains!... Souvenez-vous de Brutus et de Cassius!

A quelques pas plus loin, le Magnifico, tombé sur un genou, un long filet de sang coulant de sa gorge, se débattait contre Antonio de Volterra et Stefano Bagnone; puis Francesco cessa de les voir. Francesco Nori bondissait sur lui, l'épée nue à la main, en criant : « Traître! traître! » Il vit briller la lame devant son visage, et ne fit pas un seul mouvement, comme pétrifié. Mais déjà Baldino Bandini se jetait entre lui et Nori, et le bravo des Médicis, transpercé, s'écroulait sur les dalles rougies de la cathédrale...

Alors, Francesco fut comme emporté dans l'effroyable tourbillon qu'il sentait matériellement passer sur toutes les âmes. Un hurlement fait de milliers d'épouvantes remplissait tout le Duomo, mêlé à l'écroulement des portes qui se renversaient sous la poussée des fuyards, aux appels du tocsin que lançaient les sonneurs, à toutes volées. La foule ondulait en un flot énorme, compact, sombre, que les épées nues teintaient de lueurs livides. Des lustres au choc des épées s'abattaient de ci de là, semblables à autant de foudres, éparpillant les étincellements de leurs flammes et les jets de sang, jaillissant des crânes fracassés.

Il parut à Francesco qu'il assistait à une catastrophe inouïe, telles les convulsions d'un déluge, où le présent allait s'anéantir pour que surgît brusquement le rêve surhumain de Riario, à la lumière des glaives nus et du sang. Et l'humanité hurlait dans l'enfantement de son devenir et la nuée de toutes ces volontés affranchies vers l'avenir divin de Beauté, de Liberté et d'Amour, enveloppait Francesco, passait au travers de lui-même, l'enlevait dans une

assomption vertigineuse, bien loin des cadavres de Juliano et de Nori, bien loin du Duomo, vers les grands espaces libres et infinis.

— Stefano Bagnone avait raison ! — pensa-t-il. — Je suis le maître, je suis le Roi, je suis le dieu !

Sa sensation devint si aiguë, si intense, que son organisme défaillit, comme incapable de plus vivre. Sa main s'égara, et sa dague, retirée du corps sanglant de Juliano de Médicis, s'enfonça dans sa propre poitrine.

XVIII

La douleur de sa blessure, la sensation chaude du sang coulant au long de sa poitrine réveilla brusquement Francesco de Pazzi de l'espèce d'extase où il s'était laissé emporter. La plaie qu'il s'était faite était peu profonde, mais elle avait déterminé une hémorragie abondante qui l'affaiblissait beaucoup. Appuyé à un pilier, il promena ses regards autour de lui.

Et voici ce qu'il vit. A ses pieds, le corps de Juliano de Médicis était étendu, au milieu d'une mare de sang, le visage tourné vers lui, et comme l'appelant encore.

A deux pas plus loin, Francesco Nori gisait mort, la face contre terre, sa main crispée encore sur la poignée de son épée. Puis, tout autour, un très grand cercle libre s'étendant jusqu'au milieu de la nef, au delà duquel la foule continuait à rouler ses vagues éperdues, hurlantes. Au milieu de la nef, deux cadavres étaient étendus l'un sur l'autre, piétinés par les pas des fuyards, et tailladés de coups d'épées. Francesco reconnut Antonio Maffei et Stefano Bagnone. Il se ressouvint des paroles de Gianbattista de Montesecco : « Nous sommes

perdus! » et, dans une vision rapide comme un éclair, il reconstitua toute la scène. Le moine, pâle et tremblant comme dans la sacristie, lorsqu'il s'était piqué le doigt avec la dague de Montesecco, portant à Lorenzo un coup mal assuré qui le prévenait du péril et lui permettait de se mettre en garde contre Stefano Bagnone, plus ferme dans l'attaque malgré son âge; tous deux cherchant vainement à redoubler leurs coups, repoussés par Lorenzo et les deux ou trois personnes qui l'entouraient et ne se rejetant au milieu de la foule que pour tomber sur les épées des nombreux Médicéens disséminés dans la cathédrale.

Enfin, là-bas, devant la sacristie fermée, Baldino Bandini se tenait debout, brandissant toujours son épée sanglante d'une main, tandis que, de l'autre, il s'efforçait d'ébranler l'énorme porte close, usant ses ongles, meurtrissant son poing, puis se ruant d'un élan désespéré contre l'obstacle, saignant, râlant, hurlant:

— A moi, Florentins! Le tyran Lorenzo s'est barricadé dans la sacristie. A moi, peuple! qu'on enfonce cette porte infernale et Florence est libre!

Mais personne ne répondait à son appel. La bouche écumante, les yeux sanglants, il bondit au milieu de la foule entassée qu'il dominait de presque toute la tête, traçant autour de lui avec son épée un moulinet terrible. Francesco le vit écraser d'un pied indifférent les yeux révulsés du cadavre de Stefano Bagnone; quelques Médicéens, qui voulurent se jeter au-devant de lui, roulèrent dans la foule, qu'ils éclaboussèrent de gouttes rouges. Tout le reste s'écarta; ouvrant un large passage

jusqu'au parvis, et la voix de Bandini, rauque, haletante, hurlait par-dessus tout le tumulte :

— Lâches ! Malédiction sur Florence ! Malédiction sur Florence !

Francesco, ayant jeté un dernier regard sur le cadavre de Juliano, puis dans la direction de l'autel où il put encore apercevoir le jeune Rafaele Riario, entouré des prêtres qui lui faisaient un rempart de leurs corps, pâle comme un cierge, mais ravissant encore dans son rôle de statue de l'Épouvante, se traîna sur les traces de Baldino Bandini, et, profitant de la terreur dont l'hercule florentin avait su frapper les Médicéens, il sortit sans encombre de la cathédrale.

XIX

Ginevra Bandini avait quitté l'église en même temps que son père Jacopone, le comte de Montesecco et Giovanni de Pazzi. Au dernier instant, son courage avait défailli à la pensée d'assister à la crise suprême qui lui livrerait Florence ou perdrait pour jamais son mari et toute sa famille. Retirée au palais des Pazzi, qui se trouvait à peu de distance du Duomo, elle vit le vieux Jacopone, Montesecco et Giovanni de Pazzi monter à cheval et ranger dans la cour d'honneur les clients et les serviteurs des Pazzi, n'attendant plus que le signal de la grosse cloche du Duomo, pour sortir dans les rues et annoncer au peuple la Révolution. Une inquiétude insupportable l'obligea de descendre dans la cour. Angelo de Pazzi se tenait auprès du cheval sur lequel le vieux Jacopone s'était fait attacher.

— Pourquoi m'obligez-vous à rester ici, mon oncle, — demandait l'enfant d'une voix légèrement

tremblante, — tandis que vous allez vous battre? N'ai-je pas une épée?

— Angelo, — répondit le vieillard, — je vous défends de bouger d'ici. Si vous avez une épée, tant mieux. Gardez le laboratoire!

Ginevra s'était approchée de son père. Le vieux Pazzi ne l'avait point fait appeler, de peur de s'attendrir. Mais en l'apercevant près de lui, il se pencha sur elle, et la serra longuement dans ses bras.

— Adieu, Ginevra! adieu! — dit-il.

— Au revoir! père! — répondit Ginevra.

Le vieillard se détourna rapidement. Montesecco fit un geste vague qui pouvait être une affirmation de confiance ou un signe d'indifférence. La tristesse des matins de défaite planait, on ne sait pourquoi, sur la petite troupe. La crainte que Dieu réprouvât l'exécution sacrilège, peut-être, ou la vision décourageante d'Antonio de Volterra pâle et tremblant devant la dague qui devait tuer le Magnifico embrumait les yeux du condottière, et, des regards du chef passait dans ceux des soldats...

On entendit au loin la cloche du Duomo qui sonnait lentement; sous la pression des bridons, les chevaux des Pazzi dressèrent la tête, leurs flancs frémirent.

Le vieux Jacopone avait tiré lentement son épée d'une main tremblante.

— En avant! — commanda-t-il.

Hors des fourreaux, les épées jaillirent; les sabots des chevaux résonnèrent sur les dalles; la petite armée de la Liberté s'ébranla, et franchit en bon ordre le seuil de la cour d'honneur. Les crinières des chevaux, les longues chevelures des cavaliers et leurs manteaux flottaient en ligne comme autant de drapeaux. Ginevra les suivit jusqu'au

seuil du palais, dans la rue. Au loin, le tocsin tout à coup venait de s'élever; la grosse cloche du beffroi, dans la direction du Palazzo, répondit.

— Aux armes, — Florentins ! — crièrent les Pazzi. — Liberté ! liberté ! Mort aux tyrans !

Les cavaliers s'éloignèrent au trot. Ginevra fixait désespérément ses yeux sur la longue chevelure blanche de son père, sur la toque noire de Giovanni, sur le casque empanaché de Montesecco. Ils disparurent au coin d'une rue: leurs cris et leur cavalcade se confondirent avec la double rumeur qui venait de là-bas, du Palazzo et de la cathédrale.

Ginevra avait fermé les yeux : elle s'assit sur une marche du palais de son père, la tête appuyée contre la muraille, comme une mendiante. Elle avait fermé les yeux : elle n'entendait plus que les battements de son cœur. Un serviteur peut-être lui dit :

— Votre Seigneurie devrait rentrer !

Des hommes passèrent en courant, criant :

— Ça chauffe là-bas, au Palazzo !...

Puis, soudain une voix terrible, une voix surhumaine, hurla :

— Malédiction sur Florence ! Malédiction sur Florence !

Ginevra ouvrit les yeux, et ce qu'elle vit confondit sa raison. Un homme venait vers elle de toute la vitesse d'un cheval noir dont ses éperons déchiraient les flancs. Il était debout sur les étriers, une main dans sa chevelure dont il arrachait des poignées, l'autre brandissant une dague dont dégouttaient des caillots de sang. Et sa voix hurlait toujours :

— Malédiction sur Florence !

— Baldino ! Baldino ! — cria désespérément Ginevra. Elle comprit bien que l'insensé ne la

voyait plus, ne l'entendait plus, qu'il allait s'éloigner d'elle, l'abandonner.

—Baldino! c'est moi, Ginevra! Ne m'abandonne pas!... Reconnais-moi! Emmène-moi avec toi!

Elle s'était jetée au devant du cheval, cherchant à l'arrêter.

Mais le fou ne la regarda même pas.

— Arrière, Florentine! — hurla-t-il. — Les Florentins sont des pourceaux! Malédiction sur Florence!

Enlevé d'un nouveau coup d'éperon, le cheval noir heurta du poitrail la malheureuse. Elle tomba, s'ouvrit le crâne sur le pavé, tandis que le cheval lui broyait les seins, passait au-dessus d'elle, bondissait, disparaissait comme un éclair. Francesco de Pazzi, quelques instants plus tard, trouva Ginevra ainsi étendue, mutilée et sanglante. Comme il se penchait vers elle, elle rouvrit les yeux, fit un effort pour se redresser, murmura : — Lâche! puis se tut pour jamais.

XX

— Pourquoi m'a-t-elle appelé lâche? — se dit Francesco. — Je ne suis point un lâche. Est-ce de ma faute si Baldino Bandini a perdu la raison?

Sa blessure lui causait une douleur aiguë, étourdissante; la vue du corps de Ginevra ne lui procura aucune émotion. Il vivait comme au milieu d'un cauchemar, préoccupé uniquement de maintenir son rôle et de ne point paraître un lâche.

Cependant, un rassemblement énorme s'était formé autour de lui, devant le palais des Pazzi: des ouvriers en costume de travail, des femmes, des mendiants en guenilles. On criait confusément :

— Pazzi! Pazzi! Vive Francesco! Vive la Commune! Des armes!

Un homme, tête nue, les vêtements déchirés, le front sanglant, fendit la presse, s'approcha de lui, et le saisit par le bras. C'était Paolo, le montreur de chiens :

— Allons, par ici, Francesco de Pazzi! — s'écria-t-il brutalement. — Monte à cheval, viens au Palazzo!... Sais-tu que Napoleone Francesi est devenu fou? Il a persuadé à ce « coglione » d'archevêque de n'entrer au Palazzo qu'avec quelques hommes, pour éviter un massacre. Ils se sont bien emparés du Palazzo, mais les voilà maintenant assiégés par les huissiers du gonfalonier et tous les partisans des Médicis... Aussitôt tout ce qu'il y avait de lâches parmi nous s'est mis à crier : « Alle palle! » comme les Médicéens! Mais viens avec moi! montre-toi au peuple qui t'aime. Tous se rallieront à toi. Il est peut-être encore temps de les sauver.

— Qu'on m'amène un cheval! — commanda Francesco à un valet qui se trouvait auprès de lui, et qui tremblait de tous ses membres.

La faiblesse du jeune Pazzi augmentait.

— Oh! si j'étais seulement à cheval, — pensait-il, — je me ferais attacher, je fermerais les yeux, et le cheval m'emporterait là-bas, vivant ou mort!

Quelques instants plus tard, trois valets amenaient en courant un cheval, à demi harnaché, avec un seul étrier. Francesco s'appuya d'une main sur l'épaule d'un des valets, saisit de l'autre la crinière du cheval.

— Evviva! evviva! — cria la foule. — En avant! Meurent les ploutocrates! Evviva Francesco de Pazzi!

Francesco eut la sensation nette que s'il parvenait à monter à cheval, à se mettre à la tête de cette

foule exaltée et hurlante, tout était sauvé. Mais en même temps ses yeux se voilèrent. Dans l'effort qu'il avait tenté, les chairs entamées par la blessure s'étaient déchirées davantage; en un moment, l'hémorragie perça ses vêtements, l'inonda de sang! Il comprit que tout était perdu.

Autour de lui, c'étaient des murmures, puis des grondements de colère. — Lâche! lâche! — ricanait toute cette foule qui ne savait qu'une chose, c'est que son chef l'abandonnait à l'heure du péril.

— Ils ont raison! je suis un lâche! — murmura-t-il, et il perdit connaissance.

XXI

Ses yeux se rouvrirent. Il se trouvait dans son lit, où ses domestiques l'avaient porté, et déshabillé. Il lui semblait qu'il avait dormi cent ans. Toute préoccupation, toute inquiétude avait été emportée par l'abondante perte de sang qu'il avait faite. L'impression de bien-être qu'il éprouvait à se retrouver couché dans ce lit l'emplissait d'une paix inexprimable. Des valets réfugiés dans sa chambre parlaient avec épouvante. Il entendait des lambeaux de phrases.

— Le Magnifico a été tiré de la sacristie et porté en triomphe... Monseigneur Giovanni de Pazzi a été tué!...

— Personne n'a répondu à leur appel. — Je l'ai vu, moi qui étais avec eux. Le peuple ne paraissait pas comprendre... On les suivait en riant.

— Monseigneur Jacopone nous a dit : « Mettez-vous en sûreté, mes enfants. » Puis il a gagné la Porte Pinti...

— Alors tout le monde s'est dispersé.

— Moi, j'ai vu le Magnifico porté en triomphe, au milieu des épées, comme un Dieu !

Francesco n'y prenait point de garde. Comme les convalescents d'une grande maladie, il s'amusait à compter les rosaces du plafond, ou les moulures des meubles. Une lettre jetée négligemment sur son oreiller attira ses regards. Il la prit, rompit le cachet, et se mit à lire. Les caractères dansaient devant ses yeux ; mais il s'efforçait de comprendre, tout heureux de ne plus penser :

« Mon bien-aimé frère Francesco. Cette lettre « est la dernière que vous recevrez de moi. N'est-il « pas vrai que je puis vous dire maintenant toute « la vérité, puisque ce n'est plus Luisa Adriani « qui signe cette lettre, mais sœur Luisa-Maria, « du couvent de Sainte-Scholastique de Subiaco? et « que je puis m'imaginer vous faire une confes- « sion?... Je crois que j'aurais été heureuse par « vous, Francesco, et que j'aurais pu vous aimer de « tout mon cœur, Francesco. Peut-être est-ce vous « qui n'auriez pas été heureux par ma faute ! Et « puis, Dieu en a décidé autrement, et tout est « pour le mieux, car je suis bien heureuse en ce « monastère... O Francesco, si vous pouviez com- « prendre mon bonheur. Aimer, aimer aussi impé- « tueusement, aussi follement que l'on veut, avec « la certitude de ne rencontrer aucun mépris, de « n'exciter aucun sourire. Aimer, et savoir avec « certitude qu'on est aimée, aimée infiniment, « aimée jusqu'à la mort de la croix, aimée pour « toujours.... toujours... Et que signifie, auprès « de cela, tout le bonheur qu'il a pu me donner, « l' « autre », tout ce bonheur dont il gardait pour « lui la meilleure part? — Comme tout cela est « loin ! Ne soyez pas jaloux, mon Francesco, car

« « lui », je l'ai oublié aussi totalement que s'il « n'avait jamais paru dans ma vie. Et la seule « image qui se dresse encore parfois avec un doux « sourire dans mes méditations, et mes extases, « c'est l'image... »

— Les voilà! les voilà! Sauve qui peut!

Un bourdonnement de terreur remplit la chambre. Les fenêtres volèrent en éclats. Une pierre jusqu'au lit de Francesco vint arracher la lettre de sa main, l'emporter à l'autre extrémité de la pièce.

XXIII

Au dehors, une clameur assourdissante montait: « A mort, les Pazzi! à mort! »

C'était le peuple!

Ainsi que Paolo l'avait raconté à Francesco de Pazzi, l'illuminé Francesi et l'archevêque Salviati, qui n'agissait plus que d'après ses inspirations, avaient, pour éviter l'effusion du sang, pénétré avec quelques hommes seulement dans le Palazzo, malgré les objurgations de Giacomo Bracciolini.

Ils étaient persuadés qu'au cri de « Commune » les gouverneurs allaient se joindre à eux et renverser eux-mêmes l'étendard des Médicis.

Un instant, ils étaient restés maîtres des appartements inférieurs du palais, grâce aux prodiges de valeur de Francesi. Mais attaqués d'un côté par le gonfalonier Cesare Petrucci, les prieurs et leurs gens, qui occupaient le premier étage ; du dehors par les Médicéens, ils avaient fini par succomber.

Francesco Salviati et le Poggio étaient tombés vivants entre les mains de leurs ennemis ; pour Francesi, il paraissait jouir de cette immunité par-

ticulière que donne l'ivresse du vin ou de l'enthousiasme.

Au premier rang des combattants, entouré d'ennemis, il n'avait reçu aucune blessure. Lorsque tous les siens furent tombés autour de lui, morts ou couverts de blessures, il demeura étendu sous deux cadavres, renversé lui-même par un coup de pertuisane sur le crâne, et tout étourdi. Puis, comme personne ne prenait plus garde à lui, il se releva. Tout près se trouvait une porte basse. Il jeta le tronçon de son épée brisée, et, rabattant son capuchon sur son visage, sortit paisiblement et se perdit dans la foule.

Au plus fort du combat, Jacopone de Pazzi, Montesecco et leur troupe débouchèrent sur la Gran'Piazza aux cris de : « Liberté ! liberté ! » Si Francesco s'était trouvé à leur tête, tout pouvait encore être sauvé. Mais alors il était étendu, évanoui, sur son lit, dans le Palais des Pazzi. Le peuple, qui connaissait à peine Montesecco et avait presque perdu le souvenir du visage du vieux Jacopone, les regardait, stupide et sans comprendre, tandis que, du haut du Palazzo, les huissiers des prieurs faisaient pleuvoir sur les rebelles une grêle de pierres. Les Pazzi demeuraient immobiles, attendant vainement un ordre de leurs chefs ou un renfort.

Ce fut Serristori, beau-frère de Jacopone, qui parut avec un gros de Médicéens. Il reprocha sa conduite au vieux Pazzi et lui recommanda de retourner chez lui, en même temps qu'il sommait Montesecco, qui était étranger, de le suivre devant les magistrats pour expliquer ses actes. La cervelle obtuse de Montesecco était demeurée comme paralysée par la terreur superstitieuse du meurtre

commis dans la cathédrale, devant les statues des saints. Brusquement, il perdit toute contenance et au lieu de donner le signal de l'attaque dont l'exemple pouvait encore entraîner le peuple, il rendit son épée. Alors, tout se débanda. Jacopone, tournant la bride de son cheval du côté de la Porta Pinti, sortit de la ville...

XXIII

Cependant le peuple, ce peuple dont Francesco avait rêvé la rénovation surhumaine, envahissait le palais des Pazzi. Il y avait là non seulement les partisans naturels, les clients des Médicis, les domestiques de leur famille et de leurs amis, ceux qu'un lien de sympathie ou de reconnaissance attachait à leur fortune; mais aussi toute cette foule indifférente qui avait écouté sans comprendre les cris de « Liberté! liberté! » et considéré d'un regard stupide la cavalcade de Jacopone de Pazzi, toute cette foule qui n'attendait qu'un incident quelconque, l'apparition de Francesco en public, un signe du destin pour crier : Meurent les Médicis! et se ruer en masse à l'assaut et au pillage de leurs palais; mais surtout et en tête ceux-là mêmes qui, un peu auparavant, se groupaient autour de Francesco blessé et l'exhortaient par leurs acclamations à proclamer la révolution populaire, maintenant exaspérés par le sentiment de leur défaite, enragés par l'écroulement de leurs espérances, affolés par la peur de voir reconnus leurs sentiments et leurs regrets.

Le premier de tous, marchait Paolo, le montreur de chiens, le lieutenant de Napoleone Francesi; pour gage de sa trahison, portant au bout d'une pique la tête sanglante et défigurée de Gio-

vanni de Pazzi, que sa renommée de cupidité et l'infamie de sa femme avaient désigné tout d'abord aux coups des meurtriers, la bouche encore ouverte, comme pour une protestation suprême contre l'injustice acharnée du destin.

« A mort les Pazzi ! à mort les assassins ! à mort les traîtres ! »

La clameur monte, effroyable, épouvantant les pigeons et les hirondelles dont les théories pressées, vers l'horizon, avec de grands cris, s'enfuient à tire-d'aile.

Le fracas des portes qui se renversent, des fenêtres qui volent en éclats, s'étouffe sous l'impétueux ouragan des cris de mort. La meute s'est élancée : les statues de marbre se brisent, les verreries étincelantes comme des diamants sont broyées contre les dalles, les tapisseries où rêvent de hautaines images et des foules immobiles se déchirent au milieu des cris de joie de l'animal humain exultant de profaner, violer et piétiner la Beauté !

Un cri sublime, un cri d'amante et de mère, surmonte un instant le ronflement bestial des esclaves en délire : c'est Bianca de Pazzi, ses deux plus jeunes enfants dans les bras, cachant le petit César sous un pan de sa robe, qui s'est jetée entre son mari Guillelmo et les assassins.

Quel réveil pour Guillelmo et Bianca ! Ce matin-là, ils n'avaient pas voulu assister à la Messe solennelle, par crainte de ces regards rapides, aigus qu'ils voyaient parfois, entre les yeux des Pazzi et ceux des Médicis, s'engager ainsi que des lames d'épée.

Ils étaient demeurés seuls, l'un avec l'autre, pelotonnés au fond de leur amour, s'efforçant d'ou-

blier. Mais bientôt les clameurs lointaines, annonçant la tragédie du Duomo et le combat désespéré du Palazzo, leur avaient apporté l'épouvante. Par les fenêtres de leur appartement, ils assistèrent au départ du vieux Jacopone et de sa cavalcade, sans comprendre. Que se passait-il? Les Médicis étaient-ils tombés sous les coups des Pazzi? ou les Pazzi s'armaient-ils pour repousser l'attaque des Médicis? Et Bianca comme Guillelmo, effarés, n'osant interroger personne par peur de trop apprendre, se considéraient tous deux pour la première fois avec une injurieuse défiance, se demandant quel horrible secret chacun d'eux peut-être cachait à l'autre.

Aux premiers cris de mort poussés contre les Pazzi par la tourbe envahissante, Guillelmo de Pazzi avait eu un cri :

— Ah! tes frères nous font égorger. C'est bien! J'attendais cela depuis longtemps! Sauve les enfants! Moi j'ai hâte de mourir.

Il allait s'élancer, courir au-devant des assassins. Mais Bianca s'attacha à lui et, le saisissant des deux mains à la gorge, comme si elle voulait étrangler au passage les haineuses paroles:

— Pourquoi mourir? — dit-elle. — Est-ce que je ne suis pas là, moi?... et les enfants?

Quelle voix! quels regards!

Encore une fois l'égoïsme de l'homme, son attachement à sa personnalité et à sa famille ont été vaincus par l'amour de la femme. Il balbutia :

— Sauve-moi donc, si tu le peux!

Et c'est alors que, dans l'embrasure de la porte enfoncée, Bianca s'est élancée, ses petits enfants dans ses bras, criant :

— Je suis Bianca de Médicis. — Et ceux-ci sont les neveux chéris du Magnifico.

La foule s'est arrêtée. Moins intimidée par ce cri que frappée de la beauté en ce moment surhumaine de Bianca défendant son mari et ses enfants, la plèbe florentine, artiste malgré tout, suspendit ses clameurs de mort.

— On dirait la Madone avec le bambino! — s'écrie Mathilda, la fille de la logeuse de Francesi.

— Oui! la Madone! la Madone! — répètent cent voix.

— Quels barbares! quels pourceaux que ceux qui lui feraient du chagrin! — ajoutent des voix de femmes.

Guillelmo est sauvé, et, accompagné de Bianca et de ses enfants, il peut gagner en sûreté le palais des Médicis...

XXIV

Dans l'appartement de Francesco de Pazzi, la foule roule comme un torrent, éclaboussant le lit du jeune homme du sang de deux de ses plus fidèles serviteurs qui ont voulu garder sa porte. Le regard morne et fixe, un peu d'écume au coin des lèvres, la pensée comme paralysée, Francesco regarde ces malheureux, ivres de rage et de servitude. Des mains brutales se posent sur son visage :

— A mort! — Qu'on le tue tout de suite! — Non! il faut le pendre! le pendre aux fenêtres du Duomo, à côté de Salviati et du Poggio, ces deux monstres!

Les draps du lit sont arrachés. Francesco est mis debout, nu, avec seulement sa chemise que le sang de sa blessure, lentement, teint de pourpre. Des femmes, ignoblement, rient de ses jambes qui chan-

cellent, et de sa pauvre chair nue, affaiblie par la perte du sang, et qui, au froid, pâlit et tremble.

— Réponds! Pourquoi as-tu poignardé Juliano? ton père et notre père? Traître! lâche!

Un coup de poing lui meurtrit la face. Un crachat coule du coin de ses yeux fixes au long de sa joue. Puis des bourrades l'enlèvent, le précipitent au bas de l'escalier, le jettent dans la rue, hors du palais de ses ancêtres...

Et un cri terrible l'arrache un instant à son immobilité stupide. L'incendie, que des forcenés viennent d'allumer, crève déjà les toitures du palais des Pazzi. Là-haut, sur ce toit en flammes, au-dessus de la fenêtre du laboratoire de Jacopone, Francesco reconnaît son frère Angelo debout, tête nue, échevelé, élevant en l'air des liasses de parchemin, les formules, toute la conquête du vieil alchimiste sur l'inconnu.

— Insensés! — crie l'enfant. — Insensés! au nom de l'avenir!

Mais qui se soucie de l'avenir? Le peuple ne voit dans cet enfant qu'un Pazzi, pire encore, un suppôt du sorcier Jacopone, qui, du haut du palais, lui jette des sorts pour venger le désastre de sa famille. Des pierres sont lancées contre Angelo; une d'elles l'atteint. Francesco le voit chanceler, étendre les bras, se renverser en arrière, tomber, disparaître, dans le brasier, avec le secret royal, dont la plèbe imbécile n'a pas voulu.

Maintenant l'antique demeure des Pazzi est déserte. On n'entend plus, dans ce palais, vieux comme Florence, mêlé aux ronflements de l'incendie, que la plainte lugubre du chien donné autrefois par Francesco à la petite Séphora et qui, réfu-

gié sur le tombeau de la Morisque, hurle longuement à la mort.

XXV

Francesco est dans la rue, maintenant. La pluie qui s'est mise à tomber ruisselle sur son corps nu, le flagelle d'une morsure froide continuelle ; la douleur de son côté sanglant le ronge au contraire d'une morsure brûlante, dont ses nerfs tressaillent à chaque pas de ce Calvaire. Les mains qui le soutiennent le frappent à chaque défaillance, lui enfoncent leurs ongles dans la chair. Sa tête enfiévrée roule d'une épaule à l'autre, accablée d'un poids insupportable ; il y a autour de ses tempes battantes comme un cercle d'épines qui les piqueraient à chaque mouvement ; et, entre ses mâchoires agitées de convulsions, sa langue saigne.

Ses paupières, alourdies, retombent sur ses yeux embués de larmes de souffrance ; c'est à peine s'il distingue au travers d'un brouillard sanglant le visage livide de Gianbattista de Montesecco, qu'après un semblant d'interrogatoire on conduit bien vite devant le palais des Médicis pour lui trancher la tête, entre deux bourreaux, la hache haute et entouré d'une nombreuse escorte, afin d'empêcher le peuple de le mettre en pièces et assurer ainsi à son meurtre une apparence d'exécution légale.

Mais la vue de cette proie qu'on arrache à sa bestialité ne fait que surexciter contre Francesco qu'on lui abandonne les fureurs de la plèbe. A coups de poing on l'oblige à relever la tête. Du sang jaillit de sa bouche ; on y enfonce de la terre, des ordures. On lui crache dans les yeux ; on arrache sa barbe à pleines poignées : son visage n'est plus qu'une

plaie. Et autour de lui, c'est un ronflement continuel d'imprécations :

« Lâche! traître! chien! pourceau! maudit! démon! sodomite ! »

Il souhaite la mort! il aspire au moment où il atteindra le Palazzo, où il se reposera enfin de sa longue agonie; mais c'est à peine s'il peut marcher, et lorsqu'il a fait un pas en avant, les violences de ceux qui l'entourent l'obligent à reculer en arrière!...

L'horrible cortège s'est arrêté sur la place du Palazzo. Francesco promène ses regards autour de lui. Quelle consolation si, dans toute cette foule entassée, il pouvait distinguer un regard de pitié, un geste de sympathie. Mais non! partout des visages convulsés par la plus hideuse rage, des bouches ouvertes pour maudire, des poings dressés pour menacer. Et Francesco se souvient de ses rêves, alors que Girolamo Riario lui parlait d'un avenir radieux; le peuple affranchi, marchant, à l'appel de la Papauté, vers le soleil de Rome, et s'élevant par une révolution surhumaine jusqu'à la participation de la Beauté.

Quelle folie! cette plèbe hideuse, qui aboie lâchement à la mort de celui qui a voulu la rénover, sera-t-elle jamais capable de comprendre l'intelligence, de sentir la Beauté! S'élèvera-t-elle jamais au-dessus de ses bas instincts matériels, l'assouvissement effroyable de sa faim non seulement de pain et de chair, mais aussi de larmes et de sang!

Désespoir! et c'est pour cela qu'il a sacrifié Juliano! pour que l'avenir fasse du Pape Rouge un assassin, de Girolamo Riario un intrigant, et de lui, Francesco de Pazzi, un imbécile.

Francesco se sent écrasé sous l'univers aveugle,

comme le grain de sable qui prendrait conscience du pied dont il va être broyé.

XXVI

— Regarde ! Regarde ! Et ne t'impatiente pas !... Bientôt tu iras lui tenir compagnie !

Francesco regarde vers le Palazzo qu'on lui désigne, et qui résonne des cris de joie plus affreux que des râles d'agonisant. A la grande fenêtre de la chambre du conseil, deux hommes viennent de paraître, les mains liées derrière le dos, une corde déjà enroulée autour du cou. Et Francesco les reconnaît : il reconnaît le Poggio, promenant des regards effarés sur tout ce peuple qu'il a voulu affranchir, et qui l'accable de sa haine stupide.

— Citoyens !... vive la République ! essaye de crier le Poggio, Mais sa voix tremblante se perd dans une huée formidable, une tempête de malédictions et d'éclats de rire. Et le pauvre scribe ferme ses yeux, desquels coulent deux longues larmes : épouvanté devant la vie, il s'abandonne et se réfugie dans la mort.

L'autre, avec son camail violet, sa croix d'or, sa mitre en tête, Francesco le reconnaît aussi ; mais il s'étonne de lire la paix et la douceur sur les traits toujours convulsés de l'archevêque Salviati. Salviati a levé sa main, et tel est l'ineffable empire de ce geste, qu'un silence s'établit, tragique :

— Au nom du Père ! du Fils et de l'Esprit ! Soyez bénits et pardonnés ! mes enfants ! Vers toi je m'évade enfin, mon Dieu ! mon Dieu !

Les hurlements de rage recommencent avec un redoublement de fureur. Les deux corps viennent d'être lancés dans le vide, et les longs tressaille-

ments de leurs agonies arrachent des hoquets de joie à toute la foule.

— A ton tour maintenant, Francesco de Pazzi!...

Mais Francesco ne prend plus garde aux clameurs de la foule, ni à ses violences, tandis qu'elle le hisse à force d'injures et de coups au long des escaliers du Palazzo. L'appel suprême de Francesco Salviati « mon Dieu! » retentit toujours dans son cœur!

Du fond de son écrasement, l'instinct éternel du moi se relève en une protestation indomptée.

Oh! s'il pouvait évoquer à force de vouloir vivre ce Soleil de Beauté et d'Amour qu'affirmait la lettre suprême de Luisa Adriani!...

Et alors, qu'importe sa mort et celle de ses compagnons! Au delà des nuages qui emprisonnent le peuple dans sa prison de laideur et de servitude à peine éclairée par la torche fumeuse des raisonneurs timides, le soleil brille, le soleil qui sera visible un jour. Peut-être Girolamo Riario succombera-t-il obscurément sous la coalition de ses ennemis triomphants. Peut-être une postérité plus ou moins longue flétrira-t-elle d'une même condamnation Francesco de Pazzi, Girolamo Riario et le Pape Rouge, le Pape de la Lumière et de la Vie.

Mais l'humanité, même si elle l'ignore, gardera au fond d'elle-même la secousse de leur effort. Parce qu'ils ont voulu élever ses yeux vers la lumière, plus facile sera, dans l'avenir, l'effort de ceux qui accompliront toute l'œuvre. Et un jour, quand viendra ce jour il n'importe... quel hymne s'élèvera vers Francesco de Pazzi, traîné nu et sanglant sur les pavés de Florence, lorsque, dressé entre le ciel et la terre, tel un flambeau de Beauté,

de Vérité et de Justice!... le Pape Rouge illuminera les ténèbres.

Une secousse violente arrache Francesco à ses rêves. Du haut de la grande fenêtre du Palazzo, entre les cadavres maintenant rigides de l'Archevêque et du Scribe, les mains déjà liées, la corde enroulée autour de sa gorge, il voit toutes les folies, toutes les bêtises, toutes les violences monter en un long geste de malédiction vers son supplice...

Et cependant une force d'attraction invincible l'oblige à abaisser son regard, au long même de la porte du Palazzo. Là, il distingue une femme, presque une enfant, toute noire dans des vêtements de deuil, affaissée sur les deux genoux, les mains jointes, et les yeux levés vers lui, pleins de larmes.

Le bourreau a serré le nœud de la corde si brutalement que du sang est remonté de la gorge du patient à sa bouche. Mais au lieu du cri de douleur attendu avidement par toutes les oreilles, c'est un cri de joie qui s'échappe des lèvres de Francesco.

L'Inconnaissable appelé lui a donné le signe! Gemma, agenouillée devant son martyre, et priant pour lui jusqu'à l'instant suprême, n'est-ce pas l'âme mystérieuse de l'humanité, qui l'a compris, qui lui pardonne et qui l'aime? Et les yeux fixés sur la fiancée mystique de son âme, Francesco murmure tout bas : « Mon Dieu ! je te crois, et je te remercie. J'attendrai. »

Une tempête de bravos salue le lancer dans l'espace du corps du jeune Pazzi, que le vent vient heurter contre les cadavres du Scribe et de l'Archevêque avec un résonnement lugubre.

Et en même temps il se produit une bousculade, des jurons éclatent et un jeune homme, sautant à

bas d'un cheval tout blanc d'écume et frissonnant de fatigue, se pousse au premier rang, sous les pendus, et crie d'une voix forte :

— Mon frère Francesco, entends-moi. C'est ton Renato qui viens te faire ses adieux !

— A mort, le Pazzi ! à mort !

D'autres voix répondirent :

— Non ! c'est Renato, le bienfaiteur du peuple. Renato le saint ! Il est innocent ! Qu'on le laisse aller.

Mais les prieurs, les riches médicéens, enragés de peur par l'attaque de l'Archevêque, du Poggio et de Francesi, avaient aperçu le jeune homme du haut des fenêtres du Palazzo. Et déjà l'un d'eux s'approchait, avec des huissiers et des hommes d'armes.

— Il n'y a pas de Pazzi innocents ! criait-il. — Périsse jusqu'au dernier de cette race maudite, et que leur mort serve d'exemple éternel à ceux qui les voudraient imiter !

Un murmure de pitié et de regret courut dans la foule. — Imbécile. Pourquoi es-tu revenu ?

— Et ma place, là-haut, serait-elle donc demeurée vide ? — répondit le jeune homme avec un regard de mépris.

— Allons ! qu'on le pende à côté des autres ! — commanda le prieur.

— Suivez-moi, citoyens ! — et Renato, faisant signe aux gardes de l'accompagner, entra le premier, innocent, fier et paisible, sous les voûtes du Palazzo...

XXVII

Seul de tous les conspirateurs, Napoleone Francesi était sorti sain et sauf de l'horrible tumulte qui avait suivi l'entreprise révolutionnaire des Pazzi.

Après avoir quitté le Palazzo, il s'était mis à parcourir les rues de Florence, son capuchon rabattu sur ses yeux, sans que personne prît garde à lui. Il erra de longues heures, se rapprochant toujours des portes, mais n'osant essayer de les franchir, par crainte d'être reconnu.

La nuit était venue. Une foule hurlante encombrait toujours les rues de Florence; par instants, les lueurs des incendies du Palais des Pazzi et des maisons de leurs partisans dissipaient les ténèbres. Francesi alors resserrait son capuchon sur son visage. Parfois, il changeait de route pour éviter des groupes d'où partaient des râles de gens égorgés, des supplications de malheureux que la populace torturait avec des raffinements ignobles; des cortèges, éclairés de torches, portant des têtes, des mains sanglantes, ou des corps entiers déchirés de coups qu'on allait jeter processionnellement dans l'Arno l'obligeaient à se tapir le long des maisons, dans des coins d'ombre. Au fond des ruelles obscures, son pied glissait dans des mares de sang.

Un instant il eut la vision d'une apothéose : Lorenzo passant en triomphe, porté par ses plus zélés partisans, tandis que la foule sur son passage se jetait à genoux, et baisait ce qu'on pouvait toucher de ses vêtements.

Plus tard, brusquement, il fut en danger. Dans un groupe on maltraitait une femme, on lui arrachait les cheveux, en l'appelant : « catin! » Comme il s'approchait de ce groupe, une mégère cria en le désignant :

— Mais c'est le mari! c'est Giovanni de Pazzi!

La femme profita du tumulte pour s'enfuir. Napoleone Francesi la suivit, sans savoir. Ils dépistèrent la meute au fond d'une rue obscure; puis, la

femme ouvrit une porte, monta un escalier. Il monta derrière elle, et se trouva dans une chambre aux volets clos, en présence de deux femmes : Camilla, la maîtresse du Médicis mort, et la fugitive tout en sang, qui était Maria de Pazzi.

Maria reconnut Napoleone, qu'elle avait vu au mariage de Ginevra :

— Assassin ! — dit-elle, — il faut le faire livrer au peuple par un valet. D'abord, il était du parti de mon mari ! C'est à cause de ces gens-là que j'ai été rouée de coups tout à l'heure ! Et c'est aussi par suite de leur damnable conspiration qu'Alessandra Salviati, la fille de l'archevêque, nous a quittées, épouvantée, et a regagné son couvent. Il faut le livrer, te dis-je?

— Non pas ? s'exclama Camilla, les yeux en fièvre, — je ne veux pas être cause de la mort de cet homme. Cela porterait malheur à mon enfant qui va naître. N'est-ce pas déjà assez de malchance pour lui que soit mort son père Juliano, qui avait promis d'en faire un pape? Je te sauverai la vie, et tu prieras pour mon enfant, — dit-elle à Napoleone.

— Ainsi ferai-je, Madame, je vous le promets ! répondit Francesi.

— A la bonne heure ! — intervint à son tour Maria, qui avait mieux regardé le jeune illuminé. — Tu me plais. Reste avec nous.

Mais Napoleone Francesi refusa vivement. — Je ne resterai pas. Je n'ai rien à craindre ! Dieu ne permettra pas que je périsse. Adieu !

Il s'en alla, erra par les rues, durant toute la nuit, et, au jour levant, se risqua à la Porta Pinti. Une troupe de paysans la franchissait avec des clameurs : des gardes, des citoyens, les entouraient. Une voix un instant domina le tumulte :

— Pour l'amour de Dieu, vous autres qui êtes des soldats, frappez-moi de vos pertuisanes. Vous prendrez tout l'or et tout l'argent qui sont sur moi. N'ai-je pas déjà assez souffert? A quoi bon vous acharner sur un vieillard?

Et Francesi vit un spectacle horrible, le vieux Jacopone de Pazzi, sa barbe et ses cheveux blancs tout souillés de boue et d'immondices, un œil arraché, le visage en sang, traîné la corde au cou par ces misérables, comme un bœuf à l'abattoir.

— Tuez-moi! tuez-moi, soldats! — répéta l'infortuné vieillard.

— Non! non! on veut s'amuser encore de toi, canaille! Au palais des prieurs!

L'horrible cortège reprit sa marche. Napoleone Francesi, profitant de l'inattention générale, était sorti de Florence.

XXVIII

Maintenant que l'illuminé n'était plus soutenu par le sentiment du danger personnel, une grande lassitude l'envahissait. La dernière scène d'horreur dont il venait d'être le témoin avait brisé son magnifique optimisme. Ce sang, ces cris d'agonie, ce vieillard supplicié par une foule ignoble, était-ce donc dans cette fange que s'abîmaient ses rêves d'amour? Le jeune homme se laissa tomber à genoux, sur la terre mouillée de rosée, et pleura comme un enfant. Les mains jointes, il balbutiait, comme machinalement, une prière; et tout à coup, il se ressouvint de la prière que Camilla avait réclamée de lui pour son enfant, cet enfant qui allait perpétuer la vie et l'amour parmi toutes les atrocités de la haine et de la mort.

Ce fut pour l'illuminé comme un trait de lumière.

Il s'était redressé. Le soleil brillait haut maintenant, dans un ciel dégagé de nuages. L'air, alentour, résonnait de pépiements, de volètements, semblables à des baisers. Au loin, claironnaient des coqs sur la basse assourdie des troupeaux sortant de l'étable. Et l'illuminé oublia toutes les images funèbres. Une immense allégresse l'envahit, et, sur un ton d'hymne, il se mit à chanter :

— Notre Père, qui es aux cieux...

XXIX

Quelques jours plus tard, Napoleone Francesi, mourant de faim, — car il n'osait s'approcher des lieux habités, de peur des émissaires du Magnifico qui recherchaient partout les derniers complices de Francesco de Pazzi, — rencontrait, près de Bologne, deux frères prêcheurs de l'ordre de saint Dominique. L'un d'eux, par sa haute taille, son aspect ascétique et ses yeux de flamme, fascina l'imagination du jeune proscrit. Et, brusquement, s'approchant du moine :

— Mon père, — dit Francesi, — ayez pitié de moi! Au nom de Dieu, conduisez-moi dans votre monastère et mettez-moi en sûreté. Je meurs de faim, et je cours risque, à chaque instant, de tomber entre les mains de mes ennemis.

Le regard du moine eut un éclair. — Ne serais-tu pas l'un de ces hommes qui ont voulu affranchir Florence?

— Je le suis, mon père, et ma tête doit être mise à prix.

— C'est bien! Suis-moi donc! Je te sauverai. — Et lequel es-tu, parmi ces rebelles?

— Mon nom est Napoleone Francesi... Mais, vous, mon père, ne me direz-vous pas le nom de mon sauveur ?

— Je me nomme Fra Girolamo Savonarole.

ALBERT DELACOUR.

FIN

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Délire de la Science. — Chronique de la dépopulation.

Le Délire de la science. — Il y a quelque cinquante ans (je ne sais), il se forma en Russie une secte religieuse dont les dogmes étaient pessimistes. Que l'on se figure la philosophie de Schopenhauer religieusement pratiquée par des imbéciles! Une religion, cela n'est jamais qu'une philosophie pratiquée par des imbéciles. Un philosophe, digne de ce nom, est profondément souriant; il danse sur la corde métaphysique et il le sait, il sait qu'il est un danseur, et rien de plus. Les danses idéales, si de braves gens lui proposaient de les réaliser avec de vraies jambes et de vraies cordes, il dépasserait le sourire, il rirait, — et comme les dieux, d'un rire inextinguible. L'humanité n'existe pas pour lui. Elle est pour lui ce qu'un paysage est pour le peintre. La toile couverte, on peut faucher les herbes et les arbres. Descartes, de Hollande, écrivait : je me promène parmi les hommes, comme s'ils étaient des arbres; la société n'est pour moi qu'une forêt. Voilà la vraie attitude. On ne peut l'exiger d'un négociant slave qui a trouvé la Vérité un matin dans sa correspondance commerciale. Ce nègociant donc, ayant découvert le pessimisme et que la vie ne doit pas être transmise, fonda une religion nouvelle, la religion des Châtrés. Avec un rasoir, ou rituellement, avec une pierre tranchante, les fidèles faisaient disparaître les organes génitaux externes mâles, comme la faux couche une touffe d'épis. Ensuite, ils se remettaient à leurs affaires, et, guéris des rêves, gagnaient beaucoup d'argent. Il y a encore des Skoptzys en Russie. Il y en a aussi en France. L'Institut Pasteur en possède

un. Au lieu du délire religieux, il a le délire scientifique et au lieu de la folie du pessimisme, la folie de l'optimisme. Il se nomme M. Metchnikoff. Les journaux vantent ses hauts faits.

Un grand écrivain slave est touché par la religion : il devient fou. M. Tolstoï ergote avec des curés (des curés russes, bien des fois au-dessous des nôtres, et même des Allemands ou des Anglais), dispute sur les sens d'un verset tiré, d'un conte de fées apocryphe. Un bon savant slave est touché par la foi humanitaire. M. Metchnikoff ergote avec des journalistes ; il leur propose des moissons d'organes, il joue au Skoptzy scientifique. Il fait douter de l'intégrité de son intelligence : l'ivresse du scalpel et du couteau à éventrer fait trembler ses mains asiatiques. Ce cosaque a étudié l'histoire des microbes sous la férule aimable de savants français qui « ne s'en font pas accroire ». Pasteur avait la simplicité d'un enfant et la beauté d'une belle source ; M. Duclaux est infiniment habile et prudent ; le Dr Roux est calme et discret. Le Slave, leur élève, est indiscret, maladroit et fougueux. Il raisonne comme dans l'évangile. Il doit être tolstoïsant. « Si un de vos membres vous donne du scandale, coupez-le et jetez-le loin de vous. » Le Skoptzy ne raisonne pas autrement. Ce verset est même la base théologique de sa doctrine. Ainsi parle M. Metchnikoff. Il y a, dit-il, dans le corps humain, deux foyers dangereux de culture microbienne, l'estomac et le gros intestin. On les a longtemps méconnus ; on a même cru que l'estomac avait dans l'organisme animal une certaine utilité. Sans doute, continue le Skoptzy, mais la nocivité de ces organes l'emporte, et de beaucoup. Le remède? Très simple : l'ablation. Otez ces choses qui ne sont que des nids à microbes. Venez à moi. Pour pierres tranchantes j'ai les derniers aciers, les plus purs et les mieux coupants. Allez à lui. Aujourd'hui, il ne souhaite que de vous débobiner les intestins sur un treuil. Demain, il lui faudra le foie avec l'estomac, et plus tard il vous demandera votre — vous m'entendez bien.

Je ne voudrais pas que ce savant égaré me crût tout à fait ignorant des dernières nouvelles de la physiologie. L'estomac n'est plus considéré, je le sais, comme l'organe principal de la digestion. Cet honneur est maintenant dévolu en grande partie au pancréas. L'estomac c'est la poche du pélican. Peu de chose. Cette musette permet à l'homme de ne manger que deux fois, et même qu'une fois par jour. Au lieu de porter sa tranche de gigot dans son gousset, il la porte dans son estomac. Il vaudrait mieux s'en passer; mais en attendant la combinaison semble assez pratique. Les savants de la moyenne, genre Metchnikoff, ne voient jamais qu'un des côtés du cube à la fois. Ils n'ont pas de génie. Ce n'est pas leur faute. Mais qu'ils sachent que le génie peut contempler d'un coup d'œil les six côtés du cube. C'est absurde mais le génie est tel. Pasteur était comme cela; de là sa prudence et son autorité. Et puis, ce Slave, est-il donc lui-même un microbe? A-t-il donc vécu dans un estomac pour en connaître si bien les habitants? Peut-il savoir ce qui se passerait dans le corps humain si tous les microbes en étaient chassés? Il nous fait penser à ces ennemis des oiseaux qui les firent tuer au hasard, sans se douter que ceux qui mangent les insectes sont plus utiles que ne sont nuisibles ceux qui mangent les graines. Et sait-on, même à cette heure, si l'ordre naturel n'est point meilleur, même mauvais, que les artificielles combinaisons des hommes? On a fait des expériences. On a élevé des poussins avec assez de précaution pour priver leur organisme de tout microbe. Les pauvres êtres demeurèrent rachitiques, mièvres, pitoyables, tandis que leurs frères nourris de la pâtée vulgaire prospéraient, criaient et se battaient à coups de bec, comme des hommes. Mais le rachitisme universel fait peut-être partie de l'idéal démocratique? Je n'en sais rien, ne m'occupant point de la politique, que je méprise.

Mais je ne méprise pas la science, et c'est pourquoi je trouve fâcheuses les incartades du rêveur de la rue Dutot. Le savant qui se mêle d'utopies, et ce qui est

pire, d'utopies pratiques, m'inspire une profonde pitié. Je lui demande des faits précis, contrôlés, incontestables et il me présente des chimères. Inutile. A ce jeu, je le dépasse. Mieux que lui et plus harmonieusement je puis construire une humanité idéale, sans estomac, sans gros intestin et même sans pancréas et sans aucun besoin bas. Mais je dédaigne, parce que, n'étant pas un savant, je me suis conquis cet esprit scientifique, que les savants, presque tous, laissent fuir de leur cervelle. Il m'est égal, d'ailleurs, même en rêve, que la vie des hommes soit longue ou courte. Je ne souhaite ni leur bonheur, ni le mien. Je crois que seule la souffrance empêche l'espèce humaine d'être tout à fait grotesque et tout à fait détestable. Les joies médiocres ne sont supportables que si on y prend part à peine, du bout des doigts. Et les vies médiocres gagnent à être brèves Quelle singulière idée que de vouloir prolonger tant de vieillesses bêtes, inutiles et plates. Ah! qu'on nous rende plutôt le goût du suicide, qu'on nous enseigne ce que savaient les Romains de la grande époque — de la Décadence, — qu'une vie sans activité, sans beauté, sans amour est un présent de la haine des Dieux. Le suicide, voilà la conséquence nette des progrès excessifs de la chirurgie. Au Metchnikoff qui veut vous dévider les intestins, il faut opposer le poison de la bague. Ces gens-là vivent de la lâcheté humanitaire et chrétienne.

La science entre en démence. Il faut prendre ses précautions. Le Dr Moreau opérait sur les porcs. Il en voulait faire des hommes. Ses émules, avec des hommes, voudraient faire des cochons immortels. Que ne sont-ils sérieux et pratiques? Ils chercheraient le mouton à cinquante côtelettes, le cochon à huit pattes et à huit jambons. Cela en vaudrait la peine, et le poulet tout en blanc et le lièvre tout en râble. Le Dr Moreau n'est tolérable qu'à l'état d'éleveur de génie, de « plasmateur » élémentaire.

L'Institut Pasteur rend trop de services à la science et à l'humanité pour que les incartades d'un Metchnikoff

puissent diminuer son autorité ; il faudrait cependant le ramener au silence ou à la raison. Voit-on Pasteur disant: Messieurs, l'estomac de l'homme est un nid à microbes ; donc il faut réséquer l'estomac de l'homme? Sganarelle avait l'excuse d'être médecin malgré lui. Hélas ! Molière ne suffirait plus. Quel Dante aurait les poignets assez forts pour prendre à la gorge et pour étrangler la bêtise tragique de notre temps ?

Chronique de la dépopulation. — Un petit journal, un tout petit journal, *la Régénération*, a relevé avec esprit quelques-unes des affirmations affolées du « repopulateur » Jacques Bertillon. Ce savant, ayant pleuré sur les résultats, plutôt favorables, du dernier recensement, ajoute: « Les Français ne sont ni plus instruits, ni plus sobres, ni plus disciplinés que les autres peuples, *au contraire !* » En termes directs, cet *au contraire*, s'il a un sens, veut dire : un Français moyen est inférieur à n'importe quel autre Européen. Mais, pourvu de cette foi, qui n'est pas fière, comment venir alors nous conseiller d'être féconds ? Pourquoi ? Pour que nous triomphions par la force brutale, par le nombre? Un peu plus loin, atténuant son dédain pour sa propre race, l'excellent calculateur ajoute : « Un Européen en vaut un autre. » Sans doute, si les deux individus comparés sont égaux en dons, mérites, force, intelligence, esprit, santé, — ils sont égaux ; sans doute $n=n$, si l'équation est bien posée. Celle de M. Bertillon ne l'est pas. Laissées à part les qualités individuelles, il n'est pas un peuple d'Europe qui n'ait, pour un métier donné, une aptitude, donc une valeur différente. Le statisticien opère sur des chiffres purs ; il est donc enclin aux opinions pures, métaphysiques. En principe, son avis n'a pas d'intérêt. Ayant vérifié ses additions, il n'a qu'à se reposer ou à recommencer un nouveau calcul (1). Si le seul nombre fait la force d'un peuple, d'où vient que les Anglais qui opèrent

(1) « Où commence le calcul, la compréhension cesse. » Schopenhauer, *De la quadruple racine du principe de la raison suffisante*, p. 117.

à cent contre un (au moins) mettent si longtemps à manger les Boers ? On a cru, devant les immenses armées modernes, que le rôle des petits pays était fini. Rien n'est jamais fini. Il y a une méthode qui permet à David de foudroyer Goliath. Tout n'est que méthodes dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes; et c'est pourquoi nous ne connaissons pas l'avenir, très peu le présent et que nous ne comprenons que fort peu la marche des choses. Heureusement que les statisticiens sont là pour trancher, d'un coup de chiffres, toutes les questions. Quand on n'est pas statisticien, on a soin de conférer les données (utiles) de la statistique avec la réalité. C'est une autre manière de raisonner, et la seule valable. Si l'on disait à un fermier normand de doubler le nombre des bêtes qui vivent sur sa terre, il répondrait qu'elles mourraient de faim, attendu que la production de l'herbe est limitée. C'est le vieux principe du vieux Malthus, que l'on a traité d'immoral, faute de le pouvoir réfuter. La France pourrait, en certaines conditions, nourrir plus d'hommes qu'elle n'en nourrit ; cela n'est pas contesté. Si ces conditions de prospérité lui étaient offertes par une politique sagace, par la paix sociale, par l'exploitation pratique de ses colonies, sa population augmenterait. Dans l'état présent, aux objurgations des statisticiens elle fait la réponse du fermier. Dénombrez les ouvriers et petits employés sans travail et ceux dont le salaire est insuffisant; dénombrez les candidats au moindre poste, à la moindre tâche. Il y a déjà un surcroît, — et vous voulez augmenter les têtes du troupeau ! Si M. Bertillon avait vu, comme moi, l'hiver dernier, tous les jours, à six heures, rue de l'Abbaye, trois cents meurt-de-faim faisant queue sous la pluie ou dans le froid pour conquérir — quoi ? une soupe, je crois qu'il demanderait moins âprement l'accroissement du bétail humain. Il y a là une administration bienfaisante; mais elle ferme l'été, croyant peut-être qu'on ne mange pas l'été. Après tout, venu l'avril, ces malheureux vont peut-être paître dans la forêt de Rambouillet ?

Voyez les jolis soldats que l'Angleterre a raccolés dans les rues de Londres. Même s'ils avaient fait leur service, ceux que l'on pêcherait à Paris parmi les misérables ne vaudraient pas mieux. La misère est avilissante. Il y a quelque deux mille ans, et plus, que Théognis a énuméré tous les méfaits de la pauvreté ; ils sont pires sous notre ciel et de notre temps ; jamais à aucune époque il ne fut plus criminel d'encourager la reproduction des misérables. Car c'est par en bas, nécessairement, qu'un peuple gagne en nombre, quand il gagne. On le sait bien en Italie où les gens sérieux se demandent : par quels moyens enrayer la surpopulation ? La campagne que l'on fait en France pour la fécondité, les Italiens la font pour l'infécondité. On n'est jamais content. Mais si l'Italie a des motifs pour s'alarmer, la France n'en a aucun. Par un miracle d'équilibre, sa population reste stationnaire, avec une très légère tendance à s'élever, tendance qui représente la force vitale retenue et comprimée comme une source qui ne perd aucunement de sa force future à demeurer dans la terre. Il y a là le spectacle d'un instinct de civilisation primant les désirs de l'instinct purement animal. Montée à un certain niveau, une famille française ne veut pas déchoir ; elle ne veut pas se perpétuer par la pauvreté. Rejetant avec colère l'enseignement chrétien qui la condamnait à la procréation perpétuelle en souvenir d'une curieuse légende sémitique, elle a pris le parti de ne faire des enfants que si ça lui plaît, si ça lui dit. Ça ne lui dit pas. Elle attend. On ne sait quoi, peut-être d'avoir un gouvernement intelligent, peut-être de n'en plus avoir du tout. Elle attend quelque féconde tyrannie — ou la liberté.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert Samain : *Le Chariot d'or*, Mercure de France, 3.50. — Comtesse M. de Noailles : *Le Cœur innombrable*, Calmann Lévy, 3.50. — André Fontainas : *Le jardin des Iles Claires*, Mercure de France, 3.50. — Albert Boissière : *Aquarelles d'âmes*, La Maison d'Art. — André Dumas : *Paysages*, Lemerre, 3.50. — H. Vandeputte : *La*

Planète, Bruxelles. — Henri Allorge : *Poèmes de la solitude*, « Revue des Poètes », 2 fr.

Le Chariot d'or. — Albert Samain, vivant, répugna toujours au tumulte des tréteaux, à la gloriole des cénacles, à toutes les vanités de la littérature ; un éloge maladroit eût offusqué la modestie de son orgueil comme l'intrusion d'une bande de baladins dans un parc où triomphent et se fanent des roses très simples et très nobles pour la joie triste d'une adolescente un peu farouche. Maintenant il s'est enfoncé dans les irrévocables ténèbres et c'est à l'ombre immortelle qui survit de lui en nos pensées que nous dédions, avec la crainte encore de troubler même sa mémoire, des hommages funèbres qui s'envolent au vent de la grande nuit.

Il demeure semblable à l'image que nous nous étions faite de lui dans ce recueil posthume, où des poèmes anciens déjà sont réunis à des pièces toutes récentes, et tel qu'il s'est voulu en une brève autobiographie qui est la plus juste et la plus sincère des critiques :

Mon enfance captive a vécu dans les pierres,
Dans la ville où, sans fin, vomissant le charbon,
L'usine en feu dévore un peuple moribond :
Et pour voir des jardins je fermais les paupières.

J'ai grandi ; j'ai rêvé d'Orient, de lumières,
De rivages de fleurs où l'air tiède sent bon,
De cités aux noms d'or et, seigneur vagabond,
De pavés florentins où traîner des rapières.

Puis je pris en dégoût le carton du décor
Et maintenant, j'entends en moi l'âme du Nord
Qui chante, et chaque jour j'aime d'un cœur plus fort

Ton cœur de sainte femme, ô ma terre de Flandre,
Ton peuple grave et droit, ennemi de l'esclandre,
Ta douceur de misère où le cœur se sent prendre,

Tes marais, tes prés verts où rouissent les lins,
Tes bateaux, ton ciel gris où tournent les moulins
Et cette veuve en noir avec ses orphelins.

Les vers des *Evocations* éclatent en somptueuses sonorités, en strophes d'apparat et de force et la *Symphonie héroïque*, achevée, aurait exalté les puissants, soldats, rhapsodes ou mages ; mais en même temps la vraie voix, une voix ardente et nostalgique, murmurait les *Elégies* avec son accent d'anxieuse volupté ; et vers Albert Samain, qui chantait ainsi au seuil de la mort, nous voudrions, comme il fit pour Marceline Desbordes-Valmore, envoyer par delà les ombres

Une touffe de fleurs où trembleraient des larmes.

Le cœur innombrable. — L'honnête et simple couverture du livre à trois francs cinquante n'est historiée ni de chauves-souris, ni d'hortensias, et c'est déjà une manière d'avertissement que Mme M. de Noailles entend offrir son œuvre au lecteur en toute probité, sans le distraire ni le piper par de fausses élégances et des grâces postiches. On ne se souvient pas, non plus, qu'au temps où parurent dans des revues certains des vers aujourd'hui réunis en volume, aucune anecdote esthétique ait été ingénieusement développée touchant la délicatesse raffinée où se complaisait l'auteur, ainsi que d'autres en avaient donné l'exemple avec un art insolent de la réclame très supérieur à leur génie lyrique.

Une Française nourrie des bonnes lettres grecques et latines, sans aucune raideur ni pédanterie, souriante et grave, s'avoue fille et héritière des philosophes antiques et des plus exquis alexandrins ; elle fait sienne la sentence de Marc-Aurèle : « O monde, tout ce que tu m'apportes est pour moi un bien » et ne tenant les hommes que pour l'une des merveilles de la vie, elle se veut multipliée (d'un cœur qui devient innombrable) aux formes infinies et diverses apparues dans la fantasmagorie naturelle :

> La forêt, les étangs et les plaines fécondes
> Ont plus touché mes yeux que les regards humains,
> Je me suis appuyée à la beauté du monde
> Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.

Comme Antigone et comme Iphigénie, elle aime la sainte lumière et si elle devait mourir en pleine conscience ses dernières paroles seraient un hymne de regret et de consentement saluant le soleil sacré avant la diffusion bienheureuse dans l'universelle matière, quand s'évanouissent

> Les pauvres corps vivants qui sont toute notre âme.

Pendant la fête brève de la vie, elle se laissera pénétrer par le rayonnement de tous les êtres, sœur vraiment des bêtes et des plantes, dont elle admire la docilité au destin et l'« innocence ancestrale » qui ne connaît plus

> .... l'âme glorieuse et maudite de l'homme.

Cependant, même dans les poèmes directement inspirés de l'antiquité hellénique, comme *Bittô*, Mme M. de Noailles ne peut faire qu'elle ne vive en des temps moroses et que, depuis Lucrèce et Epictète, d'autres paroles n'aient été dites qui ont empoisonné pour jamais les sources claires de la joie : la petite Bittô est triste après l'étreinte brusque, elle est « grave

et pâle après l'âpre union », autrement que ne le fut sans doute celle dont l'auteur inconnu de l'*Oaristys* nota jadis la surprise et l'émoi ; et cela est d'un hellénisme revu par Schopenhauer.

Mais si elle n'est pas étrangère à la fraternité et à la justice, rien chez elle ne rappelle la basse et cruelle : pitié elle ressent vraiment cette charité du genre humain, très différente de la charité galiléenne, pour ceux qui souffrent dans leur chair et dans leur pensée ; et c'est en une pure offrande de soi-même qu'elle livre ainsi à tous la pure fleur de sa pensée :

Toi, vis, sois innombrable à force de désirs,
De visions et d'extase ;
Penche sur les chemins où l'homme doit servir
Ton âme comme un vase.

Mêlé aux jeux des jours presse contre ton sein
La vie âpre et farouche :
Que la joie et l'amour chantent comme un essaim
D'abeilles sur ta bouche.

Et puis regarde fuir sans regret ni tourment
Les rives infidèles
Ayant donné ton cœur et ton consentement
A la nuit éternelle...

Le jardin des îles claires. De longs poèmes entrecoupés, en guise d'intermède, de chansons plus brèves, tel serait en son dessin général le livre de M. André Fontainas ; et si les pièces les plus étendues, *L'or* et *Déclamation*, par exemple, sont construites selon l'ordonnance mathématique d'une seule et très grande strophe, chacune des séries composées de petits poèmes est harmonieusement conçue et équilibrée et forme un tout dont les éléments se révèlent d'abord au lieu de se fondre comme ailleurs dans l'ensemble, où ils ne se distinguent plus que par un travail d'analyse Car, parmi les poètes de notre âge, M. André Fontainas est le plus volontaire et celui qui s'abandonne le moins au hasard et à l'arbitraire ; il se soumet à l'exacte discipline imposée par Edgar Poe et répugne obstinément au verbiage et à la phraséologie convenue ; il sait la valeur propre des mots et leur valeur relative et jamais ses rythmes ne sont déterminés avec plus de rigueur qu'au moment où il feint de les laisser se dénouer au caprice de la plus souple indépendance. Tantôt c'est le faste éclatant et dur des belles nuits d'hiver semées d'astres implacables, tantôt la douce splendeur des heures fécondes ou l'enveloppement funèbre de la pluie roulant la ville morte

en son linceul; et par delà la signification immédiate, les phrases et les rythmes sont riches d'autres sens perçus ou devinés, ainsi qu'en ces salles de prestige où par le jeu des glaces la seule danse de Salomé répercute aux lointains de perspectives infinies le mirage de foules tournoyantes et d'écharpes ondulant dans une clarté surnaturelle.

En des heures mauvaises, comme dans cette pathétique *Déclamation*, il adviendra peut-être que le poète renie tragiquement la Beauté tranquille et la Béatitude même de l'amour; mais il ne cède pas au vain conseil des souffles nocturnes que l'aube fera taire au murmure de son haleine fraîche; et même dans la nuit, il évoquera le long des rêves, les îles de lumière et de joie, Sporades, Sicile, Antilles, Insulinde, Nippon :

Et j'irai plus épris et plus fier
De vivre tel parmi le monde affolant
Des parfums et des lumières
Jusqu'au suprême crépuscule
Où vers moi flamboiera des plaines de la mer
La mystérieuse Ceylan
Qui brûle
Comme une perle dans la mer.

M. André Fontainas n'a pas sacrifié à la futile éloquence : il agréera peu à nombre de gens qui confondent la poésie et les discours en vers; voire sera-t-il jugé difficile à comprendre par les cervelles paresseuses; mais il n'écrit point apparemment pour satisfaire la fainéantise d'esprit et honorer des Muses incertaines; et les déesses authentiques, non de mensongères images, habitent le temple de marbre et d'or qu'il leur a élevé près de la mer, à la cime d'un âpre promontoire.

Aquarelles d'âmes. — M. Albert Boissière, de qui l'on goûta les vers et romans d'un style tendu et compliqué, expose à la Maison d'art, en cinq panneaux, cinquante aquarelles d'âme, c'est-à-dire cinquante petits poèmes dont la simplicité est le moindre défaut. Il se défend d'avoir une philosophie et de respecter une technique quelconque :

Ma forme est abrupte : soit!
Ça n'a pas la douceur d'un ver à soie.
Les regles? Ffut! Mais le rythme...

Mais ses poèmes d'apparence contradictoire et désordonnée ont ceci de commun qu'il s'y efforce toujours à donner l'impression du nouveau; et c'est là un jeu dangereux, car rien n'est plus proche parfois du banal que l'originalité

acquise, et le dandysme impertinent s'accorde mal le plus souvent avec l'émotion lyrique. Aussi dans cette œuvre composite trouvera-t-on du meilleur et du pire, du médiocre jamais, et le ton varie de la chanson populaire aux plus abstruses inventions de langue et de pensée, comme dans les épigraphes voisinent Stéphane Mallarmé, Young, l'Évangile selon Luc, Choderlos de Laclos et Gustave Flaubert. Mais n'est-ce point la vraie pensée de M. Albert Boissière qui fut révélée dans l'aquarelle XXXI où, par fortune, nul trait ironique ne transforme brutalement le sens du poème?

Bouche d'Aphrodite ou lèvres d'Orphée?
Aimer! Chanter! la forme s'offrait.
Mais le flot la reprit avant que mon cœur,
— Etait-ce Orphée ou Aphrodite? —
S'apaisât. Et, dans la splendeur
D'un soleil de folie,
Le flot roula vers des bords lointains
Lointains et si loin des désirs humains,
— Etait-ce Aphrodite? était-ce Orphée —
La forme miraculeuse qui s'offrait.

Qu'importe ce qu'elle est pour qui la conçut miraculeuse et n'est-ce pas un crime contre la beauté que d'achever en caricature la bouche d'Aphrodite et les lèvres d'Orphée? M. Albert Boissière a commis ce crime quelquefois.

Paysages. Un mot célèbre d'Amiel sert d'épigraphe au livre de M. André Dumas : celui-ci tient d'abord à éviter toute méprise; il désire n'être point considéré comme un poète descriptif et, s'il note avec exactitude certains aspects des choses, c'est uniquement parce qu'ils correspondent en lui à des sentiments et à des pensées qu'il pourrait sans peine traduire dans la forme morte et abstraite d'une étude psychologique. Certes, il ne faut pas prendre au sens strict la promesse tacite par où le poète semble se lier ainsi. Quelquefois la transposition n'est pas complète ; ainsi dans les strophes finales d'*En Mer*, les amants enlacés voient passer dans la nuit un vaisseau lourd d'existences humaines :

Et le regret confus envahissait mon être
De voir fuir dans la nuit sans leur tendre la main
Ces passagers sans nom rencontrés en chemin
Que déjà nous aimions sans pourtant les connaître.

Mais tout à coup tandis que pâle en ton émoi
Tu tressaillais, blottie au bercement des lames,
Je crus sentir entre mes bras frémir les âmes
De tous ces inconnus que j'étreignais en toi.

Ailleurs, au contraire, il n'est besoin de nulle transposition et la paysage se suffit à soi-même :

Les dernières clartés se fondent, puis soudain,
Comme pour mieux marquer la fin du crépuscule
Une brise s'éveille et frissonne et circule
Bruissante à travers le parc silencieux.
Et la pâle rêveuse alors ouvre ses yeux
Qu'avait clos la langueur exquise de l'automne,
Voit que la nuit s'est faite autour d'elle, et s'étonne.

Faut-il avouer que ce second morceau paraît très supérieur au précédent et qu'en général dans tout le livre le charme est plus grand lorsque l'intention philosophique apparaît moins directement. M. André Dumas, à qui ne manquent ni la délicatesse ni l'émotion, se devra garder surtout de quelque indulgence aux expressions un peu ternes et décolorées : il serait dommage que chez lui dans l'avenir l'amateur de psychologie l'emportât sur le bon poète qu'il est déjà.

La Planète. Sans quitter une taverne de la rue d'Amsterdam ou la sordide bicoque de certains croquants briards, les personnages de M. Joris-Karl Huysmans voyagent au gré de leur imagination en Angleterre ou dans la lune : et par la toute-puissance du rêve halluciné, ils ne distinguent plus bien leurs aventures chimériques des faits et des sensations ordinaires. M. Henri Vandeputte volontairement décide qu'il ne sera pas qu'un homme et un poète, mais aussi un

... navigateur splendide sans navire

et par le seul secours des livres il appareille en effet vers des terres fabuleuses et réelles : les pygmées de Stanley dans la grande forêt obscure et sans chemin ne le hantent pas avec autant de force que les vivants personnages des Milleet une Nuits tels qu'ils furent définitivement ressuscités par le Dr Mardrus et la plus longue de ses haltes est le séjour auprès du Khalefat Haroun al Raschid, si délicieux qu'il en abandonne tout pèlerinage ultérieur et renonce à connaître l'Amérique et l'Océanie, même selon ce mode de visiter le monde, peu fatigant en apparence ; mais chacune des images notées en de très courtes pièces — il en est qui ne dépassent pas six lignes — résume les riches conquêtes d'une « vie en fureur » et la vraie chanson de M. Henri Vandeputte proviendrait plutôt de quelques thèmes empruntés à Nietzsche.

Qu'on allume la pipe et recule les chaises
de la chambre du sage-fou qui va danser
entre les quatre murs de sa pensée
la danse des Bacchus modernes en ivresse.

.... C'est la délicieuse ivresse de la souffrance
(dont, étant heureux j'oubliai de parler,)
et de la volupté l'épouvantable danse
(que jusqu'à la mort de mes nerfs je danserai.)
Haïr, aimer, créer et détruire
ironie et foi, simplesse et malice
et le respect en même temps que le désir...
surtout sentir son corps et son âme qui tremblent
de l'épouvante et du délice
de contenir la vie et la planète et l'homme ensemble.

Parfois l'ironie de M. Henri Vandeputte est un peu pesante et sa syntaxe hasardeuse : mais il le faut louer surtout d'avoir composé et ordonné un poème au lieu de recueillir simplement des strophes disparates.

Poèmes de la Solitude. M. Henri Allorge hésite encore entre les voies diverses : tantôt il s'inspire des mythologies helléniques ou judæo-chrétiennes et interprète à nouveau les légendes les plus familières à notre nation ; tantôt il recommence, avec quelques variantes, les déclamations lyriques d'Alfred de Musset ; ailleurs, il semblerait plutôt se réclamer de M. Sully-Prudhomme en des poèmes d'intention philosophique un peu abstraits. En même temps, la musique — Wagner et Schumann — et la peinture — Puvis de Chavannes — ne sont pas sans avoir agi sur sa pensée ; ce n'est donc pas encore un poète qui se soit dégagé d'influences très impérieuses. La langue qu'il emploie est assez pure, mais sans grand relief ni originalité ; et toute faute de goût n'est pas absente, surtout dans le poème intitulé *Harmonies infernales* où l'usage exclusif de rimes insolites produit un effet funambulesque point cherché par l'auteur (*Amnehotep, julep; Te deum, Mahom; alambic, arsenic; simoun, Haroun*, etc.). Mais on rencontre çà et là des strophes comme celle-ci qui font espérer :

Si le miroir sanglant des froides destinées
Ne me présentait plus le sourire ennemi
D'on ne sait quel aïeul mort depuis mille années
Qui dans mon être obscur vient renaître à demi...

et c'est sans doute en ce genre que M. Henri Allorge réussira le plus heureusement.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Francis Jammes : *Almaïde d'Etremont*, « Mercure de France », 2 francs. — Jules Renard : *Le Vigneron dans sa Vigne*, « Mercure de France », 3.50. — Saint-Marcel : *Les aventures amoureuses*

de Jean de Saint-Lary, Simonis-Empis, 3.5o. — Pierre Louys : *Le Roi Pausole*, Fasquelle, 3.5o. — Georges de Peyrebrune : *Deux Amoureuses*, Lemerre, 3.5o. — Albert Juhellé : *Sous la Toque*, Fasquelle, 3.5o. — Lorenty : *L'Agrafé*, Vilerelle, 3.5o. — Max-Lyan : *Comme la plume au vent*, Calmann Lévy, 3.5o. — Paul Hartenberg : *L'attente*, Ollendorff, 3.5o. — Arthur Machen : *Le grand dieu Pan*, « La Plume », 3.5o. — Henry Kistemaekers : *Volupté d'aventure*, Flammarion, 3.5o. — J.-H. Rosny : *Une reine*, Plon, 3.5o. — Louis Bertrand : *Le Cina*, Ollendorff, 3.5o. — Jean de Ferrières : *Une âme obscure*, Ollendorff, 3.5o. — Maurice des Ombiaux : *Le joyau de la Mitre*, Ollendorff, 3.5o. — Emile Bruni : *Le Vertige de l'absolu*, Flammarion, 3.5o. — Paul Gaulot : *Ames de vaincus*, Plon, 3.5o. — Aurel : *Sans halte*, « La Plume », 3.5o. — Paul Leclercq : *Jouets de Paris*, Librairie de la Madeleine. — Edouard Rod : *Mlle Annette*, Perrin, 3.5o. — Arthur Dourliac : *Liette*, Hachette, 3.5o. — Jacques Morel : *Muets aveux*, Hachette, 3.5o. — Marc Langlais : *La Coudraie*, Vanier, 3.5o. — Mathilde Alanic : *Le Maître du moulin blanc*, Flammarion, 3.5o. — Gerôme Monti : *Quand j'étais bandit*, Offenstadt, 3.5o. — Th. Foley : *Les colonnes infernales*, Juven, 3.5o. — Auguste Germain : *Le Carillon de Paris*, Simonis-Empis, 3 5o. — Jane de la Vaudère : *Les Mousseuses*, Flammarion, 3.5o. — Pierre de Lano : *Silhouettes d'amants*, Flammarion, 3.5o. — Paul Mimande : *La Galerie du Sous-Préfet*, Perrin, 3.5o. — Camille de Sainte-Croix : *Histoire d'Alcôve*, Offenstadt, 3.5o — Dumont-Wilden : *Visages de décadence*, Lamertin, Bruxelles, 3.5o. — Camille Flammarion, *Curiosités de la science*, Flammarion, o.6o.

Almaïde d'Etremont, par Francis Jammes. C'est l'histoire d'une jeune fille passionnée qui, ne trouvant pas d'époux à son gré, s'en fabrique un tout petit, point trop gênant, avec un gas des plus rustiques, Guilhem, un amateur de chevrières. Le roman, tout sensuel, se déroule au milieu de la belle nature et le paysan est, en somme, pour la jeune fille noble (combien noble et de nom et d'attitudes!) un complément du paysage. On ne peut pas dire que l'amour tienne une large place dans ce roman *de geste*, cependant il en résulte un bébé fort bien portant, qu'un estimable parent de la jeunepersonne lui permet d'élever au plein soleil familial, tout en lui servant des tirades un peu *féministes* pour l'époque. Ce roman finit mal, ou mieux il ne finit pas, et il a l'air d'avoir ennuyé son auteur. Je me hâte de déclarer qu'il n'ennuie pas le lecteur. Il tourne court, simplement. A sa suite, des notes sur l'auteur lui-même et sur la *petite mère* de Jean-Jacques Rousseau. Cela fait un agréable mélange où l'on découvre l'esprit de Francis Jammes et les sources de cet esprit. Sources pures, s'il en fut. Maintenant, je me permets d'ajouter que le poète Francis Jammes étant, par excellence, un impressionniste et un sensitif, il ne faut pas lui demander de composer une

œuvre méthodiquement. Les gens de génie de notre époque n'ont, d'ailleurs, pas besoin de composer et c'est chez eux, seulement, que l'on commence à entrevoir la réalisation du vieux proverbe : « Un beau désordre est en effet de l'art. »

Le Vigneron dans sa Vigne, par Jules Renard. Raisins verts, raisins noirs, raisins bleus et muscats roses. Il y a de tout dans la vigne de Jules Renard et même un de ces verjus qui sait nous mettre en appétit. Les mœurs des Philippe sont décrites avec une précision âpre et vraiment déconcertante. Être précis à ce point, c'est presque le don de magie. Il n'y a plus d'éloge à faire des œuvres de Jules Renard. Il est le seul ironiste véritable que nous possédions en France, où l'on qualifie tout le monde, hélas ! d'ironiste. La vérité serait d'avouer qu'il est le seul réaliste intense dans nos lettres, mais cela lui suffirait-il ? Cependant, où on ne trouve plus rien à critiquer existe la perfection, je pense !

Les aventures amoureuses de Jean de Saint-Lary, par Saint-Marcet. Mais non, Monsieur, je ne jette jamais aucun livre au panier ni avant ni après l'avoir lu ! je lis tous ceux qu'on veut bien m'offrir, y compris ceux qu'on ne m'offre pas. Si je suis en retard avec le vôtre, c'est par suite d'une erreur de date et je ne regrette rien à ce sujet, car cela me permet d'en dire ce que j'en pense un peu plus longuement que je n'aurais pu le faire le mois dernier. C'est un des romans les plus spirituels et les plus intéressants que je sache. Ecrit avec une grande simplicité d'allures, il n'en n'est pas moins fort bien écrit et il possède cette bonne humeur française qui va se perdant, hélas, de plus en plus de nos jours. La pauvreté d'imagination de nos romanciers est à faire frémir d'ordinaire. Ici ce sont vraiment des aventures, et, passionnées ou comiques, elles sont enchaînées à point. Les femmes ont une grâce toute légère et disent des choses spontanément venues. Si ce livre est un début, on peut féliciter Saint-Marcet. Nous avons un conteur léger qui est, d'une part, un romancier sérieux connaissant le secret du métier : l'art d'inventer sans cesser d'être vraisemblable et, d'autre part, un écrivain sérieux qui cherche avant tout le tour de phrase naturel. Je ne crois pas que les aventures de Jean de St-Lary soient appelées à révolutionner le monde des lettres, parce que le parti pris des gens de lettres est de ne parler que du romancier dont on n'a pas à craindre *du neuf*, mais j'enverrai volontiers certains écrivains trop cotés par le syndicat prendre une petite leçon de souplesse chez Saint-Marcet. Il y a les gens qui, mains

nues, semblent gantés de blanc et il y a les gens qui, gantés, ont l'air d'avoir simplement les mains sales. Nos romanciers à la mode me font souvent l'effet de manquer d'usages... amoureux et ils s'appesantissent un peu trop sur .. la même aventure. Ça marque et.. ça date. Jean de Saint-Lary glisse, en polissonnant, et ce n'est jamais obscène quoique d'un raide... Du reste, Mesdames, allez y voir et ne laissez pas traîner le livre si vous avez des filles, à moins que vous comptiez sur leur bêtise atavique.

Le Roi Pausole, par Pierre Louys. Un conte du dix-huitième siècle un peu long, mais rempli de détails qui peuvent servir à mettre une féerie moderne, très moderne, au point. La philosophie amusante du roi, le personnage huguenot du directeur de harem, et les phrases lapidaires du page font oublier ce que l'insistance, vraiment puérile, de l'auteur, à traiter la question Lesbienne peut avoir de lassant pour certains lecteurs. Il faut être ou bien vieux ou bien jeune pour s'amuser aux récits documentés de l'enlèvement de la princesse Aline. Jadis on a reproché furieusement la même chose au délicieux Catulle Mendès, seulement, selon un joli mot d'une dame, son secrétaire, « on viole quelquefois chez Mendès ». Je crois que chez l'auteur du roi Pausole « on regarde toujours » et toutes ces petites filles qui dansent en rond finissent par vous tourner sur le cœur. Trop d'œufs à la neige et trop d'œufs sur le plat!...

Deux amoureuses, par Georges de Peyrebrune. « ... Mais jamais dans aucun de vos livres, Madame, la passion, sous la forme amour, n'avait triomphé aussi extraordinairement que dans le roman dont je viens de lire les bonnes feuilles. Avec un superbe mépris de toute modération, avec la belle audace qu'autorisent la noblesse pure et la dignité de notre vie, vous avez fait vivre deux effrénées créatures. Certes, elles sont très différentes, et si Marie est vraiment tout le rut sensuel, terrible, Marthe, sublime, nous apparaît comme l'auguste vertu conjugale ; mais — radicalement différentes — elles s'égalent par la même passionnée énormité, l'une vers la Satisfaction l'autre dans le Dévouement et c'est chez toutes deux, le divin excès de l'amour. » Je détache cette appréciation de la préface de Mendès et je me demande, anxieusement, ce que je pourrais bien ajouter... Aussi, je ne veux rien ajouter.

Sous la toque, par Albert Juhellé. Mœurs du Palais, et le livre lu, il semble que les mœurs ne soient pas bonnes. Un

bon roman réaliste et qui donne l'impression de dessous encore plus malpropres.

L'agrafé, par Lorenty. Un nouveau venu qu'il ne faut pas confondre avec Jean Laurenty, auteur des *Errants terribles*. L'*Agrafé* n'est d'ailleurs nullement le contraire d'une *dégrafée*. Il s'agit d'un jeune homme, descendant de la Brinvilliers, que la chimère agrafe ou agrippe et qui verse dans le poison de la littérature. Types de femmes curieux : une espèce de visionnaire qui court, la nuit, après des fantômes, une fille très irrespectueuse traitant sa mère fort durement et d'autres petites créatures un peu plus effacées, mais jolies. L'*agrafé* est très malheureux et quand il vient conquérir Paris, c'est pire, car il rencontre des tas de gens plus positifs que lui qui essayent, mais vainement, de le ramener du verbe au geste. Cela finit mal, car l'*agrafé*, retrouvant ses anciennes amours, se jette à l'eau en entraînant leur poids mort avec lui. Le roman est intéressant par un effort très réel vers l'observation, la logique de l'illogisme de la vie et en même temps une écriture bien supérieure à celle des *Errants terribles*. Mais je pense que la volonté de l'auteur est de ne pas être confondue avec l'autre Laurenty, de sympathique mémoire, et moi, je suis pour le respect absolu qu'on doit aux femmes... malgré qu'elles fassent, généralement, tout ce qu'il faut pour qu'on ne les respecte pas.

Comme la plume au vent !, par Max-Lyan. Cet auteur est un tendre. Quoi qu'il dise ou perturbe, il est tendre. Son héroïne aime tout le monde avec un entrain vraiment touchant, mais on lui pardonnerait volontiers si la pauvre *Plume-au-vent* savait se pardonner à elle-même. Elle va périr en sirène dans un lac et y noie ses légères infidélités, à peine cérébrales. Les femmes ne sont des... *femmes* que parce qu'elles sont trop sévères entre elles.

L'attente, par Paul Hartenberg. Un début dans les lettres. Journal très intime d'un sensuel hésitant. Une étude très fouillée du déséquilibre de l'être moral dont les désirs sont toujours plus forts que la volonté, sinon meilleurs. Ne serait-ce pas simplement l'histoire naturelle de tout homme ? Sophie, la jeune fille tarée qui aime de bon cœur et avec un grand dévouement de corps et d'âme cet amant poltron qui n'ose la prendre pour femme après avoir eu la preuve absolue de son honnêteté, est une bien belle créature. Ce livre promet à la fois un romancier intéressant, serrant la vie de près le plus possible, ne disant que ce qu'il sait, ce qu'il sent et un psy-

chologue étudiant les défauts masculins à la loupe. Hum ! S'il veut être toujours aussi franc, il a de quoi faire !

Le grand Dieu Pan, par Arthur Machen, traduit par P F. Toulet. Très curieux récit dans la manière de Poe, luxueusement édité par la Plume. Le grand Pan est ici le diable, mais à la manière d'un diable selon les mystères d'Isis, c'est-à-dire le premier de tous les diables. Le roman est fait par induction et a ceci d'attachant qu'on n'en découvre pas tous les mystères Il y a une Hélène Vaughan qui représente assez bien la Diana Vaughan que l'on sait, sa sœur en mystification diabolique.

Volupté d'aventure, par Henri Kistemaekers. Il y a une espionne, une princesse Sabine, s'il vous plaît, et une pauvre petite prostituée poitrinaire, plus, l'indispensable homme du grand monde, le comte de Médyssis ou de Médissy. La princesse est une sorte de marbre sphinx qui ressemble à la *femme inconnue*. La prostituée va voir son enfant dans une couveuse artificielle où il meurt et elle est inconsolable, car l'homme du monde ne veut pas la consoler, étant lui-même désespéré de la fuite de sa belle inconnue. Ce livre est élégant et excessif. Le style en est fort précieux.

Une Reine, par J.-H. Rosny. Idylle tragique du chevalier moderne avec une reine fleur bleue qui se tue après avoir trop aimé C'est franco-allemand et très triste, mais dans la bonne manière.

La Cina, par Louis Bertrand. L'auteur du *Sang des races* a choisi encore cette terre algérienne, qu'il semble si bien connaître, pour le théâtre des exploits amoureux de ses héros. La Cina est une chanteuse un peu trop simplement femme du midi pour plaire à un homme compliqué. Son amant, au lieu de l'épouser, cherche à épouser la querelle du peuple catholique, puis retombe sentimentalement dans le parti juif. Je pense qu'il subit surtout l'influence de la jalousie au sujet de Carmelo. Le roman est long et ne finit pas On parle d'action tout le temps et on ne fait rien de bien remarquable. Je regrette le *Sang des races*.

Une âme obscure, par Jean de Ferrières. Très jolie couverture crépusculaire or et bleu sombre. Histoire d'une pauvre jeune fille pas très intelligente, mariée à l'amant de sa mère. Elle demeure *obscure*, c'est-à-dire... vierge, et elle s'essaye à aimer, sur le tard, des hommes, des oiseaux, des objets. Elle meurt un peu folle, dans l'obscurité. Roman curieux comme un bibelot de vitrine.

Le Joyau de la mitre, par Maurice des Ombiaux. Grandes beuveries et kermesses liégeoises. Le joyau de la mitre c'est la *belle garse* de l'évêque, révérence parler, la très appétissante Balbine. On mange et l'on boit d'une façon féroce et il y a un saint Aubin, patron des amoureux, qui est une joyeuse figure.

Le Vertige de l'absolu, par Emile Bruni. La peur et l'attirance de la mort. Un jeune homme se suicide pour se sauver du vertige de l'absolu, comme quelqu'un se jette à l'eau, un jour de grande pluie. L'attrait physique domine, ce semble, beaucoup trop la question morale. C'est un malade qui se plonge dans le bain final et non un curieux qui veut savoir.

Ames de vaincus, par Paul Gaulot. Conversations et grandes tirades sur la façon dont on admet les défections de 70 chez les gens du monde. Les vrais vaincus sont les deux heros qui s'aiment et se résignent à ne pas se le prouver.

Sans halte, par Aurel. L'auteur veut nous faire croire qu'il est une femme et c'est là une malice nouvelle de Jean Dolent, mais le faire de Jean Dolent est inimitable et quiconque l'aurait imité à ce point n'aurait, en somme, que réussi à le copier aussi servilement que possible. Il n'est qu'un Jean Dolent et nous ne voulons que le vrai, tout en lui reconnaissant le droit de prendre plusieurs dominos.

Jouets de Paris, par Paul Leclercq. Ressemble à Jules Renard avec... la finesse du museau en moins.

Mademoiselle Annette, par Edouard Rod. Lutte de l'esprit de renoncement et de l'esprit de conquête. Les deux caractères sont étudiés avec un soin minutieux. Roman moral, destiné aux gens sérieux.

Liette, par Arthur Dourliac. Encore du dévouement, de l'esprit de sacrifice et le triomphe de la vertu, ce livre-ci à l'usage des jeunes filles.

Muets aveux, par Jacques Morel. Abnégation de deux jeunes cœurs très épris qui préfèrent leur devoir à l'amour. Dans la bibliothèque de la famille, c'est généralement ainsi que cela se passe.

La Coudraie, par Marc Langlais. La grande question des... bras de l'agriculture. Louis et Lucien Serrurier, le père et le fils, se dévouent à rendre de signalés services à cette Vénus de Milo éplorée. Le fonctionnarisme est mal traité en son honneur et tout finit dans la relative paix des champs. (Je dis *relative* parce qu'au loin on entend toujours un sale chien qui aboie.)

Le Maitre du Moulin blanc, par Mathilde Alanic. De jolis paysages et des types sympathiques. Une mère qui préfère l'aîné de ses fils en une aveugle tendresse, met en relief tous les mérites du cadet qui finit par sauver le moulin de la ruine.

Quand j'étais bandit, par Jérôme Monti. Roman vécu d'un homme de lettres, bandit si on veut entendre par ce mot une indépendance qui n'a pas la compréhension du gendarme. On monte souvent à cheval et il y a des détails de mœurs amusants. Cela se passe en Sardaigne, et il y a des photographies d'après nature.

Les colonnes infernales, par Ch. Foley. Grand roman mouvementé sur les chouans. Une fille de marquis épouse un partisan de la liberté et devient, un peu par amour sinon par principe, une simple Mme Mauriceau.

Le carillon de Paris, par Auguste Germain. Nouvelles dialoguées genre Marni.

Les Mousseuses, par Jane de la Vaudère. *L'Opérée* est une chose un peu... mousseuse, mais extrêmement amusante. Un médecin sans aucun scrupule pratique l'ovariotomie... en sens inverse, au lieu d'en retirer il *en ajoute*, et la convalescente, réveillée, fait part de ses sensations à sa meilleure amie.

Silhouettes d'amants, par Pierre de Lano. *L'impossible rêve*, où l'on voit un mari tuer sa femme, un peu trop tard, car elle a eu le temps de le tromper, et même de le rendre fou.

La galerie du sous-préfet, par Paul Mimande. Racontars politiques et amoureux. A citer: *Gredin de canard*, où le sous-préfet et le général s'attendrissent sur de vieux souvenirs.

Histoire d'alcôve, par Camille de Sainte-Croix. Le cœur du héros balance entre la grande dame et la servante. La servante un moment va l'emporter, lorsque la littérature, sous forme d'une jolie lettre, vient remettre tout au point. Ce roman léger est écrit avec une très bonne grâce et l'auteur n'oublie pas que l'esprit sert surtout à masquer les situations trop tendues. Son alcôve à lui ressemble à une boîte à surprise, car on y entre et on en sort mystérieusement sans en avertir le propriétaire, et les dames y demeurent toujours seules. Ce livre est orné de photographies, bien entendu. Celles de la bonne bien plus distinguée que celles de la duchesse, naturellement.

Visages de décadence, par Dumont-Wilden. Deux vieux amants s'ennuient de vieillir et un médecin leur donne la suprême joie de mourir en s'aimant plus qu'au premier jour de leur union. Il est permis de supposer que le remède est en même temps un poison et un aphrodisiaque. Cette terreur de la vieillesse de l'amour semble remplir tout le livre de son infernale épouvante, car vers la fin on rencontre encore deux amants que la peur de voir mourir leur passion de sa belle mort force à se séparer.

Curiosités de la science, par Camille Flammarion. Pour la joie de tous les mondes, cette petite publication à 0, 60 c. contient un abrégé de beaucoup des merveilles révélées par le subtil astronome en une langue harmonieuse et souple qui vous apprend sans vous donner l'ennui de la leçon.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Multatuli : *Pages choisies*, traduites par M. Alexandre Cohen, préface d'Anatole France. — Thomas de Quincey : *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, traduit par M. André Fontainas. — Mme Mary Duclaux (Mary James Darmesteter) : *Grands Écrivains d'Outre-Manche*. — Mme Arvède Barine : *Saint François d'Assise et la Légende des Trois Compagnons*. — Paul Stapfer : *Victor Hugo et la grande Littérature satirique en France*. — Virgile Josz : *Fragonard*.

M. Anatole France qui sait écrire un livre, sait aussi écrire une préface. Il en a composé de charmantes et celle qui précède l'edition en cinq volumes des œuvres de Jean Racine (Lemerre, 1869) est admirable. De même, les quelques pages où il nous présente aujourd'hui la traduction que M. Alexandre Cohen nous offre de Multatuli sont précises, élégantes et judicieuses. Au préambule magistral de M. Anatole France, M. Cohen ajoute d'intéressants détails sur la vie et l'œuvre de l'Essayiste Hollandais. Nous voici donc doublement avertis de goûter un écrivain nouveau pour nous, d'autant mieux que tout ce que nous savons de lui commande l'estime. Nul doute en effet qu'Eduard Douwes Dekker n'ait été un honnête homme et un libre esprit. Avant d'être un auteur franc et hardi, Multatuli fut un fonctionnaire probe et juste. Résident aux îles Moluques et à Java, il dénonça les abus du pouvoir colonial et n'ayant pu obtenir satisfaction du gouvernement, il en appela à l'opinion publique dans son roman de *Max Havelaar*. M. Cohen nous analyse la substance de ce

livre qui valut à son auteur de puissantes et longues rancunes. Dès lors, Multatuli ne cessa de poursuivre dans ses écrits les divers préjugés moraux et sociaux de son temps et de son pays. Il y employa des armes diverses, l'invective et l'ironie, la fiction et l'apologue, la maxime et l'épigramme. Une pareille attitude a droit au respect et M. Alexandre Cohen a bien fait de nous aider à connaître Multatuli en nous permettant de le lire, sinon dans son entier au moins en ses endroits principaux et les plus caractéristiques.

§

Des douze ou quinze volumes qui composent l'œuvre complète de Thomas de Quincey, nous n'en connaissions guère jusqu'à présent qu'un seul. Ce bizarre et subtil personnage, qui fut un érudit, un philosophe et un historien, nous apparaît communément sous la figure d'un Mangeur d'opium. Ce fut sous cet aspect qu'il tenta d'abord la curiosité d'Alfred de Musset, puis ensuite celle de Baudelaire. Les fragments de Quincey que Baudelaire inséra dans les *Paradis artificiels* sont un des attraits de cette précise et magnifique monographie. Les personnes désireuses d'un texte intégral purent recourir plus tard à une traduction des célèbres Confessions que publia vers 1888 ou 1889, je crois, l'éditeur Savine. Il faut penser que les amateurs furent peu nombreux, car l'édition resta unique.

Il semble, en ce moment, que l'attention se reporte de nouveau sur Quincey. Elle cherche dans ses autres ouvrages de quoi nous le mieux apprendre et nous renseigner sur les diversités de cet esprit vaste et ingénieux. C'est ainsi que M. Marcel Schwob imprima dans la *Vogue* une version littérale et parfaite d'un singulier opuscule de Quincey sur les *Derniers jours d'Emmanuel Kant* et que M. André Fontainas nous apporte aujourd'hui une traduction sûre et exacte de la bizarre brochure : **De l'Assassinat considéré comme l'un des Beaux-Arts.**

Certes ce paradoxe célèbre mérite sa réputation. C'est un modèle d'ironie froide et méticuleuse et de dialectique humoristique. Tout s'y enchaîne et s'y tient avec une liaison impitoyable, s'y justifie de raisons et s'y fortifie d'exemples. Le paradoxe est poussé jusqu'au bout sans faiblir un seul instant. C'est admirable, à condition qu'on le veuille bien. Cette sorte de plaisanterie demande l'acquiescement volontaire du lecteur. Il faut qu'il y consente par avance. Le comique n'en est point inévitable

et ne nous monte pas à la gorge dans un rire ; il ne s'infiltre que peu à peu et comme par une injection préalable. C'est du comique sous-cutané. Il suffit de se refuser aux avances du paradoxe pour réduire son artifice à un jeu vain et inutile. C'est dire qu'un pareil écrit peut être parfaitement insupportable à qui n'y prête point la complaisance nécessaire. Je dirais même assez volontiers que j'en suis là et je le dirai d'autant plus librement que M. André Fontainas n'est point de ces traducteurs qui font cause commune avec ceux qu'ils traduisent. Et la preuve qu'en traduisant Quincey M. Fontainas a voulu, non pas l'imposer, mais le proposer, c'est qu'il n'a fait précéder sa traduction d'aucune préface laudative et qu'il ne l'a fait suivre que d'un commentaire strictement bibliographique. Discrète réserve et qui met à l'aise.

§

Par sa double qualité de poètesse anglaise et d'auteur français, Mme Mary Duclaux, qui, avant d'être Mme James Darmester, fut Miss Mary Robinson, est admirablement située pour écrire sur les **Grands Ecrivains d'outre-Manche**. Qui saurait mieux qu'elle nous parler des Sœurs Brontê, de Thackeray, des deux Browning et de Dante Gabriel Rossetti ? Elle peut, en effet, par des comparaisons et des analogies, nous apprendre ce que ces romanciers et ces poètes eurent de plus véritablement particulier et nous renseigner sur ce qu'ils ont d'intraduisible. Un auteur étranger, avec quelque soin que nous le lisions et si fidèlement qu'on nous le rende, reste presque toujours impénétrable en quelques parties de son génie. Si même nous en démêlons assez bien la substance, l'essence nous en échappe souvent. Cela ne nous empêche pas de goûter et d'admirer, mais nous sommes exposés à admirer quelquefois à faux et à contre-sens. Ce n'est point pour ce qu'ils ont de plus personnel que ces auteurs nous plaisent davantage et si c'est justement cet arrière-fond d'eux-mêmes où nous atteignons le plus difficilement, il est plus d'un autre point où nous ne sommes guère mieux fixés à leur égard.

C'est à ces difficultés qu'un livre comme celui de Mme Mary Duclaux pourrait justement porter secours et c'est ce que j'y ai cherché sans toujours l'y trouver autant que je l'eusse souhaité. La raison de cette petite déception est que Mme Mary Duclaux s'occupe moins des œuvres que des êtres et que son ouvrage, à le bien prendre, est plus biographique que critique. Certes la biographie est le complément de toute

critique, mais en sommes-nous là avec un Thackeray ou un Rossetti ? Nous ignorons encore d'eux trop de choses que Mme Mary Duclaux eût pu nous apprendre utilement. Que ne nous démontre-t-elle la façon de concevoir et d'écrire de Thackeray. Nous voudrions savoir d'elle quelle est la sorte d'obscurité de Browning. J'imagine qu'un lecteur anglais s'intéresserait de même à la méthode mentale d'un Mallarmé ou aux procédés de composition d'un Huysmans. Ce n'est qu'une fois bien connu le mécanisme de l'œuvre qu'il passerait à l'étude de l'homme que cette œuvre représente.

Mme Mary Duclaux a préféré nous conter simplement quatre vies d'écrivains britanniques et nous en tracer de fins portraits moraux. D'ailleurs ses portraits sont excellents, d'une touche à la fois large et délicate. Nous lui devons un tableau sobre et ému de l'existence lamentable des sœurs Brontë. Thackeray est bien vivant en ces pages vivantes où il nous apparaît en sa haute stature d'homme et d'écrivain. Voici les deux Browning et Rossetti, étonnant mélange de souplesse italienne et d'égoïsme anglais, personnage singulier, séduisant et trouble, car Mme Duclaux a un grand désir d'être vraie et elle sait l'être. Pour cela elle ne recule pas devant un trait familier ; aussi, savons-nous par elle, sur ceux qu'elle nous raconte, plus d'un détail précis et instructif. Nous savons les lieux où ils ont vécu, les figures qu'ils avaient, même la santé qu'ils eurent. Du reste, Mme Duclaux s'arrête où il faut et si elle nous dit que dans les derniers mois de sa vie Rossetti consomma une quantité énorme de chloral, ce n'est point pour satisfaire une vaine curiosité, mais parce que d'un poète qu'elle admire rien ne lui semble indifférent, pas même ce qui l'est si ordinairement aux autres, la souffrance d'autrui.

§

C'est aussi une biographie que nous donne Mme Arvède Barine en son **Saint François d'Assise et la Légende des Trois Compagnons** et elle nous y expose une des plus belles vies humaines. Saint François fut un saint héroïque et charmant, et le récit de Mme Arvède Barine est un modèle de tendresse et de mesure. Peut-être même cette mesure en est-elle le seul défaut. J'aurais voulu une flamme moins couverte, mais le feu a brûlé et la cendre reste chaude. Mme Arvède Barine, d'ailleurs, écrit moins une vie du saint qu'une introduction à la *Légende des Trois Compagnons*, dont elle a traduit le texte naïf et pieux.

§

Certes M. Paul Stapfer connaît fort bien l'œuvre satirique de Victor Hugo et la caractérise justement. Il nous montre que la Satire de Hugo ne fut point didactique, mais lyrique, et qu'il est plus près d'Aubigné que de Boileau. Personne ne s'en doutait. Il y a ainsi dans le livre de M. Stapfer des vérités un peu trop connues et un peu longuement exprimées. C'est un bon cours de littérature, nourri de fortes citations. M Stapfer aime les vers et il les sait choisir. Il en a tiré d'admirables des derniers poèmes de Hugo vieilli, de l'*Ane* ou des parties inexplorées de *Toute la Lyre*. M. Stapfer, en étudiant un poète satirique, a cru devoir satiriser à son tour. Il a semé son excellente dissertation professorale d'allusions à des faits contemporains, mais tout s'oublie si vite en France que je n'ai point pu reconnaître quelle affaire il voulait ainsi rappeler. Tout porte à croire qu'il s'agit de l'affaire Pritchard qui passionna, dit-on, nos pères au temps de Louis-Philippe, roi des Français.

§

Il est certain que les vrais poètes du XVIIIe siècle furent ses peintres et c'est sur l'un d'eux que M. Virgile Josz vient d'écrire un beau livre, d'un style alerte et coloré, d'une verve abondante et d'une compétence précise et sûre. Le peintre dont M. Virgile Josz nous raconte la vie et l'œuvre, c'est Jean-Honoré Fragonard. Il le prend le 5 avril 1732 à Grasse, sa ville natale, dans sa maison de la Font-Neuve, non loin de la Place aux Herbes, et il ne le quitte que le vendredi, 22 août 1806, où meurt, âgé de soixante-quatorze ans et cinq mois, celui qui fut un des plus délicieux artistes de son temps. C'est avec lui que M. Josz nous fait vivre dans l'intimité de ses travaux et de ses amours, car aimer et travailler furent les seules occupations de ce méridional ardent et laborieux. Grâce à M. Josz, nous le suivons pas à pas de Grasse à Paris, où il débute dans l'atelier de Boucher. Le voici à Rome. Il revient. Désormais il est lui-même. Il va peindre, va peindre pour Mme de Pompadour et pour Mme du Barry, peindre pour Mlle Guimard. Il peint pour les Fermiers généraux. Il peint pour peindre.

Tout Fragonard, M. Virgile Josz le sait. Rien n'a échappé à sa curiosité. Pinceau, pointe ou crayon; sanguine, encre ou sépia, tableau, dessin ou croquis; tout ce que la main du

maître a touché, il nous l'apprend ou nous le rappelle; il nous en dit le sujet, le caractère et le mérite. Je ne veux pas revenir sur ce qu'a fait si bien M. Virgile Josz. Il a décrit admirablement l'œuvre Fragonardienne et nous la rend présente en son détail et en son ensemble. J'aurais aimé la voir paraître au cours de ce livre en certaines reproductions choisies. Un livre qui parle d'un peintre devrait au moins être illustré. Heureusement que M. Josz a su se passer de ce secours, nous y avons gagné des pages descriptives d'un style excellent.

Je n'ai pas plus à rejuger ici, après M. Josz, la peinture de Fragonard qu'à y rapporter ce qu'il nous raconte de la vie du peintre. Il faut lire en son entier cette biographie piquante et sérieuse. Pour l'écrire, M. Josz s'est renseigné aux meilleures sources et il y a plaisir à le suivre et à se laisser guider par lui. Son récit est solide et le détail en est nombreux. M. Josz sait beaucoup de choses sur le XVIIIe siècle. Il aime cette époque charmante et hardie, galante et passionnée, aussi a-t-il reconstitué de la façon la plus exacte et la plus vivante le milieu où vécut Fragonard.

Cette vie de Fragonard est une belle vie d'homme. Il y développa à l'aise et en des circonstances propices le don merveilleux qu'il avait en lui. Le seul regret qu'elle peut donner, c'est que Fragonard ne soit pas mort avant la fin du siècle qui l'avait vu naître. Il eut le chagrin d'assister à un changement complet du goût public, à la défaveur momentanée d'un art exquis et léger dont il avait été un des plus parfaits représentants.

La pique romaine de David croisa le thyrse empampré de Fragonard et le rompit. Fragonard survécut à son œuvre sans savoir sans doute si elle revivrait. Anxiété qu'on eût voulue épargnée à cet esprit gracieux, à celui qui, avec Watteau, Clodion et Prud'hon, fut le poète de son temps, peintre d'amour et de volupté, le gai, le hardi, le mélancolique aussi, celui que ses amis appelaient *Frago*, celui que le bon M. Natoire, directeur de l'Académie de Rome, nommait comme il prononçait *Flagonard*, et dont M. Virgile Josz vient de nous dire, en sa magistrale et brillante étude, la vie éphémère et l'œuvre voluptueusement éternelle.

HENRI DE RÉGNIER.

SCIENCES

Dr Cabanès : *Les morts mystérieuses de l'histoire* (Maloine).

— *Napoléon jugé par un Anglais* (Vivien). — Sollier : *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*, 2e édition (Alcan). — Nimier et Laval : *Traitement des blessures de guerre* (Alcan). — Mme Clémence Royer : *Histoire du Ciel* (Schleicher). — Gustave Toudouze : *La Conquête des mers* (Schleicher). — Ribot : *L'Imagination créatrice* (Alcan). — Th. Darel : *La Folie* (Alcan).

M. Cabanès vient de publier un nouveau livre... ou plutôt il vient d'en publier deux, mais il en est un auquel il tient particulièrement, car il y consacra un grand effort et y introduisit une abondante provision de matériaux, intéressant une longue série de siècles, allant du début du neuvième à la fin du dix-huitième.

Il appela son livre « *Les Morts mystérieuses de l'histoire* » et en confia la préface à M. le professeur Lacassagne.

On est assez embarrassé pour dire du bien du livre de M. Cabanès quand on en a lu la préface. On a peur d'être taxé de vouloir contrefaire un joli modèle.

M. Lacassagne rappelle de quelle importance est devenu le document dans l'étude historique, et combien aujourd'hui il importe dans la critique, ou même dans la simple connaissance des événements, de ne pas négliger le moindre acteur, et de le suivre dans ses habiletés et dans ses faiblesses, dans les exploits et dans les misères tant de son âme que de son corps. Il n'est dans l'histoire ni petits faits, ni petites gens. L'histoire d'une heure et l'histoire d'un siècle sont — aux dimensions près — deux lambeaux de trame aussi serrée pris au manteau dont s'enveloppe un peuple : le moindre défaut dans une cuirasse laisse passer une lame, le moindre trou dans l'Histoire laisse passer l'erreur.

Et s'il est quelqu'un capable de suivre ainsi minutieusement les avatars de la vie d'un peuple, scrupuleusement et selon des règles précises, c'est bien celui qui est accoutumé à suivre l'évolution et les moments de la vie d'un individu : c'est-à-dire le médecin.

C'est ce que M. Lacassagne développe en des lignes plus éloquentes que les miennes, mais où il a peut-être tort de réserver au seul médecin légiste cette faculté de bien comprendre les événements. Il est évident que ce dernier est mieux outillé que les autres pour mieux débrouiller *certains* faits, mais c'est plutôt aux études médicales bien comprises, et envisagées dans leur sens général, qu'il faut attribuer cette perspicacité particulière et le raisonnement très sûr du médecin dans l'étude des questions historiques, qui ne sont en somme

— et cela est trois fois capital — que des PHÉNOMÈNES BIOLOGIQUES de grande envergure.

Il y a deux façons pour un médecin, — ou plutôt pour quelqu'un qui pense médicalement ou biologiquement — de traiter les questions historiques. C'est ou bien de prendre les faits un par un, soit chronologiquement, soit au hasard de l'occasion, et d'en critiquer la signification, d'en mettre au clair le sens et la valeur ; — ou bien de prendre un ensemble de faits, et d'en établir la synthèse exacte et les conséquences réelles ou possibles au double point de vue philosophique et biologique. Or, je n'hésite pas à dire que ces deux phases ne doivent pas être isolées, qu'elles doivent se succéder normalement et que c'est le second stade qui réalise absolument la véritable critique biologique de l'histoire.

M. Cabanès s'occupe depuis longtemps de critique médicale historique et y a acquis une véritable notoriété. On lui a rendu le mauvais service de dire qu'il faisait de l'histoire de la médecine, ce qui a établi une confusion regrettable et est on ne peut plus faux. Il a d'ailleurs protesté lui-même, dans un recent numéro de sa Revue, et il a bien fait, car rien n'est plus loin de l'histoire de la médecine que la critique d'histoire générale faite par un médecin.

M. Cabanès est donc bien dans les conditions dont je parlais tout à l'heure et dont parle M. Lacassagne dans sa préface. Toutefois, il faut de toute justice constater qu'il en est resté au premier stade que j'indiquais plus haut : à la critique des faits particuliers et des documents, — à cette phase où le médecin *commence* seulement à se distinguer de l'érudit. Et cela est d'autant plus visible chez M. Cabanès que chez lui l'érudit ne cède le pas au médecin qu'après une défense acharnée, et que la passion du document semble vouloir quelquefois l'emporter sur la critique. D'ailleurs, jusqu'à ce jour, toute son œuvre le prouve ; il a pris une peine inouïe à documenter chacun de ses livres et il y a excellemment réussi. Mais il n'a pas voulu aller au delà. Son « Balzac ignoré » est un petit chef-d'œuvre de recherches : c'était une occasion superbe pour son auteur d'aller au delà, et de nous donner, ne serait-ce qu'en dix pages, un portrait du grand homme dont il venait de rassembler les éléments ; il pouvait ainsi franchir la barrière et faire ses débuts d'historien par un coup de maître... Il n'a pas voulu. Pourquoi ? Je ne sais. Peut-être — et c'est probable — parce qu'il se réserve. Il n'est pas possible d'avoir créé jusqu'à ce jour un si riche ré-

pertoire de sources de critique, et de n'en pas un jour tirer parti par une étude synthétique, si courte soit-elle...

Les « Morts mystérieuses de l'histoire » sont un appoint considérable à l'œuvre de M. Cabanès et ne font qu'aviver en nous le désir que notre vœu soit réalisé.

Le second livre de M. Cabanès, *Napoléon jugé par un Anglais*, comprend les lettres du Dr Warden dites « Lettres de Sainte-Hélène » et qui furent écrites par leur auteur à sa fiancée lorsqu'il était médecin du « Northumberland » qui transporta Napoléon à l'île funèbre. Warden resta même encore neuf mois dans l'île auprès de l'Empereur.

Ces lettres, quand elles parurent en Angleterre en 1816, provoquèrent une émotion considérable, car elles contenaient une sorte de justification de Napoléon au sujet de ce qu'on appelait ses crimes, au delà du détroit. Warden fut même en butte tout d'abord aux persécutions de son gouvernement, qui finit par revenir à des sentiments plus honnêtes.

Le texte qu'en publie M. Cabanès a été aussi sévèrement contrôlé que possible, et il a pu ajouter sur Warden des détails particulièrement précieux, puisqu'il les tient du petit-fils du chirurgien, qui vit en Angleterre.

M. Sollier vient de publier la deuxième édition de sa *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*. Elle diffère peu de la première, ainsi qu'il l'indique d'ailleurs dans sa préface, peu de travaux ayant paru sur la question depuis un assez long temps. A citer seulement l' « Idiotie » de M. Jules Voisin (1893) et « The mental affections of children », de W. W. Ireland (1898).

On connaît la doctrine de l'auteur. Il attribue la psychologie rudimentaire de l'idiot à son défaut d'attention, d'où il résulte que les sensations n'éveillent chez lui que des perceptions vagues, très confuses, et aucune idée très nette.

« Dès la naissance, le défaut d'attention empêche donc l'enfant de percevoir clairement des sensations, de les comparer, et, par suite, de produire l'idée qui résulte de cette comparaison de sensations multipliées et semblables chacune à elle-même. A mesure que son organisme se développe et devient sujet à de plus nombreuses sensations, l'attention ne se développant pas, les sensations sont perçues consécutivement comme isolées les unes des autres, sans éveiller aucun rapport entre elles, et partant pas d'idées, pas de connaissances

pas de mémoire. L'état d'idiotie ne peut donc aller qu'en se confirmant de plus en plus. Les rapports les plus simples des choses, les propriétés les plus saillantes frappent toujours l'idiot de la même façon, et il ne les saisira pas plus à la centième fois qu'à la première. »

D'ailleurs, élargissant le cadre que s'est imposé M. Sallier, on peut dire que l'intelligence d'un cerveau qui évolue est proportionnelle à la quantité d'attention dont il peut disposer.

Par le *Traitement des blessures de guerre*, MM. Nimier et Laval complètent et terminent leur série de travaux sur la chirurgie d'armée dont nous avons parlé ici à mesure qu'ils paraissaient.

Le livre d'aujourd'hui se divise en deux parties bien distinctes : l'une qui concerne les événements dont le champ de bataille est le théâtre au fur et à mesure qu'ils se déroulent ; l'autre, consacrée au traitement des blessures considérées en elles-mêmes et selon leur gravité et leur topographie propres.

C'est la première partie qui est la caractéristique du livre : c'est dans elles, en effet, que les auteurs montrent leur connaissance approfondie des dramatiques épisodes que recèle un champ de bataille, et prouvent quel sang-froid doit garder le médecin pour tirer parti de toutes les circonstances et inventer les moyens les plus pratiques, au milieu du désordre de la lutte ou de la folie de la déroute.

« Exempt tout d'abord de préoccupations absorbantes, bientôt débordé par les difficultés, le personnel du service sanitaire qui suit au feu le régiment, plus que tout autre doit résister aux influences morales des milieux. Les médecins se doivent en exemple aux hommes (infirmiers et brancardiers) qu'ils sont spécialement chargés de diriger, mais les brancardiers et les infirmiers, tout comme les médecins, sont en quelque sorte plutôt spectateurs qu'acteurs dans le grand drame qui se joue. Ils ne prennent pas part effectivement à la lutte, et cependant ils sont au milieu d'elle. Ils sont dans la situation d'hommes exposés à recevoir des coups sans en rendre, et sans même avoir l'espoir d'en rendre. Pareille situation est difficile à tenir de sang-froid. Une fois les blessés présents, alors le médecin, l'infirmier ou le brancardier sauve l'homme. Le souci de soins à donner, de l'abri à procurer au camarade, fait taire tout sentiment de crainte. L'on n'entend plus les balles qui pleuvent autour de soi ».

Ecoutez Sarazin à Frœschwiller, lors du bombardement de

son ambulance : « Par une faculté propre aux gens distraits, je m'étais dédoublé : le chirurgien était tout entier à l'opération qu'il pratiquait (une ligature artérielle à l'avant-bras) ; l'homme pensait à sa femme et à son enfant : Tiens, il y a juste sept semaines, c'est l'heure où il est né. Dans cet enfer, j'avais encore un petit coin du ciel. Je rêvais que je serais heureux de les revoir. » Mais quel réveil ! et Sarazin raconte le coup de clairon inconnu qui tout à coup déchire le silence des obus, les hourrahs allemands, l'envahissement de son ambulance. « Ils ont l'air hagard, méfiant, furieux et tout noir de poudre. » Passés les premiers moments de bousculade « j'eus alors un moment d'effarement extrême..., je me sentis comme écrasé ; c'était la réaction d'une tension nerveuse trop forte et trop prolongée. J'étais assis au coin d'une table, la tête dans les mains ; tout mon personnel était là, autour de moi, morne et abattu, partageant mes tristes pensées... » Or tout cela disparaît au cri de « le feu à l'ambulance ! »

« Le sentiment du devoir réveille le médecin. Nous devons bien nous persuader que si, au milieu de la tourmente, l'officier a pour rôle d'être la tête qui pense et dirige tous ceux qui, autour de lui, ont plus ou moins perdu la raison, le médecin doit, lui aussi, rester maître de soi. Sans cela pourrait-il suffire à son double rôle de médecin et de militaire : soigner des blessés, suivre la troupe qui va de l'avant et, en cas de retraite, songer à ceux qui sont tombés, voire même rester auprès d'eux pour les protéger? Sang-froid imperturbable, tel est l'idéal auquel le médecin doit tendre, et pour le stimuler, il a, outre le sentiment du devoir médical, la conscience de son influence morale sur la troupe qui cherche la victoire. »

En dehors des détails spéciaux, minutieusement décrits, qui intéressent le seul praticien, on trouve dans toute cette première partie des peintures de vérité saisissante, cueillies sur le vif des heures de combat.

La librairie Schleicher ne pouvait mieux inaugurer sa nouvelle « Petite encyclopédie scientifique du xx^e^ siècle » qu'en demandant à M^me^ Clémence Royer d'en signer le premier volume. Chaque fois que l'occasion s'en présentera — et au besoin je le ferai naître — je dirai toute l'admiration et tout le respect que m'inspire cette vaillante femme qui, confiante en sa surprenante érudition, ne veut pas entendre parler de

repos, et qui, après un labeur comme celui que lui a imposé son dernier livre sur la « Constitution du monde », trouve le moyen, à quelques mois de distance, de nous donner une *Histoire du ciel*. Je sais bien que celui-là contient celle-ci : pourtant il n'a fallu qu'un mince effort pour, quittant à peine les hautes spéculations qui fait de la « Constitution du monde » un livre abordable à peu de gens, écrire le livre clair, facile, indulgent pour l'ignorance d'autrui, qu'est l'*Histoire du ciel*.

Sous le titre de *La conquête de la mer*, M. Gustave Toudouze nous donne, dans la collection des *Livres d'or de la sciences* « les principales étapes de la grande évolution maritime de l'humanité ».

C'est évidemment intéressant de raconter la conquête de la mer par l'homme et les dramatiques épisodes qui y figurent, mais pourquoi le faire avec un style si pompeux, une phraséologie si solennelle ? Ce livre, qui est destiné aux profanes, aurait gagné à être écrit avec plus de simplicité.

Pour ne pas allonger encore le retard dont on pourrait m'accuser, je me hâte de signaler au lecteur deux livres intéressants à deux titres différents.

C'est d'abord l'*Imagination créatrice* de M. Ribot, que l'auteur a traitée en trois parties successives. « Dans la première, analytique, il essaie de résoudre l'imagination constructive en ses facteurs constitutifs et de les étudier chacun séparément ; la seconde, génétique, la suit dans son développement intégral, des formes frustes aux plus complètes ; enfin la troisième, concrète, est consacrée non plus à l'imagination, mais aux imaginatifs, aux principaux types d'imagination que l'observation nous révèle. »

Puis c'est la « *Folie* » de M. Th. Darel. « L'être humain étant constitué par un groupement complexe de monades inégalement évoluées, un pareil groupement est d'un équilibre très délicat, et la folie, c'est-à-dire l'annihilation de la direction centrale, est le produit d'une rupture d'équilibre entre l'âme et les éléments mentaux, entre les éléments mentaux et le principe matériel. »

ALBERT PRIEUR

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'art monumental au Salon. — Les livres : A. Foucher : *Sur la frontière Indo-Afghane*, Hachette, 4 fr. — Ch. Florentin-Loriot : *La faillite des Dieux*, Lemerre, 3 fr. 50. — Comte H. de la Vaulx : *Voyage en Patagonie*, Hachette, 4 fr. — Sir Martin Conway : *L'alpinisme au Spitzberg*, Hachette, 4 fr. — Eugène Gallois : *La France d'Asie*, Librairie africaine et coloniale.

Contrairement à ce qu'on pouvait attendre après la Trêve de l'Exposition et, place de Breteuil, les modestes exhibitions de l'an passé, le Salon de 1901, qui occupe des kilomètres de cimaise au Grand-Palais, s'est trouvé plutôt médiocre, si l'on excepte — peut-être — une section des objets d'art dont le genre, les recherches, les trouvailles parfois heureuses — n'étaient qu'elles apparaissent un peu trop le carnaval de toutes les époques historiques et de tous les styles — tendent à prendre à la *Société des artistes français* même une place de plus en plus grande. Sans manifester de l'enthousiasme, on peut y voir au moins un effort, c'est-à-dire la chose la plus absente dans les sections voisines. — L'exposition d'architecture, au contraire, s'est maintenue, pourrait-on dire, simplement au niveau de la pauvreté générale; soit vraiment que la matière s'épuise et que la plupart des monuments anciens aient été relevés, soit que nos architectes se montrent désormais dédaigneux d'un labeur plutôt honorifique, l'archéologie et l'art y tiennent fort peu de place et nous y passerons rapidement. — Presque tous les exposants, en effet, se sont dépensés en projets d'églises d'une consternante laideur, en villas et maisons urbaines pourvues de toutes les commodités et de tout le rococo néo-Renaissance qui sont le propre de ce temps. Quant à la note comique, — résultat inattendu de l'admirable résistance des Boers ! — elle apparaît dans des conceptions abracadabrantes qui s'intitulent à chaque pas : *Monument aux héros d'une guerre de l'Indépendance*. Jamais on ne se tortura davantage pour inventer des entassements aussi prodigieux, aussi falots et aussi absurdes d'escaliers, de terrasses, de dômes, de colonnades, de socles, de pyramides fumantes, et pour ne point s'étonner il faut se souvenir que lorsqu'ils veulent « faire grand », nos architectes ne savent donner que des agglomérations; ils n'ont pas encore compris que tout l'art ancien, — qu'on ne leur demande point de remplacer mais de continuer seulement — procédait par lignes essentielles et simples, et qu'un temple classique ou une église ogivale, — si compliquée soit-

elle en apparence et dans son ornementation — peut toujours se ramener à un schéma.

L'intérêt du salon d'architecture nous a semblé plutôt résider ainsi dans les très nombreuses aquarelles réparties dans les salles ; dans les pochades, dessins, croquis de voyage où la plupart s'attardèrent durant leurs vacances pour fixer un joli coin de paysage, le ton d'un édifice, des détails, quelques vieilles pierres. Ce ne sont, de coutume, que des hors-d'œuvre. Mais il en est cette fois de fort remarquables comme coloris et comme pittoresque, et c'est avec plaisir que nous citerons : Le *porche du fort à Notre-Dame du Puy*, de M. Vimort ; un *portail de Saint-Trophime d'Arles*, de M. A. Perrin ; la *façade de l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges*, par M. Boisseau ; la *maison de Tristan l'Ermite à Tours*, par M. Ernest Portier ; le *narthex de Vézelay* par M. Lebret. Voici des *maisons d'Orléans*, la *rue des Trois-Maillets*, par M. Lahalle ; un fond de cour, avec un appareil Renaissance de briques et bois sculptés, par M. R. Fournier ; voici une *vue prise sur les remparts de Carcassonne*, par M. Pulsifer, joli décor de tours et de courtines surplombant des rampes et des chemins de ronde ; des aquarelles de M. Ad. Schaeffer sur *Saint-Etienne du Mont* et la *cour du Musée de Cluny ; l'église Saint-Jacques* et de *vieilles maisons de Lisieux*, par M. L. Pestel ; l'*église Saint-Pierre* et le bizarre *Hôtel-de-Ville de Dreux* par M. Simonet ; le *portail de Lonjumeau*, par M. S. Duval ; le *chevet de l'église de Domont* (S.-O.), par M. Laquerrière ; un dessin sur le *vieux Caen*, le *chevet de l'église Saint-Pierre* et la *tour Saint-Malo*, de M. Paisant-Duclos ; les *caves voûtées de Provins* dont les colonnes du XIIIe sont enfouies jusqu'à mi-hauteur, par M. Pierre Valade ; la jolie *fontaine de Port-Aurèle* (1420), accotée au chevet d'une chapelle de Saint-Brieuc, par M. Goemans, et les *églises bretonnes* de *Perros-Guirec* par M. Roisin ; de *Guingamp*, de *Grâces*, de *Cavan*, le *Clocher de Bourbriac*, par M. Lefort ; les églises de *Notre-Dame de la joie* et la *chapelle de Kérity* à Penmarch par M. Demoget. Il faut ajouter des dessins de M. Marcel Robert sur Laon ; des *croquis de Normandie*, par M. Flugel ; les chapiteaux reproduits par M. Lafore, dont l'un surtout, légende d'un saint martyr, provenant de l'*abbaye de Lézat*, mérite d'être étudié ; les relevés par M. Chauvet de fresques décorant le *manoir d'Issogne* (vallée d'Aoste) restauré par G. de Challant, archidiacre de la cathédrale de Lyon à la fin du XVe siècle, et figurant avec des inscriptions de l'é-

poque, le commerce du drapier, du fruitier, la boutique de l'apothicaire; des vues d'Italie dont les meilleures sont celles de M. Alex Bruel, l'église Saint-Marc, les fresques de Tiepolo au palais Labia (Venise), des peintures murales et des portes de palais à Milan; de M. J. Prévot une curieuse vue partielle du *temple de Minerve à Rome*, enterré à demi et dans lequel on a percé les portes et fenêtres d'une habitation; enfin, de M. Formigé, des études d'architecture roumaine comprenant une *abside de l'église de Hârlau* (Moldavie) et le pronaos de *l'église d'Horezu* (Valachie) avec des restes de décoration en bleu, rouge et jaune, d'une barbarie typique.

Il fallait bien cependant décerner la médaille d'honneur, attribuée dans l'usage à de grandes machines à restitution des édifices grecs ou romains. On en a gratifié M. Tournaire pour son « État actuel et restauration des fouilles (sic) de Delphes ». — Le travail de M. Tournaire, à la vérité, est important. Son exposition occupe la moitié d'une salle et il a consacré des planches énormes à figurer les ruines, les plans des édifices sacrés, les trésors des Cnidiens et des Athéniens, les monuments du Sphinx et de Paul-Emile, le Temenos du temple d'Apollon retrouvé sous le village de Castri, la restitution du temple d'après les ruines et les textes anciens. Mais tout cela ne nous émeut guère. Ces terrains ravagés, parsemés de monticules de pierre, de substructions et de murs de soutènement; ce trésor des Athéniens, maisonnette contre laquelle sont entassés des statues, des armes, des trophées égyptiens et perses; cette enceinte d'où émerge, à côté du sanctuaire et dominé par des effigies qui ressemblent à des bonshommes en pain d'épice, un fouillis de cabanes dans la note jaune et blanche et dont l'ensemble fait penser au cimetière de Montmartre, c'est là Delphes et les édifices sacrés dont la légende fabuleuse a traversé l'histoire et entretenu notre amour de la terre hellénique? — Sans doute, l'exactitude la plus rigoureuse a présidé aux restitutions de M. Tournaire qui d'ailleurs appartiennent à l'État et se présentent avec tout le sérieux des consécrations officielles; son envoi peut faire entendre quelle œuvre considérable fut entreprise par l'Ecole d'Athènes; il y a aussi de jolis détails, comme les deux aquarelles figurant des statues de bronze trouvées dans les fouilles. Mais après? — « Du point où nous les apercevons, écrivait naguère M. Larroumet, dans le récit de son voyage en Grèce, les ruines de Delphes ne nous disent pas grand'chose. » — Nous le comprenons fort bien à présent. Nous sommes en présence de très

grands travaux archéologiques. Mais notre imagination nous servait mieux, et nous sommes si loin de l'idée de beauté associée à tout ce qui touche l'art antique!

A côté des restitutions et relevés de M. Tournaire, nous mentionnons quelques études probes, parmi lequelles, de M. Gromort, le *plan restauré de Pompéi*, les restitutions du forum des théâtres, du forum civil, du temple de Jupiter, de la maison de Pansa, accompagnés d'un plan actuel du *forum romain*. — L'art du moyen-âge, qui nous intéresse de plus près, a fourni à M. Peltier un relevé de l'*église romane de Saint-Thierry* (Marne), précédée d'un porche en galerie dont les arcades de face sont en plein-cintre, tandis qu'une arcade ouverte à l'extrémité nord est brisée en ogive. M. Deverin s'est attaché à reproduire l'*église paroissiale de Maillezais* (XII^e siècle), construction d'ailleurs sans beauté; le chœur, plus étroit que la nef, se trouve maintenu par deux culées de pierre d'un effet bizarre; le portail où apparaît un essai timide de l'ogive comporte quelques jolis détails d'ornementation. — De M. Vorin, c'est une restauration du *prieuré de St-Anould, près Touques* (Calvados), avec des parties des XI^e, XIII^e et XV^e siècle; de M. Letourneau, un relevé *du Palais de Justice de Briollay* (Maine-et-Loire), qui ne présente du reste d'autre intérêt que d'être un édifice de la période romaine. — Aux XI^e et XII^e siècles remonte également le *prieuré des Salles* (Rhône), très bien étudié par M. E. Barbier, avec des détails de voûtes, de clefs, de chapiteaux soigneusement établis; une petite porte de cloître, du XV^e siècle, est une chose fine et charmante. — M. Guédy expose cette année la *fontaine miraculeuse de Morlaix* dont il propose une restitution peut-être inutile, car ce très intéressant morceau d'architecture ogivale, greffé sur une partie plus ancienne dont une porte en plein cintre subsiste encore, laisse très suffisamment reconnaître son état ancien pour qu'on ne la gâte pas avec des pierres neuves. — Du même architecte, l'église *St-Pierre de Chateloi*, proche Hérisson (Allier), est à noter d'abord pour l'irrégularité de son plan, deux nefs du XII^e siècle, avec quelques additions du XV^e; le chevet est soutenu par des contreforts en béquilles qui sans doute furent établis provisoirement, en attendant la construction de la troisième nef. Cette église a été décorée au XVI^e siècle et l'on y relève encore d'intéressantes peintures murales: un Christ rouge et bleu dans la voûte de l'abside, accroupi plutôt qu'assis sur un siège en forme de banc, les cheveux longs, la barbe blanche, les

mains et les pieds blessés, recouvert d'un long manteau jaune semé de fleurs noires; ce Christ bénit de la main droite, et de la gauche soutient le globe; une gloire elliptique l'environne, dans le fond de laquelle de petits anges bleu-clair s'entachent d'une teinte bleu-foncé; les animaux symboliques, les Evangélistes, des anges tenant des trompettes, les images de S. Pierre et S. Paul complètent la décoration et une ornementation générale de bandes, de colonnes jaunes à fleurons noirs, de galons, de broderies, de chevrons en rouge, brun et jaune, au reste d'un usage général semble-t-il dans le Bourbonnais et dont M. Guédy a donné quelques spécimens (1). — C'est surtout l'emploi nombreux de la couleur jaune qui a permis de dater du XVI^e siècle les peintures de cette église, mais je ne serais pas surpris que le Christ de l'abside fût beaucoup plus ancien.

Il reste à indiquer, pour la partie archéologique, les relevés des *églises de Rhuis*, *Pompoint* (Oise) et *Fontenay-lès-Louvres* (Seine-et-Oise), travail un peu froid de M. P. Paquet; de M. J. Tillet, les études de l'*église de Lizines* (Seine-et-Marne), où la nef plus large que le chœur forme un angle si apparent qu'on ne saurait cette fois prétexter d'une déviation symbolique, et de *l'église de Marolles* (Seine-et-Oise), également avec une nef et un chœur de deux époques et de largeurs différentes, la nef ayant été reconstruite sur de plus vastes proportions; la suite des travaux de M. Ernest sur *Longpont* où se trouve ajoutée à la restauration de l'église une partie des cloîtres et bâtiments conventuels; la petite porte du chevet à *Saint-Aspais*, la plus jolie église de Melun (XV^e s.), où M. Pignard indique quelques réparations; la *maison consulaire d'Aurillac* aménagée par M. Grandin pour servir de local à la Caisse d'Epargne; et, pour clore la liste, les deux planches concernant la *Chapelle de la Mère de Dieu en Kerfenteum* (XV^e et XVI^e siècles) et le *clocher de Plogonnec* (XVII^e siècle) (Finistère). Ces deux planches ont été établies par M. Chaussepied pour la Commission des Monuments historiques, à qui nous souhaiterions volontiers d'avoir toujours de tels collaborateurs.

§

Publiée déjà dans le *Tour du Monde*, sinon avec un texte et des illustrations identiques, l'excursion de M. A. Foucher *Sur*

(1) Cf. Congrès archéologique tenu à Moulins, 1854.

la Frontière Indo-Afghane nous revient dans la *Collection des Voyages* de la Maison Hachette, et c'est avec plaisir qu'on relit ces pérégrinations sur les territoires occupés par les tribus remuantes des Afridis, des Orakzais, des Mahmands, des Yousoufsais du Svàt et du Bouner contre lesquels durent batailler récemment les troupes anglaises. — Ces marches indiennes sont d'ailleurs un pays peu connu et d'un singulier attrait, l'ancien Gandhàra, qui constitua des royaumes, posséda des villes importantes et des monastères nombreux, mais qui fut toujours la grande route des conquérants de l'Inde et a subi tous les ravages des invasions, et où l'on retrouve à chaque tournant de village des décombres, des murailles croulantes d'anciennes forteresses et d'anciens couvents, des tranchées ouvertes par les fouilleurs pour en extraire, toutes taillées, des pierres. M. Foucher, parti à la recherche des ruines bouddhiques, des sculptures, des vieilles inscriptions, en a rapporté des types curieux, aujourd'hui au Musée du Louvre (1), d'un art mixte à la fois hindou et grec, qui ne valent point sans doute les collections du musée de Lahore, mais donnent une suffisante idée de ce mélange de traditions et de procédés, — de l'art gréco-bouddhique, issu de la rencontre de la civilisation d'Orient et de la civilisation européenne, qui suivit la conquête d'Alexandre. Des villes anciennes, des monastères qu'il a retrouvés, — ruinés déjà au VII^e^ siècle — il donne quelques photographies vagues en nous renvoyant aux *Nouvelles archives des Missions scientifiques et littéraires*, et nous ne saurions assez regretter qu'on n'ait point édité tout uniment ici la relation de ses travaux et de ses fouilles. — Aussi bien, tout a été bouleversé dans ce pays et l'on n'y rencontre plus grand'chose; il n'y a que des ruines de ruines; les pierres sont arrachées pour faire des routes; les sculptures déterrées au hasard, par des spéculateurs indigènes ou des amateurs d'antiquités, fréquents parmi les officiers de Sa Majesté Britannique, sont revendues ou utilisées sottement, — comme pour faire une cheminée de salle à manger au mess des guides, à Hôti-Mardan. — On ne sait point d'ailleurs à quelle époque attribuer justement ces sculptures gréco-bouddhiques d'un charme hybride et d'une si rare originalité. « On ne peut même plus, dit M. Foucher, en faire honneur à ceux des rois successeurs d'Alexandre qui régnè-

(1) Grand escalier menant du Musée Assyrien aux salles de Susiane et de Perse, palier.

rent en Bactriane et sur le Penjab, — et dont pourtant les belles monnaies bilingues, — qu'on contrefait si bien au bazar de Rawal-Pindi, — restent comme les médailles commémoratives de la rencontre des deux civilisations. Par une sorte de paradoxe historique, tous les indices tendent à faire descendre la période de grande floraison de l'école du Gandhâra jusqu'au temps de ces barbares envahisseurs scythes dont l'accoutrement grotesque et la laideur hirsute remplacèrent sur les monnaies royales l'élégance raffinée des Indo-Grecs. Aussi bien, cette date du 1er siècle de notre ère s'accorde-t-elle au mieux avec le caractère moins grec que gréco-romain des sculptures. Nous en attribuerions volontiers la paternité à ces artistes errants qui colportaient alors dans les provinces, et jusque par delà les bornes de l'Empire, les procédés déjà stéréotypés de l'art grec. Les sculpteurs qui, pour le bénéfice des pieux donateurs du Gandhâra, adaptèrent le type d'Apollon à la représentation des divinités bouddhiques, semblent bien les petits cousins de ceux qui, vers la même époque, coiffaient le Mithra persan du bonnet phrygien de Ganymède, déguisaient en Mercure notre Teutatès gaulois et donnaient au Jésus-Christ des Catacombes les traits d'Orphée ou du Bon-Pasteur. Après tout, il n'est pas beaucoup plus étonnant de les trouver à l'œuvre sur les bords de l'Indus que sur ceux de l'Euphrate, du Rhin ou du Danube. »

J'ai tenu à donner ce passage en entier, car il est comme la conclusion des recherches entreprises par M. Foucher. Mais il n'a pas conté que ses travaux d'archéologie religieuse en terre afghane; de telles promenades sont toujours fertiles en incidents et il a fait un livre d'impressions sur le pays et les êtres où l'on trouvera encore des notes très complètes sur la situation politique et le soulèvement des tribus en 1897. — Il y eut alors une chaude alerte, les populations de la frontière pouvant réunir plus de 100.000 hommes, braves, bons marcheurs et habitués dès l'enfance au maniement du fusil. Heureusement, dit M. Foucher, — indulgent dans le récit de cette campagne sans doute pour avoir été bien accueilli et aidé par les Anglais de l'Inde, — les tribus n'entrèrent pas en scène simultanément. Elles firent en sorte de ménager leurs effets. Le 26 juillet, les Svatis commençaient le feu avec l'aide des contingents du Bouner et du Badjaur; le 7 août suivant, c'était le tour des Mahmands; les Afridis ne bougeaient que le 23 du même mois et leurs *lashkars* ou rassemblements armés s'étaient déjà dispersés quand les Orakzais se mirent

enfin de la partie. Dans l'intervalle, le gouvernement anglo-indien avait eu le temps d'expédier des renforts et de masser dans le district plus de 40.000 hommes. Après quelques coups de fusil, on négocia et les subventions versées jusqu'alors aux chefs indigènes sous des prétextes faciles de police et de garde du territoire furent rétablies. Mais la question est loin d'être réglée. Hésitant entre les deux politiques de « non-intervention » et de « marche en avant » qui ont chacune leur avantage et leurs risques, l'Angleterre tantôt garantit solennellement l'indépendance des tribus et tantôt les inquiète par la construction de forts et de routes stratégiques; aujourd'hui elle envahit leur pays et brûle leurs villages pour leur apprendre à se tenir en repos, et demain elle les inonde de subsides qui sont de suite transformés en fusils et en munitions. — L'extension anglaise de ce côté paraît bien avoir atteint ses limites en tous cas. Elle se heurte à des populations vivaces et guerrières derrière lesquelles se dressent l'Afghanistan et le colossal empire russe, et l'on entendra souvent encore parler, avant la grande débâcle, des Afridis et du Tchitral.

§

Chez Lemerre, M. Florentin-Loriot a publié *la Faillite des Dieux, impressions d'un voyage dans l'Orient grec*, où l'on entrevoit Delphes, Olympie, Délos, Athènes, non point en descriptions de monuments, de sites, en évocations d'histoire et d'art, mais, si l'on peut dire, en réflexions suggérées. Circonstance singulière, M. Florentin-Loriot est peintre. C'est, toutes choses gardées, la tournure d'esprit qui nous charma chez quelques bons philosophes; on pense à M. Renan et à la *Prière sur l'Acropole;* mais surtout le livre de M. Florentin-Loriot donne cette idée que l'auteur en supprima tout ce qui pouvait informer le lecteur en ne laissant que ses conclusions ultimes. Il ne parle pas de ce qu'il a vu, mais après qu'il a vu et comme si nous avions été présents. — Ces impressions de voyage, — de pèlerinage serait plus juste — sont aussi bien courtes pour de tels spectacles. Les meilleures sont sur Argos et Tyrinthe et il y a quelques jolies pages sur le sens de la statuaire antique.

§

Le *Voyage en Patagonie* du comte Henri de la Vaulx, qu'on trouvera également dans la collection Hachette avec une très belle lettre-préface de M. José Maria de Heredia, doit être

indiqué encore comme une des meilleures publications de ces derniers mois. Ici, nous avons un récit rapide, vivant, imagé, haut en couleur et en pittoresque et qui se lit d'une haleine comme un roman d'aventures. M. de la Vaulx, chargé lui aussi d'une Mission — anthropologie, ethnographie et recherches coloniales — traversa toute la Patagonie argentine du Rio-Negro à Santa-Cruz en longeant la Cordillère des Andes, séjourna de longs mois parmi les Indiens Araucans et Téhuelches, l'étudia, la mensura, les photographia avec toute la conviction de l'explorateur et emplit ses caisses d'objets usuels et de dépouilles animales et humaines, tandis que les tribus s'enivraient de son alcool, festoyaient de viandes pantelantes, dansaient au son du *râli* et de la *tarouka* des danses sacrées et lubriques. Des caciques le reçurent drapés dans le manteau indigène appelé *wuaralka* et fait de treize peaux cousues ensemble et peintes à l'envers du poil, provenant de guanacos nouveau-nés ou — suprême élégance — pris dans le ventre de la mère. Il assista à des fêtes peau-rouge, à de prodigieuses boucheries de juments et de vaches, coucha sous la tente des chefs parmi des pelleteries plutôt dégoûtantes, dut déjeuner d'un œuf d'autruche « dans un état avancé de fécondation », manger, le derrière sur le sable, de la viande de cheval dans la marmite de fer appelée *tchaia* où quantité de mains sales plongeaient délibérément. Les femmes l'accueillirent en chantant, vêtues de leurs manteaux des grands jours, le visage peint en rouge, ornées de bijoux d'argent pareils à des couvercles de casseroles qui étaient des broches, et de boucles d'oreilles longues de quinze centimètres et en forme d'étriers. Toutefois, comme il était venu seulement « pour voir », il n'y toucha point; il se contenta de remarquer que certaines se faisaient des ornements de petits points bleus et blancs au-dessous des yeux ; qu'elles avaient des bras et des jambes d'athlètes, des poitrines menaçantes, la tête petite et le bas des reins extrêmement développé. Elles offrirent le maté, aspiré avec un chalumeau d'argent qui passait de bouche en bouche et avait un « goût fade » : du *charqué* de guanaco trempé dans de la graisse d'autruche. Chez le cacique Saïhuqué, le mets d'honneur fut, dans une écuelle de bois fort malpropre, les intestins crus et encore fumants d'un mouton, triturés avec les doigts; et le voyageur qui peut surmonter sa répugnance en ne refusant pas de *caroutiar* fut proclamé digne de vivre au milieu de ces peuplades, de manger avec elles des côtelettes de jument, de boire de la *cana*

ou eau-de-vie de canne à sucre, et de fumer à son tour, dans la pipe de pierre du campement, un mélange de tabac et de sciure de bois. Entre temps, il poursuivait ses travaux de naturaliste, déterrait des cadavres en décomposition pour en avoir les os et même organisait un pot-au-feu à la tête de mort dont la seule idée fera cracher de dégoût.

Tout cela est bien et en lisant la relation de M. de la Vaulx, sous la lampe, par une soirée tranquille, nous admirons qu'on ait le cœur assez solide pour s'embarquer dans une telle entreprise et l'âme si diantrement chevillée au corps qu'on en revienne. Ce sont les sacrifices faits à la science. Nous avons appris les mœurs et quelques-unes des croyances des Patagons, — qui n'avaient guère donné de leurs nouvelles, je pense, depuis les romans géographiques de Jules Verne; mais tant de dépenses, de repas horrifiants, de fatigues par les solitudes, les sables, les soleils de feu, les tempêtes de grêle et de pluie de la Pampa afin de rapporter au Muséum quelques ossements et quelques peaux de bêtes, est-ce que ce n'est pas un peu une mystification?

§

Un dernier volume de la série des voyages illustrés est le résumé par M. Charles Rabot des ascensions de Sir Martin Conway, l'*Alpinisme au Spitzberg*, dont les péripéties furent d'un autre genre et d'ailleurs moins divertissantes. Durant les étés des années 1896 et 1897, les membres de l'expédition Conway parcoururent ces terres désolées de l'extrême nord, débarquant dans les neiges en fusion, sautant les crevasses, pataugeant dans la boue, s'enlisant dans les marécages, escaladant les pics et les falaises. Ils purent étudier ainsi la constitution géologique et topographique de ce pays perdu et la formation de ses innombrables glaciers. On trouvera des observations nombreuses, des cartes de régions jusqu'alors inconnues et de très belles gravures, — malheureusement impuissantes à reproduire la couleur surprenante des sites et du ciel polaire, dans le volume de M. Ch. Rabot, et les ascensions de Sir Martin Conway au Spitzberg méritent de figurer dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent aux explorations arctiques.

Pour mémoire, nous devons donner quelques lignes au petit livre affreusement imprimé et d'une rédaction bien primitive, consacré par M. Eugène Gallois, chargé de Mission, — et de trois — à *La France d'Asie*, voyage en Indo-Chine,

aperçus de Saïgon, de l'Annam, du Tonkin, de Bangkok, — où les princes siamois se promènent à bicyclette, affublés d'oripeaux flamboyants qui font souvenir du cirque Corvi ; où il y a la lumière électrique et un tramway dont les conducteurs fument le cigare et portent des bijoux. A noter la laideur attristante de Pnom-Penh, capitale de Norodom, où l'art asiatique se fournit près des Européens ; des choses sur la navigation du Mékong, sur les tombeaux des princes d'Annam. — Le livre de M. Eugène Gallois indique au moins beaucoup de bonne volonté.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Coloniaux. — L'autre soir, j'errais d'un pas lent et distrait sur le boulevard des Italiens. — Captivé par l'animation de la rue où toutes choses bourdonnantes se noyaient dans la poussière d'or du couchant, je fus soudain tiré de mon rêve par un cri de colère. Je venais de heurter un passant. — Quel était le coupable en cette rencontre un peu violente ? lui, moi, je ne sais — mais le dit passant, à en juger du moins par le ton de sa voix, était fort irrité. — Je le regarde. — Il me regarde, nous nous reconnaissons, et ensemble :

« Tiens, c'est toi ! »

De colère, il n'était plus question. Au plus proche café, nous fûmes de compagnie, et là, quelque souvenirs communs ayant été vite évoqués, je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Tu me semblais fort en colère, tout à l'heure. Est-ce simplement parce que je t'avais heurté ? »

Après un temps, mon ami, d'un ton grave et indolent, me répondit :

« Que veux-tu ! C'est la faute des colonies. J'ai trois ans de Tonkin. Je suis devenu irritable, impatient. Là-bas, j'étais administrateur, chef et seul maître d'un cercle important. Quand je sortais, un planton me précédait. Les Annamites s'inclinaient, puis s'écartaient sur ma route. Après trois ans de cette vie, la promiscuité des boulevards parisiens devient pénible. Ici, je suis un inconnu, que l'on bouscule, à qui l'on écrase les pieds, comme tu fis tout à l'heure. Ici.....

Son œil devint rêveur.

« ..... Oui, ici, je souffre, ma personnalité est à l'étroit. J'ai dépensé beaucoup d'argent. Je me suis amusé, mais ce n'est plus la vie large de là-bas. Aussi, je veux repartir, vite, vite... »

Etonné quelque peu, je lui dis :

« Comment, après trois années d'absence, deux mois de Paris t'ont déjà lassé? Je comprends que les boulevards te fatiguent. Mais il n'y a pas que les boulevards à Paris. Que de choses, il me semble, que d'endroits, doivent te rappeler des souvenirs et que tu reverrais, que tu revivrais avec joie!... »

« Peuh... fit-il, des souvenirs, j'en ai si peu ; ma vie d'étudiant est bien lointaine. Je ne connais plus personne ici. Tous mes amis sont dispersés. Je me sens trop isolé. Pourtant, je me suis bien amusé (son œil s'alluma), j'ai vu tous les music halls, soupé avec des femmes à la mode.... Mais maintenant, je n'ai plus beaucoup d'argent. Que veux-tu que je fasse? »

Charitable, je murmurai :

« En effet... je ne vois pas.... »

Et bientôt, mon ami me quitta.

Et continuant ma route, je le revis, tel que je l'avais connu, il y a quelques années, au temps de nos communes études. — Fils d'honnêtes bourgeois sans grande fortune, il portait des vêtements râpés, mangeait à la crèmerie, — humble, — car il se savait pauvre et inélégant.

Trois ans de colonies et il n'était plus le même, ou du moins il pensait n'être plus le même.

Elégant et fatigué, il avait mené la vie large.

— Oh ! la vie large des colonies : poker, absinthe, champagne, boys et — la fièvre — et cela avait suffi pour qu'il s'attribuât une encombrante personnalité. Pour avoir maltraité quelques indigènes sans défense, et avoir exploité sans vergogne leur servilité forcée, il se sentait devenu « quelqu'un ». Notre terre à terre européen le gênait. Quant à Paris et à sa vie vraie, quant aux souvenirs qu'il eût pu facilement y évoquer — avec quelle douce volupté! — tout cela était lettre morte.

Et ce colonial de rencontre me parut synthétiser, de manière admirable, tous les coloniaux que j'ai connus, sauf exception rare.

Ils vont aux colonies, en général, parce qu'ils n'ont pu se faire une place au soleil dans la métropole, parce que la mêlée sociale leur a paru dure et âpre. Et ils se font un tremplin de ce départ, des dangers réels ou supposés qu'ils peuvent courir.

Et cette énergie apparente n'est que faiblesse.

Et ce départ n'est, le plus souvent, que le résultat du raisonnement suivant, assez banal :

« Ici, je suis pauvre : mon intelligence plutôt moyenne ne me donne pas le moyen d'arriver vite au faîte. Partons et qui sait? la fortune nous sourira peut-être. »

Ils partent — et arrivent dans des pays que la conquête a pourris, où l'autorité, militaire ou civile, a jeté le germe d'une basse servilité

Les courriers de France sont rares. Ils oublient leur vie passée et s'abandonnent aux douceurs de la vie nouvelle : boissons glacées, femmes faciles, boys complaisants — et parfois la fièvre — qui remplace la phtisie de la métropole.

Investis d'une autorité souvent exagérée, ils en usent et en abusent, et, habitués à commander, ils se donnent l'illusion d'une personnalité réelle, oubliant qu'elle ne leur est pas propre et qu'elle résulte uniquement des pouvoirs plus ou moins arbitraires qui leur ont été délégués.

Revenus dans la métropole, avec de l'argent, ils se ruent à l'assaut des voluptés convenues de la capitale. L'habitude des femmes faciles — annamites ou négresses, quasi-esclaves — les prédispose peu à un roman sentimental. Ils ne savent plus aimer, ils se marient parfois, mais c'est toujours un mariage d'affaires et ils spéculent alors sur quelques chances d'avancement ou sur les chances qu'ils auront, étant mariés, d'avoir un poste meilleur.

Quand ils ont quitté la France, leurs modestes ressources leur défendaient la haute prostitution des catins à particules. Au retour, ce monde faisandé, mais brillant, leur est ouvert et ils se reposent ainsi des mystères de la sauvage nature.

A ce régime, les forces et l'argent s'épuisent vite et le colonial repart avant la fin de son congé, plus malade que lorsqu'il était revenu.

Que d'énergies utiles et précieuses ainsi bêtement gâchées!...

Et pourtant, le nombre des gens que cette vie séduit augmente de plus en plus. Ces coloniaux pullulent et nos colonies deviennent les succursales lointaines des grandes administrations françaises pour le placement des fils de famille incapables, des négociants faillis, des officiers tarés...

Et tous, se donnant un mot d'ordre, entretiennent sur leur compte une admirable légende.

Je me rappelle l'un d'eux, appliquant à lui-même et à ses congénères, les vers de Jean Richepin :

Ils vont où leur désir le veut. Par-dessus monts
Et bois, et mers, et vents et loin des esclavages...
. . . . . .
Ils sont maigres, meurtris, las, harassés. Qu'importe !
Là-haut chante pour eux un mystère profond.
. . . . . .
Là-bas, ils trouveront de l'amour, du nouveau.
Là-bas un beau soleil chauffera leur caresse
Et fera resplendir les fleurs de leur cerveau.
Là-bas, c'est le pays de l'étrange et du Rêve.....

Ah ! le rêve de nos coloniaux ! Précieuse ironie ! Comme rêve, ils ne connaissent que l'extase imbécile et dégradante de l'opium, ou la stupéfaction de l'absinthe.

Quant à leur solitude, dont certains font parade, elle est fausse et artificielle. L'individu, forcé par les nécessités de sa situation administrative à vivre isolé dans la brousse, n'a pas le droit de dire qu'il est « seul », et « fort », suivant le verbe ibsénien. Non, il n'est pas seul, car sa solitude n'est pas consciente. Les privations qu'il endure sont forcées et, non voulues. Son ascétisme est de façade et de commande et, lorsque l'occasion lui en sera donnée, il se retrouvera tout à fait lui-même au milieu de l'orgie...

Cette solitude encore est sans valeur, car elle n'a pas pour base une individualité forte. Ils sont heureux seuls, parce qu'ils ne sauraient pas apprécier ce qui fait le charme vrai de la vie sociale. Ils préfèrent simplement le confortable relatif de la brousse à la misère de la grande ville, et ils ne supportent la solitude que parce qu'ils sont incapables de comprendre bien la vie en Société.

Leur solitude est inconsciente, sans valeur et négative. Elle est de plus inesthétique. Interrogez un colonial sur ce qu'il a vu, « au pays de l'étrange et du Rêve, » comme dit le poète ? Entendez le conférencier, retour du centre de l'Afrique ? Que vous disent-ils ?

« Tel jour, un village sans habitants...

« Le lendemain, tué un crocodile.

« 3 jours après, acheté un mouton et vu une liane à caoutchouc... »

Et le public de vieilles femmes et de petits apprentis en négoce et en muflerie, d'applaudir.

Quant aux étoiles qui illuminent la splendeur des nuits tropicales, ils ne s'en souviennent que parce qu'elles leur ont servi à repérer leur route.

— Les coloniaux, en somme, sont des déracinés. Le mot, idiot, dans son application métropolitaine voulue par son créateur, est juste ici. Ces gens qui partent de France pour administrer des pays lointains pourraient se créer là-bas une seconde patrie — et j'entends par patrie l'endroit cher au corps et à l'âme.

Pour cela, que faudrait-il ?

La compréhension du Cadre, le plus souvent admirable, la compréhension des indigènes, le plus souvent intéressants.

Or, que font-ils? — Le Cadre, ils ne le voient point. Les indigènes, ils ne voient en eux que des domestiques, des « fins pour eux » et non des « fins en soi », propres à satisfaire tous leurs désirs d'autocrates au petit pied.

Dans la colonie, ils demeurent des étrangers, — et quand ils reviennent dans la métropole, ils ne sont plus chez eux, le terroir leur est indifférent. — Ils souffrent comme les animaux exotiques qu'ils rapportent parfois au Muséum.

La vie intellectuelle leur semble méprisable à eux qui ont connu la vie d'action, traînés par quatre boys dans un palanquin ! La politique leur indiffère, et ils auraient raison s'ils savaient pourtant y voir l'élément si curieux de psychologie qu'elle fournit à l'observateur. Cet élément ils ne le voient pas. L'action réelle, qu'ils sentent gronder autour d'eux, les gêne, et, malgré leur orgueil, ils se sentent diminués, affaiblis, inférieurs. Leur cerveau pense plus lentement, plus étroitement, et au travailleur affairé qui les bouscule, eux, oisifs, ils adressent des injures, en regrettant de ne pouvoir lui donner la bastonnade ou le rotin...

Il y a deux ans, je revenais d'Afrique. Le paquebot qui me ramenait en France aborda aux Canaries. C'était en septembre 1899.

Sur le premier canot venant de terre, un homme debout, dès qu'il fut à portée de la voix, nous cria : « Dreyfus indultado ! » Dreyfus est gracié.

Cet homme était un Espagnol. A bord, une quarantaine de Coloniaux, des Français. Ils accueillirent la nouvelle avec une parfaite indifférence. Ils avaient raison, me direz-vous? Eh bien non, car leur indifférence n'était ni philosophique, ni raisonnée, ni voulue. C'était simplement la veulerie de gens que les questions matérielles et grossières seules intéressent. La solution du grand drame judiciaire qui passionna les cerveaux pendant plusieurs années leur importait peu.

Et comme quelqu'un, sur le pont, répétait : « Dreyfus est

gracié »,un autre passager proposa : « Un petit poker? » et ce fut tout.

— Poker, absinthe et champagne.

— O mentalité douce de nos coloniaux dispensateurs officiels de la grande civilisation!

§

Une certaine presse, qui a pour l'armée une tendresse infinie, a fait il y a quelque temps beaucoup de bruit autour du manque d'égards du gouvernement pour l'ancienne reine de Madagascar, Ranavalo, à qui l'on sert régulièrement, d'ailleurs, une rente annuelle de cinquante mille francs. Ce serait drôle et amusant, si ce n'était là une bien triste palinodie.

Et ladite Presse oublie que les conquérants de la Grande Ile ne furent pas toujours d'une correction parfaite vis-à-vis de la « pauvre femme ».

Ses parents furent fusillés sans jugement.

L'officier préposé à sa garde tenta de la violer sur la route de Tananarive à Tamatave.

Mais à quoi bon rappeler ces faits!

Ranavalo a oublié tout cela.

Qui sait? Elle regrette peut-être que la tentative de son gardien galonné n'ait été qu'une tentative!

En tout cas, elle a pour se vêtir une belle robe, pour l'achat de laquelle Henri Rochefort a souscrit!

Une robe de Paquin console de bien des choses, même de la perte d'un trône, quand on est femme, et surtout, femme noire...

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue Universelle : Un pèlerinage de Jules Vallès au champ de bataille de Waterloo; Thiers, V. Hugo et la vérité historique; l'arbre de Wellington et les patriotes anglais ; pensées des passants, pensées lapidaires. — Memento.

« On ne nous la fait pas au souvenir. Nous n'avons pas pour nappe, sur la table, la culotte de Napoléon », — ainsi s'exprimait Jules Vallès, vantant l'hôtel de Mont-Saint-Jean où il était descendu, en vue de se documenter sur Waterloo, pour un article que lui avait demandé Pierre Larousse. L'article n'a pas paru dans le « Grand Dictionnaire ». **La Revue Universelle** le publie dans son numéro du 22 juin dernier.

Des pages inédites de Vallès ne sauraient être indifférentes à aucun lettré, car peu d'écrivains ont usé d'une langue aussi châtiée, originale et vivante. L'esprit en est d'une extravagante fantaisie; la notation, toujours juste; et si éloigné qu'on puisse être des idées énoncées, pour le charme de leur forme, on est prêt à les adopter, momentanément au moins.

Ici, Jules Vallès se montre le brillant journaliste qu'il fut, plutôt que l'auteur très admirable de *Jacques Vingtras*. Il n'entend surprendre personne, s'il parle de Waterloo. Tout de suite, on sait où iront son admiration et sa pitié. Dans ce temps de fétichisme impérialiste, on n'est pas désobligé de lire quelque part : «... L'histoire a crevé le brouillard de fumée et de sang dans lequel se tenait debout encore Napoléon vaincu. Elle a montré petit et cruel celui que d'abord elle avait fait immense, et les affamés d'émotion qui seraient venus pieusement baiser la terre et mesurer la largeur des pas marqués par un géant ne veulent pas se déranger pour le Napoléon nouveau, chétif et entêté, homme de guerre passable, tyran banal. »

Cependant, Vallès a couché dans le même lit « où a ronflé » Hugo, — et pour se préparer à la visite du champ de bataille, le lendemain, ses amis et lui écoutent la description magnifique des *Misérables* et les vers immortels de l'*Expiation :*

Autour d'un mamelon, la garde était massée...

Et cela évoque un troupeau de pauvres gens morts bravement pour une idée qu'ils ne comprenaient pas !

Vallès ne retrouvera pas d'émotion équivalente lorsqu'à la suite de son guide, Martin Pirson, qui « s'honore d'avoir le premier guidé M. Thiers » — la bonne recommandation auprès de Vallès ! — il parcourra le terrain.

« Le lendemain, — raconte Vallès, — Martin Pirson aidait à relever les blessés et les morts, glanant sur la terre inondée de sang des détails qu'il monta en gerbe, reconnaissant la marche des régiments à l'uniforme des cadavres, et sachant par le vol plus épais des vautours où l'on s'était battu avec le plus d'acharnement. Quelques amputés, qui attendaient dans le pays que leur moignon fût séché, achevèrent de le renseigner en tuant le ver, le matin, sur la table du cabaret : il sait maintenant son champ de bataille sur le bout du doigt et, depuis quarante-quatre ans, il attend les touristes et les historiens à l'entrée du village pour les guider à travers la plaine, et il ne leur fait grâce de rien, savez-vous? Comme il

est Flamand, il entremêle sans souci les *tu*, les *vous* : il dit *tu* à une oreille couronnée et *vous* à un cabaretier. Les paysans l'envient, quelques-uns le méprisent : ils ne trouvent pas honnête cet homme qui n'emploie pas ses bras et gagne sa vie sans faire pousser ni blé ni herbe; ils le regardent comme un parasite et un fainéant.

» Pirson a des concurrents, et c'est à qui insérera sur la liste de ses clients le plus d'hommes célèbres. « Moi, j'ai eu Changarnier, dit l'un. — Et moi Charras. — J'ai promené le roi de Perse.— Moi, l'empereur de Russie. Tu ne l'auras pas, Nicolas. » La guerre est surtout entre ceux qui tiennent pour Hugo et ceux qui défendent Thiers mordicus. « Avec ton Victor, tais-toi. — Et toi, ton Adolphe! » Ils ont appris l'histoire pour se battre. « Ton Thiers, il a... Va, donc demander rue Transnonain ! — Et ton Hugo? As-tu lu son affiche de la république rouge ? — Connais-tu Mme D...? — Et toi Mme B...? » Ils se jettent des dates d'histoire et des bonnets de femme à la tête.

« Pour qui êtes-vous, Monsieur? me dit Pirson.

— Pour personne. »

» J'ai répondu cela à Pirson, mais, je le déclare, entre ce tatillon de l'histoire qu'on appelle M. Thiers, et ce poète de bataille qui a nom Hugo, je n'hésite pas. L'un a inventé, dit-on; l'autre a fait vrai... On ne calque pas une bataille, on n'emprisonne pas dans un réseau ses odeurs, ses bruits; il faut écouter le murmure et le frisson, tous les frissons, tous les murmures, depuis le cri du vent dans les drapeaux jusqu'à l'air que joue en plein combat le pibroch écossais, non pas seulement ce que dit la bouche noire des fusils et la gueule enflammée des canons. Il y a, en dehors et au-dessus des soldats qui se heurtent, d'autres acteurs sur le front desquels on lit aussi bien la bataille : le médecin qui (lode ?) le blessé qui appelle, la cantinière dans sa charrette, le paysan dans son étable. Dans le cœur même des régiments qui s'ébranlent, il y a des battements qu'il faut entendre. La science des batailles enfin n'est souvent qu'une farce ; la bataille a été gagnée dans un petit coin par un soldat qui a trouvé la porte où il fallait frapper, découvert le chemin par où a pu passer toute l'armée et planté la première échelle par où est grimpée la victoire.

» Ils me font rire, ces généraux ! Il suffit, me disent les *Misérables*, du fossé d'Ohain pour arrêter une avalanche et troubler une armée. J'ai vu ce fossé. M. Victor Hugo a dit

qu'il n'existait plus. Ce n'est qu'aux trois quarts vrai. On a, en effet, enlevé sur le dos du sol quelques bandes de terre toute pleine de balles, comme la peau d'un vieux sanglier, qu'on a appliquées sur le dos du monticule de Waterloo. Les champs sont, de ce côté, tout au ras du chemin ; mais en avançant plus loin on retrouve un bout du fossé d'Ohain. Un chien de taille moyenne n'y pourrait flâner sans qu'on lui vît le bout de la queue, s'il l'avait en trompette. Que signifie la stratégie et que peut prévoir un chef d'armée, si la charge formidable de Milhaud est avalée, non par un bâillement, mais par un sourire du terrain ?

» Aussi, je n'ai pas voulu que Martin Pirson me racontât comment avait été perdue ou gagnée la partie ; il ne le sait probablement pas plus que ne l'a jamais su Napoléon. J'ai seulement cherché la place où se tint Wellington. Je tenais à voir quel horizon il faut à l'œil d'un capitaine pour embrasser une bataille.

» L'arbre célèbre n'est plus, on l'a vendu 200 francs à un Anglais qui a fait avec le bois des tabatières et des cannes. Il dépérissait, d'ailleurs, brûlé par les baisers de John Bull en délire. Les mamans l'embrassaient en criant : « *My dear* », les enfants léchaient l'écorce ; l'homme achetait des hannetons tombés des branches ou ramassait des fourmis dans les racines. On salissait ta robe et l'on buvait ta sève, grand arbre ! On t'assassinait à coups d'épingle et l'on t'écorchait par lambeaux ! Puis, à quinze pieds à la ronde, le blé venait mal, et tu faisais tort à ceux qui ont faim d'une tourte de pain.

» On voit bien d'ici. — A gauche, le chemin par où devait venir Grouchy et qu'occupa Blücher ; en face, la route au bout de laquelle se tint là-bas Napoléon ; à droite, le corps de Jérôme. Mais on verra mieux encore plus loin, du haut de la montagne, et, peu soucieux de toucher du doigt, de fouler du pied les reliques de bois ou de pierre qu'a plantées sous forme de cénotaphes le deuil orgueilleux de quelques frères ou cousines d'officiers morts, je prends donc le chemin qui mène au monument, à cette bosse sur laquelle le lion joue avec une boule comme un singe sur le dos d'un chameau, qu'on a comparé aussi à un plat d'épinards surmonté d'un croûton de pain ».

L'ardente nature de Jules Vallès est infiniment plus sensible au vent, au soleil, aux mouvements du ciel, qu'aux souve-

nirs héroïques de la vaste plaine. Mais il se ressaisit et son « regard clair » cherche à découvrir des vestiges :

« Le champ de bataille est là, à trois cents pieds au-dessous de nous. Je vois Planchenoit et Rossomme, la Haie-Sainte, la Belle-Alliance, Hougoumont, c'est-à-dire quelques toits gris où flâne un chat et d'où s'échappe un filet de fumée qui va au bout d'une branche d'arbre noircir les feuilles. Aucune de ces coiffes d'ardoise n'a un trou ni une couture de cicatrice. Nous ne retrouverons quelques accrocs qu'à Hougoumont, où l'on a entretenu dans les murs et arrosé dans le jardin les plaies que fit la dent de la guerre. Mais rien, dans cette plaine, ne rappelle le combat.

» Je demande où est tombé Cambronne. — « Là. »

» Un champ rouillé, quelques gerbes en tas, un buisson galeux, trois ou quatre coquelicots qui tremblent — du sang qui est remonté par une tige d'herbe !

» A l'horizon, un moulin qui tourne, une hirondelle qui file au ciel.

» Mon regard va plus loin que le champ de bataille et cherche au loin Napoléon fuyant, le soir, penaud et las, trébuchant sur les pierres, s'empêtrant dans la boue ; il glisse sur la bouse de vache amollie par la pluie, il va, l'œil éteint, la tête basse, la botte puante. Il entend au loin le râle du canon et la dernière toux de la fusillade qui meurt. »

Le point de vue est du haut du tertre, auprès du lion qui symbolise le dernier épisode de la napoléonide : « Une alouette a fait son nid dans cette gueule de bronze », remarque le romantique Vallès. Il descend et, sur l'invitation du père Pirson, consulte un registre que lui offre le « *concierge* de la montagne ». Les visiteurs de naguère ne se sont pas mis en frais d'imagination : « colères de français, fiertés d'anglais », voilà ce qu'ont recueilli les feuillets.

Un M. Ranc écrit : *A bientôt la revanche.*

Un autre, qui signe : Borel, 47, rue de Seine, décharge son cœur avec simplicité : *A bas les Anglais !*

Ce sont là des airs connus.

Il suffit à un couple de se nommer : *Deligue,* **lutteur,** *et sa femme,* — pour que les Anglais n'aient qu'à se bien tenir.

Ensuite, on lit, à la date du 1er juin 1868 :

« *En souvenir de ma tante tuée à Waterloo en combattant dans les rangs des cuirassiers. Priez pour elle !* »

« *Rottenbourg.* »

Enfin, Vallès et ses amis signent cette déclaration significative :

« *32,000 hommes tués bêtement pour la patrie, qu'a glorifiés l'histoire.*

» *23, 24, 25, 26 juin 1848.*

» *40,000 prolétaires qui demandent du pain, que le canon décime, qu'on fusille après la victoire, qu'on jette sur les pontons, dans les prisons, au bagne.*

» *Sur le champ de bataille de Waterloo, nous n'avons pensé qu'aux vaincus des faubourgs de Paris.*

» *Signé :* HUMBERT, COLLET, VALLÈS. »

Le pèlerinage est fini : « Voici, termine Jules Vallès, — la chapelle où l'on se battit et où l'on mourut en héros. La fumée de l'incendie a léché les murailles contre lesquelles est accroché un enfant Jésus sans doigts de pied et une sainte Vierge défigurée : le feu lui a mangé le nez. Dans une salle très sale, une femme assez malpropre nous montre quelques armes ramassées, dit-elle, sur le corps des morts. J'ai peine à croire que ce fleuret date du 18 juin 1815.

» Plutôt que de tripoter ces bibelots, las de cette exhibition de choses mortes, avide de fraîcheur et de vie, j'ouvre la fenêtre et regarde une vachère qui a la quenouille sous l'aisselle et le doigt sur le fuseau. Le vent soulève le fil qu'elle a tordu et l'arrondit en arc sur le bleu du ciel. — Je pars sur ce souvenir : un fil de laine blanche sur le ciel bleu. Je n'emporte pas une émotion. Je n'ai pu dans ce cadre immense de la plaine, entre les quatre murs de cette chapelle, loger un regret pour la défaite de nos armes; il ne m'a pas sauté au visage une bouffée de respect ou de pitié pour ceux qui furent vaincus ce jour-là. Je hais la guerre! Tant pis pour ceux qui furent les complices des capitaines. On veut encore que j'aille planter des lauriers sur leur tombe. Non. Je ne salue pas les héros morts, mais les travailleurs vivants. En quittant Mont-Saint-Jean, j'ai ôté mon chapeau devant une bande de moissonneurs debout au milieu d'un champ, appuyés sur leur faux d'acier comme des soldats sur leur fusil. »

MEMENTO. — **Revue blanche** (1er juillet) a commencé un nouveau roman de M. Robert Scheffer : *Le Palais de Proserpine*, et publié *Paris sentimental*, « ballades françaises » de M. Paul Fort. — (N° du 15 juillet). *Entre la mort et la vie*, nouvelle de A. N. Apoukhtine. — *Des grèves patronales*, par M. Henri Dagan.

Revue universelle (6 juillet), très intéressant fascicule consacré aux *Spectacles populaires au Pays de France.*

La Revue de Paris (1er juillet) donne une conférence inédite d'Ernest Renan sur *Turgot,* — et des vers de M. F. Gregh : *Minutes et Paysages.* — (15 juillet). *Profits et Pertes,* une remarquable nouvelle de M. Frank Harris, traduit par M. H.-D. Davray.

La Revue des Deux-Mondes (1er juillet). — *La loi des coalitions (1864),* par M. E. Ollivier.

La Revue bleue (22 juin et 6 juillet). — *La vie et la doctrine de Jésus,* par le comte Tolstoï.

La Nouvelle Revue (1er juillet). — *L'heure de la Patrie,* la fine comédie de M. Beaubourg.

La Revue d'Art dramatique (juin), numéro spécial sur le *Théâtre poétique,* extraits d'œuvres de MM. S. Phillips, O.-J. Bierbaum, Tor Hedberg, A. Villeroy, Magre, Saint-Pol-Roux.

La Vogue (juillet) publie de *Petits paysages d'Italie,* par M. A. Fontainas.

La Grande Revue (1er juillet). — *La Cabale des dévots,* par M Raoul Allier.

La Revue hebdomadaire (1er juillet) : *Toussaint Louverture au fort de Joux,* par M. H. Gauthier-Villars.

L'Ermitage (juillet) : *Franz Grillparzer,* par M. Jacques Morland. — *Vers la simplicité,* par M. A. Mithouard.

La Plume (1er juillet). — *Les Valétudinaires,* des vers dans la manière violente de Rimbaud, signés *le Poète inconnu.*

La Revue naturiste (15 juin). — *Pour les écrivains russes,* conférence de M. Laurent Tailhade.

L'Effort (15 juin). — *Runeberg, le poète de la Finlande,* par M. René Puaux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La propriété littéraire (*Eclair,* 9 juillet). — Le fils du marquis de Sade (*Journal,* 3 juillet). — La fin de Dumas fils (*Echo de Paris,* 9 juillet). — Une nouvelle création de M. Henry Fouquier (*Le Journal,* 28 juin). — Christine de Suède au Vatican (*Le Temps,* 8 juillet). — Michelet, sa veuve et M. Claretie (*Intermédiaire,* 22 juin).

On lit dans l'*Eclair* du 9 juillet :

« Un jugement vient d'être rendu, qui porte la plus grave atteinte aux droits de l'histoire et de la critique.

M. Félix Chambon, bibliothécaire à l'Université de Paris, a publié un livre qui n'a été tiré qu'à *42 exemplaires*, et par conséquent n'a pas été mis dans le commerce. Son ouvrage portait sur des *Lettres inédites de Mérimée*, qu'il avait découvertes. Il contenait :

1° Une introduction de 129 pages renfermant des documents *nouveaux* et *inédits ;*

2° Des lettres de Mérimée à Cousin, Boissonnade, Barthélemy Saint-Hilaire (214 pages) ;

3° Une étude critique sur les *Lettres à Panizzi*, du même Mérimée, publiées — non *in-extenso* — en 1881. Cette étude était appuyée de pièces justificatives, c'est-à-dire de quelques-unes des pages supprimées par les éditeurs (16 pages).

Les lettres inédites provenaient de bibliothèques publiques, de *dépôts de l'Etat*. M. Chambon avait l'autorisation du ministère ou des conservateurs des dépôts pour cette publication.

Lorsque le livre eut paru — ce livre a 42 exemplaires — quelle ne fut pas la surprise de M. Chambon? Il se vit poursuivi, à la requête d'une dame Hémon, qui serait à l'heure présente la gardienne de la mémoire de Mérimée, qu'elle n'a jamais vu, ni lu peut-être. Les éditeurs des *Lettres à Panizzi* le poursuivaient également pour contrefaçon.

C'est le 23 septembre 1870 que mourait l'auteur de *Carmen*. Il n'avait pas d'héritiers directs. Il avait reçu les soins d'une Anglaise, amie d'enfance, miss Lagden, fort distinguée personne, qui le suivit de près dans la tombe. Il lui avait laissé sa fortune *matérielle ;* on y comprit ses papiers intimes. Cette jeune femme en laissa l'héritage à mistress Ewers, sa sœur. Celle-ci mourut et, par testament, légua ses biens à une dame Hémon.

Cette dame Hémon, quoique peu versée dans la critique littéraire, eut connaissance d'un livre que quarante-deux personnes avaient lu. Elle fit savoir à M. Chambon, par exploit d'huissier, qu'il publiait des lettres de Mérimée et que seule elle était en droit d'autoriser cette publication ; que l'Etat, même pour les lettres de cet auteur qu'il a en ses dépôts, n'a aucun droit et que, pour avoir omis de lui demander son concours, M. Chambon s'entendrait condamner en justice. »

M. Chambon a été condamné.

On voit la généalogie de cette propriété littéraire. Un écrivain laisse sa succession à une amie. Celle-ci meurt et sa sœur prend possession des œuvres de l'écrivain. La sœur les

lègue par testament, avec ses robes et ses serviettes, à une femme à son service,— car telles furent, paraît-il, les relations de la dame Hémon avec mistress Ewers. Finalement ladite dame Hémon possède en toute propriété Mérimée; et au point qu'elle a le droit de défendre que nul ne publie même une lettre de Mérimée, même si cette lettre se trouve en une bibliothèque publique. C'est le droit de vie et de mort. Le propriétaire d'une maison n'a pas le droit d'incendier sa maison; la dame Hémon a le droit de jeter au feu *Colomba*, si elle trouve *Colomba* dans ses tiroirs. Elle peut tout, hors de comprendre la valeur, autre que marchande, de ce qu'elle détient.

Il est question, paraît-il, de porter à cent ans le délai de la propriété littéraire. Pourquoi cent ans? Un produit de littérature ou d'art est ou n'est pas la propriété de son producteur. Pourquoi une loi spéciale? C'est qu'il s'agit d'un privilège.

Les anciennes formules disaient le mot juste. Le mot privilège effraie les simples, mais que serait une société qui ne serait point basée sur le privilège, c'est-à-dire la faculté pour chaque catégorie sociale d'exercer des droits particuliers? La voiture qui force un piéton à se détourner exerce un privilège. Les producteurs de littérature exercent un privilège. Il s'agit de s'entendre. On portera ce privilège à cent ans; c'est peut-être beaucoup. Si ce n'est pas trop, il faudrait du moins essayer d'obtenir que, tombé en des mains hostiles, il devînt inoffensif. Il y a loin du droit de l'auteur sur son œuvre aux droits de la dame Hémon sur des œuvres qui lui sont venues comme on gagne un gros lot. Le public a peut-être bien aussi un droit d'usage sur des produits dont il est la matière première. « Je rends au public ce qu'il m'a prêté, » disait La Bruyère. Mais le scandale n'est pas assez grand, de quelques lettres mises sous clef. Jadis, on eut celui du journal de Byron, brûlé par Moore. Il nous faudrait une pareille histoire. Alors, on réfléchirait.

§

M. Ginisty a essayé de reconstituer l'histoire du fils du marquis de Sade :

« J'ai, naguère, conté la touchante histoire de M^me^ de Sade, dont rien ne lassa l'admirable constance dans la pitié et le dévouement. Ces jours derniers, aux archives de la guerre, j'ai trouvé, malheureusement assez éparpillées, quelques notes qui évoquent une figure noblement inquiète : celle

de Louis-Marie de Sade, fils aîné de l'abominable marquis, né le 27 avril 1767, et tué en Italie le 7 juin 1809.

Ces quelques pièces sont des documents administratifs indiquant les étapes décisives de la carrière de Louis-Marie de Sade. Elles laissent bien des lacunes irritantes pour la curiosité du chercheur ; elles ne font en leur sécheresse qu'effleurer certains points sur lesquels on souhaiterait plus de lumière. Elles sont suffisantes, cependant, pour reconstituer l'histoire morale de ce soldat qui, à ce qu'il semble bien, ne demeura soldat que pour chercher à laver, avec son sang, la tache jetée par les aberrations paternelles sur un nom qui avait été jadis glorieusement porté. Il avait, en effet, le goût de l'étude et des arts ; il s'était plu à de sérieux travaux sur l'origine de la nation française, et, pendant le Directoire et les débuts du Consulat, années difficiles à passer, après les ruines qui s'étaient accumulées autour de lui, il avait laborieusement vécu de son talent de graveur.

Le roman est souvent la vérité. Est-il impossible d'admettre qu'un hasard, en un temps ou se multipliaient les éditions, scandaleusement illustrées, de *Justine*, apporta à Louis-Marie de Sade, graveur, la tâche d'interpréter quelques-uns des dessins abjects composés pour l'œuvre exécrable de son père ; qu'il eut le dégoût et l'horreur d'une telle besogne, qu'il conçut une humiliation et une douleur profondes de l'indignité de l'homme de qui il tenait la vie, et qu'il se jura, dès lors, d'effacer, par un pur éclat, la honte qui rejaillissait sur lui ?

Est-ce une hypothèse aventureuse ? Les dates sont là, cependant, qui la rendent vraisemblable.

C'est en 1801 que le marquis de Sade, devenu « le citoyen Sade », est arrêté par ordre du Premier Consul, qui ne pardonne point le pamphlet de *Zoloé*, où Joséphine est cruellement raillée, sous des traits facilement reconnaissables. C'est la même année que Louis-Marie de Sade commence ses démarches pour reprendre du service dans l'armée. »

Le vertueux jeune homme s'engage dans une demi-brigade polonaise mise au service de l'Italie, devient officier de l'état-major du général de Beaumont, prend part à la bataille de Friedland comme aide-de-camp du général Marcognet, se conduit avec vaillance, mais sans que Napoléon veuille le récompenser. Il est ensuite envoyé en garnison à Otrante et trouve la mort en combattant des paysans révoltés, le 9 juin 1809.

L'article est intéressant, mais M. Ginisty ne prouve aucunement ce qu'il affirme. L'idée mystique d'expiation était peu répandue en 1801. On songeait à la fortune, au plaisir, à la gloire. Les mœurs de *Justine* se retrouvaient, d'ailleurs, à peine atténuées, parmi cette soldatesque internationale lancée sur l'Europe.

§

Tout le monde lâche Dumas fils. M. Lepelletier lui donne le coup de grâce :

« Un critique ingénieux écrivait, au moment de la mort d'Alexandre Dumas fils, cette épitaphe sévère, mais justifiée aux yeux de certains : Que reste-t-il de la plupart de ses drames ? Ce qui reste de la *Case de l'Oncle Tom*.

Le hasard des représentations dramatiques accouple en ce moment, sur les colonnes-affiches, ces deux pièces sexagénaires, l'*Ami des Femmes* et la *Case de l'Oncle Tom*, et corrobore ainsi l'opinion du critique, tout en la démentant en apparence. C'est un retour offensif du théâtre à thèse, la formule la plus éphémère de l'art dramatique. Ces pièces à thèse intéressent-elles les jeunes générations? C'est possible : des touristes se succédant visitent encore avec curiosité les champs mémorables où se livrèrent des batailles. »

Il rappelle ensuite le fameux, stupide et cruel « Tue-la ! », cri de nègre ivre d'avoir lu la Bible, et cette manie contradictoire, ayant égorgé, pour une faiblesse, la femme honnête, de vouloir réhabiliter les catins. Idée vraiment incompréhensible pour un homme d'aujourd'hui, quelques têtes émergeant un peu au-dessus du christianisme ayant pensé des choses qui ont troublé les intelligences.

« Alexandre Dumas, dit M. Lepelletier, s'était donné comme une mission : il combattait un esclavage moral existant de son temps. Il voulait affranchir courtisanes, bâtards et filles séduites. Il y avait de l'atavisme dans ce généreux apostolat. N'était-il pas le petit-fils d'un blanc et d'une esclave? Il s'apitoyait, de par l'hérédité, sur les victimes du Code, sur les esclaves de l'ordre social, des mœurs, des préjugés. Il obéissait à la voix du sang noir mélangé dans ses veines. C'était sa grand'mère, la negresse Tiennette, et c'était sa mère, l'ouvrière délaissée, qui lui inspiraient ses appels émancipateurs. Ils ont été entendus, et c'est pourquoi ils ne touchent plus guère aujourd'hui.

La reprise au théâtre de la thèse de Mme Beecher-Stowe

apparaît donc comme aussi dépourvue d'actualité, et aussi dénuée d'intérêt que celle des thèses de Dumas. »

§

M. Fouquier commence ainsi une de ses chroniques : « Parlons un peu de poésie. » Et il en parle, hélas ! — et il accumule les bévues. D'abord, il est en retard de douze ou quinze ans. Exemple : « Ils prétendent que la poésie est faite non pour exprimer des idées précises, mais pour évoquer des impressions de rêve, et les traduire à la façon de la musique. La nuit, disent-ils, quand vous songez, et même à l'état de veille quand vous regardez un paysage à la clarté obscure des étoiles, vous voyez passer devant vos yeux clos ou ouverts des formes indécises, et l'impression de terreur ou de plaisir que vous ressentez tient justement à leur indécision. C'est cette impression que doit traduire la poésie comme le fait la musique. » Comme cela s'applique bien à la poésie de Samain, aux derniers vers de Régnier, aux *Stances* de Moréas, aux poèmes lyriques de Vielé-Griffin, aux *Elégies* de Jammes, aux *Ballades* de Fort, aux « méditations » de Charles Guérin ! On n'aurait même pas mentionné cet article fugitif s'il ne contenait ceci :

« *J'ouvre au hasard — j'en donne ma parole — un livre de M. Kahn, qui est certainement un homme de talent. Dans ses* Châteaux nomades, *je copie trois strophes...* »

M. Fouquier n'a pas perdu sa journée du 28 juin. Il a donné un pendant au célèbre : « *La fargue que j'ignore.* »

§

Christine de Suède est la seule femme qui ait jamais mangé officiellement à la table du pape. Cet honneur lui fut accordé par Alexandre VII, puis, une autre fois, par Clément IX. Sans doute ces papes voulurent-ils témoigner ainsi à la reine leur satisfaction de ce qu'elle avait abjuré le luthérianisme et aussi de ce qu'elle avait choisi Rome comme séjour. On savait sans doute déjà à la cour pontificale la vérité sur la mort de Monaldeschi, vérité qui n'a pas fait encore beaucoup de chemin, — quoi qu'elle marche depuis deux cent cinquante ans. Loin d'être l'amant de Christine, Monaldeschi intriguait bassement pour s'approcher d'elle. C'était un coquin très vulgaire, habile à la lettre anonyme, au mensonge, à la trahison. Christine ne le fit pas assassiner. Elle le condamna à mort et le fit exécuter

Les exécuteurs ne valaient pas mieux que le patient, ils n'étaient point pires. L'acte de Christine, qu'un historien trouverait tout naturel dans l'Italie du quinzième, nous choque dans la France du dix-septième siècle. Ce ne fut pas un crime, mais un anachronisme, et l'amour n'y joua aucun rôle. Et après tout, une femme telle que Christine, l'une des plus extraordinaires qui furent jamais, on peut chercher à la comprendre, mais non se permettre de la juger; peut-être aussi que l'admiration suffit. Les luthériens, qui ne lui ont jamais pardonné son abjuration, ont propagé avec délices la légende de Fontainebleau. Le *Temps*, à qui on emprunte la citation qui va suivre, appelle Christine « la criminelle fille du vainqueur de Lutzen ». Propos de religionnaire.

Voici l'anecdote du repas au Vatican :

« Pour l'exécution de son projet, le pape se heurta à une première difficulté. L'usage des fauteuils, en présence du pontife, étant exclusivement réservé aux souverains régnants, les autres personnages devaient se contenter d'une chaise à dossier bas et sans appui pour les bras. Christine ne régnait plus, mais elle prétendait à tous les privilèges. En voulant lui rendre hommage il ne fallait pas risquer de la blesser. Alexandre VII appela le Bernin à son aide. Le créateur du *barocco* se mit à l'œuvre et imagina un siège hybride, ni chaise ni fauteuil, beaucoup plus bas que celui du pape, mais ayant toutefois une apparence assez majestueuse pour ne pas éveiller les susceptibilités de la reine de Suède.

Le repas eut lieu le 26 décembre 1655, dans la grande salle du Vatican, et voici la description qu'en donne Gualdo, historien de Christine :

Les deux tables étaient distantes l'une de l'autre d'environ deux mains. Celle où était le pontife était de deux doigts plus haute que celle de la reine; le pape était assis au milieu, sur un fauteuil en velours rouge et une grande estrade, haute d'une demi-main; la reine s'assit sur le siège royal fabriqué expressément pour elle, du côté droit, sous le baldaquin, mais au ras du pavé sur un tapis. Don Antonio della Cuena donna à Sa Majesté la serviette, le marquis Ippolito Bentivoglio lui servit la coupe, et le comte Francesco Maria Santinelli fit le buffetier, c'est-à-dire l'*assaggio* (goûter aux mets avant de les passer). Le dîner fut proportionné à la grandeur d'un grand prince vis-à-vis d'une grande princesse. »

Ce cérémonial fut, à peu de choses près, celui qui fut suivi pour le repas que lui offrit Clément IX, le 9 décembre 1668,

mais il manqua, et ce fut dommage, le « ni-chaise-ni-fauteuil » du Bernin.

§

L'Intermédiaire du 22 juin a publié cette note :

« **Michelet, sa veuve et M. Jules Claretie** (XLIII, 668). — M. R. de Bury a raison en se demandant si Mme Michelet n'a pas délayé les manuscrits de son mari Elle les a délayés. Le texte donné par M. Jules Claretie a été recopié par lui sur les autographes de Carnavalet que M. Georges Caïn lui avait confiés. Ce texte est scrupuleusement respecté.

Voilà qui clôt toute polémique. Y. »

R. DE BURY.

MUSIQUE

Académie nationale de musique : *Le Roi de Paris*, poème de M. H. Bouchut, musique de M. Georges Hüe. — Théâtre national de l'Opéra-Comique : *Le Légataire universel*, opéra comique d'après la comédie de Regnard, par MM. Adenis et Bonnemère, musique de M. Georges Pfeiffer. — *Seconde symphonie* de M. Ropartz. — *Sonate* pour piano, de M. Dukas. — Concerts. — Bibliographie.

Le *Roi de Paris*, le *Légataire universel*, la 2e *symphonie* de M. Ropartz, la *sonate* pour piano de M. Dukas..... il est bien tard pour disserter sur les mérites négatifs, médiocres ou supérieurs de ces ouvrages. L'heure est aux « récréations de bords marins », comme on disait au temps de la Revue wagnérienne, plus qu'à la musique. D'ailleurs, tout n'a-t-il pas été dit sur chacun d'eux ? Que pourrait-on ajouter à l'exécution définitive par M. Mendès, entre beaucoup d'autres, du livret, ou mieux du *libretto* (car à ce qui est *désuet* convient une expression *vétuste*) si malencontreusement imposé à M. Georges Hüe ? — Ce lamentable scenario d'opéra, laissé pour compte de Scribe, frère bâtard des *Huguenots*, fils adultérin de la *Dame de Montsoreau*, fantaisie sur l'histoire et histoire sans fantaisie! Quelque bien doué soit-il, un musicien actuel ne peut que demeurer indifférent à ces conspirations en des *Hostelleries* où circulent si aisément sans même un petit page, les grandes dames de la cour, et qu'être mal inspiré par ces ensembles conventionnel de buveurs ou de conjurés, qu'aggrave une mise en scène nécessairement stéréotypée. Aussi, l'œuvre de M. Hüe paraît-elle écrite avec ennui comme un devoir auquel il s'est résigné. Elle ne s'illumine d'aucun éclair; mais au moins se peut-elle entendre sans ré-

volte et lire sans souffrance. C'est de la musique musicale, exempte de vulgarité et de laideur, qualité et absence de défauts qui, au théâtre, constituent parfois aujourd'hui une véritable originalité. Cette partition que l'indigence du poème (de quel poète !) rend sans portée, permet donc d'espérer que M. Georges Hüe nous en fera bientôt connaître une autre digne de son talent réel et déjà éprouvé. Ce fâcheux *Roi de Paris* lui-même, sans parler des airs de ballet si ingénieusement pastichés, ne contient-il pas certain monologue du roi, certain entr'acte surtout qui en sont déjà de sûrs garants?

Le livret du *Légataire universel* de MM. Adenis et Bonnemère ne nous apprend, lui non plus, rien de nouveau. C'est la vieille comédie de Regnard, resserrée en trois actes, et agrémentée de couplets. Elle met en scène, comme chacun sait s'il a fait ses humanités jusqu'à la 3e inclusivement, les derniers moments d'un vieillard malade et avare, et, cyniquement, prétend, sous ce prétexte, faire applaudir à son agonie. Grâce à Lisette, Crispin, et Clistorel armé du sceptre de M. Purgon, depuis un siècle, ce but a été rempli. Mais laissons là Regnard et aussi MM. Adenis et Bonnemère, dont l'apport n'est que de quelques vers à chanter. M. G. Pfeiffer seul nous requiert.

En quittant la Comédie Française pour se rendre à l'Opéra-Comique, le vieux légataire universel s'est arrêté aux Bouffes. Il y a pris les habitudes et les allures de l'opérette, et le musicien l'a reçu — ainsi transformé — de bonne grâce, admettant sans révolte toutes ses exigences. Il n'a donc pas reculé devant la composition des morceaux multiples que ce genre comporte, avec leurs perpétuelles terminaisons et leurs perpétuels recommencements. Il a écrit les uns sous forme d'ariettes sentimentales (apanage des rôles sacrifiés : amoureux et amoureuse) dans le style actuel des romances de salon. Se souvenant qu'il s'agit de comédie classique, il a songé à *classifier* son rire en donnant aux autres un assez plaisant tour scolastique. Ces derniers sont les plus heureux de son œuvre. Puis, il n'a eu garde d'oublier l'*opera buffa* italien, et son principal moyen d'action : la volubilité, celle-ci fût-elle au détriment de la compréhension des paroles. Ces différentes influences n'ont pas été sans compromettre un peu l'unité de ses trois actes. Trop constamment aussi M. Pfeiffer semble s'être répété : « glissons, n'appuyons pas, et surtout soyons léger, soyons gai! » Cette un peu visible préoccupation se remarque, non sans causer quelque fatigue. Ce-

pendant, l'ouvrage s'écoute sans ennui, souvent même avec plaisir. L'instrumentation est adroite, et souligne de timbres amusants l'entrée des notaires, comme aussi la lecture du testament ; aussi, malgré la chaleur de la saison, j'imagine qu'aucun des spectateurs ne suivra l'exemple du bonhomme Géronte, et ne tombera en léthargie.

§

Assurément, c'est à la musique pure que doivent aller les préférences de tout musicien épris de son art. S'il n'a pas été question ici encore de la 2e *symphonie* de M. Ropartz ou de la *sonate* pour piano de M. Dukas, ce n'est donc pas dans le désir de réserver à la musique de théâtre un rang de faveur qu'elle mérite bien rarement. Mais celle-ci est parfois si passagère — et de ce fait abondent des exemples même récents — qu'il importe de saisir au vol l'occasion de s'occuper d'elle, sous peine de n'être plus compris si l'on tarde quelque peu. Tout au contraire, la musique qui vit par elle-même, pour elle-même, sans rien emprunter aux arts voisins, sans se commettre sur les planches parmi figurants et machinistes, jouit d'une existence moins éphémère, moins soumise à des caprices de mode ou d'interprétation, et on est toujours certain de la retrouver. Cette symphonie, cette sonate, entendues il y a plusieurs mois déjà, pouvaient donc attendre.

La part que j'ai dû prendre à l'exécution de la première, et qui m'a attaché à elle par des liens singulièrement affectueux, la très haute estime où je tiens depuis longtemps le talent de l'un et l'autre auteurs, n'altèrent en rien cependant l'impartialité avec laquelle j'ai mêlé mes applaudissements à ceux des auditeurs de la Société nationale. Cette 2e symphonie de M. Ropartz est plus courte, moins dense d'harmonie et d'instrumentation, moins touffue que la 1re. Qu'on se garde toutefois de voir là ce qu'on appelle « une concession ». Si l'une est la grande sœur, l'autre est, si l'on veut, la sœur cadette, mais n'en possède pas moins cet air de famille qui distingue les races pures de toute mésalliance. Et cela est visible surtout dans le premier et plus encore dans le dernier morceau de son œuvre, où M. Ropartz a le plus énergiquement affirmé sa paternité. Le *scherzo* se souvient un peu de Beethoven, et dans son charmant trio de César Franck ; les continuels changements de mesure de l'*andante*, si expressif cependant, causent quelque indécision rythmique et n'infligent pas au

seul chef d'orchestre peut-être une certaine préoccupation. Mais le *final* est étincelant, il court, alerte, brillant, sans s'arrêter, sans se lasser, sage et ordonné cependant, bien que l'effort ne se soupçonne pas, et n'entrave jamais sa libre fantaisie. C'est là un morceau rare ; peut-être faudrait-il remonter au final de la *symphonie* sur un thème cévenol de V. d'Indy, dont il est pourtant tout à fait indépendant, pour en trouver l'analogue.

C'est aussi le *final*, le point culminant de la *sonate* pour piano de M. Dukas, que le grand pianiste, grand musicien aussi, Edouard Risler a fait entendre à son concert moderne et à la Société nationale. Mais, en présence d'un pareil monument, de si imposante unité, convient-il de faire des distinctions, de s'attacher à numéroter chaque pierre pour en analyser le grain ou en jauger le cube ?

Faut-il chercher l'endroit précis où l'auteur aurait voulu affirmer ses préférences artistiques, et rendre hommage à Liszt, Franck ou d'Indy ? — Ou bien encore le montrer prenant la main de M. Saint-Saëns jusqu'à l'entrée du mystérieux labyrinthe qu'est la fugue du *scherzo*, puis découvrir comment seul, et victorieusement, il en affronte le minotaure ?

N'est-il pas meilleur, aujourd'hui, de s'incliner simplement devant cette œuvre hautaine, dédaigneuse de tout succès facile, de forme sévère, de construction impeccable, telle qu'aucun musicien contemporain n'en a produite depuis les grandes œuvres de musique de chambre de Franck, Fauré, d'Indy et Chausson ?

Oui, mieux vaut que d'imaginer des critiques, s'abandonner franchement à l'admiration sans plus, se souvenant du mot de Winkelmann : « Le Beau est une chose dont il est plus facile de dire ce qu'elle n'est pas que de dire ce qu'elle est. »

§

Pour être complet, je dois signaler, au dernier concert de la Société nationale, une *Sonate* de M. Alquier pour piano et violon, un peu longue, mais qui dénote un musicien chercheur. Aux musiciens de cette espèce l'évangile a fait une promesse, et je suis assuré, ne fût-ce que par son final, que M. Alquier ne cherchera pas en vain.

A la séance d'orchestre, outre l'impressionnante *Elégie* pour violoncelle de M. Fauré et les airs de ballet de la *Tem-*

pète de E. Chausson d'une si exquise fantaisie, le public très nombreux a chaudement applaudi le final d'*Armor*, de M. Lazzari, page d'une sereine inspiration, très connue déjà en Allemagne, quoique non entendue encore à Paris, malheureusement toujours en retard, — et une *rhapsodie basque* de Mlle Ducourau, œuvre pittoresque intéressante, bien que de forme et de sonorité un peu cahotées, très brillant début au demeurant d'une artiste douée d'un réel tempérament. La *ronde fantastique* de M. Planchet, dernière partie d'une suite dont les deux premières ont été entendues il y a quelques années, est d'ordre peut-être un peu trop extérieur pour de la musique purement symphonique; elle réclame un programme, et l'esprit se perd souvent à en imaginer les détails. Néanmoins, c'est un morceau fort habilement construit et instrumenté d'une manière curieuse.

Enfin, si très bon accueil a été réservé à certaine *Prière pour la France*, dont je n'ai pas le droit de parler, c'est assurément parce que les auditeurs ont voulu, eux aussi, manifester d'une manière générale et sans distinction subtile que pour eux

> L'amour de la Patrie est le premier amour,
> Et le dernier amour après l'amour de Dieu.

§

M. Soubies nous enseigne aujourd'hui l'histoire de la musique en Hollande et en Belgique au XIXe siècle, et aussi l'histoire de la musique aux Etats scandinaves avant et pendant le XVIIIe. Grâce à lui nous n'aurons plus le droit d'ignorer le moindre de nos confrères, fût-il né dans la plus écartée des bourgades.

PIERRE DE BRÉVILLE.

LETTRES ANGLAISES

Publications nouvelles : *The Candid Friend.* — *The Rambler.* — *The Herb o'Grace.* — Les Revues : *The Fortnightly Review.* — *The Cornhill Magazine.* — *The Monthly Review.* — *Literature.* — *The Bookman.* — *The Saturday Review*, etc. — Macmillan's Library of English Classics, edited by A. W. Pollard : *De Quincey's Confessions of an English Opium Eater; Murder as a Fine Art*; *The English Mail Coach, and other Essays*, 1 vol. gr. in-18, XIX-460 p., 3 s. 6 d., Macmillan. — De Quincey : *De l'assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, traduit par André Fontainas, 1 vol. 3.50, « Mercure de France, » Paris. — André Chevrillon : *Etudes Anglaises*, 1 vol. in-16, br., 3.50, Hachette, Paris.

Quand, après une absence de six mois, vous retrouvez tous

les meubles de votre bureau surchargés de revues et de journaux qui patiemment attendent votre retour pour vous révéler les surprises de leur contenu, vous éprouvez plutôt l'envie de repartir ou de découvrir bien vite quelque profond placard dans lequel enfouir impitoyablement tout ce papier, toutes ces publications aux couvertures multicolores. Mais après le premier moment d'impatience, il vous arrive fatalement de jeter les yeux sur quelque sommaire et vous êtes perdu. Les revues et journaux pèsent un peu plus tranquillement sur les ressorts de vos fauteuils, sur le piano, sur les chaises, sur les rayons qu'ils ont accaparés, car ils sont sûrs maintenant que vous ne mettrez plus à exécution vos farouches résolutions du moment précédent.

Tout d'abord, des lettres rouges et bleues, un titre : *The Candid Friend,* edited by Frank Harris. Et c'est aussitôt la plus vive curiosité qui s'éveille en nous. *L'Ami Candide,* édité par Frank Harris ! Voyons un peu de quelle façon Frank Harris comprend la candeur. Nous connaissons déjà cette extraordinaire personnalité. Son nom parut pendant plusieurs années sur la couverture de la *Fortnightly Review* comme *editor;* puis, il fut *editor*-propriétaire de la *Saturday Review.* Entre temps, quelques nouvelles de tout premier ordre paraissaient, réunies en volume plus tard : *Elder Conklin, Montes le Matador,* qui furent traduites pour la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes;* une série de singulières études sur *The Man William Shakespeare;* une pièce de théâtre : *Mr. and Mrs Daventry* que joua pendant de nombreuses semaines la toute belle Mrs Patrick Campbell ; que sais-je encore ? Dans tant d'autres directions s'exerça l'activité formidable de cet homme exceptionnel. Et le voici maintenant « ami candide ».

> The Candid Friend who strikes because he loves,
> Should curl his muscles when he plies the gloves,

écrit George Meredith à l'*editor.* Ce à quoi ce dernier réplique en formulant une règle de conduite plus brutale et plus conforme aux faits : « Ne jamais frapper à moins d'être convaincu que l'homme que vous attaquez est pire même que la moyenne des hommes, et par *pire* j'entends plus *wolf-like* cruel et plus *snake-like* traître. » Ceci est assez clair.

Mr. Arthur W. Pinero se réjouit de ce journal avec ceux « qui désirent entendre proférer de candides vérités, concernant les autres », ce qui est parfois dangereux.

George Bernard Shaw complimente : « My dear Candid Friend, vous êtes immense, simplement immense, non pas parce que le journal est candide d'un bout à l'autre, mais parce que le monde ne sait jamais quand la candeur va faire son apparition ou qui elle va jeter bas », et ceci est fort exact.

Ces quelques opinions peuvent faire deviner la vraie tournure que prend ce nouveau périodique, et, au risque de me compromettre, je dirais bien que je désire voir beaucoup de candeur de ce genre — ici même, à Paris. Les notes, paragraphes, articles sont fort intéressants et d'actualité aiguë, comme le permet une publication hebdomadaire — à cela, s'ajoute l'intérêt de très nombreux portraits et illustrations variées.

•

Le dernier numéro du *Rambler* parut le samedi 14 mars 1752, après que le journal eut fourni, entre les mains du Dr Johnson, une carrière de deux cent huit numéros — et notre *Mercure* plus heureux qui se continue depuis 1672 ! Le samedi 29 juin 1901, le *Rambler* ressuscita et nous pûmes lire le no 209. L'ex-editor, Dr Johnson, qui, paraît-il, habite, depuis 1784, le Quartier Latin des Champs-Elyséens, a commis en ses lieu et place Herbert Vivian, esquire, qui devra continuer la difficile et lourde tâche de s'entretenir avec le public, aidé par un choix de collaborateurs idoines. Les premiers numéros sont d'une lecture des plus agréables — et des plus consolantes aussi, car il faut se réjouir de ce qu'il y ait des gens qui se soucient encore de beau langage et d'idées saines. Actuellement, à Londres, en Angleterre, comme ailleurs aussi, le bas journalisme règne, esclave quand même de l'opinion publique et du goût populaire. C'est l'avilissement général et l'abandon de toutes ces belles et nobles qualités qui distinguaient jusqu'ici l'Angleterre des vulgaires démocraties anglo-saxonnes. Mr. Herbert Vivian a beaucoup vu, beaucoup lu — il a beaucoup d'esprit et de finesse : — puisse le nouveau *Rambler* vivre longtemps en menant la bonne lutte.

Depuis janvier 1901, paraît, en un fascicule de 16 pages, *The Herb o' Grace*. Des vers, des proses, des pensées morales ou paradoxales, des fantaisies jolies, tout cela anonyme — avec cet indice que les rédacteurs ou rédactrices ont du talent. Seul, un *Prologue before the Curtain* est signé de Mr. Arthur Symons.

Voici maintenant les revues anciennes : Dans la *Fortnightly Review*, H.-G. Wells se livre d'une façon méthodique à une série de paradoxales *Anticipations* et nous prophétise des avenirs tels qu'il les voit. Arthur Symons nous parle des *Peintres de Séville* et du *Censeur des Critiques*, Mr. Churton Collins. Emile Verhaeren publie : *La Poésie française d'aujourd'hui*, conférence qu'il fit à Oxford, et tant d'autres noms à la fin d'articles intéressants : Frédéric Harrison, Andrew Lang, Maeterlinck, Doumic, Maurice Hewlett, Stephen Gwinn, etc.

Le *Cornhill Magazine* est entré dans sa quarante et unième année. Il fut fondé en 1860 par George M. Smith, qui prit comme editor W. M. Thackeray. Depuis lors, tous les écrivains qui sont devenus célèbres et glorieux ont collaboré au *Cornhill*. Dans les derniers numéros, des vers de George Meredith et de William Watson, des contributions diverses de Henry James, Mrs. Richmond Ritchie, Sidney Lee, W. Basil Worsfold, Richard Garnett, A.-E. Housman, G.-S. Street, Sir Herbert Maxwell, George Gissing, Andrew Lang, Conan Doyle, etc.

La très belle publication dont l'éditeur John Murray a confié la direction à Henri Newbolt, *The Monthly Review*, continue à occuper le premier rang parmi les revues mensuelles illustrées. Le sommaire est toujours composé avec un soin remarquable, sans rivaliser pourtant avec l'admirable façon dont est conduite la « Revue de Paris ». Citer les collaborateurs serait nommer à nouveau toutes les sommités du roman, de la critique et des arts. Les sujets sont aussi variés que le réclame l'actualité et la versatilité du public, et chaque numéro est un volume de luxe.

Literature semble avoir repris une vigueur nouvelle. Actuellement, il s'y publie une série d'études sur des personnalités littéraires et artistiques, accompagnées chaque fois d'un portrait hors texte fort bien reproduit. *The Bookman* donne à profusion, tous les mois, les nouvelles concernant les livres, ceux qui les écrivent, ceux qui les fabriquent, ceux qui les achètent et les lisent. La *Saturday Review* conserve soigneusement son aspect et sa ligne de conduite, en étant étroitement *conservative*. La partie de critique littéraire y est moins bien tenue que jadis, mais la critique dramatique est toujours signée par Max Beerbohm, la critique musicale par J.-F. Runciman, la critique artistique par D.-S. Mac Coll.

Un nouveau volume vient de s'ajouter à l'excellente *Bibliothèque des Classiques Anglais* qu'édite si soigneusement, pour la maison Macmillian, Mr. A.-W. Pollard. Il s'agit cette fois des *Essais* de De Quincey. Le texte du présent volume est la reproduction exacte de celui de l'édition complète de 1853. Pour cette édition, De Quincey remania considérablement les *Confessions d'un Mangeur d'opium*, qui eurent ainsi deux fois et demie la longueur de l'original publié dans le *London Magazine* d'octobre et de novembre 1821.

A ce propos, je voudrais signaler aux nombreux lecteurs qui s'intéressent à De Quincey et ne connaissent de lui que de défectueuses traductions des *Confessions of an Opium Eater*, l'excellente version que M. André Fontainas vient de publier de l'essai intitulé *On Murder as a Fine Art, de l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*. M. Fontainas a traduit exactement les notes de De Quincey, en y ajoutant toutes celles que lui fournissaient son érudition, précieuse pour le lecteur français.

Un autre volume d'une grande valeur est celui que M. André Chevrillon vient de publier chez Hachette sous le titre de *Etudes Anglaises*. L'essai sur Rudyard Kipling est, je pense, ce qui a été écrit de plus complet et de plus exact sur le Tyrtée de l'Impérialisme anglais. La suite de notes intitulée *l'Opinion anglaise et la guerre du Transvaal* est absolument remarquable de précision, de pénétration et de justesse de jugement. Cette étude sera la bienvenue pour tous ceux qui veulent comprendre les raisons qui entraînent le peuple anglais à s'obstiner dans une lutte qui l'épuise et le ruine.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Trabajo, par Emilio Zola, traduction et prologue de Leopoldo Alas (Clarin), Barcelone, Maucci. — *La Teoria Basica* (Bio-sociologica) par Raphael Salillas, 2 volumes, chez Victoriano Suarez, Madrid 1901. — Felipe Trigo : *Las Ingenuas*, 2 volumes, couverture illustrée, chez F. Fé, Madrid. — José Nogales y Nogalès : *El ultimo patriota*, 1 vol. ; — *Mariquita Leon* 1 vol., chez Maucci, Barcelone. — Fray Candil (Emilio Bobadilla) : *Novelas en germen*, une plaquette, chez Victoriano Suarez, Madrid. — Antonio Goya : *Cuentos de la vida y de la Muerte*, Las Palmas, chez Martinez y Franchy, 1901 — Pedro Balgañon : *El Codigo de los locos*, comédie dramatique en 3 actes, Séville, imprimerie Diaz, 1901. — E. Gomez Carrillo : *Del amor, del dolor, y del vicio*, édition définitive, Librairie américaine; Paris. — Manuel Diaz Rodriguez : *Idolos Rotos*, Paris, chez Garnier frères, 1901. — Morera y Galicia : *De mi Vina*.

poésie, collection elzévir illustrée de Juan Gili, Barcelone. — Juan Alcover : *Meteores*, même collection. — *Coleccion de autos, farsas y coloquios del siglo XVI*, publiée par Leo Rouanet, tome II, Bibliotheca hispanica, Barcelone, à l'Avenç, Madrid chez Murillo, — *Bulletin hispanique de la faculté des lettres de Bordeaux.* tome III, n° 3, chez Feret et fils, éditeurs à Bordeaux. — REVUES CASTILLANES ILLUSTRÉES : *La Lectura*, *Nuestro Tiempo*, *Blanco y Negro*, *El Teatro.*

Nous nous faisons un devoir, au lendemain d'une mort qui doit mettre en deuil toute l'Espagne littéraire, de signaler le dernier ouvrage écrit par Leopoldo Alas : une traduction castillane du **Travail** d'Emile Zola. Un court prologue sert d'introduction, où se retrouvent l'humeur frondeuse, la conviction batailleuse, la vivacité de plume de celui qui fut le redouté *Clarin*, excellent homme au demeurant, dévoué à ses amis et oublieux de ses ennemis, vivant en pleine culture européenne, connaissant mieux que beaucoup d'entre nous la philosophie française, initiateur du mouvement progressiste qui caractérise le petit groupe universitaire d'Oviedo. l'Espagne perd en lui un de ses enfants les mieux doués, à une époque où elle a besoin d'énergie et de clairvoyance.

Du moins avons-nous le plaisir de signaler une œuvre de M. Rafaël Salillas qui possède, sur ce chef, des qualités maîtresses inappréciables. On n'a pas oublié *Hampa*, ce curieux dictionnaire de la vagance et du gitanisme où se retrouve condensé en formules scientifiques tout le fumet des romans picaresques. Voici une œuvre nouvelle plus décisive encore, la **Théorie basique** ; c'est un véritable monument élevé aux sciences biologiques et sociologiques, superbement édifié sur des données précises de philosophie générale, de psychologie et de physiologie. Les ressources invraisemblables d'une magnifique érudition étayent au moyen d'ingénieux aperçus étymologiques cet ouvrage, qui garde néanmoins je ne sais quelle saveur particulière de terroir espagnol et de nominalisme. Par lui l'histoire de la civilisation et de la société devient décomposable en une série de bases ou de couches superposées. Les déterminer, en marquer l'évolution n'est pas ouvrage facile. M. Rafaël Salillas pour y arriver procède avec lenteur et sagacité, plus à l'aise quand il nous mène à travers les foyers de la civilisation ancienne, de l'Egypte au Sinaï, et nous retrouvons enfin tout le charme de l'auteur de *Hampa* dans les croquis généraux du chasseur, du pêcheur, du berger et dans une classification des types sociaux. Ce sont là simples oasis; nous n'y

avons pris garde que pour constater que M. Salillas a conservé toutes ses qualités de styliste et de fin lettré. L'œuvre est si vaste et si importante qu'on ne saurait sans injustice vanter telle ou telle beauté du détail.

La *Théorie basique* a-t-elle été professée dans un cours ? C'est fort probable, mais aucune indication définitive ne nous est fournie à ce sujet par l'auteur ; l'ouvrage possède au premier degré des qualités d'assimilation et de vulgarisation et se désigne à l'attention du simple lecteur, par l'ampleur du sujet et la manière dont il est traité.

Avec **las Ingenuas**, le roman en deux volumes de M. Felipe Trigo, nous venons à parler d'une œuvre d'imagination de premier ordre : l'auteur ne nous est pas connu, mais il semble appartenir à cette génération qui donna à l'Espagne le regretté Ganivet : la philosophie et l'action honorées sur un même autel. Ce qui caractérise l'œuvre de M. Felipe Trigo, c'est la sentimentalité, une sentimentalité presque introuvable dans la tradition espagnole, une fougue de passion qui transforme l'éternel et banal roman en un exquis poème d'amour. La donnée de *las Ingenuas* est simple : les phases d'une passion illicite et secrète entre un beau-frère et une toute jeune belle-sœur : un tel sujet demandait pour être traité une habileté plus qu'ordinaire et un véritable tact. Ce sont les moindres qualités de M. Felipe Trigo qui vient de doter — crions-le bien haut — les lettres espagnoles d'une œuvre typique voluptueuse et charmante.

Nous n'attachons qu'un intérêt moyen à la thèse de *las Ingenuas :* était elle bien nécessaire? Voici un cas particulier qui nous donne une synthèse de toute une série d'états passionnels : pourquoi philosopher ? Evidemment l'ouvrage de M. Marcel Prévost, les *Demi-Vierges*, s'est imposé aux méditations de M. Felipe Trigo ; mais *las Ingenuas* en est plutôt une réfutation qu'une imitation. C'est dans Flaubert et Maupassant qu'il faut chercher les maîtres de M. Felipe Trigo ; avec un rare bonheur il a adapté les bonnes traditions des romanciers français à l'âme espagnole ; à l'instar de G. d'Annunzio en Italie, il a presque créé d'emblée un genre — à coup sûr une œuvre remarquable, car jamais poème n'exprima mieux que ce vaste roman tout ce qu'il y a de tristesse et d'ironie dans la *copla* amoureuse d'Andalousie.

Ajoutons que le sujet n'a pas fait l'auteur : car ce dernier nous donne des preuves d'une indéniable maestria dans son épisode indou, dans sa chevauchée andalouse et surtout dans

cette vision si précise des rapatriés : c'est de l'art et du grand art; ou nous ne nous y connaissons pas : quel dommage que des négligences dans le choix des accessoires empruntés au goût français rendent cette œuvre inacceptable en traduction pour le public cosmopolite qui fit le succès d'Annunzio ! Il y avait là une jolie carte à jouer et un nom à mettre à la mode : mais nous nous portons garant que M. Trigo est un auteur à renouer la partie et nous avons l'assurance qu'un peu averti il gagnera d'emblée, à son deuxième essai, une réputation hors d'Espagne.

Cette guerre hispano-américaine laisse des traces dans la littérature espagnole, absolument comme la guerre franco-allemande en laissa chez nous : voici de José Nogalès y Nogalès, **Le dernier patriote,** quelque chose comme la défense de Tarascon paraphrasée.

M. Nogalès, qui possède l'ampleur et l'abondance dans le récit : nous envoie également sa nouvelle, **Mariquitta Léon,** qui obtint le premier prix au concours littéraire organisé par le *Libéral :* c'est un récit émotif d'une tenue très littéraire qui vient attester une fois de plus combien en Espagne on produit facilement la nouvelle à la main.

M. Emilio Bobadilla (Fray Candil) nous en donne une nouvelle assurance avec ses **Nouvelles en germe :** pourquoi ne leur avoir pas laissé le libre essor ? La littérature espagnole est encombrée d'essais : un homme de haute culture artistique comme M. Bobadilla, qui peut conduire à bien un récit à travers le Paris cosmopolite et les sanctuaires de l'Italie, doit se dédier aux récits un peu moins courts : nous avons pris plaisir néanmoins à ces *Novelas en Germen* dont quelques parties se détachent en fines ciselures et filigranes : il y a là tel portrait de poète symboliste colombien qui mériterait d'être traduit.

Plus courts encore **les Contes de la vie et de la mort,** de M. Antonio Goya : c'est de la nouvelle en quelques pages à la manière ancienne d'Alarcon ; l'imprévu en fait tout le charme et la gamme est plaisante, passant de la simple anecdote ou du conte populaire au récit épigrammatique ou à l'évocation fantastique. La luxuriance d'imagination, l'aisance dans le récit parlé plutôt qu'écrit, semblent les qualités dominantes du jeune auteur *Canario,* dont nous signalons, nous l'imaginons, les premiers essais.

D'un jeune homme également cette comédie dramatique en 3 actes: **le Code des fous,** jouée à Séville par la compagnie

d'Emile Thuillier. M. Pedro Balganon a un sens fort juste de la scène, mais, comme les frères Quintero, il procède par esquisses, donnant plus d'importance au détail qu'à l'ensemble. Il y aurait toute une étude à écrire sur le *faire* des dramaturges andalous et même sur tout l'art andalou. Notre joie a été grande de découvrir un Felipe Trigo, capable de nous servir une *manzanilla* exquise dans un verre à la française. Nous voudrions voir ces groupes de Grenade et de Séville ne plus s'attarder à des formules désuètes et ne plus gaspiller leurs qualités primesautières au profit du seul goût madrilène. Avec Ganivet, l'école grenadine eût pénétré dans l'intellectuelle mondialité; l'Andalousie occcidentale y entrera probablement avec Felipe Trigo.

Encore qu'elle relève de la juridiction de notre confrère chargé des lettres hispano-américaines, citons une nouvelle édition d'**Amour, douleur et vice**, par Gomez Carrillo, où figure la nouvelle célèbre osée de *Suprême volupté*. L'initiative de M. Carrillo vaut la peine d'être rappelée, car il a tout fait pour émanciper la littérature castillane de ses lieux communs et pour lui donner un peu de grâce aventurière. Il a établi le premier la synthèse de Paris-Madrid.

Le beau volume de Manuel Diaz Rodriguez, **Idolos rotos**, paru chez Garnier, échappe complètement à notre rubrique.

Nous recevons de Juan Gili, l'éditeur barcelonais de la *collection elzévir illustrée*, deux volumes de poésie : l'un a pour auteur l'avocat de Lerida, M. Morera y Galicia, et porte un titre qui est presque une devise : **De mi vina** ; oui, ce sont des vers d'inspiration bien personnelle, fruits généreux du petit enclos qui, s'ils n'ont pas l'aspect phénoménal des raisins de la terre de Chanaan, ont pour nous plaire leur grisaille ombrée et leur orient bien connus. Une même veine heureuse, une même verve tempérée court d'un bout à l'autre du volume, fort gentillement illustré d'ailleurs par M. Gili.

Meteoros, de Juan Alcover, contient des poèmes écrits pour la majeure partie en quatrains, quelques contes en vers et des paraphrases de poèmes étrangers : nous avons pu juger sur ce dernier terrain de la langue ferme et sonore du poète, lequel n'a aucune tendance à la mièvrerie ni au remplissage et qui sait éviter, en outre, la monotonie du vers castillan.

Nos hispanisants érudits ne chôment pas : voici un 2e volume d'**Autos, farsas y colloquios** du XVIe siècle, publié par notre infatigable ami Léo Rouanet ; ceci porte à six le

nombre des volumes de *bibliotheca hispanica*. On sait avec quel soin M. Léo Rouanet a annoté toutes ses publications : les volumes qu'il fait paraître actuellement sont strictement de texte et reproduisent l'orthographe d'origine. En les feuilletant il sera possible de se rendre compte de ce que fut cette production du XVIe siècle. Tôt ou tard, à propos de ce fameux mystère d'Elche ou pour toute autre cause, il se trouvera un public désireux de connaître les grandes lignes de toute cette littérature populaire et sacrée.

Au sommaire du **Bulletin hispanique** : *Inscriptions latines d'Espagne*, par Ch. Dubois ; *les mots espagnols comparés aux mots gascons anciens*, par Bourciez ; *la première ambassade de Azara à Paris*, par Besuges ; *Fernan Caballero d'après sa correspondance*, par A. Morel-Fatio ; *bibliographie*, etc.

Relevons dans **la Lectura**, une nouvelle et importante revue madrilène, un article de Serrano Fatigati sur les sépulcres espagnols au Moyen-âge ; des articles d'Altamira ; *la cathédrale de Leon* avec illustrations par Juan Lazaro, et une nouvelle de Pio Baroja, l'ancien collaborateur de la *Revista Nueva*.

El Teatro consacre son numéro d'avril à *Electra*, et les suivants aux zarzuelas en vogue. **Le Blanco y negro** continue sa vogue. **Nuestro Tiempo**, la revue de Salvador Canals, est en passe de devenir un organe important et digne d'être consulté par quiconque s'intéresse aux choses d'Espagne. Citons, à côté d'une charmante nouvelle de Narcisse Oller, le *Socialisme en Espagne*, par J.-J. Morato, *Réformes sociales*, par Ad. Buylla, la *Politique allemande de Gamazo* et également une série d'articles illustrés d'Inocencio Redondo à propos de la restauration de la cathédrale de Léon.

Notre prochaine chronique sera consacrée aux revues et publications barcelonaises, à l'art et à la littérature catalane.

ÉPHREM VINCENT.

VARIÉTÉS

Villiers de l'Isle-Adam en Finlande. — Stendhal et Guy de Maupassant.

Villiers de l'Isle-Adam en Finlande. — En même temps que l'Angleterre découvrait l'auteur de la *Révolte* et de l'*Evasion*, Villiers de l'Isle-Adam surgissait, ressuscité selon toute sa vérité, devant les Finlandais surpris de cette

apparition. Les belles et sûres études de M. Arthur Symons avaient, il y a déjà plusieurs années, devancé les traductions de Mme Barclay. En Finlande, M. Alexis de Kraemer a fait davantage que les Anglais et mieux que nous-mêmes. Se préparant à ce que les pays du Nord appellent le doctorat en philosophie, et nous le doctorat ès-lettres, M. de Kraemer a pris pour sujet de thèse *Villiers de l'Isle-Adam* (1). Et cette thèse est un livre d'une valeur documentaire d'autant plus précieuse qu'il est le seul. C'est là qu'il faut chercher les dates exactes de la vie et des œuvres de Villiers. Malheureusement, il est écrit en suédois; en attendant que l'auteur nous donne l'édition française qu'il prépare, il faut essayer de tirer parti de ce texte qui sera généralement trouvé mystérieux.

Villiers a déjà eu un biographe, M. du Pontavice de Heussey, mais son livre est si plein d'erreurs et d'incohérences que M de Kraemer n'a pu s'en servir qu'avec beaucoup de défiance et après avoir confronté son récit avec d'autres écrits moins suspects. Il a eu recours aussi, et c'était indispensable, aux souvenirs des amis de la jeunesse de Villiers. L'un d'eux, qui lui demeura fidèle jusqu'après la mort, M. Charles Marras, a fourni sur Villiers plusieurs détails très curieux et inconnus. Ainsi Villiers aurait écrit un drame en cinq actes qui s'est perdu, *Les Prétendants*. Il était même entré pour le faire jouer en pourparlers avec un M. d'Herssent, comme en témoigne un traité daté du 1er août 1876. C'est l'année suivante qu'il intenta un procès aux auteurs de *Perrinet Leclerc*, Anicet Bourgeois et Locroy, à Tresse, l'éditeur de la chose et aux directeurs du Châtelet, Ritt et Larochelle (2). Anicet figure là pour mémoire. Il était mort depuis cinq ou six ans; et son drame aussi, d'ailleurs! Singulier procès! *Perrinet Leclerc* date de 1832. La pièce est dédiée à Mlle Georges, laquelle, éminemment dodue, représentait la plus majestueuse des reine Ysabeau.

Le livre de M. de Kraemer est divisé en huit parties.

Vie. — Poèmes en vers (Skifter i bunden form). — Œuvres dramatiques. — Romans. — Contes. — L'idéaliste. — L'écrivain. — Bibliographie. Tous les ouvrages de Vil-

(1) *Villiers de l'Isle-Adam. En literatur historisk studie* af Alexis von Kraemer. *Akademisk Afhandling*. Helsingfors, décembre 1900, in-8.

(2) Dont le fils devait plus tard monter *Axël* avec tant de bonne volonté et de bon goût.

liers sont analysés avec soin, en même temps que notées toutes les circonstances qui ont entouré leur naissance. Le grand écrivain d'hier est traité comme un grand écrivain classique, et c'est justice, car Villiers est un des maîtres de la langue française. Parfois inférieur à Flaubert pour la précision, il le dépasse très souvent et presque en tout le reste. « Le plus admirable musicien de la langue française », a fort bien dit M. de Wyzewa. La Bibliographie est excellente. Elle donne année par année la production de Villiers. Un pareil tableau devrait accompagner toutes les études de ce genre. La vie d'un écrivain, ce n'est pas ses amours, ses héritages, son mariage, ses maladies, ce qu'il partage avec le premier venu ; ce sont ses œuvres. Il n'y a d'intéressant que l'exceptionnel, ce qui est caractéristique d'une personnalité. Les événements physiologiques peuvent être déduits de l'existence même d'un homme. Il fut amoureux. La belle histoire, et qu'elle est rare! Le contraire serait à noter comme pour Newton ou Bossuet. Les grandes dates de la vie intellectuelle de Villiers sont, passés les débuts :

1862 : *Isis*.

1865 : *Elën*.

1866 : *Morgane*.

1867 : *Claire Lenoir* (devenu *Tribulat Bonhomet*) et l'*Intersigne*.

1870 : *La Révolte*.

De là à 1880, c'est le désarroi, on ne sait quelle mort. En dix ans, il donne dix contes et une récension du *Candidat* de Flaubert. Pendant les années 1871-72-73, c'est le silence absolu.

1880 : *Le Nouveau Monde*.

1883 : Les *Contes cruels*, dont beaucoup étaient inédits et certainement récents.

1885 : *Akédysséril*, cinq autres contes et *Axël*.

1886 : L'*Ève Future*, dont il faut reporter, pour le commencement tout au moins, la composition à l'année précédente, l'*Evasion*, plusieurs contes recueillis dans l'*Amour suprême*.

1887 : Quinze contes qui font partie des *Histoires insolites*, parues la même année, et de *Tribulat Bonhomet*, achevé sous la même date.

1888 : Les Contes qui forment les *Nouveaux Contes cruels*.

1889 : Deux contes et la mise au point d'*Axël*, qui paraissait l'année suivante.

On voit donc que la période de grande fécondité de Villiers

s'étend, tout à fait à la fin de sa vie, de 1880 à 1889 ; et l'on se prend à penser qu'il y a là un rapport certain entre la *production* de l'écrivain et les moyens qu'il a de *se produire*. Cependant il serait possible que Villiers appartînt à la catégorie des esprits tardifs, et que la partie organisatrice de son génie ne se fût développée qu'à partir de l'âge de quarante ou quarante-deux ans. Il y a de sérieux motifs pour croire que la première conclusion est la meilleure. Celui qui, à vingt-neuf ans, a écrit *Claire Lenoir* n'était ni un tardif, ni un précoce ; plus tardif que Gœthe, il est plus précoce que Flaubert ; il est donc dans la moyenne et, quoiqu'il s'agisse d'exception, dans la normale. Après cette admirable histoire, qui, naturellement, passa inaperçue, si les circonstances avaient été favorables, Villiers ne se serait pas arrêté. Mais l'époque était terrible. C'était l'horreur noire du second empire (1867), ténèbres qui, aggravées par la guerre, régnèrent encore longtemps après 1870. Jamais peut-être, si ce n'est pendant l'époque révolutionnaire, l'art n'avait été si méprisé en France. Tout ce qui n'était pas boulevardier paraissait insensé. L'esprit de ce moment eut son exaltation dans *Froufrou !*

La *Revolte* parut bien peu de chose à côté de cette bagatelle. Cependant Dumas, qui avait du sens, protégea la *Révolte* ; cette justice lui est due qu'il fut alors le seul boulevardier à ne point méjuger une pièce que l'on devait, trente ans plus tard, malgré sa concision, comparer avec inquiétude (pour Ibsen) à *Maison de Poupée*. Il ne se trouva que vers 1885 des esprits capables de comprendre Villiers. Les *Contes cruels* (1883) sont donc une date littéraire. De les avoir lus, des jeunes gens se sentirent troublés. Vers le même temps, on avait connu *Sagesse* et découvert Mallarmé. *A Rebours* acheva la moisson en fournissant le lien. Il y eut une nouvelle gerbe, qui se récolte encore tous les ans ; il eut une nouvelle littérature. En 1885, Villiers est connu et admiré ; des journaux importants et toutes les revues littéraires lui sont ouvertes : voici l'*Eve future*, tous ses derniers contes, *Axël*.

M. de Kraemer ne parle qu'en passant des projets littéraires de Villiers. Ces projets n'étaient pas tous chimériques. Il annonçait comme *en préparation*, au faux-titre du dernier livre qu'il publia lui-même, les *Nouveaux contes cruels* (paru) : *Axël* (paru) ; l'*Adoration des Mages ;* le *Vieux de la Montagne; Chez les passants* (paru) ; *Théâtre lisible : Catherine de Médicis* ; l'*Evasion* (paru) ; *Histoire : Documents sur les règnes de Charles VI et de Charles VII ;*

Œuvres métaphysiques : L'illusionisme ; *De la connaissance de l'utile* ; *l'Exégèse divine*. Les manuscrits de Villiers ont été divisés par le hasard en plusieurs lots. J'ai analysé celui qui a passé en mes mains et j'en ai tiré, outre divers fragments, un de ses plus beaux contes, *les Filles de Milton*. Dans les autres, il reste, je le sais, beaucoup d'inédit. Parmi les pages les plus curieuses, on m'a signalé le « carnet de Tribulat Bonhomet », le recueil des pensées de ce grand philosophe. Pourquoi tout cela demeure t-il enfoui ?

L'heure serait bonne cependant. Villiers devient classique à l'étranger ; on l'explique comme un ancien dans les universités. On le traduit, on joue ses pièces. La *Révolte* a été représentée à Helsingfors dans une fête donnée par les membres de l'*Alliance française*. Un jour ou l'autre Bonhomet sera illustre en Allemagne. Quand les Allemands connaîtront ce docteur universel, ils seront surpris, et peut-être vexés, de ne pas l'avoir inventé.

R. G.

§

Stendhal et Guy de Maupassant. — Il s'agit d'un article : *l'évolution du roman au XIX^e siècle*, paru en novembre 1889, dans la *Revue de l'Exposition universelle*.

Guy de Maupassant commence par déclarer qu'il ne veut pas s'occuper de cette école d'amuseurs qui négocient avec le roman d'aventures. Ces faiseurs ne sont lus par aucun de ceux que passionne ou même qu'intéresse l'art littéraire. Il ne veut considérer que les romanciers philosophes.

Ceux-là ont trois ancêtres : Lesage, le chef des fantaisistes spirituels, psychologues et artistes aristocratiques ; Jean-Jacques Rousseau, de qui descend la lignée de tous ces écrivains qui prennent une thèse et la mettent en action ; et enfin l'abbé Prévost, un sincère, un admirable évocateur d'êtres humains. De ce dernier est issue la puissante race des observateurs, des « véritalistes ». C'est avec *Manon Lescaut*, affirme l'auteur de *Pierre et Jean*, qu'est née la forme du roman moderne. Mais deux écrivains ont ensuite apparu de qui date la réelle évolution de l'aventure imaginée à l'aventure observée, ou mieux, à l'aventure racontée comme si elle appartenait à la vie : Stendhal et Balzac.

Nous savons ainsi ce que pensait Guy de Maupassant sur le consul de Civita Vecchia :

« Stendhal gardera surtout une valeur de précurseur : c'est

le primitif de la peinture de mœurs. Ce pénétrant esprit, doué d'une lucidité et d'une précision admirables, d'un sens de la vie subtil et large, a fait couler dans ses livres un flot de pensées nouvelles, mais il a si complètement ignoré l'art, ce mystère qui différencie absolument le penseur de l'écrivain, qui donne aux œuvres une puissance presque surhumaine, qui met entre elles le charme inexprimable des proportions absolues et un souffle divin qui est l'âme des mots assemblés, il a tellement méconnu la toute-puissance du style qui est la forme inséparable de l'idée, et confondu l'emphase avec la langue artiste, qu'il demeure, malgré son génie, un romancier de second plan. »

Et Guy de Maupassant de donner la préférence à Balzac:

« Mais devant Balzac on ose à peine critiquer. Un croyant oserait-il reprocher à son dieu toutes les imperfections de l'univers? »

Ne nous en étonnons pas. Stendhal a méconnu la toute-puissance du style qui est la forme inséparable de l'idée. Or Maupassant est l'élève favori de Flaubert, — et, d'après l'article même dont nous parlons, le maître est « doué d'un tempérament lyrique, nourri des classiques, épris de l'art littéraire, du style et du rythme des phrases... C'est à Gustave Flaubert que l'on doit l'accouplement du style et de l'observation modernes. »

Mais achevons complètement l'analyse de *l'Evolution du roman au XIX^e^ siècle.*

C'est surtout depuis la publication de *Madame Bovary* que nos écrivains ont la recherche passionnée de ce que l'on appelle le document humain. Les plus personnels des romanciers contemporains « qui ont apporté dans la chasse et l'emploi du document l'art le plus subtil et le plus puissant, sont assurément les frères de Goncourt ». Puis, procédant à peu près de la même façon, M. Emile Zola, « avec une nature plus forte, plus large, plus passionnée et moins raffinée », M. Alphonse Daudet, « avec une nature plus droite, plus ingénieuse, délicieusement fine et moins sincère peut-être », et quelques hommes plus jeunes comme M. Paul Bourget. A côté de ces écrivains, il y a ceux qui « ne regardent plus qu'en eux-mêmes, observent uniquement leur âme, leur cœur, leurs défauts et proclament que le roman définitif ne doit être qu'une autobiographie ». Ces derniers, Guy de Maupassant ne semble guère les avoir aimés. « Leur tendance, écrit-il, n'est-elle pas une preuve de l'impuissance à observer, à absorber la vie éparse

autour de soi, comme ferait une pieuvre aux innombrables bras? »

Et l'auteur de l'article conclut en rappelant une définition d'Emile Zola : un roman, c'est la nature vue à travers un tempérament.

Or, Stendhal, dans sa *Vie de Henri Brulard* — page 166 — a écrit : un roman est comme un archet, la caisse du violon *qui rend les sons*, c'est l'âme du lecteur.

L'auteur de la *Chartreuse* n'eut donc pas désavoué la définition d'Emile Zola. D'ailleurs Maupassant n'a-t-il pas dit qu'Henri Beyle est un précurseur?

[RAPHAEL MAIROI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit. — Jean Marsil : *Réforme de la justice militaire ;* Stock, 3.50.

Esotérisme. — Albert Jounet : *Les Eléments de l'harmonie messianique ;* Saint-Raphael, Chailan. — *Quelques traits de l'Eglise intérieure,* réimprimé en fac-similé de l'éd. de 1801 ; Chacornac, 4 fr.

Histoire. — Georges Clémenceau : *Justice militaire ;* Stock, 3.50 — A.-S. Grenier : *Nos Sénateurs, 1901 ;* Charles, 1.50. — J.-J. Jusserand : *Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France;* Plon, 6 fr. — Alfred Lallier : *J.-B. Carrier, représentant du Cantal à la Convention, 1756-1794 ;* Perrin. — Henri-Charles Lea : *Histoire de l'Inquisition au moyen-âge,* trad. par Salomon Reinach, t II ; Soc. nouvelle de librairie et d'édition, 3 50. — G. Lenotre : *Tournebut* (La Chouannerie normande au temps de l'Empire), 1804-1809, préf. de Victorien Sardou ; Perrin. — Comtesse de Montholon : *Souvenirs de Sainte-Hélène, 1815-1816,* publiés sous les auspices du vicomte du Couédic de Kergoualer, son petit-fils, par le comte Fleury ; Paul, 3.50.

Littérature. — Antoine Albalat : *La formation du style par l'assimilation des auteurs ;* Colin, 3.50. — Delmont : *Autour de Bossuet, tome **. Etude historique, littéraire et critique sur Bossuet,* Putois-Cretté, 6.50. — Maurice Le Blond. *Le Théâtre héroïque et social ;* Stock, 0.50. — Tristan Legay : *Les Amours de Victor Hugo ;* « La Plume », 2.50 — H. Ouvré : *Les Formes littéraires de la pensée grecque ;* Alcan, 10 fr. — Emile de Saint-Auban : *L'Idee sociale au théâtre ;* Stock, 3.50. — *Nouvelles conversations de Gœthe avec Eckermann, 1897-1900 ;* « Revue Blanche », 3.50.

Philosophie. — Dr Paul Hartenberg : *Les timides et la timidité;* Alcan, 5 fr. — T. Ruyssen : *Kant ;* Alcan, 5 fr.

Poésie. — Léon Deubel : *Léliancolies. Le Chant des routes et des déroutes ;* Poligny. « La Vie meilleure », 2 fr. — Frem : *Mirages ;* Ollendorff, 3.50. — Valentin Mandelstamm : *Tranquillement ;* Ollendorff, 3.50. — Robert de Souza : *Les Graines d'un jour;* Floury. — Fridolin Werm : *A Herbert Spencer ;* Schleicher.

Publications d'art. — Georges Denoinville : *Lettres d'Artistes ;* Chamuel. — Hugues Rebell : *Trois artistes étrangers : Robert Shérard, Sattler, Félicien Ropps,* ouvrage illustré de reproductions de Sattler, de Rops (inédites) et des portraits de ces artistes ; Tricon, 15 fr.

Roman. — Jean Aicard : *Tata ;* Flammarion, 3.50. — Claude Anet : *Petite Ville ;* « Revue Blanche », 3.50. — Aurel : *Sans Halte ;* « La Plume », 3 fr. — André Aveze : *La Bonne Pécheresse ;* Chamuel, 3.50. — Louis Bertrand : *La Cina ;* Ollendorff, 3 50. — Adrienne Cambry : *Trio d'amour ;* Plon, 3.50. — Une Circassienne : *La Courtisane de la montagne ;* « Revue Blanche », 3.50. — Léon Daudet : *Le Pays des Parlementeurs ;* Flammarion, 3.50. — Hermann Dumont : *Idylle bourgeoise ;* Bruxelles, Lamertin. — Louis Dumont-Wilden : *Visages de décadence ;* Lemoigne. — Henry Fèvre : *Les Ingénues ;* Chamuel, 3.50. — Georges Garnir : *La Ferme aux grives ;* Soc. d'éd. littér., 3.50. — Abel Hermant : *Souvenirs du vicomte de Courpière ;* Ollendorff, 3.50. — André Ibels : *Gamliel (au temps de Jésus) ;* Offenstadt, 3.50. — Albert Juhellé : *Sous la toque,* mœurs du palais ; Fasquelle, 3.50. — Louis Lamarque : *Un an de Caserne,* préf. d'Octave Mirbeau ; Stock, 3.50. — Charles Lexpert : *Oh ! ce farceur d'oncle !! ;* Soc. d'édit. littér., 3 fr. — Charles Lexpert : *Racontars de wagon,* 2e série ; Soc. d'éd. littér., 2.50. — Arthur Machen : *Le grand dieu Pan,* trad. de l'anglais par P. J. Toulet ; « La Plume », 2.50. — E. Malec : *Un nom prédestiné,* préf. de Paul Vibert ; Soc. d'éd. littér., 3.50. — Maurice Montégut : *L'Amour à crédit ;* Offenstadt, 3.50. — Jacques Morel : *Muets aveux ;* Hachette, 3.50. — W. C. Morrow : *Le Singe, l'idiot et autres gens,* trad. par George Elwall ; « Revue Blanche », 3.50. — Georges de Peyrebrune : *Deux Amoureuses,* préf. de Catulle Mendès ; Lemerre, 3.50. — Jules Pravieux : *Un vieux célibataire ;* Plon, 2.50. — Hugues Rebell : *La Brocanteuse d'amour ;* Per Lamm, 3.50. — Edouard Rod : *Mademoiselle Annette ;* Perrin, 3.50. — J.-H. Rosny : *Une Reine ;* Plon, 3.50. — Jane de la Vaudère : *Les Mousseuses ;* Flammarion, 3.50.

Sciences. — J. Hadamard : *La série de Taylor et son prolongement analytique ;* Naud. — Clémence Royer : *Histoire du ciel ;* Schleicher, 2.50. — Georges Toudouze : *La Conquête des mers ;* Schleicher, 1.50.

Sociologie. — Georges Goyau : *Autour du Catholicisme social,* 2e série ; Perrin, 3.50. — Etienne Lamy : *La femme de demain ;* Perrin, 3.50. — Albert Métin : *Le Socialisme sans doctrines (Australie et Nouvelle Zélande) ;* Alcan, 6 fr. — Ch. Seignobos : *La méthode historique appliquée aux sciences sociales ;* Alcan, 6 fr. — G. Tarde : *L'Opinion et la foule ;* Alcan, 5 fr.

Théâtre. — Franc-Nohain : *Le Pays de l'instar ;* « Revue Blanche », 3.50. — Félix Henneguy : *Les Aïeux (les Sarrasins, le Paraclet, la Pucelle) ;* Alcan, 3.50. — J. Louis Lafeuille : *L'Hypocrisie dans un crime,* drame poétique ; Fasquelle, 2 fr. — Daniel Riche : *En marge de la Censure ;* Flammarion, 3.50. — Ferencz Temeswary : *A Vegzettek Folyasza Ellenébe* (A Contre fil, action scénique en sept épisodes, adaptée du hongrois avec la collaboration de l'auteur par F.-V. Skiœrborg ; Victor Havard, 3.50. — Jean

Volane : *Le Révolté*, drame historique en 3 actes ; Annonay, « Le Pays Ardéchois », 1 fr.

VOYAGES. ARCHÉOLOGIE. — Georges Aubert : *Les nouvelles Amériques*, notes sociales et économiques ; Flammarion, 3.50. — Marquis de Barthélemy : *En Indo-Chine ;* Plon, 4 fr. — Philippe Descoux : *La reine de Tadmor : Lady Hester Stanhope ;* Chamuel, 3.50. — Charles Diehl : *En Méditerranée*, promenades d'histoire et d'art ; Colin, 3.50. — H. Fierens-Gevaert : *Psychologie d'une Ville : Essai sur Bruges ;* Alcan, 2.50.—Léon Hennebicq : *L'Orient grec : Grèce et Sicile ;* « Humanité nouvelle », 4 fr. — Albert de Pouvourville : *La Chine des mandarins ;* Schleicher, 2 fr. — Achille Robert : *L'Arabe tel qu'il est ;* Alger, « Revue Algérienne ». — Sar Peladan : *La Terre du Christ ;* Flammarion, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Le monument Arthur Rimbaud. — Une lettre de M. J. Novicow. — La question du « Christ moderne ». — Un cryptogramme de Balzac. — Le Théâtre du Peuple, à Bussang. — Notre prochain roman. — La presse à Paris. — La presse en province.

Le monument Arthur Rimbaud. — Clôture de la souscription :

Maurice Pottecher, 5 fr. ; G. Frizeau, 20 fr.	
Total.....	25 »
Listes précédentes.....	1.853 50
	1.878 50

A cette somme s'ajoute celle de 500 fr., représentant la subvention des Beaux-Arts, accordée par M. Georges Leygues.

La souscription fut ouverte en janvier à la *Revue Blanche* et au *Mercure de France*, et le monument est aujourd'hui debout. Mais il faut reconnaître que le succès de l'entreprise a été beaucoup facilité par la municipalité de Charleville, dont le maire, M. Bouchez-Leheutre, avocat d'un esprit très distingué, fut le condisciple de Rimbaud. Grâce à lui et à l'auteur des *Mémoires sur Pache*, l'historien Louis Pierquin, qui fut aussi un ami de Rimbaud et qui représentait là-bas le Comité, la Ville a généreusement contribué à l'œuvre : elle a donné le terrain, payé l'installation et enfin organisé une belle fête.

L'inauguration du monument, dû, comme on sait, à MM. Paterne Berrichon et Petitfils, a eu lieu le dimanche 21 juillet, à deux heures et demie. La musique municipale, ban-

nière déployée, conduisit le Comité au square de la gare, devant le monument.

Il y avait foule, malgré le soleil et la chaleur accablante. Toutes les autorités locales étaient là, et aussi le préfet des Ardennes. D'excellents discours, écoutés dans un silence attentif, furent prononcés par le maire, M. Bouchez-Leheutre, par M. Alfred Bardey, de la Société de géographie, et par nos confrères Gustave Kahn et Jean Bourguignon. Deux artistes de l'Odéon, MM. Rameau et Laudner, dont on sait la conscience et le talent, dirent le *Bateau ivre* et des poésies d'Ernest Raynaud et de Francis Jammes. M. Emile Ratez, directeur du Conservatoire de Lille, avait écrit sur le *Bateau ivre* une musique originale et hardie, que M. Maignier, chef de musique du 91e de ligne, en garnison à Mézières, avait savamment adaptée à ses ressources d'orchestration : il la fit exécuter parfaitement.

Nous ajouterons qu'une plaque commémorative fut posée sur la maison d'une rue qui porte aujourd'hui le nom de Thiers et où, en 1854, naquit Arthur Rimbaud.

Rentré à Paris, le Comité a envoyé aux journaux ardennais la note suivante :

« Aux autorités départementales et militaires des Ardennes, à M. Bouchez-Leheutre, au Conseil municipal, à l'intelligente et généreuse population de Charleville, le Comité du monument Rimbaud adresse ses remerciements pour la belle fête du 21 juillet.

» Alfred Bardey, Alexandre Charpentier, Félix Fénéon, Paul Fort, René Ghil, Francis Jammes, Gustave Kahn, Pierre Louys, Charles Martyne, Octave Maus, Stuart Merrill, Jean Moréas, Edmond Picard, Louis Pierquin, Ernest Raynaud, Laurent Tailhade, Emile Verhaeren; Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France;* Alexandre Natanson, directeur de la *Revue Blanche;* Karl Boès, directeur de la *Plume;* Edouard Ducoté, directeur de *l'Ermitage;* Tristan Klingsor, directeur de la *Vogue;* Ernest Delahaye, trésorier; Jean Bourguignon, Auguste Brunet et Henry J.-M. Levey, secrétaires ».

§

Une lettre de M. J. Novicow

Odessa, le 15 juillet 1901.

Cher Monsieur,

Le *Courrier de la Presse* m'a envoyé l'article que vous

avez bien voulu consacrer à ma *Fédération* dans le *Mercure de France*.

Une seule remarque. Vous dites : « C'est là une précieuse qualité de l'esprit israélite de ne pas se laisser influencer par des préjugés nationaux. » Je ne suis pas israélite, je ne l'ai jamais été. Aucun de mes ancêtres, ni du côté paternel ni du côté maternel, ne l'a jamais été. Je suis né dans une famille chrétienne, tout ce qu'il y a de plus orthodoxe. Un de mes parents du côté maternel a été patriarche de Constantinople ! On ne saurait être plus chrétien.

Si je me défends, ce n'est pas que je méprise les israélites. Oh ! bien loin de moi une pareille faiblesse ! Non, mais c'est pour vous prouver que même parmi les familles chrétiennes, on *peut ne pas se laisser influencer par les préjugés nationaux*. Ah ! si ce trait était plus répandu, il n'y aurait pas des millions de misérables aujourd'hui qui ne savent pas comment ils dîneront le lendemain et où ils coucheront dans la nuit. La question sociale ne peut être résolue que par la suppression de l'anarchie internationale, donc par les fédérations ; par malheur, cette idée élémentaire n'est encore comprise que par quelque rares esprits « superficiels » comme le mien.

Veuillez agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

J. NOVICOW.

§

La question du « Christ moderne »

Paris, 3 juillet.

Mon cher Vallette,

A propos de mon dernier article, je reçois de Remy de Gourmont une lettre intéressante. Comme la question du « Christ moderne » est toujours d'actualité, passionnant et dévorant des cerveaux d'écrivains et d'artistes, je vous la passe. Publiez-la.

Bien cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

Paris, 1er juillet.

Mon cher ami,

L' « horrible invasion » est bien plus ancienne que vous ne pensez. Depuis trente ans l'Angleterre est affligée de romans mystico-socialistes où Jésus revient hanter la terre, — pareil

aux spectres qui hantaient les vieux châteaux. Le plus ancien de ces romans absurdes semble celui de Mrs Lynn Linton, *Histoire véritable de Josuah Davidson* (fils de David), *chrétien et communiste*. La chose parut en 1872 et enfiévra l'Angleterre. La dame était déjà connue par des romans sur l'ancienne Egypte, sur Périclès, par des contes de sorcières. Elle avait cinquante ans quand lui vint l'idée mirifique que tous les jeunes gens d'aujourd'hui croient avoir trouvée dans leur génie. Idée amusante. Jehan Rictus en a tiré une curieuse bouffonnerie macabre. C'est peut-être ce que le sujet comporte de plus adéquat.

Maintenant, je puis vous faire un aveu. C'est que, pas plus que bien d'autres, je n'ai échappé à la contagion. Mon mérite fut de résister au mal et, comme Stuart Merrill (qui fut touché aussi), de laisser dormir une idée vraiment trop facile à mettre debout. Il n'entrait d'ailleurs dans mon histoire aucune arrière-pensée, ni socialiste ai-je besoin de le dire ?), ni religieuse; peut-être y aurait-on trouvé une vague tendance anarchiste, comme c'était alors la mode. J'en retrouve le plan, en deux pages qui doivent dater de vers 1894. Je ne réclame aucune priorité, d'autant plus qu'il est assez douteux que j'aie jamais eu la volonté bien précise de réaliser ce projet. Aurait-il été récit ou dialogue? je n'en sais plus rien. Les deux feuillets étaient jetés dans un carton avec mille et trois autres qui ne seront pas davantage mis en œuvre, parce que la vie est courte et aussi parce que je connais maintenant l'inutilité de tout.

Le papier est laconique :

« La Passion de... — J.-C. en compagnon charpentier. — Inconnu. — Ouvrier comme tous les autres ouvriers. — Embauchage anarchiste. — Devient un meneur. — En même temps des attentats, bombes, etc. — N'y a aucune part, car il prêche l'amour. — Impliqué cependant. — Complot. — Assises. — Condamnation à mort. — Prison. — Prêtre. — Sa conversation avec le prêtre. — « Quoique Dieu, je m'étonne... O mon Père, m'avez-vous abandonné... ». — L'abbé le croit fou. — « Il parle comme le Christ », dit-il. — Et le condamné : « Je me souviens... cette sueur de sang... cette angoisse.. Ah !... Hommes, je vous aime, si méchants que vous soyez !... » — Guillotine. — Spectacle. — La tête (hésitation du bourreau qui a cru voir des lueurs autour des cheveux rasés). — La tête tombe. — Le panier. — La tête entre les jambes. — On va fermer le couvercle, mais le mort se

dresse, prend sa tête et la lève comme un Saint-Sacrement devant la foule effarée, muette de terreur, — et des lèvres de la tête hostie sort une voix d'une douceur et d'une tristesse infinies : « Hommes, mes fils et mes frères, combien de fois faudra-t-il que je meure pour vous ! »

Voilà ma vision, mon cher ami. Elle était donc toute tragique ou fantastique.

On pourrait faire, à propos de ces diverses tentatives de résurrection, une remarque qui ne serait pas sans importance : tous ceux qui font revenir le Christ sur la terre ne manquent pas de l'occire au dernier acte. Un Napoléon apocryphe peut vivre, ayant conquis le monde, procréer, durer par un fils, humainement. Un Jésus doit mourir. Il y a là sans doute une imitation impérieuse de la légende (ou de l'histoire, si l'on y tient) ; il y a autre chose. Le type est-il donc *inhumain*, qu'aucune place définitive ne puisse lui être dévolue dans la civilisation? On songe aux paroles du prophète, versifiées par Racine : « Je n'ai fait que passer »; aussi au Juif-errant. Peut-être n'est-il anti-social (pour les non-juifs) que parce qu'il est juif? Dieu ou annonciateur de la mort, il semble que Jésus se tue lui-même par la main des hommes auxquels il a voulu donner la vie?

Qu'en pensez-vous?

Il se tue et cependant il est immortel.

S'il revenait, comme on nous en menace six fois par an (*Dî avertant omen!*), serait-ce avec une figure de tristesse ou de colère? Je ne le crois pas. Car le monde lui appartient, et c'est bien lui qui l'a desséché et maudit, comme un simple figuier.

Croyez-moi, mon cher Dumur, votre ami dévoué.

REMY DE GOURMONT.

§

Un cryptogramme de Balzac. — Dans les *Échos* du *Mercure* de juillet 1898, nous insérions la lettre suivante, sous le titre : *Une question :*

« Amsterdam, 18 juin 1898.

» Monsieur,

» Y a-t-il quelqu'un parmi les collaborateurs du *Mercure* — » ou ailleurs — qui puisse donner la clef du chapitre crypto- » graphique, dans la *Physiologie du Mariage,* de Balzac?

» Ce chapitre mystérieux, en Hollande du moins, est toujours » à l'état du mystère.

» On vous saurait donc gré d'une communication dans vos » échos.

» QUELQUES ABONNÉS. »

Cette question, pour laquelle nous n'avons reçu aucune réponse, vient d'être résolue par le commandant Bazeries, dans son ouvrage *Les Chiffres secrets dévoilés* : le cryptogramme de Balzac n'aurait aucun sens, non plus que celui de Jules Verne dans *La Jangada*.

§

Le Théâtre du Peuple, à Bussang. — C'est pour les 18, 25 août et 2 septembre que sont annoncées les représentations du Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges). La pièce nouvelle est une comédie en 3 actes : *C'est le vent...*, alternant avec la tragédie rustique de M. Maurice Pottecher, *L'Héritage*, jouée l'an dernier et reprise cette année gratuitement.

M. Antoine, le fondateur du Théâtre Libre, qui ne pouvait manquer de s'intéresser au théâtre créé il y a sept ans par MM. Pottecher, a promis d'apporter, cette année, son concours à l'une de ces représentations. Il viendra le 18 août jouer avec sa troupe *Poil de Carotte*, l'exquise comédie de M. Jules Renard.

Les programmes sont ainsi arrêtés :

Dimanche 18 août : *Poil de Carotte* et *L'Héritage*.

Dimanche 25 août : *C'est le vent...* (première représentation).

Dimanche 1er septembre : *L'Héritage* (spectacle gratuit).

On sait que ces représentations ont lieu dans l'après-midi et qu'elles attirent, tous les ans, une foule plus nombreuse d'artistes et d'étrangers, mêlés au public local.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans la livraison de septembre un roman de M. Gaston Danville : *L'Amour Magicien*.

§

La presse à Paris. — On lit dans *La Presse :*

« M. Laferrière n'était plus que président honoraire du Conseil d'Etat. Ses membres n'iront donc pas en corps aux

obsèques, mais ils ont décidé de s'y rendre tous individuellement. »

§

La presse en province. — On lit dans l'*Argus Soissonnais* :

— Peut-on impunément accuser une personne d'avoir fait mourir des arbres, et la personne accusée peut-elle poursuivre en diffamation une jeune fille de dix-sept ans, et chercher en même temps à la frapper avec un râteau ?

Réponse. — On peut poursuivre en diffamation devant les tribunaux la personne dont il s'agit, mais on n'a pas le droit de la frapper.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

DE LA NATURE DES VÉRITÉS

I. — Nécessité d'une dissociation idéologique indéfinie tirée des modes de l'activité de l'esprit. — II. — Exemples empruntés à *La culture des idées*. — III. — L'utilité humaine substituée à la nécessité logique comme lien des idées pour composer des vérités. — IV. — Les vérités sont le lieu où l'homme pour se mouvoir et créer le réel se conçoit autre qu'il n'est et conçoit les choses autres qu'elles ne sont. — V. — Une transposition nécessaire.

I

L'esprit dispose d'un pouvoir double et contradictoire. Il ne parvient à se formuler qu'en créant par un artifice qui lui est propre, qui paraît être la loi de son existence et la condition de son progrès, des divisions et des solutions de continuité parmi la substance de la pensée. Mais sitôt que, par ce

premier effet de son pouvoir, il a fait apparaître des distinctions entre les choses, il use d'un pouvoir contraire pour établir que ces distinctions n'existent pas dans la nature des choses : c'est ainsi qu'il isole tout d'abord le moi du monde extérieur, qu'il imagine l'objet en face du sujet, qu'il institue une réalité objective. Mais veut-on se saisir de cette réalité et la mettre à part, l'esprit, par une inversion de son activité, fait échouer la tentative et démontre qu'il est impossible de fixer des limites entre ce qui est du moi et ce qui est du monde extérieur.

Dans le fait, le psychologue ne parvient pas à isoler une perception de la sensation qui la soutient. Il n'est pas pour moi de représentation purement objective d'une rose. L'image de la fleur ne m'apparaît que supportée par une sensation de plaisir qui, dépouillée, se résume en la notion d'un parfum et d'une couleur : si je m'efforce de retrancher la sensation pour n'en conserver que le résidu et de détacher volontairement l'image de moi-même, il reste que j'opère sur des formes, des parfums et des couleurs que je collaborai naguère à composer, en sorte que c'est une part de moi-même que je retrouve après l'avoir isolée. Il reste ensuite que l'apparition du fantôme évoqué par mon parti-pris est liée d'une façon indissoluble à l'intérêt de curiosité psychologique que suscite en moi cette tentative. L'objet se dissipe et s'efface, aussitôt et dans le même temps, que cet intérêt se lasse et s'éteint.... De même, l'esprit ne parvient à saisir le moi qu'en fonction du monde extérieur, déterminé par quelque objet situé dans l'espace et qui, l'affectant, le réalise. Encore cette prise de possession n'est-elle pas immédiate et le moi ne s'appré-

hende-t-il lui-même que dans ses manifestations abolies, le mouvement même par lequel il s'avance pour se saisir repoussant sur la ligne du temps dans le passé aboli ce moi qu'il convoitait dans l'instant immédiat. Il ne se possède donc lui-même que détaché de lui-même, projeté hors de lui dans le temps aussi bien que dans l'espace, confondu doublement avec le monde extérieur.

Ainsi, bien qu'à une certaine distance du lieu où ils prennent naissance, le moi et le monde extérieur semblent distincts l'un de l'autre, il apparaît qu'à leur source commune ils sont intimement enlacés et confondus et qu'il n'y a point place entre eux pour une solution de continuité. L'esprit pourtant procède comme si cette solution existait. Par la vertu qui lui est propre, il consacre cette première distinction entre le moi et le monde extérieur sur laquelle vont se greffer toutes les autres divisions entre les choses, c'est-à-dire tous les aspects du réel. Or si l'on considère que les réalités se réduisent pour nous à des images, que ces images, se liant entre elles et se combinant, selon les lois peut-être d'un mécanisme logique, se résumant en un système d'idées, cette distinction première établie entre le moi et le monde extérieur, œuvre essentielle de l'esprit, se montre la source du monde des idées.

Il apparaît que cette source est trouble : or, il importe de ne pas éluder cette constatation. Car cette obscurité et cette ambiguïté qui se manifestent à la source de la pensée peuvent seules nous rendre compte des conditions de son existence et de son progrès. On voit, en effet, que la même contradiction qui se déclare dès le premier acte de l'esprit se formule dans ses opérations subséquentes sous une

forme transposée, mais où le contraste n'est pas moins éclatant. L'existence de quelque objet distinct suppose que l'esprit est intervenu avec son pouvoir de créer des solutions de continuité, avec son pouvoir de diviser, mais le fait de cette existence suppose aussi que ce pouvoir, à quelque moment donné, a cessé d'agir et qu'il ne s'est plus exercé à l'égard de la substance des choses parvenue à un certain état de division. Il apparaît que l'esprit a développé alors le mode inverse de son activité et que, par une fiction volontaire, il a tenu pour indivisibles désormais les parties créées par sa première intervention, qu'il les a aussi, afin de former des objets nouveaux, associées entre elles selon des proportions diverses. C'est grâce à ce procédé synthétique faisant suite à l'acte d'analyse initial que la multiplicité du monde se peut représenter dans l'esprit.

A se placer à un point de vue de pur idéalisme auquel il n'est pas possible de se soustraire en théorie, l'acte premier par lequel l'esprit distingue le moi du monde extérieur est l'acte créateur essentiel. C'est lui qui, tirant de l'unité, du continu, de l'informe, de l'insaisissable cette dualité du monde et du moi, fait surgir le phénomène et s'avère l'auteur de toute diversité. Sans son intervention le pouvoir contraire de l'esprit n'aurait point de matière sur laquelle s'exercer. L'analyse, loin d'être le geste de Méphistophélès, le geste destructeur que l'on a coutume d'imaginer, est au contraire le geste qui crée et multiplie. Or, dès que l'on regarde avec quelque attention le mécanisme de la pensée, on constate que cette intervention de l'esprit sous sa forme analytique, bien que combattue par un pouvoir contraire, ne cesse à aucun mo-

ment de se produire. Si elle s'exerçait sans opposition, la réalité irait se divisant, s'éparpillant sans cesse : elle deviendrait insaisissable par son instabilité et sa vertigineuse multiplicité comme elle serait insaisissable dans l'unité absolue. Mais si cette intervention cessait à quelque moment de faire sentir son influence, si l'illusion qui nous fait tenir pour simples, ou indécomposables, certaines substances ou certaines idées lui imposait à quelque moment un frein absolu, la vie phénoménale apparaîtrait immobile, immuable, figée dans l'espace et dans le temps, soustraite à tout jamais au changement.

L'expérience nous montre qu'il n'en est pas ainsi ; elle nous enseigne que la vie phénoménale évolue sans cesse et qu'elle est plongée dans le devenir comme en son atmosphère naturelle. Il faut donc conclure que le réel est une chose en mouvement et que ce mouvement est fait de la rencontre de deux forces opposées ou des deux courants contraires d'une même force. Le pouvoir d'analyse et de division qui brise le sceau de l'unité ouvre les écluses du mouvement et la vie phénoménale se rue et s'écoule. Comme l'Atlas mythologique, le pouvoir illusoire de l'esprit retient dans sa chute la masse phénoménale, non avec assez de force toutefois qu'il l'arrête, car il ne parvient qu'à ralentir le cours ininterrompu du mouvement : mais ce ralentissement suffit pour que le mouvement s'imprime sur la conscience : cette trace fragile est tout le réel.

La réalité phénoménale apparaît donc comme un certain état de ralentissement du mouvement : c'est du mouvement devenu perceptible. Que la réalité soit une chose en mouvement, voilà qui nous expli-

que qu'elle soit insaisissable, qu'elle se dérobe aux mesures rigides qui la veulent fixer. Elle se meut, elle *devient*, cela signifie qu'elle est à tout moment autre qu'elle n'était, que c'est sa loi, en quelque sorte, de se mentir éternellement à elle-même.

§

Si, dans la mesure où il est possible de distinguer l'objet de l'idée où il s'exprime, on considère la réalité dans le seul monde des idées, il faut donc la voir constituée par un état instable d'équilibre entre les deux pouvoirs d'analyse et d'illusion où l'on vient de montrer que l'esprit épuise son activité. Dans son bel *Essai sur l'imagination créatrice*, M. Ribot a nettement distingué cette double opération de l'activité mentale : il constate que toute création d'image implique à la fois une *dissociation* et une *association*. Or tandis qu'au cours de son ouvrage scientifique il traçait le plan d'un vaste labeur et fournissait entre autres cette indication précise, M. Remy de Gourmont, en une série d'études réunies aujourd'hui en volume dans la *Culture des Idées*, remplissait ce cadre par avance d'illustrations exemplaires.

Sous ce titre général, d'aspect plus littéraire que philosophique, volontairement choisi par un écrivain soucieux et jaloux de ne point assumer renom de spécialiste, se trouve en effet traité un sujet plus précis dont l'intitulé de l'un des chapitres, *la dissociation des idées*, nous indique la substance, et dont les autres chapitres sont le développement et la mise en œuvre. Il ne faut pas qu'un enseignement de cette importance demeure caché derrière la parure d'un titre élégant, mais il importe de mettre en lumière et de classer parmi les objets de

première nécessité de l'outillage intellectuel cet instrument d'analyse excellent qu'est la dissociation des idées. Les exemples institués par M. de Gourmont sont merveilleusement propres à préciser par des contours concrets des considérations abstraites : on en va faire un ample usage pour fixer les développements de cette étude.

II

Des deux forces dont l'antagonisme crée le réel, celle qui possède un pouvoir d'arrêt apparaît nécessairement après l'autre : c'est au moment précis où elle exerce son action que le réel ou qu'une forme nouvelle du réel devient objet de perception. Il en résulte qu'au regard d'un examen superficiel cette force conservatrice, cette puissance d'arrêt paraît être la seule cause de la réalité. Or, dans le domaine des idées, l'action de cette force s'exprime en cette illusion et en cette croyance : il y a des idées simples et par conséquent indécomposables. Nous demeurons donc atteints à tout moment de l'évolution, — l'existence de la pensée, du langage, de la civilisation est à ce prix, — d'un mal idéologique : nous concevons les idées autres qu'elles ne sont, nous leur accordons une valeur d'éternité, d'immuabilité qu'elles ne possèdent pas. Nécessaire pour fixer des aspects durables du réel, cette illusion survit à sa nécessité. Cette survivance justifie l'intervention de certains esprits préoccupés de nous rappeler que l'univers se meut, et de susciter en nous le sens du provisoire.

Parmi ces esprits d'avant-garde, il ne semble pas qu'il en existe dont la vocation soit plus marquée qu'elle n'est chez M. Remy de Gourmont. Il ne semble pas qu'il en soit de plus aptes à rendre à la

substance phénoménale sa ductilité, à la délivrer des liens rigides qui parfois l'immobilisent. Déjà, dans l'*Esthétique de la langue française*, il nous montrait que si l'intérêt esthétique d'une langue est lié à l'emploi dans la composition de ses mots de formes sonores déterminées, il n'y a point de lien nécessaire entre ces formes sonores et les sens divers que tour à tour elles expriment, il nous montrait que la valeur significative des matériaux phonétiques est nulle en soi, qu'elle est déterminée par des circonstances variables, par un choix arbitraire où le hasard et l'imprévu de l'association des images tiennent lieu de lois. Ainsi il atténuait la croyance, née en quelques bons esprits, qu'il fût possible, en liant, dans l'intérieur de chaque race, quelques racines idéologiques à des racines sonores, de constituer à la pensée une fixité sur une base physiologique. Avec son exposé sur la dissociation des idées, il insinue et suggère avec beaucoup de force que les vérités les plus simples, les plus immuables en apparence, sont toujours des composés, des associations d'idées, qu'il n'existe pas, entre ces idées assemblées en faisceau de lien nécessaire, en sorte qu'elles acceptent des modifications et des transformations, en sorte qu'elles sont toujours exposées à une dissociation.

Toutefois, soucieux de n'appuyer sa thèse que sur des phenomènes définis, aisément saisissables pour toute intelligence cultivée, sur des faits usuels de pratique mentale, M. de Gourmont n'a appliqué ses analyses qu'aux idées parvenues à cet état de croissance où elles se formulent expressément en vérités. « Les idées isolées, a-t-il dit, ne représentent que des faits ou des abstractions. » En cet état d'isolement, elles sont dépourvues d'intérêt et

presque de signification. L'idée d'une rose, d'un cheval, d'un peuple, privée de tout attribut, de toute qualification, telle qu'un psychologue peut s'efforcer de la concevoir, ne se rencontre pas communément dans les cervelles ; mais, dans la réalité mentale, un fait se joint à une abstraction, ou une abstraction à une autre et ces associations composent des vérités : vérités contingentes, que le plus faible déplacement dans le temps ou dans l'espace abolissent, vérités circonstantielles que d'autres vérités restreignent et conditionnent, vérités qui durent le temps d'une mode, d'un engouement, vérités générales auxquelles le consentement universel concède un droit de cité imprescriptible dans l'esprit, les plus nécessaires à l'homme, celles-là, dont il a besoin pour sa consommation de tous les instants, qui sont « le pain de sa besace et le vin de sa gourde », desquelles il tire la substance qui lie entre elles toutes les autres idées.

Pourtant il importe de noter que si, au cours des exemples évoqués par M. de Gourmont, et pour les motifs que l'on vient d'exposer, la méthode de la dissociation des idées est expérimentée le plus souvent sur des idées qui se donnent visiblement pour des vérités, elle n'en est pas moins applicable aux éléments isolés qui composent ces vérités et, d'une façon générale, aux idées de tout ordre. Les analyses instituées au début de cette étude touchant les procédés de l'esprit et les éléments qui entrent dans la composition des idées avaient précisément pour objet d'établir que le pouvoir de dissociation de l'esprit n'a pas de bornes, sinon celles qu'il s'impose volontairement lui-même et pour un temps limité.

S'il est en effet permis de distinguer parmi les élé-

ments qui composent une vérité des éléments abstraits et des éléments concrets, faits ou images, c'est en faisant appel à ce pouvoir arbitraire qu'a l'esprit de considérer temporairement comme simple, comme formant une unité et un tout, ce qui est en réalité composé. Dès que l'on cesse de considérer ces éléments par rapport à la vérité qu'ils forment et dès qu'on les soumet isolément à l'analyse, on s'aperçoit qu'ils sont loin de mériter les désignations simplifiées au moyen desquelles on les distingue. Il existe des éléments idéologiques où, par comparaison avec d'autres, l'apparence abstraite est prépondérante et emporte la qualification ; il en est d'autres où la donnée positive prédomine et que l'on nomme pour cette raison concrets. Mais, en fait, il n'est pas d'idées purement abstraites : toute abstraction a pour substratum une flore plus ou moins desséchée de faits et d'images sans l'existence de laquelle elle-même n'aurait point de vie. De même il n'est pas de connaissance purement concrète. Toute image est un compromis entre les données de la sensation et celles de la perception où l'abstraction opère dans les profondeurs mêmes de la physiologie et joue un rôle déterminant.

D'ailleurs il n'y a pas à distinguer entre les idées et les vérités, et les deux expressions s'identifient. Toute idée, si isolée qu'elle apparaisse, et l'eût-on réduite à tenir en un seul mot, est une vérité composée de plusieurs termes : il n'est pas de mot abstrait qui n'affirme sous le masque d'un signe unique une ressemblance constante entre toute une catégorie de faits, d'êtres ou d'objets ; il n'est pas un mot concret qui n'affirme, avec la distinction première entre le moi et le monde extérieur, des distinctions beaucoup plus variées entre l'objet par-

ticulier qu'il désigne et tous les autres objets de l'Univers. Ainsi, tout vocable est gros d'une idée, toute idée est une vérité, d'autant plus accréditée comme telle, que son mécanisme grammatical est moins visible, une vérité douée d'une apparente unité, mais composée, en réalité, de parties et offrant prise à une dissociation. Toute vérité étant un composé de parties idéologiques peut être modifiée et changée en une autre par la dissociation des éléments qui la composent. Il en est de même à l'infini de ces éléments. De ce qu'il n'y a pas de simples en psychologie, il résulte qu'aucune parcelle idéologique ne peut être atteinte qui échappe à la loi de dissociation.

Les exemples cités par M. de Gourmont dans son livre de la *Culture des idées* ne doivent donc pas être tenus pour limitatifs du pouvoir de dissociation de l'esprit; mais il y faut voir des illustrations notoires où se manifeste avec relief le mécanisme du jeu normal de l'esprit. C'est sous ce jour qu'ils seront utilisés à définir la nature des vérités et leur rôle.

Ces exemples sont assez familiers aux lecteurs de cette revue pour que quelques mots suffisent à les remettre en mémoire. On se souvient que le procédé de l'auteur ne consiste pas à dissocier par une analyse personnelle telles ou telles idées tenues pour des vérités, mais à montrer, par un exposé historique, comment, au cours des siècles, ces vérités ont évolué, comment elles ont été en fait dissociées et modifiées dans l'esprit des hommes. C'est ainsi que l'on nous a montré ce qu'il est advenu d'une grande vérité historique, l'idée de *décadence* étroitement liée à celle de l'*Empire byzantin*, dont les deux termes, après s'être confondus durant

plusieurs siècles, ont été disjoints par les travaux de M. Gaston Pâris et des savants contemporains. A la place de l'ancien lieu commun et derrière la décoration tragique du dernier acte où l'Europe, au quinzième siècle, avait vu mourir Byzance, apparaissent désormais, défiant la vérité de naguère, mille années d'une civilisation fastueuse, vivace, prodigieusement complexe, fertile en expédients ingénieux et en constructions sociologiques.

De même les différents états de la morale de l'amour ont été exposés devant nous. Nous avons vu la conception de l'amour admettre et répudier tour à tour tels ou tels éléments, s'enrichir d'acquisitions nouvelles, puis, volontairement, se restreindre et s'appauvrir. Les deux éléments qui le plus anciennement apparaissent incorporés dans l'idée de l'amour sont, nous disait-on, l'idée de *plaisir charnel* et l'idée de *génération*. Pourtant on nous montrait que la dissociation de ces deux éléments fut un fait accompli à une date fort lointaine de la civilisation grecque. Les deux idées *femme* et *génération* demeuraient encore étroitement unies que l'idée *plaisir charnel* trouvait à entrer en des combinaisons nouvelles et à s'exprimer en des conditions excluant formellement l'idée consécutive de *génération*. Plus tard, avec le règne des courtisanes, l'idée *femme* se voit elle-même en partie dissociée de l'idée *génération*, tandis que, sous cette forme nouvelle, l'amour s'ennoblit peut-être d'un souci esthétique et d'intellectualité.

Mais voici que le christianisme entreprend de renouer l'association primitive, et naturelle nous semble-t-il, entre les deux termes *génération.plaisir charnel*. Surtout il s'applique à bannir ce second terme de toute autre association, à le souder indis-

solublement à l'idée *mariage*. Il fait plus et pratique la dissociation la plus hardie qui ait jamais été accomplie : il sépare l'idée même de l'amour des deux termes *plaisir charnel* et *génération* qui semblent épuiser toute sa substance et crée l'amour platonique, invention chrétienne et non grecque au sens que l'usage lui a imposé : invention artiste par excellence, déformation curieuse au plus haut point, car elle détourne toute l'énergie mise en œuvre par des forces naturelles du but normal vers lequel cette énergie tendait et la réserve, accumulée sans cesse, pour une destination insaisissable, la contraignant à s'assouvir de l'excès de sa propre tension. La forme extrême de cet amour puisé aux sources naturelles et dissocié de sa fin est l'amour divin. L'absolue chasteté, par une contradiction suprême, où se manifeste la toute-puissance de la volonté, devient ici l'élément essentiel de l'amour. Ainsi on nous montre, par le moyen de cette monographie de l'amour à travers les âges et les climats, comment, au gré de la sensibilité des hommes, l'idée échappe à l'écrou de la logique, et incessamment devient différente d'elle-même, engendrant avec ses changements une vérité morale différente.

Comme le lieu commun *Byzance, décadence*, la conception chrétienne de l'amour est aujourd'hui fortement ébranlée dans la majeure partie de la conscience contemporaine. Or, tandis que l'une et l'autre de ces vérités témoignent, après une période de grandeur où s'exerça leur tyrannie, de leur fragilité réelle, d'autres vérités, universellement admises aujourd'hui, laissent voir que leur empire fut très lent à s'établir et que l'humanité, à des états antérieurs de son développement, les tint pour contes-

tables. Ainsi de l'idée de *mort* jointe à celle de *nécessité :* Tous les hommes sont mortels. « Ce n'est pas du premier coup, nous dit-on, que les races aryennes joignirent ces deux idées », et pour certaines races moins promptes à transformer en lois générales des faits d'expérience quotidienne cette association n'est pas encore consommée, cette vérité n'en est point une. « Pour le nègre, il n'y a pas de mort naturelle, de mort nécessaire, et à l'occasion de toute mort individuelle on consulte le sorcier pour apprendre de lui quel est l'auteur de ce crime secret et magique. »

Ainsi les associations d'idées qui semblent le plus étroitement liées n'échappent pas à la possibilité d'une dissociation. Il en est de même de ce qu'on pourrait nommer les vérités sacrées. Ce sont celles qui, pour échapper à toute tentative de dissociation dissimulent leur complexité sous le couvert d'un seul terme, essayant de donner le change sur leur réalité par l'apparence simple du signe qui les évoque. Il en est ainsi des idées *Bien*, *Liberté*, *Justice*, *Vérité*. Pour faire tomber l'équivoque où ces vérités puisent leur prestige, il suffit de ne pas se départir du principe sur lequel reposent toutes les analyses que l'on rappelle ici, à savoir : qu'il n'y a pas d'idées simples. Sitôt que l'on se tient à l'encontre de la religion populaire, à cet athéisme idéologique, il n'est pas de tâche plus aisée que la dissociation de ces vérités dont l'apparente solidité exige pour durer de n'être pas mise à l'épreuve. L'analyse aboutit ici à faire voir que, réduites à l'état de simplicité absolue dont elles se réclament, ces vérités n'acceptent aucune interprétation positive, ne se prêtent à aucune application pratique et qu'elles concluent toutes au néant, à la négation des con-

ditions de la vie. Mais sitôt que l'on considère dans la vie réelle les phénomènes où elles interviennent, on les trouve associées à d'autres idées et il apparaît que sous cette forme composée et positive elles limitent tout au moins et contredisent parfois la signification qu'elles prétendaient tenir de leur simplicité. C'est ainsi que, prise en soi et dès que l'on tente de la réduire à la simplicité à laquelle elle aspire, l'idée de justice se ramène, selon M. de Gourmont, à l'idée d'équilibre. Réduite à cette notion précise, elle apparaît « le point mort de la série des actes, le point idéal où les forces contraires se neutralisent pour produire l'inertie ». « La vie, dit-il, qui aurait passé par ce point mort de la justice absolue ne pourrait plus vivre, puisque l'idée de vie, identique à l'idée de lutte de forces, est nécessairement l'idée qui s'oppose le mieux à l'idée de justice... Les théologies situèrent la justice au delà du monde, dans l'éternité. C'est là seulement qu'elle peut être conçue et qu'elle peut, sans danger pour la vie, exercer une fois pour toutes sa tyrannie qui ne connaît qu'une sorte d'arrêt, l'arrêt de mort. »

Déjà M. Littré, recherchant l'origine de la même idée, l'avait trouvée dans une tendance à l'identité, et il n'est pas besoin d'insister pour démontrer que cette tendance réalisée absolument conclut au néant et supprime la vie phénoménale réalisable seulement dans la diversité. L'idée de justice, à l'état pur et poussée à ces conséquences absolues, ne supporte donc aucune application positive. Si le mot demeure pourtant d'un emploi courant, il reste, ainsi qu'on vient de l'énoncer pour toutes les vérités du même ordre, que, sous l'apparente unité du terme, des éléments multiples se dissimulent et s'accouplent. L'idée reçoit de ce fait une réalité. Dépouillée par

l'analyse de son caractère sacré, la voici, ainsi que les autres associations idéologiques, composée d'éléments modifiables qui lui confèrent un sens relatif et contingent et lui font assumer dans la pratique des emplois divers et successifs. Selon M. de Gourmont, c'est à l'idée châtiment que l'idée de justice se voit le plus communément associée. « Il s'agit de châtier le coupable et de ne pas inquiéter l'innocent. » On voit de suite que, rétrécie à ce sens précis, l'idée perd aussitôt son caractère universel et emphatique. La voici dépendante des définitions diverses que donnent du *fas et nefas* les groupes sociaux divers. A ce titre et en fait, on voit qu'elle va se combiner tour à tour avec les conceptions les plus changeantes du bien et du mal, qu'elle va entrer dans les associations les plus contradictoires et contribuer à la formation de vérités antagonistes.

D'un point de vue plus général, on peut ajouter que les idées d'*innocence* et de *culpabilité* qu'implique toujours cette acception de l'idée de justice supposent à leur tour l'existence des idées *libre arbitre* et *responsabilité*. Or, ces vérités théologiques sont dissociées elles-mêmes dans toutes les cervelles philosophiques, en sorte que l'idée de justice associée à l'idée de peine et de récompense, liée à l'idée du châtiment d'un irresponsable à quoi elle aboutit en fait, heurte de la façon la plus violente la sensibilité même qui contribua à la former.

III

Dans tous les exemples qui précèdent, l'instabilité de l'idée se manifeste avec évidence. On est à même d'y constater la multiplicité des éléments qui

entrent dans sa composition. On y voit aussi que le lien qui unit entre eux ces éléments idéologiques pour en composer des vérités n'est jamais indissoluble. Cela revient à dire, et c'est là la formule d'une dissociation idéologique universelle, qu'entre les différentes parties d'une vérité il n'y a jamais un rapport de nécessité. Cette maxime consacre la dissociation de l'idée même de *vérité*. C'est à ce point de vue qu'aboutissent toutes les perspectives ouvertes par les études de M. de Gourmont dans la *Culture des idées*. Cette dissociation de l'idée de vérité est à la fois le thème et le support du livre tout entier. Or, l'auteur ne s'en est pas tenu à nous suggérer, par ses exemples et par ses insinuations, cette constatation négative. Il nous a dit aussi, et c'est en quoi son œuvre est excellente, quel principe, à défaut d'un rapport de nécessité, joint entre eux les éléments idéologiques. Traitant de la dissociation des idées, il traitait en même temps des modes de leur association, car il ne nous montrait pas une vérité dissociée qu'il n'en fît voir aussitôt les éléments se groupant selon des combinaisons nouvelles. Or la cause de ces changements, de ces groupements divers et successifs, de ces associations aussi bien que de ces dissociations, apparaît la même au cours de tous ces exemples, c'est l'*utilité humaine*. « L'homme, dit M. de Gourmont, associe les idées, non pas selon la logique, selon l'exactitude vérifiable, mais selon son plaisir et son intérêt. » Dans le même esprit il constate que le mot, signe de l'idée, toujours en arrive à n'avoir que le sens qu'on a intérêt à lui donner.

Dire que les idées ont pour loi de leur formation et de leur dissolution l'utilité humaine, c'est les

montrer une dépendance et un mode de l'activité humaine. Constatation décisive, car elle implique qu'il n'y a pas de vérités ou d'idées en soi et rattache les unes et les autres à la cause de réalité vérifiable qui les engendre. Ainsi elle a pour effet de substituer, pour l'évaluation des idées, un mètre positif à un mètre métaphysique. Grâce à cette mesure, il nous est dès maintenant possible de préciser ce qu'est une idée parvenue à l'état de vérité et d'assigner à cette forme idéologique une place à part et spéciale parmi les autres associations de même nature. On va se demander en présence de toute idée, si l'utilité qui cimenta entre eux ses éléments a persisté, si elle est actuelle encore ou si elle est abolie. Du point de vue de cet examen le vrai sera défini d'une façon positive *une association d'idées unies entre elles par le lien d'une utilité actuelle*. Il faudra tenir pour fausse toute association d'idées autour de laquelle n'existera plus que le lien déjà défait d'une utilité ancienne et périmée.

§

Il faut entendre ici l'utilité humaine selon sa signification la plus vaste. Elle a trait aux besoins de la sensibilité, elle a trait aussi aux besoins de l intelligence. Elle engendre et consacre les vérités morales, elle invente aussi les notions et les vérités au moyen desquelles l'homme satisfait sa curiosité et assouvit ses besoins de comprendre.

Quelques esprits déjà sont allés loin dans cette seconde voie : c'est ainsi que les notions de temps, d'espace, de cause, considérées par Kant comme des formes a priori de la raison, se sont vues en butte à l'effort de dissociation tenté sur elles par les

psychologues des écoles française et anglaise. MM. Guyau, Stuart Mill et Spencer, pour ne citer que quelques noms, se sont appliqués à cette tâche. Selon la théorie qu'ils préconisent, ces diverses conceptions seraient des inventions de l'art humain. Leur apparence indécomposable, la solidité à toute épreuve dont elles témoignent n'auraient d'autre cause que leur utilité primordiale. Elle seraient les règles de la convention instituée par l'esprit humain pour créer et déchiffrer l'univers, règles auxquelles toute intelligence est tenue de se soumettre sous peine d'être exclue du monde de la pensée. Cette façon de les concevoir leur laisse une importance considérable, mais elle les dépouille de leur caractère de nécessité. Les voici dépendantes d'une utilité que nous voyons muable en quelques-unes de ses manifestations superficielles et au sujet de laquelle nous n'avons point de garantie qu'elle ne puisse également se déplacer dans son fond. Quelque bouleversement demeurerait donc possible dans les profondeurs de la raison pure à la suite d'une orientation nouvelle de l'utilité intellectuelle entraînant la nécessité de concevoir des moyens nouveaux pour appréhender une forme nouvelle de la réalité.

Si la sécurité de l'esprit est compromise par de telles spéculations, la curiosité de l'esprit y prend un incommensurable élan. S'il fallait admettre en effet que ces tentatives aient abouti ou qu'elles puissent aboutir, il faudrait conclure que les vérités mathématiques elles-mêmes n'échappent pas à la possibilité d'une dissociation. Si, après cela, on adhère à la conception de Schopenhäuer selon qui la matière est en son essence causalité et rien que causalité, la réalité la plus positive se confesse une dépendance

de l'esprit et la voie est ouverte à l'idéalisme subjectif le plus absolu.

Si séduisant qu'apparaisse un tel point de vue, il n'est pas certain qu'il soit étayé jusqu'ici sur des arguments décisifs. Il demeure encore permis de se demander s'il est possible de concevoir un fait d'intelligence en dehors d'une représentation d'un objet pour un sujet, si cette nécessité n'entraîne pas aussitôt avec elle l'intervention également nécessaire du temps, de l'espace et de la cause, et ne fait pas surgir ce paysage rationnel dont Kant magistralement a brossé le décor, si enfin toutes les hypothèses par lesquelles les philosophes que l'on vient de citer tentent de franchir la ligne de l'horizon intellectuel ne sont pas instituées dans le cercle de cet horizon et ne présupposent pas que cet horizon existe.

§

M. de Gourmont, fidèle à l'instinct qui le décide à se mouvoir parmi des idées définies, n'a pas exercé, sur des vérités de cet ordre, sa méthode. Il en a restreint l'emploi ainsi qu'on l'a vu aux vérités historiques, à celles du monde moral et de la coutume sociale. Mais il est aisé de montrer que les exemples qu'il a choisis rentrent tous dans l'une ou l'autre des deux catégories que l'on vient de distinguer : vérités engendrées par une utilité intellectuelle, vérités engendrées par une utilité vitale ou morale, c'est tout un.

L'association d'idées *Byzance-décadence* nous montre le cas d'une vérité du premier ordre. La vérité formée par cette association a été reconnue fausse récemment à la suite du progrès de l'érudition historique. Cela signifie pour nous que cette

association n'a plus d'utilité actuelle, qu'à prendre pour point de départ cette idée trop simple, et qui ne correspond plus à nos besoins d'explication, les historiens émettraient aujourd'hui une assertion que contrediraient aussitôt tous les documents assemblés sur l'empire Byzantin. Cela n'empêche que cette association n'ait répondu en son temps à une utilité dont l'urgence, à bon droit, lui conféra le titre de vérité. Des faits n'ont aucune signification par eux-mêmes. Ils ne prennent place dans l'esprit, ils ne sont assimilables que joints à une idée abstraite qui les apprécie, les assemble et les fixe. Lorsque les croisés prirent contact avec la civilisation Byzantine, lorsqu'ils virent succomber, sous l'assaut ottoman, la capitale de l'Empire, il leur fallut interpréter ce fait brutal. L'association d'idées *Byzance-décadence* fit face à cette nécessité. Au moyen de cette invention de l'esprit, l'esprit put satisfaire son besoin d'explication par la causalité. En présence d'une civilisation qui n'avait plus le pouvoir de se conserver, l'idée de décadence fut une réponse au pourquoi intellectuel. Elle fut l'hypothèse féconde, directrice, qui, pendant plusieurs siècles et jusqu'à nos jours, guida la recherche des historiens. A la clarté de cette hypothèse-vérité, il parut logique aux observateurs du temps, pour expliquer le fait de l'impuissance manifestée par la défaite, de mettre en cause l'état des mœurs politiques et sociales, l'état mental, l'état de l'organisation économique et militaire. Il leur parut que cette ensemble avait dû converger à produire cette impuissance à vivre et ce désastre dont Byzance à cette époque offrait l'exemple. Par son utilité, cette vérité s'accrédita. Il fallut que la civilisation Byzantine fût le type

des sociétés destinées à périr, qu'elle fît apparaître en toutes ses parties la langueur d'un déclin et les symptômes qui prophétisent la fin.

La même utilité a donné naissance à toutes les vérités de la physique et de la chimie qui vont se transformant sans cesse, se muant en des vérités nouvelles, qui ne sont, à vrai dire, que des hypothèses, c'est-à-dire des appareils propres à rassembler, à classer, à catégoriser des faits, à les retenir sous le regard de l'esprit, à leur donner forme réelle. En quelque ordre que ce soit, l'esprit ne peut penser sans le secours de ces appareils que sont les vérités.

§

En regard de cette vérité fomentée par une utilité intellectuelle, il en est d'autres, en grand nombre, parmi celles citées en exemple par M. de Gourmont, qui empruntent leur raison d'être à une utilité vitale.

L'utilité vitale tend tout d'abord à la propagation de l'espèce. Pour se réaliser sous cette forme pressante, elle fait accepter parfois les vérités religieuses les plus cruelles. Elle constitue du moins des vérités morales qui restreignent la liberté et le désir humain Témoin cette morale rigoureuse de l'amour qu'institua le Christianisme en associant entre elles étroitement et en confinant dans le sacrement du mariage les idées *plaisir* et *génération*. Par la formation de ce dogme moral et par cette contrainte, le Christianisme apparaît d'un point de vue de biologie sociale, comme une mesure de prévoyance adoptée par le Génie de l'Espèce. Par là fut combattue la dépopulation dont se voyait menacé le monde romain et contre laquelle étaient

impuissantes les dispositions législatives prises dans le but direct de l'enrayer. L'extrême licence amoureuse est presque aussi contraire à la multiplication de l'espèce que l'extrême chasteté. La morale païenne, dissociant l'idée de *plaisir charnel* de celle de *génération*, faisait de la volupté sa fin à elle-même et une dissolution raffinée, dont l'exemple rayonnait de haut, menaçait de se propager et de tarir les sources de la fécondité. En donnant une cohésion nouvelle à ces deux idées, *plaisir charnel*, *génération*, le Christianisme qui, par d'autres contraintes, comprimait aussi l'énergie excessive du monde barbare et la façonnait selon les modes d'une civilisation, le christianisme a fortement contribué à peupler l'Europe moderne, à élever son rendement numérique en hommes, à former les grands états. L'utilité vitale de cette tâche fut le lien qui noua selon la forme d'une vérité morale les deux termes de cette association. Dès que le lien se desserre, la vérité qu'il assemblait tend elle-même à se flétrir. Devenue inutile, elle perd toute autorité, ne contraint plus. Or, une vérité devient inutile toutes les fois qu'elle a accompli sa tâche, et c'est ainsi que, dans l'Europe peuplée, l'autorité du Christianisme et de quelques-unes des vérités qu'il soutenait est moindre qu'elle ne fut dans une Europe embryonnaire, indisciplinée et pauvre d'hommes.

C'est de même l'utilité sociale d'un châtiment qui, tant que cette utilité demeure, le fait tenir pour juste. Est-elle périmée, ce qui était juste devient inique et révolte à la fois la sensibilité et la raison. Pour ne point s'écarter des vérités qui régissent ou ont régi la morale sexuelle durant la période chrétienne, il suffit d'évoquer la différence entre les

peines qui répriment actuellement l'adultère et celles qui châtiaient autrefois la même infraction à la foi conjugale. L'utilité sociale, en se déplaçant, a déplacé notre sentiment de la justice de même que l'utilité intellectuelle a modifié nos conceptions scientifiques.

IV

De toutes les considérations qui précèdent l'intérêt essentiel est celui-ci : qu'elles nous ont commandé une conception et une définition nouvelle de ce qu'est une vérité. A la définition ancienne : *une idée simple et indécomposable ou une association d'idées simples unies entre elles par un lien nécessaire*, celle-ci a été substituée : *une association d'idées unies entre elles par le lien d'une utilité actuelle.*

Du point de vue de cette définition, on va s'efforcer de faire voir que les vérités sont, à proprement parler, des appareils de mouvement. Recherchant quel est le principe en vertu duquel elles communiquent le mouvement à l'humanité, on va montrer qu'il consiste essentiellement en la fausse conception que l'homme se forme à tout moment de lui-même et des choses.

On va faire comparaître de nouveau les vérités déjà citées à titre d'exemples afin de montrer le principe mensonger qui existe en chacune d'elles et d'où elles tirent leur efficacité. Qu'il soit question de celles qui sont des moyens de connaître ou de celles qui sont des moyens de vivre, il s'agit de rendre manifeste que les unes et les autres atteignent des buts différents de ceux que la conscience humaine se proposait d'atteindre avec elles. C'est par là qu'elles sont une garantie de mouvement

perpétuel pour l'activité qu'elles desservent. Réalisant toujours des fins différentes de celles que l'intelligence avait conçues, elles ne concèdent à celle-ci aucun repos et la contraignent à s'ingénier toujours à des inventions nouvelles, à créer sans cesse des vérités les unes après les autres.

Est-il question de la morale sexuelle et d'une période de la civilisation où des hordes barbares tendent à s'organiser en sociétés et en nations, à se développer en nombre et à s'adapter aux nécessités d'un climat occidental, l'homme prend pour levier, comme on l'a vu, la vérité chrétienne. Il se conçoit tenu, par un ordre divin, à la monogamie et à l'observance de la foi conjugale. Par la vertu de cette conception, qu'il accepte, l'idée de *volupté*, liée fortement à l'idée *mariage*, est emprisonnée dans celle de *génération* et la morale sexuelle se constitue avec rigueur. Mais c'est là déjà le résultat d'un compromis ; car le christianisme, en sa pureté, glorifie la chasteté pour elle-même. Un but inaccessible est proposé aux hommes et leur effort vers ce but matérialise une réalité, cet état monogame où la volupté, canalisée, est asservie à une fin, réalité contraire exactement au but poursuivi, mais qui satisfait l'instinct social. La famille chrétienne, la famille occidentale, est créée, cellule de la ruche humaine qu'est devenu le groupe européen.

Le Christianisme avec sa glorification de la chasteté est donc ici, en matière de morale sexuelle, la Vérité en laquelle s'incarne la fausse conception que l'homme prend de lui-même, en laquelle se fortifie et se durcit, comme en un empois, l'une des attitudes d'utilité qui lui est propre à ce moment de l'histoire : se multiplier et se propager sur de grands territoires. Une conception autre que la

vérité chrétienne eût peut-être aussi bien accompli la besogne. Mais elle aurait usé d'un détour pareil. Le raisonnement direct d'un peuple se commandant la monogamie et la fidélité conjugale dans le but d'augmenter sa densité eût été parfaitement inefficace. L'époque actuelle en porte témoignage. Chez les races où la vérité chrétienne est devenue un mensonge, aucun parti-pris volontaire, aucune mesure économique ne parviennent à rehausser le chiffre du peuple qui décroît. On peut dire que toute loi votée par un parlement dans le but de favoriser l'accroissement des naissances n'a d'autre destinée que de révéler par un signe extérieur la réalité du phénomène de dépopulation ; à l'usage elle s'avère inefficace. Le remède n'est ici que symptôme du mal. Au contraire, chez les races européennes où l'on voit persister la progression ascendante de la population, on voit aussi persister dans la masse du peuple, sous l'une ou l'autre de ses formes, le plus souvent sous des formes renouvelées et mieux adaptées au présent, le mensonge chrétien qui fut, en fait, le moyen indirect adopté par l'utilité humaine en vue de cette fin. La loi se montre celle-ci : *toute finalité destinée à se réaliser est desservie par des moyens qui s'érigent eux-mêmes en leur propre fin et qui s'ignorent serviteurs d'une fin étrangère.* La chasteté qui, pratiquement, aboutit à consolider la foi conjugale, à cimenter les idées *volupté génération* et à créer de la matière humaine se donne à elle-même comme une vertu sans autre but qu'elle-même ou comme une vertu agréable au Seigneur.

Si l'on tient à pénétrer plus avant dans le mécanisme du mouvement par le moyen des vérités, si l'on tient à se rendre un compte exact de la façon

dont les vérités déterminent, au delà du mouvement dont elles sont directement cause, la production d'un mouvement nouveau, il convient de regarder de plus près le jeu subtil qui se joue ici. L'homme, en s'efforçant de réaliser la fausse conception qu'il s'est formée de lui-même ou des choses, a atteint un but vers lequel il ne se dirigeait pas, il a créé une réalité nouvelle, différente à la fois de celle qu'il avait en vue et de celle où il était plongé ; c'est ainsi qu'il s'est déplacé et qu'il a modifié autour de lui son milieu. En contact avec des conditions modifiées, le désir humain aussitôt se modifie et voici la source d'une nouvelle et fausse conception qui va armer le ressort d'une vérité nouvelle pour une détente nouvelle. « Toutes les bonnes choses, a dit Nietzsche, se détruisent par auto-suppression. » Il en est ainsi des vérités : à mesure et par le fait qu'elles se réalisent, elles deviennent les instruments de leur propre ruine. Comme ces insectes qui meurent sitôt qu'ils ont transmis la vie qui était en eux, elles s'immolent à la réalité qu'elles engendrent. Elles semblaient elles-mêmes des réalités tant qu'elles étaient des ressorts tendus ; elles n'apparaissent plus que des moyens dès qu'elles ont lancé vers l'avenir et fixé dans un but méconnu par l'Intelligence humaine la flèche de l'Utilité humaine.

C'est ainsi que, parmi certains peuples d'Europe, préparés ou prédisposés à la civilisation par une culture antérieure, par un climat ou par un tempérament propices, la Vérité chrétienne a réalisé plus tôt qu'ailleurs ses conséquences favorables au Génie de l'Espèce et aux groupements sociaux. Ayant porté ses fruits, elle a cessé d'être ici une cause de mouvement ; devenue inutile, elle a perdu son

caractère de vérité, sa force impérative. Mais en produisant, durant son règne, ses conséquences, elle a créé une réalité nouvelle, et, chez ces peuples plus tôt pourvus d'une organisation sociale, plus vite à l'abri des besoins immédiats, le loisir a fait naître des besoins nouveaux plus complexes, plus raffinés. Parmi ces groupes sociaux dont le nôtre, à côté du groupe italien, peut être considéré comme le représentant le plus typique, les arts, les sciences, la culture ont pris naissance au XVI^e^ siècle. L'homme ne se conçoit plus ici destiné à mériter un bonheur céleste par la pratique de certaines vertus, mais il se croit destiné à rendre la vie présente plus agréable, et plus douce par la conquête des lois de la nature.

Vulgarisée de nos jours parmi tous les peuples d'Europe, cette vérité nouvelle se formule en une religion du bonheur humain par le moyen du Progrès. Or, l'homme moderne n'atteint pas mieux le but terrestre qu'il se propose que son ancêtre n'atteignait le but céleste de naguère, mais la fascination que ce but nouveau exerce sur lui l'attire au-dessus de lui-même et au delà de la réalité présente vers une réalité nouvelle. Son effort engendre un accroissement de la faculté de connaître et une pénétration plus grande des lois de la nature. Tandis que la vérité chrétienne, devenue aujourd'hui un mensonge, servait le Génie de l'Espèce, la religion du Progrès, qui est le mensonge de demain, semble plus spécialement la servante du Génie de la Connaissance.

Ainsi la fausse conception que l'homme se fait de lui-même et de ce qui lui est utile s'est montrée ici encore cause de mouvement. Nous avons assisté à la réaction de l'idée déterminant, à mesure que

l'effort humain travaille à la réaliser, une nouvelle atmosphère morale, de nouvelles conditions de vie et par suite une forme nouvelle de l'utilité humaine et une forme nouvelle aussi du mensonge où il faut que cette utilité se fortifie.

Ce que nous a montré l'évolution d'un besoin moral, l'évolution d'un besoin intellectuel nous le fait voir également. L'exemple de l'association, puis de la dissociation des idées *Byzance* et *décadence* est là-dessus caractéristique et il n'est que d'ajouter quelques mots a ce qui a déjà été exposé à ce sujet pour manifester le même mécanisme en mouvement. La cause du mouvement, ici comme dans le cas moral qui vient d'être analysé, va se montrer encore une conception fausse où l'homme satisfait son désir. Il s'agit, dans le cas actuel, d'un désir intellectuel, d'une passion d'apprécier, de juger, de comparer, de classer, et cette passion ne peut être assouvie que si des faits nouvellement aperçus, des notions nouvellement acquises sont enfermés dans le cercle d'une idée abstraite qui les qualifie. En présence du monde nouveau, raffiné et impuissant à vivre qu'elle découvre à Byzance, l'intelligence fruste de l'Europe occidentale formule l'idée de décadence. Elle est bien loin de posséder les éléments d'un jugement impartial et réellement objectif; mais le besoin de juger l'emporte. Ignorant, l'esprit humain se conçoit savant et renseigné. Impuissant à juger selon des mesures précises, il juge avec sa passion et ce jugement faux, fondé sur une présomption, et sur la fausse conception que l'homme se fait de lui-même et sur son ignorance des réalités est préférable à l'absence de tout jugement. Bien plus, il est le seul moyen qui soit au pouvoir de l'esprit de jeter les bases d'une réalité histori-

que. « C'est un penseur, dit Nietzsche, ce qui veut dire qu'il s'entend à prendre les choses d'une façon plus simple qu'elles ne le sont.» Cet aphorisme vise tout esprit qui s'applique à connaître et qui est tenu de simplifier le réel, de le concevoir autre qu'il n'est afin de le faire tenir dans les cadres de l'entendement. Il est donc inévitable que les hypothèses qu'il boucle en vérités se dénouent par la suite et se montrent fausses en quelque point. Elles n'en sont pas moins, au moment où l'esprit les formule, des organes de préhension, des mains pour saisir, des moyens, les seuls qui soient au pouvoir de l'esprit, de s'emparer des réalités et, à vrai dire, de les percevoir. On a montré précédemment comment ce jugement *Byzance-décadence*, qui fut une vérité en son temps, a été le point de départ d'une enquête historique et l'échafaudage qui permit d'élever l'édifice de l'empire Byzantin tel que nous le font voir aujourd'hui les travaux des érudits, tel qu'il contredit sur bien des points la vérité de naguère.

Ce que nous fait voir ici, au point de vue de la science historique, cet exemple emprunté à la collection de la *Culture des idées*, Claude Bernard l'a longuement et magistralement exposé, au point de vue des sciences naturelles, dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Il a montré que, dans ce domaine, toutes les vérités partielles où l'esprit scientifique se repose ne sont, à vrai dire, que des hypothèses, des façons simplifiées et provisoires de concevoir les choses, des moyens de les concevoir par la suite d'une manière différente et plus profonde. Chacune de ces vérités peut bien paraître aux yeux inexpérimentés une plate-forme et un sommet définitif, mais le regard intellectuel

reconnaît bientôt qu'elle est seulement un degré que précèdent et que suivent d'autres degrés, et qu'elle marque l'un des temps où se décompose le rythme de la démarche de l'esprit.

Dans l'ordre religieux, l'idée de justice, décomposée en ses éléments, nous a confessé également la contradiction essentielle qui existe entre la signification absolue d'une idée et les conséquences où elle aboutit. Nous avons constaté qu'à l'état pur elle conclut au néant, à la suppression de la vie, qu'associée, ainsi qu'elle se présente toujours dans l'expérience, aux idées de récompense et de châtiment, elle a recours, pour se faire accepter, à des fictions telles que le libre-arbitre et la responsabilité. Or cette idée, où la nature humaine et la nature des choses sont imaginées de la façon la plus arbitraire, cette idée singulière, où se satisfait une attitude de sensibilité qui poussée à ses conséquences absolues va à détruire la vie, cette idée, mensongère entre toutes, se révèle à l'usage le moyen principal par lequel les sociétés humaines se sont constituées, ont évolué, et, se réalisant, ont rendu possibles l'art, la science, la connaissance sous tous ses aspects. Se concevant ici libre, responsable, justiciable, l'homme s'est élevé au-dessus de lui-même, a créé sa propre réalité humaine. Ainsi, l'homme pour grandir se conçoit autre qu'il n'est, conçoit les choses autres qu'elles ne sont : telle est sa loi. Les vérités sont le lieu où il forme de lui-même et des choses cette fausse conception. En ces mensonges, en ces contradictions que l'analyse nous a montrés si curieusement enchevêtrés dans l'idée de Justice, il faut donc voir la force même de l'idée, le pouvoir de chauffe au moyen duquel elle se montre un appareil de mouvement, une cause d'évolution.

Ainsi le double jeu de l'association et de la dissociation des idées peut être tenu pour le rythme même et la démarche de l'évolution sous le regard de la conscience. L'utilité humaine, une utilité qui toujours s'ignore elle-même et qui ne se révèle que dans les fins où elle aboutit, l'utilité humaine est le ressort de ce double mouvement d'association et de dissociation. On l'a vue créant tour à tour et ruinant les prescriptions diverses de la morale sexuelle, les constructions de l'histoire et de la science, c'est-à-dire également cause et maîtresse de la vérité morale et de la vérité intellectuelle. C'est parce que l'utilité humaine change et évolue, devient autre qu'elle n'était que les idées aussi sont et ne sont plus, qu'elles sont tour à tour vraies et fausses. Au cours de ces considérations notre conception de la vérité s'est du tout au tout modifiée; elle était liée à l'idée de quelque chose d'invariable. Elle nous apparaît maintenant comme la cause et le principe du mouvement, un point fixe momentanément où l'effort humain prend son appui, mais que déplace à tout instant le mouvement qu'il engendre. La vérité n'est plus un but à atteindre, mais le procédé même du mouvement.

On ne saurait donc penser qu'elle ait perdu de son importance au cours de ces analyses qui nous ont éclairés sur sa véritable nature. Elle demeure aux yeux du philosophe qui la considère d'un point de vue de connaissance désintéressée, comme aux yeux de l'homme vivant qu'elle dupe, et qu'elle actionne, un fait d'une valeur considérable et prépondérante. Mais telle qu'on vient de la montrer et de la définir, il semble qu'elle soit mieux en harmonie avec la seule conception positive que la philosophie puisse se former actuellement de la vie. Au

sens ancien, la Vie se dirigeait vers un but déterminé où elle devait se fixer dans le repos en un état de perfection; la vérité était à la fois le but et le chemin vers ce but. Cette conception d'un but déterminé ne semble plus légitime. La vie nous apparaît seulement comme une chose en mouvement. Dès lors pour cette chose, dont l'essence confondue avec la destinée est uniquement de se mouvoir, le rouage le plus important est celui qui procure le mouvement: c'est cette fonction de rouages moteurs qui a été attribuée aux vérités au cours de ces analyses. Elles sont données comme les rouages les plus importants du mécanisme de l'évolution dans l'Humanité, des appareils où le mouvement s'articule, des appareils, en guise de ressorts, qui se tendent et se détendent sans cesse, se déplaçant à la suite du mouvement qu'ils ont causé afin de s'exercer de nouveau avec une efficacité nouvelle.

V

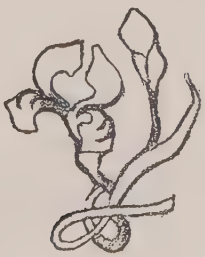
Il semble que tout ce que l'on voulait noter en cette étude sur la nature des vérités soit maintenant formulé. Il reste pourtant à signifier un dernier avertissement qui aura pour effet de remettre les choses au point, et d'indiquer selon quel mode les raisonnements et les définitions dont on a fait usage doivent être transposés. Si abstrait que soit le langage il n'atteint jamais que des symboles et des images: il importe de signaler tout au moins la part de mythologie que l'on a utilisée sciemment pour se faire entendre. Ayant à s'exprimer sur la nature des vérités, on se trouvait dans le domaine de la psychologie, c'est-à-dire dans un domaine où tout n'est que reflet, où l'esprit ne saisit que les ombres portées de réalités intangibles métamor-

phosées par l'entremise de la conscience en images, en sensations, en idées, en cette projection mystérieuse qu'est l'intelligible. Or, pour simplifier, et par nécessité aussi, on a raisonné sur ces ombres comme si elles étaient des réalités véritables, on leur a attribué une action, une efficacité, un pouvoir de causalité indépendant, une faculté d'évolution, toutes choses qui sont l'apanage des réalités profondes, qu'elles expriment, et que nous ne touchons pas. Il était donc nécessaire de retourner le métier où l'on a tissé ces paysages mythologiques et de dévoiler l'artifice de langage dont on a fait emploi. Par cet aveu, les conclusions de cette étude se présenteront selon leur signification véritable et relative. A cette définition : *les vérités sont des appareils où le mouvement s'articule*, le lecteur aisément substituera celle-ci: *les vérités sont les ombres où se reflète pour la conscience le mécanisme du mouvement dans l'évolution de la vie.* Elles ne sont donc pas, comme on l'a dit, la cause, mais elles sont le signe du mouvement, et leur apparition nous signifie que quelque mouvement important s'effectue dans l'intimité de la physiologie. La même interprétation devra être appliquée à toutes les énonciations faites au cours de cette étude, en sorte que le jeu successif de la dissociation et de l'association des idées pour nouer et dénouer des vérités apparaîtra comme l'ombre mouvante portée sur une route par la démarche d'un voyageur invisible, et où il est possible de se faire une idée du rythme de sa course.

La transposition que l'on vient d'indiquer aura aussi pour conséquence d'enlever à cette étude, ainsi qu'il convient, tout caractère d'utilité pratique, et de la réduire à ce qu'elle veut demeurer, une méthode

d'observation purement intellectuelle. C'est le vice des idéologues, dont on tient à se garer, de croire qu'il est possible de réagir par la connaissance sur le mouvement de la vie. A savoir que toute vérité peut être dissociée, il pourrait leur sembler que l'on possède un appareil pour pratiquer à son gré la dissociation de quelque vérité jugée pernicieuse, ou pour favoriser la formation de quelque autre estimée profitable. Il n'en va pas ainsi selon nous; mais on estime, au contraire, que la logique ne peut rien pour associer ou dissocier une vérité hors de la saison utile, qu'il faut, pour cette tâche, l'intervention d'une utilité actuelle sans laquelle le plus beau discours n'est pas entendu. Le caractère d'ombres portées et de reflet qui vient d'être attribué à tous les faits du monde psychologique décide de la question, car il implique suffisamment qu'il n'y a pas entre ces faits de conscience et les réalités de lien de cause à effet, pas plus qu'il n'y a de réaction de l'ombre sur le corps qui l'engendre: on ne saurait arrêter la course d'un cheval ou l'accélérer en se plaçant sur la route devant son ombre ou en fouettant cette ombre.

JULES DE GAULTIER.



ALLÉGORIES SENTIMENTALES

I

Bel Amour, dont la main asservit et délivre,
Toi qui braves la mort,
Amour, tu m'as donné l'espoir qu'il faut pour vivre,
Tu m'as fait grave et fort.

J'ai vu de la prison timide des nuages
S'évader le soleil.
Le chemin s'ouvre clair pour les futurs voyages.
Voici l'été vermeil.

Viens, belle, viens errer dans la douce nature,
Viens cueillir les saisons...
Oublions tous les deux que l'heure ancienne est dure :
L'air est plein de frissons.

II

Viens. Suis-moi dans le bleu silence de la lune.
Vois s'allonger l'ombre tranquille des cyprès.
La nuit est bonne. Elle a béni notre fortune.

La nuit est tendre. La nuit est douce. Tout près
Du chemin, l'olivier d'argent tend un sourire
Vers les rayons aimés, si brûlants et si frais.

Viens dans la nuit. Sa paix heureuse est notre empire.
Les collines d'amour ont une molle odeur.
Et vois les yeux de la ville cligner et luire.

C'est la ville au beau nom, la ville de la Fleur.
Lys de pleine harmonie et de gloire sereine,
Donne aux passants hâtifs un peu de ton bonheur.

Chanteuse dont la voix impérissable entraîne
Vers les jardins féconds et les calmes vergers,
Sois propice à ceux-là qui t'adorent, ô reine !

Dame dont la parole écarte les dangers,
Fontaine pure d'où jaillit l'onde première,
Étoile qui guéris les regards affligés,

Éclaire notre amour de ta sage lumière !

III

Le parterre embaumé s'est tout fleuri de roses,
Voici venu le clair été :
Allons errer tous deux parmi la paix des choses ;
Le ciel limpide est enchanté

Des voix de bonheur ont chassé la nuit avare,
Qui forçait la terre au sommeil.
Nous suivrons dans les bois le sentier lent que pare
L'or palpitant du gai soleil.

Le vent harmonieux qui passe dans les aulnes
Est plein de joyeuses senteurs,
Et les bonds cadencés des Nymphes et des Faunes
Frôlent l'émail vivant des fleurs.

Le monde chante. Aucun nuage sombre ou blême
N'entache le rire du jour.
Viens. Puisque la nature est belle et puisqu'elle aime,
Marchons dans le royal amour

IV

Le bel Amour a paru dans mon rêve.
Tous les oiseaux s'égayaient par les champs
Comme en un jour de printemps qui se lève.

Il m'a parlé : « Viens, ami. Des méchants
M'ont lapidé des pierres les plus folles
Et m'ont crié l'injure de leurs chants.

Et moi, j'ai ri de leurs vaines paroles,
J'ai ri de la faiblesse de leurs coups,
Et j'ai senti les nouvelles corolles.

L'air est limpide et le soleil est doux ;
L'onde frissonne et la terre palpite ;
Tout le bonheur rayonne autour de nous. »

Et j'ai suivi dans la clarté du site
Le jeune Dieu dont souriait la voix.
Partout brillait une beauté subite.

Les fleurs s'ouvraient par les sentiers étroits,
Des flûtes d'or chantaient dans les ramures,
Et j'oubliais les ennuis d'autrefois.

Dès que le Dieu levait ses mains très pures,
Les bois riaient et les sources d'argent
Avaient des bonds pleins de joyeux murmures.

Amour, Amour, je te suis en songeant.
O toi qui rends au monde la jeunesse,
Amour, Amour, daigne m'être indulgent.

Amour, Amour, que ta bonté me laisse
Vivre aux pays qu'éveille le jour blond,
Protège-moi de la noire tristesse !

Que le chemin lumineux me soit long !

A.-FERDINAND HEROLD.

LES MILLE NUITS ET UNE NUIT

—

HISTOIRE
D'ABOU-KIR ET D'ABOU-SIR

—

Schahrazade dit :

Il m'est revenu, ô roi fortuné, qu'il y avait autrefois dans la ville d'Iskandaria deux hommes dont l'un était teinturier et s'appelait Abou-Kir, et l'autre était barbier et s'appelait Abou-Sir. Et ils étaient voisins l'un de l'autre dans le souk, car leurs boutiques se touchaient porte à porte.

Or, le teinturier Abou Kir était un insigne fripon, un menteur tout à fait détestable, une crapule! Tellement! Ses tempes devaient à coup sûr avoir été taillées dans quelque irréductible granit et sa tête façonnée avec les cailloux des marches de quelque église de Juifs, sans aucun doute! Sinon comment lui serait-elle venue cette audace sans vergogne dans les méfaits et toutes les vilenies?

Il avait coutume, entre diverses escroqueries, de faire payer d'avance la plupart de ses clients, sous prétexte qu'il avait besoin d'argent pour l'achat des couleurs, et il ne rendait jamais les étoffes qu'on lui apportait à teindre, bien au contraire! Non seulement il dépensait l'argent qu'il avait touché d'avance, en mangeant et en buvant tout à son aise, mais il vendait en secret les étoffes qu'on déposait

chez lui, et se payait de la sorte toutes sortes de jouissances et d'amusements de première qualité. Et quand les clients revenaient pour réclamer leurs effets, il trouvait moyen de les amuser, et de les faire attendre indéfiniment, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre. Ainsi il disait, par exemple : « Par Allah ! ô mon maître, hier mon épouse a accouché, et j'ai été obligé de faire des courses à droite et à gauche, toute la journée ! » Ou bien encore, il disait : « Hier j'ai eu des invités, et j'ai été tout le temps occupé de mes devoirs d'hospitalité à leur égard ! Mais si tu reviens dans deux jours, tu trouveras ton étoffe toute prête dès l'aube ! » Et il traînait les affaires de son monde en longueur, jusqu'à ce que, impatienté, quelqu'un s'écriât : « Voyons ! veux-tu enfin me dire la vérité au sujet de mes étoffes ! Rends-les-moi ! Je ne veux plus les faire teindre ! » Alors il répondait : « Par Allah ! je suis au désespoir ! » Et il levait les mains au ciel, en faisant toutes sortes de serments qu'il allait dire la vérité ! Et s'étant lamenté et frappé ses mains l'une contre l'autre, il s'écriait : « Imagine-toi, ô mon maître, qu'une fois les étoffes teintes, je les avais mises à sécher bien tendues sur les cordes devant ma boutique, et je m'étais absenté un instant pour aller pisser, quand je revins et les trouvai disparues, volées par quelque chenapan du souk, peut-être même par mon voisin, ce barbier calamiteux ! » A ces paroles, si le client était un brave homme d'entre les personnes tranquilles, il se contentait de répondre : « Allah m'en dédommagera ! » et il s'en allait. Mais si le client était un homme irritable, il entrait en fureur et chargeait le teinturier d'injures et en venait avec lui aux coups et à la dispute publique dans la rue,

au milieu de l'attroupement général. Et malgré cela, et en dépit même de l'autorité du kâdi, il ne parvenait guère à rentrer dans ses effets, vu que les preuves manquaient et que d'un autre côté la boutique du teinturier ne renfermait rien qui pût être saisi et vendu. Et ce commerce réussit ainsi et eut une assez longue durée, le temps que tous les marchands du souk et tous les habitants du quartier fussent dupés l'un après l'autre. Et le teinturier Abou-Kir vit alors son crédit irrémédiablement perdu et son commerce anéanti, attendu qu'il n'y avait plus personne qui pût encore être dépouillé. Et il devint l'objet de la méfiance générale, et on le citait en proverbe quand on voulait parler des friponneries des gens de mauvaise foi.

Lorsque le teinturier Abou-Kir se vit réduit à la misère, il alla s'asseoir devant la boutique de son voisin, le barbier Abou-Sir, et le mit au courant du mauvais état de ses affaires, et lui dit qu'il ne lui restait plus qu'à mourir de faim. Alors le barbier Abou-Sir, qui était un homme qui marchait dans la voie d'Allah, et qui, bien que pauvre, était consciencieux et honnête, compatit à la misère d'un plus pauvre que lui, et répondit : « Le voisin se doit à son voisin! Reste ici et mange et bois et use des biens d'Allah, jusqu'à des jours meilleurs! » Et il le reçut avec bonté, et pourvut à tous ses besoins pendant un long espace de temps.

Or, un jour, le barbier Abou-Sir se plaignait au teinturier Abou-Kir de la dureté du temps et lui disait : « Vois, mon frère! Je suis loin d'être un barbier maladroit, et je connais mon métier, et ma main est légère sur la tête des clients. Mais comme ma boutique est pauvre et que moi-même je suis pauvre, personne ne vient se faire raser chez moi!

C'est à peine si le matin, au hammam, quelque portefaix ou quelque chauffeur s'adresse à moi pour se faire raser les aisselles ou appliquer de la pâte épilatoire sur les aines ! Et c'est avec les quelques pièces de cuivre que ces pauvres donnent au pauvre que je suis, que j'arrive à me nourrir, à te nourrir et à subvenir aux besoins de la famille que supporte mon cou ! mais Allah est grand et généreux ! » Le teinturier Abou-Kir répondit : « Tu es vraiment bien naïf, mon frère, d'endurer si patiemment la misère et la dureté du temps, quand il y a moyen de s'enrichir et de vivre largement. Toi, tu es dégoûté de ton métier qui ne te rapporte rien, et moi je ne puis exercer le mien dans ce pays rempli de gens malveillants. Il ne nous reste donc plus qu'à délaisser ce pays cruel, et à nous en aller d'ici voyager à la recherche de quelque ville où exercer notre art avec fruit et consolation. D'ailleurs tu sais combien d'avantages on retire des voyages ! Voyager c'est s'égayer, c'est respirer le bon air, c'est se reposer des soucis de la vie, c'est voir de nouveaux pays et de nouvelles terres, c'est s'instruire, et c'est, quand on a un métier entre les mains aussi honorable et excellent que le mien et le tien, et surtout aussi généralement admis dans toutes les terres et chez les peuples les plus divers, l'exercer avec de grands bénéfices, honneurs et prérogatives. Et de plus tu n'ignores point ce qu'a dit le poète sur le voyage :

« Quitte les demeures de ta patrie, si tu aspires « aux grandes choses, et invite ton âme aux « voyages.

« Sur le seuil des terres nouvelles t'attendent « les plaisirs, les richesses, les belles manières, « la science et les amitiés choisies !

« Et si l'on te dit : « Que de peines, ami, tu vas « endurer, et de soucis et de dangers sur la terre « lointaine! » réponds : « Il vaut mieux être mort « que vivant, si l'on doit toujours vivre dans le « même lieu, insecte rongeur entre des envieux et « des espions!»

Ainsi donc, mon frère, nous n'avons rien de mieux à faire que de fermer nos boutiques et de voyager ensemble pour un sort meilleur! » Et il continua à parler d'une langue si éloquente que le barbier Abou-Sir fut convaincu de l'urgence du départ, et se hâta de faire ses préparatifs qui consistèrent à envelopper dans un vieux morceau de toile rapiécée son bassin, ses rasoirs, ses ciseaux, son cuir à repasser et quelques autres petits ustensiles, puis à aller faire ses adieux à sa famille et à revenir dans la boutique retrouver Abou-Kir qui l'y attendait. Et le teinturier lui dit : « Maintenant il ne nous reste plus qu'à réciter la Fatiha liminaire du Korân, pour nous prouver que nous sommes devenus frères, et prendre ensemble l'engagement que désormais notre gain sera mis en commun dans une cassette et partagé entre nous, en toute impartialité, à notre retour à Iskandaria! comme aussi nous devrons nous promettre que celui d'entre nous qui trouvera de l'ouvrage sera obligé de subvenir à l'entretien de celui qui ne pourra rien gagner! » Le barbier Abou-Sir ne fit aucune difficulté pour reconnaître la justesse de ces conditions; et tous deux alors, pour sceller leurs mutuels engagements, récitèrent la Fatiha liminaire du Korân!...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT

LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

... Et tous deux alors, pour sceller leurs mutuels engagements, récitèrent la Fatiha, liminaire du Korân. Après quoi l'honnête Abou-Sir ferma sa boutique et en remit la clef au propriétaire qu'il paya intégralement; puis ils prirent tous deux le chemin du port et s'embarquèrent, sans aucunes provisions, sur un navire qui mettait à la voile.

Le destin leur fut favorable durant le voyage, et leur vint en aide par l'entremise de l'un d'eux. En effet, parmi les passagers de l'équipage dont le nombre s'élevait en tout à cent quarante hommes, sans compter le capitaine, il n'y avait point d'autre barbier qu'Abou-Sir; et lui seul par conséquent pouvait raser convenablement ceux qui en avaient besoin. Aussi, dès que le navire eut mis à la voile, le barbier dit à son compagnon : « Mon frère, ici nous sommes en pleine mer, et il faut bien que nous trouvions de quoi manger et boire. Je vais donc essayer d'offrir mes services aux passagers et aux marins, dans l'espoir que quelqu'un me dira : « Viens, ô barbier, me raser la tête! » Et moi je lui raserai la tête, moyennant un pain ou quelque argent ou une gorgée d'eau, de quoi pouvoir, moi et toi, en tirer notre profit! Le teinturier Abou-Kir répondit : « Il n'y a point d'inconvénient! » et il s'étendit sur le pont, posa sa tête le mieux qu'il put et s'endormit, sans plus, tandis que le barbier s'apprêtait à trouver de l'ouvrage.

Dans ce but, Abou-Sir prit son attirail et une tasse d'eau, jeta sur son épaule un morceau de torchon pour toute serviette, car il était pauvre, et se mit à circuler parmi les passagers. Alors l'un

d'eux lui dit : « Viens, ô maître, me raser ! » Et le barbier lui rasa la tête. Et lorsqu'il eut fini, comme le passager lui tendait quelque menue monnaie, il lui dit : « O mon frère, que vais-je pouvoir faire ici de cet argent? Si tu voulais bien me donner plutôt une galette de pain, cela me serait plus avantageux et plus bénit dans cette mer; car j'ai avec moi un compagnon de voyage, et nos provisions sont bien peu de chose! » Alors le passager lui donna une galette de pain, plus un morceau de fromage, et lui remplit d'eau sa tasse. Et Abou-Sir prit cela et s'en revint auprès d'Abou-Kir et lui dit : « Prends cette galette de pain, et mange-la avec ce morceau de fromage ; et bois l'eau de cette tasse! » Et Abou-Kir prit tout cela, et mangea et but. Alors Abou-Sir le barbier reprit son attirail, jeta le torchon sur son épaule, prit la tasse vide à la main, et se mit à parcourir le navire, entre les rangs des passagers accroupis ou étendus, et rasa l'un pour deux galettes, l'autre pour un morceau de fromage ou un concombre ou une tranche de pastèque ou même de la monnaie ; et il fit une si belle emplette qu'à la fin de la journée il avait amassé trente galettes, trente demi-drahmes et du fromage en quantité et des olives et des concombres et plusieurs tablettes de laitance sèche d'Egypte, celle qu'on retire des excellents poissons de Damiette. Et, en outre, il avait su si bien gagner la sympathie des passagers qu'il pouvait leur demander n'importe quoi et l'obtenir. Et même il devint si populaire que son habileté parvint aux oreilles du capitaine qui voulut se faire raser la tête également par lui ; et Abou-Sir rasa la tête du capitaine et ne manqua point de se plaindre à lui de la dureté du sort et de la pénurie où il se trouvait et du peu

de provisions qu'il possédait. Et il lui dit aussi qu'il avait avec lui un compagnon de voyage. Alors le capitaine, qui était un homme à la paume large ouverte, et qui de plus était charmé des bonnes manières et de la légèreté de main du barbier, répondit : « Sois le bienvenu ! Je désire que tous les soirs tu viennes avec ton compagnon dîner avec moi. Et n'ayez plus tous deux aucun souci de quoi que ce soit, tant que durera votre voyage avec nous ! »

Le barbier alla donc retrouver le teinturier qui, selon son habitude, continuait à dormir et qui, une fois réveillé, lorsqu'il eut vu près de sa tête toute cette abondance de galettes, de fromage, de pastèques, d'olives, de concombres et de laitance sèche, s'écria émerveillé : « D'où tout cela ? » Abou-Sir répondit : « De la munificence d'Allah (qu'Il soit exalté !). » Alors le teinturier se jeta sur toutes les provisions à la fois d'un geste qui voulait les engloutir dans son estomac chéri ; mais le barbier lui dit : « Ne mange pas de ces choses, mon frère, qui peuvent nous être utiles dans le moment de la nécessité, et écoute-moi. Sache, en effet, que j'ai rasé le capitaine, et je me suis plaint à lui de notre pénurie en provisions ; et il m'a répondu : « Sois le bienvenu, et viens tous les soirs avec ton compagnon dîner avec moi ! » Or, c'est précisément ce soir le premier repas que nous allons prendre avec lui ! » Mais Abou-Kir répondit : « Il n'y a pas de capitaine qui tienne ! moi j'ai le vertige de la mer, et je ne puis me lever de ma place. Laisse-moi donc apaiser ma faim avec ces provisions-ci, et va toi seul dîner avec le capitaine ! » Et le barbier dit : « Il n'y a pas d'inconvénient à la chose ! » Et, en attendant l'heure du dîner, il se mit à regarder manger son compagnon.

Or le teinturier se mit à attaquer et à mordre les bouchées comme le tailleur de pierrres qui tranche des blocs dans les carrières, et à les avaler avec le tumulte que fait l'éléphant à jeun depuis des jours et des jours et qui engloutit avec borborygmes et gargouillements; et les bouchées venaient en aide aux bouchées pour les pousser dans les portes du gosier; et le morceau entrait avant que le précédent fût descendu; et les yeux du teinturier s'écarquillaient sur chaque morceau comme les yeux d'un Ghoul, et le cuisaient de leurs éclairs en le brûlant; et il soufflait et meuglait comme le bœuf qui beugle devant les fèves et le foin.

Sur ces entrefaites, apparut un marin qui dit au barbier : « O maître du métier, le capitaine te dit : « Amène ton compagnon et viens pour le dîner! » Alors Abou-Sir demanda à Abou-Kir : « Te décides-tu à m'accompagner? » Il répondit : « Moi je n'ai point la force de marcher! » Et le barbier s'en alla seul et vit le capitaine assis par terre devant une large nappe, sur laquelle se trouvaient vingt mets de différentes couleurs, ou même davantage; et l'on n'attendait que son arrivée pour commencer le repas auquel étaient également invitées diverses personnes du bord. Et, le voyant seul, le capitaine lui demanda :...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

Et, le voyant seul, le capitaine lui demanda : « Où est ton compagnon? » Il répondit : « O mon maître, il a le vertige de la mer et il est tout étourdi! » Le capitaine dit : « Cela n'a aucune gravité.

Ce vertige lui passera! Assieds-toi là près de moi, et au nom d'Allah! » Et il prit une assiette et la remplit de toutes les couleurs de mets avec si peu de parcimonie que chaque portion pouvait bien suffire à dix personnes. Et lorsque le barbier eut fini de manger, le capitaine lui tendit une seconde assiette en lui disant : « Porte cette assiette à ton compagnon! » Et Abou-Sir se hâta d'aller porter l'assiette pleine à Abou-Kir qu'il trouva en train de moudre avec ses crocs et de travailler des mâchoires comme un chameau, tandis que les morceaux énormes continuaient à s'engouffrer dans sa gueule les uns sur les autres rapidement. Et il lui dit : « Ne t'avais-je pas dit de ne pas fermer ton appétit avec les provisions? Regarde! Voici les choses que t'envoie le capitaine. Que dis-tu de ces excellentes brochettes de kabab d'agneau, qui viennent de la table de notre capitaine? » Abou-Kir, avec un grognement, dit : « Donne! » Et il se précipita sur l'assiette que lui tendait le barbier, et se mit à tout dévorer des deux mains avec la voracité du loup ou la rage du lion ou la férocité du vautour qui fond sur les pigeons, ou la furie de l'affamé qui a failli finir de faim et ne fait point de façons pour se farcir avec fougue. Et, en quelques instants, il le nettoya et le lécha pour le jeter vide absolument. Alors le barbier ramassa l'assiette et la porta aux gens du bord, pour aller boire ensuite quelque chose avec le capitaine et retourner passer la nuit près d'Abou-Kir qui ronflait déjà de toutes ses ouvertures, en faisant autant de vacarme que le bruit de l'eau heurtant le bateau.

Le lendemain et les jours suivants le barbier Abou-Sir continua à raser les passagers et les marins, en gagnant provendes et provisions, dînant le soir avec

le capitaine, et servant en toute générosité son compagnon qui, pour sa part, se contentait de dormir, ne se réveillant que pour manger ou satisfaire la nécessité, et cela durant vingt jours de navigation, jusqu'à ce que, au matin du vingt-unième jour, le navire fût entré dans le port d'une ville inconnue.

Alors Abou-Kir et Abou-Sir descendirent à terre et allèrent louer dans un khân un petit logement que se hâta de meubler le barbier avec une natte neuve achetée au souk des nattiers et deux couvertures de laine. Après quoi le barbier, ayant pourvu à tous les besoins du teinturier, qui continuait à se plaindre du vertige, le laissa endormi dans le khân, et s'en alla par la ville, chargé de son attirail, exercer sa profession au coin des rues, en plein air, en rasant soit des portefaix, soit des âniers, soit des balayeurs, soit des vendeurs ambulants, soit même des marchands assez importants attirés par son rasoir savant. Et il rentra le soir pour aligner les mets devant son compagnon qu'il trouva endormi et qu'il ne réussit à réveiller qu'en lui faisant sentir le fumet des brochettes d'agneau. Et cet état de choses dura de la sorte, Abou-Kir se plaignant toujours d'un reste de vertige marin, quarante jours pleins ; et chaque jour, une fois à midi et une fois au coucher du soleil, le barbier rentrait au khân pour servir et nourrir le teinturier, après le gain que lui octroyait le destin de la journée et son rasoir; et le teinturier engloutissait galettes, concombres, oignons frais et brochettes de kabab, sans fatigue aucune pour son estomac chéri ; et le barbier avait beau lui vanter la beauté sans pareille de cette ville inconnue, et l'inviter à l'accompagner à une promenade dans les souks ou les jardins,

Abou-Kir répondait invariablement : « Le vertige marin me tient encore la tête! » et, après avoir roté divers rots et peté divers pets de diverses qualités, il se renfonçait dans son pesant sommeil. Et l'excellent et honnête barbier Abou-Sir se gardait bien de faire le moindre reproche à son crapuleux compagnon, ou de l'ennuyer par des plaintes ou des discussions.

Mais au bout de ces quarante jours le barbier, ce pauvre, tomba malade et, ne pouvant plus sortir pour vaquer à son travail, pria le portier du khân de soigner son compagnon Abou-Kir et de lui acheter tout ce dont il pouvait avoir besoin. Mais, quelques jours après, l'état du barbier empira si gravement que le pauvre perdit l'usage de ses sens et devint inerte et comme mort. Aussi, comme il n'était plus là pour nourrir le teinturier ou lui faire accepter le nécessaire, celui-ci finit par sentir cruellement la brûlure de la faim et fut bien obligé de se lever pour chercher de droite et de gauche quelque chose à se mettre sous la dent. Mais il avait déjà tout nettoyé dans le logement, et il ne trouva absolument rien à manger ; alors il fouilla dans les vêtements de son compagnon étendu inerte sur le sol, y trouva une bourse qui contenait le gain du pauvre, amassé cuivre par cuivre durant la traversée et les quarante jours de travail en ville, la serra dans sa ceinture, et, sans plus s'occuper de son compagnon malade que s'il n'existait pas, il sortit, fermant derrière lui avec le loquet la porte de leur logement. Et comme le portier du khân était à ce moment-là absent, nul ne le vit sortir et ne lui demanda où il allait.

Or, le premier soin d'Abou-Kir fut de courir chez un pâtissier où il se paya un plateau entier de ke-

nafa et un autre de feuilletés sablés ; et là-dessus il but une cruche de sorbet au musc et une autre à l'ambre et aux jujubes. Après quoi...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DIXIÈME NUIT

Elle dit :

Après quoi il se dirigea vers le souk des marchands et s'acheta de beaux vêtements et de belles affaires, et, somptueusement accoutré, il se mit à se promener à pas lents par les rues, et à s'égayer et s'amuser des choses nouvelles qu'il découvrait à chaque pas dans cette ville qu'il croyait n'avoir pas sa pareille dans le monde. Mais, entre autres choses, un fait étrange le frappa particulièrement. Il remarqua, en effet, que tous les habitants, sans exception, étaient habillés pareillement d'étoffes uniformes quant à leurs couleurs : on ne voyait que du bleu et du blanc, pas autre chose. Même dans les boutiques des marchands il n'y avait que des étoffes blanches et des étoffes bleues, pas une couleur de plus. Chez les vendeurs de parfums, il n'y avait que du blanc et du bleu ; et le kohl lui-même était visiblement bleu. Chez les marchands de sorbets, il n'y avait que des sorbets blancs dans les carafes et point de rouges ou de roses ou de violets. Et cette découverte l'étonna extrêmement. Mais là où sa stupéfaction parvint à ses extrêmes limites, ce fut à la porte d'un teinturier : dans les cuves du teinturier il ne vit en effet que de la teinture bleu indigo, sans plus. Alors, ne pouvant plus maîtriser sa curiorité et son étonnement, Abou-Kir entra dans la boutique, et sortit de sa poche un mouchoir blanc qu'il tendit au teinturier en lui disant : « Pour

combien, ô maître du métier, me teindras-tu ce mouchoir? Et quelle couleur lui donneras-tu ? » Le maître teinturier répondit : « Je ne te prendrai, pour te teindre ce mouchoir, que la somme de vingt drahmes! Quant à sa couleur, elle sera bleu indigo, sans aucun doute! » Abou-Kir, suffoqué de la demande exorbitante, s'écria : « Comment ? tu me demandes vingt drahmes pour teindre ce mouchoir et encore en bleu? Mais dans mon pays ça ne coûte qu'un demi-drahme! » Le maître teinturier répondit : « Dans ce cas, retourne le teindre dans ton pays, mon bonhomme ! Ici nous ne le pouvons à moins de vingt drahmes, sans un cuivre de rabais! » Abou-Kir reprit : « Soit ! mais je ne veux pas le faire teindre en bleu. C'est en rouge que je le veux ! » L'autre demanda: « Dans quelle langue me parles-tu ? Et qu'entends-tu par rouge ? Est-ce qu'il y a de la teinture rouge ? » Abou-Kir, stupéfait, dit : « Alors teins-le-moi en vert! » Il demanda: « Qu'est-que la teinture verte? » Il dit : « Alors en jaune! » Il répondit: « Je ne connais pas cette teinture-là ! » Et Abou-Kir continua à lui énumérer les couleurs des diverses teintures, sans que le maître teinturier comprît de quoi il s'agissait. Et comme Abou-Kir lui demandait si les autres teinturiers étaient aussi ignorants que lui, il lui répondit : « Nous sommes dans cette ville quarante teinturiers qui formons une corporation fermée à tous les autres habitants; et notre art se transmet en secret de père en fils, à la mort seulement de l'un de nous. Quant à employer une autre teinture que la bleue, cela nous ne l'avons jamais entendu ! »

A ces paroles du teinturier, Abou-Kir dit : « Sache, ô maître du métier, que moi aussi je suis teinturier et je sais teindre les étoffes non seulement en bleu,

mais en leur donnant une infinité de couleurs que tu ne soupçonnes pas. Prends-moi donc à ton service, moyennant salaire, et je t'enseignerai tous les détails de mon art, et tu pourras alors te glorifier de ton savoir devant toute la corporation des teinturiers ! » Il répondit : « Nous ne pouvons jamais accepter d'étranger dans notre corporation et notre métier ! » Abou-Kir demanda : « Et si j'avais pour mon propre compte une boutique de teinturier ? » L'autre répondit : « Tu ne le pourras guère non plus ! » Alors Abou-Kir n'insista pas davantage, sortit de la boutique et alla trouver un second teinturier, puis un troisième et un quatrième, et les autres teinturiers de la ville ; et tous le reçurent de même, et lui firent les mêmes réponses, sans l'accepter pas plus comme maître que comme apprenti. Et il alla conter sa plainte au cheikh-syndic de la corporation qui lui répondit : « Je n'y puis plus rien. Notre coutume et nos traditions nous défendent d'accepter un étranger parmi nous. »

Devant cette réception, unanime dans le refus, de tous les teinturiers, Abou-Kir sentit son foie se gonfler de fureur, et il alla au palais se présenter devant le roi de la ville et lui dit : « O roi du temps, je suis étranger et de ma profession je suis teinturier, et je puis teindre les étoffes de quarante couleurs différentes...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT

LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-ONZIÈME NUIT

Elle dit :

...Et je puis teindre les étoffes de quarante couleurs différentes. Et pourtant il m'est arrivé *telle* et *telle* chose avec les teinturiers de cette ville qui ne savent

teindre qu'en bleu. Moi, je puis donner à une étoffe les couleurs et les nuances les plus charmantes : le rouge avec ses divers degrés, par exemple le rose et le jujube; le vert avec ses divers degrés, par exemple le vert-végétal, le vert-pistache, le vert-olive et le vert-aile de perruche; le noir avec ses divers degrés, par exemple le noir-charbon, le noir-goudron, le noir-bleu de kohl; le jaune avec ses divers degrés, par exemple le jaune-cédrat, le jaune-orange, le jaune-limon et le jaune d'or, et bien d'autres couleurs extraordinaires ! Tout cela ! Et pourtant les teinturiers n'ont voulu de moi ni comme maître ni comme apprenti salarié ! »

En entendant ces paroles d'Abou-Kir et cette énumération prodigieuse de couleurs dont il n'avait jamais ouï parler ni soupçonné l'existence, le roi s'émerveilla et se trémoussa et s'écria : « Ya Allah ! que c'est admirable ! » Puis il dit à Abou-Kir : « Si tu dis vrai, ô teinturier, et si vraiment tu peux avec ton art nous réjouir les yeux avec tant de couleurs merveilleuses, tu n'as qu'à chasser tout souci et à tranquilliser ton esprit. Je vais de suite t'ouvrir moi-même une teinturerie, et te donner un gros capital en argent. Et tu n'as rien à redouter de ces gens de la corporation ; car si l'un d'eux par malheur s'avisait de te molester, je le ferais pendre à la porte de sa boutique ! » Et aussitôt il appela les architectes du palais et leur dit : « Accompagnez ce maître admirable, parcourez avec lui toute la ville, et lorsqu'il aura trouvé un endroit à son goût, que ce soit une boutique, ou un khân, ou une maison, ou un jardin, chassez-en immédiatement le propriétaire, et bâtissez en toute hâte sur l'emplacement une grande teinturerie avec quarante cuves de grande dimension, et quarante autres d'une

moindre dimension. Et en toute chose agissez suivant les indications de ce grand maître teinturier : suivez ponctuellement ses ordres et prenez bien garde de faire mine de lui désobéir en quoi que ce soit ! » Puis le roi fit don à Abou-Kir d'une belle robe d'honneur et d'une bourse de mille dinars, en lui disant : « Dépense pour tes plaisirs cet argent, en attendant que soit prête la nouvelle teinturerie ! » Et il lui fit un autre cadeau de deux jeunes garçons pour le servir et d'un merveilleux cheval harnaché d'une belle selle de velours bleu et d'une housse en soie de même couleur. De plus, il mit à sa disposition, pour l'habiter, une grande maison richement meublée par ses soins et desservie par un grand nombre d'esclaves.

Aussi Abou-Kir, vêtu maintenant de brocart et monté sur son beau cheval, apparaissait-il brillant et majestueux, tel un Emir fils d'Emir ! Et le lendemain il ne manqua pas, toujours monté sur son cheval et précédé de deux architectes et des deux jeunes garçons qui écartaient la foule sur son passage, de parcourir les rues et les souks à la recherche d'un emplacement où bâtir sa teinturerie. Et il finit par fixer son choix sur une immense boutique voûtée, située au milieu du souk, et dit : « Cet endroit-ci est excellent ! » Aussitôt les architectes et les esclaves chassèrent le propriétaire, et commencèrent aussitôt à faire démolir d'un côté et à bâtir de l'autre, et apportèrent un si grand zèle dans l'accomplissement de leur tâche, sous les ordres d'Abou-Kir à cheval, qui leur disait : « Faites ici *telle* et *telle* chose et là *telle* et *telle* autre chose » qu'en un rien de temps ils terminèrent la construction d'une teinturerie qui n'avait pas sa pareille dans aucun endroit sur la terre.

Alors le roi le fit appeler et lui dit : « Maintenant, il ne s'agit plus que de faire marcher la teinturerie ; mais sans argent rien ne peut marcher. Voici donc, pour commencer, cinq mille dinars d'or comme première mise de fonds ! Et me voici tout impatient de voir le résultat de ton art en teinturerie ! » Et Abou-Kir prit les cinq mille dinars qu'il serra soigneusement dans sa maison, et avec quelques drahmes, tant les ingrédients nécessaires étaient à bon compte et restaient invendus, il acheta chez un droguiste toutes les couleurs qui étaient entassées chez lui dans des sacs encore intacts, et les fit transporter dans sa teinturerie où il les prépara et les délaya savamment dans les grandes et les petites cuves...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DOUZIÈME NUIT

Elle dit :

...Et les délaya savamment dans les grandes et les petites cuves.

Sur ces entrefaites, le roi lui envoya cinq cents pièces d'étoffes blanches en soie, en laine et en lin, pour qu'il les teignît selon son art. Et Abou-Kir les teignit de différentes manières, en leur donnant soit des couleurs pures de tout mélange, soit des couleurs composées de telle façon qu'il n'y eût pas une seule étoffe qui ressemblât à l'autre ; puis, pour les faire sécher, il les étendit sur des cordes qui partaient de sa boutique et allaient d'un bout de la rue à l'autre bout ; et les étoffes colorées, en séchant, s'avivaient merveilleusement et produisaient sous le soleil un spectacle splendide.

Lorsque les habitants de la ville virent cette chose

si nouvelle pour eux, ils furent ébahis; et les marchands fermèrent leurs boutiques pour accourir et mieux voir, et les femmes et les enfants poussaient des cris d'admiration, et les uns et les autres demandaient à Abou-Kir : « O maître teinturier, quel est le nom de cette couleur-ci? et quel est le nom de cette couleur-là? » Et il leur répondait : « Ceci est du rouge-grenat! ceci est du vert d'huile! ceci est du jaune-cédrat! » Et il leur nommait toutes les couleurs, au milieu des exclamations et des bras levés pour attester une admiration sans bornes.

Mais soudain le roi, qui avait été averti que les étoffes étaient prêtes, déboucha à cheval, au milieu du souk, précédé de ses coureurs qui écartaient la foule et suivi de son escorte d'honneur. Et à la vue des étoffes chatoyantes de tant de couleurs sous la brise qui les faisait onduler dans l'air incandescent, il fut ravi à la limite du ravissement et resta immobile longtemps, sans respiration, avec les yeux tout blancs de dilatation. Et les chevaux eux-mêmes, loin d'être effrayés de ce spectacle inaccoutumé, se montrèrent sensibles aux belles couleurs et, de même qu'ils caracolent au son des fibres et des clarinettes, ils se mirent à danser de côté, ivres de toute cette gloire qui trouait l'air et claquait au vent.

Quant au roi, ne sachant comment honorer le teinturier, il fit descendre de son cheval son grand-vizir et monter Abou-Kir à sa place en le mettant à sa droite, et, ayant fait ramasser les étoffes, il reprit le chemin du palais, où il combla Abou-Kir d'or, de présents et de privilèges. Il fit ensuite tailler dans les étoffes colorées des robes pour lui, pour ses femmes et pour les grands du palais, et donner mille nouvelles pièces à Abou-Kir, afin qu'il les lui

teignît aussi merveilleusement; si bien qu'au bout d'un certain temps tous les émirs d'abord, puis tous les fonctionnaires eurent des robes colorées. Et les commandes affluèrent en quantité si considérable chez Abou-Kir, nommé teinturier en titre du roi, qu'il devint bientôt l'homme le plus riche de la ville; et les autres teinturiers, avec le chef de la corporation en tête, vinrent lui faire des excuses pour leur conduite passée, et le prièrent de les employer chez lui comme apprentis sans salaire. Mais il refusa leurs excuses et les renvoya honteusement. Et l'on ne voyait plus, à travers les rues et les souks, que des gens habillés d'étoffes multicolores et fastueuses, teintes par Abou-Kir, le teinturier du roi. Et voilà pour lui!

Mais pour ce qui est d'Abou-Sir, le barbier, voici!...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME NUIT

Elle dit :

Mais pour ce qui est d'Abou-Sir, le barbier, voici!

Une fois qu'il eut été dépouillé et délaissé par le teinturier, qui était parti après l'avoir enfermé dans le logement, il resta étendu à demi mort pendant trois jours, au bout desquels le portier du khân finit par s'étonner de ne voir sortir aucun d'eux ; et il se dit : « Ils sont peut-être partis sans me payer le prix de location du logement! Peut-être aussi sont-ils morts! On encore peut-être c'est autre chose, je ne sais pas! » Et il se dirigea vers la porte de leur logement, et trouva la clef de bois dans le loquet fermé avec les deux crans; et il

entendit au-dedans comme un faible gémissement. Alors il ouvrit la porte et entra et vit le barbier étendu sur la natte, jaune et méconnaissable; et il lui demanda : « Qu'as-tu, mon frère, que je t'entends gémir de la sorte? Et qu'est devenu ton compagnon ? » Le pauvre barbier, d'une voix bien faible, répondit : « Allah seul le sait! C'est aujourd'hui seulement que je suis parvenu à ouvrir les yeux. Je ne sais depuis quand je suis là! Mais j'ai bien soif, et je te prie, ô mon frère, de prendre la bourse qui est pendue à ma ceinture et de m'acheter quelque chose pour me soutenir. » Le portier retourna la ceinture dans tous les sens; mais n'y trouvant point d'argent il comprit que l'autre compagnon l'avait volé, et dit au barbier : « Ne te préoccupe de rien, ô pauvre! Allah traitera chacun selon ses œuvres! Moi je vais m'occuper de toi et te soigner avec mes yeux! » Et il se hâta d'aller lui préparer une soupe dont il lui remplit une écuelle et la lui apporta. Et il l'aida à l'avaler, et l'enveloppa d'une couverture de laine, et le fit transpirer. Et de la sorte il agit pendant deux mois, en prenant à sa charge tous les frais du barbier, si bien qu'au bout de ce temps Allah octroya la guérison par son entremise. Et Abou-Sir put alors se lever et dit au bon portier : « Si jamais le Très-Haut m'en donne le pouvoir, je saurai te dédommager de tout ce que tu as dépensé pour moi et reconnaître tes soins et tes bontés. Mais Allah seul serait capable de te rémunérer selon tes justes mérites, ô fils choisi! » Le vieux portier du khân lui répondit : « Louanges à Allah pour ta guérison, mon frère! Moi je n'ai agi de la sorte à ton égard que par le seul désir du visage d'Allah le Généreux ! » Puis le barbier voulut lui baiser la main,

mais il s'y refusa en protestant ; et ils se quittèrent en appelant l'un sur l'autre toutes les bénédictions d'Allah.

Le barbier sortit donc du khân, chargé de son attirail ordinaire, et se mit à parcourir les souks. Or, sa destinée l'attendait ce jour-là et le conduisit justement devant la teinturerie d'Abou-Kir, où il vit une foule énorme qui regardait les étoffes colorées étendues sur les cordes devant la boutique, et s'émerveillait et s'exclamait tumultueusement. Et il demanda à l'un des spectateurs : « A qui appartient cette teinturerie? Et pourquoi ce grand rassemblement? » L'homme questionné répondit : « C'est la boutique du seigneur Abou-Kir, le teinturier du sultan! C'est lui qui teint les étoffes avec les couleurs admirables que voilà, par des procédés extraordinaires! C'est un très grand savant dans l'art de la teinturerie! »

En entendant ces paroles, Abou-Sir se réjouit en son âme pour son ancien compagnon, et il pensa : « Louanges à Allah qui lui a ouvert les portes des richesses! Tu as eu bien tort, ô Abou-Sir, de mal penser de ton ancien compagnon! S'il t'a délaissé et oublié, c'est parce qu'il a été très occupé par son travail! Et s'il t'a pris ta bourse, c'est parce qu'il n'avait rien entre les mains pour s'acheter des couleurs! Mais tu vas voir maintenant, lorsqu'il t'aura reconnu, comme il va te recevoir avec cordialité en se souvenant des services que tu lui as autrefois rendus, et du bien que tu lui as fait quand il était dans le besoin! comme il va se réjouir de te revoir! » Puis le barbier réussit à se faufiler à travers la foule et à arriver devant l'entrée de la teinturerie. Et il regarda à l'intérieur! Et il vit Abou-Kir nonchalamment étendu sur un grand divan,

appuyé contre une pile de coussins, et le bras droit sur un coussin, et le bras gauche sur un coussin, et vêtu d'une robe semblable aux robes des rois, et devant lui quatre jeunes esclaves noirs et quatre jeunes esclaves blancs somptueusement habillés; et, tel, il lui apparaissait être aussi majestueux qu'un vizir et aussi grand qu'un sultan? Et il vit les ouvriers, au nombre de dix, qui avaient la main à l'ouvrage, et exécutaient des ordres qu'il leur donnait du geste seulement.

Alors Abou-Sir fit un pas de plus et s'arrêta juste devant Abou-Kir, en pensant : « J'attendrai qu'il abaisse ses yeux sur moi pour lui faire mon salam! Peut-être même va-t-il me saluer le premier et se jeter à mon cou pour m'embrasser et me faire des compliments de condoléances et me consoler! »

Or, à peine leurs regards se furent-ils rencontrés et l'œil fut-il tombé sur l'œil,...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME NUIT

Elle dit :

Or à peine leurs regards se furent-ils rencontrés et l'œil fut-il tombé sur l'œil, que le teinturier bondit en s'écriant : « Ah! scélérat, voleur, que de fois ne t'ai-je pas défendu de t'arrêter devant ma boutique! Veux-tu donc ma ruine et mon déshonneur? Holà, vous autres! Arrêtez-le! Saisissez-le! »

Aussi les esclaves blancs et noirs se précipitèrent sur le pauvre barbier, et le renversèrent et le piétinèrent; et le teinturier lui-même se leva, prit un grand bâton et dit : « Etendez-le sur le ventre! » Et

il lui asséna sur le dos cent coups de bâton. Puis il dit : « Tournez-le sur le dos ! » Et il lui asséna sur le ventre cent autre coups de bâton. Après quoi il lui cria : « O misérable gredin, ô traître ! si jamais je te revois encore devant ma boutique, je t'enverrai chez le roi qui t'écorchera la peau et t'empaîera devant la porte du palais ! Va-t'en ! Qu'Allah te maudisse, ô visage de poix ! » Alors le pauvre barbier, bien humilié et endolori de ce traitement, et le cœur brisé et l'âme rabougrie, se traîna de là et reprit le chemin du khân, en pleurant en silence, poursuivi par les huées de la foule ameutée contre lui et par les malédictions des admirateurs d'Abou-Kir le teinturier.

Lorsqu'il fut arrivé à son logement, il s'étendit de tout son long sur la natte et se mit à réfléchir sur ce qu'il venait de subir de la part d'Abou-Kir ; et il passa toute la nuit sans pouvoir fermer l'œil, tant il se sentait malheureux et endolori. Mais le matin, les traces des coups s'étant refroidies, il put se lever et sortir dans l'intention de prendre un bain au hammam, pour achever de se reposer, et se laver le corps depuis le temps qu'il était resté malade, sans faire ses ablutions. Il demanda donc à un passant : « Mon frère, quel est le chemin du hammam ? » L'homme répondit : « Le hammam ? Qu'est-ce que c'est que le hammam ? » Abou-Sir dit : « Mais c'est l'endroit où l'on va se laver et se faire enlever les saletés et les filaments que l'on a sur le corps ! C'est l'endroit le plus délicieux qui soit au monde ! » L'homme répondit : « Alors va te plonger dans l'eau de la mer ! C'est là qu'on se baigne ! » Abou-Sir dit : « C'est un bain au hammam que je désire ! » L'autre répondit : « Nous ne savons point nous autres ce que tu veux dire par

hammam. Quand nous voulons prendre un bain nous allons à la mer; et le roi lui-même, quand il veut se laver, fait comme nous : il va prendre un bain de mer ! »

Lorsque Abou-Sir eut appris de la sorte que le hammam était chose inconnue pour les habitants de cette ville, et qu'il fut convaincu qu'ils ignoraient l'usage des bains chauds et des opérations du massage, de l'enlèvement des filaments et de l'épilation, il se dirigea vers le palais du roi et demanda une audience qui lui fut accordée. Il entra donc chez le roi et, après avoir embrassé la terre entre ses mains et appelé sur lui les bénédictions, il lui dit : « O roi du temps, je suis étranger et barbier de ma profession. Je sais également exercer d'autres métiers, surtout celui de chauffeur de hammam et de masseur, bien que dans mon pays chacune de ces professions soit exercée par des hommes différents qui ne font que cela toute leur vie. Aussi j'ai voulu aujourd'hui aller au hammam dans ta ville; mais nul ne sut m'en indiquer le chemin, et nul ne comprit ce que signifiait le mot hammam ! Or, il est bien étonnant qu'une ville aussi belle que la tienne soit dépourvue de hammams, alors qu'il n'y a rien au monde d'aussi excellent pour faire les délices et l'embellissement d'une ville ! En vérité, ô roi du temps, le hammam est un paradis sur la terre ! » A ces paroles le roi fut extrêmement étonné et demanda : « Peux-tu alors m'expliquer ce que c'est que ce hammam dont tu me parles? car moi non plus je n'en ai jamais entendu parler. » Alors Abou-Sir dit : « Sache, ô roi, que le hammam est un bâtiment construit de *telle* et de *telle* manière, et l'on s'y baigne de *telle* et de *telle* façon, et l'on y éprouve *telles* et *telles* délices,

car l'on y fait *telles* et *telles* choses! » Et il raconta par le détail les qualités, les avantages et les plaisirs d'un hammam bien compris. Puis il ajouta : « Mais ma langue deviendrait plutôt poilue avant qu'elle te donnât une idée exacte d'un hammam et de ses joies. Il faut expérimenter pour comprendre! Et ta ville ne sera une ville vraiment parfaite que le jour où elle aura un hammam! »

En entendant ces paroles d'Abou-Sir, le roi se dilata d'aise et s'épanouit et s'écria : « Sois le bienvenu dans ma ville, ô fils des gens de bien! »...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT

LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-QUINZIÈME NUIT

Elle dit :

... Le roi se dilata d'aise et s'épanouit et s'écria : « Sois le bienvenu dans ma ville, ô fils des gens de bien! » Et il le revêtit de ses propres mains d'une robe d'honneur qui n'avait pas sa pareille, et lui dit : « Tout ce que tu voudras te sera accordé, et au delà! mais hâte-toi de construire le hammam, car mon impatience est grande de le voir et d'en jouir! » Et il lui fit don d'un cheval magnifique, de deux nègres, de deux jeunes garçons, de quatre adolescentes et d'une maison splendide. Et il le traita encore plus généreusement qu'il ne l'avait fait pour le teinturier, et mit à sa disposition les meilleurs architectes en leur disant : « Il faut que vous bâtissiez le hammam sur l'emplacement qu'il aura lui-même choisi! » Et Abou-Sir emmena les architectes, et parcourut avec eux toute la ville, et finit par trouver un emplacement qu'il jugea convenable, où il donna l'ordre de bâtir le hammam. Et d'après ses indications les architectes bâtirent

un hammam qui n'avait pas son pareil dans le monde, et ils l'ornèrent de dessins entrelacés et de marbres de diverses couleurs et d'ornements extraordinaires qui ravissaient la raison. Et tout cela d'après les instructions d'Abou-Sir. Et lorsque la construction fut achevée, Abou-Sir fit faire le grand bassin du milieu en albâtre transparent, et les autres bassins en marbres précieux. Puis il alla trouver le roi et lui dit : « Le hammam est prêt; mais il manque encore les accessoires et les fournitures! » Et le roi lui donna dix mille dinars, qu'il se hâta d'utiliser pour acheter les divers accessoires et fournitures; tels que serviettes de lin et de soie, essences précieuses, parfums, encens, et le reste. Et il mit chaque chose à sa place, et n'épargna rien pour que tout fût à profusion. Puis il demanda au roi, pour l'aider dans son travail, dix aides vigoureux; et le roi lui donna à l'instant vingt jeunes garçons bien faits et beaux comme des lunes, qu'il se hâta d'initier à l'art du massage et du lavage, en les massant et les lavant, et en leur faisant faire les diverses expériences sur lui-même. Et lorsqu'ils furent devenus tout à fait experts dans l'art, il fixa enfin le jour de l'inauguration du hammam et en avisa le roi.

Et ce jour-là Abou-Sir fit chauffer le hammam et l'eau des bassins, et brûler l'encens et les parfums dans les cassolettes, et marcher les eaux des fontaines avec un bruit si admirable que toute musique devenait vacarme à côté! Quant au grand jet d'eau du bassin central, c'était une merveille incomparable et qui, sans aucun doute, devait ravir les esprits en extase! Et là dedans une propreté et une fraîcheur régnaient sur toute chose qui défiaient la candeur des lys et des jasmins.

Aussi quand le roi, accompagné de ses voisins et de ses émirs, eut franchi la grande porte du hammam, il fut agréablement affecté, quant à ses yeux et à son nez et à ses oreilles, par la décoration charmante du lieu et les parfums et la musique de l'eau dans les vasques des fontaines. Et, bien émerveillé, il demanda : « Qu'est-ce cela? » Abou-Sir répondit : « C'est le hammam, cela? Mais ce n'en est que l'entrée! » Et il fit pénétrer le roi dans la première salle, et le fit monter sur l'estrade où il le déshabilla et l'enveloppa de serviettes depuis la tête jusqu'aux pieds, et lui passa aux pieds de hautes socques de bois, et l'introduisit dans la seconde salle où il le fit abondamment transpirer. Alors, aidé des jeunes garçons, il lui frotta les membres au moyen de gants en crin et en fit sortir, sous forme de longs filaments semblables à des vers, toute la saleté intérieure accumulée dans les pores de la peau ; et il les montrait au roi qui s'en étonnait prodigieusement. Puis il le lava à grande eau et à grand renfort de savonnage, et le fit descendre ensuite dans la baignoire de marbre remplie d'eau parfumée à l'essence de roses, où il le laissa un certain temps pour ensuite l'en faire sortir et lui laver la tête avec de l'eau-de-roses et des essences. Ensuite il lui teignit les ongles des mains et des pieds avec le henné, qui leur donna une couleur aurore. Et durant ces préparatifs, l'aloès et le nard aromatique brûlaient autour d eux et les pénétraient de suavité.

Cela terminé, le roi se sentit devenir léger comme un oiseau et respirer de tous les éventails de son cœur ; et son corps était devenu si lisse et si ferme qu'en le touchant de la main il rendait un son harmonieux. Mais quel ne fut point son délice

quand les jeunes garçons se mirent à lui masser les membres avec une douceur et un rythme tels qu'il s'imaginait être changé en luth ou en guitare! Et il sentait une vigueur sans pareille l'animer, tellement qu'il fut sur le point de rugir comme un lion. Et il s'écria : « Par Allah! de ma vie je ne me suis senti si vigoureux. Est-ce cela le hammam, ô maître barbier? » Abou-Sir répondit : « C'est cela même, ô roi du temps! » Il dit : « Par ma tête! ma ville n'est devenue une ville que depuis la construction de ce hammam! » Et lorsque, après avoir été séché dans les serviettes imprégnées de musc, il fut remonté sur l'estrade pour boire les sorbets préparés à la neige hachée, il demanda à Abou-Sir :

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-SEIZIÈME NUIT

Elle dit :

...pour boire les sorbets à la neige hachée, il demanda à Abou-Sir : « Et combien estimes-tu que vaut un tel bain, et quel prix penses-tu faire payer? » Il répondit : « Le prix que fixera le roi! » Il dit : « Moi, je fixe un tel bain à mille dinars, pas moins! » Et il fit compter mille dinars à Abou-Sir, et lui dit : « Et désormais tu feras payer mille dinars à chaque client qui viendra prendre un bain dans ton hammam! » Mais Abou-Sir répondit : « Pardon, ô roi du temps! Tous les gens ne sont pas égaux! Les uns sont riches et les autres sont pauvres. Si donc je voulais prendre de chaque client mille dinars, le hammam ne fera plus rien et fermera, car il n'est pas au pouvoir du pauvre de payer pour un bain mille dinars! » Le roi de-

manda : « Comment alors penses-tu faire? » Il répondit : « Pour ce qui est du prix, je le laisserai à la générosité du client ! Chacun de la sorte payera selon ses moyens et la générosité de son âme ! Et le pauvre ne donnera que ce qu'il pourra donner. Quant à ce prix de mille dinars, c'est là un cadeau de roi ! » Et les émirs et les vizirs, en entendant ces paroles, approuvèrent grandement Abou-Sir et ajoutèrent : « Il dit la vérité, ô roi du temps, et c'est là la justice ! Car toi, ô notre roi bien-aimé, tu crois que tous les gens peuvent faire comme toi ! » Le roi dit : « C'est possible ! En tout cas cet homme est un étranger, un très pauvre, et le traiter avec largesse et générosité est notre devoir d'autant plus qu'il dote notre ville de ce hammam dont de notre vie nous n'avons vu le pareil, et grâce auquel notre ville a acquis une importance et un éclat incomparables. Mais du moment que vous me dites ne pouvoir point payer mille dinars le bain, je vous autorise à ne le lui payer cette fois chacun que cent dinars seulement et à lui donner en plus un jeune esclave, un nègre et une adolescente ! Et dans l'avenir, puisqu'il le juge ainsi, vous lui paierez chacun ce à quoi vous inciteront vos moyens et la générosité de votre âme ! » Ils répondirent : « Certes ! nous le voulons bien ! » Et lorsqu'ils eurent pris leur bain au hammam, ce jour-là, ils payèrent chacun à Abou-Sir cent dinars d'or, un jeune esclave blanc, un nègre et une adolescente. Or, comme le nombre des émirs et des grands qui avaient pris leur bain, après le roi, montait à quatre cents, Abou-Sir reçut quarante mille dinars, quarante jeunes garçons blancs, quarante nègres et quarante adolescentes, et, de la part du roi, dix mille dinars, dix jeunes garçons blancs, dix

jeunes nègres et dix adolescentes comme des lunes.

Lorsque Abou-Sir reçut tout cet or et ces cadeaux, il s'avança et, après avoir embrassé la terre entre les mains du roi, dit : « O roi fortuné, ô visage de bon augure, ô souverain aux idées justes et pleines d'équité, quel est l'endroit qui va pouvoir me loger avec cette armée entière de jeunes garçons blancs, de nègres et d'adolescentes? » Le roi répondit : « Moi je t'ai fait donner tout cela pour te rendre bien riche; car j'ai pensé que peut-être tu songeras un jour à retourner dans ta patrie près de ta famille chérie, souhaitant la revoir; et alors tu pourras partir de chez nous avec assez de richesses pour vivre chez toi avec les tiens à l'abri du besoin. Il répondit : « O roi du temps, qu'Allah te conserve prospère! mais tous ces esclaves c'est bon pour les rois, et non pour moi qui n'ai guère besoin de tout cela pour manger le pain et le fromage avec ma famille! Comment vais-je pouvoir faire pour nourrir et habiller cette armée de jeunes blancs, de jeunes noirs et d'adolescentes? Par Allah ! ils auront vite fait de manger avec leurs jeunes dents tout mon gain et moi après mon gain! » Le roi se mit à rire et dit : « Par ma vie, tu dis vrai. Ils sont devenus une puissante armée; et à toi seul tu ne pourras guère arriver à les satisfaire par n'importe quel endroit! Veux-tu donc me les vendre, pour t'en débarrasser, chacun à cent dinars? » Abou-Sir répondit : « Je te les vends à ce prix ! » Aussitôt le roi fit appeler son trésorier qui versa intégralement à Abou-Sir le prix des cent cinquante esclaves ; et le roi, à son tour, renvoya tous ces esclaves chacun à son ancien maître, comme cadeau. Et Abou-Sir remercia le roi pour ses bontés, et lui dit : « Qu'Allah te repose l'âme comme tu m'as re-

posé l'âme en me sauvant d'entre les dents terribles de ces jeunes ghouls gloutons qu'Allah seul pouvait rassasier! » Et le roi se mit à rire de ces paroles, et se montra encore très généreux à l'égard d'Abou-Sir; puis, suivi des grands de son royaume, il sortit du hammam et rentra dans son palais.

Quant à Abou-Sir, il passa cette nuit-là dans sa maison à serrer l'or dans des sacs et à cacheter chaque sac bien soigneusement. Et, pour son train de maison, il avait vingt nègres, vingt jeunes garçons et quatre adolescentes.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin, et discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME NUIT

Elle dit :

... Vingt nègres, vingt jeunes garçons et quatre adolescentes.

Le lendemain Abou-Sir fit crier par toute la ville par les crieurs publics : « O créatures d'Allah, accourez tous prendre un bain au hammam du Sultan! Pendant trois jours on ne paiera pas! » Et il y eut une foule énorme qui, durant trois jours, se précipita prendre pour rien un bain au hammam nommé Hammam du Sultan. Mais dès le matin du quatrième jour, Abou-Sir s'installa lui-même derrière la caisse du hammam, et se mit à percevoir le prix des entrées qui fut laissé à la bonne volonté de chacun, à sa sortie du bain. Et le soir venu, Abou-Sir avait encaissé des clients une recette de la contenance de la caisse, avec l'assentiment d'Allah (qu'Il soit exalté!). Et il commença de la sorte à amonceler les tas d'or que lui accumulait sa destinée.

Tout cela! Et la reine qui avait entendu parler

de ces bains avec enthousiasme par le roi son époux résolut d'en prendre un, comme essai d'abord. Et elle fit prévenir de son intention Abou-Sir qui, pour lui plaire et acquérir également la clientèle des femmes, consacra désormais la matinée aux bains des hommes et l'après-midi aux bains des femmes. Et il se tenait lui-même le matin derrière la caisse, pour les recettes, tandis que l'après-midi il chargeait de ce soin une intendante nommée par lui à cette charge-là ! Aussi lorsque la reine fut entrée au hammam et qu'elle eut expérimenté sur elle-même les effets délicieux de ces bains selon la nouvelle manière, elle fut si charmée qu'elle résolut d'y revenir tous les vendredis après midi, et ne se montra pas à l'égard d'Abou-Sir moins libérale que le roi qui avait pris l'habitude d'y retourner tous les vendredis dans la matinée en payant chaque fois mille dinars d'or, sans préjudice pour les cadeaux.

Ainsi Abou-Sir s'acheminait-il profondément dans les chemins des richesses, des honneurs et de la gloire ! Mais il ne se montra pas, pour cela, moins modeste ou moins honnête, au contraire ! Il continua, comme par le passé, à se montrer affable, souriant et plein de bonnes manières à l'égard des clients, et généreux à l'égard des pauvres gens dont il ne voulait jamais accepter d'argent. Et cette générosité fut d'ailleurs pour lui la cause de son salut comme il sera prouvé dans le courant de cette histoire. Mais dès maintenant que l'on sache bien que ce talent lui viendra par l'entremise d'un capitaine marin qui, un jour, se trouva à court d'argent et put néanmoins prendre un bain tout à fait excellent, sans frais aucunement ! Aussi, comme, en outre, il avait été rafraîchi de sorbets et accompa-

gné jusqu'à la porte avec tous les égards possibles par Abou-Sir en personne, il se mit dès lors à réfléchir sur les moyens de prouver sa gratitude à Abou-Sir soit par quelque cadeau, soit autrement! Et cette occasion il ne tarda pas à la trouver. Et voilà pour le capitaine marin!

Quant au teinturier Abou-Kir, il finit par entendre parler de ce hammam extraordinaire, dont s'entretenait avec admiration toute la ville, en disant : « Certes ! c'est le paradis en ce monde ! » Et il résolut d'aller expérimenter par lui-même les délices de ce paradis, dont il ignorait encore le nom du gardien. Il se vêtit donc de ses plus beaux habits, monta sur une mule richement harnachée, se fit précéder et suivre par des esclaves armés de longs bâtons, et se dirigea vers le hammam. Arrivé à la porte, il sentit l'odeur du bois d'aloès et le parfum du nadd; et il vit la multitude des gens qui entraient et qui sortaient, et ceux qui étaient assis sur les bancs à attendre leur tour, fussent-ils d'entre les grands notables ou d'entre les plus pauvres des pauvres ou les plus petits des petits. Il entra alors dans le vestibule, et aperçut son ancien compagnon Abou-Sir assis derrière la caisse, dodu, frais et souriant. Et il eut même quelque peine à le reconnaître, tant les anciennes cavités de son visage étaient maintenant remplies d'une graisse de bonne nature, et tant son teint était brillant et sa mine avantagée de beaucoup! A cette vue le teinturier, bien que surpris et bouleversé, feignit une grande joie et, avec une impudence extrême, il s'avança vers Abou-Sir, qui déjà s'était levé en son honneur, et lui dit d'un ton plein d'amical reproche: « Hé quoi, ya Abou-Sir ! Est-ce là la conduite d'un ami et le procédé d'un

homme qui connaît les bonnes manières et la galanterie ? Tu sais que je suis devenu le teinturier en titre du roi et un des personnages les plus riches et les plus importants de la ville, et tu ne viens jamais me voir ni prendre de mes nouvelles ! Et tu ne te demandes même pas : « Qu'est donc devenu mon ancien camarade Abou-Kir ? » Et moi j'ai eu beau te demander partout et envoyer de tous les côtés mes esclaves à ta recherche, dans les khâns et les boutiques, nul n'a pu me renseigner à ton sujet ni me mettre sur tes traces ! » A ces paroles Abou-Sir hocha la tête avec une grande tristesse, et répondit : « Ya Abou-Kir, tu oublies donc le traitement que tu m'as fait subir, quand je suis venu à toi, et les coups que tu m'as donnés et l'opprobre dont tu m'as couvert devant les gens en m'appelant voleur, traître et misérable ? » Et Abou-Kir se montra bien formalisé et s'écria : « Que dis-tu là ? Serait-ce toi cet homme que j'ai battu ? » Il répondit : « Mais oui, c'était moi ! » Abou-Kir alors se mit à jurer mille serments qu'il ne l'avait pas reconnu, en disant : « Certes ! je t'ai confondu avec un autre, avec un voleur qui avait déjà essayé maintes fois de dérober mes étoffes ! Tu étais si maigre et si jaune qu'il m'a été impossible de te reconnaître ! » Puis il se mit à regretter son acte, à se frapper les mains l'une contre l'autre, disant : « Il n'y a de recours et de puissance qu'en Allah, le Glorieux, l'Exalté ! Comment ai-je pu me tromper de la sorte ! Mais aussi la faute n'est-elle pas surtout à toi qui, m'ayant le premier reconnu, ne t'es pas nommé devant moi, en me disant : « Je suis tel ! » d'autant plus que ce jour j'étais tout à fait distrait et hors de moi de toute la besogne dont j'étais surchargé !

« Je te prie donc par Allah sur toi, ô mon frère, de me pardonner et d'oublier cette chose-là qui était écrite dans notre destinée! » Abou-Sir répondit : « Qu'Allah te pardonne, ô mon compagnon ! C'était là en effet l'arrêt secret du destin; la réparation est sur Allah ! » Le teinturier dit : « Pardonne-moi tout à fait ! » Il répondit : « Qu'Allah libère donc ta conscience, comme je te libère ! Que pouvons-nous contre les arrêts rendus du fond de l'éternité? Entre donc au hammam, enlève tes habits et prends un bain qui te soit plein de délices et de rafraîchissement ! »...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT

LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

« Et prends un bain qui te soit plein de délices et de rafraîchissement ! »

Et Abou-Kir lui demanda : « Et d'où t'est venue cette félicité ? » Il répondit : « Celui qui t'a ouvert les portes de la prospérité me les a ouvertes également ! » Et il lui raconta son histoire depuis le jour où il avait reçu la bastonnade par ses ordres! Mais il n'y a aucune utilité à la répéter. Et Abou-Kir lui dit : « Ma joie est extrême d'apprendre la faveur dont tu jouis auprès du roi. Je vais m'employer de façon à ce que cette faveur augmente encore, en racontant au roi que tu es mon ami de toujours ! » Mais l'ancien barbier répondit : « A quoi bon l'intervention des créatures dans les arrêts du destin ? Allah seul tient dans ses mains les faveurs et les disgrâces ! Quant à toi, hâte-toi de te déshabiller et d'entrer au hammam jouir des bienfaits de l'eau et de la propreté ! » Et il le

conduisit lui-même dans la salle réservée et, de ses propres mains, il le frotta, le savonna, le massa et travailla jusqu'à la fin, ne voulant laisser ce soin à aucun de ses aides. Puis il le fit monter sur l'estrade de la salle fraîche, et lui servit lui-même les sorbets et les réconfortants, et cela avec tant d'égards que tous les clients ordinaires étaient ébahis de voir Abour-Sir en personne remplir cet office et rendre ces honneurs exceptionnels au teinturier, alors que d'ordinaire le roi seul en bénéficiait.

Lorsque vint le moment de partir, Abou-Kir voulut offrir quelque argent à Abou-Sir que celui-ci se garda bien d'accepter, et il répondit : « N'as-tu pas honte de m'offrir de l'argent, alors que je suis ton camarade, et qu'il n'y a aucune différence entre nous? » Abou-Kir dit : « Soit! mais, en retour, laisse-moi te donner un conseil qui te sera d'une grande utilité. Ce hammam est admirable, mais pour qu'il soit tout à fait merveilleux, il lui manque encore une chose! » Abou-Sir demanda : « Et quelle est-elle? » Il dit : « La pâte épilatoire! J'ai en effet remarqué qu'une fois que tu avais fini de raser la tête de tes clients, tu te servais, pour les poils des autres parties du corps, du rasoir également ou de la pince à poils. Or, rien ne vaut la pâte épilatoire dont je connais la recette et que je vais te donner pour rien! » Abou-Sir répondit : « Certes! tu as raison, ô mon camarade. Je ne demande pas mieux que d'apprendre de toi la recette de la meilleure pâte épilatoire! » Abou-Sir dit : « Voici! Prends de l'arsenic jaune et de la chaux vive, pétris-les ensemble en y ajoutant un peu d'huile, mélange-les d'un peu de musc pour en enlever l'odeur désagréable, et renferme la pâte ainsi obtenue dans un pot en terre cuite, pour ne t'en ser-

vir qu'au moment du besoin ! Et jé te réponds du succès de l'opération, surtout quand le roi verra ses poils tomber comme par enchantement, sans heurt ni frottement, et que sa peau lui apparaîtra toute blanche en-dessous ! » Et Abou-Kir, ayant ainsi livré cette recette à son ancien compagnon, sortit du hammam et se dirigea en toute hâte vers le palais.

Lorsqu'il arriva devant le roi et qu'il eut présenté ses hommages entre ses mains, il lui dit : « Je viens chez toi en conseiller, ô roi du temps ! » Le roi dit : « Et quel conseil m'apportes-tu ? » Il répondit : « Louanges à Allah qui t'a sauvegardé jusqu'aujourd'hui des mains malfaisantes de ce méchant, de cet ennemi du trône et de la religion, de cet Abou-Sir, maître du hammam ! » Le roi, bien étonné, demanda : « De quoi s'agit-il ? » Il dit : « Sache, ô roi du temps, que si par malheur tu entrais encore une fois dans le hammam, tu serais perdu sans recours ! » Il dit : « Et comment cela ? » Abou-Kir, avec des yeux pleins de terreur menteuse et un large geste d'épouvantement, souffla : « Par le poison ! Il a préparé à ton intention une pâte composée d'arsenic jaune et de chaux vive qui, placée rien que sur les poils de la peau, les brûle comme le feu. Et il te proposera sa pâte en te disant : « Rien ne vaut cette pâte pour faire tomber les poils du derrière, avec confort et sans heurt pour le derrière ! » Et il appliquera la pâte sur le derrière de notre roi, et il le fera mourir empoisonné par cette voie-là, qui est la plus douloureuse d'entre toutes les voies ! Car ce maître du hammam n'est autre chose qu'un espion soudoyé par le Roi des Chrétiens pour arracher de cette façon-là l'âme de notre roi ! Et moi je me suis hâté de venir t'en aviser, car tes bienfaits sont sur moi ! »

En entendant ces paroles du teinturier Abou-Kir, le roi sentit une terreur intense l'envahir, et tellement qu'il en frissonna et que son cul se rétracta comme s'il était déjà travaillé par le poison brûlant. Et il dit au teinturier : « Je vais de suite aller au hammam avec mon grand-vizir pour contrôler ton dire. Mais d'ici là garde soigneusement le secret de la chose! » Et il emmena son grand-vizir et s'en alla avec lui au hammam.

Là, comme d'habitude, Abou-Sir introduisit le roi dans la salle réservée et voulut le frictionner et le laver; mais le roi lui dit : « Commence d'abord par mon grand-vizir! » Et il se tourna vers le grand-vizir, qui était bien dodu, et poilu comme un vieux bouc, répondit par l'ouïe et l'obéissance, s'étendit sur le marbre et se laissa frotter, savonner et laver d'importance. Après quoi Abou-Sir dit au roi : « O roi du temps, j'ai trouvé une drogue qui possède de telles vertus épilatoires que tout rasoir devient superflu pour les poils d'en bas! » Le roi dit : « Essaie cette drogue sur les poils d'en bas de mon grand-vizir! »...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA QUATRE CENT QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

...« essaie cette drogue sur les poils d'en bas de mon grand-vizir! » Et Abou-Sir prit le pot de terre cuite, en tira un morceau gros comme une amande de la pâte en question, et l'étendit sur le haut du bas-ventre du grand-vizir, simplement comme essai. Et l'effet épilatoire de la drogue fut si prodigieux que le roi ne douta plus que ce ne fût là un redoutable poison; et, gonflé de fureur à ce spectacle, il

se tourna vers les garçons du hammam et leur cria : « Arrêtez ce misérable ! » et il leur montra du doigt Abou-Sir que le saisissement avait rendu muet et comme hébété. Puis le roi et le vizir s'habillèrent en toute hâte, firent livrer Abou-Sir aux gardes du dehors, et rentrèrent au palais.

Là le roi fit appeler son capitaine du port et des navires, et lui dit : « Tu vas t'emparer du traître appelé Abou-Sir, et prendre un sac rempli de chaux vive dans lequel tu l'enfermeras, et tu iras jeter le tout dans la mer, sous les fenêtres de mon palais. Et de la sorte ce misérable mourra de deux morts à la fois, par noyade et par combustion ! » Le capitaine répondit : « J'écoute et j'obéis ! »

Or, justement ce capitaine du port et des navires était le capitaine marin qui avait été autrefois l'obligé d'Abou-Sir. Il se hâta donc d'aller trouver Abou-Sir dans le cachot, et l'en tira pour l'embarquer sur un petit vaisseau et le conduire à une petite île située non loin de la ville, et où il put enfin lui parler librement. Il lui demanda : « O *Tel!* je n'oublie point les égards que tu as eus pour moi, et je veux te rendre le bien pour le bien. Raconte-moi donc ton affaire avec le roi, et le crime que tu as commis pour perdre ses faveurs et mériter la mort cruelle à laquelle il t'a condamné ! » Abou-Sir répondit : « Par Allah ! ô mon frère, je jure que je suis innocent de toute faute, et que je n'ai jamais rien fait qui ait mérité un pareil châtiment ! » Le capitaine dit : « Alors, tu dois avoir sûrement des ennemis qui t'ont nui dans l'esprit du roi ! Car tout homme qui est en vue par un bonheur trop apparent et par les faveurs du destin a toujours des envieux et des jaloux ! Mais ne crains rien ! Ici, dans cette île, tu es en sécurité. Sois donc le bienvenu et

tranquillise-toi. Tu passeras ton temps à pêcher; jusqu'à ce que je puisse te faire partir pour ton pays. Maintenant, je vais faire devant le roi le simulacre de ta mort! » Et Abou-Sir baisa la main du capitaine marin qui le quitta pour aller aussitôt prendre un gros sac rempli de chaux vive et s'avancer vers le palais du roi jusque sous les fenêtres qui regardaient la mer.

Le roi précisément était accoudé à attendre l'exécution de son ordre; et le capitaine, arrivé sous les fenêtres, leva ses regards pour recevoir du roi le signal de l'exécution. Et le roi étendit le bras hors de la fenêtre, et du doigt il fit signe de jeter le sac à la mer. Et cela fut immédiatement exécuté, mais au même moment le roi, qui avait fait avec la main un geste trop brusque, laissa tomber dans l'eau un anneau d'or qui lui était aussi précieux que son âme.

En effet cet anneau tombé dans la mer était un anneau talismanique enchanté, dont dépendaient l'autorité et la puissance du roi, et qui servait de frein pour maintenir en respect le peuple et l'armée, car lorsque le roi voulait donner l'ordre d'exécuter un coupable, il n'avait qu'à lever la main au doigt de laquelle se trouvait l'anneau; et il en jaillissait aussitôt un éclair subit qui renversait à terre le coupable raide mort, en lui faisant sauter la tête d'entre les épaules!

Aussi quand le roi vit de la sorte tomber son anneau dans la mer, il ne voulut en parler à qui que ce fût et garda le plus profond secret sur sa perte; sans quoi il lui eût été impossible de tenir plus longtemps ses sujets dans la crainte et l'obéissance. Et voilà pour le roi.

Quant à Abou-Sir, une fois seul dans l'île, il prit

le filet de pêche que lui avait donné le capitaine marin, et, pour distraire ses torturantes pensées et chercher sa nourriture, il se mit à pêcher dans la mer. Et après avoir jeté son filet et attendu un moment, il le retira et le trouva plein de poissons de toutes les couleurs et de toutes les grosseurs. Et il se dit : « Par Allah! voilà longtemps déjà que je n'ai point mangé de poisson! Je vais en prendre un et le donner aux deux garçons de cuisine dont m'a parlé le capitaine, afin qu'ils me le fassent cuire à l'huile! » En effet le capitaine du port et des navires avait également charge de pourvoir tous les jours de poisson frais la cuisine du roi; et ce jour-là, comme il n'avait pu veiller lui-même à la pêche du poisson, il avait chargé Abou-Sir de ce soin, et lui avait parlé de deux garçons cuisiniers qui viendraient afin qu'il leur livrât le poisson pêché et destiné au roi. Et Abou-Sir fut favorisé de cette pêche nombreuse, dès le premier coup de filet. Il commença donc, avant de livrer sa pêche aux deux garçons qui allaient venir, par choisir pour lui-même le poisson le plus gros et le plus beau; il tira ensuite de sa ceinture le grand couteau qui y était enfoncé, et le passa d'outre en outre dans les branchies du poisson qui frétillait. Mais il ne fut pas peu surpris en voyant sortir, appendu à la pointe du couteau, un anneau d'or, avalé sans doute par le poisson!

A cette vue, Abou-Sir, bien qu'il ignorât les vertus redoutables de cet anneau talismanique, qui était précisément celui tombé du doigt du roi dans la mer,...

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA CINQ CENTIÈME NUIT

Elle dit :

A cette vue Abou-Sir, bien qu'il ignorât les vertus redoutables de cet anneau talismanique, qui était précisément celui tombé du doigt du roi dans la mer, et, sans attacher une grande importance à la chose, prit cet anneau qui lui revenait de droit, et le passa à son propre doigt.

A ce moment arrivèrent les deux garçons pourvoyeurs de la cuisine du roi, et lui dirent : « O pêcheur, peux-tu nous dire ce qu'est devenu le capitaine du port qui nous livre chaque jour le poisson destiné au roi? Il y a déjà longtemps que nous attendons son retour ! De quel côté s'est-il dirigé? » Abou-Sir répondit, en étendant la main de leur côté : « C'est de ce côté-là qu'il est parti! Mais au même moment les deux têtes des garçons de cuisine sautèrent d'entre leurs épaules et roulèrent avec leurs propriétaires sur le sol!

C'était l'éclair lancé par l'anneau porté par Abou-Sir qui venait de tuer les deux garçons pourvoyeurs!

En voyant les deux garçons tomber ainsi privés de vie, Abou-Sir se demanda : « Qui a bien pu faire sauter de la sorte la tête de ces deux-là? » Et il regarda de tous côtés autour de lui, dans les airs et à ses pieds ; et il commençait à trembler de terreur en songeant à la puissance cachée des gens malfaisants, quand il vit revenir le capitaine marin. Et celui-ci, du plus loin qu'il le vit, aperçut en même temps les deux corps inertes sur le sol avec, à leurs côtés, leur tête respective, et l'anneau porté par Abou-Sir, qui brillait sous le soleil. Et il comprit d'un coup d'œil ce qui venait de se passer.

Aussi se hâta-t-il de lui crier, en se garant : « O mon frère, ne bouge pas ta main qui porte l'anneau, ou je suis tué! Ne la bouge pas, de grâce! »

En entendant ces paroles, qui achevèrent de le surprendre et de le rendre perplexe, Abou-Sir s'immobilisa tout à fait malgré le désir qu'il avait de courir à la rencontre du capitaine marin, lequel, arrivé près de lui, se jeta à son cou et dit : « Tout homme porte sa destinée attachée à son cou. La tienne est supérieure de beaucoup à celle du roi! Mais raconte-moi comment t'est venu cet anneau, et moi je te dirai ensuite ses vertus! » Et Abou-Sir raconta au capitaine marin toute l'histoire, qu'il est inutile de répéter. Et à son tour le capitaine, émerveillé, lui narra les vertus redoutables de l'anneau, et ajouta : « Maintenant, ta vie est sauve et celle du roi est en danger. Tu peux sans crainte m'accompagner à la ville, et faire tomber, d'un signe de ton doigt porteur de l'anneau, les têtes de tes ennemis et faire sauter celle du roi d'entre ses épaules! » Et il fit embarquer Abou-Sir avec lui sur le petit vaisseau et, l'ayant ramené en ville, le conduisit au palais devant le roi.

A ce moment, le roi tenait son diwân et était entouré de la foule de ses vizirs, de ses émirs et de ses conseillers; et bien qu'il fût bourré de soucis et de rage jusqu'au nez, à cause de la perte de son anneau, il n'osait divulguer la chose ni faire faire des recherches dans la mer pour le retrouver, de peur de voir les ennemis du trône se réjouir de sa calamité! Mais lorsqu'il vit entrer Abou-Sir, il n'eut plus aucun doute sur sa perte complotée, et s'écria : « Ah! misérable, comment as-tu fait pour revenir du fond de la mer et échapper à la mort par noyade et par combustion! » Abou-Sir répondit :

« O roi du temps, Allah est le plus grand! » Et il raconta au roi comment il avait été sauvé par le capitaine marin, par reconnaissance de sa part pour un bain gratuit, comment il avait trouvé l'anneau et comment, sans connaître la puissance de cet anneau, il avait causé la mort des deux garçons pourvoyeurs. Puis il ajouta : « Et maintenant, ô roi, je viens te rendre cet anneau, par gratitude pour tes bienfaits sur moi, et pour te démontrer que si j'étais un criminel dans l'âme je me serais déjà servi de cet anneau pour exterminer mes ennemis et tuer leur roi! Et je te supplie, en retour, d'examiner plus attentivement le crime que j'ignore et pour lequel tu m'as condamné, et de me faire périr dans les tortures si je suis reconnu vraiment criminel! » Et, en disant ces paroles, Abou-Sir retira l'anneau de son doigt et le remit au roi, qui se hâta de le passer au sien, en respirant d'aise et de contentement, et en sentant son âme rentrer dans son corps. Il se leva alors sur ses pieds et jeta ses bras autour du cou d'Abou-Sir, en lui disant : « O homme, certes! tu es la fleur de choix d'entre les gens bien nés! Je te prie de ne point me blâmer trop, et de me pardonner le mal que je t'ai fait et le dommage que je t'ai causé. En vérité, un autre que toi ne m'aurait jamais rendu cet anneau! » Le barbier répondit : « O roi du temps, si vraiment tu souhaites que je libère ta conscience, tu n'as qu'à me dire enfin le crime qui m'est attribué et qui m'a valu ta colère et ton ressentiment! » Le roi dit : « Ouallah! à quoi bon? Je suis maintenant sûr que tu as été accusé à faux. Mais du moment que tu désires savoir le crime que l'on t'a attribué, voici! Le teinturier Abou-Kir m'a dit de toi *telle* et *telle* chose! » Et il lui raconta tout ce

dont l'avait accusé le teinturier, au sujet de la pâte épilatoire expérimentée d'ailleurs sur le haut des poils du bas du grand-vizir! »

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA CINQ CENT UNIÈME NUIT

Elle dit :

... la pâte épilatoire expérimentée d'ailleurs sur le haut des poils du bas du grand-vizir! » Et Abou-Sir, les larmes aux yeux, répondit : « Ouallah! ô roi du temps, mais je ne connais point le Roi des Nazaréens, et de ma vie je n'ai foulé le sol du pays des Nazaréens. Mais la vérité, la voici! » Et il raconta au roi comment le teinturier et lui s'étaient engagés par serment, après lecture de la Fatiha du Livre, de s'entr'aider mutuellement, comment ils étaient partis ensemble, et toutes les ruses et tous les tours que lui avait joués le teinturier, y compris le traitement de la bastonnade qu'il lui avait fait subir, et la recette de la pâte épilatoire qu'il lui avait lui-même donnée. Et il ajouta : « En tout cas, ô roi, cette pâte épilatoire, appliquée sur la peau, est une chose infiniment excellente; et elle ne devient poison que si on l'avale. Dans mon pays, les hommes et les femmes ne se servent que de cela, au lieu du rasoir, pour se faire tomber en tout confort leurs poils du bas! Quant aux tours qu'il m'a joués et au traitement qu'il m'a fait subir, le roi n'aura qu'à faire appeler le portier du khân et les apprentis de la teinturerie, et à les interroger pour contrôler la vérité que j'avance! » Et le roi, pour faire plaisir à Abou-Sir, bien que la preuve fût toute faite pour lui, fit mander le portier du khân et les apprentis; et tous, après inter-

rogatoire, confirmèrent les paroles du barbier en les aggravant encore par leurs révélations sur la conduite malhonnête du teinturier.

Alors le Roi cria aux gardes : « Qu'on m'amène ici le teinturier, nu-tête, nu-pieds, et les mains liées derrière le dos ! » Et les gardes aussitôt coururent envahir le magasin du teinturier, qui était alors absent. Ils le cherchèrent donc dans sa maison, où ils le trouvèrent assis à savourer la jouissance des plaisirs tranquilles, et à rêver sans aucun doute à la mort d'Abou-Sir ! Et donc ils se précipitèrent sur lui, qui à coups de poing sur la nuque, qui à coups de pied dans le derrière, qui à coups de tête dans le ventre, et le piétinèrent et le dépouillèrent de ses vêtements, excepté de la chemise, et le traînèrent nu-pieds, nu-tête et les mains liées derrière le dos jusque devant le trône du roi. Et il vit Abou-Sir assis à droite du roi, et le portier du khân debout dans la salle avec, à ses côtés, les apprentis de la teinturerie. Il vit tout cela, en vérité ! Et de terreur il fit ce qu'il fit au milieu même de la salle du trône; car il comprit qu'il était perdu sans recours. Mais déjà le roi, le regardant de travers, lui dit : « Tu ne peux nier que ce ne soit là ton ancien compagnon, le pauvre que tu as volé, dépouillé, maltraité, délaissé, battu, chassé, injurié, accusé et fait en somme mourir ! » Et le portier du khân et les apprentis de la teinturerie levèrent leurs mains et s'écrièrent : « Oui, par Allah ! tu ne peux nier tout cela. Nous en sommes témoins devant Allah et devant le roi ! » Et le roi dit : « Que tu le nies ou que tu l'avoues, tu n'en subiras pas moins le châtiment écrit par le destin ! » Et il cria à ses gardes : « Prenez-le, promenez-le par les pieds à travers toute la ville, puis enfermez-le dans un sac rempli de chaux vive et

jetez-le à la mer, afin qu'il meure de la double mort par combustion et par asphyxie ! » Alors le barbier s'écria : « O roi du temps, je te supplie d'accepter mon intercession pour lui, car moi je lui pardonne tout ce qu'il m'a fait ! » Mais le roi dit : « Si toi tu lui pardonnes ses crimes contre toi, moi je ne lui pardonne pas ses crimes contre moi ! » Et il cria encore une fois à ses gardes : « Emmenez-le et exécutez mes ordres ! »

Alors les gardes s'emparèrent du teinturier Abou-Kir, le traînèrent par les pieds à travers toute la ville, en criant ses méfaits, et finirent par l'enfermer dans un sac rempli de chaux vive et le jetèrent à la mer. Et il mourut noyé-brûlé ! Car telle était sa destinée.

Quant à Abou-Sir, le roi lui dit : « O Abou-Sir, je veux maintenant que tu me demandes tout ce que tu souhaites, et cela te sera accordé à l'instant ! » Abou-Sir répondit : « Je demande seulement au roi qu'il me renvoie dans ma patrie ; car il m'est désormais pénible de demeurer loin des miens, et je n'ai plus envie de rester ici ! » Et le roi, bien que fort affecté de son départ, car il voulait le nommer grand-vizir, à la place du dodu-poilu qui remplissait cette charge, lui fit préparer un grand navire qu'il chargea d'esclaves hommes et femmes, et de riches présents, et lui dit, en prenant congé : « Alors tu ne veux pas devenir mon grand-vizir ? » Et Abou-Sir répondit : « Je voudrais bien retourner dans mon pays ! » Alors le roi n'insista pas, et le navire s'éloigna avec Abou-Sir et ses esclaves dans la direction d'El-Iskandaria...

Or, Allah leur écrivit un bon voyage, et ils touchèrent Iskandaria, en bonne santé. Mais à peine avaient-ils débarqué que l'un des esclaves aperçut

sur la plage un sac que la mer avait jeté à terre. Abou-Sir l'ouvrit et y découvrit le cadavre d'Abou-Kir que les courants avaient entraîné jusque-là ! Et Abou-Sir le fit inhumer non loin de là, sur le rivage de la mer, et lui éleva un monument funèbre avec un lieu de pèlerinage auquel il attacha, pour l'entretien, des biens de mainmorte ; et il fit graver cette inscription morale :

« Abstiens-toi du mal ! et ne t'enivre pas à la « gourde amère de la méchanceté. Le méchant finit « toujours par être terrassé !

« L'océan voit flotter à sa surface les carcasses « du désert, tandis que les perles reposent tran- « quilles sur les sables sous-marins.

« Dans les régions sereines il est écrit sur les « pages transparentes de l'air : Celui qui sème le « bien récoltera le bien ! Car toute chose revient à « son origine ! »

Et telle fut la fin d'Abou-Kir le teinturier, et le début d'Abou-Sir dans la vie désormais heureuse et sans soucis. Et c'est pourquoi la baie où fut enterré le teinturier fut depuis lors nommée la *baie d'Abou-Kir !* Gloire à celui qui vit dans Son Eternité, et qui par sa volonté fait suivre leur cours aux jours de l'hiver et de l'été !

Dr J.-C. MARDRUS
(traducteur).

ADOLPHE RETTÉ

—

L'ombre d'or et d'argent nous frôle et nous caresse
Et nous sentons en nous germer des univers.
(A. R. *Lumières tranquilles.*)

Si un jour M. René Doumic ou quelque autre cacographe de la critique officielle était touché de la grâce apollinienne et composait de beaux poèmes, aucun de ceux qui sont accoutumés à lire sous son nom les plus niaises et les plus malveillantes sottises ne pourrait, sans grand effort, admirer l'œuvre nouvelle. Il faudrait d'abord se laver la pensée de toutes les images pénibles que suscitent en toute tête bien faite ces quatre syllabes: René Doumic ; alors seulement il deviendrait possible de rendre justice à la merveille inattendue.

C'est par hyperbole que j'ai introduit la figure maussade de M. René Doumic et émis la supposition tout à fait extraordinaire qu'il pût jamais écrire une strophe harmonieuse : je voulais mieux faire comprendre par un exemple extravagant pourquoi M. Adolphe Retté qui est, lui, un bon poète, a subi l'hostilité silencieuse ou déclarée de ceux qui, parmi ses contemporains, étaient le mieux destinés à le comprendre et à l'aimer. Chez lui le critique fit tort au poète; le souvenir d'attaques violentes contre l'homme qui fut pour presque tous un initiateur et un maître devint inséparable de son nom, et parce qu'il avait sans aucune équité rendu Stéphane Mallarmé responsable d'inepties qui appartenaient en propre à quelques-uns de ses disciples, il fut vic-

time, à son tour, d'un injuste préjugé et on cessa d'accorder à ses poèmes l'importance et l'estime qu'ils méritaient.

Cependant les métamorphoses de son talent auraient dû suffire à attirer l'attention, et l'écart est singulier entre *Thulé des Brumes* et *Lumières tranquilles :* des paradis artificiels, de l'île féerique où les fantômes du rêve surgissaient et s'évanouissaient dans l'éternel brouillard, M. Adolphe Retté s'est évadé ; il a marché vers le soleil, père des choses, et peu s'en faut qu'il ne lui adresse une sorte de culte ; les Aryens n'invoquaient pas avec plus de ferveur Agni, Surya et Indra.

Mais si le zèle quasi-religieux du poète va presque jusqu'à l'excommunication des dissidents et des hérétiques, il n'est pas exclusif de toute raison ; et au contraire M. Aldophe Retté est un païen fort lucide qui révère comme sacrées toutes les énergies éparses dans le vaste univers et concourant à son existence et à sa beauté. Traduits en langage abstrait, ses hymnes lyriques équivaudraient assez bien à certaines pages de Büchner ou de Feuerbach. Par là il se rattache à Lucrèce, ancêtre commun de tous les poètes matérialistes ; et c'est à lui qu'il emprunte encore la théorie sur la naissance des arts esquissée en ces vers :

Moi, j'étais l'Etonné, l'enfant doux qui tressaille
A cause de l'aurore et du chant des oiseaux ;
Je me taillais des flûtes de roseau,
Puis j'écoutais le vent pleurer dans les broussailles
Et je tâchais d'imiter ses sanglots.

(*Lumières tranquilles.* Origines.)

L'écho des hexamètres latins sonne ici directement :

At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multo quam levia carmina cantu
Concelebrare homines possent auresque juvare;
Et Zephyri cava per calamorum sibila primum
Agrestes docuere cavas inflare cicutas.
(*De Natura rerum*, V, 1378-1383.)

Mais Lucrèce poursuivait de sa haine passionnée tous les dieux et surtout la Religion, génératrice de tous les crimes ; M. Retté se fût sans doute accommodé des dieux sylvestres et champêtres en qui étaient glorifiées les forces cachées de la nature et il ne déteste que le pâle Seigneur des derniers jours et les christicoles qu'il appelle « ceux du crucifix ». Naguère, dans le *Vagabond*, il chanta la mort et les renaissances de Pan : près de la tribu nomade, campée au bord du ru, quand l'eau, le rossignol, et les astres se sont tus, un vagabond est venu, le soir tombé; il dit la naissance dans un antre d'Arcadie, l'assentiment des nymphes et des hommes à tous ses désirs, le soir tragique où il fut lapidé et enseveli dans la mer Corcyréenne tandis que des voix annonçaient sa mort aux pilotes épouvantés, puis le sommeil sous les flots parmi les algues et les madrépores, et le réveil, la lutte contre les prêtres tristes qui ont maudit la nature, la science, et la beauté; maintenant, d'autres jours sont venus, de révolte et de gloire :

O fils de la tribu virile, écoutez-moi :
Vous aurez contre vous les rois et les armées
Et les docteurs vantant leur sagesse et leurs lois. —
Frappez-les, déchirez les pourpres et les livres
Où se réfugia leur pouvoir incertain.
Déchaînez, ce grand soir, déchaînez les tocsins
Et répandez un sang dont la terre s'enivre.

Je vois des cités d'or s'effondrer dans les flammes,
Je vois les conquérants pleurer comme des femmes

Et je vois ceux du crucifix qu'on extermine...
Allez, frappez ! — Pour moi, mes deux poings appuyés
A quelque Babel en ruines,
Je vous regarderai par-dessus les collines,
Je rirai dans la nuit rouge et je chanterai
Des chants de guerre et de désastres.

(*Campagne première*; page 67.)

Ainsi le farouche cistercien Arnaud recommandait le massacre en masse, Dieu devant reconnaître les siens entre les vingt mille cadavres d'hérétiques amoncelés dans les ruines chaudes de Béziers.

Depuis *Campagne première*, M. Adolphe Retté s'est laissé gagner par l'apaisement et la mansuétude des heures calmes; il se pourrait que, sans le dire formellement, il considérât désormais le christianisme même comme l'un des accidents nécessaires à l'ordre universel et comme une simple maladie de croissance de l'humanité :

Candeur de l'aube et douceur des couchants,
Etoiles qui brillez comme des yeux d'enfants,
Bon soleil qui bénis la campagne et les villes,
O lumières tranquilles,
Assistez-moi, donnez votre sérénité
Aux vers que vous m'avez dictés.

(*Lumières tranquilles*. Prologue.)

Près de la mer latine ou dans la forêt du Nord, éclatantes ou atténuées des clartés rôdent sur les vagues et glissent sur les feuilles; et par un perpétuel échange entre la nature et l'homme, alternativement le poète s'imprègne des rayons bienfaisants et les restitue au monde à qui il donne la beauté qu'il croit lui rendre :

Son âme étant pareille à la feuille du tremble
Vous aussi vous l'aimez, grands arbres des forêts,
Et vous lui révélez vos oracles secrets.

Puis ses rêves, éclos sous un pin cadencé,
La nuit aux doigts trempés de larmes les assemble
Afin d'en semer l'ombre et le ciel étoilé.
(*Lumières tranquilles*. Communion.)

Désormais « il accueille tout avec un cœur serein ».

Loin de la ville, il considère avec des yeux extasiés le spectacle des saisons et des heures; mais les arbres surtout lui inspirent une vénération profonde à cause de leur sagesse et de leur beauté; il ne se lasse pas de célébrer les bouleaux, les hêtres et les chênes; il leur parle comme à des amis et à des frères en qui bouillonne la sève, comme le sang et les rythmes dans les veines et dans les cerveaux humains; il les chante dans le déchaînement joyeux des feuilles au printemps et dans la splendeur de l'été et aussi quand s'approche avec l'automne le temps du repos :

Ormes, endormons-nous, endormons-nous, sapins
Obéissons au vent qui présage l'hiver;
Soyons, jusqu'au printemps prochain
Les arbres résignés et les calmes humains
Où s'ensommeilleront des sèves et des vers.
(*Lumières tranquilles*. Invitation au sommeil.)

Cependant il garde toujours au fond de lui-même une prédilection de croyant pour les brûlants après-midis où le soleil implacable s'appesantit sur les forêts pâmées ; c'est l'heure alors des théophanies et le grand Pan se révèle :

Tu m'apparais, grand Pan, Seigneur des bois sacrés,
Dominateur des monts et de la plaine,
Ton souffle fait vibrer et les monts et les frênes
Et le sol tremble où se posent tes pieds.
. . . . . .
. . . . . O grand Pan, prince des âmes fières
Qui fuient la ville et ses souillures,
Entretiens dans mes yeux la flamme haute et pure

Dont l'ardeur écarta les races routinières
Et permets que selon les rites de la Terre
J'exhale à mon heure dernière,
Une âme immense au sein de l'immense Nature.
(*Lumières tranquilles*. Troisième hymne au grand Pan.)

Mais une inquiétude infinie vient poindre tout à coup le cœur des plus forts et des plus sages et c'est leur noblesse peut-être de ne pas se contenter même de la joie :

Un enfant passe ; il porte un panier de cerises,
Il choisit la plus mûre et la gobe et sourit —
Goûter l'instant précis et rire comme lui !
Je ne peux pas : les étoiles me sollicitent.....
(*Lumières tranquilles*. Crépuscule troublé.)

M. Adolphe Retté n'échappe pas à la loi de l'angoisse, de l'inquiétude et de la douleur ; il lui faut l'accepter comme attachée à sa condition d'homme ; mais, ainsi que de toute émotion, de la tristesse même il tire une manière de joie :

Une brise languissante
Se traîne par le verger ;
Elle sanglote, elle chante,
Je m'attarde à l'écouter...
Et dans le jardin mourant
Où le soir frôle les fleurs,
Je goûte cette douceur
D'être triste infiniment.
(*Lumières tranquilles*. Crépuscule d'automne.)

Par un pareil soir sans doute, il connut qu'il ne lui suffisait pas d'avoir eu pour lui seul la révélation de la nature ; et voici qu'il quittera les campagnes heureuses, la maison pacifique fleurie de lilas, enguirlandée de pampres et de capucines, et qu'il ira annoncer à ceux qui peinent dans la Ville énorme l'Evangile de la lumière ; il bâtira pour eux le temple des jours futurs, le Parthénon nouveau où

l'antique Sagesse sera rétablie sur les autels dont elle fut dépossédée par les âges barbares; et à ses frères les poètes que hantent des rêves funèbres il persuadera d'aimer la Vie :

Je leur dirai : « La vie est belle; il faut l'aimer
Et célébrer son charme rude au plein soleil :
Imitez le tilleul, l'orme et le peuplier,
Invoquez Pan et que vos rythmes soient pareils
Aux rires effrénés du vent dans les grands bois. »
Alors quand j'aurai mis aussi leur âme en fête,
Considérant que la besogne fut bien faite,
Je tournerai mon front vers les jours d'autrefois.
(*Lumières tranquilles.*)

On recherche volontiers maintenant si les écrivains sont bien « français » ou s'ils ne seraient pas suspects d'avoir subi quelque influence étrangère, héréditaire ou acquise. Il n'est plus douteux, à ne le juger même que par d'amples citations, que M. Adolphe Retté ne soit un poète de lignée purement française; c'est dire qu'il raisonne et calcule jusque dans le lyrisme, et de manière apparente; il supprime rarement les images intermédiaires entre deux idées éloignées et il n'abhorre pas au didactisme et aux formules; il lui advient même parfois de consentir au jargon courant :

. . . . . tu sauras
Que la vie est splendide et vaut d'être vécue.

Mais Jean de la Fontaine employait, au besoin, les propres termes de la langue cartésienne pour plaider en faveur de l'intelligence des bêtes et il ne passe pas pour un mauvais poète.

Il n'est pas jusqu'à la technique de M. Adolphe Retté qui ne soit traditionnelle dans sa forme libre : jamais son vers n'excède douze syllabes et il ne combine pas les mètres autrement que l'auteur des

Fables ou celui d'*Amphitryon;* à peine dans l'entrecroisement des rimes et l'indulgence à accoupler à la fin des vers des singuliers et des pluriels montre-t-il une très prudente indépendance. De pensée ardente et fougueuse, il répugne à l'excès dans l'expression et n'abdique jamais la simplicité, et il a pu écrire en toute bonne foi cette strophe exquise :

Guillaume aiguise sa faux
Qui miroite par éclairs ;
George élague des bouleaux,
Moi j'écris ces vers.
(*Lumières tranquilles.* Aube mouillée.)

Il évite ainsi toute vanité et toute pose, et bien qu'il ne s'abandonne pas au hasard et qu'il sache toujours ce qu'il veut dire, il est cependant *naturel.*

PIERRE QUILLARD.

POÈMES

—

PREMIÈRE NEIGE

De l'azur gris, éparse et lasse, à lents flocons,
Sur les toits noirs, sur les rosaces, les balcons,
De l'azur gris, à lents flocons la neige tombe.

Et c'est le soir dans le matin, et c'est la paix,
Et c'est la mort dont les champs vagues sont drapés
Comme sous des lys blancs le marbre d'une tombe.

La chambre a tout à coup l'air de se souvenir;
C'est la même détresse, hélas! qu'aux soirs d'épreuves,
Et ces cloches qui sanglotent comme des veuves!

On dirait qu'au ciel pâle un ange doit mourir;
Entends, à pas muets, glisser l'Heure qui pleure,
Afin que plus paisible et plus doux, il se meure.

Aux jets d'eau des jardins, en un calme glacé,
L'eau translucide dort dans les vasques : et c'est,
Comme sous un linceul blême de fine toile,

Un regard de petite morte inanimé,
Dont la cristallité transparente dévoile
Le secret pur d'un cœur qui n'a jamais aimé.

SONNETS

I

Les cœurs, les pauvres cœurs délaissés qu'on renie
Ont adoré les cœurs qui les ont consolés.
Petite sœur de bon amour, accueillez-les,
Les vers pieux en qui mon cœur vous a bénie.

Comme deux cloches d'or diraient leur litanie,
Vos lèvres ont chanté les bonheurs exilés,
Mes yeux étaient encor bien tristes, bien troublés
Au souvenir trop cher de l'amitié bannie;

Mais vous avez posé vos mains pures sur eux,
Comme pour effacer le rêve douloureux,
Comme pour éloigner la mauvaise chimère;

Et j'ai frémi, croyant sentir dans sa douceur,
Descendre le baiser candide d'une sœur
Où tremblerait un peu de l'âme d'une mère.

II

Je rêve un soir de charme grave. Les vallons
Seraient bleus sous le noir-violet des collines;
Des ramiers reviendraient vers les sourdes glycines
Bourdonneuses au vol doré des lourds frelons.

Nous aurions rencontré pleurants des enfants blonds
Égarés dans le calme odorant des ravines;
Et la nuit monterait anxieuse et divine,
Ses pieds d'argent noyés dans l'ombre des sillons.

Avec comme un parfum triste de fleurs fanées,
Les vents tièdes fuiraient en laissant des traînées
D'airs de flûtes errer aux franges des roseaux,

Et vers les joncs obscurs où la lune se lève,
Nos âmes descendraient le silence des eaux,
En souriant, comme deux sœurs, au même rêve.

III

Les roses ont jonché le seuil de la maison,
Le couchant, rose à peine, effleure la colline;
Une dernière fois écoute, cristalline,
La cloche. Embrasse-moi, puis, va. Tu as raison;

On espère toujours devant un horizon
Changeant : le soir, ici, monotone, décline ;
C'est par des soirs pareils que l'âme est orpheline
Et que le rêve est dans le cœur comme en prison.

Un rêve nous suffit pourtant. Garde ton rêve.
Si parfois un trop grand amour en toi se lève,
Laisse pleurer ta joie et souffre du bonheur.

Mais si, par le chemin qui va vers ta chimère,
Tu trouvais un enfant perdu pleurant sa mère,
Souviens-toi de mon âme, et souris-lui, ma sœur.

ÉMILE DESPAX.

LECONTE DE LISLE

AVANT LA RÉVOLUTION DE 1848

Leconte de Lisle est né dans une île dont la nature vierge et large n'a point seulement inspiré le poète, mais déterminé l'homme. Les années qu'il y passa furent surtout celles malléables de l'enfance et de l'adolescence, années où le sens pittoresque est à peine éveillé, où la nature elle-même ne parle guère encore au jeune être qu'un langage social, invite à goûter la liberté du plein air. Nous savons et l'on verra que Leconte de Lisle et ses amis, familiers du rivage de la baie vaste de Saint-Paul, y songeaient moins à apprécier la splendeur de l'« Eden » où débarquèrent leurs pères qu'à y rêver, au large des horizons, de terres idéales, de pays de l'esprit dont ils seraient les Colomb, et qu'avant tout la mer leur était, suivant le temps, un spectacle d'humble sérénité ou de violence révolutionnaire.

§

Des vers qu'il écrivit alors pour ses amis, ses lettres, ses papiers, ses propos fidèlement recueillis, des traditions, des souvenirs évoqués et des paysages vus, permettent de faire revivre, avec une suffisante ressemblante exactitude, la physionomie impérieuse et souriante de ces années d'adolescence.

Au milieu de la beauté libre, farouche et douce, qui « palpite » alentour, leurs jeunes âmes s'exaltent aux noblesses de la vie, en généreux propos, et les « soirs s'écoulent sur la grève au bruit pensif du flot que la vague soulève », à agiter, musique sonore en leurs « cerveaux ardents » des « rêves de liberté (1) »; cau-

(1) Ces expressions sont rapportées d'une pièce, le *Départ*, qu'il composa en 1837, à l'occasion de son départ de la Réunion pour la

series clairsemées au long des promenades par les routes et la plage, dissertations jeunement graves en quelque retrait de la côte tourmentée de Saint-Gilles. Ils « parlent politique et religion », et, « premiers bégaiements que lui arrache un instinct de justice sociale et religieuse », Leconte de Lisle « divague sur l'iniquité romaine (1) ».

Il importe de le noter déjà : le poète de la *Bête Ecarlate* ne procède nullement de Hugo, à cette époque orléaniste et pair de France, et dont les pièces, je dirai les plus anticléricales, de la *Légende des siècles* notamment, sont d'ailleurs bien postérieures même à la publication *en volume* des *Poèmes antiques* (Marc Ducloux, 1852). Le libéralisme de Leconte de Lisle est tout autrement original que celui de Hugo ou de quelques autres romantiques, de source bien plus profonde. Ceux-ci ne parviennent que lentement à une certaine indépendance d'idée, ne se dégagent que tardivement des préjugés sociaux. Leconte de Lisle dérive en ligne droite des plus nobles esprits de la fin du dernier siècle; il subit directement l'influence des hommes de la Révolution; exemple presque unique parmi les poètes de ce siècle, il fut dès le jeune âge et pour toujours imprégné du plus pur républicanisme.

Il a été élevé exclusivement d'après la méthode des philosophes préconventionnels par son père, ancien médecin de marine établi à l'île Bourbon, qui était nourri

France et qui porte l'épigraphe : *A mes amis*, et de lettres écrites à son ami Adamolle Les autographes se trouvent au lycée Leconte de Lisle (Saint-Denis, île de la Réunion). Leconte de Lisle y parle de « soirs écoulés sur la grève » et qu'il évoquera plus tard avec précision dans *ultra Cœlos :*

... Quand je restai couché sur le sable des grèves,
La face vers le ciel et vers la liberté! etc.

(1) Voici intégralement le passage d'une lettre de 1846 adressée à Adamolle : « Tu n'as pas oublié les premiers bégayements que m'arrachait un instinct de justice *sociale* et religieuse, — mais non *anti-religieuse* (souligné par L. de L.). — Car il y avait, au fond de nos divagations d'enfant sur l'iniquité romaine, un sentiment réel de sa mission déviée et comme un acte de foi implicite en la sublimité de l'âme et de Dieu, profanés et blasphémés par elle. Oui, tu te souviens de tout cela et tu regrettes ces années si lointaines déjà, comme si l'avenir ne te réservait rien qui pût leur être comparé. »

de Rousseau et des Encyclopédistes. Sa mère au contraire est très pieuse. Le père d'ailleurs n'a pas rejeté les préjugés et les prétentions de l'aristocratie à laquelle il appartient.

Seulement entiché des nouveautés pédagogiques de l'*Emile* si longtemps à la mode même sous la royauté, esprit cultivé mais bourgeois, culture plus variée que profonde, cœur sans noblesse, incapable de sincère idéalisme, il ne semble point avoir pu exercer son fils aux vrais principes républicains. On a dit (1) qu'il lui inculqua la haine du catholicisme : là se borna probablement sa réelle influence. Quoi qu'il en soit, il ne fut point ce précepteur de sagesse et de morale, cet initiateur à la dignité des paisibles vies familiales, ce dispensateur harmonieux de légitime orgueil et de juste modestie, ce révélateur de la pure beauté qu'on rêve pour les futurs Emiles d'une nouvelle République.

M. Tiercelin (2) nous le représente comme un bon pasteur florianesque, très sensible et très affectueux, nourrissant au fond d'un cœur biblique « une faiblesse ancienne pour l'enfant exilé ». Mais les lettres qu'il publie nous le montrent surtout très pratique et bon bourgeois, d'autre part si peu débonnaire qu'il témoigna parfois d'un cœur aussi dur que la bourse. M. Tiercelin soutient encore que ce père fut calomnié et « qu'il n'avait pas élevé son fils dans la haine du catholicisme ou dans son ignorance, comme on l'a prétendu aussi jusqu'à affirmer que Charles n'avait pas fait sa première communion ». Il cite à l'appui des lettres adressées à l'oncle de Leconte de Lisle où, en réponse à des reproches, le père affirme qu'il n'est pas responsable des idées républicaines de son fils et qu'il ne lui a pas plus donné des idées » de cette espèce que les professeurs de l'Ecole polytechnique et de tous les collèges royaux de France n'en ont inculqué de semblables à tous les jeunes gens »

(1) Léon Barracand, *Revue Bleue*. Les témoignages d'amis et surtout *de parents* confirment ce dire.

(2) *Revue des Deux Mondes*, décembre 1898 : article très intéressant et documenté.

et où il avoue qu'il serait *impardonnable à son âge* de défendre les *exagérations* de son fils (1). Voilà sans doute qui ne prouve peut-être qu'un peu d'opportunisme avisé; l'impression se dégage même assez nette de la lecture des lettres publiées par M. Tiercelin. Le père fut aussi « *en son temps* » républicain : « exagérations » de jeunesse dont ensuite sourit une maturité avantageusement fortunée, un esprit épaissi par la plantureuse vie des propriétaires créoles.

Le jeune homme pense donc par lui-même, s'enveloppe de personnelles rêveries, cherche et gagne lui-même le pain d'intelligence, nourrit son imagination des aliments émotionnels qu'offre le hasard et qu'élabore une native générosité. Les idées dans lesquelles il grandit, il les puise ailleurs qu'en les enseignements paternels, ou du moins il va délibérément au delà des principes inculqués. Dès l'enfance, c'est la vie libre, indépendante, ainsi qu'à l'ordinaire en la colonie. Le fils du planteur est dans tout le parcours de la vaste habitation comme un petit roi que ne bride même point l'étiquette: il ne peut rencontrer partout que respect et servitude; on le laisse aller seul, en toute sûreté ; il court par les petits plateaux et les pentes accidentées des ravins. Pendant des séjours en la ville, il y retrouve à la fois la verdure débordante et la liberté de la campagne; les villas s'y enveloppent, suivant l'heure, du silence ou de la joie des grands jardins. Les camarades s'y rejoignent après les heures d'études.

La discipline scolaire n'est point rude et le buisson est proche. Indocile au joug des vieilles méthodes, insensible aux honneurs pédagogiques, l'enfant, mis en pension à Saint-Denis, oublie souvent, parfois plusieurs jours de suite, le chemin de l'école: il passe ses journées à la bibliothèque de la ville en pleine liberté irréglée de lecture. La bibliothèque fermée, avant l'heure de rentrer à la maison, c'est, au gré de sa fantaisie, la promenade

(1) « Le temps et les bons conseils, dit-il, viendront facilement à bout de son républicanisme.

par la ville toute chantante d'arbres et d'oiseaux. Partout et toujours — cela jusqu'à 19 ans, — la nature: une nature douce et qui, riche, se donne largement, — la nature vraie éducatrice des intelligences libérales et des sensibilités altruistes.

C'est la voix calme, calmement puissante de la Nature qu'il écoute; elle impose en lui la foi que celui qui l'aime et la goûte, prend d'elle une « sublime » générosité, une solide et ample vertu. La rapacité d'appétits matériels des habitants de l'île, indifférents à la beauté du pays de si multiple pittoresque, frappe, impressionne désagréablement « l'enfant songeur » et déjà fervent du Beau. « Le créole est un homme grave avant l'âge, écrira-t-il, qui ne se laisse aller qu'aux profits nets et clairs, au chiffre irréfutable, aux sons harmonieux du métal monnayé. Après cela tout est vain, amour, amitié, désir de l'inconnu, intelligence et savoir, tout cela ne vaut pas une graine de café. » L'opacité d'intelligence et la bassesse d'âme de ce milieu bourgeois le froissent, l'effarouchent. Esprits et intérêts bourgeois, c'en est déjà une commune horreur.

Et à cette époque sévit l'esclavage: déjà en 1770 on recensait à Bourbon 60.000 noirs pour 5.000 habitants. Le nombre des esclaves croît sans cesse en même temps que s'exacerbe la cruauté des traitements. Plus les blancs s'enrichissent, plus leurs mœurs deviennent « délicates », se civilisent, plus s'affine, se raffine leur inhumanité. Dans le *Voyage à l'Isle de France*, livre figurant alors en toutes les bibliothèques coloniales, Bernardin de Saint-Pierre détaille l'horrible vie qu'on faisait aux esclaves: ces pages émues et violentes, pages de sincère humanité apitoyée, indignée, étaient bien faites pour arrêter plus longuement l'attention de Charles, jeune rêverie sentimentale, vierge sensibilité frissonnante, sur les souffrances qui criaient autour de lui. Son âme artiste sentait plus délicatement toutes choses; il devait être pour toute sa vie profondément impressionné par ce reste de noire barbarie saignant et hurlant au flanc d'une nature heureuse, noble et tendre,

illuminée, frémissante de liberté, luxuriante. Ces quotidiens spectacles de douleur révoltent son âme confiante, enthousiaste des grands sentiments humanitaires, lui sont prématurément un symbole de « l'Iniquité humaine », le rejettent plus ardent au culte de l'Universelle Beauté.

§

L'adolescent lit. Dans le cahier de ses Essais poétiques on retrouve copiées, avec le relief de force fioritures enthousiastes, les pièces préférées et les pensées élues : « La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature et de la raison; toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine est un mensonge infâme. » (L'abbé Raynal.) « Telle est, ajoute le jeune homme, la religion dégénérée du Christ. »

De Hugo: *Grenade*, magie de visions colorées, scintillantes et musicales, rapides et frémissantes comme des lames diversement nuancées à quelque coucher d'astres de merveilleux exotique; — *A une femme*, souveraineté charmante de la femme, puissante détentrice du Baiser; — le *Dédain*, éloge du poète, malgré tout maître du monde et de la Société, de par le divin orgueil du génie qui dompte tous les obstacles ; — *Fantômes*, de sentimentalité alanguie comme un rythme de valse; — *Ave Maria;* — l'*Enfant grec*, fier claironnement d'indépendance juvénile, marseillaise pour patriotisme artistique; enfin *Amis, un dernier mot*, où le poète dit son indignation devant l'indifférence avec laquelle on assiste aux mille odieuses lâchetés dont souffrent les peuples faibles:

> Je suis fils de ce siècle. Une erreur, chaque année,
> S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
> *Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté*
> *Qu'à vous, sainte patrie, et sainte liberté...*
> .... Je hais l'oppression d'une haine profonde...
> .... Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense...

C'est de Lamartine le *Désespoir*, vision pessimiste du monde, règne de Douleur; et *Au peuple de 1830* (contre la peine de mort), d'abord éloge épique du peuple à qui la noble passion de Liberté et de Justice inspira des actes vraiment admirables :

Oui ! tu fus grand le jour où du bronze affronté
Tu le couvris, comme un déluge
Du flot de la liberté...
Tu fus fort...,
Tu fus *beau,* tu fus magnanime !

puis adjuration à ce même peuple, partisan de la belle fraternité, de ne jamais user de l'odieuse inclémence, de ne point s'abandonner follement à l'amour du sang. — Une poésie anonyme, les *Deux Muses* (classique et romantique), à la fin de laquelle il écrit: « Sublime! » ; toutefois il applaudit plus particulièrement à une strophe sur la liberté : « C'est vrai, » clame-t-il en marge !

Malgré l'éloignement de la France et le béotisme du milieu, il connaît le charme profond et qui absorbe l'être des lectures diverses, du commerce supérieur des auteurs anciens et modernes, écrivains du XVIIIe siècle, Walter Scott à tous préféré de son enfance, Lamartine, Hugo. Il ne lit d'ailleurs peut-être pas beaucoup, mais dans l'intensité révélatrice de la nature de son île, dans la noblesse naïve et chaleureuse de son tempérament si riche d'électricité cérébrale, ce qu'il lit acquiert une grande puissance de suggestion, et d'une page son imagination s'enflamme (1). Il écoute les appels libérateurs, il est l'écho frémissant des grandes voix des Devoirs; en son âme se prolongent les fiers accents du siècle mort qui s'y mêlent ainsi aux premières clameurs fraternitaires du siècle nouveau; il vit du plus noble de la vie de la France où ses lectures ordinairement le conduisent, et la beauté sauvage de la terre natale qui le trempa ne peut l'empêcher de songer à la grande patrie, celle dont son père garde le vivace souvenir (2), celle où il pres-

(1) S'en rapporter à son discours de réception à l'Académie (1885).
(2) Lettres publiées par M. Tiercelin.

sent que son être se développera plus mâlement et plus librement, la France, métropole de Liberté. Il part pour la France, il quitte parents et chères amitiés, l'âme un moment blessée des plus vifs regrets; mais déjà en l'île même parle le désir de la patrie intellectuelle; à l'heure de s'en éloigner, il la chante avec l'ardeur d'un jeune patriotisme simplement ,mais hautement lyrique (1).

Son doux nom est la France, et son bord embaumé
Me vit encore enfant sur son sein amené ;
J'ai foulé ses vallons aux fleurs fraîches écloses,
Ma bouche a respiré la senteur de ses roses;
Oh! son tiède soleil, l'encens de ses matins
Souvent ont caressé mes loisirs enfantins
De rayons enivrants, et d'amour, et de flamme,
Et leur image chère est gravée en mon âme.

Il la voit parée, vaste, douce et belle comme l'illusion naïve colore l'avenir, les terres promises :

Mais la France à mes yeux *fait parler l'avenir*,
Oh! ma vie est pour elle! à toi (Bourbon) mon souvenir.

Il a 19 ans quand il quitte Bourbon.

§

C'est au Cap que le navire fait sa première station : c'est la première terre rencontrée, la Terre, troisième personnage dont la voix plus familière rompt le trop dominateur et trop immense dialogue de l'Eau et du Ciel infinis. A peine un demi-siècle, Bernardin y descendait aussi, tout au bonheur de s'approcher de plus en plus de la France où son âme ne redoute pas les spectacles démoralisants que lui offrit aux îles la cruauté rapace des colons. L'adolescent y constate le peu de sympathie dont y jouissent les Anglais, cela non sans certaine satisfaction patriotique et humanitaire, — les Anglais mercantiles et oppresseurs des faibles étant l'ennemi de l'Humanité autant que de la France, — et par un sentiment analogue à celui qui faisait la Convention décréter leur grand homme national Pitt « ennemi du

(1) Ces vers sont extraits de la pièce *le Départ*, datée de 1837.

genre humain ». « On y déteste tellement les Anglais, écrit-il à ses amis laissés au pays, que les habitants hollandais de l'intérieur, il y a quelques mois, indignés de ce que ceux-ci retirassent les troupes chargées de maintenir les masses de Cafres, se sont émigrés du territoire anglais, se sont avancés dans la Cafrerie, et, repoussant les noirs dans le Nord et l'Ouest, se sont établis sur la côte natale où ils ont fondé un établissement qui s'agrandit tous les jours en refoulant les indigènes de plus en plus. »

L'impressionnante terre « des Hurleurs » quittée, relâche à Sainte-Hélène. Alors ce n'est pas en poète enthousiaste et lyrisant qu'il évoque la grande mémoire impériale; c'est en historien clairvoyant, froid, sévère, en libéral préoccupé des questions de morale et de sociale supérieures.« J'ai vu Sainte-Hélène et le tombeau de l'Empereur. Nous y montâmes le soir, il pleuvait, et tu dois concevoir combien était gai l'inculte rocher où dort le grand capitaine. Vouloir retracer ici ce que j'éprouvai alors ne te rendrait pas ma pensée à fond. Ce furent d'abord la pitié, l'admiration, le respect, car il était affreux de comparer ce qu'il fut à ce qu'il est aujourd'hui, de penser à l'*empereur* (1) et au pauvre captif des Anglais, et cela sur sa tombe; *mais bientôt* je me rappelai le jeune et invincible soldat de notre grande *République* (1); je me représentai le consul demi-despote; puis enfin l'*empereur* (1) absolu de ce noble pays qui servit de base à sa gloire; *et alors le respect et la pitié firent place au mépris et à la haine;* c'est le partage des tyrans et Napoléon ne fut aussi qu'un tyran, tyran plus grand que les autres et pour cela même *encore plus coupable.* » Le républicain intransigeant s'affirme, avec une chaude virilité précise — et à l'heure même où la grandiloquence de Hugo s'empanache du populaire napoléonisme. Vibrant au souvenir de la grande République disparue, il rêve comme à l'attente émue de son retour prochain. « Adieu, écrit-il à l'ami laissé au

(1) Souligné par L. de L.

pays, prions pour *Elle* (1)! (la République). » Arrivé à Dinan, il signera une lettre au même « Salut et fraternité » et dans une autre terminera par ces mots : « *Je te charge bien de soutenir nos sentiments républicains et philosophiques; ce sont les plus vraies comme les plus nobles des opinions humaines.* »

Sitôt débarqué en France, avec les nouvelles de sa santé et avant les impressions pittoresques dont pouvaient être avides les compagnons du jeune poète et prodigue une jeune vanité littéraire, il envoie « les plus fraîches nouvelles politiques ». Sa fierté, sa générosité se froissent, s'écœurent à la bassesse de la situation, en une belle violence :

« Les Espagnols s'entremangent *pour deux rois... les insensés!* Dona Maria est prisonnière des factieux portugais (*ce petit pays commence à bien penser*). Les Arabes nous marchent sur le ventre, et nous crions : merci!... Les Russes nous menacent de nous donner le fouet si nous ne faisons pas la paix avec l'Afrique ; nous obéissons. La Turquie nous donne un soufflet, nous tendons l'autre joue et quand nous ne voulons pas nous ravaler à ce point, *notre roi nous tue et nous emprisonne.* Qu'en dis-tu? J'espère qu'on n'est pas plus pacifique que nous. *C'est à faire horreur et pitié! Nous ne sommes que des lâches!* »

Nul chauvinisme en cette juvénile exaltation : il considère seulement qu'un peuple noble ne doit rester inactif devant l'universelle iniquité; il condamne le régime uniquement bourgeois qui se complaît en la torpeur de cette inaction ; il réprouve la politique de l'obscurantisme et de l'indifférentisme; il a horreur de la guerre, mais plus encore de la lâcheté qui nous couchera aux pieds de quelques Anglais défenseurs de la barbarie turque, il veut la fin de ce funeste régime qui est celui de l'anéantissement moral.

A côté de quelques vers de Rességuier que le poète débutant cite à son ami, il a soin de lui copier un long

(1) Souligné par L. de L.

poème politique — (2e *Pélagienne*) — « L'auteur la composa en prison, précise-t-il; *c'est rigoureusement traité.* »

§

Il descend chez son oncle à Dinan. L'adolescent eût sans doute préféré Paris où le conviaient naturellement l'amour de la poésie, surtout de la poésie moderne, et sa fringante curiosité des choses de la politique. Mais la Bretagne est le berceau aristocratique de la famille; il y a encore des parents; en outre Rennes,où il doit faire ses études, est la ville presque consacrée : c'est là que les Bretons dont se compose pour une très grande part la colonie des îles, ont, par fidélité régionaliste, coutume d'envoyer les enfants dont ils se séparent. Son grand oncle Parny y fut élevé. La tradition existe et jeunesse doit s'y conformer. Surtout Rennes est à proximité de Dinan. L'enfant, à lui-même abandonné en l'île natale, sur la terre lointaine, a besoin de la tendresse et de la surveillance de parents.

L'oncle de Dinan est de nature « un peu sèche, de correction bourgeoise un peu étroite, de principes un peu durs », « le type de l'avoué pointilleux d'une petite ville » (1). Cet honorable officier ministériel a toutes les qualités que la sagesse administrative requiert pour les hautes magistratures municipales. Il est nommé le 7 juillet de cette même année 1837 maire de Dinan. Respectueux des pouvoirs établis, gourmé d'officialité, grincheusement prud'homme, on l'imagine accueillant le jeune homme tout bouillonnant de sève républicaine. Ce jouvenceau turbulent trouble la solennelle paix de sa foi gouvernementale. Ce jeune « sauvage », ce jeune fauve d'Afrique l'effraie, ne peut manquer d'être en le pays matière à scandale. Tous les renseignements flatteurs dont le prévient le père ne font qu'accroître défiance et mécontentement. En vain, celui-ci, en lui recommandant son fils, fait-il ressortir que Charles est

(1) Tiercelin, *op. cit.*

« insouciant du linge, peu soucieux de voir le monde, point habitué à garder de l'argent, très étourdi, d'une conduite *très pure*, égal et très poli », il formule des observations personnelles tout opposées. Voici : Charles « affecte un mépris sauvage pour tout ce que *l'on est convenu de respecter dans la société ;* » il a une « prétendue myopie » qui paraît être de l'affectation, de la pose, il est inégal, peu poli ; il dépense trop en achats de livres et pour sa toilette ; l'oncle signale même certains déportements de ce jeune homme qui n'est pas du tout la « demoiselle annoncée ». Enfin le désintéressement des observations purement psychologiques cédant place à la si légitime crainte que nourrit le maire de Dinan d'être compromis par son neveu, il critique ses « opinions politiques qui affectent une exagération blâmable : Charles est *républicain* » !

Républicain ou bohême, alors c'est tout un. Charles est mauvais étudiant. Il délaisse la Faculté de droit pour la Faculté des Lettres, c'est-à-dire l'austère devoir pour les profanes distractions. Il ne passe point ses examens, ne prend même point ses inscriptions ; l'étude des langues étrangères, de la philosophie, de l'histoire surtout le passionne ; bref il est tout aux « nouveautés », il affiche l'horreur de la routine méticuleuse et d'un puéril disciplinat. Il se grise du vertige des hautes et larges spéculations ; il puise en les heures sublimes du passé le mépris du présent ; il s'abandonne tout à la hardiesse de son tempérament révolutionnaire ; livré à un « tourbillon d'idées incessantes », son exaltation lui fait concevoir « des espérances » (1).

Un cénacle littéraire s'assit avec le tapage de la jeunesse dans l'arrière-boutique de l'horloger Alix, rehaussé par le décor des outils et des matériaux d'une couleur de club démocratique ; l'ardeur de Leconte de Lisle s'y dépense qui agite idées et propos, veut réveiller la somnoleuse bourgeoise du milieu, secouer la torpeur odieuse

(1) Ces expressions sont d'une « lettre de repentir » écrite à son oncle.

de la vie provinciale : on s'active à des fondations de revues : le *Foyer*, la *Variété*, le *Scorpion* (1), journal satirique imaginé contre les bourgeois et les professeurs ; mais les éditeurs s'effraient de courir des risques et ne consentent à publier que de la littérature. Leconte de Lisle s'épanche en des poésies dont l'une est dédiée à *M.F. de Lamennais*, qu'il regarde comme le prophète de la religion du Christ. Il y atteste un christianisme libéral de source toute poétique, par culte lamartinien. Son Dieu est l'assez vague déïté panthéistique de George Sand (qu'il lit beaucoup).

Indépendant, presque révolté, c'est, au fond, vers Paris que l'acheminent logiquement les tentatives de revues littéraires ou sociales qui s'étiolent en la lourde atmosphère de la province. En la nudité de l'alcôve, aux jours de marasme et de misère infligée par le mécontentement paternel, éprouvant l'hostilité du milieu ingrat, comme il doit rêver l'activité grisante, la lumineuse vie intellectuelle de la capitale !

Le père se plaint à l'oncle de ne plus recevoir de lettres. Il apparaît que, ne suivant plus les recommandations paternelles, Leconte de Lisle a cessé d'écrire à sa famille. Il a renoncé à la magistrature et à toute autre carrière bourgeoise. Le père se désole, larmoie, craint que l'oncle n'ait suivi trop à la lettre certaines instructions, cherche en un excès de rigueur familiale la raison de tels débordements et d'une insensibilité aussi inattendue. On a laissé le jeune homme sans le sou. De nouveaux subsides lui permettront de reprendre place et rang dans la société. Mieux habillé, il fréquentera les salons polis, y reprendra les « bonnes habitudes sociales », retournera aux cours, tentera les examens, dont l'heureuse issue permettra le retour à la maison paternelle.

§

Rappelé par sa famille, il quitte Rennes, où six années

(1) M. Spronck parle aussi du *Sifflet*. Pour renseignements complets, voir l'étude consciencieuse et nourrie de M. Louis Tiercelin.

s'écoulèrent lourdes de misère et de rêves, et rentre à Bourbon (vers juillet 1843). La ville bretonne lui fut noire et amère, humide antichambre d'une vie incertaine. C'est maintenant le chaleureux décor de l'île magicienne, mais, sous le large ciel bleu,à l'appel enivrant de l'espace sans bornes, l'emprisonnement en une maigre existence de petite ville et de petites gens,en une vie désolamment monotone. Après la surveillance inintelligente mais intermittente de l'oncle, la continuelle présence, lourde, énervante, d'un père dur, intransigeant, acariâtre. Et essuyer l'écume des reproches, tendre un front impassible pour qu'y glisse l'ironie méchante,pour que s'y décourage l'âpreté des boutades, s'y émousse le tranchant des propos, pour que s'y déconcerte l'escrime des moqueries sournoises et des pointes brutales. Sans cesse (1) l'on raille « le poète ! »,on compte sou à sou la monnaie de la gloire, on fait sonner l'idéale maigreur de la bourse. En les coins adoucis d'ombre du sec logis, la mère console le fils de son âme inépuisablement tendre, le console et le réconforte ; elle a toute confiance en l'avenir, tendrement et fièrement l'appelle son « poète ». Sous les lèvres de si riche affection, le mot se réchauffe,se ranime,revit de toute sa vie intense,odorante, sonore, colorée, soleilleuse (2).

Hors de la maison, comme un mur qui le sépare de la nature sublimement sauvage de l'île, l'arrête le spectacle de dure servitude, l'horreur persistante du régime de l'esclavage. D'un saut alerte de la conscience, tous ceux qui l'entourent franchissent ce mur, lui ne peut participer à une telle légèreté.Même ce qui l'indigne davantage, c'est la monstrueuse inconscience de leur insensibilité.Depuis qu'il a séjourné en Europe,l'esclavage qui lui avait toujours tant répugné le révolte, et du heurt même des choses quotidiennes s'exaltent, s'exaspèrent ses anciens rêves d'avenir poétique et libéral.

(1) D'après le témoignage de proches parents.

(2) Quelques-unes des plus heureuses années de Mme Leconte de Lisle furent celles qu'elle passa avec son fils à Paris. Elle avait beaucoup souffert auparavant.

On a été jusqu'à parler de maladif excès de sensibilité: il faut écouter dans l'île les témoins des dernières années de cet Ancien régime: membres rompus par le bâton, chairs déchirées du fouet, plaies saupoudrées de sel pimenté, visages couverts d'ordures, agenouillements sur du verre pilé... Tout cela il le reverra, le poète « descriptif » du Moyen-Age.

§

Il se fixe à Saint-Denis, la capitale, en une paisible et jolie rue. A consulter ses lettres, il semble qu'il y passe bon nombre des plus mornes jours de sa vie. Il n'a point d'ami avec qui s'entretenir et compte les heures, une à une, même littéralement minute à minute (1). Seulement il écrit assez souvent à Adamolle qui habite le quartier Saint-Paul : tristesse de son existence isolée, angoisse de son âme livrée aux plus profondes et désolantes méditations, amère, impérieuse passion d'analyse intérieure. Il détermine exactement ses tendances, dégage et précise ses conceptions de la vie et de l'humanité (2). Il n'aime point la société parce qu'elle est bruyante, et, rousseauien, il préfère l'homme primitif, naturel, silencieux. Le tapage de l'homme moderne déconcerte le travail. « Ce que je chercherais à Paris (qui toujours l'attire), dit-il dans une lettre du 18 janvier 1845, ne serait pas une vie plus *émotionnée* (3). Ce que je désirerais là-bas, c'est, au contraire, une vie plus calme que celle-ci, plus propice à l'étude et non

(1) « Voici quatorze mois que je suis à Bourbon, — 420 jours de supplice continu, — 1080 heures de misère morale, — 60.480 minutes d'enfer ! » (Lettre de janvier 1845.)

(2) J'ai vécu seul à Bourbon avec mes livres, mon cœur et ma tête ; ce sont, après tout, de meilleurs compagnons que la grande majorité de mes contemporains, avec leur indifférence coupable ou les négations blasphématoires de la vérité, lorsqu'elle heurte trop rudement leurs mauvaises passions subversives de l'ordre éternel qui n'est pas celui que proclament les conservateurs enragés de l'époque, tant s'en faut ! « L'oncle que la nature m'a donné — j'en veux à la nature — en est un jugé ! » écrivait-il déjà quelques mois auparavant dans une lettre, celle-là publiée par le *Figaro* (27 juillet 1895).

(3) Souligné par L. de L.

plus bruyante. J'ai toujours détesté le bruit que font les hommes, et eux aussi! Au temps de ma *jeune jeunesse* (1), il me semblait que je les aimais : je me suis aperçu depuis que c'est vraiment une race maudite. *Aussi la tâche sainte est-elle de les ramener dans Eden* si faire se peut. »

Il faut distinguer nettement, ne pas prendre les mots à la lettre, pénétrer ce pessimisme, certes profond, mais juvénile. C'est, il est vrai, le temps des plus sombres rêveries, en la solitude de sa chambre ou celle des sites âpres comme cet entonnoir de la Ravine Saint-Gilles qu'il évoquera plus tard. Mais s'il invective la race maudite, il ne faut pas crier trop vite ni unîment à la misanthropie, même génialement poétique comme celle d'un Nietzsche, misanthropie qui s'accommoderait assez mal de son profond républicanisme. S'il n'aimait pas les hommes, il ne songerait point à les « ramener dans Eden ». Il va même jusqu'à dire que c'est là une « tâche sainte ». Ce qu'il déteste, c'est la société, organisée pour l'oppression des faibles, esclaves et autres. Il maudit les hommes, mais les hommes en société, non l'homme. L'Eden en lequel il les convie, c'est la nature primitive, libre, source de pureté et de bonheur.

Loin d'être misanthrope, il n'admet même pas qu'on puisse être égoïste ni simplement égotiste. « Un homme, dit-il, quel qu'il soit, peut-il s'abstraire incessamment de l'humanité ? — Non, je ne suis point libre. » Il ne peut, ni ne veut être individualiste, convaincu qu'est nécessaire l'intime communion de l'unité avec la masse, estimant que l'unité *doit* se confondre et s'élargir dans la masse. « Je m'aperçois, avec une sorte de « terreur, que je vais me détachant *en fait* des individus « pour agir et pour *vivre par la pensée* avec *la « masse seulement. Je m'efface*, je me synthétise ! « C'est le tort — *si c'en est un* — de *la poésie que « j'affectionne entre toutes*. J'ai donc dû te paraître « un égoïste, alors même que, tout au rebours c'était

(1) Souligné par L. de L.

« l'oubli de ma propre individualité qui donnait cette « *apparence mauvaise et misérable* à mes actions ou « plutôt mon manque d'action. Hélas! mon vieux ca- « marade, il ne faut pas s'accoutumer à vivre seul (1), « car le contraire se réapprend facilement. *Ne crois « pas cependant que cela tue le cœur, parce que cela « l'élargit. L'individu en souffre, l'homme s'en irrite, « mais qui sait si Dieu n'y gagne pas ?* »

C'est la claire et précise déclaration de sa conception socialiste de l'humanité et l'on voit déjà très nettement que l'impersonnalisme même de sa poésie, dont on fit quelque chose de majestueusement orgueilleux, n'était encore que du socialisme.

« Dieu y gagne. » Dieu, c'est-à-dire la vaste collectivité. Leconte de Lisle, pour employer un terme aussi vague, n'est nullement à cette époque déïste au sens étroit du mot. Quand, en janvier 1845, il écrit de Saint-Denis à Adamolle à propos de l'incertitude de l'avenir : « Con- « fions-nous en Dieu et ne le blasphémons pas en doutant « de sa sagesse et de sa bonté », à la place de « Dieu » on peut tout aussi bien lire « Nature, Destin, etc... ». Il déclare lui-même à la fin d'une autre lettre au même ami qu'il ne sait trop au juste à quoi s'en tenir sur la signification précise de ce mot : c'est même une question qu'ils se posent l'un à l'autre : « qu'est-ce que Dieu? » et qu'il ne croit pas facilement résoluble, « car « il ne s'agit pas seulement, songes-y, de nier ou d'a- « vouer l'existence d'un Etre ainsi nommé, mais de « bien nous rendre compte de la substance et de la na- « ture de l'Etre; ce qui est une toute autre affaire ». En attendant, Dieu, c'est encore pour lui le Juste, le Bien, le Vrai *absolus*, c'est « l'Absolu ». Il écrit dans une lettre de la même époque : « le Calme est en Dieu et Dieu est *hors le temps.* » C'est l'Absolu, qui est impérissable, d'essence éternelle, l'infini. Elle est assez explicite la let-

(1) Il n'est peut-être pas superflu de rappeler que le rousseauisme n'est point le désir d'être *seul*, mais celui d'être loin de la société, des foules turbulentes.

tre du 18 janvier 1845 où il écrit : « Les joies réelles sont « sûrement celles qui, une fois déduites, en nous, de « principes lucides et inamovibles, ne nous abandon- « nent jamais entièrement, car notre vie y est attachée; « celles que les mille considérations sociales, les diverses « positions du monde, la richesse ou la misère, la jeu- « nesse ou l'âge mûr, seront toujours impuissants à dé- « truire, car elles ne sont pas de la nature des choses pé- « rissables, et *leur raison d'être est en elles-mêmes;* les « joies réelles ne sont donc ni l'amour, ni l'amitié, ni « l'ambition comme on les conçoit sur terre, car tout « cela passe et tout cela s'oublie; mais elles sont dans « l'*amour* (1) de la beauté impérissable, dans l'*ambi-* « *tion* (1) des richesses inamovibles de l'intelligence, et « dans l'étude sans terme du juste, du bien et du vrai « *absolus* (1), abstraction faite des morales *factices* d'ici- « bas. *Les joies fausses sont dans la vie vulgaire, les* « *joies réelles sont en Dieu.* Les unes ne nous rendent « heureux qu'une seconde durant, pour nous torturer « pendant des années; mais les autres, toujours calmes « et inaltérables, se révèlent à nous quand nous nous « sommes purifiés de celles-là, et nous mènent *au vrai* « *bonheur qui est l'oubli des choses périssables et le* « *désir de l'infini.* » Dieu c'est le grand Tout : « J'ai cherché, dit-il ailleurs, ma plus grande somme de bon- heur dans la contemplation interne *et externe* du *beau infini de l'âme universelle*, du monde, de *Dieu dont nous sommes* une des manifestations éternelles. Il ne faut pas douter, mon ami. Il faut laisser aux niais et aux lâches leurs stupides négations du cœur *immortel* et de l'intelligence *divine de l'homme;* car c'est là de la mi- sère morale, mille fois plus affreuse que la misère maté- rielle puisque c'est *une dégradation de Dieu en nous.* »

Dieu symbolise la trinité du suprême beau, du suprê- me bien, du suprême vrai infinis et universellement épandus. Le contemplateur perçoit et possède Dieu en ses extases esthétiques (voilà pourquoi il goûtera tant le

(1) Souligné par L. de L.

bouddhisme plus tard, en le transformant un peu d'ailleurs, en l'esthétisant); le savant, en ses recherches exactes, le socialiste (politique ou poète), en confondant son moi dans la masse de l'humanité qui l'élargit, le divinise.

Et dans une pièce de Leconte de Lisle, datée de 1846 — dont on n'a point probablement trouvé de manuscrit dans ses papiers puisque ses exécuteurs testamentaires ne l'ont pas publiée alors qu'elle est un document psychologique de première importance et que sa valeur formelle égale au moins celle de la *Passion*, — dans la *Recherche de Dieu* s'accuse sa conception socialiste de la divinité. Le poème est très long et vraiment notable, d'une grandeur austère qui fait souvent penser à Vigny (1) même; quelques vers d'une grave mélancolie précisent le noble souvenir de l'auteur de *Moïse* et d'*Eloa*. Il s'y marque seulement une âpreté plus combative. Déjà Rome, la ville « des cardinaux mondains et des moines moroses », dont il évoque les splendeurs pontificales en un brillant tableau de la manière de *Madame Gervaisais*, n'est pour le poète que « la sœur de Gomorrhe »; le christianisme enchaîne le globe, « triste et bien-aimé berceau ». Et voici : n'est-ce pas l'idéal même rêvé du socialiste que fait briller aux yeux avides de l'humanité contemporaine « l'Esprit de la Terre » longtemps blasphémé par « l'homme » désespéré de ne pas trouver Dieu en ce monde et le lui révélant afin qu'il ait la foi :

Cesse ta morne plainte et songe, Humanité,
Que les temps sont prochains où de l'iniquité,
Dans ton cœur douloureux et dans l'univers sombre (2),
Les rayons du bonheur s'en vont dissiper l'ombre.
Pour des astres nouveaux les cieux s'élargissant,
Divins consolateurs du globe gémissant,
D'un lumineux amour vont éclairer sa face.
Et l'étroit horizon dans l'infini s'efface.

(1) Il y a aussi à y noter le sentiment, très fort, de Leconte de Lisle, de la divinité de la beauté et de son utilité à l'organisation sociale. La beauté est le rythme divin sur lequel doit se composer ce vaste poème qui est la société idéale.

(2) Remarquer le rapprochement.

O roi prédestiné d'un monde harmonieux,
Marche ! les yeux tendus vers le but radieux !
Marche à travers la nuit et la rude tempête,
Et le soleil demain luira sur ta conquête.
O sainte créature aux désirs infinis
Que de trésors sacrés à tes pieds réunis,
Pour prix de tes douleurs et de ton saint courage,
Vont racheter d'un coup les longs siècles d'orage.
Le travail fraternel, sur le sol dévasté,
Alimente à jamais l'arbre de liberté.
La divine amitié, l'ambition féconde (1),
La justice et l'amour transfigurent le monde.
Et de la profondeur de l'éternel milieu,
Du pôle couronné de son cercle de feu,
Des monts, des océans, des vallons, de la plaine,
De l'humanité sombre encore et d'ennuis pleine
Mais radieuse et belle en ce jour glorieux,
Des fertiles sillons, des calices joyeux,
De ma lèvre entr'ouverte et d'amour animée,
Caressant d'un baiser ma planète embaumée, —
Dieu ! Dieu que tu cherchais, pauvre esprit aveuglé,
Dieu jaillira de tout, et Dieu t'aura parlé.

Credo magnifique, ardent et profond, en la Félicité qui attend l'humanité, Félicité terrestre et infinie, spirituelle et matérielle, qui est Dieu même...

— Cependant lent le temps de misère morale, affreusement long « l'Enfer » ! Or, voici que, par l'intermédiaire d'un ami de Nantes, le phalanstérien Villeneuve, le journal phalanstérien la *Démocratie pacifique* lui propose de prendre part en ses colonnes à la propagande sociétaire de Fourier. Il refuse « provisoirement » parce que ses convictions ne sont point parfaitement identiques à celles de la Rédaction : il « partage entièrement certains principes de l'Ecole sociétaire » et n'est en dissidence avec elle qu'à l'endroit de « conséquences arbitraires qu'elle déduit faussement, à *son* avis, de ces mêmes principes, » mais il n'est pas « homme à écrire contre sa conscience *en quoi que ce soit*. Je sais, ajoute-t-il,

(1) Quelques-unes de ces expressions se retrouvent identiques dans la lettre.

que ces scrupules n'ont pas cours de notre temps, que cela prête à rire aux Macaires et au vulgaire ; mais le rire et le thème de la foule m'inquiètent peu. Tu comprendras, mon cher Adamolle, qu'un esprit droit et convaincu recule devant l'apostasie cachée comme devant l'apostasie publique et qu'on s'y prenne à deux fois avant d'être forcé de se mépriser soi-même ».

Il expose dans une lettre de 1846 (publiée par le *Journal* en 1895) l'une des raisons pour lesquelles il n'est pas en communion parfaite avec l'Ecole : « L'Art, ayant sa raison d'être dans la liberté de la pensée et le Dogme tendant à immobiliser cette pensée, l'un ne triomphe qu'aux dépens de l'autre, et l'Art ne brise ses fers que sur la cendre des dieux déchus. C'est pour cela encore que le Dogme social de l'Ecole sociétaire ne veut pas du sourire de l'Enfant, parce que la susdite Ecole n'aime pas que tu penses autrement qu'elle et que tu prédises dans son mystère un tout autre avenir que celui que Fourier a préconisé. Voilà ! » Mais il y avait d'autres raisons, plus profondes, sinon plus indéterminées.

La politique générale de la *Démocratie pacifique* n'est point violente : d'assez complaisant atermoiement, timorée par la crainte d'effaroucher la classe bourgeoise qu'une polémique intransigeante ne rend que plus hostile. Pour ce, dissidence forcée et éclatante avec les républicains, les démocrates purs et encore plus les socialistes de politique radicale. Le journal vit des fonds d'une partie de la classe aisée, habilement convaincue qu'il y va de son propre intérêt, et s'adresse à un public aisé. Or, Leconte de Lisle, comme on l'a justement dit, « au fond de son cœur est alors plus que républicain ; il est partageur égalitaire et non pas pour lui-même, mais pour le peuple qui souffre, pour la masse que l'injuste répartition écrase. » Il a la haine absolue du riche et de la classe bourgeoise : d'où hésitations. Quoique ami du calme, quoique déjà profondement convaincu de la supériorité de l'idée souvent plus puissante et plus féconde que les actes, il n'est pas pour accepter d'emblée de

s'enrégimenter dans une politique de lenteur et de prudent ménagement. Certes il hait l'inutile tapage, mais il n'a pas une nature « si discrète » qu'on l'a dit avec une trop complaisante ironie ; il est essentiellement et courageusement combatif. Très ardent en ses convictions, exalté même, il est de tempérament intense et bouillonnant. L'échec de ses tentatives hardies en province, son long et désespérant emprisonnement à Bourbon n'ont fait qu'exacerber une âpreté native. En le silence des méditations, il a goûté la joie mâle des spéculations élevées, il a plané dans une région de paix supérieure ; mais parallèlement l'homme a pleuré aux heures sombres des jeunesses captives sur l'inaction, l'inutilité de sa vie : fiévreusement, impérieusement, l'être a tendu vers l'action belle et révélatrice des forces généreuses.

C'est le clairon fatal qui sonne dans ses fièvres :
Debout ! Marchez ! courez ! volez, plus loin, plus haut !...
Allons combattre *encore*, penser, aimer, souffrir ! (*Ultra cœlos*)

..... Cependant il ne faut pas désespérer : l'on pourrait peut-être accepter « ses conditions ». On lui promettait quelque chose de « fort beau » : « en attendant mieux 1.800 francs par an d'appointements fixes et l'impression aux frais de l'Ecole sociétaire d'un volume de poésies prêt à être publié. » Ce serait enfin l'indépendance recouvrée et à jamais assurée, l'enthousiasme de la fière liberté, la faveur multiple du grand centre intellectuel, les promesses charmantes d'une gloire possible. On accepta ses conditions. Il put partir.

Tu fus belle et clémente au poète, nature riche, imposante et douce de son île : à toi et en toi il reportait son cœur souffrant et son intelligence troublée du grand souci des hautes idées ; saine fraîcheur innocente, virginale, généreuse et franche des « matins touchants », magnificence magistrale des midis sublimes qui imposez vos leçons de sérénité ; douceur attendrie des fins de jour pleines d'un mystère d'humilité tandis que grande la mer et grand le ciel absorbent la petitesse de l'île ; molle et délicieuse suavité et vertige somp-

tueux des nuits où la vie des astres, au bord des mers, se fait sensible à l'être humain, parsème sa pensée en l'immensité, — vous l'accueillîtes pour le bercer sans jamais parvenir à l'assoupir, à le retenir, à taire l'altière voix du désir de l'action qui le réveillait des voluptés de l'Ogygie tropicale et le conviait ailleurs.

§

En 1845, il arrive à Paris avec P. de Flotte. Il l'a connu à Brest, mais il n'est pas vrai de dire que c'est P. de Flotte qui l'a « converti au fourriérisme en lui parlant avec passion du monde anormal ». Leconte connaissait déjà la doctrine de Fourrier puisqu'il fut à même de nettement déterminer sur quels points il s'en détachait, lors de la proposition faite par la *Démocratie pacifique*. On cède donc au trop classique préjugé de mollesse et de paresse créoles, quand on écrit de telles lettres superficielles : « *Trop indolent pour lire le jargon du prétendu* réformateur, Leconte commença à écrire dans la *Démocratie pacifique* et dans la *Phalange*. » On ne saurait vraiment assez répéter que Leconte de Lisle, alors plus que jamais, infirme l'idée préconçue que précisément par paresse cérébrale on se plaît à avoir de tous les créoles. Baudelaire, qui a voyagé en pays exotiques et intimement connu la mollesse créole, porte sur Leconte de Lisle un jugement de « vigoureuse fermeté » d'autant plus valable et significatif qu'il avait peu coutume de percer les idées préconçues quand elles pouvaient fournir matière à sa facile raillerie coutumière.

Ce n'est pas en inconscient, en emballé, en dupé qu'il accepte le poste de rédacteur à la *Démocratie*. Une lettre du 31 juillet 1846 atteste la ferveur phalanstérienne et la solidité de ses convictions : « Les infâmes théories des économistes français et anglais prévalent dans le monde. Ceux-là disent : l'homme qui ne possède pas n'a pas le droit de vivre; la société ne lui doit rien. Ceux-ci veulent empêcher les pauvres de se marier sous prétexte qu'ils commettent un crime social

en faisant des enfants. Voilà les dieux de l'époque! L'École sociétaire, dont je fais partie, a pour mission de combattre ces calomnies divines et humaines. Elle est venue fonder le droit du pauvre au travail, à la vie, au bonheur! Elle a donné et donne chaque jour les moyens scientifiques d'organiser sur la terre la charité universelle annoncée par le Christ et depuis 20 ans sa devise est celle-ci : Vous êtes tous frères! — Nous croyons qu'un nouveau monde est proche où l'on ne fera plus un crime à l'homme d'aspirer au bonheur selon ses facultés et ses désirs, où la misère et la vie disparaîtront de la face du globe; où le sol qui vient de Dieu appartiendra à l'humanité collective. La vérité sociale a été démontrée mathématiquement aux riches et aux puissants; on leur a prouvé que le malheur du pauvre et du faible est loin d'être nécessaire à leur plus grand bien-être. Ils ferment l'oreille aux avertissements, ils rient et chantent... et la guerre sociale est là qui frappe au seuil de leur palais, les bras nus, l'œil sanglant, l'écume de la faim aux lèvres. La guerres sociale, affreuse, inévitable, plus effrayante mille fois que 93! la guerre implacable de celui qui n'a rien contre celui qui a! la plus atroce et la plus juste des guerres... Ce qui brisera ce torrent, c'est la bonne volonté du riche... Que le maître s'associe à l'ouvrier, que la terre nourrisse tous ses enfants... Voici que les Dieux antiques sont réduits en poussière. Voici que le christianisme est mort... et que le catholicisme est en horreur aux nations. Que faire? que devenir? Où est la nuée lumineuse? Il faut marcher au bonheur... par le libre essor des passions virtuelles. Il faut oublier les cultes menteurs et l'aveuglement fanatique et tout le fatras mystique des soi-disant révélations particulières! Que les démons catholiques aillent grincer des dents où bon leur semblera, tandis que les génies heureux *de l'Eden* berceront entre leurs bras l'humanité outragée depuis longtemps, mais qui renaîtra jeune et belle au soleil de l'amour et de la liberté! »

§

La *Démocratie pacifique* est au 10, rue de Seine : l'Institut, sombre et froid, ancien régime, rempart de Bastille, pierre à pierre ferme la rue; aux montres voisines se dispersent, en étages de musées, peintures et gravures, aristocratiques miniatures, porcelaines et meubles des siècles précédents, époques battant de grandes ailes diaphanes avant de s'évanouir en poudre ; et par delà la claire promenade des quais, flux de vie intellectuelle et qui coule parallèle au libre flux de l'eau à qui le créole nostalgique des eaux premières et vierges porte une âme et des yeux de fraîche reconnaissance, la grandiloquente rhétorique du Louvre comme en parade. Cependant tout le coin monarchique et ancien s'essaie en un demi-jour à la nouvelle lumière libérale des proches époques républicaines.

Y écrivent : Barrel, Bureau, Bourdon, Cantagrel, Colin, V. Considérant, Daly, H. Destrem, Dohorty, Jules Duval, J. Fleury, Fontarive, Guyornaud, V. Hennequin, D. Laverdant, V. Meunier, Ch. Pellarin, Perreymond, Stourm, Joussenel, Mme Vigoureux, Wiell. La rédaction est soumise à la direction d'un conseil composé de MM. Considérant, rédacteur en chef; J. Blanc, E. Bourdon, All. Bureau, F. Cantagrel, C. Daly, Doherty, L. Franchot, V. Hennequin et D. Laverdant. Eugène Maron, à qui Leconte de Lisle dédie l'*Anathème,* y écrit parfois et le créole Lacaussade y donne des feuilletons au supplément du dimanche. Leconte de Lisle y débute par des nouvelles, récits ou dialogues (1er semestre 1846) : le *Songe d'Hermann*, la *Mélodie incarnée*, le *prince Ménalcas*, toutes marquant la profonde influence de Gœthe. S'y déclare déjà un amour pour la Kybèle apaisante et fortifiante et qui console divinement des « bourgeois ». Dans le *Songe d'Hermann* des accents éclatent, révélateurs de son propre état d'âme à cette époque :

« Vois-tu, frère Hermann, il faut entrer dans la vie sociale et se faire place à la blafarde lueur des quinquets

enfumés de la rampe, sur ce vaste théâtre où grimace la divine humanité. Ah ! ah ! j'étudie mon rôle, moi, je commence à rire assez agréablement de la Beauté, de Dieu, que sais-je ? Il est bon de comprendre son siècle. Que faut-il pour cela? se prosterner devant un écu et salir une sainte admiration de la Justice et de la Beauté éternelles par cette maxime stupide : « Tout cela est bel « et bon, mais il faut manger pour vivre. »

Et Hermann : « Quoi ! Siegel, *la beauté n'est-elle donc pas? Ces aspirations qui m'entraînent à elles, ce désir de justice et d'harmonie qui brûle mon cœur, cet amour de l'humanité qui souffre et se lamente, cette admiration filiale du globe où je suis né, Siegel !* Tout cela n'est-il donc pas ? Dieu nous a-t-il créés pour un enfer éternel, avec la vision splendide de notre faiblesse et de notre douleur? *Non ! non !* »

Foi en la Beauté et en la Justice (avec des initiales comme en allemand), mieux en la Beauté juste et la Justice belle, — amour de l'humanité : larges, vivaces, féconds.

..... En juillet 1846, il fait la critique dramatique, donne encore une nouvelle : *Sacatove*. Un esclave nègre y est passionnément épris de sa maîtresse blanche, l'enlève pour la posséder, mais, *par fierté* et générosité, ne voulant rien devoir à la force, la rend à son père, riche colon. Magnanime il n'a pas tué ce père quand il le pouvait. Mais à son retour le blanc lâchement le tue, « n'ayant pas compris ce qu'il fallait à Sacatove de force d'âme et de générosité pour se dessaisir d'une femme que nul au monde ne pouvait lui ravir. Il ne se souvint que du double outrage de son esclave. » Quelque chose de la sympathie de Leconte pour l'esclave noir odieusement regardé comme une bête, exempte de dignité humaine, gronde dans cette nouvelle en sa jolie prose de fraîcheur de ravine.

La *Phalange*, revue qui avait conservé l'ancien nom de la feuille : *Démocratie pacifique*, avait donné, pendant le second semestre 1845, *Hélène, Architecture*, où il oppose aux cathédrales de l'architecture gothique qui ne répond plus aux modernes aspirations, le « temple

harmonieux » d'architecture païenne qu'il faut rêver pour l'avenir de l'humanité, un phalanstère hellénique; la *Robe du Centaure*, les *Epis*, poème social sur la mission du poète dans le monde à travers les combats, où il supplie, quelle que soit la force du Mal envahissant le Bien comme la ronce les blés, de « ne désespérer point de la lutte sublime ». La *Phalange* publie toute l'année 1846 la *Recherche de Dieu*, la *Vénus de Milo*, les *Sandales d'Empédocle*, *Tantale*, l'*Idylle antique*, *Eglogue harmonienne*, *Hylas*, le *Voile d'Isis* et *Thyoné*, c'est-à-dire quelques-uns de ses plus beaux poèmes et de ceux où il est tout entier et qui l'entourent déjà de l'enthousiasme de bien des jeunes, voire de quelques aînés, comme Louis Ménard. Il y donne aussi un essai de littérature et un compte-rendu de représentation dramatique.

En sorte que jusqu'ici restent justes, vraies, les lignes suivantes de son seul biographe informé: « Cependant, ne pouvant plus vivre à Saint-Denis, Leconte de Lisle avait obtenu de ses parents une pension qui lui permît de s'enrôler seulement en seconde ligne sous la bannière de la *Démocratie pacifique;* il limita sa collaboration à la critique littéraire pour laquelle il n'eut à s'inspirer que de l'esprit libéral et des principes généraux du journal. Il publia dans la *Phalange* des vers, quelques nouvelles écrites dans le sentiment de Bernardin de Saint-Pierre (1) » (Calmettes). Le malheur est que sa collaboration ne « se limite » pas à la critique littéraire; il ne publie pas que des vers ou des essais, il y écrit encore des articles de propagande politique; il importe donc de compter avec les dates : Leconte de Lisle ne commence point par des essais politiques pour, après la désillusion, se consacrer exclusivement à la littérature avec une ardeur d'autant plus grande; il s'occupe de poésie, de lit-

(1) Cette appréciation littéraire date de la notice de Staaf, se retrouve dans l'excellent article de la Grande Encyclopédie et dans l'étude d'ailleurs consciencieuse de M. Calmettes ; on l'adoptera généralement avec une trop facile complaisance. Elle tombe aisément devant le contrôle. En outre, ces nouvelles ont paru dans la *Démocratie*, non dans la *Phalange*.

térature, et *parallèlement* de politique: ceci établit la coexistence des deux besoins distincts de sa nature, des deux réelles tendances de son tempérament. C'est à la même époque qu'il affirme avec plus de carrure que jamais sa foi républicaine, qu'il précise ses espérances révolutionnaires, qu'il développe ses théories socialistes, et qu'en la *Vénus de Milo* il proclame un culte pur, entier, absolu, de la beauté.

Même ardeur et à la fois même sérénité dans ses deux religions. Telle sérénité même que les lecteurs de ses poèmes la qualifieront d'impassibilité. En ses articles la constance des Convictions solidifiait le flot débordant des généreux enthousiasmes. On les dirait d'un contemporain de la Convention si la flamme des sentiments n'en était plus pure, la noblesse des accents purifiée de toute gangue ordurière: faisceau de lumineuses idéologies, appels prophétiques à la Raison et au Droit, trophées de la piété rendue aux grands précurseurs humanitaires, appareil religieux de la pensée, somptueuse gravité des évocations libertaires et fraternitaires. Aux revendications du siècle passé s'unissait, entresoutenant leurs audaces et leurs forces, celles du socialisme naissant, nettes, impérieuses: guerre à la richesse et au salariat.

Le premier de ces articles est du 24 octobre 1846:

LA JUSTICE ET LE DROIT.

« S'il est une foi inébranlablement fixée au cœur des nations comme au cœur des hommes; s'il est un idéal sans cesse visible aux yeux de tous et de chacun, à coup sûr cette foi concerne la justice, cet idéal est le triomphe du droit social sur la terre. La justice et le droit! préoccupation sacrée, éternelles idoles des grands cœurs! *De Budha à Jésus*, de Confucius à Socrate, d'Arnaud de Brescia à J. Huss, *de J.-Jacques à la Convention nationale*, dans le cours tumultueux des siècles, au plus fort des luttes, des doutes et de l'ignorance des peuples, des voix puissantes, des cœurs inspirés ont prophétisé le règne de la justice et du droit, mot sacrés qui contiennent l'avenir. Budha et Jésus ont affranchi l'homme de-

vant Dieu; Confucius et Socrate ont révélé sa dignité morale; Arnaud de Brescia et J. Huss sont morts du supplice réservé par Rome aux précurseurs de la fraternité; J.-Jacques et la Convention nationale ont décrété la liberté du monde. Leurs voix se sont tues, leurs cœurs ont cessé de battre, mais les principes éternels qui vivifiaient leurs génies se sont réfugiés dans d'autres cœurs, ont été proclamés par d'autres bouches, et voici qu'au XIX^e^ siècle, à l'apogée de la civilisation, la justice et le droit sont encore le cri de l'avenir et la condamnation du présent : cri sublime arraché des entrailles de tout ce qui souffre, protestation universelle des peuples aux rois, des faibles au fort, *des hommes à Dieu !*

« Est-ce donc vainement que tant de noble sang a coulé, que tant de bûchers romains ont dévoré de prophètes martyrs, que tant de paroles et d'œuvres généreuses ont troublé l'âme des oppresseurs, que tant de révolutions terribles ont remué de fond en comble les sociétés mauvaises? Ce long travail de l'humanité entrepris et rudement mené à fin jusqu'à ce jour, au nom de la justice et du droit était-il coupable, était-il inutile et va-t-il cesser? La foi héréditaire des nations cimentée par tant de larmes, consacrée par tant d'efforts magnanimes, cette foi est-elle abolie? Non, non ! Que nul ne défaille et ne désespère. Les hommes qui de tout temps se sont dévoués à leurs frères opprimés n'auront pas souffert en vain. Ils ont vécu, ils ont lutté, ils ont scellé de leur sang cet idéal de gloire et de bonheur, cette espérance divine inhérente à l'esprit humain; ils ont quitté la terre en se léguant tour à tour leur tâche inachevée, mais que l'avenir accomplira. Ne doutons pas de leur foi, ne doutons pas de leur martyre; ne blasphémons pas leur vie et leur mort; c'est là notre plus précieux héritage, c'est la sanction du rôle sublime que doit jouer l'humanité. N'oublions donc jamais les principes éternels supérieurs aux intérêts, aux hommes, aux époques; les principes inaltérables qui vivifient toute intelligence, — la justice et le droit qui régénèrent la terre en s'incarnant dans les faits. Astres tutélaires, ils ont guidé durant la nuit d'hier les explo-

rateurs de l'avenir au delà des mers inconnues ! Lumières glorieuses et pacifiques, ils illumineront demain les prochaines campagnes de la terre promise (1).

« La liberté et la vie, voilà le droit, voilà la justice. La liberté religieuse a été conquise, on sait à quel prix ; la vie ne l'est pas. *Qu'est-ce que la richesse universelle aux mains du plus petit nombre ? La négation du droit de vivre pour tous. Qu'est-ce que le salariat ? La négation de la liberté. Que ressort-il de cet état de choses ? La négation de la justice* (2). Ce sont autant de crimes de lèse-humanité ; que tous y songent, qu'ils y songent encore et toujours !

« Les révélations religieuses qui se succèdent parmi les hommes sont tour à tour l'idéal de l'état supérieur qu'ils doivent acquérir. C'est au pressentiment obscur de cette vérité que les dogmes religieux ont dû d'exciter dans le cœur de l'homme les ardeurs dévorantes de l'ascétisme, les enthousiasmes aveugles du martyre et *les féroces monomanies du prosélytisme*. Quel est l'idéal social apporté par le christianisme ? « Faites aux hommes ce que vous voudriez que les hommes vous fissent, dit le Christ, car ceci est la loi et les prophètes. » Certes, ces paroles annonçaient la solidarité humaine, mais la solidarité fondée sur la charité. Qu'est-ce donc que la charité ? — C'est la consécration du puissant pour le faible, c'est l'aumône du riche au pauvre, résultant sans doute d'une loi d'amour, mais d'un amour imparfait et insuffisant qui proclame le devoir du riche et non le droit du pauvre. Il y a donc un abîme entre la charité et le droit (3). C'est à la glorification de ce dernier, de ce seul principe que nous devrons l'association des intérêts, des travaux *et des intelligences*. Le christianisme PRIMITIF a fait son œuvre, œuvre immense et admirable, *recueillie et développée de siècle en siècle par les grands hérésiarques*, et qu'il nous est enfin

(1) Cf. la fin de la *Recherche de Dieu* et celle du *Voile d'Isis*.

(2) A remarquer la forme de questionnaire dont il se servira pour le *Catéchisme populaire républicain*.

(3) Il convient dès maintenant de rappeler le nom de Tolstoï.

donné de continuer avec de nouvelles forces, avec une foi nouvelle, avec une science qu'ils ignoraient. Le principe évangélique contient un sublime *pressentiment* de la fraternité; *nous le sanctionnerons par le droit*, nous le réaliserons par la justice. Et *le jour où la charité disparaîtra de la terre, c'est qu'elle aura fait place au droit;* le jour où le riche charitable et le pauvre reconnaissant ne seront plus, c'est qu'ils auront proclamé le règne de la justice, ce qui vaut bien la pitié d'une part, et la misère de l'autre.

« Ces vérités ne sont point telles pour tous, nous le savons. Quels spectacles attristants les grandes nations européennes ne nous offrent-elles point? Que font donc l'amour et la charité? Le christianisme est-il donc impuissant à refréner, à guérir, à transformer le mal? L'Angleterre s'irrite que l'Irlande ait faim; la Russie s'indigne qu'un peuple ne s'éteigne pas comme un homme, et que l'instinct de la vie, le sentiment de la dignité humaine et l'amour immortel de la liberté fassent battre encore un cœur percé de tant de coups. — Résignez-vous, disent l'amour et la charité, remerciez Dieu des maux qu'il vous envoie; rendez à César ce qui appartient à César! — Mais nous disons: *l'air, le pain, la liberté, les fruits de nos travaux, notre repos et notre vie sont à nous!* (1) Que nous importe la résignation? Que nous veut César? Le droit vaut mieux! Et nous disons vrai, rois de l'Europe, riches et heureux du monde; mais vous ne voyez ni n'entendez (2); mais

(1) Cette forme même d'éloquence n'est-elle point toute tolstoïenne? Tolstoï et Leconte de Lisle sont chrétiens-primitifs. Seulement Leconte a un tempérament combatif, fils des régions tropicales, non des sereines steppes.

(2) Cf. *Le Voile d'Isis*. Le Pharaon y représente ostensiblement le monarchisme héréditaire.

... O roi des chars guerriers, homme au cœur inhumain,
Tes palais vacillants vont s'écrouler demain!
Ouvre les yeux! la nuit, la nuit lugubre et lourde
Etreint l'empire entier plein d'une rumeur sourde...
Ecoute, ô Pharaon! la tempête a rugi
Et fauche la moisson dans le sillon rougi.
O roi, brise ton sceptre et ton glaive sanglant,
Et sur le sol natal presse ton front tremblant...

vous jouissez au mépris du droit et de la justice, et le temps passe et vous oubliez que l'orage gronde et que les souffrants s'irritent ! Et pourtant que de voix vous crient de prendre garde ! Que de mains généreuses se lèvent vers vous, prêtes à vous soutenir et à vous guider sur le sol agité de mouvements mystérieux ! Rois de l'Europe, les révolutions politiques n'ont point fait leur temps ; la guerre des gouvernements et des peuples ne décroît ni ne s'apaise, et voici qu'une autre guerre plus irrésistible et plus effrayante approche d'heure en heure, la guerre de celui qui n'a rien contre celui qui a tout ! Jamais nous ne vous le répéterons assez, jamais nous ne cesserons de vous poursuivre de cet avertissement terrible. Ce serait une lutte affreuse, sans merci, sans remords, la plus implacable et la plus juste des guerres ! Prévenez-la, vous le pouvez, pour votre gloire comme pour le bonheur de tous, ou prenez garde. Car, sans être prophètes, nous pourrons dire comme Jean-Jacques, et avec plus de certitude encore : Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions.

« Beaucoup de nobles cœurs, *dans les rangs privilégiés de la société présente, battent à l'unisson du cœur populaire, nous sommes heureux de le croire;* de belles et hardies intelligences aident puissamment au mouvement social. Il est donc *possible* qu'une rénovation pacifique et progressive mette bientôt fin aux douloureuses inquiétudes des masses. Mais *si les avertissements étaient éternellement vains, si les souffrances du plus grand nombre devaient toujours frapper à des cœurs inexpugnables, nous tous qui confessons une même foi sociale,* nous tous qui marchons en avant les yeux fixés sur un avenir glorieux, *nous tous qui vivons de la vie des faibles et des déshérités,* et que *la lèpre du siècle* n'a pas rongés, — souvenons-

... Ton héritier chancelle, et tes hauts monuments,
Poussent jusques au ciel d'horribles craquements !
— ... « Pharaon, le temps passe et tes paroles vaines
N'échauffent pas le sang qui se glace en tes veines !...
Pharaon, Pharaon, le sceptre trop pesant
Va tomber à jamais de ton bras faiblissant.

nous que nos pères ont combattu et sont morts pour le triomphe de la justice et du droit, et que nous sommes leurs héritiers. »

La rareté des articles de Leconte de Lisle est indicatrice : nul souci de prodiguer la copie, à l'ordinaire de toute adolescence fougueuse. Déjà l'art patient concentre, absorbe toutes ses ardeurs expansives. Il n'écrit d'« articles », d'instantanés que sous la poussée violente, irrésistible de l'émotion, quand il ne peut la retenir un seul instant. Tel le suivant, du 21 novembre 1849 :

UN DERNIER ATTENTAT CONTRE LA POLOGNE

« La force, cette dernière raison du despotisme, avait amené par trois fois consécutives le démembrement d'une nation héroïque, digue vivante contre laquelle s'était brisé l'envahissement des peuples barbares ; mais une ombre de la Pologne subsistait encore. La force a voulu accomplir son œuvre tout entière, et la république de Cracovie a cessé d'exister, au mépris même des traités que 1815 avait imposés à l'Europe.

« Les trois puissances, coupables de cette flagrante violation *du droit européen*, en ont-elles pesé l'importance ? Que diront les peuples spectateurs de cette grande et dernière iniquité ? Quoi ! des gouvernements brisent au gré de leur caprice un pacte solennel qu'ils n'ont observé que durant le temps où ce pacte injuste et brutal sanctionnait leur intérêt tyrannique ? Rien n'est stable ni sacré pour eux ?

« Les trois puissance spoliatrices ont cédé à l'esprit de vertige : la coupe de leurs iniquités est pleine, et elles ne songent point sans doute qu'il suffirait d'un cri de réprobation de la France pour que l'Italie sortît de son morne sommeil. Il ne faut pas que les gouvernements oublient par trop ce qui constitue leur raison d'être, car les peuples sont de rudes logiciens qui se souviennent toujours !

« Le coup d'Etat par lequel la république de Cracovie vient d'être anéantie doit provoquer l'éclatante protestation de la France et de l'Angleterre. Déjà l'Allemagne

et la Prusse se sont vivement émues. La brutale oppression et le mépris du droit sont dans un des plateaux de la balance européenne, que la juste indignation des peuples pèse dans l'autre, ou tout est perdu, honneur et liberté ! »

Dans le troisième de ses articles, celui du 28 novembre, comme dans le premier, guerre à l'argent, à la ploutocratie, au clergé enrichi des misères humaines. Aprement, et avec l'implacabilité justicière, il dénonce les moyens de conquête des classes dévoratrices : la force des guerriers, l'hypocrisie cléricale. Que le peuple ne se laisse plus duper par les mensonges des prêtres et les fausses générosités des puissants ! La charité n'est que spéciosité, fausseté : c'est le bâillon doré dont on étouffe les justes revendications. Plus de charité, la seule justice : Tous ont droit à la vie !

Il y a quelque tumultueuse exaltation, quelque confusion, quelque incohérence, de brusques arrêts, des soubresauts en cette clamation. Est-ce faiblesse d'élocution, insuffisance de clarté en la pensée, inhabileté de l'expression ? Evidemment non : les griefs sont très précis et, d'autre part, celui qui en la même année publie la *Vénus de Milo* et *Thyoné* est déjà absolument maître de sa forme comme de sa pensée, il possède et distribue à volonté dans le verbe la force de son âme ; son style est fluide, discret et précis en sa richesse. C'est donc bien plutôt excès de l'émotion, afflux de l'indignation, ou seulement ivresse de la pensée qui, pour la première fois, s'abandonne à l'espace et à la lumière. On retrouve dans les lignes qui suivent quelques-uns des termes, des rythmes, même des images ou des allégories qui illustreront plus tard certains de ses poèmes :

L'OPPRESSION ET L'INDIGENCE

« Entre toutes les plaies qui rongent le corps social, il en est deux plus flagrantes et plus profondes : l'une engendre l'autre, toutes deux sont mortelles : l'oppression et l'indigence.

« L'oppression est vieille dans les annales de l'humanité. Il est loin de nous, le jour où l'homme dit à

l'homme : Tes sueurs et ton sang sont à moi ; vis et meurs ! Je me nourrirai de tes larmes et de ta chair. — Il est loin de nous le jour où l'homme dit à la femme : Courbe la tête, toi qui es faible, aime et souffre ; tu me dois tout et rien ne t'est dû.

« Et pourtant ce jour a duré des siècles.

« Tantôt le sceptre de fer en main, tantôt docile aux transformations des temps, habilement revêtue du manteau des législateurs, parée de noms vénérés, l'oppression a régné, toujours vivante, toujours inexorable, toujours maîtresse du monde. Elle domptait brutalement l'homme et la femme, aux époques de lutte et de barbarie ; elle marchait alors le front haut et découvert ; tous disaient : C'est elle. Et tous s'accoutumaient à ployer les genoux (1).

« Aux époques de civilisation, c'est-à-dire de ruse, de mensonge, de trahison et de lâche égoïsme, elle a rusé, elle a menti, elle a trahi, elle a tout exploité à son profit, rampante et invisible, mais elle a régné toujours, elle règne encore.

« L'oppression ! c'est vraiment le fléau par excellence, père de l'abrutissement et de la misère ! Que de nations fières, à juste titre, d'un passé héroïque et d'immenses services rendus à l'humanité, sont là, plongées sous le joug, pieds et poings liés ! Que d'illustres victimes sont tombées sous cette force inintelligente ! Et chez les peuples mêmes qui marchent en tête de la civilisation, les plus éclairés et les plus raffinés, que de crimes multipliés par elle, que d'attentats incessants, de tout ordre, de tout degré, sortis de cette source impure !

« L'oppression ! c'est le Briarée moderne, aux cent têtes, aux cent bras, aux cent pieds (2) ; sa pensée embrasse tout, sa force lui soumet tout, elle est présente partout. Un dernier moyen de domination lui avait man-

(1) Remarquez le rythme, les vers blancs, — comme chez Rousseau. Cette façon de personnifier les vertus et les vices, aujourd'hui poncif des discours homaisiens, signale la fréquente lecture des conventionnels.

(2) Cf. *La Bête écarlate.*

qué jusqu'ici ; ce moyen elle l'a conquis, et plus rien ne peut lui résister.

« Elle a bâti de grands temples pour le dieu nouveau dont elle promulgue les oracles, et les cultes passés ont vu leur gloire pâlir devant cette gloire d'hier. L'argent a détrôné les dieux anciens (1).

« Heureux *les prêtres de l'argent*, les autocrates du monde civilisé !

« Ils disent que la vie des peuples vient d'eux ; mais nous savons qu'elle retourne à eux et qu'ils l'absorbent. *Nous les avons vus glaner sur les champs de bataille et s'engraisser du sang et de la chair des nations expirantes ; nous les verrons bientôt entrevendre et s'entr'acheter les hommes comme un bétail*, car pourquoi leur puissance s'arrêterait-elle dans ses envahissements ? Qui opposera une digue à cette mer, puisque tous tendent aveuglément, par incurie, par lâcheté, par faiblesse, à élargir ce lit démesuré qui bientôt n'aura pour limites que celles du globe ?

« C'est l'oppression qui a inauguré le culte du dieu Argent ; c'est elle qui sacrifiera des victimes humaines aux pieds de ses autels. Au dedans de ce temple sont la force et l'impunité ; au dehors sont la misère et la faim. Elles aussi ont conquis le monde, le monde des déshérités, des enfants perdus de l'humanité, et c'est la foule immense, c'est l'éternel troupeau des faibles.

« La misère et la faim, filles de l'oppression, exécutrices des hautes-œuvres du dieu Argent !

« Mais, nous dit-on, la pitié, la commisération du riche sans cesse en aide à la misère et à la faim ; la charité guérira ces plaies. Hélas ! quel palliatif a jamais rien guéri ? Nous vous le disons en vérité : l'indigence est comme l'urne sans fond des filles de Danaüs ; un océan d'aumônes y passerait sans y laisser une goutte. *Rien, rien ne comblera jamais cet abîme, si ce n'est la justice distributive.*

« *L'aumône, comme moyen suprême, est un crime en*

(1) Cf. *Aux Modernes.*

principe, car elle ne fait que constater l'éternelle souffrance du pauvre, car elle *sanctionne le règne de l'oppression*, car elle *perpétue la misère et la faim*.

« La justice, la justice ! tout est là ! hors d'elle il n'y a rien.

« Voici que de terribles calamités se sont abattues sur notre pays : que fera l'aumône à ce malheur immense ? Rien. Que pourront quelques milliers de francs, quand des millions ne suffiraient pas ? L'aumône est vaine, la justice seule peut tout.

« Voici l'hiver, voici la disette : que fera l'aumône pour répondre aux derniers soupirs des vieillards que tuent le froid et la faim, aux cris des enfants qui meurent de froid et de faim ? Rien ! rien ! Que le règne de la justice nous arrive et tout est sauvé !

« Il y a, dans un coin de l'histoire, une leçon inexorable, touchant l'aumône et l'insuffisance de la commisération du riche (1).

« A l'époque la plus sombre du moyen-âge, une noble dame avait voué sa vie et ses richesses au soulagement des pauvres. Ses plus belles années et sa fortune tout entière s'écoulèrent en aumônes. Elle avait tout donné ; elle n'avait rien guéri. Le désespoir la saisit. Elle convoqua tous ses pauvres dans une église et s'y brûla avec eux.

« Cette histoire contient une vérité : c'est qu'à l'aide de l'aumône on ne sort de la misère que pour entrer dans la mort.

« Oppression ! indigence ! fléaux inexorables, tristes fruits du temps mauvais ! vous avez une ennemie plus forte que vous ; elle vient, et le bruit de ses pas frappe déjà nos oreilles. Le sol tremble sous sa marche ; l'air est plein de son souffle ; beaucoup l'annoncent du cœur et des lèvres.

« Le jour où vous vous trouverez face à face, vous la

(1) Cette anecdote est exactement le sujet de son poème *Un acte de charité* (*Poèmes barbares*, 1862).

« Donc en ces temps damnés *une très noble Dame*
Vivait en son terroir, près la cité de Meaux... etc.

ruse, elle, la franchise; vous le mensonge, elle, la vérité; vous, la force brutale, elle, le droit; ce jour-là vous aurez vécu, oppression et indigence, vices et plaies d'une société corrompue, car cette ennemie qui vient, c'est la justice! »

Ce débordant lyrisme a bien de quoi sans doute faire sourire les professionnels de la politique, ceux-là mêmes qui, avec tant de grotesque désinvolture, s'essaient à l'ironie, visent de quolibets les paroles de haute intuition du Lamartine politique. On sait cet axiome monstrueux de bourgeoise inintelligence : « Un poète est un poète; un homme politique est un homme politique. Le premier ne peut pas plus devenir un homme politique que le second poète? »

Le lyrisme est plus à sa place dans un discours électoral que les pompeuses philosophies courantes; ce qui est déplacé, c'est le faux lyrisme comme le sentimentalisme. Dans les articles de Leconte de Lisle s'atteste la parfaite sincérité, se communique le zèle des convictions à travers la gaucherie des formes oratoires que nécessite un article de propagande populaire; le raisonnement se décore, se drape, avec quelque maladresse d'inhabitude, de la pompe du verbe pour en imposer au public. Ce n'est pas ici le poète qui se trahit en l'orateur, c'est l'orateur dont l'émotion recherche l'éclat de la poésie. Il serait malaisé de trouver dans les journaux de l'époque un article de propagande qui n'empruntât point ces magnifiques allures déclamatoires : le démagogue le moins suspect d'imagination poétique fleurit son discours d'images lyriques, le plus habile et le plus froid dialecticien a besoin de cet empanachement littéraire. C'est le décorum de la Convention; une ardeur nouvelle rend la vie aux fleurs dont Robespierre couronnait ses oraisons; la Raison se pare d'allégories pour une nouvelle fête cérémoniale. L'heure est essentiellement *pathétique*, *théâtrale*. La gravité solennelle de Leconte de Lisle, sa hauteur olympienne, s'y emploient naturellement. En ses articles, l'éloquence socialiste

s'illustre de la vision symbolique et dramatique des Fléaux présents et de la Félicité prochaine.

... On n'a pas trouvé d'article politique écrit en 1847 ; des nouvelles seulement : *Dianora*, *Marcie* (portrait d'un « vieux noir fidèle » Job, qui tue les deux prétendants de la fille de son maître parce qu'ils aiment trop tous les deux la demoiselle), la *Rivière des Songes*, la *Princesse Yaso'da*, qui débutait ainsi : « Cet épisode est emprunté à Jayadeva, le lyrique. Il symbolise, sous la forme flottante des poésies sanscrites, *la défaite momentanée du Bien par le Mal, et son triomphe à venir* », peut être considéré comme ayant un certain caractère d'actualité politique. Parmi les poèmes qui paraissent en 1847 à la *Phalange*, *Hypathie*, *Glaucé*, *Niobé*, la *Fontaine des Lianes*, *Orphée et Chiron*, *Niobé* témoigne de sa foi et de son optimisme courageux. Le supplice antique de Niobé « grande-mère en détresse » devra finir. Ses fils eux-mêmes, redressés pour guérir les hommes de la superstition, prophètes et poètes, « chanteront l'orgueil sublime et la beauté » de la « mère-Humanité ». La Douleur fatale ruinée, triompheront en lumière heureuse la Force et la Beauté.

En 1848 il ne collabore plus à la *Démocratie Pacifique* ni pour la rédaction littéraire ni pour celle politique. C'est sans doute à cette époque qu'il vient de donner sa démission, froissé du peu de cas qu'on fait de ses observations sur les manuscrits qu'il est chargé de lire. Il est peu probable qu'il ait quitté la *Démocratie Pacifique* détaché du parti par des amis, ainsi que le relate la notice de Staaf rédigée probablement par Thalès Bernard. « Sa première pièce, une ode admirable, la *Vénus de Milo*, fut saluée avec enthousiasme sauf l'expression de *fleur intégrale* (1) qui révélait le soi-

(1) Voici la strophe supprimée dans l'édition Lemerre :

Non déesse! — Semblable à la fleur intégrale
En qui règnent l'éclat, l'arome et la couleur,
Tu contiens leur beauté dans ta beauté royale
Et tu n'as point connu le trouble et la douleur.

disant phalanstérianisme du poète. C'est alors que, parmi les amis de Leconte, il se forma une coalition pour l'arracher à une doctrine matérialiste qui ne se déployait en entier que dans le journal la *Phalange*. M. Th. Bernard, Rogier et les deux Ménard n'eurent qu'à apporter *la théorie des 4 mouvements* du Phalanstère et la faire lire à Leconte de Lisle qui *répudia aussitôt les doctrines* du Phalanstère et jeta au feu ses poésies sociales, dont la dernière fut l'Hymme à Fourrier. » Le vrai est que M. Ménard, membre de la « coalition », ne se rappelle absolument rien de semblable, on peut même ajouter qu'il collabora à la même revue fourriériste. D'autre part cette importante démarche aurait eu lieu après la parition de la *Vénus de Milo :* or Leconte de Lisle publie longtemps encore dans la suite des vers en la même *Phalange*, bien plus intitule une pièce *Eglogue harmonienne* (1), ce qui sent plus encore son fourriérisme: y dialoguent *Pulchra* et *Casta* qui opposent les deux idéaux de la Beauté païenne et de la Chasteté chrétienne, mais « le Poète », élevant ensuite la voix, en une synthèse fourriériste, les concilie dans cette invocation :

Divin charme des yeux ! — ô chasteté bénie !
Double rayonnement d'un immuable feu !
Sur ce monde échappé de sa main infinie
Vous êtes la lumière et l'empreinte de Dieu.

Cette « conversion » donc semble vraiment d'une brusquerie assez féerique, achève de figurer un Leconte de Lisle par trop malléable, emballable à merci pour des chose qu'il ignore, quitte à en revenir, une fois dessillé grâce à l'intervention d'autres plus froidement sensés, bref un Leconte de Lisle qui ressemblerait singulièrement à Thalès Bernard lui-même. D'ailleurs s'il brûle

(1) Même lorsque, par désir de précision, il cessa d'user en ses vers des termes exclusivement fourriéristes qui n'avaient plus de chance d'être compris de personne, il continua à employer avec prédilection ceux que les fourriéristes avaient élus entre les mots du vocabulaire ordinaire, tels que *harmonie*. De même l'adjectif *divin* qualifie sans cesse chez lui la mer, la terre, l'horizon, la volupté, la beauté, etc.

des poésies sociales que « beaucoup de vague encombre », lui si vivement épris du clair, du définitif, — s'il se détache même en réalité de Fourrier sur un certain nombre de points, cela implique-t-il en rien un effacement de sa passion de justice, l'ébranlement de sa foi dans la félicité issue du partage égalitaire? On le verra en 1848 se mêler à l'active propagande socialiste et jusqu'à la fin de sa vie affirmer le mépris de la civilisation capitaliste.

En 1871, au lendemain de la Commune, en pleine période de réaction, il publiait des brochures révolutionnaires.

MARIUS-ARY LEBLOND.

DE L'IMPOSSIBILITÉ D'UNE ALLIANCE POLITIQUE ET DE LA NÉCESSITÉ D'UNE ALLIANCE INTELLECTUELLLE AVEC LA HONGRIE.

—

Parlons d'abord de l'impossibilité, du moins momentanée, de la conclusion d'une alliance politique avec la Hongrie; ce sujet est d'actualité, car il vient de faire verser beaucoup d'encre sur le papier.

En août 1893, le journal hongrois *Pesti Naplo*, un des organes les plus anciens de l'opinion publique magyare, qui a joué un rôle fort important dans l'évolution politique du pays, publiait une série de documents tendant à prouver qu'au mois d'août 1892, des négociations avaient été entamées entre le parti de François Kossuth et certains personnages russes parmi lesquels figuraient MM. Pobédonoszeff, procureur général du Saint-Synode, Ignatieff, Kirieff, pour essayer d'arriver à une alliance franco-russo-hongroise.

Les agents principaux qui auraient mis en jeu ces négociations étaient, toujours d'après le *Pesti Naplo*, d'un côté un sieur Rimler, ancien secrétaire au ministère des affaires étrangères de Vienne, et M. S. Pichon, depuis notre ex-ministre à Pékin, alors encore député de Paris et qui, un an après,

débutait dans la carrière diplomatique comme notre représentant à Haïti.

M. Rimler aurait fourni au *Pesti Naplo* son rapport sur les négociations qui pouvait se résumer ainsi : l'opposition parlementaire hongroise s'efforce de provoquer l'évacuation des troupes et des administrateurs austro-hongrois de Bosnie et d'Herzégovine, et la Russie, d'autre part, s'engagerait par contre, non seulement à ne pas annexer ces anciennes provinces turques, mais encore à protéger la Hongrie contre toute prétendue germanisation et de l'appuyer pour qu'elle puisse obtenir une indépendance complète.

Les pourparlers, ajoutait le rapport, n'ont pu aboutir parce que la Russie s'est rendu compte que l'opposition hongroise était impuissante à donner une direction à la politique extérieure du pays.

La seule autorité que nous possédions alors en matière de politique hongroise était M^me^ Juliette Adam. Or, M^me^ Adam avait fait, en 1885, un voyage sur les bords du Danube, s'y était fait fêter, recevoir, promener pendant une quinzaine de jours par des personnages appartenant en grande partie à l'opposition parlementaire, et, avec les notes prises au dessert, après de copieux banquets au vin de Tokay, avait gratifié l'humanité du chef-d'œuvre de librairie appelé *La Patrie hongroise*. On sait que, chez nous, il n'y a que la science tapageuse qui réussisse. Les faits et gestes de M^me^ Adam à Budapest avaient fait l'objet d'articles « essentiellement » parisiens et, eût-il existé en France quarante géographes ayant consacré toute leur vie à l'étude sur place de la Hongrie, ayant écrit cent ouvrages sur les multiples côtés de la vie de ce peuple, M^me^ Adam, personnalité consacrée par le boulevard, avec son

mince bagage de renseignements puisés de seconde main, dans la fumée d'un voyage triomphal, parut au premier rang des autorités politiques et ethnologiques, à tel point que M. Pichon, dans un interview avec un rédacteur de l'*Eclair*, déclarait avoir pris conseil d'elle, parce qu'elle-même secondait ce mouvement.

Néanmoins, M. Rimler fut cruellement désavoué par l'opposition hongroise elle-même. Portée à la tribune de la Chambre, l'affaire retomba à ses justes proportions d'une intrigue privée, car aucun député hongrois, fût-il de l'opposition la plus intransigeante, n'osera jamais avouer, en face du pays, qu'il a cherché à pactiser avec l'étranger en vue d'une séparation complète de la Hongrie d'avec l'Autriche.

Ce fait seul devrait ouvrir les yeux à quiconque voudrait rééditer, à l'avenir, l'affaire Rimler.

Du reste, sous un autre aspect, M. Rimler, dont les convictions sont robustes, se chargea lui-même de cette réédition dans un but qu'il n'est pas aisé d'entrevoir publiquement, car il est impossible qu'il ne se rende compte de l'invraisemblance de ses efforts.

Il vient en effet de faire paraître une brochure ayant pour titre : *De la nécessité d'une alliance franco-russo-austro-hongroise* où il ne s'agit pas, pour les Hongrois, de se séparer de l'Autriche, mais d'entraîner ce pays dans un mouvement tournant vers la Russie au détriment de la Triple Alliance.

M. Rimler n'est pas seul avec ses idées; une assez forte campagne a été faite dans ce sens récemment dans les grandes revues françaises. Un article intitulé : *Le rapprochement des races latines et slaves et l'Autriche-Hongrie* par un Slave qui signe trois

étoiles dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 février 1901, article de 25 pages dénotant une connaissance matérielle approfondie de la situation de la péninsule balkanique mais à visées panslavistes, est un des jalons les plus remarquables de cette campagne, à laquelle adhèrent, du reste, tous nos éléments nationalistes ou illusionnistes français et dont la théorie procède, d'une part, de la crainte un peu enfantine de l'extension du pangermanisme et, de l'autre, du désir d'ennuyer le cabinet Waldeck-Rousseau, car de tout temps, en France, la presse n'a fait de la politique extérieure qu'un moyen d'embêter le gouvernement sans se soucier le moins du monde de nos intérêts extérieurs.

Dans un des principaux chapitres de son opuscule et sous le titre : « *Pourparlers secrets entre M. Delcassé, ministre des affaires étrangères de France, et les patriotes hongrois*, 1899-1901, » beau titre à prétentions historiques et qui rappelle les négociations secrètes entre Louis XIV et les princes Rakoczy, M. Rimler nous raconte que, par son intermédiaire, M. Delcassé était sur le point de donner son appui moral et matériel à la fondation d'une grande banque franco-hongroise pouvant servir de lien entre les intérêts français et hongrois et au subventionnement ou à la fondation de journaux magyars, en vue de créer un mouvement d'opinions franco-russo-hongroises, mais que toutes ces négociations avaient été rompues par la brusque et subite volte-face du ministre français qui, à un moment donné, ne reçut plus M. Rimler et ne sembla plus se souvenir de promesses formelles données.

Il va sans dire que, d'après l'auteur, M. Delcassé

a ainsi trahi non seulement la cause hongroise, mais encore les intérêts de la France. Les hommes d'État russes, avec qui M. Rimler était également entré en pourparler, suivirent la conduite du ministre des affaires étrangères français, et ce sont les anxiétés de patriotes hongrois, — M. Rimler est Magyar, — habitant Paris, voyant seul clair dans la situation européenne actuelle, qui lui ont mis la plume à la main pour pousser son cri d'alarme « à la face de la diplomatie inerte, inébranlable et traîtresse ».

Le député hongrois Gabriel Ugron, une des figures les plus sympathiques du parlement hongrois, ne semble avoir servi à M. Rimler que d'introducteur auprès du ministre des affaires étrangères, attendu que cette personnalité qui, en 1870, prit les armes dans le corps de Garibaldi en faveur de la France, jouit d'une grande considération dans notre monde politique.

Depuis, il pleut démenti sur démenti sur M. Rimler, qui, selon la tactique de tous les pamphlétaires, maintient imperturbablement ses dires.

De l'ensemble de toute cette affaire qui a eu les honneurs du parlement hongrois et dont toute la presse européenne, vu les chaleurs d'été, s'est occupée à tort, il se dégage ceci : M. Rimler, qui devait, du reste, un peu mieux observer les règles de la retraite dans laquelle le ministère des affaires étrangères de Vienne l'a placé, pour des raisons que nous ignorons, nous semble jouer en diplomatie le rôle que jouent, dans les sciences, les inventeurs malheureux, tapeurs et raseurs, qui assiègent les administrations techniques de leurs projets de bouleverser le monde. Se recommandant du député Ugron qu'il avait réussi à attirer à Paris,

M. Delcassé l'a reçu poliment. Il semble avoir réussi à faire croire à M. Ugron que le ministre français était tout disposé à marcher, comme il semble avoir fait croire à M. Delcassé qu'un mouvement dans le sens d'un rapprochement franco-hongrois se dessinait effectivement en Hongrie sous les auspices du parti Ugron. Réflexion faite et informations prises, l'affaire a paru trop grosse de conséquences à M. Delcassé et la personnalité de M. Rimler point faite pour la faire aboutir; on l'a classée, et voilà tout.

M. Rimler n'est certes pas le personnage prédestiné à faire aboutir le grand mouvement politique de ses rêves; il n'en a ni l'envergure, ni les moyens, sa personnalité ne dépassant pas les proportions d'un agent d'affaires. Mais il est peu probable que d'autres réussissent là où il vient d'échouer deux fois.

Jamais la France n'a réussi à tirer sérieusement parti du mécontentement des Hongrois à l'égard de l'Autriche ; soit qu'elle s'y est mal prise, soit que les Hongrois ne sont pas faits de la pâte dont on fait des alliés français.

Sans parler du projet d'alliance entre Charles V, roi de France, et Louis le Grand, roi de Hongrie, qui remonte à 1374-1376 et qui ne visait point l'Allemagne, il y eut une tentative de rapprochement, un cri de secours plutôt, poussé par la Hongrie en 1527 après la désastreuse bataille de Mohács, à la suite de laquelle l'Autriche avait étendu sa main sur le vieux trône hongrois. Le cri de secours resta sans écho; François Ier était trop occupé en Allemagne pour écouter les doléances des Hongrois.

Richelieu fut le premier à comprendre le parti qu'on pouvait retirer des animosités magyares à

l'endroit de l'Autriche; les pourparlers en vue de la conclusion de cette première alliance franco-hongroise s'engagent en 1622.

Pendant la guerre de Trente ans, il y eut une deuxième alliance; Rakoczy, prince de Transylvanie, entretenait un envoyé extraordinaire à Paris et la France en avait un à Gyulafejérvár, résidence du prince transylvain.

Une troisième alliance fut conclue en 1674 et une quatrième et dernière vers 1703, entre Louis XIV et le prince François Rakoczy II; mais il faut ajouter que, pendant toute cette longue période, le magyarisme était personnifié par une petite puissance souveraine, la Transylvanie, où s'étaient réfugiés tous les éléments hostiles à l'Autriche. La grande Hongrie était partagée entre les Habsbourg et les Turcs dont chacun possédait une moitié. Ces alliances se concluaient donc valablement entre belligérants et puissances reconnues indépendantes.

Dès que la Hongrie tout entière faisait partie de l'empire habsbourgeois, les tentatives de s'allier avec elle individuellement échurent et échoueront toujours. Celle que fit Napoléon en 1899 eut un sort pitoyable.

Napoléon se berçait d'illusions. S'il avait écouté son émissaire de 1796, le comte Adrien Lezay Marnésia, dont le magistral rapport sur la situation intérieure de la Hongrie est aux *Archives nationales* de Paris, ou s'il n'avait pas pensé que cette situation avait changé depuis, il ne se serait pas exposé au four noir qu'il essuya avec ses projets de soulèvement de la Hongrie. Adrien Lezay était un de ces Français élevés à l'étranger qui avait appris à voir sans le moindre parti pris; élève de l'école diplomatique de Brunswick, il parlait l'alle-

mand et l'anglais, avait parcouru l'Europe et, en général, à force de comparer les différents peuples les uns aux autres, s'était fait une opinion aussi sûre que profonde sur eux.

Or, Lezay relativement à la Hongrie avait conclu textuellement en 1796 : « Je cherche les élé-« ments d'une révolution prochaine; je ne les « trouve pas dans cette nation composée d'une « foule de nations et de religions différentes. Je ne « trouve ni assez d'accord entre toutes les parties « pour qu'elles s'unissent ensemble contre le « prince, ni assez d'opposition contre elles pour « qu'elles se tournent les unes contre les autres. »

§

Pour le Français moderne, le Magyar est « un peuple révolutionnaire et chevaleresque qui déteste l'Autrichien et qui aime la France », — ce refrain est indispensable pour rendre une nation digne de notre intérêt, car, quant à celles qui n'aiment pas la France, on ferme les yeux, on ne va pas chez elles, on ne les étudie pas!!

En quoi consistent les idées révolutionnaires des Hongrois; en quoi aiment-ils les Français? Parbleu, il est de toute évidence qu'on ne saurait aimer les Français que comme ils entendent être aimés et en fait d'idées révolutionnaires, il n'est guère que les principes de 1789 qui vaillent!!!

Voilà des erreurs dont nous ne nous corrigerons jamais, car nous ne trouvons dans notre ignorance crasse de l'étranger rien à mettre à leur place.

On ne peut que féliciter notre ministre des affaires étrangères de ne pas avoir donné suite aux propositions de M. Rimler, car nos fonds secrets ou officiels comme notre appui n'eussent en rien servi

nos intérêts de politique extérieure. Aux prochaines élections législatives (octobre 1901), le parti de l'opposition hongroise anti-autrichienne se serait accru de quelques sièges au parlement grâce à notre argent, et, en échange, ce parti n'aurait pu que nous offrir les excuses de son impuissance de rendre à l'idée d'une alliance franco-russe-austro hongroise une ombre de popularité.

D'abord, si respectable et si respecté que soit le parti de l'opposition anti-autrichien dit parti de l'indépendance, son rôle se confine rigoureusement, par la force des choses, dans ses fonctions de contre-poids parlementaire destiné à empêcher, le cas échéant, les gouvernants hongrois de trop se laisser influencer par l'Autriche. Ses tendances émancipatrices par rapport à ce dernier pays ne sont qu'un tremplin, un poste-vigie, de contrôle, et les électeurs qui envoient des députés indépendants siéger à la Chambre ne songent pas le moins du monde à une séparation d'avec Vienne; leur but consiste à exiger des Autrichiens, dont ils sont persuadés qu'ils se sont réservé la meilleure part dans le ménage à deux, des avantages de plus en plus grands pour la Hongrie et à déclarer le pacte de 1867 une violation des droits de la couronne de Saint-Etienne. Le jour où il s'agirait d'une séparation radicale d'avec l'Autriche ou qu'on ferait mine de réaliser à la lettre le programme du parti de l'indépendance intégralement, on verrait brusquement le nombre de ces électeurs descendre à zéro. N'oublions pas, en effet, que, même en 1848, quand les armées hongroises triomphaient encore, il n'était question d'une rupture avec Vienne, mais simplement d'une communauté laissant plus de liberté à la Hongrie.

Malgré de nombreuses et de sympathiques attaches en France, en Italie et en Angleterre, héritage de l'époque de l'émigration (1858) et une culture intellectuelle vraiment remarquable chez les chefs, ses membres n'ont pas l'oreille du pays, mais ne représentent que, d'une part une fraction turbulente, simpliste, nationaliste et mécontente, et, de l'autre, une classe de citoyens ultra-européanisés cosmopolites, et de beaucoup en avance ou en dehors de l'opinion moyenne. Ni chez les uns ni chez les autres, ni dans l'ensemble de l'opinion publique hongroise, l'idée d'une alliance avec la France et avec la Russie n'a, pour l'instant, la moindre chance de succès. A tort ou à raison, le Hongrois ne prend pas au sérieux la politique extérieure de la France, dont, outre cela, il n'a jamais eu à se louer : François Ier resta sourd aux objurgations et aux cris de désespoir de la Hongrie; Richelieu, Louis XIV n'observèrent les traités conclus avec les Hongrois que tant que ces traités leur profitaient. Louis XIV, une fois sa paix avec l'Autriche faite, expédia ses alliés hongrois avec des cadeaux, des pourboires et des pensions, sans s'en occuper davantage, et Napoléon Ier ne fit, en somme, que récolter les fruits des procédés de ses prédécesseurs.

La cour de Vienne, dans ses contre-manifestes, fit alors savamment valoir les différents lâchages français à l'égard des Hongrois et cela suffit pour les éloigner de la France ; cela suffirait même aujourd'hui amplement, à plus forte raison que Napoléon III, dans sa cervelle confuse, recommença le petit jeu de Louis XIV; il fit de fort belles promesses à Kossuth qui, désespérant de la cause hongroise, fit valoir devant lui, vers 1851, l'identité

des intérêts hongrois et des intérêts français; mais presque aussitôt cette question fut abandonnée et le grand patriote magyar fut relégué dans les antichambres des Tuileries, procédés qui ne pouvaient que rafraîchir sur les bords du Danube le souvenir des célèbres lâchages d'antan.

Quant à l'alliance franco-russe, n'en déplaise à nos gouvernants, en Hongrie, comme en Autriche, comme du reste un peu partout ailleurs, elle produit absolument l'impression du mariage d'un tondeur avec un tondu. La duplicité slave est trop connue dans ces pays où l'on est toujours en lutte contre les empiétements du panslavisme, pour ne pas nourrir, à l'égard de la loyauté de la Russie en matière politique, la plus signalée des méfiances. Dans cette opinion qui, je l'espère pour nous autres Français, est erronée, tous les Magyars, sans distinction de parti, y compris ceux qui ont frappé à la porte de M. Delcassé, sont unanimes, je regrette d'être obligé de le dire.

On a cherché, chez nous, à détruire cette opinion des Hongrois par la récente campagne dont je parlais plus haut, campagne dans laquelle on a agité à leurs yeux le spectre du pangermanisme, c'est-à-dire celui de l'Allemagne débordant, en jetant son trop-plein vers l'Orient, par-dessus les ruines de l'Autriche-Hongrie renversée. Cette thèse n'a eu que très peu d'écho sur les bords du Danube. Mise à la mode tout récemment en France par des politiciens aidés de quelques écrivains fortement teintés de nationalisme méliniste ou même libreparoliste, leur science a manqué d'autorité; ces messieurs crurent révéler à la Hongrie une situation qu'elle ignorait alors qu'elle la connaissait, au contraire, beaucoup mieux que les révélateurs néophytes. Les Hongrois

voient tout autrement la question; race ougro-altaïque perdue comme un îlot entre l'océan germanique et l'océan slave, ils connaissent mieux que nous les dangers de l'un comme de l'autre; sachant que le trop-plein de l'Allemagne, malgré les spéculations philosophiques des pangermanistes de Berlin, se déversera par-dessus les mers ou, au besoin, par-dessus la frontière des Vosges où le malthusianisme est en voie de lui faire la place voulue, ils craignent surtout le danger du slavisme, toujours de plus en plus fort dans la péninsule balkanique où la Russie le soutient. Tant qu'existera l'Autriche-Hongrie dans son intégrité présente, les Magyars, trop faibles numériquement pour former une puissance à part, n'ont rien à craindre ni de l'Allemagne ni des Slaves,et c'est pour cela qu'ils tiennent au maintien de leur communauté avec l'Autriche. C'est la Hongrie qui fait la grande force des Habsbourg et rend leur empire indestructible, malgré les tempêtes intérieures qui, chose curieuse dans ce pays, n'ont jamais servi qu'à sa consolidation.

Cette manière de voir des Hongrois est si vraie que c'est à la Hongrie— on ne s'en doute point en France — que nous devons en somme l'existence de la Triple Alliance. En effet, au moment où,en 1867, les Magyars faisaient leur paix avec l'Autriche sur la base du compromis, l'idée d'une alliance politique austro-hongro-allemande avait été mise en avant par eux,notamment par le comte Andrassy,comme étant de toute nécessité pour la stabilité des nouvelles libertés hongroises. Voici pourquoi : par le compromis de 1867, l'Autriche s'engageait à tout jamais, envers la Hongrie, à renoncer à ses idées d'hégémonie dans l'ancien Saint-Empire et, partant, elle

renonçait à ses rivalités à l'égard de la Prusse, parce que de simples ambitions ou des velléités de prépondérance autrichienne en Allemagne constituaient pour la Hongrie un danger d'écrasement en cas de succès. On ne conçoit en effet pas une Autriche triomphante comme jadis, dans le Saint-Empire, redevenue puissante et pouvant par conséquent se passer des Hongrois, et, en même temps, observant à la lettre et scrupuleusement le pacte conclu avec eux.

Outre cela et, d'autre part, sans alliance avec la Prusse, sa rivale en Allemagne, tiendrait-elle longtemps sa promesse de renoncer à ses vues d'hégémonie au nord du Danube? L'Alliance avec l'Allemagne signée, les dernières ambitions des Habsbourg en Germanie s'évanouissaient et l'existence de l'Autriche était unie aux intérêts des Magyars. On ne se fait aucune idée des difficultés que rencontrèrent les hommes d'Etat à Vienne à ce sujet deux ou trois ans après Sadowa, il fallut la guerre franco-allemande et le génie d'un Bismarck pour faire adhérer l'Autriche à la combinaison qui fait tant peur à nos éminents patriotes.

§

Donc, entendu! au sens patriotard et nationaliste, les Hongrois sont les ennemis de la France; ils ne démordent pas de la Triple Alliance malgré les objurgations des Chevalier, des Chéradame et des Rambaud; au contraire, ils en sont les inspirateurs et ils ne prennent pas au sérieux l'alliance franco-russe. Alors ne nous parlez plus de ce peuple chevaleresque et révolutionnaire qui aime les Français!! Eh bien, malgré la Triple Alliance, et malgré le récent échec de nos tentatives d'alliance

politique, je me permettrai de vous démontrer le contraire. Je vous prouverai, en même temps, que, sous ce rapport, nous qui faisons de la politique avec du sentiment et du sentiment avec de la politique, nous pourrions beaucoup apprendre des Hongrois. Le Magyar, peuple jeune, mais doué, par la nature, d'un flair politique extrêmement fin, se dit : « Les affaires sont les affaires ; elles n'em-« pêchent pas les sentiments ; mais, il ne faut « pas que les sentiments les empêchent : nous « considérons les Français comme un des premiers « peuples du monde, ayant rendu à la civilisation « et à la marche générale des idées les plus signa-« lés services. Sans cesse occupés à triturer des « idées universelles chez eux, ils ont perdu la notion « de l'étranger, ignorent ce qui se passe autour d'eux « et sont incalculables en matière de politique exté-« rieure. Notre progrès a tout à gagner d'un contact « intime avec la France : en nous appuyant sur la « civilisation française, nous consoliderons notre « idée nationale à l'égard de l'Autriche, nous nous « dégermaniserons, car la longue cohabition avec la « germanique Autriche a, tout de même, et malgré « notre origine ougro-altaïque, un peu déteint sur « nous et, en même temps, nous nous rendons su-« périeurs à elle en adoptant une civilisation supé-« rieure à la civilisation allemande ; nous nous con-« soliderons même à l'intérieur, car, en nous don-« nant, autant que cela peut se faire sans porter « atteinte à l'originalité de notre individualité, une « civilisation aussi avancée que la civilisation fran-« çaise, nous nous rendrons supérieurs aux races « slaves et roumaines qui cohabitent sur notre terri-« toire et, par là, nous donnerons au magyarisme « une force attractive qui nous fera faire un grand

« pas vers l'unification de notre bariolage ethno-
« logique.

« De plus, par un contact intime avec les Fran-
« çais, les capitaux français apprendront à con-
« naître les avantages qu'ils peuvent retirer du
« placement en Hongrie, pays policé et en pleine
« évolution économique ; en nous rapprochant
« ainsi des grands marchés français, nous nous
« émancipons de la tutelle des marchés de Vienne
« et nous nous rendons économiquement indé-
« pendants etde l'Autriche et de l'Allemagne, ce qui
« nous permettra de ne prendre dans nosalliances
« avec ces deux pays, que ce qui est de notre intérêt,
« sans subir trop les sacrifices qu'ils veulent nous
« imposer pour rendre fructueuses matériellement
« leurs attaches avec nous. » Voilà exactement et typiquement exprimées les idées que les Hongrois instruits, appartenant aux classes dirigeantes, nourrissent à l'égard des Français.

Le jour où les Français voudront se remettre à cultiver leur force expansive, qui n'est pas perdue, mais qui dort du sommeil du juste, ils n'auront qu'à entrer dans ce distinguo pour en retirer d'assez grands avantages encore.

Mais jusqu'ici, qu'avons-nous fait pour répondre aux avances que les Hongrois n'ont pas cessé de nous faire depuis 1867? Nous avons accepté leurs invitations, nous nous sommes faits promener et fêter aux frais de la princesse hongroise par caravanes de célébrités, mais nous n'avons pas fait un pas pour profiter d'une situation vraiment merveilleuse qui s'ouvre en Hongrie à notre influence intellectuelle et commerciale. Au contraire, ignorants, comme toujours, des situations extérieures vraies, et jugeant sur des apparences et des mots sonores,

une grande partie de la presse française coupait joyeusement, il y a quelques années, dans cette bonne pommade roumaine consistant à dénoncer les Magyars comme des monstres barbares, parce qu'une province hongroise voisine de la Roumanie et habitée par beaucoup de Roumains eût bien fait l'affaire des panroumanistes. Pas un instant nous ne songions alors à examiner la situation, pas un instant nous ne nous rappelions le bon proverbe français : *qui veut tuer son chien le dit enragé*, et qu'il s'agissait peut-être là simplement de créer un mouvement européen anti-magyar dans un but inavouable. Nos organes les mieux renseignés, même ceux qui possèdent le fameux fil spécial, mordaient comme des marionnettes en faveur du grrrand mouvement humanitaire philo-roumain; il fallut que celui-ci échouât piteusement dans les colonnes de la *Libre Parole* pour que nous en eussions l'explication.

J'ai énuméré, dans un article paru ici même en septembre 1900, ce que les Hongrois avaient fait pour provoquer un rapprochement intellectuel avec la France. Comme toujours, comme pour ce qui est arrivé récemment avec le Danemark, l'initiative vient du dehors et ne rencontre en France que juste ce qu'il faut d'encouragement pour ne pas se décourager. Nous sommes inertes sous ce rapport et si nos pouvoirs publics n'agissaient pas à nos lieu et place, dans les faibles limites de leurs moyens, ces avances ne rencontreraient aucun écho, car l'opinion publique française, uniquement occupée de s'entre-déchirer sur des questions de politique intérieure, n'a aucun entendement pour les intérêts extérieurs vrais du pays.

Il faudrait d'abord nouer des relations intellec-

tuelles plus nombreuses et rendre plus étroites, plus intimes celles qui existent. Sous ce rapport, c'est toujours encore un abîme qui sépare la Hongrie de la France, parce que, pendant de longs siècles, l'Autriche, afin d'entraver le progrès en Hongrie, cherchait à exclure ce pays de tout contact avec le dehors. Depuis quelque temps, il est vrai, les Hongrois viennent en France en plus grand nombre, mais nous n'allons toujours pas chez eux, et si les Hongrois apprennent ainsi à mieux connaître les Français, nous continuons à ne pas connaître la Hongrie. Nos dieux de la pensée, on le sait, ne se déplacent que difficilement, et quand ils bougent, quand ils vont au dehors, c'est à condition que l'humanité guette leurs pas ; c'est en bête curieuse, en bœuf gras, entouré, exhibé, promené, admiré, fêté, qu'a lieu ce déplacement. L'intéressé ne retire généralement de son voyage, à part des indigestions, qu'un profit pour sa réclame personnelle sur le boulevard, mais aucune connaissance du pays.

Nous savons fort bien que des relations ainsi établies ne provoquent jamais un rapprochement. Le mandarin en tournée ajoute tout simplement une nouvelle galerie à celles qui l'admirent déjà, et les indigènes du pays qu'il vient de parcourir, quand ils viendront le voir à Paris, seront traités par lui comme de vagues admirateurs, car le grand homme, au milieu de tant d'admiration, a bien de la peine à se souvenir d'eux.

Or, ce cabotinage, que connaissent bien tous ceux qui ont eu l'occasion d'observer des célébrités françaises en voyage, nous fait parfois de terribles ennemis ; — il est même un pays, et ce n'est ni la Hongrie, ni l'Autriche, ni l'Allemagne, où l'ignoble cabotinage de quelques-unes de nos gloires natio-

nales nous a, il y a peu d'années, valu des attaques violentes et une fort mauvaise réputation de poseurs dans l'opinion publique. Heureusement que ce n'est pas dans leurs sommets que se touchent les montagnes, c'est dans les vallées; ce n'est donc pas exclusivement la qualité des personnes qui fait le rapprochement entre deux peuples, mais la quantité : pour qu'un contact soit intime, il faut que les surfaces se touchant soient grandes; laissons donc les mandarins à leurs hochets de vanité.

Mais à quoi passent donc leur temps nos divinités intellectuelles de deuxième et de troisième ordre qui sont si nombreuses chez nous? En est-il qui se soient systématiquement adonnées à éveiller dans notre public l'intérêt si indispensable des littératures et de la pensée étrangères?

Certes il y en a, et le *Mercure de France* est à peu près le seul organe français qui ait su les grouper. Toujours est-il qu'ils sont rares. La majeure partie de nos écrivains passent leur temps à se ciseler un genre et une tête, ou à revêtir de formes nouvelles, délicieuses, les riens ou l'infiniment petit qui font leur monde, à moins qu'ils ne soient en contemplation moutonnière et extatique devant les littératures exotiques momentanément à la mode. Il faudrait toute une école de plumes promenant indifféremment leur lanterne dans tous les pays, cherchant à droite, cherchant à gauche, pour nous faire connaître la pensée étrangère. Elle n'existe pas, parce que, disent les écrivains, le goût du public français pour l'étude de l'étranger manque. Il m'est avis que ce goût manque parce qu'on n'a su l'éveiller; car il n'est pas du rôle des écrivains de suivre et d'exploiter les goûts du public, mais

bien d'améliorer ses goûts et de lui en donner de nouveaux et de supérieurs.

C'est, du reste, un refrain que vous entendrez dans tous les pays. Depuis l'Espagne jusqu'aux confins de l'Asie, il ne varie point: « La France, concentrée sur elle-même, tournant dans un cercle à l'écart de tout le monde, habituée à ce que tout le monde la regarde tournoyer sans qu'elle daigne jeter le moindre coup d'œil au dehors, ne s'occupe ni de notre vie intellectuelle, ni de notre développement économique, ni de nos progrès en matière de civilisation; elle ignore les efforts que nous faisons pour améliorer notre état social, pour nous corriger de nos défauts, et quand, par hasard, un organe français se fait l'écho de quelques jugements portés sur nous ou insère quelques articles nous concernant, ces études seront infailliblement lardées de bêtises, de naïvetés, de légendes et d'erreurs propres à compromettre chez nous le bon sens des Français. »

La réciprocité en matière de vulgarisation et de connaissance est une condition indispensable au rapprochement. Nous ne saurions exiger de nos voisins qu'ils s'occupent de nous, viennent chez nous y dépenser leur argent, achètent nos livres, s'amusent à nos pièces de théâtre et en général nous témoignent de l'intérêt et de la sympathie, si nous ne les payons pas de retour ou, ce qui pis est, traitons leur vie intellectuelle avec un souverain mépris.

Une phalange d'écrivains s'occupant, chacun dans sa sphère en toute connaissance de causes, sachant des langues, ayant voyagé, vu et vécu dans le pays, des différentes nations qui constituent avec nous le monde civilisé, et non seulement de celles qui,

pour une raison d'actualité quelconque, sont momentanément à la mode chez nous, mais de toutes indifféremment, je le répète, pourrait fournir un des plus précieux appoints non seulement à notre influence extérieure, mais encore à la régénération de notre force expansive. Avec un groupe compact, nombreux et fort par le savoir, d'hommes cherchant dans cet ordre d'idées à remuer l'esprit de clocher du Français, en vue de créer des débouchés à leurs écrits, nous pourrions, en peu de temps, regagner des millions de sympathies à l'étranger et englober dans notre sphère d'influence des pays entiers qui, pour l'instant, restent neutres, s'ils ne nous sont pas hostiles.

§

En ce qui concerne la Hongrie en particulier, sa littérature et sa vie intellectuelle en général sont excessivement curieuses à étudier. Je l'ai dit dans bien des articles ; c'est un développement qui tient du prodige quant à sa rapidité ; en même temps il est une preuve de plus de ce que les libertés politiques sont une condition primordiale de toute évolution intellectuelle.

Cette évolution, laquelle s'est faite en moins de quarante ans, témoigne, outre cela, de la quantité prodigieuse de force civilisatrice emmagasinée dans cette jeune nation, force dans laquelle les idées françaises et les germes de notre civilisation sont en maint endroit visibles.

Je ne voudrais pas faire ici un cours d'histoire de littérature et de science hongroises : je me permets de renvoyer le lecteur, sous ce rapport, à quelques excellents ouvrages parus récemment, particulièrement à ceux de notre ami, le professeur

Kont, du collège Rollin, Hongrois naturalisé français, et qui sont précisément dictés par les tendances que les Magyars manifestent depuis quelque temps de se rapprocher autant que possible de la France intellectuelle.

Ce n'est qu'après que la réciprocité dans les relations intellectuelles se sera établie, qu'il y aura intimité de la pensée de part et d'autre, qu'il y aura sympathies et correspondance entre la pensée française et la pensée hongroise; ce n'est qu'alors que nous pourrions songer à tirer sérieusement quelque parti politique de ce rapprochement.

En effet, même pour le cas où l'éventualité d'une alliance politique avec la Hongrie ou avec l'Autriche-Hongrie ayant la Hongrie comme pivot, ne se produirait jamais, les avantages matériels et moraux d'un rapprochement intellectuel seraient incalculables pour nous, vu les conditions de sympathie où se trouve la Hongrie à l'égard de la civilisation française : nos livres, nos pièces de théâtre, nos articles manufacturés, nos capitaux sont susceptibles de trouver chez les Hongrois les débouchés les plus considérables, d'autant plus que la nouvelle ère gouvernementale inaugurée par Koloman de Széll, comme président du Conseil, et Alexandre Hegedüs, comme ministre du commerce, de l'industrie et des voies de communication, n'amènera probablement plus au pouvoir que des hommes qui, malgré les intérêts politiques, lesquels penchent vers la Triplice, sont favorablement disposés à l'influence intellectuelle et écomique française.

RAOUL CHÉLARD.

L'AMOUR MAGICIEN

—

I

VOICI CE QUI ARRIVA, UN SOIR QUE TRIL PÊCHAIT LA TRUITE AVEC ELLA, SUR LE FJORD...

Voici ce qui arriva, un soir que Tril pêchait la truite avec Ella, sur le fjord.

Ella nageait doucement, guidant le bateau sans gouvernail de telle sorte qu'il longeait les rives au plus près, sans toutefois s'approcher trop des herbes sous-marines et des algues flottantes qui tapissent les fonds plats vers le bord.

Les villas défilaient, peintes de couleurs tendres, avec leurs *badhus* élevées sur des cages de pilotis, où le passage de la barque suscitait un redoublement de clapotis, propageait des frissons sonores.

Tril tenait la ligne d'un doigt paresseux.

Il regardait, tantôt l'archipel des petites îles, yeux noirs du golfe déjà rose dans le couchant, tantôt deux yeux qu'il aimait, eaux claires et bleues encloses dans le visage de la rameuse.

Certainement ni Ella, ni Tril ne paraissaient de sérieux pêcheurs, et la soie qui loin derrière eux s'enfonçait au creux des flots ne devait pas souvent en sortir pour ramener un poisson récalcitrant.

Parfois cependant une prise inattendue interrompait leur promenade.

Aussi Tril ne fut-il pas trop étonné, lorsqu'il sentit soudain un choc brusque lui ébranler la

main, en même temps qu'il percevait ce frémissement spécial indiquant une touche.

Sur un geste qu'il fit, Ella étendit les bras en pesant sur les avirons. Leur course se ralentit.

Mais, secouant la tête :

— Je n'ose pas tirer, dit Tril, je crains que ce ne soit une pierre ou quelque grosse branche solidement ancrée, tant ce me paraît lourd.

A cet instant la ligne céda. Ella manœuvra pour avancer :

— Tu es sûr que c'est un poisson, un gros poisson? demanda-t-elle.

— Attends... fit-il encore. Hé! je crois tout de même que nous allons retirer une belle truite, poursuivit Tril, qui avait reconnu la vibration toute particulière du début.

Joyeux, il se pencha vers l'eau, halant le fil d'un mouvement régulier et rapide.

Il n'aperçut rien d'autre que la vaste conque plissée, formée par l'élargissement des ondes du sillage, jusqu'au moment où ses doigts heurtèrent l'émerillon précédant d'une bonne distance la coquille de métal, servant d'appât. Mais alors, comme il s'apprêtait à saisir une épuisette, il vit avec stupeur émerger des remous un saumon énorme.

Ses luisantes prunelles rondes brillaient comme de fabuleuses topazes noires, cerclées d'or.

Entre ses mâchoires, le poing entier de Tril eût disparu, et son corps se devinait gigantesque.

Tril s'expliquait mal comment cette bête n'avait pas déjà tout cassé d'un seul coup de dent; et, supputant son poids, il songea qu'il ne parviendrait jamais à la hisser dans l'embarcation.

Fasciné par le monstre, bouleversé, heureux et

stupéfait à la fois, il ne se résignait pas à agir, quand

le saumon parla :

— Laisse-moi partir, veux-tu ?

— Jamais de la vie ! répondit instinctivement Tril, avant même de s'étonner d'une telle invraisemblance : un saumon qui parlait ! et tout à l'orgueil de s'assurer une pareille capture.

— Réfléchis ! J'aurais pu m'en aller sans ton consentement.

— Voici qui est fort exact, pensa Tril en considérant la piteuse minceur de la ligne déroulée à ses pieds. En même temps que les replis de la soie, lui apparurent la silhouette d'Ella attentive et les montagnes, rouges du crépuscule. Le sentiment de la réalité le reprit :

— Je suis fou ! murmura-t-il. Un saumon ne saurait implorer ainsi que dans les contes de fées...

Cependant, quand il eut de nouveau revu les topazes noires aux cercles d'or et l'immense corps vêtu d'argent, un frisson le saisit.

— Laisse-moi partir ? répéta doucement la voix, sur un ton de prière.

A ces mots, Tril se mit à trembler silencieusement. Son expérience d'homme, son sang-froid, sa raison, son ironie cessèrent de le protéger contre les attaques du démon de la peur.

Il connut en un instant l'horreur du cauchemar révulsant ses prunelles, l'amertume des cendres d'angoisse desséchant la bouche sans salive, le tranchant des griffes d'effroi labourant les moelles.

Magie ou folie, il sentit le mystère l'envahir, triomphant, dévorant son cerveau, liquéfiant ses muscles, tordant ses nerfs, écrasant ses viscères !

Il voulut hurler : ce fut un souffle à peine perceptible qui traversa ses lèvres et dit :

— Va!...

La vision s'abîma dans un tourbillon d'écume lumineuse, tandis qu'Ella interrogeait :

— Pourquoi restes-tu si longtemps à contempler ce paquet de varech...?

Tril examina le triple hameçon.

Seules, quelques vieilles algues mortes y pendaient misérablement.

— Je rêvais, fit Tril, avec un sourire contraint.

Or, il lui sembla qu'à son oreille une voix prononçait nettement :

— Non!

Il se retourna.

L'ombre descendait sur le fjord.

Près d'eux des barques, semblables à la leur, passèrent, emplies de jeunes filles, de chants et de rires.

Ella céda les rames à son compagnon, et ils continuèrent leur route vers les îles.

II

VOICI CÈ QUI EST ARRIVÉ ENSUITE...

Voici ce qui est arrivé ensuite.

Dans la petite maison de bois, au bord du fjord, dans la petite maison où habitent Ella et Tril, il y a une grande salle claire, égayée de plantes vertes et de fleurs. Ella et Tril s'y trouvent en ce moment.

Cette pièce s'ouvre sur la vérandah, d'où l'on voit, balancée par le vent, toute une flottille de batelets, et parmi eux celui qui servit l'autre soir à la promenade des jeunes gens.

Tril ne l'a pas oubliée, et ce souvenir le préoc-

cupe pendant qu'au piano Ella chante *Min tankes tanke* en s'accompagnant elle-même.

Elle aime cette chanson, et en répète les paroles d'amour jusqu'à s'enivrer. Ses cheveux dorés frissonnent autour de sa tête avec des lumières de nimbe. Ses yeux bleus se foncent ; et son pied s'agite si furieusement sur la pédale que le chien Baldour, endormi dans un pli de la jupe, se réveille et gronde en manière de respectueuse désapprobation.

Mais Tril n'entend pas le chien Baldour, ni la jolie chanteuse, ni sa chanson. Etendu sur le divan, ses yeux suivent l'ascension des couronnes de fumée qu'il projette hors de sa pipe et qui montent au plafond où elles s'écrasent. Au travers du nuage azuré se dessine un autre spectacle dont il se repaît :

Une bête monstrueuse sort à demi de l'eau, que battent lentement ses nageoires orangées.

Puis les paroles étranges retentissent de nouveau aux oreilles de Tril, et il en remarque pour la première fois le timbre extraordinaire, voix humide, voix de clapotis et de ruissellements, voix telle que l'on n'en entend pas chez les hommes.

Tril réfléchit :

— Un saumon d'une pareille taille se serait facilement dérobé quand je le ramenais à moi.

Pourquoi s'est-il laissé prendre ?

Et pourquoi, s'étant laissé prendre, a-t-il voulu partir ?

Et comment un saumon de Norvège parlait-il français ?

Tout ceci est bien extravagant et bien ridicule pour être réel. Il me semble beaucoup plus probable que je fus dupe d'une hallucination, car, en outre, Ella n'a rien soupçonné de cette scène, et je

tiens pour inadmissible qu'à une si courte distance tous les détails lui en aient échappé... Cependant... j'ai causé, moi!

Or, elle ne m'a pas questionné sur le sens de mes paroles... Après tout, je n'ai peut-être pas causé non plus!

D'ailleurs, voici plusieurs jours que nous traînons encore la ligne tour à tour, et rien d'anormal ne s'est produit.

Tril tira coup sur coup d'énergiques bouffées qu'il expulsa précipitamment, et sursauta.

— Précisément! nous n'avons plus rien attrapé, alors qu'auparavant, jamais, jamais nous ne rentrions bredouille! c'est bizarre, tout de même! Quel drôle de pays!

Tril est agité. Il ne se résout pas à prolonger sa station horizontale sur le sofa, mais se lève et interrompt un finale attendri en embrassant Ella sur la nuque.

Baldour tourne autour de son maître debout.

Espérant une prochaine sortie, il s'étire et bâille en remuant joyeusement la queue.

Ella rit au travers d'un déluge de baisers; et quand Tril gravement lui demande :

— Voyons, Ella, as-tu quelquefois entendu dire que les saumons parlaient?

Elle rit davantage, elle rit tellement qu'elle ne peut pas répondre autrement qu'en agitant sa tête blonde de droite à gauche et de gauche à droite, frénétiquement.

Baldour s'est assis et semble chercher le motif d'une si vive gaiété : il n'a pourtant pas feint de courir sus à un rat imaginaire, ni exécuté de comiques contorsions en tournant follement à la poursuite de sa queue. Une mouche passe. De dépit,

pour la punir de son insolent bourdonnement, le chien la happe d'une dent sûre, puis, satisfait de son adresse, se couche en cercle sur le tapis.

Il essaye de se rendormir, lorsque la porte s'ouvre, et Baldour de sauter par grands bonds en saluant la nouvelle arrivante de ses aboiements assourdissants !

C'est la gentille Mme Anna Lyngen.

Elle porte sur ses bandeaux châtains un chapeau canotier toujours incliné en avant, et qui couvre d'ombre ses grands yeux clairs ainsi que la moitié de son nez menu.

Elle possède de fraîches joues rondes, ambrées, une bouche d'enfant triste, aux lèvres humides et rouges, souvent relevées par une drôle de petite moue.

Aujourd'hui elle a mis sa robe de coton à carreaux blancs et bleus, coupée à la taille par une ceinture de cuir fauve assortie aux souliers.

Mme Lyngen arrive de la route toute ensoleillée, apportant des odeurs de fleurs sauvages, mélangées à un parfum de framboise blanche.

Ella saute à son cou ; et, tout en l'embrassant, pendant que Tril salue amicalement :

— Renseigne-moi, Anna ! As-tu quelquefois entendu dire que les saumons parlaient ? dit-elle en pouffant de rire.

Mme Lyngen baisse la tête, contemple le bout de son ombrelle, puis fixe alternativement de son tranquille regard Ella et Tril :

— Que signifie cette question ?

— C'est très sérieux, Anna... très sérieux... et Ella s'effondre sur le canapé, dans un paroxysme d'hilarité qui la secoue de spasmes, ébouriffe sa

chevelure dorée, contracte ses traits, dépose des larmes au coin de ses paupières plissées.

Tril intervient :

— Que tu es sotte, Ella ! Pardonnez-lui, madame Lyngen, c'est une enfant, une véritable enfant.

— Mais quelle est cette plaisanterie de saumons qui parlent?

Ella peut enfin s'asseoir, et remet en ordre ses cheveux, dont l'ordonnance s'est trouvée fort maltraitée par cette crise de gaieté.

— Je ne sais pas, fait-elle. Demande à Tril !

— Ella !

— Je t'assure.

— Elle a raison, avoue Tril. C'est toute une histoire.

— Attends, Tril ! Attends ! reprend Ella en battant des mains. Une histoire ne se raconte pas ainsi.

Anna, enlève ton chapeau et dépose ton ombrelle dans ce coin !

Je vais demander du thé à Randi.

Nous ne pouvons pas écouter une histoire sans thé et sans cigarettes. Ce sera si amusant !

Randi !

Au bout de quelques instants, par l'entrebâillement de la porte, passa une main rouge et un commencement de bras nu, bientôt accompagnés de la tignasse emmêlée couleur d'étoupe qui emperruque la grosse face réjouie de Randi.

— Servez ici du thé, Randi ! Et du lait ! Et des gâteaux ! Vite, vite !

Le mot gâteau a été fort bien compris par Baldour, qui s'empresse de filer silencieusement à la suite de Randi, dont la main, le bras et la tête ont immédiatement disparu.

III

TRIL A CONTÉ SON HISTOIRE

Tril a conté son histoire.

Les tasses sont vides.

Ces dames fument des cigarettes très douces.

Tril a rallumé une pipe, dès qu'il s'est tu.

Et Baldour vient de recevoir une taloche méritée par sa gourmandise que nul avertissement ne modère.

A présent il appuie son museau de chien repenti sur les genoux d'Ella, qui considère avec attention la cendre de sa cigarette, prête à tomber.

Tril impose à son regard une marche difficile au long du labyrinthe que forment les rosaces compliquées du tapis.

Quant à Mme Lyngen, cette personne grave, à demi renversée en arrière sur sa chaise, suit des yeux les évolutions lointaines d'un petit bateau à voiles sur le fjord.

Le premier, Tril rompt le silence.

— Eh quoi! lance-t-il avec un sourire visiblement gêné, cette histoire vous a tellement impressionnées toutes deux qu'elle vous retire jusqu'à l'usage de la parole? Ou bien, me tenez-vous pour imbécile, exalté, fou peut-être?

J'ai certainement eu tort de vous mettre au courant de cette sotte aventure, puisque vous voilà muettes, changées en statues.

Qu'en pensez-vous, Mme Lyngen?

— Oh, moi! répond Anna, montrant d'un geste mélancolique le large manteau d'ombre jeté par les montagnes sur l'eau du fjord, vous savez qu'avec le soleil mon quotidien bonheur s'en va, et qu'à

cette heure-ci je suis toujours triste. Dès que les sapins noircissent et que le ciel voile de crêpe sa robe bleue, mes rêves sont malheureux.

Je crains que ce qui vous est arrivé ne soit un présage. Il faudrait, je crois, le considérer ainsi et ne plus retourner sur le fjord.

— Tu es gaie ! s'exclama Ella. D'abord, voici plusieurs soirs que nous y sommes allés, et qu'y a-t-il de dangereux dans ces promenades en barque ?

Et puis, l'autre fois il faisait presque entièrement nuit. Tril aura pris un paquet d'herbes pour un saumon, le bruit du vent dans la forêt et sur les vagues pour des paroles humaines : cela signifie seulement qu'il possède une riche imagination. D'ailleurs, qui nous prouve qu'il n'a pas inventé cette fable en son entier ?

— Non, Ella ! Je n'ai rien inventé. Cependant il n'est pas impossible qu'il ne s'agisse en somme que d'une simple hallucination dont j'aurais été victime.

— Une hallucination ! Tu n'as jamais rien éprouvé de semblable, que je sache. Alors, pourquoi, précisément ce soir-là, aurais-tu été halluciné subitement, sans aucun autre trouble, ni avant, ni après ?

En entendant cette sortie violente, Mme Lyngen a déposé sa cigarette éteinte sur le bord d'une soucoupe, et c'est les mains jointes, la tête baissée, qu'elle entre dans la discussion et gronde doucement son amie.

— Ne t'emporte pas, Ella ! Ton irritation ne dissipera pas l'énigme.

Songe plutôt que nous ne saurions prétendre à tout expliquer. Il reste encore beaucoup de choses mystérieuses dans la nature, et vouloir remplacer

ce mystère par des mots est une entreprise vaine.

Etes-vous donc, au surplus, si assurés de pouvoir reconnaître la réalité à des signes certains qu'il vous soit permis de parler d'hallucination? Regardez le fjord maintenant — et les yeux clairs de Mme Lyngen se tournent vers la vérandah — regardez cette eau de bitume : et, dites-moi? est-ce vraiment la même eau, le même fjord qu'à l'heure où le joyeux soleil se joue au travers des petites îles, sur un soyeux tapis de mousselines transparentes? Ces sapins, dont les branches se balancent lentement, se transformeront bientôt en des êtres inquiétants et plaintifs, vêtus de deuil. Où est le réel, et ne sont-ils pas aussi réels l'un que l'autre ces spectacles opposés, ces aspects contradictoires?

— Comment! fit Tril, toujours préoccupé de son aventure, et ramenant immédiatement la thèse générale d'Anna au sujet particulier qui l'obsédait, l'existence réelle de mon saumon vous paraîtrait aussi admissible que celle de cette table!

Mais, dans ce cas, vous supposez donc qu'une foule d'êtres, un monde entier s'agite autour de nous, agit même parfois sur nous, tout en échappant à nos moyens de contrôle!

— Pas toujours! *On* vous a causé.

— Mauvais présage, du reste, selon votre interprétation.

— Pardonnez-moi, j'ai dit un présage et non un mauvais présage, rectifie Mme Lyngen.

— Anna! tu nous as parfaitement dissuadés de recommencer à pêcher dans le fjord, observe Ella.

— Parce que ton mari me semble impressionnable.

— Et s'il s'était agi de vous? interroge Tril.

Mme Lyngen, à cette interpellation directe, lève les yeux sur l'indiscret questionneur, et répond tranquillement :

— J'accepterais ce présage comme une invitation... et je me rendrais à l'invitation, car je serais trop heureuse, mille fois trop heureuse, de sortir enfin des maisons étroites et basses du réel pour vagabonder dans les larges, les lumineuses prairies de l'inconnu.

Souvent j'ai désiré que se fendissent pour moi les flancs des montagnes et que s'ouvrît le sein du fjord, afin que je m'enfuie ailleurs, que je puisse m'évader de la vie!

Naturellement, ce prodige ne s'est pas encore accompli...

— Pas encore? remarque en riant la moqueuse Ella.

— ... Et seul le rêve me console un peu.

J'imagine autre chose que ce qui est... un idéal que je ne connaîtrai peut-être jamais autrement. Mes pensées s'égarent librement au delà des barrières derrière lesquelles la plupart d'entre nous se parquent volontairement.

Ce jeu, certes, n'est guère qu'un calmant, un remède qui ne guérit pas, qui soulage.

Hélas! je n'en possède pas d'autre.

Toutefois, si j'avais rencontré comme vous cette porte entrebâillée sur le mystère, je l'eusse certainement franchie.

— Un saumon devient une porte : quelle métamorphose! s'écrie Ella.

— Ne te moque pas, Ella! je suis sincère, je t'assure.

— Ah, ma chère Anna! je pense que tu es sur-

tout très romantique, soupire Ella en craquant une allumette.

— Mais qui ne le serait, dans ce pays ! fait alors Tril en se levant et en parcourant la pièce à grands pas. Avoue que le décor est vraiment propice. Sur ces forêts, sur ces montagnes, sur ces eaux, la Nature règne en souveraine, et l'homme ne semble ici que toléré par elle. Elle accumule devant lui obstacle sur obstacle, embûche sur embûche. Elle n'a pas souffert la marque d'esclavage des socs de laboureurs, ni la blessure des pics de carriers...

— Et c'est elle qui parle par la... bouche des saumons ! ajoute Ella.

— Permets ! je n'ai pas dit cela.

— Ça viendra.

La frêle Mme Lyngen intervient :

— Ne taquine pas ton mari, Ella : il est plus près que toi de la vérité.

— Les voilà tous les deux d'accord pour m'accabler, maintenant !

Viens me consoler, mon pauvre Baldour !...

Le chien n'attend pas qu'on réitère l'appel, et saute vivement à la figure de sa maîtresse, qui a de la peine à se défendre contre ces démonstrations, peut-être intéressées, car Baldour désigne à la jeune femme l'assiette de gâteaux, demeurée sur la table : une marque d'amitié en vaut une autre, semble-t-il insinuer. Non sans profit, du reste, car Ella donne au gourmand ce qu'il demande.

Cette scène amuse tout le monde et les vices de Baldour forment le sujet de la conversation jusqu'au moment où Mme Lyngen manifeste le désir de se retirer.

— Il n'est pas si tard. Fume encore une cigarette avec nous, supplie Ella.

— Non, merci ! Ma petite fille s'impatienterait à la maison.

— Pourquoi ne l'as-tu pas amenée, elle qui aime tant jouer avec ce vaurien de Baldour?

— Elle avait des leçons à apprendre. Il faut que je rentre, à présent.

— Nous allons t'accompagner, n'est-ce pas Tril?

Mme Lyngen habite à quelque distance de là.

Bientôt les trois jeunes gens s'engagent sur la route qui suit un torrent, marbré d'écume, au lit semé de larges blocs verdis par la mousse.

Baldour se livre à des courses folles qu'il interrompt par des bains prudents où il ne mouille jamais que ses pattes et le bout de son museau.

L'on ne parla plus du saumon merveilleux, ce soir-là.

IV

IL A PLU DEUX JOURS...

Il a plu deux jours.

De nouveau le soleil luit et transforme le fjord en un beau miroir glauque où se reflètent les sapins des montagnes et les petites îles vertes.

On a hissé les voiles des yachts pour qu'elles sèchent. Elles claquent lourdement le long des mâts et des cordages, et l'on entend aussi le bruit affairé des pompes et des écopes.

Suivi de Baldour, qui gambade de tous côtés, voici Tril, portant un seau avec lequel il a vidé l'eau tombée dans la barque.

Ella, penchée sur la balustrade de la vérandah, l'interpelle joyeusement.

— Eh quoi, Tril, tu veux retourner sur le fjord! Ne crains-tu pas le présage dont parlait Anna, ou

serait-ce que tu espères retrouver la porte à écailles, entrebâillée sur le mystère?

— Folle!

— Les secrets de l'univers ne nous ont pas été tous dévoilés, a dit la grave, la sérieuse, la philosophique personne qu'est Anna...

— Certainement!

— ... Et vous avez tort, Monsieur, de prendre cet air de suffisance et de moquerie. Car, après tout, si Anna ne se trompait pas...?

— Hein?

— Si le sein du fjord s'entr'ouvrait pour nous ravir aux joies terrestres!

— Qu'importe, puisque nous serions unis dans ce ravissement.

— Ça, c'est pas très spirituel, mais c'est gentil. Viens m'embrasser!

Tril lance à travers la pelouse le seau qui, à la grande joie de Baldour, roule bruyamment; puis, gravissant d'un bond les quelques marches qui le séparaient de la jeune femme, il se met en devoir de profiter largement de la permission accordée.

Mais Ella reprend malicieusement :

— Ne préférerais-tu pas aller le long du sentier où nous cueillons des framboises?

— Les sentiers sont détrempés et nous y rencontrerions plus de boue que de framboises...

— Bien! je monte mettre mon chapeau.

— Ne reste pas trop longtemps.

— Une minute, une seule minute...

Tril traverse le jardin pour regagner le môle minuscule autour duquel s'agite, dans le soleil, la flottille des canots et des yachts.

Mais, du balcon où elle pique une dernière épingle dans la paille d'un canotier, Ella le rappelle :

— Tril! Emportons-nous la ligne?

— Laisse-la : depuis quelque temps nous n'attrapons plus rien.

D'ailleurs, à cette heure-ci ce n'est pas le bon moment. Il vaut mieux attendre le soir.

— Et puis, avoue-le! tu as surtout peur d'accrocher encore un saumon parleur.

— Je ne te raconterai plus jamais rien.

— Oh, mon chéri, ne te fâche pas! Ce n'est pas ta faute, s'pas? Tu ne lui avais pas demandé de causer au vilain méchant saumon...

— Crois-tu que ce soit très drôle cette plaisanterie?

— Mais non, mais non! c'est ce qui t'est arrivé qui est très amusant.

— Enfin, es-tu décidée à venir? Oui... ou... non?

— J'accours...

— Dis donc!

— Quoi!

— Pourquoi l'as-tu lâché comme ça?

— Qui?

— Le saumon.

— Encore!

— Oui.

Tril ne répond pas, et continue sa route. Il s'occupe de détacher l'amarre, dispose les rames dans le bateau, le range au pied de l'escalier qui termine la courte jetée.

D'ailleurs, Ella ne tarde pas à paraître.

Elle descend, s'assied commodément, arrange sa jupe, en ordonne les plis, les tapote, ouvre son ombrelle; puis, après deux ou trois coups d'aviron, comme la barque s'éloigne de la rive, elle reprend :

— Oui, pourquoi lui as-tu permis de partir?

— Il était de taille à se passer de ma permission.

— Alors qu'avait-il besoin de te prier pour que tu la lui accordes?

Tril nage un moment, hausse les épaules.

— Je ne sais pas, finit-il par répondre.

— Comment! tu avais à ta discrétion un phénomène, une bête extraordinaire, un saumon qui savait le français mieux qu'Anna, et il ne te sembla pas urgent de lui réclamer quelques mots d'explication!

— Evidemment, j'aurais dû... Je n'y ai même pas songé.

— C'est inouï!

— Que veux-tu? il est un peu trop tard pour regretter ce fâcheux oubli.

— Tu aurais pu m'appeler, au moins. Je l'aurais interrogé, moi, je te le garantis!

— N'as-tu donc vraiment rien entendu?

— Un bruit d'eau remuée, un clapotis...

Tril se remémore le timbre spécial de la voix, voix de clapotis et de ruissellements :

— Et cela n'a pas attiré ton attention?

— Certainement non : ce bruit, je l'entends chaque fois que nous sommes en canot... en ce moment par exemple.

— En ce moment, répète Tril.

Il écoute.

Des gouttelettes tombent des rames immobiles, frappent l'eau, y font naître des globules d'argent qui s'enfuient et s'évanouissent.

Sa barque glisse doucement dans un froissement de liquide rejaillissant.

Soudain :

— Oh regarde, regarde! crie Ella, distraite du

sujet de ses précédents reproches par un spectacle imprévu.

Autour des jeunes gens, l'air s'obscurcit : c'est un vol de moucherons pressés en nuées, qui se précipitent, montent, redescendent, se croisent, virent, se poursuivent, exécutant les figures ordinaires de ces étranges quadrilles que les éphémères ont coutume de danser au-dessus des endroits humides.

Mais ici, ceux qui frôlent imprudemment la face luisante du fjord tombent, s'engluent, frissonnent un moment, et restent bientôt immobiles.

Par myriades, les cadavres des bestioles jonchent la mer.

— C'est effrayant ! dit Ella. Le fjord en est noir.

— Il faut bien que les poissons mangent, observe Tril en essayant de rire.

— Eloignons-nous, je t'en prie. Me voilà toute triste.

Vite, dirige-toi sur la grande île !

— Excellente idée ! Nous y trouverons des rochers, qui seront secs, j'espère, et beaucoup de fraises.

Fixant encore les agonies ailées d'un regard inquiet, Ella reprend :

— Ils sont des milliers et des milliers... et tous périront ?

— Comme les hommes ! répond Tril en bouleversant ces morts d'un coup d'aviron.

V

LA GRANDE ILE

A cet endroit le fjord s'élargit.

La masse de ses eaux s'épand en nappes majestueuses.

Elle refoule le décor en le transformant, écarte les rives jumelles, les éloigne, les sépare jusqu'à la complète dissemblance.

C'est alors, d'un côté, des pentes herbues. Quelques maisons rouges, aux fenêtres encadrées de blanc, aux toits couverts d'épaisses ardoises violettes tachent la robe verte des collines, derrière lesquelles, d'un nouveau bond, la montagne repart, s'élève, hérisse haut dans le ciel ses branches de sapin.

En face, des falaises de granit surgissent verticales, hors des flots que couvre d'ombre la grande île où ont abordé Tril et Ella.

L'île s'étend, longue, haute, avec une crinière d'arbres très vieux et une échine de pierre, rendue luisante par les pluies.

Dans ses broussailles, croissent des myrtilles et des fraises. Au bord du chenal qui la sépare des murailles de roc, de profondes échancrures labourent ses flancs.

Tril a choisi l'une de ces anses pour y débarquer et amarrer le bateau.

Aussitôt cette besogne faite, Ella et Tril aiment d'ordinaire à s'enfoncer dans le bois, où ils se roulent au milieu des fragiles arbustes à fruits noirs, se couchent sur les mousses, mangent des myrtilles et des fraises en abondance.

Quand ils sont las et rassasiés, ils choisissent une clairière, puis, étendus au long des rochers, fument des cigarettes, l'un près de l'autre, sans presque se causer, s'abandonnant au doux enlisement d'un far niente jamais troublé, car ce lieu est calme et solitaire. A peine y parviennent les cris des mouettes qui pêchent dans le fjord, ou parfois

les appels de quelques enfants s'ébattant loin de là sur la rive.

Mais aujourd'hui est-ce l'impression pénible que lui causa la mort des moucherons?

Ella se sent « toute drôle ».

Elle goûte sans enthousiasme les baies mûres que lui offre Tril.

Fatiguée, elle souhaite dormir.

— Je t'assure, dit-elle à son compagnon, que si je ne me repose pas, j'aurai mal à la tête.

Il fait si beau, si bon.

L'air est tiède, et le sol n'est plus du tout humide.

Je vais m'embarquer pour un petit somme, un tout petit : tu me réveilleras au bout d'une heure.

Tril consent.

Il s'assied sur une pierre ronde, auprès de la chérie.

D'abord les yeux bleus, de temps en temps démasqués par les paupières, regardent Tril, et à chaque fois la bouche rose esquisse un faible sourire. Puis les voiles nacrés et leur frange de cils ne se relèvent plus.

Ils frissonnent imperceptiblement.

La figure de la jeune femme se colore davantage, et bientôt son souffle régulier, le rythme paisible des palpitations de sa poitrine annoncent qu'elle dort tout à fait.

Tril ne se résout pas à l'imiter.

Il bâille, quitte son siège.

Debout, il n'ose marcher, car les aiguilles de sapin et les branches mortes craquent terriblement.

Le babil amusant d'Ella lui manque.

Dans ce bois silencieux, il se trouve subitement étranger, triste, abandonné, et cette impression de solitude douloureuse l'accable.

Pour y échapper, il risque quelques pas dans la direction du chenal, se retournant quand il a écrasé quelque brindille sèche avec trop de fracas.

Cependant le corps alangui d'Ella ne tressaille pas. Les plis de sa jupe sont allongés entre les herbes; aucun mouvement ne les dérange. A côté du chapeau de paille qui l'a quittée, la tache d'or des cheveux ne se déplace nullement.

Rassuré, Tril avance encore.

Maintenant, sans crainte des échos sonores, il heurte d'un pied rapide et pousse brutalement les cailloux, les éclats de silex qui devant lui roulent sur la pente, descendant des rochers vers la crique où le canot, sollicité par le courant, tire, tourmente et tend sa chaîne, comme une bête captive, avide de liberté.

Autour de sa quille, des herbes marines ondulent avec une mollesse qui intéresse Tril, une grâce souple qui le retient.

Lianes glauques, tentacules brunes, s'entrelacent, flottent confondus en un même élan, pour fléchir ensuite, retomber inertes et dérouler encore leurs anneaux sinueux.

L'eau elle-même participe à ces jeux.

Aux changeants aspects du ciel, elle oppose des colorations symétriques, et les serpents marins, tantôt traversent des moires pâles, blanches, grises, bleues, vertes, tantôt se lovent sur une mosaïque de sombre onyx, strié de jade, tantôt s'agitent sous une glace aux reflets métalliques.

Tril s'est arrêté là.

Depuis combien de temps regarde-t-il le changeant spectacle qui l'amuse? il ne saurait le dire.

Soudain un bouillonnement court au loin sur le

fjord, s'approche, mugit, l'arrache à sa contemplation.

La mer se gonfle et s'arque, semblable au pelage d'un loup furieux.

L'anse, auparavant si calme, se hérisse sous un souffle de tempête, se couvre d'écume, et des flots vite suscités s'y entrechoquent, amples et retentissants.

Ainsi qu'un animal affolé, la barque bondit et cherche à s'échapper par de grands sauts qui font grincer l'amarre.

En face, du haut de la muraille de granit, des nuées descendent, amas floconneux de brouillard qui s'accrochent aux aspérités du roc et en voilent la cime.

Tril est navré.

Il hoche la tête et songe :

— Nous n'aurions pas dû pousser si loin, après ces jours de pluie. Il fallait attendre que le temps fût plus certainement beau.

Sapristi! avec une mer pareille, jamais nous ne pourrons rentrer : notre méchant bateau ne tiendrait pas devant de telles vagues, surtout par ici où le fjord est très large.

Cependant les moucherons! c'était bien un signe d'orage. Pourquoi ne sommes-nous pas revenus en arrière à ce moment-là?

Hé! allons-nous être forcés de passer la nuit dans cette île? Brr!... C'est vraiment maladroit!..

Il va courir vers Ella, que ce bruit a probablement déjà réveillée, lorsqu'une voix l'appelle :

— Tril!

Cette voix prononce son nom avec des intonations dont il se souvient, ruissellements de cascade,

cristallin murmure de rivière, certes! une voix humide, une voix de clapotis...

Il l'a reconnue, et se défend mal d'un frisson glacé qui parcourt ses moelles.

Oh, comme son cœur bat!... il voudrait modérer ces coups qui ébranlent sa poitrine.

Voilà aussi que ses jambes deviennent faibles et vacillantes, au point qu'il se trouve obligé de saisir le tronc d'un jeune sapin.

Est-ce l'arbre qui se courbe sous les assauts du vent, ou le bras de Tril qui tremble?...

Tril ferme les yeux pour ne pas voir tout osciller autour de lui.

— Tril!

L'absurde terreur! il se raidit contre la peur, la peur, souveraine, impérieuse, qui le secoue à la façon d'un jouet, pantin ridicule aux ficelles détendues, aux membres flasques.

— Tril!

A présent, la voix chante :

— Tril!

Tril lève les paupières.

Là-haut, les nuages tourbillonnent.

Mais Tril s'est ressaisi. Il est honteux de sa courte défaillance.

Résolument, il marche vers la voix.

Les eaux se sont apaisées; le fjord est calme; les brumes se dissipent; et, dans la petite crique qu'elle occupe tout entière, l'on peut apercevoir une masse lumineuse, étincelante : c'est le corps vêtu d'argent que Tril a deviné l'autre soir sous la transparence des ondes.

A fleur d'eau s'ouvre la gueule profonde.

Les yeux de topaze noire, cerclés d'or, que Tril

n'a pas oubliés, les yeux fabuleux brillent comme des phares.

— Viens!

Impérative, la voix a commandé, et l'immense bête s'ébranle lentement, se déplace de quelques mètres, s'arrête, attend...

Dès que ses regards ont de nouveau connu les prunelles mystérieuses, ténèbres serties de soleil, Tril en a éprouvé la fascination.

C'est une étrange influence, à la fois terrible et douce, et très puissante.

D'un mol enveloppement, elle a entouré d'ouate le cerveau de Tril, puis l'a retiré de son crâne, sans qu'il souffre.

Du moins, il lui semble qu'il en a été ainsi, car sa tête lui paraît vide et légère ; il ne possède plus ni raison, ni volonté, aucune pensée propre, aucune intelligence, aucune énergie.

Tout son être palpite, envahi par un sentiment singulier, dont la dominante est plutôt agréable, sentiment où se mêlent, comme dans un breuvage opiacé, aiguisé cependant d'alcool ou de piment, la confiance et la crainte, l'effroi, le désir, en sorte que Tril ne se meut plus guère qu'à la façon d'un homme fort ivre.

Engourdi, hébété, souriant, il ne cherche pas à fuir l'apparition ; il ne tente pas de la combattre, de désobéir à ses ordres.

Quant à récuser cette manifestation du surnaturel, en discutant avec lui-même, sinon avec elle, il en est encore beaucoup moins capable.

L'âme trouble, il subit les caresses de la tentation, se baigne dans les effluves sombres émanés des yeux du monstre, s'en grise, et, désarmé contre cette sorte de séduction, qu'il ne saurait définir,

d'un geste automatique et par une instinctive précaution puérile, Tril se dépouille de ses vêtements..

Dix pas, et son pied nu prend contact avec la mer.

Tril pâlit un peu.

Jamais l'eau ne fut si froide.

Qu'importe ! il avance.

Des formes visqueuses frôlent ses jambes, des liens gluants s'enroulent autour de ses chevilles, les jolies algues de tout à l'heure...

Il avance.

Les cailloux sont glissants.

Il avance.

Bientôt son menton touche la surface du fjord.

Alors, au moment de se mettre à la nage, Tril pense à la petite maison de bois, à Ella, à la gentille Mme Lyngen..

— Je crains que ce qui vous est arrivé ne soit un présage, disait-elle. Il vaudrait mieux ne pas retourner sur le fjord.

Mais n'avait-elle pas encore ajouté :

— Si, comme vous, j'avais rencontré cette porte entrebâillée sur le mystère, je l'eusse certainement franchie...

Tril réfléchit — tout cela est très court... comme dans les rêves. — Il songe qu'il a la main sur la serrure de l'huis, derrière lequel s'ouvre l'au-delà. Doit-il accomplir le geste définitif, franchir le seuil redoutable ?

Or, il pense aussi qu'il ne reverra peut-être plus jamais la petite maison de bois où il vécut si heureux avec Ella.

Et lorsqu'Ella pleurera, toute blanche dans ses vêtements noirs, Mme Lyngen répétera sans doute:

— Il ne fallait pas dédaigner les présages. Pourquoi êtes-vous retournés sur le fjord?

Lui, sera noyé misérablement, victime d'une ridicule curiosité.

Très rapidement, ces pensées traversent l'esprit de Tril.

Immédiatement après celle-ci, d'autres se précipitent: visions de son pays où sont les vieux parents, images d'enfance.

Ah, les contes de fée, les histoires merveilleuses qu'il aimait tant entendre et lire quand il était petit !... ce souvenir ébranle Tril et le détermine.

Il lance un vigoureux coup de talon, contre le fond en murmurant :

— Après tout, ce vénérable saumon n'a rien d'une sirène!

Quelques brasses le portent au milieu du chenal.

Il distingue à présent les nageoires orangées du monstre, qui palpitent doucement, et contre sa face ondulent les remous produits par les mouvements de l'énorme queue de bronze, rayée de vermillon.

— Bain délicieux !

fait Tril, qui gouaille, rassuré.

— Plonge !

répond la voix humide, et cette injonction ressemble au bruit d'un pavé qui tomberait dans un puits.

Un tel ordre n'est pas pour embarrasser Tril, qui plonge à merveille.

Il respire deux ou trois fois largement, puis,les poumons gonflés d'air, la poitrine dilatée, se lance résolument, les bras en avant, à la suite de l'étrange poisson, dans le monde vert et fluide où son guide allume des reflets argentés.

La caresse visqueuse des algues, un trou noir, seulement éclairé du scintillement des écailles devant Tril.

Que ce couloir est long !

Enfin, à bout de souffle, les membres las, Tril reprend pied sur du sable fin, et émerge dans une vaste grotte.

L'air y est chaud, sec, avec une persistante odeur d'ozone.

Agréable à respirer, l'atmosphère semble lumineuse et bleue, d'un bleu intense, bleu de ciels d'Orient ou de glaciers du Nord.

Parfois des stries phosphorescentes la traversent, y propageant des ondes d'un vert laiteux, qui, lorsqu'elles touchent la grève, y déterminent de soudaines incandescences. Chaque débris de coquillage, chaque éclat de roche, chaque caillou, brille avec des feux différents, rouge cerise, blanc métallique, violet d'améthyste, jaune, vert.

A la place du saumon, qui a disparu, se tient debout un vieil homme à barbe blanche.

— Est-ce que je rêve ?

interroge Tril, stupéfait, en se pinçant vigoureusement le bras.

Mais, simultanément, la douleur qu'il ressent et le signe de dénégation dont le vieillard appuie un :

— Non !

énergiquement lancé, lui démontrent la réalité de ses impressions.

— Où suis-je donc ? demande-t-il alors.

— Tout simplement dans une très large caverne souterraine, sise en l'île sur laquelle tu te promenais il y a quelques instants encore.

— Caverne de voleurs ?

— Nullement ! c'est ici la demeure de quelques *trolls*.

— De... ?

— Quelques *trolls*.

— Hein? Quels sont ces êtres?

VI

VOICI CE QUE LE VIEIL HOMME RÉPOND AU SUJET DES TROLLS

Sur la question de Tril, voici ce que le vieil homme répond au sujet des trolls.

Il s'est au préalable débarrassé d'un ample manteau qu'il a posé sur une assez confortable pierre où il s'assied, vêtu d'un pourpoint de velours défraîchi, de culottes couleur de tabac d'Espagne, munies de fort belles boucles d'argent, et tombant sur des bas de soie dont le rose est fané. Puis, considérant le large bout carré de ses souliers :

— Je te demanderai d'abord, dit-il à Tril, de même que tu as consenti à te dépouiller de tes vêtements pour me suivre, d'abandonner de même tes idées d'homme pour écouter ce que je vais t'apprendre, car elles paralyseraient ta pensée aussi funestement qu'eussent embarrassé ton corps les habits que tu as quittés.

Afin de me comprendre mieux, jette, je te prie, ce bagage encombrant.

D'un signe de tête Tril, intrigué par cet exorde, acquiesce.

— Tu consens.

Je sais toutefois qu'en dépit de ta bonne volonté certains points de mon discours te paraîtront peu dignes de foi, car le résidu de ces pensées humaines,

difficiles à expulser entièrement, ne manquera pas de t'alourdir l'intellect.

Mais, hélas! il ne m'est pas possible de remédier entièrement à cela, et rien n'est plus aisé pour toi que de t'en rendre compte.

Comment, en effet, expliquerais-tu à un arbre, même en le supposant doué d'intelligence et d'appareils propres à entendre ainsi qu'à parler, l'existence et la complexité de la vie des hommes?

La plupart de tes affirmations le surprendraient sans le convaincre; et, inapte à les contrôler, il serait cependant en droit de les réfuter, car elles se poseraient en contradiction avec ce que son mode d'existence lui aurait révélé de l'univers. Elles heurteraient ses croyances, les ébranleraient peut-être, ne les remplaceraient pas par des certitudes opposées.

Eh bien! je ne saurais te conférer, même l'équivalent de ce que seraient la pensée, le langage, l'audition pour cet arbre: tu demeures un homme, et non un troll, soit parfait, soit imparfait. Juge de la difficulté de ma tâche!

Le vieillard suspendit le cours de ses paroles, hocha la tête gravement, caressa les boucles annelées de sa barbe, tandis que Tril le considérait avec étonnement.

Au travers des transparences de saphir, constamment zébrées par les fluorescences qui s'écrasaient sur le sol en diaprures violentes, son interlocuteur lui avait paru, au cours de ce préambule, augmenter insensiblement en âge, en même temps que son costume subissait une modification correspondante. La tête, ridée profondément, s'ornait de bésicles de corne, cerclées d'or, s'encadrait d'une fraise godronnée, que Tril n'avait pas remarquée

tout d'abord. Noir était le pourpoint, noires les culottes, fermées au genou sur des bas blancs par des boutons de cornaline. Tril, à cette métamorphose, commença de s'inquiéter.

Il se frotta les yeux à plusieurs reprises, doutant de l'excellence de sa vue.

Puis il se baissa pour prendre contact avec la terre qui le portait et s'assurer de sa réalité.

Sa main rencontra un tiède sable blond dont quelques grains s'enfoncèrent sous ses ongles.

Une vague mouilla ses pieds, en déferlant, et se retira, laissant sur la grève une dentelle d'écume.

Ces concessions faites à son instinctive défiance d'homme, Tril résolut de suivre le conseil que lui avait donné le vieillard, et d'accepter la situation, quelque surprenante fût-elle, avec une âme neuve nettoyée de doutes, de scrupules et de craintes.

Néanmoins, en dépit de cette décision intérieure, il ne put réprimer un

— Oh!

de petit enfant devant un changement à vue de féerie, lorsque, reportant ses regards sur son compagnon, il l'aperçut, revêtu d'un troisième et magnifique habillement, seyant au jeune gentilhomme qu'il était devenu.

Ce n'étaient que rubans, broderies, soies merveilleuses aux dessins adorables.

Un feutre empanaché coiffait une tête aux yeux de pierrerie, à la moustache conquérante, ombrant une bouche narquoise, qui souriait.

Des bottes en souple cuir fauve moulaient les jambes nerveuses négligemment croisées.

Le manteau rapé qui drapait la pierre s'était

mué en une superbe cape de velours amarante, ourlée de larges galons de satin rubis.

A l'exclamation naïve de Tril, son compagnon se leva, fit un pas vers lui et l'interrogea :

— Qu'y a-t-il donc, Tril?

— C'est sans doute un effet du... résidu que je n'ai pu entièrement expulser de mon esprit... Je m'accoutume difficilement à vos changements d'état et surtout à leur rapidité. Pardonnez-moi, mais ce passage brusque d'une forme de saumon à celle d'un vieillard : puis cette apparition d'un docteur plus âgé encore, et enfin...

Tril n'acheva pas sa phrase.

Devant lui se tenait de nouveau, assis sur son manteau rapé, le personnage du début qui lui dit :

— Quoi, tu t'étonnes de si peu de chose! N'es-tu pas cependant habitué à voir les traits du visage des hommes se modifier selon le cours de leurs idées et de leurs sentiments. Certes, quelques-uns savent dissimuler, et offrir toujours une face impassible. Pour moi, je suis de ceux qui cèlent mal la couleur de leur âme puisque mes vêtements eux-mêmes la reflètent.

— Ah! votre figure .. votre corps... son costume aussi, prennent la... la nuance de vos pensées!

— Simplement!

Ce mot fut lancé avec un tel ton de sincère bonhomie que Tril manqua choir à la renverse.

— Simplement, murmura-t-il, d'un air égaré.

C'est en effet très simple... très simple... très simple.

Non! Je suis fou... ou ivre... ou je rêve...

Ah! je voudrais bien que Mme Lyngen se trouvât un instant à ma place! Elle avait raison :

je ne suis pas bâti pour une confrontation avec le mystère, et sous cette forme-là surtout. Je suis vraiment trop impressionnable!

— Je regrette vivement, Tril, fit alors le vieillard, de te causer une telle agitation. Mais si ces transformations te gênent, ce que je ne pouvais pas prévoir...

— Franchement, je vous avouerai qu'en effet je crains... de ne pas arriver à m'y habituer.

— Bien, je serai moins expansif.

— Une prière encore...

— J'écoute.

— De grâce, dites-moi au plus vite ce que vous vouliez me dire, car est-ce l'atmosphère spéciale de ce lieu, cette lumière étrange? j'ai hâte de retrouver l'air frais du fjord et la clarté du jour. Et puis, le temps passe...

— Ne t'inquiète pas, tu ne cours ici aucun danger; et en outre je t'ai placé *en dehors du temps*.

Tril, plus rassuré, reprit néanmoins :

— Vous parliez des *trolls*...

— Qu'il ne m'est, hélas! pas permis de te bien décrire.

Apprends seulement qu'à côté du domaine restreint que les hommes délimitent dans les noms de règne végétal et animal, la vie possède un empire immense où se meuvent d'autres corps organisés, dont les *trolls* sont quelques représentants.

— *Troll*... *Troll*... ce mot à présent ne me paraît plus entièrement inconnu. Certainement on a dû le prononcer déjà devant moi.

— En effet les gens de ce pays connaissent bien les *trolls*.

— Ne désignent-ils pas ainsi de grandes formes à têtes souvent multiples, évoquant des hommes

géants, des animaux fantastiques qui semblent errer au flanc des montagnes et marcher vers le soir sur les eaux de fjord?

— Ils ne se trompent pas.

— Je me souviens tout à fait maintenant. Une nuit, où nous nous promenions en barque avec un pêcheur du village voisin, il nous en montra un, près d'ici.

Mais c'était un nuage, et Ella riait avec moi de la méprise du marin.

— Il ne s'était pas trompé.

— Je n'ai vu qu'un nuage pourtant.

— Tu as donc vu un *troll*, car *les nuages sont le corps visible des trolls.*

— Les *trolls* seraient donc susceptibles de se révéler aux regards des hommes?

— Oui! lorsqu'ils s'élancent hors du monde souterrain pour parcourir les plaines du ciel où ils se repaissent d'air et de vapeurs. D'ailleurs, sans les trolls, ces vapeurs elles-mêmes vous demeureraient invisibles.

— Comment cela? ce que les hommes entendent par nuage est donc inexact?

— Presque totalement.

— Le nuage ne consiste pas en un amas de vapeur d'eau?

— Si.

— Eh bien?

— Je puis t'expliquer ceci, en me servant de ta propre expérience humaine.

As-tu déjà vu des flocons blancs s'échapper de la cheminée de vos nouvelles machines...?

— Des locomotives!

— Montent-ils dans le ciel, compacts et neigeux comme de petits nuages?

— Non! ils disparaissent immédiatement.

— D'autre part, il t'a été donné d'observer, par un temps clair, une flottille de nuages voguant sans se confondre, planant isolés les uns des autres.

— Certainement.

— Pourquoi, dans le premier cas, ces flocons s'éparpillent-ils, et pourquoi, dans le second, les nuages ne s'émiettent-ils pas à la façon de ces flocons blancs, qui s'évanouissent en peu de temps?

Ne t'apparaît-il pas comme évident que si les nuées demeurent compactes, c'est qu'il faut nécessairement une force pour les contraindre à persister dans cet état de cohésion, contraire à leur nature fluide et volatile?

Cette force, ou plutôt cette barrière qui les empêche de s'échapper, de se diviser à l'infini, c'est le corps diaphane des *trolls*, qui, en même temps qu'il s'oppose à leur dispersion et les contient, les rend aussi visibles.

Voilà comment les nuages, corps des *trolls*, permanent dans le ciel bleu, tandis que s'y évaporent les flocons de fumée blanche. Conçois donc un organisme où la réunion de vapeurs diversement condensées formerait une masse gazeuse, susceptible d'être perçue par vos yeux comme la masse solide de vos corps, douée en outre de propriétés multiples, et tu comprendras ce que je t'ai dit tout à l'heure, soit que les nuages sont le corps visible des *trolls*.

— Les *trolls* seraient des êtres organisés!

— Ce sont des êtres organisés, mais dont la partie la plus grossière s'offre seule aux regards des hommes, sous l'aspect de brouillards, de vapeurs ou de gaz, de même que pour vous cette partie se

révèle uniquement en tant que matière solide ou liquide.

De même encore que les hommes constituent des races et des types distincts, dont la plastique varie, de même ces corps visibles revêtent des formes diverses, suivant la nature des *trolls* auxquels ils appartiennent.

Parmi ces formes, les hommes en reconnaissent nettement quelques-unes et les distinguent, sans en avoir cependant découvert l'anatomie.

Mais souvent aussi les *trolls* demeurent invisibles.

Dans cette grotte, plusieurs nous écoutent en ce moment.

— Ah! fit Tril qui regarda instinctivement autour de lui.

— Les hommes pourraient toutefois apprendre leur présence, s'ils étaient mis au courant d'une particularité propre aux *trolls*.

— Laquelle?

— A la façon des hommes qui émettent une odeur naturelle, remugle dont s'imprègnent leurs habitations, les *trolls* répandent une sorte différente d'exhalaison. Elle persiste également en leurs demeures, s'infiltre dans les rochers, se transmet à des montagnes entières, dont la plupart des pierres possèdent alors cette propriété que vous désignez par le vocable de : magnétique.

— Aimant naturel?

— Parfaitement. Les *trolls* résidant de préférence dans la partie nord de la terre, cela t'explique l'abondance en ces régions de cette nature de pierre.

— Fer magnétique de Suède...

— Et cætera... Au surplus, les *trolls* n'ont pas

sans raison élu domicile ici, plutôt que là, ou ailleurs.

S'ils ont choisi cette zone froide de préférence aux tropiques, pour lieu de repos habituel — car lorsqu'ils sont en mouvement, ils errent par tout le globe — c'est qu'ils souffrent beaucoup de la chaleur.

Sous son influence, cette sorte singulière de sécrétion dont je t'ai parlé s'accroît considérablement, ruisselle le long de leur corps et finit par choir, à peu près comme tombe de ton visage la sueur, au temps de la canicule.

— Serait-ce là la foudre?

— Certes! Aussi, lorsque les *trolls*, sortis du monde souterrain, s'égarent vers les régions où la température est excessivement brûlante, les phénomènes que motive chez eux la douleur donnent lieu à ce que vous regardez avec terreur sous le nom d'orages, de cyclones, de tempêtes électriques...

Une série de pétillements secs, un craquement rageur interrompirent cette conversation.

D'un coin de la grotte un brouillard émergea, grandit, grogna.

— Assez causé, Silver Lax, vieux bavard!

Si tu as des dettes à payer, ne saurais-tu le faire sans nous embarrasser de cette chétive espèce à qui tu racontes mille histoires qu'il n'a nul besoin de connaître ?

La voix qui parlait ainsi résonnait sous les vastes voûtes, nasillarde, tremblotante, irritée cependant, voix ridicule de polichinelle en colère ou de phonographe.

Tril, clairement désigné par l'apostrophe, avait souri d'abord, puis serré les poings. Mais déjà son

compagnon répondait d'un ton de commandement, impérieux et sévère :

— Paix, Lysende Stal! et retourne à ta niche, mauvais *troll!*

Qui t'a donc appelé?

La vapeur brillante se tordit, crépita davantage et mugit :

— Holà vous autres! Tolérerez-vous que ce singe étranger, bon seulement à exécuter des tours de passe-passe, et hier encore notre esclave, parle ici de cette façon, après nous avoir amené ce ridicule insecte...

Le saphir de l'atmosphère se fonça; les ondes laiteuses qui le striaient augmentèrent en fluorescence, allumant sur le sable d'étincelants incendies, des gerbes de feux d'artifice, et secouant Tril, chaque fois qu'elles l'effleuraient, de violentes commotions.

De nouvelles nuées lumineuses sortirent en tourbillonnant de galeries et de couloirs, que Tril n'avait pas remarqués auparavant.

A ce moment, l'odeur d'ozone qui avait frappé son odorat, à son entrée dans la grotte, devint plus intense et presque insupportable à respirer.

Rapidement, le vieillard étendit le bras droit.

Autour de lui et de Tril, le cercle s'élargit.

— Si j'étais il y a quelque temps votre esclave dit-il alors lentement, je suis aujourd'hui votre maître.

Ne me forcez pas à vous le rappeler.

Il se peut que des drôles du genre de Stal s'habituent difficilement à ce changement; qu'ils obéissent néanmoins, ou qu'ils partent! Et qu'ils se souviennent surtout que d'un mot je peux leur pro-

curer l'exil, d'un geste ce qui s'appelle *la condensation définitive*, n'est-ce pas?

Grave ceci en ta mémoire, Stal!

Quant à vous, ne me contraignez pas à sévir!

Avec un roulement de tonnerre, déchiré de stridentes clameurs, dans un tumulte d'étincelles, les nuages reculent, disparaissent.

Rien ne trouble plus l'étrange azur qui emplit la grotte de sa lumière, pure à présent comme l'eau d'une pierre précieuse sans défaut.

Tril gonfle ses poumons tout à son aise, pendant que son compagnon hausse les épaules et grommelle dans sa barbe blanche :

— Ce sont de bonnes gens cependant, ces *trolls*. Je ne sais, en vérité, ce qui leur a pris.

Or Stal est resté tapi derrière un groupe de stalactites, et avant de fuir hors de la portée du vieil homme, il lance cette menace avec force lueurs verdâtres :

— Tu es le maître, Silver Lax! Toi, mais non pas la petite fourmi à deux pattes.

Qu'elle craigne de marcher un jour sous mon ombre!

Le vieillard se retourne vivement.

Stal s'est prestement dérobé.

— Quelle impudence!

Ceci mérite une punition, et Lysende Stal recevra ce qui lui est justement dû.

Des pieds à la tête redevenue jeune, Silver Lax est vêtu d'écarlate, et Tril ne songe pas cette fois à s'en étonner.

Puis, par d'insensibles dégradations, passant du pourpre au violet sombre pour atteindre les teintes neutres et vieillottes de son costume habituel, le

compagnon de Tril s'apaise; ses épaules se voûtent; sa voix se calme et profère :

— Non, je ne veux pas te châtier moi-même. Une telle précipitation serait indigne de mon âge et peut-être injurieuse pour le souverain de ce pays.

Rœde Stjern !

Une menue flamme rouge sort d'une fissure de la voûte.

— Vole jusqu'au Roi des Montagnes !

A cette heure, tu le trouveras en son palais.

Dis-lui que Silver Lax, son hôte, a été gravement insulté par ce chien de *troll*, qui n'a pas craint en outre de promettre la mort à un homme que j'avais pris sous ma protection.

Tu étais là du reste et sauras lui fournir tous les détails désirables, s'il t'interroge.

Qu'il décide donc en toute équité de ce qu'il convient de faire !

Va ! je m'en remets par avance à la sagesse de votre monarque.

Tril a été grandement surpris par ces scènes qui se sont enchaînées trop rapidement pour lui permettre de demander au vieillard quelque explication.

Lorsque la petite flamme rouge s'éteint et que de nouveau le silence règne dans la caverne où le flot déferle sans bruit sur la grève de sable, il se tait encore, car il a peur que toute cette fantasmagorie ne soit qu'un rêve.

Peut-être va-t-il se réveiller près d'Ella, dans la forêt ?

Il n'ose rompre le charme par une question indiscrète.

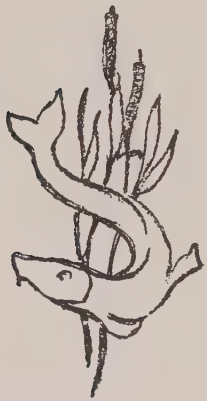
Au trouble de Tril, à l'effarement de ses yeux, immobiles sous les sourcils arqués et le front tendu

de rides, le vieillard devine aisément les pensées qui occupent cette âme.

Il sourit.

GASTON DANVILLE.

(*A suivre.*)



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

L'art de rendre la justice. — En feuilletant des encyclopédies.

L'art de rendre la justice. — Il ne semble pas en progrès ; il se traîne dans les vieilles ornières scolastiques. Les Codes, où elle appuie ses raisonnements et ses sommes, sont en accord avec notre civilisation à peu près comme le seraient le Deutéronome ou les Etablissements de saint Louis. Il ne faut pas s'en prendre aux magistrats, quoiqu'ils aient mauvaise volonté; pas plus qu'il ne serait sage d'injurier, pour l'application de barêmes stupides, un employé d'octroi. Les besognes de ces deux catégories de fonctionnaires, qui devraient être d'ordre très différent, se ressemblent fort dans la pratique. En effet, n'a-t-on pas entendu un président l'autre jour parler de «ses tarifs » ? Il disait : « Vous savez que nos tarifs en matière d'adultère ne sont pas très élevés : 25 francs. » Si la magistrature se méprise ainsi elle-même, c'est qu'elle est sans espoir de se faire estimer de la multitude. Elle peut encore se faire craindre ; c'est beaucoup : elle vit de la terreur qu'elle inspire au peuple et des services qu'elle rend aux gouvernements successifs. Une magistrature sujette de l'avancement est nécessairement servile. Elle n'est pas vénale en France, ainsi qu'en d'autres pays. Elle est obéissante. Elle témoigne de sa bonne volonté à toute occasion ; elle cherche les occasions et au besoin les fait naître. Je ne serais pas surpris qu'il y eût des héros parmi les magistrats, c'est-à-dire des hommes indépendants ; il y en a peut-être plus qu'on ne croit ; mais ils meurent ignorés, généralement, petits juges sans espoir à Romorantin ou à Barcelonnette. Pour arriver au premier plan dans nos

civilisations compliquées, il faut beaucoup de chance ou une profonde canaillerie. La chance est rare ; la profondeur est rare ; mais la canaillerie est commune. L'état de magistrat n'en permet pas le développement ; les plus forts émigrent vers la politique. Ce qui reste dans la carrière forme un ensemble qui paraît médiocrement intelligent. C'est peut-être cela, joint à la bêtise cruelle de nos codes, qui explique la multiplication vraiment incongrue des erreurs judiciaires.

Il n'est guère de mois où n'en surgisse une ou deux, parfaitement avérées. Cela est pénible. Non pas qu'il y ait en général une grande différence entre les coupables et les innocents selon le code. Le code crée des délits comme le christianisme crée des péchés, pour se donner l'autorité de les punir. Mais c'est pénible comme tous les abus de force. La force qui abuse se nie par cet abus même. La vraie force est élégante. Rien de plus inélégant qu'une erreur judiciaire et rien de plus négateur. Cela est laid, en même temps cela est anti-social. La justice n'a pas le droit de se tromper. Une erreur la fait périr. Ou qu'elle n'en commette jamais, ou qu'elle n'en reconnaisse jamais. La seconde alternative étant devenue délicate, autant dire qu'il n'y a plus de justice. Et c'est la vérité : on n'y croit plus.

Ce scepticisme est parfaitement légitime. Il trouve un autre motif en certaines indulgences tout aussi inélégantes et aussi négatrices que certaines cruautés. Mais la magistrature même ne croit plus en elle-même. Tout le démontre. La conclusion, c'est que l'idée de justice, telle qu'on l'enseigne encore, est absurde. L'édifice est à démolir du faîte à la base. Le vieux théâtre est vermoulu ; aussi dangereux pour les acteurs que pour le public. Songez qu'il est bâti sur le droit de punir ! Se peut-il imaginer quelque chose de plus absurde, de plus révoltant, de plus dément ? La vraie explication des erreurs judiciaires, la voilà : c'est que des hommes sont chargés de punir, qui devraient seulement avoir pour besogne de constater des faits et d'en prévenir la récidive. La période

du magistrat est accomplie : il nous faut des experts, des arbitres, des guérisseurs et des gardiens.

En feuilletant des encyclopédies. — Rien ne démontre mieux que de telles publications (elles abondent en ce moment) l'inanité de l'étude; rien n'est plus décourageant. D'abord il y a cinq ou six sciences, sinon toutes, dont la langue diffère du français usuel autant que le grec ou l'arabe. Arriver à connaître leur objet, leurs résultats généraux, c'est tout ce que peut espérer un profane. Autant dire que la science, pour le commun des hommes et pour l'élite elle-même, est matière de foi et non matière de connaissance. La culture scientifique est impossible. Mais il n'y a pas qu'une science, il y a plusieurs sciences irréductibles : autant de cultures différentes et même exclusives. Celles qui touchent aux lettres semblent plus abordables. Ce n'est qu'une apparence: l'histoire, la sociologie, la linguistique exigent de longues et patientes études de celui qui veut devenir maître d'une très petite partie de l'un de ces domaines. Quant à l'homme qui prétend et se renseigner sur toutes choses et « se tenir au courant » de tout, il s'aperçoit un jour qu'il ne sait rien et que le moindre article de dictionnaire est encore capable de lui apporter du nouveau. Est-ce à dire qu'il a perdu son temps? Non, s'il a acquis au cours de son voyage une méthode d'ignorance. Savoir est négatif; c'est connaître sa limite. L'ignorance naturelle et ingénue a la beauté de l'état de grâce et aussi les fragilités de l'innocence. L'ignorance acquise, si elle n'a pas conduit l'esprit au découragement, a pu le conduire au détachement. Comme c'est le gain le plus solide que puisse faire une intelligence au cours de sa brève évolution, l'étude a son intérêt et sa valeur. Elle nous apporte un peu de science et nous enseigne à ne point nous en prévaloir, à estimer ce que nous ne savons pas et à ne pas mésestimer ce que nous savons. Considérer comme rien ce que l'on possède, et cependant en connaître le prix; ne pas en référer avec emphase à un magasin complaisant, mais s'en reconnaître la liberté et en

user parfois, avec dédain. Le détachement est l'attitude aristocratique entre toutes. Elle est préconisée par Nietzsche, mais elle fut de tout temps celle des meilleurs esprits, celle d'un Gautama et celle d'un Pétrone, celle d'un Sénèque et celle d'un Montaigne. Il faut prendre part au jeu et avec plaisir, mais sans passion. La passion disqualifie ; elle est le signe d'une organisation élémentaire, sans coordination sérieuse.

Les hommes se battent aujourd'hui autour des mêmes questions qui partagaient le monde grec ; et avant les Grecs, des centaines de civilisations avaient agité les mêmes problèmes, comme les petites filles remuent avec frénésie les billes du loto dans leur sac de soie brochée. Il sort un nombre et puis un autre; et ainsi de suite; et jamais le nombre définitif, parce qu'il n'y en a pas et que la série est infinie. Jamais le même nombre, et pourtant toujours le même :

La treizième revient... C'est encor la première.

Une solution en vaut une autre ; la meilleure est la plus récente. Elles tournent toutes en rond autour d'un point, notre propre mystère, notre propre néant. La philosophie en est toujours à se demander s'il y a une substance. Les chimistes retirent du café un alcali végétal qu'ils nomment caféine ; et de la digitale, ils savent extraire la digitaline ; et ils ne se trompent jamais. C'est beau, la science ! La philosophie est moins avancée. Descartes plaçait l'âme à califourchons sur la glande pinéale ; les kantiens ont disposé le sens moral en une attitude plus décente, dans un confortable petit fauteuil à oreillettes, d'où il transmet ses commandements. Il n'est pas un système philosophique qui par un côté ne soit prêt à verser dans le comique. Taine a tiré parti de cela dans un livre que l'université ne lui a jamais pardonné. Question de mots ! dit-on d'une querelle née d'un malentendu verbal. Il n'y a dans le domaine intellectuel que des questions de mots. La réalité ne nous est connue que comme représentation et cette représentation ne peut se formuler que par des mots. Il y a un monde

des mots dont le rapport d'exactitude avec le monde des représentations est incertain ; quant à son rapport d'exactitude avec le monde réel, il nous manque, pour le déterminer, de savoir ce que c'est que le réel. Les représentations ne sont pas toujours et pour tout identiques chez tous les hommes ; cependant, ils se servent pour la formuler d'un même mot. Au premier contact l'entente est parfaite ; si l'on pousse un peu la définition du mot, le désaccord apparaît. Querelle de mots, parce que les représentations ne peuvent se formuler que par des mots ; mais, au fond, querelles de représentations, et alors irréductibles. Bien définir est bon pour se faire comprendre ; ne pas définir est indispensable pour discourir en paix. Un très grand nombre de mots, ne correspondant à aucune représentation, ne peuvent être définis que comme mots et non comme représentations ; ou bien ils soutiennent un mélange si complexe de résidus souvent contradictoires qu'ils peuvent recevoir indifféremment les définitions les plus diverses. Ce sont les mots abstraits. Tout le monde croit les comprendre et personne ne sait ce qu'ils veulent dire réellement. C'est que, réellement, ils ne veulent rien dire.

Cette classe de mots sert à construire les métaphysiques, les sociologies historiques et prophétiques, la partie dogmatique des religions et des morales, tout ce qu'il y a de théorique dans le droit et la politique, en somme tout ce qui peut tenir sous la vaste rubrique : philosophie. C'est là que se rencontrent, par milliers, ces délicieuses questions insolubles sans lesquelles l'humanité aurait depuis longtemps péri d'ennui. La plus belle, celle qui occupe le plus de braves gens depuis deux siècles, c'est la question du bonheur universel. C'est un des fruits tardifs du christianisme et l'un des plus enivrants pour les intelligences naïves. Le peuple des grandes villes et des centres ouvriers a remplacé par cette chimère la vieille notion du paradis terrestre ; mais des hommes sérieux s'adonnent à cette quadrature, de même que, voilà deux cents et quelques années, ils se fussent pas-

sionnés pour la question de la grâce. Il n'y a de hiérarchie entre les questions insolubles que celle qui se peut imaginer d'après le plaisir que prennent les hommes à leur discussion. Les philosophes grecs disputaient sur le souverain bien. Qu'était-ce que ce souverain bien? On ne le sait pas très clairement. Qui pourra jamais dire ce que c'est que le bonheur universel ?

Les voyageurs un peu observateurs qui reviennent de l'Inde s'accordent à dire que les Hindous sont un peuple de fous. Une religion très compliquée et très formaliste a tellement plié leurs habitudes à certains actes pieux qu'ils en ont oublié les actes normaux. Ils accomplissent les rites et ils ne pensent plus à vivre. La vie d'ailleurs leur est présentée comme une pure illusion et il est convenu pour eux qu'elle est sans grand intérêt. N'est-ce point d'une folie du même genre que sont atteints ces malheureux qui, dédaignant les petits bonheurs de la vie, rêvent du grand et universel bonheur? Ce serait le nirvâna qu'ils n'en parleraient pas avec plus de piété. « Dans la cité future, dit l'un d'eux avec exaltation, tous les hommes sèront naturellement vertueux. » Heureux, cela va de soi; vertueux, c'est pour expliquer que nulles lois, surtout de répression, ne seront nécessaires. J'ai oublié le nom de ce prophète et j'ignore s'il est parmi les grands ou parmi les petits, s'il est Osée ou Ezéchiel; mais sa candeur est lapidaire et digne d'une gloire immortelle. Le prophétisme d'aujourd hui est optimiste. Les anciens, aryens ou sémites, avaient situé la notion de l'état parfait au commencement, en arrière; depuis cent cinquante ans environ, la tendance est de la situer en avant. On a ainsi le spectacle d'un mythe qui, en changeant de place relativement à l'homme qui le conçoit, change de valeur. Ainsi d'une quantité algébrique, qui valant (—) à gauche, acquiert la valeur de (+) en passant à droite par-dessus (=). Des croyances opposées peuvent donc être exactement la même croyance selon leur position dans l'espace historique. Ceci admis, il resterait à présenter plusieurs observations intéressantes. On se demanderait par exem-

ple si les notions de pessimisme qui se sont répandues en France dans la culture générale n'ont pas accéléré la formation d'un idéal futur. Il n'y a pas d'état réel de bonheur ou de malheur social ; il y a des représentations d'un état social inconnaissable réellement. Un peuple se croit heureux ou non ; l'opinion publique est optimiste, ou non ; la forme politique est jugée bonne ou non. Si c'est l'affirmation qui domine, l'utopie se propage difficilement ; si c'est la négation, le terrain est excellent. Quand se multiplient les peintures d'une future société idéale, c'est que le peuple se représente son état actuel comme mauvais. Cela peut servir d'avertissement ou de pronostic.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henri Rouger : *Le jardin secret*, Lemerre, 3 fr. — Valentin Mandelstamm : *Tranquillement*, Ollendorff, 3.5o. — Henri Aimé : *Les fragments de la Vie radieuse*, « Mercure de France », 3.5o. — Paul Rougier : *Derniers Poèmes*, librairie de l'Art Indépendant. — Georges Gourdon : *Chansons de geste et Poèmes divers*, Lemerre, 3.5o. — Hector Fleischmann : *La Chanson des Sabotiers pour célébrer la semaine sainte à Nieuwkerque en Flandre*, Société d'éditions modernes, Lille, 1 fr.

Le jardin secret. Les différentes parties du livre de M. Henri Rouger s'appellent *Le Parfum des myrtes*, *Le frisson des palmes*, *L'odeur des cyprès :* ce sont tous arbres d'une verdure robuste, mais sombre et funèbre, et qui semblent immortels parce qu'ils vivent d'une vie grave et monotone et connaissent à peine la joie tendre du printemps ; et les poèmes de M. Henri Rouger sont pareils à ces feuillages métalliques, éclatants et sonores, où le soleil se reflète comme en des miroirs de fer. L'ombre d'un grand ancêtre pèse obstinément sur sa pensée ; Dante Alighieri l'obsède ; mais verra-t-il, comme le poète florentin, blanchir l'aube d'une vie nouvelle ?

> C'est du repli le plus obscur de ta pensée,
> C'est du fond de toi-même, ô jeune Alighieri,
> Qu'une annonciatrice en tes yeux a fleuri,
> Tout à coup sûrement comme l'aurore éclate,
> Une sœur angelique à la robe écarlate.

Le poème initial, le *Jardin Secret*, avait déjà paru en 1893

l'auteur le publie à nouveau avec d'heureuses corrections ; les tierces rimes s'y enchaînent selon une inflexible ordonnance et chacun des chants intermédiaires se relie strictement au précédent par un rappel de son ou de pensée ; et c'est une belle allégorie à triple ou quadruple sens, à la fois très nette d'expression et cependant mystérieuse à souhait. La forme apparue est morte, quand l'amant l'a voulu saisir dans la forêt où se cherchaient furieusement les reptiles et les colombes, où la sève perlait aux branches comme une sueur d'amour :

Et tu n'as point voulu, Divine, être souillée...
Le silence est tombé sur nos deux fronts à nous,
Les rêves des Sylvains ne t'ont plus effrayée.
Tout s'est tu, frissons d'arbre et rumeurs des époux,
Je n'ai plus vu rôder dressant partout leurs têtes
Les animaux joyeux d'être pareils à nous.
Sur nos deux fronts rougis de nos pudeurs secrètes
En les soirs qui viendront nous n'aurons pas traîné
L'humiliation d'être pareils aux bêtes.

Mais la Morte a revécu dans la rose au jardin de solitude et la fleur impérissable ne se fanera pas aux mains triomphales qui l'ont cueillie. Une analyse trop brève donne mal l'idée d'un poème aussi savamment construit où les mots se correspondent de loin en arrangements symétriques ; et ce n'est pas à tort que M. Henri Rouger a dédié à José de Heredia cette œuvre de haute et fière poésie, d'une beauté sévère et dure.

Tranquillement. Quoiqu'il s'accuse d'irrémédiable paresse, M. Valentin Mandelstamm vient d'achever en deux ans un troisième volume de vers. Si par méfiance de l'imminente douleur il oppose à l'espoir

Une âme déçue et l'air de rien voir,

c'est par feinte ; il voit fort bien et de façon toujours pittoresque et imprévue. Il va de soi que ce poète paradoxal, d'« une énergie énervée », selon son dire, est imbu de littérature et que ses clowneries préméditées visent à déconcerter l'assistant indiscret ou peu subtil et à lui cacher le jeu véritable qui se joue ici ; il inventera même des mots, en donnant aussitôt la traduction en note par grande bonté, comme « Musé » c'est-à-dire « visité par les Muses » ; mais au risque de mériter son ironie pour avoir livré le mot de l'énigme, on aura l'audace de révéler qu'il voudrait bien, comme le clown de Banville, bondir dans les étoiles et qu'il a livré son

secret en ces vers, épigraphiés d'après Laurent Tailhade *Sur le vrai livre de l'Apocalypse.*

Le livre en qui je crois fut écrit par une ombre
Dans l'air étrange avec une encre sympathique;
L'écriture en échappe aux savants pathétiques
Chercheurs, trop désarmés, de rythmes et de nombres.
Ce livre fut écrit aux heures que tu aimes
En un pays joyeux où nul n'était le maître;
Mais on meurt du désir, parfois, de le connaître,
Ah, son poème!
Or je veux que ma vie soit si vaste et parfaite
Que s'illumine, un jour, l'obscurité rebelle
Et que nos yeux enfin soient ceux qui savent lire.
Alors je dois briser, heureux, ma vaine lyre,
Et mon âme légère, avec de blanches ailes,
S'envolera plus haut que le front des poètes.

Les fragments de la Vie radieuse. Avant que le groupe de la *Grange Lorraine* ne fût constitué, les artistes et les écrivains de Nancy se retrouvaient volontiers et s'entretenaient amicalement des seules choses éternelles : Emile Gallé, pas encore illustre, le musicien Guy Roparts, le peintre sculpteur Victor Prouvé, Jacques Turbin, poète révolutionnaire, se rencontraient en ces temps avec M. Maurice Barrès; et une revue paraissait, qui n'est pas morte, *La Lorraine artiste*, dirigée par M. Gonthières-Vergniol, l'homme qui connaît le mieux les merveilles de sa ville. Depuis lors une grande floraison de poètes s'est épanouie en Lorraine et M. Henri Aimé vient se joindre à MM. Charles Guérin, René d'Avril et Paul Briquel ; c'est dix années, toute une jeunesse, qu'il a enclose aux pages du livre ; images de femmes et visions de terres étrangères, Allemagne, Italie, mais parmi les divers reflets des heures,

O nuances qu'allume un jour qu'un autre éteint
Les plus belles qui soient parmi vous ce sont celles
Qui prennent aux soleils d'amour leurs étincelles
Où s'irisent des pleurs de tendresse lunaire.

Les vers de M. Henri Aimé réfléchissent en effet les heures avec une entière et loyale sincérité; mais ils semblent en avoir conservé plutôt le besoin que la couleur; il n'est pas jusqu'à l'emploi fréquent de mots presque techniques qui n'accuse une indulgence trop grande à l'abstraction, surtout dans les plus anciens de ces poèmes ; ainsi les Rosny écrivaient à l'époque du *Bilatéral*. M. Henri Aimé, comme eux, renoncera à cette mode et ses vers y gagneront.

Derniers Poèmes. Paul Rougier, de qui MM. Henri

Rougier et Henri Michel ont recueilli les derniers vers, semble avoir mené, au bord de la mer provençale, une vie calme et retirée, attristée de bonne heure par la maladie, enrichie de nobles amitiés comme celles de M. Albert Jounet et de Paul Guigou, le très délicat poète qui le précéda au pays des ombres vaines; il eût souhaité, si l'homme devait renaître, avec la conscience et la mémoire du passé, dans un monde moins cruel, retrouver ailleurs jusqu'aux plus humbles êtres qu'il avait aimés, les chiens dévoués et bons :

Et quand mon cœur ainsi qu'un fardeau rejeté
Enfin dépouillera le mal que j'ai pu faire
En frémissant de joie ardente et de prière
Et que dans l'espérance et dans la liberté

L'Etre doux et pensif m'ouvrira la lumière,
Ils seront là, je sais, couchés près des aïeux,
Et je les sentirai, bondissant et joyeux,
Qui lècheront mes pieds quand j'irai vers mon père !

Il faut remercier ses amis de n'avoir pas laissé disparaître son œuvre, dont il n'avait pas insolemment escompté la gloire; nous leur devrons d'avoir connu de clairs paysages, d'une lumière point brutale et comme immatérielle, et ce regret de la beauté qui s'enfuit avec les jours plus précieuse par l'idée poignante qu'elle nous échappe :

Le toucher des parfums sur la chair des aimées
Nous fit le long regret des heures embaumées
Et nous laissa les mains comme pleines de fleurs,
Vos souffles, à jamais, sont pris à votre haleine,
Et quand monte vers vous le rêve de nos cœurs,
Songez à ces vieillards qui regardaient Hélène.

Chansons de geste. Une fois au moins en sa vie par inadvertance, M. le Vicomte E. Melchior de Vogüé exprima une idée sensée; ce fut le jour où il invita les philosophes français à traduire pour les profanes, en langage moderne, les chansons de geste et les longs poèmes romanesques du moyen-âge; ne lui devrait-on que la belle version de *Tristan et Iseult* publiée récemment par M. Bédier, qu'à cause de cela lui seraient remis beaucoup de ses péchés contre la littérature. Il présente en une lettre-préface les vers de M. Georges Gourdon qui s'est inspiré de divers poèmes anciens et en a librement imité ou repris les épisodes qui lui agréaient le plus. C'est une œuvre très louable en soi et Tennyson et Wagner ont assez montré, avec des génies fort différents, quels trésors de beauté gisent dans les coffres massifs de l'héritage médiéval.

Mais il y faut beaucoup de tact et de dextérité et que, si l'on dégage un sens nouveau des légendes, ce sens ne soit pas trop violemment anachronique ; il faut aussi ne pas se laisser prendre à l'identité des syllabes pour en conclure à l'identité des significations ni attribuer par exemple au mot France une valeur toute récente et qui ne lui était pas donnée par l'auteur inconnu de la Chanson de Roland. M. Georges Gourdon ne saurait songer à Roncevaux sans penser à la « Charge immortelle » de Reischoffen et il paraît croire outre mesure à une espèce de tradition historique qui lie indissolublement la succession fortuite des événements sur un sol qui seul est resté à peu près le même, les hommes et les races ayant changé. Il n'est pas toujours assez détaché du présent pour que son œuvre atteigne à la beauté désintéressée et durable, et il retient surtout des gestes d'autrefois la monotonie héroïque des grands coups d'épée. Cependant il fit place à la belle histoire d'*Amis et d'Amile* et il a simplement atténué l'horreur tragique de certains détails qui rendent plus touchant encore le sacrifice des enfants dans l'œuvre originale. On souhaiterait que, dans un prochain volume, il laissât de côté le cycle de France proprement dit et empruntât davantage aux lais et aux romans de Bretagne, non point pour écrire, lui centième, un nouveau Merlin, mais parce qu'il y a là nombre de contes charmants et ingénieux et parce que les chanteurs français comme les rhapsodes d'Ionie ont laissé une Odyssée en même temps qu'une Iliade. Que M. Georges Gourdon se hâte : M. Jean Moréas publie déjà dans un journal vénérable : *La Gazette de France*, des pages exquises renouvelées d'autrefois, avec toute la grâce et pour parler roman, contre notre coutume, toute la « gentillesse » d'un parfait poète, bien qu'il use de la simple prose.

La Chanson des Sabotiers. On ne saurait présager sans outrecuidance l'avenir littéraire de M. Hector Fleischmann d'après ces trois chansons, d'une naïveté artificielle, « pour célébrer la semaine sainte à Nieuwkerque en Flandre » ; n'eût-il pas dédié ces premiers poèmes à M. Max Elskamp que l'influence de celui-ci n'en apparaîtrait pas moins au lecteur le moins prévenu ; j'ai lu dans l'*Ermitage* d'autres vers de M. H. Fleischmann qui ressemblent étrangement, et avec la même loyauté, aux vers de M. Francis Jammes. M. Max Elskamp et M. Francis Jammes sont tous deux très chers à nos pensées et nous leur avons une grande gratitude pour les joies qu'ils nous dispensèrent : mais le secret que les plus

jeunes poètes leur doivent demander n'est pas tel arrangement, tout personnel, des images et des mots; ce qui chez eux est nature devient procédé chez leurs imitateurs de bonne foi et c'est parce que M. H. Fleischmann n'est pas dénué d'un talent verbal déjà sûr, qu'on lui peut conseiller d'admirer efficacement, en devenant lui-même, ceux qu'il a élus pour maîtres.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Abel Hermant : *Souvenirs du vicomte de Courpière,* Ollendorff, 3.5o. — L. Lamarque : *Un an de caserne*, Stock, 3.5o. — Jules Pravieux : *Un vieux célibataire*, Plon, 3.5o. — Léon Daudet : *Le pays des parlementeurs*, Flammarion, 3.5o. — Armand Charpentier : *Les treize Jours d'Annette*, Ollendorff, 3.5o. — André Ibels : *Gamliel*, Offenstadt, 3 5o. — Jean Aicard : *Tata*, Flammarion, 3.5o. — Une Circassienne : *La Courtisane de la montagne*, « Revue Blanche », 3.5o. — G. C. Morrow : *Le singe, l'idiot et d'autres gens*, « Revue Blanche », 3.5o. — Claude Anet : *Petite ville*, « Revue Blanche », 3.5o — André Avèze : *La bonne pécheresse*, Chamuel, 3.5o. — Georges Garnier : *La ferme aux grives*, Ollendorff, 3.5o. — Adrienne Cambry : *Trio d'amour*, Plon, 3.5o. — Hugues Rebell : *La Brocanteuse d'amour*, Nillson, 3.5o. — Maurice Montégut : *L'amour à crédit*, Offenstadt, 3.5o. — Henry Fevre : *Les ingénues*, Chamuel, 3.5o. — Charles Lexpert : *Oh ce farceur d'oncle!* et *Racontars de wagon*, Société libre d'édition, 2.5o. — E. Malek : *Un nom prédestiné*, Société libre d'édition, 2.5o. — Hermann Dumont: *Une idylle bourgeoise*, Bruxelles, Lamertin. — Maurice Barrès : *Une Soirée dans le silence*, « Action française ».

Souvenirs du vicomte de Courpière, par Abel Hermant. Il semble, en lisant ces récits faits par un témoin pas noble, puisqu'il trahit, qu'on retrouve l'esprit de Bourrienne dans ses mémoires sur Napoléon. Ce livre est supérieurement écrit, habilement exécuté, extrêmement intéressant et il déplaît, malgré sa force d'art, comme une mauvaise action. On peut y lire l'épitaphe de l'aristocratie française et tout dénigrement systématique est pénible sur une tombe. Le vicomte de Courpière est à la fois un souteneur, un fils criminel, un voleur, un lâche et un homme aimable. Il a tous les vices, n'est jamais amoureux et est incapable d'estimer autre chose que l'argent. Maintenant il a le je ne sais quoi qui attire et ensorcelle certaines femmes naïves, y compris certaines créatures bourgeoises du genre de son meilleur ami. Ce jeune homme charmant dont le principal mobile est de bien vivre sert également à faire vivre son bon camarade et témoin, d'une vie

mondaine que celui-ci doit apprécier de temps en temps. J'ignore si le vicomte de Courpière est le modèle du jeune aristo moderne, mais ce que je puis affirmer c'est que ce type-là, pour si séduisant qu'il soit, abonde très réellement dans le monde de la haute juiverie, la distinction en moins, par exemple. En parcourant cette histoire curieuse, je pensais voir se dérouler l'hist oire d'un jeune israélite de ma connaissance, la gloire de sa famille, et qui, tour à tour, marchand, artiste, pédéraste et souteneur, fait l'admiration des siens, tellement il arrive par les femmes sans que les plus intéressées dans l'affaire aient même l'air de s'en douter. Sincèrement, nous souhaitons que la nouvelle aristocratie vaille l'ancienne, car les bons écrivains tels qu'Abel Hermant n'ont qu'à gagner au spectacle des grandes turpitudes.

Un an de caserne, par Louis Lamarque. Il est regrettable que l'auteur juge à propos de donner son nom au soldat qui représente le héros de son roman, mais c'est là une touchante exagération de naturalisme commune aux jeunes gens. En ouvrant ce bouquin, préfacié généreusement par Octave Mirbeau, je m'attendais à la révélation des pires forfaits militaires : crapaudine, silo, prison, injustice, vexations de toutes sortes et supplices renouvelés de Cayenne. Point du tout : il s'agit d'un an passé en congé de convalescence après quelques exercices d'assouplissements entre l'écurie et le lit d'hôpital. Le soldat Lamarque regrette sa maman, sa maîtresse, le dodo familial et les boulevards ; aussi, dès qu'il s'agit de bouchonner son cheval, il est malade. Un moment j'ai cru que le soldat Lamarque se moquait du monde et surtout de ses lecteurs. Un an de caserne est un accident désagréable, mais cela ne constitue pas, pour un homme doué de muscles, le malheur de toute une existence. De plus un an de caserne passé soit à se faire soigner par les bonnes sœurs, soit à rêvasser dans la salle de police, n'autorise aucun personnage sensible à se plaindre durant 293 pages. L'excuse du soldat Lamarque est qu'il sort de cette classe sociale mal définie, mais dont le seul titre est pour beaucoup une injure : « *Le soldat Lamarque est un bougre d'intellectuel !* » Hélas ! Ce n'est pas un an de caserne qu'il faudrait leur faire faire à ces demi-poètes, demi-prosateurs, demi-journalistes et demi-hommes, ce serait sept pleines années de vaches maigres et ils n'auraient plus le goût de la plume, ce qui purgerait la littérature d'autant... Seulement, M. Lamarque, l'auteur, a voulu nous peindre la naïveté d'un bon rou-

blard de fils de famille, et s'il a montré son petit farceur soupirant après les lettres, c'est que, généralement, le plus crétin des notaires débute toujours par le petit livre sentimental. Le journal du soldat Lamarque est d'une belle et habile ironie. C'est le procès de ce genre de littérature.

Un vieux célibataire, par Jules Pravieux. L'histoire d'un bon brave homme de prêtre très fin et très courageux, disant toujours tout ce qu'il croit et tout ce qu'il pense. Il fait des mariages à son corps défendant, car il est très partisan de la chasteté. Il raconte la débâcle d'un couple protestant et met en scène un abbé défroqué par amour de la jupe qui est un bien amusant personnage. Je ne pense pas que ce roman soit, comme l'auteur voudrait nous le faire croire, l'œuvre d'un prêtre, car sa brutale franchise et son esprit ne sont pas du tout du ressort catholique, Mais cela n'empêche point le livre d'être un bon livre, très sain.

Le pays des parlementeurs, par Léon Daudet. Je suis persuadé que l'auteur, cette fois, a dépassé le but qu'il se proposait en créant des types juifs au lieu de se borner à les copier. On n'est pas dans la vie ni dans le véritable pays des parlementeurs, mais dans une espèce de farce moyennageuse dont certains passages, les meilleurs, du reste, ressemblent à des chapitres de Rabelais. Les noms des héros sont d'une bouffissure qui suffirait déjà amplement à enlever toute vraisemblance aux gestes qu'ils font.

Les treize jours d'Annette, par Armand Charpentier. Ce petit roman sentimental, dédié au vertueux colonel Picquart, est une chose abominable. Tout le vice qui sommeille au fond de l'homme sous forme de petit cochon éclate là-dedans avec une candeur grotesque. Un monsieur se trouve en province pour les treize jours en question, il fait la connaissance d'une très jeune fille, une enfant, qu'il s'amuse à défloror. Je sais bien, puisque j'ai lu le livre, qu'en termes plus galants ces choses-là sont dites (et faites), mais, le résultat étant le même, je me permets un petit accès de vertu. Je dois supposer qu'un écrivain n'est jamais ni un imbécile ni un inconscient.

Or, pervertir le plus doucement du monde une fillette qu'on ne reverra plus et qui, bien entendu, ira se faire... pendre ailleurs, c'est une saleté doublée d'une lâcheté. Alors, le ton des *liaisons dangereuses* me paraît nécessaire à la narration, mais non point celui de Tartufe. J'ajoute que, *sans aucun motif*, quand on glisse au milieu de ce récit de sentimentale-

rie ultra-faisandée une petite tirade sur le procès Dreyfus, on obtient un fou rire de la part de son lecteur s'il est par hasard dans ses bons moments. Je vous assure que rien n'est plus drôle que le passage brusque de la perversion au goût subit pour la justice en marche. Encore une excellente satire. Tout justicier moraliste porte en lui le fameux petit cochon; seulement il est regrettable que ce soit presque toujours le petit cochon qui cherche à déterrer la truffe de vérité. C'est égal, qui pourra me dire quelle relation existe entre les *treize jours d'Annette* et le vertueux colonel Picquart? Il faut être enragé, ma parole, pour compromettre un homme tranquille comme celui-là.

Gamliel, au temps de Jésus, par André Ibels. Histoire d'un philosophe dont la philosophie, à la fois plus sensuelle et plus raisonnable que celle de Jésus, est mise en face de la supercherie de la croix. Il y a de belles pages sur les mœurs guerrières de Jérusalem. Vers la fin, Jésus, errant dans un pays qu'il a trompé par sa comédie tragique, n'arrive plus à dominer ses propres erreurs et il monte alors son véritable calvaire, de mensonge en mensonge, pleurant le suprême péché d'avoir voulu être Dieu. Mais partout on lui préfère ses propres symboles et le vieillard, ancien païen, qui l'accompagne veut aussi l'aimer sinon l'adorer. « Vas-tu donc te prosterner aussi! » rugit le Christ. « C'est à genoux qu'on doit te pardonner, ô Jésus !» ,lui répond le pieux mécréant... Et le vieillard grec, ancien prêtre d'Apollon, console Jésus jusqu'à sa mort. Car les deux pauvres vieux représentants de deux mondes meurent ensemble au fond d'une grande solitude. Gamliel est un ouvrage curieux, de forme attachante,où il y a de beaux passages poétiques.

Tata, par Jean Aicard. Mœurs de méridionaux. Des âmes de musiciens et des imaginations un peu folles. Bonnaud a confiance dans le génie de son fils. Mais le fils est un mangeur de fortune. Il ruine le père, la mère, la sœur, pauvre *Tata* destinée au dévouement perpétuel. Après avoir dépouillé toute sa famille et raté un opéra, Bonnaud fils périt misérablement en leur léguant un petit garçon... qu'on élève encore au son du violon. Celui-là récompensera tout le monde par le don de vraie gloire. Mais Tata ne s'est jamais mariée et elle est la mère de tous les pauvres, ce qui, à la longue, est bien fatigant. Il y a une scène qui se passe en dernier lieu chez le pape qui est assez originale. Tata se confesse au grand vicaire de Jésus-Christ de ne pas croire aux dogmes de l'enfer.

Tata est restée l'ingénue par excellence. Livre exubérant et de bonne santé où l'exagération méridionale fait l'effet d'un excellent parfum un peu trop fort.

La courtisane de la montagne, par une Circassienne. Deux femmes sont en présence, l'orientale selon la nature, celle qui crie son désir aux hommes du haut de la colline, et l'orientale instruite, demeurée farouche mais capable de comprendre la vanité de certains orgueils. De jolies descriptions de paysages lumineux et des détails sur les intérieurs de grands palais où se passent des tragédies affreuses. Le ton de fatalité consolante avec lequel on dit les choses les plus anormales rend cet ouvrage plus philosophique encore que romanesque.

Le singe, l'idiot, et autres gens, par Morrow. Des nouvelles très curieuses où règne ce genre de terreur froide qui caractérise tous les écrivains américains et, malgré leur personnelle originalité, les rend tous un peu frères. *Le faiseur de monstres* est une des plus effrayantes de ces nouvelles.

Petite ville, par Claude Anet. Des études sur des types de province très prises sur le vif. Le lamentable roman de la pauvre Mlle Bourrat est certainement une histoire déjà vécue... par la séquestrée de Poitiers, mais cela finit mieux... ou plus mal, par un mariage de raison.

La bonne pécheresse, par André Avèze. Un roman extraordinaire de fond et de forme. Une jeune fille trop vertueuse d'abord qui laisse tout ses amoureux se suicider, puis une folle de son corps qui se livre à différents exercices de prostitution sans aucun motif. Le style de ce conte fantastique (soyons polis!) est, en effet, comme le prétend la prière d'insérer : « *ruisselant de métamorphoses!* »

La ferme aux grives, par Georges Garnir. Roman de mœurs rurales où il y a le fils prodigue et le fils sage recevant chacun le fruit de leur peine. Adrien épouse une cabotine qui le ruine et le trompe. Paul construit des minoteries à vapeur. Adrien meurt tué par un taureau furieux et Paul restera le seul maître de la ferme aux grives.

Trio d'amour, par Adrienne Cambry. Aimer tour à tour trois belles jeunes filles et finir par ne pouvoir en épouser aucune, c'est un peu de guignon. Petit roman sentimental et élégant avec une pointe d'ironie, légère goutte de citron dans une crème fouettée qui menace de la faire tourner au sur... mais il y aura toujours de belles jeunes filles à marier. Hélas!

Il y en a toujours trop puisqu'en général ce ne sont pas celles-là qu'on épouse!

La brocanteuse d'amour, par Hugues Rebell. Je ne sais vraiment pas où l'auteur va chercher les modèles de ses héros, mais qu'ils appartiennent à la première ou à la dernière classe de la société française, italienne ou espagnole, ils parent tous comme de simples voyous. Il s'agit d'un grand seigneur collectionneur, à qui de fringantes manolas viennent vendre des bibelots qu'elles portent dans leur corsage. On échange des baisers, des billets de banque et on s'injurie. Il y a des scènes de viols et des disputes avec des belles-mères, parfois des phrases dont les vulgarités voulues (j'aime à le croire) sont des trouvailles. Le tout est illustré par des photographies où les grands seigneurs ont des tournures de photographe et les duchesses vous exhibent des carrures de cuisinières endimanchées.

L'Amour à crédit, par Maurice Montégut. Une belle jeune femme a épousé un très riche vieillard, qui meurt en lui ordonnant, pour honorer sa mémoire, de s'offrir à tous les jeunes hommes qui lui plairont. La veuve exécute fidèlement le programme et comme elle a une jolie fortune elle la mange en joyeuse compagnie. L'amour à crédit étant l'idéal de tous les rapins et les poétereaux de Montmartre, on plume notre colombe amoureuse jusqu'au vif. Tant et si bien qu'elle devient pauvre et que ses amoureux sont obligés de se cotiser pour lui permettre d'achever son dur pèlerinage au tombeau de son premier époux.

Les ingénues, par Henry Fèvre. Une jolie anecdote sur une rosière, pour ouvrir la série. Ce sont des ingénues... de Chéret, comme l'indique la couverture, et elles sont toujours prêtes à jeter leur bonnet par-dessus le Moulin Rouge.

Oh! ce farceur d'oncle! et **Racontars de wagon**, par Charles Lexpert. Ecrit sur les brisées de Paul de Kock, mais très moderne. L'histoire du *perroquet en wagon* demeure la perle de la collection pour le voyage.

Un nom predestiné, par M. Malek. Autre jeune ou moderne Paul de Kock. Le Monsieur qui est... prédestiné dès le collège à un mariage ridicule et à tous les ennuis s'appelle de son nom de famille : *Méfaisse*. Le plus, ou le moins drôle, c'est qu'il existe un Méfaisse bijoutier dans la rue de Rivoli, je crois. Pourvu qu'il n'aille pas faire de la réclame au livre.

Idylle bourgeoise, par Hermann Dumont. Histoire

triste d'un petit rentier qui prend pension chez des commerçants. Il y demeure chaste malgré les provocations d'une veuve étourdie et il protège la fille de cette personne après tout respectable. Il va ensuite demeurer chez l'enfant mariée qui, aussi étourdie que sa mère, le laisse mourir dans un coin en oubliant qu'elle lui doit son bonheur. Récit humble et doux, mais écrit avec une réelle conscience.

Une soirée dans le silence et **le Vent de la mort**, par Maurice Barrès. Le beau morceau de prose inclus dans cette mince plaquette nous fait regretter le livre abandonné sur la *Mort de Venise*. Cependant, que Maurice Barrès nous permette de lui dire que son enthousiasme de dilettante en face de Venise est peut-être d'une trop grande exagération mondaine. Le vent de la mort souffle partout et Venise est un décor qui semple un peu factice aux vrais taciturnes. Le don de l'enthousiasme, qu'avec une réelle noblesse d'âme l'auteur semble vouloir faire jaillir de choses nobles et sanctionnées par le temps, se trouve aussi, bien mieux, dans les humilités de la terre. Il faudrait répéter aux jeunes hommes, que Maurice Barrès cultive comme futurs grands du peuple, et tribun parmi les écoutés, que si le vent de la Mort met une certaine lenteur à faire tomber la couronne architecturale de la fière Venise, il secoue bien plus âprement les manteaux haillonnés des pauvres campagnes déshéritées. Les belles choses sont consolées par la Beauté. Qui consolera les choses laides, inconnues des mondains et des riches ? Le vent de la mort n'est froid que pour les pauvres, hélas !

RACHILDE.

HISTOIRE

Mémoires du général d'Andigné, 1765-1857, publiés avec introduction et notes par Ed. Biré; 2 vol., 15 fr. Plon.

Le premier volume de ces mémoires parut l'été dernier, le second est récent. Tous deux présentent un vif intérêt, tant par le caractère de l'auteur que par le rôle qu'il joua dans les guerres de l'Ouest de 1795 à 1800, en 1815 et en 1832. Né à Angers, Louis-Marie-Auguste-Fortuné d'Andigné entra à quatorze ans dans la marine, après examen passé à Brest devant le bonhomme Bezout. Les premières pages des mémoires racontent ses campagnes de mer durant la guerre que la marine française soutint contre la marine anglaise, pour

l'indépendance des Etats-Unis. L'auteur esquisse les portraits des principaux hommes de mer du temps, La Motte-Picquet, Guichen, Suffren, d'Estaing. Emigré en 1791, il fait campagne en Allemagne dans le corps de la marine, mais les mémoires contiennent peu de détails sur cette période. En 1795, il passe de Hollande en Angleterre, où il est désigné pour faire partie du régiment d'Hector. Chargé de missions pour les principaux chefs de la Bretagne royaliste, il passe à grand'peine de Jersey en France, et arrive au moment des négociations qui devaient aboutir à la paix de la Mabilais. Bien que nouveau venu, il y prit part avec assez de distinction et d'autorité pour que les commissaires de la Convention exigeassent d'une façon particulière sa signature au bas de l'acte.

Mais cette paix devait être de peu de durée. Parmi les royalistes, le baron de Cormatin seul, son principal auteur, la voulait définitive : les autres voyaient dans les conditions fort avantageuses qu'ils obtenaient une preuve de la faiblesse de leurs adversaires, et, comptant sur l'action énergique des princes et l'appui effectif de l'Angleterre, ne songeaient qu'à reprendre la lutte. Du côté républicain, on n'était pas loin de considérer les avantages faits aux rebelles comme une trahison, de plus, Hoche et les militaires, froissés d'avoir été tenus à l'écart des négociations, poussaient à la reprise des hostilités. Enfin Pitt souhaitait entretenir la lutte, sans mettre le parti royaliste à même d'y triompher. D'Andigné attribue à ce calcul la façon hâtive et insuffisante dont fut préparée l'expédition de Quiberon, tout en défendant l'Angleterre contre l'accusation d'avoir, de parti pris, préparé l'anéantissement du corps français de l'ancienne marine. Dès lors l'histoire du narrateur est celle de la chouannerie d'Anjou, du Maine et de Haute-Bretagne, dont il nous explique avec netteté la nature et le développement.

Il semble avoir soutenu cette guerre par loyalisme, et pour ne pas abandonner des hommes qui n'avaient d'autre refuge que la lutte, plutôt que par espoir du succès final. Epaves de la grande guerre ou réfractaires sévèrement proscrits, les chouans étaient surtout chez eux dans les campagnes toutes royalistes, presque toujours repoussés des villes généralement républicaines. Il était aussi malaisé au Directoire de les réduire qu'à eux d'étendre leur action en dehors de leur pays. M. d'Andigné affirme que la présence d'un prince eût tout sauvé : Monsieur ou le duc de Bourbon. Il s'était fait fort de faire passer celui-ci en France, par Jersey. S. A. R. n'accepta pas

ces offres et, plein de loyalisme, d'Andigné ne veut pas se demander si elles ne parurent trop sincères et trop effectives.

Comme le fait remarquer avec raison M. Biré, le récit du comte d'Andigné mérite toute créance. Aucun n'est plus éloigné de la légèreté et de la jactance. Si son dévouement à la cour lui fait envisager toujours le retour des Bourbons comme nécessaire au salut de la France, s'il est porté à croire ou à supposer que ce retour était souhaité par la grande majorité du pays, ses préférences ne le portent jamais à travestir les faits, et ses jugements sur les personnes paraissent empreints d'un esprit d'équité. Il fait une vivante peinture de ces combats perpétuels de partisans, il en montre les hasards, les brusques retours, la panique passant d'un camp dans l'autre, et comment les mêmes hommes, chouans ou bleus pouvaient être tour à tour de tenaces combattants ou de véloces fuyards.

En 1799, grâce aux revers du Directoire, les chouans avaient fait des progrès, et un coup de main nocturne les rendit un instant maîtres de Nantes. Mais tout le monde était las de la guerre : elle perdait son caractère d'acharnement féroce, et quand un pouvoir solide s'établit avec le Consulat, les chefs royalistes réunis à Pouancé se décidèrent à traiter. Le général Hédouville avait les pouvoirs du gouvernement, mais certains bruits avaient fait supposer aux royalistes que Bonaparte favorisait sourdement la cause des Bourbons. Pour s'en assurer, ils envoyèrent d'Andigné le sonder, mais sans lui donner de mission positive ni de pouvoirs, ce qui devait placer celui-ci dans une position fausse. Il fut introduit près du premier consul par Talleyrand, avec Hyde de Neuvelle. Le récit de cette entrevue n'est pas le moins curieux passage des mémoires. Bonaparte avait eu pour camarade, au régiment de la Fère, le frère cadet d'Andigné. Il l'avait retrouvé à Malte, l'avait réintégré dans son armée, et mené comme chef d'escadron d'artillerie en Egypte, où un boulet lui enleva la jambe droite. Ce François d'Andigné servit pendant l'empire comme sous-directeur d'artillerie. De pareils contrastes n'étaient pas rares alors dans les familles. Du reste, alors que l'auteur des mémoires dont nous parlons faisait du nom d'Andigné un synonyme de fidélité à la cause légitimiste, son frère aîné fut député libéral sous la Restauration, l'un des 221, et pair de France sous Louis-Philippe.

A son habitude, Bonaparte essaya tour à tour de séduire d'Andigné et de l'intimider. Il ne réussit ni d'un côté ni de

l'autre, et l'entrevue n'eut pas grand résultat : mais il est intéressant de connaître l'opinion d'un observateur sage et plein de sang-froid, sur celui qui devenait le maître de la France. Voici le physique :

« Un petit homme, de mauvaise mine, entre peu d'instants après nous. Un frac olive, les cheveux plats, un air d'une négligence extrême ; tout, dans son ensemble, ne donnait à penser que ce pût être un homme important. »

Voici quelques traits du portrait moral :

« Mobile dans ses discours comme dans ses projets, il passe continuellement d'un sujet à un autre. Il ébauche une question, la quitte, y revient, paraît à peine vous écouter, et ne perd néanmoins pas un mot de ce que vous lui dites, vous pouvez même être assuré qu'il n'en perdra jamais le souvenir s'il y a pris quelque intérêt. Un orgueil démesuré, qui le fait se placer au-dessus de tout ce qui a existé, le porte à revenir sans cesse sur lui, sur ce qu'il a fait, il devient alors très prolixe et s'écoute avec une complaisance extrême, il ne vous épargne surtout aucun des détails qui peuvent flatter son amour-propre ; ses idées ne paraissent fixes sur rien ; ce qu'il fait maintenant d'une manière, l'instant d'après il le voudra différemment, peut-être même voudra-t-il précisément le contraire. Rien n'est sacré pour lui : les lois les mieux établies, les principes les plus universellement reconnus, les paroles, les serments, il se rit de tout. Heureux encore serez-vous, lorsqu'il vous a trompé par des promesses, s'il ne se moque pas ouvertement de votre crédulité. »

D'Andigné ne devait pas avoir à se louer de l'homme qu'il portraicturait sous des couleurs si peu flatteuses. Après la paix, il fut arrêté sous de vagues prétextes et enfermé au château de Joux avec son ami M. de Suzannet. Le romanesque récit de leur évasion est à lire en détail.

D'Andigné obtint l'autorisation de résider près de son père à Grenoble ; mais, arrêté sans plus de raison que la première fois, il fut enfermé à la citadelle de Besançon. Il s'évada de nouveau. Les soldats qui le gardaient furent acquittés, sur ce considérant que garder un prisonnier comme d'Andigné était chose impossible. Il passa en Allemagne et ne rentra en France qu'à la Restauration. Celle-ci ne fut, pas prodigue envers lui de reconnaissance, quitte à réclamer de nouveau ses services pendant les Cent jours. Il signale avec amertume l'indécision, le désordre, la faiblesse dont l'entourage royal fit preuve alors. Il se mit à la tête des départements de

l'Ouest de nouveau soulevés, et resta en présence du général Lamarque, jusqu'au moment où la question fut réglée, dans un autre pays et entre d'autres combattants. Chargé de dissoudre quelques corps de l'armée de la Loire et de régler des questions d'occupation avec des généraux prussiens, il s'acquitta de ses fonctions avec tact et énergie. Un de ses officiers d'ordonnance, M. du Boberil, insulté par un officier prussien, se battit avec lui au pistolet, et le tua, comme il arrivait souvent à cette époque.

Je ne peux pas m'empêcher d'ouvrir une parenthèse pour raconter les conditions de ce duel. Chacun des adversaires se sert des armes qu'il a apportées et qu'il connaît. On les place à vingt pas. L'officier français, étant l'insulté, tire le premier. Il vise à son aise, et envoie une balle à travers la poitrine de son adversaire. Si l'on procédait ainsi de nos jours, que les duels seraient rares ! Comme on se garderait de toute provocation ! Quelle courtoisie régnerait dans les discussions ! quelle réserve dans les polémiques ! quelle modération dans les controverses !

Pair de France, le comte d'Andigné fut un des six qui, dans la séance du 7 août, combattirent, avec Chateaubriand la proposition de déchéance de la branche aînée. Il donna sa démission, rentra dans la vie privée, en sortit deux ans après à l'appel de la duchesse de Berry, pour une tentative à laquelle il allait participer sans lui croire nulle chance. Il fut arrêté au moment où il arrivait en Anjou, avant d'avoir pu se compromettre gravement. Il fut détenu à la prison d'Angers deux mois et demi. C'était, disait-il au geôlier, sa quatorzième prison, ce devait être la première dont il sortit par la porte.

Retiré à Fontainebleau, il termina, en 1857, sa longue carrière, d'une belle unité morale.

M. Biré a publié ses mémoires avec la conscience et la méthode qui lui sont coutumières et dont il a donné un exemple dans son édition des *Mémoires d'outre-tombe*. On ne s'étonnera pas de retrouver dans ses notes un esprit résolument hostile à tout ce qui est révolutionnaire. Mais il a eu le soin de ne laisser passer aucun nom de contemporain sans le faire suivre d'une notice succincte et précise. Ce système, que complète un répertoire alphabétique, fait de l'édition un précieux recueil de renseignements.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

Précis de sociologie, par G. Palante (Alcan).— *L'Année sociologique*, 4e année, sous la direction de M. Emile Durkheim (Alcan). — *La Morale basée sur la démographie*, par M. Arsène Dumont (Schleicher). — *Le Pays des célibataires et des fils uniques*, par M. Georges Rossignol (Comité Dupleix). — *Problèmes politiques du temps présent*, par M. Emile Faguet (A. Colin). — *La Nation et l'Armée*, par Un Colonel (A. Colin).— *La réforme de la justice militaire*, par M. Jean Marsil (Stock). — *La Doctrine politique de la démocratie*, par Henry Michel (A. Colin). — *Antisémitisme et barbarie*, par Carl Vogt (Schleicher). — *Enquête sur la monarchie*, 2e fascicule (Gazette de France).

Le **Précis de sociologie** de M. G. Palante rendra de bien grands services (un tout petit livre pourtant) à ceux qui, désireux de visiter ce nouveau domaine de dame Science, se trouveraient dès les premiers pas rebutés par les haies, les lianes, les rocailles et les bourbiers. Ils trouveront dans M. Palante un guide expert, consciencieux, enthousiaste, et qui, chose merveilleuse, leur fera admirer les vastes perspectives bien plus volontiers que les petites curiosités, j'entends les théories générales de philosophie et d'histoire plutôt que les mesquineries pédantes auxquelles se complaisent tant de soi-disant sociologues. La seule division de son livre : « Comment les sociétés se forment, se conservent, évoluent et se dissolvent » dit combien son esprit est clair et scientifique ; autour de ces quatre rubriques, toutes les théories récemment discutées se trouvent réunies et, mieux encore, tous les grands mouvements d'esprit récemment provoqués. Car c'est là une hardiesse dont il sied de louer hautement l'auteur, de simples « individualités sans mandat » comme Nietzsche, Ibsen, Remy de Gourmont et autres tiennent plus de place dans son Précis que tels professeurs de sociologie pourvus de chaires les plus officielles. Cela tient assurément à son amour de la recherche indépendante, de l'initiative originale, et à son horreur de l'esprit grégaire; et ici, j'aurais bien envie de plaider les circonstances atténuantes pour ces pauvres « grégaires » qui moutonnent pour le bien plus souvent encore que pour le mal, et sans lesquels, en dépit d'Ibsen, les hommes les plus seuls ne seraient pas les plus forts ; mais la discussion m'entraînerait trop loin et pourrait faire se méprendre sur le très grand bien que je pense du livre de M. Palante. C'est à cet auteur que nous devons la traduction du tract philosophique de Ziegler : *La question sociale est une question morale*. Son Précis de sociologie est non seulement l'utile Bœdeker que j'ai dit,

mais une contribution personnelle à la même thèse; c'est dire qu'il a droit à une gratitude redoublée

§

La quatrième année de l'**Année sociologique**, publiée sous la direction de M. Durkheim, mérite les mêmes éloges que les trois précédentes. C'est un répertoire érudit et sérieux des principales publications sociologiques faites de juillet 1899 à juillet 1900, et que tout étudiant de la science sociale doit connaître, même s'il trouve, en fin de lecture, qu'il y a là beaucoup de dissertatoire pour peu de définitif. Il ne faut pas être trop exigeant pour les chercheurs de la pierre sociale, si celle-ci est morale; les moralistes sont si peu d'accord entre eux parfois!

§

Les plus étonnants, parmi eux, sont ceux qui croient de bonne foi inventer une morale nouvelle, ou tout au moins un fondement d'icelle. Hélas! voilà quelque dix mille ans qu'on n'a pas trouvé un moyen neuf de « faire litière aux sept péchés de ses cinq sens » et, vus de près, tous les *Par delà le Bien et le Mal* se résolvent, génie expressif à part, en quelque chose d'assez vieux brevet. M. Arsène Dumont, l'auteur de la **Morale basée sur la démographie**, n'a, je l'espère, aucune prétention au génie expressif, mais peut-être croit-il avoir découvert le vrai critère moral. Jugez-en, lecteur : le critère, c'est la statistique. On aligne des colonnes de chiffres et on additionne; excédant : moral; déficit : immoral. Mais voilà le chiendent : Quels sont les facteurs à additionner pour avoir + ou — en « valeur collective »? Faut-il mettre à droite ce que nous appelons l'honnêteté courante? L'auteur sourirait avec dédain. Faut-il mettre à gauche l'alcoolisme et la prostitution? Ce n'est pas ça encore. M. Arsène Dumont ne connaît qu'un bien social, l'accroissement de population, qu'un mal social, l'accroissement de religiosité. Et tout devient clair; il n'est rien de tel que de s'entendre! Mais comment M. Arsène Dumont convaincra-t-il ceux qui ne sont pas si sûrs que cela que la surpopulation soit un bien absolu, ou comment se rassurera-t-il lui-même s'il remarque que notre petit accroissement de population ne vient que de quelques départements où la survivance de la religiosité est plus déplorable que partout ailleurs?

§

Ce n'est pas que je regarde comme un heureux symptôme social une courbe de natalité descendante ou même horizontale ! Au contraire, et rien de plus louable que les efforts de ceux qui cherchent à remanier les taxes dans un sens favorable aux familles nombreuses, comme M. Bertillon, ou qui essaient, besogne plus ardue, de secouer les égoïsmes individuels, comme M. Georges Rossignol, dont le Comité Dupleix vient de publier un tract : **Le pays des célibataires et des fils uniques**. Cet auteur avait déjà publié sous le même titre, mais sous un nom différent (Roger Debury) un livre que je n'avais pas eu l'occasion de signaler ; je le fais, et j'en profite pour citer un périodique, la *Garonne navigable*, qu'il vient de fonder à Bordeaux et qu'il recommande instamment à l'attention du *Mercure* (sommes-nous influents, morbleu !)

§

Les questions du jour m'amènent tout naturellement au dernier livre de M. Emile Faguet, **Problèmes politiques du temps présent**. C'est le complément des *Questions politiques* dont j'ai déjà rendu compte et à propos desquelles je disais combien sage, intelligente et sincère est la pensée de l'auteur. Dans ce second volume, M. Faguet traite des rapports de l'Eglise et de l'État, de la liberté d'enseignement, de l'armée et du régime parlementaire ; dans le précédent, il avait parlé du socialisme, de la décentralisation et de l'évolution politique ; ce sont là, dit-il, toutes les grandes questions qui divisent les esprits d'aujourd'hui ; aussi, ayant dit ce qu'il avait à dire, prend-il congé des sciences politiques. D'autres, qui valent moins que lui, ne font pas comme lui, hélas ! Sur le fond même des idées, M. Faguet ayant à peu près continûment raison, la discussion ne se pose guère, il suffit de constater qu'il est très partisan d'une séparation loyale des églises et de l'État et d'une liberté aussi large que possible de l'enseignement ; ceux à qui ces préférences donnent des attaques de nerfs n'ont qu'à ne pas le lire. Sur le régime parlementaire, il souhaite que le président soit élu non par les Chambres seules, mais par un collège composé des membres du Parlement et de délégués, en nombre un peu supérieur, des grands corps de l'Etat, et qu'ainsi plus indépendant des Chambres, il fasse plus souvent usage de ses prérogatives ; encore, que les ministres, sauf le président du conseil et le ministre de l'intérieur, soient

pris hors du Parlement ; aussi, que les députés et sénateurs soient moins nombreux, deux cent vingt-cinq par chambre, dont deux cents élus et vingt-cinq choisis par ceux-ci parmi les hommes éminents du dehors ; que d'ailleurs les mandats parlementaires soient gratuits, et que les interpellations ne soient neuf fois sur dix que des questions, procédure plus simple et plus efficace pour le bien public. Et tout cela n'est pas mauvais, bien que mal réalisable (qui persuadera aux neuf cents représentants de se réduire à quatre cents?), mais il y aurait meilleur encore, à commencer par la représentation proportionnelle des minorités, seul moyen d'influer sérieusement sur nos mœurs électorales, à continuer par quelques autres réformes qu'il serait trop long d'exposer ici et pour lesquelles je demande licence de renvoyer à mon volume sous presse : *Comment les peuples se relèvent*. Mais tout ce que je dis ne donne qu'une idée bien insuffisante du livre de M. Faguet dont le charme consiste dans la bonhomie subtile et la bonne humeur spirituelle, et dans les pensées, parfois à côté, toujours intéressantes qui y foisonnent. Voici par exemple qui est imprévu dans un article sur l'armée, mais sapide : « On peut définir le déiste un homme qui croit en Dieu, mais qui n'y songe jamais, tandis que l'homme religieux y songe toujours même quand il en doute. » Ce grand avoué que fut Balzac avait dit plus savoureusement encore : « Le déiste est un athée sous bénéfice d'inventaire. » D'ailleurs, sur l'armée même M. Faguet dit des choses fort fines. « Elle est comme l'expression brillante et noble de la démocratie elle-même. Et la démocratie ne s'y trompe pas. Il n'y a de franchement anti-militaristes que parmi les bourgeois. » Mais tout serait à citer.

§

Puisque nous parlons soldats, voici justement **La Nation et l'Armée**, par Un Colonel. C'est la réunion d'articles parus d'abord dans le *Temps* (on le sent à quelques sottes phrases, au début, que le goût du journal a dû exiger) et qui se rattachent à l'intéressante évolution des idées sur l'organisation militaire. On s'aperçoit enfin qu'on a fait fausse route depuis trente ans, et que nous n'avons ni la solide petite armée dont nous disposions avant la guerre, ni la colossale armée invincible qu'on voulut avoir après. Pourquoi? c'est ce qui serait trop long à dire. Nos anciens soldats restant sept et quatorze ans à la caserne, on crut que le service à long

terme était l'idéal, et l'on chercha à infliger à tout le monde trois ans de corvée, mais comme la chose était irréalisable, les bourgeois du Parlement créèrent des exemptions, qui se trouvèrent, ô surprise! profiter à leurs fils; ce fut le volontariat et plus tard le service réduit des « intellectuels », sauf les curés, bien entendu. Aujourd'hui, l'inefficace du système aveuglant tous les yeux, on propose, ce *on* désigne les gens de métier et non les anarchos, un bouleversement complet. On sait que la Commission de l'armée a adopté le projet Montebello qui réduit le service à un an ; M. Charles Malo, dans une série d'articles du *Journal des Débats*, a même proposé dix mois. Le livre dont je parle conclut dans le même sens; il reflète, paraît-il, les idées du général de Galliffet, et, quoi qu'il en soit, en moins de 200 pages, indique les solutions les plus hardies sur tous les problèmes militaires : avancement, solde, retraite, réserve, droit politique, rapports avec les civils, etc. Aucune de ces solutions, ai-je besoin de le dire, ne m'effraie personnellement. Dans ma *Synergie* j'ai proposé carrément le service de six mois, et je ne suis nullement hostile, par exemple, à l'avancement par le vote. Il n'y a que les cocardiers pour vous faire de ces surprises!

§

Mais en voilà assez sur l'armée. C'est à peine si j'indique la **Réforme de la justice militaire**, de M. Jean Marsil, conforme à un projet de loi qui passera probablement; la question est un peu spéciale; dans cet ordre d'idées la réforme de la justice *civile* me semble mille fois plus urgente, légitimée et intéressante pour tous. J'ai beau fouiller mes souvenirs, je ne me rappelle pas une erreur judiciaire au compte des conseils de guerre, tandis que depuis quelque temps surtout les tribunaux nous comblent, en vérité. Mais n'est-il pas d'une ironie délicieuse de voir tant de cérèbres avancées maudire le jury, car un conseil de guerre est un jury, et réclamer l'inquisition, car le juge d'instruction est l'héritier direct de l'official ecclésiastique ?

§

Et je signale simplement, aussi, **la Doctrine politique de la démocratie** de M. Henry Michel, bavardage insignifiant qui donne une bien piètre idée de nos professeurs en Sorbonne; **Antisémitisme et Barbarie** de Carl Vogt, traduction de trois articles parus dans la *Gazette de Franc-*

fort il y a dix ans; enfin, pour terminer avec les brochures d'actualité politique qui ont plu, ces temps derniers, au *Mercure*, le second fascicule de l'**Enquête sur la Monarchie** dirigée par M. Charles Maurras, plaisant tohu-bohu d'idées d'enquêtés que la subtile flûte du meneur ordonne en un concert à la gloire du futur Roy. Et tout cela est parfait, mais quel dommage de ne pas avoir la foi! Ou d'avoir une foi autre, celle en la représentation proportionnelle, je suppose. Heureux ceux qui croient sincèrement que la prospérité d'un pays dépend d'une étiquette constitutionnelle, ou plutôt malheureux, cent fois malheureux, car si l'écriteau officiel est celui de leur cœur, quelle sans doute amère déception, et sinon, quel rocher de Sisyphe!

HENRI MAZEL.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

S. Karppe : *Étude sur les origines et la nature du Zohar*, précédée d'une étude sur l'histoire de la Kabbale, in-8°, Alcan, 7 fr. 50. — Société d'Etudes Psychiques de Genève : *Autour « des Indes à la Planète Mars »*, pet. in-8°, Librairie Spirite, 2 fr. 50. — Li Taï : *Le Mystère Posthume*, causeries médicales sur la mort et la survie, in-18, Schleicher frères, 4 fr. — *Quelques traits de l'Eglise intérieure*, trad. du russe, in 8°, Chacornac, 4 fr.

« La *Kabbale*, nous dit M. Karppe, est la tradition, ou mieux le cadre traditionnel dans lequel vinrent prendre place toutes les lois, toutes les idées nouvelles qui, dans le cours des siècles, firent en quelque sorte cortège à la Bible et notamment au Pentateuque. » C'est ce cadre que nous décrit M. Karppe et ce sont ces lois et ces idées nouvelles dont il nous retrace les origines et l'histoire jusqu'à la fin du XIIIe siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition du **Zohar**, cette bible des mystiques kabbalistes. S'appuyant sur de nombreux documents, il nous montre la filiation de ces idées, leurs développements et les modifications qu'elles subissent au cours des siècles et à travers les auteurs. C'est à proprement parler l'histoire du courant *hétérodoxe* de la pensée juive, que M. Karppe caractérise et résume ainsi :

« Le heurt des doctrines juives aux doctrines non juives, qui commence dès l'exil de Babylone, produit une doctrine hétérodoxe. Cette doctrine se produit en marge du judaïsme dogmatique et transperce peut-être déjà dans certains livres du canon biblique, à coup sûr, dès la clôture de ce canon, dans les apocryphes, dans les traductions araméennes et grec-

ques, dans le Midrasch. Dans l'alexandrinisme, cette doctrine ne craint pas d'apparaître au grand jour et elle se condense en une première synthèse chez Philon. Philon est, d'une part, un aboutissement, et, d'autre part, un point de départ; car le courant hétérodoxe qu'il a reçu, il le rend fortement grossi. Ainsi en partie sous son action et en partie parallèlement à lui, le fleuve mystique chemine sous le couvert du Midrasch et de la Haggadah, à travers la littérature talmudique, à travers l'époque gaonique, à travers la philosophie dogmatique des grands théologiens et elle aboutit enfin sous le nom de *Kabbale* et par opposition au talmudisme même à l'école d'Isaac l'Aveugle et au Zohar pour finir en un mouvement étrange connu sous le nom de Kabbale pratique. »

La Kabbale oppose la métaphysique au rationalisme, le sens allégorique et mystique des textes à leur sens littéral, l'ésotérisme à l'exotérisme. Elle est une révolte de l'esprit libre, fécondé par les idées étrangères, contre l'étroitesse du dogmatisme talmudique, la casuistique des rabbins orthodoxes, les formules rituelles, cultuelles et liturgiques qui entravent son essor.

« C'est à Beaucaire, dans cette Provence, carrefour de tant d'idées, point d'intersection du Nord et du Midi, autour d'Isaac l'Aveugle, que l'on peut placer le berceau de la Kabbale. »

A cause de sa cécité, Isaac écrivit très peu, mais ses disciples, entre autres Ezra-Azriel et surtout le disciple de celui-ci, Nachmanide, vulgarisèrent sa doctrine, dont la métaphysique fut l'élément prédominant.

Eléazar de Worms, principal représentant de l'école allemande, « s'appliqua spécialement au mysticisme des lettres et des nombres ». Ses adeptes propagèrent ses enseignements jusqu'en Espagne.

« L'école d'Abulafia, qui tient des deux précédentes et les développe l'une et l'autre dans le sens de la contemplation pure », fit de nombreux prosélytes en Italie.

Ezra-Azriel vécut de 1160 à 1238. On peut donc placer l'origine de la Kabbale proprement dite à la fin du XIIe siècle. Le *Zohar*, qui en marque le point culminant, date d'un siècle plus tard. On l'attribue, en grande partie, à Moïse de Léon, auteur d'autres œuvres mystiques. On ignore les noms des autres collaborateurs.

Le *Zohar* est l'expression la plus parfaite et la plus complète des diverses doctrines kabbalistiques. M. Karppe l'ap-

pelle « la couronne de l'arbre mystique du judaïsme ». C'est une vaste compilation, sans unité et sans cohésion, une sorte d'encyclopédie où il est longuement question de Dieu en soi (En-Sof) et du Dieu créateur ; des noms divins ; des séphiroth, de leur nature et de leur rôle dans la création ; de la substance première ; de la théorie de l'émanation ; du symbolisme des lettres et des nombres ; de la loi sexuelle ; des anges ; de l'esprit et de la matière, de l'homme-microcosme ; de l'âme et de sa destinée ultra-terrestre ; du mal, du péché originel et de la damnation éternelle ; de physiognomonie et de chiromancie ; d'astronomie et d'astrologie ; de physique et d'alchimie, etc. M. Karppe en donne une analyse minutieuse et très complète. Il démontre la modernité du *Zohar*, expose sa méthode allégorique qu'il compare à celle de Philon, et signale les idées d'origine chrétienne, gnostique, pythagoricienne, platonicienne ou néo-platonicienne, qu'on retrouve dans ce monument de la Kabbale.

M. Karppe a rendu un véritable service à l'histoire de la philosophie, en écrivant cette histoire *vraie* du mysticisme juif. Il a enlevé à la Kabbale ce caractère de divin et d'absolu qui perce un peu trop dans les écrits des Kabbalistes enthousiastes, et qu'on retrouve même un peu dans l'ouvrage de Franck. Grâce à lui, le développement des idées kabbalistiques devient un phénomène naturel et humain.

Je considérerais son ouvrage comme parfait, s'il avait marqué, en traits plus accentués, cette influence de la pensée chrétienne ou indépendante sur la formation de la Kabbale.

La Kabbale naît avec le XIIIe siècle à Beaucaire, dans le midi de la France, c'est-à-dire juste au moment et dans le même milieu où les doctrines albigeoises et vaudoises, toutes pénétrées d'idées gnostiques, triomphent. C'est encore au moment où Abulafia court l'Italie, veut se faire passer pour le Messie et convertir le pape, que les *Fraticelles* essaient de constituer une Eglise spirituelle et invisible bien supérieure à l'Eglise visible.

Le XIIIe siècle est d'ailleurs le siècle des alchimistes, de Roger Bacon et de Raymond Lulle, et des Templiers, initiés aux doctrines orientales. Il y a eu, ce me semble, à cette époque une sorte de compénétration réciproque des idées arabes, juives et chrétiennes. On peut tout au moins constater la *parenté* évidente et le développement quasi-parallèle de beaucoup d'entre elles. Je crois qu'un tableau rapide de la pensée mystique non juive à cette époque n'aurait pas été inutile.

Le *Zohar* aurait été ainsi mieux situé dans son milieu historique.

Il ne me reste plus qu'un vœu à formuler : c'est que M. Karppe nous donne bientôt une suite de son histoire si hautement intéressante de la Kabbale.

§

On lit dans la préface de **Autour « des Indes à la Planète Mars » :**

« Après la publication, par M. Flournoy, de l'étrange et captivant volume : *Des Indes à la Planète Mars*, la Société d'Etudes psychiques de Genève a entendu, dans plusieurs de ses séances, les remarques, observations et critiques ci-contre. Elle se décide à les publier telles quelles, espérant que leur lecture servira à dissiper quelques malentendus, préventions et préjugés relativement à la question du spiritisme. Son seul but est la recherche et la découverte de la vérité. On a entendu la note *contre*. Il était bon qu'on entendît la note *pour*. Chacun, ensuite, décidera s'il lui convient de se ranger parmi les adhérents ou les détracteurs du spiritisme.

« Une troisième alternative reste ouverte: attendre, étudier, et ne se prononcer que lorsque la lumière sera faite aussi complète et aussi décisive qu'il est possible en un domaine où nous avons encore presque tout à apprendre. »

Le choix de la troisième alternative me paraît seul sage. J'estime qu'on ne connaît pas encore assez les phénomènes dits spirites pour qu'on prenne parti pour ou contre l'explication qu'en donnent les disciples d'Allan Kardec. En général, les expériences spirites laissent tant à désirer au point de vue de l'expérimentation qu'elles ne sauraient entraîner la conviction des gens prudents.

Quant au cas particulier qui fait l'objet de *Autour des Indes à la Planète Mars*, je ne puis décider qui a raison ou de M. Flournoy ou de la Société d'Etudes psychiques de Genève, pour les motifs que je viens d'indiquer et aussi parce que je n'ai pas lu le livre de ce savant professeur. Mais je puis tout au moins louer les excellentes qualités critiques dont fait preuve *l'* (ou *les*) auteur anonyme de l'ouvrage précité.

§

Le Mystère posthume est signé du pseudonyme Li Taï, docteur en médecine de Mi-Chi-Gan, ancien major au Chi-Li.

Ce docteur est très connu dans les laboratoires de physiologie de Paris et dans les environs du boulevard Poissonnière.

Le titre du volume et celui de certains chapitres, comme la *Genèse de l'Ame*, la *Vie après la Mort*, la *Vie éternelle*, la *Résurrection terrestre* et le *Dédoublement de l'âme*, pourraient faire croire que l'auteur est un ardent spiritualiste, voire un kardéciste irréductible. Il n'en est rien. M. Li Taï est, au contraire, formellement convaincu que l'ensemble « des facultés psychiques qui constituent notre âme » disparaît avec la désorganisation de la matière organisée. Pour lui, « l'hypothèse d'une vie transcendante ne relève que de la mythologie ». Telle est la conclusion de son livre, qui s'appuie sur de nombreuses observations et expériences tant physiologiques que pathologiques et d'anecdotes cliniques.

Le docteur-auteur les a ressemblées et présentées avec beaucoup d'art et de telle sorte que sa conclusion paraît irrésistible, mais l'explication qu'il en donne n'est peut-être pas la seule rationnelle, la seule plausible. Il me semble que bon nombre de faits qu'il cite pourraient être expliqués autrement et dans un sens plutôt spiritualiste que matérialiste, tels que, par exemple, les phénomènes de dédoublement, d'anesthésie et de catalepsie.

On ne saurait nier que Li Taï ne soit un bon dialecticien, comme doit l'être probablement son céleste compatriote (?) Li-Hung-Chang, un dialecticien plein de ressources, très habile dans l'art de présenter les arguments, mais, en toute bonne justice, on n'en saurait dire autant de son adversaire (le livre est écrit sous la forme dialoguée), qui est vraiment dépourvu de toutes ces qualités-là et qui manque totalement d'imagination et d'esprit de répartie. Le rôle de ce dernier semble n'avoir été créé que pour servir de repoussoir à l'asiatique Li Taï.

Le *Mystère posthume* est écrit dans un style vif et familier, d'une ironie fine et charmante. J'en recommanderai la lecture particulièrement aux spiritualistes qui verront comment certains faits (ou plutôt certaines explications de faits), qu'ils considèrent souvent comme des arguments péremptoires en faveur de leurs doctrines, ne le sont pas du tout. Ils apprendront ainsi à douter d'eux-mêmes et de leurs interprétations plus ou moins hasardées.

§

Quelques traits de l'Eglise intérieure est, comme

l'indique le titre d'ailleurs, un livre de mystique. C'est la réimpression d'un ouvrage, paru, à Paris, en 1801. Il a été traduit du russe.

Ce volume est un excellent manuel à l'usage des âmes passives et dolentes, fatiguées de la vie de ce monde. Par l'abnégation, la résignation, l'attente persévérante de la foi, l'adoration et la prière fréquentes, la méditation, la contrition, la violence faite à sa volonté, l'abstinence, les œuvres de charité, l'étude de la nature et de soi-même, elles acquerront la perfection et verront le royaume de Dieu s'établir dans « leur centre intérieur .»

L'ouvrage est complété par un tableau allégorique représentant le Temple de la Nature et de la Grâce. Il est précédé d'une explication mystique. Ce tableau forme une sorte de pantacle alchimique, qui peut servir de clé à l'œuvre entière.

JACQUES BRIEU.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

La Grande Encyclopédie; Paris, 161, rue de Rennes. Fascicules 745 et précédents.

Cette publication se maintient intéressante et nettement scientifique. Il semble même que, sur la fin, l'impartialité y fasse des progrès. Voici l'indication des articles qui ont particulièrement retenu notre attention dans les derniers fascicules.

Sculpture. — Quatre mille ans avant notre ère, la civilisation égyptienne, déjà bien ancienne sans doute, était en possession de toute la technique de la statuaire. « La sculpture égyptienne, dit M. E. Bertoux, se présente à nous, quarante siècles avant l'ère chrétienne, comme un art achevé. » Elle connaît l'art de tailler le bois, la pierre, le marbre ; elle connaît la fonte du bronze à la cire perdue, opération délicate dont peu de nos fondeurs sont capables aujourd'hui. A l'heure où les Juifs placent la création du monde, il y a dans le monde au moins une civilisation, et une civilisation raffinée, n'ignorant aucun des arts de luxe, ce qui suppose d'autre part un grand développement intellectuel.

A la fin de cet article, le rôle initiateur, pour toute l'Europe, des écoles françaises de sculpture du XIIe siècle est bien établi. La France remplit alors l'office qui avait été celui de la Grèce dans l'antiquité.

Scribe. — Après ses premiers succès, vers 1820, M. Scribe

établit chez lui un atelier de confection dramatique basée sur le principe de la division du travail. Six ouvriers suffisaient à mettre debout un vaudeville, et l'atelier pouvait produire une centaines d'actes par an. Le travail était ainsi réparti :

a) Découverte du sujet,
b) Confection du plan,
c) Découpage du dialogue,
d) Raffinage des mots d'esprit,
e) Versification des couplets,
f) Finissage, — par M. Scribe lui-même.

Singe. — « *Simia* vient sans doute de *similis*, qui imite. » Nullement. *Simia*, c'est *simius*, qui veut dire *camus*. Le singe c'est le camus. Les deux *si* initiaux n'ont pas la même quantité dans *similis* (bref) et *simius* (long). L'auteur est plus heureux dans la partie scientifique de son travail. Il ramène à sa juste valeur, qui est le néant, la prétendue découverte de l'être intermédiaire entre le singe et l'homme. Le singe semble un peu plus intelligent que les autres animaux, l'éléphant excepté. Malgré ses remarquables facultés d'imitation, il n'a jamais tenté d'imiter le langage de l'homme; en cela il est inférieur même au perroquet et aux autres oiseaux parleurs, pie, corbeau, etc.

Solidarité. — Article diffus rédigé par un fidèle de cette petite religion récente. Il y a trois articles de foi. Le premier est incompréhensible; le deuxième est la Justice; le troisième est la Raison, « ce point culminant ».

Socialisme. — Notice excellente rédigée par M. René Berthelot. Sa sympathie pour cette doctrine politique n'a pas faussé son jugement, sauf peut-être en ce qui concerne les états socialistes de l'Australie. Le récent livre de M. Albert Métin sur ces pays nous a montré le socialisme australien sous des couleurs peu engageantes : il est conservateur, impérialiste, royaliste, formaliste, piétiste, bourgeois en un mot. Les origines du socialisme européen sont clairement élucidées. Marx ne fut qu'un aboutissement; il amalgama les idées de Sismondi, des Saint-Simoniens, des réformateurs anglais avec la croyance de Hegel à l'avènement fatal du droit et de la justice, but de l'histoire. C'est la faiblesse du socialisme d'être une idéologie et de confondre perpétuellement la logique formelle, ou de la raison, avec la logique réelle, ou des faits; aussi n'a-t-il de prise que sur des intelligences très cultivées, capables de sophisme, ou sur la multitude qui n'y voit qu'une religion. La moyenne des hommes, les trois quarts de

l'humanité lui échappent et lui échapperont toujours. En Allemagne, ayant gagné presque tout le monde ouvrier, le socialisme ne fait presque plus de progrès. Il s'arrête faute de matière, comme un incendie.

Sociologie. — L'article est une étude des plus remarquables par MM. Fauconnet et Marcel Mauss. Il serait bon d'en avoir le développement en un petit volume qui serait alors le véritable manuel de cette science incertaine. Voici un passage qui montrera quel est l'esprit des auteurs et combien leur méthode est strictement scientifique : « Les institutions n'existent que dans les représentations que s'en fait la société. Toute leur force leur vient des sentiments dont elle est l'objet; si elles sont fortes et respectées, c'est que ces sentiments sont vivaces; si elles cèdent, c'est qu'elles ont perdu toute autorité auprès des consciences... Pour employer le langage courant, on pourrait dire que toute la force des faits sociaux leur vient de l'opinion : c'est parce que les sentiments collectifs de pitié pour le criminel entrent en lutte avec les sentiments collectifs réclamant la peine que le régime pénal s'adoucit progressivement. Tout se passe dans la sphère de l'opinion publique; mais celle-ci est proprement ce que nous appelons le système des représentations collectives. Les faits sociaux sont donc des causes parce qu'ils sont des représentations ou agissent sur des représentations. Le fond intime de la vie sociale est un ensemble de représentations. »

La sociologie est-elle ou deviendra-t-elle une science? Pour ma part, je n'en suis pas très convaincu, ni ne vois bien nettement en quoi elle diffère de la psychologie. Il faut toujours en revenir à l'unité, au cerveau. Quand on dit « représentation collective », on indique que la même représentation se fait à la fois dans un certain nombre de cerveaux, soit par imitation, soit par identité d'impressions simultanément ressenties. Un groupe n'a pas d'organes; une société n'est pas un organisme; c'est une juxtaposition de forces. Ces forces peuvent se disjoindre sans que la vie propre de chacune soit atteinte. Psychologie collective, c'est bientôt dit; mais il n'y a pas, en ce total, un seul élément qui ne se retrouve entier en chacune des parties. La sociologie n'est probablement qu'un des chapitres de la psychologie. Il faut bien prendre garde à ne pas transformer les sciences en religions, à leur attribuer des mystères. Le tout égale la somme de ses parties. Si l'on retrouvait dans le tout quelque chose qui ne fût pas dans les parties, ce serait un miracle. Cependant ce tout peut

constituer une chose fort différente de chacune des parties. C'est cela qui justifiera la sociologie, sans lui constituer une existence tout à fait indépendante.

Sorel. — La notice sur Charles Sorel, l'auteur de *Francion*, l'ami des Précieuses, est tout à fait insuffisante. Il aurait fallu tout au moins renvoyer le lecteur à la savante étude d'Emile Roy, *La Vie et les œuvres de Charles Sorel*, Paris, Hachette, 1891, in-8°.

Spadassin. — « L'adjudant général Landrieux, qui servait dans le Brescian pendant la campagne de 1797, constate que Brescia était devenue presque inhabitable à cause des assassins à gages qui l'avaient prise pour centre; en une année, on y avait compté plus de huit cents meurtres. Un particulier, à quelque contrée de la péninsule qu'il appartînt, se rendait à Brescia lorsqu'il avait une vengeance à exercer : à minuit, il trouvait, rangés contre certaines murailles, des bravi qui attendaient la clientèle; il abordait le premier venu sans lui montrer son visage, et lui donnait commission d'aller travailler dans telle ou telle ville; la solde se calculait d'après la distance, la condition de celui qu'il s'agissait d'expédier et les difficultés présumées de l'affaire. L'argent se versait d'avance, et il était sans exemple que l'homme payé eût jamais faussé parole. » Ce dernier trait peut servir à l'histoire de la formation des idées morales; l'impératif catégorique oblige les assassins à assassiner comme les terreneuve à se jeter à l'eau.

Spinoza. — M. Léon Brunschwig tourne un peu trop son étude au panégyrique Elle est d'ailleurs satisfaisante et aussi claire que le permet le sujet. Est-ce à dessein que Spinoza confond toujours la raison et la cause, *ratio seu causa*? Si c'est à dessein, le moyen était bon, puisqu'il lui a permis de fonder sur cette équivoque sa philosophie Dans l'hypothèse contraire, et qui est plus probable, la confusion des termes a engendré la confusion des idées. Comme la mythologie, selon le système de Max Muller, la philosophie de Spinoza, le panthéisme, serait une maladie de langage.

Stael. — La notice par M. Eugène Asse est un modèle de biographie chronologique.

Stanley. — Bien étranges, les aventures de cet explorateur, telles qu'on nous les conte ici. On le voit par exemple descendre le Congo jusqu'à Saint-Paul de Loanda et de là atteindre Zanzibar. Avec des noms connus cela donnerait :

il descendit la Seine jusqu'à Bordeaux et de là atteignit Constantinople.

Soudan. — Ainsi résumée et condensée, le récit de la conquête de ce vaste empire ressemble à s'y méprendre aux admirables campagnes des Cortez et des Pizarres. Nos conquistadores modernes sont aussi grands que ceux de la vieille Espagne, et même les surpassent en talents militaires et organisateurs. C'est au Soudan que s'est formé le général Gallièni, le civilisateur de Madagascar.

Suidas. — Ce lexicographe aurait vécu en 970 *avant J.-C.*

Sucre. — L'art de raffiner, de blanchir le sucre, semble avoir pris naissance dans un couvent de moines chrétiens, à Gondisapur, à l'embouchure de l'Euphrate. Les Musulmans respectèrent cet établissement, en se contentant de le taxer. De là la nouvelle industrie se répandit en Egypte. C'est en 996 que le premier vaisseau chargé de sucre blanc entra à Venise. Ce fut un événement considérable. Les Romains ne connaissaient que le miel; de là l'importance qu'avaient pour eux les abeilles.

Sumériens. — Le pays de Sumer, dans la basse Chaldée, était florissant il y a environ neuf à dix mille années. Les Sumériens avaient une écriture assez bonne (système cunéiforme) dont ils étaient peut-être les inventeurs. L'antiquité avait complètement perdu le souvenir de leur existence.

Sylla. — « Il manquait totalement de sens moral. » Cela ne l'empêche point de faire de grandes choses et d'être un des plus beaux représentants de la force romaine. On écrit maintenant *Sulla*.

Symbolisme. — M. Philippe Berthelot a exposé de son mieux l'histoire de l'école symboliste depuis les origines jusqu'en 1890. Il estime sans doute qu'à cette date les symbolistes sont tous morts, dévorés par M. Brunetière. Peu importe: le certain, c'est que la tentative a échoué. Après avoir constaté cela, le critique oppose en une phrase la poésie nouvelle à la poésie traditionnelle. Mais puisque la tentative a échoué! Il faut être logique. D'ailleurs, en tant qu'écoles, toutes les révolutions littéraires ont échoué. Il reste l'empreinte qu'elles imposent aux générations suivantes. Un poète aujourd'hui ne peut être que symboliste, comme, il y a quarante ans, il ne pouvait être que parnassien. Dans l'histoire de la poésie française Verlaine est un nom aussi imposant que Ronsard, Malherbe ou Hugo; Verlaine est un point de départ et un point d'appui. Le mouvement né de Verlaine, puis de Mallarmé, et

qui a pris en chemin le nom de symbolisme, à la fois trop clair et trop obscur, n'est pas achevé et n'a pas été stérile. Quel empressement à enterrer les gens ! Les symbolistes ont manqué, dit M. Berthelot, d'un grand poète et d'un grand critique. Disons plutôt d'un grand homme d'affaires et d'un grand agent de publicité. Ils ont manqué d'argent et d'effronterie. C'est irréparable pour le présent; mais non pas peut-être pour l'avenir, pour l'influence future.

R. G.

LES REVUES

Revue de Paris : une étude sur Albert Samain; contestations à propos du vers libre; jeunes revues et jeunes écoles de naguère. Des vers inédits de « Polyphème ». — *Revue bleue :* opinions de MM. Paul Hervieu et M. Donnay sur l'art théâtral. — Memento.

Albert Samain restera dans nos mémoires un homme très ressemblant à son œuvre poétique, par la correction, quelque rigidité, son verbe discret et une manière très délicate de décerner son amitié. Il faut retenir les nuances par quoi son vers exprime l'amour, des rêveries, des alanguissements, des mélancolies, aux plus forts cris de luxure, pour lui reconnaître une diversité que le souci d'exactitude formelle tendrait parfois à cacher. Et c'est dans la justesse de ces nuances que réside surtout la personnalité de l'auteur du *Jardin de l'Infante*. Ce livre a eu la rare fortune de plaire sans démérite. Il a paru dans un moment de fiévreuses recherches où l'on pensait à rajeunir les traditions, sinon à instaurer, au lieu de la prosodie despotique, un art libre dans la poésie. L'auteur y usait des licences selon sa discrétion naturelle; mais s'il observait aussi les règles que d'aucuns tenaient pour surannées, son talent s'en accommodait, sa grâce ne s'y roidissait point, et les images propres à sa sensibilité délicieuse paraissaient, tant elles apportaient de nouveauté, élargir le moule traditionnel où le poète les avait insérées.

M. André Rivoire, — dans un excellent article sur *Albert Samain* (**Revue de Paris**, 1er août), — n'a pas tout à fait raison d'écrire qu'en 1893 le vers libre ait régné « partout en despote ». Si les zélateurs de la liberté publique souhaitent de l'imposer avec une tyrannie détestable, les inventeurs du vers libre, ceux qu'ils ont séduits, puis entraînés après eux, n'ont jamais prononcé l'ostracisme contre qui ne se pliait pas à l'imitation de leurs audaces. Celles-ci, d'ailleurs, ne sont point tant à railler, même si l'on en dit spirituellement : « on faisait

l'économie des majuscules au commencement des vers, afin d'en être plus prodigue au dedans ». Quelqu'un donnera peut-être, un jour, avec le recul nécessaire, un tableau juste de cette époque préparatoire vraiment féconde où tant de feuilles ont paru — ne fût-ce qu'une fois ! — et qui témoignaient au moins d'un désintéressement rare, d'une passion des lettres presque sans exemple. « Une sorte d'ivresse contagieuse gagnait les plus sages, l'un après l'autre, » constate M. A. Rivoire. Cette ivresse excellente, quelques jeunes gens l'ont due à *la Gardienne* d'Henri de Régnier, qu'ils lisaient en cercle, dans un jardin, au soir tombant, avec une foi, un enthousiasme, qu'après des années ils retrouvent à une lecture nouvelle ! Sans doute, à l'épreuve du temps, on reconnaît bien de la paperasse inutile dans ces innombrables revues. Cependant de beaux livres en sont sortis, qu'on n'eût pas imprimés sans le réconfort qu'elles apportaient aux poètes en leur donnant l'illusion d'une activité immense dont ils étaient le centre, — car les poètes sont les seuls êtres strictement logiques après tout ! S'ils se mêlent d'originalité ce n'est pas toujours avec extravagance, et il y a plus d'extravagance dans la platitude soutenue des récits de M. François Coppée que dans le fameux et bouffon sonnet des *Voyelles* d'Arthur Rimbaud.

La fondation quotidienne d'une école poétique est une légende. Au temps dont parle malicieusement M. Rivoire, beaucoup de jeunes hommes travaillaient sans rédiger de manifestes. La même revue publiait des œuvres de tendances opposées. Celle-ci par exemple, — notre *Mercure de France*, — n'a repoussé ni accueilli personne, au nom du vers classique. Les poèmes d'Albert Aurier sont parfaitement réguliers comme l'étaient ceux de Samain, d'Edouard Dubus et d'autres encore, de la fondation, alors que les fascicules de 1891 contiennent peu d'œuvres en vers libres. On n'y trouverait pas le nom de M. Gustave Kahn, peu souvent celui de M. F. Vielé-Griffin et, au contraire, la signature de M. Pierre Quillard, sous des pièces impeccables au point de vue sévère de Leconte de Lisle lui-même.

Sous ces réserves, l'essai critique de M. Rivoire est une contribution sérieuse à l'étude des influences parmi lesquelles s'est développé l'art d'Albert Samain, des milieux qu'à son tour il a impressionnés et de son riche apport à la littérature du XIX^e^. Il a choisi pour ses maîtres Baudelaire et Verlaine, après avoir subi la fascination des *Poèmes Barbares*. Son originalité a pu s'affirmer ensuite assez pour prêter à d'autres.

Cette originalité, M. André Rivoire la définit très subtilement dans la page qu'on va lire :

« Tous ceux qui avaient aimé Marceline Desbordes-Valmore, tous ceux qui aimaient Verlaine, « le pauvre Lelian, » accueillirent les vers d'Albert Samain avec une surprise reconnaissante. Il était de la même race : il gagna les mêmes sympathies Il fut l'un de ceux qu'on ne délaisse plus. On garda son livre toujours près de la main, sûr d'y retrouver, aux heures de solitude, une compagnie fraternelle. On aima relire, quand le soir tombe, ces poèmes très doux et comme voilés, qui s'harmonisaient avec le crépuscule. Sensible, on pourrait dire presque « sensitif » à l'excès, pour la joie et pour la douleur, Albert Samain semblait avoir vécu, non seulement sa propre vie, mais en même temps celle des autres, des plus simples et des plus compliqués. Dans ses vers précis, et même parfois précieux, il faisait passer tous les moindres frissons de ses langueurs, de ses extases et de ses voluptés.

» Car ce fut, avant tout, un voluptueux. Il sut jouir de tout dans la vie, des sons, des couleurs et des lignes ; mais il en sut jouir noblement, et dans leurs accords les plus subtils. Il aima l'amour en artiste, disposant toujours autour de ses bonheurs ou de ses peines un décor somptueux et charmant : un jardin, la lune dans les arbres, des vasques chantantes et fraîches, des flambeaux massifs, et partout des fleurs sur la table en des vases au col effilé, d'où elles s'inclinent et retombent au bout des longues tiges ; et ce sont des roses qui s'effeuillent, « une rose blessée et penchante », ou c'est une branche de jasmin, frissonnante et encore humide. Et toujours à la réalité le poète ajoute un peu de rêve, pour qu'elle lui soit plus délicieuse : il imagine, il entend, au loin, des musiques descendre sur l'eau. C'est pourquoi il a tant aimé le parc de Versailles, et les deux Trianons, les bassins, le bosquet de Vertumne aujourd'hui « délaissé des Grâces », tout ce luxe, toutes ces élégances abolies et jusqu'à ces mièvres madrigaux qui « caramélisent les lèvres » des petits abbés et des marquises. Sylva, Sylvie et Sylvanire, Lucinde, Agnès, Iris, Estelle, Clorinde, tous ces noms vieillots le font rêver. On goûtait l'amour, en ce temps-là, comme une friandise, à petits baisers délicats. C'est alors qu'il aurait voulu vivre ; il aurait pu être cet *Indifférent* rose et bleu de Watteau dont il a surpris le geste, et qu'il nous évoque en un sonnet charmant. »

On doit savoir gré à M. Rivoire de rapporter à la musique

de Schumann la poésie d'Albert Samain. Ce sont les pareils rythmes sûrs qui induisent en mélancolie, se balancent avec une grâce capricieuse, découvrent d'un point de départ tangible des infinis où se perdre doucement, qui attristent et consolent, éventent à la façon de longues palmes lentement inclinées sur nos fièvres, dans un air frais et parfumé.

Après cet article, la *Revue de Paris* publie un drame inédit d'Albert Samain : *Polyphème*.

Polyphème, laid, adore Galatée qui lui préfère le jeune berger Acis. Il surprend leurs caresses et leurs paroles amoureuses, résiste à la tentation d'un double meurtre, se crève les yeux, se fait conduire auprès de Galatée endormie, respire son souffle et, comme en rêve elle appelle encore son amant, il demande au petit Lycas de le guider jusqu'à la mer...

POLYPHÈME, *maintenant Galatée par les poignets :*

Non, non... tu resteras, à la fin !... je le veux.
Je te tiens ; je suis fort... Sauve-toi, si tu peux !...
Alors tu ne sais pas qu'il n'est point de minute
Où dans mon désespoir contre moi je ne lutte,
Pris du désir terrible et fou de t'emporter
Pantelante en mes bras pour te violenter !
Tu ne sais pas que j'ai deux sillons à la face
A force de pleurer !... Tiens, regarde la place
Où mes ongles ardents s'enfoncent nuit et jour,
Tant j'ai le cœur, vois-tu, dévoré par l'amour !...
Tu ne sais pas que j'ai le feu dans les entrailles ;
Que, le jour, je me roule en sang dans les broussailles,
Et qu'en haut sur les monts souvent le fauve a fui
En m'entendant hurler aux étoiles, la nuit !...

Reprenant une voix de douceur.

Pourtant je ne suis pas tant que tu crois farouche :
Tiens, regarde, ma bouche est tout près de ta bouche...
Songe que, pour ta robe effleurée en passant,
Il me coule un ruisseau de parfums dans le sang ;
Songe que je conserve en des cachettes sûres
Le fruit vert où tes dents ont laissé leurs morsures ;
Songe qu'à deux genoux je me traîne aux sentiers
Pour adorer la terre où tu posas tes pieds !
Cela ne te fait rien ?... Oh ! ces yeux que j'implore !
Quand tu les ouvres, c'est comme un ciel à l'aurore...
Et rien, je n'aurai rien jamais de leur douceur ;
Non, jamais ! Car je vois jusqu'au fond de ton cœur.
Il eût fallu pourtant si peu pour ma tendresse !
Un sourire... un bon geste... une simple caresse,
Même avec du mépris, comme on caresse un chien.
Mais pas même cela pour moi... Rien, jamais rien
Que ce regard affreux glacé comme une eau morte...

Voici, enfin, les vers puissants qui terminent le second acte :

POLYPHÈME

. . . . . .

Vents de la mer!... Parfums des bois!...Souffles nocturnes!...
Petites fleurs dont la rosée emplit les urnes,
Grands arbres doucement par la brise agités,
Plaines, coteaux, vallons des nymphes habités,
Bonne terre et toi, nuit, dont la majesté veille,
Protégez à jamais cette enfant qui sommeille!...

S'abandonnant peu à peu, comme malgré lui.

Qu'elle ignore le mal par le mal expié:
Ayez pour elle, ayez un peu de ma pitié!
Et puisqu'il n'est ici nul regard que je blesse,
Puisque nul ne peut voir ma honte et ma faiblesse,
Puisque j'ai tant souffert, et que je souffre tant,
Ah! laissez-moi pleurer un peu comme un enfant!

Il pleure un moment, à genoux, brisé, il sanglote, puis il se redresse lentement.

C'est fini maintenant, ma force est revenue:
Je sens en moi descendre une paix inconnue;
Mon cœur se calme et rend à présent sous ma main
Un beau son grave et fort, comme une urne d'airain.

Touchant Lycas de ses mains tremblantes.

Lycas! c'est toi .. je sens ta douce chevelure...
Toi seul as su m'aimer, petite créature:
Laisse-moi t'embrasser.

Il l'embrasse. — Ici, musique lointaine et vague jusqu'à la fin.

Tu ne peux pas savoir...
Des yeux d'enfant sont si profonds pour qui sait voir!
Toi seul as su parfois sur ta petite bouche
Trouver naïvement la parole qui touche...
Aime bien Galatée: elle est ta grande sœur;
Aime-la de toute la force de ton cœur!
Obéis-lui, sois doux pour elle... Galatée!
Oh! ce nom où la fleur de sa chair est restée ..
Adieu, jardins feuillus, pleins d'ombre et de soleil,
Jardins étincelants de son rire au réveil,
Vergers, bois familiers, frais ruisseaux, lits de mousse,
Adieu, tout ce qui fait que la terre est si douce..,
Adieu, ma vie... adieu, tout ce qui me fut cher!

LYCAS

Où faut-il te mener, grand ami?

POLYPHÈME

Vers la mer!

§

La Revue bleue (10 août) interroge les auteurs dramatiques sur leur « métier ». Le premier, M. Paul Hervieu répond: « Le théâtre retourne à une heureuse simplification » et « la tragédie, débarrassée de ses formes solennelles, renaît, mo-

derne, sans péplum, sans pompe, raisonneuse et prosaïque. »

Les explications qui suivent présentent un intérêt primordial. Le suc en nourrirait la critique pendant vingt ans au moins :

« Pour atteindre à l'émotion tragique, j'ai adopté toutes les nécessités du genre. J'ai rejeté tout ce qui nuit à l'exposé sobre d'un cas, j'ai répudié tout épisode agréable qui emporterait l'action hors du cadre rigide des développements logiques, qui interrompraît l'enchaînement inéluctable des événements. Donc, pas de décors, hormis ce qui est indispensable; pas de « scène », quand le récit peut en tenir lieu; pas de personnage artificiel qui incarne une de ces illusions auxquelles se complaît le public.

» Pour la *Course du Flambeau*, un de mes amis me reprocha de n'avoir pas représenté la scène chez l'agent de change qui devait fournir un acte pathétique et d'un effet certain. Je ne l'ai pas fait parce que c'eût été détruire l'harmonie architecturale de l'œuvre. C'est uniquement afin de garder la ligne simple et belle de la tragédie que je lui ai emprunté le moyen du récit, au lieu de recourir au procédé moderne des décors nombreux qui, s'il amuse l'œil du spectateur, s'il anime le drame, fait cependant dévier l'action principale et éparpille l'intérêt.

» Et c'est parce que j'estimais que la tragédie moderne devait s'efforcer d'enseigner le triomphe sur soi-même et la résignation à la vie imparfaite que j'ai toujours repoussé les dénouements arbitrairement optimistes — le vice puni et la vertu récompensée — ou les morts opportunes, qui font disparaître si heureusement dans le dernier acte les gens qui nous gênaient, donnant ainsi la mort d'autrui comme solution aux problèmes de la vie. C'est d'ailleurs pour avoir refusé de toujours faire trancher toutes les difficultés de devoir, d'amour ou d'argent par les vieux ciseaux de la Parque théâtrale que le théâtre moderne a mérité, ô ironie, d'être appelé théâtre pessimiste, le théâtre optimiste restant celui de nos prédécesseurs qui n'est, avec *Froufrou*, la *Dame aux Camélias* et, en général, toutes les pièces de Dumas, qu'un immense cimetière.

» Et c'est encore parce que j'ai refusé d'apporter au public l'illusion stérile, que j'ai rejeté de tous mes drames le personnage arbitrairement sympathique qui fit toujours, au théâtre, la joie du public et le succès de l'œuvre. J'ai voulu des types d'humanité moyenne qui fissent, comme nous tous, le mal

et le bien, suivant des instincts tempérés par de l'éducation.

. . . . . .

» Le personnage tout d'une pièce, tout bon ou tout mauvais, reste au théâtre une des pires exigences du public. Au personnage sympathique il ne « passe » pas la plus légère défaillance. Tel est l'effet du mal qu'il tache les meilleures choses. C'est là une impression que nous subissons tous. Que si nous lisons une appréciation très élogieuse sur un ouvrage et qu'il se glisse parmi les fleurs de l'éloge une ligne de légère critique, c'est elle que nous retiendrons, elle que nous transmettrons, et c'est avec elle que nous condamnerons l'ouvrage. Ainsi en est-il des personnages de théâtre. Une défaillance suffit à gâter irrémédiablement la plus belle âme.

» C'est pour ces diverses raisons que dans notre effort vers la séparation des genres, dans notre retour à la tradition classique nous avons à lutter contre certaines résistances du public. Il est, en effet, malaisé d'acclimater au théâtre la tragédie, c'est-à-dire le drame sans éléments comiques. Autrefois le théâtre vivait surtout d'une élite; les auteurs travaillaient pour un monde de noblesse et de richesse qui venait chercher au théâtre un plaisir littéraire. Aujourd'hui les frais qu'il supporte, loyer, artistes, décors, étant très élevés, le théâtre a besoin pour subsister d'un public souvent renouvelé et très nombreux ; or c'est ce public-là, la majorité, qui vient chercher au théâtre un délassement. Augier et Dumas avaient, par condescendance pour lui, introduit dans tous leurs drames le personnage comique, qu'on ne retrouve pas, je ne dirai pas seulement chez les tragiques du XVII^e^ siècle, mais même chez ceux du siècle, les Ponsard, les Delavigne. »

M. Maurice Donnay se prête avec moins de sérieux à cette enquête. Il n'a point d'idées générales sur le théâtre ou plutôt il les tait. Il n'a pas de méthode de travail, à moins que c'en soit une précisément. Il ne « construit » pas de scénario et dédaigne les artifices. Le peu qu'il consente à expliquer, il le formule algébriquement en réponse à la question : « Qu'est-ce qui vous porte à choisir, dans une histoire, telle scène plutôt que telle autre ? »

M. Donnay s'exprime en ces termes :

« — Ceci est plus malaisé à dire. Il y a un exercice de mathématiques qui consiste à étudier des courbes, c'est-à-dire, étant donnée une équation entre x et y, à déterminer la courbe qu'ils représentent. Pour cela, autant que je puis me le rappeler, on cherche les points intéressants de la courbe,

les maximum et les minimum, l'endroit où elle coupe l'axe des x et des y ; pour y arriver, on donne à x et à y des valeurs déterminées ou extrêmes, zéro ou l'infini. Les points intéressants obtenus... entendons-nous : je dis intéressants pour les mathématiciens ; les points intéressants de mes pièces peuvent en revanche, et par un juste retour des choses d'ici-bas, ne pas intéresser les mathématiciens. Donc, les points intéressants trouvés, on les relie entre eux sans avoir besoin de déterminer les points intermédiaires. Eh bien, dans chacun des actes d'une pièce, j'étudie l'un des points intéressants de la courbe psychologique, si j'ose ainsi dire, que représente par exemple une aventure sentimentale, et c'est ce qu'on devine se passer dans les entr'actes qui les relie entre eux. »

§

Memento

Revue Universelle (10 août). — *La terre bretonne,* par M. A. Le Braz.

L'Ermitage (août). — M.E. Verhaeren : *Deux chansons claires ;* une conférence de M. A. Gide : *Les limites de l'Art.*

Revue des Deux-Mondes (1er août). — *Maxime Gorky, l'œuvre et l'homme,* jugés par M. Melchior de Vogüé.

La Revue blanche (1er août). — M. A. Ular : *L'œuvre des missions chrétiennes en Chine* (documents très curieux), *Sept poèmes* de Mme Lucie Delarue-Mardrus.

(15 août). — *Beethoven,* par R. Wagner, traduit par M. H. Lasvignes.

Revue bleue (10 août). — *Arthur Rimbaud,* par M. Gustave Kahn.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Temple des vaches (*Journal,* 13 août). — Touristes d'autrefois (*Echo de Paris,* 8 août). — Virgile imité par Victor Hugo (*Le Temps,* 20 juillet). — Lit-on encore les romans de George Sand? (*Echo de Paris,* 13 août). — Paul de Kock et Eugène Chavette (*Echo de Paris,* 4 août).

Les *Visions de l'Inde,* dont M. Jules Bois nous donne dans le *Journal* quelques chapitres, formeront le plus curieux récit de voyage au pays des Brahmes que nous ayons eu depuis longtemps. Curieux par ce qu'il contient de pittoresque et de philosophique. C'est l'Inde vue par quelqu'un qui est à

la fois capable de voir et capable de comprendre. Il nous montre vivante cette religion complexe que nous nous donnons tant de mal à « ne pas comprendre » dans les livres. Il y a aussi loin de la réalité religieuse, dans l'Inde, à l'idée religieuse que, chez nous, de Lorette ou de Lourdes à saint Thomas d'Aquin et à Bossuet. La vraie religion est la populaire. Dans l'Inde, elle est effroyable, parfois presque grandiose, parfois hideuse. Voici un court fragment qui donnera une faible idée de l'éréthisme religieux qui affole les Hindous :

« Nous voilà de nouveau dans les venelles infectes et gluantes. Le « Temple des vaches, » me dit l'Hindou avec un respect dans la voix. J'avance ma tête dans l'orifice de l'étable sainte. C'est le plus large des temples : une splendeur de pierres et de marbre où passent et repassent les génisses vénérées. Tout un peuple les adore. Elles n'y prennent garde, plongées dans leur divine et obscure inconscience. Et elles accomplissent avec sérénité leurs fonctions de bêtes; elles broutent les offrandes, boivent l'eau des vases de cuivre, et, comme elles se sont remplies, elles s'allègent... Alors c'est une folie religieuse et stercoraire qui détraque ces femmes au visage d'étoile, ces hommes vénérables ; ils tombent à genoux, se prosternent, mangent la bouse, boivent avidement la liquide, impureté qui, pour eux, est miraculeuse et sacrée... »

§

M. Jules Lemaître revient, avec des citations à l'appui, sur cette vieille question du sentiment de la nature. Il est certain qu'il différait beaucoup aux siècles classiques de ce qu'il est maintenant. La raison, que M. Lemaître ne dit pas, est que, jadis, les routes étant mauvaises, les voyages pénibles, on soupirait après la plaine unie, après le confortable; aujourd'hui que l'on traverse les montagnes comme une aiguille traverse une pelote de laine, on se repose de la facilité extrême, du confortable excessif, par la contemplation des difficultés que l'on a tournées. Les beautés de la nature n'étant plus un danger ont été senties esthétiquement. C'est le même phénomène qui nous fait jouir au théâtre de situations tragiques qui, dans la réalité, nous seraient pénibles.

Cette théorie n'explique pas Chateaubriand; mais on n'explique pas les hommes de génie, on les constate. Elle explique les imbéciles qui se font hisser en vue de la mer de glace; et c'est la meilleure preuve de la bonté d'une théorie.

M. Lemaître croit voir dans cet amour pour le pittoresque tragique une imitation des impressions contées par ce même Chateaubriand. Sans doute; mais cela ne suffirait pas. Aucun de ces touristes qui affligent et enrichissent la Suisse n'y mettrait les pieds s'il n'y avait chemins de fer, guides, hôtels, etc. Notre goût pour la nature n'est que le goût du spectacle. On va au Righi comme à l'Opéra.

Il y a aussi que la nature *n'existe pas*. Elle est une pure création de notre sensibilité. Elle est ce que nous sommes nous-mêmes. Mais les hommes capables d'une sensibilité personnelle sont très rares. Il y a une mode de sentir, et elle est impérieuse, comme toutes les modes.

Voici un fragment de l'analyse que fait M. Jules Lemaître du *Voyage* de Chapelle et Bachaumont :

« Les Pyrénées ne leur disent pas grand'chose. « Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guère ; car, excepté les eaux, qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce, et l'on n'y peut avoir d'autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village, entre des saules et des prés les plus verts qu'on puisse imaginer, était toute notre consolation. »

Cette dernière phrase est jolie. Le « sentiment de la nature » y est bien. Mais il la leur faut propre, fraîche, riante, d'horizon borné. Ils sont contents des saules et du petit ruisseau. Mais ils oublient de regarder les Pyrénées.

Il est visible que ce qui les a le plus charmés dans tout leur voyage, c'est, aux environs de Toulouse, chez le conte d'Anbijoux, « une petite île plantée, et tenue *aussi propre qu'un jardin*, et dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit et va mouiller le haut du berceau de grands cyprès qui l'environnent ».

Ce que nous croyons qui nous séduit le plus aujourd'hui, la nature sauvage et des sites montagnards, causent à nos voyageurs une impression franchement désagréable. Au fond, ils trouvent cela laid Ils sont allés visiter la Sainte-Beaume. « C'est, disent-ils, un lieu presque inaccessible et *qu'on ne peut voir sans effroi*. » Et ils ajoutent : « Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir sans savoir pourquoi. Nous examinâmes donc assez brusquement la *bizarrerie* de cette demeure. »

Au moins ces gens-là sont sincères. Le *Voyage* de Chapelle et de Bachaumont (qui est surtout un tour de France gastro-

nomique) nous indique exactement quelle était, au dix-septième siècle, chez la moyenne des bourgeois cultivés, la capacité de voir la nature et d'en jouir. »

§

M. Adolphe Brisson a retrouvé quelques vers inconnus de Victor Hugo :

« Le second papier que j'ai déniché parmi les déballages du bouquiniste est un numéro du *Journal des Modes* de 1828, qui insère avec éloges une pièce du poète. « Ces vers, dit-il, furent inspirés à M. Victor Hugo par une page des *Géorgiques*. Il était sur les bancs du collège. Il avait quinze ans. »

Je décrirai l'acanthe arrondie en berceaux,
L'endive se gonflant au suc des clairs ruisseaux,
Le myrte amant des eaux qu'il couvre de son ombre,
Les contours tortueux de l'énorme concombre,
Le narcisse tardif, le persil frais et vert,
Et le lierre rampant dont le chêne est couvert.
Aux plaines du Galèze, où, noire et sablonneuse,
Roule en des champs dorés son onde limoneuse,
Sous des tours d'Œsalie, il fut, je m'en souviens,
Un paisible vieillard, riche de peu de biens.
C'était un lieu désert, aride pâturage,
Funeste aux jeunes ceps, rebelle au labourage.
Le vieux sage semait, dans ces prés buissonneux,
Des légumes, parmi les chardons épineux.
Et croyait, cultivant le lis et la verveine,
Etre l'égal des rois dans son humble domaine.
Le soir, à son retour, il goûtait sans ennui
Des mets simples et purs, qu'il ne devait qu'à lui.
Le premier au printemps, le premier en automne,
Il recueillait les dons de Flore et de Pomone.
Et quand le triste hiver, brisant les rocs durcis,
Mettait un frein de glace aux ruisseaux épaissis,
Déjà taillant le front de l'acanthe encor tendre,
Il hâtait les zéphyrs qu'il se lassait d'attendre.
Aussi, sur mille essaims il étendait des droits;
Des rayons pleins de miel écumaient sous ses doigts,
Dans l'automne, chez lui, chaque arbre se colore
D'autant de fruits nouveaux qu'il voit de fleurs éclore.

A quinze ans, l' « écolier sublime » avait presque autant de talent qu'André Chénier. Ces jolis vers mériteraient d'être ajoutés à ses œuvres et ne souffriraient point du voisinage des Odes. »

Seulement si Victor Hugo avait écrit ces vers à quinze ans, il les publia à vingt-six ans. Dans l'intervalle, les œuvres de Chénier avaient paru. Voyez la ruse qui lui fait dater ces vers de 1817 ou 1818, alors que Chénier ne fut connu qu'en

1819. Ruse inutile, car, bien plutôt que du bon André Chénier, ces vers sont du très bon Delille.

§

A propos d'on ne sait plus quelle cérémonie où les Berrichons fêtèrent le souvenir de George Sand, M. Edmond Lepelletier se demande si cet auteur, hier encore célèbre, ne doit pas tout ce qui lui reste de réputation aux histoires de ses amours sans cesse racontées. On sait qu'elle coucha avec Pagello, mais qui pourrait, à l'improviste, raconter *Lélia ?*

Ses romans sont devenus illisibles ; ils sont abolis comme les amants qui les inspirèrent, les Sandeau, les Pierre Leroux : « C'est à l'influence néfaste de Pierre Leroux et des autres vieilles barbes socialistes de 1848, qui l'entourèrent pendant plusieurs années, que l'on doit tout ce fatras de romans humanitaires, à prétentions philosophiques, complètement illisibles aujourd'hui, et dont on a perdu même les noms. Les récits romantiques de la première heure, cris de révolte, appels aux armes de la passion, avec leur redondance et leur outrance, *Valentine, Indiana, Lélia,* sont actuellement d'une lecture impossible. Absurdes et surannés autant que les *Mystères d'Udolphe,* sont devenus pour nous les romans romanesques de *Mauprat*, de *Consuelo*, de la *Dernière Aldini.* Ils ont cependant conservé quelques charmes, les romans rustiques : la *Petite Fadette,* la *Mare au Diable,* le *Meunier d'Angibault*, les *Maîtres sonneurs.* Mais combien sonnent faux ces sonneurs, et quelle farine, ressemblant à de la poudre de riz, viennent moudre ces meuniers ! Paysans et ouvriers de George Sand sont des déguisés. Un exemple suffira à montrer l'absurdité des fictions de la bonne dame de Nohant. Eprise d'égalité démocratique, elle fait toujours courtiser par des duchesses des valets de ferme et des garçons de moulin. Elle se complaît, dans le *Compagnon du tour de France,* inspiré par son ami Agricol Perdiguier, à nous montrer l'amour naissant d'une jeune fille aristocratique et fine pour un raboteur de parquets. L'élégante personne se pâme d'amour en voyant le compagnon, le torse nu, accroupi sur les lambourdes, maniant sa varlope et arrosant de sa sueur laborieuse les lames de bois dont il arrache les copeaux. Là seulement peut-être on peut retrouver le sentiment invraisemblable, quoique vrai, qui rendit George Sand amoureuse du beau médecin italien, en voyant la façon adorable dont il posait les sangsues.

» Les académiciens du département de l'Indre ont bien fait de rappeler par une plaque commémorative, sur une chaumière, au fond d'un trou perdu, auprès des rives noires de la Creuse, le souvenir de l'auteur d'*Indiana*, car partout ailleurs il semble profondément oublié. »

§

Villiers de l'Isle-Adam aurait donné plus d'un de ses contes pour avoir écrit le *Guillotiné par persuasion*, de Chavette. Il n'avait pas mauvais goût, car on ne prévoit pas que cette extraordinaire fantaisie, passée d'ailleurs dans la langue à l'état de locution usuelle, puisse jamais cesser d'être célèbre. Elle fait partie de la littérature française pour l'éternité. Cependant, comme on parle beaucoup de Paul de Kock, qui va se voir en bronze à Romainville, et comme M. Chavette a connu l'auteur de la *Pucelle de Belleville*, un journaliste fut l'interroger :

« Pour avoir quelques anecdotes inédites sur lui, j'ai fait une excursion à Montfermeil, où il plaça sa *Laitière*. A Montfermeil, où demeure, depuis vingt-sept ans, cet autre humoriste, Eugène Chavette, l'auteur du *Guillotiné par persuasion*, d'*Aimé de sa concierge*, et de tant d'autres récits prestes, spirituels et amusants.

Chavette a soixante-quinze ans. Il veut bien nous recevoir, malgré une opération qu'il vient de subir...

Paul de Kock? Mais oui! Je l'ai connu, quoiqu'il fût mon aîné de vingt-sept ans! Et même le jour où j'ai fait sa connaissance personnelle, je me suis fâché avec lui! Il demeurait, à cette époque, dans un petit entresol, entre la porte Saint-Martin et l'Ambigu. Je l'ai vu là, pour la première fois. Comme il était déjà un auteur en vogue, je désirais collaborer avec lui et lui avais écrit pour lui soumettre une idée de pièce. Il me fixa un rendez-vous chez lui, à deux heures de l'après-midi. Le jour désigné, je me rendis à sa demeure. J'étais un peu en retard. Pourquoi? Le sais-je! Un rayon de soleil, un sourire de femme m'avaient attardé. La jeunesse est toujours en retard! Ah! mon enfant! l'accueil que me fit de Kock! Il me semble le voir. Il était vêtu de la redingote à brandebourgs des beaux de l'Empire, qu'il fut le dernier à quitter. Ça lui donnait très grand air. Sans mot dire, il me désigna la pendule.

Je la regardai, ne comprenant pas.

— Quelle heure est-il? finit-il par me demander.

— Deux heures dix.

— Deux heures dix! Vous êtes de dix minutes en retard. Croyez-vous donc, jeune homme, que Paul de Kock ait dix minutes à perdre ?

Et cela fut prononcé sur un tel ton que je m'empressai de déguerpir. Ce fut notre seule collaboration.

C'était, d'ailleurs, un esprit très grincheux, très autoritaire, genre Béranger, le chantre de Lisette, Béranger, qui pinçait méchamment les enfants pour les faire pleurer ! Mais ce que possédait Paul de Kock, c'était l'honnêteté. Il était un parfait galant homme. Vous connaissez le traité qu'il avait signé avec son éditeur. Il s'engageait, pour une période de vingt ans, à lui fournir six romans par an, à raison de 8.000 francs...

Paul de Kock fut fidèle à sa parole. Il ne toucha que la somme convenue pendant que ses éditeurs s'enrichissaient. Il touchait aussi un petit droit sur les volumes vendus dans les cabinets de lecture, vous savez, ces volumes avec dix lignes dans la page, des caractères énormes et une marge très grande. La matière d'un livre, vendu actuellement 3 fr. 50, aurait facilement formé 5 volumes, lesquels, cédés à 5 francs chaque, faisaient un joli bénéfice à... l'éditeur.

Vous me demandez si j'aime les œuvres de Paul de Kock : elles m'ont fait rire, comme elles ont fait rire toute une génération.

— Pourtant, objectons-nous, tous ses types de bourgeois fats, suffisants, naïfs et pompeusement imbéciles, font hausser les épaules. Tenez, prenons la *Laitière de Montfermeil*...

— Montfermeil ! s'exclama Chavette, mais Paul de Kock n'y a jamais mis les pieds ! Pas plus que dans certaines banlieues qu'il a dépeintes. Quant à ses personnages, je sais, je sais, ils sont démodés. Ils n'excitent plus l'alacrité. C'est qu'ils sont d'une autre époque. De Kock a vécu parmi les bourgeois de son temps, et il en a exagéré les ridicules. Le bourgeois du Marais, il l'a placé dans tous ses livres, car, forcé de produire, il a souvent recommencé le même roman. C'est toujours des rentiers, des étudiants, des grisettes, des financiers obèses qui grouillent dans ses ouvrages. C'est d'une bonne gaieté gauloise.

— Mais le style ?

— Le style ! On n'y regardait pas de si près en 1840. L'auteur de *M. Dupont* a été traduit dans toutes les langues, et

c'est dans ses romans que, pendant longtemps, les Russes ont appris le français ! »

On ne sait généralement pas que Paul de Kock a fait des vers. On les trouve en deux volumes assez rares, *Contes en vers* et *La Bulle de savon*.

R. DE BURY.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Depuis quelque temps nos politiques du Parlement, et des gazettes, principalement ceux de l'extrême gauche et de l'extrême droite, sont atteints de pudibonderie et de puritanisme aigus. Certains socialistes révolutionnaires, alliés aux pires réactionnaires cléricaux ne cessent de dénoncer et de flétrir en un langage d'une grossièreté poissarde les œuvres d'art capables d'induire en tentations luxurieuses, disons plutôt en concupiscences la virginité de l'éternel M. Tartufe. Rappelez-vous la campagne menée l'an dernier par les jacobins socialeux et les pharisiens cagots (les extrêmes se touchent!) contre votre serviteur, à propos de son roman *Escal Vigor;* campagne qui eut pour conséquence d'amener l'auteur du livre incriminé devant une cour d'assises de province. Heureusement le jury brugeois chargé de protéger la « morale publique » désappointa les cafards des deux bords qui avaient escompté son ignorance et sa timidité, et, refusant de perpétrer un acte de vandalisme et de jésuitique intolérance, il acquitta bravement l'écrivain que les félicitations et les protestations de tous ses pairs avaient déjà vengé, il est vrai, du venin de Basile et des ordures du père Duchêne.

Toutefois, il faut croire que la leçon n'a pas profité à ces vertuolâtres, car ne voilà-t-il pas qu'ils cherchent noise à l'un de nos plus remarquables sculpteurs, M. Jef Lambeaux, dont le talent s'imposa récemment encore à l'Exposition universelle de Paris.

La ville de Bruxelles a commandé à M. Lambeaux un groupe intitulé la *Folle Chanson* et représentant une sorte de bacchante lutinant un satyre. Or, il y a un mois, l'artiste exposa le plâtre provisoire de ce groupe, dans le square où devra s'élever l'œuvre définitive, histoire de juger de l'effet qu'elle y produira, et de voir s'il n'y aurait pas lieu de retoucher quelque détail de la composition. A peine cette épreuve eut-elle été exposée qu'elle déchaîna un *tolle* formidable dans certaine presse cléricale. Notez qu'il ne s'agissait pas de

critiques, mais d'injures, qu'on ne s'en prenait pas à la *Folle Chanson* pour des raisons d'esthétique, qu'on ne discutait point, comme le firent les journaux équitables, l'un ou l'autre détail de l'œuvre, mais qu'on attaquait l'œuvre et le sculpteur au nom de la pudeur et de la morale, scandalisées soi-disant par les plantureuses et triomphales nudités que M. Lambeaux publie avec toute la fougue et le sain lyrisme d'un descendant des Rubens et des Jordaens. Certes, il y avait lieu, je le répète, de discuter telle ou telle partie de ce groupe exubérant et quelques critiques s'acquittèrent de cette tâche avec autant de compétence que de loyauté et de courtoisie, tout en rendant hommage à la grande valeur d'un ensemble où les qualités l'emportent de beaucoup sur les faiblesses. Mais ce n'est pas ainsi que procédèrent les bashi-bazouks de la morale. Ils traitèrent la *Folle Chanson* comme s'il se fût agi d'un « outrage aux bonnes mœurs », et ils assimilèrent le sculpteur à un pornographe.

Et, comme lors de l'incident d'*Escal Vigor*, les cuistres du socialisme firent chorus avec les cancrelas de la presse cléricale. Le *Vooruit*, le journal de M. Anscele, député socialiste, à ce qu'il paraît excellent administrateur de coopératives, mais expert on ne peut plus récusable en matière artistique, enchérit de brutalité et d'intolérance sur les diatribes des calotins, ce qui lui valut même les compromettantes félicitations de ceux-ci. Heureusement, la ville de Bruxelles ne se laissa pas intimider par les criailleries de ces énergumènes et maintint bel et bien la commande qu'elle avait faite à M. Jef Lambeaux, répondant ainsi, non seulement au vœu des artistes, mais à celui de l'opinion publique, j'entends par celle-ci la seule qui importe : celle des esprits libéraux et éclairés, répudiant aussi catégoriquement les austérités et le terrorisme jacobins que l'hypocrisie et l'inquisition cléricales. Il s'en faut, d'ailleurs, je me hâte de le dire, que les néfastes touche-à-tout qui viennent de faire un nouveau fiasco exercent une action prépondérante dans leurs partis respectifs. Chez les socialistes ce ne sont point des lettrés et des esthètes comme les Picard, les Destrée, les Janson, les Vandervelde, les Furnémont, qui s'associeront aux mouvements de la chiennerie et du *mob* de leur parti, et il n'est jamais entré non plus dans ma pensée de rendre le catholicisme responsable des maladresses et des incartades de ses zélateurs anonymes, mais, en ces temps de démocratie à outrance, où la masse et le tourbe des envieux, des ratés et des niveleurs à

tous crins sonne un hallali féroce contre toute élite et contre toute supériorité, la possibilité seule d'attentats du genre de ceux auxquels quelques olibrius se sont permis de se livrer contre un grand artiste, donne sérieusement à réfléchir et ne nous annonce rien qui vaille pour le jour où le flot égalitaire débordera les hommes de goût et de talent qui parviennent encore à le retenir.

A ce propos, je relisais l'autre jour *Stello*, d'Alfred de Vigny, et notamment *Une Histoire de la Terreur*, où ce conseiller mélancolique et hautain d'honneur, de stoïcisme et de silence, établit un si lucide rapprochement entre un fanatique catholique comme Joseph de Maistre et un illuminé jacobin comme Saint-Just, et où il montre les guerres, les massacres, les supplices, comme la conséquence identique de théories qui ne sont qu'en apparence à l'antipode l'une de l'autre. Partis de deux fanatismes différents, ces deux hommes sanguinaires se rencontrent avec le bourreau pour prêtre commun. Et ce passage où Robespierre et Saint-Just font la leçon à Joseph Chénier. « En général, dit le premier de ces démagogues, je regarde les écrivains comme les plus dangereux ennemis de la patrie. Il faut une volonté *une*. Nous en sommes là. Il la faut républicaine (1) et pour cela il ne faut que des écrits républicains (1), le reste corrompt le peuple. »

Et Saint-Just de prescrire leur besogne aux poètes. Ils seront tenus de publier le premier de chaque mois un hymne en l'honneur de l'Eternel et des bons citoyens, comme le voulait Platon. Ainsi le 1er de germinal ils célébreront la nature et le peuple; en floréal, l'amant et les époux; en prairial, la victoire; en messidor, l'adoption; en thermidor, la jeunesse; en fructidor, le bonheur; en vendémiaire, la vieillesse; en brumaire, l'âme immortelle; en frimaire, la sagesse; en nivôse, la patrie; en pluviôse, le travail; et en ventôse, les amis...

— Oui, s'écrie ironiquement Joseph Chénier en écoutant ce joli programme, la poésie impérative, l'inspiration ou la mort!

En ce même chapitre qui me paraît tout à fait d'actualité, à l'heure où l'*individualisme* se voit inquiété à la fois par la plèbe cléricale et le troupeau collectiviste, Alfred de Vigny fait dire à Robespierre : « Nulle race n'est plus dangereuse

(1) Remplacez républicain par socialiste, et ces lignes pourraient être signées d'un des Robespierrots de ce temps.

(G. E.)

pour la liberté, plus ennemie de l'égalité que celle des aristocrates de l'intelligence, dont les réputations isolées exercent une influence partielle, dangereuse et contraire à l'unité qui doit tout régir. »

Plus loin, s'élevant à d'admirables altitudes philosophiques, Vigny généralise encore et va jusqu'au bout de sa pensée en proclamant l'antinomie absolue du *pouvoir* et de la *poésie*.

» Les hommes du pouvoir foulent les arts sous leurs pieds. Leur sentiment est l'envie, leur idée est l'*inutilité des arts à l'état social*.

» La pantomime de tous les hommes du pouvoir en face du poète est un sourire protecteur et dédaigneux, mais tous sentent au fond du cœur quelque chose comme la présence d'un Dieu supérieur.

» Et en cela ils sont encore bien au-dessus des hommes vulgaires, qui, ne sentant qu'à demi cette supériorité, éprouvent seulement près des poètes *cette gêne que leur causerait aussi le voisinage d'une grande passion qu'ils ne comprendraient pas* (1). Ils ont la gêne que sentirait un fat ou un froid pédant, transporté subitement à côté de Paul au moment du départ de Virginie ; de Werther au moment où il va saisir ses pistolets ; à côté de Roméo quand il vient de boire le poison ; de Desgrieux quand il suit pieds nus la charrette des filles perdues. Cet indifférent les croira fous indubitablement, mais il sentira pourtant quelque chose de grand et de respectable dans ces hommes voués à une émotion profonde et il se taira en s'éloignant, se croyant supérieur à eux parce qu'il n'est pas ému. »

N'est-ce pas que ces lignes sont d'application constante et que ce qui se passe en ce moment leur prête une amère et poignante vertu augurale ?

Pour en revenir aux choses de Belgique, récemment, en réponse aux prétentions et aux sottises de nos petits Saint-Just, transfuges d'instituteurs de village ou aussi sordides rimeurs que Robespierre lui-même, un journal, l'*Etoile Belge*, publiait cette amusante série d'aphorismes détachés, disait l'auteur de l'article, d'*un carnet de notes perdu par un La Rochefoucauld rouge :*

« L'Art nouveau doit sortir du Peuple et rentrer en lui. — L'Art doit être la respiration du Peuple. — L'Art doit être à nous, comme la Science. Tout doit être à nous... — De

(1) Image saisissante. C'est bien cela.

même que la Convention décrétait les victoires, le Peuple décrétera les chefs-d'œuvre. — Toute œuvre d'art qui n'est pas faite pour le Peuple renferme un germe de mort. Et le Peuple c'est nous. — L'artiste qui ne travaille pas pour nous est un parasite... — Dans la société collectiviste, nous jugerons sans appel l'artiste et son œuvre. Si. l'œuvre est belle, le Peuple rétribuera l'artiste et lui permettra d'en faire une autre, qui sera jugée à son tour de la même façon. Si l'œuvre est mauvaise, l'artiste sera versé parmi les travailleurs manuels. — De cette manière l'artiste sera enfin libre, et toutes les œuvres d'art seront faites pour nous. »

On ne crève pas de plus espiègle façon les petits ballons d'essai que, de temps en temps, l'un ou l'autre grotesque du socialisme fait monter, sans doute en dépit de ses confrères, dans le principal moniteur du parti. C'est avec la même verve que le chroniqueur en question s'amusa un jour d'un mirifique projet de loi dudit novateur, d'après lequel le choix de la carrière à suivre par les élèves de nos établissements d'enseignement moyen aurait dépendu, en suprême ressort, de la volonté du professeur!

Il n'y a pas que les cuistres qui jouent de malheur en ce moment. Les mauvais peintres et les faux artistes écopent aussi. Ainsi il n'est question, dans le Landerneau de nos broyeurs de couleurs, que de la mésaventure survenue à un peintre très officiel, *persona grata* du parti actuellement au pouvoir. M. Juliaan De Vriendt, le nouveau directeur de l'Académie de peinture d'Anvers et recteur de l'Institut supérieur des Beaux-Arts établi dans la même ville, qui doit cette haute situation bien plus à son cléricalisme qu'à son talent de peintre, désirait faire partie de la Société des Beaux-Arts qui réunit depuis plus d'un demi-siècle tous nos artistes de marque. En même temps, il posait sa candidature à la vice-présidence de ladite Société, conformément à la coutume traditionnelle d'après laquelle ces fonctions honorifiques ont toujours été remplies par le directeur de l'Académie d'Anvers. C'est ainsi que le baron Wappers, N. de Keyzer, Verlat, voire Albrecht De Vriendt, frère du directeur actuel, se succédèrent comme de droit au fauteuil de la vice-présidence en question. Or voici que la société des Beaux-Arts ayant eu à se prononcer sur la double candidature de M. de Vriendt a décidé par une forte majorité de ne pas même l'admettre comme simple membre. C'est une mortification pour le peintre, mais le camouflet est peut-être plus rude

encore pour le gouvernement qui l'appela à la tête de l'Académie en dépit du sentiment des artistes de tout le pays. C'était déjà bien assez d'un premier de Vriendt ; c'était trop d'en favoriser un second, aussi bon catholique, sans doute, mais certes non moins neutre barbouillard que le premier. Il était gravement temps de placer enfin à la tête de l'Institut fondé par David Teniers un vrai maître, un artiste de prestige et d'expérience tel que notre grand Alfred Stevens.

Il y a quelques mois, je vous entretenais de la mort de Peter Benoit, directeur du Conservatoire flamand d'Anvers. Il s'est agi aussi de trouver un successeur à cette fière personnalité. Cette fois le gouvernement a fait un heureux choix en nommant M. Jan Blockx, compositeur du plus grand mérite, auteur de *Princesse d'Auberge* et d'*Ulenspiegel*, deux opéras de demi-caractère dont je vous ai parlé avec éloge et dont le premier, — grâce surtout à un tableau, merveilleux de verve et d'entrain, qui se passe en temps de carnaval, sur la Grand'Place de Bruxelles, à l'époque de Marie-Thérèse, — a fait son tour d'Europe en attendant de parcourir l'univers comme *Cavalleria Rusticana*.

Au commencement de l'été, la *Cantate de Rubens* de feu Benoit a été exécutée, avec grand succès et de probe et consciencieuse façon, dans le vaste hall du Palais du Cinquantenaire à Bruxelles, et plus récemment, la même œuvre magistrale a été interprétée, par les mêmes masses chorales et instrumentales, et, cette fois encore, sous la direction du vaillant conductor Keurvels, en plein air, sur la place Verte d'Anvers, au pied de la tour de la cathédrale, où elle inaugura, en 1876, les fêtes du troisième centenaire de la naissance du Titan de la peinture. Cette partition, œuvre décorative brossée à traits larges et puissants, une sorte de fresque musicale, n'a rien perdu de son ampleur, de sa majesté, de son coloris et de son entrain populaire; elle demeure une des compositions les plus originales de ce musicien plus éloquent que passionné que l'on a appelé avec raison un tribun de la musique.

Depuis une couple d'années, la mort fauche sans relâche dans les rangs de nos bons musiciens. C'est une véritable défilade. Joseph Dupont, l'éminent chef d'orchestre, qui, malgré toute la science et l'acquis de son successeur M. Sylvain Dupuis, n'a pas été remplacé encore comme âme, ou pour employer l'expression de Dupont comme « estomac », à l'orchestre de la Monnaie ou à celui des Concerts Populaires, ouvrit la liste

funèbre; puis ce fut le tour d'Oscar Stoumon, qui collabora si longtemps avec lui à la prospérité artistique de notre Opéra; quelque temps après, on apprit la mort de Franz Servais, le musicien de nature à la fois parnassienne et wagnérienne dont je vous entretenais l'autre fois ; ensuite, ce fut un véritable deuil national : la disparition de Peter Benoit ; enfin il y a quelques mois le monde musical déplora la perte de M. Joseph Mertens, un compositeur aimable et le meilleur des hommes, qui connut des succès de théâtre avec son *Capitaine Noir*, un opéra applaudi en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Mertens était inspecteur général de nos écoles de musique, une sinécure que nul n'enviait à ce brave homme universellement aimé, et qui lui laissait assez de loisirs pour lui permettre de diriger durant plusieurs saisons tantôt l'Opéra de la Haye, tantôt le *Liceo* de Barcelone. C'est lui qui monta au *Liceo* plusieurs des grandes œuvres de Richard Wagner. Dans sa jeunesse, Mertens avait fait florès comme violoniste et s'il n'eût pas été piqué par la tarentule du théâtre, il serait sans doute arrivé à la gloire des Vieuxtemps, des Bériot et des Ysaye. Dans son bagage de compositeur je préfère ses mélodies pour chant et piano, dont plusieurs sont exquises, en dépit ou plutôt, pourquoi ne pas l'affirmer, à cause de leur sentimentalisme romantique. Ces jolies pages ne sont peut-être pas tout à fait dans le goût ; ou du moins dans le style du jour, mais cela n'empêche qu'elles dégagent un parfum de fraîcheur et de sincérité auquel on ne se trompe point et qui leur assure de survivre à bien de prétentieuses et laborieuses machines turbinées et potassées par nos dédaigneux forts en thème. Au nombre des meilleures mélodies de Mertens figurent *Sterreken*, et *Kom, de Liefde lacht*, composées sur des paroles flamandes de M. G. Antheunis. Mertens avait été profondément atteint, par la mort, l'année d'avant, de sa femme, une musicienne accomplie et une personne exquise. Il laisse un fils, M. Georges Mertens, qui décrochait, au Conservatoire de Bruxelles un premier prix de violoncelle, avec la plus grande distinction, l'avant-veille de la mort de son père.

Par une étrange coïncidence, Mertens n'a précédé que de quelques jours dans la tombe sa protectrice, Mlle Euphrosine Beermaert, sœur du ministre d'Etat, et Mme Marie Collart, une de nos femmes-peintres les plus distinguées. Mlle Beernaert, représentée au Musée de Bruxelles par une couple de bons paysages, possédait une grande fortune dont elle faisait

un emploi très intelligent et dont elle lègue une partie aux artistes besogneux. C'est dans les salons de Mlle Beernaert qu'on exécuta, en primeur, la plupart des œuvres de Joseph Mertens.

Puisque je parle des morts, je vous signalerai un volume de proses de feu Fernand Brouez, l'admirable et inoubliable fondateur et directeur de la *Société Nouvelle*, volume pour lequel M. Hubert Krains a écrit une préface pleine de tact, de pénétration et de ferveur.

Et, en fait de livres nouveaux dus à des auteurs de ce pays, je me permettrai de recommander à l'attention de Rachilde, la *Ferme aux Grives* (1), de M. Georges Garnir, un délicieux roman de demi-teinte, dont les paysages mosans ou les intérieurs de ferme traités comme à l'aquarelle font songer au meilleur Theuriet, et qui marque aussi par de nerveux et amusants croquetons de la vie des fêtards de la presse et des théâtres Bruxellois. A Louis Dumur, je signalerai *Yolaine* (2), une pièce de grand style et de noble allure, par M. Jehan Maillart.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

J.-J. David : *Troika*, Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 3. — Stefan Grossmann : *Die Treue*, Vienne, Wiener Verlag, K. 2, 40. — W. Fred : *Briefe an eine junge Frau*, Berlin, Verlag der « Insel », M. 3. — W. Fred : *Giovanni Segantini*, Vienne, Wiener Verlag, K. 7. 20. — Felix Rappaport : *Die Verwandlungen des Dionysus*, Munich, Verlagsanstalt F. Bruckmann, M. 50. — Richard Muther : *Studien und Kritiken I*, Vienne, Wiener Verlag, K. 9, 60.

Sous le titre de **Lettres autrichiennes**, il serait intéressant de pouvoir donner ici de temps en temps un aperçu des publications nouvellement écloses sur les bords du « beau Danube bleu ». Mais pour ce faire il conviendrait, avant tout, de pouvoir indiquer ce qui distingue les écrivains d'Autriche de leurs confrères de l'empire allemand. Ils écrivent la même langue, mais leur sens des choses n'est pas le même. Franz Grillparzer, — que Jacques Morland nous a présenté dans une pénétrante étude que publie l'*Ermitage*, — Franz Grillparzer disait déjà : « Si du haut du Kahlenberg tu as vu le pays alentour, tu comprendras ce que j'écris et ce que je suis. » Et

(1) A Paris. Paul Ollendorff.
(2) Mons. Imprimerie L. Boland.

depuis dix ans la jeune génération elle aussi s'efforce un peu timidement de prendre conscience d'elle-même. Cependant M. Hermann Bahr osait dire récemment (dans son volume « *Bildung* ») : « Ce n'est que par hasard que nous écrivons en allemand. » Ces paroles ont eu le don d'irriter le naïf pangermanisme de M. M.-G. Conrad, qui crie à l'ingratitude et propose de mettre à l'interdit ces peu patriotiques Viennois. « Nous avons d'autres nerfs, d'autres sens et un tout autre esprit que les Allemands, continue M. Bahr... Les Allemands qui vivent parmi nous ne voudront pas être appelés Autrichiens, ni les Autrichiens Allemands. Ceux-ci veulent rester en bons rapports avec la littérature allemande, à quoi ils doivent beaucoup, de même qu'avec les lettres françaises ou italiennes, mais ils ne cachent point qu'elle est pour eux une littérature étrangère : ils n'y trouveront jamais le dernier secret de leur être, le meilleur de leur talent. » Voilà qui montre clairement que l'on renonce à fraterniser avec Berlin et Munich. Quant à définir ce qui est le propre de ces écrivains d'Autriche, M. Bahr avoue qu'il est impuissant à le faire. En débrouillant la personnalité d'un Viennois moderne pour arriver aux sources de son talent — ainsi pense M. Bahr — on pourrait peut-être reconstituer les éléments dont se compose l'âme autrichienne, et, par cette histoire de la littérature à rebours, créer des attaches solides à un peuple qui oublie trop qu'il existe en tant que peuple. Mais s'entendra-t-on sur la réalité de ces éléments constitutifs ?

M. W. Fred, un jeune homme de Vienne, a publié il y a quelques mois, dans la *Nation*, de Berlin, une étude sur la *culture viennoise*. Selon lui Vienne ne produit pas de fortes individualités, mais des types intéressants qui *représentent* certains milieux. Le café et le théâtre jouent le rôle principal dans l'évolution de la société viennoise. Une profonde sentimentalité gouverne encore la plupart des actes humains. La jeune littérature a produit deux types : « l'exquise petite femme », ouvrière ou petite bourgeoise, qui naïvement se donne et qui souffre de s'être donnée, et la femme incomprise de la société. Mais pour bien comprendre les livres des jeunes Viennois, et c'est là le point capital de l'étude de M. Fred, il ne faut pas oublier qu'ils ont un double caractère, ils montrent, la plupart du temps, la nature viennoise vue à travers un tempérament israélite. Ce qu'il y a de plus tendre et de plus subtil dans le talent autrichien a peut-être une origine sémitique. Chez les Schnitzler, les Beer-Hoffmann, les Dœr-

mann, les Altenberg, cette origine ne peut se démentir. Quoi qu'il en soit, et je laisse à M. Fred la responsabilité de ses dires, ce mouvement ne se dessine pas encore avec assez de netteté pour que l'on puisse en hasarder une esquisse devant le public français. Les jeunes auteurs viennois semblent eux-mêmes tenir fort peu à un groupement sévère et on ne peut que les en louer. A peine si parmi les amis de M. Bahr on trouve une certaine conformité de vues. Il y a deux ans s'est fondée à Vienne la première (!) maison d'édition littéraire, le *Wiener Verlag*. Mais ces messieurs continuent à publier leurs livres dans des villes allemandes, qui à Berlin ou à Dresde, qui à Munich ou même à Heidelberg. Leurs périodiques durent peu ou sont forcés de se transformer au bout de quelques numéros. La *Zeit* s'encombre de politique et de sociologie, la *Wiener Rundschau* devient à chaque quinzaine plus occultiste et plus mince. Ils écrivent dans leurs grands journaux qui, sauf la *Nouvelle Presse libre*, ne nous parviennent jamais. Chaque fois qu'ils ont un roman à placer, une pièce à faire jouer, c'est à une revue d'Allemagne ou à un théâtre de Berlin qu'ils s'adressent. Le *Litterariches Echo* (1er avril) a publié toute une « livraison autrichienne », mais, négligeant Vienne, c'est surtout à la province qu'il a demandé de l'alimenter. M. Altenberg continue à donner çà et là dans les revues ses « toutes petites choses » (*Neue Deutsche Rundschau*, août ; *Nord und Süd*, août). Bientôt on se disputera le moindre de ses tirets, ses plus infimes points suspensifs. M. Félix Salten fait paraître dans la *Insel* (juillet) une nouvelle italienne d'une jolie intensité.

§

Parmi les écrivains de l'Autriche contemporaine, M. J.-J. David appartient à une génération intermédiaire. M. Ferdinand de Saar, Mme de Ebner-Eschenbach sont déjà presque des précurseurs. La jeunesse les vénère comme des maîtres. Après eux sont venus des auteurs qui ont préparé le terrain à la génération actuelle. L'auteur de la **Troïka** est du nombre. Il y a de fort jolies choses dans ce recueil de nouvelles. M. David possède l'art des mises en valeur. Il sait admirablement mener son sujet de façon à lui faire donner le maximum de ce qu'il peut donner. En cela il ressemble à l'acteur Wladimir Pozniànsky dont il met en scène le fils désespéré. Lui aussi conduit sa *Troïka* avec une habileté parfaite, mais

il est prudent et ménage les coups de fouet de crainte que les chevaux ne s'emportent. Mérimée savait ainsi voir avec justesse et dépenser avec mesure. Le cadre est toujours parfait et l'anecdote arrive au moment où le lecteur trépigne d'impatience. Nous sommes à Rome. Voici ce Polonais désœuvré qui a déjà passé la quarantaine, qui sait tout, qui connaît dans ses moindres recoins la Ville Eternelle et qui semble porter le poids d'une destinée épouvantable. Longtemps nous le voyons se mouvoir devant nous, tous ses gestes nous sont connus et enfin il se raconte... Etre le fils d'un grand comédien, souffrir de cela ! Quel beau développement et comme c'est bien écrit !

Die Treue. — Encore des nouvelles d'un assez jeune homme. Le titre et la vignette un peu osée de la couverture ne laissent rien deviner du contenu. M. Grossmann a su grouper quelques jolies notations. C'est d'abord le petit cordonnier autrichien souffrant de Paris comme d'une prison et, dans la nouvelle qui clôt le volume et lui donne son titre: — *La fidélité,* — le « préjugé indestructible » que garde l'écrivain viennois vis-à-vis de Berlin.

On a apprécié l'esprit critique de M. W. Fred. Son volume sur les préraphaëlites anglais, dont j'ai rendu compte ici l'an passé, semblait précieux. Ses nouvelles sont un peu ternes. Il écrit en petites phrases courtes de jolies choses découragées. Les **Briefe an eine junge Frau** — *Lettres à une jeune femme* — plaisent à cause de leur discrète résignation. Il y a là peu de passion et beaucoup de fatalité acceptée. Ce pessimisme est plus marqué encore dans la seconde nouvelle où l'âme du « wiener Maedel » — la petite « demoiselle » de Vienne — se révèle si gracieuse et si douloureusement honnête. Mais l'*Amour de Méran* jette une note plus gaie dans ces pages un peu sèches où l'on voudrait plus de pleurs et aussi plus de soleil.

Mais je retrouve le nom de M. Fred sur une monographie consacrée à **Giovanni Segantini**. Cela est luxueusement édité par le *Wiener Verlag* et orné de nombreuses illustrations. Car on s'est souvenu que le peintre des Hautes-Alpes étant né à Arco, l'Autriche devait le considérer comme un de ses enfants, quoique, durant toute sa vie, elle ne s'en souciât que médiocrement. Pâtre dans sa première jeunesse, Segantini passe deux ans dans un orphelinat de Milan dont il s'échappe pour être repris l'année suivante. Plus tard il vend ses deux premières médailles d'or pour vivre et c'est à travers une

jeunesse de terribles misères qu'il devient le grand peintre qu'il fut. On connaît fort peu de choses sur la vie de Segantini et M. Fred nous en a rapporté tout ce que ses longues recherches lui ont permis de découvrir. Il analyse avec soin l'œuvre de l'artiste, mort prématurément avant d'avoir achevé sa tâche.

M. Félix Rappaport, qui dirige la *Wiener Rundschau*, nous fait parvenir un portefeuille d'eaux-fortes quelque peu déconcertantes. Nous savions que M. Rappaport faisait de la peinture, mais ses *Métamorphoses de Dionysos, en six tableaux, avec un prélude*, sont peu faites pour nous éclairer sur le genre particulier auquel il se livre. Il y a cependant une préface où l'on nous avertit qu'il ne faut point chercher dans ces planches un dessin quelconque, mais bien « des tentatives pour fixer des apparitions, des visions intérieures, les reflets d'une source de lumière, les scènes d'un spectacle de lumière et de couleurs ». Mais passons aux planches. Ce sont de bonnes eaux-fortes de quelqu'un qui sait son métier, mais j'y ai vainement cherché de l'émotion. Odilon Redon semble avoir inspiré la manière... n'essayons pas de comparer. La planche V m'a particulièrement frappé : une créature de l'astral faisant de la bicyclette par une nuit d'hiver. Cela ne manque pas d'originalité. Le portefeuille est très luxueux, mais les planches ont tous les formats imaginables depuis le petit in-18 jusqu'au grand in-folio. C'est à se demander si, dans ces **Verwandlungen des Dionysus**, le papier évolue aussi.

M. Richard Muther est un des critiques les plus connus et les plus attaqués de l'Allemagne. On lui reproche d'être superficiel et injuste, de plagier de ci de là et de changer ses opinions plus souvent qu'il ne serait nécessaire. Veut-il décrire dans un tableau de maître une princesse italienne, quelques jolies phrases du *Niels Lyne* de Jacobsen lui paraîtront d'un placement facile, il adapte tout à tout et connaît le secret de grouper les choses les plus disparates, pour les présenter dans un ensemble gracieux et d'une lecture agréable. C'est pour cela que, quoi qu'on en dise, son histoire de la peinture au dix-neuvième siècle est un bon livre, et son ouvrage sur l'art français, encore qu'assez hâtif, remplit parfaitement son but. Il y a en pays allemands un grand nombre de critiques pesants et érudits. M. Muther est un fantaisiste. Mais ses renseignements sont bons. Nous aurions mauvaise grâce de blâmer son zèle vulgarisateur. Dans **Studien und**

Kritiken, qui forme le premier volume d'une série, il réunit tous ses articles publiés, depuis qu'il s'est fixé à Vienne, au cours de l'année dernière. Il y a là des pages très inégales à côté de pages excellentes, et tout ce qu'il y a eu d'intéressant en Europe, dans le domaine artistique, nous est retracé d'une plume alerte et fine.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

La poésie patriotique. — Rudyard Kipling : *The Lesson*, The Times, 29 juillet 1901. — William Watson : *For England*, Fortnightly Review, août 1901. — Récits de voyage. — Osman Edwards : *Japanese Plays and Playfellows*, VIII-306 p. 12, hors texte en couleurs, gr. in-8, 10 s., Wm. Heinemann, London.

Il est assez rare que le patriotisme ait inspiré des chefs-d'œuvre aux poètes, et pourtant la quantité de poésie patriotique produite dans les divers pays où sévit cette maladie est énorme — depuis les rimages informes de Déroulède jusqu'aux bafouillages de je ne sais quel gendarme en retraite. Il est consolant d'ailleurs de constater un tel fait, ceux qui mettent en chansons les sentiments qui secouent la fibre patriotique font ordinairement appel aux instincts bas de l'homme et célèbrent des revanches et des hostilités qui, mises en action de particulier à particulier, sont passibles de tous les codes plus ou moins criminels. D'ailleurs, il est facile, dans les relations ordinaires de l'existence, de contempler le patriote — celui qui s'intitule tel, qui revendique le patriotisme comme une étiquette qui l'honore et la refuse à celui qui, sans manifester aussi grossièrement et aussi bêtement des sentiments grossiers et bêtes, se contente de travailler dans le champ accessible à son activité et de contribuer ainsi à la prospérité et à la grandeur de la nation dont il fait partie. Le patriote manifeste est, presque en chaque cas, ignorant du sens même du mot patrie — il ne saurait en préciser la signification. C'est pour lui une très vague idée de vengeance, d'hostilité, dont il ne comprend pas très bien ni la cause ni le but — avec une vanité suffisante et puérile qui le fait se considérer comme supérieur à tout ce qui n'est pas patriote de sa patrie, à lui. L'ordinaire mentalité du patriote militant est au-dessous de la moyenne du citoyen français — ou autre — tandis que ses velléités courageuses et bravaches dépassent de centaines de coudées celles mêmes du plus batailleur des militaires professionnels. C'est le tartarin tricolore partant reconquérir des pays ou massacrer de

farouches ennemis, armé de plusieurs fusils et transformé en arsenal. Cette catégorie d'individus applaudit en forcenés la grue de vingt-sixième ordre qui, dans un beuglant à soldats ou dans une salle de concert et de marchandages de prostituées, braille de ses lèvres nauséeuses quelque couplet à mots sonores et chauvins, en agitant des bras nus et des seins gélatineux, tandis que, sous ses oripeaux trop courts, des jambes emmaillottées esquissent des entrechats canailles et laissent deviner sous des étoffes nuance chair des hauts de cuisses par trop hospitaliers. Plus sédentaire et plus pacifique est la profession ou le métier de ce genre d'êtres et plus belliqueux et martial est son patriotisme. En aucune occasion, il ne manquera d'en témoigner ; ses lectures favorites, s'il en a, sont les récits les plus sanglants et les plus horrifiques, mais son courage, dans la vie ordinaire, ne résistera pas à la première menace de l'interlocuteur peu patient qui, pour mettre fin à ses insolences peu assurées, le menacera d'une gifle ou d'un frottement d'oreilles.

Suivant les contrées, le patriotisme change d'aspect tout en gardant ses caractéristiques essentielles. L'Anglais est patriote, pourrait devenir une formule axiomatique. Mais son patriotisme comporte quelques différences avec celui dont nous sommes affligés. Le nôtre est foncièrement borné à la France — jusqu'au Rhin. — Le patriotisme anglais s'étend à tout l'univers qui doit — un jour ou l'autre — former l'*Empire Britannique*. C'est une ambition qui en vaut bien beaucoup d'autres, et qu'on ne saurait qu'approuver — si l'on était Anglais. Mais il est déplaisant quand même, à cause de cette inséparable, inéluctable qualité d'égoïsme et de suffisance qu'il comporte comme les autres. A force de prestige cyniquement assumé, on avait pu croire que tout ce qui était *english*, ou plutôt *british*, était d'essence supérieure par le fait seul de cette appellation. Récemment on en a rabattu et le prestige s'est écroulé lors d'un choc imprudent contre un obstacle minime mais résistant. L'obstacle sera-t-il écrasé sous les débris du colosse? Nous saurons cela plus tard. Pour l'instant, nous voyons ce qui se passe et nous en tirons de salutaires conclusions. La promenade à Prétoria s'est changée en un piétinement interminable dans un gâchis tenace.

L'enthousiasme n'avait pas manqué cependant ; et si la mort opportune de la vieille reine n'avait pas, sous prétexte de deuil, coupé court aux réceptions bruyantes, le moindre général revenant du Sud Afrique serait sans doute à l'heure actuelle

encore accueilli en triomphateur. Ce calme forcé a produit d'excellents résultats : les esprits ont eu le temps de se calmer et l'on voit maintenant avec moins d'optimisme dans quelle impasse on s'est engagé. Il est probable que, n'ayant pas la belle humeur et la versatilité du Français, l'Anglais s'obstinera jusqu'au bout dans cette guerre ruineuse: il s'annexera peut-être finalement ce pays, tombeau de son prestige, de ses milliards et de son armée ; mais la confiance des premiers jours n'y est plus, et l'on calcule déjà le coût de l'affaire. Et c'est, naturellement, le poète de l'Empire, Rudyard Kipling, qui donne le ton — en vers — à cet inventaire mi-commercial et mi-patriotique.

Dans le *Times* du 29 juillet dernier parurent quelques couplets de M. Kipling, intitulés : *The Lesson*. A part quelques excellentes nouvelles et un petit nombre de poèmes d'alerte allure et d'humeur entraînante, il serait difficile de trouver dans tout le fatras qui reste quelque chose d'aussi mauvais. Dès les premières lignes on s'en aperçoit. Si l'énorme public qui lit M. Kipling a eu la même impression, la dégringolade est proche. Au point de vue littéraire, on ne saurait être exigeant, car M. Kipling n'a jamais été, et n'a voulu l'être, un poète de la forme et l'on ne saurait lui reprocher le manque absolu de qualités formelles dans ce poème. Mais ce que l'on peut constater seulement est déjà suffisamment intéressant. La langue que parle le poète est d'une vulgarité surprenante : les sentiments qu'il exprime n'ont aucune noblesse, aucune grandeur ; la lecture du poème suscite contre l'auteur une sorte d'animosité à cause de la tromperie dont on a été victime, un nom honorable couvrant une marchandise répugnante. Et c'est le *Times* qui publie la chose, le *Times*, qui en chaque occasion solennelle semble être la voix même de la nation : le *Times* qui a publié les vers occasionnels de Tennyson et de divers autres lauréats, ceux de M. Kipling sur la flotte, l'armée, la guerre, la mort de la Reine, etc. Si donc les sentiments de la nation sont à la hauteur des grossièretés qu'exprime M. Kipling dans la langue des rues et des casernes, nous en sommes désolés pour l'Angleterre.

Voici quelques fragments de ce poème, le début d'abord :

Let us admit it fairly, as a business people should
We have had no end of a lesson; it will dous no end of good.

Le *business people* doit faire ses comptes, et il lui faut admettre qu'il a reçu une rude leçon qui lui fera rudement du

bien. Il avait lancé au ciel, ainsi qu'un cerf-volant, ses « saintes illusions » — son prestige pour les autres peuples — et les voilà à bas :

We have had a jolly good lesson and it serves us jolly well right

« Nous avons eu une fichue bonne leçon et nous la méritons joliment bien et ce ne fut pas sous les arbres ni sous l'ombre de la tente, mais là-bas sur onze degrés d'un continent dénudé que nous est tombée la phénoménale leçon que nous avons reçue avec une plénitude qu'aucune nation n'avait connue. C'est notre faute, notre très grande faute et non le jugement du ciel ! Nous avions fait une armée à notre image qui mirait fidèlement l'idéal de ceux qui l'avaient faite — équipement et attitude mentale — et ainsi nous reçûmes notre leçon : et nous devons l'accepter avec gratitude ! Nous avons dépensé quelques centaines de millions de livres pour prouver une fois de plus le fait que les chevaux vont plus vite que des hommes à pied, puisque deux et deux font quatre ; et les chevaux ont quatre jambes, et les hommes ont deux jambes et il faut deux fois deux pour faire quatre et rien de plus sinon notre leçon — et bon marché à ce prix-là. »

J'en passe pour donner le couplet final : « Ce fut notre faute, notre très grande faute — et maintenant nous devons nous arranger pour en profiter ; nous avons quarante millions de raisons pour échouer, mais pas une seule excuse ! Aussi plus nous travaillons et moins nous parlons, meilleurs seront les résultats que nous obtiendrons. — Nous avons eu une impériale leçon — elle nous donnera encore un empire. »

A quoi servirait-il de chicaner ? Voilà en quels termes l'Anglais reconnaît et confesse son échec et les inextricables difficultés dans lesquelles il s'est fourvoyé. Il est en loques et il fait quand même le matamore ; quand le prestige est intact de telles phrases peuvent produire quelque effet, mais M. Kipling fait penser un peu trop au pitre qui se glorifie et se congratule des taloches qu'il reçoit. Ces choses-là ne se mettent pas en vers.

Dans la *Fortnightly Review* d'août, on peut lire un sonnet de M. William Watson, intitulé : *For England ;* c'est une glorification de Simon de Montfort, mort pour l'Angleterre, et les vers sont de la facture ordinaire de M. Watson. Nous n'en aurions pas parlé, si ne nous était pas revenue en mémoire la série de sonnets que M. Watson écrivit au sujet des massacres d'Arménie. Sa muse généreuse éleva la voix

en faveur des malheureux, à cette époque ; ne sait-elle pas que maintenant, il y a, très loin, il est vrai, une guerre funeste, honteuse, et que chaque jour meurent des quantités d'innocents de part et d'autre ? Pourquoi M. Watson se tait-il ? Est-ce donc si difficile d'avoir une opinion, et d'affronter un parti ? Il est vrai que l'opinion était unanime lors des massacres arméniens...

§

Pour en venir à des sujets moins moroses, je veux maintenant parler d'un excellent volume, paru déjà depuis plusieurs mois, mais dont l'intérêt a été tel que j'ai reculé le moment d'en parler pour avoir le loisir de le relire. Ce volume, publié par l'éditeur Wm Heinemann avec de très belles reproductions d'estampes japonaises jusqu'ici inconnues, s'appelle *Japanese Plays and Playfellows*. L'auteur, Mr. Osman Edwards, nous raconte en ces pages ce qu'il a vu et ce qu'il a appris d'intéressant et de typique pendant un séjour au Japon. Homme de théâtre, il donne naturellement une place importante à l'art dramatique japonais — religieux et vulgaire — en fait un historique rapide et expose ce qu'il est de nos jours. Dans d'autres chapitres, il donne une place très importante à la *geisha* et à la pensionnaire des *Joshiwaras*, rétablissant la vérité au sujet de ces femmes dont on parle tant ici, et qu'on connaît si peu ; la dernière division du livre intitulée : *The Scarlet Lady*, est pleine de détails captivants sur l'amour vénal et ses instruments au Japon. Un essai sur les *Vulgar Songs* serait à traduire en entier, avec les innombrables et amusants exemples que l'auteur à recueillis « de la bouche de *geishas* et d'étudiants », de même on voudrait citer les pages où l'auteur conte allègrement ce qui lui advint en de lointaines villes d'eau, où il se rendit dans l'intérieur du pays, endroits que l'Européen ne visite jamais. C'est aussi pour le lecteur une curieuse révélation que l'histoire de la liaison passagère d'un voyageur avec une jeune Japonaise et les détails matériels de l'acquisition de la madame Chrysanthème.

Au long de ces pages, on apprend maints traits du caractère japonais et l'on pénètre dans les mœurs intimes du Japonais, qui n'est pas encore européanisé de la tête aux pieds. L'auteur, possédant suffisamment la langue, et solidement documenté préalablement sur l'histoire, la littérature et l'art japonais, a su voir avec netteté et pénétration et nous fait part

de ses connaissances nouvelles avec un tact parfait et une grande exactitude. Ayant beaucoup voyagé et s'étant intéressé à toutes sortes de choses, Mr. Edwards a su éviter d'être trop particulier, trop japonisant — et il sait généraliser avec justesse, ce qui est ordinairement rare chez ses compatriotes voyageurs. C'est là sûrement un des meilleurs ouvrages qu'on ait écrit sur le Japon, et ceux qui ont déjà fait une première connaissance avec les choses japonaises acquerront par cette lecture des idées nouvelles et des faits peu connus, venant des aspects nouveaux,et corrigeront les jugements préconçus ou les erreurs qu'ils auraient pu faire. Les illustrations sont superbes et les amateurs les apprécieront.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Ruben Dario : *Espana Contemporanea.* — Vargas Vila : *Rosas de la Tarde.* — Manuel Diaz Rodriguez : *Idolos Rotos.* — Pedro Cesar Dominicis : *El Triunfo del Ideal.*

Espagne contemporaine. — J'ai tenté d'établir, dans ma dernière chronique, l'influence exercée par M.Ruben Dario sur notre littérature durant ces dix dernières années.

En effet, Ruben Dario a été de nos auteurs le plus imité, celui qui a formé le plus d'élèves, et celui qui a le plus transformé notre manière de voir et de penser.

Ruben Dario partage aujourd'hui le sort de ces talents qui, bien qu'à l'apogée réelle de leur gloire,se voient encore ensevelis dans les limbes qu'une réputation tardive proclamera demain.

Oui, il y a loin d'alors à aujourd'hui, mais Ruben Dario est le même toujours : l'artiste le plus complet, le plus personnel, sans contredit, que possède aujourd'hui l'Amérique espagnole. Son œuvre, grande et complexe, se distingue à la fois par la beauté verbale et le peu d'uniformité que l'on observe dans ses tendances. Le véritable mérite, selon moi, de M. Dario consiste dans la forme plastique : supprimez-la et l'artiste s'effacera sans nous laisser d'autre prise. Ne cherchez pas en lui ni le penseur, ni le philosophe,ni l'idéologue : c'est un poète. Un poète qui imagera sa pensée d'abord, incapable de créer la phrase sans la polir auparavant. L'amoureux raffiné du style qu'il possède et façonne au gré de son caprice. C'est l'enchanteur, le magicien, « l'*animatore* », l'artiste dont les phrases, les vers et les périodes entières

nous donnent l'illusion musicale, c'est le poète qui se rapproche le plus de l'esthète italien quant à la forme, la richesse figurative, la profusion des comparaisons, celui qui de plus près suit le mysticisme et le panthéisme de Verlaine.

Troublant, étrange, phosphorescent, incoercible, décadent, trivial, il y a en lui du Banville et du Gautier, du Mendès du Moréas, du Mallarmé et du Régnier.

Dario sait s'approprier ce qu'il voit, ce qu'il touche, ce qu'il admire ; il sait couler dans un moule les formes les plus opposées. Nature ambiguë, il sera tour à tour élégant, fin, léger, fougueux, irrésistible, superbe : c'est le poinçon d'Helleu mordant le cuivre, le ciselet de Cellini fouillant l'or. Romantique, parnassien et symboliste, il nous a donné des contes à la Mendès et des poèmes à la Leconte de Lisle. Devant chaque sanctuaire il s'est prosterné avec une foi sincère. Il a pleuré, il a ri, il a joui, et après le repentir de nouveau a péché. C'est un poète, rien qu'un poète.

Il a écrit *Azul*, œuvre parnassienne de nuances pures et de contours sévères ; *Prosas Profanas*, plus inquiétante, plus délicate, mais encore marmoréenne ; *los Raros*, cruelle, sanguinaire, fougueuse, sincère et de haut style ; et voici maintenant son *Espana contemporanea*, l'œuvre mûrie, paradoxale avec un nouvel apport de l'auteur : la force.

Espana contemporanea est une œuvre forte, convaincante, artistique et journalière, œuvre de sensations et d'idées de propagande et de réalité. Ne plaira certainement pas aux Espagnols, la flatterie en étant exclue, mais il n'est pas invraisemblable qu'ils n'en ressentent la sage influence. Nous voyons ici l'Espagne fastueuse : grandeur et décadence. L'impression que nous subissons est plutôt de douleur et d'amertume ; de douleur pour son infortune, d'amertume pour son orgueil aussi déplacé aujourd'hui qu'incommensurable. Par ci par là, et à propos de n'importe quelle cause, nous sentons l'opinion bienveillante de l'auteur intercéder favorablement près, nos sentiments, car nous autres Américains, ses enfants, nous ne pouvons ne pas l'aimer ; bien au contraire, c'est par ce même sentiment de sévère probité que nous lui témoignons notre amour. Ruben Dario aussi l'estime, mais sans fausseté ni bassesse. Et c'est ainsi qu'il nous montre l'Espagne d'aujourd'hui frayant le mauvais sentier. Lisez le livre et méditez. Le jugement peut être taxé parfois de prévention, mais il est sincère, nonobstant la crudité des épithètes. L'Espagne entière est dans ce livre : nous y voyons ses hommes éminents, ses

coutumes sociales, ses musées, ses théâtres, ses institutions, ses universités et son roi. Castelar nous apparaît d'une seule pièce. C'est le portrait définitif, document admirable de l'orateur, de l'homme, de l'historien, de l'écrivain et... pourquoi pas du poète? C'est la pièce de fond et l'une des plus belles que Ruben Dario nous ait données. C'est ce que l'on a écrit de mieux jusqu'ici sur le poète lyrique et le grand républicain.

Barcelonne nous donne la sensation agréable. Le vieux comté marche en avant, comme délié du reste de la péninsule par sa langue, son caractère, ses énergies et sa soif de civilisation. Quant au reste, c'est déconcertant. Dario, à ce sujet, répète ce que personne n'ignore hors de l'Espagne. Eh! Dieu que faire? Attendre? quoi, quand? L'Espagnol est obstiné et dur. Il ne voit ni ne veut voir. Il vit heureux dans son actuelle obscurité comme jadis insouciant dans sa lumineuse grandeur. Les œuvres comme l'*Espagne contemporaine* sont d'un mérite indiscutable; elles ont le privilège de réveiller le sentiment national endormi ou affaibli.

§

Rosas de la Tarde. — M. Vargas Vila est un écrivain colombien qui depuis longtemps a déclaré une guerre acharnée au fanatisme, à la bêtise et à l'adulation qui enveloppent la politique régnante de son pays. De la bruyante fanfare lyrique qu'il vient de nous sonner, il se détache une note moins sonore, il est vrai, mais de plus longue haleine. Chaque page condense, en principe, sa profession de foi : haine à la tyrannie et au clergé. Partant, toute son œuvre ne peut être que le reflet de son âme, l'âme indignée, inassouvie, du révolté. La production se ressent, il est vrai, de cette guerre à outrance qui cependant est marquée d'une originalité forte. L'orateur parfois éclipse le penseur et le grammairien. La fougue ne connaît pas de bornes. M. Vargas Vila descend en ligne droite des grands tribuns du peuple. Robespierre l'eût eu à ses côtés, Mirabeau ne l'aurait pas renié et le même Mirabeau ayant pu se désigner un successeur, Vargas Vila aurait été élu. Mais sous l'orateur le poète a percé et ici encore le poète l'a emporté. Je dis bien poète et non romancier, car *Rosas de la Tarde* n'est qu'un poème où l'amour est célébré et les gloires d'un rêve sont chantées sous ce beau ciel d'Italie. Le poète nous initie aux secrets bouleversements, aux sensations étranges d'une existence que les jouissances de l'âme et du

corps se sont partagées sous le plus beau ciel du monde, dans cette Rome si paisible, si triste, si adorée si auguste !

Rosas de la Tarde est l'antithèse de *Flor del fango*, et l'auteur, cette fois préoccupé seulement de la beauté plastique, oublie un moment son soliloque déclamatoire. M. Vargas Vila a fait cette fois œuvre de sentiment, de foi et de psychologie. Il a pris des caractères opposés, divergents, capricieux, mais affligés d'un mal secret et commun, et sur ce canevas il a brodé une page où nous sentons l'auteur lui-même troublé de la suggestion qu'il veut nous transmettre. L'épisode se passe à Rome, circonstance qui lui impose des promesses que M. Vargas Vila a tenues : ses descriptions ont cette âcreté non déplaisante qui me rappelle certaines marines de Boggs. Il est aussi supérieur comme narrateur que comme analyste et il me faut bien lui reprocher l'abus de certains termes étrangers à notre langue, des métaphores et des figures tant soit peu lourdes. Il a surtout un faible pour certains « *uno como* .. » et s'adonne trop souvent à des recherches vaines.

Mais tout ceci n'est que le reste subsistant de l'orateur dont il ne restera trace dans ses prochains ouvrages.

§

Idolos rotos. — Après une belle série de contes et d'impressions de voyage, où l'intéressante intellectualité de M. Manuel Diaz Rodriguez se faisait sentir, voilà un roman national, style moderne, cachet français. L'auteur de ce livre a parcouru les principales villes d'Europe, il s'est arrêté un peu partout ; il a étudié, et les règles les plus sévères de l'esthétique contemporaine lui sont aujourd'hui connues. M. Diaz Rodriguez a pour l'art qu'il possède et cultive une passion sincère et occupe aujourd'hui entre les jeunes écrivains de notre continent une des places les plus en vue. Il nous réserve cependant encore bien des surprises. Doué d'une nature sensible, Diaz Rodriguez a en plus le don des impressionnistes. Ses fantaisies, ses poèmes en prose subjuguent par le charme et la poésie qui s'en détachent. Son exubérante imagination se plaît habituellement dans la splendeur et la sensuelle béatitude de la nature : c'est sa palette il s'en sert en virtuose. Son âme anxieuse de sensations étranges, lui impose cette religieuse contemplation de la nature pour qui sait l'interroger et la comprendre ; errant à l'abandon sans autre but que d'aspirer cette béatitude qui le transformera en partie intégrante de ce tout harmonieux qui le torture et le fait vivre : la nature.

De tendances françaises, il a l'enthousiasme de l'italien, mais le feu des tropiques brûle son sang ; c'est là qu'il a commencé à aimer la beauté. La végétation exubérante de notre continent a impressionné son âme, elle en a gardé une saveur sylvestre qui percera toujours dans ses œuvres. Il a travaillé obstinément pour donner à la langue espagnole plus d'élasticité et de souplesse, et ses œuvres de tendances psychologiques se distinguent par leur beauté verbale. Que mes lecteurs français ne s'étonnent pas de l'importance que j'attribuerai toujours au style de nos ouvrages, bêtement estropié jusqu'ici par ceux-là mêmes qui auraient dû l'enchérir. Cette phrase de Voltaire, qu'il faut chercher le fond et dédaigner la forme, a eu, chez nous du moins, des conséquences déplorables. C'est en vain qu'on cherchera un livre où l'amour du style se révélera, où la sélection des mots ait été dûment faite ; mais c'est surtout dans les ouvrages en prose que cette défectuosité est manifestement prouvée. M. Diaz Rodriguez aussi bien que MM. Ruben Dario, Juan Tablada, Angel Estrada et autres jeunes écrivains modernes ont pour notre langue un vrai culte. Et cependant le roman de M. Diaz Rodriguez, *Idolos rotos*, n'est pas entaché de cette prolixité des contes du même auteur. L'écrivain a voulu plutôt s'en servir comme d'un porte-voix qui devra apporter dans les régions les plus reculées de son pays le germe de ses idées révolutionnaires ; préparant, en un mot, la future résurrection de sa patrie. Un sculpteur qui vient d'être médaillé à l'Exposition Universelle de Paris, où il a étudié patiemment une longue série d'années, est transporté tout à coup à Caracas, en pleine barbarie, opprimée par un gouvernement ignominieux dont l'influence dégradante est supportée en silence par tout un peuple. Sa désillusion, sa vie, l'évanouissement de ses plus beaux rêves de gloire, l'écoulement de tout son avenir, voilà ce que Diaz Rodriguez nous raconte dans un langage plein de feu et d'émotion. Le contraste qu'il établit entre cette société ignorante et ridicule et la sensible ingénuité du héros, tombé dans ce milieu comme un étranger pétri de richesses idéales, est d'un effet surprenant. Les amours d'Albert avec Marie et Thérèse sont une compensation aux scènes douloureuses, qui, semblables à ces éclaircies d'un ciel nuageux, nous laissent entrevoir les grandes figures de la politique vénézuélienne tramant leurs sinistres projets. Ces pages nous laissent une triste impression de la société de Caracas dont le niveau moral s'abaisserait au-dessous de celui des

autres nations de l'Amérique espagnole. Ce n'est plus un roman, mais bien une œuvre de propagande. A l'exception de quelques chapitres où le psychologue joue le plus beau rôle, ce livre est dépourvu, en somme, de mérite littéraire.

El Triunfo del Ideal. — Rome est encore ici le théâtre d'une idylle. M. Pedro Cesar Dominicis y donne un libre cours à son inspiration et à son harmonieux tempérament de méridional. Rome qui, en plus d'être la ville de foi, est une ville d'art et de vignes légendaires. Et Rome la pieuse, la silencieuse, la béate se déroule devant nous dans ce livre qui serait une séduction si l'auteur n'avait été obsédé par les accords de la lyre de D'Annunzio, écoutés de trop près. Si vous me demandez pourquoi Vargas Vila, colombien, et César Dominicis, du Vénézuéla, préfèrent à l'air de leur patrie celui de la cité romaine, je serai bien embarrassé. Ces deux écrivains vivent à Rome depuis longtemps, ce qui expliquerait peut-être cette préférence. Mais je ne suis pas de ceux qui pensent qu'en dehors du sol natal il n'y a pas d'art sincère possible. Ce qui m'intéresse, c'est que ce que l'on peint me produise une émotion. S'il en est ainsi, cela me suffit.

Des livres que nous devons déjà à M. Dominicis, le *Triunfo del ideal* occupera une place réservée par la noblesse des périodes, la savante lexicologie et la douce et riche euphonie qui en découle.

L'idylle d'un noble esthète italien et d'une fille des champs, élevée à son niveau par l'amour et l'éducation, est le thème qui a servi à l'auteur pour divaguer en raffiné sur des choses d'art, d'histoire, de mythologie, nous faisant assister, en passant, aux scènes voluptueuses plus ou moins acceptables du comte Cipria, descendant spirituel de Nietzsche. Le comte Cipria a d'abord, pour l'humble jeune fille, un amour pur et violent, puis, comme toujours, la sensualité l'emporte. Avec sa virginité elle a perdu son pouvoir, la vierge est dépouillée de son auréole, la séduction de la femme s'est atténuée. Le comte n'aime déjà plus que l'âme païenne de sa Marie. Il se rend compte que son idole est brisée ; elle, à son tour, comprend que l'amour de son bien-aimé s'éteint graduellement sans que ses charmes, ni ses courbes voluptueuses, ni son pouvoir puissent s'opposer à l'arrêt fatal. Marie en a la conviction et une nuit, pendant que tout le château dort, elle se dirige vers le parc, pour chercher comme Ophélie l'oubli et la mort dans le lac solitaire. Mais cette mort vient sauver l'âme torturée du comte Cipria; disciple de Nietzsche, il se

rappelle la sentence du maître : « Si tu as pitié des misères, si ton cœur bat à la vue des souffrances d'autrui, tu es perdu.» Le comte abandonne alors la demeure témoin de ses amours, il gravit la colline aride et pénible pour se rendre dans les hauteurs agrestes du chemin, tel ce héros tragique évadé de sa prison et prêt à remplir une mission supérieure.

Voilà en synthèse l'argument.

Si le comte Cipria est tolérable comme esthète, il est dépourvu, comme homme, de tout intérêt.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages. — H. Fierens-Gevaert : *Psychologie d'une Ville : Essai sur Bruges ;* Alcan, 2.50. — G. Lanzy : *Aux pays jaunes*, préf. de Paul Milliet.

Histoire. — Ch. Détré : *Les apologistes du crime*, suivi de *Tuer n'est pas assassiner*, par le colonel Silas Titus, trad. et commenté ; « Humanité nouvelle », 5 fr.

Linguistique. — Marty-Laveaux : *Etudes de langue française ;* Lèmerre, 7.50.

Littérature. — Marie Bashkirtseff : *Nouveau Journal inédit*, suivi des lettres Guy de Maupassant-Bashkirtseff ; « La Revue », 3.50. — Maurice Le Blond : *Le Théâtre héroïque et social ;* Stock, 0.60. — Léon Tolstoï : *Paroles d'un homme libre ;* trad. par J.-W Bienstock ; Stock, 3 50. — Léon Tolstoï : *La vraie vie*, trad. par E. Halpérine-Kaminski ; Fasquelle, 3.50. — Olivier de Tréville : *Les jeunes filles peintes par elles-mêmes ;* Ollendorff, 3.50.

Philosophie. — *** : *Satan-Dieu ;* Ambert, 3.50.

Poésie. — O. de Bezobrazow : *Poèmes mystiques*, préface de Paul Adam ; Fischbacher. — Joseph Bugéïa : *Camées d'amour ;* Charles, 3.50. — Maurice Chevais : *Feux follets*, préface de Maurice Bouchor ; Vanier, 3.50. — Eléonore de Mérinval : *Hontes humaines ;* Offenstadt, 3.50. — Edouard Morerod : *Le Chemin rayonnant de jeunesse ;* Vanier, 2 fr. — Louis Ratisbonne : *Les Grandes ombres ;* Delagrave, 3.50. — Ary Renan : *Rêves d'artiste ;* Calmann Lévy, 6 fr. — Paul Rougier : *Derniers poèmes ;* « L'Art Indépendant », 3 fr. — Hippolyte Suquet : *Les Heures de silence ;* Vanier, 3.50. — Edmond Teulet : *Chansons du siècle dernier ;* Préface de Jules Claretie ; Coutarel, 3.50.

Publications d'art. — Eugène Asse : *Les Bourbons bibliophiles ;* Daragon, 4 fr. — Bac : *Des Images ;* Simonis Empis, 3.50. — Georges Godin : *L'Esthétique et la Décentralisation d'Art*, préface d'André Mellerio ; St-Germain-en Laye, « L'Esthétique », 1 fr. — André Mellerio : *Rome, la question d'art et la question politique ;* Floury, 2.50.

Roman. — Tristan Bernard : *Un mari pacifique ;* « Revue Blanche », 3.50. — Jules Bois : *Le mystère et la volupté ;* Ollendorff, 3.50. — Henri Frémont : *Cheu nous ;* Ambert, 3.50. — Jean de la Hire : *Maîtresse de Roy ;* Borel, 3.50. — Jean Lombard : *Byzance*, nouv. éd., préf. de Paul Margueritte, ill. de A. Leroux ; Ollendorff, 3.50. — Jean Lorrain : *Monsieur de Phocas ;* Ollendorff,

3.50. — Georges de Lys: *Le Logis;* Lethielleux, 2.50. — Octave Mirbeau : *Les vingt et un jours d'un neurasthénique ;* Fasquelle, 3.50. — Marc de Montifaud : *Les grandes aventurières ;* Offenstadt, 3.50. — Pierre Sales : *Césarette ;* Flammarion, 3.50. — Victorien du Saussay : *Culottes héroïques; Les nuits de la Casbah;* Méricant, 3.50. — Henryk Sienkiewicz : *Mme Elzen ;* Flammarion, 3.50. — Gustave Tillié : *Mon tout petit ;* 23 bis rue Morère, 2 fr. — Touny Lerys : *Mariette la mendiante ;* Toulouse, « Gallia », 1 fr.

Sciences. — Dr Maurice de Fleury : *Les grands symptômes neurasthéniques ;* Alcan, 7.50.

Sociologie. — Henri Dagan : *Superstitions politiques et phénomènes sociaux ;* Stock, 3.50. — G. Deherme : *La Coopération des Idées* : *Une tentative d'éducation et d'organisation populaires;* Union pour l'action morale, 0.50. — M.-L. Gagneur: *Le Droit au Bonheur, Charles Fourrier, d'après Zola et Jaurès ;* Dentu, 0.50. — Dr Ph. Maréchal : *Contre la vivisection ;* Union protectrice des animaux. — Jacques Mesnil : *Le Mariage libre ;* « Temps Nouveaux », 0.25. — Paul Strauss : *Assistance sociale. Pauvres et mendiants ;* Alcan, 6 fr.

Théatre. — Mme J. Colin: *Rome sous Néron,* drame en 5 actes; Chamuel, 3.50. — Louis-Frédéric Sauvage : *Le Prophète Jésus,* drame philosophique; Lemerre, 3 fr.

Divers. — — Mlle Rose: *100 façons de préparer les plats froids ;* Flammarion, 0.75.

MERCVRE.

ÉCHOS

Questions coloniales : Une lettre. — Une lettre de M. Charles Guérin à propos d'une « préface » de M. Francis de Croisset. — — Rodin et Rodo. — Le Monument de l'explorateur. — La presse à Paris. — Errata.

Questions coloniales. Une lettre.

Le 5 août 1901.

A Monsieur Carl Siger.

Monsieur,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître et le déplore, car, peut-être, sans forfanterie aucune, pourrais-je modifier les idées fausses que vous paraissez avoir sur les *Coloniaux*. Penser de vilaines choses est certes mauvais, mais les écrire, même en pur français et dans le *Mercure*, rééditer les vieux clichés qui furent de mode il y a une vingtaine d'années à la plus grande joie d'un public ignare, constitue, à coup sûr, un acte d'autant plus blâmable qu'il est commis par un *intellectuel*.

Pour juger aussi sévèrement que vous le faites toute une catégorie de gens, il faudrait d'abord mieux les connaître et avoir vécu de leur vie; or, en ce qui concerne les Coloniaux,

ou vous êtes en léthargie depuis plusieurs lustres, ou votre esprit s'est arrêté, pour le moins, au lendemain de la conquête de la Cochinchine. Permettez-moi, Monsieur, d'essayer de vous réveiller, ou dites-moi alors que, fumeur d'opium vous-même, vous n'avez entrevu les silhouettes coloniales qu'à travers des vapeurs.

Déracinés ! des gens qui, pendant que, béatement claquemûré dans votre home, vous jouissez de toutes les joies intimes ou autres, licites ou impures, consacrent ainsi leur jeunesse, leur santé, leur intelligence, à agrandir la Patrie, à créer pour vos enfants une nouvelle France, loin des leurs, sans autre appui moral que la satisfaction d'un grand devoir accompli et l'espoir d'assister un jour au couronnement de leurs efforts — je parle des officiers et des fonctionnaires civils. — *Déracinés !* les hommes admirables de l'armée coloniale ; *Déracinés !* les administrateurs et les explorateurs; *Déracinés !* les Gallieni, Marchand, Monteil, Binger, etc., etc.; *Déracinés !* les de Brazza, Ballaz, Ballot, Gentil, Fourreau, Bobichon, de Béhagle, Bretonnet et tant d'autres! Laissez-moi vous crier le contraire de ce que vous pensez ou tout au moins de ce que vous écrivez, et vous affirmer que la *compréhension du cadre* le plus souvent admirable, en effet, ne leur échappe pas ; qu'elle est, au contraire, une source intarissable de douces et délicieuses joies ; que la *compréhension des indigènes* est une de leurs raisons d'être, leur préoccupation de chaque jour.

Il est une autre sensation, quasi divine celle-là, et que vous autres, terriens endurcis, ne connaîtrez jamais : la joie de la création.

Patrie, Justice, Humanité, telle est la devise en général des Coloniaux, de ceux que vous appelez si gracieusement des *déracinés;* j'écris *en général,* et vous abandonne les seuls que vous paraissez connaître : les buveurs d'absinthe, les joueurs de poker, les amateurs du boy, les incompris et les ratés. Mais dites-moi, Monsieur, cette catégorie n'a-t-elle donc aucun représentant dans la Métropole?

Voulez-vous, pour terminer, me permettre une comparaison que je qualifierai de rétrospective? Vous savez certainement quelles sont les nombreuses qualités que le sportman demande au cheval de chasse : du cœur, bon pied, bon œil, bons poumons, de l'épaule, du rein, de l'allure, etc., etc., l'amateur exige en un mot un animal parfait qu'il entend payer un vil prix ; cheval de chasse étant souvent synonyme de cheval

raté. Le Colonial : officier ou administrateur, en raison de ce qu'on lui demande, doit être un homme autant que possible à l'état parfait; eh bien, il n'est pas jusqu'à ces dernières années, et c'est pourquoi je me suis servi du mot *rétrospectif*, il n'est pas, dis-je, de serviteur du pays qui ait été plus vilipendé, probablement parce qu'il n'en existait pas de plus méritant.

Je suis, Monsieur, vous vous en doutez peut-être, un Colonial, un de ceux qui ne fréquentent pas les boulevards et qui, leur tâche humanitaire et civilisatrice accomplie sur un continent noir quelconque, viennent demander aux joies de la famille et aux mystérieux charmes des champs une force nouvelle afin que des « *énergies utiles et précieuses* » ne soient pas perdues pour le pays.

Voilà des choses, Monsieur, que vous devriez écrire; ce serait d'abord une réparation et ce serait justice.

UN COLONIAL,
abonné au *Mercure*.

§

Une lettre de M. Charles Guérin à propos d'une « préface » de M. Francis de Croisset.

Mon cher Vallette,

L'Illustré Soleil du Dimanche du 4 août dernier reproduit des vers que leur auteur, M. Francis de Croisset, avait publiés dans le *Gaulois* « à propos » de mon livre le *Semeur de Cendres*, quelques semaines « après » la mise en vente de ce volume et sans que j'y fusse pour rien. Aussi ai-je été très étonné de la note anonyme qui précède ces vers dans le *Soleil du Dimanche* et qui les présente comme une « préface » que M. de Croisset aurait écrite pour moi

Il y a là une erreur assez plaisante et que j'ai tenu pour cela même à relever. M. de Croisset, naturellement, n'a jamais écrit ni dû écrire aucune espèce de préface pour moi.

Bien à vous, mon cher Vallette.

CHARLES GUÉRIN.

Il n'est peut-être pas mauvais de mettre sous les yeux de nos lecteurs les pièces de cette amusante affaire.

La note qui précédait les vers de M. de Croisset, dans le *Gaulois*, est ainsi rédigée :

« L'autre jour, notre éminent collaborateur, M. François Coppée,

signalait à nos lecteurs un de ses jeunes confrères en poésie, M. Charles Guérin, à propos de son *Semeur de Cendres*.

« M. Francis de Croisset, l'auteur du *Chérubin* du Théâtre-Français, qui est un contemporain de M. Guérin, nous décrit, dans les vers charmants qu'on va lire, l'état d'âme de la jeunesse poétique française. »

Voici maintenant la note de *l'Illustré Soleil du Dimanche* :

« Les préfaces sont depuis longtemps tombées en discrédit. On les lit peu, en général.

« En voici une, pourtant, qui ne passera certainement pas inaperçue : c'est celle que M. Francis de Croisset, l'auteur de *Chérubin*, vient d'écrire pour un de ses confrères en poesie, M. Charles Guérin, à propos de l'apparition de son volume le *Semeur de Cendres*. »

Il est à peine besoin de signaler l'ingéniosité du « à propos de l'apparition... ».

§

Rodin et Rodo. — M. Jean Lorrain, dans le *Journal* du 11 août, dit que Rodin achève le monument Verlaine. M. Rodin, après la mort de Stéphane Mallarmé, voulut bien accepter la présidence du Comité Verlaine, mais il ne travailla jamais au monument. Le sculpteur est *Rodo*, nom familier de M. Auguste de Niederhaüsern.

L'erreur provient d'un lapsus du *Bulletin officiel du Conseil municipal*. Dans le procès-verbal d'une séance où M. Edmond Lepelletier, demandant à la Ville un emplacement pour le buste de Verlaine, avait nommé le sculpteur par son nom d'atelier, le *Bulletin* imprima Rodin pour Rodo.

La même erreur fut commise par l'*Echo de Paris*, qui d'ailleurs, la rectifia.

§

Le monument de l'explorateur.

M. Henry Fouquier, *à son secrétaire*. — Qu'avons-nous, à faire, ce matin? Combien de chroniques?

Le secrétaire, *consultant l'agenda*. — Une seule.

M. Henry Fouquier. — Pas possible! (*Il consulte aussi.*) C'est, ma foi, vrai. Nous allons pouvoir, par extraordinaire, y penser un peu. Quel sujet traiterions-nous bien? Il me semble qu'il y a longtemps que nous n'avons causé de... Ecrivez. (*Il dicte.*) « Parlons un peu de poésie... »

Le secrétaire, *après avoir écrit*. — Comme ça se trouve! Justement, maître, on vient d'élever un monument à un poète.

M. Henry Fouquier. — Vous m'intéressez. J'aime la poésie. Quel est le poète à qui l'on vient d'élever un monument?

Le secrétaire. — Rimbaud.

M. Henry Fouquier. — Rimbaud?... Je connais bien un explorateur Rimbaud, mais je ne connais pas de poète Rimbaud.

Le secrétaire. — C'est lui. Ignorez-vous qu'il a écrit le *Bateau ivre?*

M. Henry Fouquier. — Je sais qu'il a été marchand de café à Aden.

Le secrétaire. — Oui, mais...

M. Henry Fouquier. — Mon Dieu, comme tout le monde il a fait quelques vers dans sa jeunesse. Moi-même..... Mais c'est à l'explorateur, mon ami, et non au poète que l'on a élevé ce monument. Vous me direz qu'en fait d'explorateur on aurait pu choisir mieux. N'insistons pas. Ma philosophie parisienne se contente de peu, et pourvu que l'on m'apporte une statue qui ait l'air de se justifier, je suis tout disposé à crier, moi aussi : Vive l'exploration!... Ce n'est pas comme ce... comme ce...

Le secrétaire. — Je vois ce que vous voulez dire: comme ce Verlaine!

M. Henry Fouquier. — Précisément, comme ce Verlaine! Qu'est-ce que c'était que Verlaine ?

Le secrétaire. — Ma foi...

M. Henry Fouquier. — Ce n'était même pas un explorateur, c'était un ivrogne.

Le secrétaire. — Cependant...

M. Henry Fouquier. — Oui, sans doute, il se peut qu'il ait fait lui aussi quelques vers. Moi-même... Mais enfin, c'était un ivrogne. Or, malgré toute ma philosophie parisienne, je n'admets pas qu'on puisse élever un monument à l'ivrognerie. Là, je m'insurge, je m'indigne. L'explorateur, passe encore, quoique... Mais l'ivrogne, jamais!

Le secrétaire. — Que pensez-vous, maître, de Villon?

M. Henry Fouquier. — Villon, grand poète.

Le secrétaire. — Villon était aussi un voleur.

M. Henry Fouquier. — Voleur ? La belle affaire! C'était avant tout un grand poète.

Le secrétaire. — Je ne conçois pas très bien quelle différence...

M. Henry Fouquier. — Il y en a une très grande.

Le secrétaire. — Voyons ?

M. Henry Fouquier. — Villon, heureusement pour lui, n'écrivait pas de mon vivant.

Le secrétaire. — Vous n'admettez donc, de votre vivant, aucun poète ?

M. Henry Fouquier. — Aucun, pas même Lafargue, pas même l'auteur des *Châteaux nomades*.

Le secrétaire. — Mais...

M. Henry Fouquier. — Trouvez-moi un poète qui tire à cent mille.

Le secrétaire. — Ah ! dame... (*Illuminé.*) Rostand !

M. Henry Fouquier. — Va pour celui-là, bien que, dans mon for intérieur... Mais comme il tire à cent mille, ma philosophie parisienne m'enjoint de dire, au moins publiquement, que c'est à peu près un poète.

Le secrétaire. — Alors, en conscience, vous ne voyez vraiment aucun...

M. Henry Fouquier. — Il n'y en a pas, et tant que je vivrai, ou du moins que j'aurai une plume pour l'écrire, il n'y en aura pas. Je vous prie de ne pas revenir sur cette question. Et maintenant, à notre article! Avez-vous sténographié la première phrase?

Le secrétaire. — Oui, maître.

M. Henry Fouquier. — Veuillez me la rappeler.

Le secrétaire. — « Parlons un peu de poésie... »

M. Henry Fouquier. — Très bien. Je continue. (*Il dicte la suite de son article.*)

§

La Presse à Paris. — On lit dans la *Patrie* du 7 août :

« D'après la *Gazette de Voss*, la mort de l'impératrice est le dernier acte de la destinée de cette souveraine. »

On lit dans le *Journal* du 16 août :

« Un deuil national assombrit-il ce quartier (d'une ville du Japon) jadis si joyeux? Nectarine, une célébrité de l'endroit, aurait-elle, la pauvre, passé de vie à trépas? »

Or, *Nectarine* est en japonais le nom générique des maisons closes. Voilà qui rajeunit de façon assez gaie l'antique fable du Pirée pris pour un homme.

§

Errata. — Livraison d'août :

Page 348, ligne 7 : *foi*, au lieu de « fin ».

— 349, ligne 40 : ces branches te rappellent aussi les *bronches*, au lieu de « branches ».

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME XXXIX)

—

N° 139. — JUILLET 1901

Pierre Quillard	*Francis Jammes et Charles Guérin*	5
Henri de Régnier	*La Course*, poème	20
Léon Charpentier	*Les Transmigrations de Yo-Tchéou*, comédie chinoise Tao-sse (actes I et II)	25
Sybil O'Carrey	*Sonnets*	69
Pierre Lasserre	*L'Esprit Germanique*	71
Richard Cantinelli	*Poèmes*	95
R. de Bury	*Loriquet, Le Ragois et de Foris.*	98
Albert Delacour	*Le Pape Rouge*, roman (3e partie, I-XII)	105

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Épilogues*	155
Rachilde	*Les Romans*	161
Louis Dumur	*Théâtre* (publié)	171
Remy de Gourmont	*Littérature*	178
Louis Weber	*Philosophie*	185
Henri Mazel	*Science sociale*	191
***	*Notices bibliographiques*	197
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	198
R. de Bury	*Les Journaux*	205
L. D., A.-Ferdinand Herold.	*Les Théâtres*	211
André Fontainas	*Art moderne*	215
Virgile Josz	*Art ancien*	219
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	226
Les XIII	*Le Meuble et la Maison*	230
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	235
Henri Albert	*Lettres allemandes*	244
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	249
Luciano Zuccoli	*Lettres italiennes*	255
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	259
Adrien Souberbielle	*Lettres russes*	265
Alexandre Cohen	*Lettres neerlandaises*	274
Albert Schinz	*Variétés : M. Gaston Deschamps en Amérique*	282
Mercvre	*Publications récentes*	284
—	*Echos*	288

N° 140. — AOUT 1901

Remy de Gourmont.....	*Le Succès et l'Idée de Beauté.*	289
André Fontainas.....	*Anniversaire*, poème.....	313
Virgile Josz.....	*Le Centenaire de Richard-Parkes Bonington*.....	315
Georges Polti.....	*Le Livre des Secrets*.....	345
Léon Charpentier.....	*Les Transmigrations de Yo-Tchéou*, comédie chinoise Taosse (actes III à V).....	350
Fernand Séverin.....	*Poèmes*.....	399
Edmond Barthélemy.....	*Thomas Carlyle et la Démocratie : Le Principe de Différenciation*.....	400
Albert Delacour.....	*Le Pape Rouge*, roman (3e partie, fin).....	426

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Épilogues*.....	472
Pierre Quillard.....	*Les Poèmes*.....	478
Rachilde.....	*Les Romans*.....	485
Henri de Régnier.....	*Littérature*.....	493
Albert Prieur.....	*Sciences*.....	498
Charles Merki.....	*Archéologie, Voyages*.....	505
Carl Siger.....	*Questions coloniales*.....	515
Charles-Henry Hirsch.....	*Les Revues*.....	520
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	526
Pierre de Bréville.....	*Musique*.....	533
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	537
Ephrem Vincent.....	*Lettres espagnoles*.....	541
R. G., Raphael Mairoi....	*Variétés : Villiers de l'Isle-Adam en Finlande. — Stendhal et Guy de Maupassant.*	546
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	552
—	*Echos*.....	554

N° 141. — SEPTEMBRE 1901

Jules de Gaultier.....	*De la nature des Vérités*...	561
A.-Ferdinand Herold.....	*Allégories sentimentales*.....	596
J.-C. Mardrus.....	*Les mille Nuits et une Nuit : Histoire d'Abou-Kir et d'Abou-Sir*.....	599
Pierre Quillard.....	*Adolphe Retté*.....	648
Emile Despax.....	*Poèmes*.....	656
Marius-Ary Leblond.....	*Leconte de Lisle avant la Révolution de 1848*.....	659
Raoul Chélard.....	*De l'impossibilité d'une alliance politique et de la nécessité d'une alliance intellectuelle avec la Hongrie*..	700
Gaston Danville.....	*L'amour magicien*, roman (I-VI).....	721

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	761
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	767
Rachilde	*Les Romans*	772
Marcel Collière	*Histoire*	778
Henri Mazel	*Science sociale*	783
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	788
R. G.	*Notices bibliographiques*	793
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	798
R. de Bury	*Les Journaux*	805
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	812
Henri Albert	*Lettres allemandes*	819
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	824
Eugenio Diaz Romero	*Lettres hispano-américaines*	829
Mercvre	*Publications recentes*	835
—	*Echos*	836
	Tables du Tome XXXIX	842

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME XXXIX*)

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 244-819

EDMOND BARTHÈLEMY

Thomas Carlyle et la Démocratie : Le Principe de Différenciation..... 400

PIERRE DE BRÉVILLE

Revue du Mois : Musique..... 533

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Ésotérisme et Spiritisme..... 788

R. DE BURY

Loriquet, Le Ragois et de Foris..... 98

Revue du Mois : Les Journaux..... 205-526-805

RICHARD CANTINELLI

Poèmes..... 95

LÉON CHARPENTIER

Les Transmigrations de Yo-Tchéou, comédie chinoise Tao-sse..... 25-350

RAOUL CHÉLARD

De l'imposibilité d'une alliance politique et de la nécessité d'une alliance intellectuelle avec la Hongrie.... 700

ALEXANDRE COHEN

Revue du Mois : Lettres néerlandaises..... 274

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Histoire..... 778

GASTON DANVILLE

L'Amour magicien, roman (I-VI)..... 721

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises..... 249-537-824

ALBERT DELACOUR

Le Pape rouge, roman (3e partie, fin)..... 105-426

ÉMILE DESPAX

Poèmes..... 656

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Théâtre (publié)..... 171
Revue du Mois : Les Théâtres..... 211

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles..... 235-812

ANDRÉ FONTAINAS

Revue du Mois : Art moderne..... 215
Anniversaire..... 313

JULES DE GAULTIER

De la nature des Vérités..... 561

REMY DE GOURMONT

Revue du Mois : Epilogues..... 155-472-761
Revue du Mois : Littérature..... 178
Le Succès et l'Idée de Beauté..... 289
Revue du Mois : Variétés : Villiers de l'Isle-Adam en Finlande..... 793
546
Revue du Mois : Notices bibliographiques..... 793

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres..... 213
Allégories sentimentales..... 596

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues..... 198-520-798

VIRGILE JOSZ

Revue du Mois : Art ancien..... 219
Le Centenaire de Richard-Parkes Bonington..... 315

PIERRE LASSERRE

L'Esprit Germanique..... 71

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres portugaises..... 259

MARIUS-ARY LEBLOND

Leconte de Lisle avant la Révolution de 1848..... 659

RAPHAEL MAIROI

Revue du Mois : Variétés : Stendhal et Guy de Maupassant..... 550

J.-C. MARDRUS

Les mille Nuits et une nuit : Histoire d'Abou-Kir et d'Abou-Sir..... 599

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale..... 191-783

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages..... 505

SYBIL O'CARREY

Sonnets..... 69

GEORGES POLTI

Le Livre des Secrets..... 345

ALBERT PRIEUR

Revue du Mois : Sciences..... 498

PIERRE QUILLARD

Francis Jammes et Charles Guérin..... 5
Revue du Mois : Les Poèmes..... 478-767
Adolphe Retté..... 648

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans..... 161-485-772

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'Art..... 226

HENRI DE RÉGNIER

La Course..... 20
Revue du Mois : Littérature..... 493

EUGENIO DIAZ ROMERO

Revue du Mois : Lettres hispano-américaines..... 829

ALBERT SCHINZ

Revue du Mois : Variétés : M. Gaston Deschamps en Amérique..... 282

FERNAND SÉVERIN

Poèmes..... 396

CARL SIGER

Revue du Mois : Questions coloniales..... 515

ADRIEN SOUBERBIELLE

Revue du Mois : Lettres russes..... 265

LES XIII

Revue du Mois : Le Meuble et la Maison..... 230

ÉPHREM VINCENT

Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 541

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie..... 185

LUCIANO ZUCCOLI

Revue du Mois : Lettres italiennes..... 255

★★★

Revue du mois : Notices bibliographiques..... 197

DESSIN

AUGUSTE DONNAY

Vignettes nouvelles..... 5-289-561

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7